AP
20
.R243

TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41091

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME CINQUIÈME

VINGTIÈME ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20.

1850.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY,

41091

UNE

LOGIQUE NOUVELLE

A L'ORATOIRE

Logique, par Alphonse Gratry, prêtre de l'Oratoire, 2 vol. in-8°, 1855.

Deux membres du clergé ont en ces derniers temps attiré l'attention publique : l'un, déjà célèbre parmi les prédicateurs chrétiens, s'est montré grand professeur à la Sorbonne, et a su conquérir à l'enseignement de la Faculté de théologie une popularité inattendue; l'autre, plus jeune et jusque-là obscur, s'est élancé d'un vol soudain vers les plus hautes spéculations de la philosophie religieuse, et ce brillant coup d'essai a signalé la résurrection d'une compagnie chère à l'église de France, à la philosophie et aux lettres, la noble, la libérale, la sage et aimable compagnie de l'Oratoire (1).

Entre le nouvel oratorien et le professeur éprouvé, il y a plus d'un point commun : tous deux s'abstiennent presque entièrement de déclamer contre l'esprit moderne. Ils sont du clergé, et le nom de théologiens philosophes ne paraît pas leur faire peur. S'ils nomment Platon, c'est sans aucun mépris, et s'ils parlent de Descartes et de Leibnitz, c'est avec indulgence. Voici d'ailleurs un rapport plus intime et qui explique tous les autres : l'aîné de ces deux écrivains

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juillet 1854, un article de M. Charles de Rémusat sur le livre du père Gratry : *De la Connaissance de Dieu.*

a été le maître du plus jeune. Le disciple est-il resté fidèle? C'est une autre question, mais il est certain que le père Gratry est sorti de ce groupe d'esprits actifs, inquiets et distingués que M. Bautain réunissait, il y a vingt-cinq ans, autour de sa chaire de Strasbourg. Depuis lors, le petit troupeau s'est dispersé, mais il n'a pas trop mal fait son chemin dans le monde : M. de Bonnechose occupe un siége épiscopal, M. l'abbé Carl gouverne à Juilly la maison où vécut Malebranche, et tandis que le père Gratry écrit et médite à l'Oratoire, M. Bautain enseigne à la Sorbonne avec le plus grand éclat et un incontestable talent.

Nous n'avons point dessein de raconter l'histoire de l'école de Strasbourg, et, s'il faut l'avouer, nous inclinons à penser que cette école peut parfaitement se passer d'histoire; mais il serait injuste d'étendre cette indifférence jusqu'aux publications du père Gratry. Ce dernier venu des disciples de M. Bautain nous paraît valoir à lui seul plus que tous les autres, et nous ajouterions volontiers plus que le maître lui-même.

Ce n'est pas que M. l'abbé Bautain ne soit un homme d'un grand talent et un personnage considérable, mais il lui manque la qualité essentielle du penseur et de l'écrivain, l'originalité, et, chose singulière, il a suscité un disciple qui a des idées et qui sait écrire. Comment expliquer cela? Ne serait-ce pas que l'influence de certains chefs d'école tient souvent à leur caractère plus qu'à leur talent, et que, pour dédommager ces natures ardentes et impérieuses d'une certaine stérilité d'idées, la Providence leur a donné le privilége d'attirer à elles des esprits plus féconds?

Au surplus, le temps où le père Gratry se rangeait humblement à la suite de M. Bautain est déjà loin de nous. Sans vouloir deviner les vicissitudes que leur intimité philosophique a pu traverser depuis la dissolution du faisceau de Strasbourg jusqu'à la récente résurrection de l'Oratoire, nous croyons qu'à l'heure qu'il est, ni le maître n'avouerait les hardies spéculations de son ancien disciple, ni le disciple ne serait disposé à s'incliner devant l'autorité de son ancien maître. Il faut donc considérer le père Gratry comme un esprit à part, qui a pu subir des influences, mais qui ne relève plus que de lui-même.

Aussi bien l'ambition du nouvel oratorien n'est pas médiocre. A Strasbourg, on ne songeait guère qu'à une réforme dans les études cléricales; à l'Oratoire, on vise tout autrement haut. Il ne s'agit pas moins que de régénérer la philosophie, de faire circuler parmi toutes les sciences humaines une sève plus puissante, de porter enfin jusque dans l'immuable théologie le mouvement et le progrès. Pour opérer ces merveilles, sur quoi compte le père Gratry? Sur sa *Logique*. Est-il

question pour lui de retraduire la logique d'Aristote ou de commenter celle de Port-Royal? Évidemment non; ce n'est là que l'ancienne logique. Or la logique du père Gratry est nouvelle, et pourquoi se récrier? Quand un philosophe annonce à son siècle une *Instauratio magna*, il est tout simple qu'il écrive son *Novum Organum*.

I.

Voilà donc une grande entreprise; pour en comprendre le fort et le faible, cherchons-en l'origine et jetons un coup-d'œil sur la carrière du père Gratry. Ses premiers goûts le portèrent aux mathématiques; il s'en nourrit avidement et dut à son succès dans ce genre d'études l'honneur d'entrer à l'École polytechnique et l'avantage d'y entendre Poisson, Arago, Dulong, Coriolis. Deux ans s'écoulent dans cette vie de réflexion abstraite et d'austères calculs, et nous retrouvons le jeune polytechnicien à Metz, sous l'uniforme d'officier d'artillerie. Il s'y préparait à une carrière partagée entre les recherches du savant et les devoirs du soldat, quand tout à coup, par des causes diverses, une grande révolution s'opéra dans ses idées et dans toute son existence. La religion avait touché ce cœur ardent, qui, une fois saisi, se donna tout entier. Le sous-lieutenant quitte son épée, dit adieu à toute carrière mondaine et se fait prêtre. C'était vers la fin de la restauration, au moment où un autre jeune homme, sorti d'une autre grande école, où il avait trouvé pour maîtres M. Royer-Collard, M. Villemain, M. Cousin, et pour camarades M. Jouffroy, M. Augustin Thierry, M. Damiron, M. Dubois, venait aussi d'être subitement illuminé par l'idée religieuse et d'entrer dans les ordres sacrés. Cette communauté d'origine et de destinée rapprocha les nouveaux convertis. M. Bautain était l'aîné des deux, et il avait déjà conquis à Strasbourg une position tout à fait considérable. Brillant professeur de philosophie à l'Université, prédicateur populaire à l'église, directeur très recherché au tribunal des consciences, rien ne manquait à ses moyens d'action. Il avait un don rare et supérieur, le don de convertir. Comme les apôtres, M. Bautain était pêcheur d'âmes. Le retour à la foi de plusieurs incrédules, mais surtout le baptême éclatant de deux frères israélites, qui laissèrent de belles positions sociales pour se faire prêtres et devenir les disciples fervens de leur père spirituel, tout cela avait donné à M. Bautain un ascendant extraordinaire. L'évêque de Strasbourg, M. de Trévern, lui confia son petit séminaire de Molsheim, et ce fut là le berceau de cette école de théologiens philosophes dont le dernier venu et le plus remarquable est le père Gratry.

Dans ce coin obscur de l'Alsace, on agitait d'assez grands des-

seins. La théologie, telle qu'on l'enseigne dans les séminaires, paraissait à ces enfans de l'École polytechnique et de l'École normale qui avaient respiré l'air du siècle et entendu à Paris les savans et les philosophes, la théologie scholastique leur paraissait frappée de stérilité. Il fallait lui rendre la vie. On en essayait la réforme sur un seul petit séminaire, mais on méditait de l'étendre à tout le diocèse et de proche en proche à toute l'église. Voisins de l'Allemagne, nos théologiens de Molsheim tendirent la main à la savante et catholique Bavière. Ils étudiaient la philosophie avec Schelling, la théologie avec Mœhler, la physiologie avec Burdach, et à tout cela ils associaient volontiers le mysticisme de Gœrres et de Baader. Voilà le foyer ardent où s'est allumée l'intelligence de M. l'abbé Gratry. Philosophie, mathématique et mysticisme, les trois objets de ses prédilections, c'est à Strasbourg qu'il a commencé de les aimer et de les unir.

Au milieu de ces études et de ces plans de réforme éclata l'orage qui devait disperser le cénacle de Molsheim. L'évêque de Strasbourg, d'abord si favorable aux novateurs, n'avait pas tardé à prendre alarme de leurs progrès, et il se décida, le 15 septembre 1834, à les signaler publiquement à la défiance de l'église. On se défendit, on protesta, on partit pour Rome; mais le récent exemple de M. l'abbé de Lamennais était significatif. Les idées de paix prévalurent, et M. l'abbé Gratry fut un des dix signataires de l'acte de soumission. Tout en cédant de bonne foi sur quelques points particuliers, M. l'abbé Gratry s'attacha à une idée générale qui ne manque pas de grandeur : c'est l'idée de vivifier les sciences par la philosophie et la philosophie par la religion. Nous l'avons connu à Paris en 1840 directeur du collége Stanislas, puis aumônier de l'École normale, et toujours uniquement occupé de mûrir son idée et de la répandre parmi la jeunesse.

M. l'abbé Gratry était alors parfaitement ignoré du public. Il n'avait pas écrit et ne songeait peut-être pas à écrire, mais on ne pouvait le voir et l'entendre sans être frappé de la tournure de son esprit et de la distinction de toute sa personne. Ce qui attirait tout d'abord à lui, c'était l'aimable accord de la gravité adoucie du prêtre et de l'aisance de l'homme du monde. Sa conversation, tour à tour sérieuse et enjouée, était pleine de séduction. Il ne fallait pas l'avoir beaucoup fréquenté pour être au fait de ses idées favorites, et il avait à leur service une abondance, une chaleur et une verve inépuisables. C'était un homme à systèmes; mais, chose étonnante, avec une confiance absolue dans ses idées, il ne laissait jamais paraître ni ton dogmatique ni orgueil. Il vous proposait les idées les plus hardies, les plus subtiles, quelquefois même les plus bizarres, non pas comme extraordinaires ou comme siennes, mais comme les plus

simples du monde, comme l'évidence et la vérité mêmes. C'étaient des applications perpétuelles de l'algèbre et de la physique à la théologie; c'étaient des équations et des cercles, des ellipses et des paraboles, des miroirs, des foyers, des rayons, et je ne sais combien d'autres symboles ingénieux dont il se servait pour figurer les mystères les plus profonds de la nature, pour adoucir et simplifier les dogmes les plus redoutables de la religion, tout cela avec une hardiesse de spéculation, une sincérité de christianisme, une subtilité d'analyse, une chaleur de cœur, un éclat d'imagination, une exaltation, une finesse et une candeur surprenantes. On sentait tour à tour en l'écoutant le polytechnicien, l'incrédule converti, le prêtre, le savant, le mystique, et par-dessus tout l'homme d'esprit.

Malgré une réunion si attachante de qualités rares, M. l'abbé Gratry n'eut à l'École normale qu'un demi-succès. L'ardeur de ses convictions, les grâces de sa parole, les ressources de sa dialectique, plaisaient infiniment à cette jeunesse choisie, mais le mélange du mysticisme et de l'algèbre la tenait en défiance. Les géomètres trouvaient l'abbé Gratry peu exact et trop exalté; aux esprits littéraires, il semblait trop abstrait, trop hérissé de formules. On écoutait, on admirait, on souriait, on n'adhérait pas.

Ce fut seulement en 1851 que le nom de M. l'abbé Gratry sortit de l'obscurité. Un de ses collègues de l'École normale, ardent philosophe autant qu'homme sincère, M. Vacherot, venait de terminer une savante histoire de l'école d'Alexandrie. A tort ou à raison, M. l'abbé Gratry crut apercevoir dans cet ouvrage certaines traces de la doctrine de Hegel, et comme à ses yeux l'hégélianisme est la grande maladie intellectuelle du temps, sa tête s'échauffa, et il se persuada qu'ayant charge d'âmes à l'École normale, le zèle de la maison du Seigneur lui faisait un devoir de signaler publiquement l'erreur et le péril. Nous ne jugeons pas cette polémique fâcheuse, qui amena la destitution d'un homme excellent et la démission de l'agresseur, mais il est certain qu'elle révéla dans M. l'abbé Gratry un dialecticien habile, un écrivain plein de feu, et qu'en l'éloignant de l'Université, elle lui ouvrit une carrière nouvelle, mieux appropriée à son ardeur et à ses talens. L'Oratoire venait de renaître par l'heureuse initiative d'un homme que le cardinal de Bérulle aurait aimé, M. l'abbé Pétetot. Quel asile meilleur qu'une congrégation libre et savante pour un esprit de la trempe de M. Gratry, nature rêveuse et inquiète qui a besoin de solitude et de silence, de discipline et de loisir! Aussi l'Oratoire lui a porté bonheur, et le premier fruit de ses études solitaires a été un remarquable essai de philosophie religieuse, qui a partagé, avec le livre du *Devoir* de M. Jules Simon, les couronnes de l'Académie française.

Mais dans la pensée du père Gratry, le traité *de la Connaissance de Dieu* n'est qu'une sorte de préambule. La grande idée, l'idée nouvelle et féconde, qui est sa conquête, n'a pu y être qu'indiquée, et encore n'a-t-elle pas été comprise. Pour la mettre dans tout son jour, pour lui donner les vastes développemens qu'elle comporte, il fallait un ouvrage exprès. La *Logique*, récemment publiée par le père Gratry, est cet ouvrage.

II.

La *Logique*, pourquoi ce titre sévère et peu attrayant? Il y a un secret là-dessous, c'est que le dernier grand philosophe de l'Allemagne, Hegel, a entrepris de ramener tous les problèmes de la métaphysique à un enchaînement de concepts abstraits, de manière à transformer en logique la théodicée elle-même. Or la pensée favorite du père Gratry, on pourrait dire son idée fixe, c'est de renverser l'hégélianisme. La logique de Hegel a fait le mal; c'est à la logique nouvelle de le guérir.

Quelle est donc cette entreprise extraordinaire qui doit régénérer la philosophie et l'esprit humain? Le père Gratry en a conçu l'idée en méditant sur le mal qui travaille la société intellectuelle de notre temps : c'est d'abord le divorce des sciences et de la philosophie, c'est ensuite et surtout le divorce de la philosophie et de la religion. D'où vient ce double mal? Il est l'ouvrage du siècle dernier.

Le XVIIe siècle, voilà l'âge d'or de la pensée. Toutes les sciences marchaient unies dans un accord majestueux sous la direction suprême de la philosophie. Le père de la métaphysique moderne, Descartes, est le premier géomètre et le premier physicien de son temps. Newton lui-même ne vient qu'au second rang, parce que Newton est moins philosophe. Et remarquez que ces deux puissants esprits sont des hommes profondément religieux, des chrétiens convaincus. Comme eux grand philosophe et grand mathématicien, Leibnitz n'est pas seulement un homme religieux, c'est un grand théologien, capable d'entrer en lice avec l'auteur de l'*Histoire des Variations*. A leur tour, les théologiens sont philosophes. Il suffit de citer Bossuet, Fénelon, Arnaud, et ce noble personnage qui répond si bien à l'idéal du père Gratry, le père Malebranche, l'honneur de l'Oratoire, à la fois géomètre, philosophe et théologien.

Le XVIIIe siècle a détruit cette admirable économie. Il a rompu le faisceau, et en divisant tout, il a tout affaibli. La philosophie a déclaré la guerre au christianisme, et dès ce moment elle a perdu le principe de vie. La voilà devenue étrangère au sentiment religieux, niant l'infini, l'idéal, l'invisible, et s'emprisonnant dans le fini. Vai-

nement elle fait effort pour ralentir sa chute rapide et se rattacher au déisme, la logique l'entraîne loin de Dieu et ne lui laisse le choix qu'entre le scepticisme et le matérialisme, entre le doute et l'impiété. Du même coup voilà l'unité des sciences brisée. Dès que la chaîne des causes, suivant l'expression d'un philosophe, cesse d'être attachée au trône de Dieu, la nature n'est plus qu'un assemblage confus de phénomènes. Les savans se la partagent, et chacun s'attache au lambeau qu'il a pu saisir. Plus d'enchaînement et d'harmonie dans l'esprit humain, tout tombe en poussière, tout s'abâtardit. Quelques savans chrétiens, comme Euler et Linné, essaient, à la vérité, de maintenir les sciences à leur ancien niveau; mais plus le siècle marche, plus les sciences se brisent en fragmens. On a des astronomes esprits forts et des naturalistes athées, des Lalande, des Lamarck, et si les derniers enfans de cette génération corrompue sont plus respectueux et plus discrets, les Laplace, les Cuvier, les Arago ne cachent guère leur profond dédain pour la pure spéculation métaphysique.

Voilà les maux que souffre l'esprit moderne; comment les guérir? Il n'y a qu'un moyen, c'est de ramener les savans à la philosophie, et les philosophes à la religion. Après avoir posé en ces termes le problème du temps, voici comment le père Gratry le résout.

Le savant oratorien a fait une découverte, c'est que les sciences s'appuient sur un procédé fondamental, qu'elles appliquent sans le savoir sous les formes les plus diverses, et qui est au fond le même dont se sert la métaphysique.

Il y a deux grandes familles de sciences, celles qui se partagent l'étude de la nature, physique, physiologie, chimie, et celles qui s'appellent exactes, comme l'algèbre, la géométrie, et en général les mathématiques. Or quel est le procédé fondamental des sciences de la nature? C'est l'induction. Et quel est celui des sciences mathématiques? C'est d'abord le calcul ordinaire, lequel n'est autre chose que le raisonnement sous sa forme la plus précise: mais c'est surtout ce calcul supérieur qui s'appelle depuis Leibnitz le calcul infinitésimal.

Cherchons maintenant si la métaphysique a aussi un procédé fondamental. Elle en a un. Platon est le premier qui l'ait connu, et il l'a appelé le procédé dialectique. En quoi consiste ce procédé? à s'élever du réel à l'idéal, du fini à l'infini, de la nature à Dieu.

Voilà, s'écrie la science de notre temps, voilà le vice radical, voilà la vanité de la métaphysique. Elle veut atteindre l'infini, c'est-à-dire l'inaccessible; elle veut parler aux hommes de l'ineffable. Et sur quoi se fonde-t-elle pour raisonner de l'infini? Sur l'univers et sur l'homme, c'est-à dire sur le fini. La voilà engagée dans des difficultés inextricables. Avec un point d'appui borné, la nature, et un

levier imparfait, la raison, elle veut soulever le poids de l'infini : chimère, folie, contradiction!

Telle est la grande objection des hommes exacts et positifs. C'est la raison de leur dédain de la philosophie, c'est la source de leur matérialisme ou de leur incrédulité, c'est en un mot le principe de dissolution, de stérilité et de mort caché sous le faux éclat et la trompeuse fécondité des sciences physiques et mathématiques.

Eh bien! le père Gratry s'adresse aux physiciens et aux géomètres, et il leur dit : Vos sciences, si exactes et si positives, n'existent qu'à une condition : c'est d'employer sans cesse, à chaque théorème, à chaque expérience, ce même procédé qui vous semble chimérique et impuissant entre les mains des philosophes. Vous, physicien, vous ne feriez point un pas dans la découverte des lois de la nature sans l'induction. Or l'induction bien examinée, l'induction ramenée à ses conditions essentielles, l'induction consiste à passer du fini à l'infini. Vous, géomètre, vous avez, j'en conviens, dans le calcul ordinaire un instrument admirable; mais les mathématiques eussent-elles pris le magnifique développement dont elles sont justement fières, si elles étaient restées dans le domaine du fini? Ce qui leur a donné l'essor, c'est le calcul infinitésimal, qui consiste encore à passer du fini à l'infini. C'est donc en vain, géomètres, physiciens, chimistes, que vous cherchez à vous réduire au fini. L'infini vous domine et vous envahit de toutes parts. Tandis que vous croyez en faire abstraction, il pénètre dans vos calculs en dépit de vous, et si, sachant ce que vous faites, vous parvenez à l'écarter en effet, vous vous condamnez à l'empirisme, que dis-je? au scepticisme absolu. Vos lois de la nature, vos théorèmes, vos méthodes, tout s'écroule à l'instant. Vous avez voulu chasser Dieu de la nature, la nature elle-même vous échappe; elle a perdu ses lois, elle n'est plus qu'un chaos au sein duquel s'agite une raison qui a brisé ses ailes et qui se dévore elle-même.

Il faut donc en revenir aux conditions essentielles de la science, aux lois primordiales de la raison, à la vérité des choses. Or la vérité, c'est que les sciences et la philosophie sont sœurs. Procédé inductif, procédé infinitésimal, procédé métaphysique, tout cela n'est qu'un seul et même instrument, une seule et même loi de la raison, qui s'élève par un élan irrésistible du fini à l'infini, de la nature à Dieu.

Voilà la découverte du père Gratry. Grâce à elle, il se flatte de ramener les savans à la philosophie, et, cela fait, il se charge de conduire sans effort les savans et les philosophes à la religion, c'est-à-dire au christianisme. Que donne en effet la philosophie pure appuyée sur les sciences purement humaines? Elle conduit jusqu'à Dieu, c'est sa grandeur: mais quel est ce Dieu des purs philosophes, le Dieu des

Platon, des Aristote et des rationalistes modernes? Un Dieu sans rapport avec la créature humaine, un Dieu abstrait. Le vrai Dieu est un Dieu vivant, et pour connaître ce Dieu, la raison est impuissante. Il lui faut les clartés mystérieuses de la foi, achetées au prix de l'humilité. Et qu'est-ce que l'humilité? C'est le sentiment profond que la créature a de sa faiblesse, c'est l'être fini se courbant devant l'être des êtres; c'est quelque chose enfin d'analogue à ce procédé scientifique par où le physicien et le géomètre passent du fini à l'infini.

Ainsi donc l'induction qui élève Newton à la loi générale de l'univers, le calcul qui fait pénétrer Leibnitz dans le mystère de la génération des grandeurs, la méthode qui conduit le métaphysicien de la cause finie à la cause des causes, ces procédés ne sont que des essais imparfaits et comme des figures de l'acte sublime qui constitue la religion, et par lequel s'ébauche dans cette vie, en attendant qu'elle s'accomplisse parfaitement dans l'autre, l'union du fini et de l'infini.

La poésie, l'art en général, n'ont pas d'autre essence. L'enthousiasme du poète, le ravissement du mystique, l'essor ardent de l'artiste vers l'idéal, tout cela n'est que la loi universelle de l'esprit humain, l'ascension du fini vers l'infini. Les Raphaël et les Michel-Ange, les Dante et les Milton sont animés du même souffle qui emporte les Kepler et les Galilée, les Descartes et les Leibnitz, et tous ne font, poètes, théologiens, savans, que ce que fait la pauvre femme dont Fénelon enviait l'humble adoration : ils s'élèvent du plus profond de leur nature misérable et finie vers le principe de toute perfection, de toute beauté, de toute félicité; ils prient Dieu.

Tel est le système du père Gratry; voilà du moins la pensée fondamentale de sa logique et de toute sa nouvelle entreprise. Commençons par reconnaître que le père Gratry a un sentiment énergique et vrai des besoins du siècle, et qu'il a tracé une peinture exacte de l'état des intelligences. Nous tombons d'accord que le divorce de la philosophie et des sciences est un grand mal et que leur réconciliation est la chose du monde la plus désirable, la plus urgente et la plus nécessaire. Nous reconnaissons aussi avec le père Gratry, non-seulement qu'il y a dans le fond des choses un accord général entre l'esprit du christianisme et l'esprit de la bonne philosophie, mais encore que la philosophie et la théologie ont des points de contact naturels et peuvent se rendre des services réciproques.

En général, ces pensées d'harmonie entre les sciences, la philosophie et le christianisme, ce prêtre passionné pour la physique et la géométrie, qui lit Cuvier, Humboldt et Laplace, qui adore la métaphysique et fait ses délices de Platon, qui étudie la théologie en moraliste et en philosophe, qui espère et qui annonce un prochain grand siècle, ce sentiment élevé, ce souffle généreux, tout cela nous inspire le plus grand respect et la plus vive sympathie.

Le père Gratry est un homme de notre temps. Son idéal n'est pas dans le XIe siècle, ni même dans le XVIIe : il est dans l'avenir. Les doutes, les fièvres, les aspirations et les désirs contraires qui nous agitent, rien de tout cela n'est étranger au père Gratry. Il a vécu, il a douté, il a souffert, et il est plein d'enthousiasme, de candeur et de foi.

C'est d'ailleurs un homme doué de rares facultés. A l'étude des sciences, de la philosophie, de la théologie, il joint la plus fine culture littéraire. C'est un écrivain, et sa pensée ingénieuse sait se colorer des teintes brillantes et délicates d'une imagination naturellement émue. Comme critique, il a toute la pénétration et toute la souplesse d'esprit nécessaire pour entrer dans le fond des problèmes métaphysiques et se plier à toutes les pensées des grands maîtres. Son érudition, sans être ni profonde, ni précise, a de l'étendue et une agréable variété. Par momens la flamme la plus pure et la plus brillante illumine son esprit, d'autres fois c'est une mysticité sincère et coulant de source qui s'épanche avec abondance et douceur. Son style prend alors quelque chose de tendre et de pénétrant; il vous caresse, vous attire et vous sourit. Serait-ce trop dire que d'avouer qu'en certaines pages il rappelle Fénelon? A la vérité il le rappelle par ses défauts plus que par ses qualités : il en a la subtilité et la finesse trop aiguisée; il n'est pas sans quelque mollesse, sans quelque langueur, et son abondance dégénère en fluidité; mais par deux traits il fait penser au noble et charmant modèle, je veux dire une haute métaphysique animée de mystique ferveur.

Cette part loyale faite à la sympathie, nous dirons nettement que si l'on réduit les théories du père Gratry à leur fond essentiel et précis, si on ôte à son livre les vues de détail ingénieuses, les pages délicates et charmantes; si, laissant de côté les généralités, les désirs vagues d'union et d'accord, on porte la question sur un terrain nettement circonscrit, le système du père Gratry repose sur une base ruineuse. Sa grande découverte de l'identité des trois procédés de la physique, de la mathématique et de la philosophie est une idée fausse, et sa tentative de ramener les savans à la philosophie et la philosophie au christianisme est une œuvre à recommencer.

III.

Une première chose qui nous frappe, c'est l'idée singulière que le père Gratry se forme de la méthode des sciences physiques, c'est-à-dire de la nature et de la portée de l'induction. Le procédé inductif n'a rien de mystérieux. Il y a plus de deux mille ans que Socrate le recommandait à Platon, et l'appliquait lui-même aux sciences morales avec une singulière sagacité. Aristote en a donné cette belle

formule : L'induction, dit-il, est une marche régulière du particulier à l'universel (1). Quel monument plus imposant et plus durable élevé à la gloire de la méthode d'induction que cette *Histoire des Animaux*, qui ravissait Cuvier d'étonnement, et où le philosophe de Stagyre s'élève par degrés de la description des individus et des espèces aux lois les plus générales de l'organisation! A l'époque du renouvellement des sciences, Bacon eut le mérite, non pas certes d'inventer l'induction, car on n'invente pas une faculté naturelle de l'esprit humain, non pas de la découvrir, puisque Socrate, Platon, Aristote, et vous pouvez y joindre Hippocrate, l'avaient appliquée avant lui, mais de la décrire avec précision et de la prêcher avec enthousiasme. Newton acheva de la consacrer par des découvertes immortelles, et ses héritiers l'appliquent tous les jours sous nos yeux. Ouvrez le *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle*, écrit par un contemporain illustre, M. Herschel, et dans ce livre, tout pénétré du *Novum Organum* de Bacon et des *Regulæ philosophandi* de Newton, vous verrez que l'induction consiste à s'élever, par des observations et des expériences bien conduites, à la connaissance des lois de la nature, lesquelles ne sont autre chose que les relations constantes qui existent entre les phénomènes de l'univers (2).

Qu'y a-t-il dans ce procédé qui ressemble aux spéculations des philosophes sur l'existence et les attributs de Dieu, et comment assimiler la méthode dont s'est servi Ampère pour trouver la loi des courans électriques avec celle qui conduisit Platon au premier principe de la vérité et de l'être?

Si j'entends bien le procédé dialectique ou métaphysique dont Platon nous a transmis l'héritage, voici comment on pourrait le définir. Chaque fois que je considère un objet de la nature, astre, plante ou minéral, et l'homme lui-même, je m'aperçois que cet objet est changeant, successif, limité, en un mot imparfait. Voyant cela, je me dis que cet objet n'existe pas par lui-même, n'a pas en lui-même sa raison d'être, et dès lors je le rapporte à un principe supérieur qui est par soi, qui a sa raison d'être en soi, c'est-à-dire qui est immuable, éternel, infini, parfait. Tel est l'acte essentiel de la pensée sur lequel repose toute théodicée. Si cet acte est réel et légitime, si cette base est solide, il s'ensuit qu'il y a un moyen régulier de connaître la nature de Dieu, une méthode métaphysique. Et sans doute Dieu est infiniment loin de nous. C'est un Dieu caché, mais il se révèle dans la nature et dans l'humanité, et là je puis saisir quelque trace de ses perfections infinies. Tout ce qui est dans l'univers et dans l'humanité a sa raison d'être en Dieu. Il y a dans la créature de

(1) Organon, II *Anal.*, I, 1; *Top.*, I, 12.
(2) J. F. W. Herschel, *Discours*, deuxième partie, ch. II, p. 97.

la force, de l'intelligence, de la beauté, de l'amour, de la liberté : donc tout cela existe dans le créateur. La vie, dans l'univers, se développe sous la condition de la limite, de l'espace, du temps; elle est en Dieu sous la forme de l'éternité, de l'immensité, de l'infini. Voilà la méthode dialectique dont le père est Platon, ou, pour mieux dire, elle a pour véritable père l'esprit humain. Elle a paru dans le monde le jour où l'homme a senti sa faiblesse, et proclamé au-dessus de lui quelque chose de divin.

Le procédé métaphysique a donc ce caractère de franchir d'un bond l'intervalle qui sépare la créature du créateur, le fini de l'infini, l'être contingent de l'être nécessaire. Sur ce point, nous sommes d'accord avec le père Gratry, et nous reconnaissons qu'il décrit exactement le procédé dialectique ou métaphysique; mais il est d'autant plus surprenant qu'il identifie ce procédé avec celui des sciences physiques, avec l'induction.

Voici un physicien qui observe la nature : en réunissant les observations faites par ses devanciers, en y ajoutant ses observations propres, en les comparant, en les combinant, en ajoutant à la puissance très bornée de nos sens la puissance indéfinie des instrumens, il parvient à reconnaître que toutes les planètes connues ont une même loi, qu'elles se meuvent selon des courbes elliptiques dont le soleil occupe un des foyers. Cette loi est admirable; elle fait la gloire de Kepler, et Newton en tirera l'attraction universelle. D'un autre côté, voici un métaphysicien qui essaie de trouver quelque lumière sur l'origine des choses : il se dit que le monde est un composé de force et d'intelligence, et comme en cette région des choses qui passent, toute force a des limites, toute intelligence des lacunes et des ombres, il rapporte le monde à une cause infinie et toute-puissante qui renferme en elle la perfection de l'intelligence et de l'activité, et qui du sein de l'éternité épanche hors d'elle-même, sans s'épuiser, la force, la pensée et la vie. Ce philosophe, c'est Anaxagore, c'est Socrate, c'est Platon, c'est Descartes, c'est Leibnitz, c'est Voltaire, c'est tout homme qui se recueille et s'estime ce qu'il est.

J'ai beau comparer le procédé du physicien et celui du métaphysicien, je n'y vois que ces analogies générales, qui tiennent à la nature constante de l'esprit humain; mais, loin d'y saisir une identité, j'y reconnais au contraire des différences essentielles.

Que trouve ou que cherche le physicien? Les lois de la nature. Que cherche le métaphysicien? Dieu et ses attributs. Mais qu'est-ce qu'une loi de la nature? Un fait général, rien de plus. Je dirai un fait universel, si vous voulez; mais un fait n'est qu'un fait. Particulier ou universel, il garde son essence; il exprime une vérité contingente qui pourrait être ou n'être pas, qui n'a rien en soi de nécessaire et d'absolu.

Soutiendrez-vous que les lois de la nature sont des vérités nécessaires, et citerez-vous Montesquieu, qui les définit, au commencement de l'*Esprit des lois,* «les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses? » Mais Montesquieu parle ici des vérités mathématiques et des vérités morales et métaphysiques, lesquelles en effet ont un caractère de nécessité. Or il s'agit entre nous des lois de l'univers matériel. Eh bien! je prends la plus belle, la plus magnifique, la plus générale de ces lois, la loi de l'attraction. Est-ce là une vérité nécessaire? J'en appelle à Newton (1), j'en appelle aux plus illustres physiciens modernes; tous vous diront que l'attraction universelle n'exprime qu'un fait, un fait universel, révélé par l'observation, vérifié par l'expérience et le calcul. Ce fait peut-il être déduit de la nature des corps? Non; on le constate, on le vérifie, on ne le démontre pas géométriquement. A la rigueur donc, l'attraction universelle n'est autre chose qu'une hypothèse imaginée par Newton, et qu'aucun fait n'est venu démentir (et encore je ne parle que des faits astronomiques, des grands faits; car si on arrivait à des phénomènes très délicats, par exemple aux phénomènes de cohésion, aux phénomènes capillaires, la généralité de la loi newtonienne serait en péril). Il en est de même, à plus forte raison, de toutes les autres lois de la nature. Ce sont des faits généralisés par l'induction et le calcul, ou pour mieux dire des hypothèses générales confirmées par l'expérience et le calcul, et rendant compte des phénomènes.

Le père Gratry dira peut-être que je rétrécis le domaine des sciences physiques, que je diminue la portée de l'induction, que les physiciens ne cherchent pas seulement des lois, mais des causes; que l'attraction exprime quelque chose de plus qu'un fait universel, savoir une force universelle.

Ici encore j'oppose au père Gratry l'autorité de Newton. Quel autre sera plus compétent pour nous apprendre ce que c'est que l'attraction? Ouvrez les *Principes* et l'*Optique;* Newton vous dira (2) que l'attraction n'est pas pour lui une cause, mais une loi, c'est-à-dire l'expression générale d'un fait. Qu'est-elle en soi? Pourquoi les corps

(1) Newton, *Philosophiæ naturalis principia mathematica,* lib. III.

(2) « Je n'examine point ici, dit Newton, quelle peut être la cause de ces attractions; ce que j'appelle ici *attraction* peut être produit par une impulsion ou par d'autres moyens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot d'*attraction* que pour signifier en général une force quelconque par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause; car c'est des phénomènes de la nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement et quelles sont les lois et les propriétés de cette attraction, avant que de rechercher quelle est la cause qui la produit. » (*Optique,* liv. III, qu. 31.)

« Je ne considère pas, dit encore Newton en parlant des forces attractives, ces principes comme des qualités occultes, mais comme des lois générales de la nature. » (*Optique,* liv. III, qu. 31.)

semblent-ils s'attirer? s'attirent-ils en effet? la force par laquelle ils influent l'un sur l'autre est-elle placée à leur centre ou répandue dans leurs parties? agit-elle à travers le vide ou à l'aide d'un fluide médiateur? Newton l'ignore, Laplace et Poisson ne le savent pas; le père Gratry le sait-il davantage? Ses maîtres de l'École polytechnique s'engageaient-ils à lui faire connaître les causes de la nature? Dulong et Ampère lui ont-ils jamais proposé la chaleur, l'électricité, les fluides impondérables, comme autre chose que des hypothèses imaginées pour lier les phénomènes? Qui sait ce que c'est que la chaleur en soi, la lumière en soi? Quel physicien a défini la matière, l'essence des corps? C'est pourtant là ce qu'il faudrait connaître pour atteindre les véritables causes et les véritables lois des phénomènes, pour transformer les lois contingentes de la physique en vérités nécessaires. Or, s'il en est ainsi, n'est-il pas clair que la physique, dans son essor le plus hardi, ne dépasse pas les limites de la nature? Lois, causes, phénomènes, tout cela est fini et limité. En un mot, la physique et l'induction ne sortent pas du domaine de la contingence.

Quel rapport y a-t-il donc entre la méthode des physiciens et cette opération de la pensée qui nous élève du fini à l'infini, du monde à Dieu, des causes finies à la cause infinie, de l'être contingent à l'être nécessaire? Le point de départ est commun sans doute : c'est la nature, c'est le champ des phénomènes; mais le but et le moyen sont essentiellement différens : ici des lois de la nature, c'est-à-dire des faits généralisés, mais toujours contingens; là, un être nécessaire, infini, absolu. D'un côté, des observations lentes, nombreuses, des calculs, des expériences, un progrès lent et mesuré; de l'autre, un élan de la pensée, un élan soudain, irrésistible, qui nous fait franchir un intervalle infini. En vérité, il faudrait pousser bien loin le goût des analogies pour en trouver entre deux méthodes si prodigieusement différentes; mais les proclamer identiques, c'est une méprise inconcevable.

Je l'avouerai, je n'ai pu lire sans scandale le chapitre du père Gratry intitulé *l'Induction appliquée par Kepler*. Il s'agit de décrire le procédé inductif. Pourquoi choisir Kepler pour guide? pourquoi Kepler de préférence à Bacon, qui est le promoteur et le législateur de l'induction, ou à Newton, qui en a montré avec une égale grandeur l'usage et la théorie? Voici le secret du père Gratry: c'est que Kepler est un chrétien enthousiaste qui a mêlé ses idées théologiques à ses découvertes et associé le mysticisme à l'astronomie. Certes personne ne peut songer à rabaisser Kepler; mais, si par le génie il égale Newton, on conviendra qu'il en est loin par la mesure et la méthode. Il se ressent du désordre d'idées où s'agitait le génie moderne du XVIe siècle. On sait qu'il se figurait les astres comme des

animaux divins, à la manière des Pythagore et des Platon. Le grave Cuvier ne peut retenir un sourire, lorsque dans son *Discours sur les Révolutions du globe* il mentionne, parmi les hypothèses de la géologie au berceau, l'idée que se formait Kepler de la terre, comme d'une sorte de baleine qui, par le mouvement alternatif de sa respiration gigantesque, donne naissance au flux et au reflux de la mer. Ces idées étranges n'ont pas empêché Kepler de découvrir ses trois fameuses lois et de placer son nom à côté de Copernik; mais s'il y a quelque chose de sublime et de touchant dans cet homme de génie manquant presque de pain pendant ces veilles de vingt-deux années qui devaient être si fécondes pour la science et si bienfaisantes pour le genre humain, le père Gratry nous permettra de dire que Kepler, comme chercheur de vérités expérimentales, n'est un exemple à proposer à personne. C'est dans le chapitre du savant oratorien que je vais en trouver la preuve, et n'ayant pas en ce moment l'*Harmonica mundi* sous les yeux, je m'en rapporte à l'exactitude de ses citations.

Le père Gratry raconte avec admiration que Kepler, voulant découvrir selon quelle courbe se meuvent les planètes, commence par poser en principe qu'il y a un Dieu, que Dieu se manifeste dans la création, et que les lois de la nature et les mouvemens des astres doivent exprimer la nature de Dieu. Ces principes sont vrais, et nul physicien raisonnable n'y contredira. Cependant le père Gratry prétend en conclure que les lois de la nature ne sont pas des vérités contingentes, mais des vérités nécessaires. Et voilà pourquoi, dit-il, on peut les exprimer sous forme mathématique. Là-dessus, le père Gratry cite cette belle parole de Kepler, que la géométrie est éternelle, et qu'elle existe avant le monde dans l'intelligence du créateur. Cela est profondément vrai; mais il ne s'agit pas de géométrie : il s'agit de connaître les lois effectives que Dieu a données à la nature. Or les seuls moyens pour cela, c'est l'expérience et l'induction; le calcul s'y appuie et les féconde; il ne saurait les remplacer. C'est une théorie dangereuse que celle qui regarde les lois de la nature comme nécessaires et pouvant être déduites *a priori* de la nature de Dieu. Descartes l'a essayé, mais il a échoué, et Leibnitz n'hésite pas à dire qu'il y a dans cette entreprise une semence de panthéisme (1). Que le père Gratry y prenne garde, lui pour qui le panthéisme est l'antipode de la vérité.

Kepler va donc essayer, si l'on en croit son historien, d'expliquer *a priori* les courbes des planètes par les attributs de Dieu. Voyons cela. Le Dieu de Kepler, dit le père Gratry, n'est pas un Dieu indéterminé comme celui des rationalistes; c'est le Dieu des chrétiens, c'est

(1) Leibnitz, *Lettre à l'abbé Nicaise*, dans Erdmann, p. 120, 141 et suiv.

le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà le principe d'où il faut partir. Quoi donc! dirai-je, obligerez-vous l'astronomie de prendre son principe dans la théologie? C'est exorbitant. Encore si ce principe était une vérité claire et distincte; mais non, c'est un mystère. Vous voulez donc que les sciences, au lieu de partir du connu pour atteindre l'inconnu, partent du mystérieux, de l'inexplicable. Singulier moyen d'éclaircir et d'expliquer les choses! Il est heureux que Copernik et Galilée ne s'en soient pas servis; mais enfin suivons le fil de cette déduction extraordinaire : Dieu est un et triple; je l'accorde, que s'ensuit-il pour les planètes? Il s'ensuit, me dites-vous, que les mouvemens des planètes doivent exprimer la Trinité : j'y consens; comment feront-elles pour cela? Le père Gratry répond: elles se mouvront circulairement.

En vérité, cette conclusion est inintelligible. Quand les pythagoriciens soutenaient que les astres sont sphériques et se meuvent en cercle, parce que la sphère et le cercle sont les plus belles de toutes les formes, cela avait un sens, car il est vrai que ces figures sont géométriquement les plus simples; mais comment aboutir au cercle en partant de la Trinité? Le père Gratry ne le dit pas. Supposons bénévolement qu'on aboutisse au cercle : nouvel embarras. L'expérience prouve en effet que les planètes se meuvent, non pas en cercle, mais selon des courbes elliptiques, et la gloire de Kepler, c'est justement d'avoir découvert cette loi. Mais non; ce que le père Gratry admire dans Kepler, ce n'est pas sa découverte, ni ses tables, ni ses calculs; le père Gratry admire Kepler pour avoir déduit de la Trinité un mouvement en cercle qui ne peut s'en déduire, et qui, étant absolument nécessaire *a priori*, a le malheur de n'exister pas. A la vérité, le père Gratry ne reconnaît pas ce démenti de l'expérience. L'ellipse et le cercle sont, dit-il, deux figures de même espèce, l'ellipse étant la projection du cercle et le cercle n'étant qu'une ellipse dont les deux foyers sont identiques. Voilà qui est ingénieux, et c'est se tirer d'affaire en homme d'esprit; mais un peu de bon sens ne serait-il pas ici préférable, et ne peut-on pas dire avec Molière à l'admirateur de la théologie de Kepler :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Admirons donc le génie et les découvertes de Kepler, mais laissons-lui ou plutôt laissons à l'enfance de l'âge moderne les animaux divins, les rapports de la Trinité avec la forme sphérique et la parenté de l'âme et du cercle (*adumbrationem sacro sanctæ Trinitatis in sphærico, et cognationem circuli et animæ*).

Un dernier mot : si le père Gratry avait raison, si l'on pouvait déduire *a priori* les lois de l'univers de la nature de Dieu, la mé-

thode d'induction n'existerait pas; la physique se ferait à coups de syllogismes, et il faudrait étudier l'astronomie, non dans le ciel, mais dans saint Thomas. Est-ce là ce que le père Gratry nous propose? Dans ce cas même, sa thèse sur l'identité du procédé des sciences physiques avec celui de la métaphysique serait fausse, puisque la physique, au lieu de s'élancer du particulier à l'universel, du fini à l'infini, descendrait au contraire de l'universel et de l'infini au fini et au particulier.

Nous voilà donc forcé de conclure que le savant oratorien (et cela peut-il se dire sans quelque embarras?) a complétement défiguré le procédé inductif. Aussi bien il déclare que son induction n'est pas celle de Bacon, qu'il appelle avec dédain *un pur tâtonnement*. J'en demande bien pardon au père Gratry, l'induction qu'il repousse est celle de Newton, de Lavoisier, de Volta, de Cuvier, de Berzélius, et celle qu'il propose est morte avec le moyen âge. Il ne la ressuscitera pas.

IV.

Je crains bien aussi que le procédé infinitésimal, tel que le conçoit le père Gratry, ne soit pas le procédé de Leibnitz, mais un procédé de récente formation. Et ici mon embarras redouble, car il s'agit de hautes mathématiques, et je ne suis qu'un profane écrivant pour des profanes; mais s'il y a quelque indiscrétion dans cette affaire, j'en renvoie la responsabilité au père Gratry, qui assure que le procédé infinitésimal est un procédé très simple, très familier, qu'on peut rendre aisément accessible à tout esprit un peu cultivé. Au surplus, rien ne nous oblige d'entrer à fond dans la métaphysique de ce calcul. Il suffit de donner une idée claire et précise de ce que les mathématiciens entendent par l'infiniment petit et l'infiniment grand. Toute la question entre le père Gratry et nous est de savoir ce que c'est que l'infini en mathématiques, si cet infini est identique à l'infini des métaphysiciens, s'il est considéré au même point de vue, s'il a la même valeur, s'il est atteint par la même opération de la pensée.

Le père du calcul infinitésimal, Leibnitz, dit quelque part : Mon calcul donne le moyen d'opérer la quadrature des courbes. Ce mot va nous fournir un premier aperçu, un commencement de clarté. On peut en effet considérer la découverte de Leibnitz comme donnant, avec beaucoup d'autres choses, une méthode pour ramener les lignes courbes à des assemblages de lignes droites. Chacun comprend de quoi il s'agit dans la géométrie des courbes : il s'agit du cercle, de l'ellipse, de la parabole. On veut connaître ces courbes,

trouver leurs propriétés, saisir la loi de leur génération. Il est aisé de concevoir que le problème serait plus simple, si l'on pouvait ramener ces figures à des lignes droites.

Prenons pour exemple la plus simple des figures curvilignes, le cercle, et pour aider la raison par les sens, d'un point quelconque pris comme centre, avec une ouverture de compas quelconque, traçons sur le papier une circonférence. Supposons qu'on veuille résoudre divers problèmes touchant cette figure, par exemple mesurer sa surface ou connaître le rapport de sa circonférence avec son rayon. Et cela, non pas d'une manière mécanique, ce qui n'aboutirait à aucun résultat intéressant, mais d'une manière scientifique, de telle sorte que l'on sache en général quelle est la surface d'un cercle et quel est le rapport précis de la circonférence au rayon pour tous les cercles possibles.

Ces problèmes ont leurs difficultés. Que serait-ce, si au lieu du cercle il s'agissait d'une courbe moins simple, comme la parabole, l'hyperbole et d'autres, de plus en plus compliquées? Mais ne parlons que du cercle, et cherchons, non pas à résoudre les questions posées, mais à les simplifier en les transformant.

Inscrivons dans notre cercle un polygone régulier, d'un nombre quelconque de côtés, six par exemple. Voilà une figure qui donne naissance à des problèmes analogues aux précédens; au lieu de la circonférence de notre cercle, considérez le périmètre de notre polygone: au lieu du rayon du cercle, considérez l'apothème du polygone, c'est-à-dire la perpendiculaire abaissée du centre sur l'un quelconque de ses côtés, vous pouvez vous demander quelle est la surface du polygone, quel est le rapport du périmètre à l'apothème. Ce sont les mêmes problèmes de tout à l'heure, mais ils sont infiniment plus aisés. Rien de plus simple que la loi de génération d'un polygone régulier, rien de plus facile par exemple que de mesurer sa surface et de démontrer qu'elle est égale à la demi-somme de ses côtés multipliée par l'apothème. Si donc l'on pouvait ramener le problème du cercle au problème du polygone, on aurait beaucoup avancé la question.

Concevez maintenant que le polygone inscrit, au lieu d'avoir six côtés, en eût douze, vingt-quatre, quarante huit; cherchez ce qui en arriverait. Évidemment ce polygone se rapprocherait de plus en plus du cercle. Et si vous imaginez des polygones dont les côtés aillent ainsi toujours croissant, vous voyez clairement que plus le nombre des côtés augmente, plus le polygone tend à s'identifier avec le cercle. Or ne pouvez-vous pas concevoir cette multiplication des côtés de notre polygone aussi grande qu'il vous plaira? Quelque nombre qu'on assigne, dût ce nombre surpasser toutes les forces de

l'imagination, n'êtes-vous pas libre de le doubler, de le tripler, de le multiplier à votre gré? Vous touchez à la conception de Leibnitz, à l'idée de l'infiniment petit.

S'il est vrai que notre polygone tende à s'identifier avec le cercle et qu'il y tende d'une manière indéfinie, il s'ensuit que concevoir un cercle comme un polygone composé d'un nombre immense de côtés, c'est sans doute commettre une erreur, mais une erreur qu'il est possible de réduire autant qu'on le voudra. Il suffit pour cela de faire croître le nombre des côtés. A mesure que ce nombre se multiplie et tend, pour ainsi parler, à être infini, l'assimilation du cercle au polygone est une erreur qui diminue et qui tend pour ainsi dire à être nulle ou égale à zéro. Voilà l'origine très simple de ces deux signes de l'algèbre auxquels on prête quelquefois un air mystérieux et cabalistique, l'infini et zéro (∞,0); voilà la notion de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

On peut, je crois, comprendre maintenant ce que les mathématiciens veulent dire quand ils définissent le cercle : un polygone d'un nombre infini de côtés infiniment petits. Cela ne signifie pas qu'un cercle puisse jamais être un polygone; il y aurait contradiction. Cela signifie que l'assimilation d'un cercle à un polygone renferme une erreur qu'on peut rendre aussi petite qu'on voudra. Cela ne veut pas dire non plus qu'il y ait dans la nature, ni qu'il puisse y avoir des polygones dont le nombre des côtés soit infiniment grand, et la grandeur des côtés infiniment petite. Cela veut dire que le nombre des côtés peut être rendu aussi grand qu'on voudra, la grandeur de ces côtés aussi petite qu'on voudra, et l'assimilation d'un tel polygone à un cercle aussi voisine qu'on voudra de la vérité.

Si je ne me trompe, ces idées sont claires et distinctes. On me demandera à quoi servent toutes ces abstractions? Je réponds avec Leibnitz : à simplifier les problèmes en les transformant (1). Nous venons de voir comment on peut ramener le problème du cercle au problème du polygone. Eh bien! généralisez cette idée, et vous comprendrez l'avantage immense qu'il peut y avoir, quand on a affaire à une courbe rebelle, à la ramener de force en quelque façon à une ligne plus docile et à la réduire peu à peu à une loi où elle semblait se soustraire.

(1) Leibnitz, dans une de ses lettres à Oldenburg (voyez le *Commercium epistolicum* publié par la Société royale de Londres, 24 août 1676), s'exprime ainsi : « Mercator a trouvé le moyen de carrer la surface des courbes dont l'ordonnée est exprimée rationnellement en fonction de l'abscisse; il nous a appris à réduire ces expressions en séries par la division, et Newton nous a enseigné à faire la même chose pour les expressions radicales Maintenant j'ai trouvé une méthode des transmutations au moyen de laquelle on peut ramener toutes les courbes à des cas simples. »

Ce n'est là cependant, je me hâte de le déclarer, qu'une idée très incomplète de tout ce qu'il y a de profondément ingénieux dans la conception de Leibnitz, et il faut renoncer à décrire la méthode qu'il a inventée soit pour décomposer les différentes grandeurs finies en élémens infiniment petits, soit pour revenir de ces élémens aux grandeurs finies. Il y a là des miracles de combinaison, des prodiges de calcul qui expliquent la fécondité prodigieuse de la découverte dont Leibnitz et Newton se sont disputé la gloire, et qui a porté l'art du calcul à son plus haut degré de perfection.

Mais le seul point qui nous importe, c'est de savoir si ce mouvement alternatif du fini à l'infiniment petit et de l'infiniment petit au fini, qui constitue le calcul infinitésimal, peut être assimilé, comme l'assure le père Gratry, à la méthode qu'emploient les métaphysiciens pour démontrer l'existence et les attributs de Dieu.

Quel rapport y a-t-il entre ces combinaisons des mathématiciens, si abstraites, si artificielles, si raffinées, si étrangères à la foule des esprits, et ce mouvement simple et irrésistible qui élève la pensée de tous les hommes du spectacle de la nature réelle à la pensée d'un créateur?

Le père Gratry voit ici, je ne dis pas une analogie lointaine, je ne dis pas une ressemblance, mais une absolue identité. Rien n'est plus étrange que cette thèse. Nous avons relu l'ouvrage pour nous assurer que nous ne nous étions pas mépris. Nous avons consulté des hommes spéciaux, et parmi eux des esprits éminens. Aucun n'a pu s'expliquer une assimilation si extraordinaire. Évidemment le père Gratry est ici abusé par ses intentions. Il veut ramener les mathématiciens à la métaphysique : c'est un dessein digne d'un esprit élevé; il cherche partout des raisons de bon accord, et il y en a en foule; mais, emporté par le démon de l'analogie, le père Gratry voit des identités où il n'y en a pas, et comme il arrive à nos yeux quand ils ont trop fixé une certaine couleur, son esprit, à force de voir des analogies, a perdu le sentiment des différences.

La première illusion à signaler, c'est celle que produisent les mots. On parle du calcul infinitésimal, de l'infiniment petit, de l'infiniment grand; chacun dit, après Fontenelle, que l'esprit humain a fait entrer l'infini dans ses combinaisons, que Newton et Leibnitz ont soumis l'infini au calcul. — Ces mots sont innocens, pourvu qu'on les entende.

L'infiniment petit des mathématiques est un infini, si l'on veut; mais c'est un infini de petitesse, et il ne faut pas oublier que cet infini peut être assimilé à zéro sans aucune erreur assignable. Si le père Gratry avait fait cette simple remarque, aurait-il identifié, aurait-il seulement comparé la notion de l'infiniment petit avec la plus

vaste, la plus haute et la plus auguste des notions, celle de l'infini en esprit et en vérité, celle de l'être des êtres?

Mais, dira peut-être l'ingénieux oratorien, la notion de l'infiniment petit suppose une notion corrélative, la notion de l'infiniment grand; nous voilà plus près de l'objet sublime des contemplations du philosophe. Point du tout. Il y a ici une confusion radicale entre deux notions profondément distinctes, l'infini mathématique et l'infini métaphysique. Les mathématiques ont pour objet essentiel la grandeur, et elles n'en sortent jamais. Or la grandeur a une propriété inhérente à sa nature, c'est de pouvoir être toujours multipliée et divisée. Voilà l'origine de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. Concevoir un infiniment petit, dans le cas, par exemple, de notre polygone de tout à l'heure, c'est tout simplement concevoir que le côté de ce polygone peut être indéfiniment diminué. De même concevoir un infiniment grand, c'est concevoir qu'à mesure qu'on diminue les côtés de notre polygone, on fait croître indéfiniment le nombre de ces côtés.

L'infini mathématique est donc un indéfini, et cette notion est une suite très simple de la nature essentielle de la grandeur. Il n'y a point ici, comme le suppose le père Gratry, un passage brusque du fini à l'infini, un élan, un essor de la pensée; il n'y a que le développement logique d'une seule et même notion. Les mathématiques ne sortent donc pas de la notion de leur grandeur, pas plus que la physique de la notion de la contingence. Faut-il citer une autorité imposante pour tout le monde et qui a un poids particulier pour le père Gratry? Je lui opposerai Pascal. Qu'il veuille bien relire l'admirable fragment : *de l'Esprit géométrique,* il y verra la notion de l'infiniment petit et celle de l'infiniment grand déduites de la notion de grandeur avec une rigueur et une précision incomparables (1). Il n'en faut pas davantage pour ruiner de fond en comble le système du père Gratry.

Comment en effet assimiler la grandeur, alors même qu'on la sup-

(1) Les mathématiques, dit Pascal, ont pour objet les nombres, l'espace et le mouvement. Or chacun de ces objets comprend deux infinités, l'une de grandeur, l'autre de petitesse : « car, quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage, et hâter encore ce dernier, et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. Et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au

pose indéfiniment agrandie ou diminuée, comment l'assimiler à l'infini de la métaphysique, qui est l'être souverainement parfait, l'être immuable, indivisible, accompli, parfait, placé au-dessus de toute grandeur et de toute comparaison? Le père Gratry a-t-il songé à ce qu'il y a de bizarre et de dangereux dans ces assimilations paradoxales et inouies? Mais voici une raison plus capable encore de le toucher. Les mathématiques ont pour objet la grandeur, non pas la grandeur réelle, mais la grandeur abstraite (1). Il n'y a pas dans la nature d'unités égales, et cependant l'arithmétique repose sur la conception de termes strictement égaux. Il n'y a pas dans la nature de cercles parfaits, de surfaces parfaitement planes, de lignes parfaitement droites, et cependant tout cela est supposé par la géométrie. Il n'y a pas, à plus forte raison, dans la nature des quantités infiniment petites ou infiniment grandes. Ce ne sont là que les jeux savans de l'abstraction, les raffinemens ingénieux du calcul. Je dirai plus, l'infiniment petit, de sa nature, exclut l'existence réelle.

Ce qui est réellement est déterminé dans son être, et Dieu lui-même est en un sens un être déterminé, puisqu'il est parfait. Or l'infiniment petit est une grandeur plus petite que toute grandeur déterminée. C'est donc une pure conception de l'esprit, une pure abstraction, qui n'a pas et ne peut avoir de réalité. C'est, par exemple, une surface sans épaisseur, une ligne sans longueur, un instant sans durée. Pures hypothèses, qui seraient absurdes si on les voulait réaliser! Que dites-vous d'une partie du temps, supposée réelle, qui, comme élément du temps, doit avoir une durée, et qui, comme partie infiniment petite, n'a aucune durée, si petite qu'elle soit? C'est une contradiction. Voit-on où cela pourrait conduire, si la thèse du père Gratry était fondée? C'est que la métaphysique est comme la géométrie une science abstraite, qui se meut dans une région de purs concepts, qui les assemble ou les divise, sans que jamais elle puisse mettre le pied sur le terrain des réalités. Voilà Dieu, ses attributs, devenus comme l'étendue des géomètres, des notions pure-

zéro ou n'étant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à rien qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue. Il en est de même du temps... c'est-à dire, en un mot, quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre, de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.» (Pascal, *Pensées*, édition de M. Havet, p. 449 et suiv.)

(1) Cette remarque a déjà été faite par M. de Rémusat dans l'article cité plus haut. Voyez aussi sur ce point les réserves si finement indiquées dans le rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie française (août 1854).

ment abstraites, et peut-être, si l'on veut pousser l'assimilation plus loin, des notions irréalisables, des idéaux de la pensée qui ne peuvent être connus comme réels qu'à la condition de se contredire. Nous voilà en pleine philosophie allemande. L'idée de l'être, dira Hegel, implique contradiction, comme l'idée de l'infiniment petit. L'être est en un sens, et en tant qu'indéterminé, il n'est pas. Il est fini et infini, de sorte que le fond de notre pensée et de toute existence est une contradiction. Grand Dieu! voilà le père Gratry qui donne des armes aux hégéliens!

Je ne veux pas pousser plus loin cette polémique. Je ne veux pas dire au père Gratry que ce procédé infinitésimal est un procédé inventé au XVIIe siècle, étranger jusque-là au genre humain et aux savans, un procédé artificiel, particulier, qu'à ce compte Dieu ne serait connu que depuis Leibnitz, et que la connaissance en serait refusée à la plupart des hommes. Je crois en avoir dit assez pour conclure que la confusion du calcul infinitésimal avec la preuve de l'existence et des attributs de Dieu est une des chimères les plus étonnantes où un homme d'esprit ait pu se laisser entraîner. Si on voulait badiner en matière si sérieuse, on pourrait dire au père Gratry qu'il a infiniment peu réussi dans son entreprise, et que si la notion d'infiniment grand n'était pas supérieure à toute chose humaine, c'est à l'erreur où il tombe qu'il faudrait l'appliquer.

V.

Voilà un triste dénoûment pour une grande et généreuse entreprise, inspirée à son début par une pensée de conciliation si juste et si élevée, soutenue par un si généreux enthousiasme, une imagination si vive et un si aimable talent. Pourquoi cet échec? C'est qu'en de telles entreprises l'imagination, la foi, le cœur, l'esprit, l'enthousiasme, tout cela n'est rien sans une raison sévère pour règle et pour contrepoids.

Certes l'enthousiasme est de toutes les choses du monde la plus belle et la plus divine, et, pour en médire, le moment serait mal choisi; mais ce n'est pas l'enthousiasme qui à lui tout seul a créé la science moderne. La foi, l'imagination, le mysticisme, tout cela surabondait au XVIe siècle, et cependant, pour rendre cette ardeur féconde, il a fallu la raison calme et l'austère analyse des Descartes, des Galilée, des Newton, des Leibnitz. Otez à l'esprit le plus distingué la faculté critique, vous le condamnez à une agitation stérile. L'enthousiasme dégénère chez lui en exaltation; pour vouloir saisir d'un seul élan la vérité, il embrasse des chimères, et il peut lui arriver de tout confondre pour avoir voulu tout unir. Le chemin de la vérité est simple et unique, mais il y a plus d'un chemin pour

aller à l'erreur. Tel ne voit que les différences des choses; tel autre n'en veut voir que les harmonies. La première de ces infirmités d'esprit est déplorable sans doute : elle fait qu'on sépare tout; mais la seconde ne vaut guère mieux, elle fait qu'on mêle tout; ce sont les deux routes du chaos.

Est-il bien difficile de signaler dans le livre du père Gratry des traces d'exaltation? Hélas! non. Comment expliquer autrement le sens mystérieux qu'il attribue à certaines formules qui, examinées de sang-froid, se laissent ramener aux idées les plus simples du monde? En voici un seul exemple, mais significatif:

Les algébristes ont une équation qui est, j'en conviens, très énigmatique et qui a même, au premier abord, un aspect assez extraordinaire. La voici : *zéro multiplié par l'infini égale une quantité quelconque.* Le profane (et ce profane c'est vous et moi), l'ignorant, dis-je, qui entend pour la première fois articuler cette équation et à qui l'on assure qu'elle est vraie, exacte et démontrable, craint d'être dupe d'une mystification savante. Les mathématiques passent pour s'occuper des grandeurs, c'est-à-dire d'objets parfaitement déterminés, et de chercher entre les grandeurs des rapports de mesure, c'est-à-dire les rapports les plus précis. Or voici de singulières grandeurs : zéro, c'est-à-dire le néant, le rien; puis l'infini, c'est-à-dire ce qui surpasse toute grandeur; enfin une quantité quelconque, A ou B, c'est-à-dire une chose absolument indéterminée. Maintenant qu'est-ce que multiplier une quantité par l'infini? Cela ne s'entend pas aisément. Et qu'est-ce que multiplier zéro? Multiplier le néant, cela paraît une opération insensée. Enfin comment le produit de cette inintelligible multiplication peut-il être une quantité quelconque? S'il y a un produit, ce doit être un produit déterminé; s'il n'est pas déterminé, c'est qu'il n'y a pas de produit, c'est que l'absence de produit accuse l'absurdité de l'opération. A ce compte, la formule en question serait la formule de l'absurde, l'emblème mathématique d'une opération déraisonnable, comme on trouve un emblème pittoresque et ingénieux d'une action folle dans ce bas-relief antique où sont représentés deux bergers et un bouc, l'un des bergers occupé à traire le bouc et l'autre à tenir le baquet.

Voilà ce que pourrait conjecturer un esprit défiant; mais les esprits ardens ont d'autres démarches. Le père Gratry s'attache à cette formule. Ce qu'elle a d'étrange, loin de le rebuter, l'attire. Ce néant, cet infini, ces rapports inattendus le frappent, l'intéressent et l'exaltent. Il y soupçonne quelque profond mystère. Convaincu d'ailleurs que dans toutes les sciences doivent se trouver certaines idées théologiques, il voit dans cette formule le symbole et la preuve d'un des grands dogmes du christianisme, le dogme de la création.

Et en effet, dit-il, quel est le dernier mot de l'origine des choses?

La raison l'ignore, mais la raison éclairée par la foi peut l'entrevoir. Les conciles ont défini la création. Ils l'ont définie en trois mots : Dieu a fait l'univers de rien. Ces trois termes sacramentels, Dieu, l'univers, rien, ne se résument-ils pas dans notre formule algébrique? L'infini est le symbole de Dieu; zéro représente le rien, le néant; le monde avec ses espaces indéfinis, ses êtres sans nombre, est fort bien représenté par le terme : une quantité quelconque. Quand donc le calcul prouve et démontre que zéro multiplié par l'infini égale une quantité quelconque, le calcul prouve et démontre le miracle de la création. Devant cette formule, le mathématicien ordinaire reste indifférent. Il a des yeux pour ne pas voir. Il ne saisit que la lettre; l'esprit lui échappe. L'homme ignorant et superficiel secoue la tête et sourit; mais l'algébriste philosophe, l'algébriste chrétien s'incline avec respect et tressaille d'une pieuse émotion.

Peut-être y a-t-il de la cruauté à troubler une émotion dont le principe est si respectable; mais la vérité nous oblige d'avertir le père Gratry qu'il est dupe de la plus étrange illusion.

La formule où il voit tant de choses qui n'y sont pas renferme des vérités très simples qu'il est facile d'en dégager, surtout avec le secours de quelques hommes spéciaux, aussi habiles que complaisans. Considérons une série de fractions, celle-ci, par exemple : $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, etc. Ces signes arithmétiques veulent dire qu'une certaine unité étant donnée (la durée d'un jour, l'espace d'un kilomètre), on en considère des parties de plus en plus petites, le quart, le huitième, le seizième, et ainsi de suite. N'est-il pas clair qu'à mesure que vous continuez cette division, la fraction exprime une quantité plus petite? Voilà, j'espère, une vérité bien simple. Eh bien! concevez que le dénominateur de cette fraction continue ainsi de grandir, ce qu'on peut fort bien exprimer en disant qu'il tend à devenir infini, ne voyez-vous pas que, par une suite nécessaire, la fraction, exprimant une grandeur de plus en plus petite, tendra à devenir nulle, ou en d'autres termes s'approchera indéfiniment de zéro?

Remarquez maintenant que cette conclusion est tout à fait indépendante de la grandeur exprimée par le numérateur. Que ce numérateur représente une minute, une heure, un jour, un siècle; qu'il représente un kilomètre, un myriamètre, peu importe : il reste toujours vrai qu'étant donné une grandeur quelconque, pourvu qu'elle soit déterminée, si vous en prenez une fraction, cette fraction tendra à devenir nulle ou égale à zéro à mesure que vous diviserez la quantité en parties plus petites, c'est-à-dire à mesure que le nombre des parties où vous le diviserez deviendra plus grand, ou, en d'autres termes, tendra vers l'infini. Maintenant exprimez cette vérité en langage algébrique, et si vous appelez A une quantité quelconque, vous aurez la formule : A divisé par l'infini égale zéro.

Cette première formule est-elle claire et simple? a-t-elle perdu tout air mystérieux? Je le suppose, et s'il en est ainsi, rien de plus facile que de parvenir à une autre formule, à celle justement qui a tant fasciné l'imagination du père Gratry. Sans savoir beaucoup d'algèbre, sans même en savoir un mot, on peut comprendre cette règle générale qu'une équation étant donnée, on ne l'altère pas en multipliant ses deux termes par une même quantité. Appliquez cette règle à l'équation : A divisé par l'infini égale zéro; multipliez chaque terme par l'infini (faites cette opération mécaniquement, comme si l'infini était un multiplicateur ordinaire), et vous aurez cette autre équation : A ou une quantité quelconque égale zéro multiplié par l'infini, ou, ce qui est la même chose : zéro multiplié par l'infini égale une quantité quelconque.

Telle est l'origine très simple et la génération non moins simple de la grande formule du père Gratry. Y trouvez-vous encore quelque obscurité? De grâce ne la regardez pas avec l'imagination, surtout avec une imagination pleine d'*a priori* théologiques et de mystiques rêveries; regardez-la de l'œil de la raison, appliquez-y la froide analyse, et voici en définitive ce que vous trouverez dessous. Étant donné une quantité quelconque A, si on la décompose en parties de plus en plus petites, il faut, pour reformer cette quantité tout entière, prendre un nombre de parties de plus en plus grand, de sorte que si la petitesse des parties tend vers zéro, il faudra que le nombre des parties ajoutées approche de l'infini. Qu'y a-t-il au fond de cette analyse? Ce principe évident, qu'une grandeur se compose de toutes les parties dans lesquelles on la divise, en d'autres termes qu'un tout est égal à la somme de ses parties, ou bien encore qu'une grandeur est égale à elle-même, ou bien enfin que A = A.

Voilà ce principe d'identité d'où partent et où reviennent les mathématiques, principe admirable de fécondité, mais principe le plus simple, le plus clair, le moins mystérieux du monde. Cette conclusion est, je l'avoue, très contrariante pour notre ingénieux oratorien, qui veut voir partout des élans de l'esprit, des bonds merveilleux du fini à l'infini, des mystères, des extases, des adorations. Eh bien! non, il faut que le père Gratry se résigne. S'il veut à tout prix des ombres et des mystères, il en trouvera dans la théologie et dans le cœur humain; mais qu'il n'en cherche pas dans les mathématiques. ce n'est pas le pays du mystère, c'est le pays de la clarté.

VI.

Porter le mysticisme et la théologie dans l'algèbre, ce n'est point un caprice accidentel du père Gratry; il les introduit systématiquement dans toutes les sciences. A l'en croire, rien ne se fait de grand,

non-seulement en philosophie, mais en physique, en astronomie, que par l'inspiration théologique. Alors comment se fait-il qu'il y ait eu de grands physiciens et de grands astronomes avant le christianisme et en dehors de son influence? Étaient-ce de médiocres génies que Ptolémée, Hipparque, Archimède, Aristarque de Samos? Platon n'était-il pas à la fois géomètre, astronome et philosophe incomparable? Le père Gratry me dira peut-être que Platon appartient au christianisme en sa qualité de premier père de l'église : je n'y contredis pas, bien que cette manière d'entendre l'église sente un peu le rationalisme; mais faudra-t-il aussi ranger Aristote parmi ces chrétiens d'avant Jésus-Christ? J'imagine que non. Si jamais grand esprit a été loin du mysticisme, c'est celui-là, et on ne voit pas que cela l'ait empêché de créer l'histoire naturelle.

Copernik était chrétien, et il a dédié au pape Paul III son *De revolutionibus orbium cœlestium;* mais, de bonne foi, était-ce dans la Bible qu'il avait trouvé le nouveau système du monde? Je ne doute pas que Descartes ne fût un chrétien sincère et convaincu, et il ne m'appartient pas de soulever le moindre doute sur le christianisme de Leibnitz; mais est-il soutenable que le christianisme ait inspiré le système des tourbillons et l'harmonie préétablie? Certes, si la théologie conduisait les pensées de Descartes, il faut convenir que c'était en se cachant de lui, car il avait pris toutes les précautions possibles pour l'éconduire. Mais le père Gratry a toute une théorie sur l'origine des sciences modernes; elles ne doivent leur naissance ni à Descartes, ni à Huyghens, ni à Fermat. Leurs véritables pères, ce sont les grands saints et les grands théologiens du XVIe siècle, dont l'influence mystérieuse a suscité toutes les découvertes de l'âge nouveau. Quoi! c'est du concile de Trente qu'est parti le mouvement moderne? quoi! ce sont des saints qui ont trouvé la loi de la réfraction, le télescope, les phases de Vénus, les satellites de Jupiter? Quels saints? je vous prie; quels théologiens? où, quand et comment? Le père Gratry ne les nomme pas; cependant il ne faudrait pas le trop presser ni le mettre au défi. Si vous croyez l'embarrasser en lui demandant quel est le théologien du XVIe siècle qui a découvert la géologie, il vous dira que la géologie était connue, bien avant le XVIe siècle, d'un certain personnage qui habitait un monastère des bords du Rhin. Et quel est ce respectable ancêtre de Léopold de Buch, de Saussure et de Cuvier? C'est sainte Hildegarde. Quoi, cette abbesse se livrait à des recherches sur les ossemens fossiles? Non; elle priait humblement Dieu, et Dieu, pour récompenser son humilité, lui donnait la science infuse. En doutez-vous? Lisez ces paroles de la sainte, traduites par le père Gratry : « Voici ce que le Seigneur m'a dit : Les roches ont été en fusion dans le feu et

dans l'eau, et sont les ossemens du globe, et j'ai fait naître de l'humidité verte la terre féconde, qui est la moelle du globe. » Je sais trop peu de géologie pour entrer dans les profondeurs de ce passage; mais quand j'entends le père Gratry dire que le mérite particulier de la géologie de sainte Hildegarde est la précision et que toute la science moderne y est expressément contenue, j'entre en défiance, et il me semble qu'alors même qu'il serait bien prouvé que Cuvier a connu ce passage en écrivant le *Discours sur les révolutions du globe*, sa gloire n'en serait pas diminuée.

Persuadé que rien de considérable ne peut se faire dans les sciences et dans la philosophie en dehors de l'influence théologique, le père Gratry a le plus profond mépris pour tout philosophe, tout savant, dont le christianisme lui est suspect. Locke est un esprit opaque, Kant un professeur maladroit, Spinoza un esprit faux et méchant. Il ne reste plus qu'à dire avec M. de Maistre : Condillac est un sot. Voilà des insolences de grand seigneur; mais il y a ici tout un système. Le père Gratry prononce cet arrêt, imité des *Soirées de Saint-Pétersbourg :* « Depuis le milieu du XVIIIe siècle, par la faute de ce siècle, il n'y a plus de philosophie en Europe..... Depuis Leibniz, je ne vois plus qu'une nuit philosophique... » Quoi! d'un trait de plume vous rayez de l'histoire de la philosophie l'école condillacienne, l'école allemande et l'école écossaise! Quoi! Hume, Reid, Adam Smith, Kant, ne sont pas des philosophes! Cela n'est pas très sérieux. Préférez l'école cartésienne à toutes les autres, j'y consens, je m'unis à vous; mais est-ce une raison de nier tout le reste? Condillac n'est-il pas un esprit ingénieux? Hume, un penseur pénétrant et un vigoureux raisonneur? Et Reid, et Smith, ne sont-ce pas les meilleurs et les plus aimables des sages? Enfin nier la philosophie germanique, ce n'est pas digne d'un esprit qui paraît l'avoir beaucoup pratiquée. Kant est un homme de génie, et la *Critique de la Raison pure* est un des grands livres de l'esprit humain. — Mais il en est sorti Hegel! — Spinosa n'est-il pas sorti de Descartes? Hegel lui-même n'est-il pas un esprit puissant? Pourquoi vouloir en faire un sophiste, un méchant? Vous parlez de Schelling avec respect, avec admiration. N'est-il pas le frère aîné de Hegel? Pourquoi deux poids et deux mesures? C'est sans doute que M. Schelling, sur la fin de sa vie, a fait un mouvement vers le christianisme; mais qui sait si Hegel, en voyant les désordres de ses disciples, ne serait pas revenu aussi sur ses pas? A le traiter de la sorte, il n'y a ni bon goût, ni justice, ni charité.

On ne peut lire sans surprise et sans une impression pénible ces lignes du père Gratry : « Selon nous, il est urgent de reconnaître enfin qu'il y a en philosophie des méchans, des méchans qu'il faut

fuir, avec lesquels il faut rompre tout pacte, et qu'il ne faut point saluer. Ce sont ceux qui font naître l'ivraie dans le champ de l'esprit humain. Ces esprits pervers doivent être traités en ennemis, et l'on doit travailler à les exterminer, comme le fit Cicéron à l'égard d'Épicure, qu'il se flatte d'avoir *supprimé*. Il faut des haines vigoureuses, et s'il se peut, triomphantes contre l'abominable secte des sophistes (1). » Cela est violent et puéril. Pourquoi confondre ainsi les erreurs de l'esprit et les vices ou les crimes des hommes? Pour être panthéiste ou même matérialiste, on n'est pas un méchant homme, de même qu'on peut être à la fois un catholique zélé et une personne très peu estimable. Spinoza n'était-il pas le plus doux des hommes? n'avait-il pas de rares vertus? Quelles personnes plus honnêtes que Locke, Condillac, Laromiguière, Tracy, Daunou, Cabanis! Parlons sérieusement. Se tromper est le droit commun en philosophie. Personne n'échappe à cette loi. Il n'y a pas d'autorité infaillible, de tribunal philosophique rendant des arrêts. Qu'est-ce donc qui fait le sophiste? C'est le défaut de sincérité. Or y a-t-il des hommes plus sincères que Spinoza, Locke, Kant, Hegel? Qu'exigez-vous d'un philosophe? qu'il ne se trompe pas? c'est exorbitant; qu'il se trompe de bonne foi? à la bonne heure; qu'il y ait de la portée et de la grandeur dans ses erreurs? soit encore; mais la portée et la grandeur du panthéisme sont immenses. Nul doute que l'Allemagne ne se soit trompée avec grandeur. Elle a la grandeur, elle a la bonne foi. Que lui demandez-vous de plus pour être respectueux avec elle?

Vous vous portez l'adversaire et le vainqueur triomphant de la philosophie de Hegel; mais c'est encore une de vos illusions. Comment mettez-vous l'hégélianisme en poudre? En disant que Hegel a soutenu l'identité de l'être et du néant, du fini et de l'infini, et en général l'identité des contradictoires. Cela est exact, et j'accorde que ce système, fondé sur l'identité de oui et de non, est un délire de l'esprit germanique. Je reconnais que soutenir cette identité, c'est, en logique, se mettre hors la loi; mais est-ce là réfuter Hegel? Non: pas plus que ce n'est réfuter assez le scepticisme que de le montrer en contradiction avec le sens commun et avec lui-même. Il resterait à faire voir comment et pourquoi Hegel a été conduit à soutenir l'identité des contradictoires. On n'a point la clé de cette énigme sans remonter au père de la philosophie allemande. Hegel ne se peut comprendre sans Schelling, Schelling sans Fichte, Fichte sans Kant. Il fallait donc reprendre les célèbres antinomies, et expliquer comment l'esprit humain rencontre en toute question métaphysique des thèses qui semblent contradictoires. Alors peut-être auriez-vous fait

(1) Tome Ier, p. 60.

comprendre pourquoi Hegel a admis, en désespoir de cause, que la contradiction est la loi universelle de l'esprit humain. Mais non; au lieu d'opposer à la logique insensée de Hegel la vieille logique, qui est la bonne, vous avez voulu lui opposer une logique nouvelle. C'est remplacer une erreur par une erreur, c'est ôter une maladie à votre prochain pour lui en donner une autre.

Votre nouvelle logique est aussi vaine que celle de Hegel. S'il n'a pas réussi à prouver l'identité de l'être et du néant, du fini et de l'infini, vous ne réussissez pas mieux à prouver l'identité de l'induction et du calcul infinitésimal, l'identité de tout cela et de la métaphysique. Le système de Hegel, avec ses oppositions perpétuelles, tend à tout diviser; votre système, avec ses analogies fantastiques, tend à tout confondre. Le mot qu'il faut inscrire sur la logique de Hegel, c'est contradiction; il faut graver sur la vôtre : confusion. A Dieu ne plaise cependant que j'en use avec vous comme vous en usez avec Hegel, et que je méconnaisse la pureté de vos intentions! Vous avez senti les maux que souffre de nos jours l'esprit humain; c'est le signe d'un esprit pénétrant et d'un cœur élevé. Vous avez travaillé à chercher le remède, et, l'ayant cru trouver dans certaines idées, vous vous êtes enflammé pour elles d'ardeur et d'enthousiasme; c'est d'un bon exemple. Vous avez mal réussi; quelque autre sera plus heureux. Votre idée de ramener les savans à la philosophie est juste. Cette union s'est accomplie au XVIIe siècle; il faut y revenir. Quant à cette autre idée de ramener les philosophes à la religion, elle a plus de portée encore; mais les philosophes n'ont pas attendu votre appel. La philosophie, et le siècle avec elle, retourne à la religion, et c'est encore un point où l'exemple du XVIIe siècle est admirable. Malheureusement vous demandez à l'esprit humain, non plus de revenir à la religion, mais de se mettre sous le joug de la théologie. C'est trop. Vous changez d'idéal. Il ne s'agit plus de nous ramener au *Discours de la Méthode*, mais à la *Summa theologiæ*. Et sans doute la *Somme* est un magnifique monument, l'esprit humain y a grandi; mais un jour il s'y est trouvé à l'étroit : c'est que, si superbe que fût l'édifice, l'hôte était encore trop grand pour la maison. N'essayez pas de le rapetisser : laissez cette tâche à ceux qui ne comprennent rien à la grandeur de l'esprit nouveau; mais vous qui aimez les sciences, qui vivez avec Leibnitz et Newton, vous seriez un avocat suspect d'une cause à jamais perdue. Descartes, ce grand rénovateur que vous admirez, a sécularisé la science : il a été à la fois libre penseur et homme religieux. Permettez-nous de rester fils de Descartes : l'esprit moderne est cartésien.

ÉMILE SAISSET.

LA SIBÉRIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE.

LA SIBÉRIE MÉRIDIONALE ET LA SIBÉRIE DU NORD.

I. *Reise um die Erde durch Nord-Asien und die beiden Oceane*, von Adolph Erman, 3 vol.; Berlin, 1833-1838-1848. — II. *Matthias Alexander Castrén's Reisen im Norden, aus dem Schwedischen übersetzt*, von H. Helms, 1 vol.; Leipzig, 1853. — III. *Travels in Siberia*, by S. S. Hill, esq., 2 vol.; Londres, 1854. — IV. *Reise-Erinnerungen aus Sibirien*, von Christoph Hansteen, 1 vol..; Leipzig, 1854.

Il y a des publicistes allemands qui définissent ainsi les Français : un peuple ardent, généreux, spirituel, qui ne sait pas le premier mot de la géographie. J'ai indiqué, dans la première partie de ce travail (1), combien notre géographie courante est en défaut au sujet des Russo-Sibériens; j'ai montré combien sont inexactes ou confuses les idées qu'éveille dans notre esprit le nom de ces contrées lointaines. La Russie a toujours recherché avec soin le prestige de l'inconnu; ajoutez à ces voiles dont elle s'enveloppe les voiles de notre propre ignorance, vous ne serez pas étonné que la Sibérie soit un mystère. Les savans voyageurs dont nous avons suivi les traces nous ont révélé déjà plus d'un caractère de ces régions si mal connues; continuons avec eux cette curieuse exploration : c'est surtout dans cette dernière période de notre voyage que nous aurons à rectifier bien des erreurs.

Nous confondons volontiers la Sibérie méridionale avec la Sibérie du nord; M. Hansteen et M. Erman, M. Castrén et M. Hill, nous

(1) Voyez la livraison du 1er août.

montreront que ce sont là des contrées absolument différentes. Nous croyons que la Sibérie des frontières chinoises, aussi bien que les vastes plateaux inclinés vers la Mer-Glaciale, sont un même pays, affreux, misérable, abandonné de Dieu et des hommes, digne séjour d'une race maudite et inaccessible à la civilisation; nos guides sont émerveillés de cette Sibérie inférieure où les rigueurs de l'hiver sont si largement compensées par les merveilles de l'été et l'inépuisable fertilité du sol. Les Russo-Sibériens cultivent avec amour ces plaines privilégiées; des races nomades parcourent avec leurs troupeaux les pâturages des steppes, et façonnées déjà au travail, quelques unes d'entre elles servent d'intermédiaire entre l'extrême Orient et les sociétés européennes. Rien de plus intéressant que les rapports des Russes et des Chinois sur la frontière; rien de plus pittoresque et de plus vif que le tableau de ces tribus tartares, Bouriates, Kirghises, Kalmoucks, les unes attachées au culte de Mahomet ou à celui de Bouddha, les autres converties à la religion gréco-russe. Mahométanes ou bouddhistes, toutes ces peuplades s'associent déjà à l'œuvre de la civilisation, en apportant sur les marchés russes les productions de la Chine. C'est aussi par le sud-ouest de la Sibérie comme par ses possessions transcaucasiennes que la Russie enveloppe la Perse; quelles lumières jetteront çà et là ces véridiques peintures! que de renseignemens précieux sur les ressources de l'empire des tsars! Pendant que l'Europe libérale déjoue les projets des Russes sur l'empire ottoman, il y a un travail lent et secret qui s'accomplit sur ces frontières mystérieuses de l'Asie centrale. Nos voyageurs n'ont pas eu à s'inquiéter de ces problèmes : ils ont visité la Sibérie à une époque où la question d'Orient n'était pas encore une question de vie et de mort pour la liberté occidentale; leurs peintures n'en seront que plus éloquentes, et c'est aujourd'hui surtout qu'il convient de mettre en lumière ces renseignemens rassemblés sans parti pris et sans passion dans des années plus calmes.

Rien ne ressemble moins à la Sibérie méridionale que les immenses plateaux du nord habités par les Ostiakes et les Tonguses, les Jakoutes et les Samoyèdes. N'allons pas croire toutefois que les sauvages peuplades de la Sibérie supérieure aient échappé à l'influence des Russes; là aussi, comme dans le sud, il y a une œuvre de transformation qui s'opère d'heure en heure. Ces hommes qui se précipitèrent en masse sur les pas de Gengis-Khan, ces cavaliers dont les *hallas* épouvantables firent trembler l'Europe du XIIIe siècle, les voyageurs les plus récens les signalent comme une race d'une singulière douceur. S'il y a un trait qui domine chez eux, c'est une étonnante facilité de soumission. Enveloppés de stations de Cosaques, ils deviennent Cosaques à leur tour. Les Baschkirs de l'ouest

sont enrégimentés; les Ostiakes, les Tonguses, les Jakoutes, les Samoyèdes, mènent encore une vie errante et libre dans leurs déserts de glace, mais il semble qu'ils soient déjà pliés à la discipline des tsars. Soit que les Cosaques les aient assouplis peu à peu, comme l'éléphant apprivoisé apprivoise l'éléphant sauvage, soit que l'influence plus bienfaisante de la population russo-sibérienne ait pénétré dans leurs mœurs, soit enfin que le génie naturel de leur race offre un mélange d'indolence et de bonté, il est impossible de ne pas réfléchir aux ressources que la Russie trouverait chez ces tribus le jour où elle aurait besoin de faire appel à toutes les forces de l'empire. Ce sont toutes ces questions de politique et d'histoire que les études ethnographiques de nos guides évoquent sans le vouloir dans notre intelligence. Encore une fois, ils ne cherchent pas à les résoudre, ils ne font que provoquer notre esprit et fournir à nos méditations des élémens précieux; utile travail avec des observateurs si pénétrans et si lucides! Je reprends leur narration au point où je l'ai laissée, et je vais parcourir avec eux ces deux Sibéries si différentes, des frontières de la Chine aux côtes de l'Océan.

I. — RUSSES ET CHINOIS. — BOUDDHISTES SIBÉRIENS. — KIRGHISES ET KALMOUCKS. — ORENBOURG. — ASTRAKHAN. — LE FEU ÉTERNEL ET LES DERNIERS DISCIPLES DE ZOROASTRE.

« Quand vous aurez visité Tobolsk et Irkutsk, les deux capitales du centre, revenez par les frontières de la Chine et de la Perse, c'est la route la plus belle, c'est la partie la plus intéressante de toutes nos possessions asiatiques. » Ainsi parlait à M. Hansteen l'ancien gouverneur-général de la Sibérie, M. le comte Speranski. M. Hansteen n'a pas négligé cette indication; M. Erman aussi, bien qu'il fût décidé à sortir de la Sibérie par Ochotsk, a fait une excursion assez longue du côté de ces villes si curieuses qui gardent la frontière chinoise; M. Hill enfin, suivant l'itinéraire de M. Erman, a visité Selenginsk, Kiachta et Maimatchin, avant de remonter vers le Kamtchatka et le Groënland. Tous les trois ont pu apprécier dès les premiers jours du printemps la merveilleuse fécondité du sol. « C'est surtout en Sibérie, dit M. Hill, — et il revient plusieurs fois sur ce point, — c'est surtout en Sibérie que j'ai admiré la bienveillance de la nature et cet esprit de parfaite justice qui préside à ses libéralités. Après les sept ou huit mois de privations qu'elle impose aux peuples de ces contrées, on dirait qu'elle veut les dédommager dans le cours de la belle saison par des compensations inouies. Occupé pendant les deux tiers de l'année à se défendre contre le froid, l'habitant de la Sibérie méridionale, dès que l'été a fondu ses glaces, n'a plus qu'à

recueillir presque sans travail et sans peine les fruits d'une terre privilégiée. »

Dans cette riche et curieuse région, ce qui attire tout d'abord l'attention de nos voyageurs, c'est le mouvement commercial qui se fait sur les frontières de la Chine. Les rapports des Russes avec les Chinois datent du XVIIe siècle. Après avoir poussé leurs conquêtes en Sibérie jusqu'à l'est et au sud du lac Baikal, les Russes comprirent quelle était l'importance politique du fleuve Amour, le plus septentrional des fleuves de l'Asie qui communiquent avec l'Océan-Pacifique, et ils élevèrent sur ses bords d'importantes forteresses, entre autres Albasin et Kamarski. Cela se passait peu de temps après la révolution qui venait de porter la race des Tartares-Mandchoux sur le trône de la Chine (1644). Tout occupés d'abord de la soumission de leur conquête, les Mandchoux ne purent s'opposer à ces établissemens des Russes; mais une fois la Chine pacifiée, ils envoyèrent le général Kam-hi, à la tête de troupes considérables, prendre possession des contrées qu'arrose le fleuve Amour. Les deux empires se trouvèrent en présence, et les hostilités s'ouvrirent vers 1680. Repoussés à Kamarski, les Chinois réussirent pourtant à arrêter les progrès de leurs ennemis, et quelques années après ils s'emparaient d'Albasin, chassaient les Russes, rasaient leurs forts et emmenaient avec eux plusieurs milliers de captifs. Les Russes envoyèrent une seconde expédition qui reprit les anciennes conquêtes et construisit de nouveaux forts; la lutte recommença, les Chinois furent battus. C'est à la suite de ces événémens que fut signée à Nertchinsk par le comte Golovin et les envoyés de l'empereur de la Chine une première convention où les limites des deux empires étaient provisoirement fixées. Le traité définitif, conclu seulement en 1727 après de longues négociations, régla la délimitation des frontières telle qu'elle existe aujourd'hui.

On peut lire ce curieux document, traduit par Jules Klaproth dans ses *Mémoires sur l'Asie*, et l'on verra avec quel soin les diplomates de l'empire du Milieu prévenaient toute immixtion des Russes dans leurs affaires. Klaproth nous apprend que les Chinois considèrent comme tributaires de leur empire tous les peuples qui concluent des traités avec eux; les annales officielles de l'empire chinois énoncent formellement cette doctrine, et c'est ainsi que l'Espagne est soumise depuis 1576, la Hollande depuis 1653 et le pape depuis 1725. La Russie a fait sa soumission après l'Espagne, après la Hollande et le saint-siége, l'an 1727, sous le règne de Catherine Ire. Si le traité traduit par Klaproth n'exprime rien de semblable, quelle naïve arrogance dans les précautions que prend le Céleste-Empire pour empêcher les communications des Russes avec ses peuples! Mais les Chinois avaient affaire à une diplomatie déjà très inventive et très habile;

les représentans de Catherine, ayant grande pitié des prisonniers russes de Pékin, fort affligés surtout de les savoir privés de toute assistance religieuse, obtinrent que les murs de Pékin s'ouvrissent tous les dix ans à une mission de l'église gréco-russe qui irait porter aux captifs les consolations de la foi. Il restait bien peu de prisonniers russes entre les mains des Chinois quand cet article fut signé, il y a longtemps qu'il n'en reste plus un seul, et tous les dix ans la mission de l'église *orthodoxe*, accompagnée de diplomates et de négocians, fait son entrée solennelle à Pékin. D'un côté, une défiance hautaine, une gravité cérémonieuse, de l'autre beaucoup de souplesse et de ruse, voilà ce qu'on rencontre d'abord dans ces premières relations des Chinois et des Russes au XVIIe siècle.

Aujourd'hui encore, si l'on ne fait attention qu'au texte des traités, si l'on ne consulte que les règlemens de police affichés sur les frontières, il n'y a presque rien de changé dans les rapports des deux empires. Les marchands russes ne peuvent conférer avec les chinois que sur un point déterminé. Il s'en faut bien cependant que cette barrière où s'enferme la Chine soit aussi efficacement gardée sur les confins de la Russie d'Asie que sur les côtes de l'Océan-Pacifique. M. Hill raconte fort plaisamment toutes les peines qu'il a eues pour pénétrer à Maimatchin, ville chinoise située à l'extrémité de l'empire et séparée par un terrain neutre de la ville russe de Kiachta. Les guides auxquels il s'adresse ne comprennent rien à son audace; on cherche à le détourner de son projet par les prédictions les plus sinistres; ce qui pouvait lui arriver de plus heureux était d'être pris, garrotté, mis en cage comme un perroquet et rapporté ainsi à dos de chameau aux autorités de Kiachta (*put into cages like parrots, and brought upon camel's back to be surrendered to the authorities of Kiachta*). Il a pourtant réussi à y pénétrer, et une fois dans cette ville redoutable, il n'a guère vu que d'indolens personnages assis ou couchés à terre, une longue pipe à la main, et plongés dans un majestueux silence. M. Hansteen et M. Erman ont été aussi à Maimatchin; ils y ont trouvé un accueil hospitalier dans la maison même du gouverneur. Bien plus, le traité de 1727 a beau défendre aux négocians russes de franchir le point qu'on leur assigne, il arrive presque tous les ans que des caravanes de marchands, parties d'Irkutsk, de Kiachta ou de Selenginsk, s'avancent hardiment jusque dans les parties les plus inaccessibles de l'empire. Lorsque notre vaillant missionnaire lazariste, le père Huc, a publié son *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, l'Europe savante a lu son récit avec une curiosité avide; eh bien! ce mystérieux pays où si peu d'Européens sont entrés, les Russo-Sibériens le visitent régulièrement et entretiennent avec lui un commerce assidu. Que leur faut-il pour accomplir ce

hardi voyage? Bien peu de chose en vérité : un déguisement chinois, les cheveux rasés à la façon des Mandchoux et quelques mots du langage populaire. « Nous-mêmes, dit M. Hansteen, si nous avions voulu nous raser la tête et prendre le costume des Kirghises, ils nous eût été facile, maintes personnes nous l'affirmaient, d'arriver sans encombre jusqu'au Thibet et même jusqu'aux Indes orientales. » Voilà pour la Russie une nouvelle route vers les possessions anglaises, et ce sont les marchands déguisés de la Sibérie qui en marquent secrètement les étapes. Ces marchands, à coup sûr, n'ont pas de si grands projets, l'intérêt seul les attire, car il paraît que ce commerce avec le Thibet est pour eux une source de bénéfices immenses; il en est, assure M. Hansteen, qui réussissent à y gagner cinq cents pour cent. Mais qu'importent les motifs? les Russo-Sibériens vont en Chine entraînés par l'appât du gain, les barbares de la Tartarie et du Thibet se laissent aisément séduire aux douceurs de la civilisation, et la Providence, ici comme partout, se sert des plus vulgaires penchans de l'humanité pour accomplir son œuvre.

Ainsi, tandis que les Américains, les Anglais, les Français, s'efforcent de briser la barrière de la Chine du côté de l'Océan-Pacifique, les Russes ont déjà des relations régulières avec l'intérieur du pays. L'indolence et la bonne volonté des Chinois de Maimatchin contribuent autant à ce résultat que les ruses des négocians de Kiachta. M. Hansteen nous donne un tableau très divertissant de l'exactitude avec laquelle les Chinois de la frontière font le service des forteresses et des redoutes. Sur les bords de l'Irtisch, à l'endroit où le fleuve, coulant du sud au nord, sort du Céleste-Empire et entre en Sibérie, à trente-six verstes environ de Semipalatinsk, s'élève la petite ville de Buchtarminsk avec sa forteresse. Deux stations militaires sont là, sur la ligne même qui sépare la Russie de la Chine, celle du nord occupée par les Russes, celle du sud par les Chinois. Tant que dure la belle saison, les Chinois sont à leurs postes, le sabre au côté et le fusil sur l'épaule; mais dès que l'automne s'avance, dès que les premiers froids, avant-coureurs de l'hiver, annoncent les neiges prochaines, les gardiens du Céleste-Empire s'en vont tout simplement confier leurs munitions et leurs armes à la station des Russo-Sibériens. Leurs affaires ainsi réglées, ils partent sans soucis pour les provinces du sud. Le jour où le printemps les ramènera, ils retrouveront leurs armes chez les fidèles dépositaires, et recommenceront gravement le service interrompu. « Nous autres civilisés, s'écrie M. Hansteen avec un demi-sourire, nous ne connaissons pas cette confiance ingénue; nous sommes forcés de nous surveiller, de nous épier les uns les autres, armés jusqu'aux dents et l'œil toujours fixé sur le moindre mouvement de nos voisins. »

Cette indolence des Chinois a fini par se communiquer aux Russes. A quoi bon veiller si sévèrement, quand les gardiens de la limite étrangère vous donnent eux-mêmes la clé de leur maison pendant huit mois de l'année? Dans toutes ces forteresses qui commandent la frontière chinoise, les gouverneurs de la Sibérie ne placent que des officiers subalternes. M. Hansteen n'eût sans doute pas remarqué ce fait sans les bizarres incidens qui le lui révélèrent à chaque station de son voyage. On sait qu'en Russie chacun est traité selon le rang qu'il occupe dans la hiérarchie militaire, et que les fonctions civiles, assimilées aux grades de l'armée, donnent droit aux mêmes honneurs. Un professeur d'université a rang de colonel. Or, les avant-postes étant toujours commandés par des sous-officiers, les redoutes par des lieutenans et les forteresses par des capitaines, l'arrivée de l'astronome de Christiania dans les stations de la frontière donnait lieu aux plus comiques cérémonies. « Chaque fois, dit-il, que nous passions la nuit dans un avant-poste ou une redoute, le commandant venait à moi en grande tenue, accompagné de trois hommes, me rendait les honneurs militaires, puis, après m'avoir fait son rapport sur les événemens de la journée, me remettait le commandement et me demandait mes ordres. Le lendemain matin, au moment de notre départ, il était encore là, attendant à ma porte, et souvent par le froid le plus vif, que j'eusse terminé mes apprêts. Quand je pouvais le recevoir, il me faisait un nouveau rapport, et ne reprenait son autorité qu'après ma sortie de la redoute. » Une seule fois un capitaine préposé à l'une de ces forteresses, apprenant que M. Hansteen n'était pas sujet russe, non-seulement ne lui remit pas le commandement, mais refusa même de lui prêter une carte du fort et des environs. Ce fut une nouvelle occasion pour le voyageur de savoir combien ces fortifications de la frontière avaient perdu peu à peu toute importance, car un fonctionnaire de la douane à qui il raconta ce fait s'écria en éclatant de rire : « Il craignait apparemment qu'on ne lui prît sa forteresse! Mais le plus poltron des Kirghises, chevauchant sur une vache, s'emparerait sans coup férir de forteresses ainsi défendues. » Telle était la parfaite sécurité des frontières lors du voyage de M. Hansteen. On peut dire que la Chine était ouverte, et l'absence même de forces militaires sérieuses entretenait les Chinois dans une insouciance très profitable aux entreprises commerciales des Russo-Sibériens.

Sans s'aventurer dans les provinces de la Chine, sans se faire raser la tête pour pénétrer dans le Thibet avec les négocians de Kiachta, nos voyageurs ont pu assister à d'intéressantes cérémonies de cette grande religion orientale dont le siége est à Lassa. Plusieurs des tribus mongoles établies dans la Sibérie du sud profes-

sent la religion de Bouddha, les unes demeurées fidèles à la tradition primitive, les autres attachées au culte nouveau, par lequel le réformateur Schigemune essaya de régénérer la foi antique. On connaît les dogmes de cette religion, qui occupe une place si considérable sur la surface du globe. La terre, selon les sectateurs du bouddhisme, est peuplée d'esprits déchus qui doivent, après les épreuves d'ici-bas, monter ou descendre un degré de l'immense échelle des êtres. Les âmes de ceux qui ont bien vécu jouiront d'une félicité éternelle sous la forme de purs esprits; les âmes des méchans ne quitteront pas la terre, et seront soumises à des épreuves plus dures dans des corps inférieurs. Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu a pour représentant parmi les hommes un personnage sacré, investi à la fois de tous les pouvoirs spirituels et temporels : c'est le Dalai-Lama, qui habite le Thibet. Après la mort du Dalai-Lama, son âme passe dans le corps d'un enfant nouveau-né, qui devient son successeur. Ne croyez pas que ce soit un nouveau représentant du dieu de Bouddha : le Dalai-Lama est éternel, son âme n'a fait que changer d'enveloppe. Au-dessous du Dalai-Lama, il y a l'élite des lamas supérieurs, et au-dessous de ceux-ci, une légion de simples lamas, qui composent le clergé du bouddhisme.

M. Hansteen possède un des livres sacrés du culte de Bouddha. Le négociant anglais d'Astrakhan qui lui en a fait don avait eu toutes les peines du monde à obtenir d'un lama de Sibérie ce document précieux. L'ouvrage, écrit en langue thibétaine avec des caractères sanscrits, contient l'exposé des dogmes et des pratiques religieuses. On y voit quatre figures représentant les personnages divins. Schigemune, les jambes croisées et la plante des pieds dirigée vers le ciel, est assis sur un banc magnifiqué couvert de dessins bigarrés. Il porte une coiffure bleue garnie de franges éclatantes, et une flamme en forme de cœur voltige au-dessus de son front. Sa main gauche tient une boule bleue aplatie aux extrémités et surmontée d'une rose d'or. Sa tête est entourée d'une gloire composée de deux cercles d'or rayonnant sur un fond vert. Le visage, le cou, les mains et les pieds sont dorés. A ses épaules est attaché un manteau rouge qui couvre une grande partie de son corps, et parsemé de larges taches. Le personnage tout entier est enveloppé par un grand arc-en-ciel rouge sillonné de rayons lumineux. Au-dessus de l'arc-en-ciel, on aperçoit l'azur de la voûte éthérée, le soleil, la lune et quelques nuages rougeâtres. Schigemune et la figure la plus voisine ont à peu près le même caractère. Le troisième personnage tient une épée de la main droite, et de la main gauche un rouleau de papier blanc. Le quatrième n'a pas, comme les autres, la figure peinte en or; son teint est composé de blanc et de rose. Il a quatre bras et six poi-

trines; les deux mains des bras les plus rapprochés du corps sont jointes et dans l'attitude de la prière; la main gauche des autres bras tient une rose, la droite un collier de perles d'or. La feuille qui suit le portrait de Schigemune, et qui sans doute, dit M. Hansteen, contient la description du type divin, est noire et gravée en caractères d'or; les pages qui suivent les trois autres portraits sont noires aussi, mais tracées seulement en lettres bleues. Tout le reste de l'ouvrage est imprimé en noir sur un papier blanc très ferme et très épais. La couverture du livre est revêtue d'une forte soie bleue brodée de figures. En un mot, dit le voyageur, c'est un véritable exemplaire de luxe, et le lama qui l'a livré aux instances du négociant anglais a dû subir une punition sévère.

Si les lamas n'abandonnent pas volontiers à des regards profanes les livres sacrés du culte, il ne paraît pas qu'ils ferment leurs temples aux chrétiens. Il est vrai que les lamas dont je parle sont sujets russes. M. Hansteen et M. Hill ont visité tous deux, à dix-huit ans de distance, un des lamas supérieurs de la Sibérie méridionale, le chomba-lama de la steppe de Selenginsk, et tous deux ont été accueillis avec des honneurs extraordinaires. Ce chomba-lama est le grand-prêtre des Bouriates, une tribu mongole qui habite les steppes situées au-dessous du lac Baikal. « Il était prévenu de notre arrivée, dit M. Hansteen, et il savait que nous devions assister aux cérémonies du culte. Nous fûmes accueillis par trois cents lamas qui, revêtus de leurs ornemens sacerdotaux et armés de leurs bizarres instrumens de cuivre, nous saluèrent d'une musique à nous rendre sourds. C'étaient des *gongs* gigantesques, des triangles, de longues lattes de laque surmontées d'un cercle de bois où l'on voyait le soleil et la lune et toute sorte de figures singulières. Les lamas, rangés sur deux files devant la demeure de leur chef, formaient la haie pour nous recevoir. Quand nous eûmes passé le seuil, nous aperçûmes en haut de l'escalier un grand et vigoureux personnage qui venait à notre rencontre : c'était le chomba-lama. Il portait un caftan de velours rouge; une belle médaille d'or, suspendue à son cou par un ruban vert, brillait sur sa poitrine. On y voyait, au milieu d'un cercle de diamans, l'effigie du tsar Nicolas. Après nous être entretenus quelques instans avec le chomba-lama à l'aide de deux interprètes, — l'un des deux traduisait nos paroles de l'allemand en russe, l'autre les traduisait de la langue russe en langue mongole, — nous fûmes introduits dans le temple où le service divin allait être célébré. Les lamas, placés sur quatre rangs le long des colonnes du sanctuaire, occupaient tout l'espace depuis le seuil jusqu'à l'autel. Les instrumens se mirent en branle, et la cérémonie religieuse s'accomplit. Nous retournâmes ensuite auprès du chomba-lama, qui

nous fit servir du thé, des viandes froides et de l'eau-de-vie, regrettant beaucoup, disait-il, de n'avoir pas eu le temps de faire venir un cuisinier d'Irkutsk, afin de nous traiter à l'européenne. Quand nous prîmes congé de lui, nous lui demandâmes de vouloir bien nous donner un souvenir de son hospitalité, en traçant sur une feuille de papier son nom et ses titres en langue mongole. Il s'y prêta de bonne grâce, et nous pria de raconter au tsar, lors de notre passage à Saint-Pétersbourg, ce que nous avions vu chez les Bouriates. Dites-lui bien, ajoutait le chef des bouddhistes sibériens, que nous aussi nous savons honorer Dieu à notre manière. »

M. Hill nous donne encore plus de détails que M. Hansteen sur les bouddhistes de la Sibérie. Il a étudié avec soin l'intérieur des *lamaseries* et l'organisation de cette singulière église. Il y a, dit-il, quatre classes de lamas : les deux premières classes, occupées seulement d'études spéculatives, comprennent les métaphysiciens du dogme et les gardiens du culte; la troisième est celle du clergé officiant; la plus utile et la plus digne d'intérêt, c'est assurément la quatrième, dont la principale affaire est le soin des maladies. Cette classe de lamas est comme une confrérie de médecins qui soignent leurs semblables par amour de Dieu. Ils ont une bibliothèque médicale composée des livres publiés en Chine et dans le Thibet, et tout le temps que ne remplissent pas leurs bienfaisantes fonctions est consacré à l'étude. Ces lamas bouddhistes de Sibérie sont particulièrement renommés, au dire de M. Hill, pour leur charité et leur savoir. C'est par là, et l'on ne peut qu'approuver les excellentes réflexions du voyageur anglais, c'est par là que les bouddhistes donneraient prise aux missionnaires catholiques ou protestans, si ces généreux apôtres avaient toujours autant de sagesse que de foi, autant de lumières que d'intrépidité. Pourquoi les sciences utiles à l'homme ne prêteraient-elles pas leur appui à l'ardeur conquérante du missionnaire? Les bouddhistes n'ignorent pas que de toutes les religions qui règnent sur les consciences humaines, la religion de Bouddha est la plus répandue. Si nous sommes environ cent-vingt-cinq millions de chrétiens sur la surface du globe, y comprises, bien entendu, toutes les églises rivales, il y a deux cent cinquante millions de mahométans et trois cent quinze millions de bouddhistes. Croit-on que cette comparaison ne soit pas un puissant motif d'orgueil et de foi pour les religions asiatiques? Je sais bien que le suffrage universel n'est pas encore de mise en de telles matières; le suffrage universel, qui sauvait Barrabas il y a dix-huit cents ans et condamnait Jésus, a produit de nos jours assurément des résultats qu'on ne pouvait pas prévoir. J'espère bien cependant qu'il ne gouvernera jamais nos consciences, et que notre minorité chrétienne, sans s'inquiéter de la

supériorité numérique de Mahomet ou de Bouddha, continuera de régler la civilisation et de conduire les destinées du monde; mais est-ce là tout, je vous prie? Si le christianisme n'a rien à redouter d'une telle comparaison, on est effrayé des efforts qu'il lui reste à faire pour introduire la lumière de l'Évangile chez ces millions et ces millions d'hommes, — chez des hommes, notez ce point, qui ne sont pas des sauvages, qui possèdent au contraire une religion déjà ancienne et complétement organisée, je veux dire tout un ensemble de pratiques séculaires, de dogmes mystérieux et d'espérances sublimes. Pour entamer ces formidables masses, ce n'est pas trop de la science et de la religion réunies. Les bouddhistes peuvent opposer à nos dogmes d'autres dogmes qui leur suffisent; qu'opposeront-ils à la supériorité de notre science et de nos arts? Je parle surtout des sciences fécondes, des arts utiles à l'homme. Voilà déjà l'église de Bouddha, en Sibérie, qui forme une classe de prêtres dévoués à l'art de guérir; n'y a-t-il pas là une précieuse indication que les églises chrétiennes doivent recueillir? « Qu'on n'allègue pas, dit très bien M. Hill avec le sens pratique de sa race, qu'on n'allègue pas la défiance des prêtres bouddhistes, qu'on ne dise pas qu'ils ne laisseront pas faire à d'autres ce qu'ils veulent bien faire eux-mêmes; l'intérêt est plus fort que les scrupules de la foi. Supposez par exemple un missionnaire qui enseigne au cultivateur le moyen de doubler sa récolte, quel obstacle empêchera le cultivateur de lui prêter une oreille attentive? » Seulement M. Hill se contente trop aisément des représentans de la science, et il semble en maints endroits préférer une expédition d'industriels et d'agriculteurs à une mission purement religieuse. Je voudrais que ces deux missions n'en fissent qu'une seule; je voudrais que le missionnaire chrétien fût armé de toutes les ressources de la science; je voudrais que chaque mission ne fût pas seulement une phalange de héros de la foi, mais une compagnie d'hommes initiés aux arts et aux métiers utiles; je voudrais qu'il y eût parmi eux des agriculteurs, des mécaniciens, des chimistes, des ingénieurs, des médecins, — des médecins qui iraient prêter assistance aux lamas de Sibérie, et qui leur apprendraient plus de choses que les livres de Pékin ou de Lassa; je voudrais enfin que la civilisation moderne, fille de la foi chrétienne, rendît à sa mère ce qu'elle lui doit, ce qu'elle peut lui devoir encore, et qu'elle lui frayât la route à travers ces millions de bouddhistes.

Mahomet n'est pas moins honoré que Bouddha dans les régions de la Sibérie méridionale. J'ai nommé plusieurs fois les Kirghises; ce sont des tribus barbares et mahométanes qui ont longtemps résisté aux Russes, et qui aujourd'hui, à demi soumises, à demi indépendantes, offrent à l'observateur un curieux sujet d'étude. M. Hans-

teen a eu occasion de les voir de près, de vivre au milieu d'elles, de recevoir l'hospitalité sous le toit de leurs souverains; il ne négligera pas cette bonne fortune, et il nous donnera de ces antiques peuples nomades une vive et dramatique peinture. Il les rencontre d'abord à Orenbourg. Orenbourg est une forteresse de première classe, construite en 1754 sur les bords de l'Oural et destinée alors à protéger les Russes contre les attaques des Kirghises. C'est aujourd'hui une grande et populeuse cité, avec trois belles rues régulièrement bâties, et, chose plus rare encore en Sibérie, un grand nombre de maisons en pierre. Elle possède neuf églises et deux bazars, sans compter le bazar d'échange ou *bazar asiatique*, situé sur l'autre rive du fleuve à un mille d'Orenbourg, et où se tient tous les ans une foire très importante. Ce bazar asiatique est une vaste place carrée, entourée de tous côtés par une ligne de maisons de bois où les négocians russes, persans et chinois trouvent à se loger pendant la foire. On y voit arriver vers la fin de juillet de nombreux représentans de toutes les tribus de l'Asie centrale, des Kirghises, des Boukhares, des Khiviens; souvent même des marchands de l'Inde et du Thibet vont y rendre les visites qu'ils ont reçues des négocians de Kiachta. Pour être à l'abri des attaques pendant ces longs et périlleux voyages, ils s'organisent en caravanes de cinquante marchands environ, avec une centaine d'ânes et de chameaux. Le nombre des chameaux qui arrivent chaque année au bazar asiatique d'Orenbourg monte ordinairement à cent mille. Les Boukhares apportent du coton en bourre ou filé, des étoffes de coton et de soie, des toisons d'agneaux de Boukhara. Les Kirghises amènent tous les ans cent cinquante mille agneaux, puis des milliers de toisons et de cuirs de toute sorte, agneaux et moutons, chevaux et bœufs, renards et loups. Les marchands russes et tartares viennent vendre des objets de fabrique russe ou étrangère; c'est pour cet échange des productions de la Russie et de l'Europe contre les richesses naturelles de l'Asie que le bazar d'Orenbourg s'ouvre une fois chaque année. Les plus humbles objets sortis des ateliers de l'Occident, des outils de fer, des ustensiles de cuivre ou de zinc, sont achetés par les Kirghises pour des marchandises d'un prix dix fois plus élevé. On évalue à deux millions de roubles le bénéfice annuel des Russes au marché d'Orenbourg. Pour maintes raisons politiques et commerciales, les Kirghises y jouissent de plusieurs priviléges que les gouverneurs de la Sibérie n'accordent pas aux habitans de Boukhara et de Khiva. Ces Kirghises sont sujets russes; indépendans au sein de leurs steppes et soumis pourtant à la souveraineté du tsar, on veut qu'ils renoncent pour toujours à l'esprit de révolte qui naguère encore fermentait chez plus d'une tribu; on veut aussi faciliter ce commerce dont

la Russie tire de si grands avantages; n'est-il pas naturel que les Kirghises soient traités avec une bienveillance particulière dans le bazar d'Orenbourg? C'est plus qu'une bienveillance ordinaire. Semblable en cela à nos églises du moyen âge, le bazar asiatique est un asile pour les Kirghises accusés d'un crime. Le tsar a donné l'ordre aussi d'y construire une église pour les Russes et une mosquée pour les marchands étrangers, car ils appartiennent presque tous, Kirghises et Boukhares, habitans de Khiva ou de Taschent, au culte du prophète.

Ce bazar d'Orenbourg a perdu beaucoup de son importance depuis que les habitans de Boukhara ont été autorisés à débiter eux-mêmes leurs marchandises à la foire de Nijni-Novogorod. Orenbourg n'en reste pas moins un brillant caravansérail; c'est là que passent et séjournent tous les marchands de l'Asie centrale qui font le voyage d'Europe. M. Erman trace un tableau très animé du mouvement qui y règne. Pour lui comme pour M. Hansteen, ce sont les Kirghises qui attirent tout d'abord l'attention au milieu de cette foule bigarrée. Quelle différence entre eux et les Boukhares! Comme ils sont vifs, bavards, joyeux! comme ils sont heureux de raconter des histoires sans fin et de tenir suspendus à leurs lèvres les Boukhares éblouis! Mais ce n'est pas seulement au marché d'Orenbourg, c'est chez eux qu'il faut voir les Kirghises. Ce peuple, qui au XVIe et au XVIIe siècle a suscité plus d'un Schamyl et fait une guerre sans merci aux Russo-Sibériens, est muselé aujourd'hui dans les steppes qu'il habite, et s'il quitte à de certaines heures ses solitudes chéries, c'est pour contribuer à sa manière aux travaux du commerce et de la civilisation. Les Kirghises de nos jours peuvent cependant se rappeler les révoltes de leurs pères. Il n'y a pas encore un demi-siècle que des bandes de brigands armés de flèches et de couteaux arrêtaient les caravanes russes et allaient vendre leurs prisonniers à Khiva; c'étaient ces fils de la steppe, les arrière-neveux des adversaires de Jermak. A l'heure qu'il est, on en trouve plus d'un qui s'enrégimente volontairement dans les Cosaques ou les Baschkirs, car cette singulière troupe, avec ses priviléges et ses franchises (on sait que le mot *cosaque* signifie *cavalier libre*), est merveilleusement propre à attirer peu à peu les populations nomades de l'Orient.

J'ai dit que M. Hansteen avait reçu l'hospitalité chez le souverain des Kirghises de l'ouest. Ce petit prince nomade, appelé Dschanger-Khan, représente assez bien, par l'histoire de sa famille, les récentes vicissitudes des Kirghises dans leurs rapports avec les Russes. A demi civilisé aujourd'hui, et, en apparence au moins, sujet fidèle du tsar, il descend d'une race d'hommes qui, tout en implorant la protection de la Russie contre des voisins incommodes, avaient su

pourtant se réserver une certaine indépendance. Dschanger-Khan n'a pas renoncé sans doute à l'esprit de ses ancêtres; courbé, comme les Orientaux, sous la loi du destin, il ne faudrait qu'une occasion propice pour qu'il y vît le signal d'une politique nouvelle. De tous les peuples nomades que les Russes trouvèrent en Sibérie à l'époque de la conquête, les Kirghises étaient les plus redoutables; barbares, cruels, sans foi, adonnés au pillage et au meurtre, ils étaient le fléau de la Sibérie inférieure. Ils formaient alors trois familles distinctes qu'on nommait les trois hordes, la grande, la moyenne et la petite. La grande horde fut expulsée de Sibérie au XVIIe siècle et rejetée dans le nord de la Chine et de la Perse, où elle continue aujourd'hui ses destinées errantes; les deux autres trouvèrent un asile dans les steppes qui s'étendent à l'est de l'Oural. En 1731, Abul-Khan, chef de la petite horde, invoqua le secours des Russes contre les pillages d'une tribu féroce, et sept ans après il prêtait serment de fidélité au tsar, avec des formalités solennelles, en présence du gouverneur d'Orenbourg. Le grand-père de Dschanger-Khan, le dernier des khans kirghises établis dans cette partie orientale de la montagne, était un historien célèbre parmi les peuples barbares de la Sibérie; il a écrit une histoire de sa race, qui a été traduite dans plusieurs langues de l'Europe. Le fils de celui-ci, Nuralei-Khan, père de Dschanger, inquiété par des hordes rivales, donna le signal de l'émigration; il se transporta de l'est à l'ouest de l'Oural avec quarante mille hommes, et obtint de Catherine II l'autorisation de s'établir dans les steppes comprises entre l'Oural et le Volga. En même temps qu'elle laissait les Kirghises s'installer dans ces steppes, Catherine concédait aux Cosaques de l'Oural une ligne de terres qui les enveloppait de tous côtés. Au commencement de ce siècle-ci, bien que les Russes n'intervinssent dans leurs affaires qu'avec leur discrétion accoutumée, les Kirghises de Nuralei-Khan, plus avisés que bien des souverains d'Allemagne, comprirent que leur indépendance était menacée; ils résolurent de repasser l'Oural et de s'établir dans ces steppes de l'est qu'ils avaient eu le tort d'abandonner. Il était trop tard. Quand ils arrivèrent aux confins de leur domaine avec leurs chameaux et leurs kibitkes chargées de provisions domestiques, ils trouvèrent de toutes parts une ligne de Cosaques de l'Oural qui leur refusaient le passage. Les Cosaques étaient en armes et solidement retranchés; les Kirghises, qui croyaient partir pour une expédition pacifique, n'avaient que des munitions insuffisantes. Après avoir échangé quelques coups de feu avec ces geôliers inattendus, les émigrans revinrent sur leurs pas; ils s'enfermèrent dans leurs steppes et n'essayèrent plus d'en sortir.

Dschanger-Khan vivait donc, assez soumis et résigné, au sein des

steppes immenses qui séparent l'Oural du Volga, lorsque M. Hansteen, faisant route d'Orenbourg à Astrakhan, eut la curiosité de visiter le prince kirghise. N'était-ce pas là un spectacle digne d'étude? et quelle occasion meilleure pouvait-il souhaiter? Muni des recommandations du gouverneur d'Orenbourg, il arrivait chez le khan d'une race mongole comme un représentant du tsar lui-même. Après avoir traversé les lignes des Cosaques et assisté sur les bords de l'Oural à la curieuse pêche des esturgeons, espèce de pêche miraculeuse qui rapporte tous les ans des sommes énormes à cette riche colonie militaire, M. Hansteen arriva à la limite où commencent les steppes concédées aux Kirghises. Il envoya ses lettres à Dschanger-Khan, et attendit sa réponse dans un poste de Cosaques commandé par le lieutenant Loginov. Ce lieutenant était un homme d'esprit, et sa jeune femme, Ekatarina Karamsin, nièce du célèbre historien russe, parlait le français avec une rare facilité. Ce fut une bonne fortune pour le voyageur, ce fut une grande joie aussi pour le jeune ménage de recevoir la visite d'un homme tel que M. Hansteen, au milieu de ces steppes solitaires où l'on ne voit que des Kirghises gardés par des Cosaques. Avant la réponse du khan, M. Hansteen reçut maintes visites d'une partie de sa famille qui résidait aux environs. C'étaient le frère du khan, le sultan Tauke, et son oncle, le sultan Tschuke Nuraleitch, qui venaient présenter leurs hommages à l'illustre étranger et lui demander ses ordres. Enfin, au bout de cinq ou six jours, un messager kirghise arriva à cheval, apportant à M. Hansteen une lettre de Dschanger-khan. La voici, telle que le voyageur la donne. Elle était rédigée en russe; on verra que les formules naïves de l'hospitalité orientale et les locutions officielles de l'Europe s'unissent d'une façon singulière dans le style du souverain tartare.

« Bienveillant seigneur, Christophe Christophorovitch!

« Informé que vous avez résolu, vous et M. le lieutenant Due, d'aller à Astrakhan par la steppe qui m'est soumise, je m'empresse de vous engager à passer par cette résidence et à séjourner dans ma demeure. Autant il me sera agréable d'écarter en votre faveur les obstacles de ce long et pénible voyage, autant j'aurai de plaisir à faire connaissance avec vous. Pour vous rendre le chemin plus commode, j'ai ordonné à mon frère le sultan Tauke Bukejevski de vous procurer les kibitkes, les guides, en un mot tout ce qui pourra vous être utile ou agréable pendant un voyage aussi difficile. Dans l'attente de votre arrivée, je vous donne l'assurance de ma considération, de ma bonne volonté à votre égard, et du très grand honneur que j'aurai toujours à être, bienveillant seigneur,

« Votre serviteur très dévoué, DSCHANGER-KHAN.

« Fait dans les steppes de sable de Dschaskus. »

Le khan des Kirghises, ainsi que le remarque M. Hansteen, connaissait l'étiquette russe. Quand les Russes ne veulent pas employer le titre d'excellence ni toute autre dénomination qui indique l'infériorité de celui qui parle, ils se servent seulement du nom de baptême, en y ajoutant le nom de baptême du père avec la terminaison *vitch*. Dschanger-Khan aurait pu se trouver embarrassé, car il ne savait pas de quel nom s'appelait le père de son hôte; ce détail ne l'arrêta pas : il supposa que M. Hansteen portait le même nom que son père, et il l'appela de son autorité privée Christophe Christophorovitch. L'invitation reçue, M. Hansteen se mit en route. Les chameaux étaient déjà prêts, ainsi que tout le matériel des *kibitkes*, espèces de tentes ou plutôt de cabanes portatives qui se montent et se démontent, et sans lesquelles il serait impossible de parcourir les steppes. Ce n'est pas assez des chameaux et des kibitkes; la steppe est plane comme la surface de la mer, et comme il n'y a ni maison, ni arbre, ni bruyère qui puissent servir d'indication aux voyageurs, il faut des guides exercés pour conduire la caravane. C'était effectivement une caravane tout entière. Soit que les Kirghises eussent profité de l'occasion, soit que les parens du prince kirghise eussent rassemblé tout ce monde pour faire honneur et prêter assistance à leur hôte, on eût dit qu'une tribu était en marche. M. Hansteen a pu faire pendant plusieurs jours une complète expérience de la vie nomade, et il en trace une description aussi précise que pittoresque. Le jour, les courses dans les traîneaux; le soir, le travail des Kirghises pour organiser les kibitkes, les hommes qui clouent les planches, les femmes qui cousent les tapis, d'autres qui allument le foyer et mettent la cuisine en train; puis le repas, le cercle autour du feu, la sentinelle au seuil de la kibitke, l'homme de garde occupé à balayer la neige, ce bruit, ce mouvement, la prestesse et la dextérité des enfans de la steppe, tout cela est rendu avec infiniment d'habileté dans les tableaux du savant norvégien.

Après divers incidens pittoresques, nos voyageurs, arrivés à la dernière station, y trouvent un traîneau magnifique, attelé de deux chevaux kirghises, qui devait les conduire à la résidence du khan. Les aïeux de Dschanger-Khan, fidèles à la vie nomade de leurs sujets, passaient l'hiver et l'été dans leurs kibitkes. Son père, le premier, introduisit des habitudes nouvelles, et se fit construire une maison de bois qui le protégeait contre le froid dans la saison rigoureuse. Dschanger-Khan a aussi une résidence d'hiver, une jolie et comfortable habitation, présent du tsar Nicolas. Dschanger-Khan et l'une de ses femmes, la sultane Fatime, avaient fait en 1825 le voyage de Saint-Pétersbourg afin d'assister aux fêtes du couronnement, et le tsar lui en a témoigné en maintes occasions une gratitude

particulière. Ce palais si commode n'a pas encore fait oublier au khan des Kirghises les habitudes séculaires de sa race; il ne l'habite que pendant l'hiver, et dès qu'un souffle de printemps a fait fondre les neiges, il reprend son existence nomade. Le khan n'a plus alors d'autre demeure que sa kibitke, transportée par les chameaux de l'occident à l'orient et du nord au sud de la steppe. M. Hansteen partage les goûts de Dschanger-Khan. « Dès que l'été, dit-il, permet d'enlever les garnitures de peaux qui couvrent la partie inférieure de la kibitke, il n'est pas de maison de pierre ou de bois qui vaille la demeure vagabonde du Kirghise. »

M. Hansteen fait pourtant une description très agréable de ce palais d'hiver élevé à Dschanger-Khan par la munificence du tsar. C'est une belle maison spacieuse et commodément distribuée, qui est à la fois la demeure du souverain et l'hôtel du gouvernement. Il y a là de grandes salles où siégent les conseillers du khan; il y en a d'autres consacrées aux voyageurs, selon la coutume de l'hospitalité orientale. Les chambres sont ornées de toutes les élégances européennes; de brillantes tapisseries les décorent, de grandes glaces sorties des fabriques de France sont suspendues aux murailles, de moelleux tapis de Perse recouvrent les planchers. M. Hansteen remarqua même un piano et un billard. C'est dans cette jolie habitation que le khan des Kirghises reçut nos voyageurs. M. Hansteen, M. Due et leur suite furent présentés au souverain quelques heures après leur arrivée. « Nous trouvâmes en lui, dit le savant norvégien, un brillant jeune homme de vingt-sept ans, plein de politesse, de bienveillance et d'esprit, avec une dignité naturelle et une figure particulièrement douce. » Ses yeux et son teint indiquaient son origine mongole. Il avait été élevé à Astrakkan; il parlait et écrivait le tartare, l'arabe, le persan et le russe avec une égale facilité. La géographie et même l'astronomie ne lui étaient pas étrangères, comme l'attestaient un atlas ouvert dans sa chambre, ainsi qu'une sphère céleste en cuivre, imprimés tous deux en caractères arabes. Il était vêtu à l'orientale avec un large pantalon de velours violet, un caftan de même étoffe et de même couleur garni de tresses d'or, un second caftan plus long qui flottait sur l'épaule, et une espèce de turban surmonté d'une aigrette. Son pantalon venait s'attacher sur des bottes fabriquées à l'européenne, et une petite épée, dont la poignée étincelait de pierres précieuses, pendait à sa ceinture. Il portait au cou, attachée avec un large ruban rouge, une médaille entourée de brillans sur laquelle était gravé le portrait du tsar Nicolas. Le tsar lui avait donné pour secrétaire, peut-être aussi pour surveillant, un lieutenant de l'armée russe.

Dschanger-Khan s'était marié d'abord avec une Kirghise qui lui avait donné un fils et était morte peu de temps après. Il se crut

obligé d'épouser encore une Kirghise afin de complaire à ses sujets; mais la sultane favorite était son autre femme, la sultane Fatime, fille du muphti tartare de Kazan. Fatime avait eu pour institutrice une dame de la colonie allemande de Sarepta sur le Volga. Elle parlait l'allemand et le russe, et une douceur timide s'alliait chez elle aux grâces de l'esprit. Le khan allait tous les jours rendre visite à ses hôtes dans les chambres qu'on leur avait assignées; il jouait au billard avec eux et y déployait une habileté singulière. M. Hansteen et M. Due admiraient avec quel art il savait concilier sa dignité de prince souverain et la déférence qu'il voulait témoigner à deux représentans de la science européenne; mais malgré ce respect du khan pour les envoyés de l'Europe, malgré son dévouement au tsar, malgré ces traces de la civilisation si singulièrement introduites au milieu des steppes incultes, malgré le piano et le billard, les meubles de palissandre et les riches tapisseries du palais d'hiver, ce qui domine chez les Kirghises, ce qui éclate sans cesse dans l'existence de Dschanger-Khan lui-même, c'est cette liberté des races nomades qui reporte l'imagination au temps des patriarches. Citons une page de M. Hansteen :

« Les Kirghises ont un esprit naturellement intelligent, et je ne sais quoi de romantique dans le caractère. Ils aiment les aventures, ils sont fiers, serviables et voluptueux. On ne trouve pas chez eux l'amour du sang. Il est certain du reste que les mœurs de la petite horde, et c'est de cette tribu-là spécialement qu'il est question ici, ont été améliorées par le contact des Russes. Les femmes sont renommées pour leur bonté et leurs vertus domestiques. Comme ils vivent des produits de leurs troupeaux, ils n'ont d'autre occupation que de soigner les moutons et les bœufs, les chevaux et les chameaux. Quand ils ont épuisé un pâturage, ils se transportent plus loin avec leurs kibitkes. Ils mènent donc une existence très facile; aussi, pour passer le temps, ils courent à cheval à travers la steppe, ils se visitent les uns les autres, s'asseoient dans la kibitke étrangère, où ils trouvent toujours un accueil empressé, et là, pendant qu'on les héberge, ils écoutent les nouvelles du lieu ou racontent les aventures qu'ils ont apprises. Le moindre événement qui se passe à l'une des extrémités de la steppe, par exemple notre voyage vers la résidence du khan, est connu au bout de quelques jours dans la steppe tout entière. C'est un moyen très simple de suppléer à nos journaux. Chaque Kirghise qui passe à cheval auprès de la demeure du khan considère la grande salle du palais comme une kibitke; il entre, s'assied sur le tapis, s'informe des nouvelles, raconte ce qu'il sait, et reste là aussi longtemps que bon lui semble. A l'heure du repas, on apporte des écuelles de bois garnies de tranches de mouton rôti, et on les distribue aux hôtes étrangers comme aussi aux conseillers du khan. Le khan paraît souvent dans la grande salle et s'entretient avec ses hôtes. C'est aussi là qu'ils passent la nuit, étendus sur le sol. Quand on est resté quelques jours au milieu de ces enfans de la nature, on se sent comme transporté vivant dans cette période des patriarches que nous peignent les récits de la Bible. La vie nomade ne

semble pas avoir subi la moindre altération pendant le cours des siècles. Les Kirghises n'obéissent aux ordres du chef qu'autant que ces ordres leur conviennent. Comme juge assisté de ses conseillers, le khan possède une autorité plus sérieuse, car chacun dans la petite horde s'emploie à maintenir les mœurs et les coutumes telles qu'elles sont réglées par le souverain. Je demandai un jour au khan s'il jugeait d'après une loi écrite, ou d'après d'anciennes traditions, ou seulement d'après son bon plaisir. « Ma volonté seule est ma loi, » répondit Dschanger-Khan. Il m'a semblé cependant que l'avis de son conseil servait de règle à ses décisions. »

Si je voulais suivre encore M. Hansteen chez le prince des Kirghises, j'aurais des scènes intéressantes à raconter, mais ce sont des scènes qui se rapportent plus à la personne du voyageur qu'au sujet dont je m'occupe. Je dois pourtant vous en signaler une : voyez quel bruit joyeux dans la grande salle! C'est l'aimable savant de Christiania qui prend plaisir à dérider Dschanger-Khan et ses rigides conseillers en exécutant devant eux les danses populaires de la Norvége. La plaisante figure du sultan Tauke qui veut se mêler à ces danses, la joie de la sultane Fatime quand M. Due joue sur le piano les airs sibériens qu'elle a entendus dans sa jeunesse, les adieux de nos voyageurs et du prince des Kirghises, tout cela compose une série de charmans tableaux pleins de grâce et de lumière.

Les Kirghises de Dschanger-Khan occupent toute la partie orientale du pays qu'on nomme la grande steppe; l'extrémité occidentale est habitée par des Kalmoucks, tribus nomades aussi et qui offrent plus d'un trait de ressemblance avec leurs voisins. En se séparant du khan des Kirghises, M. Hansteen lui avait promis d'aller visiter de sa part le prince de ces Kalmoucks, établis à quelques verstes au nord d'Astrakhan, dans une île du Volga. Le scrupuleux voyageur n'oublia pas sa promesse; accoutumé déjà aux mœurs et aux spectacles de la steppe, il s'aventura sans crainte dans le pays des Kalmoucks. Et puis il venait de rencontrer sur sa route un professeur célèbre de l'université de Dorpat, M. Parrot, qui parcourait ces contrées avec un de ses élèves, occupé à mesurer la différence des niveaux de la Mer-Caspienne et de la Mer-Noire. M. Parrot se joignit à M. Hansteen, et, comme il parlait facilement la langue russe, il put lui servir d'interprète auprès du prince. L'installation de Dschanger-Khan au milieu de ses Kirghises attestait déjà l'influence des mœurs européennes, ce fut bien mieux encore chez le khan des Kalmoucks. Nos voyageurs trouvèrent en lui un homme parfaitement initié aux délicatesses de la civilisation. Tiumen, c'est le nom du prince kalmouck, avait pris part aux grandes batailles du temps de l'empire; enrôlé dans l'armée du tsar Alexandre avec le grade de colonel, il avait vu toute une partie de l'Europe, la Russie, la Prusse,

l'Autriche, la France, et il put parler à M. Hansteen de son souverain, le roi Charles-Jean, ayant eu maintes occasions de le connaître alors que Bernadotte, récemment nommé prince royal de Suède, dirigeait en 1813 les opérations de la campagne. Tiumen était le plus aimable, le plus poli, le plus hospitalier des hommes, et quand nos voyageurs s'asseyaient à sa table si délicatement servie à l'européenne, ils avaient quelque peine à se persuader qu'ils soupaient chez un Kalmouck du Volga.

Les Kirghises sont des Tartares et professent la religion de Mahomet; les Kalmoucks du prince Tiumen, tribu mongole comme les Bouriates de la steppe de Selenginsk, suivent le culte de Bouddha. A la forme de leur front, aux pommettes saillantes de leurs joues, à la couleur jaune de leur peau, on reconnaît aisément qu'ils ne font pas partie de la famille caucasique. Ils sont nomades à la façon des Kirghises et mènent exactement le même genre de vie. Rien n'est pittoresque comme leurs déplacemens en masse quand ils ont épuisé les pâturages d'une région de la steppe. Tout s'agite, tout est en mouvement. Aussi loin que la vue s'étend à l'horizon, la steppe est couverte de chevaux, de bœufs et de moutons. Les hommes, armés d'arcs et de flèches, galopent accompagnés de leurs chiens tout autour de la horde, afin de maintenir la discipline. On en voit d'autres qui chevauchent en compagnie de jeunes femmes, de jeunes garçons, groupes joyeux dont la gaieté éclate en cris d'allégresse; puis viennent les chameaux qui portent les vieillards, les femmes, les petits enfans, ces derniers ordinairement placés dans des corbeilles. Les chameaux de l'arrière-garde sont chargés des provisions et de tout le matériel des kibitkes.

Bien qu'il commande à des populations nomades, Tiumen est trop façonné aux mœurs européennes pour ne pas avoir une résidence fixe. J'ai déjà dit qu'il avait établi sa demeure dans une île du Volga. Un jour, il introduisit ses hôtes dans un vaste temple, très propre et très comfortable, qu'il avait fait construire auprès de son palais. Les cérémonies du culte bouddhiste y furent célébrées, en l'honneur de M. Hansteen et de ses compagnons, par quarante lamas en grand costume. Le prince kalmouck semblait leur montrer tout cela à titre de curiosités divertissantes. Un autre jour, comme nos voyageurs avaient exprimé le désir de voir des femmes kalmouckes, il les fit monter à cheval avec lui et les conduisit à quelque distance de là. Ils entrèrent dans une kibitke; douze femmes étaient assises à côté l'une de l'autre et occupaient environ le quart de la kibitke, tandis qu'un grand feu brillait au milieu de la pièce. « Nous prîmes place dans un coin, dit M. Hansteen, et nous pûmes les considérer à loisir. Elles portaient de riches vêtemens de velours

de diverses couleurs, mais leurs traits avaient quelque chose de raide, d'anguleux, et aucun sentiment doux ne se reflétait sur leur visage. Elles étaient petites et maigres. Les hommes de la tribu nous paraissaient beaucoup moins disgraciés de la nature, peut-être parce qu'on est moins exigeant pour la beauté physique de l'homme. Le prince était un personnage de haute taille, et les traits de son visage, qui attestaient son origine mongole, eussent été à peine remarqués dans une société d'Européens. Ces dames ne savaient pas le russe, il nous fut donc impossible d'échanger quelques paroles avec elles. Étaient-ce les femmes ou les filles de Tiumen? Je l'ignore, mais certainement elles étaient de sa famille. »

Ces Kalmoucks, dont les steppes s'étendent sur les confins de l'Asie et de l'Europe, sont les dernières tribus nomades que M. Hansteen ait rencontrées dans la Sibérie inférieure. Nous voici rentrés avec lui dans la Russie européenne; mais serait-ce nous écarter de notre sujet que de suivre notre guide à Astrakhan? Je vois là, bien au contraire, un complément indispensable du tableau que nous traçons d'après le savant astronome de Christiania : le rôle que la Russie remplit auprès de la Chine dans les provinces méridionales de la Sibérie, elle le remplit ici auprès de la Perse.

Astrakhan, l'une des cités les plus considérables de l'empire, est situé sur une des îles du Volga à quelques verstes de l'embouchure du fleuve. Autrefois les eaux de la mer s'approchaient davantage, mais le sable qu'elles déposent sur les côtes a formé peu à peu une multitude de petites îles, si bien que le Volga divise ses eaux en plus de soixante-dix bras avant de les jeter dans la Mer-Caspienne. Ce delta est occupé par des Tartares qui, à l'aide de digues et de canaux, font serpenter les eaux dans leurs prés, dans leurs champs, et obtiennent de merveilleux produits; on cite surtout les melons et les vignes. Ces fils des conquérans barbares ne sont pas seulement d'habiles agriculteurs, ils excellent, dit-on, à imiter les vins les plus renommés de l'Europe. M. Hansteen a bu du vin de Champagne fabriqué par les Tartares du Volga, et il croit pouvoir affirmer que les caves de Reims n'en fourniraient pas de meilleur. Accordons, si l'on veut, que la surprise bien naturelle du voyageur a dû le disposer à l'indulgence; n'est-ce pas un singulier renseignement que cette reproduction de nos délicatesses par ces peuples à demi sauvages? La ville n'est pas indigne de l'opulente beauté du delta; il en est peu dont l'aspect soit plus original et plus varié. Astrakhan est défendu par une vieille forteresse de forme triangulaire. Elle est le siége d'une amirauté et d'un comptoir général pour la pêche. Deux évêques y résident, un évêque gréco-russe et un évêque arménien. On y compte cinquante-cinq églises grecques, un cloître de moines, un couvent de religieuses, un séminaire de popes, deux

églises arméniennes, une église luthérienne allemande, une église catholique à laquelle est annexé un cloître, dix-neuf mosquées mahométanes et un temple bouddhiste. Quel mouvement dans les rues! quelle pittoresque diversité de costumes! Ce sont des Russes, des Tartares, des Arméniens, des Géorgiens, des Allemands, des Anglais, des Persans, des Hindous, des marchands de Khiva et du Turkestan. La ville a plus de trente mille habitans à résidence fixe; quant à la population flottante, elle est ordinairement plus nombreuse que l'autre et s'élève parfois à quarante mille âmes. Astrakhan est le centre d'un commerce immense avec l'Inde, la Chine, la Boukharie, la Perse, les provinces du Caucase, et toute la Sibérie. C'est là qu'on apporte la soie, le coton, les précieuses étoffes de l'Inde, les laines de Cachemire, les pelleteries de Tobolsk et d'Irkutsk, les tapis de la Perse, les vêtemens tissés à Boukhara, les peaux de mouton du pays des Tcherkesses, puis les haricots d'Ispahan, du miel, du maïs, du tabac, maintes productions de la terre; on en exporte l'or et l'argent, le cuivre, le plomb, le fer, l'acier, le mercure, l'alun, le vitriol, le sel ammoniaque, la cire, le savon, le lin, le maroquin, toutes choses qui sortent des fabriques de la contrée.

Je ne puis me dispenser de placer ici un épisode qui fait connaître certaines singularités de l'armée russe. Lorsque M. Hansteen fut arrivé à Astrakhan avec ses trois compagnons, le lieutenant Due, l'interprète et le secrétaire, les autorités municipales lui indiquèrent, selon la coutume sibérienne, la maison où il serait hébergé. C'était la demeure d'un Arménien absent pour quelques semaines. Peu de temps après, un matin, quatre hommes fort grossièrement vêtus se présentent à la porte et demandent à prendre possession d'une partie de la maison. « Impossible, répond le secrétaire; c'est à M. Hansteen et à ses compagnons que la police a assigné cette demeure. — Là-dessus, plaintes et clameurs furieuses, si bien que M. Due est forcé d'accourir pour prêter main-forte à l'interprète. La discussion devient plus vive, et l'un de ces étrangers, le plus violent dans ses propos, ayant fait mine de vouloir pénétrer malgré le lieutenant, celui-ci, à bout de patience, lui applique un soufflet. — Je suis un officier russe, s'écrie l'offensé, et vous me rendrez raison de cette insulte. — Si vous voulez que je vous traite en officier, répond M. Due, allez d'abord changer de costume, et surtout ayez soin de vous conduire comme il sied à ceux qui portent l'épaulette. »

L'officier russe et ses camarades s'en allèrent en grommelant; M. Due croyait l'affaire terminée. « Le lendemain matin, dit M. Hansteen, j'entendis un bruit de conversation dans la chambre de mon ami; j'entrai, et M. Due me présenta à deux officiers du génie, le colonel Rehbinder et le capitaine Küster. Ces messieurs étaient assis près de la fenêtre, et semblaient écouter attentivement un homme

revêtu d'un uniforme des plus grossiers qui se tenait debout et raide contre la porte. On me dit que ce personnage était l'officier russe souffleté par M. Due, qu'il avait fait sa plainte au colonel Rehbinder et demandé réparation de l'outrage, enfin que le colonel était venu avec un des capitaines de son régiment afin d'instruire l'affaire. Je pris la défense de mon ami; j'exposai que M. Due, craignant que ce vacarme ne me réveillât, avait été obligé de repousser les assiégeans avec vivacité; cela s'explique d'autant mieux, ajoutai-je, que j'ai été pendant plusieurs années sujet à de fréquentes insomnies, et que le repos m'est plus nécessaire et plus précieux qu'à personne. Enfin, après bien des pourparlers, il fut décidé que l'officier russe se contenterait d'une réparation d'honneur. M. Due réfléchit quelques instans et formula ainsi sa phrase : « Si j'avais su que le plaignant fût un officier, ce qu'on ne pouvait deviner ni à son costume ni à sa conduite, je ne lui aurais pas appliqué ce vigoureux soufflet. » Cette réparation, si singulière qu'elle fût, parut suffisante au colonel; l'offensé ne lui inspirait sans doute qu'un intérêt médiocre, et ce qui se passa ensuite justifie très bien son indifférence. L'officier insistait encore; avait-il compris la leçon que M. Due lui donnait? trouvait-il cette réparation encore plus désagréable que l'outrage reçu? Non, la réparation lui déplaisait parce qu'elle était faite simplement en paroles. Il lui semblait, disait-il, qu'un dédommagement lui était dû, et il l'évaluait à cinq roubles. — C'est infâme! s'écria le colonel indigné, et d'un geste il chassa le misérable; puis, se tournant vers nous tout rouge de honte : « Vous devez avoir, messieurs, une singulière idée du sentiment de l'honneur chez nos officiers, mais veuillez considérer l'origine de cet homme et de ses pareils. Ce sont de grossiers paysans; quand ils ont servi dix ans comme simples soldats, et ensuite comme sous-officiers, sans donner lieu à aucune plainte, ils passent au grade de sous-lieutenant, et viennent garder ici les redoutes de la frontière. Ils ne remplissent pas de fonctions dans l'armée active. »

L'explication du colonel n'efface pas la fâcheuse impression d'une telle scène. Il n'est pas besoin de citer la France, il n'est pas nécessaire de rappeler les soldats de nos villages devenus des maréchaux et des princes; les pays sont rares, Dieu merci, où le plus grossier des paysans n'est pas transformé par l'épaulette qu'il porte. Cette histoire d'un lieutenant qui estime son honneur à cinq roubles jette une sinistre lumière sur les résultats du despotisme. Chez nous, le paysan devient soldat, le soldat devient officier, et sur le chemin de l'honneur il marche de pair avec ses chefs; en Russie, le pauvre serf dégradé par ses maîtres a beau conquérir à force de patience et de zèle son grade de sous-lieutenant, quelque chose lui manque et lui manquera toujours.

Par le commerce d'Astrakhan, la Russie a de continuelles relations avec la Perse et l'Inde; c'est la première étape de la route qui peut conduire un jour les tsars au seuil des possessions anglaises. Aussi Persans et Hindous ne manquent pas dans la foule bigarrée qui remplit ce caravansérail. Il y en a de toutes les conditions. A côté du marchand d'Ispahan qui vient vendre ses étoffes, voici un ancien vizir du chah, exilé aujourd'hui pour avoir conspiré contre son maître. Il s'appelle Mirza Abdulla, et en souvenir du poste éminent qu'il a occupé naguère, il a ajouté à son nom le titre de *vezirof*. Mirza Abdulla Vezirof est professeur de langue persane au gymnase d'Astrakhan. M. Hansteen, auquel le vizir déchu a adressé une magnifique épître tout ornée des fleurs de la rhétorique orientale, a pu savoir de lui bien des choses sur la situation intérieure de la Perse, — de même qu'il a entrevu un coin du tableau de l'Inde, grâce à ce misérable fakir, qui, depuis douze années déjà, vivait à Astrakhan au fond d'une tanière humide et dans une posture à se briser l'épine dorsale. — Ces Persans et ces Hindous, M. Hansteen les retrouve encore en Géorgie, dans cette presqu'île d'Apchéron, où de pieux solitaires passent leur vie en adoration devant un feu qui brûle toujours. Recueillons sur ce phénomène étrange les observations du savant norvégien.

« Ce feu éternel est peut-être une apparition unique sur la surface du globe. Le gouffre où il brûle présente l'aspect d'un ovale irrégulier dont la longueur est de cent vingt pieds environ; il n'a guère plus de neuf pieds de profondeur. Ce sont presque partout des rochers qui forment les parois du gouffre. Le feu n'y brûle pas toujours avec la même intensité; les flammes les plus hautes s'élèvent à dix-huit pieds. Cette combustion perpétuelle ne creuse pas le fond du sol et ne dissout pas les rochers du gouffre; on voit seulement à la surface de la terre des débris de pierres calcaires amollies et brisées en morceaux. Ce feu ne donne ni fumée ni odeur. Les matériaux qui l'entretiennent se retrouvent dans toute la contrée à deux verstes à la ronde; il suffit de creuser un peu le sol et d'en approcher un objet embrasé, soudain une flamme éclate, et elle continue de brûler jusqu'à ce qu'on la recouvre de terre. Il est vraisemblable qu'on pourrait éteindre le gouffre de la même manière et le rallumer aussi à volonté. Une chose digne de remarque, c'est qu'aux bords même de ce gouffre toujours brûlant on voit croître un gazon vert et vigoureux, et qu'on trouve à cinq cents pas deux sources d'une eau excellente avec un grand jardin d'une riche fertilité. Auprès du gouffre habitent constamment quelques adorateurs du feu; les uns sont de mystiques Hindous, les autres sont tout ce qui reste des anciens Persans, obstinés disciples de Zoroastre, qui reconnaissent dans le feu en général un symbole de la Divinité. Ils vivent dans de petites huttes bâties tout autour du gouffre et seulement à quelques pas du bord. Au milieu de l'une de ces huttes, les ermites ont pratiqué un trou et l'ont recouvert de deux ou trois pierres sur lesquelles est placée une marmite; c'est là qu'ils font leur cuisine. Ils allument un brin de paille et le jettent sous la marmite; le feu prend

aussitôt sans odeur ni fumée, et les alimens y sont cuits plus vite qu'à un feu de bois. Pour éteindre le foyer, il suffit de fermer l'ouverture. Les solitaires se chauffent à ce feu pendant l'hiver. Il ne leur faut pas non plus d'autre lumière pour éclairer leurs cabanes : chacun plante dans la terre au pied de son lit un roseau dont l'extrémité supérieure est enduite d'argile; on y met le feu, et le roseau brûle sans se consumer.

« La contrée présente encore un autre phénomène bien remarquable. Après de douces journées d'automne, quand l'air du soir est tiède, les champs qui entourent la ville de Bakou semblent être tout en flammes. Souvent on dirait que des masses de feux roulent du haut des montagnes, puis toute la chaîne des monts est illuminée d'une claire lumière bleuâtre. Ces flammes innombrables, les unes isolées, éparses, les autres réunies en un foyer ardent, couvrent parfois toute la plaine pendant les chaudes et sombres nuits, et inspirent une terreur profonde à tous les animaux. Ce phénomène dure environ quatre heures après le coucher du soleil. C'est en octobre et en novembre qu'a lieu le plus souvent cette apparition merveilleuse, pourvu que le vent d'est ne souffle pas. »

M. Hansteen a fait encore plus d'une observation intéressante aux environs d'Astrakhan; il a visité les colonies allemandes des bords du Volga, il a vu à Sarepta une communauté de frères moraves, il a même recueilli de curieux renseignemens sur une colonie française établie naguère en ces contrées et entièrement disparue à l'heure qu'il est. Est-ce donc quelque fléau, quelque peste meurtrière qui a emporté ces malheureux? Non, la colonie s'est peu à peu dispersée, tous les colons, hommes et femmes, ayant été attirés dans de riches familles de Russie et de Sibérie en qualité de précepteurs et de gouvernantes. Si ces paysans, dit M. Hansteen, ne parlaient pas mieux leur langue que les colons souabes ou saxons du Volga ne parlent la langue allemande, les jeunes princes et les jeunes princesses confiés aux soins de ces braves gens ont dû recevoir de singulières leçons. Il paraît que cet allemand, mélangé de russe et de tartare, est devenu le plus burlesque des patois. Je serais bien tenté de suivre encore M. Hansteen, mais décidément ce serait s'éloigner beaucoup trop de la Sibérie; laissons-le donc continuer sa route d'Astrakhan à Moscou, de Moscou à Saint-Pétersbourg; laissons-le, quoi qu'il en coûte de se séparer d'un tel guide, laissons-le peindre avec son observation précise et sa grâce affectueuse maintes figures de l'aristocratie moscovite, maints personnages du monde officiel et de la cour; laissons-le se présenter à l'audience du tsar Nicolas et de la tsarine Alexandra, et, après avoir séjourné avec M. Hansteen chez les brillantes races nomades de la Sibérie inférieure, allons visiter avec M. Castrén les sauvages de la Sibérie du nord. Seulement, puisque j'ai raconté la mauvaise réception faite à M. Hansteen deux années auparavant par M. le comte Cancrin, je dois dire que le célèbre ministre mit l'empressement le plus honorable à réparer ses torts. Il

combla de politesses l'illustre savant de Christiania et fit porter chez lui des curiosités d'histoire naturelle dont s'enrichirent les musées de la Norvége.

II. — LA SIBÉRIE DU NORD. — OSTIAKES ET TONGUSES, JAKOUTES ET SAMOYÈDES.

Les tribus nomades qui occupent le sol de la Russie asiatique sont aussi nombreuses et aussi mal connues que les populations du Caucase. Les Tcherkesses de la Mer-Noire et les Tchetchens du Daghestan appellent leur pays *la Montagne des langues;* c'est aussi une vraie tour de Babel que cette Sibérie du nord, où se mêlent tant de races et tant d'idiomes. Voilà bien l'*officina gentium* dont parlent les chroniqueurs. Ce ne sont pas encore des peuples, on ne rencontre là que des élémens informes; mais ces élémens se façonnent et s'organisent de jour en jour. Déjà, si l'on compare les récits des voyageurs les plus récens avec les descriptions des savans ethnographes du dernier siècle, Muller, Fischer et Stollenwerck, on est frappé des progrès accomplis par ces hordes vagabondes. Surtout il y a une certaine unité qui se prépare; ces divisions sans nombre semblent faire place à des groupes. Si les Kirghises, les Bouriates, les Kalmoucks sont les peuplades les plus importantes de la Sibérie inférieure, on peut signaler au nord quatre familles principales auxquelles se rattachent toutes ces tribus éparpillées naguère des monts Ourals au Kamtchatka. Ce sont d'abord, au milieu même de la Sibérie, les Ostiakes à l'ouest, les Tonguses au centre, les Jakoutes à l'est, puis, à l'extrémité septentrionale, tout le long des côtes de l'Océan, de la Mer-Blanche à la mer de Kara et de la mer de Kara à l'embouchure de la Léna, l'immense tribu des Samoyèdes.

Lorsqu'on part de Tobolsk en se dirigeant vers le nord, on rencontre bientôt le groupe des Ostiakes. M. Castrén, qui les a étudiés avec une rare sagacité, signale chez eux des institutions très originales. Malgré le nom commun qu'ils portent, les Ostiakes se divisent en une multitude de tribus; seulement, pour remédier à un inconvénient que le voisinage des Russes leur a fait mieux comprendre, ils ont établi un principe d'unité en organisant ce qu'il appellent des *familles* ou des *races*. M. Castrén traduit le mot ostiake par un mot russe qui répond à l'expression allemande *geschlechter*. Chacune de ces *races* se compose d'un certain nombre de familles qui se rattachent de près ou de loin à la même origine. Il en est qui embrassent plusieurs centaines de membres, et quelquefois plus de mille. Lorsque les *races* sont si nombreuses, les individus qui en font partie ne savent pas toujours très exactement la nature des liens qui les unissent; n'importe, ils se traitent en parens, ne se marient jamais entre eux, et considèrent comme un devoir impérieux de se prêter une

mutuelle assistance. Tous les membres de la *race* vivent rapprochés les uns des autres et presque groupés sur un seul point, même dans la saison de l'année où ils reprennent leur vie errante. C'est comme une vaste communauté où le riche distribue une part de ses biens aux indigens; non pas qu'il y ait beaucoup de riches parmi les Ostiakes, la tribu est généralement pauvre, on n'y vit guère qu'au jour le jour, et le secours que se prêtent les membres d'une même *race* consiste surtout à partager fraternellement le butin de la journée, le produit de la chasse ou de la pêche. « Une chose digne de remarque, ajoute M. Castrén, c'est qu'on ne voit jamais un Ostiake demander l'aumône; chacun a le droit de jouir du bien de son voisin, et ce communisme naïf, tempéré par la douceur naturelle à ces tribus, est pratiqué d'une façon si régulière que jamais aucune querelle n'y fait couler le sang. »

Au reste chaque *race* a son chef, son président, le *starchina*, respecté de tous et chargé de maintenir l'ordre. Si une contestation s'élève, le *starchina* écoute les deux parties et rend aussitôt son arrêt, sans autres formalités juridiques. Le plus souvent les adversaires se soumettent; mais si la décision du *starchina* ne ramenait pas la concorde, on a la ressource de porter la cause devant le *prince*. Plusieurs *races*, établies sur des territoires rapprochés, reconnaissent de temps immémorial un chef commun qu'ils nomment ainsi. La Russie elle-même a consacré leurs droits. Les princes des Ostiakes d'Obdorsk et de Kunovat montrent avec fierté un diplôme de Catherine II qui les autorise à garder ce titre. Ce sont les princes qui jugent en dernier ressort tous les procès, qui prononcent toutes les sentences définitives, excepté les sentences de mort. Leur premier office est d'empêcher toute hostilité entre les *races*, de distribuer les territoires, de régler les questions de pêche et de chasse. Tous les *starchinas* leur sont soumis; quant à eux, ils dépendent du gouvernement russe et du tribunal du district. La dignité de prince se transmet à titre héréditaire; si le prince ne laisse pas de fils ou que son fils soit mineur, la commune choisit un de ses plus proches parens. Ni le prince ni les *starchinas* ne reçoivent de traitemens réguliers, mais les dons volontaires ne leur manquent pas.

La parenté n'est pas le seul lien qui réunisse les membres d'une même *race*, chacune d'elles a ses dieux et son culte. Ces dieux, placés dans une des huttes de la tribu, sont adorés par les familles avec des sacrifices et autres cérémonies religieuses. Celui à qui est confiée la garde de cette hutte sacrée, à la fois prêtre, prophète et médecin, est presque considéré lui-même comme une divinité. La magie joue un grand rôle dans la religion des Ostiakes; ce prêtre-médecin est avant tout un sorcier. A ces grossières pratiques les Ostiakes, s'il faut en croire M. Castrén, associent des idées plus élevées. Au-

dessus de ces divinités particulières à chaque famille et servies par des magiciens, il y a le dieu supérieur, le grand dieu, *Turum*, qui gouverne tous les mortels et règle les destinées du monde. Si ce n'est pas à lui qu'on adresse les prières, c'est qu'aucune prière ne peut modifier les décrets de sa volonté immuable. Sans doute il suit l'homme en tout lieu, ni le bien ni le mal ne lui échappent, il ne dédaigne pas de rendre justice aux plus humbles; mais sa majesté est incommunicable, et l'inflexible justice est sa règle. Pourquoi lui offrir des sacrifices? La seule chose qui ait de la valeur à ses yeux, c'est le mérite intérieur de l'homme (*Ihm gegenüber gilt nichts als das innere Verdienst des Menschen*). Les Ostiakes, sans trop s'inquiéter de la logique, en concluent qu'il est d'autres divinités plus accessibles à l'homme, et qu'on peut fléchir par des offrandes. Chaque *race*, chaque famille a les siennes; il arrive souvent aussi que tel individu a ses divinités particulières. Les idoles des *races*, les plus brillantes, comme on le pense bien, sont de grossières statues de bois, revêtues d'étoffes écarlates et couvertes de colliers et d'ornemens. La cabane qui leur sert de temple est ordinairement placée dans des lieux peu fréquentés, inconnus des Russes et des tribus voisines. Si les familles n'ont pas de huttes, on les place sous des tentes, quelquefois même en plein air, mais dans des retraites profondes où on les croit en sûreté. M. Castrén, dans son voyage à Obdorsk, ayant eu à traverser une forêt, se trouva tout à coup au milieu d'une assemblée d'idoles; autour de ces statues, sur les branches et jusqu'à la cime des arbres, on voyait des peaux de rennes avec leurs têtes garnies de ramures. Non loin de là campait une pauvre famille d'Ostiakes dont ce bois sacré était la propriété commune.

Cette multitude de dieux que les familles se créent selon leurs caprices ou leurs besoins semble rappeler çà et là, sauf le charme de l'invention, le polythéisme des Hellènes. Il y a les divinités qui protégent les rennes, il y a celles qui font tomber la proie sous les flèches du chasseur, il en est d'autres qui règnent sur les grands fleuves et qui procurent les pêches miraculeuses; celles-ci guérissent les malades, celles-là accordent aux femmes la fécondité. Les Ostiakes aiment leur religion et la défendent obstinément contre les Russes; dans les villes même, à Obdorsk par exemple, il y a peu de convertis. Une chose triste à signaler, c'est que la conversion des Ostiakes au christianisme gréco-russe est amenée ordinairement par les motifs les plus grossiers. L'eau-de-vie des Russes est sur ces sauvages un puissant moyen de séduction. M. Hill a consigné ce fait à propos des tribus mahométanes de la Sibérie du sud; M. Erman nous donne le même renseignement sur les Ostiakes. « A Répolovo, dit le voyageur prussien, toutes les huttes étaient vides. On nous dit que les hommes étaient allés à la pêche, et que les femmes célé-

braient je ne sais quelle fête dans les cabarets. Nous entrâmes dans une salle étroite et sombre où un Russe, assis derrière un comptoir, débitait de l'eau-de-vie à une quinzaine de femmes ostiakes. Elles avaient déjà dépensé le peu d'argent dont elles pouvaient disposer; elles m'en demandèrent, et je leur distribuai quelques pièces. Transportées de joie, elles voulurent se montrer dignes de notre bienveillance en faisant acte de bonnes chrétiennes. A chaque verre qu'elles se versaient, elles venaient à nous, et faisaient le signe de la croix avec une solennité, avec une componction des plus comiques. » M. Erman a beau rire, une telle dégradation inspire plutôt la tristesse et le dégoût. Les Russes, si empressés à protéger leurs coreligionnaires sur les rives du Bosphore, ne devraient pas oublier qu'ils ont à remplir un office plus urgent, s'ils veulent contribuer au travail commun de la civilisation; c'est à eux de porter la loi du Christ aux barbares de l'Asie, et cette étrange façon d'évangéliser les Ostiakes peut inspirer des doutes sérieux sur la sincérité de leur propagande religieuse dans l'empire ottoman.

Continuons de l'ouest à l'est, franchissons les forêts et les steppes des Ostiakes, traversons le Jéniséi; nous voici chez un des peuples les plus curieux de la Sibérie du nord. Quelle est cette race vive, joyeuse, spirituelle, et qui ressemble si peu aux Ostiakes? Ce sont les Tonguses. Ils présentent, dit-on, de singuliers rapports avec les vagabonds que l'Allemagne appelle des *zigeuner*, l'Espagne des *gitanos*, et la France des bohémiens. Plusieurs voyageurs, frappés de cette conformité, ont essayé d'établir que les *zigeuner* et les Tonguses provenaient d'une même origine. C'est une erreur pourtant, et une erreur dont les Tonguses pourraient se plaindre. Le tableau que M. Erman a tracé de ces peuplades incultes est plein d'une grâce attrayante. Le jour où les Russo-Sibériens auront achevé d'attirer à eux toutes les peuplades vagabondes qui les entourent, les Tonguses joueront un rôle dans cette Sibérie renouvelée. Ils sont déjà respectés par les Russes, et savent maintenir leurs droits sans vaine jactance. M. Erman a vu à Gorbovsk des Russo-Sibériens obligés de payer l'impôt à un chef de Tonguses, afin de pouvoir chasser sur les terres de sa tribu. — Ces Tonguses, dit-il, sont plus avisés et plus intelligens qu'on ne pense; ils n'abandonnent aucune des prérogatives que le gouvernement leur accorde, et quand ils rencontrent un chasseur russe dans leurs forêts, ils ne manquent jamais de lui jeter cette question : Qui t'a invité? A la fois libres et soumis à une sorte de constitution patriarcale, ils profitent volontiers du contact des Russes sans cesser d'être eux-mêmes. Il y a cependant plusieurs points où les Tonguses se sont déjà complétement mêlés aux vainqueurs; à Arki, par exemple, le gouvernement russo-sibérien, afin de civiliser plus aisément ces hordes errantes, a établi des

postes de Cosaques qui les obligent à mener une vie sédentaire. Aujourd'hui les Tonguses sont unis par des mariages à ces Cosaques d'Arki, et pas un d'eux ne songe à reprendre ses courses vagabondes.

Les Tonguses ont l'esprit ouvert, l'imagination prompte, et ils sentent vivement la nature. M. Erman traversait leur pays aux premiers jours de mai, c'est-à-dire à l'heure où les glaces se rompent et roulent vers l'Océan avec les flots délivrés du Jéniséi, à l'heure où le soleil commence à réchauffer la terre, où les neiges fondent et s'évaporent, où la steppe fait briller les prémices de la végétation nouvelle; à voir la joie naïve des Tonguses, on se serait cru en Souabe, aux bords du Neckar, sous les chênes de la Forêt-Noire, enfin dans une de ces contrées d'Allemagne où le retour des brises printanières est comme une fête publique. Les jeunes filles et les femmes, fort peu soucieuses de leur toilette tant que l'hiver les tenait enfermées, sortaient gaiement des pauvres huttes, allaient se laver dans l'eau du fleuve dégagée de sa croûte de glace, et se paraient de leurs plus riches vêtemens pour faire honneur aux beaux jours. On voyait reparaître les habillemens tonguses ornés de perles et de plaques de métal. Les Tonguses, hommes et femmes, aiment singulièrement tout ce qui brille; leurs caftans et leurs robes de peau de renne sont toujours couverts de broderies, de verroteries splendides, dont la disposition atteste un goût inné de l'élégance. M. Erman, qui a eu tout le loisir de voir les Tonguses dans leur vie de chaque jour en traversant les montagnes de l'Aldan, a été constamment charmé de leur douceur et de la vivacité de leur esprit. Il lui arriva plusieurs fois de se trouver au milieu d'eux sans interprète, les Tonguses le comprenaient toujours à demi-mot. Ces braves gens, avec un enjouement moitié respectueux, moitié plaisant, l'avaient surnommé *le chercheur d'étoiles;* son arrivée était signalée de proche en proche à toutes les tribus éparses dans le pays qu'il allait parcourir, et *le chercheur d'étoiles* trouvait partout un accueil empressé.

M. Erman, qui est un savant des plus lettrés, a très bien senti la grâce de ces mœurs primitives; il les compare à la simplicité du monde naissant, et il a toujours sur les lèvres une phrase d'Hérodote, un vers de l'Odyssée, pour peindre ses Tonguses. Il a fait plus, il a recueilli chez eux des traces de poésie populaire, entre autres la plainte d'une jeune fille séduite et abandonnée par un Russe. Il faut que ce caractère sympathique des Tonguses n'ait rien d'exagéré, car je lis dans une autre partie du récit de M. Erman que le gouverneur de Krasnojarsk, M. Alexandre Petrovitch Stepanov, écrivain de mérite et peintre fort habile de la nature sibérienne, avait composé des vers touchans pour les Tonguses de son district. Il s'adresse surtout aux tribus de la montagne, à celles qui, malgré la vivacité com-

municative de leur esprit, conservent encore une attitude farouche en face des Russes. « Venez à moi, leur dit-il, venez du haut de vos rochers vous asseoir au bord de nos fleuves, venez et soyons amis. Vous trouverez en moi un frère; moi aussi, comme vous, je redoute les hommes; nous saurons nous entendre... » Ces vers de M. Stepanov sont précieux à recueillir; ils ne prouvent pas seulement les sympathies que les Tonguses inspirent aux conquérans de la Sibérie, ils contiennent aussi un indice de la conduite des Russes avec les tribus barbares. Il y a dans le caractère russe, on ne saurait le nier, une singulière force d'assimilation; au lieu d'opprimer les races inférieures, comme les Espagnols et les Anglais de l'Amérique, ils se mêlent à ces hommes primitifs, ils prennent leur costume et leur langue. Cela est visible surtout dans la Russie d'Asie, et rien ne fait plus honneur à l'humanité des Russo-Sibériens. M. Hill en est émerveillé; sa fierté de citoyen anglais ne l'empêche pas de proclamer sur ce point la supériorité de l'esprit russe et les avantages que la politique des tsars doit en retirer un jour.

Les Jakoutes ne sont pas aussi vifs, aussi enjoués, aussi intelligens que les Tonguses, mais il y a chez eux la même douceur de caractère. M. Hill, se dirigeant vers le Kamtchatka, a fait le long et pénible voyage d'Irkutsk à la mer d'Ochotsk avec une escorte de Jakoutes, et il a eu le temps d'apprécier, soit chez ses guides, soit dans les stations et les villages, le génie sympathique de cette race. C'est une véritable expédition qu'un voyage d'Irkutsk à Ochotsk; il faut traverser des forêts immenses habitées par des ours, de vastes plaines marécageuses où les chevaux ne peuvent avancer que pas à pas; sans le courage, l'industrie et le dévouement des Jakoutes, M. Hill eût infailliblement péri. Avec leur naïve candeur, ces Jakoutes sont d'une bravoure intrépide; ils n'ont qu'un simple couteau de chasse pour lutter contre l'ours, et ils ne craignent pas de l'attaquer corps à corps. Une chose vraiment touchante, c'est leur tendresse toute cordiale pour leurs chevaux. Je détacherai ici une jolie page de l'écrivain anglais. M. Hill et ses compagnons viennent d'arriver à Jakutsk; les chevaux qui les ont conduits jusque-là à travers tant de difficultés et de périls sont harassés de fatigue; on les remplace par des chevaux frais, et les voyageurs reconnaissans, avant de se séparer de ces fidèles serviteurs, vont leur faire leurs adieux.

« Ils étaient attachés à un tronc d'arbre, et se tenaient là, dans une complète immobilité, la tête penchée vers la terre. Ils semblaient à moitié éveillés, à moitié endormis. Nous leur adressions maintes paroles d'affection et de regret, nous prenions plaisir à soulever leurs longues crinières blanches, qui leur tombaient des deux côtés jusqu'aux genoux; nous étions heureux, ne pouvant faire autre chose, de les caresser, et de les caresser encore. Pendant que nous étions occupés ainsi, nos Jakoutes arrivèrent pour remplir le

même devoir, et leurs adieux, il faut le confesser, furent bien autrement expressifs que les nôtres. Au lieu de prodiguer comme nous de vaines paroles et de vains regrets, ces braves gens passèrent leurs bras autour du cou des chevaux, — chacun s'attachant surtout au cheval qui l'avait porté, — et ils les embrassaient, ils les caressaient aussi tendrement, aussi affectueusement que s'ils avaient eu affaire à des créatures de même race. Tout n'était pas encore terminé. Un des Jakoutes, nous voyant imiter leur exemple, vint à moi, mit la main sur mon épaule, et prononça quelques mots que je ne compris pas. Alors, levant le bras droit et montrant le ciel, il prononça le mot *Tagarra*, qui signifie *Dieu* dans la langue des Jakoutes; puis, avec une expression de sympathie morale telle que je n'en ai jamais vu de plus belle sur les traits de l'homme le plus affectueux, il essaya de m'expliquer ses paroles. Je pouvais bien deviner à peu près le sentiment général qui l'inspirait, mais je ne réussissais pas à le comprendre distinctement. Voyant cela, il reprit encore son explication, et ce fut cette fois sous une forme que l'esprit le moins pénétrant n'eût pas manqué de saisir. Il répéta la même phrase, mit la main sur mon épaule, sur la sienne, sur celle du cheval, et montra du doigt la voûte céleste. Il était évident qu'il disait : Nous sommes tous les trois les enfans d'un même père, et nous devons être bons et affectueux les uns envers les autres. »

On a dit souvent qu'il y a un christianisme naturel indépendant des dogmes et des églises, non pas seulement le christianisme de ces âmes supérieures qui ont su s'élever sans le secours de la révélation aux plus hautes sublimités du monde moral, non pas seulement le christianisme de Platon et de Virgile, mais celui des simples d'esprit; ce christianisme-là, M. Erman et M. Hill l'ont rencontré plus d'une fois chez les Jakoutes. De tels hommes n'étaient-ils pas bien préparés à comprendre l'Évangile ? Nous flétrissons la cruauté des hommes qui persécutent les catholiques de Pologne et les protestans des provinces baltiques; la justice veut que nous signalions l'humanité des Russes dans leurs rapports avec les tribus de la Sibérie. Rappelez-vous les Espagnols du XVIe siècle portant le christianisme chez les Indiens; la croix, comme un symbole de haine, s'avance entourée de glaives sanglans, et d'innocentes peuplades sont exterminées au nom de *celui* qui est venu sauver les hommes. Les Russo-Sibériens au contraire attirent les sauvages à la civilisation; ils les traitent comme des frères plus jeunes, ils leur prennent la main et les conduisent; puis un beau jour, quand ils croient l'heure propice pour cette transformation, ils déclarent que ces idolâtres sont admis dans le sein de la religion de Jésus-Christ. C'est ce qui est arrivé pour les Jakoutes. A coup sûr, cette façon de convertir les gens sans les prévenir a quelque chose de singulier et de bouffon; qui ne préférera pourtant ces procédés sommaires aux odieuses croisades de l'Amérique? Un jour donc, — M. Hill, à qui j'emprunte ces détails, ne dit pas si ce fut sous le règne d'Alexandre ou de Nicolas, mais le fait, malgré l'absence

d'indications précises, n'en mérite pas moins d'être consigné, — un jour, quand on se fut assuré en mille occasions que les Jakoutes possédaient ce christianisme naturel dont je viens de parler, un ukase impérial proclama que *la bonne et loyale nation des Jakoutes était jugée digne d'entrer dans l'église russe, qu'elle ferait partie dorénavant de la famille chrétienne du tsar et jouirait des mêmes priviléges que ses autres enfans.*

Reste toujours la question de savoir si cette conversion ainsi imposée par un décret pourra produire des résultats. Tous les Jakoutes sont-ils entrés dans cette église qui s'est ouverte pour eux? Il serait difficile de l'affirmer; ce qui paraît démontré du moins, c'est que leurs progrès dans la civilisation deviennent chaque année plus rapides. Les Jakoutes sont actifs et industrieux; M. Erman les a vus façonner les métaux avec une singulière habileté. La polygamie, autorisée par la religion nationale, a presque entièrement disparu; on n'en retrouve les traces que chez les Jakoutes du nord, chez ceux qui confinent aux Samoyèdes, et qui par conséquent ne subissent pas l'action des Russo-Sibériens. Quant aux Jakoutes des villes, ils sont déjà à moitié russes et presque tous sont chrétiens. La ville de Jakutsk, qui est le centre de leur territoire, possède une population de quatre mille âmes, issue presque tout entière du mélange des Jakoutes et des Russes; les Russes *purs* y sont extrêmement rares. Il y a deux petites écoles dans la ville, l'une pour les laïques, l'autre pour les jeunes gens qui se destinent au sacercode. Dans l'école des laïques, on n'apprend guère qu'à lire et à écrire le russe, la langue jakoute n'ayant pas encore trouvé un grammairien qui en réglât la syntaxe et l'orthographe; malgré cela, ce sont surtout des enfans jakoutes qui fréquentent cette école. Ne sont-ce pas là des résultats importans? Et si l'on songe que cette propagande des Russo-Sibériens s'exerce de tous côtés chez les Ostiakes, chez les Tonguses, chez les Samoyèdes eux-mêmes, si l'on songe que les voyageurs dont nous interrogeons les souvenirs ont vu seulement une partie de ces immenses contrées et quelques familles de ces tribus éparses, ne faut-il pas reconnaître que la conquête morale de la Sibérie, commencée il y a cinquante ans environ, a été presque aussi rapide que la victorieuse invasion de Jermak au XVIe siècle?

Nous arrivons enfin dans les plaines de l'extrême nord, et ici c'est une race toute différente qui va s'offrir à nous. Les Ostiakes, les Tonguses, les Jakoutes, comme les Kirghises et les Kalmoucks, sont des peuples Tartares ou Mongols; les Samoyèdes sont de race finnoise. Unis par les liens du sang aux Lapons, aux Karéliens, aux Murmanses, aux tribus de la Tundra, à maintes peuplades mixtes de la Russie du nord, ils habitent les points les plus septentrionaux de l'Europe et de l'Asie, et le long territoire qu'ils occupent s'étend

de la Mer-Blanche au Kamtchatka. Saluons d'abord notre guide, le docte et vaillant M. Castrén. Il faut certes un rare dévouement pour aller étudier des problèmes d'ethnographie et de linguistique en ces sauvages contrées; non pas que les Samoyèdes soient moins hospitaliers que les Jakoutes ou les Tonguses, mais quel climat! quelles tempêtes! quelles routes plus sombres et plus désolées que les cercles de l'enfer dantesque! *Ferreus ille fuit...* Il devait être aguerri aux privations et aux périls celui qui, volontairement et pour enrichir la science de quelques notions précises, s'aventura tout seul dans ces déserts de glace.

Le jour où M. Castrén partit de la petite ville russe de Mesen pour entrer dans le pays des Samoyèdes, une voiture attelée de deux chevaux l'attendait devant la maison du directeur de la police. Bien que le froid fût excessif, ce spectacle inusité avait rassemblé toute la ville. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous étaient là, entourant l'équipage et jetant des regards curieux par les vitres des fenêtres, pour apercevoir le hardi voyageur ou le malheureux condamné. Ils eurent à stationner ainsi plus de deux heures. Pendant ce temps-là, des agens de police allaient et venaient de la maison à la voiture, portant des malles, des bagages, et disposant tout dans les caissons. Plus de doute, c'était un exilé. M. Castrén parut enfin, et tout en donnant ses derniers ordres aux agens, il put entendre, comme un présage sinistre, les réflexions de la foule. « Quoi! si jeune et déjà exilé en Sibérie! disait une vieille. — On dit qu'il y restera longtemps, répondait sa voisine; quand il en reviendra, ce ne sera plus qu'un vieillard, et alors, le malheureux, qu'aura-t-il à demander à son pays? — Qui sait, disait un autre, pour quelle faute il a été condamné? » Là-dessus, chacun eût brodé son histoire, si l'un des assistans n'eût expliqué à sa manière la mission de M. Castrén : « J'étais l'autre jour chez Alexis Vassiljevitch lorsque ce voyageur entra. Ce n'est pas un exilé, je vous le jure. Vous savez qu'Alexis a passé vingt ans de sa vie dans la Tundra; l'étranger lui demanda tous les noms des fleuves, des montagnes, et les écrivit dans un livre. Alexis lui indiqua aussi dans quelles montagnes il y a du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent, et il se mit encore à écrire tout cela sur son papier. S'il va en Sibérie, c'est pour chercher ce qu'il y a dans les montagnes. » Malgré ces affirmations précises et le ton convaincu de l'orateur, les exclamations de pitié recommençaient de plus belle. On le plaignait sur tous les tons, et non-seulement lui, mais tous ceux qu'il avait laissés dans son pays, ses parens, ses frères, sa femme surtout, sa pauvre femme désespérée. Puis quelques indigens en guenilles vinrent lui demander l'aumône. « Nous prierons pour toi, disaient-ils, et la mère de Dieu t'accompagnera, elle exauce les prières des pauvres. » M. Castrén leur distribua quelques

pièces d'argent, et la voiture partit. Comme il se retournait pour jeter un dernier regard sur la contrée, il aperçut une rangée de mendians agenouillés qui priaient à haute voix pour le voyageur. Au même instant, un son monotone et lugubre retentit dans les airs; c'était la cloche de vêpres, tous se découvrirent et se signèrent. « Le chant de la bénédiction, dit M. Castrén, vint encore jusqu'à moi, mais bientôt je n'entendis plus que la mélodie sourde et prolongée de la cloche. »

Cette page si simple et si dramatique à la fois emprunte un intérêt plus vif encore à la destinée de M. Castrén. Le jeune savant n'était pas exilé, mais ce climat fatal à tant de proscrits devait briser avant l'âge cette noble et laborieuse existence. Ce sont les fatigues de la Sibérie qui l'ont tué; les *Reisen im Norden* sont le testament de l'intrépide philologue. On n'y trouve du reste, à part ce pressentiment que j'indiquais tout à l'heure, aucune trace de lassitude ou de tristesse. La vaillante nature du savant s'y épanouit plutôt avec une sorte de sérénité joyeuse. Quelle grâce et quelle liberté d'esprit! Si j'avais à apprécier le livre tout entier, j'aimerais à déployer ces vives peintures des Finnois, des Karéliens, des Russes septentrionaux; je raconterais le touchant et poétique épisode d'une famille de pasteurs protestans chez les Lapons, je détacherais enfin plus d'un excellent tableau de genre où la finesse de l'observateur est mise en relief par la gaieté du peintre. Voyez surtout cette description d'un carnaval russe à Kola, la dernière ville du monde civilisé! Sur les pentes escarpées de la montagne, jeunes gens, jeunes filles, jeunes femmes, parés de leurs plus riches caftans, de leurs plus belles jaquettes bariolées, glissent, rapides comme l'éclair, dans des traîneaux emportés par des rennes. L'agilité, l'adresse, l'audace victorieuse, excitent les transports des spectateurs; mais que de rires aussi, que de moqueries et de huées quand deux traîneaux se rencontrent et que les maladroits vont rouler dans la neige! Maints épisodes pleins de grâce se détachent de la mêlée bruyante. Ici, c'est un jeune Russe qui, debout, les courroies à la main et fier du dépôt qui lui a été confié, fait voler sur le chemin périlleux sa fiancée, rouge d'orgueil et de plaisir; le ruban qui retenait les cheveux de la jeune fille vient de se dénouer, et les blondes tresses flottent au vent. Là, c'est une belle amazone qui dirige elle-même son traîneau rapide aux applaudissemens d'une foule enthousiaste... Mais c'est en Sibérie que nous devons suivre notre guide; oublions les élégantes et intrépides jeunes filles de Kola, nous voici au milieu des grossiers Samoyèdes.

Les Russo-Sibériens ont encore fort à faire avant d'accomplir la conquête morale des Samoyèdes. Ne cherchez ici ni la gravité affec-

tueuse du Jakoute, ni l'aimable vivacité du Tonguse; le premier trait qui vous frappera chez cette malheureuse race, c'est l'ivrognerie et la stupidité. Tous ces habitans de l'extrême nord, Lapons, Karéliens, Russes de la Mer-Blanche, sont hébétés par l'alcool; mais nulle part cette dégradation de l'espèce humaine n'est plus hideuse qu'en Sibérie. La demeure du Samoyède, c'est le cabaret; quand le gouvernement russe fait fermer le débit d'eau-de-vie dans un village, tous les Samoyèdes des environs émigrent vers un village plus favorisé, véritable désertion en masse qui anéantit subitement le petit commerce des paysans sibériens. Avant de partir de Mesen, M. Castrén cherchait un Samoyède qui pût lui servir d'interprète; on lui indique à quelques verstes de la ville le petit village de Somsha, il s'y rend aussitôt et trouve le village tout entier dans la léthargie brutale de l'ivresse. Un jour, il pense avoir trouvé son affaire; deux heures après, l'interprète tombait à ses pieds ivre-mort. Dix fois il renouvelle ses tentatives, dix fois il obtient le même succès. N'y a-t-il donc pas dans ces tribus une seule créature humaine? S'il y en a une, dit-il, je la trouverai. Il rassemble les principaux Samoyèdes du pays, leur montre ses papiers revêtus du sceau de l'empereur, et il leur ordonne, au nom du maître, de lui amener sans délai le plus sobre et le plus intelligent d'entre eux. Le nom du tsar réveille les engourdis, et M. Castrén voit bientôt arriver le rare personnage qu'il désirait. « Tout alla bien d'abord, dit M. Castrén; mais au bout de quelques heures, ennuyé de mes questions, il fait le malade, se plaint, se lamente, se couche à mes pieds, me supplie d'avoir pitié de lui, jusqu'à ce que, fatigué de ses miaulemens, je perds patience et le jette à la porte. Le soir, je l'aperçus au seuil d'un cabaret, ivre et couché tout de son long sur la neige. »

Ces habitudes brutales se retrouvent jusque dans la célébration du mariage. M. Castrén a assisté à une noce samoyède, et l'étrange bacchanale qu'il nous décrit dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Maintes formalités minutieuses, maintes conférences solennelles précèdent la cérémonie, et comme dans chacune de ces conférences l'eau-de-vie joue le principal rôle, il arrive souvent qu'à l'heure même où le mariage va être célébré, tout le monde est ivre. « Quand j'arrivai, dit M. Castrén, la fête était si avancée, que la plupart des assistans ronflaient déjà par terre. Ils étaient là, étendus sur le dos, le front nu, la tête enfoncée dans la neige, le visage fouetté par le vent et les flocons. » Le marié lui-même était couché devant la tente dans un état d'ivresse complète; il ne se releva pas, dit le voyageur, tant que durèrent les réjouissances. La mariée s'exerçait avec ses amies à des divertissemens d'amazone, et vidait intrépidement son verre; elle semblait pourtant moins abrutie que ses com-

pagnes. En un mot, l'ivresse s'étalait sous toutes ses formes, joyeuse ou hébétée, bouffonne ou féroce. Vers le soir, tous les hôtes, hommes et femmes, furent pris d'une incroyable fureur de bataille; il paraît que c'est là une partie obligée du programme et le couronnement de la fête. On n'en eût pas trouvé un seul qui ne portât les stigmates d'une lutte violente. Ces duels à coups de poing avaient lieu sans le moindre motif. Dès que deux personnes se rencontraient, elles se prenaient aux cheveux sans tenir compte ni de l'âge ni du sexe. Nul ne demandait grâce, nul n'aurait fait merci; chacun attaquait et se défendait de son mieux. Le vaincu tombait sur la neige, et le vainqueur courait à de nouveaux exploits.

On comprend que de telles mœurs soient peu favorables au développement de l'esprit; ce peuple d'ivrognes est un peuple de brutes. M. Castrén avait besoin d'une rare patience pour arracher quelques renseignemens à son interprète: il lui fallait répéter dix fois la même question, et malgré tant d'efforts, il ne réussissait pas toujours à se faire comprendre. Voici un exemple assez divertissant de la stupidité du Samoyède : « Un jour, dit M. Castrén, je priai mon interprète de me traduire cette phrase : *Ma femme est malade.* Il réfléchit un instant, et traduisit ainsi : *Ta femme est malade.* — Ne traduis pas *ta femme*, lui dis-je, mais *ma femme.* — La chose est comme j'ai dit, répliqua-t-il. — Voyant que je n'en tirerais rien de plus, je pris un détour et lui demandai la traduction de ces mots : *Ta femme est malade.* — Si tu parles de ma femme, répondit le Samoyède, elle se porte aussi bien que moi. — Mais il peut arriver qu'elle ne soit pas toujours bien portante; si elle tombe malade et que tu viennes me l'annoncer, comment t'exprimeras-tu? — Il répliqua : « Quand je suis venu chez toi, ma femme se portait bien; si elle doit être malade un jour, je ne puis le savoir. » — Cela me rappelait, ajoute M. Castrén, la réponse de ce Lapon converti, à qui je demandais la traduction des mots *sauver*, *racheter*, *rédemption*. Il médita quelque temps et répondit d'un air pénétré : « Ni toi ni moi nous ne pouvons faire l'œuvre de la rédemption. C'est notre seigneur Jésus-Christ lui seul qui nous a tous rachetés. »

Il y a pourtant au milieu de ces populations grossières certains hommes qui font profession d'une science supérieure : ce sont les *tadibes*, espèce de prêtres ou de magiciens qui prétendent se mettre en rapport avec le monde des esprits. M. Castrén a étudié avec soin toute cette sorcellerie des tadibes qui joue un rôle si considérable dans le nord de l'Europe et de l'Asie. Il y a telle contrée, tel village, tel campement de Samoyèdes où l'on ne s'avance qu'à travers les incantations et comme chez une bande de nécromans. A lire ces bizarres aventures du voyageur, on se rappelle involontairement les

romantiques légendes du Brocken et les légions de Méphistophélès sur la montagne ensorcelée.

Les esprits ou *tadebsios* qu'interroge le magicien ont naturellement les allures des Samoyèdes; ils sont rusés, capricieux, fantasques; ils aiment à égarer les tadibes par de faux oracles, et s'ils ont affaire à des vieillards, alors surtout ils sont impitoyables et se livrent aux plus impertinentes moqueries. Pour les dompter, il faut des corps jeunes et vigoureux, d'autant plus que le *tadebsio* ordonne souvent au tadibe de se martyriser à coups de couteau. Ces sortes de martyres sont moins fréquens aujourd'hui; autrefois le nombre en était considérable, et les légendes parlent des premiers tadibes qui s'enfonçaient de longues aiguilles dans le corps, se faisaient percer de flèches, se coupaient en mo rceaux et revenaient ensuite à la vie. Il est encore des fanatiques qui essaient de fléchir les esprits invisibles par ces procédés agréables. M. Castrén entendit raconter une histoire de ce genre qui venait de se passer dans un village voisin : un tadibe se fit tirer un coup de fusil par le croyant qui le consultait; telle était, disait-il, la volonté des esprits. On obéit sans hésiter, et le tadibe tomba raide mort. Le tadibe n'a pas besoin d'études; on devient tadibe par droit héréditaire. Tel est le principe selon M. Castrén : *magus non fit, sed nascitur*. La seule éducation du tadibe est celle-ci : quand il a l'âge voulu pour participer aux mystères, on lui raconte des légendes miraculeuses, on lui fait battre le tambour, et pendant que les baguettes du disciple vont et viennent sur l'instrument sonore, un des maîtres lui frappe longtemps de petits coups sur la tête; alors l'enfant voit apparaître la légion des esprits, il est consacré, il est tadibe! Le tambour de peau de renne est l'instrument obligé du tadibe; c'est le son du tambour qui l'exalte et l'emporte au pays des esprits. Ces tambours sont ordinairement très ornés. Le vêtement du tadibe est une chemise de peau bordée avec du drap rouge. Le plus souvent c'est à l'occasion d'un malade à guérir ou d'un renne perdu à retrouver que le tadibe est appelé à exercer son art. Il s'agenouille, bat du tambour et psalmodie ses incantations grotesques, le visage couvert d'un drap rouge pour montrer qu'il ne voit que par les yeux de l'esprit. M. Castrén a recueilli quelques antiques légendes des tadibes, et il s'en trouve dans le nombre qui sont empreintes d'une certaine poésie. En voici une que lui racontait une vieille magicienne :

« Aux premiers jours du monde vivait sur la terre un tadibe nommé Urier. Urier était le tadibe des tadibes, le sage des sages, le médecin des médecins, le voyant des voyans. C'était un maître comme notre temps n'en produit plus. Voulait-on rattraper un renne perdu, retrouver un trésor dérobé, rendre la santé à un malade, obtenir la richesse et le bonheur, c'était Urier qu'il fallait consulter. Urier possédait d'immenses troupeaux de rennes,

I avait parcouru bien des pays, bien des forêts; mais un jour, fatigué des peines et des injustices d'ici-bas : « Tout va de mal en pis, s'écria-t-il; la race des hommes se dégrade, la mousse disparaît d'année en année, la chasse des bêtes fauves perd son antique honneur; au contraire, le vol, la ruse, toutes les iniquités vont toujours croissant parmi les hommes. Je ne veux pas vivre plus longtemps sur cette misérable terre, j'irai me chercher dans le ciel un séjour meilleur. » Après avoir parlé ainsi, il ordonna à ses deux femmes de leur préparer à tous trois des vêtemens, de préparer aussi de nouveaux harnais pour les rennes, et il leur défendit expressément d'y employer aucune étoffe qui eût déjà servi. Quand tout fut prêt, il s'enleva dans les airs sur un traîneau attelé de quatre rennes vigoureux. Les deux femmes le suivaient, chacune sur un attelage particulier. Arrivés à la moitié du chemin, les rennes d'Urier commencèrent à trébucher et à s'incliner vers la terre. Urier, soupçonnant la cause du mal, demanda à ses femmes si, conformément à son ordre, elles avaient composé seulement d'étoffes neuves et leurs vêtemens et les harnais des rennes. La seconde femme avoua qu'elle avait cousu dans sa robe un petit ruban déjà employé à un autre usage, et en même temps elle le suppliait, les yeux pleins de larmes, de la laisser retourner sur la terre, où elle avait laissé ses deux fils. Elle aimait mieux supporter avec ses enfans toutes les misères d'ici-bas que de jouir sans eux de la félicité du ciel. Attendri par ces prières, Urier permit à sa femme de redescendre sur la terre, puis il repartit pour le ciel avec son autre femme, et y trouva tout ce que l'homme peut désirer, de magnifiques troupeaux de rennes, des tapis de mousse touffue, des bêtes fauves dans les forêts et les plaines... »

La religion des Samoyèdes rappelle celle des Ostiakes. Au-dessus des tadebsios, il y a le dieu unique et supérieur appelé Num. Num habite dans les airs; c'est de là qu'il envoie la pluie et la neige, le tonnerre et les éclairs, le vent et la tempête; quelquefois on le confond avec le ciel, souvent même avec toute la nature; il est le soleil, il est la voûte étoilée, il est la terre et l'océan. M. Castrén a remarqué cependant que ces idées grossières ont déjà été transformées sur plusieurs points par l'influence chrétienne. Il y a plusieurs tribus de Samoyèdes qui adorent dans ce dieu Num une intelligence libre, une providence suprême, un esprit créateur et conservateur du monde. Il sait et voit tout ce qui se passe sur la terre; lui seul défend les rennes contre les bêtes féroces, et c'est pour cela qu'on l'appelle Num, protecteur des troupeaux. Quand un homme se conduit bien, Num lui envoie des rennes, lui procure des chasses abondantes, et le conduit doucement à une vieillesse heureuse; le pécheur au contraire vivra dans la misère et mourra jeune. Comme les Samoyèdes ne croient pas à l'immortalité de l'âme, ils sont persuadés que toutes les actions de l'homme trouvent leur récompense ou leur punition dès cette vie, et de là, malgré la grossièreté de leurs mœurs, une singulière horreur du péché; seulement l'habitude est

encore plus forte chez eux que la crainte du châtiment céleste. Tout adonnés qu'ils sont à l'ivrognerie, ils savent parfaitement qu'ils sont coupables, et le dimanche des chrétiens s'appelle chez eux *le jour du péché*, parce que c'est ce jour-là surtout qu'ils voient les paysans russes s'attabler au cabaret.

La sottise humaine, même la sottise des peuples civilisés, se retrouve sous toutes les latitudes. Croirait-on que notre guide a rencontré au milieu de ces peuplades abruties une sorte d'*aristocrate*, comme il dit, plus vain et plus enflé qu'un hobereau de province? « Tu souris, lecteur, s'écrie M. Castrén; apprends qu'un riche Samoyède se croit supérieur à bien des princes, et qu'il s'entend mieux à tyranniser ses concitoyens pauvres que tous les puissans de la terre. » Au reste, sottise ou brutalité, tout cela est trop souvent entretenu par les exemples que ces infortunés ont sous les yeux. Les missionnaires de l'église russe ne s'aventurent guère dans ces régions de l'extrême nord, et en tout cas l'esprit qu'ils y apportent est médiocrement évangélique. M. Castrén, en arrivant à Arkhangel, alla rendre visite à l'archimandrite Benjamin, le plus célèbre des missionnaires qui ont parcouru le pays des Samoyèdes; il croyait obtenir de lui quelques renseignemens sur la contrée, il espérait même que l'archimandrite voudrait bien l'initier à certaines difficultés de la langue; n'était-ce pas une bonne fortune pour le missionnaire de voir le jeune savant associé à sa tâche? L'archimandrite, par un mesquin sentiment de jalousie littéraire, repoussa toutes les demandes du voyageur. « C'était jalousie, dit M. Castrén, c'était aussi embarras et ignorance. J'ai pu me convaincre plus tard que les connaissances de l'archimandrite Benjamin étaient singulièrement incomplètes. » Évangélisés de loin en loin par des missionnaires ignorans, les Samoyèdes sont perpétuellement en contact avec la partie la plus grossière des Russo-Sibériens. Ici, ce sont des paysans misérables adonnés à l'ivrognerie; là, ce sont des sectes fanatiques reléguées sur ces plages lointaines par la persécution et dégradées parfois jusqu'à l'imbécillité.

La plus niaise de ces sectes est celle des *raskolniki*, dévots matérialistes qui ne savent pas, dit M. Castrén, un des commandemens de Dieu, et qui se croient seuls destinés à la béatitude céleste, parce qu'ils ont une certaine façon de faire le signe de la croix. Les raskolniki damnent impitoyablement tous les chrétiens qui ne joignent pas les mains ou ne remuent pas les lèvres à leur manière. L'arrivée de M. Castrén dans le principal village des raskolniki devait produire un scandale. C'était un assassin, un incendiaire, un empoisonneur de fleuves et de fontaines; il avait des relations avec les esprits infernaux; on l'avait vu creuser un trou dans la neige et évoquer du fond

de l'abîme un être monstrueux qui s'était élancé avec des hurlemens horribles, et, après avoir dévasté le pays plusieurs jours, avait disparu enfin dans les flots de la Petchora. M. Castrén habitait alors le village d'Utsilmsk. Ces belles histoires ameutèrent contre lui toute la population, et il dut plus d'une fois payer de sa personne pour mettre les assaillans en fuite. Heureusement les raskolniki sont aussi lâches que stupides; la ferme attitude du jeune savant triompha bientôt de ces émeutes. On se contentait de placer chaque nuit autour de sa maison une troupe de gens armés de fusils pour l'empêcher d'aller empoisonner les fontaines, et le jour, quand il passait d'un air intrépide au milieu de ses ennemis, les lâches, dès qu'il avait disparu, se vengeaient de la terreur que leur avait inspirée son maintien en poussant des clameurs épouvantables. Voilà quels sont les missionnaires de la civilisation auprès des Samoyèdes!

III.

N'oublions pas toutefois, au moment de conclure, que l'épisode des Samoyèdes n'est qu'une mince partie de ce tableau. Cette tâche que la Russie remplit si mal chez les barbares de l'extrême nord, elle l'accomplit déjà avec un singulier succès auprès des peuples nomades moins éloignés de son influence. Si j'essaie de résumer les nombreux renseignemens que nous devons à M. Hansteen et à M. Erman, à M. Hill et à M. Castrén, il me semble que le résultat de leurs observations jette un jour nouveau sur les ressources matérielles et morales de cet immense empire. Nous le croyons occupé seulement de ses ambitieux projets contre la Turquie d'Europe; il n'abandonne pas pour cela sa marche vers l'Asie. C'est par la Sibérie qu'il pénètre en Chine. Il a sur ses frontières du sud, d'Astrakhan à Selenginsk, des agens qui n'inspirent pas de défiance et qui sans cesse gagnent du terrain. Tout récemment encore, les lettres d'Orient nous apprenaient que le gouvernement russe avait obtenu de la Chine d'importantes concessions sur les bords du fleuve Amour. Ce travail de tous les jours, de toutes les heures, il dure depuis un siècle et se régularise aujourd'hui sous l'action d'une pensée persévérante. Que l'Europe soit prévenue, qu'elle s'accoutume à porter ses regards au-delà de la lutte actuelle : il ne faut pas sans doute s'alarmer outre mesure et se créer des fantômes; mais n'est-ce pas un danger aussi de se fier aveuglément à la supériorité de la civilisation? On disait volontiers au commencement de la guerre d'Orient : La Russie périra par son défaut de lumières; sa force matérielle ne prévaudra pas contre l'esprit de l'Occident, contre les découvertes de la science, les progrès de l'industrie et les ressources nouvelles qu'elle fournit

à l'art de la guerre. La Russie nous prouve, hélas! qu'elle a suivi le mouvement de nos sciences et profité de nos inventions; n'ignorons pas non plus ce qui se passe chez elle.

Les esprits qui affectent, en Allemagne surtout, de ne pas redouter les accroissemens de la Russie, ont ordinairement une objection toute prête : comment craindre un empire, immense il est vrai, mais embarrassé de son immensité même? Comment s'effrayer des progrès d'une nation à qui manque l'unité, et qui se divise en tant de peuplades séparées par la race, la religion et la langue? Ces divisions, nous l'avons vu, commencent à s'effacer sur bien des points. Pour ne parler que de la Sibérie, quelles transformations déjà chez les Russo-Sibériens et chez les tribus qui les entourent! Ces fils de Gengis-Khan et de Timour, ces peuplades tartares et mongoles, Baschkirs, Kalmoucks, Kirghises, sont enrôlés dans les régimens de Cosaques ou dans cette autre armée non moins utile, dans cette armée de marchands et de colporteurs qui préparent à la Russie les étapes de la route de l'Inde. Les chefs des tribus vagabondes, les souverains seigneurs de la steppe, ne sont plus que des fonctionnaires du gouvernement de Tobolsk ou d'Irkutsk; le prince kalmouck Tiumen a été colonel dans l'armée russe; Dschanger-Khan porte un collier où est suspendu le portrait du maître. Mahométans et bouddhistes veulent que le tsar soit instruit de leur piété et de leur dévouement à sa personne. Les Ostiakes sont soumis, les Tonguses se mêlent de jour en jour aux Russo-Sibériens, l'empereur récompense la vertu des Jakoutes en leur ouvrant l'église chrétienne. Les Samoyèdes seuls n'ont pas encore subi l'action de cette propagande infatigable; mais la civilisation des Samoyèdes n'est qu'une question d'humanité, la politique moscovite s'en inquiète peu. Quel mouvement de tous côtés! quel travail d'assimilation! Je l'ai signalé surtout chez les Russo-Sibériens et jusque chez ces malheureux auxiliaires que l'exil leur envoie. Les exilés politiques, aussi bien que les colons volontaires, trouvent dans ce pays redouté des séductions étranges; ils s'attachent au sol, ils s'y créent une patrie; un peuple nouveau s'y forme, un peuple qui a déjà ses qualités originales, ses prétentions et ses poètes. Oui, il y a une littérature sibérienne : aucun des voyageurs dont nous venons de suivre la trace ne nous donne de renseignemens à ce sujet; mais un des hommes qui connaissent le mieux le mouvement intellectuel de la Russie, M. Henri Koenig, dans ses *Literarische Bilder aus Russland*, a décrit avec soin l'école de poètes et de conteurs que la Sibérie peut revendiquer. Que manque-t-il donc à ces hommes? Leur œuvre n'est pas achevée assurément, mais elle est en bon train, et ils n'ont qu'à poursuivre ce qu'ils ont commencé pour mettre au monde un peuple.

Qu'est-ce à dire? et quelles conclusions tirerons-nous de ce tableau? J'en tire un avertissement d'abord et ensuite une espérance. L'avertissement, c'est qu'il ne faut pas trop se prévaloir de cette extrême division des races soumises au sceptre des tsars; l'espérance, c'est que ce peuple nouveau, dont on voit l'âme naître et grandir, n'obéira pas toujours à une autorité étrangère. L'Angleterre gouverna ses colonies d'Amérique, tant que ce furent seulement des colonies; le jour où les colonies devinrent un peuple, le peuple brisa ses lisières. Quand verra-t-on le même événement se produire en Sibérie? Je ne sais, mais je crois fermement que cela sera. Peu importe que ce soit seulement dans un siècle ou deux; nous laisserons du moins aux enfans de nos enfans une ressource précieuse contre le danger de l'avenir.

J'ai dit le danger de l'avenir; il est difficile en effet, si l'on cherche à prévoir le résultat dernier de la crise immense qui tient le monde en suspens, il est difficile de ne pas rester persuadé que la Russie sera un jour maîtresse de Constantinople. Ce n'est pas, ce me semble, manquer de patriotisme que de tâcher de voir la réalité sans illusion. Je crois que nous accomplissons de grandes choses en Orient, je crois que nous suivons une politique vraiment nationale, une politique à la fois chevaleresque et réfléchie; je crois que nous défendons le droit, la liberté, la civilisation occidentale, et que nous sacrifions héroïquement l'élite de notre armée pour une cause dont l'indolente Allemagne profitera plus que nous; je crois donc que nous faisons ce que nous devons faire et que nous sommes fidèles à notre mission de *soldats de Dieu*, comme Shakspeare nous appelle; mais enfin, quand nous aurons détruit Sébastopol, quand nous aurons achevé d'anéantir la flotte russe de la Mer-Noire, quand nous serons maîtres de la Crimée et que l'invasion de l'empire turc par les soldats du tsar sera retardée de cent ans, — dans un siècle, dans un siècle et demi, la même question reparaîtra toujours. La Russie est persévérante, l'Occident est le jouet d'une mobilité perpétuelle. Quelle sécurité est possible là où il faut veiller sans cesse? Est-on assuré que cette vigilance indispensable ne se trouvera jamais en défaut? Ne suffira-t-il pas d'une crise ministérielle à Londres ou d'une révolution à Paris pour que les projets de Pierre le Grand, de Catherine II, de Nicolas, puissent se réaliser? On ne commettra plus la faute d'envoyer à Constantinople une fastueuse et insolente ambassade; un coup de main pourra tout terminer. La diplomatie subtile et infatigable des tsars, l'ambition d'un peuple jeune, animé d'une foi ardente, impatient de jouer enfin son rôle sur la scène du monde, les divisions, l'instabilité, le matérialisme de nos sociétés vieillies, tout concourra un jour à ce dénoûment qui semble inévitable.

En sera-ce donc fait de l'indépendance de l'Europe, et verra-t-on les peuples slaves, comme les Germains du ve siècle, s'implanter partout sur les ruines d'une civilisation croulante? Non; ce sera l'heure, au contraire, où ce vaste empire dont les accroissemens nous effraient commencera de se disloquer. Le même homme ne pourra pas régner sur la Baltique et dans le Bosphore, aux frontières de la Prusse et aux frontières de la Chine. Des nations nouvelles qui s'organisent déjà briseront cette impossible unité. Un peuple, je ne sais lequel, mais qui ne sera pas le Moscovite, un peuple slave, un peuple chrétien, formé peut-être de Grecs, d'Albanais, de Valaques, d'Ottomans convertis, de Moldaves, de Bosniens, prendra et fera prospérer l'héritage de la Turquie, si les décrets de la Providence ont condamné la Turquie à périr. La Russie, qui prétend à la monarchie universelle, aura ainsi travaillé sans le vouloir à un équilibre plus solide des états européens; ses desseins égoïstes seront déjoués par le génie de la civilisation, et la liberté occidentale n'aura plus de périls à redouter. Chimères! dira-t-on, illusions d'une philosophie de l'histoire trop confiante! consolations dangereuses qui peuvent, si elles s'accréditent, inspirer des doutes sur la nécessité de la lutte! J'y vois plutôt un motif de persévérance et d'ardeur : plus nous ajournerons le triomphe momentané de la Russie, plus les peuples qui se forment dans son sein auront le temps de terminer leur œuvre. Il n'a pas fallu plus d'un demi-siècle aux tribus sibériennes pour subir des transformations fécondes et conquérir déjà un caractère distinct. Ce même travail se poursuivra partout. Les lois de l'histoire, qui nous font pressentir l'irrésistible développement des nations slaves, nous permettent aussi d'affirmer l'inévitable démembrement de l'empire de Pierre le Grand, car la civilisation occidentale a encore de grandes choses à réaliser dans le monde, et l'heure de sa mort ne sonnera pas de si tôt. Vainqueurs des Russes en Crimée, nous aurons accompli notre tâche, et le jour où la Russie se disloquant elle-même aura contribué à la formation d'une nouvelle Europe orientale, on verra se vérifier avec une étonnante précision ces paroles de Bossuet : « Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus... En un mot, il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE DUC

DE SAINT-SIMON

SA VIE ET SES ÉCRITS [1]

« On trouve dans les histoires les hommes peints en beau, et on ne les trouve pas tels qu'on les voit. » (MONTESQUIEU.)

C'est le triste privilége des temps de décadence que le génie des historiens moralistes et des peintres du cœur humain s'y déploie avec une grandeur et un éclat incomparables. On dirait qu'une loi providentielle a pris soin, pour que la leçon du passé profite aux générations à venir, d'évoquer, à ces époques solennelles, près des sociétés qui se dissolvent ou des empires qui s'écroulent, d'inévitables témoins chargés d'étudier les maux qui les rongent, et de dénoncer aux sévérités de l'histoire les crimes qui les ont souillés ou les fautes qui les ont fait périr. Lorsque Rome, sortie à peine des convulsions de la liberté mourante pour entrer dans le repos du despotisme, fut devenue l'opprobre et l'effroi du monde après en avoir été l'admiration, l'année même où Néron s'asseyait sur le trône des césars, Tacite venait de naître. En des temps bien différens, mais à l'heure précise où la puissance de Louis XIV s'affaisse sous son propre poids, où la monarchie, parvenue à l'apogée de la grandeur, entre tout à coup dans son déclin et commence à glisser sur la pente qui conduit aux abîmes, il se rencontre un homme qui, dans une

(1) Cette étude a été couronnée par l'Académie française dans sa séance annuelle du 30 août.

suite admirable d'annales, nous fait assister à la longue agonie du grand règne, et nous montre, au lendemain de ses funérailles insultées, les excès de la licence et de la honte succédant aux humiliations de l'orgueil et aux abaissemens de la force.

Le XVIIe siècle approchait de son terme. Déjà était finie l'ère des grandes choses, et bientôt allait achever de s'éteindre la génération des grands hommes. La France avait vieilli avec son roi. Incarnée en quelque sorte dans un homme, elle avait avec lui traversé les jours brillans de la jeunesse et les fécondes années de la virilité : avec lui et du même pas, elle allait entrer dans les défaillances de la décrépitude.

L'Europe entière s'est liguée contre elle : seule, elle a soutenu le choc de l'Europe; mais dans sa stérile victoire s'épuise ce qui lui restait de force. Au dehors, le mouvement d'expansion et de conquête qui l'animait a rencontré son point d'arrêt; au dedans, le génie de la guerre et de la violence a flétri les germes de prospérité déposés sur le sol par le génie de l'industrie et de la paix.

Versailles est aussi brillant, Louis aussi magnifique; mais sous ces splendeurs toujours renaissantes, sous ces pompes dont rien ne dérange la majestueuse ordonnance, que de maux secrets se laissent dejà deviner! que de symptômes d'affaiblissement politique et de relâchement moral! Toutes nos gloires pâlissent à la fois. Les lettres même, malgré les grands noms qui les illustrent encore, ne jettent plus que par intervalle quelques lueurs magnifiques. La Bruyère et Sévigné, La Fontaine et Racine disparaissent coup sur coup, et tout à l'heure va tomber et se taire la grande voix du siècle, celle qui du haut de la chaire racontait « les fatales révolutions des monarchies et les terribles leçons que Dieu donne aux rois. »

Ces leçons qu'annonçait l'orateur chrétien, ces leçons que la Providence tient en réserve pour les dominateurs des nations, voici qu'elles éclatent sur la tête du grand roi. Du comble le plus élevé des prospérités humaines, il voit sa fortune s'écrouler, sa puissance atterrée; aux deuils de la patrie il voit s'ajouter les deuils de sa maison, et bientôt, chargé de jours et d'ennuis, rassasié de gloire et de douleurs, ce potentat redouté, ce monarque, objet de tant d'admirations et d'envie, va s'éteindre, triste et seul au fond de son palais désert, en déposant sa couronne sur le front d'un enfant.

Avec le vieux roi, la vieille monarchie s'est couchée dans la tombe. Le pouvoir suprême perd à la fois son prestige et sa force. Une réaction violente emporte les esprits, las d'une longue sujétion, et la société, préludant à la liberté philosophique par la licence des mœurs, passe sans transition d'un régime despotique et glorieux à un régime impuissant et avili. Quel tableau que celui de la cour de

France et de la société française, de la ligue d'Augsbourg à la fin de la régence! quels événemens! quels spectacles! quelle diversité de temps et de mœurs, d'hommes et d'idées!

Ce tableau, tour à tour lumineux ou sombre, sublime ou repoussant, un grand peintre l'a tracé; ce drame émouvant, où semblent réunis les plus étonnans contrastes, où, dans un étroit espace, sont comme accumulées toutes les extrémités des choses humaines, un éloquent historien en a fait revivre les scènes variées. Ce n'est point un bel esprit, un homme de lettres : c'est un grand seigneur assez dédaigneux des lettres et des lettrés. C'est un courtisan, mais, chose rare, un courtisan libre d'esprit et de parole, indépendant dans la servilité, pur dans la corruption. C'est un homme du monde, mais que nulle vanité ne pousse à écrire, qui, placé pour tout voir, a tout pénétré avec profondeur, tout noté avec scrupule, et qui joint au génie de l'observateur le génie de l'écrivain.

Ces mémoires où, durant trente années, le duc de Saint-Simon a consigné jour par jour ses souvenirs, il les avait, de son vivant, cachés à tous les yeux. Prudent et discret jusque par-delà le tombeau, il a voulu que la mort même ne brisât pas le sceau qu'il avait mis sur son œuvre, et que ses héritiers attendissent, pour lui faire voir le jour, une postérité assez éloignée du temps où il a vécu, assez étrangère aux hommes qu'il a dépeints, aux passions qu'il a retracées, pour que la vérité n'y semblât pas une injure posthume, et que la sévérité n'y pût être prise pour de la vengeance.

Cette prudence a profité à l'œuvre. Il en est de certains livres comme de ces vins généreux, mais âpres, qui n'acquièrent toute leur saveur qu'avec les années, et ne livrent tout leur parfum qu'aux enfans de celui qui les a recueillis. Les *Mémoires* de Saint-Simon sont de ce nombre; il leur fallait l'heure propice et la saison tardive. Le XVIIIe siècle, encore ébloui du reflet de cette gloire immense qu'avait jetée le siècle qui venait de finir, eût peu goûté ces sombres peintures. Mais la face du monde a été changée; les révolutions, plus encore que le temps, ont mis un abîme entre nous et la société qu'a décrite Saint-Simon. Nous sommes entrés pour elle, après plus d'un retour, dans l'impartialité, et ces *Mémoires*, si longtemps attendus, si longtemps redoutés, nous avons pu enfin les connaître tout entiers. Instruit, sinon devenu sage, par d'amères expériences, enclin par goût aux études historiques, disposé, autant par liberté d'esprit que par équité, à mettre la vérité au-dessus de tous les systèmes et de tous les préjugés, notre âge était, plus que tout autre sans doute, digne de cette fortune : plus que tout autre, il était capable de comprendre le prix de cette œuvre sans égale, et du jour qu'elle lui est apparue dans sa vaste et imposante unité, il a salué en elle un des

plus grands monumens que le génie de l'histoire et de l'éloquence ait légués à notre admiration.

La vie politique du duc de Saint-Simon tient peu de place dans l'histoire de son temps, mais son rôle à la cour, l'étude de son caractère, l'examen de ses idées, offrent, en dehors même de l'appréciation de l'écrivain, un piquant intérêt. Et ce qui ajoute encore à l'intérêt, c'est que lui-même nous fournit tous les traits de son portrait, car il s'est peint dans son livre en y peignant les autres.

Venu très jeune à la cour, Saint-Simon, comme toute la noblesse d'alors, avait débuté par les armes, rude noviciat dont la volonté du roi imposait à tous, même aux plus grands, l'importune égalité. Il fit, non sans honneur, plusieurs campagnes, comme simple mousquetaire d'abord, comme capitaine et colonel ensuite, vit tomber Namur et se battit à Neerwinden. Héritier, à moins de vingt ans, des titres et des gouvernemens de son père, duc et pair de France, avec un beau nom, de grandes alliances et infiniment d'esprit, il semblait dès lors destiné à s'élever aux premières charges et aux premiers honneurs de l'état.

Les rêves de la gloire et de l'ambition, les séductions de la cour, l'éclat de ces dernières pompes militaires du règne et de ces dernières victoires dont la fortune lui avait, comme à souhait, ménagé le spectacle, c'était là sans doute plus qu'il n'en fallait pour éblouir, pour enivrer un jeune homme. Saint-Simon n'est ni enivré ni ébloui. A cet âge des naïves illusions et des enthousiasmes faciles, il n'a ni enthousiasmes ni illusions. Dans ces hautes régions où tout subit la fascination d'une gloire sans pareille et l'ascendant d'un pouvoir sans bornes, rien n'altère le sang-froid, rien ne trouble la liberté de son jugement.

Quel est ce singulier privilége ou cette étonnante force d'âme? N'y a-t-il pas là comme un signe des temps nouveaux? Une génération nouvelle est née, en effet, qui admire encore le grand roi, mais qui déjà ne l'adore plus, et commence à le juger. Ce jeune officier auquel ne s'attache encore aucun renom, ce jeune courtisan aux mœurs austères, à la physionomie fière et pensive, en sera le représentant le plus intrépide et l'organe le plus passionné. Son caractère et son esprit, sa naissance, son éducation, et jusqu'aux traditions de sa famille, tout s'est réuni pour le préparer à ce rôle. Comme Renaud chez Armide, il arrivait armé d'une cuirasse invisible contre les enchantemens de ce monde magique.

Issu d'une famille qui rattachait sa douteuse filiation à la souche impériale de Charlemagne, fils d'un favori de Louis XIII, qui avait dû aux bienfaits de ce monarque sa fortune et sa dignité, Saint-Simon avait été nourri dans des sentimens de reconnaissance exal-

tée pour le prince qui avait relevé sa maison; mais avec cette reconnaissance il avait hérité de son père plus d'un regret des choses du passé, plus d'une prévention contre les choses et les hommes du présent, et, dans une âme que l'âge rendait facile à de telles impressions, le culte des souvenirs s'était tourné en un instinct précoce d'opposition et comme en sourd ressentiment.

Patricien de race, Saint-Simon doit à l'orgueil de sa caste quelques-unes de ses faiblesses; mais il lui doit aussi une partie de sa force. Grand dignitaire du royaume par droit de naissance, non par faveur du roi, il puise dans ce droit personnel un énergique sentiment d'indépendance. A peine a-t-il pris pied à la cour, que cet esprit d'indépendance éclate dans ses paroles, dans ses démarches et pour ainsi dire dans toute son attitude. Naturellement il porte le front plus haut que tous ceux qui l'entourent. Malgré sa jeunesse, on le distingue pour le sérieux de son esprit, la sûreté de son commerce, la noblesse de son caractère, et les hommes les plus considérables de la cour recherchent son amitié. Mais ses instincts, ses préférences le rapprochent, dès l'origine, de ce petit groupe d'hommes de bien qui, vers cette fin du règne de Louis XIV, émus des souffrances du peuple, effrayés des excès de l'ambition et de la guerre, essayaient timidement d'opposer à la politique violente qui prévalait depuis Louvois une politique de paix et de modération : parti faible par le nombre et l'influence, respectable par ses généreuses inspirations, qui compte pour philosophes Catinat et Vauban, pour écrivain Fénelon, pour politiques Beauvilliers et Chevreuse. C'est avec ces deux derniers que Saint-Simon, grâce à une secrète sympathie et à une conformité d'idées et de sentimens, lia jeune encore des relations qui de jour en jour devaient devenir plus étroites.

Le pouvoir était alors aux jésuites : ils en occupaient toutes les avenues et en distribuaient toutes les faveurs. Bien qu'élevé par eux, Saint-Simon n'est point de leurs amis. Il a peu de goût pour leurs personnes, il en a moins encore pour leurs doctrines. Ses tendances l'inclinent plutôt vers Port-Royal. Qu'il fût janséniste, comme on l'a dit, rien ne le prouve, et il le nie; il n'était, ce sont ses propres paroles, « ni docte ni docteur. » Qu'importe d'ailleurs qu'il ait ou non pensé, touchant la grâce et le libre arbitre, comme pensaient Arnauld et Nicole? Ce qui est certain, c'est qu'il est de l'école de ces austères moralistes; c'est qu'il tient pour les libertés de l'église gallicane; c'est que par liberté de raison, autant que par sévérité de principes, il se rattache à cette famille de grands et vigoureux esprits que Port-Royal rassembla dans sa pieuse solitude.

C'était assez sans doute, et de ces publiques sympathies, et de

ces aversions mal dissimulées, pour que la faveur s'éloignât de Saint-Simon; mais on dirait qu'il se plaît à braver la foudre. A côté du trône, presque sur le trône même, il se suscite des ennemis, et quels ennemis! Mme de Maintenon n'est pas seulement pour lui la dernière des favorites, elle est surtout l'épouse clandestine du roi de France : à ce double titre il la hait, et il ose le laisser voir. Non content d'irriter son orgueil, il fait plus, il blesse ses plus chères affections par une hostilité déclarée contre ces princes illégitimes dont elle a élevé la jeunesse et sur qui s'accumulent chaque jour de scandaleux honneurs. L'ennemi le plus acharné des bâtards, c'est Saint-Simon en effet. Celui qui, à chaque degré qu'ils franchissent pour s'élever vers le trône, à chaque privilége nouveau qui leur est conféré, jette le cri d'alarme dans les rangs de la pairie; celui qui organise la résistance, provoque les protestations, dresse les manifestes, c'est toujours Saint-Simon. Partout le duc du Maine trouve devant lui cet infatigable adversaire pour lui contester ses honneurs et disputer la route à son ambition.

Ce n'est pas au surplus avec le duc du Maine seul que Saint-Simon est en lutte. Il a des contestations avec le parlement pour les droits des ducs et pairs; il a des procès avec les ducs et pairs pour des questions de date et de préséance; il a des procès avec les Bouillon, avec les Rohan, avec les princes de Lorraine pour leurs prétentions à primer la pairie. Régler les rangs, discuter les prérogatives, quereller les généalogies, c'est sa grande préoccupation, et, on a pu le dire, sa manie. S'il y avait au monde une chose profondément antipathique à Louis XIV, c'était sans doute cet esprit d'opposition, cette humeur contentieuse. Habitué à ce que tout fît silence devant sa grandeur et s'inclinât devant sa volonté, il supportait impatiemment tout ce qui ressemblait à une résistance ou seulement à une prétention personnelle. Qu'était-ce donc quand ce semblant d'opposition, quand ces velléités de résistance s'adressaient aux objets de son affection ou de ses préférences paternelles?

Une circonstance futile en apparence combla la mesure. Saint-Simon, blessé de n'avoir pas été compris, malgré ses droits d'ancienneté, dans une promotion de brigadiers, donna sa démission. Le maître ne pardonnait point qu'on le quittât, et de ce jour la disgrâce de Saint-Simon fut complète. Plus d'une fois, à force de hardiesse et d'habileté, il saura rétablir pour un temps ses affaires auprès du roi; mais, en dépit de ces retours passagers, sa fortune ne se relèvera jamais. Louis XIV l'estime, l'apprécie, mais ne l'aime point. Il a beau faire d'ailleurs, sa nature est plus forte que son ambition. Vainement déploie-t-il à l'occasion toutes les ressources d'un esprit souple et délié; vainement sait-il, quand il le faut, parler

le langage insinuant de la flatterie, il ne sera jamais un bon courtisan. Il a pour cela trop d'humeur et trop d'honneur. En un temps où la complaisance tient lieu de mérite et la sincérité d'offense, il a surtout un impardonnable tort : il juge librement et censure volontiers. Ses paroles font peur à ses amis. Ses ennemis lui reprochent d'être « frondeur et plein de vues. » Dans la foule des courtisans, on le redoute pour sa franchise et sa causticité.

Rester à la cour en mécontent, affronter les sévérités de ce roi dont le regard faisait pâlir les plus fermes, dont le ressentiment tua Racine et Vauban, c'était un rôle difficile, périlleux, que nul autre que Saint-Simon peut-être n'eût pu soutenir. Se voir, pour un long avenir, condamné à l'inaction, pour tout autre que Saint-Simon c'était l'effacement, le néant. Il demeure cependant, toujours exact aux devoirs de cour, respectueux sans bassesse, assidu sans empressement. Il demeure, car il aime la cour, il l'aime avec passion, avec excès, et ne saurait vivre ailleurs qu'à la cour. Pour respirer à l'aise, il lui faut cette atmosphère orageuse et brûlante.

Qui le croirait? Cette vie de cour si monotone, ce métier de courtisan si vide et si vain, c'est là pour lui une vie pleine d'émotions, une occupation pleine d'attrait. Ce qui le séduit, ce qui le captive à Versailles, ce n'est pas seulement les charmes d'une société polie, toutes les grâces de l'esprit, tous les ravissemens de l'imagination, toutes les merveilles du goût et des arts. La cour sans doute est tout cela pour Saint-Simon, mais elle est autre chose et mieux encore. Elle est l'arène où se mêlent et se débattent mille passions, mille ambitions ardentes. Suivre de l'œil ces mouvemens et ces luttes, les menées souterraines, le jeu des intrigues, le choc des vanités; scruter les caractères, sonder les cœurs, interroger les causes cachées qui influent sur la politique ou sur la guerre, c'est là la tâche, que dis-je? c'est le plaisir qu'il se donne, c'est le rare et curieux spectacle dont il repaît ses yeux avec une insatiable volupté.

Une fièvre de curiosité le dévore. Tout jeune, cette soif de voir et de savoir s'était allumée en lui. A dix-neuf ans, il avait conçu la pensée d'écrire l'histoire de son temps, et dans les loisirs du camp il avait commencé à noter ses souvenirs. Depuis lors, à l'armée, à Versailles, en quelque lieu qu'il se fût trouvé, il avait assidument poursuivi son œuvre silencieuse, attentif à couvrir du plus profond mystère ce journal, dangereux confident de toutes ses pensées, et fidèle à son secret à ce point que toute sa vie il sut échapper même au soupçon.

Chez la plupart des hommes, l'observation n'est que le fruit tardif de l'expérience ou le produit laborieux de la méditation. Chez Saint-Simon, c'est comme l'allure naturelle et le mouvement spontané de

l'esprit. Ce n'est pas de l'art, c'est l'instinct du génie. A l'âge où les hommes jetés dans le tourbillon de la vie se répandent d'ordinaire tout entiers au dehors, il se replie et se concentre en lui-même, et s'il dirige un regard avide sur les hommes et les choses qui l'entourent, ce n'est pas pour se livrer à leur attrait, c'est pour s'en rendre maître par la pensée, pour en prendre l'empreinte et la reporter vivante sur les pages de son journal.

Cette profonde contemplation du monde qui s'agite autour de lui, cette ardente poursuite de la vérité qui se dérobe, cette investigation à la fois patiente et passionnée de tout ce qui se fait et de tout ce qui se dit, voilà la vie intérieure, vie pleine d'émotions et d'âcres jouissances, où Saint-Simon se réfugie et se complaît, où il cherche parfois sans doute d'amères consolations à ses mécomptes, et parfois aussi trouve peut-être un commencement de vengeance. Dans ce cercle étroit se renferme durant vingt années l'activité de ce vigoureux esprit. Hors de là, n'ayant pour aliment que des intrigues de cour, éloigné des affaires, et cependant naturellement porté vers la politique, à défaut de l'action qui lui est refusée, il dépense sa force en discussions futiles, ou s'échauffe à vide sur des théories de gouvernement. En politique, Saint-Simon est un homme à système, d'autant plus absolu, d'autant plus intraitable, que chez lui la politique est entée sur l'esprit de caste, et que l'infatuation des idées s'accroît de l'entêtement des préjugés. Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur ce sujet, car, on peut le dire, le système, c'est l'homme lui-même.

Rien de plus opposé que les idées politiques et les tendances de Saint-Simon à la politique intérieure qui fut celle de Louis XIV et aux tendances qu'affecta son gouvernement.

Incessamment accrue par le lent effort des siècles, fortifiée peu à peu de l'affaiblissement de tous les autres pouvoirs et de la ruine de toutes les autres institutions, la royauté avait été, depuis cinquante ans, élevée par la main de deux grands ministres à la hauteur d'un principe absolu, dans lequel semblait se réaliser l'unité nationale. Louis XIV, héritier de leur pensée, complétait leur œuvre. Le pouvoir, désormais incontesté, qu'il avait reçu d'eux, il travaillait par des moyens pacifiques, mais non moins efficaces, à le consolider et le concentrer en soi. Cette haute aristocratie dont Richelieu avait brisé avec la hache les rébellions, dont Mazarin avait déjoué les ambitions turbulentes, le jeune roi, qui se souvenait des leçons de la fronde, acheva d'anéantir son indépendance en la réduisant à une brillante domesticité, et, pour la dominer, l'annula. Son père et son aïeul avaient rasé les châteaux féodaux; il ruina sous le luxe les fortunes seigneuriales. Richesses et dignités, il vou-

lut que tout découlât de sa main comme d'une source supérieure. La fonction prit le pas sur le titre, l'intelligence prévalut sur la naissance, et dans les conseils de l'état on vit s'asseoir, à la place des grands seigneurs éconduits, ces fils de la bourgeoisie, les Letellier, les Phélipeaux, les Colbert, les Torci, modestes et laborieux serviteurs qui, confondant l'amour du bien public avec leur admiration pour le roi, consacraient sans condition leur génie et leur dévouement à l'accomplissement de ses grands desseins.

Ainsi la royauté commençait de niveler autour d'elle les inégalités sociales; ainsi, sans le vouloir ni le savoir, elle préparait de ses mains une immense révolution, l'avénement du tiers-état à la vie politique. Et c'est ici qu'il faut admirer, dans l'ordre des lois divines qui gouvernent le monde, ce merveilleux enchaînement des choses, cette logique mystérieuse et fatale qui préside aux évolutions de l'humanité, réalise le progrès par les moyens même qui semblaient le contrarier, sous l'unité politique fait germer l'égalité civile, et à travers la monarchie absolue achemine les peuples vers leur émancipation future.

Si le duc de Saint-Simon n'a pas aperçu ces lointaines conséquences de la politique de Louis XIV, il en a du moins justement saisi le vrai caractère et signalé les tendances. Il a senti au cœur le coup qui frappait la noblesse, et la sagacité de sa haine a devancé en partie les jugemens de l'histoire. Cette politique du roi, qui affecte de tout confondre et de tout égaler sous lui: ce dessein persévéramment suivi, qui a fait de son règne, selon l'amère expression de l'écrivain, « le long règne de la vile bourgeoise, » voilà pour Saint-Simon l'attentat sans excuse; voilà ce qu'il lui pardonne moins que les excès de l'ambition, les abus du luxe, les scandales de la faveur; voilà la source empoisonnée de tous les maux qui rongent l'état.

Prenez le contre-pied de ce système; rétrogradez dans l'histoire. Imaginez, comme jadis, une royauté entourée ou plutôt limitée par une haute aristocratie. En tête des trois ordres, au-dessus du corps de la noblesse, sur les marches même du trône, et comme une caste intermédiaire entre le souverain et la nation, placez les ducs et pairs, tuteurs des rois, soutiens et colonnes de l'état, modérateurs et grands juges du royaume, participant aux pouvoirs constitutif et législatif, — vous avez là l'idéal de Saint-Simon. La pairie, c'est pour lui la clef de voûte de la monarchie. Dignité sans égale, sorte de sacerdoce politique, c'est en elle que résident la force vive de la constitution et la seule garantie contre les empiétemens du pouvoir suprême.

Étrange anachronisme sans doute! bizarre illusion d'un publiciste qui, en plein règne de Louis XIV, ressuscite les pairs de Philippe-Auguste! Mais quoi! n'y a-t-il donc, comme on l'a cru, au fond de

ces rêves politiques rien qu'une puérile vanité, au bout de ces théories rien qu'une mesquine ambition? Non. Les systèmes des hommes sont, comme eux, mêlés de bien et de mal, d'erreur et de vérité. Si le duc de Saint-Simon a le fanatisme de son rang, il a pardessus tout la haine du despotisme. Sa fière et impétueuse nature se roidit et se cabre sous la verge du maître. Au temps où il vit, il lui a été donné de contempler le pouvoir absolu dans toute sa grandeur et aussi dans toute sa faiblesse. Il a vu à quels égaremens peut s'emporter une autorité sans contrôle et sans frein, entre les mains d'un homme qui se croit d'une autre nature que le vulgaire des hommes. Il a vu ces maux, il y a cherché un remède, et son instinct d'indépendance s'alliant avec ses préjugés pour trouver une limite à l'arbitraire, une sauvegarde à la liberté, il a remonté à six siècles en arrière: il est allé demander à l'anarchie féodale une protection contre le pouvoir d'un seul.

Et peut-être, à un autre point de vue, faut-il chercher dans cette conception politique du duc de Saint-Simon, le principe de ses préoccupations excessives pour tout ce qui touche les rangs, les honneurs, la hiérarchie des dignités. Qui peut dire s'il n'obéissait point en cela à la logique de son système? si ces questions de préséance n'impliquaient pas pour lui de sérieuses prérogatives? Est-ce bien en effet pour la ridicule formalité du bonnet qu'il est en querelle avec le parlement, ou n'est-ce point au fond l'ambition politique de cette compagnie qu'il combat? S'agit-il bien seulement de contester aux bâtards le glorieux privilége de traverser obliquement la grand'-chambre, et ne songe-t-il pas aussi à protester au nom des principes de la monarchie ébranlée, et « de toutes les lois divines et humaines » outrageusement violées?

Le même esprit d'indépendance qu'il portait dans la politique, Saint-Simon le porte avec plus de mesure, mais non moins d'énergie, dans le domaine des choses religieuses. Là aussi éclate sa haine instinctive de l'oppression, là surtout les abus de la force le révoltent, et pour revêtir des couleurs sacrées, le despotisme ne lui inspire que plus d'horreur. Non pas certes que sa foi soit tiède ni sa morale facile. Qui jamais mit en doute ou l'austérité de ses mœurs, ou la sincérité de ses sentimens religieux? Mais sa piété est élevée autant qu'austère. A quelle source pure il l'avait puisée, lui-même nous l'a raconté, et ce trait de sa jeunesse le peint trop bien et lui fait trop honneur pour qu'il me soit permis de ne le pas rappeler.

L'une des terres qu'il avait héritées de son père était voisine de cette abbaye de la Trappe, illustrée alors par un homme qui, après avoir jeté dans le monde l'éclat d'un rare esprit et le bruit de grandes passions, s'était enseveli tout à coup dans la pénitence comme dans

un tombeau, et semblait avoir poussé jusqu'aux dernières limites le sombre génie de l'ascétisme. Tout enfant, Saint-Simon avait conçu pour l'abbé de Rancé une vénération mêlée de tendresse, et depuis lors plus d'une fois chaque année, aux temps même les plus remplis par les devoirs du service militaire, les plus troublés par les distractions du monde et les soucis de l'ambition, le jeune courtisan, s'échappant mystérieusement de Versailles ou de Saint-Germain pour dérober aux indiscrétions son pieux pèlerinage, allait chercher près du vieil ami de son père, devenu bientôt le sien, les calmes pensées de la solitude et les fortifiantes paroles de la sagesse chrétienne. Il y demeurait des semaines entières, « enchanté, dit-il, par la sainteté du lieu, ravi par le grand et touchant spectacle » de tant de vertu et d'humilité.

S'il revenait de ces fuites au désert plus indulgent pour les hommes de son temps, je n'oserais l'affirmer : tout bon chrétien qu'il est, Saint-Simon n'eut jamais pour vertu la charité chrétienne. Se résigner au spectacle du mal est un stoïcisme qui ne lui appartient pas davantage, et l'impression douloureuse qu'il en reçoit excite en lui des frémissemens de colère dont il n'est pas maître. Est-ce sa faute, après tout, si les temps sont si tristes? est-ce sa faute si le génie, le courage et le désintéressement sont si rares? De quelque côté qu'il porte maintenant ses regards, il n'aperçoit rien qui ne l'afflige ou l'indigne. Le ciel est devenu sombre, et à l'horizon se lèvent les tempêtes.

D'heureux auspices cependant avaient à son aurore salué le siècle qui vient de naître. Pendant qu'au fond de l'Escurial achevait de s'éteindre la race abâtardie de Charles-Quint, et que d'ardentes convoitises se partageaient à l'avance son opulent héritage, la fortune, outrepassant l'ambition même de Louis XIV, au lieu de quelques provinces, a jeté dans ses mains un empire. Mais qui portera le poids de tant de bonheur et d'audace? qui contiendra l'Europe jalouse et courroucée? Où sont les grands ministres, où sont les grands capitaines qui avaient fait la France si forte et si redoutable? Leur ombre seule, hélas! protége aujourd'hui la patrie. La médiocrité, la présomption délibèrent dans les conseils et commandent aux armées. Chamillard se traîne écrasé sous le double fardeau qui a fatigué Colbert et Louvois. Des mains de Luxembourg mourant et de Catinat disgracié, l'épée de la France est tombée aux mains des Marsin, des Villeroy et des La Feuillade. Un esprit d'erreur et d'aveuglement enchaîne les fautes aux fautes, les désastres aux désastres. Hochstedt, Ramillies, Turin, Malplaquet, que de noms lugubres vont s'inscrire sur cette page néfaste de notre histoire!

C'est à cette heure solennelle, à l'heure des dangers et des su-

prêmes épreuves, qu'apparaît le vice profond de ce pouvoir exclusif et jaloux qui, ayant tout absorbé, prétendait suppléer tout. Prodigieux, excès de l'orgueil humain! Un homme en est venu, dans l'ivresse d'une longue prospérité, à concevoir pour lui-même une sorte de respect idolâtre, et tenant sa propre pensée et sa propre volonté pour une émanation de la sagesse et de la volonté divines, à croire que ses décisions sont infaillibles, que son choix donne le génie « avec la patente, » et que la victoire obéira à ses ordres comme elle obéissait à la voix de Turenne et de Condé!

Sous la pression du pouvoir, le niveau des caractères s'est abaissé. La cour a changé d'aspect : une domination mystérieuse a tout revêtu de froideur et de sécheresse. Qu'il y a loin de cette cour gravement cérémonieuse à la cour jeune, enthousiaste, que La Vallière ornait de ses grâces touchantes, dont Louis avait fait le centre de tous les nobles plaisirs, le foyer de toutes les lumières, le théâtre de toutes les gloires, qui inspirait le génie sans lui disputer la liberté, qui pleurait à *Bérénice* et applaudissait *Tartuffe!* Un rigorisme étroit et chagrin, une intolérance froide, mais implacable, glacent les paroles et oppriment les consciences. L'adulation, qui a grandi avec la crainte, s'est doublée de l'hypocrisie religieuse. Que de vices formant d'étranges contrastes! que d'égoïsme associé à la souveraine grandeur! quelles hautaines ambitions pour d'infimes objets! quelle bassesse dans la vanité, quelle corruption sous l'austérité feinte! Et comment le front du moraliste attristé de tels spectacles ne porterait-il pas le reflet de ses pensées? comment sa lèvre ne garderait-elle pas le pli de l'amertume et du dédain?

Au milieu de cette cour, où il est comme l'image vivante et importune du blâme, Saint-Simon voit naturellement s'augmenter chaque jour son isolement. Il n'a de relations qu'avec deux des princes de la famille royale, et ces deux princes eux-mêmes sont peu en faveur à Versailles.

L'un est le duc d'Orléans, avec qui il est lié depuis l'enfance. Saint-Simon s'était éloigné de lui d'abord par dégoût de ses débauches; mais plus tard, quand il a vu la disgrâce l'atteindre, il s'est souvenu, pour le défendre, de sa vieille affection.

L'autre est le noble élève de Fénelon et du duc de Beauvilliers, ce jeune prince en qui l'éducation et la religion ont accompli ce prodige de dompter un naturel indomptable, et dont les sérieuses qualités promettent un sage roi à la France. Grâce aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, Saint-Simon s'était trouvé introduit dans ce cénacle mystérieux où, sous l'inspiration de l'auteur du *Télémaque*, s'élaboraient, pour le règne futur du royal héritier, de vastes plans de gouvernement et de régénération sociale. Produit assez illogique

de prétentions aristocratiques et de sympathies populaires, confus assemblage de souvenirs féodaux et d'aspirations libérales, ces plans avaient rencontré chez le duc de Saint-Simon une chaleureuse adhésion. Relever la noblesse de son abaissement, lui rendre dans les affaires la place usurpée par les hommes de plume et de robe, c'étaient là des projets qu'il avait de tout temps caressés; mais ce qu'il faut ajouter pour être juste, c'est que, associé aux idées aristocratiques de ses amis, il l'est aussi à leurs idées généreuses de progrès et de bien public; c'est que le cri d'un peuple décimé, affamé, écrasé par la guerre et par l'impôt, a déchiré aussi son cœur, et que ce qu'il entrevoit enfin par-delà tous les systèmes et toutes les utopies, c'est un avenir de paix et de réparation sous un prince nourri de cette grande maxime que « les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. »

Illusions, je le veux! chimères de beaux-esprits, j'en conviens! Mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a là le premier tressaillement d'un monde qui s'éveille; il y a là la première lueur de l'esprit naissant d'un autre âge. Ces grands seigneurs patriotes, ces théoriciens un peu bizarres, qui d'un côté reconstruisent l'édifice du passé, et de l'autre ouvrent la porte aux innovations à venir, qui donnent une main à la féodalité et tendent l'autre à la liberté moderne, ne les raillons pas, sachons les honorer plutôt. Saluons en eux les précurseurs des publicistes plus hardis qui vont tout à l'heure promulguer la loi d'un ordre nouveau.

Quand la mort inopinée du dauphin appela le duc de Bourgogne à recueillir directement la couronne, de brillantes perspectives parurent s'ouvrir à l'ambition de Saint-Simon et de ses amis, et de légitimes espérances sourire à leurs desseins; mais « Dieu, comme il le dit, souffle sur les projets des hommes, » et jamais parole ne fut plus rudement justifiée. Entrée une fois dans la demeure royale, la mort s'est assise au foyer comme un hôte funeste, et n'en sortira que les mains pleines. Bientôt elle enlève cette charmante princesse, l'idole de la cour, les délices du vieux monarque, celle qui, comme un rayon de printemps, égayait la tristesse de ses derniers jours, et seule dissipait l'insupportable ennui qui le dévore. La terre la recouvre à peine, et le duc de Bourgogne tombe frappé près d'elle. Et du coup s'évanouissent les rêves d'avenir, les promesses de bonheur, tant d'espérances que la France avait mises sur cette tête si chère, et qui l'ont consacrée dans son souvenir.

Abattu, découragé, tenté un instant de quitter la cour, Saint-Simon y fut retenu surtout par un généreux sentiment. Dans sa douleur aveugle, l'opinion cherchait une victime : un cri s'élevait contre le duc d'Orléans, que n'accusaient que trop de funestes ap-

parences et ses mauvaises mœurs. Saint-Simon seul, quand le roi lui-même semble croire à un crime, quand tout dans les salons de Versailles s'éloigne du duc d'Orléans et fuit son contact comme celui d'un pestiféré, Saint-Simon seul, non-seulement ne s'éloigne pas, mais se rapproche de lui, le couvre de sa personne, et lui fait un rempart de sa vertu. Certes il ne fallait pas un médiocre courage pour affronter ainsi le roi irrité, la cour déchaînée, l'opinion égarée tout entière. Une telle action ne peut partir que d'un grand cœur; mais à la cour et d'un homme de cour, il faut l'appeler de l'héroïsme.

Le roi se mourait cependant, et de grands changemens étaient proches. A la veille d'une régence qui appartenait de droit au duc d'Orléans, Saint-Simon reprend naturellement, près de ce prince, le rôle de confident et de conseiller intime qu'il avait un moment rempli près du duc de Bourgogne. Il dresse encore des plans de gouvernement, il discute des projets de réforme, projets généreux qu'accueille volontiers l'esprit vif et brillant du duc d'Orléans, que laissera tomber non moins facilement l'âme débile du régent.

Dans ces plans que propose Saint-Simon se retrouvent quelques débris de ces grands projets de rénovation politique imaginés par les familiers du jeune dauphin, et notamment cette institution des conseils, essayée aux premiers jours de la régence avec de si tristes succès. Bien des idées aventureuses, paradoxales, dangereuses même et difficiles à justifier, éclosent dans la tête de ce hardi conseiller. Il veut les états-généraux, non comme moyen politique, mais comme expédient financier. Il conseille la banqueroute, non comme mesure licite, mais comme nécessité regrettable. A travers ces écarts d'un esprit téméraire en ses entreprises brillent çà et là des vues ingénieuses, des idées profondes, de nobles inspirations. Saint-Simon a une vertu qui lui fait beaucoup pardonner : il veut sincèrement, ardemment le bien de l'état. Sous l'hermine du duc et pair, il y a en lui l'âme d'un citoyen.

Louis le Grand s'était à peine, au milieu de l'indifférence des courtisans et de la joie insultante du peuple, acheminé solitairement vers Saint-Denis, et déjà le monde pouvait admirer une fois de plus le peu que pèse la poussière des plus grands rois. Impuissante à lui survivre même un jour, la volonté dernière de ce monarque si longtemps, si absolument obéi, était, comme un vulgaire codicille, brisée par arrêt de parlement. Dans ce hardi coup d'état, Saint-Simon avait joué un rôle marquant : son sang-froid, sa vigueur n'avaient pas peu contribué à assurer la victoire au duc d'Orléans.

On peut s'étonner qu'investi de l'estime, de la confiance du chef de l'état, appelé, par ses goûts et par son incontestable capacité, à

se mêler des choses politiques, Saint-Simon n'ait pas continué dès-lors à prendre aux affaires une part considérable. Bien qu'il demeure initié à tout ce qui se fait d'important, consulté même dans toutes les conjonctures graves ou difficiles, son rôle en effet, depuis ce début de la régence, va de jour en jour s'amoindrissant. La bizarrerie de ses idées, l'âcreté de son humeur y étaient pour beaucoup sans nul doute, mais la faute n'en fut-elle pas à ses qualités autant qu'à ses défauts? Il y a peut-être justice à le reconnaître. Trop désintéressé pour aspirer au pouvoir dans une pensée personnelle, trop honnête pour faire même le bien par des moyens impurs, il laisse la voie libre aux ambitieux qui, habiles à exploiter la faiblesse et les passions du prince, vont se partager les honneurs et vendre la France au plus offrant.

Les temps ont changé : Saint-Simon est resté le même. Pas plus qu'il n'applaudissait à l'intolérance d'hier, il n'applaudit à la licence d'aujourd'hui; mais tristement convaincu, en face des orgies où s'avilit le régent, de l'impuissance de ses paroles, il condamne bientôt son amitié au silence. Que pourrait la voix de la s gesse dans le délire universel? Que peut davantage le cri du patriotisme dans ce débordement de toutes les corruptions?

La politique de la France allait subir une déviation déplorable. Les intrigues de l'Angleterre, les susceptibilités de l'Espagne, plus que tout le reste l'ambition effrénée de deux ministres rivaux, tendaient à faire abandonner au régent cette grande politique de Louis XIV qui, ajoutant les liens de famille aux intérêts nationaux, avait noué entre l'Espagne et la France une alliance que tout conseillait de rendre indissoluble. Tout hostile qu'est Saint-Simon aux idées et aux traditions du dernier règne, sa haute raison ne s'est pas méprise sur la sagesse de cette politique, et son honnêteté se révolte contre les intrigues qui vont sacrifier aux ennemis de la France ses plus chers intérêts. Mais qu'importent les intérêts de la France? Dubois aspire à la pourpre, et la pourpre est à ce prix.

Une lutte de la raison contre la folie, de la force contre la lâcheté, du patriotisme contre la trahison, lutte courageuse et dévouée, stérile en résultats, féconde seulement en jalousies et en ressentimens, voilà ce que fut toute la vie de Saint-Simon sous la régence. Bientôt cette vertu farouche et cette raison sévère portèrent ombrage au favori. Saint-Simon voit diminuer son crédit : le dégoût le gagne, et cette âme énergique commence à sentir les atteintes du découragement. Du sein du conseil de régence de plus en plus annulé par le premier ministre, il voit passer à peu près inactif les dernières années de ce triste régime. Plus d'une fois il avait décliné l'honneur de hautes fonctions. Dans cette fièvre d'agiotage inoculée par Law au gouvernement et à la France, il n'eût eu qu'à ouvrir la

main pour y voir tomber des trésors : les instances du régent ne purent vaincre ses refus. Il avait compris de bonne heure que les théories du financier écossais, utiles peut-être si on les restreignait dans de sages limites, devaient, abandonnées aux fureurs du jeu, enrichir quelques-uns de la déception et de la ruine de tous, et « le bien d'autrui » lui faisait horreur.

La fin prématurée du duc d'Orléans brisa les seuls liens qui rattachassent encore le duc de Saint-Simon à la vie politique. Depuis longtemps ses dernières illusions étaient dissipées. Il avait vu s'évanouir une à une toutes ses espérances, avorter tous ses plans de réforme. La mort de Louis XIV, cette mort si ardemment désirée, si impatiemment attendue comme le terme de tous les maux, n'avait été que le signal d'une plus rapide décadence et le commencement de la honte. Homme d'un autre temps, nourri dans des mœurs qui ne sont plus, dans des croyances qui s'en vont, dans des traditions chaque jour plus oubliées, que ferait désormais Saint-Simon à la cour? Rien ne l'y retient plus, tout l'en éloigne.

Il entre dans la retraite pour n'en plus sortir. Ce qui lui reste de force et de vie, il le consacrera à recueillir, à mettre en ordre ses souvenirs, à rechercher sur les pages de ce journal qui fut le dépositaire de toutes ses pensées la trace tiède encore des choses dont il a été témoin. C'est de ce labeur suprême, qui remplit et console ses dernières années, que sortiront les *Mémoires*, inestimable chronique qui, remontant dans le passé, embrasse presque l'étendue d'un demi-siècle, où revivent à la fois et la génération qu'il a vue s'éteindre et celle dont lui-même a fait partie; fresque historique immense, prodigieuse, qui n'a peut-être pas sa pareille au monde pour l'éclat, la richesse, la variété, où malgré l'âge la main de l'artiste ne trahit jamais le poids des années ni la fatigue du travail, où se sent partout la sève de la jeunesse et brille le feu de la passion. La littérature française comptait déjà, avant Saint-Simon, plus d'une œuvre éminente dans le genre des mémoires. Saint-Simon a dépassé de bien loin tous ses devanciers. A force de génie, il a élevé des souvenirs personnels à la hauteur de l'histoire.

L'histoire, dans sa diversité, affecte néanmoins deux formes principales. Tantôt, portant sa vue au loin et embrassant de vastes horizons, elle interroge la destinée des nations, en retrace les accidens, et, préoccupée surtout des résultats généraux, recherche, dans la suite et l'enchaînement logique des faits, les causes qui élèvent ou précipitent les empires, retardent ou accélèrent la marche de la civilisation. Tantôt au contraire, détournant ses regards de ces grands événemens, de ces chocs bruyans, de ces révolutions soudaines qui sont comme la vie extérieure de l'humanité, elle les ramène et les concentre dans le cadre restreint d'une époque et d'une société par-

ticulière, pour en étudier curieusement, à loisir et par le détail, la vie intime, les idées, les passions, les mœurs. Sous cette dernière forme, l'histoire est moins élevée, moins imposante; elle n'est ni moins sérieuse ni moins instructive. Elle voit de moins haut, mais elle regarde de plus près. Si le champ de ses observations est plus étroit, il est mieux éclairé. Sous la légèreté apparente de ses récits, dans la fertilité même des détails qu'elle relève, la nature humaine se montre à découvert : les mœurs revivent, les caractères s'accusent, les passions se trahissent, et dans ces mobiles secrets se révèlent souvent les causes profondes d'événemens qui ont ébranlé le monde. Ce n'est pas l'humanité qu'elle nous raconte, mais c'est l'homme même qu'elle nous fait mieux connaître, l'homme cachant sous le costume d'un pays et d'un temps ce qu'il a d'uniforme et d'immuable, comme ce qu'il a de divers et d'ondoyant.

L'histoire traitée à ce point de vue a trouvé dans Saint-Simon son plus parfait modèle et sa plus haute expression.

On s'est plu souvent à faire remarquer que le XVIIe siècle, dans son admirable fécondité, a été cependant déshérité du génie de l'histoire. Revêtue d'une froide élégance, travestie par le préjugé ou faussée par la flatterie, l'histoire, il est vrai, a perdu à cette époque le caractère de grandeur qu'elle avait au siècle précédent, sans avoir encore conquis l'indépendance qui la distinguera dans le siècle qui va suivre. Et pourtant, chose singulière, aujourd'hui que le temps nous a livré tous ses trésors, voici que ce XVIIe siècle, rachetant son infériorité par d'éclatantes exceptions, nous offre, dans les deux genres opposés qui se partagent le domaine de l'histoire, deux monumens achevés, deux chefs-d'œuvre incomparables, le *Discours sur l'Histoire universelle* et les *Mémoires* du duc de Saint-Simon (car, en dépit des dates, c'est bien au XVIIe siècle que ce dernier appartient). Bossuet et Saint-Simon, devant ces deux grands noms en est-il qui ne pâlisse point? ne semblent-ils pas à eux seuls combler le vide d'un siècle tout entier, et dominer du front, comme deux colonnes restées debout dans le désert, la gloire des successeurs aussi bien que celle des devanciers?

Le génie a son secret qu'on ne lui dérobe point, mais on peut se demander quelles circonstances favorisent ou contrarient son essor. L'histoire n'a jamais fleuri là où a manqué à l'esprit humain l'air de la liberté, et si au XVIIe siècle elle semble frappée de stérilité, c'est sans doute qu'alors le despotisme des préjugés et des mœurs pesait encore plus sur les esprits que celui des institutions; mais Bossuet, comme l'aigle qui aime les sommets, retrouve la liberté sur les cimes de la pensée religieuse, et son regard se dégage des illusions du présent, quand, du haut de la tradition chrétienne, il contemple et juge le passé. La liberté de pensée que Bossuet doit à la religion, le duc de

Saint-Simon ne la demande et ne la doit qu'à lui-même. Pour échapper à cette sorte d'oppression morale que subissent autour de lui toutes les âmes, il se réfugie, il s'enferme dans l'enceinte de sa conscience : il s'y dresse un tribunal, il y fait comparaître toutes les idoles qu'adore la foule; mais la postérité seule sera mise dans la confidence de ses libres jugemens et de ses rudes sentences. La mission qu'il s'est donnée, et nulle autre n'était possible à l'heure où il écrit, c'est de déposer la vérité dans le sillon où elle lèvera pour les générations à venir. Pour celui qui écrit ainsi l'histoire, ce n'est pas le défaut, c'est l'excès de la liberté qui est à craindre, et une inaltérable probité suffit à peine à le défendre contre les entraînemens de la passion.

Si quelque chose manque au duc de Saint-Simon comme historien, c'est la pensée philosophique; en cela, il reste inférieur à Bossuet, qui s'inspire de la foi, et à Tacite, qui adore la liberté. Il n'a ni les vues sublimes de l'un, ni les profondes maximes et les nobles aspirations de l'autre. Politique attardé, il évoque des limbes du passé des institutions qui ne peuvent plus renaître. Champion d'une aristocratie tombée, il plaide une cause à jamais perdue devant l'histoire et le progrès des siècles. Là est sa faiblesse : son idéal manque de vérité et d'avenir. S'il discerne avec tant de sagacité, s'il blâme avec tant de rudesse les vices du pouvoir absolu, son ressentiment l'y aide bien autant que la pénétration de son esprit; l'orgueil blessé du patricien ne crie pas moins haut que la conscience de l'honnête homme. Il veut des garanties politiques, mais surtout dans un intérêt de caste : il parle de liberté, et il combat pour le privilége.

Ce n'est pas à dire que pour Saint-Simon l'histoire n'ait point un sens élevé et profond; il aime à en signaler la portée religieuse. « A qui considère, écrit-il, les événemens que racontent les histoires dans leur origine réelle et première, dans leurs degrés, dans leurs progrès, il n'y a peut-être aucun livre de piété (après les divins et après le grand livre toujours ouvert du spectacle de la nature) qui élève tant à Dieu, qui en nourrisse plus l'admiration continuelle, et qui montre avec plus d'évidence notre néant et nos ténèbres. » L'histoire, pour Saint-Simon, n'est point un champ de bataille poudreux où tout soit livré aux décisions de la force et du hasard, où l'homme, abandonné à lui-même, se débatte dans la nuit contre les lois stupides de la fatalité. Non : Dieu plane au-dessus du combat; sa providence, toujours présente, toujours active, se révèle jusque dans les châtimens, et du haut de sa foi, l'écrivain, tout ému des catastrophes qu'il raconte, adresse aux puissans de la terre des avertissemens qui rappellent les accens de la chaire chrétienne.

Mais ce qui fait dans Saint-Simon la vraie grandeur de l'historien, ce qui donne à son œuvre un caractère si élevé, c'est l'inspiration morale qui en a empreint toutes les pages. Oui sans doute, il a des

préjugés étroits, des ressentimens opiniâtres; mais sa loyauté est admirable et sa franchise à toute épreuve. Oui, on peut être en défiance de son jugement, il est prompt et s'égare quelquefois; il faut se tenir en garde contre sa malignité, elle croit facilement le mal et souvent l'exagère; mais on peut se fier à la droiture de sa conscience : jamais elle n'hésite pour apprécier une bonne ou une mauvaise action, pour louer une vertu ou flétrir une turpitude. Au-dessus de toutes les passions, il y a en lui une passion qui domine et épure toutes les autres : c'est la haine du mal, c'est l'horreur de la calomnie, de l'oppression et de l'injustice. La haine du mal, quelque nom ou quelque vêtement qu'il porte, voilà son inspiration, voilà sa muse austère; c'est elle qui enflamme son éloquence, qui lui souffle ses généreuses colères et les fait éclater en foudroyantes invectives. De quels traits il peint cette cour dégénérée, devenue dévote par étiquette et alliant ses vices de la veille avec sa dévotion du jour! De quelle verve il flagelle ces bas courtisans, les d'Antin, les de Tresmes, se prostituant à l'envi en honteuses adulations et dépensant tout leur courage en querelles dignes « de valets ! » Quelle révolte de l'homme et du chrétien non moins que du grand seigneur, quand, au mépris de toute loi et de toute morale, les enfans de l'adultère royal usurpent insolemment les honneurs et les droits qui appartiennent aux fils légitimes!

Que m'importent après cela sa morgue ou ses rancunes? Je puis sourire quand il conteste à Turenne son titre de prince, quand il querelle Vauban sur son cordon de l'ordre. Je ne puis me défendre de l'applaudir avec une sympathique émotion, quand il démasque les hypocrites ou châtie les corrompus. N'est-ce pas lui qu'avait deviné le génie de Molière? N'est-ce pas Alceste lui-même, Alceste caché sous l'habit de cour, toujours passionné et fantasque, toujours loyal et noble de cœur, nourrissant toujours au fond de l'âme les mêmes « haines vigoureuses » pour le mensonge et la lâcheté?

De tous les maux de son temps, celui sans doute que sa plume a le plus justement flétri, c'est le fanatisme, le fanatisme qu'il put voir, tout à coup réveillé d'un long assoupissement, se déchaîner sur la France avec des fureurs qui semblaient d'un autre âge.

Quand Saint-Simon parut à la cour, dix années déjà s'étaient écoulées depuis que, infidèle à la pensée de tolérance écrite dans notre droit public par son illustre aïeul, Louis XIV avait déchiré la charte de liberté religieuse et d'égalité civile octroyée, il y avait près d'un siècle, à une partie de ses sujets. Un vain rêve d'uniformité absolue, une ivresse d'omnipotence, de petits calculs de dévotion, de funestes suggestions enfin, et comme un esprit de vertige qui soufflait de tous les points de l'horizon, avaient égaré le droit sens du roi, porté à sa puissance le coup le plus terrible, et imprimé à la gloire de son règne une tache ineffaçable.

L'iniquité a appelé l'iniquité; la plaie envenimée a gagné jusqu'au cœur du royaume : elle saigne et crie sous le fer des bourreaux. Pourquoi faut-il que ce soit un éloge à faire du duc de Saint-Simon que de dire qu'il a détesté, qu'il a maudit ces fureurs? Il n'est que trop vrai pourtant : la violence mise au service de la foi trouvait alors des complices ou des apologistes parmi les plus grands cœurs et les plus fermes esprits. Et c'est l'honneur de Saint-Simon qu'il se soit montré noblement supérieur au préjugé de son siècle.

Il y a, chez certaines âmes fières et élevées, un sentiment profond de l'indépendance, un respect inné de la liberté humaine, qui les défend contre les piéges du sophisme et les entraînemens de la passion, et qui fait que, même aux époques où la notion du droit est le plus obscurcie et la tolérance le moins en honneur, elles prennent spontanément parti pour la faiblesse contre la tyrannie, et, quelle que soit la foi qu'ils confessent, couvrent tous les martyrs de leur sympathie. Saint-Simon est de ces nobles natures. Aussi quelle indignation vengeresse, quelle véhémence, quelle douleur patriotique dans ces pages où il peint le spectacle de confusion et d'horreur dont il a vu la France couverte, l'étranger enrichi de nos exils et de nos ruines, les enfans enlevés à leurs mères, le scandale de ces abjurations arrachées à la faiblesse par la torture ou à la cupidité par l'argent, et la religion, la vraie religion, outragée par ces barbaries ou ces séductions indignes, pleurant, avec quelques saints évêques, les sacriléges dont on l'afflige et l'odieux que font retomber sur elle tant de cruautés commises en son nom, mais désavouées par sa divine mansuétude!

Partout où la justice est violée, où la liberté morale succombe, le cri de l'humanité blessée s'échappe de ses entrailles. Qu'il s'agisse des protestans ou des jansénistes, que Bâville promène la désolation sur toute une province, ou que d'Argenson, avec des escouades d'archers, enlève nuitamment de Port-Royal-des-Champs quelques pauvres religieuses; terrible ou mesquine, sanglante ou tracassière, la persécution soulève toujours en lui les mêmes colères et lui arrache les mêmes anathèmes. Cette chaleur de sentiment, cet ardent amour de la justice, cette inaltérable droiture du sens moral qui distinguent Saint-Simon, suffiraient seuls, disons-le, à mettre son livre à une grande hauteur au-dessus de ces mémoires trop fameux où un homme qui eut de grands talens et point de principes, le cardinal de Retz, étale spirituellement sa vanité et sa corruption. Quelle distance entre les deux hommes! quelle différence dans l'impression morale que nous laissent les deux œuvres!

Et s'il est vrai que chez l'homme qui écrit ses mémoires, la sincérité soit de toutes les qualités la première, quelle supériorité sous ce rapport n'a pas encore Saint-Simon! Tandis que Retz, uniquement préoccupé de sa personnalité bruyante, s'efforce de cacher bien des

petitesses sous de grands mots, et, drapé en tribun, essaie de continuer devant la postérité le rôle qu'il a joué devant ses contemporains, Saint-Simon, qui a beaucoup d'orgueil, mais point de vanité, nous ouvre son âme avec une admirable franchise et se montre sous les couleurs les moins apprêtées. Tous ses sentimens, toutes ses impressions, il les dit avec une simplicité pleine de noblesse, qui touche et qui désarme. Il fait devant la vérité une telle abnégation d'amour-propre, que l'aveu même de ses faiblesses ne fait pas hésiter sa plume, et qu'il nous confesse jusqu'à ces pensées confuses et honteuses, involontaires soulèvemens de l'égoïsme humain, qui naissent parfois au fond des plus pures consciences. Et dans cette suite de tableaux dramatiques qu'il déroule à nos yeux, dans ces scènes piquantes où la nature humaine, saisie sur le fait, se laisse voir sous tant de jours profonds, l'historien, acteur et témoin tout ensemble, aussi sincère pour lui que pour les autres, devient ainsi un des personnages les plus animés de cette grande comédie qui se joue devant nous.

Deux hommes, très divers d'ailleurs de condition et de talent, ont écrit, presque en même temps que Saint-Simon, sur l'histoire du siècle de Louis XIV. Il a manqué à l'un et à l'autre ces deux grandes qualités de l'historien, si éminentes chez Saint-Simon, la droiture morale et l'indépendance de l'esprit. Aussi quel parallèle établir entre les *Mémoires* et cette insipide chronique rédigée par Dangeau? Songerait-on même à la rappeler, si le duc de Saint-Simon ne lui avait fait l'honneur de l'annoter de sa main : si bien qu'on n'ouvre guère le texte que pour y chercher la glose, charmante broderie cousue par un caprice de l'artiste à l'habit fané du courtisan? Quant à l'œuvre de ce brillant génie qui a rempli de son nom le XVIIIe siècle, et qui semble avoir eu le don d'embellir tout ce qu'il touche, est-ce la muse de l'histoire ou celle de la poésie qui doit la revendiquer? Dans ces pages étincelantes où Voltaire trace le tableau d'un grand règne, n'est-ce pas trop souvent l'imagination qui tient le pinceau? N'est-ce pas un panégyrique qu'a fait, qu'a voulu faire l'auteur du *Siècle de Louis XIV?* Et faut-il s'étonner que son œuvre ait si peu de traits communs avec l'œuvre de Saint-Simon?

Tout diffère d'ailleurs entre les deux historiens. L'un, homme de lettres, naturellement jaloux de la gloire des lettres, aimant à honorer à la fois le siècle où elles ont brillé le plus et le souverain qui les a le plus protégées, écrit l'histoire d'un temps qu'il n'a point vu, et qui lui apparaît sous le prestige encore vivant de poétiques souvenirs. Courtisan par nature de toutes les puissances et de toutes les gloires, s'appliquant par orgueil patriotique à taire le mal pour ne dire que le bien, et plus préoccupé d'ailleurs de faire une œuvre d'art qu'une œuvre de conscience, il regarde tout et s'étudie à tout

nous montrer du point de vue qui plaît davantage aux imaginations et flatte le plus les préjugés. — L'autre, homme de cour, nourri dans les intrigues et la politique, a vu de près les choses qu'il raconte, les hommes dont il parle. Et quelles choses parmi les plus belles, quels hommes parmi les plus grands, ne perdent pas un peu à être vus de si près? Pour lui, point d'illusion scénique, point de perspective lointaine qui grandisse les acteurs d'une coudée : il est dans les coulisses, il voit à revers ce spectacle qui au parterre éblouit la foule. Venu au lendemain des prospérités, à la veille des désastres, il a reçu l'impression de la décadence sans avoir subi le prestige des grandeurs. Indépendant par caractère, sévère par principes, il a dit le bien sans réticences, mais il a dit aussi le mal sans ménagemens.

Vanités nationales, traditions, préjugés, que lui importe cela? Il ne veut ni flatter le présent ni tromper l'avenir. Grandeurs de convention, héroïsmes de théâtre, réputations usurpées, il souffle sur tous ces fantômes. N'attendez pas de lui qu'il tienne, quand il l'a dans sa main, la vérité captive. Non, il lui ouvrira, autant qu'il est en lui, libre voie et large carrière. Il la respecte à ce point de la mettre au-dessus de toutes choses; il l'aime jusqu'à lui sacrifier ses affections comme ses inimitiés. L'amour de la vérité, il a pu légitimement se rendre à lui-même ce témoignage, a été vraiment « la loi et l'âme de ses écrits. » Non pas qu'il soit toujours juste : l'équité peut appeler parfois de ses appréciations, et l'histoire a cassé plus d'un de ses arrêts; mais il ne manque jamais volontairement à la justice. Jamais, de propos délibéré, il ne dissimule la vérité ou ne l'altère. Si ses amitiés sont chaleureuses, si ses ressentimens sont violens, ni les uns ne lui font taire les défauts de ceux qu'il aime, ni les autres méconnaître le mérite de ceux qu'il hait. Qui fut plus ennemi des bâtards? et qui a rendu un plus entier, un plus éclatant hommage à la vertu et aux talens du comte de Toulouse? Qui fut plus sincèrement dévoué au duc d'Orléans? et quel plus rude censeur le duc d'Orléans trouva-t-il jamais de ses vices et de sa faiblesse?

Là même où sa passion l'égare, il garde encore assez de sang-froid pour discerner une partie de la vérité et assez de loyauté pour la dire. Plus d'une mémoire a eu à se plaindre de son dénigrement. Sa haine, pour n'en rappeler qu'un exemple, s'acharne contre cette femme célèbre dont l'astucieux génie pesa sur la vieillesse du grand roi; cette haine l'a rendu trop crédule à la calomnie et trop facile à la répéter. Mais attendez : tout à l'heure, quand le peintre, rassemblant ses souvenirs, va tracer à grands traits le portrait du personnage, son impartialité lui reviendra. L'instinct de l'artiste l'emporte sur la passion de l'homme, et en face du modèle il n'obéit plus qu'à un sentiment, celui de la réalité. N'a-t-il pas fait de l'esprit de Mme de Maintenon, de son « éloquence naturelle, » de ses « grâces incompa-

rables, » un éloge auquel ses apologistes eux-mêmes ne pourraient rien ajouter?

Porter sur le grand roi un jugement qui fût exempt à la fois d'enthousiasme et de colère, c'était pour un contemporain chose impossible peut-être; l'attendre du duc de Saint-Simon, ce serait espérer sans doute plus qu'il n'est juste de demander à l'esprit de l'homme. Moins que tout autre, Saint-Simon était fait pour comprendre ce que n'a compris d'ailleurs aucun homme de son siècle, ce qui fait pourtant, aux yeux de l'histoire, la véritable grandeur de Louis XIV, je veux dire cette œuvre de concentration universelle, cet achèvement de l'unité politique, administrative et sociale, qui, fondant en un tout homogène les divers élémens rassemblés par les siècles, fit de la France un seul corps dont la royauté fut la tête, dans toutes les parties de ce corps fit circuler une vie puissante, et imprima au génie national, dans toutes les directions, le plus merveilleux élan et la plus féconde activité. Dominé par l'esprit de système et l'esprit de caste, Saint-Simon méconnaît (qui peut s'en étonner?) les hautes pensées, les grands résultats politiques du règne. Les abus, les fautes, obscurcissent pour lui la gloire véritable, et les calamités des derniers jours jettent un reflet sinistre jusque sur les années prospères.

Le roi qu'il a vu, le roi qu'il nous dépeint, ce n'est plus ce Louis jeune et brillant qui s'entourait des Colbert et des Lionne, ardent, mais habile, ambitieux, mais encore modéré, résolu, mais docile aux conseils : c'est le monarque ébloui par la fortune, plein de superbe et d'obstination, ombrageux, défiant, jaloux de son autorité, qui se rend inaccessible dans sa majesté olympienne, et, quand il pense seul tout diriger, se laisse diriger, et l'état avec lui, par la main d'une femme. Que dans ce tableau Saint-Simon ait encore chargé les couleurs sombres, je veux bien l'avouer, et cependant, en dépit de ses injustices, quelle idée ne nous donne-t-il pas de ce roi à qui la postérité a confirmé, malgré ses fautes, le nom de grand? Qui mieux que lui nous a peint sa majesté tempérée d'affabilité et de grâce, sa dignité naturelle, sa parole facile et juste, sa politesse noble et mesurée? Bien qu'il rende hommage aux qualités de l'homme, qui était né, dit-il, sage et modéré, bon et juste, c'est le roi surtout qu'il admire : le roi lui semble plus grand que l'homme, et en cela son jugement a été ratifié par l'histoire. « C'est là, s'écrie-t-il ému tout à coup par la grandeur de ses souvenirs, c'est là ce qui s'appelle vivre et régner! Il faut convenir que jamais prince ne posséda l'art de régner à un si haut point. »

Il y a quelque chose pourtant qu'il admire plus encore et qui lui arrache un plus magnifique hommage : c'est l'héroïsme de ce vieux

roi, qui, trahi par la fortune, insulté par ses ennemis, frappé dans son orgueil et dans ses affections, vaincu, mais inflexible, se montre plus grand dans cette extrémité du malheur qu'il n'a paru dans tout l'éclat de ses conquêtes et de sa gloire; c'est, pour employer les belles paroles de l'historien, « cette constance, cette fermeté d'âme, cette égalité extérieure, ce soin toujours le même de tenir autant qu'il pouvait le timon, cette espérance contre toute espérance, par courage et par sagesse, non par aveuglement. »

Quelques redressemens que l'équité historique oblige de faire à certains jugemens de Saint-Simon, avec quelque réserve qu'il faille accueillir certains de ses portraits où la modération se fait regretter, il n'en est pas moins vrai de dire que nous lui devons, de la société française et de la cour de Louis XIV dans la dernière période de son règne, une peinture d'une incomparable énergie, et dont rien n'approche pour la vérité, la finesse, la profondeur. Au portrait de fantaisie il a substitué le portrait vrai, et devant la réalité la fiction a pâli.

De beaux génies nous avaient montré cette société dans sa régularité majestueuse, dans sa forte discipline, dans son unité féconde : il s'est appliqué à nous dévoiler son mouvement intérieur, ses passions, ses faiblesses cachées, et les premiers progrès de ce lent affaissement qui commence à s'opérer en elle. Grâce à lui, nous avons été introduits jusque dans les appartemens secrets de Versailles, nous avons été initiés à tous les mystères de cette cour où tant d'intrigues se croisent dans l'ombre d'un pouvoir redouté. Toute une face mal connue de l'histoire d'un demi-siècle a resplendi tout à coup d'une lumière inattendue : ç'a été comme l'exhumation d'une de ces antiques cités qu'avait enfouies vivantes la cendre du volcan, et qui, soudainement éveillées de leur sommeil séculaire, apparaissent au monde étonné dans la familiarité piquante de leurs usages intimes, de leurs mœurs domestiques. C'est mieux encore, car, à la voix de l'historien, un peuple entier s'est levé de dessous ses dalles de marbre et s'est mis à marcher devant nous, et a rempli du bruit de la vie cette cité sortie du tombeau.

N'avons-nous pas vécu, n'avons-nous pas conversé avec tous ces personnages illustres que l'art du magicien a ranimés de leur cendre? N'avons-nous pas maintes fois, sur ses pas, dans les galeries de Versailles ou les salons de Marly, fendu les flots de cette foule brillante, de ce peuple bourdonnant et léger de favoris insolens et de ministres présomptueux, de guerriers héroïques et de généraux courtisans, de libertins dévots et de prélats mondains. Sur cette scène bruyante, chacun joue un rôle, chacun porte un masque ; mais Saint-Simon connaît tous les acteurs par leur nom, et les masques sont tombés devant lui.

Quel guide incomparable, et comme il sait tous les détours de ce monde plein de prestiges et d'embûches! Quel connaisseur du cœur humain! Quelle effrayante sagacité il déploie! Avec quelle subtile et pénétrante analyse il étudie, il creuse les caractères! On dirait du physiologiste qui, l'œil sec et ardent, courbé sur sa victime entr'ouverte, demande à la nature palpitante les secrets de la vie. Une infatigable passion l'anime à cette autopsie des âmes; son regard, comme un scalpel, les fouille jusqu'aux derniers replis, les interroge fibre à fibre, pour y surprendre les plus intimes pulsations, les plus sourds tressaillemens. Il se complaît, il se dilate dans cette impitoyable dissection. Rien n'échappe à son coup d'œil, rien ne déjoue son discernement. Une sorte de divination le fait lire sur les visages comme dans un livre ouvert. Sous ces sourires menteurs, sous ces larmes feintes, derrière toutes ces hypocrisies dont est faite la vie de cour, il sait quelles perfidies se cachent, quelles jalousies fermentent, quel venin distille la haine, quels coups médite la trahison.

Si on veut admirer à l'aise ce génie de l'observation et de l'analyse psychologique, il faut suivre Saint-Simon dans le développement d'une de ces destinées orageuses de courtisan, portées un jour au dernier sommet de la grandeur, brisées le lendemain par un de ces caprices du maître, par un de ces *coups de foudre*, comme il les appelle, qui renversent de son piédestal le colosse aux pieds d'argile : petites anecdotes pour l'histoire, mais où se dévoilent pleinement la lâcheté et l'ingratitude humaines; événemens considérables pour les contemporains, pour l'écrivain lui-même, qui nous peint d'autant mieux son temps par l'émotion même qu'il porte dans ces récits, par les cris de joie ou de colère que lui arrachent ces soudaines révolutions de la fortune des cours.

Il faut surtout, pour connaître, pour juger Saint-Simon, assister avec lui à quelqu'une de ces scènes émouvantes où, sous le coup d'une grande catastrophe, toutes les passions violemment mises en jeu font de la cour un spectacle unique pour le moraliste.

Monseigneur se meurt à Meudon. Dans ce lieu déjà plein de confusion et d'horreur, comme au fond du tableau et à demi noyés dans l'ombre, l'historien nous montre de loin, près du roi qui fond en larmes, Mme de Maintenon « tâchant de pleurer, la faculté confondue, les valets éperdus, » les courtisans n'attendant pour fuir que le dernier soupir de leur maître. Cependant c'est à Versailles qu'est la cour, la cour, inquiète, agitée, suspendue entre la crainte et l'espérance. C'est là aussi qu'est Saint-Simon, plus inquiet, plus agité, plus palpitant qu'aucun autre, mais dans son anxiété, dans les frémissemens de sa joie qu'il se reproche à lui-même et qu'il a peine à réprimer, attentif à tout voir et dévorant tout des yeux. Quel spectacle pour un

peintre : la foule des courtisans, dans le désordre d'un sommeil interrompu, tumultueusement rassemblée dans les appartemens trop étroits pour la contenir; le duc et la duchesse de Bourgogne y tenant ouvertement la cour; les groupes çà et là formés par la curiosité, presque aussitôt rompus par la défiance; les physionomies contraintes et composées, laissant pourtant percer mille émotions contraires : l'embarras, la surprise, le trouble universels; les larmes sanglantes, les désespoirs mal contenus des ambitieux déçus dans leurs calculs, les douleurs feintes, les soupirs forcés des indifférens et des sots; ceux enfin qui, comme Saint-Simon, voient le ciel s'ouvrir devant eux, en garde contre eux-mêmes, cachant leur satisfaction secrète sous la gravité du maintien, et trahissant malgré tous leurs efforts « leur élargissement et leur joie ! »

Jamais peut-être la finesse, la profondeur dans l'observation morale n'ont été poussées aussi loin que dans ces pages admirables. Jamais style plus ardent n'a revêtu d'une forme aussi saisissante les pensées et les passions humaines. Jamais la langue n'a trouvé, pour rendre toutes les nuances de l'émotion, tous les mouvemens de l'âme, des couleurs plus énergiques. L'effort de l'art ou plutôt la puissance du génie ne va pas au-delà.

Saint-Simon semble avoir voulu donner un pendant à ce magnifique tableau dans le récit du lit de justice où, au début de la régence, les légitimés furent dégradés du rang de princes du sang. C'était pour lui un jour de double victoire; il voyait à la fois se réaliser ses deux souhaits les plus ardens : la déchéance de « ces exécrables bâtards, » et l'humiliation de « ces odieux légistes, de ces bourgeois du parlement. » Aussi la joie du triomphe déborde-t-elle en lui. Il savoure à longs traits sa vengeance, il s'en abreuve, il s'en enivre. Il se repaît avec une volupté cruelle de la rage des vaincus, et l'orgueil assouvi, la haine accumulée, éclatent à la fois sous sa plume en dérisions sanglantes et en sarcasmes insultans; mais quelle suite d'inimitables scènes! Comme le drame s'annonce, se prépare, se déroule! Le théâtre, les acteurs, les spectateurs, rien ne nous échappe. Les personnages, un à un, défilent devant nous, se rangent et s'échelonnent sur les gradins des Tuileries. Quelle anxiété sur tous les visages! quelle succession d'émotions diverses à chaque péripétie! et comme, au milieu de cette foule agitée de sentimens contraires, les figures principales, esquissées à grands traits, se détachent pleines de vie, de relief et d'originalité!

C'est dans de telles pages que Saint-Simon se montre vraiment ce qu'il est, c'est-à-dire écrivain de premier ordre. Là, on peut le dire, il égale le plus grand peintre de l'antiquité. Il a les coups de pinceau de Tacite; il a ces éclairs, ces lueurs soudaines et terribles

qui illuminent jusqu'au fond les abîmes du cœur humain. Pour la pureté continue, pour la beauté sévère et harmonieuse de l'ensemble, Saint-Simon ne saurait, il est vrai, soutenir le parallèle. Faire une œuvre d'art, composer un tableau habilement ordonné, il n'y a jamais prétendu, et ce serait chose trop facile de relever les imperfections de son livre. Qu'il marche souvent au hasard, suivant le caprice des idées ou des faits; qu'il manque de mesure et de sobriété; qu'au travers de son récit se jettent trop souvent de longues digressions, d'interminables généalogies, d'ennuyeuses dissertations, on ne peut le nier. Les défauts sont grands, les taches abondent. Qu'importe, si les qualités sont plus grandes encore, si les taches disparaissent sous le flot de magnificences que verse son génie? Abandonnez-vous un instant seulement à cet enchanteur. Il vous entraîne, il vous séduit, il vous passionne. Les armes tombent des mains de la critique, et l'esprit subjugué, ravi, n'a plus de force que pour l'admiration.

Ce n'est point une histoire que Saint-Simon a voulu, a pensé écrire : toute son ambition a été de fournir à l'histoire à venir des renseignemens et des révélations; mais c'est merveille de voir comme ce modeste chroniqueur tout préoccupé, ce semble, de recueillir des anecdotes ou de débrouiller des intrigues de cour, sait, quand il lui plaît, prendre le ton de l'histoire telle que les maîtres l'ont écrite. Sa parole est ordinairement simple, coulante, familière; mais quelle que soit la grandeur du sujet, l'écrivain est toujours à son niveau et semble s'élever avec lui sans effort. Quoi de plus pathétique que le journal de la mort du roi? Quelle émotion religieuse le gagne lorsque, après avoir rappelé les malheurs « de ce maître de la paix et de la guerre, de ce distributeur de couronnes, de ce châtieur des nations, de cet homme immortel pour qui on épuisait le marbre et le bronze, pour qui tout était à bout d'encens, » il s'écrie : « O Nabuchodonosor! qui pourra sonder les jugemens de Dieu, et qui osera ne pas s'anéantir en leur présence? » Et si vous voulez entendre l'accent du cœur dans ce qu'il a de plus profond et de plus pénétrant, écoutez-le racontant sa dernière entrevue avec le duc de Bourgogne : quelle douleur simple et vraie! quelle voix pleine de mortels regrets et de divines espérances! « Je ne l'ai pas revu depuis; plaise à la miséricorde de Dieu que je le voie éternellement où sa bonté sans doute l'a mis! »

Aucun genre d'éloquence, on peut le dire, n'a manqué à Saint-Simon. Il a sous la main, il fait résonner à son gré toutes les cordes de l'âme humaine. Il a la grâce et la force, la vivacité et la noblesse; il a l'amertume et la tendresse, le charme et la majesté. Cette éloquence spontanée, sans apprêt et sans art, jaillit d'une intarissable

source et se colore de toutes les nuances de la passion. C'est un grand fleuve descendu des montagnes où l'alimentent les neiges éternelles, qui tantôt se précipite impétueux et troublé, tantôt roule limpide et transparent, parfois semble dormir dans ses rives profondes, ou même s'enfoncer un instant et se perdre sous terre, mais qui bientôt reparaît plus puissant, plus fécond, coulant toujours à pleins bords et réfléchissant avec la même fidélité les aspects riants ou sombres, les horizons calmes ou sereins des contrées qu'il visite.

Quelque merveilleuse que soit dans sa variété l'éloquence de Saint-Simon, il est un genre cependant où elle brille d'un éclat tout particulier : c'est le portrait. Là, Saint-Simon excelle et se surpasse lui-même. Partout ailleurs on peut lui trouver des émules ou des égaux, ici il est sans rival. D'autres ont eu plus de concision ou d'élégance, un dessin plus correct et plus pur, un choix des nuances plus sévère; nul n'a réuni autant de qualités supérieures; nul n'a allié à un pareil degré la finesse et l'énergie, une connaissance aussi profonde de la nature humaine et un si rare talent d'expression; nul n'a été à la fois observateur aussi sagace, peintre aussi vrai, coloriste aussi puissant.

Ne cherchez point chez lui ce portrait solennel et un peu de convention, tout formé de contrastes ingénieux, d'antithèses laborieuses, où l'imagination a souvent plus de part que l'étude de la nature, où la vérité est parfois sacrifiée à l'art. Pour lui, il n'a nul souci de l'art, mais seulement de la vérité. C'est de la nature seule qu'il prend conseil et qu'il s'inspire; elle est son seul maître et son seul modèle. C'est la réalité prise sur le vif, avec ses détails imprévus, ses aspérités et ses bizarreries, qu'il transporte toute palpitante sur la toile. L'homme, dans ses portraits, ne se montre point tout d'une pièce, tour à tour idéal de vice ou de vertu, type de laideur ou de beauté morale : il se fait voir tel qu'il est, plein de contradictions et de contrastes, mélange inoui de bien et de mal, de force et de faiblesse, de petitesse et de grandeur. Et ce n'est pas seulement l'homme moral que nous fait apparaître Saint-Simon, c'est aussi et du même coup l'homme physique, le personnage, son visage et son regard, son attitude, sa parole et son geste; c'est l'homme enfin tout entier, dans sa double nature et sa complexe unité.

Saint-Simon est éminemment un coloriste. Peu préoccupé de l'élégance de la ligne, il jette, il prodigue avec une verve inépuisable les richesses de sa palette. Par la fougue du pinceau, par la vigueur du relief, par l'éclat et la largeur de la touche, il fait songer à ces princes de la couleur, ces maîtres de Cologne, d'Amsterdam ou de Venise, dont les toiles lumineuses portent un caractère si profond de réalité, et font rayonner la figure humaine d'une vie si puissante.

Les portraits de Saint-Simon ont un mérite entre tous : ils vivent. Ils vivent d'une vie propre et individuelle; pas un qui ressemble à l'autre, pas un qui n'ait son cachet d'originalité. Admirable privilége du génie! On dirait qu'il participe à la fois de la fécondité sans bornes et de l'inépuisable variété de la nature. A chaque pas qu'on fait dans cette immense galerie, l'esprit s'arrête émerveillé, confondu par la prodigieuse souplesse de ce talent qui sait se plier à toutes les formes et revêtir les caractères les plus opposés.

Quelle fraîcheur dans ce ravissant pastel où revit pour nous la duchesse de Bourgogne avec son enjouement et son abandon, avec sa vivacité piquante et ses grâces enfantines! La main d'un poète eût-elle paré de plus de charmes cette tête souriante et cette jeunesse folâtre? Quelle finesse de trait, quelle délicatesse de nuances dans cette grande figure de Fénelon, où se mêlent si harmonieusement la gravité et la douceur, la grâce et la noblesse, où brille surtout dans une distinction souveraine ce don de séduction irrésistible qui enchaînait à lui tous les cœurs.

Autant dans ces portraits, dans ceux du prince de Conti, de Ninon de Lenclos, du duc d'Harcourt, et mille autres semblables, Saint-Simon déploie de délicatesse exquise, de légèreté, de vivacité ingénieuse, autant dans d'autres il montre de causticité et de verve satirique. La satire, si par ce mot on entend la peinture des vices et des ridicules humains, c'est là qu'il triomphe peut-être, parce que c'est là peut-être qu'il porte le plus de passion. On lui a reproché de ne savoir ni admirer ni louer. Il loue peu, cela est vrai, et il admire rarement, trouvant peu de choses dignes d'admiration, peu d'hommes dignes de louange. Et pourtant avec quels nobles accens ne parle-t-il pas de Catinat, de Vauban, du maréchal de Boufflers, du cardinal de Noailles, de tant d'autres encore, dont la vertu semblait un dernier débris de la génération passée!

Mais, il faut l'avouer, chez lui si la conscience s'impose de dire le bien, la malignité se complaît à dire le mal. Et de quelle façon il sait le dire! On peut affirmer que Saint-Simon est le premier de nos satiriques; il est celui qui a reproduit la laideur humaine avec la plus effrayante vérité. A-t-il à peindre le cynisme de Vendôme, l'orgueil bouffi de Villeroy, ou le sombre fanatisme de Le Tellier, ou la bassesse impudente d'un Dubois? Ici quelle verve étincelante! que d'esprit, de sel, de mordante raillerie! Là, quel sarcasme amer! quelle virulence! quelle sanglante ironie! La plume de Juvénal n'a pas plus d'âcreté.

Écrivain de premier jet, Saint-Simon rencontre souvent, dans sa négligence, la beauté de l'art le plus achevé. Tantôt il atteint à la sublimité de Bossuet : pour la hardiesse, pour l'ampleur, pour la

soudaineté de l'expression, nul ne rappelle autant l'éloquence souveraine de l'orateur sacré; c'est le même coup d'aile et le même vol dans la nue. Tantôt il a l'élégance naturelle, les grâces familières de Sévigné : exempt, comme elle, de toute prétention d'auteur, il doit, comme elle, à l'abandon même de son style une partie du charme que nous trouvons à le lire. « On s'attendait à voir un auteur, on est tout étonné et ravi de trouver un homme. » Ce mot de Pascal semble avoir été dit pour lui. Jamais homme dans son style ne fut davantage lui-même et rien que lui-même. Génie inculte et primesautier, il ignore l'artifice et l'affectation. Il ne cherche pas la forme, il la trouve : quand elle lui fait défaut, il l'invente. L'expression docile et prompte se plie d'un mouvement naturel à toutes les ondulations de la pensée. Ce style rapide, enflammé, plein des caprices et des fougues de l'improvisation, étincelle de beautés neuves, abonde en tournures vives et piquantes, en effets pittoresques, en hardiesses d'un incroyable bonheur, ou plutôt en inimitables créations.

Comme il a les qualités de l'improvisation, il faut convenir aussi qu'il en a les défauts et les inégalités. La phrase est souvent incorrecte, parfois embarrassée et obscure. La plume haletante a peine à suivre la pensée qui vole et dévore l'espace, le temps, les souvenirs. L'écrivain semble se hâter devant l'immensité de sa tâche : il va sans s'arrêter, il va sans relire la page noircie, jusqu'au bout de son œuvre. Le but atteint, le courage ou les forces lui ont manqué pour un travail de révision, dont il sentait mieux que personne le besoin. Faut-il le regretter? N'eût-il pas, en effaçant les taches, enlevé le naturel, énervé la vigueur?

Saint-Simon est de la race des maîtres du XVIIe siècle. S'il n'a pas leur correction, il a encore leur grand style, leur période prolongée et nourrie, abondante et nerveuse. Il parle leur langue, la langue de Bossuet et de Molière. Cette langue si souple et si forte semble prendre encore sous sa main une souplesse et une énergie nouvelle. Il la rudoie, mais comme il la domine! comme il sait magnifiquement se faire pardonner ses audaces! Poussée à outrance, elle trébuche parfois, mais pour se relever plus vaillante, et s'élancer d'un bond par-delà les limites qui semblaient infranchissables. Non-seulement Saint-Simon, par un singulier privilége, conserve, au milieu du XVIIIe siècle et de ses élégances déjà raffinées, la langue de la cour de Louis XIV dans toute sa pureté; mais il la retrempe à une source plus ancienne. Il a des fiertés de style, des façons de dire qui font souvenir de ces gentilshommes du XVIe siècle dont la main tenait aussi bien la plume que l'épée. Il a retrouvé surtout quelque chose de cette sève primitive, de cette saveur gauloise que, depuis

l'auteur du *Misanthrope*, la langue semblait avoir perdue sans retour; l'expression verte et crue, sans mignardise ni pruderie; le mot volontiers hardi, parfois même trivial; quelque chose de ce parler que préférait Montaigne, « succulent et nerveux, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque. »

C'est par cette réunion de rares qualités que Saint-Simon, venant après tant de grands écrivains, a pu encore être neuf, que son livre, après tant de chefs-d'œuvre, a paru original. Dans notre littérature, sa place est à part, mais au premier rang. Aussi pénétrant que La Bruyère, aussi profond que Pascal, aussi passionné que Molière, il a quelquefois le pathétique de Tacite et l'élévation de Bossuet. Si, comme historien, il manque d'impartialité, si son imagination assombrie se plaît trop souvent à prêter aux faits des causes criminelles, aux hommes des mobiles honteux, n'est-ce point là le malheur plus encore que l'injustice des écrivains qui racontent les temps de décadence?

Ni l'homme politique, ni l'homme privé ne sont dans Saint-Simon à la hauteur de l'écrivain. Avec de brillantes facultés, il est incapable d'un grand rôle. C'est un de ces esprits éminens, mais incomplets, bons à écouter, mais dangereux à suivre, dont on a pu dire qu'ils sont *égaux à tout et impropres à tout*. Rarement on vit réunis de plus nobles instincts et de plus implacables passions, des sentimens plus élevés et des préjugés plus opiniâtres. Nature droite, mais excessive, généreuse, mais violente, Saint-Simon est au total un homme de vertu chagrine et d'humeur peu sociable, qu'on ne peut se défendre d'honorer, mais qui conquiert plus l'estime que la sympathie.

Grand seigneur par caractère et par système à l'époque où les grands seigneurs s'en vont; esprit indépendant et frondeur sous le règne du plus absolu monarque; plus tard, ami austère d'un prince perdu de débauches, et, pareil au philosophe stoïcien égaré dans une orgie, assistant, impuissant et indigné, aux longues saturnales du pouvoir, Saint-Simon semble, par une ironie du sort, avoir été l'antithèse perpétuelle de son temps. S'il n'est pas de ceux qui ont laissé dans l'histoire une trace large et profonde, ce sera du moins son éternel honneur de n'avoir ni plié le genou devant le despotisme, ni pactisé avec la corruption, et son nom demeure après tout une de nos gloires les plus éclatantes et les plus pures, car il rappelle ce que l'humanité à bon droit honore le plus, la noblesse du caractère unie à la puissance du génie.

EUG. POITOU.

STATISTIQUE MORALE

DU SYSTÈME PÉNAL EN FRANCE

LA PEINE DE MORT, LE BAGNE ET LA PRISON.

On était en 1817, et l'émotion des luttes dans lesquelles avait succombé l'empire se calmait à peine. Des cours prévotales organisées par la chambre introuvable, des conseils de guerre dont les membres s'honoraient de n'avoir jamais tiré l'épée contre l'étranger, des jurys où les préfets faisaient siéger vingt-deux émigrés, montraient une fois de plus combien l'invasion de la politique dans la distribution de la justice est dangereuse pour les gouvernemens. C'est alors que parut à Paris un livre intitulé *De la Justice criminelle en France.* Outre un rare mérite intrinsèque, l'ouvrage avait la bonne fortune d'arriver dans un moment où il était nécessaire et pour ainsi dire attendu. La sensation qu'il produisit fut rapide et profonde; chaque lecteur sembla recevoir une révélation des garanties qui devaient rendre la sécurité au présent et conjurer les maux de l'avenir : les persécuteurs rougirent de l'odieux de leur rôle, ils pâlirent de leur isolement, et, il faut le rappeler à l'honneur de la magistrature, ce fut dans ses rangs que les réformes réclamées trouvèrent l'appui le plus efficace.

Trente-huit ans se sont écoulés, et les impressions de cette époque sont maintenant bien effacées; mais les honnêtes gens qui se dévouent à la propagation du bien se sentiraient assurément encouragés, si l'on récapitulait aujourd'hui devant eux les propositions qui, pendant cette période, sont passées du livre de M. Bérenger dans

nos lois criminelles. Ce n'est point ici la place d'une énumération qui serait longue. Il suffit de remarquer que, depuis l'accomplissement de réformes dont personne ne peut revendiquer l'honneur exclusif, mais dont l'auteur a donné le signal, certains principes fondamentaux du droit criminel ne sont plus contestés; ils ont pris possession de tous les esprits, des uns par l'autorité de la raison, des autres par la vulgarité de l'application, — et le retour de certaines indignités est devenu parmi nous à peu près impossible. La magistrature, s'élevant, autant que le comporte la faiblesse humaine, au-dessus des exigences des partis, les a forcés à reconnaître dans son indépendance une sûreté dont aucun d'entre eux ne peut se passer, que nul n'ébranlerait impunément, — et nos dernières révolutions, en répudiant les hontes judiciaires dont leurs devancières se montraient avides, ont constaté la solidité des résultats acquis.

Les succès de cette nature obligent; ils entraînent des conséquences auxquelles ne savent point se soustraire ceux qui ont mérité de les obtenir, et lorsque M. Bérenger recherche aujourd'hui ce que sont et ce que devraient être les formes et les effets de la répression pénale, il obéit visiblement à la même impulsion que lorsqu'il définissait devant la génération qui s'éloigne les bases de l'administration de la justice criminelle.

Il y a quatre ans déjà, au mois d'août 1851, l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait souvent écouté avec intérêt les communications de M. Bérenger sur le régime des prisons, l'invitait à comparer, dans les principaux lieux de répression de France et d'Angleterre, les résultats des systèmes de pénalité des deux pays, et à rechercher les moyens de conserver les bons effets de l'expiation après la libération des condamnés. Les faits et les observations recueillis dans le courant de cette mission ont formé le fond d'une série de lectures faites à l'Académie pendant les années 1852, 1853 et 1854 (1). Le public peut maintenant juger du haut intérêt qu'elles ont présenté, et il ne se plaindra pas que, pour embrasser complétement l'objet principal de ses investigations, M. Bérenger ait plusieurs fois été forcé d'en élargir le cadre. L'auteur a senti que les théories de l'expiation ne mériteraient pas d'être étudiées, si les peines n'étaient point appliquées avec justice, et il a tenu à montrer, par de savans rapprochemens entre le présent et le passé, quelles garanties protégent aujourd'hui les justiciables contre les erreurs ou les faiblesses du juge. Nous ne le suivrons point dans cette instructive et rassurante partie de son travail, et pour mieux concentrer

(1) *De la Répression pénale, lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques*, par M. Bérenger de la Drôme, président à la cour de cassation, 2 vol. in-8°, 1855.

l'attention sur le système pénal proprement dit, nous ne considérerons le coupable qu'au lendemain d'une condamnation, lorsque la mort, les travaux forcés ou l'emprisonnement lui sont infligés, et nous examinerons dans ces peines l'effet obtenu sur celui qui les subit, la réaction produite sur la société qui les décrète et les applique.

I.

En abordant l'exposé des faits et des opinions qui se rapportent à la peine de mort, M. Bérenger n'a point mis en question, comme on l'a fait quelquefois de nos jours, le droit qu'a la société de disposer de l'existence de ceux de ses membres qui attaquent la sienne ou celle de leurs égaux. Ce droit est celui de légitime défense que tout individu tient de la nature, c'est le droit d'exister, et il ne change point de caractère quand l'exercice en est collectif et régularisé par les lois. Tant que l'application en est nécessaire à la sûreté du corps social, elle est un devoir de l'autorité publique. M. Bérenger l'a plus d'une fois proclamé : il ne dissimule pas cependant l'ardeur de ses vœux pour l'abolition de la peine de mort; il fait plus que la souhaiter, il espère qu'elle deviendra possible, avantageuse même, et n'avoue qu'avec un visible regret qu'elle serait aujourd'hui prématurée.

Si l'abolition de la peine de mort n'était qu'une question de temps et d'opportunité, le maintien de la loi serait bien près d'être une barbarie, et il serait misérable, quand elle serait condamnée au fond, de chercher à la conserver provisoirement. D'un autre côté, quand un homme qui réunit à une haute expérience le mérite d'avoir su résister aux entraînemens de son cœur en présence des besoins sociaux qui prescrivaient ce sacrifice, quand un tel homme va jusqu'à douter de l'efficacité de la peine capitale comme moyen de prévenir le crime, il ajoute aux craintes que la rigueur du châtiment et l'impossibilité d'en réparer l'erreur peuvent jeter dans les âmes du législateur, du juré, du juge; il risque d'ébranler la fermeté de leur raison dans l'accomplissement des devoirs où elle devient le plus nécessaire. Ce sont là de sérieux motifs d'étudier les opinions de M. Bérenger, et de chercher des solutions nettes et définitives sur des questions dans lesquelles nous avouons ne pas croire l'état de transition admissible.

Selon le savant criminaliste, « la peine de mort a été complétement écartée de la législation de plusieurs peuples avec assez de succès pour qu'on soit fondé à supposer la possibilité d'y substituer en France des peines qui n'exposeraient pas la moralité de la nation au même dommage. Le spectacle de nos sacrifices expiatoires

présente un danger que n'atténuent pas suffisamment les considérations d'ordre et de justice qui y donnent lieu. En général le sang appelle le sang, et la vue de celui qui est versé sur l'échafaud n'a pas la vertu d'arrêter le faible ou le pervers sur la pente du crime, puisqu'au dire des prêtres qui recueillent les paroles suprêmes des condamnés, la plupart de ceux-ci ont assisté à des exécutions motivées par des causes semblables. » A ce compte, la peine capitale serait inefficace, ou peu s'en faut; mais M. Bérenger va plus loin : « Il est reconnu, ajoute-t-il, que dans les pays où la peine de mort a été soit abolie, soit très rarement infligée, les mœurs des peuples sont devenues plus douces et les crimes capitaux extrêmement rares, et ce qui est hors de contestation, c'est l'action qu'exerce sur un peuple la mansuétude de ses lois. »

Si tout cela est vrai, si la vue de l'échafaud pousse au crime plutôt qu'elle n'en détourne, sous quel prétexte laisser devant les yeux de la multitude un spectacle odieusement provocateur, et comment hésite-t-on un seul instant à réclamer l'abolition de la peine de mort? — Par malheur, les faits allégués par M. Bérenger ne sont, ou nous nous abusons beaucoup, ni assez avérés, ni assez complets pour autoriser les conséquences qu'il en tire.

Que dans une situation où les opinions sur la peine de mort ne sauraient être impartiales, des assassins déclarent que le souvenir d'exécutions auxquelles ils ont assisté n'a point retenu leur bras, qu'importe? Ce peut être une raison de douter que la publicité des supplices atteigne son but, mais il y a loin de là à croire que la perspective du châtiment attire personne : si cette perspective apparaît au moment de la perpétration du crime, elle est certainement écartée par l'espoir de s'y soustraire. Pour apprécier l'empire de l'exemple, ce n'est point la conscience des coupables qu'il faut interroger, mais celle des individus dont une intimidation salutaire a pu comprimer la perversité. Qui pourrait affirmer d'ailleurs que la législation sauve par là moins de victimes que n'en fait le spectacle d'une rigueur méritée, et qui oserait accepter la responsabilité du renversement du rapport entre leurs nombres respectifs? On conçoit aisément que dans un pays bien ordonné, où la justice est équitablement rendue, la rareté des exécutions accompagne celle des crimes; mais elle en est la conséquence et non la cause, et cette succession logique des faits veut être ici maintenue.

M. Bérenger appuie la théorie professée avant lui par la philanthropie inexpérimentée du XVIIIe siècle sur l'exemple célèbre qui fut donné dans le code léopoldin. La peine de mort fut abolie en Toscane le 30 novembre 1786 par le grand-duc Léopold Ier. On publia partout alors que l'adoucissement des mœurs produit dans cette heureuse contrée par la suppression de l'aspect des supplices en

avait banni les crimes capitaux. On l'a depuis souvent répété, rarement vérifié, et ces assertions n'ont guère obtenu de crédit que loin des lieux auxquels elles s'appliquaient. Personne en Italie ne prête aux Florentins de notre siècle une innocence qu'ils n'ont certes pas trouvée dans l'héritage de leurs ancêtres, — et l'on affirme dans leur voisinage, Dieu veuille que ce soit calomnie! que les emprisonnemens, par exemple, n'ont jamais été si multipliés dans leur pays que sous le régime d'indulgence dont le code de Léopold est l'expression. Des crimes moins latens autorisent cette méfiance. On a de tout temps, sauf pendant l'occupation française, dévalisé les gens et donné des coups de couteau en plein jour sur les quais de Livourne; la confiance de l'impunité fait de ce port le rendez-vous de ce que les bords de la Méditerranée ont de plus immonde, bandits calabrais, échappés des bagnes de France, pirates grecs : nous ne parlons pas des indigènes. L'assassinat à prix d'argent n'est nulle part à si bon marché. Le fait tant cité qu'un jour, sous ce régime, les prisons d'un pays qui ferait quatre de nos départemens se sont trouvées absolument vides n'est-il qu'une comédie puérile? Nous ne savons; mais s'il prouve autre chose que l'incurie de la police et la mollesse de la magistrature, on doit conclure, de ce que la vénalité n'est jamais poursuivie en Toscane, que les douaniers y refusent l'argent des voyageurs, et tout le monde sait à quoi s'en tenir à cet égard.

Les manifestations auxquelles donna lieu à Florence, sous Napoléon, l'exécution publique d'un brigand ne témoignent pas davantage de l'*action moralisatrice que peut exercer sur un peuple la mansuétude introduite dans ses lois*. « Lorsqu'on apprit que l'échafaud allait se dresser, a-t-on dit au savant académicien, il y eut dans toutes les classes de la population un mouvement de répulsion si prononcé, que le corps municipal, spontanément réuni, s'en rendit l'organe auprès des autorités compétentes, demandant à mains jointes qu'à défaut d'une commutation de peine, l'appareil de mort fût du moins dressé hors la ville, dans un lieu écarté. Cette prière fut rejetée : nos idées françaises, la pensée qu'un exemple était nécessaire prévalurent; mais la population protesta contre ce sang répandu en désertant les rues, en fermant les magasins, les fenêtres des maisons, en donnant tous les signes d'une grande douleur. Pendant cette journée, la ville entière fut plongée dans le deuil le plus profond. »

S'il est au monde un pays où l'éclat des démonstrations serve à masquer des sous-entendus, c'est l'Italie. Or quel était ici le sous-entendu? Il est aisé de le deviner quand on a vu quels sentimens a laissés notre domination de l'autre côté des Alpes. Les Italiens, et c'est là leur premier titre au respect des autres peuples, conservent obstinément sous le joug étranger l'orgueil de leur nationalité.

Une politique aussi fausse à notre égard qu'au leur prétendait imposer Paris pour capitale à l'Étrurie et substituer, par décret daté des Tuileries, la langue française à la pure langue toscane; Pétrarque, Dante, le Tasse, l'Arioste étaient menacés d'être traités en étrangers dans le beau pays *là dove 'l sì suona*. On voulait une protestation contre ce régime; on voulait dire aux Gaulois : Gardez vos inventions et votre langage; nous sommes vos aînés, si ce n'est vos maîtres, dans les lettres, les sciences, les arts, la civilisation. Nous sommes plus avancés que vous et n'avons que faire de vos lois et de vos exemples!... Seulement, comme les Gaulois étaient les plus forts, il fallait leur dire leur fait sans donner prétexte de se fâcher. C'est à quoi l'on sut merveilleusement réussir. L'occasion fut saisie, et la mise en scène arrangée avec ce tact et cette finesse qui n'appartiennent qu'aux Florentins. Ils auraient été bien fâchés qu'on crût à l'affliction dont ils faisaient étalage; leur but aurait alors été manqué. L'apologue fut sans doute compris par les Gaulois du temps, et il n'a pas changé de nature en vieillissant.

M. Bérenger est animé d'un trop sincère amour de la vérité pour dissimuler les côtés faibles des causes qu'il affectionne. Après avoir exposé dans quelles circonstances fut promulguée en 1786 l'abolition de la peine de mort en Toscane, il rappelle qu'elle y fut rétablie le 30 juin 1790 pour la punition des faits de révolte, et le 30 août 1795 pour celle de l'homicide prémédité et des actes *tendant* à détruire ou *altérer* la religion catholique et l'autorité du prince; mais il n'a pas accordé à des faits si considérables autant d'attention qu'ils en méritent. Le maintien de la peine de mort dans des pays où les mœurs, les lois, la tradition, sont pour elle n'en prouve sans doute pas à lui seul la nécessité; mais l'échafaud redressé sur la place où il a été solennellement abattu, le démenti donné à des doctrines proclamées avec apparat juste après le temps nécessaire pour en éprouver les effets, le retour vers le passé qu'on a condamné, la condamnation de ce qu'on glorifiait tout à l'heure, sont des argumens bien autrement graves, et peu de raisonnemens contre la peine de mort prévaudront sur la considération qu'il a fallu la rétablir après l'avoir abolie.

La réforme qui fit la gloire éphémère du code léopoldin a été à la veille d'être opérée chez nous en 1830, et elle n'y aurait probablement pas eu plus de solidité qu'en Toscane. Des propositions furent faites dans ce sens à la chambre des députés, et la question fut sérieusement agitée, — si ce n'est dans les conseils du roi, — du moins dans des conférences particulières dont personne n'est si bien en état de rendre compte que M. Bérenger. « Le roi Louis-Philippe avait en horreur la peine de mort; il désirait ardemment la rayer de nos codes. Pendant plusieurs mois, il se refusa même à donner sa sanc-

tion aux condamnations capitales; tourmenté de la pensée de cette abolition, il voulut avoir sur les moyens de l'opérer un entretien avec un homme qui eût consacré ses veilles à l'étude de la législation criminelle. Le roi raconta dans quelles circonstances s'était formée son opinion sur cette grave question. Envoyé en mission de l'armée de Sambre-et-Meuse à Paris (il n'avait pas encore dix-neuf ans), il y arriva peu de jours après les massacres de septembre. Son cœur se souleva d'indignation, et un soir il exprima sans ménagement dans un salon son sentiment sur de pareilles atrocités. Un homme l'écoutait sans émotion et l'invita à venir le lendemain matin au ministère de la justice : c'était Danton. « Jeune homme, lui dit-il en le revoyant, vous avez été bien imprudent hier ! » Puis Danton prétendit expliquer que des actes que déplore l'humanité devenaient permis quand ils étaient nécessaires, et termina l'apologie de ces journées de sang par ces mots : « Sachez bien qu'en politique, lorsqu'on a des ennemis, il faut les exterminer jusqu'au dernier, si on ne veut succomber soi-même. » Le jeune officier sortit de cette entrevue avec la résolution bien arrêtée que s'il avait jamais quelque influence sur les destinées de son pays, il l'emploierait à faire supprimer une peine qui offrait une arme si redoutable aux partis politiques. Monté sur le trône, il soutenait avec une énergique conviction sa pensée de réforme. Il lui fut répondu qu'il serait imprudent de précipiter une mesure à laquelle les esprits n'étaient pas préparées; que si l'on se hâtait trop, il ne se commettrait pas un grand crime que la raison du pays ne redemandât à grands cris le rétablissement de cette justice du glaive qu'elle considérerait plus que jamais comme une garantie indispensable de la sécurité publique. Tout se termina par une transaction : il fut convenu que le nombre des cas où la peine capitale était infligée serait réduit, que dans ceux où elle serait maintenue, le jury pourrait l'écarter par la déclaration de circonstances atténuantes; qu'enfin dans l'établissement d'un système pénitentiaire qui aurait pour objet la moralisation des condamnés, on chercherait à varier l'emprisonnement de manière à ce que le plus haut degré de cette peine pût, lorsque l'heure en serait venue, remplacer avec avantage la peine de mort. » La loi du 28 avril 1832 a consacré ces dispositions, et l'on voit dans le langage du roi et de son savant interlocuteur qu'elles n'étaient à leurs yeux qu'un moyen de transition, qu'un acheminement vers la suppression définitive d'une peine sur laquelle tous deux au fond étaient d'accord.

Aucun de ceux qui ont eu l'honneur d'approcher le roi Louis-Philippe ne parlera jamais de lui qu'avec une respectueuse déférence; mais ce n'est point offenser sa mémoire que d'aborder l'examen de ses opinions avec la liberté d'esprit qu'il se plaisait à encourager quand il y voyait un moyen d'arriver à la vérité. Son langage

sur la peine de mort porte l'empreinte des vertus qui l'ont fait aimer et des défauts qui l'ont perdu : l'homme y domine trop le prince. Existe-t-il d'ailleurs l'ombre d'un rapport entre le sang innocent versé par les septembriseurs et celui des criminels que la justice et les lois du pays envoient à l'échafaud? L'horreur qu'inspirent les bouchers de l'Abbaye est-elle un motif de désarmer des juges intègres qui nous défendent et nous protégent? Danton du moins était conséquent avec lui-même. Ardent et convaincu, il prenait la révolution pour ce qu'elle était, un duel à mort entre deux régimes dont l'un ou l'autre devait périr; le seul droit qu'il invoquât était celui de la guerre, et il jouait sa tête contre celle de ses ennemis. Son langage était à coup sûr déplacé dans le cabinet de d'Aguesseau; mais ce n'est pas non plus avec l'indignation née à l'aspect des fureurs populaires qu'il faut préparer des lois sur des sujets qui ne les touchent en rien.

Que fût-il arrivé si le gouvernement et les chambres eussent cédé à l'entraînement des souvenirs personnels du roi? Les attentats dont il a lui-même été l'objet ne disent que trop si la mansuétude désarme jamais des assassins. Jamais prince ne fut plus débonnaire envers ses ennemis que le roi Louis-Philippe : sa clémence n'en a jamais touché un seul, et les événemens de son règne resteront comme une preuve fatale que la mollesse de la répression est le plus efficace de tous les encouragemens aux crimes publics et privés.

Étranges contradictions des paroles et des sentimens des hommes! Un voyageur est attaqué sur une route; il tue l'assaillant, et chacun applaudit. Le complice du bandit tombe sous le glaive de la justice, et celui même qui tout à l'heure applaudissait affecte de se voiler la face et de gémir sur une rigueur qui est la sauvegarde de la société. Pourquoi cette approbation? pourquoi ce blâme? Tâchons, pour écarter les incertitudes, de voir les choses simplement comme elles sont. La société chrétienne ne se venge pas; elle punit pour réprimer et pour prévenir. Tout le principe du droit pénal est dans ce peu de mots, et la première conséquence qui en découle, c'est que les peines doivent se renfermer dans la mesure nécessaire pour empêcher le renouvellement des crimes; rien de plus, mais rien de moins. En-deçà et au-delà de ces limites sont des cruautés gratuites contre les individus ou des faiblesses fatales à la société. Si la peine capitale pouvait, comme l'ont cru le roi Louis-Philippe et ses honorables interlocuteurs, être remplacée *avec avantage pour le pays,* il faudrait l'abolir à l'instant même; mais si l'on n'épargnait ainsi les assassins que pour multiplier les victimes, comment appeler la mansuétude qui conduirait à ce résultat?

Après les batailles de Staffarde et de Marsaille, le Piémont était

infesté par les miquelets : le pillage, l'incendie, le meurtre, le viol, désolaient le pays; ce n'étaient que sang et ruines, et la dévastation devenait de jour en jour plus insolente et plus cruelle. Le maréchal de Catinat, pour y mettre un terme, arma des conseils de guerre ambulans de pouvoirs discrétionnaires. Ces conseils rendaient au bord des routes, sur des preuves, il faut l'avouer, assez sommaires, des arrêts qui s'exécutaient à l'instant même aux branches de l'arbre voisin. A peine eut-on senti le poids de cette justice rapide, que le brigandage s'arrêta et rendit les armes; la sécurité rentra dans les campagnes; les bons et les faibles respirèrent. La rigueur du maréchal de Catinat fut-elle d'un barbare? Les populations qu'elle sauva ne s'y méprirent pas, et sa mémoire est encore bénie sur les deux revers des Alpes. — Au début du consulat, l'ouest et le midi de la France ont été purgés par des moyens analogues des bandes de chouans et de chauffeurs qui les désolaient, et le nombre des brigands sacrifiés n'a rien été auprès de celui des victimes soustraites à leurs coups. Il ne faut que se reporter aux circonstances où se sont accomplis ces événemens et cent autres du même genre pour se convaincre que l'application de la peine capitale est quelquefois le seul moyen d'arrêter un pays sur la pente de la barbarie, de sauver la faiblesse et la famille immolées.

Si nous voulons supprimer la peine de mort, supprimons d'abord la guerre et ceux qui la font. Pour conserver en rase campagne la discipline parmi des masses d'hommes armés, pour comprimer dans leur sein les plus cruels abus de la force, pour retenir sous le feu de l'ennemi le lâche qui voudrait s'enfuir, pour assurer l'exécution d'ordres dont dépend souvent le salut de tous, pour préserver l'armée d'anéantissement et conjurer des maux extrêmes, l'imminence d'un châtiment extrême est seule assez puissante. La navigation n'est pas plus possible que la guerre sans cette condition. Le jour où l'on ne pendra plus les pirates aux vergues de leur navire, la mer n'aura plus d'autres maîtres qu'eux, et le commerce ne la sillonnera que sous leur bon plaisir. Or on ne saurait comprendre à quel titre la peine capitale serait maintenue dans les lois militaires et dans les lois maritimes après avoir été rayée des lois civiles, ni comment des crimes également horribles seraient l'objet ici de la rigueur, là de l'indulgence du législateur.

Et qu'on ne dise pas qu'en élargissant pour tous la carrière de la violence, les grands désordres sociaux, les rassemblemens armés pour la guerre, les croisières sur les solitudes de l'Océan constituent des situations exceptionnelles, exclusives des adoucissemens à introduire dans la punition des crimes privés. Ces situations, par cela seul qu'elles sont toujours tendues et souvent générales, entraînent des

multitudes d'hommes capables de revenir au bien, tandis que la société la mieux réglée cache toujours dans ses replis des natures basses et féroces pour lesquelles il n'existe de frein que dans l'intimidation. Les criminels de profession lisent le Code pénal plus que les jurisconsultes, et ceux-là seuls qui les voient de près savent combien souvent la perspective de l'échafaud les empêche de franchir la distance du vol à l'assassinat. Lorsqu'à Paris ceux de ces êtres qui montent des cours de la Conciergerie sur les bancs de la cour d'assises en redescendent avec une condamnation aux travaux forcés, obtenue sur une déclaration de circonstances atténuantes, cela s'appelle un procès gagné; leurs pareils les complimentent, les criminels subalternes se groupent, s'enhardissent autour d'eux, et l'espoir d'une impunité pareille enfante mille sinistres projets. On se flatterait en vain que les progrès de l'instruction ou de l'aisance générale tariront un jour la source des crimes capitaux; la misère pousse souvent au délit, rarement au crime, et la perversité n'est cantonnée ni dans l'ignorance, ni dans les privations. Partout et toujours il est né des monstres dans les régions de la société où le besoin est le plus inconnu, l'éducation la plus soignée, aussi bien que dans les plus humbles. — Hélas! rappelons-nous la dernière année de notre pairie constitutionnelle, et si, la main sur la conscience, nous croyons que le raffermissement des mœurs, la sûreté des familles, le salut de l'état ne peuvent jamais exiger de grands exemples, dépouillons la loi d'un glaive aussi odieux qu'inutile, et ne nous arrêtons point à de mesquines questions d'opportunité; mais si ce glaive est la sûreté des faibles et l'effroi des méchans, nous ne le briserions que pour encourager l'homicide et multiplier les victimes.

C'est donc une humanité bien peu digne d'être imitée que celle qui, en Toscane, sacrifie les brebis par excès de ménagemens pour les loups. Sachons résister à de pareils entraînemens, et concluons que la peine capitale doit être maintenue dans nos codes, non pas à titre transitoire, non pas timidement et comme une tache qu'il serait honorable d'en effacer, mais comme une nécessité impérieuse, comme la seule digue capable de contenir des passions sanguinaires, et par la grande raison qu'elle prévient infiniment plus de crimes qu'elle n'en punit.

Maintenant le but moral de la peine serait-il manqué sans la publicité des exécutions? L'appareil dont la loi les environne produit-il sur l'assistance et sur le condamné des impressions salutaires? Ce sont là des questions d'un autre ordre, et peut-être, quand elles se sont posées, n'ont-elles pas été assez attentivement étudiées. Le législateur et la multitude qu'il appelle aux exécutions ne se sont pas mieux compris cette fois que dans mainte autre circonstance : le législateur a voulu qu'elle y reçût des exemples; la multitude n'y

cherche, n'y rencontre que des émotions; elle s'y précipite sous les excitations de la curiosité barbare qui la poussait à Rome aux combats de gladiateurs; elle veut voir comment on tue, et murmurerait si le spectacle sur lequel elle compte venait à manquer. C'est au travers d'une foule ainsi disposée que s'avance le condamné, et il lit dans les milliers de regards qui pénètrent les siens qu'on n'a d'attention que pour la contenance qu'il va faire. Soit dégoût de la vie, soit bravade, soit courage réel, beaucoup de criminels montent sur l'échafaud comme sur un théâtre. *Morituri te salutant*, semblent-ils dire à l'assistance avide qu'ils dominent par leur sang-froid. Se voyant observés, ils tentent à ce moment suprême d'exciter un sentiment d'étonnement, d'admiration peut-être : ils y réussissent souvent, tant les hommes s'inclinent volontiers devant qui dédaigne les objets de la terreur commune. Si la multitude remporte plus d'impression de l'attitude et du coup qui l'ont émue que de terreur du châtiment infligé, si la scène sanglante que vient d'éclairer le soleil a jeté en quelques âmes fortes dans leur perversité le germe d'une sauvage émulation, l'effet produit par l'appareil du supplice a été diamétralement contraire à celui qu'avait en vue le législateur.

Ces considérations ont déterminé plusieurs états d'Allemagne à supprimer la publicité des exécutions. Elles s'y font aujourd'hui dans les cours intérieures des prisons, en présence d'un petit nombre de témoins désignés par leurs fonctions ou par l'autorité (1). Recueillant, il y a quelques mois, pour un des membres les plus éminens de notre magistrature des renseignemens sur les résultats de cette réforme, j'ai eu recours aux dépositaires les plus intimes des sentimens des condamnés, aux ecclésiastiques dévoués qui les assistent à leurs derniers momens. Le silence et l'isolement en présence de l'instrument du supplice ont une solennité qui vaut celle de l'affluence de la foule sur la place publique et du spectacle dont un mourant est chez nous l'acteur principal. Conduit par son crime au seuil de l'autre vie, le condamné n'est distrait par aucun appareil étranger de ses regrets, de ses craintes, de ses espérances, et il aborde l'expiation dans un état de recueillement qui appelle la bénédiction du prêtre. Le sens moral du public perd peu de chose dans la part que lui donnent nos lois à ce drame lugubre, et si dans les pays protestans l'expiation passe à peu près inaperçue de la population, il peut en être autrement dans les pays catholiques. C'est ainsi que dans plusieurs provinces d'Espagne, à l'heure d'une exécution, toutes les

(1) La réforme a été opérée en Prusse par une loi du 14 avril 1851, et les témoins sont, aux termes de l'article 8 : deux juges, le greffier du tribunal et un employé du parquet, — un employé supérieur des prisons, — le défenseur du condamné, — l'aumônier des prisons, — douze personnes désignées par le bourgmestre de la ville.— L'exécution est annoncée par une cloche qui sonne jusqu'à ce qu'elle soit terminée.

cloches de la ville sonnent à l'unisson l'agonie du condamné; les églises se remplissent, et dans toutes on célèbre en même temps pour lui l'office des morts. Cette association de l'appel à la miséricorde divine et de l'application des rigueurs de la justice humaine, cette intercession d'autant plus empressée que le besoin en est plus grand et l'objet plus misérable, ces prières dont l'écho vient mêler aux dernières angoisses d'un criminel un sentiment de gratitude et d'espoir, cette fraternité proclamée à l'aspect d'une mort infamante, sont bien plus propres que le spectacle du sang versé à graver profondément dans les âmes de salutaires impressions.

Si ce qui précède est vrai, l'abolition de la publicité des exécutions est la réforme la plus désirable qui soit à faire aujourd'hui dans le Code pénal. Il suffirait pour l'opérer de la suppression d'un seul article (1), et sans doute les différentes communions chrétiennes détermineraient, dans leur liberté légale, quel concours il conviendrait à chacune d'entre elles d'apporter à l'efficacité des exemples donnés par les arrêts de la justice.

II.

Les travaux forcés viennent, dans l'échelle des peines, après la mort. Jusqu'en 1852, les condamnés aux travaux forcés étaient dirigés sur les arsenaux de la marine, dont les ateliers avaient naguère remplacé dans ce service les galères du roi. Les galères étaient les bateaux à vapeur d'un temps qui ne savait pas vaincre les unes par les autres les forces inanimées de la nature : elles marchaient aussi contre les vents et les courans, mais elles n'avaient de moteurs que la force musculaire de l'homme. Leur long tillac était partagé d'un bout à l'autre par une *coursie*, des deux côtés de laquelle étaient rangés les bancs des rameurs. Chaque rame était manœuvrée par cinq hommes, dont quatre, la taille enfermée dans une ceinture de fer, étaient rivés par une chaîne à leur banc : ils y prenaient leurs repas, leur sommeil, y supportaient les intempéries, y traînaient en un mot toute leur existence, et, dans la marche, les argousins qui les surveillaient du haut de la coursie gourmandaient à coups de nerf de bœuf leur lassitude ou leur paresse. Si la galère coulait par accident de mer ou de combat, la chiourme vissée à ses flancs descendait dans l'abîme avec elle, sans que personne pût la secourir ou daignât la plaindre; *si periissent, vile damnum.*

Cet état de choses dura jusqu'au milieu du règne de Louis XIV : les perfectionnemens des constructions navales et de l'artillerie

(1) Art. 26. « L'exécution se fera sur l'une des places publiques du lieu qui sera indiqué par l'arrêt de condamnation. »

ayant alors donné aux vaisseaux ronds une supériorité marquée sur les galères, celles-ci furent délaissées (1). L'administration de la marine garda les chiourmes en en changeant la destination : elle en avait besoin pour les immenses travaux de terrasse, d'épuisement et de construction que comportait la fondation des nouveaux arsenaux de Toulon, de Brest, de Rochefort, dont elle avait à creuser les bassins, à niveler et presque à créer le sol. Aux labeurs du premier établissement succédèrent ceux de la création et de l'entretien de flottes immenses. Le sciage des bois, de lourds fardeaux à mouvoir, des manœuvres de force sans cesse renaissantes appesantissaient le châtiment sur les condamnés, et le justifiaient par les économies procurées à l'état. Ces mesures eurent longtemps des avantages incontestables. Néanmoins les progrès de la mécanique allégeaient graduellement le labeur de la chiourme, et diminuaient dans un rapport équivalent l'avantage économique de ses services. Un jour est enfin venu où l'application de la machine à vapeur au travail des arsenaux et l'introduction des chemins de fer dans l'intérieur des chantiers ont établi des moyens d'action et de transport infiniment plus réguliers, plus rapides et moins dispendieux que l'emploi des forçats. Une force d'inertie constante, favorisée par l'insuffisance des tâches à répartir, par la répugnance de beaucoup d'ingénieurs et de conducteurs de travaux à l'emploi de cette classe d'hommes et par l'indifférence de surveillans ménagers de leur peine, a changé l'ancienne loi du travail des chiourmes. Chacun peut d'un coup d'œil, en comparant sur deux embarcations diversement armées le coup d'aviron du forçat et celui du matelot, se faire une idée exacte du peu d'effort que fait le premier, et il a été constaté, par des expériences souvent répétées, que le produit du travail journalier des chiourmes n'atteint pas toujours le tiers et excède rarement les deux cinquièmes de celui d'ateliers d'ouvriers libres de même force. Dans cette limite même, les arsenaux n'ont pas toujours des travaux utiles à donner aux condamnés, et il a souvent fallu, pour les occuper, imaginer des superfluités ingénieuses, telles qu'on en voit servir d'ornement à la rade de Toulon. Une fois condamnés comme établissemens économiques, les bagnes sont devenus difficiles à maintenir comme établissemens pénitentiaires.

Du moment où le produit effectif de l'emploi des chiourmes est au-dessous de la moitié de celui des ouvriers libres, il est évident que, quoi qu'en dise la loi, les travaux ne sont rien moins que *forcés*. Quand le condamné a pris son parti sur son infamie (et le nombre de ceux qui en ressentent longtemps l'humiliation est presque imperceptible), le séjour du bagne, — avec la modération et la variété de

(1) Les galères n'ont été définitivement supprimées que par une ordonnance de 1748.

ses travaux en commun, le vaste espace dans lequel se meut la chiourme, le grand air qu'elle respire, le spectacle majestueux et animé des appareils et des mouvemens d'un port militaire, — est incomparablement moins répressif que celui des cours étroites et des sombres voûtes d'une maison ordinaire de détention. La comparaison entre les deux peines se résume en deux circonstances caractéristiques : c'est que la mortalité relative est beaucoup moins considérable dans les bagnes que dans les prisons, et qu'on voit dans celles-ci des condamnés avisés commettre des fautes calculées pour obtenir, sous les apparences d'une aggravation légale, un allégement réel de leur peine. M. Bérenger tire de ces faits une conclusion qu'il appuie sur des détails pleins d'observations profondes et judicieuses : c'est que la peine des travaux forcés *n'est véritablement pas afflictive*. Si l'on tient compte, en dehors de ces considérations, de la profonde immoralité de l'immixtion des forçats et des ouvriers libres dans les mêmes chantiers, des enseignemens qui se donnent, des complicités qui s'organisent dans ce contact impur, des dangers que court entre pareilles mains un matériel d'une inappréciable valeur, on concevra que le gouvernement actuel se soit montré impatient de déduire les conséquences des études commencées en 1837 sur les bagnes, et d'opérer une réforme dont la nécessité n'était nulle part si bien sentie que dans le département de la marine (1).

L'espèce de criminels dont nous faisons des forçats est nombreuse en Angleterre, et il était d'autant plus naturel d'y chercher des exemples, que ce pays en a de plusieurs sortes à offrir. Nous ne savons pas encore si nous avons choisi dans le nombre ce qu'il y avait de plus profitable. L'administration anglaise n'a pas confié tous les forçats à une branche de service qui ne saurait en employer utilement qu'une partie. Ainsi, dans les temps ordinaires, l'arsenal de Portsmouth n'occupe pas plus de 400 forçats, celui de Woolwich 250. Ces nombres étant proportionnels aux travaux de fatigue que réclament ces établissemens, les hommes n'y sont jamais livrés à la demi-oisiveté dont ils jouiraient en France : un labeur assidu, sévèrement surveillé, isolé surtout, répond d'eux; la moindre communication avec un ouvrier libre est à l'instant punie d'une vigoureuse flagellation. Aussi le regard d'un condamné ne rencontre jamais celui d'un visiteur, et l'attitude des hôtes des bagnes britanniques est aussi humble que celle des nôtres est quelquefois insolente. Tout respire d'un côté la pénitence et l'expiation; tout rappelle de l'autre le crime et le désordre. Ces contrastes sont la conséquence naturelle de la disproportion de l'effectif des chiournes de

(1) Voyez le *Rapport sur le Matériel de la marine*, par M. le baron Tupinier, conseiller d'état, directeur des ports et arsenaux. I. R. 1838.

France avec les besoins réels des arsenaux auxquels elles sont attachées. Avant 1852, cet effectif était ordinairement de 4,000 forçats à Toulon, de 3,000 à Brest, de 1,500 à Rochefort; il eût suffi du dixième pour les travaux spéciaux qui devraient être mis à la charge des condamnés, et si de pareilles superfétations n'ont pas entraîné de plus fâcheux effets, l'administration de la marine est en droit de s'en glorifier hautement.

Les travaux de terrasse et de maçonnerie sont les seuls auxquels les condamnés soient employés avec avantage dans les bagnes. M. Bérenger a vu sur la côte méridionale d'Angleterre une très belle application de ce système. L'étroite et longue presqu'île de Portland est située au sud de Dorchester, à 120 kilomètres de Portsmouth, à 130 de Plymouth; elle couvre au couchant une baie ouverte au sud-est, aujourd'hui dangereuse, mais dans laquelle deux digues puissantes, l'une de 1,860 mètres, l'autre de 480 de longueur, ménageront bientôt aux vaisseaux de guerre et aux bâtimens de commerce un excellent abri de 500 hectares. Les blocs dont se composent ces constructions gigantesques sont fournis par les bancs de roche élevés qui forment la partie avancée de la presqu'île : les condamnés les en arrachent, les transportent et les précipitent avec le secours de mécanismes ingénieux à la place où, en s'agrégeant, ils doivent à l'avenir arrêter les fureurs de la mer et des tempêtes. Des bâtimens comprenant des dortoirs cellulaires, des logemens de soldats et de gardiens, une église et tous les accessoires d'un grand atelier pénitentiaire, ont été dès 1848 construits par des condamnés sur le théâtre des travaux : 933 forçats y étaient employés en 1851; l'on s'était réservé les moyens d'en porter le nombre à 2,400, et l'on calculait que l'accomplissement de l'entreprise devait durer au plus vingt-cinq ans. En attendant les avantages maritimes promis au pays, une population de criminels se fortifie au physique et s'amende au moral par un rude et salubre labeur, et sans doute la contemplation du grand et patriotique ouvrage auquel l'associe l'expiation qui rachète son passé est pour quelque chose dans la résignation satisfaite qu'elle porte au milieu de ses travaux.

Cette organisation, dont la base est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la saturation de travail de l'atelier, n'a encore reçu parmi nous que d'étroites et timides applications. Ce n'est pas que la place manque pour en faire d'aussi larges et d'aussi fécondes qu'à Portland. Pour ne pas s'éloigner des bords de la mer, où la disposition des lieux et la possibilité fréquente de loger les condamnés sur des pontons en facilitent la garde, il ne faut que jeter les yeux sur nos côtes pour y reconnaître cent atterrages où l'emploi des bras des condamnés devrait créer des territoires pour l'agriculture ou des abris pour la navigation. Un seul embarras se présente à l'entrée de la carrière :

c'est celui du choix à faire et de l'ordre de priorité à fixer parmi les entreprises qui sollicitent de tous côtés l'attention. La formation devant Boulogne et Ambleteuse d'un refuge d'une lieue carrée, — les conquêtes des grèves des Vays et de la baie du Mont-Saint-Michel, — les complémens de la rade trop étroite de Cherbourg, — la régularisation des embouchures de la Loire et de la Gironde, — l'établissement maritime du fond du golfe de Gascogne, — l'approfondissement des ports de Cette et de La Nouvelle par le jeu des eaux des étangs, — la création sur d'autres bases de la rade de Brescou, manquée par le cardinal de Richelieu, — le rétablissement du port antique de Fréjus, — la défense du golfe Juan contre les tempêtes et contre l'ennemi, — le desséchement des marais de la Corse, — l'ouverture sous les murs de Bastia d'un abri commandant la mer de Sicile, — tous ces travaux, qui rivalisent d'importance et d'utilité, s'offrent à l'envi pour occuper jusqu'à la fin du siècle autant d'ateliers de condamnés qu'en pourra recruter la perversité.

Au lieu de prendre cette voie facile et profitable, l'administration, peut-être séduite par l'âpreté de la lutte contre des obstacles dont aucun gouvernement n'a su jusqu'à présent triompher, a préféré s'engager dans le système de colonisation pénitentiaire dont l'Angleterre continue avec lassitude une si pénible et si stérile expérience. Nous avons sur elle l'avantage de savoir à notre début à quels mécomptes sont exposées de semblables entreprises : M. Bérenger les a rappelés avec des détails précis, qui ne sont pas le moindre mérite de son livre, et, comme s'il avait craint d'affaiblir l'autorité des faits en mêlant ses impressions personnelles à l'énergique concision du récit, il a laissé au lecteur le soin d'en tirer les conséquences par rapport à l'avenir de l'établissement que nous avons commencé en 1853 à Cayenne. Nous imiterons d'autant plus volontiers sa réserve, qu'il suffit à l'ordre de considérations que nous exposons ici de remarquer que nous cherchons un système de répression plus efficace que ne l'est la peine des travaux forcés subie dans les arsenaux de la marine, et que l'envoi des condamnés dans les colonies n'en intimide aucun. Lorsque le décret du 27 mars 1852 prescrivit la suppression des bagnes, la translation des ateliers de travaux forcés à la Guyane, et la substitution du séjour obligatoire dans la colonie à la mise en surveillance en France, il ne pouvait s'appliquer aux individus antérieurement jugés qu'autant qu'ils adhéreraient librement à cette modification de la peine qui leur était acquise. Les conditions du régime pénitentiaire colonial furent donc affichées dans les bagnes de Brest, de Rochefort, de Toulon. Dès les premières heures de l'ouverture des registres destinés à recevoir les adhésions des condamnés, trois mille d'entre eux se précipitèrent pour se faire inscrire, et la perspective du régime nouveau trouvait

parmi les forçats eux-mêmes des appréciateurs dont il faut bien accepter la compétence. On sait, d'un autre côté, que rien n'est moins rare en Angleterre que des crimes commis dans le dessein formel d'obtenir des condamnations à la transportation dans les colonies. C'est ainsi que l'habitude de commuer les condamnations à la peine de mort pour délits militaires y ayant établi une sorte de droit, une étrange spéculation s'était glissée pendant la paix jusque dans les rangs de l'armée. En 1853, le gouverneur des Iles Ioniennes s'est vu contraint, pour en arrêter les progrès, de détromper, par l'exécution de plusieurs soldats, ceux qui, dégoûtés du service, prétendaient s'acheminer ainsi vers l'Australie. Un peu de temps est encore nécessaire pour décider si notre établissement de la Guyane démentira les craintes qui sont permises sur l'inefficacité de la transportation.

Investie de l'examen d'un projet de loi général sur le système pénitentiaire, une commission de la chambre des pairs, dans le sein de laquelle il est à croire que les études de M. Bérenger étaient prises en grande considération, proposait en 1847 le remplacement des bagnes par des maisons de travaux forcés sujettes au régime de l'isolement individuel. C'était un degré du régime cellulaire dès lors éprouvé dans plusieurs maisons de détention, et par le fait la peine des travaux forcés, telle qu'on l'a jusqu'ici comprise, n'aurait été à l'avenir pour les hommes que ce qu'elle est depuis longtemps pour les femmes (1), c'est-à-dire une variété de l'emprisonnement. Tout en faisant des vœux très sincères pour un succès des pénitenciers coloniaux qu'il espère peu, M. Bérenger est resté fidèle à sa confiance dans la solution proposée en 1847; seulement les nouvelles observations qu'il a recueillies en Angleterre lui ont fait concevoir des améliorations applicables à tous les condamnés à de longues détentions. Ceci nous conduit à examiner en eux-mêmes le régime et les conséquences de l'emprisonnement, qui deviendrait ainsi, après la peine capitale, la seconde et l'unique forme de répression des crimes ou délits contre les personnes et les propriétés.

III.

Toute prison est une école de perversité d'où l'on sort plus mauvais qu'on n'y est entré. La contagion des vices de l'âme est en effet, comme celle des maladies du corps, plus pénétrante et plus active dans les lieux renfermés qu'au grand air, et le contact entre les méchans n'est jamais si pernicieux que quand il est intime, exclusif,

(1) Code pénal, art. 16 : « Les femmes et les filles condamnées aux travaux forcés n'y seront employées que dans l'intérieur d'une maison de force. »

continu. Cette observation est de tous les temps, de tous les pays, et elle a contribué à exclure l'emprisonnement du système de pénalité de plus d'une société policée. En France même, la détention n'était avant la révolution qu'un moyen de s'assurer des accusés jusqu'au jugement; comme peine, elle n'était appliquée qu'aux nobles de race : la marque, le pilori et surtout le fouet étaient, dans les cas analogues, les châtimens des roturiers. Les lois pénales eurent en 1791 leur révolution; des châtimens corporels autres que la mort, le législateur de cette époque ne conserva que la marque, la restreignit aux coupables de crimes infamans, et, comme pour traiter tous les autres en gentilshommes, il fit de l'emprisonnement simple la peine la plus commune. Nous tendons visiblement aujourd'hui à remplacer par la détention la peine des travaux forcés.

Cette tendance, coïncidant avec la progression désespérante du nombre des délits, contribue à grossir d'année en année la partie de la population qui s'imprégne, dans l'atmosphère des prisons, de germes d'infection morale qu'elle rapporte dans la société. M. Bérenger a constaté, sur les *Comptes-rendus de l'administration de la justice criminelle*, qu'à diviser le second quart de notre siècle en cinq périodes quinquennales, le nombre annuel des prévenus a été

Pour la première,	1826 à 1830, de	178,021
la seconde,	1831 à 1835,	203,207
la troisième,	1836 à 1840,	191,778
la quatrième,	1841 à 1845,	195,524
la cinquième,	1846 à 1850,	221,414

Et pour donner d'ailleurs par un chiffre précis la mesure d'un mal qui ne cesse d'empirer, 301,275 individus sont entrés en 1852, à titre de prévenus ou de condamnés, dans les prisons ou dans les bagnes. Ces nombres montrent mieux qu'aucun discours avec quel redoublement de sollicitude nous avons à rechercher aujourd'hui les moyens d'atténuer, dans l'impuissance où nous sommes de les détruire, les effets pernicieux de l'emprisonnement.

Ces effets consistent principalement dans un professorat des théories du crime qui ne s'exerce nulle part avec autant d'insistance et de latitude qu'entre détenus et dans les liaisons qui se forment pour l'époque de la libération. Il semble que cette infection mutuelle qui rend les détenus au courant social plus dépravés qu'ils n'étaient auparavant aurait dès longtemps dû suggérer la pensée de les isoler complétement les uns des autres. Indépendamment des mécomptes que manifeste trop souvent l'expérience dans l'application des systèmes absolus, les idées simples sont rarement les premières qui se présentent à l'esprit, et la théorie de l'emprisonnement cellulaire, comme moyen de traitement moral des criminels, ne s'est produite

que depuis peu d'années dans le monde. Avant d'y revenir, il convient d'examiner ce qu'ont été les autres régimes.

Le souvenir de l'état dans lequel étaient nos prisons au commencement de ce siècle est maintenant effacé, et l'oubli couvre déjà le point de départ d'améliorations devenues si communes, que personne ne les remarque plus. Le cœur se soulève à la pensée que les sexes n'étaient pas même alors exactement séparés partout, et que la réforme d'une pareille turpitude a eu besoin d'être ordonnée.

La réunion des condamnés à plus de deux ans d'emprisonnement dans des maisons centrales de détention, tandis que ceux dont la peine était moindre la subissaient dans les maisons d'arrêt des arrondissemens (1), a été la seconde application du principe de la séparation : elle a classé les prisonniers et les a soumis à des régimes différens suivant les degrés présumés de culpabilité. La différence n'a guère consisté qu'en ce que le travail, dont on était de fait dispensé dans les maisons d'arrêt, a toujours été obligatoire dans les maisons centrales, excepté sous le gouvernement républicain de 1848, qui avait imaginé d'ajouter l'oisiveté aux élémens de corruption qui fermentent dans les prisons (2). Le classement des prisonniers d'après la durée de la détention n'a pas eu sur les condamnés toute l'efficacité morale qu'on s'en était promise. Peut-être aurait-il eu de meilleurs résultats si, au lieu d'être réunis par circonscriptions territoriales, les détenus l'avaient été suivant la nature de leurs fautes ou selon leurs professions. Les passions et les intérêts qui poussent au crime sont trop divers dans leurs sources et leurs tendances pour pouvoir être combattus avec avantage par un régime et des moyens uniformes. Sans établir dans la grande division des attentats contre les personnes et des attentats contre les propriétés des subdivisions d'une application difficile, on aurait pu grouper les condamnés sous des régimes adaptés à leurs instincts et à leurs destinations. Des malheureux qui, dans un accès de rage, de jalousie, de vengeance ou même d'ivresse, se sont portés à des violences criminelles contre leur prochain, sont punis de la même réclusion que des voleurs de profession, et ne sauraient pourtant leur être assimilés. Leur crime peut n'être qu'une tache isolée dans leur vie; leur fureur peut s'être épuisée tout entière sur la personne qui en était l'objet; ils sont souvent d'honnêtes gens en tout ce qui est étranger à la cause immédiate de leur châtiment. Le régime de correction qui convient à leur nature ne convient pas à celle des autres, et réciproquement. Or des régimes différens veu-

(1) L'encombrement de celles-ci oblige aujourd'hui à envoyer dans les maisons centrales élargies les condamnés à plus d'un an de détention.

(2) Voyez à ce sujet une étude de M. A. de Valon sur *les Prisons en France sous le gouvernement républicain*, dans la *Revue* du 1er juin 1848.

lent être appliqués dans des lieux séparés. Les mêmes travaux ne devraient pas non plus être imposés aux condamnés qui, venus des campagnes, sont destinés à retourner à la charrue, et à ceux qui sortent des ateliers de l'industrie, ou qu'ont dès longtemps pervertis les débauches des grandes villes. Enfin la peine de la récidive devrait se distinguer de celle d'une première faute autrement que par la durée, qui n'affecte pas d'une manière sensible les condamnés.

Il est une autre séparation, bien plus essentielle que celles dont il vient d'être question, et qui pourtant ne s'est effectuée que beaucoup plus tard. Les enfans étaient encore confondus, il y a vingt-cinq ans, dans les prisons avec les plus infâmes scélérats, et la plume se refuse à retracer les attentats dont ces petits malheureux étaient les victimes (1). Ce fut au commencement de 1831, après une visite que le préfet de police fit à la Force, que tous les enfans disséminés dans les prisons de Paris furent tirés de ce milieu infect et rassemblés dans la *maison des jeunes détenus*, que M. Moreau-Christophe, alors inspecteur des prisons du département, sut organiser en moins de quarante-huit heures. Pour justifier une détermination si prompte, on réunit à la préfecture les dossiers individuels des cinquante premiers condamnés que désigna l'ordre alphabétique parmi ceux qui, entrés dans les prisons avant l'âge de seize ans, étaient parvenus à celui de cinquante, et la récapitulation de leur existence officielle fit voir qu'à ce terme chacun avait en moyenne passé dix-sept ans et deux mois dans les bagnes ou les prisons : on pouvait juger par ce résultat de l'éducation qu'ils y avaient reçue, de l'usage qu'ils avaient fait des intervalles de liberté, et du tribut que leurs pareils prélevaient sur la société. La maison des jeunes détenus n'était à son origine qu'une ébauche informe; mais elle contenait un germe à la culture duquel n'ont manqué ni les mains intelligentes ni les mains généreuses : elle est devenue la *maison de la Roquette*, et parmi les libérés de cet établissement, dont nul ne saurait mieux parler que M. Bérenger lui-même, le nombre des relaps est progressivement descendu de 75 à 7 pour cent par an. Des maisons créées, si ce n'est sur ce modèle, du moins dans la même pensée, sont aujourd'hui, sous des formes très diverses, disséminées dans les départemens : elles recueillent sur tous les points du territoire les jeunes condamnés et les prévenus auxquels s'applique l'article 66 du code pénal (2), et la population, à son grand avantage physique et moral, en est employée au travail de la terre, non à celui des manufactures, comme à Paris.

(1) La maison de la rue des Grés avait été fondée en 1817 par une association charitable; mais elle ne renfermait que des détenus par correction paternelle ou en vertu de l'art. 66 du Code pénal, et point de condamnés ni de prévenus.

(2) « Art. 66. Lorsque l'accusé aura moins de seize ans, s'il est décidé qu'il a agi *sans*

Aucune application du principe de la séparation des détenus par catégories fondées sur les analogies des situations ne pouvait être plus féconde que celle qui, saisissant les coupables à leur début, à un âge qui tourne avec une facilité presque égale vers le mal ou vers le bien, substitue les enseignemens sévères du travail et de la religion à ceux de la licence, et l'espoir aux malédictions de l'avenir : elle a été féconde en effet. Quoique l'institution ne soit point encore assez ancienne pour avoir porté tous ses fruits, le nombre des condamnés qui s'amendent tend de plus en plus à dépasser le nombre de ceux qui succombent de nouveau, et témoigne ainsi qu'une victoire réelle est déjà remportée.

Les établissemens consacrés aux jeunes détenus doivent être l'objet d'une sollicitude d'autant plus active, que ce sont les seuls qui rendent à la société des coupables véritablement corrigés. Une expérience affligeante prouve jusqu'à présent que, si les enfans sont souvent ramenés au bien, les adultes, une fois descendus à un certain degré de perversité, ne s'abstiennent guère du mal que par crainte du châtiment. Une autre circonstance appelle une attention sérieuse sur les prisons destinées à la jeunesse : c'est le prodigieux accroissement de leur population, qui était dans la première des périodes, celle de 1826 à 1830, de 215 individus, et dans la dernière, 1846 à 1850, de 1,607. Au 31 décembre 1851, le chiffre de ces jeunes prisonniers s'élevait à 5,972, et les prévisions du budget de l'exercice courant sont fondées sur un effectif de 8,500. Si les rapports de ces nombres correspondaient exactement aux progrès de la corruption de la jeunesse, il y aurait à désespérer de l'avenir de notre pays; mais la population n'était ni si vertueuse avant 1830, ni si perverse au commencement de 1855 qu'elle le paraît par ce rapprochement de chiffres. Celui qui se rapporte à la première période ne comprend pas le nombre considérable de jeunes détenus qui restaient alors disséminés dans les maisons d'adultes. On savait, d'un autre côté, quels exemples et quels outrages y attendaient l'enfance, et la sagesse des tribunaux se refusait à la plonger dans une atmosphère pestilentielle. La magistrature ne pouvait d'ailleurs pas appliquer l'article 66 du Code pénal quand l'administration n'avait pas de maisons spéciales pour recevoir les dépôts confiés à ses soins, et bien des acquittemens immérités étaient accordés à la crainte des dangers qu'entraînait après soi la répression. Peut-être sommes-nous aujourd'hui prêts à tomber dans un excès inverse. Thémis soulève de temps en temps son bandeau pour juger de la por-

discernement, il sera acquitté; mais il sera, selon les circonstances, remis à ses parens ou conduit dans une maison de correction pour y être détenu et élevé pendant tel nombre d'années que le jugement déterminera, et qui toutefois ne pourra excéder l'époque où il aura accompli sa vingtième année. »

tée des coups de son glaive, et il serait peu séant de l'en blâmer. Les prisons de jeunes détenus sont faites pour être des hôpitaux moraux où les plaies curables de l'âme reçoivent des traitemens sévères, et plus elles approcheront de la perfection, moins les tribunaux hésiteront à les peupler. S'ils y voient des asiles ouverts contre la dépravation dont l'enfance se pénètre dans beaucoup de familles, ils prononceront, avec l'approbation de leurs consciences, des condamnations salutaires dans leurs effets, quoique faiblement motivées, et feront fléchir la rigueur du droit dans l'intérêt de l'humanité. Telle est, il n'est pas permis d'en douter, la cause prédominante de la progression du nombre des jeunes détenus, et la statistique judiciaire, aujourd'hui si perfectionnée, fera connaître plus tard si le pays est dédommagé, par une diminution sensible dans le chiffre des crimes ou délits, des charges que lui coûtent les nouveaux moyens de correction.

Pour les adultes, l'expérience du peu d'efficacité de l'emprisonnement en commun est depuis longtemps décisive, et il est triste d'avoir à remarquer qu'elle l'est de plus en plus devenue à mesure que le régime intérieur des maisons de détention s'est amélioré. Ces améliorations ont créé parmi nous une population qui préfère par momens la détention à la liberté, trouvant que l'on pourvoit beaucoup mieux à ses besoins dans les prisons qu'elle ne le ferait elle-même au dehors. La détention n'intimide plus ceux qui l'ont subie, et la preuve en est dans la progression du nombre des récidives, bien plus rapide encore que celle des crimes et des délits. Dans la période de 1826 à 1850, les tribunaux ont prononcé des condamnations contre 193,016 relaps, ce qui revient en moyenne à 7,721 par an; les nombres correspondans ont été en 1851 de 27,000, et en 1852 de 33,025. L'insuffisance de la répression par l'emprisonnement en commun a fait recourir à l'emprisonnement cellulaire.

Ce régime, suffisamment défini par son nom, isole le détenu de tout contact avec ses pareils; il coupe court de la sorte à toutes les influences qu'il pourrait exercer ou subir et aux liaisons criminelles qui sont le prélude des complots; il le livre sans partage à la tristesse de sa situation, aux admonitions de ses gardiens, au travail, au repentir; il se prête enfin à une distribution de remontrances et de consolations appropriées aux caractères variés des prévenus ou des condamnés. On ne peut nier que ces conditions n'excluent la plupart des vices reprochés à l'emprisonnement en commun; mais elles entraînent des difficultés d'application et des conséquences qui, pour être d'un autre ordre, n'en sont pas moins d'une extrême gravité. Aussi le régime cellulaire a-t-il eu des apologistes et des adversaires également ardens et, ce qui est plus rare, également éclairés. Il est en effet peu d'institutions dont il y ait à dire plus de bien et

plus de mal; il n'est point d'argumens spéculatifs pour ou contre qui n'aient été produits dans le débat. Une seule voix, celle de l'expérience, juge souverain des systèmes, n'a point encore dit son dernier mot; mais elle a mis hors de la discussion un certain nombre de résultats dont il ressort avec évidence que l'isolement dans la détention n'est ni une panacée ni un poison, et que, comme la plupart des remèdes, il opère d'une manière tantôt heureuse, tantôt funeste, suivant les tempéramens, les circonstances et les maladies.

L'extrême inégalité des effets du régime cellulaire sur les individus auxquels il s'applique en est le premier défaut. La solitude de l'homme lettré qu'on enferme est bientôt animée par ses pensées, peuplée par ses livres; elle lui devient légère, peut-être même finira-t-il par ne point s'y déplaire, et elle peut se prolonger sans danger pour sa santé ni pour son intelligence. L'être inculte ou seulement voué à la vie errante des grandes routes, aux travaux pénibles de la campagne et aux exercices violens qui deviennent une condition de l'existence, l'oisif agité des grandes villes lui-même, tombent bientôt sous ce régime dans le désespoir et finissent souvent par les vices les plus honteux et par l'idiotisme. Le détenu n'est, il est vrai, absolument séparé que de ses pareils, et son isolement n'a rien de l'horreur du secret; il est en communication fréquente, si ce n'est continue, avec ses gardiens; il voit sa famille, quand il en a une et quand elle vient à lui; il reçoit des consolations de pieux visiteurs qui se multiplient par leur zèle, et celles-ci ont même été fort abondantes dans les premiers temps de ferveur des adeptes du nouveau régime. Toutefois ces moyens de combattre les suites délétères de l'isolement n'ont d'efficacité qu'autant que le rapport entre le nombre des visiteurs et celui des prisonniers n'est point trop faible. Si la sollicitude se lasse, si l'uniformité des situations amène la tiédeur et la banalité des exhortations chez les patrons, le dégoût, le vice, la nostalgie, ne tardent pas à reprendre possession des détenus, et leurs ravages s'exercent surtout parmi les adolescens. Ce n'est d'ailleurs point chose commune qu'une charité qui, résistant à la fatigue de communications journalières avec une classe essentiellement hypocrite et menteuse, s'obstine à semer dans un champ stérile, quand des terres fécondes s'offrent à ses soins de tous côtés. Si des villes populeuses ont fourni quelquefois à cette charité des organes assez nombreux pour desservir des établissemens très limités, il ne faut pas s'attendre à la rencontrer dans les lieux isolés où sont situées les maisons de détention les plus considérables. Les dangers du régime cellulaire sont ainsi privés de leurs correctifs dans les grandes agglomérations de condamnés, et l'application en est par là singulièrement limitée.

S'il est un moyen efficace de corriger, d'amender les condamnés et de les préparer à rentrer dans la société, c'est incontestablement

le travail; tout bon régime pénitentiaire doit tendre à le développer, et l'isolement restreint le travail d'une manière fâcheuse. Il exclut en effet toute opération qui exige de l'espace, du mouvement, ou le concours simultané de plusieurs individus, c'est-à-dire les deux tiers des opérations que pratique le plus ordinairement l'industrie : il réduit ainsi les hommes aux occupations des femmes, et n'admet pas dans ce cercle étroit l'émulation, dont l'action bien dirigée est, même dans les lieux de dépravation, un si puissant véhicule du bien. De toutes les exclusions que comporte le régime cellulaire, la plus regrettable est celle des travaux agricoles : ce sont ceux qu'il est le plus désirable de propager et ceux avec lesquels il est le plus inconciliable.

Ces faits semblent tracer les limites dans lesquelles le régime cellulaire produit des effets salutaires que personne n'aurait contestés, si ses apologistes trop zélés n'en avaient pas prématurément proclamé l'universalité. Ce serait tomber dans une erreur inverse, et non moins regrettable, que de le condamner d'une manière absolue, parce qu'il n'a pas produit tout le bien dont on s'était d'abord flatté. Notre pays est de ceux où l'on sait rarement se tenir à distance et de l'engouement et de l'abandon; c'est dans cette région cependant que se trouve ordinairement le vrai, et pour prendre la route qui conduit au bien relatif qu'il est possible d'atteindre dans cet ordre de choses, il faudrait déterminer les circonstances où se produisent les avantages de l'isolement, sans laisser aux inconvéniens assez de temps ou de place pour se développer.

Les partisans du régime cellulaire avouent unanimement que peu de complexions humaines sont en état de supporter longtemps cette peine, et que l'application n'en peut être admise que pour des termes beaucoup plus courts que ceux de l'emprisonnement en commun. Ce fait montre dans quelle mesure le nouveau régime doit être appliqué. Nos maisons d'arrêt et de justice semblent faites pour recueillir les avantages incontestables du régime cellulaire sans mélange de ses dangers. Notre pays compte autant de maisons d'arrêt que de tribunaux de police correctionnelle, et autant de maisons de justice que de cours d'assises. Les premières reçoivent tous les prévenus de crimes ou de délits, tous les condamnés à une courte détention correctionnelle; les secondes, tous les individus qu'un arrêt de mise en accusation place sous la juridiction des cours d'assises. Toute prévention, toute accusation aboutit à une condamnation ou à un acquittement. Tant que le prisonnier court cette double chance, c'est un bienfait pour lui, s'il est innocent, que d'être préservé du contact des criminels qui la courent avec lui; c'en est un plus grand encore, s'il en est à son début dans la carrière du mal, d'être sevré de con-

seils et d'exemples qui l'y pousseraient plus avant. L'instruction des affaires criminelles a d'ailleurs des limites qui ne dépassent point celles où l'isolement est supportable, et elle occupe elle-même l'esprit du détenu. Il a dans les communications de ses défenseurs une distraction naturelle; il est dans son pays, non loin des siens, et son sort est décidé avant que les angoisses de l'encellulement commencent pour lui. Il en est de même quand une courte condamnation le frappe, et le condamné en ce cas a l'avantage de rentrer dans le monde sans avoir contracté la souillure du voisinage où il s'est trouvé. Les prisons départementales peuvent contenir 25,000 détenus, et d'après les documens réunis par M. Bérenger, l'application de ce régime serait faite à environ 100,000 individus par an.

Les femmes peuvent être soumises plus longtemps que les hommes au régime cellulaire. Leurs habitudes sont sédentaires; leurs travaux ne réclament ni grands espaces ni déploiement de force, et il en est peu qui ne puissent s'accomplir dans l'intérieur d'une cellule; leur réunion dans les villes les mettrait à portée des ouvrages auxquels elles sont le plus propres. Elles sont plus sensibles aux secours de la religion que les hommes, et les consolations de l'humanité leur seraient mieux assurées. L'isolement peut aussi recevoir dans les prisons de femmes de plus nombreux adoucissemens que dans les autres : on n'y forme pas de complots redoutables pour la société, et les femmes ne sont guère coupables de complicité que dans les crimes commis par des hommes. Le travail en commun pourra donc être souvent donné parmi elles comme une récompense.

Telles sont les applications du régime cellulaire auxquelles l'expérience conseille jusqu'ici de se borner. M. Bérenger les étendrait beaucoup plus; mais peut-être, nous osons lui soumettre cette observation, est-ce à son insu l'effet de l'influence de ses précédens. Il a mieux fait que d'être dans sa carrière parlementaire et dans ses écrits un des propagateurs les plus fervens de ce système pénitentiaire; il en a éclairé la pratique dans la prison de la Roquette, et l'on a pu prendre l'amoindrissement du nombre des récidives parmi les libérés de cette maison comme la conséquence de l'excellence de son régime intérieur. Cet heureux résultat ne proviendrait-il pas surtout d'une autre œuvre à laquelle est attaché le nom de l'honorable académicien? Nous voulons parler de la *Société de patronage*, qui recueille à leur sortie de prison les jeunes libérés, les dirige, les place, les aide de ses conseils, de son influence, et quand il le faut, de secours plus directs. Nous ne savons si, en faisant du bien des deux mains, M. Bérenger a toujours eu l'attention de tenir un compte rigoureux de la part de chacune; ce n'en serait pas moins

s'exposer à des mécomptes certains que de faire honneur à l'encellulement des résultats du patronage.

M. Bérenger a trouvé dans les exemples de l'Angleterre d'autres argumens en faveur de ses prédilections, et il tendrait à transporter chez nous un système mixte qui consisterait à diviser la détention de longue durée en deux périodes, soumises, l'une à l'isolement individuel, l'autre au travail en commun. La durée de la première est fixée à neuf mois, et l'autre embrasse le complément de la peine. On voit combien cette combinaison est éloignée du système cellulaire proprement dit, et combien les effets de la première période sont compromis pendant la seconde, à moins que neuf mois de cellule ne suffisent à faire d'un scélérat un honnête homme. Toutefois il y a dans les prisons de l'Angleterre deux principes d'amendement que ne leur ont point encore empruntés les nôtres : ce sont la lecture assidue de la Bible, puis les coups de nerfs de bœuf ou de verges suivant les âges, — et dans le concours intime des deux procédés il est très difficile de discerner lequel a la part prépondérante dans la moralisation des condamnés. « Ce qu'il y a de certain, dit M. Bérenger, c'est que, dans les divers établissemens que nous avons visités, on nous a assuré qu'il y avait peu d'exemples d'un détenu, soit enfant, soit adulte, qui, après avoir été soumis à ce châtiment (la fustigation), s'y exposât une seconde fois. » Cette observation sur les récidives est tout au moins bonne à noter.

Les exemples cités par M. Bérenger m'ont fait penser à un ami, Dieu veuille avoir son âme! que j'avais il y a une douzaine d'années en Afrique. Il s'appelait Moustapha-ben-el-Kebabti. Muphti maléki d'Alger, il réunissait la double autorité du sacerdoce et de la magistrature; il était en islam ce que serait en pays catholique un évêque qui présiderait une cour de justice : le *midjelès* et la mosquée le vénéraient également; nul n'interprétait la loi avec autant de sagesse, ne l'appliquait avec plus d'équité. Des circonstances en apparence futiles avaient établi entre nous des rapports de confiance, et j'en profitai pour faire échange avec lui de renseignemens sur les lois et les mœurs de nos deux pays. Malheureusement Moustapha avait depuis longtemps passé l'âge où l'on accepte volontiers des idées nouvelles, et l'ardeur de sa foi musulmane fermait trop souvent son esprit à l'intelligence des plus belles institutions de la chrétienté. C'est ainsi qu'il n'avait jamais pu comprendre, lui magistrat, ce que c'était qu'un avocat : un personnage réputé savoir les affaires des autres mieux qu'eux-mêmes, faisant état de parler de ce qui ne le regarde pas, lui paraissait une excessive singularité. Un jour que je lui détaillais les services éminens rendus par cette noble profession à notre magistrature même, en élucidant des questions trop

difficiles pour elle, il me répondit froidement que si dans mon pays la loi avait si grand besoin d'être expliquée, il fallait qu'elle fût bien mal faite, ou les juges bien mal choisis. Telle était parfois la bizarrerie de ses aperçus sur un état social si supérieur à celui dans lequel il avait vieilli.

Moustapha avait souhaité connaître notre législation pénale. J'avais donc abordé le régime de nos prisons, et je déroulais avec complaisance la série des améliorations introduites dans ce service par la philanthropie moderne. Quand j'eus achevé, il réfléchit quelques instans, et au moment où j'attendais l'expression de son admiration pour un système si bien conçu : « Ton témoignage, dit-il, m'affermit dans l'opinion où je suis depuis que j'observe ici tes compatriotes, que la France est un si riche pays qu'on ne sait qu'y faire de l'argent. Je vois que, sans parler de ses entreprises en Afrique, elle construit pour les nombreux coquins qu'elle possède d'immenses habitations, qu'elle les nourrit, les vêtit, les couche, les médicamente, leur fait apprendre des métiers, leur assure du travail, leur ménage un pécule, et sans doute il n'y a pas dans son sein d'honnêtes gens en détresse sur lesquels elle n'ait commencé par étendre la même sollicitude. Cela doit coûter des sommes incalculables. La régence d'Alger, que Dieu la protége! a toujours été trop pauvre pour se permettre de semblables prodigalités. Nous avons été forcés de recourir, pour la répression du crime, à des procédés moins dispendieux.... » Et du geste il désigna quatre robustes *chaoux* payés à moins de vingt sous par jour, et dont les bras musculeux annonçaient d'infatigables distributeurs de coups de bâton. — « Mais si nous n'avions pas été réduits à ce régime par l'impossibilité financière de pratiquer le vôtre, nous l'aurions adopté par réflexion. » — Je réprimai un mouvement de surprise. — « Le séjour de prisons aussi bien tenues que celles de France, continua Moustapha, doit être, pour bien des criminels, un avantage plutôt qu'un châtiment. Une pareille critique ne saurait certes s'adresser sans injustice à notre méthode de correction, et tout vieux que je suis, je ne me souviens pas d'en avoir une seule fois vu recevoir l'application avec indifférence. D'un autre côté, dans les cas si fréquens où le travail du condamné est l'unique ressource de sa famille, celle-ci est frappée par la séquestration de son chef autant et quelquefois plus que lui-même : un seul était coupable, et sa peine retombe sur plusieurs innocens! Quand nos *chaoux* châtient un criminel, la peine est pour lui, pour lui seul; il ne la partage avec qui que ce soit. Enfin le but des lois pénales n'est complétement atteint que lorsqu'elles corrigent le coupable, et tu n'as pas dit qu'on sortît des prisons de France meilleur qu'on n'y était entré. Je n'ai vu d'analogue à ces établis-

semens que nos anciens bagnes d'esclaves. Ceux qu'on y renfermait étaient des malheureux, et non des criminels; la plupart étaient même honnêtes et braves en y arrivant. Eh bien! au bout de quelques mois de bagne, tant l'air de la captivité est corrupteur! ils devenaient menteurs, perfides, larrons, traîtres; il n'en échappait presque point à cette peste morale. S'il en était ainsi d'infortunés dont tout le tort était d'être tombés sous le *yatagan* de nos corsaires, que peut-il sortir d'agrégations de scélérats de profession qui, dans un contact immonde, s'inoculent mutuellement les divers genres de pourriture dont chacun d'entre eux est infecté? A en juger sur l'expérience des bagnes, les prisons d'Europe doivent être des foyers d'infection qui font payer chèrement à l'état l'imprudence qu'il a eue de les établir. Rien de semblable dans notre loi. Loin d'ajouter à la perversité des coupables, nos corrections énergiques et brèves ne manquent jamais de leur inspirer, entre mille salutaires réflexions, un ferme propos de ne s'y plus exposer. C'est là sans doute, après la crainte de Dieu, que nous ressentons à un autre degré que les nazaréens, une des principales causes de l'infériorité du nombre des crimes, et surtout des récidives, en islam comparativement à ce qu'il est dans ton pays.»

De tels argumens pouvaient paraître spécieux à la place où les développait Moustapha; mais la justesse locale de ces raisonnemens barbaresques ne pouvait guère séduire un homme qui avait fait son droit. Me rejetant donc sur la différence des mœurs de l'Europe et de l'Afrique, j'appelai à la défense de nos lois et de mes opinions les lieux-communs que je me rappelais avoir été le plus applaudis dans les discours à effet que j'avais entendu prononcer sur le système pénal. Ce fut de l'érudition perdue. J'eus beau m'efforcer de rappeler Moustapha au sentiment de la dignité humaine : loin de rougir, il soutint obstinément que l'atteinte était dans le crime et non dans la punition, et que dix voleurs ramenés au respect du bien d'autrui par les verges de ses *chaoux* étaient plus recommandables qu'un scélérat qui, instruit en prison à faire trophée de ses vices et de ses crimes, en sortait avec un redoublement d'impudence et de perversité. Enfin il prétendit que les châtimens étaient institués uniquement pour garantir la sûreté de la société, que les meilleurs étaient ceux qui corrigeaient le mieux les coupables, prévenaient le plus de crimes; qu'il était puéril de se décider par de petites considérations quand il en existait de grandes, et il termina en me portant le défi de prouver par des faits (ces barbares ne tiennent aucun compte des discours!) que les châtimens de notre loi valaient sous ce rapport ceux de la sienne.

Je sens trop le tort que peuvent faire à la mémoire de mon ami ses préjugés en faveur des châtimens corporels pour ne pas cher-

cher à l'atténuer. J'oserai donc rappeler que des doctrines que nous repoussons aujourd'hui avec une sorte d'horreur ont été quelquefois acceptées par des hommes qui nous valaient. Pour avoir été formé à la discipline dès son enfance à coups de garcette, Jean Bart n'en a pas porté moins haut le pavillon de notre marine. Le grand Colbert, rendant à ses enfans le bienfait de l'éducation qu'il avait reçue de son père, n'épargnait pas les coups de canne au marquis de Seignelay, qui fut à son tour un grand ministre. Le vainqueur de Valmy, souriant aux souvenirs de son bel âge, disait, pour l'édification des jeunes pairs qui l'écoutaient au Luxembourg : « J'ai souvent fait donner des coups de bâton, j'en ai quelquefois reçu, et je m'en suis toujours bien trouvé (1). » Enfin, si ces exemples ne paraissaient pas assez élevés, je citerais le modèle des rois et des chevaliers, Henri IV, la personnification de l'honneur français. « Je me plains, écrivait-il à Mme de Montglat à propos de quelques sottises du dauphin qui fut plus tard Louis XIII, je me plains de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous ayez fouetté mon fils, car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de bien que cela, ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car étant de son âge, j'ai été fort fouetté. »

Ainsi les opinions des hommes changent avec le temps, et elles ne sont guère moins affectées par les différences des lieux. J'ai moi-même entendu des houzars hongrois, aussi braves soldats qu'il en soit au monde, s'indigner en apprenant que les houzars français, pour lesquels ils éprouvent de vives sympathies, sont mis à la salle de police et au cachot. « La prison, disaient-ils, est faite pour les voleurs : la schlague du moins n'humilie personne; c'est un châtiment militaire. » La Grande-Bretagne elle-même n'a point de lords ni de ministres qui n'aient reçu les étrivières, soit à l'université d'Oxford, soit à celle de Cambridge, et ses affaires n'en sont pas pour cela plus mal conduites. Nos aïeux et nos voisins se sont-ils trompés? Sans prétendre juger pour le moment une si grave question, nous nous permettrons seulement de remarquer que, sous des régimes différens, les *Comptes-rendus de l'administration de la justice criminelle* n'ont cessé d'accuser l'insuffisance de la répression telle qu'elle est pratiquée en France. Pour ne citer que le dernier de ces *comptes-rendus,* sur 33,005 récidivistes jugés dans l'année 1852,

(1) Ce mot a été attribué au feld-maréchal Mélas. C'est sur la foi d'un noble duc et pair que je le restitue à notre illustre compatriote. Le maréchal Kellermann avait commencé sa glorieuse carrière en 1752 dans le régiment de Lowendal, et était demeuré dans les corps allemands au service de France jusqu'en 1784. On sait qu'avant la révolution ces troupes étaient soumises à la discipline d'outre-Rhin.

14,115	avaient subi	une condamnation;	
6,529	—	deux	—
3,743	—	trois	—
2,374	—	quatre	—
1,628	—	cinq	—
1,120	—	six	—
784	—	sept	—
587	—	huit	—
425	—	neuf	—
1,700	de dix à trente et même davantage.		

Il y a donc des criminels d'habitude qui sont blasés sur la prison, comme ces ivrognes qui ne trouvent plus de goût au vin, et M. le garde des sceaux, après avoir ajouté d'autres chiffres à ceux qui précèdent, a pu dire avec raison : « Ces chiffres disent bien haut le peu d'efficacité de notre système de répression en même temps qu'ils proclament la nécessité pour la société de prendre des mesures sérieuses contre ces hommes qui se font un jeu de promener par toute la France leur audacieux mépris de la loi. » Qu'espérer, après de tels aveux, des moyens de douceur et de moralisation proposés par M. Bérenger? Il est évident que ces moyens n'auraient d'effet que sur un nombre imperceptible de condamnés, que les crimes contre les personnes trouveront la plus efficace des répressions dans l'application des condamnés aux travaux agricoles, et qu'une intimidation énergique est le seul moyen de contenir les voleurs, petits ou grands.

IV.

M. Bérenger serait passé à côté de son but, si, en constatant la progression accélérée du nombre des crimes et des délits, il n'avait pas cherché à remonter à la source du mal. Sans aller jusqu'à prétendre que les prisons soient, pour emprunter un mot qui a fait fortune, l'expression de la société, il a demandé compte avec raison à l'état de celle-ci de l'accroissement funeste du nombre d'hommes qu'elle envoie devant la justice criminelle. Il a constaté par des recherches curieuses que presque tous les auteurs de crimes politiques sous la monarchie de 1830 étaient des esprits malades, troublés par la lecture d'écrits insensés, tels que les œuvres de Saint-Just, l'exposé des doctrines de Babeuf, ou les tristes romans d'alors, et par la monomanie de leur importance personnelle. Si ses études s'étaient étendues jusqu'à la révolution de 1848, elles auraient atteint un bien plus haut degré d'intérêt. Il aurait fallu expliquer comment quelques poignées d'hommes sans mission ont pu bouleverser un grand état, lui faire accepter des institutions inconciliables avec le caractère de sa population, et être renversés à leur tour avec en-

core plus de facilité qu'ils ne s'étaient élevés. On aurait mis ainsi à découvert jusque dans ses racines cette maladie de la race gauloise, qui donne prise sur elle à tant de fous et d'ambitieux de bas étage, cette instabilité dont Dieu, dans sa justice, a peut-être dû la frapper, car si les grandes qualités qui la distinguent n'avaient pas eu ce contrepoids, elle serait devenue la maîtresse du monde. On aurait enfin montré comment cette multitude d'hommes déclassés, inquiets, prétentieux, ennemis d'une société qu'ils voient au travers des préoccupations d'une situation personnelle compromise la plupart du temps par leur faute, forme une armée permanente, toujours prête à se livrer aux ambitieux, et comment le désordre moral s'étend de la vie publique à la vie privée.

Pour établir les causes générales des crimes ordinaires, M. Bérenger a recouru aux *Statistiques annuelles de la justice criminelle,* ce recueil intelligent, où ceux qui savent le lire sondent la profondeur de nos plaies et se mettent parfois sur la voie des moyens d'en cicatriser quelques-unes. Il a rapproché les faits consignés dans ces tableaux des divers groupes de la population, distribuée par latitudes, par origines ou par agglomérations urbaines. Hors la Corse et Paris, qui occupent les sommités de l'échelle, l'une pour les crimes contre les personnes, l'autre pour les crimes contre les propriétés, il n'a pas trouvé entre les divers bassins dont se compose notre territoire d'assez grandes dissemblances pour que le législateur en eût à tenir beaucoup de compte. Considérant donc la société française dans son ensemble, il l'a divisée en quatre grandes catégories :

1° Les individus qui ont des ressources suffisantes pour se passer de travail ;

2° Ceux à qui le travail est nécessaire et qui ont la volonté de travailler ;

3° Ceux qui le voudraient et ne le peuvent pas (1) ;

4° Ceux qui le pourraient et s'y refusent.

Les propriétaires vivant de leurs revenus sont rarement des oisifs, et les rentiers eux-mêmes ne le sont pas toujours... *Nunquàm minus otiosus quàm cùm otiosus,* a dit Cicéron. Sans examiner si les travaux gratuits de cette nombreuse catégorie ne valent pas beaucoup de ceux qu'on paie, nous ferons remarquer que la classe des propriétaires n'a donné lieu en 1852 qu'à 73 accusations, dont les deux tiers pour attentats contre les personnes. Il suit de là que chez elle la criminalité a son principe dans la violence des passions plutôt que dans les bassesses de la cupidité.

Dans la seconde catégorie se placent toutes les professions qui re-

(1) L'auteur aurait pu se dispenser de classer ceux qui voudraient travailler et ne le peuvent pas; ils forment une exception plutôt qu'une catégorie : les infirmes, les aliénés, sont dans le cas d'être secourus et non réprimés.

çoivent sous une forme quelconque des salaires. Cette circonstance peut autoriser l'économiste à les rapprocher; mais il existe entre elles de si grandes différences morales, que le criminaliste aurait peut-être dû établir d'autres divisions. Il est heureux pour un pays qui peut se glorifier de posséder, dans l'ordre civil seulement, 157,227 fonctionnaires salariés, que cette classe soit celle qui occupe le moins la justice criminelle. M. Bérenger remarque avec une légitime satisfaction que, sur ce nombre, 25 seulement ont été l'objet de poursuites. Il est de fait qu'indépendamment du soin qui préside en général au choix des candidats et des effets salutaires de l'asservissement à la règle, les traitemens ont une merveilleuse vertu pour adoucir et policer les hommes. La puissance de la stabilité de la position, de la sécurité sur l'avenir, ne se manifeste nulle part si bien que dans les conversions politiques qu'elle opère. Il n'est personne qui ne soit prêt à nommer des républicains farouches qu'un traitement a transformés en conservateurs à outrance, et fait passer du métier d'incendiaire à celui de pompier.

Le barreau, formé par l'esprit de corps et par la publicité de sa vie au respect de lui-même, les médecins et les artistes, soutenus par l'application de fortes études ou par l'attrait de leurs travaux, sont à peine mentionnés dans les archives criminelles. Il en est autrement d'une profession naguère honorée d'un respect particulier, et dans laquelle est encore commune la plus haute probité. Le notariat envoie annuellement un de ses membres sur 450 devant les assises; un sur 80 est frappé de peines disciplinaires, et un nombre plus difficile à déterminer vend ses offices pour prévenir des poursuites. La cour de cassation découvrait, il y a peu de mois, que dans une grande ville de province, sur quatorze notaires, un était frappé de destitution, trois en fuite, et un cinquième traduit en cour d'assises. Nous voilà bien loin des fonctionnaires qui n'achètent pas leurs charges, et même de la population de Paris, qui, réputée la plus dépravée de toutes, ne fournit qu'un accusé sur 1,443 habitans. Ainsi les dépositaires naturels, pour ne pas dire obligés, de la fortune et de l'honneur des familles, forment la classe qui jette proportionnellement le plus d'habitans aux maisons de réclusion et aux bagnes. M. Bérenger n'hésite pas à attribuer de si détestables désordres à l'exagération du prix des offices ministériels, dont la loi de finances du 28 avril 1816 a si inconsidérément établi la vénalité, et aux expédiens coupables qu'emploient certains acquéreurs, faute de pouvoir payer leurs charges avec la légitime rémunération de leur travail.

Le commerce fournit le quinzième du nombre total des accusés; le faux et la banqueroute frauduleuse sont les objets les plus fréquens des accusations. Le nombre des condamnations correctionnelles ou municipales qu'il subit annonce également que, dans la lutte entre

la passion du lucre et le sens moral, celui-ci l'emporte rarement.

Les cultivateurs, les ouvriers, les serviteurs à gages, succombent suivant la nature de leurs besoins, leurs goûts de dissipation, les occasions, les exemples et les traitemens qu'ils reçoivent de ceux qui sont au-dessus d'eux. Chaque profession, surtout la dernière, devrait être l'objet d'études spéciales qui, pour être fructueuses, auraient à descendre des généralités dans les applications. Un membre de l'Académie des sciences morales, M. Villermé, a tracé la route à suivre dans des questions qui touchent de si près aux intérêts des familles, et il faut espérer qu'on marchera sur ses traces.

La quatrième catégorie, celle des gens qui devraient travailler et ne le veulent pas, est fort nombreuse, surtout à Paris, et la physiologie n'en pourrait être bien faite qu'à la préfecture de police. Elle alimente les audiences de la police correctionnelle beaucoup plus que celles de la cour d'assises, et règne presque sans partage dans les maisons centrales de Poissy et de Melun. Elle comprend en première ligne à Paris six ou sept mille individus qui vivent exclusivement du vol; ceux-là ont un métier, ils y tiennent, et ne se fourvoient pas souvent dans des opérations étrangères à leur spécialité. Lorsqu'il fallut en 1831 s'assurer de la manière dont se formaient les émeutes, alors si fréquentes, il fut reconnu qu'un personnel de vingt-cinq mille fainéans, sachant rarement le matin comment il dînerait le soir, était en disponibilité sous la main des agitateurs et même des spéculateurs : une émeute coûtait 1,000 écus, et provoquait à la Bourse, qui n'était point aguerrie comme aujourd'hui, une baisse de 2 francs sur la rente. Le profit était tout clair. La partie flottante de cette masse est fort variable, et, quand elle s'accroît, de grands événemens sont proches : l'apparition de visages sinistres les annonce comme les corbeaux l'hiver. La partie permanente ne comprend pas seulement les mendians et les vagabonds de profession; tous n'y portent pas les haillons de la misère. Toujours spirituelle et gaie, souvent brave, quelquefois capable d'un bon sentiment, elle se distingue dans les carrefours de Paris, comme ses pareils dans les landes de la Bretagne, par un invincible attachement à sa manière de vivre, et il n'y a de remède à ses entreprises que les sergens de ville et la gendarmerie.

Il ressort de la classification faite par M. Bérenger que la cupidité et l'ambition non justifiée sont les causes principales des crimes de notre temps. Il est regrettable qu'en dévoilant nos plaies, il n'ait point examiné jusqu'à quel point la direction donnée à l'instruction publique, depuis l'école de village jusqu'à l'Académie, exerce une influence salutaire ou fâcheuse sur la criminalité du pays : ce serait là un complément nécessaire de son beau travail, et ce n'en serait pas la partie la moins féconde en aperçus utiles. Il lui appartiendrait

aussi de rechercher l'origine de ces masses d'hommes déclassés, de prétendans besoigneux, qui, privés par leur éducation d'un but qu'ils puissent atteindre, emploient à troubler le pays des facultés qui devraient servir à sa grandeur et à sa prospérité. Cette catégorie est d'autant plus digne d'attention, qu'elle est plus nombreuse en France que dans aucun autre état de l'Europe. En attendant les résultats éloignés d'une pareille étude, il en est de très considérables qui peuvent ressortir immédiatement des travaux du savant académicien.

Si, par exemple, le département de la justice modérait le zèle avec lequel certains parquets entassent dans les maisons d'arrêt des prévenus qui, trouvés coupables après plusieurs mois d'attente, sont condamnés à quelques jours de prison, s'il imprimait à l'instruction des affaires une activité qu'elle n'a pas partout, un grand nombre d'hommes serait soustrait à la contagion de la détention. Il ferait plus de bien encore en arrêtant ces exactions d'officiers ministériels dont on a vu les hideuses conséquences. Il faut habiter les campagnes, entrer dans les chaumières, pour se faire une idée du degré d'exaspération auquel peuvent arriver les victimes de ce genre d'exploitation. Le socialisme n'a pas eu d'autres véhicules dans beaucoup de départemens, et des masses de paysans feraient volontiers une révolution contre les offices ministériels, dans lesquels la société se personnifie à leurs yeux, comme ils en ont fait une contre la féodalité. M. Bérenger a reculé devant le milliard qu'il en coûterait pour racheter les offices et tarir la source des crimes et des désordres qui peuvent en descendre indirectement. Il serait pourtant possible que le marché fût bon. Pourquoi d'ailleurs laisserait-on la cupidité des vendeurs d'offices exploiter la fortune et la moralité du pays? Tout droit a pour corrélatif un devoir, et le privilége qui manque de cette sanction doit peu compter sur l'avenir.

On agit sur les prisons quand on réforme la société, et l'on agit sur la société quand on améliore le régime intérieur des prisons : c'est là ce qu'a surtout voulu faire M. Bérenger; mais une erreur d'homme de bien le rend, nous le craignons, trop exigeant vis-à-vis de la nature humaine : il en attend plus qu'elle n'est en état de donner, et c'est là le seul défaut qu'on puisse reprocher à son travail. A l'étendue et à l'élévation des devoirs qu'il voudrait imposer aux agens de la justice répressive, connaît-il beaucoup de cardinaux dignes d'être aumôniers d'une prison ou de ministres capables d'en être directeurs? Le personnel détenu lui ferait éprouver de bien plus cruels mécomptes. Il a demandé quelque chose de beaucoup plus sûr et plus efficace dans une forte constitution de l'administration pénitentiaire sous la direction d'un surintendant, comme cela se voit en Angleterre. Il est clair que c'est par là qu'il faut commencer.

J.-J. Baude.

DES TRAVAUX MODERNES

SUR

L'ÉGYPTE ANCIENNE

I. *Mémoire sur le tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers*, par M. de Rougé. — II. *Notice sur la galerie égyptienne du Louvre*, par le même. — III. *Monumens de l'Égypte et de la Nubie*, par Lepsius. — IV. *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, par Bunsen. — V. *Mémoire sur le Sérapéum*, par M. Mariette.

Il est un problème qui a de tout temps préoccupé les historiens, et qu'il appartient peut-être à l'archéologie de résoudre. Les vicissitudes des nations, les transformations des empires ont-elles pour cause nécessaire des changemens dans les conditions physiques ou morales des races? La question ainsi posée semble provoquer une réponse affirmative, et cependant l'étude des faits n'autorise nullement une pareille solution. Il y a des contrées où les conditions d'existence, de vie, de population, de mœurs et d'éducation demeurent à peu près les mêmes depuis bien des siècles, et qui n'en ont pas moins eu leur période de grandeur et de décadence. L'ethnologie, qui a fait tant de progrès dans ces dernières années, a prouvé avec une entière évidence que certaines races sont en possession du sol qu'elles habitent depuis une longue série de siècles. Toutes les émigrations qui ont amené dans ces pays des hommes d'une autre race ont disparu dans les flots de la population indigène, de même qu'un courant d'eau douce s'absorbe dans l'Océan. Le caractère de la nation primitive est demeuré comme un moule dans lequel ont été jetés les peuples venus après elle, et le sol n'a pu modifier ce type primordial, puisque sur la plupart des points du globe il est resté le même qu'au commencement de notre âge géologique. Telle est l'observation qu'on peut faire dans les pays où la civilisation chrétienne de l'Europe n'a point

ou n'a que peu modifié les élémens sociaux primitifs. Puisque dans de semblables contrées il s'est opéré des révolutions profondes et des destructions totales, il faut bien reconnaître qu'il y a autre chose que les conditions de race et de climat dans la destinée des nations, et que les mouvemens politiques obéissent à des lois dont le secret doit être cherché plus haut.

Nous pourrions citer nombre d'exemples du phénomène que nous venons de signaler. On verrait ainsi la Grèce, théâtre de tant de changemens politiques, la Grèce, dont la décadence remonte aux temps mêmes où le christianisme fut révélé au monde, ne pas varier dans les traits caractéristiques de sa nature et de ses habitans. Je veux toutefois choisir ici un exemple plus saisissant encore et moins vulgaire, tiré d'un pays que l'érudition moderne ne cesse d'explorer avec un succès plus marqué de jour en jour. L'Égypte, qui n'offre plus maintenant que des ruines, domine par sa grandeur et son importance toute l'antiquité. Terre ancienne entre les plus anciennes, l'Égypte est encore aujourd'hui ce qu'elle fut au temps des pharaons et à l'époque des pyramides. C'est un vaste désert qui ne tire sa fertilité que du fleuve dont le cours prolongé et presque parallèle au méridien le traverse de part en part. Toutes les descriptions que les écrivains grecs nous ont laissées de ce pays s'adaptent parfaitement à ce qu'il est de nos jours. Le Nil en règle les saisons, l'agriculture et presque les mœurs. La race égyptienne, malgré la conquête des Arabes et l'introduction de l'islamisme, est encore empreinte du même caractère qu'au temps de Joseph et de Moïse. Sa physionomie morale n'a pas changé davantage. Ce peuple esclave et docile se courbe maintenant sous le sabre et la *courbach* du Turc, comme il le faisait il y a trente siècles sous le fouet des pharaons. Ses monarques ont été remplacés par des souverains grecs, par des empereurs romains et leurs préfets, par des gouverneurs venus de Byzance, des sultans venus de l'Arabie, des pachas envoyés de Constantinople, et ces révolutions n'ont en rien changé la contrée et le peuple, aussi immuable que son climat, aussi immobile que ses pyramides. Et cependant quel contraste de grandeur et de puissance! Peut-on croire que ce pays, dont les ruines font maintenant, avec le blé, la seule richesse, ait dicté jadis des lois à une partie de l'Asie, instruit les philosophes de la Grèce, imposé plusieurs de ses croyances à l'empire romain et tenu en esclavage les tribus d'où devait sortir la lumière du monde? Pour pénétrer le mystère de si grandes vicissitudes, il faut descendre dans le détail de l'histoire d'Égypte et suivre dans les annales de sa littérature, de sa religion et de ses arts le mouvement qui a si complétement cessé aujourd'hui.

Avant que les dernières découvertes des égyptologues eussent jeté un jour précieux sur la chronologie des premières dynasties, sur les transformations et les altérations qui se sont opérées dans la langue, dans les institutions, dans le culte et les arts des Égyptiens, on se figurait que tout avait été immuable parmi eux. On prenait la vieille Égypte en bloc comme un monolithe historique qu'il fallait tirer du sable dans lequel il était enfoui, et l'on ne distinguait ni les localités ni les époques. Une étude plus attentive et plus complète des textes nous a appris que la langue égyptienne avait subi des modifications profondes; la comparaison et le rapprochement des listes royales

et des inscriptions commémoratives ont révélé l'existence de révolutions dans le gouvernement et les institutions de l'Égypte. Les actes d'adoration adressés aux différens dieux et les épitaphes ont fait connaître que la religion avait été empreinte du même caractère de mobilité. Enfin la confrontation des statues et des bas-reliefs appartenant aux diverses dynasties a révélé dans l'art égyptien toute une série de changemens qui avaient échappé aux premiers observateurs. En un mot, il est arrivé pour l'Égypte ce qui s'était déjà passé pour l'Inde et la Chine; son immobilité supposée s'est évanouie devant l'étude des faits, et tandis que la race dénotait constamment les mêmes caractères physiques et moraux, qu'elle demeurait sur le même sol, on voyait tout changer autour d'elle, langue, gouvernement, religion et art.

Les recherches par lesquelles on est arrivé à découvrir ce grand contraste appartiennent à la période la plus récente des travaux poursuivis sur l'ancienne Égypte. En cherchant à résumer ici les notions obtenues jusqu'à ce jour sur la langue, l'histoire, les mœurs des Égyptiens, c'est le mouvement de l'archéologie moderne dans une de ses branches les plus importantes que nous aurons caractérisé.

I. — LA LANGUE ÉGYPTIENNE.

Ce fut peut-être une heureuse erreur que celle où tombèrent les érudits qui, au moment des premiers travaux sur l'Égypte, attribuèrent à ce pays, à tout ce qui en était sorti, une immobilité absolue. Comme nous ne possédions sur l'Égypte antique que des renseignemens comparativement assez modernes, si l'on avait été arrêté par la crainte de commettre des anachronismes, on n'aurait absolument rien découvert. Celui qu'on peut appeler le grand mystagogue de la philologie égyptienne, Champollion, n'aurait pas fait deux pas en avant. Les monumens qui lui servaient de clefs, l'obélisque de Philès et l'inscription bilingue de Rosette, datant de l'époque des Ptolémées, s'il eût nourri quelques scrupules sur la parfaite identité du système hiéroglyphique aux différens âges, il ne serait point arrivé à l'admirable découverte qui a immortalisé son nom. Les documens grecs qu'il avait entre les mains fussent devenus de sa part l'objet de continuelles défiances, et sa sagacité se serait égarée au milieu des réticences et des distinctions provisoires qu'il se serait vu forcé d'établir. Champollion fut plus hardi et plus absolu. Il admit en principe que la langue des Égyptiens n'avait point varié, et que sous l'écriture hiéroglyphique, qui la dérobait avant lui à notre intelligence, elle était encore celle que les premiers chrétiens de l'Égypte ont écrite avec l'alphabet grec enrichi de quelques lettres. Ce fut une grammaire et un dictionnaire coptes à la main que l'illustre égyptologue procéda au déchiffrement. Toutes les fois qu'il rencontrait une expression inconnue, un signe idéographique qu'il voulait transcrire phonétiquement à nos yeux, c'était à la langue copte qu'il avait recours. Une pareille méthode, bonne dans le principe, alors qu'il ne s'agissait encore que de saisir un sens général et d'avoir sur l'ensemble du système des données approximatives, dut être abandonné lorsqu'on voulut approfondir les détails de la grammaire

pour arriver à des traductions rigoureuses. L'opinion qu'avait adoptée Champollion lui fit attribuer à un même signe de consonne des valeurs variables dans l'alphabet copte, et c'est ainsi que fut admise la doctrine singulière des *consonnes vagues*. Cette erreur, inhérente à de premières tentatives de déchiffrement, se complique bientôt d'une seconde. On supposait dans la transcription en lettres coptes des mots hiéroglyphiques des flexions grammaticales toutes semblables à celles du copte, de façon que l'on identifiait ainsi complétement l'égyptien avec cette langue, et le lecteur des écrits de Champollion, trompé par ce procédé, attribuait à la phrase hiéroglyphique une construction pareille à celle de la phrase copte.

C'est à nettement établir les différences des deux grammaires que doivent désormais s'attacher les égyptologues. Les bases de ce travail furent jetées par un savant philologue allemand, connu d'abord comme interprète des anciens idiomes de l'Italie, M. Richard Lepsius. Dans une lettre adressée en 1837 à un des compagnons de Champollion, Rosellini, et publiée par les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, M. Lepsius rectifia quelques points de la doctrine du grand égyptologue français, et il essaya d'entrer dans une voie plus rigoureuse et plus analytique. Cette voie fut parcourue depuis en France d'un pas sûr par un savant auquel revient aujourd'hui la majeure partie de l'héritage de Champollion. M. Emmanuel de Rougé entreprit pendant plus de dix années l'étude patiente et sévère des textes égyptiens; il s'efforça d'arriver à une intelligence rigoureuse des phrases dont la philologie devinait d'abord plutôt qu'elle n'analysait le sens. Guidé par quelques mots d'une signification certaine, aidé de l'emploi de diverses notations grammaticales solidement établies, Champollion arrivait presque toujours à traduire, sans s'astreindre cependant à un mot à mot rigoureux. M. de Rougé eut plus d'ambition et tenta ce qui pouvait seul faire sortir la philologie égyptienne de l'état de stagnation dans lequel elle s'affaiblissait depuis la mort de son fondateur. En étudiant de plus près les textes hiéroglyphiques des Égyptiens, en relevant surtout avec attention les variantes que nous offre la reproduction de textes identiques, M. de Rougé parvint à ressaisir la physionomie de l'antique idiome. Remontant aux plus anciennes époques, il vit disparaître une grande partie de ces flexions et de ces particules, si abondantes dans le copte, et que Champollion s'attachait toujours à rétablir dans ses transcriptions. Lors de ce premier état de la langue égyptienne tel que le détermine M. de Rougé, les radicaux possédaient la faculté d'être employés comme substantifs, comme verbes, et souvent comme particules, parfois même sans que l'écriture exprimât aucun changement dans leur emploi. Ce fait s'observe aussi dans l'ancien chinois, et il paraît avoir été une des lois de la formation du langage. On s'est servi d'abord du mot avec son sens général et indéfini, qui ne comprenait que la notion fondamentale à exprimer. L'idée d'indiquer par une modification le rôle du mot dans la phrase n'est venue que beaucoup plus tard. L'esprit suppléait aux formes indicatives de la catégorie grammaticale, absolument comme cela arrive encore quelquefois dans notre langue, quand nous employons un adjectif avec un sens adverbial. Les pensées que le langage des premiers hommes avait pour objet d'exprimer étaient si simples et si peu abstraites, que l'intelligence,

pour saisir le sens, pouvait négliger l'emploi des flexions qui subordonnent les mots entre eux. Ces flexions ne s'introduisirent que graduellement; elles consistèrent d'abord dans certains radicaux employés à titre de *qualificatifs*, de *signes*, de *nombres*, de *modes* et de *temps*, et qui finirent par être exclusivement réservés à ce rôle exceptionnel. Rien n'est plus propre à mettre ce fait en évidence que la comparaison du chinois ancien et du chinois moderne. Dans le *kouan-hoa*, improprement appelé langue mandarinique, on voit employer comme pronoms, comme relatifs, comme auxiliaires ou marques de temps, des mots qui dans le *kou-wen*, c'est-à-dire la langue ancienne, figurent avec leur sens propre de radical abstrait. L'égyptien a dû suivre la même loi. Toutefois cette suppression des signes grammaticaux paraît n'être bien souvent qu'une abréviation graphique, car dans les plus anciens textes égyptiens on découvre déjà la trace des modes, des temps, dont l'emploi dans la langue est devenu plus tard indispensable.

Les signes hiéroglyphiques sont pris le plus habituellement avec une valeur phonétique, c'est-à-dire qu'ils représentent non les objets dont ils rappellent la forme, mais des articulations vocales, en sorte qu'ils jouent le rôle de nos lettres, cela indépendamment de certains signes purement figuratifs peignant l'objet lui-même, ou en offrant le symbole. Toutefois les mots, ainsi écrits alphabétiquement, peuvent n'être pas dépouillés tout à fait de leur rôle figuratif. On découvre fréquemment que le signe destiné à représenter, soit la première lettre, soit la lettre saillante du mot, est choisi parmi les signes qui ont avec ce dernier une relation naturelle ou symbolique. Les autres signes du mot sont, eux, purement phonétiques, sauf le déterminatif placé à la fin. De là l'existence d'une foule d'hiéroglyphes qui ne deviennent phonétiques que pour des mots particuliers et dans des cas exceptionnels. Ces lettres sacramentelles, Champollion leur avait donné place dans son alphabet, et il était arrivé de la sorte à dresser de nombreuses colonnes de lettres qui étaient un objet d'étonnement et de doute pour les philologues. On se demandait pourquoi les Égyptiens avaient si singulièrement multiplié les homophones. L'inexactitude de l'alphabet du grand égyptologue tenait encore à ce qu'il avait commencé par l'étude des monumens des bas temps. Sous les Ptolémées, on fit usage dans l'écriture, surtout pour transcrire les noms grecs et romains, de signes qui n'avaient eu auparavant que l'emploi alphabétique restreint et exceptionnel dont il vient d'être parlé. Chaque hiéroglyphe devint pour ainsi dire le signe de la lettre initiale du mot qu'il exprimait, de telle façon que le symbolisme originaire tendait de plus en plus à disparaître. Le signe hiéroglyphique, employé à représenter une lettre initiale, servit aussi quelquefois de déterminatif pour une classe entière d'objets. On retrouve quelque chose de tout à fait analogue dans les clefs de l'écriture chinoise, véritables déterminatifs qui rappellent ceux de l'écriture hiératique. En effet, dans cette écriture chinoise, les déterminatifs se réduisent à des signes conventionnels et tachygraphiques, tandis que dans l'écriture hiéroglyphique le déterminatif est la figure d'un objet servant à classer le mot qu'il accompagne. On compte dans la langue chinoise 214 clefs, et ce chiffre pourrait être réduit, car plusieurs sont évidemment composées d'un signe et d'un déterminatif plus simple. En égyptien, les déterminatifs géné-

riques ne sont guère plus nombreux. Nous conservons dans nos langues de véritables déterminatifs, et si nous écrivions avec des signes idéographiques, ils seraient aisément reconnaissables. Est-ce que par exemple la terminaison *ment*, que nous donnons à tant d'adverbes, n'est pas un véritable déterminatif indiquant la manière dont une chose se fait, existe ou se dit? Est-ce que la terminaison *ité*, qui appartient à tant de noms abstraits, n'est pas aussi une sorte de déterminatif indiquant un substantif de qualité? Enfin certains augmentatifs ou diminutifs sont aussi de vrais déterminatifs de grandeur ou de petitesse, d'estime ou de mépris.

Les déterminatifs sont donc, — avec les rapprochemens de variantes, la comparaison de mots écrits tantôt phonétiquement, tantôt à l'aide partielle de symboles ou de figures, — des élémens nécessaires pour la composition d'un véritable vocabulaire égyptien, qui reste encore à publier malgré la tentative de Champollion. Jusqu'à nouvel ordre, on se sert du copte, mais le mot copte est loin d'être toujours le mot égyptien. La langue sacrée s'était éloignée de plus en plus de la langue vulgaire, et même il était arrivé un moment où il avait fallu, pour écrire celle-ci, un système graphique différent. Voilà comment était née l'écriture démotique, usitée pour la transcription de ce dialecte populaire. Et, soit dit en passant, ce fait d'une séparation entre la langue parlée par le peuple et la langue écrite, formellement énoncé par Manéthon, aurait dû faire comprendre dès l'origine que le copte ne pouvait être l'égyptien pur, et que, l'égyptien ayant ainsi dégénéré par l'action des siècles, il avait dû lui-même, avant de se séparer complétement du démotique, subir des altérations d'où était sorti ce dialecte vulgaire. Les articulations surtout s'étaient altérées, et une lettre prononcée différemment suivant les mots ou suivant les lieux avait fini par donner naissance à des articulations distinctes, et bientôt à des lettres séparées dans le copte. Voilà comment Champollion, qui voulait absolument rendre les signes hiéroglyphiques par des lettres coptes, fut entraîné à attribuer des valeurs de prononciation différentes à un seul et même signe, système qui souleva contre lui de graves et naturelles objections. MM. Lepsius et Birch, puis surtout M. de Rougé, ont cherché à rétablir dans sa pureté primitive le système de vocalisation égyptienne et refait le véritable alphabet hiéroglyphique. Cet alphabet est devenu fort simple; il y a moins de lettres, et chacune d'elles est représentée par un moins grand nombre de signes, car, les hiéroglyphes d'un emploi phonétique accidentel écartés, il ne reste plus guère que deux signes pour chaque lettre, l'un pour les groupes disposés dans le sens longitudinal, l'autre pour ceux qui se plaçaient en largeur.

M. de Rougé a aussi approfondi la syntaxe, que Champollion avait presque complétement négligée. Cette syntaxe rapproche l'ancien égyptien de l'hébreu, et en général de cette grande famille de langues désignées sous le nom de *sémitiques*. L'égyptien offre un certain vague dans l'emploi des voyelles, qui s'est effacé dans l'écriture copte par suite de l'adoption des lettres voyelles grecques à sons fixes, mais que trahissent encore les nombreux changemens de voyelles dans les trois dialectes. Ce vague est, comme chacun sait, caractéristique des langues sémitiques, où les consonnes forment seules le corps du mot. Il est digne de remarque que le *gheez* ou éthio-

pien, qui appartient incontestablement à la famille sémitique, présente cependant une fixité et une plénitude de sons vocaux tout à fait étrangères aux autres langues sémitiques. Aussi dans son alphabet chaque lettre est-elle toujours accompagnée de son signe de voyelle. On ne saurait cependant classer l'égyptien dans la famille des langues sémitiques; il s'en éloigne à la fois par le système grammatical, par la forme des radicaux, et il se rapproche du groupe de langues africaines auquel appartient le berbère ou kabyle. Ce n'est guère que le pronom qui rappelle, dans l'égyptien et le copte, la forme hébraïque. Il est curieux de noter la même analogie pour le pronom *galla*. La langue galla, parlée par un peuple noir de l'intérieur de l'Afrique, qui s'est avancé dans ces derniers siècles jusqu'en Abyssinie, est cependant très différente pour ses mots des idiomes sémitiques. Une pareille ressemblance tient sans doute à un contact, peut-être même à un mélange des tribus gallas avec la race abyssine. Le caractère intermédiaire de l'égyptien, qui appartient aussi à l'éthiopien et à l'amharique, l'idiome moderne de l'Abyssinie, correspond parfaitement aux races qui parlent ces langues, et dont le type est intermédiaire entre le type africain et le type sémite. Lorsqu'une langue est encore dans un état de grande simplicité grammaticale, elle est apte plus qu'aucune autre à subir l'influence d'une grammaire étrangère; elle peut, je crois, tout en conservant ses mots, accueillir un système de déclinaison ou de conjugaison qu'elle repousserait, si son organisme était plus développé. Ne possédant guère encore que des radicaux, elle peut les disposer et les subordonner selon des principes fixes et arrêtés qui lui étaient inconnus et qu'elle puise dans un autre idiome. Je me figure que les ressemblances de l'égyptien et de l'hébreu tiennent à un fait de cette nature, les Phéniciens et les Arabes étant entrés de très bonne heure en relation avec les habitans des bords du Nil. Lorsque l'on contemple le type abyssin, qui n'est que le type égyptien un peu plus coloré, on ne peut se défendre de la pensée que cette race est née du mélange des nègres de l'Afrique et des familles sémitiques. L'affinité des langues a pu n'être que la conséquence du mélange des races, et si les Égyptiens sont sortis de l'alliance du sang africain et du sang arabe, on ne s'étonnera pas que leur idiome participe à la fois de ceux que l'on parle sur l'une et l'autre rive de la Mer-Rouge.

Nous venons de voir les recherches des égyptologues compléter et rectifier sur des points essentiels la doctrine de Champollion relativement à la langue égyptienne. Sur un autre théâtre, dans le domaine des recherches historiques, les résultats n'ont pas été moins heureux.

II. — CHRONOLOGIE DES DYNASTIES ÉGYPTIENNES.

Les fragmens du livre écrit en grec par Manéthon, et que nous ont conservés Josèphe, Eusèbe et Jules l'Africain, sont presque le seul guide qui nous soit resté pour l'étude de la chronologie égyptienne. Malheureusement les noms et surtout les dates énoncés dans ces fragmens ont subi tant d'altérations et de remaniemens, qu'il devient presque aussi difficile de les restituer que de rétablir la chronologie même. A part l'ordre des dynasties et l'énon-

ciation de quelques faits, tout est incertitude, tout est problème, quand il s'agit de recomposer la succession des rois et la durée de leurs règnes jusqu'à la vingt-sixième dynastie, à partir de laquelle la lumière commence à se faire, grâce au secours que prêtent à Manéthon les témoignages d'Hérodote et de Diodore.

C'est en interrogeant les monumens, en rapprochant ces cartouches où sont consignés les noms des anciens pharaons, les dates des événemens accomplis sous leur règne, qu'il devient possible de restaurer leur généalogie, actuellement mutilée. Grâce à l'importante découverte par laquelle Champollion est arrivé à déterminer les principales expressions qui servaient à la notation du temps chez les Égyptiens, et que Salvolini lui avait si indignement dérobée, cette question historique a fait un pas immense. Il ne s'agit aujourd'hui que de relever toutes les dates, lesquelles, comme on sait, se rapportent au règne de chaque souverain, et d'additionner les chiffres ainsi obtenus, pour avoir un premier aperçu de la durée totale de l'empire des pharaons; mais pour cela il faut avoir préalablement recueilli tous les cartouches de rois et identifié, autant que cela est possible, les noms fournis par les hiéroglyphes avec ceux que nous donne Manéthon. En effet, des inscriptions isolées peuvent bien, comparées entre elles, conduire à un chiffre extrême, mais elles ne donnent pas la subordination chronologique des noms entre eux. Excepté quelques cas particuliers où le monarque fait connaître sur la pierre le cartouche de son prédécesseur, les noms se montrent isolément. Toutefois on a heureusement découvert des monumens qui, paraissant contenir un élément chronologique, arrivent fort à propos pour contrôler le témoignage toujours obscur de Manéthon.

Le premier est une suite de noms royaux que les antiquaires appellent, à cause du lieu de sa découverte, la *Table d'Abydos*. Ce monument est destiné à consacrer la mémoire des offrandes que le grand Rhamsès fit aux rois ses prédécesseurs, dont les cartouches répétés accompagnent l'inscription commémorative. Malheureusement cette table ne nous est point parvenue dans son intégrité, et c'est précisément le commencement qui nous manque. — Le second monument est la *Chambre des rois* ou la *Salle des ancêtres du roi Toutmès III*, rapportée en France par M. Prisse. — Enfin le troisième document est le papyrus connu sous le nom de *papyrus royal de Turin*. C'est un fragment d'une liste de dynasties écrite en hiératique, et qui paraît avoir donné toute la succession des rois égyptiens, y compris les dieux et les héros que Manéthon place en tête des monarques de son pays. Ce qui ajoute un prix particulier à ce document, c'est qu'on y trouve des calculs, des résumés et des articles où sont notées non-seulement les années du règne de chaque souverain, mais encore la durée de sa vie en années, mois et jours.

Voilà sans contredit trois documens bien précieux, et qui semblent de prime abord suffisans pour corriger et éclaircir les données des auteurs grecs et fournir la chaîne qui doit rattacher les cartouches épars des pharaons; mais, quelle qu'en soit l'extrême importance, ces monumens ont encore leurs difficultés d'interprétation propres, et ce qu'il y a de pis, ils sont tous incomplets. Il est par exemple impossible, comme l'a montré un savant et sagace philologue irlandais, M. Hincks, d'accorder la table d'Abydos avec la

succession de rois offerte par la chambre de Karnak. Celle-ci nous présente, à quatre reprises différentes, Toutmès III faisant des offrandes à des rois qui sont disposés en quatre séries, rangées en huit lignes et marchant en deux directions contraires. Il faut, dans ce labyrinthe chronologique, un fil conducteur bien assuré, et comme les noms s'éloignent assez de ceux que nous donne Manéthon, dont le grec estropie singulièrement les formes égyptiennes, comme dans les fragmens de celui-ci il y a évidemment des rois de supprimés, la concordance devient des plus malaisées à établir. De même l'étude attentive de la table d'Abydos a montré qu'il existait des lacunes considérables entre certains rois : les reines de la dix-huitième dynastie ont été omises; il y a des désaccords manifestes avec Manéthon quant à l'ordre des monarques de la dix-huitième dynastie.

Qu'on mette en regard de ces difficultés celles qui s'attachent déjà aux chiffres de Manéthon, altérés par de mauvaises leçons ou systématiquement corrigés par Eusèbe et l'Africain, préoccupés du désir de mettre la chronologie de Manéthon d'accord avec celle qu'ils croyaient trouver dans la Bible, et l'on reconnaîtra combien d'obstacles s'opposent encore à la reconstruction des listes royales et à la supputation de leur durée. Les monumens mêmes ne parlent jamais assez clairement pour nous dire si le monarque ne compte pas dans la date de son règne les années durant lesquelles il était de son droit de régner, mais qui ont été marquées par l'autorité d'un usurpateur, qui, lui aussi, a son cartouche et sa date dans les inscriptions. Ils n'indiquent le plus ordinairement ni les régences, ni les associations à l'empire, prises souvent pour autant de règnes distincts; en un mot, ils ne fournissent aucun de ces gouvernemens simultanés, de ces dynasties peut-être contemporaines auxquelles il n'est pas impossible que Manéthon ait attribué une existence successive dans sa chronologie. Sans doute cet hiérogrammate de la cour des Ptolémées avait à sa disposition des annales historiques, des tables royales analogues à celles dont le papyrus de Turin nous a conservé des fragmens; mais que d'erreurs n'a-t-il pas pu commettre lui-même, surtout pour les époques anciennes! Sans doute les découvertes qui ont été faites depuis Champollion sont généralement à l'honneur de son exactitude et de sa véracité; mais quand il y a des désaccords entre les monumens et Manéthon, faut-il accuser son ignorance ou la nôtre, et admettre que nous tirons de la lecture d'une inscription des conséquences trop absolues?

On le voit, quand même ces obscurités s'éclairciraient devant la comparaison patiente et le rapprochement multiplié des inscriptions et des papyrus, elles ne se dissiperaient jamais assez pour que les dates absolues des principaux événemens de l'histoire de l'Égypte antique pussent être assignées avec quelque précision. Les incertitudes chronologiques ne sauraient être levées que par ce qu'on appelle des synchronismes. Il faut trouver les événemens d'une date connue qui correspondent à quelques-uns de ces règnes aujourd'hui flottant entre plusieurs couples de siècles. Ce sont des jalons qui échelonneront alors les dynasties dans cet océan des âges où tout point de repère fait défaut. Le plus ancien synchronisme certain que nous possédions se rapporte à la vingt-deuxième dynastie, dans laquelle un roi du nom de Scheschonk est reconnu pour le Scheschak de l'Écriture, prince qui

prit Jérusalem dans la cinquième année du règne de Roboam, c'est-à-dire neuf cent soixante-cinq ans avant notre ère. Quant aux époques antérieures, nous en étions réduits, il y a quelques années, à l'espoir que la mention d'un phénomène astronomique sur les monumens fournirait une date absolue et dès lors le plus sûr de tous les synchronismes. On s'était bien efforcé de trouver, soit dans le plafond du Rhamesseum ou grand palais de Rhamsès, soit dans l'indication de certaines fêtes se rattachant à un phénomène physique et tombant à un jour constant de l'année naturelle ou vague, le point de départ d'un calcul synchronistique; mais ces tentatives sont demeurées vaines jusqu'au moment où M. de Rougé signala l'emploi qu'on pourrait faire des levers héliaques.

On sait qu'en vertu du déplacement annuel de notre globe les positions successives que le soleil occupe dans le ciel changent par rapport aux étoiles fixes. Si l'on observe plusieurs jours de suite celles qui se trouvent, après le coucher du soleil, dans le voisinage du point de l'horizon où cet astre a disparu, on remarque que ces étoiles sont de plus en plus abaissées, en sorte qu'après plusieurs jours d'observation elles ont fini par disparaître. Elles sont déjà couchées lorsque l'affaiblissement de la lumière solaire commence à permettre de voir les étoiles du côté de l'occident. Quelques jours plus tard, si l'on regarde le ciel vers l'orient, un peu avant le lever du soleil, on revoit ces mêmes étoiles qu'on avait cessé de pouvoir observer, à l'occident, après le coucher de cet astre. Elles semblent avoir passé de l'autre côté du soleil, parce que le mouvement apparent de celui-ci l'a porté vers l'est. Le moment où l'étoile vient d'apparaître à l'orient, au milieu des lueurs crépusculaires, est ce que l'on appelle le *lever héliaque*. Le déplacement graduel des équinoxes fait changer la date de ces levers héliaques; mais l'ordre des phénomènes astronomiques ayant été calculé, il est possible d'assigner le lever héliaque d'une étoile pour une année déterminée, et réciproquement de connaître à quelle année correspond un de ces levers tombant tel jour et tel mois. La concordance des calendriers égyptien et julien étant établie, les astronomes ont donc tous les élémens nécessaires pour nous apprendre vers quelle époque une étoile donnée se levait *héliaquement* à tel quantième du calendrier égyptien. Il ne restait plus qu'à découvrir la mention de quelques-uns de ces levers héliaques, et c'est ce qu'a fait M. de Rougé, qui signala en 1852 trois indications de ce genre pour l'étoile Sothis ou Sirius. Ces levers sont rapportés à l'année religieuse des Égyptiens de trois cent soixante-cinq jours, dite *année vague*. Le premier est consigné dans les fragmens d'un calendrier sacré gravé à Éléphantine, et que M. Lepsius a rapporté au règne de Toutmès III (dix-huitième dynastie). Le second est fourni par le calendrier que Champollion a découvert dans le temple de Medinet-Habou. Le troisième enfin se trouve dans le monument que le même égyptologue a nommé la *table des influences stellaires pour toutes les heures de la nuit*, table dont plusieurs fragmens nous ont été conservés dans les syringes royales de Biban-el-Molouk. Puisque l'année vague des Égyptiens que nous fait connaître Ptolémée n'a pas cessé d'être en usage chez ce peuple et que son institution remonte aux époques les plus anciennes, il est possible d'établir, en rétrogradant depuis le commencement de la période julienne, des tables de

concordance indiquant la correspondance des quantièmes de l'année vraie et de l'année vague, en sorte qu'en calculant à quel jour l'étoile Sirius a dû se lever héliaquement dans le cours de l'année marquée sur les inscriptions, on pourra savoir en quelles années ces trois levers ont été observés.

Ce calcul a été fait, et il est devenu l'objet d'un mémoire remarquable présenté à l'Académie des sciences par un illustre astronome, M. Biot. Les trois dates auxquelles il est arrivé sont : 1° pour le lever héliaque du fragment de calendrier d'Éléphantine, l'année julienne 1444 avant Jésus-Christ; 2° pour celui qui se lit au temple de Medinet-Habou et qui se rapporte au règne de Rhamsès III, au commencement de la vingtième dynastie, l'année 1300; enfin 3° pour le troisième tiré du tableau des influences, cité plus haut, et qui fut rédigé sous Rhamsès VI, troisième fils de Rhamsès III, l'année 1240. Deux de ces chiffres s'accordent à peu près avec ceux auxquels on est conduit en remontant, par la durée des règnes, de la date connue de la vingt-deuxième dynastie jusqu'à ces rois de la dix-neuvième. Quant à la date que le premier fragment de calendrier fournit à M. Biot, elle serait certainement beaucoup trop faible, si l'on attribuait avec M. Lepsius ce fragment au règne de Toutmès III. Cependant si, — comme le remarque un voyageur dont nous aurons à reparler plus loin, M. H. Brugsch, — tout annonce au contraire, dans le style de ce document, l'époque de la dix-neuvième dynastie, la date obtenue par M. Biot est d'accord avec celle que fait supposer l'addition des règnes.

Lorsque ce savant astronome entreprit ses recherches sur la chronologie égyptienne, on pouvait encore espérer que la détermination d'un cycle ou d'une période astronomique fixe fournirait le moyen d'asseoir définitivement les dates absolues du règne des principaux rois de l'Égypte; mais cette espérance s'est désormais évanouie. Le nouveau travail de M. Biot achève de démontrer un fait qu'il avait déjà énoncé depuis trente années : c'est que la période sothiaque, c'est-à-dire une période de quatorze cent soixante années de trois cent soixante-cinq jours un quart, dont le commencement aurait été réglé sur le lever héliaque de l'étoile Sirius ou Sothis, était absolument inconnue aux anciens Égyptiens, et que c'était une conception factice des mathématiciens des premiers siècles de notre ère. En effet, Hipparque, Eratosthène et Ptolémée lui-même ne l'ont point connue. On n'en trouve également aucune mention sur les monumens, et il faut en dire autant des cycles dont M. Lepsius, M. Poole et quelques autres érudits veulent que les Égyptiens aient eu connaissance.

Les découvertes et les travaux de M. Mariette au Sérapéum de Memphis ont fait subir le même sort à une autre période qui avait aussi fait grand bruit, celle d'Apis, et dont on n'espérait pas moins pour la chronologie. C'était, disait-on, un cycle lunaire de vingt-cinq années civiles ou de trois cent neuf révolutions lunaires dont le commencement était marqué par l'apparition d'un nouvel Apis, auquel vingt-cinq années (pas plus) étaient attribuées. L'animal s'apprêtait-il à vivre au-delà de ce terme, le prêtre donnait raison à l'astronomie en l'immolant secrètement. Les tombeaux de ces bœufs sacrés nous fournissent aujourd'hui la preuve que c'est là une pure légende dont les Grecs ont été dupes ou inventeurs. Chaque tombeau porte

l'âge auquel est mort le bœuf sacré, et ces âges, très différens, ne cadrent en aucune façon avec le cycle.

Le beau travail entrepris par M. Biot l'a conduit en même temps à étudier la table d'influences des constellations pour toutes les heures de la nuit, et grâce à la traduction qu'en a donnée M. de Rougé, il a pu tirer de la mention du lever de chaque étoile la détermination des astérismes de notre sphère correspondant à ceux de la sphère égyptienne. Ce travail, exécuté avec une précision et une sagacité faites pour commander la conviction, nous prouve définitivement que les constellations des Égyptiens n'avaient rien de commun avec celles des Grecs, lesquels groupaient et dénommaient autrement les étoiles, en sorte que les derniers débris du système qui fait découler la mythologie des Grecs et le nom de leurs astérismes de l'Égypte sont définitivement réduits en poussière.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tous les efforts qui ont été tentés pour reconstruire une à une les dynasties égyptiennes; ce serait fatiguer le lecteur par une foule de noms peu familiers à son oreille, et que l'égyptologue transpose, change, promène incessamment, cherchant à faire accorder entre eux ces compartimens d'un grand jeu de patience proposé à l'amusement des érudits. Nous nous bornerons à esquisser les faits généraux. Il y a un événement capital qui domine toute l'histoire d'Égypte, et qui nous est révélé par Manéthon : c'est l'invasion des *pasteurs* ou *Hyk-sos* (en égyptien les chefs des pasteurs), irruption d'un peuple vraisemblablement de race sémitique qui scinde en deux l'histoire égyptienne et se place entre la treizième et la dix-huitième dynastie. Ces peuples, qui paraissent avoir dominé sur l'Égypte moyenne et la Basse-Égypte, tandis que la monarchie égyptienne se voyait reléguée dans la Thébaïde et l'Éthiopie, apportèrent sur la terre des pharaons la barbarie et la destruction. Longtemps on chercha sur les monumens égyptiens la mention de ces *Hyk-sos*, dont le règne dévastateur s'annonçait cependant par l'absence de toute construction nouvelle à l'époque qui leur correspond. La lecture du papyrus n° 1 de la collection Sallier a révélé dernièrement à M. de Rougé une de ces mentions longtemps cherchées. Le papyrus s'est trouvé être un fragment d'une histoire de la guerre entreprise par le roi de la Thébaïde contre le roi pasteur Apapi. Cette guerre se termina sous Ahmosis, le monarque suivant, par l'expulsion des étrangers. Le même papyrus nous apprend que la capitale des pasteurs s'appelait *Hauoua*, nom dans lequel on reconnaît l'*Avaris* de Manéthon. Le roi de ces pasteurs est représenté comme l'ennemi des dieux de l'Égypte. L'inscription du tombeau d'Ahmès, à Élithyia, fixe la fin de cette guerre à la septième année du règne d'Ahmosis. Les cartouches des rois pasteurs ne se lisent sur la dédicace d'aucun monument. C'est là encore un indice de l'origine sémitique de ces conquérans étrangers, car le Sémite est l'enfant du désert et ne connaît que la tente. L'Africain qualifie en effet les Hyk-sos de *Phéniciens* (Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς).

Ainsi on peut diviser l'histoire pharaonique en deux périodes, — l'ancien empire et le nouveau : le nouveau, qui, d'après les synchronismes et les dates produites plus haut, ne saurait être plus récent que le XVIIe siècle avant notre ère; — l'ancien, qui commence à une époque inconnue, à cinq ou six mille

ans peut-être en arrière de notre comput, et qui finit plusieurs siècles avant la dix-huitième dynastie, car nous ne pouvons assigner la durée des rois pasteurs en présence de l'incertitude des chiffres de l'Africain et d'Eusèbe. Ce qui paraît seulement probable, c'est que cette domination étrangère n'a pas duré moins de trois à quatre siècles. Josèphe, dans son *Traité contre Apion*, coupe le règne de ces rois pasteurs en deux périodes, la première allant depuis leur établissement jusqu'à la guerre que commençaient à leur faire les rois égyptiens de la Thébaïde, la seconde se terminant par leur expulsion; il n'assigne pas moins de 511 ans à la durée de la première période. Nous ne savons rien des premiers souverains qui ont régné sur l'Égypte. Les plus vieux monumens que nous puissions interroger nous apprennent bien peu de choses sur ces patriarches de la monarchie égyptienne; nous en sommes réduits à nous guider sur Manéthon et Ératosthène. Ce dernier avait composé un canon chronologique dont un fragment nous a été conservé, fragment qui, d'après la remarque de M. Bunsen, est la clé chronologique des douze premières dynasties. Les Égyptiens faisaient commencer leurs listes royales par des personnages tout mythologiques. Les premiers rois s'étant confondus avec les dieux et recevant comme tels un culte, on peut avoir quelque doute sur leur réalité historique. Les monumens n'apparaissent qu'à partir de la troisième, de la quatrième et de la cinquième dynastie; mais nous sommes alors arrivés à une époque de véritable civilisation. La société égyptienne est déjà constituée avec tous les élémens de force et de grandeur qui lui ont valu l'admiration des Grecs. C'est l'âge des pyramides de Gisch, dont les fondateurs, Choufou et Chafra, ont laissé gravés en plusieurs endroits leurs cartouches. Le nom du premier de ces pharaons a été retrouvé à l'intérieur de la plus grande pyramide; c'est le roi qu'Hérodote nomme Chéops, tandis que Chafra est appelé Chephren par l'historien grec, qui s'est du reste étrangement mépris sur la place que ces monarques occupaient dans la chronologie égyptienne.

Comment s'était fondée cette étonnante monarchie, qui semble être arrivée si vite à un degré remarquable de puissance et de grandeur? Était-ce l'œuvre de conquérans étrangers qui, venus de l'Inde ou de la Chaldée, apportèrent aux peuples de l'Afrique leur civilisation et leurs lumières? C'est ce que l'on ignore encore aujourd'hui. Une observation cependant tend à nous faire croire que la société égyptienne ne devait point à des influences étrangères le principe de ses institutions et la source des progrès rapides accomplis sous ses premiers rois : c'est que partout où l'on rencontre un sol naturellement fertile, et la culture d'une céréale assurant l'existence d'un grand nombre, on voit que l'humanité a atteint de bonne heure un état fort avancé de civilisation. Les bords du Nil ne font que présenter un spectacle qu'on observe également sur ceux de l'Euphrate, de l'Indus et du Hoang-Ho. Les débordemens périodiques de ces fleuves rendent l'agriculture facile et féconde, le blé ou le riz fournit à une population nombreuse une alimentation abondante, et c'est précisément là qu'on trouve le berceau des premières grandes sociétés; c'est sur ces sols d'alluvions que germent les plus anciennes nations de la terre : les Égyptiens, les Assyriens, les Hindous, les Chinois.

Il faut se contenter de ces conjectures, en attendant que des découvertes ultérieures révèlent quelque chose sur l'origine de l'empire des pharaons. C'est à des cartouches épars que se réduit ce que l'on sait des premiers règnes. Ils servent à combler l'espace de plusieurs siècles, s'étendant des pyramides à la douzième dynastie. La constatation de cette dynastie et la place qu'elle doit occuper dans la chronologie égyptienne est une des plus belles découvertes qui aient été faites par les disciples de Champollion. Je dis disciples, parce que c'est le développement des principes posés par ce grand maître qui a permis de rectifier les erreurs inévitablement attachées aux premiers essais. Champollion n'avait pas tout vu, et si, sous prétexte de respecter ses idées, on s'en tenait, faute d'invention, au contenu de ses papiers, loin de continuer son école, on en fermerait définitivement les portes. C'est l'étude comparée de la table d'Abydos et de la chambre de Karnak qui a mis M. Lepsius sur la voie de cette dynastie que Champollion n'avait pas su classer. Une lacune de quinze siècles et de six dynasties s'est révélée à l'égyptologue allemand, et, depuis sa découverte, M. de Rougé a mis en pleine lumière ce fait chronologique important; il a fourni de nouvelles preuves qui confirment ce que M. Lepsius avait d'abord laissé à l'état d'assertion. Je dois dire cependant que M. Hincks fait valoir sur cette découverte un droit de priorité qui est peut-être fondé. La dynastie en question est celle des Sésourtésen, et l'un d'eux, troisième du nom, s'était acquis par ses conquêtes une telle réputation, qu'il a pu être appelé le *premier Sésostris*, et confondu dans les siècles postérieurs avec Rhamsès le Grand. C'est à ce Sésourtésen III, honoré plus tard comme un dieu, que fut consacré le temple de Semneh. A côté de ces Sésourtésen, on lit sur la table d'Abydos et sur celle de Karnak le nom répété d'Aménemhès, porté par plusieurs souverains de la même dynastie, et dont les règnes partagent avec ceux des Sésourtésen la gloire de cette époque.

C'est le premier des Sésourtésen qui fonda ou termina dans Héliopolis un temple dont l'importance peut se juger à la grandeur de l'obélisque encore subsistant sur l'emplacement de cette ville. On pouvait espérer que le sol de la cité célèbre du soleil recélait une foule de débris de la grandeur de ces premiers âges : des fouilles ont été faites récemment; mais l'attente a été trompée, et s'il faut en croire certains bruits, la base de l'obélisque mis à découvert a révélé une réédification assez moderne du vieux monolithe. Ce sol d'alluvion n'a-t-il donc rien conservé, et l'antiquaire doit-il réserver pour le sable toute sa reconnaissance? Sous les Aménemhès, la domination égyptienne s'étend sur la Libye, la presqu'île du Sinaï et la Nubie entière. C'est peut-être aussi à cette même dynastie qu'appartient un roi bien célèbre, dont les Grecs nous ont conservé le nom, Mœris, appelé par Eratosthène Marès, et qu'Eusèbe, qui copie tant bien que mal Manéthon, appelle Lamaris. Le pharaon auquel les Grecs attribuaient la construction d'un labyrinthe paraît n'être autre qu'Aménemhès III, dont le prénom était *Ra-en-ma*, soleil de justice, ou *Manre*. Par ce mot *labyrinthe*, il faut entendre la pyramide et le palais dont on voit encore les restes dans le Fayoum, et c'est là qu'on trouve précisément répété le cartouche d'Aménemhès III. Toutefois, malgré ce que nous ont dit les Grecs, il ne semble pas qu'on doive attribuer à ce pharaon le

lac dont on faisait aussi honneur à Mœris. En effet, Aménemhès III n'est que le quatrième successeur de Sésourtésen Ier, et l'existence d'un obélisque portant le nom de ce dernier pharaon à Bégig, dans le Fayoum, nous prouve que le sol de cette province était déjà cultivé et habité sous son règne. Or, comme c'était le creusement du lac et l'établissement du canal de dérivation des eaux du Nil qui avaient déterminé le dépôt d'alluvions auquel le Fayoum dut d'être habitable, il faut nécessairement admettre l'existence du lac avant Sésourtésen, et par suite avant Aménemhès. Toutes les probabilités se réunissent pour appuyer la conjecture de M. Bunsen, d'après laquelle le lac aurait été creusé par un pharaon du nom de Papi-Mairé, dont le cartouche s'est retrouvé à Ouadi-Magara, et qui paraît avoir appartenu à la sixième dynastie. M. Lepsius tire l'étymologie du nom de Mœris, donné comme auteur du lac, du mot qui désignait en égyptien ce vaste réservoir, dont le creusement remonte, quoi qu'il en soit de la véritable origine de ce nom, à une époque très reculée.

Non-seulement on a retrouvé les monumens de la douzième dynastie, mais la dynastie suivante a pu aussi être établie : c'est celle des Sévékotep, dont les cartouches sont inscrits dans la chambre des rois de Karnak et sur le papyrus de Turin. Longtemps on chercha des traces de cette treizième dynastie, que l'on était tenté de regarder comme fabuleuse, et dont Manéthon n'a constaté que les 453 ans de durée; mais les monumens ont fini par venger le chronologiste égyptien de cette accusation. L'île d'Argo dans l'Ethiopie a montré les statues colossales des monarques de cette époque, et le Louvre possède aujourd'hui plusieurs monumens de leur existence et de leur grandeur, entre lesquels il faut placer la figure en granite rose, haute de près de 3 mètres, du troisième Sévékotep, et une autre du même monarque, moitié moindre en hauteur et de granite gris. C'est à M. de Rougé que revient encore l'honneur d'avoir, par l'interprétation d'une inscription de Semneh, fixé la place de la treizième dynastie, comme il a fixé celle de la onzième par la lecture d'une inscription du musée de Leyde.

Après la treizième dynastie, les monumens font défaut pendant un certain temps. On entre dans cette terrible époque des pasteurs, dont nous venons de parler, et on n'en sort qu'avec la dix-huitième. Cette invasion, il ne faut pas la confondre avec l'établissement des Hébreux en Égypte, qui appartient à une époque postérieure, et que Josèphe et Eusèbe, désireux de donner aux Juifs plus d'importance qu'ils n'en eurent réellement chez les Égyptiens, voulaient représenter comme les destructeurs du premier empire. Selon toute vraisemblance, ces pasteurs sont ceux que les inscriptions mentionnent sous le nom de *Chetah*, et auxquels on voit jouer un rôle considérable dans les guerres soutenues par les Égyptiens au commencement de la dix-neuvième dynastie. Ils sont très probablement identiques aux *Chetim* de la Bible, qui constituaient la population primitive de la terre de Chanaan. Dans l'inscription d'Ahmès, ces conquérans sont formellement mentionnés sous le nom égyptien de *Mena*, qui a le sens de pasteur.

Il règne beaucoup d'incertitude et de confusion dans l'ordre chronologique des rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, par lesquelles commence le nouvel empire, et cependant il n'en est point peut-être où plus

de découvertes inattendues soient venues éclairer ces obscurités lointaines. Les rois thébains, dont les noms commencent à reparaître dès la dix-septième dynastie, sortent de la Haute-Égypte et de l'Éthiopie, et repoussent graduellement les pasteurs. La tradition de ce retour des rois indigènes sur le sol dont ils avaient été chassés se présenta à l'esprit des générations postérieures, et en particulier des Grecs, comme une descente de la civilisation égyptienne dans la vallée de la Basse-Égypte. Les Hellènes, qui n'avaient aucune idée du premier empire égyptien, crurent que les Éthiopiens étaient venus civiliser l'Égypte et s'étaient répandus de là en Asie. Telle est l'explication ingénieuse que M. Lepsius donne dans ses *Lettres* d'une tradition qui égara bien des érudits, et fut le point de départ des hypothèses les plus hasardées. C'est avec Amosis ou Ahmès que commence la dix-huitième dynastie. Eusèbe et l'Africain, qui en donnent la liste d'après Manéthon, y ont introduit les synchronismes les plus arbitraires pour mettre d'accord les traditions juives et grecques avec la chronologie égyptienne. Ils font vivre Moïse, l'un sous Amosis, et l'autre sous Achenchérès, tandis que tout donne aujourd'hui à penser que la sortie d'Égypte s'est opérée sous Aménophis, de la dix-neuvième. L'Africain rapporte au règne d'un de ces pharaons le déluge de Deucalion, et Eusèbe en identifie un autre avec Danaüs, dont l'origine égyptienne est encore plus problématique que l'existence. Ce sont là des rapprochemens de fantaisie qui ne sauraient du reste nous égarer, maintenant qu'il est surabondamment établi que le berceau de la civilisation grecque n'a rien à faire avec l'Égypte. Cet Aménophis, dont le nom vient d'être prononcé, est le fils du grand Rhamsès, Ramsé ou Ramessou II, Maïamoun, qui avait lui-même succédé à Séti Ier (Sethos), avec lequel on l'a souvent confondu. Séti Ier est le chef de la dix-neuvième dynastie. C'est surtout à M. de Rougé que l'on doit d'avoir débrouillé les points les plus difficiles de la chronologie de cette époque. Là aussi se sont exercés le savoir et la sagacité de M. Samuel Birch, qui est en Angleterre à la tête des études égyptiennes, de M. Prisse, voyageur intrépide et intelligent, qui appartient à cette génération d'égyptologues et d'explorateurs savans, dont un des plus célèbres a consigné ici même le récit de ses recherches. Nous voulons parler de M. Ampère, qui s'est occupé avec succès des études hiéroglyphiques, mais que l'ardeur des voyages et la passion des lettres ont ramené sur un terrain moins aride que le sable du désert. La série de ses travaux sur l'Égypte (1) peut servir de nœud entre nos indications sur l'état actuel des études égyptiennes et les autres écrits destinés, dans ce recueil, à faire comprendre les fondemens du système de Champollion (2).

L'époque où domina la dix-huitième dynastie est remplie tout entière par des guerres, des expéditons en Asie. Une inscription du Louvre, lue par M. de Rougé, montre que Toutmès Ier s'était déjà avancé jusqu'en Mésopotamie. Toutmès III y établit sa domination d'une manière stable, et ses

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er août, 1er septembre, 15 novembre 1846, 1er mars, 1er mai, 15 juillet, 15 décembre 1847, 1er avril, 15 septembre 1848, et 1er janvier 1849.

(2) Voyez notamment un travail de M. Lèbre sur les *Études égyptiennes en France*, *Revue* du 15 juillet 1842.

successeurs, Aménophis II, Aménophis III, Toutmès IV, continuèrent d'être reconnus comme les souverains de ce pays. M. Birch, dans un excellent travail que renferment les *Mémoires de la Société de littérature de Londres* (1), nous apprend qu'on voit sur les monumens du règne de Toutmès IV les chefs de la Mésopotamie apporter humblement leurs tributs à ce monarque.

Il est probable que c'était la guerre contre les pasteurs qui avait amené ces conquêtes des rois égyptiens. En repoussant devant eux les peuples sémitiques, les pharaons de la dix-huitième dynastie avaient pénétré jusque dans la Mésopotamie (Nahraïm). Les faits consignés dans les inscriptions hiéroglyphiques ont reçu dans l'Assyrie même une éclatante confirmation. Un cartouche égyptien, dont on n'a pu malheureusement assigner la place dans les dynasties divines ou historiques, a été lu sur l'un des monumens de Nimroud, que les découvertes de M. Layard ont rendus si célèbres. La dix-huitième dynastie finit au milieu des désordres et des usurpations. Sous un roi appelé longtemps *Aten-ra*, mais dont le nom se lit maintenant d'une manière certaine *Achen-aten*, l'Asie secoua le joug de ses dominateurs étrangers. Séti Ier rend à l'Égypte sa puissance et sa grandeur; il reconquiert la Mésopotamie. Rhamsès II, après avoir étouffé la révolte dont parle Hérodote, étend plus loin sa domination. D'après M. Birch, sous cette nouvelle dynastie, Tyr et Sidon, Béryte, Arad, Sarepta et le Jourdain sont mentionnés dans les inscriptions. L'empire des pharaons avait alors pour voisins dans la Palestine les Chéta, qui formaient une vaste et redoutable confédération. Le Rhamsès-Maïamoun qui relève si glorieusement avec son père Séti l'étendard des armées égyptiennes apparaît dans les souvenirs confus des Grecs sous le nom de Memnon. Ceux-ci, avant Manéthon, connaissaient à peine les noms de quelques pharaons. Quand un mot égyptien arrivait jusqu'à leurs oreilles, ils commettaient les erreurs d'interprétation les plus bizarres et les plus incroyables. Ainsi ce nom de Memnon, que leur avait fourni le mot de *Mennou*, par lequel on désignait en Égypte les grands monumens, devint pour eux le nom d'un roi qu'ils confondirent tour à tour avec divers pharaons. Tantôt ce fut celui dont le colosse est resté si célèbre par les sons mystérieux qu'il faisait entendre; tantôt, comme nous le dit Hérodote, ce fut le grand Sésostris. Ainsi que l'a judicieusement observé M. Lepsius dans sa *Chronologie des Égyptiens*, on perdrait son temps à chercher des identifications entre les noms que nous fournissent les monumens de l'Égypte et ceux que les écrivains de la Grèce nous ont donnés de quelques-uns. Ces noms sont fabuleux pour la plupart, et l'on peut inférer d'un passage de Josèphe qu'ils avaient déjà égaré Manéthon, désireux de mettre l'histoire de son pays d'accord avec les récits des écrivains dont la langue prévalait à la cour des Ptolémées. La découverte du Sérapéum, en nous donnant l'épitaphe de plusieurs bœufs Apis, le règne des pharaons sous lesquels ils sont morts et la date d'une foule d'adorations que les dévots sont venus faire à cet animal sacré, nous fournit des élémens propres à rétablir une partie des *desiderata* laissés par la chronologie des dynasties postérieures à la dix-neuvième. Ce sont surtout les vingt-deuxième et vingt-troisième dynasties qui recevront

(1) Série 2, vol. II.

du jour de cette étude. Déjà M. Mariette a retrouvé dans le tombeau d'un des Apis le cartouche du pharaon que M. de Rougé a identifié avec le Bocchoris de Manéthon, roi qui constitue à lui seul toute la vingt-quatrième dynastie. L'étude des monumens en apparence les plus insignifians est souvent celle qui devient la plus féconde pour l'histoire d'Égypte. Une simple inscription funéraire renferme parfois la mention du fait historique le plus important et le plus inattendu.

C'est ce qui est arrivé pour deux monumens célèbres qui ont fourni à M. de Rougé le sujet de ses deux meilleurs mémoires. L'un est l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers sous le roi Amosis, premier monarque de la dix-huitième dynastie, et qui a été découverte en Égypte par Champollion; l'autre est celle qui couvre une statuette du musée grégorien au Vatican. Le savant égyptologue français a choisi le premier de ces textes hiéroglyphiques comme le canevas d'un exposé raisonné des progrès qu'il a fait faire à la philologie égyptienne, et en même temps il a tiré de cette interprétation les données historiques les plus précieuses; mais c'est avant tout de son travail sur le Naophore du Vatican, déjà étudié par Champollion et M. Ampère, que l'évidence historique a jailli avec un vif éclat. La traduction de ces textes épigraphiques nous montre Cambyse, tout dévastateur de l'Égypte et contempteur de sa religion que l'avaient représenté les Grecs, venant d'abord à Saïs dévotement adorer la déesse Neith, se faisant initier à ses mystères, rétablissant les prêtres et le temple dans tous leurs droits, restaurant le culte dans sa pureté première. Ainsi, comme l'avait justement avancé M. Letronne (1), l'invasion perse n'est pas venue anéantir toute l'antique société égyptienne, et n'a nullement rompu le fil des usages et des traditions. Cambyse, comme plus tard les Ptolémées, fut obligé de se soumettre aux institutions de l'Égypte. Il se fit reconnaître comme roi légitime du droit de sa femme, la fille d'Apriès, qu'Amosis avait détrôné. Il tint à Memphis la même conduite qu'à Saïs, et parmi les sarcophages d'Apis retrouvés au Sérapéum, on voit figurer celui du bœuf que le monarque persan avait tué dans un moment de colère, mais auquel il n'en paya pas moins plus tard son tribut d'adoration. Une autre partie de l'inscription du Naophore nous apprend que Out'a-Hor-Soun, dont la biographie contient toutes ces données historiques, avait établi, par ordre de Darius, des colléges sacerdotaux, dirigé des travaux de culture, opéré un recensement de la population. Le texte égyptien ajoute en parlant du même monarque : « Sa majesté voulut pareillement que la splendeur de cette demeure fût augmentée, que l'on fît revivre toutes les cérémonies funéraires, que l'on rétablît les liturgies de tous les dieux dans les demeures qui leur appartenaient, que l'on fît leurs divines offrandes, et que l'on célébrât leurs *panégyries* à toujours. »

Après l'invasion perse, les principales difficultés chronologiques disparaissent, et tout s'aplanit à mesure que l'on approche de l'époque où l'Égypte fut réduite à la condition de province romaine.

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1845.

III. — ART, RELIGION ET LITTÉRATURE DES ÉGYPTIENS.

On ne pouvait étudier les monumens de l'Égypte pour en déchiffrer les inscriptions sans être frappé des différences qu'ils présentaient sous le rapport de l'exécution. La connaissance de la chronologie des dynasties permettait désormais de les classer par époques et de juger ainsi des changemens qui s'étaient opérés dans le goût et le style sous les différens règnes.

Dès la cinquième dynastie, qui avait pour capitale Memphis, comme celle qui l'avait précédée, l'art égyptien avait atteint un degré de perfection qu'il n'a guère dépassé depuis. Quand on jette les yeux sur la seconde partie du bel ouvrage de M. Lepsius, intitulé *Monumens de l'Égypte et de la Nubie*, et où se trouvent réunis les bas-reliefs et les inscriptions hiéroglyphiques des tombeaux qui avoisinent les pyramides de Giseh et de Sakkarah, on est émerveillé de la perfection du style, de la vérité et du naturel des figures, de celles des animaux surtout. Là, les scènes de la vie égyptienne sont représentées avec une richesse de détails qui en fait de vrais tableaux de mœurs. Ce sont des opérations agricoles, des scènes domestiques, des paiemens de tributs et de dîmes, des offrandes aux dieux. Dans les tombeaux de cette époque, réunis dans les localités que je viens de nommer ou qui se rencontrent encore à Abousyr (Memphis) et à Daschour, on n'observe aucun de ces tableaux religieux qui caractérisent les monumens funéraires postérieurs aux pasteurs. Tout est simple, tout est réel dans ces représentations. Le défunt ne tire gloire que des nombreux produits qu'il payait comme redevance au souverain, en échange des biens domaniaux qu'il en avait reçus. Il n'est que rarement question de l'identification du mort avec Osiris, devenue constante sous le nouvel empire, et ce fait, constaté surtout par les fouilles de M. Mariette, est de nature à jeter des doutes sur la date du cercueil du roi Mycérinus, conservé au *British Museum*, car l'on ne retrouve dans l'inscription de ce précieux monument ni le style, ni les formules archaïques. Tout annonce plutôt une époque de décadence. N'est-il pas possible qu'un roi bien postérieur ait fait exécuter ce monument en l'honneur de Mycérinus? On sait d'ailleurs que la troisième des pyramides de Gisch, dont l'érection est attribuée à ce dernier pharaon, fut refaite sous un des règnes suivans, en sorte que rien ne s'oppose à ce que le cercueil, découvert dans la chambre inférieure de cette pyramide, ne soit d'une époque comparativement moderne.

En poursuivant ces magnifiques fouilles du Sérapéum, M. Mariette a rencontré des monumens datant des premières dynasties égyptiennes, et il nous en a rapporté au Louvre de précieux échantillons. Neuf statues, dont deux sont maintenant exposées dans le musée Charles X, nous montrent quelle était la perfection de l'art à cette époque. Ces figures, qui n'ont rien de la raideur des monumens du second empire égyptien, renversent, on peut le dire, toutes les théories qu'on avait construites sur l'immobilité du style en Égypte. Les couleurs seules, car ces statues sont peintes, rappellent par leur crudité et leur teinte trop uniforme le conventionnel qui préside à la distribution des couleurs sur les hiéroglyphes peints. Il est vrai que sous ce

ciel brûlant les teintes sont bien plus tranchées, et que la peau du fellah ne reflète pas les tons fondus du coloris européen. Le sable a merveilleusement conservé ces figures, dont la plupart sont en calcaire (deux seulement sont en granite). Que l'on songe qu'elles sont restées ensevelies pendant cinq ou six mille ans. Cet art est loin cependant de celui des Grecs; c'est un art tout réaliste, qui s'attache à produire la vérité de la vie, mais auquel l'idéal est absolument inconnu.

Sur les bords de la Mer-Rouge, non loin du Sinaï, à Ouadi-Magara, où les pharaons faisaient exploiter des mines de cuivre, on retrouve aussi des traces de ces anciennes dynasties. Là se lisent les cartouches de Choufou et de Snéfrou, et un bas-relief curieux représente la victoire du premier de ces pharaons sur un peuple actuellement ignoré, les Pennou, dont la chevelure touffue et la barbe en pointe indiquent l'origine asiatique.

Un autre monument de cette époque que le Louvre doit encore au voyage de M. Mariette, le bas-relief du roi Manchéor, par la beauté et la franchise de son exécution, nous prouve que l'art se maintint à la même hauteur pendant tout le cours de la cinquième dynastie. Sous la dynastie suivante, il déchut quelque peu, si l'on en juge du moins par le style des hiéroglyphes. Cette dynastie se termina par la reine Nitocris, dont M. de Rougé a reconnu le nom sur le papyrus royal de Turin. Nitocris a été surnommée par les Égyptiens la *belle aux joues roses*, et d'après Manéthon, c'est elle qui fit élever la pyramide de Mycérinus, ou, pour mieux dire, qui s'empara du tombeau de ce pharaon, et plaça son propre sarcophage dans la salle qui précédait le caveau royal. Ce fut encore par les ordres de cette reine qu'on établit le revêtement en granite rose qui enveloppait la troisième pyramide, et dont la magnificence excitait cinq mille ans plus tard l'admiration de l'historien Abdallatif.

Les sarcophages des Entef, pharaons de la onzième dynastie, sont d'autres spécimens de l'art de l'ancien empire que l'Europe peut aujourd'hui contempler et juger. Le premier de ces monumens appartient au *British Museum*, et les deux autres viennent d'être apportés au Louvre par M. Mariette. C'est à la douzième dynastie que l'art, comme la civilisation, paraît avoir atteint en Égypte son plus haut point de développement et de puissance. Quelque temps après s'être élevé à ce degré de force et de prospérité, l'empire égyptien s'écroule devant les invasions répétées des pasteurs. Ainsi, dès la plus haute antiquité, s'offre à nous le spectacle de décadences terribles succédant à de courtes périodes de gloire et de splendeur. Ce qui arriva pour l'Assyrie, la Grèce, Rome, était arrivé plusieurs siècles auparavant pour l'Égypte. Le progrès continu, auquel tant de gens paraissent croire, ne s'accommode guère de pareils témoignages historiques. En sera-t-il de même pour notre civilisation moderne? Et malgré nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer, nos télégraphes électriques, malgré la poudre à canon et l'imprimerie, demeurons-nous encore exposés à de si désastreux retours et à de si soudaines catastrophes? La décadence qui frappe aujourd'hui l'Inde et la Chine peut-elle nous atteindre, et devons-nous dire au contraire, comme Horace :

. . . . . Usque ego postera
Crescam laude recens. . . . .

Les siècles à venir l'apprendront; mais en attendant une chose me frappe: c'est que toutes les époques ont eu leurs barbares, qu'ils s'appellent Pasteurs ou Vandales, Huns ou Mandchous, et que l'avilissement du caractère, le relâchement du lien moral, les factions, l'anarchie, les luttes intestines ont constamment ouvert leurs portes à la force brutale.

Je ne dirai rien des monumens du nouvel empire : ils sont déjà connus depuis longtemps, et quoiqu'une étude plus attentive nous ait appris à mieux discerner les caractères propres aux diverses époques, on n'a point cependant à signaler des révolutions aussi profondes que celles dont nous venons de parler. A partir de Toutmès Ier, sous la dix-huitième dynastie et sous la dynastie de Saïs, l'art prit un nouvel essor. Tandis qu'avec les Saïtes reparaît la simplicité des œuvres primitives, sous la dix-huitième dynastie les types religieux sont traités avec cette manière large qui leur donne un air conventionnel par lequel se trahit le symbole. Les muscles, soigneusement accusés dans les ouvrages qui datent des anciens pharaons, ne sont plus, sous le nouvel empire, indiqués que par quelques lignes, de telle façon que les figures semblent simplement esquissées. Lorsqu'elles sont colossales, ces esquisses, taillées en granite d'une main vigoureuse, n'en excitent pas moins notre admiration, tandis que dans les figurines l'absence du modelé ne produit que des compositions grossières.

L'art égyptien s'étant surtout exercé sur des monumens religieux, la connaissance de ces œuvres a fait pénétrer davantage dans celle des divinités et du culte qui leur était rendu. Nous possédions déjà sans doute des notions assez étendues sur la religion égyptienne, mais elles étaient entachées d'une foule d'inexactitudes. Les Grecs, qui nous les avaient transmises, s'étaient attachés à identifier leurs dieux et leurs héros avec les divinités de l'Égypte, et ces rapprochemens arbitraires avaient égaré bien des érudits. Champollion lui-même, dans son *Panthéon égyptien*, n'avait pas su se défendre d'une confiance alors naturelle dans les témoignages helléniques. Il arriva pour le culte ce qui était aussi arrivé pour l'étude de la langue. On commença par les bas temps, et on apprit à connaître la religion égyptienne par des notions empruntées à une époque où l'influence grecque l'avait déjà quelque peu transformée. Alexandrie et la cour des Ptolémées étaient surtout le théâtre de ce mouvement syncrétique qui rapprochait la théogonie pharaonique du polythéisme grec systématisé par les philosophes. C'est à Alexandrie que finit par se transporter le siége principal du culte de Sérapis, divinité dont le nom joua un si grand rôle dans les derniers temps du paganisme. La découverte de M. Mariette est venue enfin nous révéler la véritable nature de ce dieu, dont on ne comprenait pas bien l'origine, et dont on ne s'expliquait pas la vogue. Sérapis, ou mieux *Sorapis*, *Osorapis*, était Apis mort, identifié avec Osiris ou le soleil. Son culte demeura longtemps propre à Memphis, car on sait que chaque grande ville et chaque *nome* ou province avait son animal sacré. Les inscriptions de quelques tombeaux voisins des pyra-

mides prouvent que le culte d'Apis remontait aux premières dynasties; mais, avant Rhamsès II, ce culte ne semble pas avoir eu une importance capitale. Les bœufs sacrés étaient simplement enterrés dans des caveaux isolés, creusés indistinctement dans la montagne et sans communication entre eux. L'an 30 du règne de ce pharaon, son fils préféré, Chaem-Djom, fit commencer une longue galerie destinée à servir de sépulture aux Apis, et cette nécropole resta en usage jusqu'à l'an 20 du règne de Psammétichus Ier. Tout annonce alors que le culte du bœuf divin brilla d'un éclat plus grand encore que celui dont il avait commencé à être entouré sous la dix-neuvième dynastie. On creusa un vaste souterrain, exécuté sur les proportions les plus grandioses. Le temple ou mausolée qui surmontait les caveaux, et que M. Mariette a exhumé à son tour de son linceul de sable, fut agrandi. L'an 52 du même Psammétichus, on inaugura cette troisième nécropole, qui demeura celle des Apis jusque sous les empereurs romains. Elle se distingue des deux précédentes par la magnificence et la grandeur des sarcophages, dont Amasis donna le premier l'exemple, et que Cambyse a imitées.

La date de cet agrandissement du Sérapéum et de l'importance nouvelle que prend le culte d'Apis est à remarquer. Les Grecs pénétrèrent alors en Égypte par leurs factoreries de Naucratis, et Psammétichus, désireux d'obtenir leur alliance, chercha à flatter leurs idées. Sérapis semble avoir été donné par lui, par les prêtres qui l'entouraient, pour la même divinité que Dionysos ou Bacchus, représenté souvent avec des cornes de bœuf. Le dieu du vin, qui avait fini par devenir le dieu de la végétation, puis de la production, dont le point de départ est sous le sol, et qui s'était transformé par suite en un véritable Pluton, se prêtait merveilleusement à l'identification réclamée par la politique. Osiris et le *Dionysos* infernal, celui des mystères athéniens, offraient une conformité d'attributs dont les Grecs furent frappés. Ils accoururent en foule adorer leur divinité sur le sol antique de l'Égypte, et beaucoup ne doutèrent plus qu'ils ne dussent à ce pays le bienfait de son culte. C'est là un premier trait de cette adresse sacerdotale qui fit tomber dans ses piéges tant de voyageurs grecs. Toutefois on ne voulut pas laisser pénétrer ces étrangers dans le temple égyptien, on ne voulut pas du moins qu'ils y inscrivissent leurs *proscynèmes* (adorations), et un propylée spécial, une sorte de *narthex*, fut réservé aux *proscynèmes* des Hellènes, tandis que le véritable Sérapéum ne devait recevoir que des adorations écrites dans la langue et accomplies sans doute selon le rite des Égyptiens. C'est ce qu'ont mis en évidence les fouilles de M. Mariette, et ce qu'il a lui-même établi dans un mémoire qu'il a présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le même voyageur a retrouvé le Sérapéum grec ou *Pastophorion*, comme l'appellent les papyrus, joint au Sérapéum égyptien par une longue galerie de sphinx servant d'avenue au véritable temple des Apis, que précèdent une construction du roi Amyrtée et une sorte de péristyle décoré de statues de philosophes et de poètes grecs. L'étude des papyrus grecs nous a valu sur le Sérapéum au temps des Ptolémées des renseignemens d'un vif intérêt qui ont fourni à un savant explorateur de l'Égypte hellénique, M. W. Brunet de Presle, le sujet d'un mémoire où se trouve éclaircie la constitution de la vie

cénobitique à cette époque. Les recherches qu'a entreprises M. Mariette sur le culte d'Apis complètent les renseignemens que nous avaient antérieurement donnés sur ce point curieux de la religion égyptienne les lectures de M. de Rougé. Apis était nommé la *seconde vie de Phtah*. C'était par conséquent l'incarnation de ce dieu créateur, adoré à Memphis comme divinité suprême. Les inscriptions lues au Sérapéum n'ont fait que confirmer les communications faites sur ce point, il y a un an, par M. de Rougé à l'Institut.

Une autre découverte de M. Mariette se rattache encore au culte d'Osiris, dont le bœuf Apis était la forme vivante : c'est celle d'un colosse de ce dieu qui a été trouvé appuyé contre le flanc droit du grand sphinx. L'infatigable voyageur a, comme on sait, après avoir découvert le Sérapéum, opéré des fouilles à l'entour de ce monument gigantesque, enseveli jusqu'à la tête dans le sable de Giseh. Il a mis au jour, au sud-est du sphinx, le seul temple antérieur aux pasteurs que l'on ait encore rencontré. Ce temple, qui date de la quatrième dynastie, consistait en une énorme enceinte carrée renfermant une foule de chambres et de galeries, construites en blocs énormes d'albâtre et de granite. Sans doute cet édifice religieux fut consacré par les premiers pharaons à Osiris et à Horus, son fils, car le voisinage de la statue colossale du premier dieu, formée de vingt-huit morceaux qui nous rappellent en combien de parties son corps avait été divisé, annonce le culte de la grande divinité de l'Égypte, et le sphinx lui-même n'était qu'un simulacre naturel du second dieu. Déblayé en entier par M. Mariette, ce colosse s'est trouvé n'être qu'un véritable rocher auquel la nature avait donné la forme grossière d'un sphinx. Les Égyptiens s'étaient contentés de lui sculpter la tête avec leur perfection habituelle, et de boucher les cavités qui nuisaient à l'illusion. Cette découverte de la véritable nature du sphinx a expliqué plus d'un passage des anciens, où l'on célébrait cette merveille, et rectifié plusieurs notions inexactes qu'ils nous avaient laissées.

Deux autres monumens viennent confirmer les curieuses données mythologiques qui résultent des découvertes de M. Mariette. L'un est l'inscription du Naophore du Vatican; l'autre est l'hymne au soleil consigné dans une stèle funéraire du musée de Berlin, provenant de la collection Passalacqua. C'est encore à M. de Rougé qu'on doit la traduction de ce dernier morceau. La stèle représente un *basilogrammate* (scribe royal), Taphérumès, invoquant l'astre du jour, que les Égyptiens personnifiaient, comme le faisaient aussi les Aryas, en plusieurs divinités, suivant les attributs qu'on lui prêtait. Ainsi à son lever le soleil était adoré sous le nom de *Ra*, à son coucher sous celui de *Tmou*, comme créateur sous celui de *Cheper*. Voici la teneur de cette curieuse prière :

« Adoration au dieu Ra, Tmou, Cheper, Horus des deux zones. Hommage à toi, le *Sahou* (1), enfant divin qui prend naissance de lui-même chaque jour! — Hommage à toi qui luis dans les eaux du ciel pour donner la vie!

(1) On appelait ainsi la partie mortelle de l'homme qui accomplit les transformations souterraines et qui était censée voyager dans le ciel nocturne à la suite d'Osiris, dont l'âme résidait, sous le nom de *Sahou*, dans l'étoile appelée par les Grecs *Orion*.

Il a créé tout ce qui existe dans les abîmes célestes. — Hommage à toi, Ra! Lorsqu'il s'éveille, ses rayons portent la vie aux purs. — Hommage à toi, qui as fait les types dans leur ensemble! Lorsqu'il se cache, ses voies sont inconnues. — Hommage à toi! lorsque tu circules dans la région supérieure, les dieux qui t'approchent tressaillent de joie. »

Ce qui est dit des mystères de Neith dans l'inscription du Naophore complète ces premières notions sur le culte du soleil. Neith était la mère de ce dieu; elle l'avait enfanté, comme disent les textes hiéroglyphiques, sans génération paternelle ou masculine. En effet, les Égyptiens enseignaient formellement que Ra n'avait point eu de père, qu'il s'était engendré lui-même, comme on le voit par l'hymne que je viens de citer. Un autre hymne du musée de Leyde dit de ce dieu : « C'est le seul générateur dans le ciel ou sur la terre, et il n'est point engendré. » Enfin la conception divine purement égyptienne est plus nettement formulée par les paroles d'un autre hymne qui date de la fin de la dix-huitième dynastie, et que M. de Rougé a lu sur une seconde stèle de la collection Passalacqua : « C'est le dieu seul vivant en vérité, y est-il dit..., le générateur des autres dieux..., celui qui s'engendre lui-même..., celui qui existe dans le commencement. »

Le soleil constituait donc le grand dieu de l'Égypte, et était en réalité le seul qui reçût un culte dans toutes ses provinces. C'était, comme dit le texte hiéroglyphique de l'inscription du Naophore, *le dieu premier-né qui s'engendre lui-même*. Le rituel auquel Champollion avait judicieusement imposé l'épithète de funéraire (1) est une collection de prières et de formules, toutes relatives à la destinée de l'homme après sa mort. On en trouvait dans chaque cercueil de momie un exemplaire plus ou moins complet, suivant la fortune du défunt. Les premiers chapitres renferment les hymnes chantés à la procession funéraire. En général, le dogme de l'immortalité de l'âme fait le fond de tout ce livre, qui contient en outre un chapitre spécial, intitulé : *De la Vie après la mort;* mais ce rituel est surtout consacré à la relation des pèlerinages que l'âme était censée accomplir à la suite d'Osiris dans les diverses régions ou demeures du ciel infernal. L'une des demeures était la salle de la double justice, dans laquelle se passait le jugement de l'âme, cette scène qui est connue sous le nom de *psychostasie*, et qui se trouve presque toujours peinte sur les sarcophages de momies. La pérégrination de l'âme finit par son intime union avec le soleil, qu'elle accompagne désormais en jouissant de sa pleine lumière. Quelques chapitres dont le style accuse une époque moins ancienne traitent de l'absorption de l'âme dans la Divinité et de sa divinisation complète. Ils terminent généralement les exemplaires de ce livre curieux.

Le fond du rituel remonte incontestablement à la plus haute antiquité; ses chapitres principaux figurent comme textes sacrés dès avant le temps des pasteurs, et M. de Rougé a retrouvé le chapitre *de la vie après la mort* sur un monument de la douzième dynastie. Nous possédons des exemplaires de ce livre en hiéroglyphes et en hiératique; les variantes que fournissent ces

(1) M. Lepsius l'a improprement désigné sous le nom de *Todtenbuch* (*Livre des Morts.*)

diverses rédactions ont beaucoup fait avancer la connaissance de la dernière écriture.

Les papyrus hiératiques nous ont conservé la véritable littérature égyptienne depuis la dix-huitième dynastie, époque à laquelle remontent les plus anciens manuscrits d'une date connue qui soient parvenus jusqu'à nous. L'intelligence en sera d'autant plus accessible aux égyptologues, que la confrontation des manuscrits en signes hiéroglyphiques et hiératiques nous montre qu'ils sont écrits tout à fait dans le même dialecte. Ils renferment des traités astrologiques et magiques, des registres de comptabilité, un calendrier sacré. On a découvert parmi ces papyrus un traité de médecine ou du moins un recueil d'apophthegmes, enfin des compositions qui paraissent être des œuvres de pure imagination. M. de Rougé a communiqué à l'Institut la traduction d'un papyrus hiératique qui a vivement excité la curiosité des savans, et qui reflète une simplicité toute biblique : c'est une légende qui offre quelque analogie avec l'histoire de Joseph. Les manuscrits hiératiques, qui formaient surtout la richesse des collections Sallier et Anastasy, avaient attiré d'abord moins l'attention des érudits que les textes hiéroglyphiques; ils l'emportent sur eux cependant en intérêt, puisqu'ils nous font pénétrer davantage dans la vie égyptienne.

Un manuscrit de la première de ces collections, connu sous le nom de *grand papyrus Sallier*, avait déjà fortement exercé la pénétration de Champollion, et était devenu de sa part l'objet d'un travail que prétendit, après sa mort, lui dérober Salvolini. Il renferme le récit poétique des campagnes de Rhamsès le Grand contre les Cheta. M. de Rougé a le premier traduit au complet les fragmens que nous possédons de ce papyrus et triomphé des difficultés qui avaient arrêté ses prédécesseurs. Nous devons à la bienveillance et à l'amitié de cet éminent égyptologue la communication de ce travail préparé pour l'Institut, et nous pouvons assurer qu'il est peu de documens historiques dans l'antiquité offrant un pareil interêt. Il s'agit de la guerre de Rhamsès en Mésopotamie, des exploits du pharaon qu'on retrouve consignés sur les bas-reliefs de Thèbes et d'Ibsamboul. Le prince faillit périr dans cette guerre lointaine. Entouré de deux mille cinq cents chars et séparé de son armée, il se vit surpris par les Cheta, dont ses espions lui avaient mal indiqué la position. Sorti victorieux d'un pareil péril, il entonna, en honneur de son dieu Ammon et de sa victoire, une sorte de cantique dont le style rappelle quelque peu le grandiose des psaumes.

Ainsi le champ des études égyptiennes a subi à peine un défrichement superficiel, et les richesses se pressent déjà sous les pas du travailleur. Voilà deux mines qui sont en pleine exploitation. Une troisième vient d'être mise au jour: ce sont les textes démotiques.

Au temps des Psammétichus, au VIe siècle ou à la fin du VIIe avant Jésus-Christ, une écriture cursive, destinée aux besoins de tous les jours et réservée à l'idiome populaire, commença à se répandre en Égypte. Les contrats, les pièces judiciaires sont écrits avec ces caractères, que nous observons sur plusieurs papyrus et qui figurent dans des décrets, comme sur la pierre de Rosette et sur celle du musée de Turin. Le démotique, qui avait de prime abord paru dans l'inscription bilingue de Rosette de nature à être déchiffré

avec le moins d'efforts, est pourtant l'écriture qui a cédé la dernière aux tentatives de la science. On en était encore à quelques essais ingénieux, mais imparfaits et par suite impuissans, lorsqu'un jeune égyptologue de Berlin, M. Henri Brugsch, publia en 1848 un travail qui a jeté définitivement les bases de la lecture du démotique (1). Cette écriture n'a point du reste l'unité qu'on lui supposait. Elle renferme plusieurs systèmes de notation cursive, et elle a subi l'influence des altérations de la langue populaire suivant les temps et suivant les lieux. Déjà Champollion avait constaté que le démotique était une dégénérescence de l'écriture hiératique, dans laquelle les caractères, tant phonétiques que symboliques, s'étaient simplifiés de plus en plus par l'usage journalier, jusqu'à perdre souvent la trace de leurs formes originaires. Ajoutons, avec M. de Rougé, que la simplification des signes idéographiques introduisant nécessairement de l'obscurité dans l'écriture, l'usage de ces caractères se restreignit chaque jour, et le *phonétisme*, autrement dit l'*alphabétisme*, fit de nouveaux progrès. Ce qui acheva de les accélérer, c'est que, certains mots antiques tombant en désuétude, l'idée que ces mots exprimaient ne put désormais être rendue dans l'écriture par leur symbole abrégé : il fallut donc avoir recours au mot moderne, que l'on écrivit naturellement avec des lettres alphabétiques.

Il s'agissait de lire les groupes démotiques et de rendre compte de leurs élémens, de telle sorte que chaque caractère, retrouvé ailleurs, jouât dans le nouveau groupe un rôle logiquement semblable à celui qu'on avait une première fois constaté. C'est à quoi M. Brugsch est souvent parvenu. Il a reconnu les signes phonétiques et les signes hiératiques. M. de Rougé a mis en évidence l'usage des signes mixtes et complété lui-même les découvertes du jeune Berlinois. Depuis, M. Brugsch a pris un rang distingué parmi les égyptologues; il s'est fait connaître par le catalogue du musée égyptien de Berlin, et il est allé, sur les traces de M. Lepsius, visiter l'Égypte, dont M. Mariette fouillait alors si heureusement le sol. La relation de son voyage a été récemment publiée; mais c'est dans la voie du démotique qu'il est appelé à de nouveaux succès. La célèbre inscription démotique de Philès, qui avait exercé la sagacité de M. de Saulcy, a été de sa part l'objet d'une étude particulière. Plus récemment, un papyrus de la collection Minutoli, également écrit en démotique, lui a fourni l'occasion de confirmer les déterminations auxquelles M. de Rougé avait été conduit par l'étude intrinsèque des textes hiéroglyphiques et hiératiques. Ce papyrus, qui renferme une énumération de tombeaux de famille indiquant le nom, la provenance, la parenté, l'état et l'habitation de leurs possesseurs futurs, est un nouveau texte bilingue que l'antiquité nous a légué, car il est accompagné d'une traduction grecque.

Les fouilles du Sérapéum, qui ont mis le Louvre en possession de plus de cent cinquante textes démotiques, dix fois plus que n'en possédaient tous les musées de l'Europe, promettent à l'étude de cette troisième écriture d'heu-

(1) Tout récemment M. Brugsch a publié une *Grammaire démotique* complète qui est un digne pendant de la *Grammaire* de Champollion.

reux, je serais presque tenté de dire de faciles progrès, si je ne me reportais à la difficulté des premières tentatives.

Les découvertes de tous ces textes hiératiques, en même temps qu'elles agrandissent le domaine de nos connaissances en égyptien, apportent deux ordres de vérifications dont les égyptologues ont le droit de s'enorgueillir. — Le papyrus bilingue, qui contient cent cinquante noms propres transcrits en grec, a contrôlé les lectures proposées avant sa découverte pour un certain nombre de mots égyptiens. Pas une ne s'est vue démentie. — La découverte d'un papyrus démotique du règne de Néron, due à M. Brugsch, nous ayant fourni la version démotique d'un chapitre du rituel, on a pu s'assurer que le sens de beaucoup de mots démotiques fournis par les contrats bilingues trouvent là leur vérification. Ces mots ont invariablement confirmé les traductions proposées pour les groupes hiéroglyphiques qui leur correspondent dans ce chapitre du rituel. L'école de Champollion sent donc tous les jours le terrain plus assuré sous ses pas, tous les jours elle voit se dissiper les doutes qui s'offraient d'abord à elle en face des dénégations d'esprits jaloux ou difficiles.

On se plaint trop vivement de l'incertitude des procédés à l'aide desquels la philologie égyptienne s'avance dans un dédale de documens obscurs et incomplets. Ce reproche ne peut-il pas être fait d'ailleurs à toutes les sciences, à celles surtout qui commencent, et qui ne peuvent saisir des réalités que mêlées à bien des erreurs? L'aperçu que je viens de donner montre comment la vérité se dégage peu à peu, en laissant graduellement sur sa route les hypothèses sous lesquelles elle était d'abord voilée. On a le tort de demander à la science un dogmatisme et un caractère absolu qui est incompatible avec elle, puisque le champ de la vérité est infini, et qu'elle n'est elle-même qu'une éternelle transmigration dans des régions de plus en plus pures. Cet infini, il est dans le passé comme dans l'avenir, et tandis que les sciences physiques et expérimentales entrevoient une perspective sans limites de lois découvertes, puis appliquées à nos besoins, l'archéologie, escortée de la philologie, armée de la critique, s'enfonce de plus en plus dans les âges écoulés et recule les bornes de nos connaissances jusqu'au berceau de notre espèce. Nulle contrée ne se prête mieux que l'Égypte à cette géologie monumentale, qui a aussi ses fossiles et ses couches sédimentaires. C'est à elle que nous sommes déjà redevables de la démonstration des deux grandes lois historiques qui dominent toutes les annales de l'Égypte : la permanence des races et la constante mobilité des langues, des croyances et des arts, — deux vérités qui sont précisément l'inverse de ce que l'on avait longtemps admis.

ALFRED MAURY.

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

Dans l'année 184., qui fut si célèbre par son hiver rigoureux, je résolus de devenir très savant : ce sont des idées qui me prennent de temps en temps; je me renferme, j'accumule lectures sur lectures, et je ne sors que la tête bourrée des matières les plus différentes, qui finissent par se tasser, Dieu sait comment. J'allai donc d'un pas joyeux au Jardin des Plantes, avec le fol espoir de connaître à fond les sciences naturelles. Un nouveau cours venait de s'ouvrir, qui avait rapport plus particulièrement à la race des singes. Ce que je jugeais utile dans le cours, c'était de débrouiller un peu mes idées, de me forcer à écouter, chose plus facile que de lire. Les livres d'histoire naturelle, pleins de nomenclature, sont trop souvent d'une aridité qui me les fait jeter de côté dès les premières pages; j'emportai cette illusion que dans un cours public, au milieu de nombreux auditeurs, je secouerais ma paresse, et que l'hiver ne se passerait pas sans enrichir mon moi léger de connaissances positives.

Quoique l'hiver s'annonçât comme très rude, l'assemblée était en bon nombre : cependant beaucoup plus de vieillards que de jeunes gens. Le cours se tenait dans la galerie des *Primates*, ce qui veut dire les premiers des animaux. Des armoires vitrées renfermaient la plus belle collection de grimaces qui se puisse imaginer, car les premiers des animaux ne s'en font pas faute, et ils ne le cèdent guère

dans cette matière qu'à l'homme, regardé par les naturalistes comme un primate tout à fait supérieur. Pour moi, en regardant ces singuliers animaux à qui la science a su conserver après leur mort une apparence de vie, je ne les trouvais pas si grimaciers qu'on se plaît à le dire : partout dans la vie, je retrouve la même comédie sur les figures humaines. Nos grimaces sont peut-être un peu plus variées que celles des singes, mais au fond elles se valent. Les uns font des grimaces pour demander de l'argent ou des places, les autres pour obtenir des noix ou des pommes; il n'y a guère de différence.

Ce qui me frappa le plus fut un squelette articulé, placé près du fauteuil du professeur, et qui, les bras en avant, les mains ouvertes du côté du spectateur, ricanait vraiment à l'unisson des primates. Il avait dépouillé toute pudeur humaine, il se moquait de la société et ne cherchait plus à dissimuler ses instincts. Par la façon dont il était posé, par ses gestes, par sa bouche entr'ouverte, le squelette semblait parler. « Messieurs, me voici sans fard, aucuns voiles ne dissimulent ma triste carcasse; tout ce qui était chair, sang, nerf et muscles, et qui troublait le faible entendement de la science alors que j'étais vivant, a disparu; regardez-moi bien, tâtez mes bosses à votre aise, je n'ai plus de secret pour personne. » Le squelette avait aimé peut-être le vin, sans doute les femmes, et certainement l'argent; à cette heure, il semblait se moquer de toutes ces futilités, et une raillerie éternelle sortait de sa bouche. Il m'intéressait vivement, et j'aurais regardé longtemps sa raillerie, si le professeur ne fût entré en séance. C'était un petit homme portant de bonnes couleurs sur les joues, qui me plut tout d'abord par ses façons simples et modestes. Il nous salua très poliment et rangea divers singes sur son bureau; il apportait dans ce travail une grande attention, groupait habilement les primates ricaneurs, et je compris tout d'abord qu'il portait une réelle affection aux sujets dont il avait à nous entretenir. Pendant ce temps, les encriers s'ouvraient dans l'auditoire, quelques cahiers blancs sortaient des habits, mais la majorité des étudians gardaient les mains dans les poches. C'était, il faut le dire, une majorité composée d'*étudians* de cinquante à soixante ans, qui dépassaient les limites accordées aux fameux étudians de quinzième année. Généralement, ces étudians portaient une mauvaise perruque et des habits qui ne valaient guère mieux que la perruque. Je ne connus la vérité que beaucoup plus tard.

Au milieu de la salle est un gros poêle que l'administration du Jardin des Plantes bourre assez pour le faire ronfler énergiquement, de telle sorte que chacun des auditeurs puisse se livrer au genre de mélodies qui lui est particulier pendant son sommeil; le poêle seul est accusé de ronflemens qui, partis de poitrines humaines, feraient

rougir de honte le professeur. Ces nombreux étudians en perruque venaient pour le poêle et non pas pour l'histoire naturelle.

Les cours sont organisés au Muséum de façon à ce qu'un professeur succède à un autre professeur : l'anthropologie succède à la minéralogie, la géologie à l'ichtyologie, la conchyliologie à la zoophytologie, et ainsi de suite. Il est facile, de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, de se procurer, au Jardin des Plantes, une chaleur convenable pendant les plus grands froids : c'est ce que savent ceux que j'avais pris pour de vieux étudians en perruque, qui n'étaient autres que des petits rentiers de la rue Copeau, gens remplis d'ordre et d'économie, dépensant de six à huit cents francs par an dans les fameuses pensions bourgeoises groupées autour de l'hôpital de la Pitié, rue Gracieuse, rue de la Clef, rue Copeau et autres.

Tous les matins, après le déjeuner, on voit se diriger dans la direction du Jardin des Plantes une bonne quantité de ces petits rentiers en perruque, traînant leurs gouttes, leurs rhumatismes, leurs catharres aux cours d'hiver : ils arrivent les premiers afin d'avoir la meilleure place au poêle, et s'endorment dans un sommeil plein de béatitude aussitôt que le professeur ouvre la bouche. Si on excepte quelques étudians, quelques spécialistes, quelques amis du professeur, quelques sous-maîtresses d'institutions, la majeure partie du cours est ainsi remplie d'oreilles inutiles. Les professeurs du Muséum sont remplis d'égards pour les petits rentiers, car ils forment nombre et savent se réveiller à temps pour applaudir la sortie du naturaliste. Aussi je fus singulièrement désappointé en entendant les premières leçons consacrées à l'historique du Jardin des Plantes; cinq cours se passèrent ainsi à résumer les tentatives successives faites en histoire naturelle depuis le commencement du monde. C'était un manuel aride, assez semblable à ceux qu'apprennent par cœur les aspirans au baccalauréat. Vint plus tard la comparaison des systèmes, qui se réduisait surtout à des nomenclatures barbares, et il me parut que, sauf quelques rares génies, les naturalistes s'attachaient plutôt à la lettre qu'au fond des choses. La science consistait à changer tous les cinquante ans les nomenclatures admises et à remplacer des mots barbares par d'autres mots plus barbares encore. Je n'étais pas venu dans cette intention; aussi commençais-je à désespérer d'acquérir ces fameuses connaissances dont je m'étais fait fête, et auxquelles j'avais préparé une si large case dans mon cerveau.

Le professeur de mammalogie avait hérité de la chaire de son oncle, et il ne manquait jamais d'ouvrir sa leçon par ces mots consacrés : « Messieurs, mon oncle a dit avec cette autorité, etc. » Les singes qu'il mettait en scène avaient été découverts du vivant de

l'oncle, c'était l'oncle qui leur avait donné tel nom; on voyait par la tendresse que le professeur leur témoignait la religion qu'il professait au fond du cœur pour son oncle. Quoique les animaux fussent empaillés, le naturaliste commençait par les caresser avant de les présenter au public : d'une main il prenait délicatement la planchette sur laquelle les singes étaient fixés, et de l'autre main il leur lustrait le poil, ainsi qu'un chapelier qui fait briller un chapeau à la vue d'un client. Je crus d'abord que le naturaliste montrait par ces caresses une passion réelle pour tous les singes, mais plus tard l'observation me démontra que c'étaient seulement les singes empaillés du vivant de son oncle qu'il affectionnait particulièrement. Il montrait même une animosité partiale contre certaines races. « *Féroce et hideux mandrille!* s'écriait-il en présentant au public un singe remarquable par ses tubérosités sur le nez et d'énormes narines, *animal dégradé!* » Ces invectives déplacées prouvent la faiblesse de l'homme: le mandrille traité si brutalement n'était certainement pas plus laid que le singe rubicond, animal chauve, qui a les joues rouges comme un homme ivre et les fesses bleu de ciel; mais cet animal avait été envoyé des rives de l'Amazone au fameux oncle, et il jouissait des réclames du neveu, tandis que le mandrille insulté était au Muséum depuis la fondation. Sans patrons, regardé comme un orphelin, il était traité comme le sont trop souvent par une nouvelle mariée les enfans d'un premier lit.

Ayant compris ce manége, je ne m'arrêtai plus aux invectives que le professeur lançait contre les singes qui avaient été découverts par d'autres naturalistes que son oncle, et je leur fis une part égale dans ma curiosité et mes affections, qu'ils appartinssent au genre *troglodytes* ou au genre *semnopithèque*, *microcèbe* ou *callitriche*. Me dégageant des antipathies du naturaliste, je les enveloppai tous d'une même sympathie; ceux de Madagascar me plaisaient autant que ceux du Japon, ceux de l'Abyssinie autant que ceux des côtes de Malabar. Je commençais à prendre un vif intérêt au cours, émerveillé des traits d'intelligence que le professeur accordait aux singes: la comparaison de leur squelette avec le fameux squelette d'homme ricaneur qui se dressait près de la table du professeur me remplissait d'idées bizarres. Ne sommes-nous, pensais-je en m'en retournant, que des singes augmentés, un peu plus adroits, un peu plus embellis? Le professeur ne touchait cette corde qu'avec réserve; mais en comparant les vieillards endormis de la rue Copeau aux animaux élégans pleins de vie malgré l'empaillement, je trouvais l'homme quelquefois inférieur au singe, malgré les fameuses théories de l'angle facial. Un nègre menteur, pillard et voleur est-il plutôt notre *frère* que ces singes? Telles étaient les réflexions qui se

jouaient en moi à la sortie du cours et qui me poursuivaient dans la ville. Plus que singe quelquefois, moins que singe souvent, ainsi pensais-je en regardant les hommes attentivement et en essayant de lire les vices et les passions qui s'agitaient en eux.

Quelques naturalistes ont été très audacieux et n'ont pas hésité à faire des animaux des *penseurs*. Je ne m'inquiétai pas d'approfondir les idées de ces savans, préférant m'en rapporter à moi-même; mais je me souviens que ces contemplations assidues de singes me tenaient l'esprit parfaitement sain et même porté à une certaine gaieté. Les mystères de la création ne se dissipaient pas malgré mes études, je n'entrevoyais aucun système nouveau à établir; mais j'étais heureux, quoique *le grand inconnu* restât toujours fermé à mon imagination. Les livres qui prétendent *dévoiler l'éternité*, ceux qui traitent de la *vie future* m'amusent extraordinairement rien que par le titre, car je n'en ouvris jamais et n'en ouvrirai de ma vie : ils sont bons tout au plus pour les esprits faibles qui veulent y puiser des motifs de conversation. La mort n'a rien de pénible pour ce qui est du résultat. N'est-ce pas la tranquillité absolue, le repos le plus complet? C'est l'avant-mort seule qui peut inspirer quelques craintes aux délicats, car trop souvent la nature a beaucoup de peine à détruire son propre ouvrage, et j'ai toujours pensé qu'il est fâcheux que le mécanisme si remarquable de l'homme ne se démonte pas avec autant de facilité qu'une montre tombée entre les mains d'un enfant curieux : à peine a-t-il touché à la première vis, que tous ces rouages savans s'arrêtent et s'endorment. Il est fâcheux qu'il n'en soit pas ainsi de l'homme.

Je n'ai jamais plus pensé à la mort qu'en revenant du cours des singes, et j'y pensais avec une philosophie parfaite. Que nous redescendions l'échelle des êtres après l'avoir grimpée lentement, qu'importe? Nous n'en savons rien, nous ne nous souvenons pas de l'avoir montée. Du moins *je* ne m'en souviens pas, car j'en connais qui prétendent avoir de vagues souvenances d'un certain passé; mais la nature humaine est si bizarre, qu'en ces matières comme en beaucoup d'autres il ne faut juger que d'après soi. Libres sont ceux qui *croient* se souvenir; pour moi, je suis certain que je ne me souviens de rien, et je nie, autant que mes facultés me le permettent, *avoir été* avant d'être. Je n'ai pas grimpé les échelons de la chaîne des êtres : si je n'ai pas monté, est-il présumable que je descendrai? N'ayant pas eu d'existence antérieure, la logique me permet-elle de croire à l'existence postérieure? Donc tranquillité parfaite, repos complet avant la vie, et peut-être après la mort!

Toutes ces réflexions, je les communiquais dans leur désordre à un ami qui s'en amusait beaucoup, qui ne prenait pas la peine de

les discuter, et qui pouvait me donner à soupçonner que j'avais raison. Ce n'est pas que je tienne absolument à avoir raison; je pense ainsi, les autres pensent autrement, lui disais-je. Pourvu qu'ils soient bons dans la conversation et qu'ils m'évitent les taquineries de la discussion, je les laisse parfaitement tranquilles.

Au cours suivant, je remarquai trois dames qui, arrivant au milieu de la séance, troublèrent momentanément le cours. Il y avait peu de femmes aux leçons du professeur; jusqu'alors, je n'avais guère remarqué que deux ou trois sous-maîtresses qui prenaient des notes. Il existe une longue barrière de bois qui forme un passage pour aller au bureau du professeur; cette barrière est parallèle à la façade du Muséum qui donne sur la grande cour du Jardin des Plantes; dans l'embrasure des fenêtres sont disposées des chaises qui jusqu'alors avaient été inoccupées. Les trois dames prirent place dans cet endroit réservé, séparé des auditeurs du cours par la barrière. La curiosité me poussa à regarder ces trois femmes qui s'isolaient ainsi des étudians, et quand les trois femmes furent assises, qu'elles eurent levé leur voile, je vis deux dames âgées et une jeune fille de dix-neuf ans à peu près. Ma curiosité avait été partagée par tout le reste de l'auditoire, car l'entrée des femmes dans les endroits savans inquiète généralement les hommes; mais le premier moment passé, chacun se retourna vers le professeur, qui était en train d'expliquer les caractères particuliers de l'*hylobates fureneus*, autrement dit gibbon en deuil. Il me venait trop souvent, malgré mon application, des idées étrangères à l'histoire naturelle : la figure du gibbon en deuil me faisait penser au masque noir d'Arlequin, et une fois entré dans cet ordre de comparaison, je me demandai si le masque connu du personnage de pantomime n'avait pas pris naissance dans la contemplation des singes, faite par quelque acteur du passé; mais comme ce mot d'*hylobates fureneus* reparaissait souvent dans la bouche du savant professeur, je songeai aux dames qui venaient d'entrer, à leur inexpérience du latin, et je les pris en pitié, car les naturalistes sont un peu comme les pharmaciens, hérissés de latin. Les cabinets d'histoire naturelle ressemblent assez par leurs étiquettes aux officines d'apothicaire : tout ce qui ne se termine pas en *yte*, en *thèque*, en *cèbe*, en *phale*, en *gale*, est écrit en un latin qui n'est pas des plus fins, mais qui est encore assez sauvage pour troubler l'entendement des ignorans. Le professeur avait la manie d'affubler ses singes de noms latins; aussi attribué-je ce titre de *gibbon en deuil* à une sorte de galanterie qui le poussa à saluer l'arrivée des trois dames. Un sage a eu raison de dire que la société des femmes rend les hommes plus polis : peut-être, s'il y avait eu une forte majorité de femmes au cours, le naturaliste eût-il exilé à jamais le latin

du Jardin des Plantes; mais il n'y avait guère qu'une demi-douzaine de femmes au cours, dont cinq n'étaient ni jeunes ni jolies. C'eût été un hommage trop direct à la jeune fille qui venait d'entrer que de parler tout à fait français.

Tout en suivant les mouvemens agiles du gibbon en deuil, que le professeur présentait sous toutes ses faces, auquel il prenait la patte et qu'il flattait en le grattant sous le cou (l'*hylobates fureneus* provenant de la succession de l'oncle), je n'en remarquai pas moins l'impression produite par son terrible nom scientifique sur la figure des dames nouvellement arrivées. — Voyons, pensais-je, comment elles supporteront les singes en latin. — Elles ne me parurent pas trop effrayées du nom de l'animal, la jeune fille même souriait en regardant le singe noir, qui avait à lui tout seul la mine d'un enterrement exaspéré, car il grinçait des dents. Le tamarin aux mains rousses (*midas rufimanus*) lui succéda : on eût dit un singe qui avait trempé ses pattes dans un pot de confitures et qui en conservait une mine pleine de joie. Autant son frère le croque-mort rugissait dans ses habits de deuil, autant celui-ci était gai comme un polisson qui a laissé tomber son pain dans un tonneau de mélasse, à la porte d'un épicier. Mes idées précédentes furent un peu bouleversées. — Non, le singe n'est pas ton frère, me disais-je en sortant. — Ce nouveau raisonnement venait de la comparaison entre la jeune fille et les singes. Un rayon de soleil semblait être entré dans le cours avec la jeune fille : elle illuminait tout d'un coup par sa présence toutes ces armoires vitrées remplies de *primates*. Combien maintenant les singes me semblaient loin de notre race en pensant au profil si fin de la jeune fille, à ses narines roses, à chacun de ses mouvemens gracieux, qui me faisaient paraître plus brutales encore les saccades des singes! Les rentiers de la rue Copeau, avec leurs perruques, ressemblent volontiers au *sajou à toupet*, à l'*ouistiti à pinceaux noirs;* mais les bandeaux de la jeune fille si lisses dans lesquels se joue la lumière! mais ce duvet délicat des joues qu'on aperçoit grâce au jour de l'embrasure de la fenêtre! Je commençai à mépriser les singes. Ainsi va la raison humaine : toujours vacillante. La contradiction entre les actions de la veille et du lendemain pousse aussi facilement que les chardons dans un terrain non cultivé. Mon enthousiasme pour les singes s'était éteint subitement comme ces belles fusées de feu d'artifice que l'enfant admire tant qu'elles brillent, et qu'il oublie une seconde après qu'une nouvelle fusée est venue la remplacer. Hier je ne pensais qu'aux singes, aujourd'hui je songe seulement à la jeune fille.

Le cours avait lieu deux fois la semaine, le mardi et le samedi. Je passai trois jours pleins d'inquiétudes provoquées par les raison-

nemens suivans : « Reviendra-t-elle? n'était-elle pas entrée avec les dames qui l'accompagnaient en simples curieuses? Pourquoi reviendrait-elle? Elle n'a pas suivi les débuts du professeur, elle n'y peut rien comprendre maintenant. » J'ai l'esprit tourné volontiers vers les choses pires, et le plus fâcheux vient de ce que je les rumine comme un cheval son avoine. Après tout, pensai-je en attachant une grosse pierre au cou de ces pensées, que m'importe une jeune fille jetée tout à coup au milieu de la science mammalogique? Je vais au Jardin des Plantes pour étudier les singes et non pour surprendre ce qui se passe dans la tête de femmes assistant à des dissertations sur les sciences naturelles.

Le samedi arriva non sans se faire prier, long, fainéant, paresseux à remplir sa tâche. J'entrai dans le cours, où tout était comme à l'ordinaire, les singes dans les armoires, les rentiers de la rue Copeau autour du poêle, le professeur en habit noir. Instinctivement j'avais pris une chaise dans les environs de l'endroit réservé où s'étaient placées les dames à la séance précédente. Le professeur résumait la leçon du dernier mardi, mais je ne l'écoutais pas, prêtant l'oreille au bruit que faisait la porte s'ouvrant pour donner passage aux auditeurs attardés. Je tournais le dos à la porte, mais je me donnais l'inquiète jouissance de deviner, à la façon dont serait ouverte la porte, si le bouton de cuivre de la serrure était tenu par des mains de femmes; aux grincemens du parquet, j'entendrais des pas de femmes : voilà bien des minuties, mais elles remplissaient mon esprit, et je les dis telles qu'elles se présentaient.

Enfin un certain frôlement m'annonça que les dames traversaient le couloir réservé : la jeune fille était au milieu des deux femmes âgées qui l'accompagnaient; toutes trois prirent place, se débarrassèrent de leurs manchons, s'assirent commodément, et, chose que je n'oublierai jamais de ma vie, la jeune fille porta *ses* regards vers l'assemblée; mais *son* regard tomba précisément sur moi et rencontra le *mien*. Je désespère de rendre le coup qui me fut porté dans tout l'être, les manœuvres de mon sang, l'émotion de ma physionomie, le léger tremblement délicieux qui s'empara de moi. Il faut réellement que des puissances mystérieuses planent au milieu des atomes de l'atmosphère pour aller chercher un regard inconnu, l'avertir, le mettre en campagne et produire ce choc des yeux qui amène des effets magnétiques, comme on en obtient dans les cabinets de physique. C'est alors que l'homme qui réfléchit se perd à vouloir analyser des faits qui dépassent son intelligence. Comment expliquer la rencontre de ce regard qui vint s'accrocher au mien? comment a-t-il pu voler jusqu'à moi, perdu au milieu d'une centaine de spectateurs? Faut-il admettre que ma pensée, fortement tendue de-

puis trois jours pour une jeune fille, a traversé l'espace et est allée s'adresser à sa pensée comme ses yeux aux miens? Dois-je admettre une récompense de la part des puissances inconnues? Tout homme qui pense fortement à une femme trouve-t-il à un moment donné le salaire de la tension de son être? Et pourquoi la jeune fille m'a-t-elle remarqué, moi sans importance, sans beauté, sans rien qui attire le regard des femmes? Il faut que les yeux soient bien *beaux* en ce moment, fussent-ils médiocres dans les circonstances ordinaires. Je me rappelle maintenant un idiot de village, d'une laideur maladive : on me raconta qu'il regardait avec admiration une jeune paysanne. « Est-ce que tu l'aimes? lui demandai-je un jour. — Oh! oui... *dedans.* » Pendant cette simple réponse, sa figure s'était transfigurée, il était devenu un homme à cette pensée, l'*amour* lui rendait la raison momentanément. Tout homme peut devenir beau à son insu, s'il éprouve une passion réelle; mes inquiétudes, le désir de la revoir s'étaient sans doute peints dans mes regards et avaient *frappé* la jeune fille.

Mais n'est-ce pas le hasard, pensais-je, qui m'a fait rencontrer ce beau regard si pur? Dès lors je la regardai fixement, laissant de côté le professeur et sa leçon. Je voulais un second regard; il vint tout d'un coup confirmer le premier et chasser l'idée de hasard; puis j'en obtins un troisième, un quatrième, et jusqu'à dix que je comptais lentement les uns après les autres, et qui étaient entrecoupés par l'attention que la jeune fille reportait de temps à autre sur le naturaliste. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper : elle était tournée du côté du professeur, et pour rencontrer mes yeux, elle avait besoin de se détourner. De la leçon je n'avais rien écouté; je laissais de côté la mammalogie pour m'occuper d'une autre branche de l'histoire naturelle : l'anatomie du cœur.

Le cours finit trop tôt, et je retrouvai à la sortie mon ami qui suivait avec attention l'histoire des singes et qui me fit quelques questions. « Je n'ai pas trouvé le professeur très clair, » lui répondis-je. Heureusement il avait consacré sa leçon à la comparaison de la race caucasique et de la race éthiopique, et comme des systèmes avaient remplacé ce jour-là l'étude des faits, mon ami se méprit sur la faible attention que j'avais accordée au professeur.

Dès lors, adieu les leçons de mammalogie; elles ne furent plus qu'un prétexte de rencontres, de regards et de contemplations. Un de mes plus grands bonheurs était de m'installer dans une longue galerie qui précède la salle des primates et d'y attendre l'arrivée des dames. Caché dans une embrasure, je pouvais les suivre par derrière sans que rien dénotât ma présence; je les laissai entrer les premières, mesurant le temps qu'elles mettaient à parcourir la salle, à s'asseoir,

et j'entrai immédiatement, certain d'être remarqué par la jeune fille. J'avais un intérêt à arriver le dernier : c'était d'éviter à la demoiselle le soin de me chercher au milieu de la foule, car dans cette embrasure de fenêtre elle était placée quelquefois de telle sorte que nous pouvions à peine nous regarder. Tantôt des dames étrangères se mettaient devant elle et la masquaient, tantôt j'étais assis derrière un étudiant de trop haute taille, ou bien des auditeurs qui tout à l'heure courbaient la tête sur leur papier la relevaient tout à coup, et je perdais ainsi de vue le frais visage de la jeune fille. Tracassé quelquefois par ces obstacles, j'écrivais sur mon carnet quelques mots de souvenirs, quelques notes pour l'avenir. Ainsi je retrouve aujourd'hui à la place que devaient occuper des détails d'histoire naturelle ces quelques lignes : « Maudit naturaliste! Je ne vois plus qu'une boucle de cheveux; il me la cache entièrement... Voilà dix grosses minutes de regards que je perds. » Il était arrivé ce jour-là un naturaliste allemand auquel le professeur de mammalogie avait fait les honneurs de son cours; il était installé aux places réservées et s'étalait brutalement devant les dames, sans se soucier de la politesse ni du dommage qu'il me causait. Ce simple fait amena un détail comique. J'avais pour voisin un savant sérieux : j'entends par sérieux qu'il écoutait attentivement le professeur et qu'il prenait force notes; mais il avait sans doute l'oreille dure, car de temps en temps il mettait une main derrière son oreille gauche pour empêcher que le son ne s'égarât dans la salle, de l'autre main il écrivait vivement. « Monsieur, me dit-il en s'emparant de mon carnet, pardon; je n'ai pas entendu. » Comme il m'avait vu écrire, il était en droit de croire que j'écoutais le professeur; je le laissai faire. Il lut le fameux passage : *Maudit naturaliste! je ne vois plus qu'une boucle de cheveux*, etc. Les sourcils de l'homme sérieux se froncèrent, le plus profond dédain s'établit sur ses lèvres, et il me rendit le carnet d'un air méprisant en me tournant brusquement le dos. J'ai dû passer pour fou aux yeux de ce brave homme, qui ne pouvait s'imaginer le peu de cas que je faisais de l'histoire naturelle et de ses enthousiastes.

Tout l'auditoire pouvait me prendre en pitié; mais c'était moi qui avais pitié de ces pauvres savans. L'amour me rendait gai, jeune comme à dix-huit ans, souriant et heureux : tous ces gens qui prenaient des notes me semblaient des maniaques. A quoi bon la science? Ils arrivaient grelottant, secouant la neige de leur chapeau d'un air de mauvaise humeur, moi j'accourais au Jardin des Plantes comme en dansant. Ils emportaient quelques bribes d'observations plus ou moins justes, je revenais avec d'autres regards dans les yeux. Le plus petit détail de physionomie était plus précieux pour moi que tous les diamans de la couronne : un dix-millionnième de

sourire me faisait entrevoir des paradis, car je dois dire que la jeune fille se laissait volontiers regarder sans baisser les yeux ni les détourner; mais elle souriait rarement, ou c'était un sourire si atténué, qu'il ressemblait à un gramme d'arsenic que les homéopathes jettent dans une rivière, prétendant que la plus petite partie suffit pour produire son effet. Cependant je fis un pas le jour où le savant allemand me déroba presque tout à fait la vue de la jeune fille. Mécontent de ne l'avoir pas regardée à mon gré, je la suivis à la sortie du cours, et je me trouvai à dix pas d'elle pendant qu'elle descendait le petit escalier du pavillon. Sa figure se dérida légèrement, et je vis par là que mes poursuites ne la choquaient en rien.

Mon imagination trottait toujours pendant l'intervalle des leçons, trop rares, hélas! Deux séances d'une heure par semaine ne me suffisaient guère. Un lundi, je rencontrai une marchande de violettes; j'achetai tout l'éventaire, et je fourrai les bouquets dans mes poches avec l'intention d'en offrir à la jeune fille. Cela était difficile en présence des dames qui l'accompagnaient, du professeur et des cent auditeurs; mais j'avais un plan qui réussit à peu près. J'arrivai dans la salle des singes une demi-heure avant la leçon, et à la place qu'occupaient ordinairement les dames, je remplis l'endroit de mes petits bouquets. J'en mis sur les chaises, sous les chaises, jusqu'aux pieds du squelette, qui n'était pas fort éloigné des dames. Pendant que je me livrais à ce jardinage, le préparateur apparut, portant dans ses bras un énorme *cercocèbe enfumé d'Afrique* qui, heureusement pour moi, n'était pas facile à manier. Je n'eus que le temps de me cacher sous le bureau du professeur, et là je réfléchis à quelles suites l'amour m'entraînait. Deux minutes plus tard, la foule arrivait; j'étais surpris par le naturaliste sous son bureau. Dieu sait comment j'aurais pu expliquer ma présence en pareil endroit. Je pus m'échapper pendant que le préparateur retournait à son magasin de singes.

Les dames arrivèrent comme à l'ordinaire, et je crus m'apercevoir que mon semis de violettes ne produisait pas tout l'effet que j'en attendais : cela me peina vivement. A peine le cours fini, je m'élançai dans l'escalier de sortie, traversai la cour et grimpai comme un lièvre le grand escalier qui conduit à la terrasse donnant sur l'hôpital de la Pitié. J'avais remarqué que les dames s'en allaient toujours par là. En haut de l'escalier, caché par des arbustes qui conservent leur verdure malgré l'hiver, je les observais; elles traversèrent la cour, parurent se diriger ainsi que moi vers l'escalier, et tout à coup rebroussèrent chemin. La peur me prit d'avoir été découvert; ces allures me le prouvaient. Je m'étais retourné imprudemment au milieu du grand escalier; on m'avait vu, on essayait

d'échapper à mes poursuites. Néanmoins, voulant connaître le dernier mot de la situation, je redescendis l'escalier d'un bond, et j'arrivai encore à temps dans l'avenue des tilleuls, certain que les deux dames, quoique suivant une autre route, sortiraient du Jardin des Plantes. Où elles demeuraient, c'est là ce que je voulais savoir. Je pris plus de précautions pour n'être pas vu. Après un certain nombre de détours, les dames arrivèrent à la rue des Boulangers, qui est une rue escarpée, comme il s'en rencontre beaucoup sur la montagne Sainte-Geneviève. J'avais le soin de me tenir sur le trottoir opposé, à une portée de pistolet, et je ne m'aventurais dans les rues nouvelles qu'en étudiant avec soin les angles et les grandes portes où je pouvais me blottir. La rue des Boulangers forme tout à coup un coude à angle droit qui me cacha les dames, et je grimpai la montée plus vivement qu'avec des ailes. A l'angle était une maison en réparation avec beaucoup d'échafaudages; je me glissai au milieu des maçons, et mes observations furent couronnées de succès, car je vis les deux dames entrer dans une grande maison de la rue. Aussitôt la porte fermée sur elles, je courus au bienheureux numéro, que j'inscrivis sur mon carnet, et je trouvai mon bonheur si grand que je n'en dormis pas.

La maison au numéro 24 était réellement une maison d'amoureux, noire, tranquille, vieille, d'apparence quasi abandonnée, et des grillages à toutes les fenêtres. Une vieille porte, qui ne semblait jamais s'ouvrir, était tout à la fois respectable et menaçante, surtout par un petit guichet de fer pratiqué dans le milieu d'un des battans, et qui sentait la province défiante d'une lieue. Ce guichet n'indiquait-il pas qu'on n'ouvrait du dedans qu'avec la plus grande précaution, et qu'on reconnaissait la physionomie des gens avant de leur donner entrée? Il y avait quelque chose de claustral dans les murs humides en mauvais état, dans une petite porte bâtarde abandonnée qui sentait le moisi, et dans certains barreaux de fer rouillé qui se distinguaient à certaines fenêtres. On devait être bien enfermé dans cette maison aussi triste que les plus tristes maisons de la rue des Postes, de la rue des Poules, qui semblent des déserts à deux pas du mouvement bruyant du quartier latin. La maison me plut, car elle concordait avec l'esprit d'aventure qui me tenait; une racine de plus s'accrocha en moi, et certainement l'aspect de cette vétusté y contribua beaucoup plus que si les dames étaient entrées dans une maison neuve et pimpante. Je n'étais plus dans Paris, mais dans une vieille ville de province : avec les idées que je me bâtis sur tout ce qui entoure les individus, l'auréole de la jeune fille s'enrichit de nouveaux rayons.

Le samedi qui suivit, j'achetai encore des violettes, mais seule-

ment trois bouquets, destinés à éclaircir la situation : j'avais calculé la distance qui sépare le Jardin des Plantes de la rue des Boulangers; les dames arrivaient ordinairement à deux heures cinq minutes. A une heure quarante-cinq minutes, je me trouvai à leur porte, et dans ce vilain petit guichet de fer maussade je plantai un de mes bouquets. Le second était à ma boutonnière, m'envoyant ses pâles senteurs d'hiver. Malgré tout, l'odeur m'enivrait comme une personne dont tout le système nerveux est fortement développé. Cette fois je me plaçai avant les dames au milieu des spectateurs, et j'attendis impatiemment leur arrivée, car il pouvait se faire qu'elles ne vinssent pas, la neige tombant avec rigueur; mais la Providence protége les amoureux : je ne tardai pas à rencontrer, comme d'habitude, les yeux de la jeune fille, m'appliquant à y chercher la trace des violettes du guichet. Je raisonnai ainsi : en sortant de chez elles par la neige et le froid, les dames ont dû remarquer ce bouquet de violettes planté dans le guichet, et s'en sont inquiétées. Si les femmes âgées n'y comprennent rien, il n'en sera pas ainsi pour la jeune fille, qui doit s'attendre à mes poursuites; le rapprochement de ce bouquet planté dans un guichet avec les violettes semées dans le cours ne peut lui laisser aucun doute. Et, pour pousser plus loin le symbole, j'affectai pendant le cours de respirer souvent le bouquet de violettes que j'avais conservé. Je m'attendais à un sourire qui me dirait : *Je vous comprends !* mais les traits de la demoiselle restèrent calmes et comme ignorans de tous mes bouquets : cependant elle ne put s'empêcher de voir celui que je tenais à la main; j'avais la volonté de le lui faire parvenir, et je renouvelai ma précédente tentative, c'est-à-dire que, mesurant avec habileté ma sortie du cours, j'arrivai à toutes jambes à la porte de la vieille maison de la rue des Boulangers, où je plantai de nouveau mon bouquet dans le guichet. Si elle ne l'a pas vu en sortant, pensais-je, il est impossible qu'elle ne l'aperçoive pas en rentrant.

Hélas ! quand je songe à ce beau temps passé, je ne puis m'empêcher de sourire mélancoliquement. Ces joies émouvantes sont trop courtes, elles devraient durer toujours. Je retrouvai mon ami, qui s'écria : « Ah ! Josquin ! Josquin ! » Je ne pus m'empêcher de rire en regardant sa figure sérieuse. Il m'avoua qu'il avait suivi tous mes gestes à la précédente leçon, qu'il en avait étudié la direction, et que jamais un homme ne s'était démené comme moi dans un endroit public. Il est vrai que, par la position des spectateurs qui m'environnaient, j'étais obligé de me hausser sur ma chaise ou de me pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, pour rencontrer les regards de la jeune fille, et que ces manéges se renouvelaient peut-être vingt

fois en cinq minutes. Son profil m'apparaissait de temps en temps au milieu des singes, à travers les os du squelette; le moindre mouvement de mes voisins faisait que je la perdais de vue : elle-même d'ailleurs était tenue à une certaine prudence, afin de n'être pas remarquée par les dames qui l'entouraient et par les auditeurs du cours. Elle écoutait alors le professeur en m'envoyant un regard qui prenait d'autant plus de charme qu'il était difficile à donner. Elle ne devait guère devenir plus savante que moi en histoire naturelle, car elle avait certainement des sensations trop semblables aux miennes pour pouvoir entendre la parole du naturaliste. Je la plaignais intérieurement et je m'accusais du trouble que je lui causais.

Elle était sans doute dans quelque institution du quartier. Que viendrait-elle faire au Jardin des Plantes à une pareille époque, si la science ne l'y conduisait? Elle avait un petit costume dont la simplicité annonçait une condition médiocre : une sorte de manteau de soie à double collet, un chapeau brun et un manchon. Des deux dames qui l'accompagnaient, l'une avait les cheveux gris tirant sur le blanc, une figure ridée, sévère, portant des traces de chagrin; l'autre était plus jeune, la figure rouge, les cheveux blonds, flottant dans les environs de la quarantaine. Quelles étaient ces dames? C'est ce qui occupait mon imagination. Dans l'une, la sévère, je voyais une mère, dans l'autre, la blonde, une tante. Une mère! une tante! personnages bien sérieux en pareille matière! Jusqu'alors, elles ne semblaient avoir rien vu de mes empressemens; un de mes regards seulement avait rencontré le regard de la dame sévère, mais j'avais feint aussitôt de contempler le squelette voisin. Aucune de ces trois personnes ne prenait de notes, d'où je conclus qu'elles venaient au Jardin des Plantes plutôt par passe-temps que dans un intérêt scientifique. Il n'en devait pas moins résulter de temps en temps, à la sortie du cours, quelques causeries sur les sujets curieux que le professeur avait expliqués, et la demoiselle était certainement fort embarrassée de répondre.

C'est une grande occupation pour l'esprit qu'un amour qui débute, si j'en juge par ce qui se passait en moi. Je ne prenais plus aucun intérêt à ce qui pouvait m'arriver en dehors du Jardin des Plantes. Grêle et malheurs pouvaient fondre sur moi sans m'atteindre; rien du mouvement de Paris ne me semblait curieux, ni les passans, ni les tableaux, ni les livres, ni la musique; je n'étais occupé qu'à me considérer moi-même, je m'intéressais infiniment au spectacle de mes propres actions. Il semble que dans ces cas particuliers l'homme se dédouble pour former deux individus parfaitement distincts : l'un raisonnable, l'autre fou; l'un qui agit sans réfléchir,

l'autre qui observe; l'un qui s'élance à travers toute sorte de folles entreprises, l'autre qui en sourit et s'en amuse. Aucun spectacle n'aurait pu me distraire comme le spectacle de mes actions ou de mes pensées. On eût dit que j'assistais à la passion d'un être tout à fait étranger. Quand les regards se croisaient dans le cours, j'en souriais comme si j'avais surpris les amours d'un de mes voisins avec cette jeune fille. L'histoire des bouquets de violettes m'intéressa autant que ces débuts d'anciens ballets où le berger vient discrètement, au lever de l'aurore, jouer un air de musette sous les fenêtres de sa belle, et déposer sur le banc de gazon un paquet de fleurs sauvages. C'est ce qui explique comment des hommes d'apparence médiocrement aimables, qui semblent préoccupés de matières graves, qui ont dépassé la seconde jeunesse, ont conservé en dedans un cœur jeune qu'il est impossible de soupçonner. J'arrivai même à me moquer de moi, et je fis mentalement un morceau sarcastique sur les lunettes, que beaucoup d'auteurs humoristes sauraient placer à l'occasion. J'ai le malheur de ne pas voir de très loin, ce qui amène dans la vie beaucoup de désagrémens. Ne pas saluer des gens qu'on connaît, froncer le sourcil devant des étrangers, cligner de l'œil sous leur nez, être embarrassé dans un salon où l'on ne reconnaît personne dès l'abord, ce sont là les moindres désagrémens de la vue basse; mais la myopie en amour! Qui pourrait détailler par quelle série de petites infortunes on passe? Sans compter que cette armature d'acier sur le nez, que ces verres brillans, contribuent à chasser l'air sentimental. *Ses yeux étaient protégés par le cristal,* a dit un poète ami de la métaphore. Les jolis jeunes gens, aux yeux fendus en amandes, qui n'ont qu'à abaisser leurs paupières pour enflammer le cœur des femmes, ne sauraient comprendre le ridicule dont se sent convaincu tout homme myope. Malgré le chagrin que me causaient ces instrumens sur le nez, la jeune fille ne m'en regardait pas d'un plus mauvais œil; mais j'aurais donné volontiers quelques années de mon existence pour la voir naturellement.

Maintenant je la suivais à quelques pas quand elle sortait en compagnie des deux dames; je n'y mettais plus d'insistance, sachant où elle demeurait; mais que j'eusse été heureux de lui parler! Cela était difficile en la compagnie où elle se trouvait; je me contentais de la regarder de loin monter les marches du grand escalier de la terrasse. Un jour, elle vint au cours en compagnie seulement de la dame blonde que je supposais sa tante : la plus sévère des deux dames était absente. Nos regards continuèrent à se croiser, comme d'habitude, au-dessus de la tête des amis de l'histoire naturelle. Je la reconduisis ainsi qu'il m'arrivait depuis quelques séances, c'est-

à-dire que je me tenais à dix pas d'elle, et qu'arrivée au petit escalier du Muséum, elle me faisait un petit sourire amical. Elle traversa la grande cour, suivant son habitude, en donnant le bras à la dame blonde; mais ce qui n'était jamais arrivé, à peine à moitié du grand escalier elle se retourna une fois, puis une autre, puis encore, semblant me dire : *Venez donc!* Était-ce là l'interprétation à donner à sa physionomie? Jouissait-elle de plus de liberté en l'absence de la dame sévère habillée de noir? J'étais en ce moment dans l'avenue des tilleuls, le corps en avant comme si une force inconnue me poussait vers elle; mais une autre puissance mystérieuse me clouait les pieds au sol, je ne pouvais ni reculer ni avancer. Mes bras furent plus hardis que mes jambes, du moins mon bras droit, qui se chargea de retirer mon chapeau et de le secouer dans la direction de la jeune fille. Trois faits se passèrent ainsi en un seul instant : mon ami qui me regardait saluer sans connaître où les saluts s'adressaient, — l'action de saluer, — et la dame blonde qui se retourna à un imperceptible coup de coude que lui donna la jeune fille. Telle fut la position qui m'a le plus embarrassé de ma vie : la dame blonde m'avait vu; elle était prévenue; elle était donc la confidente; si elle recevait de pareilles confidences, sans doute elle n'était pas la tante de la jeune fille, une amie tout au plus. Je pouvais donc traverser la cour, grimper l'escalier, me présenter aux dames, parler... Je ne le fis pas, et j'en aurai un éternel remords! — Eh bien! Josquin? me demanda mon ami frappé sans doute de l'émotion extraordinaire qui me tenait; mais je ne lui répondis pas, fis la grimace, mécontent de moi-même et désireux de rester seul avec mes pensées.

Combien de temps je restai sous les tilleuls sans feuilles, c'est ce que j'ignore; le froid seulement vint me prévenir que j'étais exposé à la neige; autrement j'aurais pu songer encore longtemps à de belles et éloquentes phrases qui sortaient de ma bouche comme les pierreries de la bouche des fées. Il était bien temps de discourir, maintenant que la jeune fille et sa compagne avaient disparu. J'étais honteux de ma faiblesse, honteux de mes actions. Il me souvenait des mouvemens de la jeune fille, qui avait pris la peine de se retourner trois fois pour m'inviter à venir lui parler, et je me sentais plein de dépit. A mesure que mon émotion disparaissait, il m'était donné de voir plus clair : ce petit coup de coude qui avait fait retourner la dame blonde, et qui m'avait tant effrayé, m'indiquait son rôle de confidente. La jeune fille lui avait tout conté : un jeune homme ne la quittait pas des yeux, la suivait à la sortie, accrochait des bouquets de violettes dans le guichet. Il fallait en savoir davantage, on avait écarté adroitement la dame sévère afin de permettre au jeune homme

de venir expliquer ses intentions. Le jeune homme s'était bien mal conduit! J'eus des angoisses de remords pendant deux jours, je serais devenu très malheureux, si la ruse n'était venue à mon secours. Elle me fit envisager que la situation était encore possible, si j'osais continuer d'une façon plus sérieuse. Les amoureux ont une grande foi dans l'encrier. Je vais lui écrire, pensai-je en me demandant, non sans effroi, par quelle espèce de poste ma lettre arriverait. J'écrivis toujours, j'avais la tête pleine de souvenirs, ma plume courait sans s'arrêter. Je laissai dormir l'écriture afin de la relire à mon réveil, et j'avoue que j'en fus médiocrement satisfait. L'amour ne s'y peignait peut-être pas assez à chaque ligne, et il me vint cette réflexion : cette jeune fille ne te paraîtrait-elle si séduisante que par une sorte de contraste? Le lieu où tu l'as rencontrée, les vieillards de la rue Copeau, les singes dans les armoires ne jouent-ils pas un trop grand rôle dans cette passion? Mais je chassai bien loin ces idées, trop heureux d'être amoureux ou de me croire amoureux, et quoique ma déclaration me parût assez froide, je la remis au net sans chercher à y jeter quelques flammes. Il ne faut jamais jouer avec le cœur ni le faire mentir : qu'il se montre dans sa nudité, ardent ou froid, il trouvera toujours un autre cœur pour le comprendre; mais faire des phrases, emprunter des mots au grand dictionnaire de la passion, c'est se préparer des tourmens qui n'existent pas avec la sincérité. Pour se servir de pensées brûlantes qu'on ne ressent pas, autant alors acheter de ces papiers, employés par les amoureux de village, où sont dessinés en tête des cœurs transpercés de flèches et coloriés grossièrement. J'écrivis une lettre aimable, d'un amour qui frisait l'amical, et je fus récompensé de ma loyauté par une inspiration qui vint peu après. Je me dis qu'il fallait prévenir la jeune fille que j'étais porteur d'un billet, et si elle avait seulement le demi-quart d'intelligence que possèdent les femmes en pareille matière, ma lettre arriverait. Pour cela, j'introduisis le billet dans une grande enveloppe de la taille des suppliques aux puissances, et j'appliquai mon industrie à dessiner un beau rond de cire rouge, très large et très voyant. J'étais plein d'émotions en allant au cours, chargé de ce billet, car cela commençait à devenir significatif; j'entrais de plain-pied dans une intrigue compliquée, peut-être ma hardiesse blesserait-elle la jeune fille.

Depuis longtemps je ne me servais guère de mon carnet, je me souciais bien de l'enseignement du professeur! Il eût pu réunir la poésie positive de Geoffroy Saint-Hilaire et les aspirations scientifiques de Goethe, que mes oreilles n'eussent pas été moins fermées à son discours : aussi mon carnet ne renfermait-il que des dates heureuses

avec quelques notes de souvenirs, incompréhensibles pour quiconque l'eût trouvé. Voici le moyen que j'employai : j'eus l'air d'écouter attentivement le naturaliste, de prendre des notes, et je tenais mon carnet assez élevé pour que la jeune fille le remarquât. Avec la grande enveloppe appliquée contre le dos du carnet, il était impossible que le large cachet de cire rouge ne fût pas aperçu. J'y allai d'abord avec précaution pour accoutumer la jeune fille à cette idée et ne pas la choquer, car si quelque contrariété eût paru sur sa figure, je retirais ma lettre, qui pouvait paraître un chiffon quelconque; mais les traits de la demoiselle ne changèrent pas en apercevant un coin du fameux cachet rouge. Cette opération ne se fit pas sans quelque difficulté à cause de la dame blonde, qui me regardait de temps en temps: il ne faut pas oublier que l'autre dame sévère, qui s'était absentée à la leçon précédente, avait reparu. Comment ferais-je jamais parvenir cette lettre? me demandais-je. S'il en avait été temps encore, je serais entré chez le premier fripier venu : une vieille houppelande, un bonnet de soie noire, d'immenses lunettes d'argent, les moustaches coupées, quelques rides dessinées sur la figure, m'eussent permis de m'approcher tout contre la barrière qui séparait les dames du commun des auditeurs, et il m'eût été facile de glisser ma lettre. Cette comédie manquée m'amusa presqu'autant que si je l'avais exécutée. Est-ce là de l'amour? Je n'en sais rien; seulement je trouve qu'on ne se sert plus aujourd'hui assez des expédiens. C'est bientôt dit : *je vous aime,* à une femme; mais un surnumérariat plus ou moins prolongé, pendant lequel des rivaux donneraient preuve de plaisantes imaginations, ferait mon bonheur. Que de beaux souvenirs on amasserait de côté et d'autre, et comme il serait joli d'égrener ces souvenirs pendant les jours de pluie! Mais je n'avais pas la ressource d'un déguisement, ma lettre avait été entrevue, je regardais avec terreur les aiguilles de la pendule qui annonçaient la fin du cours; pour plus de certitude, je haussai de nouveau mon carnet aussi haut qu'il me fut possible, et je fis briller le grand cachet rouge dans toute sa largeur.

Le professeur se leva, les habitués également; les dames avaient l'habitude d'attendre que le gros de la foule fût écoulé. Je m'approchai des armoires vitrées et fis mine de regarder les singes; mais j'avais soin de ne pas perdre de vue la jeune fille : quoique lui tournant le dos, je calculai le temps qu'elle mettrait à arriver à la porte. Heureusement elle m'avait compris : la barrière de bois, formant un boyau assez étroit, ne pouvait livrer place qu'à une seule personne de front. La demoiselle s'était arrangée pour laisser passer les deux dames devant elle et les suivre; quoique fortement ému, un détail

me frappa : un manchon dans lequel reposaient ses deux mains. J'arrivai près d'elle, et je fourrai brusquement ma lettre dans le manchon...

Il est bien possible que quelques goutteux qui partaient les derniers aient vu ce mouvement, mais ils ne pouvaient lire ce qui se passait au dedans de moi. La sensation était d'autant plus délicieuse qu'il me sembla qu'on ne me laissait pas faire tout, c'est-à-dire que les petites mains de la demoiselle s'emparèrent de la lettre aussi rapidement que je l'avais jetée dans cette singulière boîte. Je ne suivis pas les dames ce jour-là; j'avais à suivre mes pensées rayonnantes. Une grande fête se donnait en mon intérieur, bal et musique : ce sont de rares journées complétement heureuses dont il faut profiter; en un moment disparaissent toutes les amertumes de la vie, une douce joie parcourt tout le corps; la chenille qui devient papillon ne doit pas être plus heureuse. Vraiment il semble que l'homme change de peau et revêt une nouvelle enveloppe, comme ce savetier des contes arabes qui, étendu ivre-mort dans un ruisseau, se retrouva le lendemain sur un trône, couvert d'habits d'empereur. En ce moment, on accomplirait les plus difficiles entreprises, on triompherait des plus méchantes intentions; l'assurance que l'amour donne à l'homme et qui le transfigure ferait qu'il pourrait convaincre ceux qui l'entourent des projets les plus audacieux. Dire comment se passèrent les quelques jours qui me séparaient de la jeune fille est impossible; je voyais la vie et la société à travers un prisme où tout me semblait gai, jeune et beau.

Je ne sais quelle sotte timidité m'empêcha d'aller au cours suivant; je craignais de voir pâlir les premiers rayons de mon bonheur naissant, j'avais peur de ma hardiesse, et je ne me rendis pas au Jardin des Plantes. Le lendemain, mon ami vint me voir. — *On* t'a bien cherché, me dit-il, mardi dernier au cours. — Vraiment? dis-je en jouant une certaine indifférence. — Vingt fois pendant le cours on s'est retourné pour te chercher; il en a été de même à la sortie, on paraissait inquiet. — C'est bien, dis-je. — Tu sais, Josquin, que le cours va être suspendu? — Est-il possible? m'écriai-je en sentant le sang qui se retirait de mon cœur. — Seulement une quinzaine, à cause des fêtes du jour de l'an. — Tu m'as fait une peur! — Du 10 janvier, il reprendra jusqu'au 15 mars. — A la bonne heure.

Cette conversation donna des ailes à ma plume; je me hâtai d'écrire une seconde lettre, emporté en même temps par la joie de ces fraîches nouvelles et par la crainte d'être séparé momentanément de la jeune fille. Je dépouillai l'anonyme, signai de mon nom et traçai mon adresse, en engageant la demoiselle à me répondre.

Je traçai ainsi de nouvelles parallèles, comme on dit en style de guerre. Ma lettre me parut un peu plus amoureuse que la première; je ne me rappelle guère quelle en était la forme, mais le fond me toucha réellement, comme si j'avais été la demoiselle elle-même et que j'eusse reçu une déclaration. — C'est bien, mon cœur, pensais-je, je te croyais sec comme une vieille momie d'Égypte, je te retrouve tout neuf. Le renouveau de mon cœur me fit sourire doucement, car après le dernier siége qu'il avait subi un an auparavant, siége long et cruel, il n'avait plus donné signe de vie. A cette heure, au contraire, il ressemblait à ces beaux cœurs d'or qui brillent aux fenêtres des bijoutiers, il rayonnait, et je ne retrouvais plus le cœur saignant, percé de coups d'épée, tel qu'il se voit dans les images pieuses.

Je n'avais plus autant d'invention à dépenser, je renouvelai ma grande enveloppe officielle, l'immense cachet rouge, et je rêvai à la boîte aux lettres qui m'attendait à la sortie du cours. L'avouerai-je? le manchon déposé sur une chaise, près de la demoiselle, attira presque toute mon attention; j'aimai ce manchon propice, qui, avec sa physionomie d'ours, se prêtait d'une façon si bienveillante à mes manœuvres. La gueule de soie rose, constamment entr'ouverte, semblait inviter ma main à y rejoindre une autre petite main s'y dérobant à l'hiver. Si j'avais été poète, j'aurais composé une jolie ode au manchon, dans le goût de ces poésies du XVIIIe siècle que nous ont laissées les abbés de boudoir. — Messieurs, dit le professeur d'un air grave à l'ouverture de la séance, j'ai reçu une lettre... — En entendant ces mots, je pâlis, car il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi, que la dame sévère s'était plainte de ma correspondance, que le naturaliste avait découvert l'intrigue qui se passait dans la salle des primates, que peut-être j'avais été dénoncé par de curieux et jaloux vieillards; mais je me rassurai en voyant la jeune fille sourire, sans doute de ma mine. Il s'agissait de la *fameuse* question de l'*arrêt de développement*, qui avait soulevé quelques scrupules dans l'esprit d'un auditeur timide. Effrayé à l'idée que l'homme n'était qu'un animal un peu plus complet que les autres, il voulait mettre sa conscience en paix et suppliait le professeur de s'expliquer positivement sur ce chef. A mon tour, je ris de la naïveté de ce curieux, qui s'imaginait que le naturaliste allait mettre à nu ses pensées intimes, pensées matérialistes qui le lendemain l'eussent fait chasser de sa chaire. En effet, le professeur louvoya, prit un langage philosophique habillé d'une langue incompréhensible; l'homme à l'*arrêt de développement* n'en fut pas plus avancé, il fut heureux seulement d'avoir prouvé qu'il écoutait le naturaliste, et celui-ci fut tout fier de trouver enfin un auditeur sérieux.

Pour moi, il n'y avait pas *arrêt de développement* en amour; je le prouvai à la sortie, quand, renouvelant mon manége précédent, je m'avançai près de la jeune fille pour lui remettre ma lettre. Cependant j'étais ému comme si ma destinée dépendait de cette missive; mon émotion fit que je plongeai dans la gueule rose du manchon avec si peu d'habileté, qu'au moment où ma main y était encore, la dame blonde se retourna et dut apercevoir mon mouvement. Je reculai brusquement sans savoir ce que je faisais : un voile épais descendit sur mes yeux, je devais pâlir, rougir tout à la fois; inquiet, éperdu, je m'élançai dans les galeries d'icthyologie qui font suite aux sarcasmes des singes, et l'aspect moins satirique des gros poissons pendus au plafond me rendit seulement la tranquillité. Mes tempes et mes artères battaient, mon front était mouillé, je respirais difficilement; je m'approchai de la fenêtre qui donne sur la cour pour prendre un peu d'air; alors j'aperçus la cour déserte, les plus vieux des habitués avaient disparu; seules restaient les trois dames qui s'éloignaient lentement, je devrais dire les deux dames, car la jeune demoiselle était seule à dix pas derrière elles et se retournait vers la porte de sortie comme pour m'attendre. Un frisson me passa par tout le corps : elle veut me rendre ma lettre; elle aura été surprise par son amie ou sa parente, la dame blonde. Pour se disculper, elle se sera plainte des poursuites d'un audacieux étudiant (je peux encore passer pour un étudiant), et il lui aura été ordonné de me rendre la lettre. Craignant d'être vu à la fenêtre, je me rejetai vivement vers les armoires où des poissons en bouteille nagent pour l'éternité dans une huile jaunâtre, et je me dis : Il ne faut pas descendre. — Plein de précaution, je hasardai un œil timide; les dames s'éloignaient avec une lenteur pleine de mauvais augure : toujours *elle* m'attendait, retournant la tête vers la petite porte du cours, mais je n'avais garde de me montrer. Elle a la lettre, elle la gardera. Quelle humiliation pour moi que de me rencontrer avec la demoiselle et d'entendre sa voix altérée : — « Monsieur, je vous prie de ne pas me compromettre plus longtemps! » En même temps elle me tend l'enveloppe ministérielle; je suis en face d'elle, stupéfait, ne trouvant pas un mot à répondre; les deux dames âgées m'observent, elles me quittent et je reste au milieu de la cour, tenant mon morceau d'éloquence avec son grand cachet de cire rouge. Pour rien au monde, je n'aurais voulu subir cette honteuse situation. Un roué s'en tirerait peut-être; je ne suis pas roué, ne veux et ne saurais le devenir. Cependant, au milieu des fioles à poissons, je jouai le rôle de Lovelace. Saluer les trois dames, s'avancer vers elles, leur faire quelques complimens, juger à leur voix du degré d'indignation qui

les tient, toucher un mot de la vive affection qu'on porte à la jeune demoiselle, témoigner des sentimens honnêtes et purs, reconduire les dames jusque chez elles, demander la faveur d'être reçu dans la maison!... Pour conclusion, j'entrevoyais un notaire rédigeant un contrat et tenant une grosse plume : — Veuillez prendre la peine de signer, monsieur... A votre tour, mademoiselle.

Oui, dans le lointain apparaissait un notaire à lunettes d'or, qui dénouait cette fantaisie. Pauvre Josquin! pensais-je; pourquoi faut-il que la civilisation n'ait pas d'autre honnête moyen que celui du vaudeville : le mariage? Une voix me souffla : la demoiselle s'est éprise bien vite, elle a lancé des regards bien légers dès la première fois; est-elle digne véritablement d'une union que rien ne saurait casser? Que représentais-tu à ce cours? — Un étudiant. — Un étudiant ne se marie pas. Une jeune fille qui envoie pendant deux mois des regards à un étudiant est une jeune fille trop avancée. Pense à ta liberté, Josquin, à ton indépendance; prends garde à la grande plume du notaire!

Un mois après, j'en étais encore à ces réflexions, que je faisais entouré de tisanes et de drogues. La mort s'était assise auprès de mon lit, attendant sa proie, et m'avait trouvé sans doute trop misérable pour m'emporter. Je ne me doutais pas quelle vilaine garde-malade était restée un si long temps auprès de moi; j'ignorais les violentes secousses par lesquelles j'avais passé : pendant trente jours je n'eus aucune conscience des tentatives que la mort se permettait vis-à-vis de moi. N'est-ce que cela la mort? Si elle agit toujours ainsi aux derniers momens, elle est peu à craindre, et il a fallu des esprits craintifs bien attachés à la vie pour la symboliser d'une manière si lugubre. Bien des fois ceux qui ont pu m'observer pendant le sommeil m'ont dit les violens soubresauts qui m'agitaient, les singulières paroles qui s'échappaient la nuit de ma bouche : au réveil, je ne me souvenais pas de mes agitations et de mes monologues nocturnes. Il en était de même de la mort : pour ceux qui m'entouraient, j'avais souffert énormément trente jours durant, mais je n'en avais pas conscience. Souffrir sans le savoir n'est pas souffrir. J'en veux à la mort de n'avoir pas parachevé sa besogne, en supposant toujours qu'elle y mît la même discrétion, car elle reviendra un jour ou l'autre, que ce soit demain ou plus tard, peu importe, et elle ne se montrera pas toujours aussi réservée. N'est-ce que cela la mort? Parole imprudente peut-être! Au début de la jeunesse, je me rappelle avoir dit aussi : N'est-ce que cela l'amour? Hélas! peu après je sentis cruellement la place que cette misère tenait dans la vie, les tourmens et les félicités qu'elle traîne après soi. Et, péné-

tré de crainte, je n'ose plus répéter : N'est-ce que cela l'amour? Chaque chose demande son apprentissage. On ne se rend compte des difficultés du violon qu'après avoir promené longtemps ses doigts sur les cordes. L'homme qui achète une flûte par passe-temps et qui souffle assez facilement un petit air dès les premiers jours est effrayé quand, ayant étudié la portée de l'instrument, il en juge les ressources et les difficultés. Je crains qu'il n'en soit ainsi de la mort : il est fort pénible d'en essayer une seconde, une troisième fois : à chaque nouvelle visite, j'ai peur qu'elle ne se montre plus rigoureuse et qu'elle ne verse avec trop de complaisance ses philtres noirs, qui sont le coup de l'étrier pour la longue course aux pays nouveaux.

Ses tentatives m'avaient rendu bien faible et mis tout à l'envers : le corps de l'homme ressemble alors à ces appartemens dans lesquels des voleurs se sont introduits, faisant des paquets de l'argenterie, des meubles, des lingeries, des vêtemens. Arrive une surprise, les voleurs fuient en laissant les paquets au milieu des chambres. Quand le propriétaire rentre, sa confusion est grande de trouver sa maison en désordre, les meubles renversés, les armoires ouvertes, et tout le butin au milieu de l'appartement. Malgré ce désordre, la première idée qui me vint au cerveau fut : *la demoiselle, le cours.* — Quelle date? demandai-je aux personnes qui me soignaient. — 25 janvier aujourd'hui. — Quand pourrai-je me lever? — Dans une quinzaine. — Quand pourrai-je sortir? — Quand il fera beau temps. — Toutes ces questions se rattachaient au Jardin des Plantes, car je me souvenais qu'à sa dernière leçon le professeur avait annoncé qu'il terminerait son cours du 10 au 15 mars. J'étais bien faible; l'hiver était bien rude. La convalescence fut longue. Descendre du lit pour m'asseoir dans un fauteuil était une rude besogne, mais j'avais un souvenir qui me poussait à apprendre à marcher de nouveau : je veux la revoir encore. Quelquefois dans mon lit je suivais en imagination le cours : que s'y passe-t-il? M'attend-elle? me cherche-t-elle? Que pense-t-elle de ne plus me revoir après cette lettre surprise? Et je retombais dans l'accablement, car elle ne répondait pas, quoique mon adresse fût au bas de la lettre, et ce silence, joint à la scène qui s'était passée à la dernière entrevue, me prouvait que ma lettre avait été saisie, et que les dames ne lui en avaient pas donné connaissance. Puis je me faisais des illusions : un jour, en me réveillant, je verrai dans la chambre les trois dames qui ont appris ma maladie, et qui sont venues me rendre visite. Pourquoi pas? Ne pourrais-je leur faire savoir par quelqu'un?.. Justement; la femme qui me gardait la nuit demeurait dans le quartier de la rue Sainte-Geneviève. Une nuit que je ne dormais pas : — Connaissez-vous, lui dis-je, une maison assez triste de la rue des Boulangers, une grande

maison qui semble moisie, et dont presque toutes les fenêtres sont grillées. — N'est-ce pas le numéro 24? me dit-elle. — Oui. — C'est un couvent. — Un couvent! m'écriai-je. — Qu'y a-t-il d'étonnant, monsieur? — Vous vous trompez certainement. — Pardon, monsieur, le numéro 24 est un couvent. Du reste, je le saurai plus positivement demain. — N'y manquez pas, je vous prie.

Ainsi se trouvait expliquée la sombre physionomie de la maison, mais je ne comprenais pas qu'on pût sortir d'un couvent : ce hasard fit que je manquai à la parole que je m'étais donnée de ne devoir de renseignemens qu'à l'induction. Petit à petit, je voulais deviner la position des dames, leur genre de vie, leurs habitudes, leur profession, la parenté qui les liait; j'avais déjà bâti bien des romans sur ce sujet, mais j'étais loin de songer que les grilles des fenêtres cachaient un couvent; il fallut l'accident de ma maladie pour m'amener à ce résultat. Comment admettre cependant la règle sévère d'un couvent avec les sorties fréquentes des dames? Par moment je croyais que je rêvais ou que je retombais sous l'empire de la maladie; mais la nuit suivante la garde éclaircit la question : « C'est un couvent, me dit-elle, je ne me trompais pas, dans lequel logent des dames pensionnaires. » Je commençai à voir plus clair : presque tous les couvens à Paris tirent parti de vastes bâtimens abandonnés en louant à des dames pieuses des appartemens d'autant plus recherchés, qu'ils offrent une retraite tranquille, un voisinage en dehors d'une société active : ce sont des dames à demi repentantes qui s'abritent sous la réputation de la maison. La demoiselle était pourtant bien peu repentante! Il y eut dans cette nouvelle de quoi me remplir l'esprit pendant ma convalescence. Mon affection sortait des affections parisiennes ordinaires; tout lui donnait un caractère singulier : la science, la retraite, les singes, les religieuses. L'idée du couvent me trottait par la tête et activait ma passion — Vous pouvez sortir au premier soleil, m'avait dit le médecin. Malheureusement l'hiver était d'une dureté inaccoutumée : le ciel noir formait une calotte neigeuse si opaque, qu'on ne pouvait supposer la présence du soleil derrière; la neige tombait par gros flocons, et la clarté ne se faisait pas davantage au ciel. Je commençai à faire quelques tours dans ma chambre, et je ne pensais qu'au soleil, je ne parlais que du soleil, à tout le monde je demandais des nouvelles du soleil; je me serais converti certainement à la religion du soleil, si j'avais cru pouvoir en hâter les rayons. Les semeurs de récoltes ne manifestent pas plus d'inquiétudes en interrogeant le ciel que je n'en avais, appuyé contre la fenêtre, faisant fondre de mon haleine les dessins cristallisés que le froid traçait sur les vitres.

Enfin le 28 février le soleil daigna se montrer. Il était bien pâle,

mais je le regardai avec un attendrissement qui ressemblait à de la passion. Le lendemain 1er mars, le professeur faisait son cours au Jardin des Plantes. J'allais donc la revoir! Plein d'émotion, j'écrivis la troisième lettre, qui devait décider de l'avenir.

« J'ai cru, mademoiselle, que je ne vous reverrais jamais, sauf dans l'autre monde, où j'ai failli aller faire un petit voyage. Pendant quinze jours, j'ai flotté entre la vie et la mort; pendant une autre quinzaine, une seconde maladie est survenue; enfin le dernier mois a servi à ma convalescence, et me voilà au cours, à ce cours qui a été mon seul rêve pendant ma maladie : car je n'ai eu qu'une idée fixe, celle de vous revoir encore! En pressentant combien ma maladie serait longue, je me disais : « Le cours finit en mars, il faut que je sois debout le 1er mars, afin de la revoir. » Et je maudissais la neige, la gelée, le dégel, l'humidité, qui me retenaient dans mon lit et m'empêchaient de reprendre des forces.

« Enfin depuis trois jours je marche, je peux me tenir debout, et c'est à vous que je dois ces forces si désirées. Bien certainement votre souvenir, qui ne m'a jamais quitté, et la volonté que j'avais de vous revoir ont aidé à la guérison au moins autant que la nature et beaucoup plus que les médecins.

« Quelquefois il me prenait l'idée d'envoyer un ami dévoué qui vous accosterait au cours, vous et vos parentes, et qui vous dirait : « On se meurt, on veut vous voir. » Mais vous seriez-vous souvenue de cet *on* sans nom qui prenait tant de plaisir à vous regarder, qui vous écrivait et à qui vous n'avez pas voulu répondre?

« Je sais bien, mademoiselle, que l'éducation moderne des femmes ne leur permet pas de se *compromettre* par des écritures; mais ayant l'habitude d'aller droitement dans mes affections, de ne pas les cacher et de m'en faire honneur, je ne pense pas qu'une jeune fille n'est pas élevée comme moi, et que ce qui me paraît si simple à demander est impossible.

« Si je vous demandais une réponse par lettre, c'est que ma malheureuse timidité m'empêchait de vous aborder, vous, mademoiselle, et les dames qui vous accompagnaient. Aller à vous en sortant du cours n'est rien; mais si l'émotion arrête la voix dans mon gosier? si je tremble? si je suis ému au point d'être obligé de m'asseoir? quelle situation dans un jardin public!

« Cependant, mademoiselle, j'essaierai de vaincre cette timidité. A la sortie du prochain cours, mardi, je me présenterai à vous, si vous le permettez, et je ne vous demande qu'une faveur : c'est, dans les cinq premières minutes, de vous tenir un peu en arrière des deux dames, vos amies ou vos parentes. Est-ce trop demander?

« Mais vous reverrai-je? n'est-il rien survenu pendant ces deux

mois? Suivez-vous toujours les leçons du professeur? La boue, le froid et la neige ne vous chassent-ils pas du Jardin des Plantes? C'est aujourd'hui, ce jour que j'ai tant caressé, que je crains maintenant de voir arriver une heure de l'après-midi!

« Adieu, mademoiselle; quoi qu'il arrive, votre souvenir me restera longtemps dans la mémoire. »

J'arrivai dans la cour du Muséum, près de la petite porte grise, sous l'horloge. — Le cours est terminé depuis trois jours, me dit le gardien en m'ouvrant la porte.

Avoir porté si longtemps cette espérance en moi, l'avoir caressée pendant deux mois pour arriver à ce résultat, recevoir un tel coup en état de faiblesse, n'y avait-il pas mille motifs pour accuser la Providence? Mais le soleil était gai, la verdure commençait à se réveiller de son sommeil d'hiver; la convalescence rend égoïste. Échappé à de violentes tortures physiques, mon moral se refusait sans doute à me tyranniser. Je reçus ce nouveau coup du sort avec philosophie; peut-être une petite tristesse vint-elle grossir le nombre des sœurs grises qui tiennent un couvent au plus profond de mon être. Je m'en retournai à pas lents à la rue des Boulangers contempler la vieille façace et le petit guichet de la porte moisie, et je me dis : « Il vaut mieux sans doute qu'il en soit ainsi. Les amertumes de la passion n'ont pas eu le temps de pousser; songe plutôt à remercier les dieux. » Alors des pensées consolantes vinrent m'environner, qui pouvaient se formuler de la sorte : « Si tu en es digne, tu retrouveras la jeune fille. Ne cherche point à troubler sa tranquillité, ne t'embarque dans aucune folle entreprise pour la revoir; les agens mystérieux, hasard, destin, fatalité, te la feront retrouver, si tu en es digne. »

Depuis, j'ai beaucoup voyagé, me répétant sans cesse ces paroles; mais à chacun de mes retours je me sens attiré vers la vieille rue des Boulangers, et devant cette maison délabrée tout un hiver riant se déroule, me reportant chargé de violettes au Jardin des Plantes, pour en être chassé bientôt par les grimaces des singes goguenards.

CHAMPFLEURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1855.

L'histoire, dans son cours rapide, a des coïncidences et des spectacles singulièrement frappans : oui, frappans en vérité par ces mystérieuses combinaisons des choses dont ils sont l'expression. Au même instant, une guerre longue et acharnée se poursuit aux deux extrémités de l'Europe, soutenue en commun par les armes françaises et les armes britanniques, si souvent ennemies; la souveraine de l'Angleterre vient visiter la France au milieu de toutes les pompes royales, quelques années à peine après la république, sous le second empire; enfin une exposition de tous les produits du globe fait un moment de Paris le centre du monde des arts et de l'industrie. Les destinées de la civilisation livrées au sort des armes, le système général des alliances politiques subissant une épreuve décisive, le travail universel de l'homme se manifestant dans ses inventions et dans ses œuvres, — que faut-il de plus? Chacun de ces événemens, fût-il seul, suffirait pour fixer l'attention; la réunion de ces trois faits semble placer sous nos yeux comme une image unique et saisissante des transformations, des contrastes et des tendances de notre temps. Dans la crise qui s'agite aujourd'hui en Europe, c'est du reste, une chose à remarquer, la diplomatie s'efface presque complétement : il est trop tard ou trop tôt pour la diplomatie. Les négociations sont tout au plus le refuge de la politique allemande, qui ne peut pas même arriver à s'entendre sur la meilleure manière de ne rien faire. L'Autriche, bien qu'elle n'ait pas voulu prendre part à la lutte, refuse de se laisser considérer comme une puissance neutre; elle persiste à maintenir vis-à-vis de la Russie son attitude d'alliée de l'Occident, et à vouloir faire adopter par l'Allemagne tout entière les quatre garanties, dont elle a fait son symbole politique. En un mot, elle voudrait attirer la confédération germanique sur le terrain du traité du 2 décembre tel qu'elle l'interprète. C'est en quoi elle vient se heurter contre la résistance de la Prusse, qui ne veut pas même

d'une telle obligation, si peu compromettante de sa nature cependant. Quant aux états secondaires, ils continuent à pratiquer ce merveilleux système d'oscillation qui les fait incliner tantôt vers l'Autriche, tantôt vers la Prusse, et dont le dernier mot est l'inaction de l'Allemagne en présence d'une des plus grandes affaires du siècle et du monde.

L'intérêt n'est point là aujourd'hui, il est tout entier dans la guerre qui enveloppe la Russie de son feu. Dans l'espace de quelques jours, presque simultanément, la guerre s'est manifestée par deux actions sérieuses : le bombardement de Svéaborg, dans le golfe de Finlande, et le combat livré le 16 août en Crimée, sur la Tchernaïa. Le bombardement de Svéaborg a cela de particulier, qu'il est la première opération décisive tentée cette année dans les eaux du Nord en dehors du blocus, et cette opération a pu s'accomplir heureusement sans que les flottes alliées aient essuyé de pertes. Svéaborg, on ne l'ignore pas, est l'une des principales positions fortifiées de la Russie sur la côte de Finlande; elle est située sur sept îlots reliés l'un à l'autre et protégés par un ensemble de batteries formidables. La ville est peu importante par elle-même, mais c'est un des plus considérables arsenaux maritimes, et ses fortifications défendent les approches de la rade d'Helsingfors. C'est le 9 août que les escadres se sont présentées devant Svéaborg; elles ne pouvaient songer sérieusement à entamer les constructions granitiques qui forment la défense de la côte. Leur objet essentiel était de frapper la Russie dans un de ses grands établissemens maritimes, de détruire son arsenal, ses magasins, ses approvisionnemens, et le bombardement a eu cet effet en allumant un incendie qui a duré quarante-cinq heures, en déterminant des explosions qui ont dû entraîner des pertes considérables. Plus de vingt mille projectiles ont été lancés sur Svéaborg durant ce bombardement de trois jours. Ce qui paraît avoir eu les résultats les plus meurtriers, c'est une batterie française habilement placée à courte distance, sur l'îlot d'Abraham. Le commandant russe des côtes de Finlande, le général de Berg, cherche sans doute dans son rapport, qui a été publié, à atténuer le coup porté par les escadres alliées; il ne dissimule pas cependant quelques-unes des pertes les plus sensibles, l'explosion des magasins, les notables dommages causés à un vaisseau qui est sorti de l'affaire singulièrement criblé. L'attaque de Svéaborg aura eu surtout pour résultat de montrer ce que peuvent les bombardes et les chaloupes canonnières, dont il a été fait un habile usage, et il est possible que d'autres opérations se succèdent encore dans la Baltique avant que la saison ne vienne de nouveau mettre la Russie à l'abri derrière ses glaces d'hiver.

A ce succès de Svéaborg répondait presque au même instant, ainsi que nous le disions, un autre succès en Crimée, et ici c'était une véritable bataille, un second Inkerman, qui a eu le même dénoûment, si le combat s'est engagé dans des conditions moins terribles. La tentative, du reste, avait le même but, et tout indique que dans l'esprit des généraux russes elle avait le caractère d'un effort extrême et décisif. Il s'agissait de percer nos lignes de la Tchernaïa, de se frayer une route jusqu'à nos retranchemens et de dégager Sébastopol. C'est ce plan qui a échoué complétement devant l'intrépidité de nos soldats. Il est facile de se rendre compte de la position des

forces respectives. Depuis le mouvement opéré sur la Tchernaïa, quelques-unes des divisions françaises campent sur cette rivière au-dessus d'Inkerman, protégées par la rivière même et ayant pour seconde ligne de défense un canal de dérivation qui portait autrefois les eaux à Sébastopol. Plus haut sont les Piémontais, faisant face à Tchorgoun et aux coteaux du Chouliou. Plus haut encore, la cavalerie française se trouve dans la riche vallée de Baïdar. L'armée russe campe de l'autre côté de la rivière, sur les coteaux boisés où est située la ferme de Mackensie, et que nos soldats ont eu à traverser après la bataille de l'Alma pour se diriger sur Balaklava. La Tchernaïa est coupée par plusieurs ponts, dont l'un est celui de Traktir, desservant la route de Balaklava à Simphéropol. Le 16 août, au point du jour, les Russes, protégés par une brume épaisse, comme à Inkerman, ont débouché par les défilés qui aboutissent à la Tchernaïa, au nombre de cinquante ou soixante mille hommes, avec une cavalerie nombreuse et cent soixante pièces de canon. Au premier moment, les avant-postes sardes placés sur la rive droite ont dû se replier. Quelques-uns de nos postes cédaient également devant le nombre. Les Russes ont passé la rivière sur plusieurs points à la fois. Bientôt cependant l'offensive était reprise sur toute la ligne des armées alliées. Les Piémontais rejetaient vaillamment les Russes de l'autre côté de la rivière. Quant à notre armée, elle était principalement engagée au pont de Traktir, où était la lutte la plus chaude, et elle ne tardait point à repousser également l'ennemi. Trois heures de combat suffisaient pour contraindre les Russes à regagner l'autre rive de la Tchernaïa et à aller se placer sous la protection des batteries dont ils avaient hérissé les hauteurs. Nos soldats restaient victorieux après avoir combattu en nombre très inégal, et les Russes avaient plus de six mille hommes hors de combat.

Le résultat de cette bataille ne saurait être douteux. Les opérations du siége ne suivront pas moins leur cours méthodique et peut-être lent encore; mais l'issue est désormais certaine. Qu'on l'examine bien : les Russes s'étaient longuement préparés sans nul doute à ce mouvement offensif, ils avaient réuni toutes les forces dont ils pouvaient disposer : ils n'ont pu cependant mener au combat que cinquante ou soixante mille hommes, qui sont venus échouer contre des divisions très inférieures en nombre. S'ils n'ont pu réunir aujourd'hui de plus grandes forces, auront-ils ce pouvoir à mesure que l'hiver va venir? Et lors même qu'ils le pourraient, lors même qu'ils auraient une armée plus nombreuse en Crimée, auront-ils les ressources nécessaires d'approvisionnemens et de vivres? Par le fait, les armées alliées et l'armée russe se trouvent désormais dans une situation où tout doit favoriser les efforts de nos soldats, où tout au contraire doit contribuer à amortir la résistance des défenseurs de Sébastopol. La bataille livrée sur la Tchernaïa met en relief cette situation en manifestant l'impuissance de l'armée russe dans sa suprême tentative pour briser ce cercle où elle est enfermée par la force des choses autant que par l'héroïsme de nos soldats.

C'est donc sous le rayon de cette gloire nouvelle que la reine d'Angleterre est arrivée en France, faisant en quelque sorte de sa présence l'image vivante et palpable de cette alliance qui vient de signaler encore sa puissante action dans la Baltique et en Crimée. La reine Victoria venait pour la première fois

à Paris; elle a été reçue, ainsi qu'elle devait l'être, comme la souveraine aimée et respectée d'un peuple qui n'est pas seulement notre allié, qui a su faire vivre ensemble dans son histoire ses traditions et sa liberté. La reine d'Angleterre est restée dix jours à Paris, ou plutôt à Saint-Cloud, et rien n'a manqué à coup sûr pour faire de ce séjour un enchaînement de fêtes et de surprises. La souveraine anglaise a été reçue à l'Hôtel-de-Ville, à Versailles, où des bals lui ont été donnés; elle a visité l'exposition, les monumens de Paris, les Invalides, Saint-Germain, où repose Jacques II; elle a assisté à des revues, et elle a pu voir sur son passage plus de soldats que la Grande-Bretagne n'en compte dans toute son armée. Ces spectacles militaires l'ont suivie jusqu'à Boulogne, sur cette plage même d'où devait partir l'armée d'invasion d'Angleterre il y a un demi-siècle. Certes de tous les faits de notre temps, il n'en est point de plus extraordinaire que ce voyage de la reine Victoria, reçue à Paris par un successeur de Napoléon et traversant dans l'appareil de la souveraineté la place Vendôme, tout près de l'homme de bronze qui signa les décrets du blocus continental pour aller s'éteindre à Sainte-Hélène. Qu'on songe un instant à ce qu'il a fallu d'événemens, de retours de fortune et de révolutions pour que la reine Victoria pût s'agenouiller au tombeau de Jacques Stuart à Saint-Germain, et aller aux Invalides saluer dans la mort cette majesté que l'Angleterre ne reconnut jamais tant qu'elle fut debout! Il ne faut pas même remonter si haut : qu'on se souvienne des étranges émotions du peuple anglais il y a quelques années. Le duc de Wellington avant sa mort ne se couchait pas sans prédire une catastrophe imminente à son pays, s'il ne s'armait pas. Bientôt, l'empire renaissant en France, on battit le rappel de la milice, comme si la flotte du camp de Boulogne avait déjà paru dans la Manche. M. Cobden seul engageait des paris contre la crédulité de ses compatriotes.

Qu'a-t-il fallu pour dissiper ces nuages? Il a fallu la pression d'un intérêt supérieur, et l'alliance de la France et de l'Angleterre s'est trouvée nouée sans effort; elle a été cimentée par le sang versé en commun, elle vient de se manifester dans le voyage de la reine Victoria à Paris. C'est qu'en effet, en dépit de toutes les rivalités anciennes et à travers tous les changemens de régimes politiques, il y a des liens évidens entre les deux nations, et ces liens formés par une civilisation commune, l'ambition de la Russie n'a fait que les resserrer en leur donnant une force nouvelle. Ce qui arrivera par la suite, on ne peut guère le prévoir. Sans doute chacun des deux peuples conserve ses intérêts distincts à côté des intérêts communs. Ce qu'on peut dire pour le moment, c'est que l'alliance de la France et de l'Angleterre est le gage de la sécurité de l'Europe. Malgré tout, elle ne peut avoir qu'un caractère libéral; la nature même de la lutte engagée avec la Russie lui imprime ce caractère, et c'est ce qui fait qu'elle est une garantie pour les deux peuples. Pour peu qu'on jette les yeux sur l'état du monde d'ailleurs, il est facile de voir que l'alliance de l'Angleterre et de la France a toute sorte de raisons de se maintenir et de devenir durable; elle est presque une nécessité, dirons-nous. Ce n'est pas seulement la Russie qui est un danger pour l'Europe, c'est aussi cette puissance nouvelle qui remplit l'Amérique du bruit de ses usurpations et de ses envahissemens. Après tout, la politique des États-

Unis n'est point différente dans son principe de celle des tsars, et il y a même un fait à remarquer : depuis la guerre actuelle, les rapports de la Russie et des États-Unis ont pris un développement inaccoutumé. Il règne entre les gouvernemens une singulière activité de communications. Beaucoup d'hommes d'état américains ne cachent pas leurs sympathies pour la Russie. C'est que, comme nous le disions, entre ces deux peuples, à travers les contrastes de leur régime intérieur, il y a des analogies de principes et de tendances, exactement comme entre l'Angleterre et la France, vivant aujourd'hui dans des conditions politiques différentes, il y a le lien d'une intime solidarité morale; il y a la nécessité d'une défense commune en Orient, dans le Nouveau-Monde et sur les mers. La paix fût-elle conclue en ce moment avec la Russie, cette nécessité ne serait pas moins évidente, et le voyage de la reine Victoria à Paris n'aura point été inutile sans doute à ce rapprochement permanent et durable des deux grands peuples de l'Occident.

Ainsi donc la poursuite de la guerre, la visite de la reine d'Angleterre, c'est là ce qu'on peut appeler le côté politique de la situation actuelle. L'exposition de l'industrie et des beaux arts ne montre-t-elle pas aussi cette situation sous un de ses aspects les plus caractéristiques? Elle vient s'ajouter à cette étrange réunion d'événemens de l'heure présente, comme pour manifester la puissance active et féconde de la paix au milieu d'une guerre dont le terme ne s'aperçoit point encore. Ce n'est pas du premier coup que l'exposition de l'industrie est apparue dans son éclat et dans ses proportions. Lorsqu'elle fut inaugurée il y a quelques mois, on peut bien le dire, il régnait encore une assez grande confusion dans cette vaste enceinte encombrée de produits. Les drapeaux de tous les pays flottaient, quelque peu consternés, sur des monceaux de richesses à peine débarquées et à demi enfouies. Le jour s'est fait dans cette confusion, et on a pu avoir sous les yeux un des plus rares spectacles de la civilisation matérielle. On a pu contempler cette échelle merveilleuse de tous les produits, de toutes les œuvres, depuis l'humble bure jusqu'aux tissus les plus fins, depuis la brique jusqu'au marbre et au jaspe, l'or et le fer, le plus obscur minerai et le diamant le plus pur, des jouets d'enfant et les machines les plus puissantes. En un instant, on peut parcourir cette immense variété d'objets perfectionnés par le travail, et de même, en un instant, on peut aller d'une contrée à l'autre, comparant le génie et le caractère des peuples reflétés dans leur industrie. La France a naturellement la plus grande place dans la nef, et elle l'occupe avec honneur à coup sûr; la France est un peu partout. L'Angleterre est venue, elle aussi, soutenir sa vieille renommée de première nation industrielle. Outre tant d'autres produits sérieux, estimables et utiles, l'Allemagne expose de belles armées de plomb, sans doute pour compenser celles qu'elle ne met pas au service de la cause européenne; puis vous pouvez vous diriger vers la Suisse et ses montres, vers la Sardaigne et ses soies. A l'une des extrémités des galeries supérieures, vous vous trouvez tout à coup dans l'Inde anglaise ou en Turquie, dans l'Australie ou à Tunis. Une des plus curieuses expositions dans ce vaste ensemble est celle de l'Algérie, qui se trouve dans l'annexe au bord de la Seine. Elle est remarquable, non sans doute au point de vue industriel, mais par les produits naturels, par le blé, le maïs, le riz, les fruits, les bois. Que

la colonisation se développe sur ce sol désormais conquis, et ce sera certes une des plus magnifiques possessions où la France aura eu l'honneur de porter la civilisation!

On ne saurait le méconnaître, cette exposition est un résumé merveilleux de tous les progrès du travail humain; elle réunit les œuvres les plus puissantes ou les plus ingénieuses de l'industrie. Il est cependant un double sentiment qui s'éveille en présence de ce spectacle si varié. L'industrie, en perfectionnant ses méthodes, est arrivée à créer dans tous les genres des objets plus brillans, qu'un prix inférieur met à la portée de toutes les fortunes : elle satisfait à des besoins de luxe par un certain éclat extérieur; mais la solidité répond-elle toujours à l'apparence? En un mot, n'y a-t-il pas une diminution sensible de la qualité propre et intrinsèque? Peut-être, en approfondissant cette question, trouverait-on que l'industrie est tout simplement en ceci la fille de notre temps. Il y a une autre chose qui effraie presque, c'est le développement de ce qu'on pourrait appeler la civilisation mécanique. Plus on va, plus l'action de l'homme disparaît dans le travail. Dans cette exposition, il y a des machines pour confectionner des chemises ou des chaussures; il y a des machines qui jouent des airs de musique, il y a même une machine qui calcule et fait les opérations arithmétiques les plus compliquées; il y en a aussi pour faire des enveloppes de lettres instantanément. Ce que toutes ces œuvres mécaniques représentent d'efforts, d'invention, de génie même, il serait difficile de le dire. N'est-il point à craindre toutefois que ce développement immense du génie mécanique ne finisse par paralyser l'action personnelle de l'homme, par effacer son originalité, et que cette influence ne s'étende à ses idées, à son esprit, à sa manière d'entendre les choses morales et intellectuelles?

Que le génie des inventions matérielles se développe, soit : c'est un penchant de notre temps; mais c'est un motif de plus pour fortifier les influences d'une autre nature, pour raviver sans cesse l'instinct des obligations et des devoirs dans la vie pratique, le goût de l'étude et les notions de l'idéal dans la vie de l'intelligence. Quel est le moyen de raviver ces notions, ces goûts et ces instincts quand ils faiblissent? C'est là une question délicate et complexe qui semble se poser naturellement dans ces séances annuelles où l'Académie française décerne ses prix à l'histoire, à l'éloquence, à la poésie, à la vertu. Hier encore cette solennité se renouvelait à l'Institut. Ces séances académiques ont toujours un intérêt assuré : c'est celui de la parole de M. Villemain, qui fait de ses rapports sur les ouvrages couronnés une sorte de revue substantielle et pénétrante de mille points d'histoire et de littérature. Les questions difficiles, M. Villemain ne les redoute pas, il les traite avec cet art d'un maître éprouvé de l'éloquence; il sème les aperçus et les jugemens savans ou ingénieux. Son analyse des œuvres de l'esprit s'anime et se colore. Ainsi il s'est retrouvé dans son dernier discours. Le sujet du prix d'éloquence à décerner cette année était un éloge du duc de Saint-Simon, ce Tacite familier des cours, et le prix a été partagé entre deux concurrens, M. Eugène Poitou et M. Lefèvre-Pontalis. Quant aux prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, ils ont été répartis entre les *Études sur l'Histoire du gouvernement représentatif* de M. de Carné, un livre sur

l'Empire chinois de M. l'abbé Huc et les *Histoires poétiques* de M. Brizeux. On ne saurait répondre que ces ouvrages soient réellement les plus utiles aux mœurs; l'un d'eux du moins, le livre de M. de Carné, sert à rectifier bien des idées sur les diverses époques révolutionnaires, et en montrant comment les malheurs et les catastrophes naissent des fautes des hommes, non d'une aveugle fatalité, l'auteur a replacé la morale dans l'histoire. L'Académie a une autre classe de lauréats qui certes ne sont pas les moins dignes d'estime. Ceux-là n'ont aucune prétention à l'esprit; ils mènent une vie obscure et dévouée, ils accomplissent sans s'en douter des sacrifices héroïques, et un jour aussi sans s'en douter ils reçoivent une récompense académique. C'est M. de Noailles qui était chargé cette année du rapport sur les prix de vertu, et il a rempli sa tâche avec élévation, avec une sympathie réelle pour les classes populaires, en montrant le devoir également obligatoire dans toutes les sphères sociales, et en étendant son regard jusqu'à cette armée de Crimée, moins glorieuse peut-être encore par son intrépidité et son héroïsme que par sa stoïque abnégation, sa mâle vertu militaire et sa discipline toujours intacte.

Qu'on observe le monde contemporain dans ce domaine varié des événemens et des mœurs, de la philosophie et de la littérature, il y a un problème qu'on ne peut éluder : c'est celui de l'influence réelle de la révolution, des destinées de la société moderne, de ses forces nouvelles, de ses faiblesses et de ses épreuves. Ce problème, M. de Carné l'a sondé, en le suivant à travers l'histoire politique, dans ces *Études* que l'Académie a couronnées comme une œuvre de recherche impartiale et élevée. Un autre écrivain, M. d'Esparbès de Lussan, l'interroge à son tour dans un résumé plus général et plus succinct sur *la France et la Révolution de* 1789. C'est là en effet l'inévitable point de départ : non pas que tout commence à cette date, ainsi que le répètent les sophistes à courte vue, mais du moins tout recommence dans la mesure créée par un esprit nouveau. C'est le *sæclorum nascitur ordo* du poète. Ce qui sortira de cet ordre nouveau, c'est la question de notre temps, qui n'a pu même encore arriver à assurer sa conscience sur les principes qu'il a embrassés. Quelle est la vraie nature de ces principes? quelles sont leurs conséquences et leurs applications légitimes? Dans quelles conditions placent-ils la société contemporaine? Ce sont là des solutions livrées le plus souvent au souffle variable des événemens. L'opinion elle-même passe alternativement par toutes les phases de l'espoir et du doute, de l'enthousiasme et du découragement. Si notre temps s'est arrêté d'ailleurs à tant d'interprétations et à tant d'essais divers, n'est-ce point parce qu'on n'est pas parvenu à se faire une idée exacte de cette révolution accomplie à la fin du siècle dernier, à démêler le vrai et le faux dans cet assemblage de tant de choses contraires? Le dernier mot de cette révolution, l'auteur n'hésite point à le dire, c'est l'établissement d'un régime mixte ou modéré fondé sur une liberté sensée, sur une juste égalité civile compatible avec toutes les distinctions du mérite, de l'intelligence ou des souvenirs traditionnels noblement recueillis. C'est là ce qui survit, ce qui surnage à travers toutes les expériences et tous les naufrages, et c'est là ce qui a toujours à combattre contre les excès les plus contraires. Dégager le véritable idéal social et politique de

la France, montrer les déviations d'où est né le triste enchaînement des fatalités révolutionnaires, écarter les dangers chimériques qui s'attachent, soit à des invasions intérieures, soit à des coalitions étrangères, rechercher les bases solides d'un ordre libéral et conservateur, c'est là ce que fait M. d'Esparbès de Lussan dans son livre sur *la France et la Révolution de* 1789. On pourrait sans doute approfondir davantage. Le côté à signaler dans l'ouvrage de M. de Lussan, c'est le mouvement d'idées qu'il exprime. Rattaché évidemment à des opinions et à des traditions monarchiques, l'auteur entre dans cette étude des problèmes contemporains avec un esprit libre et éclairé, jugeant sans passion, démêlant sans parti pris le bien et le mal dans la révolution. S'il est en effet un moyen de tirer quelque fruit des agitations qui remplissent notre siècle, n'est-ce point de se dégager de toute partialité, d'observer et de faire son choix par un discernement supérieur? Au milieu de l'indécision et du trouble des esprits, c'est de cette étude impartiale et sévère que peut renaître une conviction nouvelle. Les hommes de notre temps commencent à s'éloigner assez de la révolution pour en décliner les solidarités et les excès; ils ont le droit de la contraindre à être un progrès et non une destruction.

La vie politique se présente sous bien des aspects. Malheureusement, lorsqu'un pays est entré dans une fausse voie, il lui est difficile d'en sortir. Les fautes se succèdent, le désordre devient une sorte d'état normal. On sait quel rôle a joué la Grèce l'année dernière au moment où s'engageait la guerre d'Orient. Les puissances occidentales ont été conduites à intervenir pour ramener le gouvernement hellénique à une appréciation plus exacte de sa position et de ses devoirs, et la Grèce a été obligée de se résigner à ne point conquérir l'empire d'Orient. Un cabinet où entraient M. Mavrocordato et le général Kalergi prenait la place d'un ministère qui pactisait avec les insurgés de l'Épire et de la Thessalie. Depuis cette époque cependant, malgré les efforts du nouveau cabinet, l'état intérieur du royaume hellénique ne s'est guère amélioré. D'abord, le gouvernement qui se formait précisément pour donner satisfaction aux puissances occidentales ne pouvait empêcher que beaucoup de fonctionnaires ne restassent au fond favorables à toute tentative insurrectionnelle, et que ces mêmes dispositions ne se retrouvassent à la cour, si ce n'est dans l'esprit du roi Othon et de la reine. De là des difficultés incessantes. L'insurrection n'existe plus, il est vrai, mais elle s'est tournée en désordre et en brigandage, au point que récemment encore, à peu de distance d'Athènes, le préfet de police lui-même était arrêté. Ce n'est point là pourtant aujourd'hui l'incident politique le plus grave de la vie de la Grèce. Il s'est produit, il y a quelque temps, un fait dont il est difficile de pressentir les conséquences. La reine, assure-t-on, faisait notifier à une personne de ne plus se présenter à la cour, parce qu'elle était en relations avec le ministre de la guerre, le général Kalergi. Celui-ci s'en plaignit dans une lettre qui rappelait des souvenirs désagréables à la reine. Le pis est que cette lettre fut publiée quelques jours après dans un journal français. Le roi paraît alors s'être adressé aux ministres des puissances allemandes pour se débarrasser du général Kalergi. Ceux-ci en effet, dit-on, firent une démarche auprès de M. Mavrocordato,

en même temps que le général Kalergi recevait la défense de paraître au palais; mais le général n'a point donné la démission qui lui était demandée, et s'il n'est point reçu au palais, il est resté ministre jusqu'ici. On voit que c'est une affaire fort compliquée, et elle l'est d'autant plus que l'irritation du roi et de la reine contre le général Kalergi naît probablement du ressentiment de ce qui est arrivé l'an dernier. Une première question à se faire serait de savoir comment la lettre du ministre de la guerre a été publiée. Bien qu'on ne puisse rien affirmer à ce sujet, on est porté à croire cependant que ce sont les partisans de la Russie qui ont cherché à rendre impossible la présence du général Kalergi au ministère. Maintenant quel sera le dénouement de cet imbroglio? Si le cabinet actuel quitte le pouvoir, il serait remplacé, dit-on, par M. Christidès; mais d'un autre côté il y a eu d'assez vives mésintelligences entre M. Christidès et le ministre d'Angleterre, de telle sorte qu'on ne sortirait d'une difficulté que pour tomber dans une autre complication. Le malheur dans tout cela, c'est que le roi n'ait pas complétement accepté la position qui lui a été faite par les événemens, et qu'il ne se soit pas résolu sincèrement à rester désormais dans une stricte neutralité. S'il eût agi ainsi, toutes les difficultés se fussent aplanies, et la Grèce serait rentrée dans une voie régulière, où elle aurait pu s'occuper utilement de ses intérêts et de ses progrès intérieurs.

Ce n'est point en Grèce seulement que la guerre soulevée par la Russie a le triste privilége de créer une situation difficile à des gouvernemens qui ne savent pas faire le choix d'une juste et sage politique. Nous parlions récemment des Deux-Siciles et des singulières dispositions qui paraissent dominer le cabinet napolitain. Il est fort à craindre que les relations du roi de Naples avec les deux puissances occidentales ne finissent par prendre un caractère assez sérieux. Soit imprudence, soit préméditation, les autorités napolitaines ne cessent d'aller au-devant des complications. Récemment encore, le préfet de police interdisait à une personne d'un haut rang de recevoir un secrétaire de la légation britannique. Vers le même temps, à Messine, le gouverneur se refusait de faire répondre par une salve de convenance à une salve tirée par un bâtiment français. Le résultat de toutes ces petites difficultés, c'est que les cabinets de Londres et de Paris paraissent devoir poser nettement la question au gouvernement napolitain et le mettre en demeure de se prononcer. Il n'y a point, nous en sommes convaincus, de la part des puissances occidentales la moindre intention de conquérir un trône pour un prétendant quelconque. L'Angleterre et la France veulent tout simplement savoir si le roi de Naples est leur allié, bien que restant neutre, ou s'il est l'allié de la Russie contre l'Europe.

Franchissons maintenant l'Océan-Atlantique. Comme l'Europe, l'Amérique s'agite et a sa part de luttes, de conflits et de problèmes; elle a même aussi ses grandes questions d'équilibre sur lesquelles l'attention du monde se portera quelque jour, et qui naissent de la juxtaposition de races inégales en force, en puissance et en richesse. Autant l'une de ces races marche audacieusement dans la voie de toutes les conquêtes, autant l'autre est tristement occupée à se déchirer et à s'amoindrir : c'est là l'histoire des États-Unis et des contrées de l'Amérique du Sud. Les États-Unis offrent cela de curieux, que

tout se mêle dans leur existence, les faits les plus incohérens et une étrange persistance de vues, le désordre et le travail. C'est moins la vie régulière d'une société constituée qu'un mouvement confus au sein duquel se détachent deux ou trois formidables questions. Il s'agit de savoir ce que deviendra ce terrible problème de l'esclavage qui divise les états du nord et les états du sud, comment arriveront à se fondre et à s'organiser toutes ces émigrations attirées par l'appât d'une existence nouvelle et de la fortune, quelle influence exerceront sur les destinées de l'Union ces tendances envahissantes qui dominent de plus en plus l'esprit *yankee*. Ce qui se passe en ce moment même aux États-Unis se rattache à quelques-unes de ces questions, et sert à mettre à nu la réalité de cette vie américaine, qu'on ne représente souvent que sous ses aspects merveilleux. Il s'est formé, comme on sait, un parti assez nouveau, celui des *know-nothings*. Quand nous disons que c'est un parti nouveau, il l'est moins par les idées que par le nom : les *know-nothings* s'appelaient autrefois les Américains natifs. Sous ces divers noms, c'est le parti qui se dit américain par excellence, et qui est né d'une certaine réaction contre l'élément étranger, dont il prétend diminuer l'influence dans le maniement des affaires nationales; en un mot, c'est une lutte ouverte entre l'esprit américain natif et l'esprit des populations étrangères, dont l'immixtion croissante peut arriver à changer complétement les conditions morales et politiques de l'Union.

Les *know-nothings* ont montré une singulière activité; ils ont tenu, il y a quelques mois, une convention à Philadelphie; ils ont cherché à recruter des adhérens de toutes les façons, louvoyant entre tous les autres partis, transigeant avec tous les intérêts locaux, avec le nord et avec le sud, avec les partisans de l'esclavage et avec les abolitionistes. Cette campagne se faisait surtout en vue de la prochaine élection présidentielle. Les *know-nothings* ont trouvé une occasion plus immédiate d'essayer leurs forces, c'est celle de diverses élections qui viennent d'avoir lieu dans les états. A vrai dire, les *know-nothings* ne semblent pas jusqu'ici gagner beaucoup de terrain. Dans la Caroline du nord, ils ont fait passer trois candidats seulement sur huit nominations de membres de la chambre des représentans dans le congrès fédéral. Dans le Tennessee, le gouverneur nommé appartient au parti démocrate. Les élections de l'Alabama sont dans le même sens. Les *know-nothings* ont réussi plus complétement dans le Kentucky; mais leur succès a été le signal des plus étranges scènes de violence à Louisville. Le Kentucky est l'un des états où se portent de préférence les émigrans; la population de Louisville notamment se compose en partie d'Allemands et d'Irlandais; la lutte a dû être d'autant plus vive. L'émeute de Louisville est née peut-être de la prétention émise par les *know-nothings* de voter avant les étrangers, prétention qu'ils ont voulu soutenir par la force. Toujours est-il que le jour de l'élection, le 6 août, des groupes d'Irlandais ont parcouru la ville en faisant feu sur des Américains; les fenêtres des maisons allemandes laissaient échapper une grêle de balles. Les Américains se sont réunis de leur côté, et une mêlée sanglante s'est engagée sur divers points. On a mis le feu à des maisons où s'étaient réfugiés les Irlandais, et parmi ceux-ci les uns ont été fusillés, d'autres faits prisonniers; il y en a qui ont

été pendus sur l'heure. L'exaspération était extrême entre les combattans, et il n'est point impossible que la lutte ne se soit renouvelée avec plus de violence depuis ces premières collisions.

Ces scènes terribles ne révèlent-elles pas tout un côté de la vie américaine? Ne montrent-elles pas sous son vrai jour cette société qui n'est qu'un chaos puissant, une arène immense où tout est livré à l'énergie individuelle, soit qu'elle fasse le coup de fusil dans la rue, soit qu'elle aille défricher le sol dans l'ouest, soit encore qu'elle se tourne vers les conquêtes extérieures? Quant à ces tendances envahissantes qui sont aussi un des traits du caractère américain actuel, elles ne font que s'accuser chaque jour davantage. Les Américains ont du reste une doctrine fort commode; ils tirent des conditions du régime populaire sous lequel ils vivent les conséquences les plus imprévues. Selon eux, il est des entreprises qui peuvent être aujourd'hui illégitimes tant qu'elles n'ont pas la sanction de l'instinct national; le jour où l'Union y trouvera son intérêt et où elles seront ratifiées par la volonté populaire, elles deviendront légitimes, et le gouvernement sera tenu de se conformer à cette volonté. M. Soulé, on s'en souvient, ne raisonnait pas autrement dans son rapport sur les conférences d'Ostende au sujet de Cuba. Il plaçait l'Espagne entre une somme d'argent et la menace d'une tentative de vive force, en ajoutant que, si l'argent était refusé, les États-Unis seraient justifiés par toutes les lois divines et humaines, parce qu'il était de leur intérêt d'avoir Cuba. Avec cela, les aventuriers américains peuvent se répandre sur tous les points du nouveau continent. Récemment encore on a vu l'Amérique centrale envahie tout à coup par une bande aux ordres du capitaine Walker, le même qui l'an dernier allait s'établir un instant dans la Basse-Californie. Walker, il est vrai, n'a point été heureux, il a été battu dans une rencontre avec les troupes de Nicaragua; mais il est sur le point, dit-on, de se remettre en campagne, et d'un autre côté une seconde expédition vient de se diriger sur le même point : c'est celle du colonel Kinney. Après avoir été contrarié une première fois dans son entreprise par un naufrage, le colonel Kinney paraît être parvenu à débarquer à Greytown; il se présente en colonisateur, il veut même coloniser sans l'aveu du gouvernement local. Reste à savoir ce qui sortira d'un conflit inévitable. Au surplus, il en est ainsi sur tous les points; mais nulle part peut-être ce système de domination et d'envahissement, qui semble constituer toute la politique de l'Union, ne se dessine d'une façon plus menaçante que du côté du Mexique.

Ici malheureusement tout favorise les projets d'usurpation. Ce n'est point assurément le Mexique, bien qu'il soit la première barrière élevée devant les États-Unis, ce n'est point le Mexique qui peut opposer un obstacle à l'ambition américaine : il ne peut lui opposer que son anarchie. Depuis plus d'un an, en effet, le Mexique est en pleine insurrection. Les premiers soulèvemens datent de dix-huit mois déjà; ils commençaient dans le sud, à Acapulco, dans l'état de Guerrero, sous le commandement du général Alvarez, et ils n'ont cessé de s'étendre peu à peu. Les insurgés se sont même approchés de Mexico en certains momens, et dans ces derniers mois la révolution semble avoir gagné Monterey, San-Luis de Potosi, Tamaulipas, tandis que des aventuriers américains réunis à Brownsville, sur le Rio-Grande, se préparaient à

venir en aide aux insurgés mexicains. Il serait difficile sans doute de démêler les élémens véritables de cette vaste insurrection. Au fond, c'est l'anarchie d'un peuple inhabile à vivre. Il y a les mécontentemens provoqués par le gouvernement dictatorial du général Santa-Anna; il y a cette révolte permanente de la race indienne contre la race espagnole. Une portion du bas clergé, froissée par une réforme qui l'atteint dans ses intérêts, n'est point même complétement étrangère, dit-on, à ces mouvemens. Au milieu de tous ces dangers qui ne font que s'accroître, qu'a fait le général Santa-Anna? Il a envoyé périodiquement des corps d'armée sur les points les plus menacés, il a marché lui-même à diverses reprises contre les insurgés, puis il rentrait bientôt à Mexico en triomphateur, au milieu des ovations, ce qui n'empêchait pas la révolution de suivre son cours. Le général Santa-Anna, menacé par la révolte armée, a essayé d'un autre remède pour conjurer les mécontentemens. Il y a quelques mois déjà, il se montrait préoccupé de consulter le vœu populaire. Il chargeait donc le conseil d'état de préparer un projet de vote à soumettre au peuple. Le vote portait sur ces deux points : le président actuel de la république devait-il continuer d'exercer le pouvoir suprême avec les facultés extraordinaires qui lui ont été accordées? Au cas où il ne continuerait pas à exercer le pouvoir, à qui devrait-il le remettre? — La réponse, on le pense, fut à peu près unanime en faveur de Santa-Anna, d'autant plus qu'on ne se fût pas hasardé à voter autrement.

Cette unanime manifestation du scrutin populaire n'était point de nature à donner au gouvernement une grande force réelle, et les progrès de la révolution ont conduit le général Santa-Anna à faire un pas de plus. Le dictateur mexicain a de nouveau convoqué tout récemment le conseil d'état, et une fois encore il l'a chargé d'examiner si le moment était venu de donner une constitution au Mexique, quelle serait l'autorité qui devrait donner cette loi fondamentale, quelle forme politique il faudrait adopter. Le conseil d'état a répondu que le Mexique avait en effet besoin d'une constitution, que le général Santa-Anna avait les pouvoirs suffisans pour la faire, et que dans tous les cas il pourrait se faire aider dans cette œuvre importante par des délégués des départemens. On peut douter que ces expédiens soient très efficaces. Le danger du gouvernement mexicain ne naît pas de l'absence d'une constitution, il vient de ce que toutes les populations sont démoralisées, de ce que le mécontentement gagne l'armée elle-même, de ce que le trésor est parfaitement vide, sans qu'il y ait aucun moyen de pourvoir aux nécessités les plus urgentes. Il n'y a qu'une chance favorable pour le général Santa-Anna, c'est que l'insurrection actuelle n'a aucun chef de quelque influence dans le pays, et c'est ce qui fait que cette révolution se prolonge sans se laisser vaincre et sans triompher à son tour. Pour comble, et comme s'il n'y avait point assez de cette anarchie intérieure, les Américains interviennent à leur tour, et le Mexique est menacé d'une rupture avec les États-Unis. Le cabinet de Mexico a expulsé de son territoire deux Américains, dont l'un est M. Soulé en personne, l'ancien représentant de l'Union à Madrid; il se fonde sur les connivences des Américains avec l'insurrection et sur les intrigues présumées de M. Soulé. Le ministre des États-Unis à Mexico a protesté contre cette expulsion et en a référé à son gouvernement, tandis que le général Santa-Anna expédiait un ambassadeur à Washington. Quelque grave que

paraisse cette difficulté, il ne serait point impossible cependant que le gouvernement américain évitât de pousser les choses à l'extrême, d'autant plus que son ambition est mieux servie par l'anarchie intérieure de la république mexicaine que par tout ce qu'il pourrait faire. C'est un étrange sentiment qui commence à percer aux États-Unis. On trouve que ce n'est point la peine de faire la guerre ou de négocier des cessions de territoires à prix d'argent pour avoir lambeau par lambeau cette malheureuse contrée qui se livre d'elle-même.

CH. DE MAZADE.

SCIENCES.

DE LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DU GLOBE TERRESTRE ET DES TREMBLEMENS DE TERRE.

Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.
Faire connaître ce qui est caché dans les profondeurs de la terre.
(VIRGILE.)

L'homme, qui se donne le titre fastueux de souverain de la nature, n'a point encore pris possession de son empire prétendu. Il respire en rampant à la surface de la terre, suivant l'expression d'Homère; il est confiné dans les régions inférieures de l'atmosphère, et s'il tente de s'élever de quelques milliers de mètres, l'air lui manque et le froid l'arrête. A ne considérer que la région qui lui est accessible, il n'a pas encore occupé, pas même exploré tous les pays où sa race pourrait foisonner dans l'abondance des produits animaux et végétaux du sol et de la mer. Les cinquante millions d'habitans de l'Amérique sont d'une date toute récente, provenant des populations européennes, et principalement de la race espagnole et de la race anglaise. Que dire de l'Australie, de la Californie et de quelques autres points du globe où l'homme s'acclimate et se développe? La géographie, dont le nom indique une science ayant pour objet la description ou le tableau de la terre, est encore loin d'être complète. La météorologie s'élève un peu plus haut, elle a pris pour domaine tout cet océan aérien qu'on appelle l'atmosphère, et qui entoure de ses flots sans rivages et la terre et les mers, qu'il recouvre sur une profondeur d'environ soixante kilomètres. Par-delà, en s'élevant encore, l'astronomie *quitte la terre,* suivant la belle expression d'Aristote, et atteint, par l'observation et par l'œil *divin de la pensée,* les limites du monde perceptible à nos sens.

Autant le génie de l'homme s'est montré actif pour monter de plus en plus dans le théâtre des contemplations accessibles aux sciences d'observation, autant il semble avoir dédaigné la connaissance de la nature du sol qui le porte, et auquel il est cloué à perpétuité, on peut le dire, car les rares ascensions des pics neigeux de l'ancien monde, les expéditions aéronautiques, encore moins fréquentes, ne sont pas même pour la race humaine ce que sont pour les habitans des mers le vol de certains poissons qui ne s'élèvent quelques instans en l'air que pour retomber lourdement au sein

de l'élément qu'ils ont abandonné contre les lois de la nature. C'est une science très récente que celle qui a recueilli tous les documens que pouvait fournir sur la constitution intérieure de la terre la contemplation des montagnes, ou des couches du sol soulevées par les catastrophes successives qui ont changé l'aspect et les populations du globe ainsi que sa météorologie. Les mines profondes où l'énergie de l'homme activée par l'intérêt était allée chercher le charbon, le fer, le sel, tous les produits métalliques et plastiques, ont fourni de précieuses données sur la chaleur croissante de la masse terrestre à mesure qu'on s'enfonce de plus en plus, et sur la stratification des couches successives. En même temps il a été permis à la science de l'organisation de faire revivre de leurs débris et de leurs restes ensevelis dans les terrains des diverses époques les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les coquillages, les arbres et les plantes d'une nature éteinte aujourd'hui, ou subsistant encore dans des espèces analogues. Mais au-dessous de ces couches, accessibles dans une profondeur comparativement fort petite, qu'y a-t-il? De quels matériaux ce globe est-il formé? Avons-nous quelques communications avec cet intérieur inconnu de notre planète? Les terrains et les roches qui constituent notre sol à ciel découvert et le fond de nos mers descendent-ils jusqu'au centre du globe pour former une masse solide et compacte, ou bien y a-t-il au-dessous de l'écorce solide une masse fluide et fondue de chaleur qui porte les continens et le fond des océans, comme un lac ou une mer glacée porte la couche de glace ou les glaçons séparés et brisés qui flottent au-dessus? Bien plus, ne serait-il pas possible que le noyau central de la terre consistât en une matière incandescente élastique, quoique très condensée, réagissant de bas en haut contre les terrains solides qu'elle porte, et toujours prête à s'échapper dès que certaines causes mécaniques amèneraient dans l'enveloppe supérieure des fentes, des ouvertures, des dislocations qui lui livreraient passage?

Telles sont les questions que, depuis un demi-siècle à peine, une science encore au berceau, la géologie, est parvenue à poser nettement. Avant de procéder à des recherches fructueuses, l'esprit humain a besoin de savoir ce qu'il doit rechercher. C'est un adage confirmé par l'expérience, qu'une question bien posée est plus qu'à moitié résolue. C'est un grand progrès pour la science de pouvoir formuler ce qu'on ne sait pas. Pour fixer les idées, je commencerai par établir que tous les corps de la nature se montrent à nous sous l'un des trois états suivans : solide, liquide, ou fluide élastique. Le premier état est bien connu, — les roches, les terrains, le bois, la pierre, le fer, enfin tous les corps durs vivans ou inorganiques nous en offrent des exemples. L'état liquide n'est pas moins connu : les océans qui recouvrent la plus grande partie de la terre d'une eau salée, — les fleuves, les lacs, les sources, les ruisseaux,— enfin divers produits moins répandus dans la nature, comme le mercure, l'huile, le sang et les fluides animaux, le vin, l'alcool, l'éther, toutes ces substances sont des types ou des exemples de l'état fluide. Quant au troisième état, l'état de fluidité élastique, nous en avons des types dans l'air que nous respirons, dans le gaz d'éclairage, dans le gaz hydrogène, dont on se sert pour remplir les aérostats, et enfin dans le gaz plus lourd qui, au fond de la célèbre grotte du Chien, près de Naples, et en mille autres endroits du globe, asphyxie les animaux qui s'y trouvent plongés. La vapeur

d'eau est encore un fluide élastique ou gaz que développe la chaleur, et dont l'irrésistible énergie unit, chose rare dans les moteurs, la vitesse à la force.

Tous ces fluides élastiques, ces gaz, sont caractérisés par une légèreté telle qu'étant enfermés dans des vases de grande capacité, ils n'en augmentent que très peu le poids. Ils sont donc peu compactes, peu condensés, ou, pour parler le langage précis de la physique, ils ont un poids spécifique fort petit. Ce serait néanmoins une grande erreur de croire que la légèreté fût un attribut constant de l'état élastique. En renfermant des liquides dans des enveloppes de fer ou dans d'épais tubes de verre, et en les chauffant fortement, au risque des plus dangereuses explosions, M. Cagniard de la Tour, membre de l'Institut, est parvenu à les gazéifier dans un petit volume, et leur a donné ainsi une grande compacité, jointe à une élasticité formidable. L'eau, l'alcool, l'éther, ont subi cette étonnante modification, et si l'on imagine les matières terrestres ainsi gazéifiées par le feu central du globe, on n'aura aucune répugnance à imaginer que de tels fluides joignent à un poids égal à cinq ou six fois le poids de l'eau une force élastique suffisante pour porter le poids des couches terrestres, de la surface jusqu'au centre.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit, dans la *Revue* (1), de l'origine astronomique de la terre. La cosmogonie mécanique de Laplace nous montre la terre et les planètes se conglomérant à l'état de fluidité élastique, formant des masses arrondies qui tournent sur elles-mêmes et conservent dans leur intérieur le feu qu'elles tenaient de leur origine solaire. Buffon avait imaginé aussi une terre fluide de feu en supposant qu'une comète avait détaché par son choc une petite partie de la matière solaire, mais il ne donnait à cette matière détachée du soleil que la fluidité liquide ordinaire des matières fondues, et de plus il admettait que depuis les âges anciens la terre avait eu le temps de se refroidir jusqu'au centre et de se solidifier. Or c'est ce que contredisent tous les faits de la science moderne. La théorie de Laplace est donc une grande induction vers cette vérité constatée d'ailleurs, que la terre est fluide.

Ce qui manque presque toujours aux idées scientifiques, c'est l'intérêt actuel. Les lois de la nature sont tellement fixes, qu'il importe peu de savoir aujourd'hui ou demain tel ou tel résultat des sciences d'observation. L'astronomie et la météorologie, par leurs phénomènes de chaque année ou de chaque saison, soit prévus, soit fortuits, offrent un peu plus de ce qu'on appelle aujourd'hui *actualité;* mais quand on n'a rien à espérer ou à craindre des phénomènes de la nature, on s'en met rarement en peine. Le sujet que nous traitons ici est devenu intéressant pour le public par la circonstance du tremblement de terre récent qui s'est fait sentir en Suisse et dans quelques localités de la France (2). Lorsqu'une circonstance imprévue amène l'attention publique sur un fait ou une catastrophe physique, bien des personnes s'adressent à ceux qu'elles croient pouvoir leur donner des nouvelles de ce pays inconnu grâce à notre éducation ou à notre nature, et que l'on nomme la science. Alors on croit aveuglément celui qu'on interroge, on lui demande des oracles, et non des démonstrations. Il n'en est plus de même

(1) Voyez la livraison du 15 mai 1855.

(2) Voyez, sur *les Tremblemens de terre,* la livraison du 15 août dernier.

toutefois dans la circonstance présente : chacun est convaincu que la terre est solide et inébranlable, que le terrain est froid et humide, qu'en creusant des puits profonds ou des mines on trouve de l'eau et non du feu. Aussi, au moment où l'on énonce les conclusions modernes de la science relativement au feu central, à la mobilité des continens, qui flottent sur un noyau incandescent, un cri d'incrédulité s'échappe-t-il de toutes les bouches. — Monsieur, je ne croirai jamais que des terrains, des roches dures puissent flotter sur quelque chose de mou et de fondu. — Monsieur, d'après votre système, il n'y aurait qu'à creuser un puits assez profond pour y puiser de la chaleur : ce serait fort utile, mais c'est parfaitement inadmissible. — Et puis, pourquoi la terre ne tremble-t-elle pas tous les jours, si elle porte sur un noyau liquide? — Pourquoi le feu central ne nous arrive-t-il pas à la surface du globe comme l'eau d'un lac arrive à la surface quand les glaçons viennent à se casser? Faites donc attention que nous sentirions sous nos pieds cette grande chaleur centrale que vous admettez, et que les glaces des pôles et celles des glaciers de la Suisse seraient bien vite fondues. — Suivant vos idées, un trou profond dans la terre, une cassure entre les roches disloquées des terrains accidentés deviendraient une véritable marmite dont le fond serait comme sur le feu, et qui, étant remplie d'eau par les sources souterraines, fournirait de l'eau bouillante par son trop-plein. Il suffirait ainsi de creuser une galerie profonde pour y avoir la chaleur de l'été! Comment expliquez-vous d'ailleurs les volcans avec votre feu central? Si ce feu naturel fondait l'écorce qui fait notre continent, nous serions brûlés misérablement, nous et tous les objets qui nous environnent. — Puis viennent les questions : Y aura-t-il bientôt des tremblemens de terre? En quelle saison arrivent-ils? Peut-on les prévoir, s'en garantir, etc.? Sans m'astreindre à suivre les questionneurs dans leurs exigences, voici des réponses catégoriques à toutes ces demandes.

D'abord il est important d'arriver à la fluidité centrale de la terre autrement que par des inductions théoriques. Si grande que soit l'autorité de Laplace, nous sommes loin des temps et des idées des pythagoriciens, qui se contentaient de l'αὐτος ἐφα, *le maître l'a dit.*

Or, dès qu'on s'enfonce dans la terre d'environ 31 mètres, on trouve la couche inférieure plus chaude d'un degré, en sorte qu'à une profondeur assez petite comparativement aux dimensions de la planète, tout doit se trouver en fusion, surtout si l'on considère que tous les matériaux dont nous pouvons supposer que l'intérieur du globe est composé, — comme les laves, les porphyres, les trachites, les pierres cornéennes, les amphiboles et tout ce que rejettent les volcans, — sont des substances bien plus fusibles que le granit, les cailloux, les roches aluminiennes, tout ce qui enfin, sous l'influence de l'eau et des météores, s'est cristallisé et dégagé des mélanges par lesquels s'augmente en général la fusibilité des matériaux. On peut consulter là-dessus un mémoire de M. Cordier, de l'Institut, où il a rassemblé tout ce que les observations faites dans des mines profondes ont appris sur cet accroissement universel de température à mesure que l'on descend vers le centre de la terre, si bien qu'à une grande profondeur on n'aurait d'autre embarras que de se prémunir contre l'excès de la chaleur. Dans les mines de charbon de terre des Cornouailles et dans les mines de sel de Wielicza en

Pologne, la température est celle de l'été, et les chevaux y prennent un pelage noir et frisé en rapport avec l'influence de la température locale. Le forage du puits de Grenelle dans Paris a ramené des eaux à 27 degrés centigrades, et M. Walferdin, qui seul a pu sonder la température à de telles profondeurs en France et en Allemagne, a constaté un accroissement de 31 mètres environ dans la profondeur pour chaque degré de chaleur en plus. Si l'on eût pu atteindre une couche d'eau inférieure de 2 à 300 mètres, et qui est indiquée par quelques inductions géologiques, on eût ramené de l'eau toute chauffée pour bains et lavoirs publics et pour plusieurs usages domestiques où le combustible apporte ses inconvéniens et sa cherté.

Pour ne plus y revenir, vu la simplicité de la chose, nous dirons que les eaux thermales sont le produit de sources qui tombent dans de profondes fissures ou cavités dont le fond est par conséquent fort chaud, et qu'elles ressortent de là en débordant par la chute de nouvelles quantités d'eau froide qui vont se réchauffer à leur tour et déborder ensuite. Rien de plus simple. On peut du reste, le long des falaises de Normandie, constater que les sources de fond qui sortent de dessous les plateaux étendus sont sensiblement à une température plus élevée que les sources ordinaires et superficielles.

Il n'est pas rare de voir, à l'époque des tremblemens de terre, des masses d'eau bouillante jaillir de dessous le sol entr'ouvert. C'est encore un des indices de la grande chaleur qui règne dans les profondeurs de la terre. Toutes les eaux souterraines qui s'infiltrent et font des amas à trois ou quatre kilomètres au-dessous de la surface sont forcément des eaux bouillantes. Les faits sont ici par centaines.

Avant d'aller plus loin, je veux réfuter une erreur des plus accréditées. Plusieurs géologues ont imaginé que la vapeur d'eau pouvait produire les soulèvemens qu'on observe dans les masses continentales, et que cet agent puissant, renfermé dans les entrailles de la terre, où la chaleur ne manque pas, pouvait exercer une réaction capable de mouvoir une couche de terrains et de roches de soixante kilomètres d'épaisseur. C'est une grande erreur physique. Tous ceux qui ont essayé de représenter par une formule la force croissante de la vapeur d'une eau de plus en plus échauffée ont reconnu que cette force tendait vers une limite qu'elle ne pouvait pas dépasser. Ceci est peut-être un peu sérieux pour nos lecteurs, mais qu'ils veuillent bien prendre la peine de suivre ce raisonnement. — J'ai de l'eau et de la vapeur dans un vase de fer battu d'une résistance indéfinie et j'active le feu. A mesure que de nouvelles quantités de chaleur s'insinuent dans l'eau au travers du fer, il s'ajoute de nouvelles quantités de vapeur aux quantités déjà formées, et la force élastique s'accroît. Si le vase de fer n'est pas à l'épreuve, il se brise en éclats dangereux comme ceux d'une bombe; mais s'il résiste, voici ce qui se passe : à force de s'accumuler, la vapeur devient tellement compacte, que l'attraction qu'exercent ses particules l'une sur l'autre balance le ressort qui naît de l'accession d'une nouvelle quantité de vapeur, et que le ressort de la masse *diminue*. Les gaz sont dans le même cas. A force d'être condensés, l'attraction prédomine enfin. Dans plusieurs expériences fort périlleuses que j'ai tentées en arrêtant mécaniquement des dégagemens gazeux, et notamment celui de l'hydrogène, l'accroissement de la force

n'était point en proportion de l'accroissement de la quantité du gaz : il y avait donc contrebalancement de la force élastique de ce dernier. Dans les expériences déjà citées de M. Cagniard de la Tour, la force des vapeurs compactes produites dans les appareils n'était point en proportion avec la grande condensation de ces espèces de *liquides élastiques*. Il faut donc renoncer à toute cette belle théorie d'Aristote, qui faisait des gaz et des vapeurs renfermés dans la terre l'agent des tremblemens de terre et des soulèvemens partiels de terrain. « Il y a, dit Ovide, près de Trézène une colline élevée et sans arbres dont l'origine est due à la force des vents, qui, renfermés dans le sein de la terre et essayant de se faire jour sans succès, ont renflé la terre de la plaine comme le souffle de l'homme fait bomber une outre. La terre s'est ensuite endurcie dans sa nouvelle forme, et nous présente l'aspect d'une haute colline. » On peut voir dans les admirables observations de M. de Humboldt des faits presque contemporains tout semblables à ceux qu'Ovide place à côté du nom de Thésée. Aujourd'hui le géologue qui peut dire avec Racine :

A peine nous sortions des portes de Trézène

ne manque pas de réciter les vers d'Ovide et de penser aux voyages de M. de Humboldt.

Laissons la vapeur d'eau produire les effets qui sont dans sa nature, entraîner nos wagons sur les voies ferrées avec la rapidité des chevaux de course lancés à fond de train sous le poids de maigres jockeys adroitement identifiés avec l'animal qu'ils guident, et faisant un kilomètre et demi par minute. Laissons cette vapeur dans les *geysers* de l'Islande soulever des colonnes d'eau plus que bouillante, de cent mètres de hauteur. Laissons Joseph Banks et ses compagnons faire cuire leurs pièces de viande et leurs poissons à ces calorifères infernaux, au risque d'éclaboussures fort malsaines et impossibles à prévenir. Pour mouvoir des continens, il faut d'autres forces que celles de la vapeur d'eau et de toutes les vapeurs connues. Il faut la réaction du feu central, du gaz central, pour ébranler la surface actuelle de la terre au point d'encroûtement où elle est aujourd'hui parvenue. Quand on veut entraîner une voiture, il ne faut pas y atteler un chien; quand on veut faire courir un train de wagons, il ne faut pas y atteler un cheval; quand on veut mouvoir des continens de soixante kilomètres d'épaisseur, il ne faut pas y faire travailler la force insuffisante de la vapeur.

La croûte ou écorce du globe terrestre, épaissie par un refroidissement de plusieurs millions de siècles, offre aujourd'hui une assiette solide aux habitans de la terre et des mers. Cependant, comme l'état actuel a été précédé de rechutes nombreuses à mesure que le noyau du globe allait en se refroidissant et en se réduisant de volume, beaucoup de fragmens de terrain solide mal agrégés entre eux menacent ruine quand les agens mécaniques viennent les ébranler dans l'état incertain d'équilibre où ils ont été amenés depuis longtemps. En un mot, tous ceux auxquels la stabilité a manqué sont retombés sur le noyau central, et tous ceux qui étaient un peu plus solides menacent ruine aujourd'hui. Les premiers se sont enfoncés hier, les autres crouleront demain.

Lorsque la rechute des masses continentales vers le centre de la terre a

lieu tout d'une pièce et sans soubresauts, les mouvemens du sol n'ont rien de bien dangereux, mais c'est surtout aux extrémités des continens, aux limites de la terre et de la mer, que la continuité est interrompue et que la même cause d'empilement qui a maintenu ces localités au-dessus de la mer les agite plus ensuite que tous les autres points. Telle est l'explication de l'influence du voisinage de la mer, laquelle est ici fort innocente des désastres dus à la mobilité du sol et à l'état brisé des couches amoncelées sur les rivages. Ces jours derniers, on a observé quelques légères oscillations au Hâvre, et au XVIIIe siècle, la ville de Honfleur, qui est en face du Hâvre, fut effrayée par les roulemens d'un tonnerre souterrain, qui du reste ne fut accompagné d'aucun tremblement de terre.

Ces bruits souterrains, *ruidos*, ont toujours causé beaucoup de frayeur aux habitans des localités où ils ont été entendus, et ils n'ont pas moins exercé la sagacité des physiciens, qui se croient obligés de tout expliquer dans la nature. Le flottement des continens sur un noyau fondu et liquide nous en donnera une très plausible raison. Si, dans les mers glacées du pôle, où flotte ce qu'on appelle si justement des champs de glace, un courant inférieur passe sans entraîner les blocs à demi soudés qui hérissent la surface de la mer polaire, alors ce courant qui passe au-dessous, entraînant avec lui des masses submergées, les fait heurter contre les blocs supérieurs et produit d'effroyables retentissemens, de véritables explosions de chocs réitérés, qui doivent avoir leurs analogues dans les déplacemens du fluide intérieur du globe entraînant avec lui des débris de continens submergés, qui heurtent aussi en dessous la masse qui porte nos villes et nos campagnes comme le fond déprimé du bassin des mers.

Mais de toutes les manifestations du feu central, la plus indubitable, c'est l'action des volcans, dont la terre est à la lettre criblée, du moins quand on met en ligne de compte, non-seulement ceux qui ont fait éruption depuis les âges historiques, mais encore ceux dont l'existence est mise hors de doute par les produits ordinaires des volcans, savoir des épanchemens de lave, des basaltes, des sables volcaniques et toutes les roches dont l'origine ignée n'est pas douteuse. Bien plus, dans les couches relevées des hautes montagnes, on reconnaît des laves qui, dans une période antérieure à la nôtre, avaient pénétré au travers de l'écorce d'alors de notre globe, et qui depuis ont été soulevées, disloquées, inclinées avec les couches qu'elles avaient pénétrées antérieurement. — Mais, dira-t-on, en admettant une rupture dans une plaine continentale, une crevasse, une fente dans le terrain et qui pénètre au travers, comment les matériaux en fusion du noyau central nous arriveront-ils?

D'abord je remarquerai que la disposition des volcans sur le globe est précisément d'accord avec cette idée de fissure longitudinale s'étendant en longue ligne droite ou sinueuse. Tous les volcans du monde sont ainsi alignés par séries nombreuses qui suivent les lignes de brisement de la croûte du globe, soit le long du faîte, soit le long de l'enfoncement qui constitue la rupture des couches primitives. Tels sont les volcans d'Auvergne, prolongés le long de l'arête saillante de la France centrale du nord au sud. Telle est surtout la formidable ligne volcanique qui suit les sommets de la Cordillère américaine de l'ouest, le long des côtes occidentales, depuis la Californie

jusqu'au Chili, en passant par le Mexique et le Pérou. Partout une longue ligne de rupture a produit une longue ligne de bouches volcaniques. On conçoit facilement qu'au moment où le sol se brise, le fluide intérieur, n'ayant plus à supporter les soixante kilomètres de terre qui pesaient sur lui, s'élève et s'élance dans l'ouverture faite, et cela exactement comme l'eau s'élève et s'élance entre les glaçons d'un lac dont on brise la croûte solide; mais, après avoir un peu dépassé le niveau et vomi un peu de matière liquide, qui est de la lave, le fluide central, plus lourd et plus compacte que les continens qui flottent sur lui, rentre dans l'ouverture et s'y tient au-dessous du niveau de la glace en vertu de son excès de pesanteur. L'assimilation est complète, et si de plus on admet que par un froid prolongé l'eau qui est entre les glaçons vienne à se solidifier et à ressouder pour ainsi dire la surface, on comprendra que la lave, après s'être élevée à la hauteur convenable à son poids spécifique, se solidifie ensuite, ferme la communication entre l'intérieur et l'extérieur de notre globe, et ressoude l'enveloppe fracturée de la terre. Plusieurs volcans, parmi lesquels on peut citer, je pense, le Mowna-Roa des îles Sandwich, semblent être une communication fluide avec le feu central, et la hauteur des plaines de lave du cratère intérieur serait bien curieuse à déterminer. Du haut de ses bords, qui forment un vaste cirque de cinq mille mètres d'élévation, on peut contempler un beau spécimen du feu central aboutissant à la surface du globe, et qui plus tard se changera en une plaine de lave solidifiée fermant la communication avec le noyau central et complétant l'enveloppe totale de la terre.

Il va sans dire que les tremblemens de terre sont un accompagnement presque obligé de toute éruption volcanique. Il serait difficile d'admettre que le sol, en se brisant, le fît avec un tel calme et avec si peu de secousses, qu'il n'en résultât aucun déplacement de niveau; mais l'apparition d'un volcan n'est pas réciproquement la suite forcée d'un tremblement de terre, car on conçoit que le sol et les couches du terrain peuvent retomber à un état d'équilibre plus stable sans pour cela livrer passage au fluide igné sur lequel ils flottent.

On doit à M. de Humboldt d'avoir bien établi que le noyau central du globe réagit de l'intérieur à l'extérieur pour pousser le fluide incandescent au travers des ouvertures que tout changement de forme doit déterminer. Ce fait important s'explique facilement par la pression des continens sur le noyau central, laquelle pression force le liquide intérieur à s'insinuer dans tout espace vide avec lequel il peut communiquer soit latéralement, soit de bas en haut. Cependant cette pression ne suffit point pour rendre compte de certaines éruptions des plus violentes, et dans lesquelles ce n'est pas la lave qui paraît, mais une colonne de dix-huit à vingt kilomètres qui se fait jour au travers de l'atmosphère avec une force irrésistible, et dont la matière, évidemment de nature élastique et gazeuse, retombe en pluie fine de sable volcanique. C'est, pour ainsi dire, de la lave gazeuse qui s'échappe du sein entr'ouvert de la terre, et nous apporte un témoignage irrécusable de l'existence de la couche élastique que Laplace admet pour le noyau terrestre au-dessous de la couche liquide de lave qui s'épanche des cratères avec des paroxysmes bien moins intenses que ceux qui accompagnent la sortie du gaz plus central.

Pour bien établir l'ordre des trois substances qui composent l'ensemble du globe, nous mentionnerons d'abord l'enveloppe solide formant le sol universel de la terre, tant celui que nos continens nous montrent à ciel ouvert que celui qui est recouvert par les eaux des divers océans auxquels il sert de fond et dont il dessine les bassins. D'après la profondeur à laquelle toutes les matières connues de l'intérieur du globe seraient fondues et fluides, l'épaisseur de cette couche solide peut dépasser soixante kilomètres. C'est à peu près la hauteur de l'atmosphère aérienne limitée au point où elle cesse d'être perceptible à nos sens, c'est un peu moins que la centième partie de la distance de la surface au centre de la terre. Il n'y a donc qu'une petite partie de notre globe qui soit refroidie et solidifiée. L'ensemble est encore une vaste sphère de feu recouverte d'une pellicule comparable à la fine pellicule qui enveloppe une prune ou un grain de raisin, quoique comparativement la pellicule du globe soit bien moins épaisse que celle des fruits ordinaires et notamment que l'écorce de l'orange, dont la forme aplatie est ordinairement prise pour type de celle de la terre.

Au-dessous de cette enveloppe ou écorce terrestre solide se trouve une couche de matière liquide en fusion généralement désignée sous le nom de lave, et que presque tous les géologues considèrent comme constituant à elle seule le globe entier au-dessous des continens qui flottent sur cette mer de feu. Telle n'est pas notre opinion. Nous admettons, avec Laplace, le noyau central comme doué d'une puissante élasticité gazeuse en même temps qu'il est plus compacte et plus lourd que les continens et la lave qui porte ces derniers, et qui est portée elle-même sur le gaz compacte intérieur. Suivant nous, c'est ce gaz, la plus lourde des trois espèces de matériaux du globe, qui constitue, au-dessous d'une couche liquide de lave peu épaisse, le véritable noyau incandescent du globe que l'on sait être cinq fois et demie plus pesant que l'eau, au poids de laquelle on rapporte tout. La lave flotte donc sur ce gaz plus lourd, comme les continens flottent sur la lave plus lourde qu'eux. Ainsi, en pénétrant vers le centre de la terre, à partir des espaces célestes, on trouve d'abord le gaz léger ou l'air formant autour du globe une mer sans limites ni rivages, et portée sur les océans et les continens plus compactes que l'atmosphère; de même les océans reposent par leur fond sur l'enveloppe terrestre, qui est deux ou trois fois plus pesante que les eaux des mers; — ensuite la croûte ou enveloppe terrestre repose et flotte sur la lave encore plus lourde qu'elle; — enfin celle-ci repose et flotte elle-même sur le gaz intérieur, le plus lourd de tous les matériaux de notre globe. Ajoutons que la lave n'est point d'un degré de poids spécifique qui permette d'en constituer la totalité du globe terrestre. Bien des indices même semblent établir que la couche de lave est peu épaisse, et que dans les éruptions violentes elle manque promptement et fait place au gaz qu'elle recouvrait d'abord, lequel pousse avec furie ses colonnes à ressort irrésistible au travers de l'atmosphère, jusqu'à ce que leur refroidissement rapide les précipite en pluies de sables, mal à propos appelées pluies de cendres. C'est une pluie pareille, sortie du Vésuve, qui suffoqua Pline le naturaliste, qu'une vive curiosité scientifique poussait vers ce phénomène grandiose. Le célèbre philosophe grec Empédocle paraît avoir été une des victimes de l'Etna, dont il contemplait de

trop près et *de sang-froid les feux ardens*, suivant le pitoyable jeu de mots d'Horace :

Ardentem frigidus Ætnam.

Je crois me souvenir que dans un entretien avec M. Boussingault, où je *fauchais* en plein dans sa riche moisson d'observations volcaniques, ce savant académicien me dit qu'il n'avait vu que peu ou point de lave dans la Cordillère équatoriale. Le fait est que les volcans très élevés ne peuvent faire déborder la lave par le haut de leur cratère. L'Etna, qui de tous les volcans connus est celui qui pousse ses laves à une plus grande élévation, ne les déverse jamais du sommet toujours neigeux de sa région déserte. Ordinairement les flancs de la montagne crèvent sous l'effort du lourd fluide soulevé, et le fleuve embrasé se fait jour vers les plaines fertiles de la Sicile, qu'il stérilise pour bien des siècles à venir. Les écrits d'Empédocle ne nous sont point parvenus, et la science y a sans doute beaucoup perdu, car ce philosophe paraît, contre l'usage des philosophes grecs, avoir été un observateur autant qu'un raisonneur et un homme d'imagination. C'est de lui que Lucrèce a dit qu'il avait tiré du sanctuaire de son âme des oracles plus sacrés et plus certains que ceux que rend la Pythie, qui parle le laurier en tête et assise sur le trépied d'Apollon.

Sanctiùs, et certâ multò ratione magis quàm
Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur.

Je reprends ici une des raisons qu'on a d'exclure la vapeur d'entre les causes qu'on peut assigner aux convulsions du sol : c'est qu'à une certaine profondeur il n'y a plus d'eau possible, à cause de la trop grande chaleur. Ainsi non-seulement la force de la vapeur d'eau serait impuissante, mais de plus il n'y a point de vapeur dans les entrailles de la terre, car il n'y a point d'eau. Ceci répond encore à une lettre qui m'a été adressée, et dont l'auteur attribue la diminution graduelle, bien constatée de siècle en siècle, de tous les fleuves d'Europe à l'infiltration des eaux douces dans le sein de la terre. Or la chaleur centrale s'oppose à cette pénétration, et à quatre kilomètres de profondeur tout est sec et déjà brûlant dans l'intérieur de notre planète.

Une autre prétendue cause des tremblemens de terre dont il est bon de faire justice, c'est l'action de la lune. On sait que par l'attraction de notre satellite, renforcée de celle du soleil, l'Océan, tourmenté sous cette force invisible, soulève ses flots au milieu du calme le plus profond, et envahit momentanément ses vastes grèves. Le 25 de ce mois de septembre par exemple aura lieu une des plus belles marées du siècle. Les observateurs placés sur les quais de Quillebœuf, à l'embouchure de la Seine, verront arriver l'Océan sur une largeur de dix à douze kilomètres, pour se briser sur les jetées et sur les plages environnantes. Un instant après, ce fleuve remontera vers sa source avec une vitesse torrentielle, et l'on pourra contempler le mouvement des masses les plus imposantes que la nature puisse déplacer. Les recherches statistiques de M. Alexis Perrey, aussi bien que celles de trois auteurs allemands que cite M. de Humboldt, semblent établir que c'est à l'époque des grandes marées qu'ont principalement lieu les tremblemens de terre,

d'où l'on concluait que l'action attractive de la lune et du soleil pouvait influer sur la stabilité de nos continens solides. Il n'en est rien. Le calcul démontre que la force soulevante de la lune ne produirait pas à beaucoup près l'effet que ferait le poids d'une couche d'un tiers de mètre d'épaisseur. Or, comme personne n'admettra qu'un terrassement de trente centimètres puisse disloquer les continens, cette nouvelle cause des tremblemens de terre va rejoindre la cause précédemment examinée, savoir le ressort élastique de la vapeur d'eau.

A ce propos, je suis bien aise de régler un petit compte avec quelques critiques, d'ailleurs fort bienveillans, qui désirent que je mette un peu plus de mathématiques et de formules dans mes études. Donc, pour s'assurer de la vérité de l'assertion qui précède sur le peu d'énergie de l'action lunaire, les amateurs d'analyse voudront bien mettre la main à la plume et prendre l'intégrale de deux fois la masse de la lune multipliée par la distance au centre de la terre et par la différentielle de la même distance, le tout étant divisé par le cube de la distance de la lune à la terre. Ils trouveront pour résultat, entre les limites du rayon de la terre, la masse de la lune multipliée par le carré du rayon terrestre et divisée par le cube de la distance lunaire. Cette force, comparée à la pesanteur, devient égale au rapport des masses de la terre et de la lune multiplié par le cube du rapport du rayon de la terre à la distance de la lune. Or, d'après la détermination récente de M. Le Verrier, la masse de la lune est la quatre-vingt-quatrième partie de celle de la terre, et de plus on sait que la distance de la lune à la terre est égale à soixante fois le rayon de la terre. Avec ces données, on trouve que la pesanteur n'est diminuée que d'un dix-huit millionnième, ce qui, sur un rayon d'environ six millions de mètres, ne fait qu'à peu près un tiers de mètre. Tel est l'effet minime de cet astre. Il est évident que la lune a été calomniée quand on a voulu la rendre responsable des désastres que produisent les secousses des tremblemens du globe.

Pour faire encore mieux comprendre le peu d'action de la lune sur les objets placés ici-bas, je dirai que sur un corps pesant 90 kilogrammes la diminution de poids ne serait que d'un centigramme. Ainsi un homme qui marche ayant la lune au-dessus de sa tête n'a pas son poids diminué de cette quantité. C'est la centième partie du poids d'une pièce d'argent de vingt centimes.

Les limites d'un article scientifique, basées naturellement sur le degré d'attention que l'esprit peut donner sans se fatiguer aux sujets sérieux, me forcent à remettre ce qui nous reste à examiner et à éclaircir sur toute cette importante théorie de la constitution intime de notre globe et sur les déductions et applications qui s'ensuivent. Je ne dirai qu'un mot encore en finissant sur ces singulières paniques, ces épidémies de terreur, qui de temps en temps saisissent les populations entières, et prennent les proportions d'une vraie calamité publique. Vers les trois quarts du siècle dernier, ce furent les comètes qui causèrent cette frayeur. Le mot de *fin du monde* était dans toutes les bouches, et les instructions publiées par des autorités éclairées étaient regardées comme des précautions de police prises sans conviction par les dépositaires du pouvoir. La même frayeur se ré-

pandit vers 1825 à propos d'une faute d'impression qui s'était glissée dans un almanach maritime annonçant une marée de 1133 mètres au lieu d'une marée de 113. Tout le littoral de la France et de la Belgique attendait la fin du monde par un déluge d'eau salée, et, en attendant la catastrophe, plusieurs personnes furent malades par l'effet de l'imagination. Ces jours derniers, les tremblemens de terre ont failli avoir l'honneur d'une petite panique de fin du monde, malgré la stabilité du sol de la France et sa pente régulière vers l'Atlantique. Il semble que les gens du monde ne devraient se passionner pour la peur qu'après en avoir obtenu la permission des académies, du moins dans les choses qui ont rapport à la science. Chez nos ancêtres, les jours de pleine lune et de nouvelle lune, les quartiers de croissance et de décours, exerçaient une influence très réelle sur les malades, quoique rien ne soit plus chimérique que cette influence prétendue. Les Orientaux font le conte que voici : Un saint derviche en prières au lever du soleil, dans les environs du Caire, voit un fantôme qui se dirige vers la ville. — Qui es-tu? — La peste. — Où vas-tu? — Au Caire. — Pour quel motif? — Pour y tuer quinze mille hommes. — N'y a-t-il pas moyen de t'arrêter? — Non, c'est écrit. — Va donc, mais n'en tue pas un seul de trop. — A la fin de la contagion, la même rencontre se renouvelle. — Tu viens du Caire? — Oui. — Qu'y as-tu fait? — J'y ai tué quinze mille hommes. — Tu mens, car il en est mort trente mille! — J'en ai tué quinze mille, les quinze mille autres sont morts de peur.

BABINET, de l'Institut.

(*La fin au prochain numéro.*)

MÉLANGES.

SOUVENIRS DE MILAN EN 1796.

Parmi les œuvres inédites de M. de Stendhal (H. Beyle), dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier l'intérêt, se place un travail étendu qui devait embrasser toute la vie de Napoléon. Ce plan si vaste n'a été exécuté qu'en partie, et l'auteur n'a conduit son récit que jusqu'à l'occupation de Venise en 1797; mais ces premiers chapitres forment une sorte d'ensemble, qui retrace la première et la plus poétique période de la vie de Napoléon. Les pages qu'on va lire sur le séjour de l'armée française à Milan sont tirées de cette étude, qui tiendra dignement son rang dans la partie inédite des *Œuvres complètes* de H. Beyle, dont la publication est aujourd'hui commencée (1).

J'avouerai au lecteur que j'ai renoncé à toute noblesse de style. Afin de donner une idée de la misère de l'armée, me permettra-t-on de raconter celle d'un lieutenant de mes amis?

(1) Chez Michel Lévy, 2, rue Vivienne.

M. Robert, un des plus beaux officiers de l'armée, arriva à Milan le 15 mai 1796 au matin, et fut engagé à dîner par la marquise A..., pour le palais de laquelle il avait reçu un billet de logement. Il fit une toilette très soignée, mais il n'avait absolument pas de souliers. Il avait, comme de coutume, quand il entrait dans les villes, des empeignes assez bien cirées par son chasseur; il les attacha soigneusement avec de petites cordes, mais il y avait absence complète de semelles. Il trouva la marquise si belle, et eut tant de crainte que sa pauvreté n'eût été aperçue par les laquais en magnifique livrée qui servaient à table, qu'en se levant il leur donna adroitement un écu de six francs : c'était tout ce qu'il possédait au monde. M. Robert m'a juré qu'entre les trois officiers de sa compagnie ils n'avaient qu'une paire de souliers passable, conquise sur un officier autrichien tué à Lodi, et dans toutes les demi-brigades il en était de même. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on aurait peine aujourd'hui à se faire une idée du dénûment et de la misère de cette ancienne armée d'Italie. Les caricatures les plus grotesques, fruit du génie inventif de nos jeunes dessinateurs, restent bien au-dessous de la réalité. Une réflexion peut suffire : les riches de cette armée avaient des assignats, et les assignats n'avaient aucune valeur en Italie.

Me permettra-t-on des détails encore plus vulgaires? Mais, en vérité, je ne saurais comment rendre ma pensée par des équivalens. Deux officiers, l'un chef de bataillon et l'autre lieutenant, tous deux tués à la bataille du Mincio, en 1800, n'avaient entre eux deux, lors de l'entrée à Milan en mai 1796, qu'un pantalon de casimir noisette et trois chemises. Celui qui ne portait pas le pantalon avait une redingote d'uniforme croisée sur la poitrine, qui, avec un habit, formait toute leur garderobe, et encore ces deux vêtemens étaient raccommodés en dix endroits, et de la façon la plus misérable. Ces deux officiers ne reçurent, pour la première fois, de la monnaie métallique qu'à Plaisance. Ils eurent alors quelques pièces de sept sous et demi de Piémont (*sette e mèzzo*) avec lesquelles ils se procurèrent le pantalon noisette.

Je supprime d'autres détails de ce genre, et qui seraient peu croyables aujourd'hui. Rien n'égalait la misère de l'armée, si ce n'est son extrême bravoure et sa gaieté. C'est ce que l'on comprendra aisément, si l'on veut bien se rappeler que, soldats et officiers, tous étaient de la première jeunesse. L'immense majorité appartenait au Languedoc, au Dauphiné, à la Provence, au Roussillon. Il n'y avait d'exception que pour quelques hussards de Berchiny que le brave Stengel avait amenés d'Alsace. Souvent les soldats, en voyant passer leur général, qui était si fluet et avait l'air si jeune, remarquaient que cependant il était leur aîné à tous. Or, en mai 1796, lors de son entrée à Milan, Napoléon, né en 1769, avait vingt-six ans et demi.

A voir ce jeune général passer sous le bel arc de triomphe de la *Porta Romana*, il eût été difficile, même pour le philosophe le plus expérimenté, de deviner les deux passions qui agitaient son cœur. C'étaient l'amour le plus vif, exalté jusqu'à la folie par la jalousie, et la haine provoquée par les apparences de la plus noire ingratitude et de la stupidité la plus plate.

Le général en chef devait organiser les pays conquis; l'armée française y avait des amis chauds et des ennemis furieux; mais, par malheur, il fallait

compter parmi ces derniers la plupart des prêtres séculiers et tous les moines. En revanche, la bourgeoisie et une bonne partie de la noblesse étaient fort disposées à aimer la liberté. Trois ou quatre ans plus tôt, avant les horreurs de 1793, toute la Lombardie était enthousiaste des réformes et de la liberté françaises. Le temps commençait à faire oublier les crimes, et depuis deux mois c'était par peur de cette liberté, et en la maudissant dans chaque proclamation, que le gouvernement de l'archiduc vexait les bons Milanais. Or il faut savoir que les Milanais méprisaient souverainement ce prince, qui n'avait d'autre passion que celle de faire le commerce du blé, et dont les spéculations occasionnaient des disettes.

C'est un peuple ainsi préparé que l'archiduc voulait enflammer pour la maison d'Autriche! Il est amusant de voir le despotisme malheureux avoir recours à la raison et au sentiment. L'entrée des Français dans Milan fut un jour de fête pour les Milanais comme pour l'armée.

Depuis Montenotte, le peuple lombard hâtait de tous ses vœux les victoires des Français; bientôt il se prit pour eux d'une passion qui dure encore. Bonaparte trouva une garde nationale nombreuse, habillée aux couleurs lombardes, vert, blanc et rouge, et formant la haie sur son passage. Il fut touché de cette preuve de confiance en ses succès. Que fussent devenus ces pauvres gens si l'Autriche eût reconquis la Lombardie? Où M. de Thugut eût-il trouvé des cachots assez profonds pour ceux qui s'étaient habillés, pour les tailleurs, pour les marchands de drap, etc.? Ce qui donna beaucoup d'espoir aux généraux français, c'est que cette belle garde nationale était commandée par l'un des plus grands seigneurs du pays, M. le duc Serbelloni. Les vivats faisaient retentir les airs, les plus jolies femmes étaient aux fenêtres; dès le soir de ce beau jour, l'armée française et le peuple de Milan furent amis.

L'égalité que le despotisme met parmi ses sujets avait rapproché le peuple et la noblesse. D'ailleurs la noblesse italienne vivait bien plus avec le *tiers-état* que celle de France ou d'Allemagne; elle n'était point séparée des bourgeois par des priviléges odieux, tels que les preuves de noblesse qu'il fallait produire en France pour devenir officier. Il n'y avait point de service militaire à Milan; les Lombards payaient un impôt pour en être exempts. Enfin la noblesse de Milan était fort éclairée. Elle comptait dans son sein les Beccaria, les Verri, les Melzi, et cent autres moins célèbres, mais aussi instruits. Le peuple milanais est naturellement bon, et l'armée en eut une preuve singulière dans ce premier moment: beaucoup de curés de campagne fraternisèrent avec les soldats. Dès le lendemain ils furent sévèrement réprimandés par leurs chefs.

En mai 1796, lors de l'entrée des Français, la population de Milan ne s'élevait guère à plus de cent vingt mille habitans. On avait eu soin de faire savoir aux soldats et ils se répétaient entre eux que cette ville avait été fondée par les Gaulois d'Autun, l'an 580 avant Jésus-Christ, que souvent elle avait été opprimée par les Allemands, et qu'en combattant contre eux pour la liberté, elle avait été détruite trois fois. Le peuple de cette ville était alors le plus doux de toute l'Italie. Les bons Milanais, occupés à jouir des plaisirs de la vie, ne haïssaient personne au monde, bien différens en cela de leurs

voisins de Novare, de Bergame et de Pavie. Ceux-ci ont été civilisés depuis par dix-sept années d'une administration raisonnable et non taquine. L'habitant de Milan ne faisait jamais de mal inutile. L'Autriche ne possédait cette ville aimable et la Lombardie que depuis 1714, et, chose qui paraîtra bien étonnante aujourd'hui, elle n'avait point cherché à hébêter ce peuple et à le réduire aux appétits physiques.

L'impératrice Marie-Thérèse avait administré la Lombardie d'une façon raisonnable et vraiment paternelle. Elle avait été admirablement secondée par le gouverneur général, comte de Firmian, lequel, loin de jeter en prison ou d'exiler les premiers hommes du pays, écoutait leurs avis, les discutait et savait les suivre. Le comte de Firmian vivait avec le marquis Beccaria (l'auteur du *Traité des Délits et des Peines*), avec le comte Verri, le père Frisi, le professeur Parini, etc. Ces hommes illustres cherchèrent de bonne foi à appliquer à la Lombardie ce qu'on savait en 1770 des règles de l'économie politique et de la législation.

Le bon sens et la bonté de la société milanaise respirent dans l'*Histoire de Milan* du comte Pietro Verri. On ne publiait point de tels ouvrages en France vers 1780, et surtout la France n'était point administrée comme la Lombardie. On a trop oublié, au milieu de notre bonheur actuel, toutes les persécutions que Turgot eut à souffrir pour avoir voulu introduire dans l'administration des communes de France et dans celle des douanes intérieures, de province à province, quelques-unes des règles dont le comte de Firmian et le marquis Beccaria faisaient les bases de leur administration en Lombardie. On peut dire qu'en ce pays le despotisme était exercé par les hommes les plus éclairés et cherchait réellement le plus grand bien des sujets; mais dans les commencemens on n'était pas accoutumé à cette mansuétude du despotisme qui, depuis 1530 et Charles-Quint, avait toujours été si féroce à Milan.

Le triomphe de Beccaria n'était pas sans dangers; il craignait toujours, et avec raison, d'être envoyé dans le Spielberg du temps. Il résulte de cet ensemble de faits que, comme il n'y avait point d'abus atroces en Lombardie vers 1796, il n'y eut pas lieu à une réaction sanguinaire, à une terreur de 1793.

Il faut avouer que le despotisme s'est éclairé; il se trompait en employant à Milan des hommes tels que Beccaria et Parini. C'est aux sages conseils du premier, c'est à l'excellente éducation donnée par le second à toute la noblesse et à la riche bourgeoisie, c'est à leur sage administration que le peuple milanais dut de pouvoir comprendre ce qu'il y avait de sincère dans les proclamations du général Bonaparte. Il vit tout de suite qu'on n'avait pas à craindre, avec le jeune général, de voir la guillotine élevée en permanence sur les places publiques, ainsi que l'annonçaient les partisans de l'Autriche. J'ai oublié de dire que le despotisme, ayant eu peur en 1793, avait repris toutes ses anciennes allures et s'était fait détester.

L'enthousiasme fut donc sincère et général dans les premiers temps; quelques nobles, quelques prêtres élevés en dignité, firent seuls exception. Plus tard l'enthousiasme diminua : on en a vu la cause dans l'extrême pauvreté de l'armée. Le bon peuple milanais ne savait pas que la présence d'une

armée, même libératrice, est toujours une grande calamité. Il n'y a d'exception que pour les jolies femmes, qui sont guéries du *mal de l'ennui*. Or, une armée, toute de jeunes gens, et dans laquelle personne n'avait d'ambition, était admirablement disposée pour faire tourner les têtes. Il se trouva, par un hasard qui ne se renouvelle qu'à de longs intervalles, qu'il y avait alors à Milan douze ou quinze femmes de la beauté la plus rare, et telles qu'aucune ville d'Italie n'a présenté de réunion pareille depuis quarante ans.

Écrivant après ce long intervalle de temps, j'ai l'espoir, hélas ! trop fondé, de ne choquer aucune convenance en plaçant ici un souvenir affaibli de quelques-unes de ces femmes charmantes que nous rencontrions au *Casin della Città*, et plus tard au bal de la *casa Tanzi*. Par bonheur, ces femmes si belles, et dont les étrangers peuvent trouver quelque idée dans les *Hérodiades* de Léonard de Vinci, ne possédaient aucune instruction ; mais, en revanche, la plupart avaient infiniment d'esprit, et un esprit très romanesque.

Dès les premiers jours, on ne s'occupa dans l'armée que de la folie étrange où était tombé l'officier supérieur qui lui transmettait tous les ordres du général en chef et qui passait alors pour son favori. La belle princesse Visconti avait essayé, dit-on, de faire perdre la tête au général en chef lui-même; mais, s'étant aperçue à temps que ce n'était pas chose facile, elle s'était rabattue sur le second personnage de l'armée, et il faut avouer que son succès avait été complet. Cet attachement a été le seul intérêt de la vie du général Berthier jusqu'à sa mort, arrivée dix-neuf ans plus tard, en 1815.

On cita bientôt beaucoup d'autres folies, moins durables sans doute, mais tout aussi vives. Il faut se rappeler encore une fois qu'à cette époque personne, dans l'armée, n'avait d'ambition, et j'ai vu des officiers refuser de l'avancement pour ne pas quitter leur régiment ou leur maîtresse. Que nous sommes changés ! Où est la femme maintenant qui oserait prétendre même à un moment d'hésitation?

On citait alors à Milan, parmi les beautés, Mmes Rug, femme d'un avocat, devenu plus tard l'un des directeurs de la république; Pietra Grua Marini, femme d'un médecin; la comtesse Are..., son amie, et qui appartenait à la plus haute noblesse; Monti, Romaine, femme du plus grand poète de l'Italie moderne; Lambert, qui avait été distinguée par l'empereur Joseph II, et qui, quoique déjà d'un certain âge, offrait encore le modèle des grâces les plus séduisantes, et pouvait rivaliser, en ce genre, avec Mme Bonaparte elle-même. Et, pour finir par l'être le plus attrayant et les plus beaux yeux que l'on ait jamais vus peut-être, il faut citer Mme Gherardi de Brescia, sœur des généraux Lecchi et fille de ce fameux comte Lecchi de Brescia, dont les folies d'amour et de jalousie ont été remarquées même à Venise.

C'est lui qui, une fois à Pâques, se revêtit du capuchon et de la barbe d'un capucin en odeur de sainteté, et acheta la permission de se cacher dans son confessionnal, afin d'y entendre la marquise C..., sa maîtresse. C'est lui qui, se trouvant enfermé sous les *Plombs* à Venise, en punition des folies insignes qu'il avait faites pour la marquise C..., consigna six mille sequins dans les mains du geôlier, lequel, à cette condition, lui donna la liberté pour trente-six heures. Ses amis lui avaient préparé des relais; il courut à Brescia, où il arriva un jour de fête, en hiver, à trois heures après-midi, comme tout le

monde sortait de vêpres. Là, en présence de toute la ville, il tira un coup de tromblon au marquis N..., qui lui avait joué un mauvais tour, et le tua. Il repartit en toute hâte pour Venise, et rentra sans tarder dans sa prison. Trois jours après, il fit solliciter une audience auprès du sénateur chef de la justice criminelle; il l'obtint, et se plaignit amèrement de la cruauté inouie du geôlier à son égard. Le grave sénateur, après l'avoir écouté, lui donna communication de l'étrange accusation d'assassinat que la *quarantia* criminelle venait de recevoir contre lui. — Votre excellence voit la rage de mes ennemis, répliqua le comte Lecchi avec une modestie parfaite; elle sait trop où j'étais il y a huit jours! — Enfin le comte eut cette gloire, si précieuse pour un noble de terre ferme, de tromper l'admirable police du sénat de Venise, et il revint triomphant à Brescia, d'où, quelques jours après, il passa en Suisse.

La comtesse Gherardi, fille du comte Lecchi, avait peut-être les plus beaux yeux de Brescia, le pays des beaux yeux. Elle joignait à tout le génie de son père une douce gaieté, une simplicité réelle, et que n'altéra jamais le moindre soupçon d'artifice.

Toutes ces femmes, d'une ravissante beauté, n'auraient manqué pour rien au monde de paraître chaque soir au *Corso*, qui se tenait alors sur le bastion de la Porte-Orientale. C'est un ancien rempart espagnol, élevé d'une quarantaine de pieds au-dessus de la plaine verdoyante, qui ressemble à une forêt, et planté de marronniers par le comte de Firmian. Du côté de la ville ce rempart domine des jardins, et au-dessus des grands arbres de celui qui, depuis, a été appelé la *villa Bonaparte*, s'élève cet admirable dôme de Milan, construit de marbre blanc, en forme de filigrane. Ce dôme hardi n'a de rival dans le monde que celui de Saint-Pierre de Rome, et il est plus singulier.

La campagne des environs de Milan, vue des remparts espagnols qui, dans une plaine aussi unie, forment une élévation considérable, est tellement couverte d'arbres, qu'elle présente l'aspect d'une forêt touffue dans laquelle l'œil ne saurait pénétrer. Par delà cette campagne, image de la plus étonnante fertilité, s'élève à quelques lieues de distance l'immense chaîne des Alpes, dont les sommets restent couverts de neige, même dans les mois les plus chauds. Du bastion de la Porte-Orientale, l'œil parcourt cette longue chaîne, depuis le mont Viso et le mont Rose jusqu'aux montagnes de Bassano. Les parties les plus rapprochées, quoique distantes de douze ou quinze lieues, semblent à peine à trois lieues. Ce contraste de l'extrême fertilité d'un bel été avec des montagnes couvertes d'une neige éternelle frappait d'admiration les soldats de l'armée d'Italie qui, pendant trois ans, avaient habité les rochers arides de la Ligurie. Ils reconnaissaient avec plaisir ce mont Viso, qu'ils avaient vu si longtemps au-dessus de leurs têtes, et derrière lequel maintenant ils voyaient le soleil se coucher. Le fait est que rien ne saurait être comparé aux paysages de la Lombardie. L'œil enchanté parcourt cette admirable chaîne des Alpes pendant un espace de plus de soixante lieues, depuis les montagnes au-dessus de Turin jusqu'à celles de Cadore, dans le Frioul. Ces sommets âpres et couverts de neige forment un admirable contraste avec les sites voluptueux de la plaine et des collines, qui sont sur le premier plan et semblent dédommager de la chaleur extrême, à

laquelle on vient chercher un soulagement sur le bastion de la Porte-Orientale. Sous cette belle lumière de l'Italie, le pied de ces montagnes, dont les sommets sont couverts de neige d'une blancheur si éclatante, paraît d'un blond foncé : ce sont absolument les paysages de Titien. Par l'effet de la pureté de l'air, auquel, nous gens du Nord, nous n'étions pas accoutumés, on aperçoit avec tant de netteté les maisons de campagne bâties sur les derniers versans des Alpes, du côté de l'Italie, qu'on croirait n'en être éloigné que de deux ou trois lieues. Les gens du pays faisaient remarquer aux jeunes Français, ravis de ce spectacle, la Scie de Lecco (le *Rezegon de Lek*), et plus loin, toujours vers l'orient, le grand espace vide, formant échancrure dans les montagnes, occupé par le lac de Garde. C'est de ce point de l'horizon que les Milanais, réunis sur le bastion de la Porte-Orientale, entendirent venir avec tant d'anxiété, deux mois plus tard, le bruit du canon de Lonato et de Castiglione; c'était leur sort qui se décidait. Non-seulement il s'agissait de la destinée de toutes les institutions qui, à cette époque, formaient leurs espérances passionnées, mais encore chacun d'eux pouvait se dire : Dans quelle prison d'état serai-je jeté si les Autrichiens reviennent à Milan?

A cette époque, leur passion pour les Français était au comble, et ils avaient pardonné à l'armée toutes ses réquisitions.

Mais, pour revenir au *Corso* de Milan, dont l'admirable situation nous a entraîné dans ces descriptions, il faut savoir qu'en Italie il serait de la dernière indécence de manquer à la promenade en voiture que l'on appelle ainsi, et pour laquelle la bonne compagnie se donne rendez-vous chaque jour. Toutes les voitures se rangent à la file, après avoir fait une fois le tour du *Corso*, et stationnent une demi-heure. Les Français ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causait ce genre de promenade sans mouvement. Les plus jolies femmes venaient au *Corso* dans des voitures fort peu élevées au-dessus de terre, nommées *bastardelles*, et qui permettent fort bien la conversation avec les promeneurs à pied. Après une demi-heure de conversation, toutes ces voitures se remettent en mouvement à la nuit tombante (à l'*Ave-Maria*), et, sans descendre, les dames viennent prendre des glaces au café le plus célèbre; c'était alors celui de la *Corsia de' Servi*.

Dieu sait si les officiers de cette jeune armée manquaient de se trouver, à l'heure du *Corso*, sur le bastion de la Porte-Orientale. Les officiers de l'état-major brillaient, parce qu'ils étaient à cheval, et s'arrêtaient auprès des voitures des dames. Avant l'arrivée de l'armée, on ne voyait jamais que deux rangs de voitures au *Corso;* de notre temps on en vit toujours quatre files, occupant toute la longueur de la promenade, et quelquefois six. C'était au centre de ces six rangs de voitures que celles qui arrivaient faisaient leur tour unique au très petit trot. Les officiers d'infanterie, qui ne pouvaient pénétrer dans ce dédale, maudissaient les officiers à cheval, et plus tard allaient s'asseoir devant le café à la mode; là ils pouvaient parler aux dames de leur connaissance pendant qu'elles prenaient des glaces. La plupart, après ce moment de conversation, retournaient pendant la nuit à leurs cantonnemens, quelquefois distans de cinq ou six lieues.

Aucune récompense, aucun avancement n'eût été comparable pour eux

à ce genre de vie si nouveau. De Milan ils rejoignaient leur cantonnement dans une *sediole* qui leur avait été prêtée par quelque ami. La *sediole* est une voiture à deux roues très hautes emportée au grand trot par un cheval maigre qui fait souvent trois lieues à l'heure. Ces courses que les officiers faisaient sans permission mettaient au désespoir l'état-major de la place et le général Despinois, commandant. On affichait sans cesse des *ordres du jour* qui menaçaient les officiers voyageurs de destitution; mais on se moquait parfaitement de ces *ordres du jour*. Les généraux commandant les divisions, à l'exception du vieux Sérurier, étaient indulgens.

Tel officier venait à cheval de dix lieues pour passer une soirée à la *Scala*, dans la loge d'une femme de sa connaissance. Pendant cet été de 1796, qui, après deux ans de misère et d'inaction sur les rochers voisins de Savone, fut pour l'armée un mélange admirable de dangers et de plaisirs, c'était devant le café de la *Corsia de' Servi* que se retrouvaient les officiers des régimens les plus éloignés. Beaucoup, pour se soustraire à l'exhibition du *permis* donné par le colonel et visé par le général de brigade, laissaient leur *sediole* hors la porte et entraient en promeneurs. Après les glaces, les dames allaient passer une heure chez elles et peut-être recevoir quelque visite, puis elles reparaissaient dans leurs loges à la *Scala*. Ces loges sont, comme on sait, de petits salons où chacune recevait à la fois huit ou dix amis. Il n'était guère d'officier français qui ne fût admis dans plusieurs loges. Ceux qui, étant tout à fait amoureux et timides, n'avaient pas ce bonheur, se consolaient en occupant au parterre une place bien choisie et toujours la même; de là, ces guerriers si hardis adressaient des regards fort respectueux à l'objet de leurs attentions. Si on leur rendait ce regard en plaçant près de l'œil le côté de la lorgnette qui éloigne, ils s'estimaient très malheureux. De quoi n'était pas capable une armée de jeunes gens à qui la victoire donnait de telles folies?

Le vendredi, jour où il n'y a pas de spectacle en Italie, en mémoire de la passion, on se réunissait au *Casino dell' Albergo della Città;* là il y avait bal et conversation.

Il faut l'avouer, au bout de quelques jours, la popularité de l'armée eut un peu à souffrir; presque tous les *cavaliers servans* régnant à l'époque de l'arrivée des Français prétendaient avoir fort à se plaindre. La mode des *cavaliers servans* n'a été détruite que vers 1809, par une suite de mesures *morales* adoptées par le despotisme du roi d'Italie. Ces liaisons étaient un sujet d'étonnement pour les Français; beaucoup duraient quinze ou vingt ans. Le cavalier servant était le meilleur ami du mari, qui lui-même remplissait semblable fonction dans une autre maison. Les officiers français eurent besoin de beaucoup de temps pour comprendre que, loin de prendre ombrage de l'assiduité du cavalier servant, la vanité du mari milanais eût été fort choquée de n'en point voir à sa femme.

Cette mode, qui semblait si étrange, venait d'un peuple grave, les Espagnols, qui ont gouverné Milan de 1526 à 1714. Il ne fallait pas que la femme d'un Espagnol parût à la messe conduite par son mari; c'eût été un signe de pauvreté, ou tout au moins d'insignifiance; le mari devait être retenu ailleurs par ses grandes affaires. Une dame devait donner le bras à un écuyer. Il arriva de là que dans la classe bourgeoise, qui n'avait pas d'écuyer, un médecin

pria son ami l'avocat de donner le bras à sa femme dans tous les lieux publics, tandis que le médecin conduirait la femme de l'avocat. A Gênes, dans les familles nobles, le contrat de mariage porta le nom du futur cavalier servant. Bientôt il fut du meilleur ton d'avoir un cavalier servant non marié, et cet emploi fut dévolu aux cadets des familles nobles. Peu à peu l'amour s'empara de cet usage; et une femme, un an ou deux après le mariage, remplaça par un cavalier de son choix l'ami de la maison choisi par le mari.

Cet usage des cavaliers servans était général en Lombardie quand l'armée française y arriva en mai 1796, et les dames le défendaient comme très moral. Le bail d'un cavalier servant dure trois ou quatre ans, et fort souvent quinze ou vingt; il dure, parce que chaque instant peut le rompre. Ce qui serait bien autrement difficile à expliquer, c'est le naturel parfait, la simplicité admirable des façons d'agir milanaises. Les gens de goût trouveront quelque image de ces façons dans certains *libretti* d'opéra *buffa;* par exemple, la première scène de la *Prova d'un opera seria,* et quelques scènes des *Cantatrici villane.*

La bonne compagnie est presque partout comme le peuple : elle n'aime un gouvernement que par haine pour un autre; serait-ce qu'un gouvernement n'est qu'un *mal nécessaire?* La haute société de Milan éprouvait un tel dégoût pour le gros archiduc, qui, à ce qu'on nous a dit, vendait du blé en cachette et profitait des disettes ou les faisait naître, qu'elle accueillit avec enthousiasme l'armée française, qui lui demandait des chevaux, des souliers, des habits, des millions, mais lui permettait de s'administrer elle-même. Dès le 16 mai, on vendait partout une caricature qui représentait l'archiduc vice-roi, lequel déboutonnait sa veste galonnée, et il en tombait du blé. Les Français ne comprenaient rien à cette figure. Ils étaient arrivés à Milan si misérables, tellement dépourvus d'habits et de chemises, que bien peu s'avisèrent de se montrer fats dans le vilain sens du mot; ils n'étaient qu'aimables, gais et fort entreprenans.

Si les Milanais étaient fous d'enthousiasme, les officiers français étaient fous de bonheur, et cet état d'ivresse continua jusqu'à la séparation. Les relations particulières durèrent également jusqu'au départ, et souvent avec dévouement des deux côtés. A la suite du retour, après Marengo, en 1800, plusieurs Français rappelés en France eurent la folie de donner leur démission pour vivre pauvres à Milan plutôt que de s'éloigner de leurs affections.

On peut répéter ici, parce que cela fait un étrange contraste avec l'esprit que le consulat fit régner dans l'armée, qu'il eût été difficile de désigner à Milan vingt officiers dans les emplois subalternes qui eussent sérieusement l'ambition des grades. Les plus terre-à-terre étaient fous de bonheur d'avoir du linge blanc et de belles bottes neuves. Tous aimaient la musique; beaucoup faisaient une lieue par la pluie pour venir occuper une place de parterre à la Scala. Aucun, je pense, quelque prosaïque, ambitieux et cupide qu'il ait pu devenir par la suite, n'a oublié le séjour à Milan. Ce fut le plus beau moment d'une belle jeunesse.

H. BEYLE.

V. DE MARS.

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE FRANÇAISE[1]

Si je devais parler de tous les ouvrages envoyés au palais des Beaux-Arts par les artistes français, je reculerais devant une pareille tâche, car le nombre de ces ouvrages a de quoi effrayer l'esprit le plus résolu. Heureusement, pour estimer l'état de l'école française, il n'est pas nécessaire de suivre par ordre alphabétique la liste entière des tableaux et des statues qui figurent sur le livret au chapitre de la France. Le parti adopté par l'administration présente à la fois des inconvéniens et des avantages. En permettant aux peintres et aux sculpteurs de notre âge de réunir sous les yeux du public tout ce qu'ils ont fait, elle a donné à l'exposition de cette année un intérêt d'ensemble qui ne se trouve pas dans les salons annuels. Pour la génération nouvelle, c'est un précieux sujet d'étude; pour les hommes d'un âge mûr, c'est un souvenir accueilli avec reconnaissance. Il n'est pas hors de propos de comparer les impressions que l'on éprouve à dix ans, à vingt ans de distance, en présence des mêmes ouvrages : c'est là le beau côté du parti pris par l'administration; mais il manque aux plus importans de ces ouvrages cette

(1) Voyez sur les *Écoles Anglaise* et *Allemande* les livraisons du 1er et du 15 août.

fleur de nouveauté qui séduit la foule et attire son attention. Parmi les visiteurs du palais des Beaux-Arts, il s'en rencontre plus d'un qui promène un regard distrait sur une toile qui devrait l'arrêter. Demandez-lui pourquoi il passe; il vous répondra qu'il n'aime pas les vieilleries, et cependant il y a vingt contre un à parier qu'il ne connaît pas ce qu'il dédaigne : il a entendu dire qu'une partie des ouvrages exposés n'est pas nouvelle, et c'est pour un esprit frivole une excuse suffisante. Il est vrai que l'inattention de tels juges ne mérite pas un regret. Cependant il est évident que la partie française de l'exposition n'excite pas la même curiosité, le même empressement que les salons annuels. Ce malheur, si toutefois c'en est un, disparaît devant l'avantage qui nous est offert d'étudier le développement de l'imagination française depuis cinquante ans.

Par malheur plusieurs ont manqué à l'appel, quelques-uns volontairement, d'autres pour des raisons indépendantes de leur volonté. Ainsi MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer se sont abstenus parce qu'ils sont en possession d'une renommée solidement établie ou du moins d'une clientèle nombreuse, ce qui pour le monde signifie la même chose. Assurés de placer leurs ouvrages, ils ne veulent pas s'exposer à de nouvelles discussions. Les remettre en question serait profaner l'inviolabilité qu'ils s'attribuent. L'absence est à leurs yeux tout à la fois une mesure de prudence et une mesure de dignité. Je pense que MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer se méprennent sur leurs vrais intérêts. Il est dans la destinée de tous les inventeurs de se voir sans cesse remis en question. Vouloir se dérober à la discussion est un mauvais parti. En voulant maintenir leur position, les absens s'exposent à l'oubli. Malgré la vivacité des objections soulevées par ses premiers ouvrages, l'auteur de *Jane Grey* eût agi sagement en les remettant sous les yeux du public, en y joignant ses ouvrages nouveaux, déjà connus par la gravure, *Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire, l'Enfance de Pic de la Mirandole, le Passage du mont Saint-Bernard par le général Bonaparte.* M. Delaroche est un homme laborieux et persévérant : il est probable qu'il est devenu plus habile dans le maniement du pinceau; mais à cet égard nous en sommes réduit aux conjectures, puisque l'auteur nous interdit la vue de ses tableaux. Les amis de M. Ary Scheffer assurent qu'il a terminé récemment une composition chrétienne d'une importance capitale. Je le crois volontiers, car si M. Ary Scheffer a montré dans le style de ses ouvrages une singulière inconstance, s'il a tour à tour imité Eugène Delacroix, Rembrandt, Albert Dürer, il a toujours montré pour la pensée un respect profond, ce qui est un titre sérieux à l'attention et à la sympathie. Comment nous prononcer sur le mérite de cette composition chrétienne? comment savoir si depuis

Saint Augustin et sainte Monique il a trouvé moyen de modeler la forme humaine avec plus d'évidence et de pureté? Ses amis l'affirment, et nous ne pouvons ni contredire leur avis ni l'approuver.

Quant aux absens qui ne refusaient pas de comparaître et qui cependant n'ont pas comparu, ou ne figurent que d'une manière incomplète, il y en a plusieurs dont les noms ne manquent pas d'importance. Il me suffira de citer MM. Gleyre et Barye. Pourquoi *le Soir* de M. Gleyre n'a-t-il pas quitté la galerie du Luxembourg? Il dépendait de l'administration de l'envoyer au palais des Beaux-Arts. Nous n'avons de Barye qu'un *Jaguar;* pourquoi *le Centaure et le Lapithe* n'ont-ils pas quitté le musée du Puy? Pourquoi les deux lions des Tuileries ne figurent-ils pas à l'exposition? Qu'on détache de l'Hôtel de Ville *l'Apothéose de Napoléon,* du Louvre *l'Apothéose d'Homère,* ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Cependant, pour nous donner une idée complète de l'école française, il n'eût pas été hors de propos de traiter MM. Gleyre et Barye comme M. Ingres. *Le Centaure et le Lapithe* auraient enseigné aux étrangers la mesure du talent de l'auteur, tandis que le *Jaguar* n'en montre qu'une face. Quant au *Soir* de M. Gleyre, c'est une des compositions les plus délicates et les plus châtiées de notre école; c'est pourquoi je regrette l'oubli complet où l'on a laissé ce charmant tableau. Toutefois, malgré ces fâcheuses lacunes, nous avons devant nous un ample sujet d'étude.

Il y a dans l'école française trois noms qui dominent tous les autres et qui montrent les tendances diverses de notre génération dans le domaine de la peinture : Ingres, Delacroix et Decamps. Quiconque a bien étudié les œuvres de ces trois artistes sait à quoi s'en tenir sur l'état du génie français. Au-dessous d'eux, on trouve des hommes d'un talent éprouvé; mais ils résument l'esprit de notre génération, et, quand on les connaît bien, on possède la notion générale de l'art contemporain. Autour de ces trois noms se rallient des disciples nombreux, des admirateurs fervens; c'est pourquoi, avant d'entamer l'examen des œuvres nouvelles soumises à notre jugement, il convient d'estimer la valeur de ces trois maîtres.

L'Europe entière voit dans M. Ingres le représentant le plus fidèle, le plus persévérant et le plus pur des traditions de la renaissance, et l'Europe ne se trompe pas. L'illustre auteur de *l'Apothéose d'Homère* a choisi dans le passé la période la plus glorieuse et la plus féconde, et cette période est devenue pour lui un sujet d'étude exclusif. On l'accuse d'intolérance, on lui reproche de méconnaître tout ce qui a précédé, tout ce qui a suivi Raphaël. L'accusation serait grave, si M. Ingres voulait enseigner l'histoire de la peinture : une doctrine si étroite le mènerait à l'injustice; mais dans la pratique de

l'art, la sévérité de ses principes n'a pas de fâcheuses conséquences. Qu'il s'enferme dans l'école romaine et ne voie de salut que dans les leçons qui nous sont offertes par le chef de cette école, c'est un fait qui ne doit alarmer personne, puisque cette doctrine signifie le culte de la beauté. Nulle période en effet ne réunit dans une aussi heureuse harmonie que l'école romaine tous les élémens dont la beauté se compose. A ne considérer que la pratique de l'art, il n'est donc pas permis de blâmer le choix de M. Ingres. Qu'il se méprenne sur la valeur de plusieurs écoles, qu'il condamne comme des fléaux des œuvres qui ont droit à notre admiration, qu'il répudie Rubens et Rembrandt, qu'il se montre sévère pour Venise, peu nous importe. Sa profession n'est pas de juger, mais de produire, et il a produit des œuvres admirables.

Doué d'une ardeur infatigable, il conserve toute la jeunesse, toute la ferveur de ses premières années. Élève de David, plein de respect pour les leçons de son premier maître, il comprit bientôt ce qu'il y avait d'incomplet et d'erroné dans cet enseignement, et pressentit le danger de la statuaire dans le domaine de la peinture. Il abandonna l'étude des marbres et se tourna vers Raphaël. Ce second maître est le seul qu'il ait suivi fidèlement dans sa longue carrière. Il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il obtint, en 1801, le grand prix de Rome; mais son goût s'était formé de bonne heure, et, dès qu'il eut mis le pied au Vatican, il embrassa d'une foi ardente et résolue la religion de toute sa vie. On se tromperait pourtant, si l'on croyait que M. Ingres, entraîné par l'amour de la tradition, néglige l'étude de la nature. Malgré sa vive admiration pour *l'École d'Athènes*, dont tous les détails ne sont pas réels, personne peut-être n'a consulté aussi souvent que lui le modèle vivant. Ses portraits à la mine de plomb, que je regrette de ne pas voir au palais des Beaux-Arts, prouveraient avec quel soin, avec quelle assiduité il a étudié toutes les variétés du masque humain, et les dessins faits pour son dernier tableau, pour *l'Apothéose de Napoléon*, montrent son amour pour les moindres parties de la réalité. Tous ceux qui ont eu le plaisir de contempler ces dessins et qui sont en mesure de les juger n'hésitent pas à les comparer, pour la puissance et la fidélité, aux plus beaux dessins des maîtres de la renaissance que nous possédons au Louvre. C'est là un côté du talent de M. Ingres que le public ignore généralement. On le croit livré tout entier au culte du passé, et l'on ignore qu'il n'accepte jamais la tradition sans la contrôler par l'étude du modèle vivant. Il consulte l'école romaine pour le goût, pour l'harmonie. L'heure de l'exécution venue, il ne se fie qu'à lui-même, au témoignage de ses yeux. C'est ce qui donne à ses œuvres tant de relief et de solidité. Les figures peintes de mémoire peuvent en effet

nous séduire par leur élégance, mais il est bien rare qu'elles résistent à l'examen. Tôt ou tard l'œil aperçoit des parties incomplètes ou inexactes. M. Ingres, grâce à ses habitudes laborieuses, n'a pas à redouter de pareilles découvertes. Dans son art, ce n'est pas seulement un érudit, comme on se plaît à le répéter; c'est aussi un savant dans l'acception la plus élevée. Non-seulement il connaît toutes les belles œuvres de l'école romaine, mais il sait pourquoi elles sont belles, et il retrouve dans la nature le germe de cette beauté suprême. D'ailleurs, si Raphaël est pour lui le maître des maîtres, comme Mozart pour les mélodistes, il n'ignore pas, il admire sans les imiter les deux grands Florentins que Raphaël a surpassés par la réunion de tous les dons, mais qui le dominent par la précision et la profondeur du dessin, — l'auteur de *la Cène* et l'auteur des *Sibylles* de la Sixtine. Quelque jugement que l'on prononce sur les facultés inventives de M. Ingres, il ne faut parler de lui qu'avec vénération, avec reconnaissance, car de tous les peintres français qui ont paru depuis Nicolas Poussin, c'est celui qui s'est maintenu avec le plus de constance et de bonheur dans les hautes régions de la pensée, et j'ajouterai que pour le maniement du pinceau, pour le choix exquis des lignes, pour l'achèvement des morceaux, il est supérieur à son illustre devancier. Il n'a jamais tenu compte des caprices de la mode, il n'a jamais sacrifié aux engouemens de la foule. Calme et patient, il est demeuré lui-même, attendant sans dépit que le goût public montât jusqu'à lui, et son espérance n'a pas été déçue.

Parmi les œuvres de M. Ingres, qui toutes se recommandent par des mérites particuliers, il y en a quatre que je puis appeler excellentes sans m'exposer au reproche de flatterie : *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien*, la *Vénus Anadyomène*, et le portrait de M. Bertin. Ces compositions réunissent tout ce qu'il y a d'exquis et de savant dans le talent de l'auteur. Je rapproche à dessein *l'Apothéose d'Homère* du *Martyre de saint Symphorien* pour montrer toute la variété, toute la souplesse d'imagination qui le caractérise. Je regrette, pour l'instruction de la génération nouvelle, que la chronologie des œuvres de M. Ingres ne soit pas indiquée dans le livret avec plus de précision et de fidélité, car la date n'est pas sans importance. Ainsi le livret attribue *l'Apothéose d'Homère* à l'année 1842. Or tous ceux qui ont suivi les travaux de M. Ingres savent très bien que cette composition se rapporte aux dernières années de la restauration. Il n'est pas inutile de relever cette méprise. Le *Martyre de saint Symphorien*, que le livret donne comme une peinture de 1827, n'a été offert au public qu'en 1834. Or entre ces deux œuvres capitales il y a une différence de style qui s'explique par les dates vraies, et que l'altération des dates rend inexplicable.

M. Ingres avait quarante-sept ans lorsqu'il peignit ou du moins lorsqu'il acheva *l'Apothéose d'Homère*. Après un long séjour en Italie, il voulut montrer sous une forme éclatante et pure le fruit de ses études, et l'espérance de ses plus fervens admirateurs fut pleinement réalisée. On peut discuter en effet le choix des poètes modernes groupés aux pieds du poète déifié, on peut s'étonner de la présence du Tasse, qui, malgré ses mérites, n'appartient certainement pas à la famille d'Homère; mais il faut s'incliner avec respect devant la majesté sereine, devant la merveilleuse harmonie de cette composition. Ce n'est pas l'Italie seule qui l'a inspirée. M. Ingres dans *l'Apothéose d'Homère* a voulu s'élever jusqu'à l'art grec, et quoique le temps nous ait envié les œuvres de Timanthe et de Zeuxis, les murs de Pompeï et d'Herculanum nous en disent assez pour nous permettre d'affirmer que le peintre français n'est pas demeuré au-dessous de son ambition. Il ne s'en est pas tenu aux débris de Pompeï et d'Herculanum, il a consulté avec une égale assiduité, avec une égale sollicitude, les pierres gravées, les camées, et de toutes ces études il a tiré une œuvre d'un caractère vraiment hellénique. Pour justifier mon opinion, il me suffira de citer les deux figures qui représentent l'Iliade et l'Odyssée; on comprend, en les regardant, que l'auteur doit se trouver dépaysé au milieu des compositions prosaïques dont la foule se repaît avidement. *L'Iliade* et *l'Odyssée* sont deux types accomplis d'élégance et de grandeur. Quant au poète déifié, il respire une majesté olympienne.

Sept ans plus tard, M. Ingres achevait le *Martyre de saint Symphorien*. C'est encore la même habileté, le même savoir; ce n'est plus le même style. *L'Apothéose d'Homère* relève de la Grèce encore plus que de l'Italie. Arrivé à la maturité, l'élève de David essaie de remonter jusqu'au génie d'Apelles en consultant le génie de Raphaël. Pour répondre aux envieux qui l'accusaient de ne pas comprendre l'énergie dans le dessin, le pathétique dans l'expression, parvenu à l'âge de cinquante-quatre ans, il achève cet admirable *martyre* qui soulevait en 1834 de si vives, de si orageuses discussions, et que la génération nouvelle connaît à peine. On a prononcé en cette occasion le nom de Sébastien del Piombo, et ce n'est pas sans raison. On sait en effet que Sébastien, Vénitien par sa naissance, peignait presque toujours d'après les dessins de son maître Michel-Ange. *La Résurrection de Lazare*, exécutée en 1520 en même temps que *la Transfiguration*, n'avait pas d'autre origine. *Le Christ à la Colonne*, qui se voit à Saint-Pierre *in Montorio*, appartient également par la conception et le dessin au maître de Sébastien. Il n'y avait donc rien d'injuste à rappeler le nom du Vénitien à propos du *Saint Symphorien;* mais il faut reconnaître que l'œuvre du peintre français se

recommande par une puissante originalité. L'expression extatique et rayonnante du principal personnage, qui marche à la mort comme à une fête, la joie triomphante de sa mère, sont des traits de génie et ne réveillent aucun souvenir. Comparé à *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien* acquiert un nouvel intérêt, car il y a dans le dessin des figures une énergie qui va parfois jusqu'à la violence, tandis que tous les personnages groupés autour du père de l'épopée se distinguent par la pureté des lignes, par la simplicité, la sobriété du modelé. Le *Martyre de saint Symphorien* représente dans la vie de M. Ingres quelque chose d'analogue aux *Sibylles* de Sainte-Marie de la Paix dans la vie de son maître bien-aimé. Il a voulu prouver que la grâce n'était pas son domaine exclusif, et nous devons avouer que la démonstration est complète. Cependant il n'a pas persévéré dans ce nouveau style, et je crois qu'il a eu raison, de même que son maître a bien fait, après les *Sibylles* de Sainte-Marie et l'*Isaïe* de Saint-Augustin, de revenir au style de *l'École d'Athènes* et du *Parnasse*. Je n'hésite pourtant pas à mettre le *Saint Symphorien* sur la même ligne que *l'Apothéose d'Homère*. Quoique ma prédilection soit acquise à ce dernier ouvrage, je reconnais dans le premier un savoir prodigieux, une invention pathétique, une variété d'expression qui n'appartiennent qu'aux maîtres consommés.

Le portrait de M. Bertin, exposé pour la première fois en même temps que le *Martyre*, se recommande par les mêmes qualités. Popularisé par le burin d'Henriquel Dupont, qui en a merveilleusement rendu le caractère, il jouit depuis vingt ans d'une renommée européenne. Le masque est modelé avec une fermeté qui n'a jamais été surpassée. Les yeux regardent, et la bouche parle. Pour ceux qui ont connu le modèle, c'est une véritable résurrection; quant aux spectateurs qui ne peuvent pas apprécier le mérite de la ressemblance, ils admirent l'expression du visage. Les mains appuyées sur les genoux sont dessinées avec une habileté magistrale. On peut les proposer comme sujet d'étude à tous les peintres qui veulent imiter ce qu'ils voient sans descendre jusqu'aux détails mesquins. Pour moi, le portrait de M. Bertin est le meilleur et le plus beau de tous ceux qu'a signés M. Ingres. L'auteur n'a rien fait d'aussi vrai, d'aussi vivant. Le portrait de Mme de Rothschild est plein de grâce et d'élégance, mais je n'y trouve pas l'accent de vérité qui me frappe dans le portrait de M. Bertin.

La *Vénus Anadyomène* appartient au premier séjour de l'auteur en Italie, quoiqu'elle n'ait été achevée que dans ces dernières années. C'est une création éclatante de jeunesse et de beauté. C'est bien la divine Aphrodite telle que nous la représente Hésiode dans sa *Théogonie*. La merveilleuse pureté des contours, la mollesse voluptueuse

du mouvement enchantent tous les regards. Si l'on ne savait pas à quelle période se rapporte cet ouvrage d'une perfection si exquise, il serait facile de le deviner, car si la main d'un vieillard peut terminer une telle œuvre, il faut un esprit jeune pour la concevoir. L'*Anadyomène* de M. Ingres peut se comparer, pour l'élévation du style, aux plus belles figures de ce nom que l'antiquité nous a laissées. La déesse se révèle par sa seule beauté. Rien de lascif dans son attitude, rien qui embrase les sens engourdis. Elle sort de l'écume des flots radieuse et nue, et n'a qu'à se montrer pour dominer les hommes et les dieux. C'est à coup sûr une des œuvres les plus parfaites de l'art français depuis son origine jusqu'à nos jours, et c'est pour moi, avec *l'Apothéose d'Homère*, l'expression la plus pure du talent de l'auteur. On peut discuter la forme des enfans qui entourent Aphrodite; on ne peut qu'admirer le torse et les membres de la déesse. Il y a dans ce beau corps une souplesse et une puissance que la statuaire a su exprimer dans ses périodes les plus glorieuses, et que nos yeux aperçoivent bien rarement dans le monde réel. C'est pourquoi l'*Anadyomène* de M. Ingres doit être louée sans réserve, car c'est le type de la beauté idéale dans sa plus haute expression.

Il y a maintenant trente-trois ans que M. Eugène Delacroix est entré pour la première fois dans la lice, car *Dante et Virgile*, le premier tableau qu'il ait exposé, appartiennent au salon de 1822. Depuis trente-trois ans, il soutient contre les traditions de l'école une lutte acharnée. A-t-il gagné toutes les batailles qu'il a livrées? Ses admirateurs les plus fervens n'oseraient l'affirmer : il sait lui-même que chacune de ses tentatives n'a pas été marquée par une victoire; mais, quoi qu'on puisse penser de la valeur de ses doctrines, il faut lui rendre cette justice, qu'il n'a pas abandonné un seul jour la voie où il s'était engagé. Or quelle est cette voie? M. Delacroix n'a jamais visité l'Italie, et pourtant il se rattache à l'Italie; par sa passion pour la lumière, pour la splendeur des tons, il compte parmi les disciples de Paul Véronèse. C'est à l'école de Venise qu'il faut rapporter l'origine de ses premiers ouvrages. Plus tard il s'est épris de la chair, et sans déserter l'école de Venise il a choisi parmi les Flamands le peintre qui avait mis à profit avec le plus d'éclat les leçons de Paul Véronèse, Pierre-Paul Rubens. C'est à ces deux parrains que nous devons rapporter sa manière de comprendre le maniement du pinceau. En déterminant ainsi l'origine de ses habitudes, je n'entends pas contester l'indépendance de son imagination. Lorsqu'il invente, il ne relève que de lui-même. Il ne consulte ni Rubens, ni Paul Véronèse, mais sa pensée : sur ce terrain il peut soutenir la lutte avec les plus puissans, car il possède un don merveilleux, le don de transformation. Il a tour à tour abordé les sujets les plus

divers, et pour traiter chacun de ces sujets, il a trouvé des accens nouveaux qui n'éveillaient aucun souvenir. Imitant tour à tour l'école vénitienne et l'école flamande pour le choix des tons, il est toujours demeuré lui-même dans toutes les questions qui se rattachent à l'invention.

La série qu'il nous offre cette année n'est pas complète; cependant elle nous permet d'apprécier la marche de sa pensée. Elevé dans l'atelier de Guérin, maître austère et impérieux, il a senti de bonne heure le besoin de secouer le joug et de marcher par lui-même dans une voie neuve et personnelle. Les traditions de l'académie ne pouvaient convenir à la nature de son esprit. Il a donc cherché hors de l'académie des leçons assorties à la trempe de son caractère, et c'est à Venise qu'il s'est d'abord adressé. Plus tard, quand il s'est tourné du côté d'Anvers, il n'a pas eu besoin de changer violemment sa méthode, car dans l'histoire de l'art Anvers procède de Venise. A travers ses tâtonnemens, qui ont été nombreux, il est toujours demeuré fidèle à ses premières prédilections.

Pour le choix des sujets, il est vraiment cosmopolite. Il interroge tour à tour l'Ancien et le Nouveau Testament, l'antiquité païenne et l'histoire moderne. Shakspeare et Byron lui ont fourni des thèmes nombreux, dont il a su tirer un excellent parti. Il me suffira de citer *Hamlet et le Fossoyeur*, les *Adieux de Roméo et de Juliette* et le *Naufrage de don Juan*. Envisagées sous l'aspect pathétique, ces compositions méritent des éloges sans réserve. Étudiées sous le rapport linéaire, elles soulèvent des objections nombreuses, que je ne me charge pas de réfuter, et je crois que l'auteur sait aussi bien que personne ce qui manque à ses œuvres pour être classées parmi les œuvres pures. Le quereller sur ce terrain serait une tâche puérile. Eugène Delacroix est avant tout inventeur. Quant à l'exécution, elle demeure presque toujours au-dessous de sa pensée, au-dessous de sa volonté, et j'emploie à dessein le mot de volonté, car l'auteur du *Massacre de Scio* est un des hommes les plus résolus, les plus persévérans de notre âge. Depuis son premier tableau, qu'il a signé à vingt-six ans, jusqu'au salon de la Paix de l'Hôtel-de-Ville, il n'a rien fait, rien tenté, rien achevé sans délibérer mûrement. Ceux qui le prennent pour un improvisateur se trompent d'une manière étrange. Il n'abandonne rien au hasard, et quelle que soit la vivacité de son imagination, il lui arrive bien rarement de trouver du premier coup la composition qu'il doit exécuter. Pour la foule, c'est un faiseur d'ébauches abondantes, variées, splendides; pour ceux qui ont pu suivre, épier, étudier les transformations de sa pensée, c'est un des esprits les plus inquiets, les plus mobiles, les plus défians, je veux dire de ceux qui se défient le plus d'eux-mêmes. Loin

de se complaire dans son œuvre, il n'est jamais content de la toile qu'il vient d'achever. Il aperçoit très bien les défauts qui seront relevés; mais comme il a fait de son mieux, il abandonne sa pensée aux chances de la discussion, et se console des reproches qui lui sont adressés en songeant à ses œuvres futures, à ses œuvres prochaines. Il aime son métier avec passion. Produire est pour lui une joie de chaque jour. Aussi, quoiqu'il ne dédaigne pas la gloire, quoique depuis trente-trois ans il n'ait rien négligé pour établir, pour agrandir sa renommée, il ne garde pas rancune à ceux qui le blâment ou le raillent, il ne boude pas le public et se tient toujours sur la brèche. Il ne veut pas que la foule oublie son nom, et se présente chaque année avec une œuvre nouvelle.

Malgré la richesse et la variété des tableaux signés de son nom qui se trouvent réunis au palais des Beaux-Arts, je suis loin de croire cependant qu'ils donnent une idée complète de son talent. La *Madeleine au Désert*, la *Médée furieuse*, nous révèlent son aptitude singulière pour l'expression de la souffrance; mais pour estimer l'étendue de son savoir, pour comprendre ce qu'il vaut, il faut consulter la coupole de la bibliothèque du Luxembourg, *le Triomphe d'Apollon* dans la galerie du Louvre, et le salon de la Paix à l'Hôtel-de-Ville. C'est là qu'il a mis à profit de la manière la plus puissante les leçons de ses deux maîtres, Paul Véronèse et Rubens. Ce n'est pas que j'entende le comparer pour la correction au peintre vénitien, il n'accepterait pas cet éloge; mais pour l'abondance de l'invention, pour la variété des épisodes, pour l'harmonie lumineuse de la composition, il peut se comparer à Rubens aussi bien qu'à Paul Véronèse. La coupole de la bibliothèque du Luxembourg, dont le sujet appartient à *la Divine Comédie*, se recommande par une grâce exquise, et l'harmonie en est tellement séduisante, qu'on ne songe pas à se demander si le contour des figures est à l'abri de tout reproche. *Le Triomphe d'Apollon*, de l'aveu même de ceux qui n'aiment pas la manière de l'auteur, est une des inventions les plus hardies et les plus heureuses de notre temps. Les Vénitiens n'ont rien fait de plus éclatant. Quant au salon de la Paix de l'Hôtel-de-Ville, c'est, à mon avis, le meilleur ouvrage de M. Delacroix. Non-seulement le sujet principal, *le Triomphe de la Paix*, est traité avec une merveilleuse clarté, mais tous les épisodes de la vie d'Hercule, qui ornent la frise, sont rendus avec un bonheur qui n'appartient qu'aux esprits persévérans. Je ne m'explique pas pourquoi l'auteur n'a pas tenu à montrer au palais des Beaux-Arts, sinon la première, du moins la seconde et la troisième de ces compositions. La peinture de la coupole, conçue pour une surface concave, n'aurait pu se dérouler sur une surface plate; mais *le Triomphe d'Apollon* et *le Triomphe de la Paix* n'of-

fraient pas le même inconvénient. L'auteur a-t-il craint que ces deux peintures, conçues pour servir de plafond, perdissent une partie de leur valeur lorsqu'elles seraient vues comme des tableaux de galerie? Je ne sais. En tout cas, une telle crainte ne me paraît pas légitime.

M. Delacroix a maintenant donné la mesure complète de ses facultés. Arrivé à la maturité après une lutte glorieusement soutenue, il n'est pas à présumer qu'il se révèle sous un aspect nouveau. Il est aujourd'hui ce qu'il sera pour les générations futures. Son imagination féconde, la couleur splendide et harmonieuse dont il sait revêtir sa pensée, assurent la durée de son nom; mais il est permis à ses admirateurs les plus sincères de regretter qu'il n'ait pas su allier l'harmonie et la pureté des lignes à la splendeur, à l'harmonie des tons.

La série de tableaux et de dessins exposés par M. Decamps, quoique nombreuse, n'est cependant pas complète. Tous ceux qui ont suivi ses travaux depuis vingt-cinq ans y remarqueront des lacunes fâcheuses. Il me suffira de signaler l'absence de ces grandes compositions au fusain tirées de l'histoire de la Gaule, et qui avaient excité, il y a quelques années, une admiration si vive et si légitime. *Le Supplice des crochets*, qui attirait tous les regards par l'énergie de l'expression, la variété des physionomies et la richesse des costumes, aurait été revu avec intérêt. Cependant les ouvrages que nous avons devant nous permettent de marquer avec précision le rang qui appartient à l'auteur. Parmi les hommes de notre temps, je n'en sais pas un qui puisse lui être comparé pour la manière de comprendre la nature. Son regard pénétrant saisit avec une merveilleuse sagacité dans un paysage, dans une figure ce qui convient à la peinture, et répudie sans hésiter ce que la peinture répudie. Ce n'est certainement pas dans l'atelier de son maître, M. Abel de Pujol, qu'il a puisé le germe de son talent. Original dans le choix des sujets, il ne l'est pas moins dans l'art de rendre sa pensée. Il donne à toutes les parties de sa composition un relief singulier et les éclaire avec une adresse qui rappelle les prodiges de Rembrandt. S'il fallait en effet établir sa filiation, c'est à Rembrandt que nous devrions remonter. Comme le chef de l'école hollandaise, le peintre français se préoccupe avant tout des caprices de la lumière; mais il n'essaie pas de lutter avec son illustre aïeul et d'emprisonner un rayon pour éclairer les ténèbres. Il aime le soleil avec passion et se plaît à inonder sa toile de lumière. S'il réveille en mainte occasion le souvenir du maître hollandais, on ne peut donc pas dire qu'il le copie. Il est même avéré qu'il n'a jamais essayé de suivre sa trace. Le problème qu'il s'est posé n'est pas celui que Rembrandt a résolu. Il prodigue

la splendeur, tandis que le chef de l'école hollandaise distribuait la lumière avec avarice.

L'Orient et l'Italie ont tour à tour exercé son imagination. Quoiqu'il soit rangé parmi les peintres de genre, il a parcouru d'un pied libre et hardi le domaine entier de son art. Il ne s'est pas contenté de retracer fidèlement ce qu'il avait vu dans ses voyages; il a traité les épisodes les plus touchans de l'Ancien et du Nouveau Testament avec un rare bonheur. Ses compositions bibliques sont à la fois graves et familières; aussi ont-elles un accent tout nouveau. L'histoire de Samson et l'histoire de Joseph ont pris entre ses mains un caractère qui n'a rien d'inattendu pour les hommes initiés aux mœurs de l'Orient, mais qui étonne et déroute les spectateurs engoués des traditions académiques. Pour moi, je ne me lasse pas d'admirer ces poèmes tantôt naïfs, tantôt énergiques, mais toujours vrais. Tous les personnages sont représentés avec une simplicité que les maîtres les plus habiles n'ont jamais dépassée. L'auteur met à profit ses souvenirs de voyage, et dans ses inventions les plus hardies il a l'air de transcrire ce qu'il a vu. Cependant ceux qui rangeraient Decamps parmi les peintres spontanés et dédaigneux de la réflexion se tromperaient étrangement. Si la nature l'a richement doué, il ne s'en est pas tenu aux dons de la nature; il a fécondé, agrandi par un travail assidu, les facultés heureuses qu'il avait reçues. Il n'y a pas un de ses tableaux qui n'ait été gratté plusieurs fois et remanié de façon à frapper de surprise les spectateurs qui connaissaient la première forme de sa pensée. Sans indulgence pour lui-même, il détruit l'œuvre qui semblait achevée et la recommence, comme s'il n'avait rien à regretter. C'est en suivant cette méthode qu'il est arrivé à produire des compositions d'une vérité si évidente et si solidement modelées.

La *Défaite des Cimbres*, exposée pour la première fois en 1834, prouve que Decamps s'élève, quand il veut, aux plus hautes conceptions. Quoi qu'on puisse penser de l'exécution matérielle de ce tableau, il est impossible de méconnaître la grandeur de la pensée. C'est une bataille où l'on se bat, une bataille où le sang coule, où l'épée entame la chair, et cet éloge, qui semble vulgaire, est bien rarement mérité. Que de compositions décorées du nom de bataille devant lesquelles se pâment d'aise les spectateurs ennemis de toute mêlée tumultueuse! On peut trouver que les masses sont trop confuses, que les figures du premier plan ne sont pas dessinées avec assez de précision; mais il faut rendre justice à l'énergie de l'invention. J'aurais voulu que le public vît en même temps la défaite des Cimbres et les épisodes de la guerre soutenue par les Gaulois contre les Romains. L'agrandissement du style de l'auteur eût frappé tous les yeux.

Pour les hommes qui aiment vraiment la peinture, Decamps est un des plus grands artistes que la France ait produits, un de ceux dont le nom n'a pas à craindre l'oubli. Il connaît les limites de son art, et ne lui demande jamais l'expression d'une pensée complexe; aussi toutes ses œuvres nous attirent par leur clarté avant de nous charmer par l'originalité de leur accent. Il sait nettement ce qu'il veut faire, et sa main ne trahit pas sa volonté. Ses paysages d'Orient et d'Italie sont à bon droit regardés par les connaisseurs comme des prodiges de splendeur et de vérité.

Dans les premières années de sa carrière, il a eu plus d'un imitateur; il n'a jamais eu de rival. Sa manière n'appartient qu'à lui, et jusqu'à présent ceux qui ont cru le copier n'ont fait que le parodier. Maître absolu dans le domaine qu'il a conquis, il n'a pas à redouter l'invasion d'un voisin jaloux. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à gagner dans son commerce, mais il défie toute tentative de plagiat. Pour peindre à sa manière, il faut avoir vu ce qu'il a vu, et surtout se résigner aux mêmes épreuves, aux mêmes tâtonnemens, car Decamps, malgré son habileté, malgré sa renommée, ne fait rien du premier coup. Ses amis, en le voyant partir pour l'Italie, n'étaient pas sans inquiétude; ils se demandaient si le spectacle des peintures murales ne jetterait pas le trouble dans son esprit, s'il n'essaierait pas de changer sa manière. Heureusement il a su résister à cette tentation. En présence des plus belles œuvres que le pinceau ait jamais créées, il est demeuré lui-même et n'a pas renoncé à ses habitudes. Il a compris qu'il valait mieux suivre une méthode personnelle que d'abdiquer sa volonté pour essayer de recommencer le passé. Il est revenu d'Italie plus habile, plus savant; mais son talent n'avait pas changé de nature; en peignant la Cervara, il a gardé le style de ses premières années.

Pourquoi Decamps n'a-t-il jamais abordé ce qu'on est convenu d'appeler la grande peinture? C'est une question que j'ai entendu poser plus d'une fois. Est-ce de sa part un signe d'injuste défiance? N'est-ce pas plutôt une preuve de bon sens? Pour moi, je crois qu'il a bien fait de s'en tenir à la peinture de chevalet. Je ne dis pas qu'il eût échoué en agrandissant le cadre de ses conceptions : ce serait de ma part une ridicule présomption que de vouloir mesurer ses facultés; mais il a préféré le certain à l'incertain, le connu à l'inconnu, et je n'ose le blâmer.

On lui a souvent reproché d'abuser de l'empâtement, et cette accusation n'est pas absolument dépourvue de justesse : plus d'une fois en effet il lui est arrivé de modeler des nuages presque aussi solidement que des terrains; mais cette faute, que je n'entends pas contester, est amplement rachetée par le relief qu'il sait donner à tous les

objets. Et puis, en regardant ses tableaux, il faut se rappeler ce que disait Rembrandt à ceux qui voulaient regarder ses œuvres de trop près : « La peinture n'est pas faite pour être flairée. » Qu'importe en effet que Decamps ait empâté plus d'une toile outre mesure? La question est de savoir s'il a obtenu l'effet qu'il voulait ou s'il s'est trompé dans ses prévisions. Or je ne crois pas que son espérance ait été souvent déçue. Qu'il nous représente *le Christ enfant au milieu des docteurs* ou bien *un Vieux berger par un temps d'orage*, il calcule ses procédés selon l'impression qu'il veut produire, et nous aurions mauvaise grâce à le chicaner sur la route qu'il a suivie, puisqu'il a touché le but.

C'est pourquoi je pense que ses œuvres tiendront une grande place dans l'histoire de l'art français. Je ne crois pas qu'il se soit jamais inquiété des théories qui se discutaient autour de lui. Les idées générales ne sont guère de son goût, il se moque volontiers de ceux qui s'en nourrissent et les appelle mangeurs de viande creuse. Il ne faut voir dans cette ironie que l'exagération d'une pensée vraie. Les théories les plus savantes, étayées des plus solides argumens, ne servent pas à grand'chose lorsqu'il s'agit de faire un tableau. L'étude du modèle vivant, le commerce intime des grands maîtres sont d'un plus grand secours que les livres. Cependant la connaissance technique de la peinture ne dispense pas de l'exercice de l'intelligence, et Decamps lui-même, qui dédaigne à bon droit les peintres parleurs qui veulent expliquer leurs œuvres, ne serait pas arrivé à la renommée, s'il n'eût construit à son usage des idées générales qui ont servi de règle à sa conduite. Il se moque des théories, et s'il n'eût pas été théoricien à son insu, s'il n'eût pas arrangé dans sa tête un ensemble d'idées dont il ne s'est jamais écarté, il ne serait pas aujourd'hui ce qu'il est. Praticien consommé, il a prouvé plus d'une fois qu'il ne s'en tient pas à la partie matérielle de son métier. Quand il a choisi Rembrandt pour maître et pour guide en quittant l'atelier de M. Abel de Pujol, bon gré, mal gré, il a bien fallu qu'il se fît une théorie.

Le public, je dois le reconnaître, continue à prendre M. Couture pour un peintre de premier ordre. On rencontre au palais des Beaux-Arts des hommes de très bonne foi, et qui se donnent pour sérieux, parlant à haute voix de l'école de M. Couture. Les amis de M. Couture et ses élèves, qui sont, hélas! nombreux, ont accrédité dans la foule une idée singulière et dont je suis pourtant obligé de tenir compte, ne fût-ce que pour constater la dépravation du goût public. C'est à lui que commence l'école française; avant lui, tout était confusion et chaos; c'est lui qui a débrouillé les élémens et enseigné à notre pays l'intelligence et l'expression de la beauté! J'éprouve quelque répugnance à répéter de tels enfantillages, et cependant,

si je les omettais, je manquerais à mon devoir d'historien. Quand de tels symptômes se produisent, quand le trouble intellectuel se révèle par de tels signes, il faut les enregistrer. C'est à ce prix seulement qu'on peut suivre les déviations et les défaillances du bon sens. Est-ce à dire que M. Couture soit un homme sans talent? Ce serait aller trop loin et compromettre la cause de la vérité en la défendant à outrance. L'auteur des *Romains de la décadence* ne manque pas d'adresse : il connaît le maniement du pinceau, et dans la pratique matérielle de son métier il peut passer pour habile; mais il ne possède pas les premières notions du goût le plus vulgaire, et quand il s'agit d'inventer, il prend pour conseil les époques de décadence. Ce novateur si vanté, qui n'a pas régénéré, au dire de ses amis et de ses élèves, mais bien fondé l'école française, n'est tout simplement qu'un imitateur laborieux de la peinture française au XVIIIe siècle. Encore faut-il ajouter que tous les hommes de bonne foi, pourvus de lumières suffisantes, c'est-à-dire initiés à l'histoire de la peinture, jugent que l'auteur de l'*orgie romaine* s'est montré souvent inférieur à Vanloo et à Boucher. Quant à la grâce de Greuze, n'en parlons pas, M. Couture ne l'a jamais rencontrée; je ne sais pas même s'il l'a jamais cherchée. Peut-être aurait-il cru déroger en se préoccupant d'un tel modèle. Ce qui demeure établi pour les juges compétens, c'est que M. Couture jouit aujourd'hui d'une renommée que rien ne justifie. Ce qu'il est facile de prévoir, c'est que la vogue acquise à ses ouvrages n'a pas de longs jours à vivre, et que ses admirateurs les plus fervens s'étonneront bientôt d'avoir pu le prôner avec tant d'empressement. Enfant gâté de la mode, dans quelques mois peut-être, on aura oublié jusqu'à son nom. En attendant que le jour de la justice arrive, en attendant que le bon sens reprenne le dessus, contentons-nous de caractériser nettement ce talent dont on a voulu exagérer la valeur : ce n'est pas une manière nouvelle, mais un emprunt fait au XVIIIe siècle.

M. Courbet aurait voulu exposer au palais des Beaux-Arts ce qu'il appelle son œuvre; le jury ne l'a pas permis, et je n'hésite pas à déclarer qu'il a eu tort. Il eût été bon et salutaire de soumettre au jugement public l'ensemble des tableaux créés par cet autre novateur. En refusant une partie de ses ouvrages, dont plusieurs avaient déjà été exposés, le jury fait à l'auteur une position de persécuté, de génie méconnu qui n'est point sans danger pour le goût. Que M. Courbet sache imiter avec fidélité, avec évidence plusieurs parties du modèle vivant, ce n'est pas moi qui essaierai de le contester; mais qu'il soit peintre dans l'acception vraie du mot, c'est une autre question qui ne se résout pas de la même manière. L'auteur de *l'Enterrement d'Ornans* n'est pas seulement un praticien, c'est aussi un

théoricien de première force, et il l'a bien prouvé dans le manifeste signé de son nom, et envoyé sous forme de circulaire à tous les amis de la justice et de la vérité qui n'acceptent pas les yeux fermés les décisions du jury. On l'a baptisé du nom de réaliste, et il regarde cette dénomination comme donnant une idée inexacte et incomplète de son talent. A son avis, la plupart des définitions appliquées aux tendances de l'art sont mensongères, et il ajoute avec une sagacité magistrale que, s'il en était autrement, les œuvres seraient inutiles. La conclusion n'est pas en parfaite harmonie avec les prémisses, mais pourquoi nous en étonner? M. Courbet n'est pas un écrivain de profession; il n'a pas eu le loisir d'étudier la valeur des mots et l'enchaînement des idées; il jette sur le papier l'ébauche de sa pensée et compte sur la pénétration du lecteur. Il n'a pas compris que, pour caractériser les tendances de l'art, il fallait de toute nécessité les avoir surprises. Et comment les surprendre, si ce n'est en étudiant les œuvres? Proclamer l'inutilité des œuvres dans le cas où la définition serait exacte, c'est tout bonnement admettre l'effet en supprimant la cause. Qu'on soit réaliste ou spiritualiste, une telle logique blesse le bon sens, et je conseille à M. Courbet d'y renoncer; mais il faut le remercier de nous avoir livré généreusement le secret de son talent. Les esprits les plus pénétrans s'évertuaient à le deviner, et pour nous servir d'une expression vulgaire qui ne doit pas malsonner aux oreilles de M. Courbet, jetaient leur langue aux chiens. Maintenant nous n'avons plus à souhaiter que la lumière se fasse: grâce à l'auteur du manifeste, la lumière s'est faite, et nous possédons la vérité, la vérité tout entière : le doute n'est plus permis.

Nous savons ce qu'a voulu M. Courbet : puiser dans la notion complète de la tradition le sentiment de sa personnalité. Ce dessein magnifique, cette courageuse résolution vaut la peine d'être notée. Un esprit vulgaire se fût contenté d'étudier le passé pour le connaître; une telle joie n'est pas faite pour un réaliste vraiment digne de ce nom. Dégager sa personnalité de l'intelligence complète de la tradition, à la bonne heure, voilà une ambition digne de tenter un noble cœur! Si M. Courbet a étudié la Grèce et l'Italie, la Hollande et la Flandre, l'Allemagne, l'Espagne et la France, et je veux bien le croire sur parole, ce n'était pas pour savoir ce que valent Phidias et Raphaël, Rubens, Rembrandt, Holbein, Murillo et Poussin, mais pour s'affirmer à lui-même qu'il ne leur ressemble pas, et qu'il aurait grand tort de les imiter. A vrai dire, le public était déjà et depuis longtemps d'accord avec lui, au moins sur le premier point. Quant au second point, il nous permettra de ne pas accepter son avis. La tradition, où il a puisé le sentiment de sa personnalité, n'enseigne pas le culte du laid, et ce n'est pas la peine de l'interroger pour copier

sans choix tout ce qui s'offre à nos yeux. M. Courbet nous dit qu'il a voulu laisser à la postérité l'image fidèle de nos idées, de nos mœurs, de nos coutumes. Si la postérité le croyait sur parole, elle recevrait là un fort vilain cadeau. Les figures peintes par M. Courbet donnent de notre espèce un piètre échantillon, et sans vouloir flatter mon temps, j'aime à croire qu'il l'a calomnié. Si toutes les femmes de France ne possèdent pas la beauté des Arlésiennes, il est difficile de rencontrer, même en notre pays, des types aussi laids que *les baigneuses* de M. Courbet. Pousser aussi loin le réalisme quand on a le malheur de faire une pareille rencontre, c'est abuser du sentiment de sa personnalité.

Je regrette que M. Gérôme, dont les débuts avaient été accueillis avec tant de sympathie, ait compromis une renommée si légitimement acquise en se fourvoyant dans une composition au-dessus de ses forces ou tout au moins au-dessus de son expérience. *Le Siècle d'Auguste* ne vaut pas *le Combat de Coqs*. Est-ce à dire que M. Gérôme soit aujourd'hui moins habile qu'au jour de ses débuts? Assurément non : c'est une des mains les plus alertes et en même temps les plus prudentes que je connaisse; mais quand il s'agit d'une composition aussi vaste, aussi complexe, l'adresse et la prudence de la main ne suffisent pas. Il faut avant tout se préoccuper de la pensée. Or M. Gérôme ne paraît pas en avoir pris grand souci. Il a ordonné ses figures de façon à contenter le regard du spectateur, et n'a pas poussé son effort au-delà. Il y a pourtant une pensée dans son tableau : l'opposition du christianisme naissant et du paganisme à son apogée, confiant dans sa durée; mais cette pensée est demeurée à l'état philosophique telle que nous la trouvons dans le *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle;* elle n'a pas revêtu, et j'ajoute qu'elle ne pouvait pas revêtir une forme pittoresque. Le Christ au berceau, qui occupe la partie inférieure de la toile, a le double inconvénient de ne pas se relier à l'ensemble de la composition, et de distraire l'attention par un style qui n'est pas celui de l'ouvrage. Toute la partie païenne, soit les dix-neuf-vingtièmes, est traitée d'après les procédés et avec les ressources de la peinture moderne, tandis que le Christ au berceau est traité à la manière de Giotto. L'effet d'un tel rapprochement n'était pas difficile à prévoir, et je m'étonne que M. Gérôme ait pu se méprendre un instant à cet égard. La pensée de Bossuet, qui n'appartient peut-être pas au domaine de la peinture, ou qui du moins, pour arriver à l'esprit en passant par les yeux, devrait se produire sous une autre forme, n'est plus, ainsi traduite, qu'un placage puéril. A quoi bon opposer le style de Giotto au style de la peinture moderne? Est-ce que l'auteur du tableau, en acceptant la pensée de Bossuet, n'en a pas fait sa propre

pensée? Est-ce qu'il ne doit pas peindre toutes les figures, depuis l'empereur jusqu'au Christ, avec le même artifice, en tenant compte des données acquises à la science du dessin? Je ne voudrais pas pousser l'analyse jusqu'à la subtilité. Cependant ou cette singularité n'offre aucun sens, ou elle pourrait signifier que la foi chrétienne n'est plus la foi de notre temps, que pour la trouver vivante il faut remonter jusqu'à Giotto. Ce n'est certainement pas ce que M. Gérôme a voulu exprimer. Quel était donc son dessein? Croit-il que le style du XIVe siècle convienne seul à l'expression de la pensée religieuse? Ce serait une hérésie réfutée surabondamment par l'histoire de la renaissance. Malheureusement le reproche que je lui adresse n'est pas le seul que mérite son tableau. Ses figures païennes, habilement peintes, j'aime à le reconnaître, n'offrent pas des types choisis avec assez de sévérité. Or une composition qui n'a pas pour soi l'intérêt dramatique doit au moins se recommander par la pureté des lignes qui réjouit les yeux et enchaîne l'attention.

M. Hamon est un des plus charmans esprits de notre temps, et c'est avec plaisir que nous lui avons rendu justice. Nous avons appelé l'attention sur le mérite de *la Comédie humaine*, sur les beaux enfans qui regardaient Guignol; nous avons loué comme nous le devions la grâce et l'élégance qui recommandent son idylle : *Ma Sœur n'y est pas*. Cette année, en remettant sous nos yeux les deux ouvrages précédens, il nous donne *l'Amour et son troupeau*. Il nous serait doux de parler de ce dernier ouvrage comme nous avons parlé des deux premiers; mais ce serait mal servir le talent de M. Hamon que de lui cacher le danger auquel il s'expose. Sa fantaisie ingénieuse dédaigne trop résolûment la sévérité de l'exécution. Ce que nous avons accueilli avec indulgence dans *la Comédie humaine* et dans son idylle, nous devons le blâmer dans *l'Amour et son troupeau*. M. Hamon continue à prendre une esquisse pour un tableau, et ses vrais amis trahiraient sa cause en ne l'avertissant pas. La composition nouvelle qu'il soumet au jugement de la foule n'est pas moins heureuse que ses sœurs aînées. Ce qui nous oblige à la juger plus sévèrement, c'est qu'elle est la dernière venue. Le sujet de ce tableau a fourni à M. Leconte de Lisle une pièce de vers qui ne s'accorde pas tout à fait avec l'impression produite par l'œuvre de M. Hamon, mais en explique très bien la pensée : je veux parler des *Damnés de l'Amour*. Entre les mains du poète, la conception du peintre a pris quelque chose de sinistre, et je puis dire d'inattendu. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions hésiter sur le sens de sa composition : l'Amour mène l'humanité comme un troupeau. Je rends pleine justice à la vérité de la pensée. Malheureusement ces figures si ingénieusement conçues, dont le mouvement et la physionomie sont inventés avec tant

de finesse, ne sont pas rendues avec la précision que nous avons le droit de souhaiter. Parlons sans détour : elles sont ébauchées, et l'œil le plus complaisant ne saurait les accepter comme terminées. Que M. Hamon y prenne garde! Ses débuts ont été accueillis avec une légitime sympathie; mais le succès oblige, et il ne paraît pas s'en être souvenu. Il se conduit en véritable enfant gâté, et le public pourrait bien lui rappeler qu'il n'est plus dans l'âge où tout se pardonne. Si l'auteur de *la Comédie humaine* veut conserver la faveur de la foule, il fera bien d'exécuter avec plus de soin ce qu'il conçoit si heureusement, et de traiter avec moins de dédain la partie matérielle de son art. Le terrain sur lequel l'Amour fouette son troupeau n'est pas en perspective, et le mépris de cette condition élémentaire ne permet pas de comprendre la position des figures. Nous verrions avec regret un talent si fin et si délicat persévérer dans le dédain de l'exécution, car il n'y a pas d'œuvre qui puisse durer sans la pureté de la forme.

De tous les genres de peinture, le plus florissant aujourd'hui est à coup sûr le paysage. C'est celui que le public encourage avec le plus d'empressement. Je ne veux pas en rabaisser l'importance. Quand le paysage s'élève à la hauteur de Claude Gelée ou de Ruysdaël, il se place d'emblée à côté des œuvres les plus sérieuses; mais jusqu'à présent nous n'avons encore retrouvé ni Ruysdaël ni Claude Gelée, et le nombre des hommes de talent qui se consacrent au paysage marque dans le goût public un affaiblissement réel. Dans ce genre en effet, et surtout dans ce genre tel qu'il est aujourd'hui conçu, la pensée ne joue pas un rôle aussi important que dans la peinture de figures; souvent même son rôle s'efface complétement. Je ne voudrais pas médire du genre et rappeler l'opinion des Toscans : le vrai peintre, à l'heure du travail, peint la figure, et le paysage à ses momens perdus, dans ses heures d'oisiveté. Ce serait exagérer une pensée vraie. Cependant Titien et Rembrandt donnent raison aux Toscans. Quand ils ont voulu peindre le paysage, ils ont prouvé sans effort qu'ils en savaient autant que les praticiens les plus habiles dans ce domaine spécial. Ce qui me paraît dangereux dans la prédilection du public français pour le paysage, c'est que la faveur attachée à ce genre de peinture égare la pensée de la foule, et lui fait croire que la fidélité de l'imitation est le dernier mot de l'art. Pourtant ce serait bouder contre notre plaisir que de ne pas louer MM. Troyon, Paul Huet, Théodore Rousseau et Français, qui nous ont donné des tableaux charmans. Dans leurs compositions, si la pensée ne tient pas une grande place, la nature est très bien rendue, et l'imitation arrivée à ce point ne saurait être dédaignée. Les *Vaches à l'abreuvoir* de M. Troyon séduisent tous les spectateurs. Ses

Bœufs partant pour le labourage ne produisent pas une impression si heureuse. Ce n'est pas qu'ils soient traités avec moins de vérité, mais ils ne sont pas d'une exécution aussi avancée, et cette différence dans le travail se traduit par un certain étonnement. On se demande pourquoi l'auteur n'a pas achevé ce qu'il avait si bien commencé. Le coupable, je le crains bien, n'est pas M. Troyon, mais le public, qui accueille trop volontiers les esquisses, et se montre ensuite sévère pour ce qu'il avait d'abord encouragé. C'est à lui-même, à lui seul que le public devrait s'en prendre, puisqu'il a accepté comme une œuvre complète ce qu'il traite maintenant comme une simple indication. Les *Bœufs partant pour le labourage* sont très bien conçus. Il y a de la grandeur dans le paysage, la lumière est bien distribuée; mais les bœufs ne sont pas modelés avec assez de fermeté. M. Troyon a trop de talent pour réclamer l'indulgence.

Plus d'une fois j'ai loué les paysages de M. Paul Huet, et c'est à mon avis un des hommes qui comprennent le mieux le sens poétique de la nature. Souvent il lui est arrivé de ne pas écrire avec assez de précision la forme des terrains et des forêts. Cette année, je suis heureux de le dire, il s'est montré plus sévère pour lui-même, et le public lui en saura gré. Son *Inondation à Saint-Cloud* est traitée avec largeur, mais il y a cependant assez de détails pour déterminer la forme. Troncs et feuillages, tout est vrai. L'image des arbres dans l'eau est tracée avec adresse. En somme, c'est un bon ouvrage, un des meilleurs que l'auteur ait jamais signés. Il n'y a pas un coin de cette composition qui soit traité avec négligence, et je vois avec plaisir que M. Paul Huet a compris la nécessité de ne pas s'en tenir à l'ébauche. Éclairé par une longue pratique, il s'est soumis aux conditions qui régissent la peinture comme toutes les manifestations de la pensée. Il n'indique plus ce qu'il veut dire, il le dit.

Le talent de M. Théodore Rousseau est demeuré longtemps la croyance exclusive de quelques adeptes fervens et dévoués, qui ne toléraient aucune discussion à l'endroit de leur maître. A cette époque, il ne prenait pas la peine de rendre ce qu'il avait vu; il se contentait de quelques masses confuses, que les initiés baptisaient sans hésiter du nom de chef-d'œuvre. Aujourd'hui, éclairé par l'incrédulité obstinée de la foule et par l'indifférence des esprits sérieux, il s'est décidé à changer de route. Il abandonne les masses, ou du moins il leur restitue la valeur qui leur appartient; il s'en sert pour diviser ses compositions, et traite les détails avec un soin religieux. Parmi les toiles nombreuses qu'il a envoyées cette année, j'ai surtout remarqué un *Groupe de chênes dans les gorges d'Apremont*. C'est une étude faite avec amour, dont toutes les parties sont traitées avec une exactitude scrupuleuse. Je crains pourtant que M. Théodore Rous-

seau ne soit allé trop loin dans la voie nouvelle qu'il a choisie, et qu'il n'accorde maintenant trop d'importance aux détails. On dirait parfois qu'il veut lutter avec le daguerréotype. Toutefois ses tableaux de cette année signalent un progrès éclatant.

M. Français avait déjà montré la grâce et la finesse de son talent dans un grand nombre de petites compositions. Il a voulu nous prouver qu'il pouvait sans danger choisir un cadre plus étendu, et l'épreuve lui a réussi. *Un sentier dans les blés* marque sa place parmi les plus habiles, et je me plais à louer dans ce tableau un accent de vérité qui frappe tous les esprits attentifs.

Il est fâcheux que M. Jules Dupré ait suivi l'exemple de MM. Paul Delaroche et Ary Scheffer et se soit abstenu. Il eût été curieux d'étudier les métamorphoses de son talent et de compter les efforts auxquels il s'est résolu pour donner à sa pensée une forme précise. Plus d'une fois il lui est arrivé de dépasser le but; en essayant d'exprimer sa volonté avec une netteté inconnue aux paysagistes de son temps, il a rencontré la sécheresse et la dureté. Cependant, malgré ses méprises, il mérite l'attention la plus bienveillante. C'est un homme d'une rare persévérance, qui n'est jamais satisfait de son œuvre, et la série complète de ses tableaux eût été pour la foule et pour les hommes du métier une étude intéressante.

M. Corot ne s'est pas abstenu, mais il n'a pas pris la peine de réunir les toiles qu'il avait exposées depuis vingt ans, et vraiment c'est grand dommage. C'est une des imaginations les plus fraîches, les plus riantes de l'âge présent. Son *Joueur de flûte* avait ravi tous les regards par la naïveté de la composition, et j'aurais aimé à le revoir. Les toiles qu'il a envoyées cette année ne permettent pas d'apprécier l'ensemble de ses travaux. Cependant il y a dans son *Souvenir d'Italie* une grâce charmante qu'il n'a jamais dépassée. N'eût-il signé que cet ouvrage, nous pourrions le classer parmi les talens les plus ingénieux de l'école française. M. Corot vaut mieux que sa réputation. Estimé des praticiens, qui connaissent les difficultés de la peinture, il n'a pas obtenu la popularité que son talent semblait lui assurer. Il ne faut pourtant pas accuser la foule d'injustice, car si M. Corot est excellent dans le domaine de l'invention, ses admirateurs les plus fervens sont obligés de confesser qu'il exécute avec une certaine gaucherie ce qu'il a si parfaitement conçu. Sa main n'obéit pas à sa fantaisie. Figures, arbres et terrains, tout dans ses œuvres est plutôt indiqué que rendu. Les spectateurs capables de compléter par eux-mêmes ces magnifiques ébauches lui tiennent compte du plaisir qu'ils ont éprouvé en les regardant. Quant à la foule, qui n'a pas sondé les secrets de l'art, on ne saurait condamner son indifférence pour M. Corot. Avec une imagination moins riche et

une main plus habile, il rallierait sans peine un plus grand nombre de suffrages.

M. Jeanron nous a donné une *Vue d'Ambleteuse* qui révèle chez lui une grande finesse d'exécution. Il voit très bien et rend fidèlement ce qu'il voit. Ses débuts avaient été accueillis avec sympathie; il a répondu aux encouragemens de la critique par un travail assidu, et il tient aujourd'hui un rang très honorable dans notre école. Ce que j'aime dans son talent, c'est la simplicité. Il n'essaie jamais de produire un effet théâtral, et, sans faire de grands frais d'invention, il réussit à charmer par la seule puissance de la vérité.

J'ai longtemps pensé que la renommée de M. Meissonnier ne reposait pas sur de solides fondemens. L'engouement de la foule pour ses ouvrages me semblait difficile à comprendre. L'exiguité du cadre qu'il avait choisi était à mes yeux la cause principale de son succès. Aujourd'hui je n'ai pas tout à fait changé d'avis; cependant je reconnais volontiers qu'il s'est appliqué à démontrer la valeur de ses compositions prises en elles-mêmes, abstraction faite de la dimension qu'il leur donne. Il dessine avec pureté, il modèle avec soin, il invente des physionomies variées, des attitudes énergiques, et, sans abandonner complétement ma première opinion, je crois qu'il n'a pas surpris l'estime des connaisseurs. Le même talent appliqué sur une plus grande échelle obtiendrait-il d'aussi nombreux suffrages? Je n'oserais l'affirmer. Il est malheureusement vrai que la foule professe un goût très prononcé pour les tours de force. La vérité intime de l'œuvre la touche moins vivement que la difficulté vaincue. Si M. Meissonnier, qui a représenté des scènes de nature très diverse dans un champ large comme la paume de la main, parvenait à réduire encore le cadre de ses compositions, et peignait une idylle sur une toile un peu moins large que l'ongle du pouce, il serait à craindre que la foule ne le proclamât le premier des peintres contemporains. Il faut toutefois lui rendre justice. Il y a chez lui un grand talent de composition, et chacune de ses figures est exécutée avec tant de finesse, qu'elle étonne les plus habiles. Si l'on consent à oublier l'exiguité du cadre, qui excite l'admiration de la foule et la colère de quelques esprits chagrins, on reconnaît dans M. Meissonnier un des talens les plus fins de notre temps. Il lutte de précision avec Miéris, Terburg et Metzu, et ses figures, qui semblent peintes par une fée, tant le travail du pinceau est difficile à saisir, ont un relief qu'on ne trouve pas souvent dans les toiles de grande dimension. Si d'abord son mérite a été un peu surfait, il a pris soin de convertir les sceptiques, en justifiant par ses études persévérantes l'éclat de ses premiers succès.

J'ai revu avec plaisir, et je crois que mon impression est partagée

par un grand nombre de spectateurs, les cartons de M. Paul Chenavard. Je sais toutes les objections que soulève cette série de compositions, je n'ignore pas les reproches adressés à l'auteur de cette histoire universelle; parmi ces reproches, il en est plus d'un qui me semble mérité : cependant cet ensemble de pensées m'inspire une estime sérieuse. Quelques défauts que l'on signale dans l'exécution des figures, on est bien obligé d'avouer que ce n'est pas là l'œuvre d'un esprit vulgaire. Ces cartons pourraient-ils se transcrire sur les murailles d'un palais sans que l'auteur y changeât rien? Je ne le pense pas. Ne serait-il pas forcé de consulter le modèle vivant avant d'achever avec le pinceau ce qu'il a tracé avec le fusain? Je ne crois pas qu'il y ait deux avis sur cette question, et l'auteur se rendrait sans peine à l'évidence. Il comprendrait la nécessité de donner à sa pensée une forme plus précise et plus pure. A cet égard, il n'a pas besoin de conseils; il en sait là-dessus tout autant que les plus difficiles; il connaît depuis longtemps les œuvres les plus savantes, et les défauts que l'on signale dans ses cartons n'ont point échappé à son regard. S'il pouvait voir s'accomplir son premier dessein, je ne doute pas qu'il n'acceptât franchement et sans résistance les conditions nouvelles qui lui seraient faites par la substitution de la couleur au fusain.

On a dit que dans ce travail immense la mémoire jouait un rôle plus actif que l'invention : je ne crois pas que cette accusation soit parfaitement justifiée. Sans doute M. Paul Chenavard a mis à profit avec un soin assidu tous les documens que pouvait lui offrir l'histoire de la peinture, mais il y a dans ses cartons quelque chose de plus qu'une mémoire fidèle. S'il eût été dépourvu d'imagination, il n'aurait jamais réussi à combiner ses souvenirs aussi heureusement qu'il l'a fait. Ayant à retracer le développement de la civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours, il ne pouvait éviter de rappeler en plus d'un point les compositions inspirées par les sujets qu'il voulait traiter. Il n'y avait pas moyen d'éluder ce danger. Il fallait consentir aux coïncidences pour ne pas se jeter dans la bizarrerie. Or je ne crains pas d'être démenti en affirmant que M. Paul Chenavard a trouvé moyen d'être nouveau en développant des thèmes déjà développés plusieurs fois, et qu'il n'a jamais imité servilement les œuvres qu'il avait consultées. Les peintres qui passent leur vie à copier un bouquet d'arbres, une grappe de raisin, aimeraient à voir dédaigner ces cartons comme un pur exercice de mémoire. Ils trouvent que la nature n'y tient pas assez de place. Il ne faut pas leur donner ce plaisir. Sans doute l'œuvre de M. Paul Chenavard n'est pas aujourd'hui ce qu'elle pourrait devenir, ce qu'elle deviendrait sans doute, si elle retrouvait sa destination primitive;

mais la traiter comme une conception sans portée, c'est une injustice évidente. Les documens qu'il a consultés sont à la disposition du premier venu; pourquoi donc l'histoire de la civilisation n'a-t-elle pas encore trouvé parmi les peintres un narrateur aussi fidèle? Il y a là quelque chose qui ne peut s'expliquer que par l'élévation et l'étendue des facultés de l'auteur.

M. Barye n'est représenté à l'exposition que par son *Jaguar dévorant un lièvre*. Je le regrette d'autant plus qu'il eût été curieux de comparer le talent de cet artiste éminent à celui de Landseer, toute réserve faite pour la différence des lois qui régissent la peinture et la statuaire. Ce jaguar est une des œuvres les plus importantes et les plus exquises qui soient sorties de la main de l'auteur; cependant il ne donne qu'une idée incomplète de ce qu'il peut faire. Sans parler du *Lapithe combattant un centaure*, qui se trouve maintenant au musée du Puy, sans parler des deux lions placés aux Tuileries, au bas de la terrasse du bord de l'eau, l'administration avait sous la main les modèles de quatre groupes destinés à la décoration des pavillons commencés par M. Visconti et terminés par M. Lefuel. Ces quatre groupes sont de véritables chefs-d'œuvre, et nous aurions été heureux de les voir au palais des Beaux-Arts. Parmi les quatre sujets proposés à M. Barye, il y en avait deux au moins qui ne semblaient pas se prêter à la statuaire, l'Ordre et la Force. La Paix et la Guerre convenaient mieux au travail de l'ébauchoir. M. Barye a trouvé moyen de traiter ces quatre données sous une forme excellente. Pour l'Ordre, il a composé un groupe où se montre toute la souplesse de son talent : un homme adulte, un tigre et un enfant; pour la Force, un homme, un enfant et un lion. Chacune des trois figures est modelée avec une science profonde, et prouve que l'auteur n'a pas borné ses études à l'imitation des animaux. Cette opinion, accréditée dans la foule, est complétement démentie par les deux groupes que je viens de mentionner. La Paix et la Guerre, sans révéler des qualités supérieures, obtiendront cependant un succès plus populaire, grâce à la nature du sujet. Un laboureur, un bœuf, un enfant qui joue de la flûte, un guerrier l'épée à la main, un cheval, un enfant qui sonne de la trompette composent les deux derniers groupes. Depuis longtemps la sculpture française n'avait rien produit d'aussi parfait. Conception claire, exécution savante, pureté de goût dans le choix des détails, rien ne manque à ces quatre groupes, qui sont classés par les connaisseurs au nombre des œuvres tout à la fois les plus viriles et les plus gracieuses de l'école française. Le talent de M. Barye se prête admirablement à la sculpture monumentale, et j'ai peine à comprendre qu'il n'ait pas encore été désigné pour le couronnement de l'arc de l'Étoile, car personne ne

pourrait aussi sûrement que lui mener à bonne fin cette difficile entreprise. Hommes et chevaux, il saurait tout concevoir et tout rendre avec un égal bonheur. Lui confier un pareil travail ne serait pas seulement un acte de justice, une récompense accordée à ses études persévérantes : le public aurait la certitude de posséder dans un avenir prochain une composition de premier ordre.

Un grand seigneur qui a su mettre ses loisirs à profit, qui connaît l'histoire de l'art grec, M. le duc de Luynes, s'est passé une fantaisie d'érudit millionnaire : il a demandé à M. Simart une réduction de la Minerve du Parthénon. D'après quels documens cette réduction est-elle conçue? Les monumens figurés font défaut, ou du moins nous ne possédons que des pierres gravées, dont le témoignage ne suffirait pas pour guider le statuaire; mais nous avons les descriptions laissées par Plutarque et par Pausanias, et c'est d'après ces descriptions, contrôlées par les pierres gravées, que M. Simart a entrepris de restituer la Minerve de Phidias. Je dis restituer, quoiqu'il s'agisse tout simplement d'une réduction, car l'œuvre exposée au palais des Beaux-Arts n'est guère que le douzième de l'original. Peut-être M. le duc de Luynes eût-il agi plus sagement en demandant à M. Simart une conception personnelle et indépendante de l'érudition. Cependant je n'oserais le blâmer. De telles fantaisies révèlent un goût trop élevé pour n'être pas accueillies avec sympathie. Il ne faut pas décourager les grands seigneurs qui emploient une partie de leurs revenus à ressusciter l'antiquité. Un tel passe-temps vaut mieux, à coup sûr, que les courses d'Ascot ou de Chantilly. Toutefois l'œuvre de M. Simart, ou plutôt la fantaisie de M. de Luynes, soulève une objection grave. Étant donné la conception de Phidias telle que nous la trouvons dans Plutarque et dans Pausanias, est-il permis, est-il sensé d'en changer les proportions? N'est-ce pas s'exposer de gaieté de cœur à la dénaturer, en modifiant l'effet prévu et voulu par l'auteur? La Minerve de Phidias était une figure polychrome. Les parties nues étaient sculptées dans l'ivoire; les draperies, le bouclier et la Victoire que la déesse tenait dans sa main droite étaient sculptés dans l'or. Or cette alliance de l'or et de l'ivoire, qui, au dire de Plutarque et de Pausanias, produisait un effet merveilleux dans une figure de soixante pieds, peut-elle se réaliser avec un égal bonheur dans une figure de cinq pieds? Je ne le crois pas, et les hommes du métier sont du même avis. Qu'on me permette une comparaison tirée d'un art qui n'a rien à démêler avec la statuaire, mais où l'on a tenté l'accomplissement d'une fantaisie de même nature en sens inverse. Beethoven a écrit un admirable septuor. Un jour on imagina d'en décupler toutes les parties. Je dois avouer qu'il s'est trouvé, qu'il se trouve encore au Conservatoire de Paris des audi-

teurs complaisans pour qui ce tour de force est le comble de l'art. Je dois ajouter que les vrais amis de la musique envisagent à bon droit cette transformation comme une impiété envers la mémoire du maître. Eh bien! théoriquement parlant, je ne fais aucune différence entre les parties décuplées du septuor de Beethoven et la réduction au douzième de la Minerve de Phidias. Je m'empresse de reconnaître que M. Simart a montré dans cette tentative un talent très élevé. Non-seulement toutes les parties nues sont d'une forme élégante et un peu virile, comme le commandait le sujet, mais le casque et le bouclier sont restitués de façon à contenter les érudits et les hommes de goût.

M. Jacquemart, qui avait exposé il y a deux ans le modèle en plâtre d'un *Tigre à l'affût*, remarqué justement comme une imitation fidèle de la nature, nous a donné cette année un lion coulé en bronze, très supérieur à son tigre par la finesse et la précision du modelé. Si pour être un statuaire accompli il ne s'agissait que de copier littéralement ce que nos yeux aperçoivent, l'auteur de ce lion serait bien près du but, car il a reproduit avec un grand bonheur la forme et le mouvement; mais tous ceux qui aiment son talent, qui en comprennent la valeur, qui apprécient l'énergie de ses efforts, doivent se réunir pour lui dire qu'il se méprend sur la nature et le but de son art. En persévérant dans la voie où il est entré, il supprimerait tout simplement la partie la plus élevée de la statuaire, l'invention, celle qui relève directement de l'intelligence, et ne laisserait subsister que celle qui relève de l'œil et de la main. Son lion est très vrai: c'est un ouvrage qui révèle un regard attentif, une main habile : seulement il convient d'ajouter que l'auteur, en copiant ce qu'il voyait, n'a pas tenu compte d'une condition élémentaire qui domine les arts du dessin, et particulièrement la statuaire. Telle figure dont le mouvement peut produire un excellent effet dans un groupe ne réussit pas aussi bien lorsqu'elle est isolée. Quand elle peut être vue librement de tous les côtés, il faut prendre garde de sacrifier la beauté à l'exactitude. Or le lion de M. Jacquemart n'a pas toute l'élégance qu'on pourrait souhaiter dans une figure isolée. Le mouvement des épaules et du cou raccourcit le modèle et lui ôte une partie de sa souplesse. Ce qui eût été excellent dans un groupe ne se comprend pas aussi clairement dans un lion dont le spectateur peut faire le tour.

Le *Faune dansant* de M. Lequesne, le *Faucheur* et *les Gracques* de M. Guillaume, *la Vérité* de M. Cavelier peuvent servir à mesurer le niveau des études en France. Ces trois sculpteurs en effet, tous trois pensionnaires de l'Académie à Rome, représentent assez fidèlement la manière de leurs maîtres, MM. David et Pradier. Le *Faune dansant*

de M. Lequesne est un ouvrage très digne d'estime, dont on a exagéré le mérite, mais qui prouve cependant que l'auteur a profité de son séjour en Italie. Il y a dans cette figure une grande vérité de mouvement. L'approbation ne devait pas toutefois aller jusqu'à la flatterie, et quand on a comparé ce faune aux bronzes du musée de Naples, on a singulièrement altéré la réalité. M. Lequesne est à coup sûr un homme de talent qui fait honneur à Pradier, son maître. Il ne faut pourtant pas lui donner des louanges qu'il ne mérite pas. Sa figure, quoique très habilement modelée, manque d'élégance, et le visage n'a pas l'expression voulue. A proprement parler, c'est plutôt une étude qu'une œuvre inventée. Cependant l'imitation poussée à ce point révèle des efforts courageux dont le public doit tenir compte à l'auteur. Le *Faucheur* et *les Gracques* de M. Guillaume sont deux œuvres bien conçues, où l'invention joue un plus grand rôle. L'auteur est, comme M. Lequesne, un des meilleurs élèves de Pradier. Je regrette pourtant que dans son projet de tombeau pour les Gracques il n'ait pas marqué plus nettement par la différence du travail la différence des vêtemens et de la chair. Sans tomber dans la sculpture pittoresque, il pouvait modeler le nu et l'étoffe d'une manière diverse, ce qu'il a négligé. Pour ne pas manquer à la justice, je dois ajouter que *les Gracques*, fondus au sable, ont été *rifflés* outre mesure. Sous prétexte d'effacer les bavures, on a donné au travail du sculpteur un accent uniforme qui ne pouvait se rencontrer ni dans la terre, ni dans le plâtre. *La Vérité* de M. Cavelier, élève de David, ne mériterait que des éloges, si l'auteur se fût contenté de nous la présenter comme une étude; mais le nom qu'il a donné à cette figure lui imposait des obligations qu'il a méconnues. Il s'est borné à copier une femme jeune, sans élégance, et n'a pas même essayé d'idéaliser le visage. Le regard et la bouche de la Vérité n'ont qu'une expression vulgaire. Il y a pourtant dans cette figure autant de talent que dans la *Pénélope*, dont on a fait grand bruit et dont le motif se trouve dans une statue d'impératrice placée au musée du Capitole; mais le public s'était laissé séduire par la souplesse de la draperie, et *la Vérité* n'a pour elle que la fidélité de l'imitation.

Un autre élève de David, M. Loison, nous a donné une *Nymphe* en marbre qui s'appellerait plus justement *Jeune fille à la fontaine*, car elle n'a rien qui l'élève au-dessus de la condition humaine. L'auteur a cherché à réfuter dans cette figure les reproches très légitimes qui lui avaient été adressés à propos de la statue d'*Héro*. Il a voulu prouver qu'il savait au besoin montrer la jeunesse sous une forme puissante; à cet égard, il a pleinement réussi. Je dois lui dire pourtant que si le corps de sa *Nymphe* est traité avec un soin très digne d'éloge, le visage est vulgaire et ne s'accorde pas avec la

nature du sujet. Le dos et les hanches sont d'une grande richesse, les extrémités sont fines, la poitrine est d'une jeunesse vraie; en somme, cette *Nymphe* est supérieure à *Héro*, mais l'auteur fera bien de ne pas considérer la tête comme un élément secondaire de la beauté.

Nous devons regretter que le maître de M. Cavelier et de M. Loison, M. David d'Angers, n'ait rien envoyé à l'exposition, car il y a dans sa manière une originalité que personne n'a jamais contestée, et ses œuvres nous auraient aidé à compléter la physionomie de l'école française. Le talent de M. Cavelier n'est pas pour nous un dédommagement suffisant.

Si nous comparons le passé de notre école à son présent, nous sommes amené à reconnaître que l'ensemble des tableaux et des statues créés au XIXe siècle est supérieur aux statues et aux tableaux du siècle dernier. Ingres, Delacroix et Decamps, Barye et David, ont une autre valeur que les peintres et les sculpteurs du temps de la régence, de Louis XV et de Louis XVI. Acceptons sans dépit et sans étonnement l'engouement de quelques amateurs pour Watteau, pour Boucher, pour Vanloo, pour Clodion, et rendons justice à notre âge. La sculpture et la peinture qui se font sous nos yeux sont d'un ordre plus élevé que la sculpture et la peinture encouragées par Mme du Barry et Mme de Pompadour. Si nous ne portions pas nos regards au-delà de la régence, nous pourrions donc, en nous servant d'une expression devenue célèbre, dire que l'art est aujourd'hui à un bon point; mais si nous retournons plus loin en arrière, si nous remontons jusqu'à la renaissance, nous sommes obligé de nous montrer plus sévère. Avons-nous aujourd'hui l'équivalent de Jean Goujon, de Germain Pilon, de Puget? Pradier, malgré la grâce de ses œuvres, n'a rien produit qui se puisse comparer à la Diane, à la fontaine des Innocens, au groupe des trois Grâces. David, il est vrai, rappelle, dans plusieurs de ses compositions, la manière de Puget. On peut établir une comparaison entre le *Philopœmen* et le *Milon;* mais cette comparaison donne l'avantage au sculpteur marseillais. Quelle que soit en effet l'excellence du *Philopœmen*, envisagé comme expression de la réalité, il faut bien avouer qu'il n'offre pas les grandes divisions musculaires que nous admirons dans le *Milon*, comme dans le *Thésée* du Parthénon. Quant à la peinture, avons-nous l'équivalent de Lesueur et de Poussin? Personne n'estime plus haut que moi le talent de M. Ingres; cependant, s'il exécute ce qu'il a conçu plus habilement que l'auteur de *l'Enlèvement des Sabines* et du *Déluge*, s'il manie plus adroitement le pinceau, il n'est pas son égal dans le domaine de l'invention. Il a moins de fécondité, moins de variété. S'il doit laisser dans l'histoire de l'art français une trace profonde, je ne crois

pas qu'il ait jamais pour la postérité l'importance de Nicolas Poussin. Les lions et les chevaux de Barye sont plus vrais que le lion de Puget et les chevaux de Coustou placés à l'entrée des Champs-Élysées; mais son talent n'est pas apprécié à sa juste valeur, parce qu'il n'a pas encore trouvé l'occasion de se déployer librement. Il y a dans son esprit tout ce qu'il faut pour concevoir, dans sa main tout ce qu'il faut pour exécuter des œuvres monumentales, et jusqu'à présent il ne s'est pas encore rencontré un architecte qui ait su tirer parti de cette merveilleuse aptitude. Les quatre groupes dont j'ai parlé seront placés à vingt mètres du sol. Pour les étudier, les meilleurs yeux ne pourront se passer du secours d'une lunette. Je suis donc fondé à dire que la foule n'a pas encore été mise à même d'apprécier le talent de Barye. Il y a dans ses œuvres un côté idéal qui se révélerait clairement dans une œuvre monumentale, et qui échappe aux regards de la multitude dans une figure de dix pouces.

Supérieur au siècle dernier dans la peinture et la statuaire, le siècle présent n'occupera donc pas un rang esthétique aussi élevé que le XVIe et le XVIIe siècle. Si j'excepte en effet MM. Ingres, Delacroix et Decamps, MM. Barye et David, je n'aperçois partout qu'une lutte acharnée avec la nature, mais une lutte engagée sur un terrain mal choisi. Ni peintres ni sculpteurs ne veulent tenir compte de la différence des moyens dont l'art et la nature disposent. Ils tâchent de reproduire avec l'ébauchoir, avec le pinceau, ce qu'ils voient, le modèle réel et complet, au lieu d'exprimer l'impression reçue, seul but que l'art puisse et doive se proposer. Parmi les hommes d'un talent éprouvé qui cultivent aujourd'hui le paysage, il n'y en a pas un qui se puisse comparer à Claude Gelée pour la richesse de l'invention, pour la pureté, la majesté du style. Je ne conteste pas à MM. Troyon, Paul Huet et Français le sentiment poétique, mais parmi leurs compositions en est-il une seule qui rappelle le Lorrain? Une telle question n'a pas besoin d'être discutée : tous les esprits éclairés l'ont résolue depuis longtemps. Plus d'une fois déjà j'ai tâché de caractériser la tendance de notre école. L'examen que je viens d'achever m'oblige à formuler la même conclusion, puisque les prémisses n'ont pas changé. Dans les arts du dessin, l'habileté matérielle s'accroît de jour en jour, tandis que le rôle de l'intelligence s'amoindrit et perd crédit. L'imitation pure prend la place de l'invention. C'est pourquoi il faut remettre en honneur Nicolas Poussin, Jean Goujon et Claude Gelée, qui savaient imiter, mais qui inventaient.

GUSTAVE PLANCHE.

LE PÔLE NORD

ET

LES DÉCOUVERTES ARCTIQUES

Les régions polaires sont environnées d'une barrière de glace qui les a longtemps rendues inaccessibles. On ne sait pas encore aujourd'hui d'une manière certaine si le pôle de la terre se trouve au milieu des terres ou s'il est le centre d'une mer intérieure, vaste méditerranée arctique. Deux navigateurs seulement ont atteint le 82e degré de latitude, Henri Hudson en 1607, et de nos jours sir Edward Parry. Ainsi, après des siècles d'efforts et d'héroïques entreprises, nous ne connaissons que les régions à proprement parler *circumpolaires;* encore la géographie en est-elle assez imparfaite et n'a-t-elle pu être tracée en quelque sorte qu'à larges traits. Les marins les plus résolus ne s'engagent pas sans crainte dans ces mornes solitudes et ces labyrinthes de glace où tout devient danger, où la mort se présente avec le hideux cortége du froid et de la faim. Le sort de sir John Franklin et de ses compagnons a encore augmenté le sentiment de danger et presque d'horreur qui s'est de tout temps attaché aux contrées inconnues du Nord; mais de pareilles infortunes, si cruelles qu'elles soient, ne font qu'affaiblir pour un instant et n'arrêtent jamais complétement l'ardeur des entreprises. Les expéditions au pôle nord se continuent, et les documens anglais, d'après lesquels nous essayons cette étude, nous les montreront atteignant, il y a deux ans à peine, un de leurs principaux résultats.

L'histoire des découvertes arctiques est une des preuves les plus éclatantes de ce que peut l'homme en lutte avec les forces naturelles, elle fait voir au service de combien de passions diverses il peut mettre cette activité obstinée qui finit par triompher de tous les obstacles. Là où se hasardèrent d'abord quelques pêcheurs aventureux, des hommes entreprenans se succédèrent, entraînés par l'amour et la soif de l'or, qui s'étaient emparés de l'ancien continent après la découverte mémorable de Christophe Colomb; les plus nombreux allèrent y chercher ce fameux passage du Nord, qui devait être une grande route nouvelle pour le commerce du monde. De nos jours enfin, on a vu partir pour ces régions désolées des hommes animés du seul amour de la science et de l'ambition des découvertes. Quelques-uns, soldats obscurs du devoir, étaient surtout préoccupés du désir de soutenir l'honneur du pavillon national; d'autres, et ceux-là plus héroïques encore, allaient rechercher leurs devanciers perdus et courir volontairement au-devant des dangers mêmes auxquels ils espéraient les arracher.

A l'honneur de l'Angleterre, il faut dire que, depuis le règne de la reine Élisabeth jusqu'à nos jours, c'est la nation anglaise qui a fait les frais de presque toutes les expéditions arctiques; elle a porté dans ces entreprises ce courage patient et cette opiniâtreté résolue qui forment le trait le plus étonnant de son génie. Ce sont des noms anglais qui couvrent les cartes polaires, et plus d'un marque la place d'un tombeau. Ainsi la souveraine des mers a voulu ajouter à son empire jusqu'à ces solitudes oubliées, environnées de mystère et de terreur, d'où la nature semblait vouloir à jamais repousser l'homme.

Pour se rendre un compte exact de l'importance de telles entreprises et des difficultés particulières que présente la navigation dans les régions rapprochées du pôle, il faut en connaître la configuration géographique et le climat. Un rapide tableau de ces contrées peut seul nous aider à mieux comprendre les tentatives d'exploration dont elles ont été le théâtre, aussi bien que les étranges difficultés qu'elles opposent aux efforts du génie humain.

I. — CONFIGURATION ET CLIMAT DES RÉGIONS POLAIRES.

On comprend sous le nom de *zones glaciales* les portions de la terre qui dépassent les latitudes de 66° 32′, et qui forment ainsi, pour parler le langage des géomètres, deux calottes sphériques dont les deux pôles sont les centres, et qui sont séparées des zones dites tempérées par les cercles polaires. Cette limite n'est point arbitraire : en-deçà du cercle polaire, le soleil se lève et se couche tous les jours de l'année; au-delà, il reste à certaines époques de l'année plus d'un

jour au-dessus et au-dessous de l'horizon. Si la terre, en se mouvant sur son orbite, tournait autour d'une ligne qui lui fût exactement perpendiculaire, les nuits seraient égales en tous les points du globe, et des jours égaux leur succéderaient régulièrement; mais en réalité elle tourne autour d'une ligne oblique à son orbite. Un des pôles fait toujours face au soleil, et le mouvement de rotation ne peut pas le dérober à ses rayons; il demeure ainsi éclairé jusqu'à ce que le mouvement de translation de la terre amène insensiblement devant le soleil le pôle qui pendant tout ce temps était resté dans l'obscurité. A la latitude de 70 degrés, le soleil ne se couche point pendant environ soixante-cinq jours, et ne se lève pas pendant soixante jours; à celle de 80 degrés, il reste sur l'horizon pendant cent trente-quatre jours, et au-dessous pendant cent vingt-sept jours. Il a suffi par conséquent qu'une faible inclinaison fût imprimée à l'axe de la terre pour que la lumière et l'obscurité fussent réparties sur certains de ses points d'une manière si exceptionnelle et si peu en harmonie avec les alternances invariables et régulières de nos climats.

Un autre phénomène bien connu est lié à la même circonstance. On sait que tant que le soleil n'est point descendu à plus de 18 degrés environ au-dessous de l'horizon, nous recevons encore ses rayons brisés ou plutôt courbés par la réfraction atmosphérique. Cette lueur crépusculaire est d'autant plus vive, qu'elle est plus rapprochée du point où le soleil s'est couché; elle s'affaiblit par degrés dans la direction du point opposé de l'horizon. Le crépuscule a une durée variable aux différentes époques de l'année : à Paris, par exemple, il dure exceptionnellement toute la nuit à l'époque du solstice d'été. Dans la zone glaciale, le crépuscule peut continuer pendant des journées entières et même des mois, suivant qu'on s'approche davantage du pôle. Au pôle boréal même, du 21 mars au 23 septembre, il règne un jour absolu; un crépuscule de cinquante-trois jours lui succède, puis une obscurité complète de deux mois et demi, puis un nouveau crépuscule de cinquante-deux jours.

Aussitôt qu'on entre dans la zone glaciale, toutes les conditions ordinaires de la vie se trouvent donc altérées. L'homme est habitué dès l'enfance à la bienfaisante périodicité du jour et de la nuit, qui se lie, pour lui, aux alternatives de repos et d'activité : il éprouve je ne sais quel sentiment d'abandon et d'inquiétude quand il ne voit pas remonter sur l'horizon l'astre qui lui verse la chaleur avec la lumière et donne la vie à toute la nature. Les heures de la longue nuit arctique doivent paraître bien lentes aux matelots, condamnés à un loisir forcé et enfermés dans les flancs de leur vaisseau. Dans cette étroite retraite, ils combattent avec peine les rigueurs d'un froid cruel; au dehors, tout est ténèbres, mystère et solitude; les vents

sifflent avec furie, et les glaces, en se heurtant, se brisent avec des bruits étranges, qui ressemblent à des plaintes confuses et remplissent les âmes les plus courageuses de funèbres pressentimens. Cependant, s'il faut en croire les navigateurs arctiques, on s'habitue peut-être plus facilement à l'obscurité continuelle qu'au jour sans fin qui lui succède. La nuit amène avec elle une sorte de langueur et d'engourdissement; mais il semble que cette lumière incessante et perpétuelle, cette netteté même qu'elle imprime à tous les objets, aient quelque chose d'implacable et d'irritant : il y a dans les teintes amoindries du soir comme une douceur secrète qui appelle le repos. Les ressorts de la pensée se détendent avec le jour qui s'évanouit. La nuit n'est point une tyrannie de la nature, elle en est un bienfait.

C'est pendant les périodes crépusculaires que les paysages arctiques ont peut-être l'aspect le plus étrange et le plus poétique. Qui n'a ressenti le charme de ces instans, pour nous si fugitifs, quand le soleil a disparu, lorsque les ombres indéfiniment prolongées ont enfin tout envahi? Quelques rares étoiles brillent dans le ciel, dont l'azur s'assombrit par degrés; on reconnaît encore les objets, mais ils sont en quelque sorte indistincts et comme noyés dans d'épaisses vapeurs. Dans les zônes polaires, cette lueur douteuse et inégale remplit le ciel durant des jours entiers; les vastes plaines de glace et de neige, les sombres falaises des rivages, qui ne s'ouvrent que pour laisser passer les glaciers, se revêtent alors d'un caractère imposant et mélancolique. La nature du Nord a d'ailleurs ses singularités comme ses aspects pittoresques. Tout le monde a entendu parler du mirage : les illusions étranges qu'il détermine se lient presque toujours dans notre pensée aux souvenirs de la fameuse campagne d'Égypte, où elles égarèrent mainte fois l'armée française pendant ses pénibles marches à travers les sables du désert. Les pays chauds ne sont pas le théâtre exclusif de ce phénomène. C'est dans les régions polaires et pendant l'été arctique qu'il se déploie avec une magnificence dont rien n'approche, avec une variété qui défie toute description.

Dans l'état ordinaire de l'atmosphère, les couches d'air diminuent de densité à mesure que l'on s'élève au-dessus de la terre; mais il peut arriver que par suite de l'échauffement rapide et excesssif du sol les couches d'air qui sont en contact avec lui s'échauffent considérablement et deviennent ainsi moins denses que celles qui sont plus élevées. Comme les déviations qu'un rayon de lumière subit en traversant plusieurs couches d'air sont en rapport intime avec la densité de ces couches, il arrive que les rayons qui viennent de l'horizon se courbent et finissent par s'y réfléchir comme dans de véritables miroirs : l'œil voit alors dans le ciel des images renversées au bord de l'horizon, et nécessairement très fugitives. Les couches

d'air qui les produisent sont dans l'état d'équilibre le plus instable, puisque les plus légères sont au-dessous des plus pesantes : le moindre mouvement qui se propage, le plus léger changement de température, ont pour effet d'abaisser, d'élever, souvent même d'incliner ces sortes de miroirs aériens : tantôt les images se confondent en partie avec les objets et les recouvrent, tantôt elles s'en séparent; tout est déformé, en largeur comme en hauteur. Souvent une deuxième image redressée s'élève par dessus la première, parfois même on en voit encore une troisième affaiblie et de nouveau renversée.

Les conditions les plus favorables à ce phénomène du mirage se réalisent au plus haut degré dans les zones glaciales. Au refroidissement excessif et continu de l'hiver succèdent en effet les longues ardeurs d'un soleil qui ne descend pas au-dessous de l'horizon. Il devient souvent complétement impossible aux navigateurs de se rendre compte, à une certaine distance, de la véritable configuration des côtes, et ils se trouvent ainsi privés d'un moyen de reconnaissance très précieux. Quelquefois le mirage a été cause des erreurs les plus graves : c'est ainsi que sir John Ross annonça, en revenant de son premier voyage, en 1818, qu'il avait trouvé le détroit de Lancastre fermé à l'horizon par une chaîne de montagnes, et qu'il fallait renoncer à l'espérance du fameux passage du nord-ouest. Ce fut sans doute un effet de mirage qui causa cette illusion, qui, plus tard reconnue, fut pour un temps fatale à la réputation de celui qui en avait été la victime.

Si le mirage est pour les navigateurs arctiques l'origine de beaucoup de mécomptes en les enveloppant de mille apparences trompeuses, il est aussi pour eux la source des plus vives impressions. Dans toutes leurs relations de voyage, on sent percer une admiration mêlée d'étonnement en présence de ces jeux admirables de la nature, à qui il suffit de mouvoir les couches invisibles de l'air pour créer des horizons nouveaux et suspendre un monde fantastique aux bornes du monde véritable. Qui de nous n'a jamais, dans les lignes arrondies ou les contours bizarres des nuages, cherché à construire des formes ou à saisir de lointaines ressemblances? Surtout quand la mer est recouverte au loin de ces montagnes de glace flottante, voyageurs lents et gigantesques qui se promènent au gré de courans souterrains, les horizons arctiques donnent comme une réalité vivante à ces rêves et à ces fantaisies de l'imagination. Tantôt on croit apercevoir les ruines amoncelées d'une cité de géans; l'œil reconnaît çà et là, dans le vague du lointain, des colonnes encore debout sur des piédestaux irisés, des portiques gigantesques, des aiguilles blanches pareilles à des obélisques, qui dressent leur ligne aiguë dans le ciel et appuient leur pointe contre d'autres obélisques renversés. Parfois

les frissons du vent impriment à toute cette architecture des ondulations légères, comme si un tremblement souterrain venait ébranler à la fois la cité terrestre et la cité aérienne. Un moment après, tout disparaît comme par enchantement : encore un instant, et tout reparaîtra sous des formes nouvelles; ce ne seront plus que d'immenses rochers en tables ou en assises grossières, des dolmens druidiques, des murailles massives et radieuses où s'ouvrent des grottes sombres, qui semblent conduire à un monde inconnu. Ces scènes magiques rompent la triste monotonie des voyages arctiques : là où la terre n'a plus rien qui puisse charmer les yeux, le ciel peut encore créer des spectacles nouveaux et saisissans.

Mais il est temps de parler des glaces et de tous les phénomènes qui sont liés à la formation et aux mouvemens de ces masses flottantes. On sait quelle influence le relief et la configuration des terres ont sur la météorologie d'une contrée; aussi importe-t-il de donner d'abord un aperçu rapide de la géographie des régions polaires. Si l'on suit sur un globe terrestre le prolongement septentrional des continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, on verra que les portions de ces continens qui dépassent le cercle polaire dessinent une sorte d'anneau grossier, dont les bords intérieurs sont très irréguliers. Le cercle polaire entre dans la Suède au-dessous des îles Loffoden, au pied des vastes glaciers de Fondalen, sépare la Laponie de la Finlande, pénètre dans la Mer-Blanche, et traverse ensuite toute la Russie et l'Asie septentrionales en coupant presque à angle droit les grands fleuves qui descendent vers l'Océan-Glacial, la Petchora, l'Obi, le Raz, l'Ienissei, l'Anabara, l'Olenek, la Lena, l'Iano, l'Indigiska, la Rovina. En dépassant le détroit de Behring, il divise l'Amérique russe, franchit la rivière Mackenzie, le lac Grand-Ours, le pays des Esquimaux, le canal de Fox, l'île Cumberland, le détroit de Davis; il tronque ensuite la partie méridionale du Groënland, qui avance sa pointe dans l'Océan-Atlantique, et vient raser le Cap-Nord, qui forme l'extrémité la plus avancée de l'Islande.

Les portions du continent européen et asiatique comprises dans la zone glaciale sont à peu près connues, ainsi que le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble et les îles de la Nouvelle-Sibérie. A l'exception de la ligne profondément découpée des *fiords* de la Norvége, qui forme comme une barrière à demi détruite et minée par l'Océan, les côtes de cette zone sont presque partout basses et unies. Le grand continent asiatique semble descendre par degrés sous la mer et lui verse les eaux de ses grands fleuves, qui descendent ses pentes régulières en lignes presque parallèles. Si ces immenses artères s'ouvraient librement sur des mers navigables, des villes riches et populeuses viendraient se grouper sur leurs rives; mais leurs eaux infécondes

vont se perdre dans l'Océan-Glacial, et ne baignent que des contrées incultes, presque désertes, périodiquement désolées par les débâcles et les inondations causées par les glaces qui emprisonnent les embouchures : lieux d'exil et de châtiment, où les rigueurs d'un régime despotique s'ajoutent à celles de la nature. Les côtes et les plaines de l'Amérique septentrionale ont le même caractère de monotonie que celles de la Sibérie : ici encore le continent se perd insensiblement sous les mers arctiques; seulement les inégalités de son relief ont donné naissance à des mers intérieures ou baies réunies entre elles par des canaux et des détroits. Qu'on se figure une surface presque plane, mais couverte en tout sens de rides et de bossellemens légers: à demi plongé dans l'eau, son niveau y tracerait les méandres les plus capricieux, et l'on aurait dans ces lacs, ces îles irrégulières, ces détroits sinueux, une miniature des parties les plus septentrionales de l'Amérique. Les dépressions qui servent de lit à ce qu'on nomme modestement les baies de ces régions sont véritablement énormes. Les baies de Baffin et d'Hudson ont plus de trois cents lieues dans leur plus grande étendue; le grand canal qu'on nomme le détroit d'Hudson a cent soixante-dix lieues de longueur.

La presqu'île du Groënland forme un contraste frappant avec ces contrées basses qui s'étendent au-delà du Labrador. Deux chaînes de montagnes qui viennent se croiser à son extrémité méridionale en ont marqué le relief; l'intérieur des terres est montueux, et les côtes sont anfractueuses et dentelées comme celles de la Norvége, qui leur font face de l'autre côté de l'Atlantique. Il y a bien des siècles que le flot de la mer bat ces noires et gigantesque falaises : les révolutions qui les ont fait surgir du fond des eaux se perdent dans la nuit des temps géologiques. Nos dates et nos ères s'effacent devant ces monumens, qui ne mesurent point les années de l'homme, mais les âges d'un monde.

Il est très intéressant d'étudier l'étendue et la distribution des glaces pendant la saison d'hiver dans toute cette zone boréale : elles remplissent et ferment complétement tous les passages dans ce qu'on pourrait nommer le grand labyrinthe arctique, depuis les approches des détroits d'Hudson et de Davis jusqu'aux plages inconnues du pays de Banks. On conçoit aisément combien ces régions basses et entrecoupées se prêtent à une pareille accumulation : les courans y sont peu rapides; quand les premières glaces se brisent, leurs débris viennent s'arrêter à l'entrée de quelque étroit canal, où le froid les ressoude presque aussitôt. Terres et eaux se couvrent bientôt d'un immense manteau de neige et de glaces, et cette solitude désolée n'a pas moins de huit cents lieues de longueur dans sa plus vaste étendue. En même temps une ceinture de glaces borde

les côtes de l'Amérique russe, ainsi que les alentours du détroit de Behring et du Kamtchatka jusque vers son extrémité méridionale. Elles s'étendent à une énorme distance tout le long de l'Asie, unissent au continent les terres abandonnées de la Nouvelle-Zemble et de la Nouvelle-Sibérie, remplissent toute la Mer-Blanche et s'étendent sur la côte orientale de la Laponie. Enfin une vaste plaine glacée unit le Spitzberg et la partie occidentale de l'Islande aux rives inhospitalières du Groënland.

Si l'on peignait d'une même couleur sur un globe terrestre toutes les régions arctiques qui, pendant l'hiver, sont recouvertes par les glaces, l'observateur le plus inattentif ne pourrait manquer d'être frappé par certaines singularités de leur contour : des côtes situées à la même latitude peuvent être, l'une complétement libre, l'autre défendue par une large barrière de glaces. C'est que la température d'une contrée ne tient pas seulement à son éloignement du pôle; elle est aussi en rapport avec sa configuration, avec la distribution relative des terres et des eaux et avec les grands mouvemens qui se produisent dans le sein des mers sous le nom de courans. Tout le monde sait que les eaux échauffées sous l'équateur se répandent vers le pôle et que les glaces du nord viennent se fondre dans les zones tempérées : il se fait ainsi un perpétuel échange de froid et de chaleur qui tend à niveler les températures, et l'on peut dire de la mer qu'elle est le grand modérateur des saisons. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres, ces influences régulatrices s'effacent, et la tendance aux températures extrêmes se prononce. M. de Humboldt a depuis longtemps développé ces admirables relations naturelles et distingué ce qu'on peut nommer les climats *insulaires* ou *maritimes* des climats *continentaux*.

Le grand courant chaud, connu sous le nom de *gulfstream*, prend naissance dans le golfe de Floride, suit quelque temps les côtes de l'Amérique, puis s'infléchit fortement, vient passer entre l'Islande et les îles Hébrides, rase la Norvége méridionale et va rencontrer la Nouvelle-Zemble. Pour donner une idée de l'importance de cette masse d'eau, il suffira de dire que si l'atmosphère entière de la France et de l'Angleterre était à la température de la glace fondante, la chaleur que le *gulfstream* vient verser en un seul jour dans les mers arctiques l'élèverait aux températures de nos étés les plus ardens. Par un contraste bien fait pour étonner, c'est pendant que l'hiver exerce ses rigueurs dans la zone boréale que le courant chaud y pénètre le plus profondément. A cette époque, le grand contre-courant qui charrie pendant l'été les glaces polaires vers le sud se trouve arrêté : ces glaces restent encore attachées aux rivages et remplissent les grands fleuves de l'Asie. Il faut se rappeler d'ailleurs que la glace

qui se fond absorbe, aux dépens de ce qui l'environne, une certaine quantité de chaleur, que les physiciens nomment chaleur latente; au contraire, une grande masse d'eau, au moment où elle se convertit en glace, devient une véritable source de chaleur, ce qui ne peut laisser que de paraître bien extraordinaire à ceux qui sont habitués à considérer le chaud et le froid comme deux puissances antagonistes et rivales. Il arrive ainsi que le courant chaud se refroidit plus rapidement quand les glaces flottantes, entraînées dans leur mouvement vers le sud, viennent s'y fondre que lorsqu'il va seulement réchauffer les eaux polaires. Pendant l'hiver, il contourne de loin jusqu'à une très grande distance les côtes de l'Asie, tandis qu'au printemps et en été il est arrêté entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg.

Les îles Cherry, situées entre le Cap-Nord et le Spitzberg, sont bien placées pour donner une preuve de l'influence que le *gulfstream* exerce pendant l'hiver. Le soleil y reste cent trois jours sous l'horizon : pendant cette longue nuit, le temps y est fort doux, et on y a vu tomber de la pluie le jour de Noël. Leur latitude est pourtant la même que celle de l'île Melville, où le froid est si intense que le mercure y gèle pendant cinq mois consécutifs. On ne s'étonnera pas dès lors que la mer ne soit pas prise plus fréquemment dans le port de Bergen, en Norvége, que la Seine à Paris.

Avec le printemps arrive la débâcle; les grands fleuves se déchargent, les glaces commencent leur migration vers le sud, qui continue pendant tout l'été, et qui fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, reculer le *gulfstream*. Il faut en chercher les réservoirs les plus immenses sur les côtes de Sibérie et d'Asie, puis dans le grand labyrinthe arctique. Le courant asiatique dépasse le pôle et descend le long du Groënland oriental en passant des deux côtés du Spitzberg : les glaces rencontrent alors le courant équatorial qui les rejette et qui protége contre elles les côtes de l'Europe. Aussi Léopold de Buch observait-il en 1816 qu'il fallait s'éloigner de 20 à 30 lieues marines des derniers promontoires de la Laponie avant d'apercevoir, bien loin à l'horizon, quelques îlots de glace. On sait d'ailleurs qu'en Europe les hivers sont extrêmement doux, quand on les compare à ceux qui règnent aux mêmes latitudes de l'autre côté de l'Atlantique. Ce contraste avait frappé d'un étonnement douloureux ces hommes courageux qui allèrent les premiers dans l'Amérique du Nord jeter les fondemens de ces colonies qui devaient si vite s'ériger en rivales indépendantes de la métropole, et auxquels leurs descendans donnent encore aujourd'hui ce nom touchant, dont le sentiment est presque intraduisible, *pilgrims fathers*, « nos pères les pèlerins. »

En même temps que s'établit le grand courant asiatique, les ra-

deaux de glace qui encombrent le labyrinthe arctique se fraient péniblement un chemin par les canaux sinueux de ces régions : quand ils débouchent dans la vaste baie de Baffin, ils vont s'accumuler sur les côtes occidentales, sans doute à cause du mouvement de rotation de la terre, et laissent libre un passage étroit et difficile le long du Groënland. A la hauteur du Labrador, ces glaces charriées viennent se mêler à celles qui viennent des côtes de la Sibérie, et elles descendent ensemble vers les zones tempérées. Enfin un troisième courant glacé, d'une importance bien moindre, sort par le détroit de Behring et descend tout le long de la côte du Kamtchatka.

Cependant il ne suffit pas de tracer les routes suivies par les glaces polaires; il faut en étudier de plus près la formation, les vicissitudes et les effets mécaniques pour donner une juste idée des périls auxquels s'exposent les navires engagés dans ce dédale mobile. Supposons-nous transportés, vers la fin de l'été, dans quelque partie du labyrinthe polaire, à l'entrée, par exemple, du canal de Wellington, si obstinément et si infructueusement exploré dans ces dernières années par les navigateurs envoyés à la recherche de sir John Franklin. Les premières couches de glace mince qui se forment pendant le mois de septembre sont presque aussitôt brisées par le mouvement des vagues et flottent quelque temps en fragmens irréguliers; on les voit bientôt se réunir peu à peu et se ressouder graduellement les unes aux autres. Cette surface, d'abord très fragile, se consolide rapidement, et les froids deviennent si intenses, que dès le mois d'octobre elle a déjà près de deux pieds d'épaisseur; la glace, autrefois granulaire et spongieuse, a acquis la ténacité et la dureté du roc. Il ne tombe point de neige jusqu'au mois de novembre : à cette époque, une fine et blanche poussière commence à tourbillonner dans le ciel et à recouvrir la grande plaine de glace. C'est vers le mois de décembre, quand ces masses solides ont atteint plusieurs pieds d'épaisseur et pris leur plus haut degré de consistance, que se déploient, dans toute leur grandeur, ces actions dynamiques qui font courir aux navires un perpétuel danger. Heureux ceux qui sont à l'abri dans quelque profonde anfractuosité de la côte, ou même emprisonnés au milieu d'une des vastes plaines de glace ! quand ils sont engagés dans les canaux étroits qui séparent ces grandes îles mouvantes, ou le long de la ceinture étroite de glaces immobiles qui bordent les rivages, leur position est vraiment effrayante. On comprend à peine que le vaisseau le plus solidement construit puisse résister à la pression de ces masses gigantesques, d'une étendue souvent immense et épaisses de plusieurs pieds, quand leurs longues marges viennent à se heurter. Il est difficile de se faire une idée de la puissance d'un semblable

choc. Quand cette rencontre redoutable a lieu, on entend de sourds murmures, des craquemens et des grincemens aigus. Ces blanches plaines, tout à l'heure si unies et si monotones, s'agitent; la neige se met en mouvement et semble onduler; des fissures s'ouvrent dans toutes les directions; on entend les bruits les plus étranges, pareils à des voix et à des cris que les marins, dans leur langage toujours trivial, mais souvent pittoresque, comparent aux jappemens de jeunes chiens. Tout le long des fissures, les glaces se brisent avec fracas et s'élèvent en tables gigantesques : elles montent et s'élancent comme à l'assaut les unes des autres. Les parois, un moment soulagées par cette explosion, se rapprochent de nouveau et recommencent à presser l'une contre l'autre; de nouvelles ruptures se produisent, de grandes tables sont de nouveau rejetées; au bout de quelques minutes, l'horizon entier est sillonné par de longues murailles de débris. Tantôt ces murailles sont formées par des blocs à demi broyés et empilés au hasard, tantôt leurs assises rectangulaires ont des faces si nettement tranchées et sont si régulièrement superposées, que la pensée se refuse à y voir l'œuvre d'un cataclysme instantané et violent. C'est ainsi qu'on se figure, radieuses et diaphanes, les murailles d'émeraude du palais fabuleux d'Odin, où les guerriers du Nord, assis à la table de leur éternel festin, racontent leurs merveilleux exploits.

Les fissures de ces vastes surfaces sont bientôt ressoudées par le froid, et leurs parties, un moment séparées, se rattachent. A chaque rencontre avec une plaine flottante, elles se brisent de nouveau et se hérissent de nouvelles murailles. Une de ces îles, après un certain temps, n'est plus qu'une immense mosaïque composée de champs de glace de tout âge et de toute épaisseur, dont les divisions se trouvent marquées par de longues crêtes aux formes les plus singulières, et souvent assez élevées pour borner l'horizon.

Au printemps, quand la débâcle commence, et que les passages, longtemps obstrués, se débarrassent peu à peu, cette absence d'homogénéité favorise singulièrement la rupture des plaines de glaces et la séparation de leurs diverses parties. C'est alors surtout que la topographie de ces îles éphémères varie presque perpétuellement; aussitôt qu'une fissure se produit, des blocs détachés qui flottaient à leur partie inférieure remontent, et, comme des coins, maintiennent les séparations. La décomposition de ces grandes masses rend ainsi leurs mouvemens beaucoup plus faciles, et ces mouvemens à leur tour, par les chocs qu'ils produisent et les ruptures qui en sont la suite, accélèrent cette décomposition.

Ce sont les glaces superficielles qui font courir aux navires les dangers les plus sérieux et les plus permanens; mais ils ont encore

à redouter les grandes montagnes qui descendent des glaciers et qui encombrent fréquemment les alentours du Groënland et la baie de Baffin. Presque toute la péninsule du Groënland est couverte de neiges perpétuelles; les deux chaînes qui bordent les côtes, et dont les découpures profondes forment les *fiords*, servent de réservoir à de gigantesques glaciers, auprès desquels ceux des Alpes sont bien petits. Les vallées transversales qui leur servent de lit sont très encaissées, et les cimes qui les couronnent ont, depuis le cap Farewell jusque vers la baie de Disco, située à la latitude de 70 degrés, entre 500 et 1200 mètres de hauteur. Au-delà, la côte semble s'abaisser un peu jusqu'au fond de la baie de Baffin. Sur la rive orientale, le rivage a les mêmes caractères, et les côtes vues par Scoresby à la latitude de 78 degrés étaient encore assez hautes.

Le cap Farewell ou des *Adieux*, qui forme l'extrémité méridionale de cette vaste péninsule, est le point où se sont croisés les deux systèmes de montagnes qui ont marqué le relief du Groënland, pour employer une expression aujourd'hui consacrée par l'autorité de M. Elie de Beaumont. Il oppose aux flots de l'Océan la haute barrière de ses falaises abruptes et rappelle complétement, par toutes les particularités de sa position, le cap de Bonne-Espérance et le cap Comorin. Ce n'est qu'à *Baal's-River* et à *Godhaab*, les premiers points habités de la côte occcidentale, qu'on commence à apercevoir les glaciers. Ils ne s'avancent pas encore directement jusqu'à la mer, et descendent seulement par des gorges étroites jusque dans les *fiords*. Les golfes profonds des environs d'Holsteinbourg leur servent pareillement de réservoirs. A la latitude de 70 degrés, où le niveau moyen de la côte s'abaisse légèrement, commence le gigantesque glacier qui borde presque sans interruption tout le fond de la baie de Baffin. Si l'on comparait les glaciers de la partie inférieure du Groënland aux rivières qui descendent des montagnes en suivant la ligne des vallées, ou plutôt, à cause de la lenteur de leur mouvement, aux coulées de laves qui sillonnent les pentes des volcans, alors l'immense accumulation de ces glaces qui viennent descendre dans le fond de la baie de Baffin rappellerait à l'esprit une véritable inondation, ou bien ces grandes masses éruptives qui, dans les anciennes révolutions du globe, se répandaient tumultueusement sur d'immenses étendues. Dans ces hautes régions arctiques, les falaises sont ordinairement droites et profondes, et le glacier, en débouchant lentement de la haute vallée où il se trouvait encaissé, demeure en surplomb dans la mer; peu à peu le poids de cette masse ainsi suspendue, constamment minée par les eaux salées à sa partie inférieure, devient si considérable, qu'elle se brise et se détache avec une détonation plus forte qu'un coup de canon. La montagne ainsi détachée chancelle et

se balance jusqu'à ce qu'elle ait atteint son équilibre, elle devient le centre d'ondulations d'abord effrayantes, et qui, se calmant par degrés, continuent quelquefois pendant des heures. Ces géans de glace bloquent les rivages ou sont entraînés au gré des courans jusqu'à ce qu'ils soient entièrement fondus.

C'est dans la baie de Baffin qu'on rencontre les montagnes flottantes les plus considérables. Les plus hautes montagnes de glace qu'on ait vues sur les côtes occidentales du Groënland n'avaient que 40 mètres de hauteur; Scoresby dans la mer du Spitzberg, Beechy dans la baie de la Madeleine, en ont aperçu de 70 mètres de haut. Dans la baie de Baffin au contraire, sir John Ross en a mesuré dont la hauteur dépassait 100 mètres et qui avaient plus de 400 mètres de longueur. On se fera une idée véritable des dimensions de tels blocs, qu'on peut bien sans exagération nommer des montagnes, en songeant que la partie qu'on voit au-dessus de l'eau n'est à peu près que le quart de leur masse totale. Encore paraissent-elles quelquefois plus colossales qu'elles ne le sont véritablement, par suite d'une illusion d'optique qui se renouvelle à chaque instant dans les pays arctiques. On en trouve des exemples presque incroyables dans les relations des navigateurs : j'en citerai un entre cent. Une montagne de glace, jugée haute de 100 mètres à l'œil, n'avait en réalité que trente mètres de hauteur, comme le firent voir des mesures trigonométriques exactes. Souvent on aperçoit une montagne que l'on croit assez rapprochée, et l'on se trouve tout découragé quand après une heure de marche pénible sur la glace ses dimensions n'ont pas sensiblement changé. A quoi tiennent ces étranges illusions? Est-ce seulement à l'état toujours variable d'une atmosphère humide et trompeuse? Scoresby les attribue à une augmentation de la distance apparente des objets. Sans doute nos idées de grandeur sont liées aux idées de distance, et nous apercevons sous le même angle visuel des objets de grandeur inégale, parce qu'ils sont inégalement éloignés; mais à quoi tient précisément cette fausse appréciation des distances dans les pays arctiques? On sait d'ailleurs que dans les plaines de l'Égypte la masse colossale des pyramides produit, quand on s'en approche, les mêmes illusions et le même désappointement. C'est sans doute l'isolement des pyramides au milieu des sables du désert, comme celui des montagnes de glace sur la mer ou sur les vastes plaines de neige où elles sont souvent emprisonnées, qui est la cause de ces déceptions. Sur ces immenses surfaces désertes, où tout point de comparaison manque, l'œil ne sait plus mesurer les objets.

La forme des montagnes de glace est extrêmement variable, et l'aspect seul permet de juger jusqu'à un certain point de leur âge et

des vicissitudes qu'elles ont subies. Quand elles sont détachées depuis peu de temps, elles reposent sur la mer en immenses tables horizontales, et l'on voit encore à leur partie supérieure, incrustés dans leurs flancs, les débris de roches entraînés dans le mouvement du glacier. Quand le fond de ces grandes masses tabulaires n'est pas horizontal au moment de leur rupture, elles basculent aussitôt qu'elles sont séparées et présentent alors une longue pente ondulée qui descend souvent jusqu'au niveau de l'eau et se termine par une falaise abrupte et brillante. Quand elles sont arrêtées dans les glaces, on peut les gravir par cette grande côte inclinée, et parvenir jusqu'à leur cime. A la longue, la mer creuse à la base de ces montagnes de profondes excavations; l'action de l'air et de l'eau les dégrade : leur ligne de flottaison change, et quand elles s'inclinent, on voit sur leur côté une série de cannelures qui marquent les anciennes lignes de niveau. A mesure que l'œuvre de décomposition avance, leurs formes deviennent plus étranges et plus pittoresques; des tours à demi ruinées sont unies par des ponts naturels aux arches colossales; des terrasses superposées servent de réservoir à l'eau fondue qui tombe en minces cascades; des stalactites sont pendues à des pointes grotesques et difformes. Rien n'est imposant comme de voir passer ces monstres gigantesques, souvent si nombreux qu'on se fatigue à les compter. La lumière joue de mille manières sur leurs faces d'un blanc si mat, que de loin ils ressemblent à des masses d'argent fondu. Quand le soleil est très près de l'horizon, ils sont baignés d'une lumière rose et pourprée, nuancés des teintes les plus harmonieuses. Il faut renoncer à peindre la pure et tranquille majesté de ces grandes montagnes mouvantes; les courans qui les entraînent sont si puissans, qu'elles marchent souvent contre le vent, et même contre les trains de glace flottante. Dans le nombre, quelques-unes élèvent démesurément leurs cimes, géans qui conduisent d'autres géans. Quelquefois, par suite d'une rupture soudaine, on voit l'une d'elles s'arrêter et se balancer un moment en cherchant son nouvel équilibre : un instant après, elle reprend sa marche lente, et la troupe serrée va se perdre peu à peu dans le vague de l'horizon.

II. — PREMIÈRES DÉCOUVERTES ARCTIQUES.

C'est entre ces montagnes menaçantes et ces grands radeaux de glace, qui viennent souvent barrer leur passage, que les navires sont obligés de se frayer péniblement un chemin. Aujourd'hui même, à une époque où sont fixés les traits principaux de la géographie arctique, où les courans, les grandes routes suivies par les glaces sont connues, on ne peut s'empêcher de ressentir une admiration pro-

fonde pour ceux qui vont s'exposer à de pareils dangers; mais l'admiration se mêle d'étonnement et de terreur quand on se rappelle les premiers aventuriers qui, sur de frêles embarcations, allèrent explorer pour la première fois ces régions abandonnées, confins mystérieux de notre monde.

Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos.

Trois époques peuvent être distinguées dans l'histoire des expéditions arctiques : — l'une qui s'étend du XVIe siècle au XIXe, — l'autre qui commence avec ce siècle et s'arrête avec le dernier voyage de Franklin, — la troisième, remplie par les expéditions chargées de rechercher ce malheureux navigateur, et que marque la découverte du passage du Nord. Les tentatives des deux premières époques ne comportent guère qu'un exposé rapide, et notre attention se portera particulièrement sur les résultats de la troisième.

Un historien islandais a revendiqué pour ses compatriotes la gloire d'avoir abordé au Groënland et au Labrador, et d'avoir ainsi découvert le Nouveau-Monde bien longtemps avant la fameuse expédition de Christophe Colomb. Les traditions anciennes sur lesquelles il s'appuie ont un caractère trop vague pour que l'histoire puisse les enregistrer, et les explorations sans but et sans résultat de quelques pêcheurs égarés ne peuvent être mises en comparaison avec la tentative féconde de celui qui fraya à l'Europe le chemin d'un monde nouveau. Une conquête qui s'ignore elle-même n'est pas une conquête. Le premier navigateur qui pénétra volontairement dans la zone glaciale fut Sébastien Cabot. Aussitôt après la première expédition de Colomb, son père, John Cabot, marchand vénitien établi à Bristol, avait résolu d'aller explorer ce nouvel hémisphère que l'imagination crédule de cette époque considérait comme un nouvel Éden, où devaient abonder toutes les richesses, et dont la splendeur allait faire pâlir celle même des Indes et de l'empire fabuleux de Cathay. Il obtint en 1496, du roi Henri VII, la concession, comme on dirait aujourd'hui, pour lui et tous ses descendans, de tous les pays où il irait planter le drapeau anglais, à la charge seulement de payer un tribut perpétuel. La générosité calcule rarement avec l'avenir et l'inconnu. John Cabot emmena avec lui son fils Sébastien. Dédaignant de suivre la route ouverte par Colomb, ils s'engagèrent dans un chemin nouveau et des latitudes inconnues, et touchèrent pour la première fois le sol de l'Amérique, sur la côte du Labrador, un an avant que Colomb, dans son troisième voyage, n'arrivât lui-même en vue du véritable continent. Sébastien retourna en Angleterre pour rendre compte de sa découverte; après une seconde expédition, la

rigueur excessive du climat sur ces côtes étranges et inhospitalières le fit bientôt renoncer à l'espoir d'y fonder un établissement.

Renonçant à l'espoir de régner sur le nouvel empire qu'une munificence royale lui avait à l'avance abandonné, Sébastien Cabot tenta plus tard de chercher dans les latitudes élevées le passage pour arriver aux Indes, et, il faut le dire à sa gloire, il ne se laissa point effrayer par les dangers si nouveaux alors des mers arctiques. Il se fraya intrépidement un chemin là où encore aujourd'hui les marins ne s'engagent qu'avec précaution, et pénétra jusqu'au milieu de la baie d'Hudson. La mutinerie seule de ses matelots put l'arrêter et le forcer au retour, lorsqu'il croyait avoir touché le but, au moment où, sur cette mer sans horizon, il pensait n'avoir qu'à ouvrir ses voiles pour être conduit vers l'Océan-Indien. La postérité a été injuste pour ce hardi navigateur : l'histoire de sa vie, si émouvante et si remplie, est mal connue et pleine de lacunes; aucune relation de ses voyages n'est venue à nous. On ignore jusqu'au lieu où repose sa tombe, et l'œil qui se promène sur une carte de ces régions qu'il ouvrit au monde n'y rencontre même pas son nom.

Au lieu de chercher le passage aux Indes par l'ouest, Willougby et Chancellor tentèrent d'y arriver par l'est, en doublant les promontoires les plus élevés de la Laponie. Ce fut Sébastien Cabot lui-même qui dicta les instructions de cette nouvelle expédition. Chancellor arriva jusqu'au port d'Arkhangel et découvrit la Russie septentrionale; mais il ne poussa pas plus loin et revint chercher ses compagnons. Il trouva leur vaisseau dans une baie profonde de la Laponie orientale : tous les hommes étaient morts de froid et de faim. Le malheureux Willougby, couché dans sa cabine, tenait encore dans sa main le journal du bord, qu'il avait écrit jour par jour jusqu'à ce que ses forces l'eussent abandonné.

C'est surtout à partir du règne d'Élisabeth que la recherche du passage du Nord devint pour l'Angleterre une entreprise véritablement nationale. L'orgueilleuse rivale de l'Espagne donna à sa marine un développement extraordinaire, encouragea le commerce, favorisa toutes les expéditions lointaines : l'étude de la géographie devint une science populaire, et sir Humphrey Gilbert, qui plus tard se perdit si malheureusement sur les côtes de Terre-Neuve, écrivit lui-même un livre pour démontrer l'existence du passage du Nord. Le comte de Warwick donna deux petits navires à Martin Frobisher, qui dès longtemps nourrissait le désir d'aller explorer les mers où Cabot seul était entré avant lui. Frobisher estimait que la découverte du passage « était la seule chose qui n'eût pas encore été accomplie, et qui pût satisfaire une âme élevée et la rendre glorieuse. » Il pénétra vers le 66e degré de latitude dans un large canal, et crut pendant

quelque temps que ce détroit séparait les côtes de l'Amérique et de l'Asie, et qu'il allait déboucher dans l'Océan-Indien. Cette illusion, qui témoigne bien de l'état des connaissances géographiques à cette époque, ne fut pas de longue durée : Frobisher fut contraint de revenir et ne rapporta de son voyage que quelques échantillons de terres et de roches. Dans la pensée des hommes de ce siècle, la découverte des métaux précieux était liée intimement à celle même du nouveau continent, qu'ils ne regardaient que comme une mine immense et d'une richesse inépuisable. Les terres rapportées par Frobisher furent examinées par des raffineurs de Londres, qui, peut-être trompés par l'éclat de quelques grains de pyrite, déclarèrent qu'elles contenaient de l'or. Désormais le voyage cessait d'être une déconvenue : ce n'est plus un passage, c'est un nouvel Eldorado qu'il s'agissait de découvrir sous les glaces et les neiges.

Une escadre fut aussitôt formée, et la reine Élisabeth donna un vaisseau de sa propre marine. Frobisher dirigea encore la nouvelle expédition, et ne se laissa point arrêter par les difficultés d'une navigation extrêmement périlleuse dans des mers hérissées de montagnes de glaces. Il ne put néanmoins arriver cette fois aussi loin que dans son premier voyage : on se contenta de débarquer sur les côtes de l'Amérique et de remplir les vaisseaux d'une terre noirâtre; elle devait, à n'en pas douter, contenir de l'or, car on avait trouvé sur les lieux beaucoup d'araignées. Les araignées passaient à cette époque pour avoir la vertu singulière de marquer la place du précieux métal, et les chercheurs d'or furent pendant des siècles les dupes de cette superstition bizarre, dont rien ne peut révéler l'origine ni le sens.

Dès le retour de l'expédition, et avant même de s'assurer si la terre qu'on avait rapportée remplirait toutes ses promesses, on équipa une nouvelle escadre formée de seize vaisseaux. Il fut résolu qu'on fonderait une importante colonie dans ces régions nouvelles, où l'on foulait l'or sous ses pas. Les fils des plus nobles familles s'embarquèrent comme volontaires : on choisit avec le soin le plus extrême ceux qui devaient former le noyau de cette société privilégiée. Contraste étrange, cette terre promise, cet Eldorado arctique ne devait recevoir que des hommes dont la naissance et l'éducation fussent un gage de leur dévouement à la mère patrie! L'Australie au contraire, cet Eldorado moderne, ne fut d'abord peuplée que de condamnés et de criminels! La nouvelle expédition échoua misérablement : les navires coururent les plus grands dangers, et l'un d'eux fut brisé par les glaces; les autres s'égarèrent et furent plusieurs fois séparés. On finit cependant par aborder dans une île où fut trouvée cette terre noire si ardemment convoitée; mais les per-

plexités de la traversée avaient bien refroidi le zèle des nouveaux colons, qui se décidèrent à retourner en Angleterre avec leur butin. On ne dit pas ce qui fut fait de cette terre cherchée si loin et obtenue au prix de tant de périls. Les erreurs et les mécomptes de la folie humaine s'oublient rapidement. L'histoire n'enregistre que les succès de l'audace, les hasards heureux, et l'homme est toujours prêt à se laisser tromper par de nouvelles illusions et à se précipiter dans de nouvelles aventures.

Les Hollandais, qui à cette époque étaient encore les rivaux de l'Angleterre, poursuivaient avec non moins d'ardeur la découverte d'un passage pour arriver aux Indes. Deux fois dans le XVIe siècle ils cherchèrent à le trouver par le nord-est, entre la Nouvelle-Zemble et la Russie. En 1596, William Barentz hiverna dans le nord de la Nouvelle-Zemble, et l'un des souvenirs de son séjour dans cette île mérite d'être recueilli. Dès le commencement de l'hiver, les glaces de la côte furent peu à peu détachées et finirent par être entraînées au loin vers le nord. Le rivage, au grand étonnement du navigateur hollandais, demeura presque entièrement libre pendant toute la saison. C'est le *gulfstream* qui, pénétrant pendant l'hiver à une distance plus grande, venait ainsi balayer la mer jusqu'à ces latitudes élevées. Ce ne fut qu'après six ans de souffrances inouies et de tentatives infructueuses que Barentz et son équipage finirent par se sauver sur deux petits bateaux et par aborder à Arkhangel.

Hendrich Hudson fut bientôt envoyé par une compagnie de marchands anglais à la découverte du passage du Nord. Il réussit à suivre les côtes orientales du Groënland jusqu'au 82e degré de latitude, et fut obligé de revenir du côté du Spitzberg. Après une seconde tentative inutile, il se mit au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales; il essaya de dépasser la Nouvelle-Zemble, mais les glaces l'obligèrent à se tourner vers l'ouest, du côté du Groënland et de Terre-Neuve. C'est dans ce fameux voyage qu'il découvrit le Cap-Cod, la baie de Delaware et le fleuve d'Hudson. Il revint en Europe, où il dépeignit sous les couleurs les plus enthousiastes les magnifiques contrées qu'il avait explorées; mais ce résultat n'était pas celui que la compagnie hollandaise avait attendu, et nous voyons dès 1610 Hudson s'engager de nouveau au service de l'Angleterre pour rechercher le passage vers l'Océan-Pacifique. C'est pendant ce voyage à jamais mémorable qu'Hudson entra dans le détroit et dans la baie qui portent son nom, et où Cabot seul l'avait précédé. Comme lui, il se crut enfin sur une mer ouverte; mais il vit bientôt qu'elle était fermée de toutes parts, et il parcourut en vain dans toutes les directions ces rivages qui l'arrêtaient. Aucun obstacle ne put décourager son courage et sa patience. Bien que rien ne fût préparé

pour un pareil projet, il résolut d'hiverner dans cette mer intérieure pour recommencer ses recherches au printemps; mais comme les provisions s'épuisaient, les matelots se révoltèrent et l'obligèrent au retour. Il y consentit en pleurant. Cependant l'équipage voulait une vengeance : on jeta Hudson dans la chaloupe avec son fils et sept autres matelots restés fidèles à leur maître; le charpentier demanda volontairement à partager son sort. Quand le vaisseau fut sorti des glaces, la corde qui retenait la chaloupe au navire fut coupée, et ces infortunés se trouvèrent abandonnés sur une mer furieuse, sans vivres, sans voiles, sans espérance. Barbarie atroce et inutile, qui excite autant d'étonnement que d'indignation! Cette triste fin, couronnant toute une vie d'audace et de dangers, donne à la figure d'Hudson quelque chose de tragique et de touchant; son nom, pour toujours populaire, est resté attaché au détroit et à la grande baie où il pénétra, et désigne encore l'un des plus beaux fleuves de l'Amérique.

Ce n'est que plus d'un siècle après la mort lamentable de Hendrich Hudson que des découvertes importantes furent faites dans la zone arctique, et, comme les siennes, elle furent signalées par la fatalité et le malheur. En 1741, Pierre le Grand, dont la passion pour la marine est bien connue, envoya Behring explorer les côtes d'Asie. Behring partit d'Ochotsk avec deux vaisseaux et découvrit le célèbre détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie. Il aperçut les montagnes du nord-ouest de l'Amérique, traça la ligne de l'archipel des îles Aleutiennes; enfin, toujours battu par de terribles tempêtes, il finit par périr de froid et de fatigue, au milieu des neiges et des glaces, dans une île déserte.

Pendant de longues années, la géographie de la zone glaciale ne fit point de nouveaux progrès : aucune expédition n'y fut envoyée, et le passage du Nord fut presque oublié. Toutes les forces de l'Angleterre étaient absorbées par les impérieuses nécessités des guerres qu'elle soutint à une époque mémorable : il ne pouvait être question de recherches lointaines et de conquêtes pacifiques quand les conquêtes anciennes étaient compromises, et à l'heure suprême où les destinées du monde étaient remises au hasard de la force. Aussitôt cependant que la paix vint mettre un terme à cette longue et opiniâtre lutte d'où l'Angleterre finit par sortir triomphante, l'attention publique fut de nouveau ramenée vers le passage inconnu, et dès les années 1818 et 1819, Ross, Franklin et Parry reprirent le chemin des mers arctiques. Les expéditions se succédèrent depuis cette époque avec tant de rapidité, qu'il serait fatigant de les énumérer par ordre de dates, et qu'il convient peut-être mieux de raconter séparément l'histoire de ces navigateurs modernes dont le nom mérite

d'être mis à côté de ceux de Cabot, de Frobisher et d'Hudson. Avec cette histoire commence la seconde époque des expéditions arctiques.

En 1818, le capitaine Ross partait pour les mers du pôle, emmenant avec lui son neveu James C. Ross, Parry et Édouard Belcher, qui tous depuis commandèrent eux-mêmes des expéditions arctiques. C'est dans ce premier voyage qu'il arriva jusqu'au détroit de Lancastre, et crut le voir fermé à son extrémité par une vaste chaîne de montagnes, qu'il nomme les *Croker mountains*. Quand cette erreur singulière fut reconnue par Parry dès l'année suivante, le commandement fut retiré à Ross, et sans la générosité d'un simple particulier, ce capitaine n'aurait jamais pu retourner dans la mer arctique. Un distillateur de Londres, Félix Booth, lui donna généreusement 18,000 livres pour entreprendre un nouveau voyage. Ross partit donc en 1829 au mois de mai, entra dans le passage de Barrow et dans le canal du Prince-Régent; ce fut là qu'il vit le vaisseau *Fury*, que Parry avait été forcé d'abandonner en 1825; les nombreuses et excellentes provisions qu'il y trouva dans un état presque parfait de conservation furent pour lui une ressource vraiment providentielle. La première année, il explora le pays qu'il nomma *Boothia* en souvenir de son généreux protecteur; mais les glaces empêchèrent son départ, et il fut obligé d'hiverner dans le port Félix, à 150 milles au sud du Cap-Parry. Dès le printemps, Ross fit faire une expédition par terre, sur des traîneaux, et recueillit ainsi de nouveaux renseignemens sur la géographie de ces contrées. Il ne put pas mieux cette fois dégager son navire des glaces, et il fallut se résoudre à passer un nouvel hiver dans le vaisseau.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de tant d'efforts et de misères : Ross passa six hivers de suite dans ces affreuses solitudes, et dès la troisième année la santé de son équipage commença à s'altérer sensiblement; mais Ross et ses compagnons opposèrent le plus héroïque courage à leurs souffrances. Chaque année, ils essayaient, au prix de fatigues sans nombre, d'approcher des parages fréquentés par les pêcheurs de baleine; trois fois il fallut revenir au navire pour reprendre les tristes quartiers d'hiver. Enfin en 1833, ayant quitté Fury-Beach sur des bateaux, ils parvinrent à atteindre la côte orientale du canal du Prince-Régent et à suivre les côtes du passage de Barrow. Au mois d'août, les infortunés furent aperçus par un vaisseau baleinier; le second vint les reconnaître sur un bateau; il leur apprit que son vaisseau était *l'Isabelle*, autrefois commandé par feu le capitaine Ross. Ross eut beaucoup de peine à le convaincre qu'il était lui-même l'ancien capitaine de *l'Isabelle*. Tout le monde en Angleterre le croyait perdu depuis deux ans; il y fut reçu à son retour avec une joie qui alla jusqu'à l'enthousiasme; le parlement lui

vota une récompense de 5,000 livres, et le roi le nomma baronnet (1).

Ce fut pendant la deuxième année de son séjour dans la zone glaciale que Ross envoya une expédition pour déterminer la position du pôle magnétique de la terre, c'est-à-dire le point où l'aiguille d'inclinaison se tient complétement verticale. Tout le monde sait que l'aiguille qu'on nomme de déclinaison, et qui n'est autre que celle qu'on voit dans toutes les boussoles ordinaires, ne marque pas exactement le nord et fait avec sa direction un angle soumis à des variations séculaires et périodiques. A Paris, par exemple, M. Arago avait trouvé pour cet angle la valeur extrême de 22 degrés 1/2 vers l'ouest en 1816, et dès 1853, M. Laugier n'observait plus que 20° 17′. Ce n'est pas non plus au pôle de la terre que l'aiguille d'inclinaison magnétique se tient verticale; ce point se déplace aussi d'un siècle à l'autre. En 1831, James Ross, le neveu de John Ross, le même qui plus tard devait faire de si brillantes découvertes dans la zone antarctique, planta le pavillon anglais sur le pôle magnétique qu'il crut trouver à la latitude de 70° 17′ nord et à la longitude de 96° 46′ 44″ (méridien de Greenwich), mais il ne paraît pas que cette détermination ait pu être faite avec l'exactitude nécessaire.

Aussitôt après la première expédition de sir John Ross, le lieutenant Parry partit à son tour en 1819 pour les mers polaires, et son voyage s'opéra dans les circonstances les plus favorables. Il arriva très tôt devant le détroit de Lancastre, et s'assura que les montagnes que Ross avait cru voir n'existaient point; il parcourut rapidement le long détroit auquel il donna le nom de Barrow, alors secrétaire de l'amirauté, découvrit le premier et nomma le canal de Wellington, le canal du Prince-Régent, les îles Cornwallis, Byam Martin, Melville, dont le groupe est maintenant, et avec justice, connu sous le nom d'archipel Parry. Il poussa encore plus loin du côté de l'ouest, et aperçut les côtes du pays de Banks, qui forment les lignes extrêmes du grand labyrinthe polaire. Il traça ainsi, en quelques mois, à larges traits la topographie générale de ces contrées, jusqu'alors complétement inconnues; il visita le premier ces quatre grandes avenues qui forment comme une immense croix, — le détroit de Lancastre, le passage de Barrow, le canal de Wellington et celui du Prince-Régent. Presque toutes les expéditions arctiques qui suivirent la sienne n'eurent pas d'autre théâtre, et l'on ne put qu'étudier avec plus de détail les diverses parties de cette vaste région. Hasard des entreprises humaines! dans ce voyage si court et si constamment heureux, Parry recueillit plus de résultats que n'en obtinrent tous ceux qui le suivirent, année par année, pendant trente ans, dans les zones gla-

(1) Ce titre fut depuis donné à presque tous les commandans des expéditions arctiques.

ciales. Si l'histoire ne devait sanctionner que les succès et rester indifférente aux plus nobles efforts quand ils sont infructueux, le nom de Parry serait peut-être le seul qui resterait lié dans un avenir lointain à ces voyages de découvertes.

En 1821, Parry explora avec le *Fury* et l'*Hécla* les eaux de la baie d'Hudson; il visita la péninsule de Melville, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'île Melville, qu'il avait découverte dans son premier voyage. La péninsule de Melville est au nord de l'île Southampton, en face de l'île Cumberland, et avance sa pointe allongée dans le large détroit de Fox, qui communique avec la baie d'Hudson.

En 1824, il fit avec les mêmes navires son troisième voyage. Il pénétra encore dans le passage de Barrow, mais fut forcé d'hiverner à Port-Bowen, dans le canal du Prince-Régent. Au printemps, il alla étudier, sur la rive occidentale de ce canal, les côtes du Sommerset du nord; mais il fut contraint subitement d'abandonner le *Fury* et de revenir. C'est dans ce navire que sir John Ross en 1829 trouva les vivres sans lesquels il eût probablement péri avec tout son équipage.

Enfin en 1827 Parry entreprit cette audacieuse excursion sur les glaces, où il atteignit jusqu'au 82e degré de latitude. Sans continuer à suivre plus longtemps les passages tortueux et les inextricables canaux du labyrinthe arctique, il conçut la pensée hardie de s'avancer directement vers le pôle, en ligne droite, sur les glaces mêmes. Pour abréger la distance, il fallait choisir le point le plus septentrional qui fût connu. Ce point est l'extrémité avancée du Spitzberg; Parry partit en traîneau d'un groupe de rochers que l'on nomme les Sept-Iles, et avança de 435 milles vers le nord, mais il lui fut bientôt impossible de lutter de vitesse avec les glaces : pendant qu'il marchait vers le pôle, les courans entraînaient vers le sud les grands trains de glace qui le portaient. Il revint sans avoir pu s'approcher à moins de 200 lieues du pôle. A ces hautes latitudes, on ne trouvait point le fond de la mer à une profondeur de 9,000 mètres; on ne voyait point la terre à l'horizon, et, quoiqu'à une distance assez faible du pôle, la pluie tombait presque continuellement. Dans cette excursion audacieuse, Parry acquit la conviction qu'il existe une grande mer polaire libre, ouverte, et sans glaces.

L'année même où Parry entreprit son premier voyage arctique, si fécond en résultats et qui éclaire d'une lumière si nouvelle la géographie des zônes glaciales, Franklin entreprenait aussi sa première expédition. Il est difficile de trouver une carrière maritime plus glorieusement remplie que la sienne. Entré en 1800 dans la marine anglaise, Franklin assista au combat naval livré par Nelson devant Copenhague, fit partie d'un voyage d'exploration sur les côtes de l'Australie, et fit naufrage sur des bancs de corail en 1803. Il prit part à

la fameuse bataille de Trafalgar et fut chargé de conduire à Rio-Janeiro le duc de Bragance, qui fuyait devant Junot. En 1814, il fut blessé au fameux siége de la Nouvelle-Orléans, que Jackson défendit avec tant de résolution et de courage. Enfin en 1819 il reçut l'ordre d'aller examiner les côtes de l'Amérique septentrionale depuis l'embouchure de la rivière Coppermine. Il partit de York-Factory, sur la baie d'Hudson, établissement principal de la compagnie anglaise qui, depuis bien longtemps déjà, fait seule le commerce d'échange avec les Esquimaux. Les agens de cette compagnie sont disséminés depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac de l'Esclave et au lac Grand-Ours; leurs habitations, qu'on a pompeusement décorées du nom de forts, ne sont que d'assez pauvres huttes en bois, sur lesquelles flotte le pavillon anglais, et qui rappellent un peu par leur situation et leurs dispositions principales ce qu'on nomme en Afrique les blokhaus. Les postes de la compagnie sont distribués sur cette grande chaîne de lacs qui forme un des traits les plus singuliers de cette portion de l'Amérique. Franklin dépassa le lac Winnipeg, suivit la rivière Seskatchawan et arriva successivement au fort Chipewyan sur le lac Athabasca, au fort Providence, au fort Entreprise près du lac de l'Esclave. Il descendit de là la rivière Coppermine jusqu'à la mer arctique, dont il suivit les rivages sur deux canots jusqu'à la pointe Turnagain, sur une distance de 550 milles. A ce point, les provisions commencèrent à manquer : il fallait retourner au fort Entreprise à travers une immense contrée complétement déserte, abandonnée et couverte de neige. Au bout de plusieurs jours, le peu de *pemmican* (1) qui restait encore était épuisé, et il fallut se contenter pour nourriture d'une mousse nommée *tripe de roche*. L'expédition se composait de Franklin, du docteur Richardson, de deux jeunes officiers, MM. Hood et Back, d'un matelot anglais, Hepburn, de dix Canadiens et de deux Indiens. Ils réussirent à tuer quelques animaux qui calmèrent un peu les tortures de la faim; mais ils n'avancèrent que lentement et péniblement dans ce grand désert de neige, entrecoupé fréquemment par des ravins profonds. Franklin se trouva bientôt tellement affaibli, qu'il perdit une fois complétement connaissance. M. Back prit l'avance avec trois hommes pour aller chercher du secours dans le fort Entreprise. Franklin continua de s'avancer lentement avec le reste de la troupe; il ne pouvait plus faire que 5 ou 6 milles dans un jour. Deux Canadiens périrent dans la neige, et l'on se partagea les semelles de leurs souliers. Richardson, le matelot anglais et un des Iroquois furent obligés de s'arrêter sous une tente; Franklin con-

(1) Le *pemmican* est une préparation de viandes très nutritive sous un faible volume.

tinua sa marche désespérée et perdit encore trois Canadiens. Enfin on aperçut le fort Entreprise. Hélas! il était désert, et on ne put y trouver aucune provision : ainsi toute espérance était perdue au moment même où les infortunés se croyaient sauvés. Après cette fatale découverte, ils se regardèrent les uns les autres, et, sans prononcer une parole, fondirent tous en larmes. Franklin demeura dans le fort avec trois hommes et fit de la soupe avec des os abandonnés dans un tas d'ordures. Deux jours après, il vit arriver Richardson et le matelot anglais Hepburn, qui lui apprirent que l'Iroquois Michel avait assassiné M. Hood. Pour punir l'assassin, le docteur Richardson l'avait tué d'un coup de pistolet. Ainsi le crime même venait mêler ses horreurs à celles de la faim, du froid et de l'abandon. Le 1er novembre, deux Canadiens périrent encore dans le fort. Enfin le 7, quand Franklin essayait déjà de s'habituer à la pensée d'une si horrible fin, arrivèrent des Indiens envoyés par M. Back et chargés de nombreuses provisions. Il faut lire dans la relation du voyage de Franklin le récit simple et émouvant de cette lamentable expédition : on admire ce courage, cette grandeur d'âme, cette douleur qui s'oublie elle-même pour ne songer qu'à celle des autres.

Comment ceux qui ont subi de pareilles tortures peuvent-ils volontairement s'engager dans les mêmes aventures et courir au-devant des mêmes dangers? On est presque effrayé d'un tel mépris de la vie et de l'audace de ces défis répétés de l'homme à la nature. Dès 1825, Franklin retourna dans l'Amérique septentrionale. Il avait ordre d'explorer les côtes de l'Amérique depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au détroit de Behring; mais il ne put remplir cette mission, et dut revenir sans avoir obtenu de résultats. C'est à son retour qu'il épousa sa seconde femme, Jane Griffin, devenue, sous le nom de lady Franklin, célèbre par les infatigables efforts qu'elle tenta pour retrouver son infortuné mari, perdu dans les mers arctiques. Ce n'est qu'en 1845 que Franklin partit pour sa troisième expédition arctique, avec *l'Érèbe* et *la Terreur,* noms de funeste augure. Son équipage se composait de 138 hommes, et il emmenait avec lui le capitaine Fitz-James et le capitaine Crozier. Les instructions qu'il reçut de l'amirauté lui enjoignirent de chercher à atteindre le détroit de Behring, en prenant dans la direction du nord-ouest à partir du cap Walker, situé à l'extrémité du détroit de Barrow. Dans le cas où il ne pourrait s'avancer dans cette direction, il devait essayer de passer par le canal de Wellington. Le capitaine Martin, baleinier, le rencontra dans les eaux de Baffin le 20 juin 1845. Franklin lui dit qu'il avait à bord des provisions pour cinq ans, et, si cela devenait nécessaire, qu'il pourrait les faire durer pendant sept ans. Le 26 juin, il rencontra encore le capitaine baleinier Dennett, et depuis on ne reçut plus de lui aucune nouvelle.

III. — VOYAGES A LA RECHERCHE DE FRANKLIN. — DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU NORD.

La disparition de Franklin marque le début de ce que nous avons appelé la *troisième époque* des expéditions arctiques. Les voyages de recherche, en se multipliant, imprimèrent aux études sur les régions du pôle une activité nouvelle, que devaient bientôt signaler d'importans résultats (1).

C'est en 1848 que l'on commença à s'émouvoir de la longue absence de Franklin; à partir de cette année l'on vit se succéder sans interruption les expéditions de recherche au pôle. Quelques-unes passèrent par le détroit de Behring; mais leur grande route en quelque sorte fut la baie de Baffin, le détroit de Lancastre et celui de Barrow. Les navires qui prennent ce chemin suivent, le long de la côte occidentale du Groënland, le canal ouvert qui reste libre entre la côte et les grands radeaux de glace qui occupent le centre de la baie. C'est d'Uppernavik, le dernier établissement danois de la côte, à 72°, que les officiers anglais datent leur dernier rapport : c'est leur adieu au monde. Désormais les seuls êtres humains qu'ils peuvent encore rencontrer sont quelques pêcheurs de baleine ou des familles errantes d'Esquimaux.

Les trains de glace encombrent complétement la grande indentation en fer à cheval qui forme le fond de la baie de Baffin, et que les marins appellent la baie de Melville. Le canal qui reste libre entre cette grande barrière et la côte du Groënland devient de plus en plus étroit, et il faut trouver un passage pour pénétrer dans le détroit de Lancastre, qui s'ouvre de l'autre côté de la baie. L'accumulation des glaces dans la baie de Melville vient de sa position très septentrionale, du changement de direction des glaces au moment où elles sortent du détroit de Lancastre, des montagnes de glaces qui descendent en masse de la côte, et qui souvent s'avancent presque en sens contraire des grands radeaux superficiels. Une fois engagé dans un canal interrompu par des langues de glace, il faut souvent faire avancer le navire mécaniquement, le traîner à la remorque dans un passage laborieusement ouvert avec la hache et le cabestan. Sa marche ne se mesure plus dès lors par milles, mais par mètres. C'est là qu'ont eu lieu tous ces désastres qui, parmi les pêcheurs de baleine, ont donné à la baie Melville une si terrible réputation. Les baleines se réfugient aujourd'hui à l'ouest de la baie Melville, dans les détroits de Lancastre et de Barrow et dans le canal du Prince-Régent, et les navires qui traversent le passage de

(1) Nous avons consulté, pour raconter ces dernières expéditions, les documens de l'amirauté anglaise et les documens présentés à la chambre des communes

bonne heure sont sûrs d'une excellente pêche; mais depuis 1819 deux cent dix ont été brisés en tentant ce passage redouté.

Il est bien difficile de jeter quelque ordre dans le récit des nombreuses expéditions qui furent envoyées à la découverte de Franklin. Il vaut peut-être mieux, pour éviter la confusion, rendre compte d'abord de celles qui ont pu obtenir quelques nouvelles de l'infortuné navigateur, et revenir ensuite sur celles qui, tout en échouant dans l'entreprise principale qui leur était confiée, réussirent à ajouter des résultats nouveaux à la géographie arctique.

Ce fut au mois d'août 1850 que le capitaine Ommaney, et quelques jours après le capitaine Penny, trouvèrent les premières traces de l'expédition de Franklin, dans l'île Beechy, à l'entrée du canal de Wellington; ils découvrirent un poteau indicateur destiné à montrer le chemin des navires, des restes de cordes et d'habits, plusieurs centaines de caisses à provisions en ferblanc, et les tombes de trois hommes de l'équipage. Les inscriptions placées sur ces tombes apprenaient que Franklin avait hiverné dans cette île pendant l'hiver de 1845 à 1846. On adopta généralement l'opinion qu'il s'était engagé ensuite dans le canal de Wellington pour arriver jusqu'à la mer polaire et redescendre de là vers le détroit de Behring. Presque tous les efforts furent obstinément dirigés vers le nord et vers l'ouest de l'île Beechy. Par une malheureuse fatalité, on s'écarta ainsi complétement de la bonne voie : c'était au sud qu'il fallait aller. On persista à croire qu'après cinq ou six ans passés dans les glaces arctiques, Franklin se serait encore obstiné à chercher la mer polaire ou le passage du Nord plutôt que de revenir vers les parages plus fréquentés du détroit de Lancastre, ou de descendre le canal du Prince-Régent jusque dans les eaux de la baie d'Hudson. L'erreur a été reconnue depuis que, dans son exploration de la côte occidentale de Boothia, le docteur Rae recueillit d'une tribu d'Esquimaux le récit suivant. — Dans le printemps de 1850, des Esquimaux aperçurent une troupe de soixante hommes blancs qui voyageaient lentement avec un canot le long de la côte de la Terre du roi Guillaume, au sud de Boothia. (Pour y arriver, il faut descendre jusqu'à une très grande profondeur le canal du Prince-Régent.) Les hommes blancs étaient tous fort amaigris; ils firent comprendre par signes aux Esquimaux que leurs vaisseaux avaient été détruits par les glaces, et qu'ils s'occupaient à chasser. Plus tard, on n'en trouva plus que trente, et tous ils étaient morts. Quelques-uns, sans doute les premières victimes, étaient enterrés, les autres étaient couchés sous des tentes ou sous le bateau renversé, quelques-uns isolément. Parmi eux était un officier de haute taille, avec une lunette et une carabine près de lui. L'état de ces corps montrait que les infortunés avaient été réduits à l'horrible

ressource du cannibalisme, — *the last resource,* comme l'appelle le docteur Rae dans son rapport.

Ce récit rencontra en Angleterre beaucoup d'incrédules, et souleva par ses derniers détails une véritable indignation. On se refusait à croire que les souffrances de la faim pussent transformer en cannibales des hommes civilisés, des marins anglais, choisis parmi l'élite de la marine royale. On fit remarquer, et avec raison, que les Esquimaux qui avaient transmis cette histoire lamentable à Rae ne la tenaient que de seconde main. On rappela que ces peuplades craintives et misérables n'ont aucun respect pour la vérité, qu'elles se plaisent à forger les fables les plus invraisemblables et les plus grossières. On accusa enfin les Esquimaux eux-mêmes d'avoir assassiné les hommes blancs pour s'emparer de la poudre, des armes, des instrumens de toute sorte qu'ils possédaient. Pour l'honneur des nations civilisées, on doit refuser de croire la dernière partie du récit des Esquimaux; mais on ne peut pas le rejeter tout entier. Les objets que Rae racheta des Esquimaux, et qui avaient appartenu sans aucun doute à la troupe de Franklin, compas, boutons, couverts d'argent, etc., donnent la preuve à peu près certaine qu'il s'était dirigé vers ces régions après l'hiver passé dans l'île de Beechy. Pourquoi fut-il obligé de descendre vers la Terre du roi Guillaume plutôt que de suivre les rivages du détroit de Barrow, si fréquenté par les baleiniers? C'est ce qui reste encore inexplicable.

Toutes les expéditions qui se dirigèrent vers le nord et l'ouest du détroit de Barrow firent donc fausse route. Les seules qui avaient quelque chance de sauver Franklin étaient celles de sir James C. Ross, du capitaine Bird, et plus tard de Forsyth et de Kennedy, qui seuls explorèrent le canal du Prince-Régent.

Sir James Ross devait visiter le détroit de Barrow jusque vers le cap Walker et les rives occidentales du canal du Prince-Régent, le long du Sommerset du nord et de Boothia jusqu'aux environs du pôle magnétique. La troupe de Franklin suivit les mêmes rivages dans l'intervalle des années 1846 et 1850. Or c'est précisément en 1848 et 1849 que Ross fit son expédition : malheureusement il ne s'avança pas assez profondément vers le sud; il s'arrêta au 71e degré de latitude. Quelques lieues seulement le séparaient peut-être à ce moment de Franklin.

En 1851, le capitaine Kennedy alla explorer à son tour le canal du Prince-Régent. Il emmena avec lui un jeune officier français, M. Bellot; ils établirent que le Sommerset du nord, qu'on avait toujours cru lié au continent, est une île séparée de Boothia par un passage qui fut depuis nommé passage Bellot. Leur voyage fut semé de nombreuses péripéties : ils furent séparés un moment de leur vaisseau

et ne durent la vie qu'à un miracle. Ils hivernèrent dans le passage du Prince-Régent, partirent ensuite en traîneau et firent un voyage d'exploration qui dura deux mois.

C'est lady Franklin elle-même qui avait envoyé le capitaine Kennedy dans le passage du Prince-Régent : déjà auparavant, par son ordre, le capitaine Forsyth l'avait parcouru sur *le Prince-Albert;* malheureusement aucune de ces expéditions n'y entra assez avant. L'insistance de lady Franklin ne pouvait tenir qu'à un de ces pressentimens secrets qui, dit-on, ne trompent jamais et qui ne sont des raisons que pour ceux qui les éprouvent, car, pendant le même temps, les hommes expérimentés qui composent l'amirauté anglaise persistaient à diriger les expéditions vers le canal de Wellington, le détroit de Behring et la mer polaire.

Après avoir raconté les campagnes qui avaient donné quelques indices sur le sort de Franklin, il nous reste à examiner les expéditions qui, sans avoir pu se diriger exactement sur les traces de l'infortuné navigateur, ont pourtant contribué à étendre ou à rectifier les notions obtenues sur les contrées du Nord. Ce qu'il faut surtout admirer dans ces dernières campagnes, c'est le soin remarquable qu'on apporta dans les préparatifs. L'expérience des années précédentes fut mise à profit : jamais navires ne furent mieux pourvus et mieux approvisionnés; l'emploi des bateaux à vapeur remorqueurs rendit la navigation beaucoup plus rapide et plus aisée dans ces difficiles passages, et les expéditions en traîneaux, en emportant des provisions et en établissant des dépôts faciles à retrouver, permirent d'étudier ces contrées désertes dans tous leurs détails et dans toutes les directions. Rien ne fut oublié, depuis les voiles que l'on déploie sur les traîneaux quand le vent est favorable jusqu'au canot en caoutchouc (dit canot Halkett) qui sert à traverser les passages ouverts entre deux bancs de glace.

L'escadre envoyée en 1850 était commandée par le capitaine Austin, et se composait de deux vaisseaux à voiles et de deux *steamers.* La campagne du printemps suivant s'ouvrit sous les plus heureux auspices.

En même temps que l'escadre principale, on comptait encore les deux vaisseaux du capitaine Penny, deux navires américains, le yacht de sir John Ross, et *le Prince-Albert,* équipé par lady Franklin elle-même. Austin et Penny concertèrent leurs opérations. Ommaney, l'un des lieutenans d'Austin, alla explorer les côtes solitaires et désolées d'une grande terre parallèle au Sommerset du nord, et qui fait partie de cette île énorme, encore sans nom, dont les diverses côtes portent le nom de terre Victoria, terre Wollaston, etc., et qui dans ses autres parties a été explorée par Rae, Mac Clure et Collinson. Un autre des officiers d'Austin, Mac Clintock, que nous re-

trouverons encore dans l'escadre de sir Edouard Belcher, explora les alentours de l'archipel Parry, où il devait plus tard faire d'importantes découvertes.

Quant à Penny, il alla reconnaître le canal de la Reine, qu'un de ses lieutenans avait entrevu au-delà de l'île Baillie-Hamilton : il s'avança en traîneau jusqu'au 77e degré de latitude, dans ce grand estuaire entrecoupé de nombreux îlots et toujours hérissé de glaces; mais l'épuisement de ses provisions le força à revenir sans avoir pu dépasser ce point et arriver à la grande mer polaire, qu'il espérait atteindre. Ce fut en souvenir de cette excursion hardie que le passage qui sépare le pays de Grinnell, extrémité la plus avancée du Devonshire du nord, de l'île Cornwallis, et qui termine le canal de la Reine, fut depuis nommé passage de Penny. Sur ses côtes opposées s'avancent les deux caps, auxquels Penny donna le nom de sir John et de lady Franklin, monumens lointains et éternels, dont la sauvage majesté s'accorde si bien avec le souvenir d'un si grand malheur et d'une si héroïque constance.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici l'expédition américaine envoyée, avec le docteur Kane, par un simple particulier, M. Grinnell de New-York. Les deux navires furent emprisonnés par un train de glaces dans le détroit de Lancastre : le courant les entraîna ensuite dans le canal de Wellington; plus tard heureusement il changea de direction et les ramena par les détroits jusque dans la baie de Baffin : ils parcoururent, dans cette position critique, 1,060 milles en deux cent soixante-sept jours. Avant son voyage arctique, le docteur Kane avait été successivement attaché à la légation de Chine, il avait remonté le Nil, parcouru la Nubie, le royaume de Dahomey, visité l'Europe, et pris part à la guerre du Mexique. Il est depuis reparti pour une nouvelle expédition dans la zone polaire. Son plan était d'entrer dans le passage de Smith, qui s'ouvre vers le nord au fond de la baie de Baffin, et une fois arrivé à un point où les glaces l'empêcheraient d'avancer, de continuer son voyage par terre dans la partie septentrionale encore inconnue du Groënland, jusqu'à ce qu'il pût atteindre le pôle ou la vraie mer polaire. On n'a encore aujourd'hui aucune nouvelle de lui, et l'on commence même à s'émouvoir de son absence déjà bien prolongée (1).

Dès 1851, une nouvelle expédition à la recherche de Franklin avait été préparée en Angleterre, et le commandement en avait été confié à sir Edward Belcher. Il emmena avec lui trois vaisseaux à voiles, *l'Assistance*, la *Resolute* et *l'Étoile du Nord*, et deux *steamers*, *le Pionnier* et *l'Intrépide*. On se dirigea directement vers l'île Beechy,

(1) Une expédition commandée par le propre frère de M. Kane vient de se mettre à sa recherche.

où *l'Étoile du Nord* resta comme vaisseau de dépôt, sous le commandement du capitaine Pullen. Belcher lui-même s'engagea dans le canal de Wellington, et envoya le capitaine Kellett vers l'île Melville, dans la direction de l'ouest. Belcher visita les îles Dundas et Baillie-Hamilton, les côtes orientales du canal de la Reine; puis il alla jeter l'ancre à Northumberland Sund, dans le passage de Penny. Avant le commencement de l'hiver, il fit une excursion avec ses lieutenans Richards et Osborn, et arriva en traîneau jusqu'à la partie septentrionale du pays de Grinnell. De là il se dirigea en canot vers le nord, jusqu'à une grande terre inconnue, qu'il nomma la Cornouaille du nord. La traversée ne fut pas sans danger: le canot était beaucoup trop chargé, et dans toute la largeur du passage qu'il fallait franchir, la mer roulait d'énormes glaçons, dont quelques-uns avaient jusqu'à quarante pieds d'épaisseur. La puissance et la régularité du flux dans ce détroit firent croire à Belcher qu'il était lié aux passages de Smith et de Jones, qui s'ouvrent dans le fond de la baie de Baffin, et qu'il formait avec eux une communication aboutissant à la grande mer polaire. Il fallut revenir aux quartiers d'hiver; mais aussitôt que les mois fastidieux de la nuit arctique furent écoulés, on se prépara à de nouvelles excursions. Pour multiplier les recherches, chacun des officiers se mit à la tête d'une expédition.

Cette fois Belcher se dirigea vers l'est pour retrouver, s'il était possible, le passage de Jones. Il dépassa les hautes falaises qui forment l'extrémité orientale du pays de Grinnell, franchit le golfe qui le séparait du Devonshire du nord proprement dit, et découvrit bientôt une mer dont les flots se déroulaient librement devant lui, où s'élevait une île, la plus méridionale d'un archipel qui reçut le nom de Victoria. On ne pouvait aller plus loin en traîneau, et Belcher dut revenir sans avoir atteint le passage Jones, de crainte qu'il ne lui fût plus possible de repasser les glaces, et qu'il ne se trouvât séparé de ses communications dans ces horribles solitudes. Pendant ce temps, un de ses lieutenans, Richards, allait explorer la partie septentrionale de l'île Cornwallis et visiter le capitaine Kellett à la petite île Dealy, où il avait établi ses quartiers d'hiver. Le lieutenant Osborn entreprenait l'exploration des côtes occidentales du canal de la Reine, et faisait plus de 1,200 milles le long de ces falaises sauvages et abruptes.

Mais c'est aux officiers emmenés par le capitaine Kellett qu'il était réservé de faire les plus importantes découvertes de cette campagne. Avant même le commencement du premier hiver, le lieutenant Mac Clintock était déjà allé établir ses premiers dépôts et visiter les alentours de la grande baie, ouverte dans la partie septentrionale de l'île Melville, et qui porte le nom des deux vaisseaux que Parry

commandait dans son célèbre voyage de découverte, l'*Hécla* et le *Griper*. Dès le printemps, il traversa de nouveau le grand plateau raviné qui forme le centre de l'île Melville et en suivit les côtes septentrionales dans la direction de l'ouest. Il aperçut de ses derniers promontoires, vers le nord, une île qu'il nomma Émeraude, et vers l'occident une grande terre inconnue qu'il appela l'île du Prince-Patrick. Il redescendit ensuite la côte occidentale de Melville, et donna à l'un des caps — d'où l'on découvrait le mieux les lignes de l'île encore inconnue — le nom de M. de Bray, jeune officier français qui l'accompagnait dans son expédition. Mac Clintock découvrit bientôt une autre île située au milieu du détroit qui sépare les îles de Melville et du Prince-Patrick. Il franchit en traîneau ce passage, et alla examiner la pointe avancée de cette île nouvelle (nommée Eglinton) et toute la partie septentrionale de la grande île du Prince-Patrick. Il suivit sur une grande longueur des côtes unies, si basses que sous le manteau des neiges il devenait souvent difficile de tracer la ligne qui les sépare de leur ceinture de glace. L'île du Prince-Patrick est sans doute la dernière du grand archipel Parry, et si Mac Clintock avait pu dépasser la dangereuse barrière des glaces, il lui eût peut-être été donné de voir en face cette mer polaire inconnue, qu'aucun vaisseau n'a jamais sillonnée, et où nul bruit humain ne s'est jamais mêlé au gémissement monotone des vagues et des vents.

Les pluies et la fonte des neiges rendirent le retour extrêmement pénible : il fallait franchir des torrens grossis, avancer lentement, souvent avec de l'eau jusqu'à mi-corps, à travers d'immenses marécages entrecoupés par de profonds ravins; Mac Clintock revint heureusement auprès des vaisseaux dont il avait été séparé pendant cent cinq jours. Les résultats de cette expédition furent complétés par le lieutenant Mecham, qui découvrit de son côté, quelques jours après Mac Clintock, les îles du Prince-Patrick et Eglinton, mais qui en visita seulement les côtes méridionales.

Cette campagne, si heureusement conduite et si féconde en renseignemens précieux sur la géographie de la vaste zone arctique comprise entre le 89e et le 125e degré de longitude (1), se termina malheureusement par des désastres. Belcher fut contraint d'abandonner deux de ses navires dans les glaces du canal de Wellington; deux autres restèrent à l'entrée occidentale du canal de Barrow. Il fallut laisser à la mer arctique cette proie, au risque de ne jamais revenir et d'être anéantis, corps et biens, sous le formidable assaut des glaces dont il n'était plus possible de se dégager.

J'arrive aux expéditions qui furent envoyées par le détroit de Beh-

(1) Voyez sur la géographie de cette zone les *Mittheilungen aus Justhus Perthes Geographischer Anstalt* du docteur Petermann.

ring. Dès 1848, le capitaine Kellett et le commandant Moore, sur le *Herald* et le *Plover*, partirent dans cette direction. Le capitaine Kellett trouva au-delà du détroit de Behring une terre très escarpée et très étendue, où les tempêtes l'empêchèrent constamment d'aborder. Cette découverte importante doit être rapprochée du récit déjà ancien d'un navigateur russe, Serjeant Andreyev, qui fit une expédition le long des côtes de la Sibérie en 1762. Andreyev affirme qu'il atteignit une contrée dont la côte était presque parallèle à celle du continent et habitée par une race encore inconnue.

Les capitaines Collinson et Mac Clure furent envoyés au détroit de Behring en 1851. Collinson revint après trois ans de dangers et d'infatigables explorations. C'est à Mac Clure qu'était réservé l'honneur de se frayer un chemin au-delà du détroit de Behring jusqu'aux parages parcourus auparavant par les navires venus de la baie de Baffin, et de découvrir ainsi le fameux passage du Nord, cherché inutilement depuis des siècles. Il franchit heureusement la barrière dangereuse de l'archipel aleutien, passa le détroit de Behring, et suivit un passage demeuré libre tout le long de la côte américaine : il arriva ainsi jusqu'à l'embouchure du Mackenzie, aux caps Bathurst et Parry, et devant une grande île encore inconnue, qui porte aujourd'hui le nom d'île Baring, et dont le pays de Banks, autrefois aperçu par Parry, forme seulement la côte septentrionale. Mac Clure entra dans un long détroit qui suit la côte orientale de cette île et la sépare de la terre du Prince-Albert; il y pénétra très profondément, et n'était plus guère loin des eaux des îles Parry, quand les glaces vinrent l'arrêter. Il hiverna en ce point : au printemps, il revint sur ses pas et tourna le long des côtes de l'île Baring jusqu'à sa partie septentrionale. Là encore il fut emprisonné par les glaces; mais de ce point il put communiquer avec un officier de l'escadre de Belcher. On envoya ses dépêches par traîneau jusqu'à l'île Beechy, d'où elles furent emportées par le capitaine Inglefield. Mac Clure passa trois hivers dans ces régions, et fit de nombreuses expéditions dans l'île Melville et dans tous ses alentours.

Inglefield, qui rapporta les dépêches de Mac Clure, venait lui-même de faire une exploration très heureuse dans les deux grands canaux qui s'ouvrent au fond de la baie de Baffin, et qu'on nomme passage de Jones et de Smith. Il pénétra dans ce dernier jusqu'au 77e degré de latitude; mais une furieuse tempête le ramena au sud. Les plateaux élevés qui bordent ce large passage, et qui s'ouvrent çà et là pour laisser descendre des glaciers, étaient recouverts de belles mousses; des herbes marines flottaient en abondance sur les eaux, où l'on observait un courant très marqué. Inglefield rapporta de cette course la conviction que le canal de Smith établissait une

communication avec la mer polaire, et que le Groënland est par conséquent une île complétement isolée et non pas une péninsule, comme on l'avait cru pendant longtemps.

Le canal de Jones, qui s'ouvre à l'ouest de la baie de Baffin, n'est sans doute aussi qu'un détroit, comme ceux de Wellington et de la Reine, et l'on voit que dans leur ensemble la masse des terres situées au nord du long détroit de Barrow, depuis l'île de Melville jusqu'à la baie de Baffin, ne forme qu'un immense archipel (1).

Les principaux objets de ces voyages sont aujourd'hui atteints; le problème du passage du Nord est en effet résolu. Depuis longtemps il n'avait plus qu'un intérêt purement scientifique. Un passage difficile et constamment encombré par des radeaux de glace inextricables ne peut jamais devenir une des grandes routes commerciales du monde, et il faut renoncer à pénétrer dans les eaux du Pacifique en franchissant le labyrinthe polaire. Quant au sort de John Franklin et de ses compagnons, aucun doute ne reste permis. Enfin la géographie de ces contrées est aujourd'hui fixée dans ses détails les plus importans. Sur la plupart des cartes ordinaires, les contours du labyrinthe arctique étaient jusqu'à ce jour à peine ébauchés; on a pu, sur les cartes les plus récentes, les tracer enfin avec exactitude. Que reste-t-il donc à étudier dans les régions polaires? Les physiciens savent aujourd'hui qu'il n'est pas besoin de se rapprocher beaucoup du pôle magnétique, si l'on veut étudier le phénomène des aurores boréales. Pour voir se déployer dans toute leur magnificence ces grandes arches radieuses d'où jaillissent des colonnes de lumière agitée et nuancée des teintes les plus magnifiques, il faut aller dans le nord de l'Europe, en Laponie, en Islande, à Terre-Neuve, au Groënland, dans le Haut-Canada, où Franklin, Richardson, Thieneman, Gieseke, Bravais, Lottin, Wrangel et Anjou firent leurs remarquables observations. L'on connaît aujourd'hui l'explication du mirage et de tous ces jeux de lumière si fréquens dans la zone arctique, halos, couronnes, cercles tangens, parhélies, anthélies, parasélènes. Enfin l'on a peu de choses à ap-

(1) Le capitaine Inglefield avait emmené avec lui le lieutenant français Bellot, qui se rendait pour la seconde fois dans les mers arctiques, et dont la fin fut si malheureuse. Bellot s'était offert volontairement pour porter des dépêches importantes aux environs du cap Becher. Parti en traîneau avec quatre hommes seulement, il se trouva séparé de la côte avec deux d'entre eux, sur les glaces qui s'étaient subitement détachées Il alla le premier reconnaître la fissure qui s'était produite : quand les matelots qui le suivaient et l'avaient perdu de vue derrière des monceaux de glace arrivèrent à leur tour, il avait disparu, et ils ne retrouvèrent que son long bâton ferré avec lequel il avait essayé de franchir la crevasse béante. On pleura en Angleterre comme en France cet homme si jeune, si vaillant, qui, pressé par les seuls besoins de l'activité généreuse qui tourmente les grands cœurs, s'était deux fois offert volontairement à partager les souffrances et les dangers des expéditions arctiques.

prendre sur la formation des glaces, leurs mouvemens, et l'on a tracé les grandes routes de leur migration annuelle.

Il est cependant encore un problème dont les régions polaires disputent la solution aux efforts des navigateurs : c'est l'existence d'une grande mer polaire intérieure libre de glaces. Il y a longtemps qu'on l'a soupçonnée, et les Russes donnent à cette méditerranée arctique encore inconnue le nom de *Polynie*. Les peuples du Nord ont conservé la tradition d'une expédition faite autrefois par des pêcheurs hollandais, qui, dit-on, purent s'avancer sur la mer mystérieuse jusqu'à un degré du pôle; mais de nos jours on peut invoquer des témoignages plus positifs. Wrangell et Anjou, dans leur expédition sur les glaces de la Sibérie, trouvèrent partout devant eux un océan sans limites au-delà de la grande barrière qui emprisonnait les rivages. Tous les navigateurs qui ont exploré les passages de Wellington, de la Reine, de Smith et de Jones, ont admis que ces vastes canaux sont des détroits qui conduisent à la haute mer. On sait que Parry rapporta la même opinion de sa célèbre et aventureuse expédition au nord du Spitzberg. Une mer très profonde et traversée par des courans très puissans ne peut sans doute jamais être prise, quelle que soit la rigueur du froid. Nous avons déjà fait remarquer que l'excessive accumulation des glaces dans le labyrinthe polaire s'explique par la configuration des terres, par ce large développement de côtes qu'entrecoupent des passages tortueux et de grands estuaires semés d'îlots. On conçoit aussi aisément qu'une immense plaine de glace puisse s'étendre tout le long du continent asiatique, car il vient en quelque sorte mourir insensiblement sous la mer, dont le fond ne s'abaisse que très lentement à mesure qu'on s'éloigne du rivage; mais tout semble faire croire au contraire qu'il y a au pôle une mer profonde, où de grands courans entretiennent une constante circulation.

L'Océan polaire reçoit le tribut de trois continens : dans le nord de l'Europe ou de l'Asie, 1,200,000 lieues carrées y déchargent leurs eaux par ces fleuves immenses qui tous descendent du sud vers le nord. En Amérique, le Mackenzie seul, avec les lacs qu'il traverse, sert de réservoir aux eaux de 200,000 lieues carrées. Cette immense invasion d'eau douce ne peut se faire que pendant la saison où les embouchures sont débarrassées de glace. Le bassin polaire, ainsi surchargé pendant une partie de l'année, n'a que trois sorties : le détroit de Behring, les passages du labyrinthe arctique qui communiquent avec la baie de Baffin et d'Hudson, et le plus important de tous, entre le Groënland et la Norvége, qui se trouve encore divisé par l'Islande et le Spitzberg, et qui sert en même temps d'entrée au grand courant du *gulfstream*. Pendant l'été, le courant principal y a la direction du nord au sud, et pendant l'hiver du sud

au nord. Wrangell a aussi remarqué le long des côtes de la Russie et de la Sibérie que le courant va de l'est à l'ouest pendant l'été, et que pendant l'hiver un courant opposé va des îles Faroë au nord-est vers le détroit de Behring. Il est donc hors de doute que la zone polaire est le siége d'une vaste circulation qui doit s'opérer dans un grand bassin intérieur.

L'étude des températures et de leur distribution dans la zone arctique confirme également l'existence d'une mer polaire. Le pôle de la terre en effet n'est pas le point où le froid est le plus grand, pas plus qu'il n'est le pôle magnétique. Il existe dans la zone glaciale deux pôles de froid maximum autour desquels viennent tourner ces courbes que l'on nomme isothermes, parce qu'elles représentent la suite des points de la terre où les températures moyennes sont les mêmes. Ces deux pôles se déplacent dans le courant de l'année, par suite du mouvement des glaces pendant l'été, mais ils restent toujours assez éloignés du pôle même de la terre. On comprendrait difficilement ce fait, si ce pôle était le centre d'un vaste continent recouvert d'un linceul glacé; il faut donc admettre qu'il se trouve dans une vaste mer, traversée par de puissans courans compensateurs. Il ne serait donc pas impossible peut-être, comme l'a soutenu avec beaucoup de talent un géographe allemand, M. Petermann, en dépassant la Nouvelle-Zemble dans une saison convenable, de se diriger directement vers le pôle, et pourtant l'on a constamment négligé cette route si naturelle pour s'obstiner à fouiller péniblement les détours du labyrinthe polaire.

Tout fait croire désormais qu'il se passera de longues années avant que de nouveaux explorateurs aillent s'aventurer dans les parties les plus reculées des régions du Nord. La voix de l'homme ne troublera plus chaque année le silence des hauts déserts arctiques, et ses pas n'y fouleront plus le manteau vierge des neiges. Les pêcheurs iront encore s'aventurer l'été à l'entrée des détroits, à la poursuite des phoques et des baleines : les passages redoutés seront encore sillonnés par les frêles *kayacks* où l'Esquimau s'emprisonne, flèches vivantes qui fendent les vagues, et volent comme les mouettes dans la tempête; mais l'on ne verra probablement plus de véritables escadres pénétrer dans ces canaux longs et tortueux, où la navigation est un continuel danger. L'homme fait ainsi, comme pour attester sa puissance, des invasions hardies dans les régions d'où il semblait à jamais exclu; mais quand il a surpris le secret de la solitude, il rentre dans son domaine habituel, comme ces tribus conquérantes qui envahissent subitement une contrée, répandent autour d'elles l'étonnement et la terreur, puis se retirent avec leur butin pour ne plus jamais revenir.

AUGUSTE LAUGEL.

LA VIE INTIME

ET

LA VIE NOMADE EN ORIENT

SCÈNES ET SOUVENIRS DE VOYAGE.

IV.

LES EUROPÉENS A JÉRUSALEM. — LA TURQUIE ET LE KORAN.

I. — LES MONTAGNES DE GALILÉE ET L'ANCIEN ROYAUME DE JUDA.

Arrivée à la dernière période de mon voyage, je n'attendais pas sans impatience quelques compensations aux fatigantes journées que je venais de passer depuis plusieurs mois sur les routes de l'Asie-Mineure (1). Cette attente fut-elle remplie? Malgré les vifs et doux souvenirs que je garde de mon séjour à Jérusalem, je dois avouer que plus d'un mécompte m'était réservé encore, et que ma disposition à devancer en imagination l'aspect des lieux célèbres, puis à rester froide devant la réalité, ne fut que trop souvent mise à l'épreuve. Heureusement je cherchais en Orient autre chose que des sites ou des monumens. C'est la vie orientale, mais la vie de l'Orient chrétien cette fois, qui, dans l'ancienne cité juive, appelait surtout mon attention, et c'est sur l'hospitalité des couvens que j'allais pouvoir m'édifier. Après m'être reposée tour à tour sous le toit des muphtis, dans

(1) Voyez les livraisons du 1er février, du 1er mars et 1er avril 1855.

le palais des princes montagnards et dans les villas des consuls, j'allais, de Beyrouth à Jérusalem, vivre de plus en plus au milieu des nombreux représentans que le monde catholique a conservés en Orient. C'était un nouveau sujet d'étude qui allait s'offrir à moi, et me distraire des âpres émotions de la vie nomade.

Je n'en avais pas fini avec cette vie cependant, et à peine sortis de Beyrouth, nous nous retrouvâmes aux prises avec les mille obstacles d'un voyage d'Orient. Ce n'est qu'après une marche des plus pénibles, commencée le jour, continuée la nuit, que nous atteignîmes Seïda, notre première étape. Une fois à Seïda, nous eûmes hâte d'aller frapper à la porte du *khan* français, car Seïda possède un khan français, et les voyageurs européens de passage dans cette ville le connaissent bien. Le maître du khan est en même temps un des plus aimables agens consulaires que la France compte en Orient. Munie d'une recommandation du consul de France à Tripoli pour son collègue de Seïda, je fus accueillie avec une cordialité qui me fit regretter vivement de ne pouvoir faire une halte plus longue sous le toit du khan français. Le consul qui me faisait une réception si charmante a une nombreuse famille, dix enfans peut-être. Il touche d'assez faibles appointemens, garantis en grande partie par le revenu du khan, dont le chiffre décroît chaque jour. La caravane qui venait le surprendre se composait d'environ vingt personnes, sans compter les guides, les muletiers et mon escorte indigène. Nous n'avions pas mangé depuis près de vingt-quatre heures, et nous avions passé une nuit sans sommeil. Cependant nous nous serions gravement reproché de déjeuner aux dépens d'un hôte dont nous connaissions la position difficile, et notre projet était, après une courte visite au consul, d'aller faire notre repas du matin, avec des provisions achetées au bazar, sous les premiers ombrages rencontrés au sortir de la ville. L'extrême obligeance du consul ne nous permit pas d'exécuter ce plan si bien conçu. Les instances de notre hôte n'étaient pas, nous le comprîmes sans peine, de vaines formules de politesse. A nos objections multipliées il opposa des argumens irrésistibles en nous menant dans une salle à manger, où, sur une table servie à l'européenne, un splendide déjeuner fumait en notre honneur. Dès lors il fallut céder, et le consul français eut d'autant plus aisément raison de mes scrupules, que l'Asie n'était représentée dans sa collation que par des fruits exquis et de merveilleuses confitures.

Pendant que nous déjeunions si comfortablement, nos gens étaient traités avec la même profusion, et nous quittâmes le khan français avec un sentiment de reconnaissance que le meilleur repas n'excite pas toujours. Restait maintenant à gagner Jérusalem le plus promptement possible. Le consul de Seïda nous donna toutes les indications

nécessaires, et nous nous dirigeâmes d'après son avis, non vers Jaffa, mais vers Nazareth, d'où un jour ou deux de marche devaient nous conduire à Jérusalem.

Le reste de cette journée si agréablement commencée se passa sans accident; elle s'acheva, après une marche assez longue, dans une hôtellerie de Sur (l'ancienne Tyr). Le maître de l'établissement était une espèce de métis, demi-européen, demi-asiatique, dont l'air triste et abattu nous promettait maigre chère, promesse qui ne fut que trop bien tenue. Faut-il croire que l'ancienne Tyr a existé là où s'élèvent aujourd'hui les humbles maisons de Sur? S'il en est ainsi, jamais grande et puissante ville n'a disparu aussi complétement sous d'affreux plâtras. Quoi! pas un fût de colonne! pas une arcade! pas un pavé! Palmyre, Balbek, Ninive, ont laissé des vestiges de ruines précieuses. Où sont les ruines de Tyr? La mer a sans doute englouti la capitale tout entière du roi Hiram. Quant à Sur, c'est une laide petite ville sans caractère ni originalité, bâtie dans une plaine où le soleil de Syrie ne laisse croître aucune végétation.

La journée du lendemain fut une des plus tristes de notre voyage. A peine le soleil avait-il paru au-dessus des montagnes de Galilée, que nous étions en route, heureux de quitter notre triste hôtellerie de Sur. Le chemin que nous devions suivre le long de la mer n'avait cependant rien d'attrayant; il avait été récemment le théâtre d'une scène sanglante. Un petit bâtiment commandé par un capitaine arabe et frété par des pèlerins grecs, poussé par les vents sur des écueils, était venu échouer près de la côte. Les malheureux pèlerins, parmi lesquels les femmes et les vieillards étaient en majorité, remplirent aussitôt l'air de cris de détresse. Aperçus par une vingtaine de cavaliers qui s'étaient rassemblés sur le rivage, ils furent transportés à terre par le capitaine et les matelots arabes du petit navire; mais à mesure qu'ils débarquaient, ils tombaient sous les coups d'assassins qui les massacraient et s'emparaient de leurs dépouilles. Pas un de ces infortunés n'avait échappé à la mort, et le capitaine arabe était soupçonné d'avoir préparé ce naufrage pour piller les passagers de concert avec les cavaliers de la côte. Le capitaine avait été arrêté, mais il s'était tiré d'affaire en payant une partie du prix du sang. Quant aux cadavres des naufragés, ils étaient restés exposés sur le rivage sans que personne daignât les ensevelir. Tel était du moins le bruit public; nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucun vestige de ce récent massacre. Selon toute apparence, les oiseaux de proie des montagnes voisines avaient déjà achevé leur festin.

L'aspect des lieux que nous traversions n'était guère fait pour me distraire des impressions qu'éveillait en moi le récit du massacre de Sur. Une chaleur accablante pesait sur nous. Les pieds de nos

chevaux s'enfonçaient jusqu'au-dessus de la cheville dans un sable brûlant. Sur notre gauche, au lieu du Liban couronné de villages, nous avions les arides montagnes de la Galilée. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes une sorte d'oasis formée par quelques buissons au travers desquels serpentait un mince filet d'eau. Nous crûmes prudent de faire halte et d'attendre patiemment à l'ombre des broussailles que le soleil fût sur son déclin. Nous eûmes à nous repentir cruellement de cette résolution. Lorsque nous voulûmes nous remettre en marche, il se trouva qu'une étrange maladie avait frappé nos chevaux. La plupart de nos montures, qui avaient paru jusque-là jouir d'une excellente santé, ne se traînaient plus qu'avec une lenteur extraordinaire. Baignées de sueur, l'œil terne et la peau froide, ces pauvres bêtes semblaient toucher à l'agonie. Nous prîmes alors le parti d'envoyer en avant les plus malades, sous la surveillance d'un de nos gens, brave Allemand du duché de Bade, très dévot et très honnête à ce qu'il nous semblait; puis, pensant que les autres chevaux rejoindraient toujours facilement notre avant-garde, nous leur donnâmes quelques instans de repos. Cette nouvelle halte ne fut malheureusement pas moins fatale que la première. A peine nous étions-nous remis en marche, qu'un de nos chevaux, d'une bonne race d'Anatolie, s'arrêta en gémissant; le cavalier qui le montait mit pied à terre et se résigna à nous suivre lentement en le traînant par la bride. Un autre cheval donna bientôt les mêmes signes d'épuisement, et quelques pas plus loin nous rencontrâmes notre Badois qui nous attendait à côté d'un cheval turcoman étendu sur le sol et près d'expirer. Cet homme avait manqué de patience, il nous l'avoua plus tard, et pour combattre l'affaissement du cheval, il avait eu recours à un moyen peu charitable, celui de le chasser devant lui en le rouant de coups.

Nous continuâmes tant bien que mal notre marche au milieu des gémissemens de nos chevaux et des jurons des cavaliers; mais nous eûmes beau faire, le soleil se coucha sans que nous eussions pu atteindre un village désigné pour notre halte de nuit, et dont nous croyions avoir parfaitement retenu le nom. Pour éviter le retour des accidens de la journée, j'étais décidée à ne plus m'arrêter avant d'avoir atteint notre gîte. Je poussai donc en avant malgré l'obscurité, m'en rapportant aux indications du drogman et croyant me trouver sur la route du village. Tout à coup je m'aperçus que dans ma précipitation j'avais laissé derrière moi presque toute mon escorte. Je ne voyais plus à mes côtés que ma fille Marie, le drogman et deux domestiques. Ceux-ci me rassurèrent sur le sort de mes compagnons, qui nous suivaient, disaient-ils, en faisant de leur mieux pour entretenir le courage de leurs montures. Je pressai alors de

nouveau mon cheval. Notre drogman nous précédait de l'air d'un homme dont la place désignée par la nature est toujours au premier rang. Fascinés par sa présomptueuse assurance, nous chevauchions derrière lui avec une crédulité naïve qui devait être bientôt punie. Le drogman ne savait pas plus que nous en effet où nous allions. L'obscurité croissait cependant, les rochers prenaient autour de nous des formes étranges, le moindre buisson se transformait à nos yeux en un groupe de voyageurs attardés, les cris des oiseaux de nuit retentissaient à nos oreilles comme des voix humaines. Quant à nos compagnons, nous en avions décidément perdu la trace.

Quelles heures que celles qu'on passe ainsi luttant contre la fatigue de la marche combinée avec les hallucinations des sens! mais avec quelle joie fiévreuse on accueille après de tels instans les premiers indices d'une habitation humaine! C'est cette joie que nous fit éprouver un parfum d'orangers qui nous enveloppa tout à coup comme un nuage. Parfum béni! Il nous annonçait la proximité d'un jardin, d'une maison, d'un village peut-être. Ranimés par l'espoir, nous poussons nos chevaux dans la direction de ces senteurs enivrantes; nous pénétrons dans un labyrinthe de frais bosquets arrosés par des eaux courantes. Nous sommes bientôt au milieu d'un épais verger, puis au pied d'un coteau que couronnent des habitations. Un feu de broussailles, près duquel se chauffe une vieille femme au visage tatoué de blanc et de noir, nous attire sur une plate-forme voisine du coteau. Nous demandons des renseignemens sur le reste de notre escorte. — Y a-t-il des voyageurs dans le village qu'on aperçoit d'ici? — Personne, nous répond la vieille. — Personne! mais qu'allons-nous devenir?... Une femme, un enfant, deux hommes et un drogman, sans argent et presque sans armes, le tout monté sur des chevaux malades : il y avait de quoi s'inquiéter sérieusement. Le drogman ordonna à la vieille femme de nous conduire chez le *cheik* du village voisin. Après quelques momens d'hésitation, elle se mit à courir devant nous. Comment nous la suivîmes dans un autre village que celui où nous attendait notre escorte, comment cette fraude fut découverte, comment nous rejoignîmes enfin nos compagnons campés tant bien que mal dans une maison arabe du premier hameau que nous avions aperçu, tous ces détails que j'épargne au lecteur me rappelèrent des ennuis dont j'ai déjà eu occasion de parler en racontant mes premières journées de voyage. La nuit qui suivit une course si laborieuse ne me procura, pour surcroît de malheur, aucun repos. La chambre qui m'attendait n'était couverte qu'à demi par la toiture, et le vent qui s'engouffrait à l'aise y faisait tourbillonner les cendres du foyer de façon à rendre tout sommeil impossible.

Malgré les inconvéniens de ce triste gîte, nous nous décidâmes à y passer la journée du lendemain pour médicamenter nos chevaux et compter nos pertes. Nous n'avions que trois chevaux morts et trois autres gravement malades (1). On avait transporté ces pauvres bêtes dans une prairie ombragée de figuiers où nos tentes étaient dressées. Le cadavre d'un de mes chevaux favoris qui était au nombre des morts avait été déposé un peu plus loin; un gros dogue s'était établi près de là comme pour chasser les oiseaux de proie et les chacals qui rôdaient à l'entour : nous eûmes beaucoup de peine à l'arracher de son poste quand l'heure du départ fut venue. Chose étrange que ces affections qui s'établissent entre certains animaux, et qu'on peut observer surtout en Orient! Dans un pays où les animaux ont peu de rapports avec l'homme, c'est entre eux qu'ils tendent à s'associer, et ils conservent une sorte d'indépendance beaucoup plus digne d'intérêt à mon avis que la soumission de nos espèces apprivoisées.

Le mardi de la semaine sainte nous trouva de grand matin en marche vers Nazareth par une pluie battante, au milieu des vallons que dominent les monts de la Galilée. Rien de plus délicieux que ces vallons, où des lauriers, des myrtes de la taille de nos chênes entrelacent leurs ombrages sur des tapis de verdure et de fleurs. Sauf une chute que je fis, mais qui, grâce à l'adresse de mon bon cheval Kur, n'eut pas de suite dangereuse, la journée se passa sans accidens. Notre plus grave mésaventure fut de n'arriver à Nazareth qu'en pleine nuit. Quelques lumières disséminées dans la campagne nous annoncèrent seules le fameux village. Nous entrâmes dans ses rues sans rien distinguer autour de nous. Enfin notre caravane s'arrêta devant la porte d'une maison d'aspect européen. Un moine franciscain se tenait sur le seuil un flambeau à la main. Nous avions atteint notre gîte. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que j'entendis le moine me souhaiter la bienvenue en italien et avec cet accent du nord de la péninsule auquel mon enfance a été accoutumée. J'éprouvais une joie singulière à entendre résonner sous la voûte d'un cloître d'Orient les pieuses formules qui avaient si souvent frappé mes oreilles dans les campagnes lombardes. Pourquoi ne l'avouerais-je pas d'ailleurs? les chants des muphtis et la glorification du saint nom d'Allah commençaient à me fatiguer un peu. Je n'avais rien à dire contre le Dieu des musulmans; mais je savais à quoi m'en tenir sur ceux qui l'invoquent du sein des plaisirs sensuels

(1) Quelle était cette maladie? Avaient-ils mangé de quelque herbe vénéneuse? avaient-ils bu trop tôt après avoir pris leur orge? Prématurément abreuvé, le cheval d'Orient est en effet souvent frappé de paralysie. On le guérit alors par des bains froids combinés avec des promenades forcées. Nul de nous au reste n'a pu découvrir la cause du mal qui nous avait fait passer une journée si pénible au sortir de Sur.

avec des lèvres souillées de mensonge. Il me semblait que le Dieu des chrétiens était bien différent de celui-là; aussi mon âme, restée froide aux solennelles invocations des muphtis, s'associait-elle avec bonheur aux humbles prières du père de Nazareth invoquant la sainte Vierge et saint François.

Cette arrivée à Nazareth me plaçait dans un monde tout nouveau. J'avais vu la société musulmane, je savais quels étaient dans l'Asie-Mineure les résultats du régime créé par le Koran. Quelle pouvait être en Orient l'action du catholicisme? Comment maintient-il son influence au milieu de sectes rivales et en face même de la religion musulmane? Je me faisais ces questions tout en admirant la jolie petite chambre où j'allais passer la nuit. La maison où j'étais descendue à Nazareth appartient au couvent des capucins; elle est spécialement destinée aux voyageurs, les femmes n'étant pas admises dans l'intérieur du couvent. Ma chambre était voûtée, comme le sont tous les appartemens en Palestine; elle était pratiquée dans une sorte de tourelle. Un lit de fer, un ameublement simple et commode, tout m'y rappelait la bonne hospitalité d'Europe... Et cependant j'étais à Nazareth! J'entrais dans une région consacrée par l'adoration de tous les âges! J'avais regretté d'abord d'arriver la nuit; quelques heures plus tard, je m'en félicitai, car j'avais ainsi retardé une épreuve pénible et singulière, — dont j'ai déjà parlé, — l'impuissance de tirer de la vue réelle des lieux célèbres les émotions que m'en procure en quelque sorte la vue intérieure et anticipée. C'était une déception de ce genre que j'avais éprouvée à Athènes et à Rome. Je me souviens encore d'avoir envié dans la plaine de Marathon l'émotion que le souvenir de Thémistocle éveilla chez un de mes compagnons de voyage. Cet homme, lettré et intelligent, avait pourtant l'esprit plus positif que poétique. Je vis une larme rouler sur ses joues, et pour moi, je l'avoue à ma honte, tout ce que je pus noter en visitant Marathon, c'est qu'il faisait bien chaud ce jour-là.

Le jour parut enfin. Je courus à ma fenêtre, impatiente de comparer la réalité avec le spectacle entrevu dans mes rêves. Voici ce que je vis. Bâtie dans la partie basse de la ville, qui est échelonnée sur le versant d'une montagne, la maison des franciscains dominait d'un côté le fond de la vallée, de l'autre elle avait vue sur la ville, qui se déroulait en amphithéâtre au-dessus de ma tête. Le coup d'œil était admirable. De petites maisons blanches séparées par de frais ombrages, où dominaient les fleurs rouges du grenadier, se détachaient vigoureusement sur un sol rougeâtre. Tout ce paysage enchantait les yeux; mais, hélas! c'est en vain que je cherchais parmi les femmes arabes de Nazareth les types que mon imagination s'était

créés; c'est en vain que j'évoquais les grands souvenirs de la Bible et de l'Évangile : rien ne réussissait à exciter en moi cet enthousiasme que tant d'âmes d'élite avaient éprouvé en présence des mêmes lieux. Humiliée et découragée, j'allai trouver le père capucin chargé de me faire les honneurs de Nazareth. Il me conduisit à l'église de l'Annonciation d'abord, puis dans les divers sanctuaires élevés sur les lieux nommés dans les Écritures. Je ne discuterai pas l'authenticité des monumens de Nazareth, je dirai seulement en quoi ils consistent. L'église de l'Annonciation, petite et de construction singulière, — la nef du milieu étant moins profonde que les nefs latérales, — domine une chapelle souterraine où l'on montre la colonne devant laquelle la Vierge était agenouillée lorsqu'elle fut visitée par l'envoyé céleste. C'est dans des grottes souterraines, remarquons-le en passant, que les pères de Terre-Sainte placent le théâtre de tous les grands événemens de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette circonstance s'explique par les habitudes encore persistantes de la population, qui creuse volontiers ses demeures dans le flanc des montagnes. La vie à Nazareth a dû être il y a plusieurs siècles ce qu'elle est maintenant. On me montra encore une chapelle bâtie sur l'emplacement d'un lieu où Jésus-Christ fit un repas avec ses disciples, une autre destinée à consacrer les restes de la maison habitée par Joseph. La chapelle a des murs blanchis à la chaux et des fenêtres ornées de rideaux blancs à bordure rouge. On répugne à placer en pareil lieu les scènes de l'enfance de Jésus. A vrai dire, l'origine des indications qu'on donne ici sur les divers lieux illustrés par les scènes de l'Évangile ne remonte pas au-delà de l'établissement des pères de Terre-Sainte à Jérusalem. Ces bons moines ont été les grands collecteurs des traditions locales. Sur tous les points qu'elles signalaient à leur vénération, ils ont élevé des sanctuaires et des couvens. Peut-on les blâmer d'un excès de crédulité qui atteste après tout une foi ardente? Mieux vaut accueillir leurs récits avec la sympathie que mérite tout élan de piété naïve, mais avec la réserve aussi qu'on doit apporter toujours en présence de témoignages transmis et souvent altérés peut-être par la tradition orale.

Le pays qu'on traverse de Nazareth à Jérusalem est l'ancien royaume de Juda; la population qui l'habite est aujourd'hui comme autrefois redoutée pour son caractère féroce et son immoralité. Sur la route de Nazareth à Jérusalem, on rencontre d'abord Naplouse, l'ancienne Samarie, après avoir dépassé une plaine inculte et déserte à la gauche de laquelle s'élève le Thabor. Le voyageur a devant lui des contrées vouées à la sécheresse; un air embrasé y fatigue la poitrine de l'homme et dépouille le sol de toute verdure. Les tourmens de la soif deviennent insupportables. Quant

aux bons Samaritains dont parle l'Évangile, ne les cherchez pas dans ces petites villes perchées au sommet des montagnes voisines, et que tout pèlerin évite prudemment. Nos guides, deux chrétiens catholiques de Nazareth, nous racontaient, chemin faisant, des histoires peu rassurantes, qui ne s'accordent que trop bien avec l'aspect sinistre du pays. Notre première nuit se passa à Djenim, petite bourgade où nous fûmes reçus dans la maison d'un médecin qui se trouvait pour le moment à Jérusalem. Le lendemain, nous reprîmes notre marche à travers des solitudes montagneuses dont les grandes lignes n'étaient pas sans beauté. Des rochers aux formes bizarres s'échelonnaient autour de nous, et des taches sombres, éparses çà et là sur leurs flancs rougeâtres, y indiquaient des habitations humaines. Au bord des torrens desséchés croissaient des lauriers-roses et des oliviers séculaires. Aux approches de Naplouse, le sombre caractère de ces lieux désolés s'accusa de plus en plus. Je me rappelais involontairement l'histoire sanglante des rois de Juda. Sur ces cimes abruptes s'élevaient les temples de Baal; dans ces âpres vallons retentissaient les chants blasphématoires. Avec quel charme ne salue-t-on pas les oasis qui jettent au milieu de ces sables et de ces pierres la fraîcheur des eaux vives et le parfum des fleurs sauvages! Les oasis sont malheureusement trop rares. Je ne conseillerais jamais, comme distraction, aux tempéramens mélancoliques une course dans l'ancien royaume de Juda. Le plus intrépide touriste, s'il était amené les yeux bandés de Marseille aux environs de Naplouse, serait saisi d'une sorte de terreur en ôtant son bandeau et en découvrant pour la première fois cette terre de malheur.

Naplouse contraste avec l'âpreté des lieux qui l'environnent. Protégée par des bois d'oliviers et de figuiers, l'ancienne Samarie me parut une délicieuse retraite, et j'aurais été heureuse de m'y reposer des tristes impressions qui m'avaient accompagnée depuis Nazareth; mais nous étions au vendredi saint, il ne nous restait plus qu'un jour pour atteindre Jérusalem avant les fêtes de Pâques. C'est dans un village à deux lieues de Naplouse que nous devions passer la nuit. Nous prîmes bravement notre parti, et sans entrer dans Naplouse, nous nous dirigeâmes vers notre gîte, encore éloigné, à travers les montagnes où l'on montre encore le puits de Jacob, le même auprès duquel Christ rencontra la Samaritaine. Aux dernières lueurs du crépuscule, nous aperçûmes un amas de pierres entouré d'un petit mur ruiné : c'était là le puits célèbre. Je dois dire que quelques-uns de mes compagnons, qui nous rejoignirent près de là après avoir pris une autre route, avaient vu de leur côté un puits qu'on désignait comme le théâtre de la rencontre de Jésus et de la femme

de Samarie. De quel côté est la vraie tradition? C'est ce qu'il me fallut renoncer à découvrir.

La journée du lendemain devait s'achever à Jérusalem. Pendant notre marche vers la ville sainte, nous rencontrâmes plusieurs Arabes revenant d'une fête qui était, me dit-on, la pâque musulmane. Pour la première fois, je pus observer des témoignages non équivoques de la haine des musulmans contre les chrétiens. Les hommes que nous rencontrions nous poursuivaient d'injures et de malédictions grossières. Je fus au moment de perdre patience et de demander compte à ces farouches pèlerins de leur conduite peu courtoise. Heureusement j'avais mis ce jour-là dans l'arçon de ma selle un volume de *Don Quichotte*, et il ne me fallut, pour recouvrer le calme, que jeter les yeux sur l'ironique roman de Cervantes. Plus tard, à Jérusalem, je reconnus qu'un air de franchise et quelques plaisanteries maintiennent aisément les bonnes relations entre le chrétien et l'Arabe le plus fanatique. Il faut bien se garder de montrer à ce dernier crainte ou colère, ce sont pour lui des signes de faiblesse, et l'Arabe est dès lors sans pitié. Miss Harriett Martineau attribue à son costume le mauvais accueil qu'elle recevait souvent chez les Orientaux. La malveillance dont elle se plaint attend tous les chrétiens qui, au milieu des populations musulmanes, n'apportent pas une forte dose de tact et de bonne volonté.

Au moment où je faisais ces réflexions, la journée tirait à sa fin. Depuis quelque temps déjà, je remarquais que les villages situés sur les montagnes étaient plus nombreux, et que les groupes de voyageurs allant et venant se multipliaient autour de moi. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes voisines de la mer, lorsque j'aperçus mes deux guides, immobiles et la tête découverte, au haut d'un plateau qui s'élevait à quelques pas de moi. Je courus les rejoindre. Ce que mes guides venaient de découvrir, c'étaient les murs crénelés de Jerusalem couronnant une colline qui faisait face au plateau. Au-delà de ces murs, une ligne bleuâtre, se confondant avec l'horizon, indiquait la mer de Galilée. Je donnai un moment à la contemplation de ce grand spectacle. Un tumulte étrange se faisait en moi; je sentais ma gorge se contracter et mes yeux se remplir de larmes, comme si j'avais retrouvé une patrie plus ancienne que celle d'où j'étais exilée. Chose étrange, cette sensation de bien-être et de joie profonde ne me quitta pas pendant mon séjour à Jérusalem. Cette arrivée dans une ville inconnue avait pour moi tout le charme d'un retour.

Quelques minutes de bon galop nous conduisirent sous les murs de Jérusalem et devant la porte de Damas. Non loin de cette porte s'élève la maison que les franciscains tiennent à la disposition des

voyageurs, et les ombres de la nuit descendaient à peine sur la cité quand nous mîmes pied à terre devant la retraite hospitalière. La maison des pères était encombrée de voyageurs. On m'y trouva cependant une chambre assez commode, meublée dans le style européen, ce qui pour moi était d'un grand prix. J'y fus bientôt installée, et j'y passai, dans un recueillement plein de sérénité, la première nuit de mon séjour dans la ville du Christ.

II. — LES MONUMENS DE LA BIBLE ET DE L'ÉVANGILE A JÉRUSALEM.

Le lendemain j'étais levée de bonne heure, prête à me rendre avec un des pères à l'église du Saint-Sépulcre et au Calvaire. Je m'étais toujours représenté le Calvaire comme une colline dominant la ville sainte, et je fus assez surprise d'avoir à suivre, pour y arriver, une rue en pente. L'église du Saint-Sépulcre est bâtie dans un fond; je ne m'arrêterai pas à décrire l'intérieur. Si on n'a pas lu les nombreux récits des pèlerins qui l'ont visitée, on peut se figurer une église chrétienne du moyen âge non encore achevée, et présentant les lignes arrondies, les larges arcades que l'on remarque dans les anciens monastères lombards de Pavie et de Monza. A gauche de la porte s'élève une grande tour à moitié ruinée; à droite, une petite chapelle, surmontée d'une coupole, s'avance en saillie. Quand on entre dans la basilique, on se trouve d'abord dans un grand vestibule dont le mur de gauche contient une espèce de loge réservée au kadi musulman et à ses assesseurs. Il y a là un tribunal permanent dont l'établissement a été réclamé, m'a-t-on dit, par les chrétiens eux-mêmes, comme le seul moyen de mettre un terme aux conflits des trois communions chrétiennes qui se rencontrent dans l'église. Quelques pas plus loin, on se trouve dans le corps principal de la basilique, c'est-à-dire dans une rotonde dont les côtés sont garnis de chapelles, et dont un maître-autel occupe le centre. Près de l'autel, une petite porte basse donne entrée dans le sanctuaire qui renferme le tombeau du Christ. Une pièce carrée faisant face à la porte d'entrée est réservée au culte grec : voilà tout le monument. Mais qu'on ne s'arrête pas à cet aspect général assez insignifiant; l'intérêt naît de l'examen des détails, et surtout des diverses chapelles renfermées dans l'enceinte de l'église.

Mon attention se porta d'abord sur la chapelle des chrétiens d'Abyssinie. Les Abyssins étaient assez nombreux ce jour-là devant l'autel, et leur extérieur me frappa. C'étaient des hommes de haute taille, aux traits réguliers, et qui ne rappelaient la race africaine que par leurs cheveux crépus, leur teint noir et leurs lèvres un peu épaisses. Une sorte de sayon en toile bleue, un manteau de même couleur,

un ample turban et des sandales composaient leur costume. Après la chapelle des Abyssins, j'en visitai plusieurs autres. A chacun des incidens de la passion correspond un sanctuaire. Comment imaginer qu'un espace aussi exigu que celui de l'église du Saint-Sépulcre, bâtie sur l'emplacement même du Calvaire, ait suffi à contenir tant d'épisodes divers du grand mystère? Les protestans se récrient contre cette prétention des catholiques à retrouver et à vénérer tous les lieux mentionnés dans les Évangiles. J'avoue que sur toute cette topographie sacrée je n'ai moi-même que des doutes; quant à la bonne foi des pères, elle me paraît évidente, mais j'ai déjà dit avec quel sentiment il me semble qu'on doit accueillir leurs naïves indications.

Sortons maintenant du Saint-Sépulcre, cherchons les souvenirs de Jérusalem dans des lieux un peu moins fréquentés par les voyageurs. Les murailles de la ville sainte ne sont pas un de ses moins curieux monumens. S'il est une cité au monde qui conserve intactes les fortifications qu'elle a reçues au moyen âge, c'est assurément Jérusalem. Les bases de ces fortifications du côté de la vallée de Josaphat et du mont des Olives sont d'immenses pierres de taille de quinze à vingt pieds de long sur sept ou huit de haut, et on les fait remonter jusqu'au roi Salomon. J'ai vu à Balbek un pan de mur à peu près semblable, qui est attribué aux Assyriens, et il est certain que de pareilles constructions n'appartiennent à aucun style d'architecture européenne. D'ailleurs ce côté des fortifications de Jérusalem est précisément celui qui touche presque au temple construit par Salomon, ou du moins à l'emplacement que celui-ci occupait. Rien ne s'oppose donc, il me semble, à ce que ces pierres gigantesques aient été mises en place du temps et par les ordres du grand roi des Hébreux.

Jérusalem est assise sur une hauteur qui s'élève graduellement du côté du nord et qui domine à pic une étroite vallée du côté opposé, tandis qu'à l'est et à l'ouest le sol qui l'entoure s'affaisse lentement jusqu'aux bords du Cédron, ou plutôt de son lit, car c'est tout ce qui reste de ce torrent. En suivant au dehors les murs de Jérusalem du nord à l'ouest et de l'ouest au midi, on trouve d'abord un petit mamelon peu élevé, qui s'étend vers la droite, formant ainsi un plateau presque de niveau avec la ville sainte; c'est le seul point où les murs de fortification ne dominent pas immédiatement le pays extérieur. Ce monticule, c'est la *cité de David*, dont les Arméniens ont fait leur cimetière, et qui, sans conserver aucune trace de son ancienne splendeur, n'en est pas moins visitée par tous les pèlerins, qu'y attirent deux monumens célèbres. L'un est la salle où Jésus-Christ s'assit pour la dernière fois à table avec ses disciples; l'autre est la petite pièce où il passa la première nuit après son

arrestation, et d'où il entendit le chant du coq qui rappela à saint Pierre la prophétie du divin maître et sa propre faiblesse. Le premier de ces monumens est aujourd'hui la demeure d'un derviche ou d'un santon musulman, qui le souille de la malpropreté inhérente à cette misérable classe d'hommes. C'est un spectacle pénible et repoussant que celui d'un pareil lieu transformé en tanière et occupé par ce que l'humanité a de plus immonde et de plus méprisable. Il est juste pourtant d'ajouter que cette profanation n'indique ni le mépris, ni des intentions hostiles. Tout en méprisant, tout en haïssant les chrétiens, les musulmans n'étendent ces sentimens ni sur le Christ, ni sur le christianisme. C'est même probablement dans une pensée respectueuse qu'ils ont établi en pareil lieu un être que leur religion leur apprend à vénérer; mais c'est la faute des choses plus encore que des hommes, si la divine personnification de la pureté ne peut être convenablement honorée par les adorateurs des sens. Quand on a vu la demeure d'un santon, on ne peut plus douter de l'étroite liaison qui existe entre l'impureté de l'âme et celle du corps.

Le second de ces monumens, dont les Arméniens se sont emparés au détriment des Latins, qui le possédaient jadis, présente un aspect bien différent. Une petite cour pavée en marbre blanc et entourée d'un portique voûté et assez bas renferme les tombeaux des évêques de la communion arménienne. Une chapelle forme le côté méridional de la cour, et rien n'est plus élégant, plus propre et mieux tenu que l'intérieur de ce sanctuaire, tout incrusté de petits carreaux en faïence émaillée, genre d'ornement assez répandu en Orient. Une porte sur la gauche de l'autel s'ouvre sur une cellule si petite, que l'on a quelque peine à croire qu'elle ait jamais été destinée à renfermer une créature humaine. Ce serait là que le Christ aurait été laissé aussitôt après qu'on l'eut arrêté au mont des Olives. Ce n'est pas là en effet une prison proprement dite, mais un lieu passager de détention où l'on déposait les captifs jusqu'au moment de leur interrogatoire. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette cellule ressemble au vestiaire de la chapelle d'un beau château de campagne.

En continuant de suivre extérieurement les murs de Jérusalem de l'ouest au sud, on découvre bientôt la vallée de Josaphat, qui n'est véritablement que le lit du Cédron desséché, enfermé d'un côté par la colline qui sert de base à Jérusalem, de l'autre par le mont des Olives. Un petit village arabe qui porte encore le nom de Siloé occupe le fond de la vallée à l'extrémité occidentale, là où elle commence à s'ouvrir un peu. Presque en face de ce village, au pied de la colline de Jérusalem, coule doucement l'eau de la fontaine de Siloé. Un mur quadrilatère et grossièrement construit contient d'abord ses eaux, qui vont ensuite arroser les jardins du village. Plus loin, toujours

dans le fond de la vallée, mais du côté de Siloé, trois petits édifices de forme étrange renfermeraient les restes d'Absalon et de deux de ses compagnons. Bientôt on aperçoit presque au pied du mont des Olives un mur blanc et servant de clôture à un carré de terrain sur lequel croissent en se contournant des oliviers séculaires. C'est là le jardin des Olives, qui fut la retraite favorite de celui dont la demeure est dans les cieux. Pour le coup, personne ne saurait contester que ce soit là le jardin des Olives. Quoique le mur de clôture soit moderne et qu'il puisse renfermer quelques toises de plus ou de moins que l'ancien jardin, toute cette partie de la colline est couverte de vieux oliviers, et si ce n'est pas sous l'un d'eux que s'assit le Christ pour pleurer sur Jérusalem, quelques-uns de ceux que nous voyons aujourd'hui descendent certainement de celui-là.

Un père de Terre-Sainte passe chaque jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, enfermé dans cet enclos; il y cultive quelques fleurs et reçoit les voyageurs que la piété ou la curiosité y attire. Ces arbres sont immenses, et de nombreux rejetons entourent leurs racines, à moitié découvertes. J'ai envié l'existence de ce moine. La solitude dans un beau jardin, sous des arbres auxquels se rattachent les plus grands souvenirs dont l'esprit de l'homme puisse être rempli, possède un charme sans égal peut-être au monde.

Un pont jeté sur le fond de la vallée où coulait le Cédron réunit la ville au mont des Olives. Ce pont et la route qui gravit la montagne séparent le jardin des Olives d'un grand monument dans lequel les restes mortels de la Vierge sont conservés. Telle est du moins la croyance de tous les chrétiens d'Orient, qui se sont disputé et se disputent encore la propriété de ce tombeau avec un acharnement passionné. La chapelle, car c'en est une, à laquelle on descend par un large escalier, est vaste et belle; mais le clergé latin n'a pas la permission d'y célébrer l'office divin. C'est derrière cette chapelle que se trouve la grotte où Jésus-Christ se serait retiré en voyant approcher les soldats qui venaient pour l'arrêter, et où il aurait été en effet saisi et garrotté. Quelques autels élevés dans l'intérieur de cette grotte sont la propriété du clergé latin.

Le mont des Olives n'est qu'une petite colline sur le sommet de laquelle s'élève une mosquée. La pierre où le Christ se tenait debout lorsqu'il fut enlevé dans les cieux, et qui garde, dit-on, son empreinte, est conservée dans l'enceinte de cette mosquée, et reçoit les hommages des chrétiens comme des musulmans. La distance de ce lieu à Jérusalem est peu considérable, et c'est de la fenêtre d'un petit belvédère attenant à la mosquée que j'ai vu la ville sainte sous son aspect, je ne dirai pas seulement le plus beau, mais le plus satisfaisant. L'œil en embrasse l'ensemble sans perdre aucun détail.

Pour nous autres chrétiens surtout, qui sommes condamnés à ne voir le temple (aujourd'hui la mosquée d'Omar) que du toit d'une caserne turque, c'est un véritable bonheur que ce belvédère. Les érudits affirment que tout ce qui existe maintenant là où Salomon avait élevé son merveilleux édifice est de construction musulmane, et je m'abstiendrai, suivant ma prudente coutume, de me mêler à une discussion de ce genre. Je puis dire pourtant que la mosquée d'Omar ne ressemble à aucune des nombreuses mosquées qui couvrent l'Asie. Les mosquées sont précédées d'ordinaire par une cour entourée de hautes murailles, plantée d'arbres et rafraîchie par une fontaine. La mosquée d'Omar est située au centre d'un immense espace vide, dont la forme carrée est déterminée par des fractions de portiques placées de distance en distance. Les mosquées sont formées généralement d'un assemblage de constructions diverses, telles que tombeaux, cellules pour loger les derviches, faquirs ou santons; d'une salle pour la danse des derviches, etc., sans compter l'espace ouvert à tous les fidèles musulmans qui vont y faire leurs prières. J'ignore la disposition intérieure de la mosquée d'Omar; on peut y avoir pratiqué autant d'appartemens qu'il y a de jours dans l'année, mais rien à l'extérieur ne révèle cet arrangement, qui est d'une parfaite évidence dans toutes les autres mosquées. J'ouvre maintenant la Bible, et au chapitre sur la construction du temple de Salomon je retrouve le grand espace vide, le portique et la colonnade à l'entour, enfin tout ce qui rend la mosquée d'Omar si différente des autres. Pour moi, puisqu'après tout les opinions sur le temple de Salomon et sur la mosquée d'Omar sont libres, je préfère penser qu'il reste quelque chose du premier dans la seconde.

Le salut du monde, à en croire les musulmans, est attaché à la stricte exécution de la règle qui écarte les infidèles de la mosquée d'Omar, et j'ai failli m'attirer une mauvaise affaire, parce qu'apercevant, sous une voûte aboutissant à cette mosquée, des fenêtres à ogives qui me rappelaient la vieille et chère Europe, j'avais fait quelques pas pour mieux les examiner. J'étais encore sous la première arcade, et je m'y étais arrêtée pour regarder mes ogives, lorsqu'un géant fluet, presque noir et presque nu, accosta non pas moi, mais les hommes qui se trouvaient près de moi, avec une violence de gestes et d'intonations qui rendait son baragouin trop intelligible. Il était évident qu'il nous menaçait de tout son courroux, si nous ne consentions à nous retirer sur-le-champ. Mon aversion pour ce que nous autres Italiens nous appelons *prepotenza* me donnait une furieuse envie de marcher droit devant moi; mais un excellent petit vieillard, qui s'était constitué ce jour-là mon cicérone, se montra si alarmé, si désolé, il parla à l'Arabe si vite et si longuement, que je crus devoir

m'en rapporter, pour le redressement de mes torts, à la prudence et à l'éloquence de mon guide, et c'était sans contredit le meilleur parti à prendre. L'Arabe ne nous quitta qu'après nous avoir vu rebrousser chemin.

Jérusalem n'est pas seulement la cité du Christ, elle est aussi la ville des rois et des prophètes. A côté des souvenirs de l'Évangile, on y rencontre ceux de la Bible. A Jérusalem d'abord, il y a les grottes d'Isaïe et les tombeaux des rois; aux environs de la ville, les jardins de Salomon; plus loin encore, le Jourdain et la Mer-Morte. En résumant quelques impressions sur ces lieux qu'on a souvent décrits, j'achèverai ma promenade à travers la Jérusalem historique et ses environs, pour arriver ensuite à la Jérusalem vivante, au milieu de laquelle j'ai passé les premiers jours du printemps de 1851.

Les grottes d'Isaïe m'ont offert l'occasion de remarquer une fois de plus l'intelligence avec laquelle les Orientaux, Turcs ou Arabes, savent choisir pour leurs habitations les sites les plus pittoresques. A quelques pas de Jérusalem, au milieu de champs abrités par de magnifiques oliviers, s'élève une colline rougeâtre, entre les parois de laquelle un étroit passage a été pratiqué. Ce passage mène à la grotte d'Isaïe, vaste cavité toute tapissée de plantes grimpantes. Entre le passage et l'entrée de la grotte, on remarque une sorte de petit jardin ombragé par les larges rameaux d'un vieux figuier. C'est là que vit un santon qui m'a paru fort heureux. Je ne sais si ces moines musulmans font vœu de pauvreté, mais je suis convaincue qu'ils ne possèdent rien, et que ce dénuement extrême ne leur est nullement à charge. Le santon de la grotte d'Isaïe a un avantage sur ses confrères, c'est de mener cette vie singulière en face d'une nature admirable. Il a fait preuve d'un goût exquis dans le choix de sa résidence, et ce goût caractérise, je le répète, les Arabes aussi bien que les Turcs. Les uns et les autres savent toujours trouver pour leurs villages l'emplacement le plus commode, les plus frais ombrages et les plus belles eaux.

De la grotte d'Isaïe, on n'a pas un long chemin à faire pour arriver au tombeau des anciens rois d'Israël. Pour peu qu'on s'avance au milieu de ce labyrinthe de bosquets et de rochers, on rencontre bientôt un vieux mur, qui sert d'enceinte à une espèce de cour. Sur la porte est sculpté un bas-relief représentant une guirlande de pampres, qu'il me paraît difficile d'attribuer à l'époque des rois d'Israël et à la nation juive. On passe à genoux sous ce portail; on entre moins aisément encore dans les salles souterraines qui forment le tombeau. Ces salles sont vides; autrefois elles communiquaient entre elles par de massives portes en pierre qu'on a enlevées de leurs gonds, et qui gisent sur le sol. La seule impression qu'on éprouve

dans cette nécropole, c'est le désir de s'en éloigner et d'en franchir le plus tôt possible l'issue, tellement étroite qu'elle semble condamner les visiteurs à une captivité éternelle.

Éloignons-nous maintenant un peu; traversons Bethléem, joli village presque entièrement construit en pierre blanche, et situé sur le flanc escarpé d'une montagne : nous allons aux jardins de Salomon. On aime à croire que le Cantique des Cantiques a été inspiré par ces frais ombrages. L'impression produite par cette délicieuse retraite est d'autant plus vive, que pour l'atteindre il faut s'imposer une marche pénible à travers une des plus arides parties de la Judée. En vérité, jamais plus riches tapis de fleurs odorantes n'avaient enchanté mes yeux, jamais chants d'oiseaux plus mélodieux n'avaient frappé mon oreille. Allais-je voir apparaître le roi et la Sunamite au milieu de ce féerique paysage? C'est ce que j'étais presque tentée de croire, quand un spectacle fort inattendu vint dissiper les visions que je cherchais à évoquer : j'étais au milieu d'une *party* anglaise. Une de ces colonies britanniques qu'on rencontre sur tous les points du monde avait pris possession, pour la saison d'été, des jardins de Salomon; elle les avait loués comme on loue une maison de campagne à Saint-Cloud, ou une *villa* à Capo-di-Monte. Des tentes de forme et de couleur diverses formaient l'habitation de la société; mais pendant le jour ces tentes étaient vides, et tout l'essaim prenait ses ébats dans la prairie ou sous les bosquets. Il y avait là des dames en toilette du matin aussi correcte que si elles eussent habité un château au cœur de l'Angleterre, puis une nuée de petites demoiselles en robe blanche, laissant pendre leurs cheveux nattés, parsemés de rubans bleus et roses, sur leurs épaules découvertes. Un peu plus loin, j'apercevais un groupe de *gentlemen* en costume de chasse et s'occupant de travaux rustiques. Je m'informai, et j'appris que la colonie se composait de missionnaires qui s'étaient donné pour tâche de montrer aux Arabes, et principalement aux Juifs, les effets salutaires des sociétés bibliques et des charrues à brevet. C'est une aimable et poétique pensée que celle d'introduire les bienfaits de la civilisation en Palestine par les jardins de Salomon; mais c'est une pensée stérile, et qui viendra certainement échouer contre l'invincible force d'inertie des populations musulmanes.

Veut-on savoir maintenant ce que c'est qu'une excursion au Jourdain et à la Mer-Morte? Pour ce complément obligé d'un pèlerinage à Jérusalem, il est prudent de s'assurer une bonne escorte. Le pacha de Jérusalem, auquel j'avais annoncé mon intention de visiter les bords du Jourdain, m'avait placée sous la protection d'un cheik arabe, singulier protecteur, qui était, j'en fus bientôt convaincue, l'agent des

cheiks du désert, chargé de rançonner les voyageurs à domicile. Le cheik arabe, vieillard d'une soixantaine d'années, vint me trouver en effet deux jours après ma visite au pacha, me présenta une espèce de passeport qui me garantissait, à l'entendre, contre tout mauvais traitement des tribus du désert pendant mon voyage, mais qui ne me dispensait pas cependant de prendre une escorte, et qui m'obligeait même à payer cent piastres par tête de voyageur, partie avant le départ et le reste au retour. Cette nouvelle et pacifique méthode de tirer argent des voyageurs doit être extrêmement productive, car notre seule promenade au Jourdain faisait passer dans les mains arabes douze cents piastres. Tout cela étant arrêté et quelques personnes du consulat français s'étant jointes à nous, on se mit en route vers les neuf heures du matin.

J'avais le cœur oppressé et l'esprit inquiet. Je redoutais pour ma fille l'action des chaleurs accablantes qui règnent sur les bords du Jourdain et de la Mer-Morte. Notre excursion n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, bien qu'elle eût mis plus d'une fois notre courage à l'épreuve. De Jérusalem au couvent de Saint-Saba, but de notre première étape, la distance n'est pas longue, mais on peut beaucoup souffrir en quelques heures. Nous chevauchions entre des roches dont l'éclatante blancheur et l'aridité complète nous rendaient doublement cruelle la réverbération de la chaleur et de la lumière. Enfin nous oubliâmes un moment nos souffrances à la vue d'un étroit ravin que dominaient deux hautes montagnes, et dont le fond disparaissait sous un entassement de blocs gigantesques. Ce ravin était le lit du torrent desséché de l'Hébron. Une des montagnes qui l'enferment nous apparaissait creusée de grottes innombrables, où vécurent, dit-on, saint Saba et ses disciples; l'autre, située sur la rive gauche du torrent, est couverte d'édifices divers, maisons, églises, forteresses, qu'entoure un seul mur de clôture. Ce groupe de bâtimens n'est pas une citadelle comme on pourrait le croire, c'est le couvent de Saint-Saba, propriété de l'église grecque et habitée par des moines qui ont eu à soutenir plus d'un siége pour défendre leurs riches possessions contre les tentatives des Arabes. L'hospitalité des moines grecs de Saint-Saba est d'ordinaire très fastueuse, mais il leur était arrivé peu de jours avant notre visite une singulière aventure. Plusieurs jeunes Anglais, munis de lettres de recommandation du patriarche grec pour le supérieur du couvent, ayant eu à se plaindre de la réception des moines, n'avaient trouvé rien de mieux que de rosser d'importance les vénérables pères, plus habitués à faire usage de leur artillerie contre les Arabes qu'à repousser un assaut de boxe et de bâton. Depuis que ces redoutables hôtes les avaient quittés, les moines grecs de Saint-

Saba avaient fait serment de ne plus ouvrir leur couvent à aucun étranger, apportât-il une lettre du tsar orthodoxe lui-même. Aussi, quand nous frappâmes, haletans de soif et de fatigue, à la porte du monastère, ne réussîmes-nous qu'à attirer sur les remparts un moine armé d'une énorme pierre qu'il menaçait de nous jeter à la tête, si nous nous arrêtions davantage. Notre cheik arabe intervint alors, il demanda non pas l'entrée du monastère, mais quelques provisions contre argent. Ces pourparlers amenèrent sur les remparts d'autres moines armés de fusils, qui nous couchèrent en joue. Nous étions au moment d'accepter le combat quand un nouvel effort d'éloquence du cheik triompha enfin de la résistance des pères, qui consentirent à nous descendre du haut des murs, avec des cordes, quelques seaux remplis d'une eau tiède qu'on se partagea avec avidité. Les cavaliers arabes de notre escorte refusèrent seuls d'y tremper leurs lèvres. Ces hommes, habitués à la vie sobre du désert, n'éprouvaient aucune des souffrances de nos compagnons européens : à l'heure de midi, après une demi-journée de marche, ils étaient aussi calmes, aussi dispos qu'au moment du départ.

N'ayant pu nous arrêter à Saint-Saba, nous ne cessâmes de marcher jusqu'à la fin du jour. On bivouaqua la nuit au pied d'une tour ruinée, voisine de Saint-Saba, où les moines daignent tolérer la présence des voyageurs. Le lendemain, nous nous remîmes en marche avant le lever du soleil, et nous étions parvenus au sommet des dernières montagnes qui forment la vallée du Jourdain, lorsque le jour commençait à poindre. Nous n'aperçûmes d'abord qu'un tapis de brouillards étendu à nos pieds. Peu à peu ces brouillards se massèrent et se formèrent en pavillon au-dessus de nos têtes. C'était l'heureux présage d'une de ces journées nuageuses si rares en Orient à cette époque de l'année. La vallée du Jourdain s'ouvrait devant nous, vaste et dépouillée. Sur notre droite, elle était fermée par une nappe d'eau noirâtre sur laquelle planaient encore les vapeurs matinales. C'était cette Mer-Morte dont les vagues roulent sur les ruines de Sodome. A gauche, la vallée s'étendait aussi loin que la vue pouvait atteindre, toujours aride et stérile; mais où donc était le Jourdain? Par quelle voie se jette-t-il dans la Mer-Morte? De la hauteur où je me trouvais, je n'apercevais rien qui annonçât le cours d'un fleuve, rien, si ce n'est à une grande distance, se détachant comme sur un fond de craie, une ligne d'un vert sombre presque imperceptible.

Après une courte halte, nous prîmes le chemin de la vallée. La descente dura plus de deux heures, car la Mer-Morte est l'un des points les plus bas du globe. Nous nous arrêtâmes un moment sur ses bords. Un de nos compagnons prétendait transporter dans la vallée du Jourdain les habitudes parisiennes, et trouvait l'endroit commode pour

y déjeuner à la fourchette. Nous eûmes beaucoup de peine à lui démontrer l'imprudence d'un pareil repas en l'absence de toute eau potable, et à un moment où une étape assez longue nous séparait encore du Jourdain. Enfin nous l'emportâmes, et je m'éloignai du lac asphaltite, non sans penser à mes beaux lacs de Lombardie. L'idée de lac se marie tellement en moi, je l'avoue, à des impressions de calme et de joie, qu'il m'était difficile, même en vue de la Mer-Morte, de penser à sa terrible origine. Oui, sans doute, la région qui entoure cette terre est âpre et triste, mais le limpide miroir de ces eaux salées ne réfléchit-il pas admirablement les beautés du ciel? On dit qu'aucun poisson ne vit dans la Mer-Morte, qu'aucun oiseau n'en approche, qu'aucune végétation ne l'ombrage. Eh bien! poissons alertes et bien vivans, arbustes en fleurs où chantent les oiseaux, rien ne manque, je puis l'assurer, à ce lac maudit, rien, si ce n'est l'eau potable; aussi, malgré ma prédilection d'enfance pour tous les lacs, quittai-je la Mer-Morte sans trop de regret.

Deux heures de marche s'étaient écoulées depuis notre halte près de la Mer-Morte, et nous n'apercevions rien encore. Notre route suivait une pente partagée en immenses gradins, et qui se déroulait devant nous comme un escalier gigantesque dont nous n'entrevoyions pas la fin. Tout à coup je remarquai une certaine agitation parmi nos Arabes. Ils étendaient le bras vers le sud en prononçant de rauques monosyllabes; nos chevaux hennirent et redressèrent la tête; ils prirent le galop, et nous les laissâmes courir, bien qu'aucun fleuve ne nous apparût. Cependant je commençais à entendre un sourd murmure. Enfin, arrivés en bas du bizarre escalier de roches qui nous cachait le fleuve, nous aperçûmes un des plus saisissans spectacles que j'aie admirés pendant mon voyage. Devant nous, le Jourdain roulait bruyamment ses eaux un peu bourbeuses, mais profondes et abondantes, entre deux rives couvertes d'arbres immenses et entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Nous entrâmes dans cette forêt, mais ce ne fut pas sans peine que nous nous frayâmes un chemin à travers les taillis et les plantes grimpantes que des myriades d'insectes ailés remplissaient de leur bourdonnement. Une fois au bord des eaux courantes, j'eus hâte de chercher un endroit solitaire où, après avoir pris quelque nourriture, je me livrai à la contemplation du fleuve sacré. Je passai ainsi plusieurs heures dans un recueillement qu'une alerte donnée à notre escorte par l'apparition d'une tribu pillarde bientôt dispersée ne réussit pas à troubler. J'espère garder toute ma vie le souvenir clair et distinct de ces heures d'enchantement et de repos passées au bord du Jourdain; j'espère que l'image de ces eaux, de ces rivages et de ces bois ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le Jourdain n'est pas seulement un grand fleuve

historique, c'est un fleuve merveilleux, et qui transforme comme par enchantement la nature autour de lui.

Le retour à Jérusalem se fit par un chemin différent de celui qui nous avait si péniblement conduits au Jourdain. Parmi les souvenirs de cette dernière partie de notre excursion, le seul que j'aie gardé est celui d'une heure passée près d'une tour en ruines de construction arabe, au milieu d'un bosquet délicieux. Cette tour s'élève aux abords de la ville de Jéricho, ou plutôt de l'amas d'informes cabanes qu'on appelle ainsi, et qui a remplacé la forteresse renversée par les trompettes de Josué. L'heure de repos que je goûtai sur l'emplacement de l'ancienne Jéricho fut des plus agréables. Notre campement était établi sous des arbres fruitiers, au milieu de frais gazons que les plus beaux parcs d'Angleterre eussent pu envier à la plaine du Jourdain. Ces vertes oasis jetées au milieu des sables sont une des singularités de la terre arabe. L'imagination y évoque involontairement des types poétiques, et voudrait leur créer une population digne d'elles : pourquoi faut-il que l'humanité n'apparaisse guère que sous ses traits les plus misérables en présence de cette grande et magnifique nature?

Le lendemain, revenus à Jérusalem, nous n'avions plus rien à apprendre sur les sites et les monumens de la Terre-Sainte; c'est sur les habitans que notre attention allait se reporter.

III. — LES PROTESTANS ET LES JUIFS A JÉRUSALEM. — LES HOSPICES.

Quand même les sites et les monumens auraient manqué à ma curiosité, j'aurais trouvé à Jérusalem un agréable sujet d'études, — l'hospitalité chrétienne en Orient. C'est au milieu des moines et des sœurs de charité que j'ai passé quelques-uns des meilleurs instans de mon pèlerinage. Les uns me charmaient par leur bonhomie naïve, les autres veillaient avec une maternelle sollicitude sur ma fille, jeune néophyte, que la directrice de cette communauté, aimable et douce femme, jugea digne d'approcher de la sainte table, grand sujet de surprise pour quelques-uns des frères et des sœurs qui me croyaient vouée au culte et à la pratique des doctrines de Voltaire et de Rousseau. Le jour de la première communion arriva, et la cérémonie me parut fort touchante. Le sacrement n'était donné qu'à deux jeunes filles, l'une que je n'ai pas besoin de nommer, l'autre, jeune Allemande, qui venait d'abjurer le protestantisme et à qui l'on commença par conférer le baptême. Le but avoué de cette dernière cérémonie était de faire croire aux simples que les luthériens ne sont pas chrétiens. L'acte n'en était pas moins contraire aux véritables intentions de l'église, qui ne permet un second baptême

conditionnel que dans les cas où l'administration du premier est réellement douteuse. La seule excuse qu'auraient pu invoquer les inventeurs de cette manifestation hostile aux protestans, c'étaient les témoignages de malveillance que ces mêmes protestans ménageaient si peu à la minorité catholique, de concert avec les musulmans, les Grecs, les Juifs et les Arméniens schismatiques, très nombreux aujourd'hui à Jérusalem.

Toutes les sympathies des protestans de Syrie sont, il faut bien le dire, pour les Juifs. Je dois avouer aussi que les Juifs à Jérusalem sont entourés d'un certain prestige poétique. Il est un jour de la semaine surtout, il est une heure où l'intérêt se porte volontiers sur cette race étrange. C'est l'heure de midi de chaque vendredi. Alors on voit les Juifs se rassembler en dehors des murailles extérieures de leur temple transformé en mosquée, sur un point où les anciennes pierres sont encore debout : là ils pleurent, ils se lamentent, conformément aux paroles du prophète, sur leurs péchés et leur chute. Il me prit envie d'écouter une fois ces lamentations hebdomadaires, et je me retirai profondément émue. Il y a dans cette coutume un sentiment vrai et touchant. Depuis la prise de Jérusalem par Titus, les lamentations des Juifs se renouvellent chaque vendredi sur les débris sacrés. Semble-t-il à ces éternels proscrits que la vieille patrie réponde une fois par semaine à l'appel de leurs voix plaintives? Je ne sais; mais ce culte de l'ancien Israël est assez fort pour entraîner chaque année vers Jérusalem des bandes d'émigrans israélites du sein des plus rians villages de l'Allemagne. Ces étranges colons peuplent presque exclusivement les villes de Safed et de Tibériade. Ils ne viennent pas cultiver la terre, ils ne viennent pas échanger les marchandises d'Europe contre les produits d'une contrée lointaine : non, ils viennent demander un tombeau à la terre qui recouvre les ossemens de leurs aïeux; ils sont convaincus que s'ils meurent dans l'enceinte de certaines villes de Palestine, ils n'ont rien à craindre des tourmens de la vie future. Tous les Juifs d'Orient ne sont malheureusement pas des colons de Safed et de Tibériade; mais comment les chrétiens ne se montreraient-ils pas pour ces derniers bienveillans et miséricordieux?

Au moment de mon séjour à Jérusalem, le consulat d'Angleterre témoignait aux Juifs de Palestine une très vive sympathie. Le consul était un digne *gentleman*, d'humeur bienveillante. Quant à sa femme, personne d'ailleurs très-distinguée, elle n'avait pas tout à fait un caractère aussi pacifique. Quoique toute jeune, elle était profondément versée dans les langues et les littératures orientales. Fille d'un des principaux agens de l'Angleterre dans l'extrême Orient, elle avait apporté à Jérusalem des habitudes d'activité politique qui

étaient sans doute un héritage de famille. C'était elle qui, de concert avec l'évêque protestant, dirigeait divers établissemens de bienfaisance fondés en faveur des Juifs. Parmi ces établissemens, j'ai vu les deux principaux : l'hôpital et l'école. J'ai peu de chose à dire de celle-ci; mais l'hôpital est une charmante retraite, bien située, bien tenue, bien meublée, et où les gens bien portans ne sont pas exposés à tomber malades, comme cela peut arriver dans plus d'un hôpital d'Europe. Il y a là une excellente pharmacie, une administration soutenue par d'abondantes ressources. Cet hôpital protestant, qui n'est destiné qu'aux Juifs, contraste profondément avec l'hôpital catholique, pauvre établissement que les faibles ressources des fidèles ont peine à soutenir, mais où l'on accueillerait même un protestant, s'il se présentait.

Puisque je suis à parler d'hôpitaux, je dirai que j'allai visiter l'asile des lépreux, et j'ajouterai en passant qu'il est fort heureux que M. de Maistre n'ait pas fait comme moi, car nous n'aurions pas son admirable récit. Dans la plupart des villes de Syrie, les lépreux mènent une singulière, mais heureuse existence. Ils sont logés aux frais de la commune ou des particuliers charitables, qui se cotisent en leur faveur. Ce logement n'est ni cher ni somptueux, puisqu'à Jérusalem, par exemple, il consiste en un petit espace dans lequel les lépreux eux-mêmes ont construit quelques huttes, où les derniers venus remplacent successivement les plus anciens qui disparaissent. Chacun d'eux emploie son temps comme il lui plaît, et leur goût uniforme les porte à la mendicité. Aussi les rencontre-t-on dans les rues et sur les promenades, une sébile à la main, leur visage à découvert, ce qui suffit d'ordinaire pour expliquer leur situation et leurs besoins. A la chute du jour, tous rentrent dans leur parc, y font leur cuisine et leur repas, et s'endorment comme des justes qui ont étanché leur soif.

Ceux qui prennent soin des lépreux leur font une petite pension de quelques paras (1) par jour, somme plus que suffisante du reste pour subvenir à leur existence. La lèpre n'est considérée par personne en Orient comme une maladie contagieuse, ni même comme une honteuse et dégoûtante infirmité, le sentiment du dégoût étant d'ailleurs fort peu développé en ce pays. L'aspect du lépreux est pourtant bien propre à l'inspirer. Sa peau, celle de son front surtout, se couvre d'abord de loupes qui se fendent bientôt en formant soit des écailles, soit des escarres. Ses lèvres et ses paupières s'enflent et perdent leur forme primitive, tandis que les cartilages des oreilles et du nez s'allongent démesurément, et de telle sorte que les oreilles

(1) La moitié d'un centime.

tombent parfois jusque sur les épaules. Leur tête se dépouille, ils n'ont plus ni sourcils au-dessus des yeux ni cils aux paupières. Ajoutez à tout cela une teinte livide et blafarde qui leur est particulière, et vous aurez une image assez fidèle des moins maltraités parmi les lépreux, car il en est qui sont couverts d'horribles plaies, et dont les os mêmes, consumés par la putréfaction, sortent par esquilles de leurs dégoûtans ulcères, tandis que chez d'autres ils se contournent et se disloquent, sans pourtant se dissoudre. Ce fut plutôt avec satisfaction qu'avec répugnance que je vis les parens de ces malheureux établis auprès d'eux partager leur abri et leur donner les soins qu'ils leur auraient accordés en toute autre situation; mais ce qui me fit reculer d'horreur, ce fut d'apprendre que les passions et les faiblesses de l'humanité n'étaient éteintes ni pour eux ni pour ceux qui les entouraient. Les mariages sont fréquens dans le quartier des lépreux, et, la religion musulmane prédominant, ces mariages ne sont guère que l'union passagère d'un homme avec plusieurs femmes. Je n'oublierai de ma vie une petite fille lépreuse qui, sans être encore sortie de l'enfance, était déjà complétement défigurée par la maladie, et qui se tenait tranquillement assise sur les genoux d'une espèce de Titan sans forme humaine. Celui-ci, ayant complétement perdu la voix, approchait ses lèvres gonflées des oreilles pendantes de l'enfant pour se faire entendre d'elle. Je remarquai qu'elle semblait l'écouter avec plaisir, et que le tiraillement des muscles de son visage serait devenu un sourire, si la chose eût été possible, d'où je conclus que j'avais devant les yeux un déplaisant, mais respectable tableau d'amour paternel et de tendresse filiale. — Cette enfant est à vous? dis-je au colosse. Il fit entendre un grognement inintelligible, mais la petite se hâta de faire valoir ses titres à ma considération. — Je suis sa femme, dit-elle en se redressant, et depuis un mois!... L'expression de vanité satisfaite qui parvint à se montrer sur ce hideux visage à la pensée de la longue durée de son empire, l'espèce de flamme qui pétilla un instant dans les yeux dégarnis de l'époux, tout cela me causa une horreur mêlée de pitié et de dégoût qui mit fin à ma visite.

J'avais vu les moines et les sœurs de charité, j'avais pénétré dans les hospices protestans et autres; il me restait à visiter le couvent des Arméniens. Je m'y rendis, et j'y trouvai le plus aimable accueil. Les Arméniens de l'Asie-Mineure ne ressemblent pas aux Grecs de ce pays, qui, sous la domination de leurs maîtres barbares, ont contracté je ne sais quelle rudesse étrangère à la race hellénique. Placés au-dessus des Grecs par l'intelligence et la richesse, les Arméniens de Syrie et de Palestine les dominent aussi par une grâce et une dignité toutes particulières.

Rien n'est plus beau, plus riche et de meilleur goût que leurs édifices, leurs ornemens d'église et leurs demeures. Dans toutes les villes de l'empire ottoman, les plus belles maisons leur appartiennent, et ces maisons, non plus que leurs églises, ne sont pas seulement magnifiques; elles sont propres, bien tenues, élégantes et commodes. Leurs manières sont celles de grands seigneurs, et l'intérieur de leurs palais répond parfaitement à l'idée que nous nous faisons en Europe d'une demeure princière en Asie. Le couvent arménien de Jérusalem est immense, composé de plusieurs bâtimens et entouré de jardins délicieux. Une bibliothèque riche en beaux manuscrits et en miniatures sur parchemin, leur trésor rempli de pierreries montées avec un goût exquis, enfin leurs vêtemens sacerdotaux tissus d'or, d'argent et des soies les plus éclatantes, tout cela éblouit la vue et charme l'imagination. Le patriarche arménien, entouré de ses moines à longues barbes bien soignées, à la robe violette, au bonnet et au voile flottant de la même couleur, ne ressemble guère à un chef de communauté monastique européenne. Il a dû leur en coûter beaucoup de s'humilier comme ils l'ont fait pendant tant de siècles devant le pouvoir de leurs conquérans, ou plutôt ils ont dû tirer de grands avantages de cette humiliation si patiemment supportée, car ce ne sont point des hommes à se prosterner dans la poussière seulement parce qu'il est dangereux de demeurer debout.

Cependant l'heure du départ avait sonné. J'étais depuis un mois à Jérusalem, le but de mon voyage était atteint, et je n'avais plus de temps à perdre, si je voulais gagner des régions plus tempérées avant la canicule de Syrie. Je partis donc, je sortis de l'enceinte crénelée où j'étais entrée si émue, et, arrivée au sommet de la colline d'où j'avais un mois auparavant aperçu Jérusalem, je me retournai pour adresser à la ville sainte un dernier regard. — Un dernier? Mais sais-je bien si ce sera le dernier? Telle est la question que je me fis en quittant Jérusalem, et que je me fais encore aujourd'hui.

IV. — LE KORAN ET LA RÉFORME EN TURQUIE.

Les lieux que je visitai après avoir quitté Jérusalem, — Damas, Alep, le Liban, m'offrirent des aspects de la vie nomade et de la vie intime peu différens de ceux que j'avais observés à Angora, Latakié, ou dans les montagnes de Djaour-Daghda. Je n'ai donc plus qu'à résumer les impressions que me laissait cette longue course à travers l'Orient turc et arabe. De retour dans ma paisible vallée d'Anatolie, je comprenais mieux les conditions faites aux populations qui m'entouraient par les traditions qui les dominent et les institu-

tions qui les régissent. Mieux éclairée sur le vrai caractère de l'islamisme, je m'interrogeais sur ses destinées probables avec une sollicitude mêlée de sympathie. Sera-ce trahir une hospitalité généreuse et cordiale que d'exposer ici toute ma pensée sur un sujet dont l'Europe aujourd'hui se préoccupe à si bon droit? Je ne le crois pas, car si j'ai des plaies profondes à signaler, j'ai aussi des qualités réelles à faire connaître, et à côté de reproches sévères je puis placer de légitimes éloges. Ma sévérité d'ailleurs s'explique aisément. C'est au point de vue chrétien que j'entends juger les principes et les institutions de l'Orient. Ce que j'ai à dire de la morale et de la religion des Osmanlis sera donc l'expression de croyances et de doctrines diamétralement opposées aux leurs.

Qu'est-ce que le principe du gouvernement turc? quels germes de vitalité renferme-t-il? quelles prises offre-t-il à une réforme? quelles relations peuvent exister entre lui et l'Europe chrétienne? Ce sont là de bien graves questions, mais qu'il est impossible de ne pas se poser après plusieurs années de séjour au milieu des populations musulmanes. Qu'on se rassure, je n'entreprends point ici une longue discussion; je me borne à présenter quelques vues, à recueillir quelques observations.

L'empire ottoman est un état théocratique; il a pour législateur son prophète, pour code son livre sacré, pour jurisconsultes ses prêtres. Si l'on se place dans un milieu barbare, en face de populations impuissantes à se diriger elles-mêmes, si l'on ne se préoccupe que de donner au pacte entre les gouvernans et les gouvernés le plus de solennité possible, nul principe de gouvernement, ni celui du droit divin, ni celui de l'élection populaire, ne peut rivaliser avec le principe théocratique. Quelle source plus directe, quelle origine plus noble que la révélation, les prophéties, les miracles? Une fois la donnée admise, des rapports immuables s'établissent entre le prince et les sujets. Les questions de droit et de législation ne relèvent plus de la raison humaine; résolues par le dogme, elles échappent, comme lui-même, à toute discussion. Si l'immobilité est un signe de force, l'état théocratique peut donc prendre en pitié les perturbations des autres gouvernemens. Le malheur de ce régime, c'est qu'aux époques de barbarie, où il prospère, succèdent des époques où le besoin du progrès se fait sentir. Les populations elles-mêmes qui ont grandi sous la protection du système théocratique viennent à en reconnaître les inconvéniens. Elles sentent qu'il est condamné, qu'il ne répond plus à l'esprit d'un temps nouveau; elles sont alors placées entre deux alternatives, ou se résigner au maintien de ce système avec la certitude qu'elles donneront au monde le spectacle d'une affligeante agonie, ou se jeter dans les hasards d'une crise

qui peut être funeste, si la décadence amenée par la longue durée des institutions théocratiques est déjà trop avancée.

L'empire ottoman est-il arrivé à l'époque critique où se pose une telle alternative? Avant de répondre, qu'on examine bien quel est le caractère particulier de la théocratie musulmane.

Bien des années me séparent de l'époque où je lus le Koran pour la première fois. Je ne fus frappée alors que du côté bizarre de ce livre, et je comprenais à peine comment des doctrines faites en apparence pour étonner plus que pour séduire avaient pu captiver tant d'âmes et soumettre tant d'intelligences. Mon étonnement a cessé. J'ai vu l'Orient, et, le christianisme excepté, je crois la législation de Mahomet supérieure à toutes celles qui régissaient avant lui ou qui régissent encore aujourd'hui les populations asiatiques. Les Druses ont leurs rites mystérieux, les fellahs de Syrie leur étrange naturalisme, les Métualis du Liban ou de l'Anti-Liban ont fait leur idole du feu; les Yezidj, tribu kurde selon les uns, arabe selon les autres, rendent hommage à l'esprit de ténèbres (1). Quelle distance sépare ces superstitions grossières de la doctrine de Mahomet, il est superflu de l'indiquer. Remarquons aussi que la plupart des coutumes musulmanes qui blessent notre sentiment de moralité chrétienne, telles que la polygamie, l'esclavage, le mépris pour la vie humaine, etc., ne sauraient être imputées sans injustice au législateur arabe, qui a plié sa doctrine aux mœurs des peuples dont il voulait faire ses instrumens. Son but n'était ni de créer une société nouvelle et meilleure, ni même de former une nation : ce qu'il voulait, c'était créer une armée, une phalange d'hommes dévoués, façonnés à toutes les exigences d'une grande tâche militaire. Interdire à ses partisans les douceurs de la vie sédentaire, en leur accordant toutes les jouissances qu'on peut se procurer dans l'enceinte d'un camp, leur promettre le bonheur éternel en retour d'une soumission sans limites, telle fut la préoccupation qui domina sans cesse le législateur musulman.

Les affections de famille attachent naturellement l'homme au foyer domestique, elles affaiblissent trop souvent son ardeur guerrière : la famille fut, je ne dirai pas abolie ni détruite, car elle n'existait pas chez les peuples qui embrassèrent l'islamisme, elle fut condamnée à ne jamais prendre place dans leurs institutions. La femme, ce labo-

(1) L'explication qu'ils opposent aux nombreux adversaires de leur culte est assez ingénieuse : « A quoi bon nous prosterner devant l'auteur de tout bien? disent-ils. Nous n'avons rien à en craindre. Il ne sera jamais notre ennemi. Quant à l'esprit du mal, nous ne l'aimons pas, et nous serions charmés qu'il disparût du monde; mais puisqu'il y demeure et qu'il y manifeste hautement sa puissance, nous sommes bien forcés de rechercher ses bonnes grâces, et la prudence nous ordonne de l'adorer. »

rieux et infatigable artisan de la douceur des mœurs et de la politesse des nations, fut reléguée au rang des instrumens du vice et de la débauche. Une fois la femme anéantie moralement, le grand capitaine dont l'âpre génie pouvait seul concevoir un tel acte et l'exécuter semblait n'avoir plus de rival à craindre. Là où l'amour conjugal n'existe pas, l'amour paternel n'exerce qu'une faible influence. Les liens de la famille deviennent ainsi illusoires. D'autres liens cependant que ceux-là attachent l'homme à la vie sociale : l'étude des sciences et des arts, le sentiment de l'élégance et du bien-être matériel, ont aussi leur influence, incompatible avec les devoirs d'une population organisée pour la conquête et le combat. Mahomet proscrivit le culte des arts : la peinture et la sculpture furent condamnées comme des inventions du malin esprit, la musique et la poésie dédaignées comme des jeux puérils. L'amour des richesses fut placé parmi les penchans les plus dangereux de l'humanité, et la politique des successeurs de Mahomet fut de le combattre sans pitié. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'on peut être riche impunément en Asie. Jusqu'à l'avénement d'Abdul-Medjid, ni le négociant arménien ni le pacha turc n'osaient mettre des carreaux aux fenêtres de leur maison, de peur d'attirer sur eux la jalousie du pouvoir, et de perdre la vie avec leurs trésors. Condamner la richesse à se cacher, c'était lui enlever ce qu'elle a de meilleur, son action civilisatrice. Il arrivait ainsi que les capitaux, plus nombreux peut-être en Turquie chez les individus que partout ailleurs, se transformaient en diamans et en piastres enfouis dans les jardins, sans jamais servir aux améliorations si nécessaires dans la vie matérielle et morale du pays.

Restaient encore certains appétits grossiers qui pouvaient retenir les hommes des dernières classes au milieu des cités plutôt que dans les camps. L'usage du vin, les plaisirs de la table furent donc proscrits (1); enfin il s'agissait de protéger la population ainsi façonnée contre l'influence des civilisations étrangères. L'impitoyable génie qui aspirait à soumettre le monde sut inspirer à ses fidèles le plus farouche mépris de tous les peuples qui ne reconnaissaient pas sa loi. « Les Osmanlis seuls sont des hommes, leur disait-il. Ils ont été

(1) En proscrivant le vin, le législateur des musulmans n'interdit cependant ni la sombre ivresse de l'opium, ni l'extase, cent fois plus terrible, produite par le hachich. J'ai observé en Orient les effets de ces ivresses sur divers individus, et j'en ai conservé un profond sentiment d'effroi. Les effets du hachich surtout sont terribles. Le patient (je ne saurais l'appeler autrement) éprouve au diaphragme et à la région cardiaque des spasmes qui couvrent ses joues d'une pâleur livide et son front d'une sueur glacée. Les angoisses ainsi provoquées ressembleraient à celles de l'agonie, si elles n'étaient brusquement traversées par des éclats d'une gaieté folle. Le plus étrange résultat de cette ivresse est une sorte d'effrayante et complète confusion des sensations du plaisir et de la douleur.

choisis par Dieu pour connaître la vérité, et la preuve en est que je suis au milieu d'eux. Méprisez les autres nations, regardez-les avec horreur et dégoût. Qu'importe que vos vêtemens soient souillés de poussière, que vos habitations soient ouvertes à tous les vents? Qu'importe que les peuples de l'Occident prennent soin de leur costume et parent leur demeure? Ils sont impurs. En vous seuls est toute pureté. » Des témoignages trop persistans montrent assez quelle influence exerça ce raisonnement sur les populations musulmanes.

Je ne dirai qu'un mot de la doctrine du Koran sur la vie future, sur le paradis. On a dit que les femmes en étaient exclues, et que le don d'une âme immortelle leur était refusé. Il n'est pas question d'elles, en effet, dans la description de ce lieu de délices, où d'immortelles houris rendent leur présence superflue. Ce que je crois sincèrement, c'est que le silence de Mahomet relativement à l'admission des femmes dans le paradis équivaut, dans la pensée du législateur, à une exclusion complète.

En retour de ces promesses et de la liberté de conduite presque absolue accordée par les institutions, que demandait Mahomet à ses fidèles? Trois choses : obéir, combattre et mourir. On sait si le pacte conclu entre le chef et son peuple fut religieusement exécuté. Un moment, ce rude et audacieux génie put croire que son rêve était accompli; le héros oriental avait voulu créer une nation de héros, et d'éclatans résultats commencèrent par couronner une téméraire entreprise. En lisant les récits de la marche victorieuse des Turcs et des Arabes à travers l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Europe orientale d'une part, l'Afrique, l'Espagne, la France méridionale et l'Italie de l'autre, on se demande si c'étaient bien là des hommes accessibles aux faiblesses et aux affections humaines, ou une race d'êtres supérieurs créée pour d'inexplicables succès. Aussi l'Europe fut-elle frappée de surprise, et une série d'étranges catastrophes vint l'effrayer. La cité de David et celle de Constantin virent flotter sur leurs remparts l'étendard infidèle. L'Espagne obéit à des hordes invincibles venues de Tunis; la Méditerranée fut un lac d'Asie; puis, quand l'Europe engagea décidément la lutte, l'œuvre des croisades ne put s'accomplir qu'après plusieurs siècles d'expéditions sanglantes, et même, au terme de cette lutte, l'Orient presque tout entier resta le domaine de la théocratie musulmane.

On voit maintenant quel était le caractère de cette théocratie. Essentiellement liée à une œuvre militaire, elle pouvait grandir dans la guerre, mais elle avait tout à craindre de la paix. Nous savons ce que la guerre fit des musulmans; plaçons-nous dans l'empire ottoman tel qu'il était avant la dernière crise, et nous verrons ce qu'en a fait la paix.

L'aspect général de la Turquie pendant les années de paix qui ont précédé la lutte actuelle n'attestait nullement, il faut bien le dire, ce progrès matériel qui se manifeste en d'autres pays par l'embellissement des villes, l'intelligente exploitation du sol et l'accroissement de la population. Les proscriptions lancées par le Koran contre la richesse et les arts n'étaient que trop sévèrement jugées par les résultats. L'influence morale du livre sacré s'était-elle maintenue avec la même puissance? Les scènes d'intérieur que l'hospitalité orientale m'a permis d'observer pendant mon voyage m'obligent à répondre affirmativement, mais je dois ajouter que le plus souvent cette influence est largement corrigée par l'excellent naturel du peuple turc, et c'est ici que l'occasion m'est offerte de mêler quelques vœux sympathiques aux jugemens sévères que j'ai dû porter sur les institutions musulmanes. Je me suis souvent demandé ce que deviendrait, non pas une nation, mais seulement une famille européenne qui prétendrait ne suivre d'autre loi que celle de l'islam, et c'est à peine si j'ai osé formuler une réponse à ma propre question. Cependant les déplorables résultats qu'aurait pour des Européens l'établissement de la loi musulmane ne sont pas visibles ici. Quoique autorisé à mépriser et à maltraiter ses femmes, le Turc les entoure d'égards et de tendresse. La loi la veut esclave; l'homme, qui pourrait commander, préfère lui complaire. Souvent aussi elle abuse de cet empire, auquel elle ne peut faire valoir aucun titre; mais quoi qu'elle fasse, jamais la force de l'homme n'est employée à la faire rentrer dans l'ordre. Il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de cette indulgence sans bornes que le tyran légal accorde à sa légitime esclave, dans ce complet abandon d'un droit qu'il lui serait si facile de faire respecter, dans cet oubli volontaire de sa puissance illimitée et de ses prérogatives. Et ce n'est pas seulement l'indulgence sans bornes qu'on accorde à la femme, le respect non plus ne lui est jamais refusé, et Dieu sait si elle en est digne. Le naturel doux et élevé du Turc se plaît, à son insu peut-être, dans la stricte observation des lois de la pudeur. J'ai habité pendant plus de trois ans au milieu des populations les plus grossières et les plus ignorantes de l'Anatolie; nous étions trois femmes d'Europe, et jamais aucune de nous n'a entendu un mot, n'a aperçu un geste ni même une intention dont nous eussions à rougir (1).

Les vertus naturelles du peuple turc ne sont pas renfermées d'ailleurs dans les bornes étroites de ses rapports avec les femmes. La

(1) Je me souviens qu'un jour un paysan turc des environs étant venu, selon l'habitude du pays, nous apporter son offrande de lait et de miel, et ne connaissant pas la disposition intérieure des appartemens, pénétra dans une de nos chambres au moment de notre réveil. Le Turc ne fit qu'entr'ouvrir la porte, car un cri d'alarme poussé de

même douceur, la même délicatesse, je dirais presque la même grâce de sentiment le suivent partout. Presque jamais l'enfant ne souffre de la mauvaise humeur de son père, ni l'esclave de celle de son maître. Les querelles sont rares, même dans les dernières classes du peuple, et lorsqu'elles éclatent, elles donnent rarement lieu à ces démonstrations grossières et brutales qui n'ensanglantent que trop souvent les lieux de réunions populaires dans notre Europe. Un certain instinct de dignité préserve le Turc de toute ignoble violence. Il expose ses griefs ou se défend avec calme, et si l'accord ne se rétablit pas de lui-même, les parties adverses se rendent auprès d'un homme dont l'âge et le caractère inspirent le respect, et dont ils acceptent le jugement comme ils accepteraient l'arrêt d'un magistrat. Un sentiment de piété sincère, une foi aveugle, la plus admirable patience, la résignation la plus touchante dans l'adversité, le goût du beau, du vrai et de l'honnête, l'abnégation de soi-même, tels sont les traits principaux du caractère turc. Je ne parle pas ici des habitans des grandes villes, ni des membres des classes élevées, qui copient les dehors des étrangers, bien qu'ils affectent de mépriser et de haïr tout ce qui n'est pas turc. Je n'aime pas le Turc élégant, maniéré, esprit fort. Je parle seulement du peuple des campagnes et des pauvres habitans des villes de province. La conduite de ces derniers n'est pas toujours d'accord avec leurs sentimens, mais ces sentimens n'en existent pas moins : ils ont de fortes et de profondes racines dans les cœurs; ils ont résisté à de rudes épreuves, à la corruption de l'exemple, de la loi et des mœurs, et celui qui saura leur donner carrière, les mettre à l'œuvre et les féconder sera le régénérateur des Osmanlis.

Tel qu'il est aujourd'hui, quel sera donc l'avenir du peuple turc? Subira-t-il jusqu'à leurs dernières limites les conséquences funestes de la théocratie? N'y a-t-il pour lui que cette cruelle alternative, de mourir ou de racheter sa vie au prix de son indépendance? Dieu le préserve d'une aussi triste destinée! Je ne veux me poser ni en prophète ni en docteur; mais je crois avoir montré qu'il y a dans ce peuple les élémens d'une meilleure vie morale. Comment faire pour les développer, pour l'arracher aux malheurs qui le menacent? L'Europe a aujourd'hui pour première tâche de préserver son indépendance; mais l'heure d'un autre travail, d'un effort de régénération, peut venir. Et que fera-t-on alors? Je me borne à indiquer deux nécessités qui se produiront sans aucun doute, — celle d'installer sur le territoire ottoman les forces matérielles qui puissent en déve-

l'intérieur par une voix féminine l'avertit de son erreur, et lui fit aussitôt prendre la fuite. On le retrouva quelques instans après la tête cachée dans ses mains et tremblant de confusion à la pensée de reparaître devant nous.

lopper les richesses, celle de préparer aussi une modification reconnue indispensable dans le régime créé par Mahomet en vue d'une tâche aujourd'hui incompatible avec les intérêts et la civilisation du monde.

Le territoire ottoman appelle par l'abondance, par la diversité de ses ressources, les plus larges applications du travail agricole. J'ajouterai que ce sol dans lequel germent toutes les semences, depuis celles des arbres immenses jusqu'à celles de la fleur des prés, qui nourrit d'innombrables et de précieux troupeaux, ce sol n'est pas moins riche en produits minéralogiques. Chaque vallée, chaque montagne possède des filons de cuivre, de fer, de plomb et même d'argent. Tel ruisseau charrie de la poussière d'argent que les habitans des villages voisins connaissent fort bien, mais qu'ils ne songent pas à recueillir. Ce pays possède donc tous les élémens nécessaires pour devenir le plus riche, comme il est déjà le plus beau peut-être des états du vieux monde. Nul doute qu'il ne puisse offrir aux puissances européennes qui le défendent aujourd'hui l'équivalent des services qu'il en reçoit.

Reste une autre œuvre, qui ne dépend plus seulement de l'Europe, mais des Ottomans eux-mêmes.

S'il est vrai que la constitution de l'islamisme, qui a formé de si intrépides soldats, ait été fatale au développement de la vie civile, s'il est vrai en outre que les théocraties répugnent à toute pensée de progrès et de changement, et si pourtant une transformation au moins partielle est aujourd'hui nécessaire au salut du pays, que faudra-t-il en conclure? Se résoudra-t-on à l'abandon de la forme et des principes théocratiques du gouvernement? La chose serait impraticable à cette heure. Lors même que les chefs de ce gouvernement auraient l'héroïque courage de renier le dogme qui leur assure une autorité sans limites, le peuple, sincèrement et profondément attaché à ses croyances religieuses, n'accepterait pas ce sacrifice. Il existe un moyen terme entre abandonner complétement un système et le pratiquer dans toute sa rigueur. Ce terme moyen s'appelle *réforme*, mot odieux pour l'ordinaire aux membres des théocraties, mais qui dans ce cas spécial a déjà été prononcé bien des fois par les hommes les plus illustres de la Turquie. Il est vrai que la faveur populaire ne s'est pas attachée à ce mot, ni aux choses qu'il annonce et qu'il exprime. La raison en est évidente à mes yeux. Quoique sages et tendant à abaisser la barrière élevée par l'islamisme entre l'Europe chrétienne et l'Asie musulmane, les réformes introduites jusqu'ici dans la constitution de l'empire ottoman ne pouvaient apporter aucun soulagement immédiat aux souffrances des Osmanlis; elles avaient d'ailleurs pour but la destruction des entraves auxquelles les sujets chrétiens

de la Porte avaient été assujettis par le passé, et cette délivrance, que la justice et la politique réclamaient également, froissait les préjugés des zélés musulmans. La haine et le mépris des chrétiens font partie de leur symbole de foi religieuse; y toucher, c'était se révolter contre les prescriptions de leur livre sacré, et cela dans des vues politiques que peu d'entre eux comprenaient. Une réforme politique ne sera jamais agréée par un peuple si profondément croyant, si elle n'est appuyée sur une réforme religieuse. Reste à savoir comment cette dernière réforme devrait procéder.

Le christianisme a eu aussi au XVIe siècle ses réformateurs. Que firent-ils? Ils s'adressèrent aux consciences les plus délicates, aux esprits les plus exaltés en matière de religion; les tièdes seraient demeurés neutres dans cette grande question. Les chrétiens zélés s'en préoccupèrent et se rangèrent sous l'une ou sous l'autre bannière. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Orient? Que les sages s'abaissent au niveau des simples d'esprit, que les grands se fassent petits, qu'ils ne dédaignent pas même d'employer un langage mystique, de revendiquer leur part de l'inspiration divine, qui peut seule leur obtenir la confiance et la soumission. Qu'au nom de ce même pouvoir et de ce même principe qui transformèrent jadis les Osmanlis en soldats, ils en fassent aujourd'hui des hommes. Qu'ils renversent et foulent aux pieds la fatale barrière qui sépare l'Orient de la civilisation, qu'ils enseignent à leur peuple à se tourner vers l'Occident lorsqu'il dit ses prières, car c'est de ce côté que le soleil se lève et se lèvera désormais. Qu'ils lui ouvrent les voies de l'étude et de l'action; qu'ils lui donnent une famille en abolissant la polygamie, car si une femme constitue la famille, plusieurs femmes la détruisent. Que sans prononcer le nom du Christ, ils les initient aux doctrines civilisatrices et à la morale du christianisme; qu'en se disant les commentateurs du Koran, ils en modifient profondément les principes et les commandemens. Ce plan n'est pas d'une exécution facile, je le sais, et il serait impraticable en Europe dans le siècle où nous vivons; mais l'Asie n'est pas l'Europe. Les circonstances sont d'ailleurs impérieuses, et il est urgent de prendre un parti.

Je crois en avoir dit assez pour montrer à quelles conditions une transformation salutaire pourrait s'accomplir en Turquie. Je m'arrête devant des perspectives où il serait téméraire de trop hasarder ses regards. Je tenais cependant à les laisser entrevoir, et après le récit d'un voyage qui m'avait montré sous des aspects si tristes l'application des doctrines du Koran, je voulais combattre celles-ci au nom du caractère même et des intérêts du peuple qu'elles gouvernent.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

SCULPTEURS MODERNES

LORENZO BARTOLINI.

I. *Dell' Arte secondo la mente di Bartolini*, par M. Bonaini. Florence 1852. — II. *Di alcune moderne Opere di scultura in Firenze*, par M. Achille Rossi. — III. *Del Purismo*, par MM. Milanesi, Guasti et Pini, Florence 1852.

Si l'on ne consultait que les tableaux ou les peintures monumentales pour apprécier la situation et les tendances de l'art moderne en Italie, on serait autorisé à porter un jugement sévère sur l'abaissement des doctrines et du talent dans ce pays des maîtres par excellence. Les écoles italiennes de peinture ne sont même plus en décadence; la plupart d'entre elles ont cessé d'exister, et, sauf l'espèce de rénovation tentée aujourd'hui en Toscane par un petit groupe d'artistes et d'écrivains qu'inspire au moins le respect du passé, on ne surprendra nulle part des signes de volonté studieuse ou de mémoire : partout au contraire l'oubli manifeste des origines et des anciens exemples. — Des médiocrités plus ou moins nombreuses, qui semblent s'accommoder de leur impuissance, ou dont l'ambition négative ne vise qu'à façonner l'art national sur les patrons de l'art étranger, voilà ce qui reste à Rome comme à Venise, à Milan comme à Naples, de la postérité de tant de grands maîtres; telles sont, depuis soixante ans, les tristes gloires d'une école qui ferait presque regretter les aberrations pittoresques de l'école du XVIIIe siècle. N'y avait-il pas en effet au fond des excès de cette époque une certaine force native, un reste de sève et de distinction, et comme une *fantasia* héroïque qui accusait encore la haute race?

L'art italien se ruinait sans doute par ses prodigalités et ses folies, mais il se ruinait avec la bonne grâce d'un grand seigneur et ne dissipait, après tout, que son propre patrimoine. Lorsqu'il en vint plus tard à user des ressources d'autrui, lorsqu'il essaya de cacher sa pénurie sous une magnificence d'emprunt et des vêtemens à la mode française, il ne réussit qu'à compromettre pour le moins sa dignité et à porter assez gauchement une livrée. On doit être surpris que cette servitude acceptée dès le commencement du siècle par M. Benvenuti à Florence et M. Camuccini à Rome ait été ouvertement recommandée par les derniers représentans de la vieille manière idéaliste. Pompeo Battoni, — c'est tout dire, — ne légua-t-il pas sa palette et ses pinceaux à David? En confiant au peintre des *Horaces* ces pinceaux accoutumés à caresser des allégories galantes, il leur imposait certes une besogne bien imprévue; il prescrivait du même coup de nouveaux devoirs et une foi nouvelle aux élèves qu'il avait formés, aux peintres qui viendraient après lui. Le malheur est que ceux-ci aient suivi le conseil trop à la lettre, et que depuis cette abdication l'art italien n'ait guère fait d'efforts que pour s'assouplir au joug de l'art français.

La peinture, de l'autre côté des monts, semble aujourd'hui vouée à l'inertie, mais nous ne prétendons pas en conclure que la régénération soit impossible et désespérer d'un pays qui a su trouver souvent pour se relever de sa déchéance d'admirables retours de vigueur et des élans inattendus. Peut-être la réaction, encore timide, qui s'essaie à Florence contre l'esprit de routine déterminera-t-elle bientôt un mouvement plus énergique et de plus sérieux progrès. M. Louis Mussini, le chef des nouveaux *puristi*, ne nous semble pas, il est vrai, doué de la résolution nécessaire pour avoir pleinement raison des préjugés académiques et détrôner les faux talens qui se prélassent dans leur dogmatisme suranné : puisse-t-il au moins, par l'exemple si opportun qu'il donne, encourager l'étude des vieux chefs-d'œuvre et préparer la venue d'un véritable réformateur! Ce rôle souverain auquel jusqu'à présent aucun peintre italien ne paraît en mesure de suffire, un sculpteur d'un rare mérite, un descendant des anciens maîtres l'avait pris et le soutenait naguère avec une incomparable autorité. Bartolini n'honore pas seulement, en la représentant mieux que personne, la sculpture moderne dans son pays; il résume aussi l'art italien tout entier, les plus nobles aspirations de son époque, et par l'influence qu'il exerça, aussi bien que par l'éclat de son talent, il relève et vivifie une école qui, sans lui, n'aurait qu'une fort douteuse importance. Nous voudrions appeler l'attention sur les travaux de cet éminent artiste et montrer sa double supériorité dans la pratique et dans l'enseignement, en nous aidant,

pour l'accomplissement de notre tâche, de nos propres souvenirs, des intéressans opuscules qu'ont publiés assez récemment MM. Bonaini, Rossi, quelques autres écrivains encore, et surtout de documens inédits recueillis par la main pieuse d'un ami de Bartolini.

Et d'abord faut-il s'étonner que le seul homme qui ait continué de nos jours la gloire de l'art italien, — je ne parle, bien entendu, ni des musiciens ni des poètes, — faut-il s'étonner que ce seul maître, dans le sens exact du mot, soit non pas un peintre, mais un sculpteur? Les conditions différentes où se trouvent en Italie la peinture et la statuaire, conditions particulièrement favorables à celle-ci, peuvent jusqu'à un certain point expliquer le fait. Pour nous Français, la sculpture est un art en dehors des mœurs et des besoins actuels, un luxe tout exceptionnel, ou même contrariant l'instinct qui nous pousse vers un certain beau familier. Aussi ne lui prêtons-nous un reste d'attention qu'autant qu'elle se réduit aux proportions d'une industrie frivole. Les statuettes et les petits groupes d'animaux réalisent un idéal à notre portée, le seul qui ait encore le pouvoir de nous séduire, et nous oublions de grand cœur, en face de ces humbles produits, des travaux plus conformes aux sévères lois de la statuaire. Il en est autrement à Florence ou à Rome. Là du moins une statue, un bas-relief réussissent encore à passionner la foule, quelquefois il est vrai assez mal à propos et sans grand profit pour le goût; mais ce goût, malgré ses déviations, n'en existe pas moins, plus vif et plus sincère qu'ailleurs. Faute de mieux, il se portera volontiers sur des objets d'une beauté suspecte, ou même tout à fait indignes : vienne un chef-d'œuvre, personne n'attendra pour l'admirer que les experts en aient défini le sens et le mérite. Chacun aura senti tout d'abord et apprécié par pur instinct, chacun aura aimé en un mot ce que nous hésiterions peut-être à regarder, ce que nous respecterions tout au plus sur la foi des hommes du métier.

La certitude d'être compris ou même d'être étudié est un stimulant qui manque aux sculpteurs français; les sculpteurs italiens au contraire sont sûrs de n'avoir affaire ni à des juges défavorablement prévenus, ni à des esprits indifférens. Quoi de plus naturel après tout? Des gens qui ne sauraient traverser une rue, se promener sur une place ou entrer dans une église sans rencontrer à chaque pas des chefs-d'œuvre de toutes les époques reçoivent presque à leur insu l'éducation la plus profitable. Pour les artistes de profession l'avantage semble plus considérable encore. Les peintres, comme les statuaires, ont perpétuellement sous les yeux d'admirables monumens de l'art, et les grands exemples ne leur font certes pas défaut : d'où vient donc qu'ils tirent pour la plupart un si chétif parti de ces leçons? Leur étrange obstination à chercher loin de chez

eux des modèles et leur insuffisance personnelle expliquent sans doute la faiblesse de leurs travaux, mais il faut dire aussi que les occasions et les tâches importantes sont assez rares aujourd'hui pour qu'un véritable talent ait peine à faire ses preuves et à grandir. La peinture monumentale et même la peinture d'histoire sont presque hors d'usage en Italie. Plus de palais, peu ou point de chapelles à décorer; plus de corporations, encore moins de Médicis pour encourager les débutans, se disputer les services des maîtres et préparer à tous les talens une ample besogne. Les familles patriciennes bornent leur ambition à conserver les tableaux anciens qu'elles possèdent. C'est donc le plus souvent pour des amateurs de second ordre ou pour quelques étrangers de passage que les peintres italiens sont réduits à travailler. De là l'obligation où ils se trouvent de traiter des sujets plutôt agréables que graves, et (condition radicalement contraire au génie et aux antécédens de l'école) de ne couvrir que des toiles d'une dimension restreinte. Il y a dans cette situation des empêchemens dont il est juste de tenir compte, et si l'avilissement de la peinture italienne est un fait très regrettable, il ne faut voir pourtant dans ce fait ni le résultat de fautes absolument volontaires ni un déshonneur sans excuse.

Les entraves imposées à la hardiesse du pinceau ne gênent pas au même degré le ciseau des statuaires. Toute haute entreprise n'est pas interdite à ceux-ci, et ne leur restât-il que la sculpture des tombeaux dans les églises et dans les cloîtres, ils seraient richement partagés encore. La mort, cliente sûre, livre chaque jour à l'art des souvenirs à consacrer, des traits à faire revivre, des dogmes religieux à commenter. Qu'il s'agisse d'un monument dédié à quelque illustre mémoire ou d'une sépulture chère seulement à la piété de quelques amis, la destination du travail et le voisinage de l'autel inspireront l'artiste, ou du moins inclineront son âme vers le recueillement et les graves pensées. On sait combien d'œuvres éloquentes, combien de nobles images les sculpteurs italiens ont accumulées dans les églises. Pour ne parler que de la sculpture florentine, les plus beaux morceaux dont se glorifie l'école sont en général des monumens funéraires, et, depuis Nicolas de Pise jusqu'à Verocchio, depuis Michel-Ange jusqu'à Bartolini, tout statuaire de génie ou de talent s'est révélé surtout dans des productions de ce genre. Les tombeaux résument, à vrai dire, les progrès successifs de la sculpture en Toscane : aussi l'histoire de l'art ne saurait-elle négliger un ordre de travaux auxquels l'inhumation en dehors des églises ôte ailleurs en partie leur vraie signification esthétique et religieuse. Les conditions faites à la statuaire étant ainsi préférables à celles qu'a dû accepter la peinture, on ne s'étonnera pas de nous voir trouver

dans la vie et l'œuvre d'un sculpteur le témoignage le plus significatif des tendances actuelles de l'art italien.

I.

La vie de Bartolini, qui devait être un combat perpétuel contre la médiocrité, l'envie et la routine, commença par d'autres luttes tout aussi difficiles et des souffrances patiemment supportées. Les rudes traitemens, l'impossibilité de s'instruire et de travailler selon ses goûts, telles sont les premières épreuves imposées au courage de l'enfant, en attendant la misère et les cruelles anxiétés qu'amèneront les années suivantes. Lorenzo Bartolini naquit en 1777 à Savignano, petit village aux environs de Prato, où fra Bartolommeo avait vu le jour trois cent huit ans auparavant. Son père, Liborio Bartolini, était serrurier-forgeron, et, contrairement à la coutume des plus humbles artisans de son pays, il n'avait pour les arts et les artistes qu'une grossière indifférence. Qu'un des plus grands peintres de la fin du xve siècle fût né à quelques pas de sa chaumière, ou que le fils qui lui était donné annonçât pour le dessin une rare aptitude, le tout ne lui importait guère, ou plutôt il ne remarquait cette vocation précoce que pour s'en irriter et la maudire. On pense bien qu'un tel homme n'était pas d'humeur à s'en tenir aux injures et que son mécontentement se traduisait souvent par des brutalités d'autre sorte. Le pauvre Lorenzo, outrageusement battu, n'en persévérait pas moins dans sa volonté de devenir artiste, et recommençait, au risque d'être châtié de nouveau, à laisser là marteau et enclume pour le crayon qu'il s'essayait à manier.

Au bout de quelques années, Liborio Bartolini vint s'établir à Florence avec son fils. Un pareil séjour n'était pas propre à modifier les déterminations de celui-ci et à lui inspirer plus de goût pour l'apprentissage qu'on lui imposait. Si la seule force de ses instincts l'avait poussé à la résistance lorsqu'il vivait à Savignano loin de tout encouragement et de tout exemple, à coup sûr le spectacle des chefs-d'œuvre réunis à Florence ne pouvait que stimuler encore son zèle et accroître son ambition. Aussi tout se passa-t-il entre le père et le fils conformément aux circonstances : redoublement de colère d'un côté, de l'autre aversion plus prononcée que jamais pour le métier et résolution bien arrêtée d'y renoncer au premier jour. Ce jour ne tarda pas à venir. A la suite de châtimens plus violens que de coutume, Lorenzo s'enfuit auprès d'un de ses oncles à Savignano, et ne rentra sous le toit paternel qu'après avoir obtenu la permission de suivre les cours de l'académie de Florence. Moitié de guerre lasse, moitié par déférence aux conseils de ses amis, Liborio Bartolini

en vint à se rendre, non sans stipuler la condition d'être absolument déchargé à l'avenir de toute dépense et de tout soin matériel. Lorenzo, âgé seulement de douze ans, se vit donc obligé de se suffire à lui-même et de chercher, en même temps que les occasions de s'instruire, le moyen de gagner son pain. Rude tâche qu'il entreprend pourtant avec joie et qu'il poursuit avec une incroyable force de volonté! Tantôt il consacre ses soirées et une partie de ses nuits à des travaux à l'aiguille que lui a procurés un tailleur; tantôt il court, au sortir de l'académie, s'enfermer dans une boutique de vitrier et racheter, au moyen de ses minces profits de *garzone,* les heures que lui ont coûtées ses études d'artiste. Plus tard, il entre comme apprenti chez un sculpteur d'albâtre à Volterre, et là du moins il n'est plus condamné à des occupations tout à fait étrangères à l'art; mais les bénéfices de cette nouvelle situation lui semblent si précieux, qu'il s'empresse d'en élargir un peu trop la mesure, et se prépare ainsi de nouveaux mécomptes.

A l'époque où Bartolini commençait son apprentissage de sculpteur, les compositions gravées de Flaxman étaient déjà répandues dans les divers pays de l'Europe; toutefois, au lieu de cette popularité qu'elles ont acquise depuis un demi-siècle, elles avaient alors l'intérêt d'objets d'art assez rares encore et en quelque sorte de curiosités. En Italie surtout, on recherchait avidement les œuvres de l'artiste anglais, et l'occasion de se les procurer était une bonne fortune que peu de gens réussissaient à rencontrer. Corneil, — tel était le nom du patron de Bartolini à Volterre, — se trouvait au nombre de ces favorisés du sort. En voyant les pièces gravées d'après Flaxman entre les mains de son maître, le jeune garçon avait aussitôt demandé la permission de les calquer. Jusque-là rien que de fort naturel et de très légitime; mais en répondant par un refus, Corneil était, de son côté, pleinement dans son droit. Bartolini eut le tort de ne pas en juger ainsi et d'essayer de dérober ce que l'on ne consentait pas à lui donner. Utilisant assez mal à propos le souvenir de son premier métier, il applique un morceau de cire sur la serrure de la porte qui ferme la chambre où sont les précieuses estampes; il fabrique ou fait fabriquer une clef d'après cette empreinte, et, lorsque tout dort dans la maison, il se glisse crayon en main auprès du trésor convoité. C'était, il faut l'avouer, pousser loin l'amour de l'art et sacrifier un peu trop formellement les scrupules de la conscience à la passion de l'étude. Raphaël, en pénétrant à l'insu de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, était du moins introduit par Bramante, que ses fonctions autorisaient à y entrer, et qui pouvait à la rigueur y amener un de ses amis. Ni l'un ni l'autre n'avait forgé de fausse clef pour ouvrir la porte, et si Michel-Ange les eût surpris

tous deux en contemplation devant ses peintures, il n'eût pu guère les accuser que d'indiscrétion. Corneil avait quelque chose de plus à reprocher à son élève, et l'on devine la confusion de celui-ci lorsqu'il vit apparaître au milieu de la nuit l'homme dont il croyait avoir trompé la vigilance. Le lendemain, Bartolini, vertement semoncé, reprenait le chemin de Florence, où il allait chercher un nouveau patron.

Moitié ouvrier, moitié artiste, il ne pouvait espérer d'autres travaux que ceux qui lui seraient procurés dans une *boutique*. Le mot, même au XVIe siècle, servait à désigner l'atelier d'un sculpteur ou d'un peintre aussi bien qu'un établissement de menu commerce, un lieu où se débitent des objets d'art industriel; mais, à la fin du XVIIIe siècle, il ne gardait plus cette double signification, et il y avait alors entre un statuaire et un *bottegajo* (marchand) de sculptures la même différence qu'entre un élève et un apprenti. Bartolini n'en était qu'au premier degré de l'apprentissage; il lui fallait donc pendant quelque temps encore se contenter des leçons d'un praticien, quitte à se réserver l'avenir et à guetter le moment de se former auprès d'un artiste. La condition qu'il avait trouvée à Volterre, il la rencontra de nouveau à Florence, et il fut successivement employé par plusieurs marchands de sculptures en albâtre. L'ouvrage venait-il à manquer, il essayait d'autres ressources et s'enrôlait parmi les musiciens de quelque orchestre, dans quelque troupe de chanteurs, jouant du violon ou faisant sa partie vocale suivant le cas, le tout non sans applaudissemens parfois, témoin ce jour où il parut sur le théâtre de Piazza-Vecchia et y chanta avec succès, dit-on, une cavatine écrite expressément pour sa voix.

Cependant cette vie incertaine et tiraillée commençait, non à décourager Bartolini, mais à lui inspirer quelque doute sur la possibilité de développer à Florence même le talent sérieux qui germait en lui. Le moyen d'abandonner les travaux obscurs auxquels la pauvreté le condamnait? Et, d'autre part, comment compter sur des progrès décisifs alors qu'il n'avait d'autre objet d'étude que des modèles inertes, d'autre besogne que l'ornementation de vases ou de pendules? Une fois seulement il avait entrepris un ouvrage d'après la nature vivante; encore ce premier essai, — c'était le portrait de son frère, — n'avait-il pu être mené à fin, faute d'un peu d'argent et de loisir. Ajoutons qu'au chagrin de se sentir confiné dans une boutique se joignait pour Bartolini le regret de ne pouvoir suivre ceux de ses camarades qu'il voyait chaque jour partir pour la France. Un voyage à Paris, un séjour dans cette ville que la renommée de David et la révolution opérée sous son influence présentaient aux imaginations italiennes comme la métropole de l'art, quelle bonne fortune pour

un jeune artiste, quel plus sûr moyen de se perfectionner et d'arriver promptement au succès! Tandis qu'Alfieri, mettant son animosité et ses rancunes personnelles sous le couvert du patriotisme, maudissait avec apparat la domination française et « les nouveaux barbares, » Bartolini acceptait l'événement de grand cœur, et n'aspirait qu'à en tirer profit. Aussi, loin de faire mystère de ses désirs, en parlait-il à tous venans, aux Français surtout qui s'arrêtaient pour quelque emplette ou pour quelque commande dans la boutique où il faisait son apprentissage. Un jour, l'un des généraux de notre armée entre chez le patron de Lorenzo et choisit divers objets qu'il veut, dit-il, rapporter en France, et qu'on devra lui envoyer sur-le-champ, parce qu'il se met en route le lendemain. S'il consentait à prendre le jeune apprenti pour domestique, ce voyage tant désiré pourrait s'accomplir. La négociation s'entame et réussit. Bartolini, que recommandent sa bonne mine et sa physionomie intelligente, devient sur l'heure, non pas un des serviteurs du général, mais une sorte de secrétaire à l'essai dont on verra plus tard à régulariser la position.

Après quelques semaines passées à Livourne ou sur les routes, et quelques croquis tracés chemin faisant, le jeune artiste est autorisé à prendre l'uniforme en qualité de dessinateur attaché à l'état-major : titre à peu près équivalent à celui que portait Gros pendant la campagne d'Italie. Jusque-là tout allait au mieux. Déjà on avait gagné Gênes; encore un peu, et l'on franchissait la frontière de France; malheureusement des événemens imprévus vinrent séparer brusquement Bartolini de son protecteur, et le pauvre dessinateur, désormais sans emploi, dut oublier ce rêve de quelques jours pour rentrer en lutte avec de tristes réalités. Poussin condamné à ne pas dépasser Lyon lorsqu'il s'acheminait une première fois vers Rome n'avait été ni plus cruellement déçu, ni même réduit à une telle misère. Si méconnu que fût encore le grand peintre, son talent avait suffi du moins pour lui assurer dans ce dur exil du travail et du pain. Ici, au contraire, nul moyen de subvenir aux nécessités actuelles, nulle apparence de travail pour le lendemain. N'importe, Bartolini n'en était pas à se mesurer pour la première fois avec l'adversité, et, bien déterminé à ne pas être vaincu par elle, il continue à tout hasard son voyage et finit par atteindre le but après des difficultés de toute espèce et des fatigues auxquelles, en dépit de sa jeunesse, il est souvent bien près de succomber. Cependant que trouve-t-il d'abord, sinon de nouvelles souffrances dans cette ville qui lui apparaissait comme un port de salut? Que de fois, pendant les premiers temps de son séjour à Paris, n'est-il pas obligé de recourir aux expédiens qui l'avaient aidé à vivre à Florence, et que de fois aussi la faim et la maladie ne le visitent-elles pas dans sa pauvre mansarde! Rien ne l'abat néan-

moins, aucun malheur ne peut avoir raison de son courage. Plus tard, Bartolini n'épargnait pas les épigrammes à qui se complaisait un peu trop dans les plaintes, et certaine école littéraire de notre pays, l'école larmoyante, pourrait-on dire, de *René* et d'*Obermann*, excitait sa verve railleuse, ou étonnait pour le moins sa raison. Nous n'avons pas ici à prendre parti pour ou contre les œuvres de cette école; mais il faut avouer que jamais homme n'eut mieux que celui-là le droit de montrer peu de sympathie pour le découragement et les souffrances oisives, peu de respect pour leurs apologistes.

Bartolini, à l'époque où il vint se fixer à Paris, n'avait fait preuve encore que d'une rare force de volonté, d'un ardent amour de l'étude. Une vocation spéciale l'entraînait vers les arts, mais, en dehors de ces dispositions naturelles, rien n'annonçait chez lui un talent déjà exercé. Les courts momens passés à l'académie de Florence, ou, çà et là, dans l'atelier de quelque statuaire, quand ses occupations d'apprenti *alabastraio* lui en laissaient le loisir, n'avaient pu donner à Bartolini ni des principes fort sérieux de science ni une grande habitude pratique. En entrant dans l'école de David, il commençait donc en réalité son éducation d'artiste, et se trouvait pour la première fois sous l'autorité d'un maître. Celui qu'il avait choisi était bien en mesure de démêler ses inclinations secrètes, et de le diriger en conséquence. David, nous avons eu occasion de le faire remarquer ailleurs (1), avait, entre autres mérites, une aptitude singulière à discerner les dispositions propres à chaque élève et le courage d'oublier en face d'elles son goût personnel et sa manière. Il reconnut bientôt dans les essais du jeune sculpteur un sentiment simple et fin à la fois, quelque chose de cette largeur naïve qui caractérise l'ancien art florentin et exprime la vérité sans mélange de réalité vulgaire. Approuvé par David, Bartolini laissa à d'autres le soin de contrefaire dans leurs études les statues antiques, et continua de traduire la nature comme il l'entendait, sans interposer à tout moment entre elle et lui les types officiels de la beauté. Qui sait la part d'influence qu'eurent sur les progrès et la forme définitive de ce talent les premiers encouragemens donnés par le maître? Un peu moins de clairvoyance ou d'abnégation chez celui-ci, et peut-être l'avenir tout entier de l'élève était-il compromis; une organisation d'élite se trouvait faussée ou tout au moins gênée pour longtemps par des habitudes mal à propos imposées. Qu'on ne se méprenne pas pourtant sur l'étendue du service rendu à Bartolini par David. Nous ne prétendons pas attribuer aux leçons du peintre français une autorité telle que l'on puisse réclamer comme un des nôtres l'habile

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1855.

artiste qu'elles ont guidé : notre école est assez riche de ses propres gloires pour se passer d'emprunts et n'escamoter à son profit la renommée de personne. Que Bartolini ait senti son talent grandir et se développer en France, qu'il ait été utilement secouru par les conseils de David, rien de plus vrai; mais il n'en demeure pas moins italien par le style et le caractère de ses œuvres. C'est là son mérite principal, sa physionomie essentielle, et ce qui lui assure une place à part entre les élèves de David aussi bien que parmi les artistes contemporains de son pays.

Cette physionomie ouvertement nationale au milieu de gens affublés, comme MM. Benvenuti, Camuccini et tant d'autres, des dépouilles de l'art français, ces traits de la race qu'on retrouve chez Bartolini, et qui accusent la descendance des maîtres, parurent d'abord n'exprimer qu'une sorte de bizarrerie et des inclinations assez peu dignes d'estime. Dans l'atelier de David, la foi dégénérait volontiers en intolérance. Le culte absolu de l'antique, l'asservissement à certaines lois mieux faites peut-être pour régenter des érudits que pour inspirer des artistes, tels étaient les fondemens de la doctrine et comme les conditions nécessaires du salut. Tandis que le maître encourageait l'indépendance avec mesure, mais non sans un véritable zèle, les disciples, plus royalistes que le roi pour ainsi dire, entendaient ne rien sacrifier du dogme académique, et condamner comme hérétique quiconque ne se montrait pas exclusivement dévot à Lysippe et à Praxitèle. Bartolini était donc assez mal venu à parler de Donatello, de Ghiberti ou de Michel-Ange devant ces fanatiques de l'art grec, et à interpréter sous leurs yeux la nature avec plus de souci de la vérité que de respect pour les formules classiques. L'accent de sincérité que portaient ses ouvrages semblait une marque de dérèglement, comme, à la même époque, les premiers essais d'un grand peintre paraissaient extravagans par cela seul qu'ils attestaient une volonté libre. M. Ingres était au nombre des condisciples de Bartolini, et il partagea avec lui l'honneur d'une réprobation dont ils se consolaient tous deux en se rendant mutuellement justice.

Sur les bancs de l'école de David, un peu plus tard au couvent des Feuillans, où s'ouvrait, à côté de leur atelier ignoré, l'atelier déjà célèbre de Gros, en Italie enfin, où ils se retrouvèrent en pleine possession de leur talent, mais non classés encore parmi les maîtres, Bartolini et M. Ingres ne cessèrent de se prêter appui et de conspirer en quelque sorte leur renommée future. Ces encouragemens réciproques, cette sympathie qui devançait l'admiration publique, nous apparaissent aujourd'hui avec l'autorité d'un pressentiment largement justifié. Au commencement du siècle, on ne voyait dans

la liaison entre les deux artistes qu'une association d'intérêts personnels, dans l'isolement où ils vivaient que le châtiment de leur vanité. Un crayon satirique les représentait agenouillés l'un devant l'autre et se dédommageant de l'indifférence de la foule par un échange d'adorations et d'encens. En mentionnant de pareils enfantillages, nous ne voulons pas, — est-il besoin de le dire? — attribuer une importance sérieuse à des espiégleries d'atelier. Si nous notons ces menues injustices, c'est parce qu'elles tournent parfois au profit du talent. Une blessure profonde peut paralyser l'amour-propre, une égratignure l'agace, et de cette irritation même résultent chez quelques hommes une résistance plus opiniâtre et un surcroît de volonté. Telle fut du moins l'influence qu'exercèrent sur Bartolini les erreurs de jugement et les dédains dont il se vit d'abord victime. Qu'étaient d'ailleurs ces nouvelles souffrances auprès de celles qu'il lui avait fallu, qu'il lui fallait encore supporter? Lui qui s'était accoutumé de longue main à ne pas fléchir sous des épreuves bien autrement pénibles pouvait-il se laisser abattre maintenant qu'il se sentait sûr de lui-même et à la veille peut-être du succès? Encore quelque temps en effet d'obscurité et de patience, et s'il ne doit que plus tard maîtriser tout à fait l'opinion, il prendra rang déjà parmi les artistes dont elle s'occupe.

Le premier ouvrage de Bartolini au sortir de l'atelier de David fut un morceau de concours pour le prix de Rome. Par suite des changemens survenus dans l'état politique de l'Europe, le jeune statuaire florentin pouvait, en dépit de son origine, avoir sa part dans les priviléges accordés aux artistes français, et comme Léopold Robert, qui, né en Suisse, allait bientôt disputer le prix de gravure aux artistes qu'il avait rencontrés à Paris, Bartolini se présenta pour être admis au concours annuel de sculpture. Malheureusement l'argent lui manquait pour les modiques dépenses qu'exigeaient les épreuves préalables. Il lui fallut acheter à crédit la terre à modeler dont il avait besoin, et, sans l'assistance d'un potier qui consentit à lui faire cette avance en lui fournissant par surcroît un morceau de pain à la fin de chaque journée, il eût été contraint de se retirer de la lutte. Bartolini se plaisait à raconter cet épisode de sa vie, et il ne parlait pas sans quelque orgueil du courage avec lequel il travaillait alors tout le jour, mourant de faim, inquiet du succès et certain seulement du maigre repas que lui procurerait la soirée. Cependant le moment approchait où tant d'efforts allaient recevoir leur récompense. Bartolini, il est vrai, ne remporta pas le premier prix, son œuvre n'obtint qu'une seconde médaille; mais soit passion, soit justice, on se récria contre la décision des juges. Les élèves de David, passant assez vite du dédain à l'enthousiasme, prirent bruyam-

ment parti pour leur condisciple et résolurent de venger s
La mode était alors parmi les artistes aux ovations, aux
décernées en public, et les talens nouveaux, que de no
presse seule signalerait à l'attention de la foule, recevaient
de consécration et de brevet de la main même des sculpte
peintres. On se rappelle les palmes attachées à certains ta
Salon, au *Marcus Sextus* et au *Déluge* entre autres, par ces mains que dirigeaient tantôt une admiration sincère, tantôt des rivalités d'école ou des jalousies d'atelier. Le triomphe de Bartolini eut moins de retentissement et d'éclat : il suffit toutefois pour émouvoir l'opinion en sa faveur. A coup sûr, un concurrent malheureux, que ses camarades promèneraient aujourd'hui sur les quais en le saluant de leurs *vivats,* n'intéresserait guère même les passans, et une telle solennité paraîtrait, non sans raison, une forme de protestation assez ridicule. La chose réussit mieux à Bartolini qu'elle ne réussirait sans doute à ses imitateurs. On voulut dédommager le jeune statuaire de son insuccès en lui confiant quelques travaux dont il s'acquitta avec honneur. Sa réputation s'étendit assez vite pour qu'au moment où fut érigée la colonne de la place Vendôme, on ne le jugeât pas indigne de participer à la décoration de ce glorieux monument; il fut chargé d'exécuter le bas-relief qui représente la *bataille d'Austerlitz* (1). Bien peu après, la princesse Élisa Bonaparte nommait Bartolini professeur de sculpture à l'académie de Carrare, et l'artiste, déjà aguerri par l'expérience contre les excès de la pratique et les faux systèmes, revenait en Italie, où il allait avoir à combattre tant de préjugés et d'abus.

Pour se rendre compte des obstacles suscités à Bartolini dans sa double carrière d'artiste et de professeur, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation de l'art italien au commencement de ce siècle, et de constater les progrès qu'avait déjà faits à cette époque la doctrine ou plutôt la manie de l'imitation antique : doctrine personnifiée surtout dans un homme dont on ne saurait nier à certains égards le mérite, mais qui exerça une bien regrettable influence sur l'école de son pays. Très inférieur à David, à qui l'on a l'habitude de le comparer, Canova fut le représentant autorisé d'une des phases de la décadence beaucoup plutôt qu'un véritable réformateur. Les meilleurs spécimens de ce talent ont, comme les autres productions de l'époque, une expression amoindrie, une grâce molle

(1) La *Bataille d'Austerlitz* est placée à une telle hauteur, qu'il est au moins difficile d'en entrevoir même l'ordonnance. Pour apprécier le style de ce bas-relief, l'un des moins académiques et des plus énergiquement composés du monument, il faut consulter l'ouvrage de Baltard, — *la Colonne de la Grande Armée,* — publié en 1810 par ordre de l'empereur.

et maniérée, une élégance chétive. Ce style énervé qui affadit les peintures d'Appiani, les estampes de Volpato et de Morghen, on le retrouve, sous des formes moins débiles, il est vrai, et plus correctes, dans les statues de Canova. Ici encore l'adresse matérielle tient lieu de sentiment profond. Le beau tourne à l'agréable, la vérité se rapetisse sous les caresses pour ainsi dire de ce ciseau, comme la matière même qu'il effleure semble changer de nature et perd son apparence robuste; le marbre devient albâtre en passant par les mains de Canova. Un artiste de cette trempe pouvait, en raison de ses qualités moyennes, satisfaire aux exigences du temps; mais il ne suffisait certes pas pour régénérer l'art et restaurer utilement le culte de l'antique. En popularisant les copies enjolivées des sculptures grecques ou romaines, il ne faisait que propager une mode assez récente encore, et donner une direction nouvelle à l'esprit d'imitation.

La nouveauté des modèles proposés aux artistes, tel fut en effet le principe des succès de Canova et le secret de son excessive importance. Depuis l'époque de la renaissance, les monumens antiques avaient à peu près perdu toute faveur auprès des peintres et des sculpteurs italiens. A partir de la seconde moitié du XVIIe siècle seulement, quelques archéologues s'étaient mis en devoir d'étudier soigneusement les ruines de l'ancienne Rome; mais leurs travaux, entrepris au point de vue de la science, n'intéressaient que d'assez loin l'art contemporain et les artistes. Dans le siècle suivant, les découvertes partielles de Pompeï et d'Herculanum, et surtout le musée fondé au Vatican par le pape Clément XIV, vinrent généraliser ce goût pour les recherches et activer le zèle des admirateurs de l'antiquité. Toutefois le mouvement n'était encore que scientifique. Nombre de savans étrangers s'établissaient à Rome et se groupaient autour de Winckelmann; mais, Raphaël Mengs excepté, aucun artiste de quelque renom n'avait essayé, avant les vingt dernières années du XVIIIe siècle, de mettre en pratique les théories et les préceptes reconstitués d'après l'antique. Canova arriva donc à propos. Il trouvait le terrain préparé et avait affaire à des gens en humeur d'applaudir aux premiers simulacres de style grec que leur fournirait l'art moderne. Une fois proclamé le « continuateur de l'antique, » il garda jusqu'au bout les priviléges attachés à ce titre et l'autorité d'un chef d'école : autorité fâcheuse en ce sens qu'elle n'aboutit qu'à remplacer par une méthode tout aussi arbitraire l'ancienne méthode académique et à modifier seulement les formes de la convention. La révolution accomplie par Canova ne pouvait être et ne fut en effet favorable qu'au développement de quelques qualités artificielles, et les artistes crurent avoir assez fait pour la gloire de l'école, lorsqu'ils se furent épuisés à reproduire certains types en

dehors desquels il n'y avait plus à leurs yeux ni grandeur, ni beauté.

A l'époque où Bartolini revint se fixer en Italie, cette imitation à outrance avait acquis force de loi parmi les sculpteurs. Tous semblaient ne rivaliser que d'abnégation, ou, comme on disait, de *canovianisme,* mot qui changerait de sens aujourd'hui, mais dont on se servait alors pour exprimer un heureux rajeunissement de l'art antique et la doctrine classique par excellence. Quant à la nature, à force de la réformer et de l'interpréter suivant les règles, chacun avait à peu près fini par voir dans ses exemples un danger plutôt qu'un secours, et quel que fût le genre de travail, on la consultait avec beaucoup moins de confiance que l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Médicis. Bartolini, au contraire, se renseignait de préférence auprès du modèle vivant. Tout en étudiant les statues antiques, — et quel sculpteur pourrait se passer de cette étude? — il prétendait ne s'inspirer en face d'elles que de la vérité qu'elles expriment. Pour tout le reste, il faisait ses réserves et ne consentait ni à humilier son sentiment personnel devant ces traductions du sentiment d'autrui, ni à déshonorer son talent par des plagiats. Une pareille fierté n'était guère de mise au milieu de gens qui s'arrangeaient à merveille de la servitude : aussi les tentatives indépendantes de Bartolini furent-elles hautement condamnées par quelques artistes. D'autres, mieux avisés, firent mine de prendre en pitié ces innovations, et ils réussirent pendant quelque temps à les déconsidérer par le silence.

Cependant un moment vint où il fallut bien compter avec le maître et combattre ouvertement son influence. Depuis son arrivée à Carrare, Bartolini avait terminé plusieurs morceaux en désaccord si formel avec les productions ordinaires de l'époque, qu'il en était résulté dans le public une sorte d'émotion et de curiosité. En outre, les doctrines qu'il professait à l'académie commençaient à séduire les élèves. Il y avait dans ce double fait une menace sérieuse à l'autorité des hommes qui avaient jusque-là régenté l'école, et l'irritation de ceux ci croissant en raison des résistances qu'on leur opposait, peu s'en fallut que, comme au temps de Josépin et d'Annibal Carrache, on ne prît le parti de vider la querelle sur un autre terrain que le terrain de l'art. Bartolini, peu enclin, il est vrai, à ménager l'amour-propre de ses adversaires, se vit provoqué à son tour dans le sein même de l'académie, et sans l'intervention du professeur de peinture, M. Desmarets, il eût été obligé de défendre du même coup son talent et sa vie. Quelques années après (1813), cette vie se trouvait de nouveau compromise, mais il ne s'agissait plus alors ni de duel académique, ni de combat à armes égales. La haine politique armait cette fois d'autres ennemis du maître, et ils essayaient de se débarrasser de lui par l'assassinat. Tandis qu'une

partie de la populace de Carrare envahissait la nuit son atelier et y brisait groupes et statues (1), d'autres bandits parcouraient la maison de fond en comble pour égorger le partisan avoué de Napoléon. Bartolini heureusement put s'échapper par une fenêtre; il gagna la campagne, et après quelques semaines passées en secret aux environs de Carrare, il s'achemina vers Florence, qu'il ne devait plus quitter désormais que pour des voyages de courte durée.

Bartolini rentrait dans Florence avec un talent déjà éprouvé, de fortes convictions et une importance personnelle assez grande pour mériter dès le début la considération de tous. Par malheur le goût qui régissait alors le public et les artistes florentins n'était pas de nature à concilier au nouveau-venu plus de suffrages qu'il n'en avait obtenu à Carrare. L'indifférence fut telle à son égard, qu'il se vit obligé pour vivre de revenir à son ancien métier et de se mettre comme autrefois aux gages des marchands d'albâtre. Peut-être eût-il été condamné à sculpter longtemps encore des vases et des chambranles de cheminée, s'il n'eût eu pour juges que ses concitoyens. Singulier contraste : tandis que les Florentins laissaient ce noble talent se consumer dans des travaux indignes de lui, quelques étrangers, pressentant seuls sa force, lui fournissaient les occasions de se venger d'un aussi injuste oubli. Ce fut ainsi que Bartolini fit pour le ministre d'Angleterre en Toscane, et pour plusieurs autres Anglais, un assez grand nombre de statues et de bustes, — le portrait de *lord Byron* entre autres, — et pour M. Pourtalès le *Vendangeur foulant des raisins*, figure pleine de naturel, de jeunesse et de grâce (2). La Russie recevait de lui des bustes et une figure de femme assise. A Londres, il envoyait une *Bacchante*, un groupe de deux *Danseuses* et la *Vénus couchée*, répétition en marbre du tableau fameux peint par Titien. La célébrité que ces divers ouvrages avaient acquise au maître dans d'autres pays revenant par un long détour dans son pays même, les amateurs italiens commencèrent à se déclarer pour

(1) Un groupe représentant l'empereur, l'impératrice et le roi de Rome fut, entre autres morceaux importans, mis en pièces par ces mains furieuses. Le modèle en plâtre d'une statue colossale de Napoléon eut le même sort, et la statue en marbre conforme à ce modèle ne fut sauvée que parce que le sculpteur, faute de place, l'avait fait transporter dans l'ancienne église del Carmine. Une fois établi à Florence, Bartolini reprit dans son atelier ce marbre, qui avait dû orner une des places de Livourne, et qui maintenant n'avait plus de destination. Après la mort du sculpteur, le *Napoléon* fut acquis par le gouvernement français et donné à la ville de Bastia.

(2) Cette jolie figure, l'une des plus heureusement imaginées par le maître, orne encore aujourd'hui la galerie Pourtalès. *Le Vendangeur*, une *Nymphe* appartenant à M. le prince de Beauvau, le bas-relief de la colonne de la place Vendôme et quelques bustes sont, à ce que nous croyons, les seuls ouvrages de Bartolini qui se trouvent à Paris.

celui qu'ils dédaignaient naguère. Quant aux artistes, ils se liguèrent si obstinément contre lui, ils persévérèrent si bien dans leur dépit et dans leur prétention à défendre ce qu'ils appelaient la bonne cause, que Bartolini ne put être nommé qu'en 1839 professeur titulaire de sculpture à l'académie de Florence. Quatorze ans auparavant, il avait osé solliciter cette place : qui lui préféra-t-on tout d'une voix? Stefano Ricci, l'auteur du fâcheux monument élevé dans Santa-Croce à la mémoire de Dante, monument dont le moindre tort est d'avoisiner des chefs-d'œuvre de Bernardo Rossellini, de Desiderio da Settignano et de Bartolini lui-même!

Que recelait donc de si pernicieux la doctrine nouvelle? jusqu'à quel point l'homme qui s'en était fait l'apôtre pouvait-il être accusé d'hérésie, et qu'y avait-il dans son attitude dont on pût se prévaloir pour le proscrire ainsi au nom de l'art? Bartolini n'était certainement pas un de ces audacieux génies qui bouleversent à la façon de Michel-Ange le champ de l'invention et y implantent d'autorité un art nouveau. Essayer de le transformer en titan serait exagération pure, et le mieux est de le laisser pour ce qu'il fut, un révolté à la mesure de l'olympe où trônaient Canova et les siens. Pour être assez modeste en apparence, ce rôle n'en exigeait pas moins une résolution peu commune. L'insoumission de Bartolini à des principes qui, sous couleur de vérités absolues, ne représentaient que des vérités de circonstance suffit en effet pour lui donner le relief d'un novateur sans frein, d'un irréconciliable ennemi de la règle, bien qu'il n'y eût chez lui ni excentricités de commande, ni bizarreries systématiques. Sa manière exprimait seulement la volonté de remonter aux sources où avaient puisé les maîtres des XVe et XVIe siècles; au lieu de se borner à l'imitation textuelle de la statuaire antique, elle accusait une étude choisie de la nature et l'intelligence du vrai sans excès de réalité. Or ce fut précisément cette sage mesure entre la reproduction servile du fait et une interprétation trop libre que l'on taxa de radicalisme aveugle. On confondit ou l'on feignit de confondre ces tentatives pour renouveler l'art italien avec d'autres tentatives qui n'avaient autrefois abouti qu'à le matérialiser. A en croire les Josépins de l'époque, Bartolini était un second Amerighi, un de ces artistes à courte vue qui ne demandent pas à la figure humaine de penser, qui ne lui demandent que d'être : le tout parce qu'il ne révisait pas la nature suivant la méthode prescrite, et qu'il refusait de s'armer à chaque instant d'un compas pour proportionner les formes de ses modèles à certaines formes réputées classiques!

Certes, s'il y avait quelque part tendance matérialiste, elle existait bien plutôt chez les représentans de ce *classicisme* sans entrailles, chez ces peintres ou sculpteurs qui, tout en s'intitulant idéalistes,

ne voyaient du beau que les surfaces, et ne savaient que sacrifier le sentiment à un semblant de correction extérieure, l'inspiration à la syntaxe. Bartolini ne voulait pas renfermer l'art dans de si étroites limites. Il entendait bien rendre sa pensée dans un style noble et sévèrement châtié; seulement ce qui pour d'autres était le but n'était à ses yeux qu'un moyen dont il se réservait de modifier l'emploi suivant les sujets à traiter et la destination particulière du travail. Sous l'influence de Canova et de David, mais de David mal compris et mal à propos copié, tout artiste italien aurait cru faire acte de félonie en s'affranchissant, même dans les cas les plus légitimes, de la discipline académique. Qu'un tableau ou un marbre dût figurer dans une église ou dans un palais, qu'il s'agît de traduire un verset de la Bible, une page de l'histoire ou une allégorie païenne, les types et le style demeuraient invariables. Partout même mode de composition, même goût jusque dans les ajustemens, et la *Judith* de M. Benvenuti à Arezzo aussi bien que ses peintures profanes, le tombeau de Pignotti au Campo Santo de Pise aussi bien que les autres sculptures chrétiennes ou mythologiques de M. Ricci, montrent assez cette manie d'archaïsme qui s'appliquait uniformément à tous les sujets.

Bartolini au contraire variait avec une sagacité remarquable non-seulement les données premières, mais le style même de ses compositions. Un vif amour de la nature, une volonté persistante d'étudier de près et de rendre la vie là où ses confrères ne visaient qu'à la réduire à une apparence figée, voilà ce qui distingue avant tout ses travaux, quels qu'ils soient; voilà le caractère dominant et la marque essentielle de ce talent. Mais la nature telle qu'il l'interprète a tantôt un sens gracieux, tantôt une signification pathétique ou une expression de grandeur. Elle ne se montre pas en quelque sorte pour se montrer, on comprend ce que l'artiste a senti en face d'elle, et les formes de ce sentiment, appropriées aux conditions de chaque scène, intéressent d'autant plus sûrement l'esprit que le regard n'est fatigué par l'étalage d'aucun procédé d'école. On ne saurait mentionner ici parmi les œuvres de Bartolini toutes celles qui témoignent de son aptitude à changer de manière en changeant de modèle. Il suffira de citer comme spécimens de cette rare souplesse d'intelligence et de pratique trois morceaux de caractère bien opposé, également vrais pourtant, chacun selon le genre de vérité qui lui convenait : *la Charité* du palais Pitti, le *Machiavel* des Offices, et le beau groupe d'*Astyanax précipité du haut des remparts de Troie,* — morceau supérieurement conçu et traité dans un goût plus ample, plus profondément antique que telle composition contemporaine où tout est littéralement conforme aux exemples de l'antiquité. Enfin

les monumens funéraires qu'a sculptés Bartolini prouvent non moins clairement que ses autres ouvrages les ressources de son imagination et l'habileté variée de son ciseau. Peut-être même est-ce dans les travaux de cet ordre qu'il donne le plus exactement sa mesure, et qu'en accusant le mieux son origine, il laisse voir le mieux aussi en quoi il diffère des anciens maîtres florentins.

La sculpture des tombeaux, nous le disions en commençant, a été dès longtemps pratiquée en Italie avec un éclat incomparable. Toutefois, là comme ailleurs, certaines alternatives se succèdent qui résultent des influences régnantes, de la situation générale où se trouve l'école à mesure que le goût se modifie et par momens s'égare dans la recherche de la beauté païenne. La sculpture funéraire, par ses conditions mêmes et sa destination, est avant tout une manifestation de l'art et de la foi modernes. Les modèles que nous a légués l'antiquité, très précieux en tant d'autres cas, deviennent inutiles quant aux idées, vicieux quant au style, là où il s'agit de consacrer une sépulture chrétienne. Lors donc que les artistes du moyen âge entreprirent d'élever des monumens de ce genre dans les églises et dans les cloîtres, ils eurent tout à créer, tout un ordre de sentimens à définir, tout un système symbolique et décoratif à formuler. Ce système une fois trouvé, plusieurs générations de sculpteurs le continuèrent sans altération fort sensible, et les tombeaux sculptés par les *treceptisti* et leurs élèves sont conçus et exécutés en vertu d'une méthode à peu près invariable. Le personnage à la mémoire duquel on a dédié le monument est ordinairement représenté, à l'état de portrait, étendu sur un lit funèbre. Des anges soulèvent les rideaux de ce lit ou se groupent autour de l'ogive qui le surmonte, comme pour recevoir l'âme immortelle et bénir le corps qu'elle a quitté. Le reste du monument complète le rapprochement entre cette vie qui vient de finir et cette autre vie qui commence. Les armoiries du mort, des inscriptions à sa louange rappellent le rang qu'il a tenu et la part qu'il a prise aux affaires humaines : la croix, l'agneau, les pieux symboles font allusion aux promesses évangéliques et à l'éternel repos qu'il a conquis.

Au xve siècle, on ne se départit pas encore de ce mode traditionnel. Le fond des intentions et l'ensemble architectural restèrent conformes aux données antérieures, mais les détails et le style des ornemens prirent un tout autre caractère. Rien de moins funèbre en apparence que les tombeaux de cette époque, rien qui exprime d'une façon moins sombre la pensée de l'infini. Tout dans ces œuvres charmantes respire la délicatesse, la grâce, l'élégance la plus raffinée. Il semble que sous le ciseau de Mino da Fiesole, de Benedetto da Majano et de tant d'autres aimables artistes, les images de deuil

soient un prétexte pour séduire le regard des vivans, et qu'un cadavre même doive garder des dehors exquis. Survint Michel-Ange; on sait de quelle animation puissante, de quel luxe de vie il revêtit la mort dans sa *chapelle des Médicis :* œuvre prodigieuse que lui seul pouvait tenter sans aboutir à un contre-sens absurde, et qu'il faut regarder comme un effort suprême du génie humain et comme le plus violent des paradoxes! Plus tard, les prétentions dramatiques, les effets outrés ou repoussans achevèrent d'avoir raison de la manière subtile inaugurée par les sculpteurs du xve siècle. Les squelettes soulevant leurs linceuls, les têtes de mort grimaçantes furent les élémens de composition adoptés pour émouvoir les spectateurs. Enfin, lorsque l'imitation de l'antique fut devenue pour l'art une loi générale, la sculpture des tombeaux se fit, comme le reste, ouvertement profane; puis on chercha à établir une sorte de compromis entre la mythologie et le dogme catholique. Même dans les mausolées des papes, il n'y eut plus ni saints ni anges à côté de l'image du mort; il y eut, comme au tombeau de Clément XIII par Canova, des génies fort dévêtus figurant la douleur chrétienne, ou, comme au tombeau de Clément XIV par le même artiste, des *Modération* et des *Mansuétude.*

Les monumens dus au ciseau de Bartolini ne sont pas toujours exempts de ces fautes contre le goût et les convenances morales du sujet. L'un d'entre eux, par exemple, nous montre assez étrangement rapprochées *la Muse des festins* et *la Miséricorde.* Sur quelques autres s'accoudent ces malencontreux génies dont le caractère païen ne s'accorde guère avec le sentiment qu'on leur prête; mais, en général, le style ne dément pas les intentions, et sans être aussi pieusement convaincu que le style des maîtres primitifs, il a parfois une force et une justesse pénétrantes. Le tombeau de la comtesse Zamoïska, dans l'église Santa-Croce à Florence, mérite à ce titre d'être classé parmi les meilleures productions de Bartolini, et quoique celui-ci n'ait fait que le modèle d'après lequel le marbre a été travaillé, quoique la tête, dit-on, soit le seul morceau tout entier de sa main, l'ensemble n'en a pas moins une physionomie complète et cette expression d'unité propre aux œuvres magistrales. Aucune dissonance ne trouble ici l'harmonie générale, aucun ornement parasite ne vient surcharger la sobre majesté de la scène. La comtesse Zamoïska est représentée au moment même où elle expire. Le geste des mains, le mouvement presque souriant des lèvres qui se ferment en murmurant une dernière prière, indiquent la résignation et la ferveur. On peut dire sans exagération qu'en face de cette figure si calme dans son attitude, si immatériellement expressive, on sent une âme qui s'exhale plutôt qu'on ne voit des muscles qui s'affaissent.

Les lignes, le modelé des chairs et des draperies, tout a l'accent de la vérité palpable; mais cette vérité, au lieu de préoccuper le regard outre mesure, ne sert qu'à mieux révéler le rayonnement intérieur de la mourante et l'extase sereine où elle s'endort.

Assez près de ce tombeau, Bartolini a sculpté un autre monument où se retrouvent les mêmes qualités et le même sentiment profond, quoique sous des formes dissemblables et sous une apparence de pompe, bien justifiée d'ailleurs par la noblesse exceptionnelle du sujet. Il s'agissait d'honorer la mémoire d'un des plus grands maîtres du xve siècle, Leon-Battista Alberti, architecte, sculpteur, peintre, poète et auteur d'écrits célèbres sur les arts, les sciences et la morale. Un tel nom imposait à Bartolini le devoir de combiner les idées et les images funèbres avec l'idée de gloire que ce nom implique : alliance délicate et rarement heureuse dans les monumens élevés aux grands hommes plusieurs siècles après leur mort! Si en effet la personnification des regrets semble de mise là où il faut traduire un sentiment contemporain, elle n'est ailleurs qu'une banalité pittoresque et une allusion sans justesse aux sentimens de la postérité. Le moyen de s'identifier avec une douleur à si longue échéance, et comment admettre la sincérité des pleurs que versent, suivant la coutume, des figures nées deux ou trois cents ans plus tard que l'homme dont elles font mine de déplorer la perte? En composant le tombeau d'Alberti, Bartolini n'a eu garde de recourir à ces simulacres vulgaires et de tomber dans ces redites. Il a voulu, à l'exemple des anciens maîtres, exprimer en même temps l'idée religieuse et l'idée de gloire humaine, et (comme il le dit lui-même dans une notice qu'il fit distribuer à l'époque de l'inauguration du monument) « consacrer par une allégorie chrétienne » la double immortalité de son héros. La figure de l'illustre artiste se dessine entre deux anges. L'un, élevant un flambeau, guide l'âme vers les régions infinies à la lueur de cette clarté céleste; l'autre, couronné de lauriers et tenant aussi une torche allumée, symbole du génie dont la gloire luit encore au-delà du tombeau, rappelle fièrement à la patrie ce qu'Alberti a fait pour elle. La donnée, on le voit, est aussi loin de la mesquinerie que de l'emphase; quant à l'exécution, elle a une valeur du même ordre, un caractère de précision et d'ampleur qui ne trahit pas plus la servilité que la licence, et qui ne relève ni d'un *naturalisme* sans idéal, ni de l'*idéalisme* sans naturel.

Cette juste proportion, qu'attestent si clairement les tombeaux de Santa-Croce, Bartolini ne l'a pas, à notre avis, aussi bien gardée dans un travail très célèbre pourtant, et que l'on regarde assez généralement en Italie comme son chef-d'œuvre, — le *Monument à la mémoire de M. Nicolas Demidof*, — travail immense, vingt fois inter-

rompu, comme si l'artiste avait par momens douté de lui-même, manié et remanié pendant bien des années et en définitive resté inachevé, mais qui n'en a pas moins inspiré, par anticipation, nombre de sonnets et d'épîtres, — que dis-je? — un poème en cinq chants (1)! Il y a dans le style de ce monument quelque chose d'excessif et de tendu, et dans l'ordonnance une grandeur d'apparat qui semble empruntée aux vastes *machines* allégoriques du XVIIe siècle plutôt qu'à des pensées funèbres. L'idée de grouper autour d'un tombeau *la Sibérie*, *la Nature se révélant aux arts*, *la Miséricorde* et cette *Muse des festins* dont nous parlions tout à l'heure, n'était-elle pas une idée peu heureuse, ou du moins sans à-propos au point de vue chrétien? Envisagés isolément, plusieurs de ces groupes ne manquent certes ni de beauté, ni de naturel. Celui qui représente *la Miséricorde* sous les traits d'une femme soignant son enfant malade, tandis que la sœur de celui-ci s'inquiète de ses gémissemens et du silence de la mère, a surtout une expression passionnée et une véritable puissance pathétique. *La Sibérie* et *la Nature* respirent, l'une la majesté un peu farouche, l'autre la grâce féconde et la sérénité; mais ces beautés d'ordres si différens perdent leur prix là où elles se produisent. Elles ne ressortent que pour se contredire dans ce pêle-mêle d'intentions graves et d'arrière-pensées d'allégresse, de formes idéales et de réalités, de nudités antiques et d'effigies modernes. En essayant de concilier des élémens nécessairement ennemis, Bartolini s'imposait une tâche impossible. L'art religieux ne saurait transiger avec les principes qu'il a mission de formuler : il n'a de sens et de portée qu'autant qu'il procède en droite ligne de l'Évangile et qu'il en traduit strictement la morale. Variez les formes de la traduction, rien de mieux, pourvu qu'elle demeure fidèle au texte; mais ce texte, ne le dénaturez pas en prétendant le compléter, et ne nous donnez pas pour un progrès un retour déguisé au polythéisme.

Bartolini, du reste, ne persévéra pas dans ce système de composition, et la plupart des nombreux travaux pour lesquels il suspendit l'exécution du *Monument Demidof* ont une signification fort nette, une apparence conforme aux exigences du sujet. Que son ciseau décore les sépultures de la princesse Charlotte Bonaparte, du ministre Fossombroni, de tant d'autres personnages illustres soit par leur nom, soit par l'éclat de leurs talens; qu'il groupe dans un beau bas-relief que possède M. Demidof *l'Amour*, *la Débauche* et *la Sagesse*, ou qu'il sculpte pour M. Ala Ponzoni de Milan cette poétique figure de la *Nymphe du Désert* que la mort l'empêcha de terminer, il rem-

(1) *Il Monumento di Niccolò Demidof*, poema di Giunio Carbone. Florence, 1837.

plit avec une habileté supérieure les conditions particulières de la tâche qu'il a acceptée. Ce qui domine, il faut le répéter, dans les œuvres de Bartolini, à quelque ordre de sujets qu'elles appartiennent, c'est un vif sentiment de la nature. La beauté conventionnelle et les types consacrés de la force ou de la grâce l'attirent beaucoup moins que les formes imprévues; mais sa soumission raisonnée à l'autorité du modèle vivant ne dégénère pas en docilité aveugle; sa volonté d'être vrai n'étouffe pas en lui, tant s'en faut, le désir d'épurer et d'ennoblir les réalités qu'il transcrit. Cette recherche simultanée du beau sans préjugés d'école et du vrai sans la trivialité est le caractère principal de la manière de Bartolini et le fonds même de ses enseignemens, — ses enseignemens, avons-nous dit : de ce côté encore le maître eut à soutenir bien des luttes, à combattre bien des préventions lorsqu'il entreprit de continuer par la parole le rôle de réformateur qu'il avait pris en vertu de son talent, et que l'on s'obstinait à confondre avec les emportemens d'un révolutionnaire. Il nous reste à le suivre dans cette nouvelle carrière et à exposer les théories qu'il professa en regard des travaux qu'il a laissés.

II.

Bartolini était fixé à Florence depuis vingt-six années quand il réussit enfin en 1839 à obtenir la place de professeur titulaire de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts. Les morceaux diversement importans exécutés par lui durant cette période avaient rendu son nom célèbre dans les pays étrangers, puis en Italie, où il était devenu plus populaire que le nom d'aucun sculpteur. A Rome même, celui de M. Tenerani n'avait pas acquis auprès de la foule autant d'autorité ni de crédit. Seuls, les artistes de profession ou tout au moins les membres de l'académie florentine persévéraient dans leur dédain; ils protestaient courageusement par le style de leurs œuvres contre les doctrines du novateur, et, il faut l'avouer, ce moyen n'était pas le plus sûr pour triompher de son influence. Bartolini, se sentant soutenu par l'opinion, jugea qu'il pouvait s'imposer à l'assemblée où dominaient ses adversaires. A la mort de M. Ricci, son ancien compétiteur, il sollicita de nouveau la chaire qui lui avait été autrefois refusée, et par un acte tardif de justice il fut appelé à l'occuper. Une lettre écrite par lui à l'un de ses amis prouve l'importance qu'il attachait au succès de sa candidature : « Le professeur de sculpture Stefano Ricci vient de mourir, dit-il; voilà sa chaire vacante, et je serais enchanté qu'elle me fût donnée. Si je l'obtiens, je renonce de bon cœur à mon voyage en France, où je dois aller faire le portrait du

roi; je renonce aussi à mes projets de départ pour Saint-Pétersbourg. Aucune consolation ne me serait plus douce que cette nomination. »

Sans doute, en s'exprimant ainsi, Bartolini pressentait avant tout les services qu'il pourrait rendre et l'action utile qu'il exercerait sur la marche des études. Il est assez présumable toutefois que la perspective d'une vengeance à tirer sur place et le plaisir d'entrer en vainqueur dans un pays ennemi ne lui semblaient pas non plus des consolations à dédaigner. Ses premiers actes en effet n'annoncèrent pas des dispositions à la clémence. Un haut personnage l'ayant consulté sur les réformes à introduire dans l'organisation de l'académie, Bartolini, dit-on, proposa comme mesure préalable l'expulsion de tous les professeurs, lui excepté. Quelques mois plus tard, il donnait pour modèle aux élèves de sa classe un bossu et pour sujet de composition *Ésope méditant ses fables*. Un bossu dans ces murs accoutumés à n'abriter que les types classiques du beau, les exemplaires choisis de l'art antique! l'imitation de la difformité prescrite comme moyen de progrès! quelle injure aux vieilles traditions, quel audacieux défi aux artistes qui s'évertuaient à les représenter! La guerre une fois déclarée dans le sein de l'académie, les hostilités se poursuivirent au dehors, et, l'émotion gagnant jusqu'aux hommes les plus désintéressés en apparence dans les questions de ce genre, peu s'en fallut qu'on ne vît se renouveler les ardentes querelles du XVIIe siècle. Le malheur était seulement qu'en se passionnant un peu trop vite, on courait grand risque de méconnaître le fond des principes et de n'aboutir, en vertu de ce malentendu général, qu'à des convictions de surface et à un enthousiasme stérile. C'est ce qui arriva en effet. Les nouveaux *naturalisti* acceptèrent, sans en étudier fort attentivement le sens, le mode de protestation choisi par Bartolini, et prirent pour une apologie formelle de la laideur ce qui n'avait été de sa part qu'une critique en action des doctrines et de la beauté conventionnelles. Les *idealisti* de leur côté s'indignèrent de cet apparent outrage à la majesté de l'art. Ils crièrent de confiance à la barbarie et surtout au barbare, sans se demander si *le Sanglier* antique, *le Possédé* de Raphaël, *les Parques* de Michel-Ange et d'autres morceaux aussi peu attrayans ne prouvaient pas que la force du style peut ressortir de la laideur même. En réalité, rien n'était changé encore aux habitudes pratiques de l'école. Aucune œuvre n'était venue démentir ou confirmer la justesse des opinions émises. On ne se battait même pas pour des théories; on guerroyait tout uniment pour savoir si un bossu avait pu légitimement ou non figurer quelques jours sur les tréteaux ordinaires des modèles.

La dispute durait depuis un an sans grand bénéfice pour l'art italien, lorsqu'un journal assez répandu, le *Diario di Roma*, essaya de

la terminer ou du moins de lui donner une portée plus sérieuse en rattachant le méfait commis dans l'académie de Florence aux principes qu'une pareille innovation tendait soit à mettre en honneur, soit à ruiner. Malheureusement le long réquisitoire publié par le *Diario* contre celui qu'il qualifiait sans marchander de « nouvel Érostrate » était au fond très peu concluant. Bon nombre de citations empruntées à Tacite, à Pline, aux poètes latins, force attaques personnelles et très peu d'argumens, voilà ce qu'on opposait comme sauvegarde de l'idéalisme aux envahissemens de la doctrine contraire. L'occasion était belle pour Bartolini de se justifier une fois pour toutes et de définir publiquement ses principes. Il fit insérer dans le *Commercio* de Florence (1) une réponse « au très anonyme écrivain, » sorte de profession de foi qui résume en même temps ses inclinations et ses idées acquises, sa manière de sentir et sa méthode d'enseignement. Après avoir lestement fait justice de l'érudition littéraire étalée par l'accusateur et de son incompétence en matière d'art, Bartolini vient au fait qui d'un bout à l'autre de l'Italie a soulevé ces mépris ou ces colères : « Sachez bien, dit-il, que l'imitation de la nature est, dans tous les cas, également difficile. Pour moi, je n'ai pas entendu présenter un bossu comme le modèle des proportions et de la beauté humaines, mais j'ai voulu accoutumer les élèves à étudier de près et à comprendre ce qu'ils voient, sans système préconçu, sans préjugés, sans faux idéalisme. J'ai voulu qu'ils apprissent à trouver dans la réalité même les élémens conformes à l'esprit de chaque sujet, qu'ils s'exerçassent à démêler le beau naturel, ce beau que peuvent révéler seulement l'expérience personnelle et l'examen des œuvres où les grands maîtres l'ont si fidèlement exprimé : noble recherche assurément, fort étrangère à l'idéalisme, qui réduirait volontiers les exemples de la nature en règles architectoniques. L'*Ésope méditant ses fables* avait pour avantage de rompre la monotonie des modèles proposés aux élèves, monotonie telle que ceux-ci sont obligés d'adopter le même type pour un Jupiter ou pour un apôtre. Il leur fournissait l'occasion de reproduire des formes caractéristiques. »

Puis, loin de désavouer les paroles qu'il avait prononcées dans sa classe, et que le *Diario* signalait à la réprobation de tous comme une hérésie esthétique, Bartolini les répète et les commente en face du dénonciateur. « Oui, monsieur, je l'ai dit : tout dans la nature a sa beauté, eu égard au sujet qu'il s'agit de traiter. Oui, je l'ai dit encore, quiconque se sera rendu capable d'imiter pleinement la nature saura tout ce qu'un artiste doit savoir. Les sculptures du Parthénon,

(1) 12 janvier 1842.

celles du temple de Thésée, le *Mercure* de Naples, les *Colosses* de Monte-Cavallo à Rome et *l'Orateur* du musée de Florence sont des spécimens achevés de ce grand art de l'imitation. Le *Teigneux* de Murillo occupé à se délivrer de l'immonde fléau que logent ses guenilles est estimé soixante mille écus, uniquement parce que le peintre a réussi à faire que le cœur se soulève lorsqu'on regarde son tableau. Telle vache peinte par Paul Potter et haute d'un demi-bras ne pourrait être acquise au prix de dix mille écus, par cela seul qu'elle ressemble parfaitement à une vache... Si au lieu de s'épuiser contre moi en insinuations ridicules, en témoignages pompeux d'érudition ou en prédictions lamentables, le très anonyme écrivain avait pris la peine d'analyser mes leçons, il se serait convaincu que je ne veux, pour me rendre célèbre, ni incendier les temples, ni jeter bas les musées. Mon plus vif désir au contraire est de leur préparer des richesses nouvelles en faisant rentrer l'école dans cette voie droite et sûre où marchèrent nos glorieux *quattrocentisti :* hommes admirables, qui nous ont laissé pour témoignage de leur génie le merveilleux *Saint George*, le *David* colossal, et tant d'autres œuvres dignes d'être rapprochées des œuvres du divin Phidias. »

Ces derniers mots expliquent et corrigent ce que la poétique de Bartolini peut avoir au premier abord de matérialiste ou de trop absolu. Ainsi, en s'autorisant du tableau de Murillo, il semble poser en principe et recommander, à l'exclusion de tout le reste, la reproduction brute de la réalité : il n'entend toutefois prouver par cet exemple que l'importance des vérités relatives et l'appropriation nécessaire des formes au sujet. L'accent de la nature a un tel prix à ses yeux, fatigués du spectacle des grâces factices, qu'il s'incline devant l'imitation sincère d'un objet même repoussant, à peu près comme Mme de Sévigné, lasse de ne respirer que des parfums, demandait à sentir un moment « la bonne odeur du fumier. » Cependant on ne saurait conclure de là qu'il dédaigne de choisir entre les différens genres de vérité, et que peu lui importe l'expression de la vie morale, si la vie extérieure est suffisamment formulée. Son admiration pour le *Saint George* de Donatello et le *David* de Michel-Ange ne peut laisser de doutes sur ce point. D'ailleurs les œuvres de son ciseau ne montrent-elles pas dans quelle mesure il admet la transcription littérale du fait? Non, le judicieux *naturalisme* de Bartolini n'a rien de commun avec ce plat *réalisme* qu'on essaie aujourd'hui d'exhausser au niveau d'un système, et qui n'est qu'une étiquette sur le vide, un expédient pour décorer à peu de frais l'indigence de la pensée. La nature, suivant le maître florentin, voilà l'unique source du beau; l'expression du vrai, voilà l'objet de l'art; mais ce vrai et ce beau n'auront de signification dans un marbre ou sur une

toile qu'autant qu'ils seront contrôlés par le sentiment personnel de l'artiste.

Rien de moins facile au reste à déterminer que les limites en pareil cas de la docilité et de l'indépendance; rien de plus délicat que cette proportion à garder entre l'effigie absolue et la libre interprétation du réel. Où s'arrête le devoir, où commence le droit? S'il ne s'agissait pour faire acte de sculpteur ou de peintre que de copier servilement un modèle, nul doute que les conditions de la tâche ne fussent fort simples et les devoirs clairement tracés. Une comparaison mathématique entre les formes de l'original et les formes de la copie suffirait pour démontrer en quoi celle-ci est bonne ou mauvaise; mais l'épreuve ne saurait être à ce point décisive pour une œuvre d'art véritable. Ici le travail a un caractère complexe. D'une part, il doit reproduire les objets sous leur apparence exacte; de l'autre, il doit exprimer ce que l'artiste a senti à propos de ces objets : il sera à la fois une restitution du fait et une image de la pensée, un témoignage positif et un symptôme. Or, ces deux principes une fois admis, faudra-t-il que l'art s'interdise tout ce qui manque de charme extérieur, et ne lui sera-t-il donné de nous émouvoir qu'à la condition de mettre toujours sous nos yeux des types de beauté parfaite? Faudra-t-il en un mot proscrire Socrate et Ésope, le premier à cause de sa laideur, le second à cause de sa bosse? Les anciens maîtres n'avaient pas de pareils scrupules. Ils recherchaient au contraire dans la nature les singularités caractéristiques, non par amour du laid, mais par souci constant de la physionomie, et, pour n'en citer qu'un parmi les plus grands, on sait avec quel soin Léonard enregistrait sur ses cahiers de croquis chaque expression bizarre, chaque irrégularité distinctive. De ces élémens difformes en eux-mêmes il tirait ensuite ce « beau naturel » dont parle Bartolini, et qui n'est que la vérité profondément ressentie, vérité de fait, complétée par une intention morale que ne sauraient ni anéantir ni dégrader les conditions physiques les plus ingrates en apparence. Un être, si disgracieux qu'il soit, peut, à un moment donné, avoir sa noblesse et fournir à l'art un type digne de lui. Tout dépend de la sagacité avec laquelle on saura saisir ce moment et transfigurer par la passion ces dehors misérables.

Telle était sans doute la pensée de Bartolini quand il donnait à ses élèves pour thème de composition *Ésope méditant ses fables;* il leur proposait par là une alliance entre l'autorité matérielle de la nature et les exigences morales du sujet. On s'opiniâtra pourtant à ne voir dans ce fait et dans les explications qu'il amena qu'un témoignage d'aberration et de forfanterie. Que Bartolini ait un peu exagéré ses théories dans la chaleur de la discussion, qu'il ait eu recours ensuite

à des formes de protestation un peu puériles ou plus pompeuses que de raison, il faut le reconnaître sans doute. Certain cachet dont il se servit jusqu'au dernier jour, et sur lequel il avait fait graver la figure d'un bossu étouffant un serpent, allusion assez prématurée d'ailleurs au triomphe du maître sur les haines qui l'avaient assailli; certain monument élevé dans son jardin et décoré, en manière d'inscription votive, des mots dont le *Diario* s'était si fort scandalisé; d'autres provocations du même genre durent servir à alimenter la guerre plutôt qu'à décider la réforme. Il faut reconnaître aussi que ces exagérations ou ces vengeances avaient pour le moins une excuse dans l'état actuel de l'école et dans la situation personnelle de Bartolini. Il avait affaire à des gens empoisonnés de si longue main, qu'il lui était bien permis de forcer quelque peu la dose des antidotes, et, d'un autre côté, les attaques dont il était l'objet avaient un tel caractère de violence et d'injustice, qu'il devait se raidir malgré lui dans la résistance, sous peine de paraître atteint, sinon vaincu. On ne saurait croire quelles critiques amères, quels longs ressentimens valurent au sculpteur florentin ses efforts pour régénérer l'enseignement. Tantôt, dans une séance solennelle de l'académie de Milan, académie dont Bartolini était membre, le secrétaire de la compagnie lit un discours où il relègue parmi « les présomptueux, » parmi « les hommes qui confondent la vanité avec la gloire, » le seul artiste vraiment éminent que possédât alors l'Italie. Tantôt, au sujet de changemens proposés dans le mode de concours académique, on imprime, — et cela à Florence même, — une diatribe contre le maître, à qui l'on fait mine d'opposer comme des rivaux sérieux les autres académiciens et jusqu'aux élèves formés à leur triste école. Tantôt enfin c'est un journal de Rome, et après celui-ci un journal de Modène, qui l'accusent de professer le mépris pour l'antique, et l'engagent à méditer je ne sais quelles théories sur l'invention, la composition et l'exécution, — le tout entremêlé d'un projet de *giardinetto ideale* où Bartolini aurait pu se contenter de laisser errer en paix ceux qui s'offraient à lui servir de guides. On conçoit néanmoins l'impatience que dut lui causer cette affectation à tourner en dénigrement systématique de l'antiquité ce qui n'était chez lui que discernement entre les chefs-d'œuvre et les morceaux secondaires. Cette fois encore il voulut en appeler au public des sentimens qu'on lui prêtait. « Personne, dit-il dans une réponse publiée par le *Commercio* le 24 août 1842, personne ne peut être intéressé plus que moi à rendre clairs certains points de mon enseignement qu'on a jusqu'ici fort mal compris ou interprétés... Soyez persuadé que moi aussi je vénère les monumens de l'art antique partout où ils se trouvent, et particulièrement les débris si précieux des ouvrages du divin Phidias et de son

élève Alcamène. Ces fragmens m'ont appris à étudier et à admirer l'homme créature de Dieu plutôt que l'homme imaginé par les *idealisti.* »

C'est en effet par ce côté humain, par ce caractère saisissant de vérité, que l'étude des sculptures grecques doit être surtout profitable à un artiste. Elle lui rendra familiers non certains tours de style, certaines formules convenues, mais les secrets de l'art lui-même, c'est-à-dire de la correction dans le naturel. Toutefois autant ces grands exemples sont d'un secours puissant pour apprendre à voir et à exprimer la nature, autant ils peuvent devenir dangereux lorsqu'au lieu de les envisager comme renseignemens, on les prend pour objet même de l'imitation. Copier matériellement l'antique, c'est seulement s'approprier les dehors du sentiment d'autrui; ce n'est plus rendre le sens d'un texte original, c'est traduire une traduction, et l'on sait les innombrables redites en ce genre de la statuaire moderne. Bartolini s'efforçait de prémunir ses élèves contre des tentations si périlleuses. Tout en leur recommandant d'étudier l'antique, il leur interdisait de le parodier; il voulait de plus, assez contrairement à l'usage, qu'on distinguât entre les modèles, et qu'une statue grecque ou romaine ne fût pas réputée admirable par cela seul qu'on la savait authentique. Aussi ne craignait-il guère, quant à lui, de faire bon marché des œuvres même les plus renommées, lorsqu'elles ne lui semblaient propres à intéresser que les archéologues. Ses lettres familières prouvent à cet égard une singulière indépendance d'opinion. S'agit-il du célèbre groupe des *Grâces* que l'on voit à la *Libreria* de Sienne, il le compare délibérément à « trois navets. » Une autre fois il dit de l'Apollon du Belvédère, qu'il « s'en irait en morceaux, s'il essayait de marcher. » Il n'en fallait pas plus pour qu'on oubliât ses admirations en face d'autres sculptures antiques, et qu'on taxât de parti-pris aveugle ces marques d'un goût difficile et d'une louable bonne foi.

Bartolini d'ailleurs eût-il, à propos de l'antique, poussé la réserve jusqu'à la défiance, il n'eût fait après tout que mettre à profit certains enseignemens puisés dans l'histoire même de l'école italienne. A aucune époque en effet, l'influence de l'art grec sur l'art de Florence ou de Rome n'a été ni très heureuse ni très féconde, soit que le génie des peintres et des sculpteurs fût rebelle à l'archéologie, soit que leur sentiment, essentiellement chrétien, ne pût, sans se fausser, revêtir les formes païennes. Raphaël lui-même n'a-t-il pas plutôt perdu que gagné à se préoccuper de l'imitation antique? Si grand qu'il se montre encore dans les *Loges* et à la *Farnésine*, il n'a plus cette incomparable harmonie, cette aisance suprême qui marquent les ouvrages où il ne s'est inspiré que de lui-

même et des vieux maîtres de son pays. Le restaurateur de la sculpture italienne, Nicolas de Pise, et après lui nombre de sculpteurs ou de peintres ont étudié assidûment les monumens de l'art grec et de l'art romain, cela est certain; mais toutes les fois qu'ils se sont laissés aller à répudier absolument pour cette étude leurs instincts personnels ou les traditions de leurs devanciers, ils ont à la fois amoindri leurs modèles et jusqu'à un certain point dépravé l'art national. L'école italienne n'a eu tout son éclat et toute sa force qu'aux époques où elle ne cherchait pas en dehors d'elle-même ses types et ses moyens d'expression.

Un des mérites de Bartolini est d'avoir travaillé à régénérer cette école en vertu de ses conditions originelles, de ses lois spéciales, de ses tendances éprouvées. Winckelmann et les autres théoriciens du dernier siècle, Canova et ses élèves semblaient s'être proposé beaucoup moins une restauration de la sculpture italienne qu'un replâtrage des doctrines antiques. Où était le progrès, le profit pour l'avenir? Lors même que l'art grec, implanté de vive force dans un terrain qui n'était pas le sien, se fût développé à souhait, qu'eût-il pu produire, sinon des rejetons éternellement semblables à lui-même et par conséquent en désaccord avec les premiers produits du sol? Bartolini voulait à bon droit déraciner cet art parasite. Tout en l'admirant là où il avait été en rapport avec les croyances et les mœurs d'un peuple, tout en l'étudiant comme un modèle de vérité et de goût, il le condamnait sans hésiter à titre de remède actuel et de point de foi moderne. Une occasion se présenta entre autres où il eut à formuler nettement les réserves sous lesquelles il entendait accepter les exemples antiques. Le consul de Grèce à Livourne lui avait écrit pour lui recommander un jeune sculpteur, son compatriote; Bartolini promet de bien accueillir celui-ci, mais il a soin d'ajouter en manière de pétition de principe ou de leçon anticipée : « Les Grecs furent d'excellens statuaires, parce que la religion leur ordonnait de montrer dans l'effigie de leurs dieux le type complet de la beauté humaine. Ils durent donc apprendre avant tout à copier la nature, et ceux qui surent le mieux l'imiter s'immortalisèrent; mais les plus grands d'entre eux, Phidias et Alcamène, ne firent pas longtemps école. Beaucoup de leurs successeurs subordonnèrent à un système pour ainsi dire géométrique l'imitation des formes du corps; ils s'imposèrent des règles qu'ont perpétuées malheureusement leurs nombreuses œuvres parvenues jusqu'à nous, et dont s'emparèrent les érudits. Sous l'étalage d'un fâcheux savoir, la naïveté disparut, c'est-à-dire ce qui avait été le fond même et l'origine des beaux-arts en Italie... » Et plus loin : « Nous nous sommes laissé tromper, et nous devons certes en gémir. Quant à vous autres Grecs, en ve-

nant étudier parmi nous, vous ne ferez que vous tromper à votre tour; vous rapporterez dans votre pays les détestables fruits de l'esthétique germanico-italienne, et vous ne pourrez avoir l'espoir de redevenir ce que vous avez été. Contentez-vous donc d'imiter la nature vivante : vous atteindrez ainsi le sublime dans l'art, et nous serons obligés de vous admirer en regrettant les méprises où nous ont jetés nos prétendues conquêtes. Je recevrai de bon cœur votre jeune artiste; mais dès que je l'aurai persuadé en lui répétant tout ceci, je vous prierai de lui faire reprendre bien vite le chemin de son illustre patrie. Ce n'est pas que je songe à m'épargner une peine, je veux seulement m'acquitter d'un devoir de conscience. »

On le voit, Bartolini ne reconnaissait d'autre moyen de salut pour l'art moderne que l'étude sincère de la nature, d'autre progrès à réaliser qu'un retour vers cette simplicité primitive dont l'école italienne avait depuis si longtemps perdu la tradition. Qu'on ne croie pas toutefois qu'il entendît prescrire, à l'exemple de certains artistes allemands, une naïveté archaïque, une assimilation extérieure de la manière des vieux maîtres. Rien n'était plus loin de sa pensée. Il aspirait à un renouvellement de l'art italien, non par l'imitation des anciennes formes, mais par le respect des anciens principes. Il voulait, en un mot, qu'on reprît cette question du *naturalisme* au point où l'avaient laissée les glorieux fondateurs de l'école, — question si loin d'être résolue, selon lui, qu'il écrivait peu d'années avant de mourir : « Le statuaire parfait dans les siècles chrétiens est encore à naître; le sublime *David* est le seul ouvrage qui ait pu le faire pressentir (1). » De là ses courageux efforts pour déblayer le terrain et préparer la voie à cet homme privilégié; de là aussi ses élans de joie lorsqu'il entrevoyait parmi ses élèves ou ailleurs, — et malheureusement ces occasions étaient rares, — quelque témoignage de bon vouloir, quelque symptôme rassurant pour l'avenir.

Un jour même Bartolini put croire qu'il avait trouvé un lieutenant digne de lui, un artiste capable de recueillir son héritage et d'achever la régénération de l'école. Ce fut lorsque le statuaire siennois

(1) Il n'est pas inutile de noter cette admiration toute particulière de Bartolini pour le *David*, parce qu'elle est un témoignage de plus de ses tendances et de ses prédilections dans l'art. Le *David*, on le sait, est une œuvre de la jeunesse de Michel-Ange, et, malgré d'assez graves incorrections, la plus naturelle peut-être que ce grand maître ait produite. Les jambes surtout ont une beauté simple et une perfection de vérité qu'on ne retrouve plus dans les morceaux qui suivirent; mais ceux-ci, suivant l'opinion générale, signalent avec plus d'éclat le prodigieux génie de Michel-Ange. Dans l'opinion de Bartolini au contraire, ils attestent, — on n'oserait dire une décadence, — mais une regrettable concession à l'esprit de système. « L'art au xve siècle, dit-il, prit un essor sublime parce qu'alors il empruntait tout à la nature. Lorsque le grand Raphaël et le grand Michel-Ange tentèrent de s'élever au-dessus du simple vrai, la *Madone de Foligno* resta

Dupré eut exposé à Florence son *Abel mourant*, figure véritablement belle, exécutée avec une habileté discrète fort différente à tous égards de la manière académique. « Je viens de voir, écrivait Bartolini, la statue qu'a faite Dupré..... Bravo, la victoire est à nous, et les *maniéristes* sont perdus à jamais. » Non, la partie ne devait pas être si tôt ni si définitivement gagnée. Douze ans se sont écoulés depuis cette époque sans que l'auteur de l'*Abel* ait tenu encore tout ce qu'il promettait au début. Peut-être les espérances de Bartolini ne seront-elles justifiées qu'à demi, et celui qu'il semblait regarder comme son successeur et son émule n'est-il appelé qu'à figurer au premier rang parmi ses disciples. Du moins le maître se survit en partie à lui-même dans ces élèves qu'il a directement ou indirectement formés. La méthode inaugurée par lui se propage en dépit de quelques résistances obstinées, la tradition se continue, et le moment n'est pas éloigné peut-être où elle achèvera d'avoir raison des doctrines surannées et de l'esprit de routine.

Les écrivains, de leur côté, travaillent à activer ce mouvement, à décider le progrès que jusqu'ici on a pu seulement pressentir. M. Bonaini en résumant dans quelques pages judicieuses les *Opinions de Bartolini sur l'art* et l'histoire de ce noble talent, — M. Rossi dans son *Examen de quelques sculptures florentines modernes*, — MM. Milanesi, Guasti et Pini en rétablissant fort à propos, dans leurs *Réflexions sur le purisme*, les notions du vrai et du style, — quelques autres érudits encore n'auront pas, il faut l'espérer, défendu inutilement la gloire du maître et la cause de l'art en Italie. Puisse l'événement démentir ainsi les tristes prédictions et les appréhensions de Bartolini lui-même, lorsque, peu de temps avant de mourir, il écrivait dans une heure de découragement : « Le jour viendra où l'on essaiera en vain de reprendre mes idées..... Il suffit..., ajoutait-il en parlant de ce qu'il laissait après lui; le corps est bien malade, Dieu veuille au moins sauver l'âme ! »

Sauf ces accès d'inquiétude sur l'avenir et les luttes que par momens encore il fallait soutenir à l'Académie des Beaux-Arts, les der-

supérieure à *la Transfiguration*, et la statue de *David* au *Moïse*. Aussi jusqu'à la fin de sa vie Bartolini ne cessa-t-il de solliciter pour ce chef-d'œuvre par excellence une place qui le sauvât d'une destruction imminente : « J'ai recours à toi, écrivait-il en 1843 à l'un de ses amis, pour que tu essaies de réchauffer le zèle de notre bon président, que j'ai déjà ardemment supplié de mettre à l'abri de l'air et de la pluie la plus belle statue de Michel-Ange. Je voudrais qu'elle fût placée précisément au milieu de la loge d'Orgagna et qu'on l'adossât au mur. Figure-toi l'effet qu'elle produirait là... » Et dans une autre lettre : « Mille choses affectueuses au bon président. Dis-lui qu'il immortaliserait son nom et qu'il s'attirerait la reconnaissance des catholiques florentins ou plutôt la reconnaissance de tous les catholiques des deux mondes, en préservant des injures du temps l'incomparable statue de *David*. »

nières années de Bartolini furent assez calmes et son talent plus généralement apprécié que dans le cours des années précédentes. L'accueil qu'il reçut en 1847 à Rome, où il était allé faire le portrait du pape, le vengea des attaques que de cette ville même on avait autrefois dirigées contre lui. Les artistes s'empressèrent autour de celui qu'ils n'hésitaient plus à proclamer leur chef, et lorsqu'il fut de retour à Florence, le gouvernement pontifical lui envoya, avec le brevet de l'ordre de Saint-Grégoire, une lettre dans laquelle le maître est mis au nombre des hommes qui honorent le plus l'Italie. En France, on n'avait pas marchandé si longtemps à Bartolini la justice, et les hautes distinctions qui de notre pays surtout vont chercher et récompenser les talens étrangers lui étaient venues précisément à l'époque où ses tentatives de réforme rencontraient en Italie le plus d'opposition ou de dédain (1).

La fin de Bartolini fut douce : il mourut le 20 janvier 1850, au milieu de sa famille, de ses élèves et de ses amis. L'un de ceux-ci a recueilli dans une sorte de procès-verbal respectueux et ému les détails de la scène funèbre. Nous extrayons de son récit quelques lignes qui, par leur simplicité même, rendent cette scène au naturel et attestent les sentimens de vénération dont Bartolini fut entouré à ses derniers momens : « Lorsque j'entrai dans la chambre du mourant, dit M. Milanesi, le prêtre prononçait les redoutables paroles : *Proficiscere, anima christiana, ex hoc sæculo.* Déjà la mort commençait à triompher de la vie dans ce corps jusque-là si robuste.... Nous reçûmes le dernier soupir du grand artiste, — Delo Dauphinè, l'un de ses élèves les plus affectionnés (ce fut lui qui soigna le maître pendant sa maladie avec un dévouement tendre et infatigable, et qui ensuite lava le cadavre, l'habilla et le plaça sur le lit mortuaire), le sculpteur Tommaso Gasperini, Benericetti Talenti, le peintre Francesco Floridi, » plusieurs autres encore dont les noms sont pieusement enregistrés, « moi enfin, Carlo Milanesi. Eliso Schianta, premier élève de l'atelier et le plus fidèlement attaché à son maître, pleurait, appuyé contre le mur, au pied de l'escalier..... » Bartolini mourut à l'âge de soixante-treize ans. Ses restes furent transportés à l'église de l'*Annunziata* et inhumés dans la chapelle où le corps de Benvenuto Cellini avait été déposé près de trois siècles auparavant

Si l'on examine les œuvres de Bartolini en regard de celles qu'ont produites les sculpteurs modernes les plus renommés, non-seulement en Italie, mais dans les diverses écoles, la comparaison tournera tout

(1) Bartolini avait été nommé membre de la Légion d'honneur en 1840, et, l'année suivante, membre associé de l'Institut.

à l'avantage du sculpteur florentin. Canova, malgré sa grande habileté matérielle, n'a d'importance véritable que relativement au temps où il vécut. Considérée en elle-même, la manière de l'auteur de la *Madeleine*, des *Danseuses*, de la *Vénus* du palais Pitti, est plutôt agréable que belle. Elle se ressent du désir qu'a l'artiste de se conformer aux exemples antiques; mais ces exemples, Canova les amoindrit en les ajustant aux proportions un peu étroites du goût moderne. Il complique la simplicité grecque d'une grâce prétentieuse et d'une élégance équivoque; en un mot, il traite l'antiquité comme la nature : il enjolive l'une et l'autre, et en abritant à peu près sa responsabilité personnelle sous un semblant de style classique, il réussit à contrefaire adroitement une apparence, mais non pas à exprimer magistralement une vérité.

Thorwaldsen, dont la réputation égala presque la réputation de Canova, eut un talent et des aspirations d'un tout autre ordre. Quoiqu'il lui soit arrivé de rechercher l'élégance et de la rencontrer, par exemple dans sa *Nuit* ou dans son *Mercure au moment où il vient d'endormir Argus*, il ne vise ordinairement qu'à la grandeur, et ce but, il l'atteint quelquefois. Son *Lion de la Suisse*, ses bas-reliefs représentant *le Triomphe d'Alexandre* et plusieurs de ses figures allégoriques, portent l'empreinte de l'imagination et de la force; mais cette force est ailleurs employée hors de propos, ou elle dégénère en emphase. Ainsi les compositions religieuses de Thorwaldsen sont traitées dans un style pompeux qui dénature jusqu'à un certain point le sens de l'Évangile. Elles ont plus d'apparat que de vraie majesté, et l'exécution, à force de prétendre à la largeur, y est souvent insuffisante ou vide. En général le ciseau du sculpteur danois manque de précision et de finesse. Dans les dernières œuvres de Thorwaldsen, le mode même du travail matériel peut expliquer ce défaut, le maître ayant fini par laisser aux praticiens le soin de reproduire jusqu'au bout les modèles qu'il leur livrait et par se dispenser de toute retouche sur le marbre; mais les morceaux appartenant à une autre époque, les statues qu'il a travaillées de sa main ont aussi une apparence inachevée, une correction ébauchée et attendant encore la lime. Le talent de Thorwaldsen n'est certes ni sans vigueur, ni sans portée; cette vigueur toutefois ne réside guère que dans les intentions. Il semble que l'artiste, après avoir profondément senti et médité son sujet, n'ait plus pour les formes de la traduction qu'un zèle un peu désintéressé et une indulgence trop facile.

En France, après la fin de l'école *portraitiste*, école dont Houdon est le dernier représentant considérable, la plupart des statuaires s'inspirèrent de l'antique, mais de l'antique commenté par Canova. Dès lors plus de naturel ni de franchise, plus de ces qualités d'ex-

pression qui constituaient jusque-là l'originalité de l'art français. Une pratique habile, mais froide, une grâce immobile, quelque chose de tendu et de pédantesque dans le style, voilà ce qui caractérise les œuvres de la sculpture nationale vers le commencement de ce siècle, et les meilleurs morceaux produits à cette époque, le *Cyparisse* de Chaudet entre autres ou la *Pudeur* de Cartellier, attestent moins encore un sentiment personnel que des habitudes académiques. Depuis lors, il est vrai, on renonça en partie à cette méthode conventionnelle. M. David, M. Rude, M. Duret, quelques autres statuaires, firent de louables efforts pour réagir contre les entraînemens de l'école et la ramener au goût de la vérité. Enfin un artiste dont le talent, très digne d'éloges à certains égards, mérite sous d'autres rapports des reproches sévères, Pradier réhabilita avec plus de succès que personne l'étude si longtemps abandonnée de la nature. Malheureusement Pradier eut un grand tort : il outrepassa la limite, et il lui arriva trop souvent de sacrifier la vérité chaste à la vérité sensuelle, la pure expression du beau à un art de harem ou de boudoir.

Sans doute le talent de Bartolini a aussi ses défauts, et, comme les artistes que nous venons de mentionner, le maître florentin n'est pas en mesure de défier absolument la critique. Il n'y aurait que justice, par exemple, à accuser chez lui un besoin de produire tournant souvent à l'abus de la facilité, et, comme conséquence de cette précipitation dans le travail, des inégalités ou de graves négligences. Certaines figures de *Nymphes* et beaucoup de portraits en buste sont des œuvres tantôt insignifiantes, tantôt ouvertement faibles, que Bartolini semble avoir improvisées pour se libérer tant bien que mal d'engagemens qui lui pesaient ou pour remédier au plus vite au désordre d'ailleurs assez habituel de ses affaires. Toutefois, si au lieu de le juger sur ces travaux secondaires qui ne peuvent rappeler que les agitations ou les nécessités de sa vie, on prend pour objets d'examen les travaux qui résument le mieux l'histoire de son talent, nul doute que ce talent ne se montre plus foncièrement robuste, plus souple en même temps et à tous égards plus complet qu'aucun autre. Les qualités propres à chacun des artistes dont nous avons cité les noms, Bartolini les a possédées réunies, et il n'est pas de morceau de sculpture, parmi les plus remarquables de notre siècle, qui ne puisse trouver dans quelqu'un de ses ouvrages un type supérieur ou tout au moins un équivalent. L'*Enfant jouant avec une tortue*, par M. Rude, le *Pêcheur napolitain* de M. Duret et les meilleures figures de Pradier n'ont pas plus de grâce juvénile ni de délicatesse que le *Vendangeur foulant des raisins*. La *Madeleine* de Canova, fût-elle par l'expression aussi pathétique que *la Miséricorde* de Bartolini, manquerait à coup sûr de l'ampleur de style qui complète la signi-

fication de ce beau groupe. Encore moins rencontrera-t-on dans les autres statues de femmes qu'a laissées Canova les intentions grandioses et la majesté de formes qui distinguent *la Charité* du palais Pitti. Thorwaldsen a-t-il rien créé de plus vigoureux, de plus mâle que le soldat dans la mort d'*Astyanax?* Et les lignes générales du groupe, l'attitude d'Andromaque que le désespoir a vaincue, la terreur éperdue de l'enfant n'accusent-elles pas une puissance d'imagination et de sentiment égale pour le moins à la force du statuaire danois? Où trouver, parmi les sculptures contemporaines, un portrait d'une physionomie plus individuelle, d'une expression mieux déterminée que celui de la comtesse Zamoïska? L'artiste qui a produit de tels ouvrages et bien d'autres encore, non moins dissemblables quant au style, mais reliés entre eux par la vérité qui domine partout, l'auteur des tombeaux de Leon-Battista-Alberti, de Fossombroni, et de vingt autres monumens funéraires hautement remarquables, doit être salué du titre de maître.

Par la variété et le mérite supérieur de ses travaux, Bartolini a droit à la première place parmi les sculpteurs du XIXe siècle. Par la nature de son talent, il est digne de ses aïeux, digne du pays où il est né : pays privilégié même aujourd'hui, et, malgré ses périodes de stérilité, fécond encore à ses heures, comme ces terres abandonnées où croissent de loin en loin, au-dessus des ronces, des arbres d'autant plus sains qu'ils ont germé par la seule puissance du sol. L'Italie n'a pas perdu toute sa force de production naturelle. En dépit de ses malheurs et de bien des fautes, elle n'est pas, dans le domaine des arts, si complétement déchue de sa vieille gloire, qu'elle ne puisse encore défier les autres nations par quelque acte imprévu d'excellence, par quelque témoignage éclatant de vigueur. Le médiocre, le mauvais même abondent là où il n'y avait place autrefois que pour le beau : mais l'instinct, pour se manifester plus rarement, n'en vit pas moins au cœur de la race. L'étincelle jaillit par momens et vient révéler la permanence du foyer. Au milieu des erreurs et des faiblesses actuelles, qu'un véritable artiste surgisse en Italie, il sera certainement de premier ordre, lors même qu'on le comparerait aux artistes d'une autre origine. Le théâtre fournissait récemment une preuve de cette renaissance spontanée du talent sur une terre usée en apparence, et tout en se gardant de confondre dans une admiration égale Rossini et Bartolini, il est permis de rappeler qu'après tout cette Italie en défaillance a vu naître le plus grand génie musical et le plus habile sculpteur de notre temps.

HENRI DELABORDE.

DES INTÉRÊTS

DU NORD SCANDINAVE

DANS LA GUERRE D'ORIENT.

III.

RELATIONS ENTRE LA SUÈDE ET LA RUSSIE SOUS CHARLES XIII. — ÉLECTION DE BERNADOTTE.

I.

L'acte du 13 mars 1809, qui plaçait sur le trône de Suède le frère de Gustave III (1), n'avait pas été seulement un heureux coup de main opéré par les chefs de l'armée pour retenir le royaume sur le penchant de l'abîme où l'entêtement de Gustave IV menaçait de l'entraîner; il fut aussi le signal d'une révolution déjà faite dans les esprits, et qui allait s'établir dans les mœurs. La Suède ne voulait plus de l'absolutisme, et elle entendait mettre en pratique les idées libérales que le commencement du siècle avait vues de toutes parts se développer et grandir. Une constitution fut préparée, discutée et rédigée en quatorze jours par la diète suédoise. Le duc de Sudermanie, frère de Gustave III, l'accepta le 5 juin et fut élu roi. Il s'était distingué pendant sa jeunesse à la tête de la marine suédoise contre les Russes. Régent après la mort de Gustave, il avait laissé le pouvoir à un favori. C'était alors un vieillard précoce, faible d'esprit, tout livré aux appâts d'un mysticisme bizarre, épris des sciences occultes,

(1) Voyez, sur la révolution du 13 mars, la livraison du 1er juillet dernier.

sans défense contre les séductions du magnétisme et prosélyte ardent de la franc-maçonnerie. Il n'avait certainement pas recherché le trône, mais il crut volontiers que son étoile l'y conduisait.

On raconte ainsi la part que prit le duc de Sudermanie à la révolution de 1809. L'un des conjurés, le colonel Skiöldebrand, alla le trouver : « Dans quelques jours, dit-il au prince, la Suède sera peut-être devenue une province de la Russie; quel rôle compte remplir en de telles circonstances votre altesse royale? » Le duc, qui devinait sans doute, commençait à se troubler et à pâlir. « Nous ne demandons de votre altesse, reprit Skiöldebrand, rien autre chose que de rester neutre jusqu'à ce que tout soit accompli; mais alors le petit-fils de Vasa se montrera-t-il? Votre altesse royale peut seule nous sauver et nous aider à sauver la Suède. » En écoutant ces dernières paroles, le duc avait repris ses sens et changé de physionomie : d'un ton presque irrité, il demanda qui donc osait venir lui faire de pareilles propositions; mais Skiöldebrand ne se laissa pas émouvoir. « Votre altesse, dit-il d'une voix ferme, a déjà promis... — Comment cela? que voulez-vous dire? — Votre altesse n'a qu'à se rappeler les paroles prononcées autrefois par elle-même pendant son sommeil magnétique : « Quand le navire de l'état est menacé de périr dans l'orage, le vieux pilote s'élance au gouvernail et le conduit au port. » — D'où tenez-vous ces paroles? interrompit le duc interdit. — Je les ai longtemps gardées comme une espérance. — En effet, cela semble écrit. Promettez-moi de vous taire et de ne pas révéler ce secret... »

Charles XIII vieillissait dans un affaiblissement à la fois intellectuel et physique; à chaque émotion, ses yeux laissaient échapper des larmes abondantes; il pleura quand on lui offrit la couronne, il pleura quand il dut choisir son héritier, et la nation lui sut gré d'abord de ce qu'elle attribuait à la vivacité de son patriotisme. Il rencontra un ministre doué d'une pareille facilité d'émotion. Le comte d'Engeström, par suite d'une faiblesse d'organisation qui contrastait avec sa taille gigantesque digne des anciens Scandinaves, avait toujours des larmes prêtes à couler avec celles de son souverain. Il devint et resta son plus intime confident. Ministre des affaires étrangères, on le vit déployer un grand dévouement aux intérêts de son pays pendant la difficile période de 1812 et 1813.

Le nouveau gouvernement avait deux choses à faire en toute hâte. Il fallait, s'il était possible, conclure une paix générale, tout au moins des traités particuliers avec la Russie et la France; il fallait ensuite affermir le trône en désignant un héritier de la couronne, puisque Charles XIII n'avait pas de fils.

Les Russes étaient à quelques lieues de la capitale; déjà quelques familles avaient quitté Stockholm et s'étaient réfugiées dans le centre

du pays. Il n'y avait, à ce qu'il semble, qu'à faire savoir à Saint-Pétersbourg qu'après la révolution du 13 mars, destinée à vaincre l'obstination du souverain qui refusait d'obéir aux sommations d'Alexandre, on était prêt à signer la paix. Un autre sentiment prévalut. Les Russes étaient plus que jamais détestés à Stockholm après l'invasion perfide de la Finlande; on était bien convaincu que c'était là l'ennemi naturel et irréconciliable, et que la conquête de 1808 et de 1809 était bien moins un accident né des complications européennes qu'un résultat longtemps préparé par l'ambition moscovite. On oublia Tilsitt et Erfurt; on invoqua la France, on voulut se jeter dans ses bras. Le nouveau gouvernement pensait d'ailleurs que la France ne dédaignerait pas l'alliance d'un peuple brave et généreux, qui pouvait, dans le cas toujours à prévoir d'une rupture avec la Russie, devenir si importante et si utile. C'était l'alliance indiquée par l'ancien système politique et la plus conforme aux traditions du passé.

« Il est permis d'espérer, disait le cabinet suédois dans ses instructions au baron de Schwerin partant pour Saint-Pétersbourg, que la France ne cédera pas désormais un des plus beaux droits que les siècles lui ont transmis à l'égard de la Suède, celui de fixer son sort et son indépendance. » Dès le 29 mars, le duc de Sudermanie (Charles XIII) écrivait à Napoléon : «.... Je souhaite de trouver dans votre majesté impériale un appui et un médiateur, persuadé que les intérêts de la Suède, de tout temps appréciés par elle, ne sauraient jamais devenir indifférens au souverain magnanime à qui la Providence a confié les destinées de tant de nations. Celle que je gouverne est digne d'un sort prospère, digne de ne pas succomber à la suite d'événemens aussi contraires à ses intérêts qu'à ses vœux. Elle possède encore tous ces élémens de courage et d'énergie qui, depuis des siècles, ont rendu son sort si intéressant à la France. » Le duc demandait ensuite, afin d'éviter une paix particulière avec la Russie, que Napoléon voulût se faire le médiateur des négociations et permettre qu'elles fussent ouvertes sous ses yeux, aux lieux mêmes de ses résidences.

Napoléon ne témoigna aux différens envoyés de la Suède aucune mauvaise volonté; il leur sut gré de la révolution qui avait renversé son adversaire opiniâtre et insensé; il les en félicita. Toutefois il ouvrait en ce moment même une campagne contre l'Autriche; le concours d'Alexandre lui était indispensable contre cette puissance et contre l'Angleterre : ce n'était pas alors qu'il pouvait s'en priver, et il se voyait obligé de ménager en tout le tsar. D'ailleurs il avait promis de laisser toutes les affaires du Nord à la disposition du cabinet de Saint-Pétersbourg, et il entendait tenir sa parole; Tilsitt

et Erfurt, issus des fautes de Gustave IV, commençaient à peser sur lui comme ils pesaient sur les Suédois. « Votre révolution vient trop tard, répondit Napoléon aux envoyés suédois, j'ai échangé la Suède contre l'Espagne. Tournez-vous vers l'empereur Alexandre, il est grand et généreux. » Et il refusa de traiter avec eux avant que leur paix n'eût été conclue avec la Russie. Une fois cette condition remplie, il devait leur restituer la Poméranie et l'île de Rugen.

Après avoir recherché avec tant d'empressement l'alliance de la France, les Suédois se tournèrent vers elle avec la même confiance dans leurs négociations particulières pour l'élection d'un successeur au trône. Espérant ménager à l'avance une réunion de la Norvége à la Suède pour se dédommager de la perte de la Finlande, Charles XIII, sur l'avis de la diète, avait adopté pour fils et prince royal héréditaire Charles-Auguste, prince d'Augustenbourg, gouverneur et comme vice-roi de la Norvége; mais l'adoption n'avait été faite qu'après qu'on eut consulté Napoléon. Il avait été question d'élire, dans l'intention de lui plaire, soit le prince Eugène, soit Berthier. On avait tenté ensuite d'obtenir pour le prince royal la main d'une princesse de la famille impériale, par exemple celle de la princesse Charlotte, fille de Lucien Bonaparte. Napoléon avait fermé l'oreille à toutes les propositions et à toutes les insinuations pour ne pas rompre ses engagemens de 1807. S'il avait tort, au moins était-ce à ses risques et périls, et en restant fidèle à sa parole.

On voit quelles étaient les dispositions de la Suède envers la France. Veut-on savoir ce qu'elle avait à attendre de la Russie? Bien que la révolution de 1809 eût été faite pour répondre aux vœux des cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, l'armée russe n'en continuait pas moins les hostilités. C'est qu'Alexandre, en dépit de son prétendu désintéressement et loin de dédaigner la conquête de la Finlande, entendait tirer d'Erfurt et de Tilsitt tout le profit possible et exploiter jusqu'aux derniers avantages de cette bonne aubaine. Il ne s'agissait plus pour lui seulement de la Finlande à conserver; il exigeait encore les Aland et même une partie du territoire primitivement suédois, c'est-à-dire le pays entre les rivières de Kalix et de Kemi, celle-ci à l'est et la première à l'ouest de Tornéo. Le cabinet de Stockholm reçut avis de ces conditions avec désespoir; il représenta que la Finlande, occupée par les ennemis comme un moyen de forcer la Suède à se joindre au système continental, devait être rendue au moment où celle-ci cessait toute résistance, que les Aland n'avaient jamais été finlandaises et que ces îles étaient l'avant-poste de leur capitale, comme le territoire entre le Kalix et le Kemi était le seul boulevard au nord contre une surprise. Le Kemi, distant du Kalix d'environ quinze lieues de France, avait toujours

été frontière entre la Finlande et la Suède. De là on pouvait tirer une ligne divisant le golfe de Botnie en deux parties à peu près égales; mais en tirant une ligne pareille du Kalix, c'était presque la totalité du golfe qui tomberait au pouvoir de la Russie, avec les îles nombreuses qu'il contient (1). Qui assurait que les chancelleries russes ne se prévaudraient pas un jour de cette ligne naturelle de partage : à la Suède toutes les terres à l'ouest, tout l'orient à la Russie, y compris l'île de Gottland, qui naguère, en 1808, avait si vigoureusement repoussé l'invasion?

Les représentations de la Suède n'étaient pas écoutées cependant, et la prolongation des hostilités ruinait le pays; on devait craindre l'occupation même de la capitale, tout au moins l'intervention du tsar dans les affaires intérieures : il fallut nécessairement traiter. On essaya d'obtenir que la Russie se chargeât d'une partie de la dette publique afférente à la part de la Finlande dans le budget, on demanda qu'elle s'engageât à ne point fortifier les Aland : efforts inutiles. Les plénipotentiaires suédois, Stedingk et Skiöldebrand, réunis avec le ministre russe Romanzof dans la petite ville de Frederikshamn pour les négociations, recevaient mille politesses; ils se voyaient servis par un nombreux domestique portant la livrée du tsar, qui semblait leur faire les honneurs de ses nouveaux domaines. Romanzof surtout, dont l'éducation et la politesse étaient toutes françaises, les traitait avec la plus grande courtoisie, mais ne leur faisait aucune concession. « Songez bien, leur dit-il un jour, qu'en signant la paix et en rétablissant une légation à Stockholm, nous reconnaissons votre révolution et votre nouveau gouvernement, sans nous mêler en rien de vos affaires intérieures. Ne comptez pas sur la France. Elle vous a livrés à nous. En pareilles circonstances, les événemens décideront, et ce qui vous est offert aujourd'hui pourrait bien vous manquer demain. »

On comprend la douleur des négociateurs suédois. Skiöldebrand ne put contenir son ressentiment. Il osa dire en face au ministre russe : « Comment l'histoire jugera-t-elle votre maître, qui, non content de nous avoir attaqués injustement, abuse de nos embarras actuels pour nous dépouiller de tout ce qu'il peut nous ravir? » Alexandre consentit cependant à une légère concession. Le 15 septembre 1809, Romanzof vint trouver les plénipotentiaires suédois; il avait reçu du tsar une lettre autographe avec une petite carte de Suède et de Finlande : « Tenez, messieurs, dit-il, l'empereur mon maître, pour la fin de notre négociation, a réservé au roi de Suède,

(1) *Mémoire* adressé par Essen et Lagerbielke au duc de Cadore, octobre 1809. Manuscrit conservé aux affaires étrangères, à Paris.

son bon ami, un bouquet. Il vous laisse le pays entre le Kalix et le Tornéo. » En effet, Alexandre avait lui-même, au crayon rouge, marqué sur la carte le fleuve Tornéo comme devant former définitivement la frontière, et il terminait son message par ces lignes : « Le Tornéo et le Mounio seront donc désormais la limite commune. Je ne consentirai jamais à céder la ville de Tornéo. Si la paix n'est pas signée immédiatement après que vous aurez reçu cette lettre, je vous ordonne de rompre toute négociation, et le sort des armes décidera quelles seront mes conditions ultérieures. » Il fallait bien se soumettre. Deux jours après fut signé l'acte célèbre qui, en reculant la limite actuelle de la Russie jusqu'à l'extrémité nord-ouest de la Baltique, a consacré le plus bel accroissement de puissance qui lui soit échu depuis le commencement du siècle, fondé sa marine et ruiné son ennemi. On lit dans les dépêches de Stedingk au sujet de cette mutilation de la Suède : « La vengeance divine effacera un jour, j'en ai la ferme espérance, cette page de nos annales. Le ciel m'est témoin que j'eusse mieux aimé signer ma mort que de signer cette paix. Cette paix est un malheur pour la Suède, mais un malheur inévitable. » Skiöldebrand, l'autre négociateur, fit graver sur le cachet qui lui avait servi de sceau cette simple parole : *exoriare*, qu'il était facile d'interpréter pour peu qu'on se souvînt du vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Les Suédois avaient cru en traitant acheter leur indépendance intérieure; tel devait être le premier fruit de la paix conclue avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, celui dont se prévalent les modernes défenseurs de cette politique et de ce traité. « La Suède, disent-ils, tant qu'elle fut en possession de la Poméranie et de la Finlande, était un corps mal constitué, exposé de tous côtés, partout vulnérable, entraîné dans tous les conflits du continent, toujours sur le qui-vive, menace perpétuelle pour ses voisins, qui, par conséquent, étaient intéressés à l'affaiblir, en proie à leurs menées et à leurs intrigues, sans cesse agitée, fiévreuse, démoralisée (1).... » Voyons

(1) Article publié dans le second numéro du journal russe *le Nord*, de Bruxelles, et daté de Hambourg. Cet article contient une sorte de réponse aux idées que nous avons publiées sur les intérêts du Nord dans la question d'Orient. La thèse générale mise en avant par l'auteur en opposition avec la nôtre, c'est que la Russie est l'amie et la protectrice naturelle de la Suède. La Suède d'aujourd'hui avec la Norvége annexée serait plus puissante que la Suède maîtresse de la Finlande et de la Poméranie. — Il nous paraît inutile de soumettre à une discussion en règle ces étranges assertions du publiciste russe. Tout notre travail a justement pour objet d'apporter successivement, suivant l'ordre des temps, des preuves contraires à de telles affirmations, et l'époque de l'histoire de Suède que nous retraçons en ce moment même nous les offre, on peut le voir, surabondamment.

donc si la perte de la Finlande mit en effet la Suède, comme on l'affirme, à l'abri des intrigues et des menées de ses redoutables voisins.

Stedingk avait repris, aussitôt après la paix de Frederikshamn, son ancien poste de ministre de Suède auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg. Il est curieux de lire dans ses dépêches le récit de sa première audience. Alexandre le reçut dans ce même cabinet où Stedingk, dix-huit mois auparavant, avait vu se former l'orage et avait essayé, mais en vain, de le conjurer. Le vieux diplomate ne pouvait sans émotion reprendre en ce lieu sa carrière interrompue par un si cruel malheur, et son deuil était visible. L'empereur en fut embarrassé, et d'un ton qui essayait d'attirer la confiance : « Comment se porte le roi ? dit-il. — Sa majesté, répondit Stedingk, est loin d'être en bonne santé; les derniers et tristes événemens qui ont accablé notre malheureuse patrie l'ont trop affligée. — Oui, reprit Alexandre, qui voulait éviter de parler du passé, les terribles circonstances qui nous ont assaillis ont amené des changemens qui doivent vous être pénibles; mais soyez convaincu que la Russie ne veut plus désormais que mériter l'amitié de la Suède, et que nous ferons tout pour l'obtenir. » L'empereur se mit alors à répéter tout ce qu'il avait fait pour entraîner Gustave IV dans le système continental. Il raconta qu'à Erfurt Napoléon l'avait engagé à s'emparer des plus belles provinces de la Suède, et qu'il s'y était refusé, de quoi Stedingk le loua fort « dans l'intérêt de son honneur. » Alexandre finit en disant : « Veuillez, mon cher ambassadeur, assurer le roi votre maître que je l'estime, et que nos intérêts seront dorénavant les mêmes. Son bonheur et celui de la Suède me tiennent au cœur, et je souhaite que rien ne vienne troubler le repos dont j'espère qu'il va jouir. Je veux agir à l'égard de votre nation de manière à faire oublier tout le passé... » Le tsar se tut, comme s'il craignait d'aller trop loin. Il reprit bientôt, et parla avec enthousiasme de Napoléon; mais Stedingk, dont Marie-Antoinette avait été la protectrice, et qui se rappelait les beaux jours de Versailles, était dévoué aux Bourbons. Alexandre le savait : « Vous êtes prévenu contre lui, dit-il, je ne l'ignore pas. Moi, je le connais depuis longtemps. Sans parler de ses qualités comme grand politique et de ce noble projet de fonder une paix européenne, qu'il exécutera, quelle noblesse et quelle droiture ! quelle fidélité à sa parole envers moi ! Son cœur m'est ouvert; il ne me cache rien. Il a toute ma confiance, tout mon dévouement, et notre amitié ne finira qu'avec la vie. » La conversation revint ensuite sur les affaires de Suède, et, à ce propos, sur le prince Vasa, fils de Gustave IV. « Comment est-il possible, dit Alexandre, que toute la nation ait été unanime pour exclure du trône un jeune

prince qui n'était pour rien dans les fautes de son père? Tout cela m'inquiète, je l'avoue, et je ne sais qu'en penser. » Ces dernières paroles avaient été dites par l'empereur comme en confidence, et point du tout officiellement; il l'avait fait lui-même remarquer à Stedingk, en déclarant qu'il ne prétendait s'immiscer en rien dans les affaires intérieures de la Suède. La suite du récit nous montrera, ou bien qu'Alexandre ne resta pas fidèle à cet engagement, ou bien que la Suède détestait assez la Russie pour lui attribuer sans cesse tous ses maux.

Il faut avouer que les apparences étaient peu à l'honneur de la Russie. Après la révolution du 13 mars, Alexandre n'avait pas reconnu le nouveau gouvernement suédois. Il avait témoigné ensuite son peu de goût pour la constitution votée par la diète. Chose curieuse, on lui avait attribué en Suède l'intention d'y substituer, par son influence toute-puissante, l'ancienne constitution de 1720, cet instrument d'anarchie auquel Catherine et Frédéric II s'intéressaient si fort lorsqu'ils voulaient préparer à la Suède le sort de la Pologne. Fondé ou non, le soupçon fait voir quelle était l'opinion en Suède à l'endroit des menées russes. De plus, Alexandre n'accepta jamais franchement le prince royal élu en 1809. Il est vrai que les motifs et les espérances qui avaient dirigé cette élection ne devaient point lui plaire. Les Suédois avaient compté que l'avénement du prince d'Augustenbourg, élu prince royal, réunirait la Norvége à la Suède. Or le cabinet de Saint-Pétersbourg était alors l'allié du Danemark; c'était son devoir de ne pas consentir à cette réunion. Les Suédois en outre croyaient trouver dans les talens et dans les sentimens du prince un ferme appui, une défense contre la Russie. Dans les pourparlers qui avaient précédé son élection, le comte de Platen avait représenté au prince qu'une fois la Suède écrasée par cette puissance, viendrait le tour de la Norvége, et que les intérêts des deux pays étaient communs aussi bien que leurs affections. « Permettrez-vous notre ruine, lui disait-il, pour devenir ensuite vous-mêmes la proie des barbares? — Non, avait répondu le prince avec chaleur, et malgré ses précédens scrupules, mille fois non! Plutôt succomber et m'exiler en Amérique! » Et il avait promis qu'en attendant il supplierait le roi de Danemark de l'autoriser à occuper, de concert avec l'armée suédoise, une partie du territoire menacé pour s'opposer aux progrès de l'invasion russe. Alexandre n'ignorait pas ces menaces. Enfin le nouveau prince royal promettait à la Norvége une constitution libérale; il acceptait en Suède celle que la diète et Charles XIII venaient de proclamer. La Russie pouvait-elle accepter sans déplaisir le voisinage d'un gouvernement constitutionnel?

Les difficultés qui entouraient le nouveau gouvernement pouvaient

du moins servir à calmer pour un temps les appréhensions du tsar. Charles XIII n'avait pas consenti sans scrupules à l'exclusion du fils de son neveu. Le prince d'Augustenbourg était l'élu des hommes de 1809, mais leurs ennemis allaient être les siens. L'ancienne aristocratie suédoise, les Ruuth, les d'Ugglas, les La Gardie, les Fersen, se voyaient menacés par la révolution dans leur crédit, dans leurs priviléges et leurs richesses. Ils étaient résolus à tout risquer pour renverser la nouvelle constitution et rétablir l'ancienne dynastie. Ils formèrent un club qui eut son organisation régulière, sa police secrète, et où s'élaborèrent, avec leurs différens projets, les calomnies qu'ils crurent utile d'inventer et de répandre. Avant l'élection du prince royal, ils avaient essayé, s'appuyant sur le crédit de la reine et soutenus auprès d'elle par la comtesse Piper, sœur des Fersen, de faire désigner par Charles XIII le prince Vasa, fils de Gustave, comme héritier de la couronne. Après l'élection, contraire à leurs vœux, on les vit imaginer les desseins les plus extrêmes, tantôt un soulèvement populaire en Dalécarlie, tantôt une délivrance par surprise ou par force de la famille royale prisonnière à Gripsholm. Puis, invoquant la séduction et la ruse, ils voulaient arriver à faire élire le fils de Gustave par le prince royal lui-même pour son futur successeur; ils répandaient le bruit de cette promesse, comme si elle était réelle, et affirmaient que le prince royal s'était engagé à ne pas se marier. Contre ces intrigues, le parti du gouvernement, ayant recours aux mêmes armes que ses ennemis, forma, lui aussi, un club qui eut comme l'autre ses espions et ses pamphlétaires, et ne dédaigna pas d'employer également les fausses nouvelles et la calomnie. Chacun des deux partis se pressait, car le roi malade semblait n'avoir plus que quelques jours à vivre (1). Adlersparre, celui que nous avons vu projeter et commencer la révolution, prit contre la ligue aristocratique quelques précautions utiles : il essaya, sans réussir il est vrai, de faire épouser au prince d'Augustenbourg une princesse de la famille de Napoléon; il fit sortir secrètement de Suède la famille royale, et se mit en route, au commencement de décembre 1809, pour ramener à Stockholm le prince royal, qui, bien qu'élu, était resté en Norvége, et qu'il était important d'avoir sous la main, soit pour le soustraire aux suggestions ennemies, soit pour le proclamer roi immédiatement dans le cas où Charles XIII viendrait à mourir.

Ici commence tout un drame qui ne doit pas être omis dans le tableau de cette période agitée, et dont les conséquences se font sentir

(1) On sait qu'il vécut ainsi pendant neuf années encore. Charles-Jean (Bernadotte) ne succéda à Charles XIII qu'en 1818.

dans toute la suite de l'histoire de Suède. La mort du prince royal, Charles-Auguste d'Augustenbourg, qui le termine, a certainement, quelle qu'en ait été la cause réelle, élevé d'une part un mur entre la Norvége et le Danemark et préparé de la sorte l'œuvre de Bernadotte; de l'autre, elle a augmenté l'éloignement des Suédois pour la Russie. Dès avant l'entrée de Charles-Auguste en Suède, des bruits sinistres avaient été répandus de toutes parts, annonçant sa mort prochaine et insultant aux espérances de ses partisans. Des placards et des billets anonymes, dans Stockholm et sur toute la route qu'il devait parcourir, depuis Gothenbourg jusqu'à la capitale, le représentaient comme entouré d'assassins. Adlersparre, qui était allé rejoindre le prince à Svinesund, un peu au nord de Gothenbourg, sur la frontière de Norvége, eut peut-être le tort d'ajouter une foi excessive à ces avis, qui pouvaient n'avoir d'autre but que d'empêcher le voyage. Il commit la faute d'en entretenir souvent Charles-Auguste, qui en devint soucieux et inquiet. Le prince traversa ainsi la Suède au milieu des acclamations populaires, mais accablé de craintes et de soupçons. Arrivé au château de Drottningholm, où il devait séjourner quelques jours avant de faire son entrée solennelle à Stockholm, il se vit entouré de personnes qu'il avait lieu de croire mal disposées à son égard. Comment en effet Charles XIII avait-il désigné pour faire partie de sa cour les deux frères Fersen, par exemple, que tout le monde savait dévoués à l'ancienne famille, et comment lui avait-on envoyé comme médecin le fils d'un opticien italien, le dentiste Rossi, que les Fersen avaient introduit jadis à la cour, qui avait fait fortune auprès de Gustave IV, et dont le caractère était suspect? Il était clair que ces choix avaient été dirigés par les ennemis du prince. Après l'entrée solennelle à Stockholm, la présentation au roi et à la diète, la cérémonie du serment, Charles-Auguste partit pour visiter les provinces du sud. Arrivé à Helsingborg, sur les bords du Sund, où il revit son frère le duc d'Augustenbourg, il sentit redoubler les douleurs de tête et d'entrailles auxquelles il était sujet depuis le commencement de son voyage en Suède. Tout à coup, le 28 mai, pendant une revue, il fut saisi d'un étourdissement et comme d'un vertige subit, tomba de cheval et expira quelques instans après.

Cette mort était un malheur public, car le prince n'était pas seulemet l'élu des hommes de 1809, il était devenu celui de la nation tout entière. Sans oublier que l'esprit de parti était pour beaucoup dans les éloges peut-être exagérés qu'on faisait de lui et dans les espérances brillantes qu'on édifiait sur ses vertus, on doit se rappeler que Charles-Auguste, fort aimé des Norvégiens, semblait promettre un règne aussi indépendant des puissances étrangères que les complications des dernières années le permettaient, et glorieux

même par la réunion tant souhaitée de la Norvége. A ce double titre de candidat vraiment national et de réparateur présumé des pertes douloureuses qu'on avait récemment subies, le prince ralliait toutes les sympathies du peuple suédois, moins celles de la petite fraction aristocratique qui restait attachée à la famille de Gustave IV. Les rumeurs sinistres qui avaient précédé l'événement du 28 mai se réveillèrent. Là où il semble aujourd'hui prouvé qu'il y eut simplement une cause naturelle, une attaque d'apoplexie, l'opinion publique voulut trouver l'effet du poison. Les Norvégiens affirmèrent que Charles-Auguste, bien portant avant son arrivée en Suède, avait tout à coup perdu, après avoir passé la frontière, sa santé et son ardeur, et ils attribuaient ce prétendu changement à un poison lent qu'on lui aurait fait prendre dans un repas, au commencement du voyage. Ces soupçons, partagés par les Suédois, s'aigrirent de tout le venin que recèlent les passions politiques dans un temps d'anarchie et de désastre; la capitale devint une arène qui retentit de menaces sauvages et ne tarda pas à être ensanglantée. Des placards affichés par des mains inconnues excitaient l'effervescence populaire; en voici un :

« Au peuple, vengeur de Charles-Auguste. — Peuple, l'heure de la vengeance va sonner. Les vrais et bons Suédois ont juré ensemble de mourir ou de venger la mort de Charles-Auguste. Dimanche prochain, quand sonnera la prière du soir, rassemblez-vous sur la grand'place; vous y trouverez des chefs avec un plan que votre courage, votre force et votre union sauront exécuter. Mort et vengeance! voilà votre devise. »

Un autre désignait déjà les victimes :

« Suédois! notre prince est mort par le poison, et nous devons venger sa mémoire. Quelques grands personnages se sont faits les anneaux de cette chaîne de crimes. Réveillez-vous, Suédois! Il y a encore une lueur de salut; mais ne la laissez pas s'éteindre... Il faut que le *sang* soit versé. Vous ne devez plus souffrir les infamies des grands; la vraie force, vous l'avez dans vos bras fermement unis. Levez-vous, et bientôt vous verrez tomber *l'homme aux crachats;*... n'épargnez pas non plus la *malicieuse comtesse.* »

Et quelques jours après, le 20 juin, jour néfaste dans les annales de la Suède, le *beau* Fersen, le chevaleresque défenseur de Marie-Antoinette, devenu l'objet de l'exécration populaire, *l'homme aux crachats*, saisi par la foule furieuse pendant les obsèques du prince royal, était dépouillé, insulté honteusement, poursuivi dans la maison où il cherchait un refuge, jeté nu par les fenêtres, écrasé sous les pieds des furieux, déchiré et mis en pièces; puis les restes de son cadavre étaient jetés dans la fosse aux criminels. Tout cela se passait en présence d'une compagnie de soldats qui ne prit point

les armes et qu'il appela vainement à son secours. La comtesse Piper, sa sœur, *la malicieuse comtesse,* avait eu le temps de se sauver sur une embarcation; la foule perdit son temps à la chercher. La reine ne fut pas à l'abri des insultes. Stockholm tout entière fut pendant quelques jours sous la menace du pillage et de l'incendie... Que signifie aux yeux de l'historien tout ce désordre? Les récens mémoires publiés à Stockholm affirment qu'il était commandé par les hommes de 1809 en vue de l'élection prochaine d'un nouveau prince royal, et pour éloigner en l'effrayant le parti aristocratique. Quoi! Et les meurtres aussi? Évidemment non. Il arrivait ici ce qui arrive toujours en temps de désordre et de révolution; un parti modéré était dépassé par un parti violent dont il avait cru pouvoir se servir et contenir l'essor. Il est bien clair qu'on voyait poindre ici la démagogie effrénée. Il y a encore aujourd'hui sur cette journée du 20 juin, comme sur le genre de mort du prince royal, des incertitudes et des ténèbres qu'il n'est pas possible d'écarter complétement. Ce qui est sûr, c'est qu'après la mort du prince les accusations populaires avaient été à peu près exclusivement dirigées contre les hommes qu'on croyait devoir être les agens des influences étrangères, et, après avoir lu attentivement les nombreux documens suédois qui nous restent de cette époque, il est permis d'affirmer tout au moins que l'opinion publique avait vu dans cet événement le résultat d'un complot en partie danois, en partie russe, exécuté par les Fersen et les chefs de l'aristocratie, complices des intrigues étrangères.

Russie et Danemark, on l'a dit, ne pouvaient accueillir l'élection d'un prince dont les opinions libérales très connues étaient d'accord avec les nouvelles institutions sorties de la révolution de 1809, que ces deux puissances avaient ouvertement blâmée. Le Danemark en particulier redoutait la séparation de la Norvége. Alexandre s'intéressait naturellement au fils de Gustave IV, son neveu, et la conquête de la Finlande, en rapprochant ses frontières de celles de la Suède, lui avait rendu plus suspect encore le voisinage d'un gouvernement constitutionnel. On sait comment, dans les momens d'anxiété publique, les moindres circonstances, les analogies fortuites, les probabilités, les apparences prennent tout à coup un relief inattendu, sont recueillies et interprétées. Les chefs du parti aristocratique, les Fersen, les La Gardie, etc., avaient, cela est certain, d'incessantes relations avec la Russie; Armfelt, l'*Alcibiade suédois,* comme on l'a justement nommé, qui finit par prêter serment à Alexandre et devint Russe à la fin de sa vie, Armfelt fit à l'époque même où nous sommes arrivés un voyage à Saint-Pétersbourg pour engager Alexandre à rétablir la famille de Vasa, par les armes s'il le fallait.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'était certainement pas étranger à la conspiration formée par l'aristocratie, et dans laquelle il semble en vérité que le faible Charles XIII lui-même ne refusa pas d'entrer, dans l'espoir de renverser la constitution de 1809. Il est sûr enfin que l'hôtel du ministre russe à Stockholm, l'habile général Suchtelen, arrivé le 26 décembre 1809, et qu'on vit conduire avec tant de finesse et d'habileté pendant tout le règne de Bernadotte le jeu de la Russie dans le Nord, était devenu le rendez-vous, pour mieux dire le quartier-général de tout le parti. Les espions de nuit qu'entretenaient les hommes du gouvernement donnèrent cent fois la liste des personnes qui y passaient d'interminables et secrètes soirées : c'étaient les Ruuth, les Fersen, les Armfelt; à tort ou à raison, l'opinion publique était convaincue que c'était dans ces réunions-là que la réaction aristocratique et absolutiste, appuyée sur l'argent de la Russie, élaborait les préparatifs de la contre-révolution.

Il y a plus : non-seulement le cabinet de Saint-Pétersbourg ne resta pas étranger aux menées légitimistes en Suède malgré la promesse d'Alexandre de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de ce pays, mais nous avons encore dans la correspondance d'Adlersparre des preuves que la Russie essayait de séduire les populations devenues voisines de ses nouvelles frontières. Comme le gouvernement suédois s'occupait beaucoup de coloniser la Laponie, Alexandre avait offert de lui prêter son concours à la condition que Russes et Finnois pourraient y acheter des terres; c'était un moyen d'envahissement pacifique. Un refus n'avait pas découragé les Russes; ils envoyaient dans les pauvres campagnes du nord de la Suède des agens qui, le dimanche après l'office, se mêlaient à la foule, déploraient le poids des impôts, distribuaient de la part de leur maître quelques secours en argent, promettaient de revenir bientôt, sous le prétexte d'assurer des terres gratuites à ceux qui passeraient dans les îles d'Aland. Ce n'est pas ici le seul exemple d'une pareille propagande de la part de la Russie dans les provinces les plus septentrionales de la presqu'île scandinave; elle ne dédaigne pas ces pauvres pays, qui sont la route de l'Océan. On devait plus tard la voir étendre ses intrigues jusque vers le pôle nord, jusque dans les pays glacés du Finmark, dont elle ambitionne aujourd'hui encore si ardemment les pêcheries abondantes et les ports qui ne gèlent jamais.

Déchirée par ces menées coupables au lendemain d'une révolution, la Suède, comme on l'a vu, s'était trouvée finalement réduite à redouter les derniers malheurs qu'entraîne l'anarchie; mais elle y reconnaissait sûrement la main de la Russie, et sa haine s'augmentait en raison des dangers que sa redoutable voisine accumulait sur

elle. Cette haine contribua certainement à l'élection de Bernadotte, qui amena de si singulières vicissitudes dans l'histoire des relations politiques que nous avons entrepris d'étudier.

II.

La mort du prince royal Charles-Auguste avait fait retomber la Suède dans un abîme d'incertitudes. Charles XIII était sans héritier; son extrême affaiblissement d'esprit et de corps livrait aux efforts des ambitieux le gouvernement et la succession royale : il fallait se hâter d'élire de nouveau un prince héréditaire. Les hommes de 1809, Adlersparre en tête, proposaient au vieux roi de remplacer immédiatement le prince d'Augustenbourg par le duc son frère, qu'on disait modeste comme lui. Charles XIII adopta volontiers cet avis. Toutefois il était douteux que le duc lui-même y consentît, car son souverain, le roi de Danemark, Frédéric VI, élevait de son côté des prétentions, et se présentait à Charles XIII et à la diète comme candidat à la triple couronne du Nord scandinave. Il y avait aussi des prétendans russes, le duc de Mecklenbourg-Schwerin et le duc d'Oldenbourg, parent du tsar, dont les partisans promettaient pour prix d'une élection la restitution de la Finlande; mais ce parti fut toujours peu nombreux et n'osa agir qu'en secret, tant il rencontrait peu de sympathies dans la nation, et tant l'appât paraissait trompeur et grossier.

Le grand point aux yeux des Suédois, c'était de rencontrer un candidat qui eût l'assentiment de Napoléon, et bien que l'empereur des Français eût absolument refusé, lors de la première élection, d'y intervenir par une manifestation quelconque, on eut encore cette fois recours à lui. Quatre jours après la mort du prince Charles-Auguste, Charles XIII lui écrivit : « Mon fils est mort. Je me vois obligé d'assembler vers la mi-juillet les états pour régler la succession au trône. Il me serait d'une grande importance d'avoir reçu la réponse de votre majesté avant cette époque. Il faudrait un prince déjà majeur, ayant une postérité. Si, comme j'aime à le croire, une union intime entre la Suède et le Danemark s'accorde avec les grandes vues politiques de votre majesté, ne pourrait-on pas atteindre ce but de la manière la plus conforme à la position géographique et à l'esprit national des deux peuples, si le duc d'Augustenbourg, beau-frère du roi de Danemark et ayant déjà deux fils, dont l'aîné a douze ans, était élu?... » M. Désaugiers, notre chargé d'affaires à Stockholm, écrivait en même temps : « L'attentat du 20 juin a fait sentir plus que jamais au gouvernement suédois la nécessité de rechercher

l'appui d'une volonté ferme qui réduise les séditieux au silence. Cette volonté, dont ils implorent le secours, est celle de sa majesté l'empereur. Quand même le public ne s'en expliquerait pas aussi ouvertement qu'il le fait, j'en aurais la preuve la moins équivoque dans une démarche qui vient d'être faite auprès de moi. Le roi m'envoya hier (21 juin) son premier aide-de-camp, M. de Suremain, à l'insu des ministres, pour me faire savoir que je pourrais m'adresser à lui toutes les fois que je le jugerais convenable; mais ce n'était pas là le principal objet de la visite de M. de Suremain. Il venait surtout me confirmer la résolution de recevoir avec reconnaissance le prince, quel qu'il soit, que notre souverain lui présentera. — Notre plus grand malheur, dit-il, serait d'être en ce moment abandonnés par l'empereur. Qu'il donne la couronne à un de ses rois, et la Suède se croira sauvée; qu'il écrive au roi : « Votre constitution ne vaut rien, » et ce seul mot suffira au roi pour la modifier sans que la diète ose s'y opposer (1). »

A vrai dire cependant, la lettre de Charles XIII ne laissait pas à Napoléon le choix du candidat; elle lui demandait seulement d'approuver une résolution déjà prise. L'empereur répondit en termes vagues et généraux qu'il désirait ne pas intervenir dans une telle élection, que le choix fait par le roi de Suède et la diète mériterait certainement et obtiendrait son approbation. Mais quelles étaient ses dispositions véritables? Sous la réserve de ces paroles, les Suédois crurent s'apercevoir qu'il désirait l'élection du roi de Danemark, Frédéric VI. Un article inséré dans le *Journal de l'Empire* du 17 juin semblait ne présenter comme candidats sérieux que ce prince et le duc d'Oldenbourg, et il était facile de voir, malgré une apparente impartialité, que la balance ne penchait pas vers celui-ci. Aussitôt que cet article fut connu à Saint-Pétersbourg, le duc de Vicence, notre ambassadeur en Russie, dit au ministre de Suède, Stedingk : « Remarquez le projet d'union avec le Danemark; il mérite toute votre attention. Réfléchissez combien votre situation est précaire, et que vous avez tout à craindre de la Russie, non pas du vivant de l'empereur Alexandre, mais sous ses successeurs. La réunion des trois couronnes vous ferait respecter et vous garantirait contre les envahissemens de vos voisins. Songez d'ailleurs qu'une occasion comme celle-ci de vous fortifier sans courir aucun risque ne se représentera sans doute jamais, si vous la négligez. » L'ambassadeur termina en faisant entendre à Stedingk que l'article n'avait pas été publié sans intention, et que le cabinet des Tuileries appuierait le projet, si le roi de Suède voulait s'y prêter. Quant au duc d'Oldenbourg (on se rappelle que c'était le prétendant russe), Stedingk put comprendre au langage du com-

(1) Archives des affaires étrangères, à Paris, volume 294.

mentateur qu'il n'avait été fait mention de lui que par ménagement pour Alexandre (1).

A Stockholm, M. Désaugiers tint le même langage et alla plus loin encore, tant l'article en question lui paraissait clair et sans voile. «... Un député de la bourgeoisie à la prochaine diète, M. Vestin, est venu, écrit-il dans sa dépêche du 6 juillet, m'entretenir de cette affaire et me questionner.... Je lui ai montré les résultats heureux d'une telle réunion, qui arracherait la Suède à l'influence funeste de la Russie, et son commerce à celle de l'Angleterre. Votre pays, lui ai-je dit, est aujourd'hui à la merci des Russes; il n'est pas impossible que la bonne intelligence vienne à cesser entre eux et nous; si alors vous n'êtes pas plus forts qu'à présent, c'en est fait de la Suède; quarante mille Russes suffiront à la conquérir, tandis qu'avec la réunion vous aurez facilement cent mille hommes à leur opposer. Si l'empereur est forcé de les combattre, il sera vainqueur, et la paix qu'il dictera vous rendra la Finlande, si vous ne l'avez pas déjà reconquise... Qui sait même si Pétersbourg ne dépendra pas un jour du royaume de Scandinavie? Pour ce qui est du commerce, la réunion scandinave permettrait de clore la Baltique. Alors la guerre la plus active avec l'Angleterre ne gênerait plus qu'en partie votre navigation, mais pas du tout votre commerce, la Baltique et tout le continent vous restant ouverts. Faites donc taire les préjugés. Vous ne trouverez pas d'objection raisonnable contre le grand projet de former un royaume de Scandinavie. Je le nomme ainsi parce qu'il ne s'agit pas, cette fois, de mettre un roi de Danemark et de Norvége sur le trône de Suède, mais de supprimer pour toujours ces dénominations de Suédois, Danois et Norvégiens, qui entretiennent parmi vous les haines et les divisions, et de former une grande puissance de trois peuples qui parlent la même langue et ont les mêmes intérêts. »

De son côté, le ministre de Suède à Paris, M. de Lagerbielke, avait transmis à son gouvernement ces paroles, que lui avait dites Napoléon en recevant de ses mains la lettre de Charles XIII : « Prenez garde; le colosse russe menace de vous renverser. D'un côté, je le vois déjà sur les rives de la Baltique; de l'autre, il regarde avec des yeux de convoitise le Danube. C'est une affaire très sérieuse. Vous êtes sans force. Peut-être pourrez-vous vous défendre actuellement; mais à la longue cela ne suffira pas. Il faut vous rapprocher du Danemark. Le moment est venu. Je désire que vous y réfléchissiez; il n'y a pas d'autre moyen pour vous faire respecter de la Russie. Moi je suis trop éloigné de vous. Oubliez toute vaine jalousie, et tout

(1) Dépêches de Stedingk, ministre de Suède à Saint-Pétersbourg.

ira bien. » M. de Lagerbielke, en transmettant cette dépêche, affirmait que le choix d'un prince de la maison d'Oldenbourg ne plairait nullement à l'empereur.

A n'en pas douter, Napoléon inclinait secrètement vers la réunion des trois couronnes, projet digne de son génie, et dont un rare concours de circonstances semblait devoir favoriser alors l'exécution. Sans parler des chances d'un avenir éloigné et des intérêts généraux du Nord, on pouvait déjà prévoir que l'alliance de la France avec la Russie ne durerait plus bien longtemps. Maintenant que la Russie avait tiré de si grands avantages de l'alliance conclue à Tilsitt, maintenant qu'elle avait élevé dans les Aland des fortifications qui rendaient ces îles imprenables, elle paraissait disposée à rompre avec Napoléon, après l'avoir trompé, et à se rapprocher de l'Angleterre. Toutefois Napoléon ne voulait pas donner à cette alliée suspecte une raison de l'accuser lui-même, et il se gardait bien de se prononcer tout haut contre les désirs d'Alexandre. M. Désaugiers fut rappelé pour s'être avancé aussi loin sans avoir reçu de son gouvernement des instructions qui l'y eussent autorisé. Napoléon croyait d'ailleurs avoir encore besoin de l'alliance de la Russie, et il ordonnait à ses agens diplomatiques de démentir tout bruit de mésintelligence entre le tsar et lui. Quoi qu'on dût penser néanmoins des avantages et de l'opportunité du projet tendant à réunir les trois couronnes, ce plan venait infailliblement échouer contre les haines mutuelles qui divisaient les trois peuples scandinaves, et nul n'aurait pu persuader à la Suède de se soumettre au roi de Danemark. Vainement Frédéric VI promit-il non-seulement de conserver la constitution suédoise de 1809, mais de l'étendre même au Danemark, de n'administrer la Suède que par des fonctionnaires suédois, de résider une moitié de l'année dans ce royaume : rien ne pouvait faire accepter aux peuples du Nord une réunion détestée.

C'est au milieu de ces cruelles incertitudes du gouvernement suédois, hésitant entre le duc d'Augustenbourg, sur lequel Napoléon ne s'expliquait pas, et Frédéric VI, repoussé par l'instinct national, que se déclara subitement une nouvelle candidature, tout à fait inattendue, amenée par les circonstances les plus bizarres, — celle de Bernadotte, ancien sergent au Royal-Marine, devenu maréchal de l'empire et prince de Ponte-Corvo.

Un simple lieutenant de l'armée suédoise, M. Mörner, chargé d'apporter des dépêches à M. de Lagerbielke, arrive à Paris au milieu de juin 1810. M. Mörner est jeune, ardent, inquiet de l'avenir pour sa patrie et pour lui-même. Ami de la France, admirateur de Napoléon et de ses compagnons d'armes, il conçoit l'idée d'offrir la couronne

à un de ces généraux, sûr de trouver dans la diète et dans la nation de nombreux échos pour une telle proposition, et persuadé que, s'il réussit, il aura sauvé son pays. L'esprit occupé de son hardi dessein, à peine a-t-il remis ses dépêches à M. de Lagerbielke, auquel il se garde bien, en diplomate habile, de confier son secret, qu'il court chez un de ses amis parisiens, le géographe Lapie, occupé alors comme officier au bureau topographique. Il lui fait part de ses rêveries politiques : « En Suède, dit-il, nous ne pensons qu'à réparer nos pertes. Il règne parmi nous un grand enthousiasme pour Napoléon; on attend tout de lui; on est prêt à accepter pour roi le candidat qu'il aura désigné. » Lapie, jeune et enthousiaste lui-même, épris de la gloire de la France, fier pour son compte de ces lointaines et vives sympathies, prévoyant d'ailleurs, parce qu'il la désirait, la lutte prochaine de Napoléon contre la Russie, saisit vivement toutes les conséquences d'un si hardi projet. Sans donner trop d'attention à l'invraisemblable, qui, dans ce temps-là, n'étonnait et n'arrêtait personne, il l'adopte tout d'abord. — Mais entre tous les maréchaux de l'empire, quel serait l'élu des deux jeunes officiers, et lequel feraient-ils roi? On se mit à les passer en revue. Mörner connaissait personnellement Macdonald. Il fut question d'Eugène Beauharnais, de Berthier, de Masséna, de Davoust. Lapie, fort indépendant et plus dévoué à la cause de la révolution qu'à celle de l'empereur, fut d'avis qu'à l'exception du premier, tous ces personnages ne seraient autre chose que des instrumens dociles entre les mains du maître. Mörner exprima finalement sa prédilection pour Bernadotte; Lapie n'y contredit pas. Parent de l'empereur, libre par caractère, aimé dans le nord de l'Allemagne pour son administration du Hanovre, déjà connu des Suédois, dont il avait bien traité les prisonniers en 1806 à Lübeck, enfant de la révolution, brave capitaine, ancien ministre de la guerre, ancien ambassadeur, pourvu enfin d'une grande richesse personnelle et d'un héritier de onze ans, Bernadotte réunissait, tout compte fait, les conditions désirables. La discussion fut close, et le choix des deux amis décidé en faveur du prince de Ponte-Corvo.

Telle fut la première scène du drame bizarre qui devait se dénouer dans la plaine de Leipzig en 1813. Le lendemain de son entretien avec Mörner, Lapie communiqua le projet au général Guilleminot, afin d'arriver par lui à connaître les dispositions de l'empereur, et Mörner prit le même jour pour second confident un compatriote, Signeul, consul-général de Suède à Paris. Celui-ci, qui échangeait déjà en perspective son consulat-général pour une légation, crut volontiers au parti déjà formé en Suède, aux dispositions bienveil-

lantes de Napoléon, à tout ce que l'éloquence du lieutenant lui proposa, et il fut convenu qu'on irait droit au maréchal sans rien dire à Lagerbielke.

Ce fut le 25 juin 1810 que Mörner eut sa première entrevue avec le prince de Ponte-Corvo. Il se présenta comme l'organe d'un parti déjà important en Suède. Membre de la diète, il affirmait que les sympathies de cette assemblée, qui lui étaient bien connues, rendraient facile l'élection du prince, et que Charles XIII n'aurait pas d'autre volonté que celle des représentans de la nation. Bernadotte l'écouta avec une attention qui ne semblait pas exempte de défiance, lui répondit avec une réserve polie qui embarrassa Mörner, et se rappela finalement la prédiction de Mlle Lenormand, qui lui avait annoncé qu'il porterait une couronne, mais qu'il devrait passer les mers pour aller la recevoir. Le premier personnage d'importance à qui le secret fut confié fut le général Wrede, que Charles XIII avait chargé de présenter sa dernière lettre à Napoléon. Chef d'une famille ancienne et honorée à la cour de Stockholm, allié, par suite d'un premier mariage, au maréchal Macdonald et à la famille de Sémonville, alors en possession d'un grand crédit, Wrede jouissait d'une influence considérable et pouvait servir utilement la cause du nouveau candidat. Il venait d'avoir sa dernière audience de l'empereur, à qui naturellement, selon ses instructions et dans son ignorance du plan imaginé par Mörner, il n'avait nommé comme candidat sérieux que le duc d'Augustenbourg; il se préparait à partir pour la Suède. On imagine facilement sa stupéfaction quand Mörner, qui avait servi autrefois sous ses ordres, se présenta mystérieusement chez lui, le pria de fermer sa porte au verrou, lui demanda, sur sa parole d'honneur, de ne rien révéler prématurément de ce qu'il allait lui confier, et lui raconta, en invoquant son concours, comment il avait employé son temps à Paris depuis sa récente arrivée. Wrede, qui avait quitté la Suède avant la mort de Charles-Auguste, crut sans peine que l'état des esprits était tel que Mörner le représentait; il n'y avait là rien d'invraisemblable, tant l'opinion publique à Stockholm était depuis longtemps favorable à la France; il se rappela avec quelle indifférence Napoléon lui avait paru accueillir tous les candidats dont il avait été déjà question, et crut en pouvoir conclure qu'il désirait secrètement un choix semblable à celui-ci, peut-être celui-ci même. Personnellement Wrede adorait la France, il aimait en particulier le prince de Ponte-Corvo, dans la maison duquel il était familièrement admis; toutes ces circonstances le déterminèrent à ne pas rejeter les espérances de Mörner et à en parler franchement à Bernadotte. Cette nouvelle ouverture donnant un grand poids à la première, on convint que Mörner rédigerait lui-même par écrit sa proposition, afin que

Bernadotte pût se présenter à l'empereur avec ce témoignage ou cet indice de l'assentiment de tout un peuple.

Il s'agissait maintenant de savoir si Napoléon n'opposerait pas dès le commencement à cette ouverture un veto ou bien un manque de bonne volonté absolu. On sait que depuis le 18 brumaire, et peut-être depuis l'époque même du mariage de Bernadotte, il manifestait pour le maréchal un éloignement marqué. Toutefois il répondit avec une apparente indifférence, en disant qu'il fallait attendre ce que ferait la diète, dont il ne voulait, quant à lui, influencer en rien les déterminations. Après cette première audience, qui du moins ne compromettait rien, Bernadotte partit pour sa campagne de La Grange, d'où il écrivit une lettre à l'empereur sur ce même sujet. D'ailleurs il laissa faire ses amis, après leur avoir donné à entendre qu'il accepterait volontiers l'élection du peuple suédois; l'article de la religion, condition *sine quâ non* à laquelle Eugène Beauharnais, dit-on, ne voulut pas se soumettre, ne devait pas faire une difficulté; le maréchal avait dit à Wrede qu'étant du pays de Henri IV, il lui était bien permis sans doute de suivre son exemple.

On a vu ce qui s'était fait à Paris en faveur de la candidature improvisée. Avant de transporter la scène en Suède, où devait se consommer l'élection, n'oublions pas le malheureux ministre de Suède à Paris, M. de Lagerbielke, sous les yeux duquel toute cette intrigue avait été conduite sans qu'on lui en communiquât et sans qu'il en découvrît le premier mot. On se figure aisément son dépit d'avoir été négligé ou joué de la sorte. Ce fut le général Wrede qui le 30 juin, au moment où Mörner quittait Paris et où lui-même se préparait à partir, crut devoir informer enfin le représentant du cabinet suédois des nouvelles destinées qui se préparaient pour son pays. Quand Lagerbielke entendit toute cette incroyable histoire d'un lieutenant s'avisant de faire un roi et s'improvisant diplomate, quand il sut que la proposition de ce lieutenant était montée jusqu'à l'empereur et que la chose pouvait devenir sérieuse, il resta, disent les lettres du général Wrede, comme frappé de la foudre. Sa pâleur, ses lèvres tremblantes, ses regards égarés témoignaient de l'humiliation profonde que lui faisait ressentir une telle mystification. Son imagination effrayée, venant au secours de son amour-propre blessé, lui montrait mille fantômes, comme l'asservissement de la Suède à la France et l'anéantissement du commerce suédois après la rupture avec l'Angleterre; il se représentait d'un autre côté le ministre des affaires étrangères à Stockholm, le roi lui-même apprenant toutes ces intrigues sans que la correspondance officielle en eût saisi ou seulement soupçonné le moindre fil; derrière les nuages qui couvraient encore un si prochain avenir, il voyait le nouveau candidat triom-

phant sans le secours de son initiative ou bien écarté sans l'intervention de sa prévoyance, et des deux parts son crédit ruiné. Il offrait enfin la vivante et pitoyable image d'un diplomate pris au piége et, suivant le langage officiel, très fortement compromis.

Le général Wrede quittait Paris ce jour même, le 30 juin, laissant ce trait dans le cœur de M. de Lagerbielke. Le malheureux ministre passa, comme on pense, une mauvaise nuit. Il lui fallait à tout prix connaître les dispositions de l'empereur au sujet de la nouvelle candidature; on saurait ensuite comment se diriger et comment agir. Quelques heures plus tard précisément M. de Lagerbielke devait se rendre à la fête donnée par le prince de Schwarzenberg à l'occasion du mariage impérial. Le ministre des affaires étrangères s'y rendrait certainement. En effet, au milieu du bal, dont l'éclat était rehaussé par la présence de Napoléon, M. de Lagerbielke parvint à joindre le duc de Cadore; il l'aborda d'un air contraint et piteux, mais, forcé de rompre la glace et poussé par l'inévitable nécessité, il lui demanda ce que l'empereur pensait de l'affaire qu'il savait bien. Le duc répondit que le général Wrede l'avait seulement informé de la singulière entreprise du lieutenant Mörner et qu'il n'en savait pas beaucoup plus, que la manière dont cette proposition avait été faite ne pouvait ni ne devait être approuvée par l'empereur (paroles qui mettaient quelque baume sur la blessure du diplomate), que d'ailleurs sa majesté laisserait aller les choses... Ces derniers mots étaient bien vagues, et le duc détournait déjà la tête pour écouter ou saluer ailleurs; M. de Lagerbielke devint pressant et n'obtint d'autre réponse que celle-ci : « J'ignore complétement la pensée de l'empereur à ce sujet. Du reste, sa majesté impériale n'a pas été consultée avant le choix qu'a fait le roi votre maître du duc d'Augustenbourg; il n'est donc pas vraisemblable qu'elle croie convenable d'exprimer ses vues au sujet du prince de Ponte-Corvo, à la candidature duquel elle était fort peu préparée, et dont l'élection n'est encore qu'à l'état de projet... » Mais à peine le duc avait-il prononcé ces paroles, que retentit de toutes parts le cri : au feu (1) ! Déjà la flamme, avec une incroyable rapidité, se répandait dans tous les appartemens. Il ne fallut plus songer qu'à fuir, et M. de Lagerbielke dut renoncer à découvrir cette nuit-là les intentions qui se cachaient sous l'apparente réserve du ministre de Napoléon. Il conclut du silence qu'on lui opposait que l'empereur voulait ménager la Russie, dont Bernadotte serait sans doute plus tard, au profit de la France, le redoutable adversaire. Son

(1) On sait que dans cette triste soirée, au milieu d'un épouvantable désordre, un jeune officier suédois, le baron Ridderstolpe, arracha des flammes aux dépens de sa vie la princesse de Leyen... — Partout alors ces Suédois étaient à nos côtés, et cependant, d'alliés et amis qu'ils voulaient être, ils allaient devenir nos ennemis.

erreur était celle de beaucoup d'autres; 1812 allait montrer combien elle était profonde.

Le lieutenant Mörner venait cependant de rentrer dans sa patrie. De même qu'il avait affirmé à Paris que son candidat était celui d'un parti nombreux en Suède, dont il était seulement l'interprète, de même il revint à Stockholm en assurant que Napoléon n'avait d'autre désir que de voir le maréchal Bernadotte devenir le successeur de Charles XIII. Il fit plus : il écrivit à Signeul, qui était resté à Paris, que, l'opinion suédoise ne paraissant pas devoir se prononcer aussi promptement que cela était désirable, il fallait nécessairement faire agir sur elle *du dehors*, et il prévint le maréchal qu'il devait faire tous ses efforts pour gagner à sa cause le chef du cabinet suédois, le comte d'Engeström, intime confident de Charles XIII. Bientôt le témoignage du général Wrede fit prendre tout à fait au sérieux, à Stockholm de même qu'à Paris, cette proposition inattendue. On s'occupa de la répandre parmi les représentans des quatre ordres qui se réunissaient alors pour la diète d'OErebro. On la soumit aux principaux officiers de l'armée, à Stockholm et dans les provinces. On pressentit surtout ceux des Norvégiens ou des Suédois qui avaient déjà travaillé à la réunion de la Norvége, afin de s'autoriser de leur assentiment et de ménager au nouveau candidat les mêmes suffrages que l'espérance de cette réunion avait assurés naguère au premier prince royal. Toutefois, malgré la rapidité de cette propagande, et bien que quelques-uns des ministres de Charles XIII eussent promptement accueilli la perspective d'avoir un prince qui garantît enfin à la Suède l'alliance française, ni le roi ni ses plus habituels conseillers n'avaient encore renoncé au choix du duc d'Augustenbourg. Charles XIII voyait même avec beaucoup de mauvaise humeur cette agitation, sortie on ne savait d'où; il reprocha énergiquement au général Wrede et au général Adlercreutz de ne plus être avec lui, et alla jusqu'à exiger d'eux le serment de ne pas voter pour Bernadotte. En même temps le gouvernement suédois opposait au maréchal des bruits calomnieux : il avait, disait-on, fait ses premières armes dans les clubs les plus éhontés de la révolution française; il avait juré une haine éternelle à tous les rois; on allait jusqu'à dire qu'il avait pris part aux journées de septembre, quand chacun pouvait savoir qu'il était en ce moment aux armées.

Le 6 du mois d'août, trois semaines après le retour de Mörner, Charles XIII transmit au comité formé par la diète la proposition d'élire le duc d'Augustenbourg; le 11, une réponse favorable fut envoyée par le comité au roi. La proposition devait encore être examinée par le conseil secret; puis le roi devait l'adresser à la diète, qui en délibérerait définitivement. On voit qu'il était temps pour les

amis de Bernadotte de se presser et de faire un énergique appel à l'opinion publique. Ainsi firent-ils, et nous arrivons aux grands moyens qu'on imagina pour mener à bien l'entreprise.

Le jour même où le comité de la diète votait pour le duc d'Augustenbourg, arrive chez le comte d'Engeström, venant de France, un certain M. Fournier, ancien vice-consul à Gothenbourg; il remet au premier ministre une lettre d'introduction signée du consul-général de Suède à Paris. N'ayant aucun caractère officiel, il obtient l'autorisation de résider dans la ville d'OErebro, interdite pendant la réunion de la diète aux agens diplomatiques. Ce même envoyé, chargé de faire savoir aux députés que Bernadotte acceptera leurs votes avec reconnaissance, remet au général Wrede les portraits du prince, de la princesse de Ponte-Corvo et de leurs fils, pour qu'il les fasse présenter au roi. Une lettre rédigée par Signeul arrive en même temps, elle atteste que l'élection, désirée secrètement par l'empereur sans qu'il puisse ni veuille s'en exprimer tout haut, entraînera pour la Suède de nombreux avantages, comme le paiement de la dette publique, grâce à un don considérable prélevé sur la fortune particulière du prince. La même lettre insinue que les relations commerciales avec l'Angleterre ne seront pas rompues par cette élection. Le général Wrede et Mörner se mettent aussitôt à l'œuvre. La lettre de Signeul est communiquée au premier ministre avec les portraits; pendant la nuit du 11 au 12, on fait tirer de nombreuses copies de cette lettre, qui est aussitôt distribuée dans les rangs de la diète, dans les villes et les campagnes. On fait circuler parmi les députés de l'ordre des paysans une petite peinture représentant le jeune prince Oscar (aujourd'hui roi de Suède) jouant avec l'épée de son père, et l'on explique aux députés attendris que, suivant cet emblème, au règne d'un hardi guerrier succédera une heureuse paix; images, chansons, poésies, dialogues populaires, sont improvisés pour faire une active propagande. Dans un de ces petits poèmes, chaque ordre de la diète vient exprimer son enthousiasme et ses espérances, puis tous les quatre chantent en chœur : « Proclamons Bernadotte. Comme le fer vers l'aimant, nous sommes attirés vers lui. La Suède respirera à l'ombre de son glaive comme la terre aride sous la tiède pluie de l'été. Viens, courageux héros, viens, ami des hommes... tu seras l'âme toujours vivante qui relèvera le corps de la Suède. Nous t'avons choisi pour le prince du Nord. » Une autre de ces petites pièces, écrite en prose, et qui fut, comme la précédente, distribuée à grand nombre autour de Stockholm, ne laisse pas que de jeter une vive lumière sur la manière dont fut préparée l'élection. Elle est intitulée : *Dialogue entre deux patriotes :*

« A. Eh bien ! c'est donc demain qu'on verra qui sera notre prince royal? — B. Personne n'a de doute à ce sujet.... Toutefois j'ai appris qu'on a longtemps travaillé à nous vendre à la Russie. — A. Les russophiles ont perdu cette fois. L'empereur Napoléon a décidé la partie. — B. En nous donnant un de ses meilleurs maréchaux, voulez-vous dire? — A. Oui, par bonheur pour nous. — B. Mais, dites-moi, que diront les vieilles dynasties? — A. Elles ont perdu dans la paresse et la volupté leur droit de primogéniture, et le mérite personnel a réclamé sa place. — B. Je vous avoue franchement que ce prince de Ponte-Corvo dont on parle tant ici m'est tout à fait inconnu. Donnez-moi donc quelques renseignemens à son égard. — A. Très volontiers.... Vous n'ignorez certainement pas que, sorti des rangs du peuple, il a bravement combattu pour la liberté. — B. Oui, j'ai entendu dire qu'il avait porté le mousquet.... — A. Dix grandes années, assisté à cent batailles, passé par tous les grades jusqu'à celui de maréchal inclusivement. Il a été fait général à Fleurus, prince à Austerlitz. Il commandait en chef à Binch, Heinsberg, Juliers, Roer, Maestricht, Würzbourg, Gradisca, Schleitz, Saalfeld, Passarge, Lübeck, Elbing, Braunsberg et Mohrungen. Ministre de la guerre, il a rendu les plus grands services à son pays. Il créait des armées comme par enchantement; le soldat n'était plus en proie à toutes les misères; il avait ressuscité la garde nationale; l'ordre et l'économie régnaient dans l'administration. Modération dans la fortune, bonté à l'égard de l'ennemi vaincu, sollicitude paternelle pour le soldat, voilà les vertus qui ont jeté sur le nom de ce héros un éclat immortel. — B. Je vois bien à présent que c'est un grand homme. On ne m'avait pas exagéré sa gloire.... Mais une autre question? Est-ce qu'il nous faut pour roi un héros? La Suède est pauvre et peu peuplée. Nous avons eu des héros et nous savons ce qu'il nous en a coûté.... — A. Vous n'y êtes pas, mon ami. Le prince de Ponte-Corvo déteste la guerre : il l'appelle la honte de l'humanité. Plus d'une fois il a encouru la disgrâce de Napoléon parce qu'il le pressait de traiter avec ses ennemis. Un jour, entr'autres, que l'empereur, avec ce ton impérieux qui lui est trop ordinaire, ne voulait pas écouter ses avis, Bernadotte, assure-t-on, brisa son épée, en jeta les morceaux aux pieds de Napoléon, et prononça ces paroles magnanimes : « Sire, après avoir servi comme soldat votre majesté, j'ambitionne aujourd'hui un plus bel honneur, celui de servir mon pays par les conquêtes de la paix. » — B. (avec émotion). Voilà ce que j'appelle du vrai patriotisme, voilà ce que j'appelle un homme vertueux! C'est bien dommage que de si beaux traits ne soient pas plus généralement connus en Suède! — A. Nos russophiles ont fait tous leurs efforts pour empêcher que le prince fût connu comme il le mérite, ils ont voulu le faire confondre avec les aventuriers de toute espèce. — B. On dit aussi qu'il est fort riche et qu'il a l'intention de faire de grands sacrifices en faveur de la Suède? — A. Par son économie et sa bonne administration, le prince, il est vrai, s'est procuré une fortune indépendante, et l'on a beaucoup de preuves que l'argent, dans ses mains, n'est qu'un instrument pour faire de bonnes actions. Par exemple, il a consacré une bonne partie de ses revenus sur les mines d'Idria, en Carniole, à secourir les campagnes que la guerre avait ruinées dans le Frioul. Bernadotte est peut-être le seul des

maréchaux de l'empereur qui n'ait jamais permis le pillage, lors même que ses instructions le recommandaient, et la plus grande partie de sa fortune particulière provient de son mariage. »

Le dialogue continue de la sorte à énumérer chacune des qualités du prince, et se termine par cette conclusion, que Bernadotte est la personnification même de l'héroïsme et de la vertu.

Sans parler de la jolie anecdote de l'épée brisée, on a remarqué sans doute le soin qu'a pris l'auteur, — quel qu'il fût, — d'opposer le prince aux russophiles, curieux et incontestable indice de l'état des esprits. Pendant le même temps, M. Fournier répandait à OErebro le bruit que l'empereur de Russie était au désespoir de cette candidature, et qu'il s'épuisait en intrigues pour l'empêcher, parce que, préparant justement alors, assurait-on, une nouvelle invasion en Suède pour s'emparer du pays au nord de Gefle, il savait bien que la nomination du prince lui serait un obstacle insurmontable, qu'il n'oserait pas même affronter. On ajoutait que Napoléon, averti par ses espions des vues secrètes d'Alexandre et particulièrement de cette invasion prochaine, avait résolu de prendre les devans, et avait offert à Charles XIII de lui donner pour prince royal un de ses maréchaux; Charles XIII avait choisi Bernadotte. Telle est la fable qui courait sur l'origine de cette candidature, et qui fut accueillie par l'ordre entier des paysans. On voit que Bernadotte fut accepté par la Suède d'une part comme ami et parent de Napoléon, de l'autre comme ennemi des Russes. Lui-même s'est présenté comme tel. La promesse de payer la dette publique sur sa fortune particulière, l'insinuation plus ou moins directe que son élection, par quelques ménagemens qu'on ne devinait pas, n'entraînerait point la rupture des relations commerciales avec l'Angleterre, ont fait le reste.

En quelques jours, la candidature avait fait des progrès inouis. Le comte d'Engeström s'y était rangé dès qu'il avait pu se croire persuadé que la Suède y gagnerait l'alliance française; quant au vieux roi, la vue des portraits de famille l'avait attendri, et il les avait arrosés de ses larmes. Dans la diète, les paysans et la partie militaire de la noblesse étaient prêts à voter avec enthousiasme pour un maréchal de Napoléon, la bourgeoisie pour un enfant de la révolution française. Celui des membres du comité secret qui résista le plus longtemps fut le général Adlersparre, l'un des auteurs de la révolution de 1809, non pas qu'il dédaignât l'alliance française, mais parce qu'il prévoyait, avec une clairvoyance remarquable, que l'élection de Bernadotte ne serait pas le moyen de l'obtenir : « Votre majesté, dit-il à Charles XIII, qui le pressait maintenant de se déclarer pour le prince, est d'avis que la Suède ne doit plus res-

ter isolée, qu'il faut nous joindre à l'une des grandes puissances, et que la France est notre alliée naturelle. Je suis tout à fait de cet avis, et tout en me défiant de l'ambition de Napoléon, je fuis comme la peste tout rapprochement avec la politique orientale. Mais votre majesté est convaincue que Bernadotte contribuera à nous unir avec la France. J'ai une opinion toute contraire, par les raisons suivantes : Napoléon n'oubliera jamais que le prince de Ponte-Corvo a été son subordonné; il exigera la même obéissance du prince royal de Suède. Celui-ci, avec son coup d'œil exercé, a déjà sans aucun doute découvert les endroits faibles de l'édifice élevé par son maître. Il se croira facilement en mesure de s'opposer, même par la force, aux volontés et aux décrets de l'empereur, et ce sera le signal d'une guerre européenne. Où sera notre refuge alors, sinon dans l'alliance des hordes asiatiques?... » Malgré de telles prévisions, Adlersparre céda quand il vit que l'élection du duc d'Augustenbourg n'était plus possible, et comme il exerçait une grande influence dans la diète, son assentiment détermina l'unanimité.

Ce fut par acclamations et avec un empressement qui souffrait à peine la lenteur et l'embarras des formes légales que la diète vota le 21 du mois d'août 1810, sur la proposition du roi, l'élection du prince de Ponte-Corvo comme prince royal de Suède et présomptif héritier de la couronne.

Le maréchal reçut cette nouvelle le 3 septembre. Il avait ce jour-là plusieurs amis à dîner. Il ne leur fit point part du message qu'il avait reçu, et les étonna par son air inquiet et sombre, lui dont la gaieté était d'ordinaire vive et cordiale. De son côté, la maréchale semblait abattue, et des larmes avaient gonflé ses yeux. Elle s'affligeait en effet à la pensée de quitter la France et d'échanger une telle patrie contre le climat du Nord. Quant au prince, était-il seulement préoccupé du refus qu'il pouvait craindre de la part de Napoléon, ou bien pressentait-il les extrémités où l'allait réduire sa mauvaise étoile? Napoléon, lui, paraissait prévoir tous ces malheurs. Il lui sembla dans un rêve qu'il voyait errer sur une mer immense deux barques, dont il montait l'une, et dont l'autre portait Bernadotte. Les deux embarcations marchaient de concert afin de lutter heureusement. Tout à coup celle de Bernadotte, prenant une autre route, s'éloigna rapidement. Napoléon tentait avec sa lunette de suivre au moins des yeux la barque glissant sur les flots... Un brouillard subit s'était élevé; il devint un nuage épais, et Napoléon se trouva seul à la merci des vagues (1)...

Trois jours avant que le nouveau prince royal quittât Paris et la

(1) C'est du moins ce que raconte dans ses *Souvenirs* le colonel B. von Schinkel, t. V.

France, l'empereur le reçut une dernière fois avec une touchante bonté : « J'aime à espérer, lui dit-il, que vos nouveaux intérêts seront toujours d'accord avec vos anciens devoirs. Vous êtes appelé à de belles et honorables destinées; quel que soit votre avenir, votre cœur appartiendra toujours à la France. Mes souhaits vous accompagneront, et si je puis vous être utile, vous pouvez toujours compter sur moi. » Il rappela ensuite tous les hauts faits qui avaient rempli la vie du maréchal, et dont le souvenir, ajoutait-il, devait rattacher si étroitement les Suédois à la France. Comme la princesse royale était visiblement émue, il lui prit affectueusement la main, lui vanta l'avenir qui l'attendait, et lui dit qu'elle devait l'accepter avec joie par amour pour son fils. Puis, attirant à lui le jeune prince, son filleul, et caressant sa chevelure gracieuse : « Mon enfant, dit-il, vous voilà destiné à porter une couronne. Un jour vous en sentirez le fardeau. Aussi longtemps que le bonheur vous sourira, vous ne manquerez pas d'admirateurs. Je souhaite que vous ne connaissiez jamais l'adversité, afin que vous n'appreniez pas à mépriser les hommes! » Évidemment l'empereur luttait secrètement contre les pressentimens qui l'obsédaient, et cette lutte était pleine de grandeur.

Nous touchons à la date fatale de 1812. Les publicistes russes prétendent que 1812 a été pour la Suède l'heure de la délivrance, le signal d'une ère nouvelle et toute prospère, grâce à la protection de la Russie. Les deux épisodes que nous venons d'exposer, c'est-à-dire l'explosion du ressentiment national en Suède après la mort du premier prince royal et la nomination de Bernadotte, ont sans doute prouvé suffisamment que la Suède n'attendait pas alors son salut du côté de la Russie. Nous devrons examiner prochainement ce qu'a été *la politique de* 1812, quels reproches ou quelle justification l'expérience des destinées ultérieures de la Suède lui a mérités. Des renseignemens nouveaux sur ce curieux sujet nous viendront en aide; mais nous pouvons affirmer dès maintenant que les événemens de 1812, de quelque façon qu'on veuille les apprécier, sont rangés au nombre des plus pénibles souvenirs dans la double histoire de la France et de la Suède. Et quant aux résultats qu'ils ont amenés, nous devrons, — au nom de Bernadotte lui-même, que les correspondances diplomatiques nous montreront accablé sous le fardeau de l'amitié russe, — n'être pas d'accord avec ceux qui veulent exalter toute sa conduite en se donnant comme les plus désintéressés amis de la Suède contemporaine et de sa dynastie.

A. Geffroy.

NOUVEAU PRINTEMPS

Neuer Frühling (*Nouveau Printemps*), c'est le titre d'un ensemble de *Lieder* qui doit tenir une place à part dans les poésies de l'auteur d'*Atta-Troll*. Les traducteurs, les amis de M. Henri Heine craignaient de toucher à ces fleurs délicates. Comment transformer, sans les flétrir, ces tissus d'une trame si légère? Comment faire passer dans notre prose ces bizarres poèmes qui doivent surtout leur charme à un merveilleux mélange de la simplicité la plus naïve et de la science consommée du rhythme? C'est la tradition du *Lied* des *Minnesinger* et du *Lied* populaire qui revit dans ces vers de M. Heine, unie à des pensées toutes modernes. Ce charme d'une simplicité exquise, ces inspirations empruntées à des âges différens et ramenées sans effort à l'unité, en un mot toutes ces élégances de la pensée et du style laisseront-elles quelque trace dans le travail de l'interprète? Nous n'aurions osé confier à une traduction ces fragiles trésors de rhythme et de langage, si M. Heine, avec un sentiment très vif des finesses de notre idiome, n'avait composé lui-même une version qu'il a bien voulu combiner avec la nôtre. Ce n'est pas seulement une traduction : en reproduisant son œuvre sous une forme nouvelle, l'auteur l'a souvent refaite et corrigée, et l'Allemagne y trouvera des traits inattendus.

Quel est le sujet de ce petit poème, légèrement esquissé dans une série de *Lieder*? Un sujet bien simple, mais bien riche : le réveil de l'amour dans une âme qui se croyait vouée à la négation et à une perpétuelle ironie. Voyez-y, si vous le voulez, un symbole de M. Henri Heine lui-même et comme la poétique image des transformations que peut encore traverser son esprit. A les prendre au sens propre, ces gracieux vers nous peignent surtout le cœur régénéré de l'amant. Le poète allait partir pour la grande bataille de la liberté, mais soudain un amour jeune et frais le ramène aux printanières forêts du romantisme, comme ce chevalier de l'ancien temps que des génies lutins enchaînent avec des fleurs. Oui, ce ne sont que fleurs sous ses pas; il aime encore, lui qui se croyait guéri de l'illusion par tant de douleurs amères, il

aime, et l'amour qui remplit son cœur semble donner la vie à toutes les merveilles du printemps. Nouveau printemps du cœur, nouveau printemps de l'année, ces harmonies se combinent ensemble avec une singulière poésie. La prairie est verte et parfumée, le tilleul exhale ses suaves odeurs, le rossignol amoureux de la rose entonne sa longue chanson, où l'oreille du poète a surpris maints sanglots; tout l'orchestre de la forêt exécute la partition des matinées printanières, et l'on aperçoit derrière les châtaigniers sombres la blanche villa où repose la bien-aimée. Si le frais tableau se décolore vers la fin, si les brûlantes ardeurs de l'été et les brouillards de l'automne effacent les nuances délicates du pastel, l'ironie du moins n'apparaît que sous une forme discrète; c'est une plainte surtout, une plainte amère et douce. Mais à quoi bon tant de commentaires? Si notre traduction, aidée du travail de M. Henri Heine, rend fidèlement le modèle, ce groupe de *Lieder* doit prendre l'essor comme une volée d'oiseaux et produire un accord musical qui se prolonge de lui-même dans l'esprit du lecteur.

Dans les galeries de tableaux du temps de la Pompadour, on voit souvent l'image d'un chevalier qui se dispose à partir pour le combat, armé de pied en cap, la lance à la main, le bouclier au bras.

Or de petits amours lutins le provoquent, lui dérobent son bouclier et sa lance, et l'enlacent avec des chaînes de fleurs, malgré sa résistance et ses murmures.

Ainsi en de charmantes entraves je me débats, avec un mélange de joie et de peine, tandis que d'autres sont obligés de se battre dans la grande bataille de la liberté.

I.

Assis sous un arbre blanc de givre, tu entends au loin le vent siffler; tu vois là-haut les nuages muets s'envelopper d'un voile de brouillards.

Tu vois comme la forêt et la prairie sont mortes, comme elles sont rasées et chauves. L'hiver est autour de toi, en toi aussi est l'hiver, et ton cœur est glacé.

Tout à coup tombent sur toi de blancs flocons, et déjà tu te figures avec dépit que l'arbre a secoué sur ton front sa poussière de neige.

Mais ce n'est point de la poussière de neige, tu t'en aperçois bientôt avec un joyeux saisissement : ce sont les fleurs embaumées du printemps qui t'enveloppent et te lutinent.

Enchantement aux doux frissons! l'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et ton cœur aime de nouveau.

II.

Dans la forêt, tout bourgeonne, tout verdit, comme oppressé d'une émotion de joie virginale. Le soleil dit en souriant du haut des cieux : Jeune printemps, sois le bien-venu!

O rossignol! toi aussi, déjà je t'entends filer de longs accens aux sanglots délicieusement tristes, et toute ta chanson n'est qu'amour.

III.

Les beaux yeux de la nuit printanière, comme ils laissent tomber des regards consolateurs! Si l'amour t'a bien abattu, l'amour va te relever.

Sur le vert tilleul se pose et chante le doux rossignol. A mesure que son chant pénètre dans mon âme, je sens toute mon âme qui se dilate.

IV.

J'aime une fleur, mais je ne sais pas laquelle; c'est de là que vient ma peine. Je regarde dans tous les calices, et j'y cherche un cœur.

Les fleurs exhalent leurs parfums dans le crépuscule du soir, le rossignol chante; je cherche un cœur aussi beau que le mien, aussi tendrement ému.

Le rossignol fait éclater son chant, et je comprends la douce mélodie. Tous les deux, nous sommes si oppressés et si inquiets, ah! si inquiets et si oppressés tous les deux!

V.

Mai est venu, les plantes et les arbres fleurissent, et dans les bleus espaces du ciel on voit passer les nuages roses.

Les rossignols chantent du haut de la feuillée, les blancs agneaux bondissent au milieu des vertes et tendres tiges de trèfle.

Moi, je ne puis ni chanter ni bondir; je suis couché malade dans l'herbe. J'écoute une sonnerie de clochettes lointaines, et je rêve... je ne sais à quoi.

VI.

Doucement, au fond de mon cœur, j'entends les tintemens d'une mélodie gracieuse. Résonne, petite chanson printanière, résonne et envole-toi dans l'espace.

Envole-toi dans l'espace, va jusqu'à la demeure où les plus belles fleurs s'épanouissent. Si tu aperçois une rose, dis-lui que je lui envoie mes plus empressés complimens.

VII.

Le papillon est amoureux de la rose, il voltige mille fois autour d'elle; lui-même, un rayon de soleil le caresse amoureusement de sa lumière d'or.

Mais la rose, qui aime-t-elle? Je voudrais bien le savoir. Est-ce le rossignol qui chante? est-ce l'astre silencieux du soir?

Je ne sais pas de qui la rose est amoureuse, mais moi je vous aime tous, rose, papillon, rayon de soleil, étoile du soir et rossignol!

VIII.

Tous les arbres retentissent, tous les nids chantent; quel est le maître de chapelle du vert orchestre des bois?

Est-ce le vanneau au gris plumage qui sur sa branche cligne les yeux d'un air important? est-ce le pédant qui se balance avec satisfaction en glapissant son éternel *coucou?*

Est-ce la cigogne, ce grave animal, qui fait cliqueter sa longue patte, comme si elle dirigeait toute la bande des musiciens?

Non, c'est dans mon cœur qu'il siége, le maître de chapelle de la forêt; je sens comme il y bat la mesure, et je crois qu'il s'appelle Amour.

IX.

« Au commencement était le rossignol, et il chanta le verbe : *Tsukut! tsukut!* Et pendant qu'il chantait, partout s'épanouissaient et le gazon, et la violette, et la marguerite.

« Il se donna un coup de bec dans la poitrine, le sang rouge coula, et du sang sortit un beau rosier : c'est à ce rosier qu'il chante son amour.

« Nous autres, oiseaux de cette forêt, le sang qui jaillit de la blessure du chantre de la rose nous a tous rachetés et réconciliés; mais lorsqu'un jour le rossignol rédempteur cessera de chanter son amour à la rose, c'en sera fait de nous et de la forêt entière. »

Ainsi parle à son moinilleau le vieux moineau niché sur un chêne. La femelle du moineau jette çà et là ses *pieu pieu* à travers le récit; elle est là, bien installée à la place d'honneur.

C'est une bonne femme, une parfaite ménagère; elle couve bravement ses œufs et ne boude jamais. Le vieux, pour utiliser ses loisirs, distribue l'instruction religieuse aux enfans.

X.

La chaude nuit de printemps a fait épanouir toutes les fleurs, et si mon cœur n'y prend garde, il va redevenir amoureux.

Mais laquelle de toutes ces fleurs me prendra dans ses filets? Les rossignols en leurs chansons me conseillent de me défier des violettes, si timides, si modestes.

XI.

Le mal presse, les cloches sonnent; hélas! j'ai perdu la tête. Le printemps et deux beaux yeux ont conspiré de nouveau contre mon cœur.

Le printemps et deux beaux yeux entraînent mon cœur dans une nouvelle folie. Je crois que les roses et les rossignols sont profondément impliqués dans cette conspiration.

XII.

Ah! je voudrais pleurer, pleurer des larmes d'amour, des larmes pleines d'amertume et de délices, et je crains qu'à la fin mon désir ne soit exaucé.

Ah! la douce misère de l'amour, et la volupté amère de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture joyeuse! dans mon âme à peine guérie.

XIII.

Les yeux bleus du printemps regardent du milieu de l'herbe : ce sont les chères violettes que j'ai cueillies pour en faire un bouquet.

Je les cueille, et je pense, et toutes les pensées qui soupirent dans le fond de mon cœur, le rossignol les chante tout haut.

Oui, ce que je pense, il le dit dans ses chants et avec des notes sonores qui retentissent au loin. Mon tendre secret, la forêt tout entière le sait déjà.

XIV.

Quand tu passes auprès de moi, quand ta robe m'effleure seulement, mon cœur bondit de joie et se précipite sur tes belles traces.

Alors tu te retournes, tu me regardes avec de grands yeux, et mon cœur est si effrayé, qu'il peut à peine te suivre.

XV.

La svelte fleur des eaux se balance rêveuse au milieu du lac; l'astre des nuits la salue tout tremblant de langueur et de désir.

Confuse, elle incline sa tête vers les ondes; soudain elle y voit à ses pieds son pauvre amoureux à la face blême.

XVI.

Si tu as de bons yeux, et que tu regardes dans mes chansons, tu y verras une jeune belle qui s'y promène de çà, de là.

Si tu as l'oreille fine, tu peux même entendre sa voix, et ses soupirs, son rire, son chant, affoleront ton pauvre cœur.

Avec les lueurs de son regard, avec le timbre de sa voix, elle te troublera comme moi-même, et, rêveur amoureux, tu t'en iras errant par la forêt printanière.

XVII.

Qui te fait errer ainsi dans les nuits de printemps? Tu as rendu les fleurs folles. Les marguerites sont effarées, les roses sont rouges de honte, les lis

sont pâles comme la mort; elles se lamentent, elles sont toutes troublées, toutes confuses.

— O chère lune, quelle bégueule engeance que ces fleurs! elles ont raison, j'ai commis une faute grave; mais pouvais-je savoir qu'elles étaient là aux écoutes, lorsqu'enivré d'un amour brûlant, je causais avec les étoiles?

XVIII.

Avec tes yeux bleus tu me regardes doucement, et moi je deviens si rêveur que je ne puis parler.

C'est à tes yeux bleus que je pense toujours; un océan de pensées bleues inonde mon cœur.

XIX.

Encore une fois sous le joug est mon cœur récalcitrant, et toute sa vieille rancune s'est évanouie; encore une fois, avec la brise de mai, de tendres sentimens se sont glissés dans mon cœur.

Soir et matin, je me promène encore par les allées les plus fréquentées, et sous chaque chapeau de paille je cherche à apercevoir ma belle bien-aimée.

Encore une fois au bord des vertes ondes, encore une fois sur le pont, je m'arrête..... Ah! peut-être que sa voiture passera ici, et les regards bien-aimés rencontreront les miens.

Encore une fois, dans le murmure de la cascade, j'entends des avis salutaires, et mon cœur comprend ce que disent les blanches ondes.

Encore une fois, dans des sentiers qui s'entrelacent, je me suis perdu en rêvant, et les oiseaux dans les buissons se moquent du fol amoureux.

XX.

La rose embaume, — mais si elle sent les parfums qu'elle exhale, si le rossignol lui-même éprouve ce qui agite notre âme aux doux sanglots de son chant,

Je ne le sais pas. Mais la vérité nous attriste souvent, et lors même que la rose et le rossignol exprimeraient des sentimens qu'ils n'éprouvent point, un tel mensonge serait profitable, comme dans bien des cas.

XXI.

C'est parce que je t'aime que je suis forcé de te fuir, d'éviter ton visage... Ne te fâche pas! Ton visage si beau, si serein, comment s'accorderait-il avec ma triste figure?

C'est parce que je t'aime que ma figure est si pâle, si misérablement amaigrie... Tu finirais par me trouver laid; je veux t'éviter... Ne t'irrite pas!

XXII.

Je vais errant au milieu des fleurs, et moi-même je m'épanouis avec elles; je vais errant comme dans un rêve, et je chancelle à chaque pas.

Oh! soutiens-moi, ma bien-aimée! sans cela, l'ivresse d'amour va me précipiter à tes pieds, et le jardin est plein de monde.

XXIII.

Comme au sein des vagues impétueuses tremble l'image de la lune, tandis qu'elle-même chemine, d'un pas sûr et calme, en haut de la voûte céleste,

Ainsi toi, ma bien-aimée, tu poursuis ton chemin, calme et sereine, et c'est bien ton image seule qui tremble au fond de mon cœur, parce que mon cœur est ébranlé.

XXIV.

Nos cœurs ont conclu la sainte-alliance; pressés l'un contre l'autre, ils se comprenaient bien.

Seulement, hélas! la jeune rose qui ornait ta poitrine, cette pauvre alliée, a été presque écrasée par notre entente cordiale.

XXV.

Dis-moi, qui a inventé les horloges, la division du temps, les minutes et les heures? C'était un homme triste et froid. Il était assis pendant une nuit d'hiver, il réfléchissait, il comptait le trottement familier des souris et le bruit monotone du ver qui ronge le bois en mesure.

Dis-moi, qui a inventé les baisers? C'était une bouche tout enflammée de bonheur. Elle jetait ses baisers sans penser à autre chose. C'était dans le beau mois de mai: les fleurs sortaient de la terre, le soleil souriait, les oiseaux chantaient.

XXVI.

Comme les œillets embaument! comme les étoiles, essaim d'abeilles d'or, reluisent et scintillent à travers un ciel de couleur violette!

Dans l'ombre des châtaigniers brille la villa toute blanche et séduisante; j'entends le bruit de la porte vitrée, j'entends le murmure de la plus douce voix.

Frémissemens pleins de volupté! charmantes émotions! embrassemens tendres et timides! Et les jeunes roses sont aux écoutes, et les rossignols chantent.

XXVII.

N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur? n'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards?

La lune ne brillait-elle pas de la même manière à travers les feuilles du berceau qui abritait notre amour? Des dieux de marbre ne faisaient-ils pas au seuil, comme aujourd'hui, une garde silencieuse?

Hélas! je sais comme ils changent, ces beaux rêves trop charmans, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, et à nous fuir, et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si tendrement, nous qui nous serrons si tendrement cœur contre cœur.

XXVIII.

Les baisers dérobés dans l'ombre et dans l'ombre rendus, ah! ces baisers si doux, comme ils enivrent de bonheur l'âme qui aime!

Bercée de doux souvenirs et de pressentimens plus doux encore, notre âme pense alors à maintes choses des jours passés, à maintes choses aussi des jours à venir.

Mais trop penser est fastidieux quand on s'embrasse; pleure plutôt, chère âme, et soulage-toi par des larmes.

XXIX.

Il y avait un vieux roi; son cœur était fatigué, sa tête était grise. Le vieux roi prit une jeune femme.

Il y avait un beau page; sa tête était blonde, son esprit léger. De la robe de soie de la jeune reine le beau page portait la queue.

La vieille chanson, la connais-tu? Elle résonne si doucement, si tristement elle résonne! Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient trop.

XXX.

Dans mon cœur refleurissent les images depuis longtemps éteintes..... Qu'est-ce qu'il y a dans ta voix qui fait tressaillir mon âme?

Ne dis pas que tu m'aimes! Je sais que tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le printemps et l'amour, doit misérablement périr.

Ne dis pas que tu m'aimes! embrasse-moi seulement et tais-toi; tais-toi et souris, si je te montre demain ce bouquet de roses fanées et flétries.

XXXI.

Enivrées du clair de lune, les fleurs du tilleul épanchent leurs parfums, et les bois et les airs retentissent des chants du rossignol.

« Il est doux, ô bien-aimé, de s'asseoir sous ce tilleul, quand les rayons d'or de la lune brillent à travers son feuillage protecteur.

« Regarde cette feuille, tu verras qu'elle a la forme d'un cœur; c'est pour cela qu'entre tous les arbres les amoureux choisissent de préférence le tilleul et aiment à deviser sous son ombre.

« Mais tu souris, comme perdu en des songes lointains. Parle, ô mon bien-aimé, quels sont les désirs qui germent dans ton cœur?

« — Ah volontiers, ma mignonne, je t'en ferai l'aveu. Je voudrais qu'une froide bise, venant du nord, soudain nous envoyât une blanche tombée de neige,

« Et que nous, des traîneaux peints de couleurs bariolées, au bruit des grelots sonores, aux claquemens des fouets, nous emportassent, bien enveloppés de fourrures, à travers les plaines et les rivières gelées! »

XXXII.

Dans la forêt, au clair de lune, la nuit dernière, je vis passer les elfes. J'entendais retentir leurs cors, j'entendais sonner leurs clochettes.

Ils chevauchaient sur de petits coursiers blancs qui portaient des ramures d'or, et ils fendaient les airs aussi rapidement qu'une troupe effarouchée de cygnes sauvages.

La reine, en passant au galop, me fit un signe de tête et me lança un sourire. Souriait-elle de me voir encore une fois amoureux? ou bien son sourire était-il un présage de mort?

XXXIII.

Le matin je t'envoie les violettes que j'ai trouvées dès l'aube dans la forêt, et le soir je t'apporte les roses que j'ai cueillies à l'heure du crépuscule.

Sais-tu ce que pourraient te dire ces belles fleurs dans leur langage symbolique? Sois-moi fidèle dès le matin, et aime-moi pendant toutes les nuits.

XXXIV.

La lettre que tu m'as écrite ne m'inquiète pas du tout. Tu ne veux plus m'aimer, mais ta lettre est bien longue.

Douze pages d'une écriture serrée et charmante! un petit manuscrit! On n'écrit pas avec tant de soin pour donner congé.

XXXV.

Ne crains pas que je trahisse mon amour devant le monde, lorsque mes lèvres, au sujet de ta beauté, débordent en métaphores.

Sous une forêt de fleurs, il est profondément et soigneusement caché, ce secret brûlant, ce feu profond et discret.

Si parfois des étincelles suspectes jaillissent du milieu des roses, — ne crains rien! le monde de nos jours ne croit pas aux flammes véritables, et il prendra tout cela pour de la poésie.

XXXVI.

Les bruits dont le printemps remplit le jour, il en remplit aussi mes nuits; ses échos et ses reflets se glissent jusque dans mes songes.

Seulement, comme en un pays de fées, les oiseaux alors chantent des mélodies plus gracieuses, les airs sont plus suaves, le parfum des violettes monte plus ardent, plus voluptueux.

Les roses aussi brillent d'un éclat plus vif; elles portent des gloires d'or, comme les petites têtes d'anges dans les tableaux d'église.

Moi-même il me semble alors que je suis un rossignol et que je chante mon amour à ces roses entourées d'auréoles. Je chante en rêvant de merveilleuses mélodies,

Et tout cela dure jusqu'au moment où je suis réveillé par les rayons de soleil ou par le tapage charmant de ces autres rossignols qui bourdonnent en face de ma fenêtre.

XXXVII.

A la voûte du ciel, les étoiles avec leurs petits pieds d'or cheminent tout doucement, tout doucement; elles craignent d'éveiller la terre, qui dort tranquille au sein de la nuit.

Les forêts silencieuses sont là qui écoutent : chaque feuille est une oreille verte! et la montagne, en rêvant, étend son long bras d'ombre.

Mais qui appelle? L'écho de ces accens a retenti dans mon cœur. Était-ce la voix de ma bien-aimée? ou était-ce seulement le rossignol?

XXXVIII.

Le printemps est sérieux, ses rêves sont tristes, chaque fleur semble pénétrée de douleur; il y a une mélancolie secrète dans le chant du rossignol.

Oh! ne souris pas, chère belle, ne souris pas si gaiement, si joyeusement! Oh! pleure plutôt; je voudrais avec un baiser essuyer une larme sur ta joue.

XXXIX.

Déjà je dois m'arracher du cœur que j'aime si tendrement, déjà je dois m'en arracher. Si tu savais combien il m'en coûte de partir!

La voiture roule sur le pont qui craque, le fleuve sous le pont coule morne et triste. Encore une fois, je dis adieu à mon bonheur, je dis adieu au cœur que j'aime tendrement.

Les étoiles filent au ciel comme si elles fuyaient devant ma douleur. Adieu, ô bien-aimée! dans les pays lointains, partout où je serai, ton image sera dans mon âme.

XL.

Les charmans désirs fleurissent et puis se fanent; ils fleurissent encore et se fanent encore; les choses vont ainsi jusqu'à la tombe.

Je sais cela, c'est ce qui me gâte tout amour et toute joie. Mon cœur est si intelligent, mon cœur a tant d'esprit, qu'il en est tout saignant dans ma poitrine.

XLI.

L'aspect du ciel est comme un visage de vieillard, avec un seul œil rouge et une chevelure flottante de gris nuages.

Abaisse-t-il son regard borgne vers la terre, fleurs et feuilles se flétrissent, et l'amour aussi et les chants doivent se flétrir au fond du cœur de l'homme.

XLII.

Ennuyé, morose, le cœur refroidi, je parcours le monde également froid et chagrin. L'automne touche à son terme. Un brouillard enveloppe comme d'un linceul humide les paysages à demi morts.

Les vents sifflent, fouettant de côté et d'autre les feuilles rouges et jaunes qui tombent des arbres. La forêt gémit, la bruyère est couverte d'une vapeur fumante. Voici le pire à présent : il pleut.

XLIII.

Les brouillards de la fin de l'automne, comme des songes glacés, s'abattent sur la vallée et sur la plaine. L'orage effeuille les arbres, ils sont nus et chauves comme des spectres.

Il n'y en a qu'un seul, un seul arbre silencieux et triste, qui reste là, couvert de son feuillage; humide de larmes de douleur, il secoue parfois sa tête verdoyante.

Ah! mon cœur ressemble à ce paysage désert, et cet arbre que je vois là aussi vert qu'aux jours d'été, c'est votre image, madame, l'image de votre inaltérable beauté.

XLIV.

Un ciel gris et vulgaire! La ville aussi est toujours la même, toujours se mirant dans l'Elbe, aussi gauche et aussi maussade.

De longs nez qu'on mouche aussi bruyamment et aussi ennuyeusement qu'autrefois! Et cela s'incline avec une dévotion hypocrite, ou cela se gonfle avec outrecuidance!

O contrées du midi! combien j'adore votre beau ciel et vos belles divinités, depuis que j'ai revu ces hommes affreux et cet affreux climat!

HENRI HEINE.

LA FIN DU MONDE

ET

LE RÉVÉREND Dr CUMMING

The End (*la Fin*), by the rev. John Cumming, Londres 1855.

I.

De nos jours, les enfans même ont vu s'accomplir je ne sais combien de révolutions, et les perturbations de la nature se mêler à celles de la société et de l'histoire. En même temps que les fléaux des guerres et des discordes humaines, le vase de la colère céleste a versé sur notre monde les pestes, les maladies et les famines, et cette crise de la nature entière a été accompagnée par les plus prodigieux développemens de la science, de l'industrie et des lumières. A toutes les époques antérieures où le monde et l'humanité ont eu de semblables accès de fièvre, il y a eu uniformément une recrudescence de prophéties ou d'interprétations des prophéties; il ne faut pas s'étonner qu'il en soit de même aujourd'hui, et c'est pour cette raison que nous voulons dire ici quelques mots d'un homme qui est arrivé en Angleterre à une très grande influence ou, dans tous les cas, à une très grande popularité par ses prédications sur les prophéties. Le docteur Cumming est un ministre presbytérien de l'église d'Écosse, et résidant à Londres. Il a une congrégation nombreuse et enthousiaste, un auditoire plus nombreux encore et toujours curieux et avide de sa parole; ses sermons et ses livres ont une immense circulation; enfin c'est un personnage intéressant, ne fût-ce qu'à titre de phénomène.

Nous nous défendons, pour notre part, de toute intention de prophétiser ou d'interpréter les prophéties. Nous nous bornerons à donner, autant que possible, une idée de la manière dont le prédicateur écossais applique aux événemens contemporains les textes de l'Écriture, et en particulier des raisons qui lui font intituler son dernier livre : *La Fin*.

Il y a différentes manières d'envisager la fin du monde. Aux yeux de l'incrédule et du matérialiste, c'est la fin des jouissances terrestres, la fin de la richesse, la fin de la bourse, la fin du 3 pour 100. Aux yeux du croyant et du chrétien, c'est la fin du pèlerinage, c'est l'accomplissement des promesses divines, ou plutôt ce n'est pas la fin, c'est le commencement; ce n'est pas l'occident, c'est l'aurore. Nous rappelons qu'ici nous ne voulons pas dogmatiser, mais seulement exposer. « On croirait, dit notre prédicateur, que tous les hommes devraient naturellement se réjouir en voyant les signes de la fin. Pourquoi donc ont-ils l'air terrifié quand vous leur dites qu'elle est proche? Pourquoi disent-ils : Quelle chose effrayante! quelle chose terrible! Est-ce que jamais dans la Bible la fin s'est manifestée sous cet aspect? Êtes-vous donc si épris de la maladie que vous n'ayez point soif de la résurrection du corps, qui, au lieu de la décrépitude, vous donnera la robe incorruptible de l'immortalité? Êtes-vous tellement attachés à la souffrance, à la peine, à la douleur, à la bataille, à la famine, à la peste, que vous ayez peur d'en être débarrassés? Est-ce qu'au contraire chaque page du livre saint ne nous mène point à cette bienheureuse conclusion, que plus la grande délivrance approche, plus le peuple de Dieu devrait se réjouir? Est-ce qu'à travers la chute des nations, le bouleversement des trônes, la dissolution des dynasties et le bruit des batailles, il n'y a pas une voix consolante qui dit du haut des cieux : Levez la tête, car le jour de la rédemption est proche? Et si je parviens à vous montrer les quelques herbes flottant sur la mer qui indiquent que nous approchons du grand continent de la gloire, si je puis recueillir avec vous çà et là quelque petite fleur alpestre, qui, si fragile qu'elle soit, soit partout la douce messagère du printemps, tout vrai chrétien doit se réjouir de trouver les signes d'une nouvelle genèse meilleure et plus brillante que la première... »

Le docteur Cumming expose ensuite comment, dans l'accomplissement des prophéties, la terre que nous habitons doit être, non pas détruite, mais seulement purifiée et transformée. « Quand le Christ viendra, dit-il, cette terre, cette boule ronde sur laquelle nous marchons ne sera point détruite... Pourquoi donc le serait-elle?... Otez-en le péché, ôtez-en la corruption, ôtez-en les maux de tête, les maux de cœur, l'envie, la malice, la malveillance et tous les maux que le péché a engendrés, et je ne voudrais pas un autre ciel pour y vivre. Son mal, c'est la souillure originelle du péché d'Ève et d'Adam; faites-en sortir ce principe fiévreux, elle se rétablira : astre aujourd'hui tombé et obscurci, mais qui, racheté et restauré, reprendra sa place dans le cortége des mondes et des étoiles, le plus brillant, le plus beau, le plus noble

de tous, et le plus intéressant, parce qu'il portera témoignage, par la profondeur de sa chute, de la puissance de la rédemption.

« Quand ce jour viendra, il n'y aura plus de souffrance. L'ère de la foi sera close, car ce sera la jouissance; l'ère de l'espérance sera close, car ce sera la possession. Il n'y aura plus de sacremens, car on aura la substance; il n'y aura plus de ministres pour enseigner, car tous apprendront directement de Dieu, et tous les troupeaux seront absorbés en un seul. Les élus seront rassemblés des quatre vents du ciel; le verre à travers lequel nous ne voyons aujourd'hui que confusément sera brisé, et nous verrons face à face; les enfans de Dieu se manifesteront, et l'église apparaîtra brillante comme le soleil, belle comme la lune, et terrible comme une armée avec des bannières... »

Tel est le point de vue sous lequel le docteur Cumming envisage la fin prochaine de notre monde. Mais sur quelles données, sur quels faits s'appuie-t-il pour considérer comme si proches la restauration et la rédemption, nous ne disons pas des âmes, mais de la nature? Est-ce dans le spectacle des événemens contemporains qu'il puise le pieux espoir de voir la terre bientôt purgée du péché, de la malice, de la maladie, de la douleur, en un mot relevée de la chute? Que nous soyons les témoins, les instrumens, et même les victimes passagères d'une grande transformation sociale, que nous soyons à la veille d'une transformation plus grande encore, nous le croyons sans être prophète ni interprétateur de prophéties; mais il faudrait une bien monstrueuse ou bien puérile présomption pour imaginer que le monde va finir parce que nous finissons, et qu'il n'a pas d'autre lendemain que le nôtre, de même qu'il faudrait une fabuleuse confiance dans les mérites de notre génération pour croire qu'elle sera rachetée et restaurée ici-bas sans avoir passé par de terribles châtimens et d'épouvantables hécatombes. Et encore faudrait-il s'entendre sur ce mot de fin du monde, car le docteur Cumming tout le premier considère qu'il y en a déjà eu plusieurs depuis la chute. Ainsi le déluge en a été une, l'exode ou la sortie d'Égypte en a été une autre, la venue du Christ une autre. A ce compte, toutes ces fins du monde seraient des fins d'époques, et certainement aucun de nous ne prétendra que la nôtre ne doit pas finir. Un historien anglais, un homme pourtant très positif et très rationaliste, le docteur Arnold, disait, il y a une dizaine d'années : « L'histoire moderne semble être non-seulement un pas en avant sur l'histoire ancienne, mais le dernier pas; elle semble porter les marques de la plénitude du temps, comme s'il ne devait plus y avoir d'histoire au-delà. Si donc, sans excès de confiance, nous voyons des signes, si incertains qu'ils soient, que nous vivons dans la dernière période de l'histoire du monde, qu'il ne reste plus après nous d'autres races pour achever ce que nous avons laissé imparfait, ou rétablir ce que nous avons détruit, alors l'histoire moderne acquiert un intérêt incalculable. » Le docteur Arnold était professeur d'histoire moderne, et peut-être la préoccupation de son cours exerçait-elle une certaine

influence sur ses conclusions; mais nous aurions voulu le voir développer sa thèse — en Amérique, par exemple; nous aurions voulu voir le rire superbe des hommes des États-Unis s'entendant dire par un professeur de la vieille Europe que leur mission est accomplie, et que la race humaine est finie. A coup sûr ils auraient répondu : « La race humaine, c'est possible; mais la race américaine, jamais ! »

Dans tous les cas, et en ce qui nous concerne, si nous voulons nous préparer à notre fin, nous n'avons pas de temps à perdre. Le docteur Cumming ne nous laisse pas beaucoup de marge pour faire pénitence, ou, si l'on veut bien nous passer le mot, pour faire nos paquets. Selon lui, les concordances des prophéties mèneraient notre triste monde jusqu'aux environs de l'année 1865. Nous n'avons pas de place ici pour citer tous les textes qu'il apporte à l'appui de son interprétation; ses calculs de probabilités nous paraissent d'ailleurs trop vagues et trop arbitraires pour être discutés. Nous nous en tiendrons donc à ce qu'on peut appeler ses preuves historiques, c'est-à-dire aux inductions qu'il tire des événemens contemporains; c'est la partie la plus intéressante de ses prédications et de son livre.

Il y a d'abord les signes matériels et physiques de la fin. Il est dit dans l'Évangile de saint Matthieu : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes... Car comme un éclair qui sort de l'orient paraît tout d'un coup jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Partout où le corps se trouvera, les aigles se rassembleront... »

Et il est dit aussi dans l'Évangile de saint Luc : « Alors on verra se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra des choses épouvantables et des signes extraordinaires dans le ciel... Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les nations seront dans l'abattement et dans la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots; et les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'univers, car les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. »

Le docteur Cumming est naturellement un ardent ennemi de Rome, et le pape est toujours pour lui une des bêtes de l'Apocalypse. Il est donc tout simple qu'il applique à l'église romaine le texte sur « les faux Christs et les faux prophètes. » Il admet du reste qu'avant que la grande apostasie de l'Occident, comme il l'appelle, disparaisse de la terre, il lui sera donné, et il sera donné à ses représentans d'accomplir des œuvres surnaturelles. Ils pourront faire, selon les termes de l'Écriture, de grands prodiges qui séduiront

les élus mêmes. Les miracles de l'église romaine au moyen âge n'ont point été de pures fables; Satan a le pouvoir de faire des choses qui surpassent la nature, et d'accomplir, pour séduire l'homme, de véritables miracles.

Quant aux signes plus visibles et plus palpables, voici les tremblemens de terre « en divers lieux. » Depuis seulement quelques mois, on les a vus se multiplier en Europe et en Asie. Celui de Brousse a été terrible et a vivement frappé l'esprit des populations de l'Orient. Là encore, la race condamnée des Juifs est celle qui a le plus souffert. « La citadelle, disait une relation, domine la ville, et c'est au-dessous que se pressent les habitations de cette race pacifique et souffrante. Au moment de la secousse, des masses énormes de murailles ont roulé sur ces masures comme des avalanches, et ont tout écrasé. On voit maintenant les Juifs, qui sont reconnaissables à leurs hautes coiffures, assis au milieu de leurs demeures écroulées, dans la désolation et dans l'abattement. Pas même de pareilles catastrophes n'ont le pouvoir d'adoucir la sombre aversion qui sépare ce malheureux peuple du reste des hommes. Qui s'inquiète d'un Juif? Il n'y a pas un Turc, ni un Grec, ni un Arménien, qui donnera un morceau de pain ou une goutte d'eau à l'israélite mourant, même dans ce moment où le jugement de Dieu les confond tous dans un commun malheur... » Nous citons ce passage uniquement parce que la destinée du peuple juif tient une grande place dans l'interprétation donnée par le docteur Cumming aux prophéties. Une autre correspondance d'Orient disait encore à propos des tremblemens de terre : « Ces événemens ont répandu dans la population de Constantinople une terreur superstitieuse, et chaque race interprète selon ses préoccupations particulières ces effrayantes convulsions. La population pauvre, et, à peu d'exceptions près, les Turcs sont pauvres, se croit sous le coup d'imminentes calamités. Les Turcs attendent peu d'avantages pour eux-mêmes de la lutte engagée en ce moment. Les chrétiens aussi sont las de ce conflit dans lequel ils avaient d'abord vu l'aurore de meilleurs jours... »

L'Évangile dit encore : « Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. » Or, dans l'Apocalypse et dans le songe de Joseph, ces expressions sont des figures des pouvoirs visibles de la terre; le soleil est le type du pouvoir souverain, la lune répond à l'autorité de l'église, les étoiles sont les ministres de cette église, et toutes ces puissances sont aujourd'hui dans la confusion et dans le désordre. Que dit encore la parole de Dieu? Qu'il y aura des pestes et des famines en divers lieux; c'est ce qui répond au choléra, à la maladie des pommes de terre, à la maladie de la vigne, enfin à l'état morbide du monde animal et du monde végétal.

« Et alors on verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume; les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arrive... » Ces paroles furent-elles jamais plus justifiées qu'elles ne le sont par l'état actuel du monde? Laissons parler ici le docteur Cumming : « En ce moment, dit-il, l'Italie est un volcan comprimé, mais non pas éteint; le repos

de la France dépend de la vie d'un homme puissant et toujours exposé; l'Autriche ne veut point faire la guerre et n'ose pas garder la paix; la Prusse est dans toutes les angoisses de l'irrésolution; la Hongrie, longtemps découragée, sent son cœur rebattre; la Pologne, ce remords vivant de l'Europe, est prête à rebondir sur ses pieds. Enfin la Russie, se figurant que la France avait assez à faire chez elle, et qu'il y avait entre la France et l'Angleterre une inimitié inconciliable, jetant un œil de convoitise sur la terre du soleil, a cru l'heure venue où elle pourrait jeter ses avalanches sur l'Occident, s'emparer de sa proie, planter ses aigles sur les mosquées de Constantinople, et installer une puissance formidable à laquelle la chrétienté occidentale ne pourrait pas offrir de résistance... Avons-nous jamais vu une décade aussi désastreuse que les dix dernières années?... Il y a dans l'esprit des hommes d'état le pressentiment de calamités imminentes et d'une prochaine catastrophe. Les cabinets sont au bout de leur politique. L'Italie brûle, et l'Autriche le sait bien. L'immense population de la France est campée dans le monde, elle n'y est pas assise. Il n'y a qu'une nation élevée avec l'Écriture qui puisse être grande. Si seulement ce grand peuple, un des plus nobles de l'Europe, avait nos priviléges, c'est-à-dire nos bibles, nos temples, nos prédications, ce serait la plus belle race sous le soleil; mais la France aujourd'hui n'est qu'un camp, et non pas un foyer : elle ne demeure pas, elle bivouaque. La Russie, pendant tout le temps que nous cherchions à lui inspirer la paix, a grandi comme une gigantesque avalanche prête à tomber sur l'Europe chrétienne, et la voilà destinée, comme j'entreprendrai de le montrer, à remplir la redoutable mission qui, je le crains, est la sienne, de se frayer un chemin jusqu'aux plaines de la Palestine, et d'y périr alors dans son orgueil, dans la dernière et terrible convulsion qui arrachera le monde au scepticisme et l'église au sommeil... »

Du reste, les paroles de l'Écriture doivent aussi s'entendre dans le sens figuratif, et l'image du tremblement de terre s'applique surtout à la convulsion générale de l'année 1848; c'est pourquoi le docteur Cumming ajoute : « C'est cette secousse qui continue encore aujourd'hui ses vibrations; nous sommes encore sous le coup de l'explosion qui ébranla l'Europe dans ses fondemens en 1848. Regardez autour de vous : l'Italie est comme son Vésuve, prête à éclater... Rome, qui s'appelle la capitale de la chrétienté, repose sur les baïonnettes, non point de l'Autriche, qui serait au moins une fille fidèle, mais de la France républicaine, qui n'a jamais accepté l'ultramontanisme. Et que signifie ce dogme inepte de l'immaculée conception?... sinon que le pape, à bout de voies, tâche de se faire un peu mousser dans la chrétienté pour faire accroire aux nations, lasses de sa suprématie, qu'il a reconquis le pouvoir de faire de nouveaux dogmes... Et la France, cette brave, vaillante et noble France, au puissant et habile dominateur de laquelle nous souhaitons beaucoup d'années de règne prospère, parce que sa vie en ce moment, n'importe comment et trouvez-le mauvais si bon vous semble, est

d'un prix inestimable pour l'Europe et la chrétienté, — la France aujourd'hui, quoique sous cette égide puissante, est dans un camp et dans un bivouac, et non pas dans les demeures paisibles réservées au peuple de Dieu. L'Allemagne est déchirée, l'Espagne est en convulsions, l'Amérique est agitée par la lutte des indigènes contre les étrangers envoyés par les jésuites pour asservir la grande république au pape. La Turquie est épuisée, à peu près morte... »

Voici le tableau qui répond aux prophéties. Et parmi les autres signes il faut compter encore l'anarchie des églises nationales, des églises établies, dont le docteur Cumming montre la dissolution comme aussi imminente que celle de l'église de Rome; il faut compter aussi le développement illimité de l'industrie, de la locomotion, des communications, la diffusion de la science et de l'éducation, toutes choses annoncées figurativement dans l'Écriture, et dont, il y a seulement quelques années, la réalisation paraissait impossible. Sans doute, à toutes les autres époques de l'histoire, il y a eu des guerres, des pestes, des fléaux et des tremblemens de terre; mais la thèse du prédicateur écossais, c'est que toutes les prophéties se trouvent en ce moment à leur point de jonction, et que la concordance extraordinaire des dates, combinée avec les phénomènes visibles qui éclatent sur toute la terre, indique l'approche et l'imminence de la fin.

II.

Nous avons vu comment le docteur Cumming avait trouvé que toutes les prophéties arrivaient en ce moment à leur point d'intersection, et que la concordance des dates annonçait le prochain accomplissement des temps. Nous avons dit aussi que dans son interprétation des prophéties, la destinée du peuple juif tenait une grande place. En effet, le terme de la confusion actuelle du monde doit être, selon lui, la disparition de la domination musulmane et la rentrée du peuple juif dans la Terre-Sainte, et même le triomphe momentané de la Russie, qu'il faut admettre comme nécessaire, ne doit avoir pour but que de rouvrir le chemin au peuple d'Israël.

Il est dit dans le seizième livre de l'Apocalypse : « Et le sixième ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et ses eaux furent séchées pour préparer un chemin aux rois d'Orient. » Disons tout de suite que dans les explications du docteur Cumming, le desséchement de l'Euphrate figure l'épuisement et la mort de l'empire turc. Le mot de « fleuve » est employé communément, dans l'histoire comme dans la Bible, pour signifier une nation, une dynastie, une puissance. Le prophète Daniel prédit la chute de l'empire de Mahomet en des termes si clairs, qu'il est impossible de s'y méprendre, « tellement, dit le docteur Cumming, que si on publiait par toute l'Europe la peinture que traçait Daniel, à coup sûr, et nos braves alliés et

nous-mêmes, nous prendrions immédiatement possession de la Turquie en vertu de cette prédiction. »

Que l'empire turc soit en effet condamné dans sa forme actuelle, c'est un point sur lequel nous sommes, pour notre compte, suffisamment édifié; mais il est curieux de voir comment un homme placé en dehors de la politique active, préoccupé seulement du point de vue spirituel et scriptural, arrive à ces conclusions. Le docteur Cumming considère, et il le répète souvent, les journaux comme les commentateurs involontaires et les plus fidèles des prophéties, et il cite des extraits de correspondances d'Orient trop nombreux pour que nous puissions les reproduire ici. Or de cette masse de témoignages il résulte que les Turcs, avec leur fatalisme ordinaire, regardent eux-mêmes comme imminent l'accomplissement des prophéties qui prédisent la fin de leur puissance en Europe. Ils reculent à leur tour devant le flot envahissant des chrétiens, et ils s'en retournent en Asie. Voici ce que disait, entre autres, une correspondance de Constantinople de cette année : « Maintenant que le danger immédiat du côté de la Russie a cessé, et que l'enthousiasme des premiers temps s'est calmé, les sentimens de la race turque ont considérablement changé. Tout autre désir a fait place à celui d'être débarrassé des armées de l'Occident. La terrible perspective toujours placée devant les yeux des musulmans est l'avénement des races chrétiennes à l'égalité... Quiconque a les moindres rapports avec les Turcs ne peut douter de l'absolu découragement avec lequel ils envisagent l'occupation actuelle, et de leur désir de la voir finir à tout prix... On est sûr qu'à l'avenir jamais les Turcs ne rappelleront des alliés... Aussi, depuis le siége de Sébastopol, le parti russe chez les Turcs a repris de l'influence. Ce n'est point un parti qui ait une prédilection réelle pour la Russie, ni qui désire voir le tsar à Constantinople,... mais ce sont ceux qui croient plus prudent de s'appuyer sur la protection de la Russie, et de laisser au tsar la prépondérance dans les conseils de l'empire, dans la confiance que pour son propre intérêt, et au au moins pendant leur vie, il laissera durer le système actuel. Le Turc d'aujourd'hui a cessé de voir devant lui au-delà de sa propre génération. L'absence de l'idée de la famille entretient cet état des esprits, qui s'exprime par ces mots : Après moi le déluge. La plupart des Turcs sont sans enfans; leurs femmes pratiquent régulièrement l'avortement... Ces gens-là ne voient donc rien au-delà de la mesure de leur temps, et ils espèrent que la domination russe les laisserait jouir encore de ce qu'ils ont pendant une vingtaine d'années, tandis que l'Occident réformateur et civilisateur détruira le système qui les a enrichis, et élèvera à une alarmante égalité les races énergiques qu'ils redoutent... »

L'auteur, que nous nous bornons à suivre, démontre ainsi par tous les témoignages que l'occupation de la Turquie, l'introduction des chemins de fer et du télégraphe électrique et l'invasion de la civilisation occidentale achèvent de détruire ce qui restait de la domination musulmane en Europe,

et que les nations semblent convoquées à Constantinople comme à de grandes funérailles. Et lui-même, ayant une foi positive et définie dans les prophéties, il paraît prendre à l'Orient une part de son fatalisme. C'est ainsi qu'il dit : « La lutte engagée aujourd'hui dans la Crimée n'est que le premier acte d'une tragédie plus solennelle qu'aucune qu'on ait jamais vue dans la chrétienté. Soyez attentifs, et regardez si cela n'arrivera pas comme je vous le dis. Les probabilités sont que la Russie sera refoulée pour un temps; mais ma conviction, et cela ne touche en rien à nos devoirs, est que, pendant que la Grande-Bretagne sera épargnée et soustraite à la dévastation, la Russie marchera par-dessus toute l'Europe, balaiera tout devant elle, et ira finir sa carrière où la prophétie a prédit qu'elle la finirait : dans les plaines de la Palestine, et dans la grande lutte qui doit ramener le Juif dans sa patrie et Israël dans ses foyers. »

Puisque nous en sommes aux prophéties, mentionnons aussi les prédictions. L'auteur en cite une assez curieuse, qui, dit-il, est empruntée à un vieux livre qui se trouve dans la bibliothèque augustinienne à Rome, et qui porte la date de 1675 (1).

« Avant le milieu du XIXe siècle, il y aura des séditions de toutes parts en Europe. Il s'élèvera des républiques; il y aura des rois, des grands et des prêtres mis à mort, et les religieux abandonneront leurs couvens. Des famines, des pestes et des tremblemens de terre dévasteront les villes en grand nombre. Rome perdra le sceptre par la persécution des faux philosophes. Le pape deviendra le captif de ses sujets, l'église de Dieu sera soumise au tribut et dépouillée de ses biens temporels. Après un peu de temps, il n'y aura plus de pape. Un prince de l'aquilon (ou du nord) parcourra l'Europe avec une grande armée, il renversera les républiques et exterminera tous les rebelles. Son épée, tenue par Dieu, défendra vigoureusement l'église du Christ, exaltera la foi orthodoxe, et soumettra l'empire de Mahomet. Un nouveau pasteur, celui de la fin, appelé du rivage par un signe céleste, viendra dans la simplicité du cœur et la science du Christ, et la paix sera rendue au monde. »

Nous avons reproduit ce singulier passage à titre de curiosité, et nous retournons aux prophéties de l'Écriture. C'est surtout dans Ézéchiel que le

(1) Voici le texte latin : « *De Fluctibus misticæ navis*, auctore Ridolpho Gelthier; Augustæ, 1675. — Ante medium sæculi XIX, seditiones undique in Europa. Erigentur respublicæ, occidentur reges, optimates, ecclesiastici, et regulares sua cœnobia deserent. Fames, pestilentia et terræmotus plures devastabunt civitates. Roma amittet sceptrum propter obsessiones pseudophilosophorum. Papa a suis captivabitur, et sub tributo ponetur ecclesia Dei quæ bonis temporalibus exspoliabitur. Post breve tempus papa non erit. Princeps aquilonarius cum ingenti exercitu percurret Europam, respublicas evertet, rebellesque omnes exterminabit. Ejus gladius motus a Deo ecclesiam Christi acriter defendet, fidem orthodoxam propugnabit, et imperium mahometanum sibi subjiciet. Novus pastor finalis e littore per signum cœleste veniet in cordis simplicitate et doctrina Christi, et pax erit reddita sæculo. »

docteur Cumming trouve la désignation de la mission de la Russie, et nous devons renvoyer le lecteur au chapitre 38 de ce livre, trop long pour pouvoir être cité tout entier. C'est là que se trouve prédite la grande ligue du Nord; les races désignées dans la Genèse et dans Ézéchiel sous les noms de Gog, Magog, Rosch, Mosoch, Tubal, etc., sont les mêmes que les Scythes, les Russes, les Moscovites, de même que Gomer veut dire la race germanique, et que Tyr signifie l'Angleterre. Or il est dit que la Russie et l'Allemagne formeront la grande conjuration; laissons parler le docteur Cumming :

« La prophétie d'Ézéchiel est que Gomer, c'est-à-dire l'Allemagne, qui est la nation-mère des autres, se réunira au prince de Rosch, Mosoch et Tubal, et que cette union de l'Allemagne et de la Russie sera le trait principal de la grande ligue ou conspiration des derniers jours, qui se fera son chemin jusqu'en Palestine, pour y périr alors à cause de ses crimes sous le jugement de Dieu. Je ne veux pas dire que les complications actuelles en soient l'accomplissement, car je n'aime pas à dogmatiser; mais n'est-il pas remarquable qu'il soit dit que Rosch, Mosoch, Tubal, c'est-à-dire toutes les races de la Russie et les descendans de Gomer, c'est-à-dire les Allemands, se coaliseront et formeront cette grande ligue? Cela n'a-t-il pas l'air de se passer devant nous? Est-ce que la Prusse n'est pas virtuellement l'alliée de la Russie? Est-ce que l'Autriche, neutre en apparence, n'a pas été l'auxiliaire de la Russie en laissant dans les principautés l'autocrate libre et lui donnant la faculté de concentrer ses troupes sur la Crimée? Et en ce moment n'est-ce pas l'opinion de tout homme réfléchi qu'après tout l'Allemagne n'est pas et ne sera pas avec nous? N'est-ce pas une remarquable coïncidence... que la prédiction d'Ézéchiel soit en ce moment un fait historique? »

Nous hésitions à reproduire cette opinion un peu libre sur l'alliance autrichienne, mais on voudra bien considérer qu'elle est d'Ézéchiel.

Nous avons dit que Tyr était, par tous les signes, la figure de la Grande-Bretagne, de la nation qui doit résister à la grande ligue du Nord. Cette résistance toutefois ne pourra que suspendre le cours des choses, et la Russie, momentanément arrêtée, reprendra sa course d'avalanche. « Le dernier acte du drame, dit-il, est dans ce chapitre et dans le suivant, le trente-neuvième, qu'il faut lire aussi, et dans lequel, malgré Tyr, et ses vaisseaux, et ses soldats, et toutes ses ressources, la puissance du Nord se fraie son chemin à travers l'Europe, envahit la Palestine pour intercepter le retour du Juif dans ses foyers, et là, au sommet de sa carrière impie, Dieu verse sur elle les pestes, le sang, les pluies, le feu et le salpêtre. Ce dernier acte de la tragédie solennelle n'est pas encore commencé...; mais si je suis exact dans mes déductions, vous verrez qu'après la halte qui aura lieu, que ce soit un moment de repos ou une paix, ou que le tsar ait été rejeté dans ses retraites glacées, il arrivera que la Russie se précipitera de nouveau, écrasera toute résistance et marchera jusqu'en Palestine..., et que là Dieu exercera sa vengeance par les plus terribles jugemens... »

On remarquera que, dans cette classification des nations, il n'y a point la place de la France. Il est clair que le docteur Cumming est embarrassé par les événemens actuels, et qu'il lui semble difficile de concilier l'alliance française avec la prophétie. Un autre interprétateur auquel il en réfère souvent, M. Chamberlain, démontre résolument que la France est sans contredit de la race de Gomer, et que par conséquent elle fera partie de la grande ligue, et alors le docteur Cumming se borne à dire : « Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, il n'y en a aucun symptôme; que Dieu nous préserve que cela soit!... Mais il y a une très grande probabilité que l'Autriche, c'est-à-dire Gomer, fils aîné de l'église, que la sœur de Rome, ou l'apostasie grecque, et enfin les mahométans se coaliseront tous les trois, et que d'autre part sera notre noble patrie, pour défendre jusqu'à la fin Dieu, la Bible, la liberté et la vie... »

Quoi qu'il en soit, le dernier résultat doit toujours être la rentrée des Juifs en Palestine, et les événemens contemporains ne font que frayer la voie à cette restauration. Tout le monde connaît l'incomparable chapitre d'Ézéchiel, le trente-septième, qui a été appliqué aussi à la résurrection des corps, celui où les cadavres se recomposent et se relèvent sur leurs pieds, et où le Seigneur dit : « Ces os sont la maison d'Israël... Voici la parole du seigneur Dieu : — J'ouvrirai vos tombeaux, et je vous tirerai de vos sépulcres, et je vous conduirai dans la terre d'Israël... Je prendrai les enfans d'Israël au milieu des nations vers lesquelles ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts, je les ramènerai dans leur terre... »

Qu'on lise aussi ce chant de triomphe, ce cantique d'allégresse et de victoire, le chapitre 60 d'Isaïe. Ce sont là les prophéties; quant aux signes historiques, ils sont dans la durée invincible de la personnalité du peuple juif, dans la convoitise indestructible qu'il entretient pour la terre de ses aïeux, enfin dans l'histoire tout entière de cette race, qui est dans tous les pays et qui n'est d'aucun, qui n'a que des tentes et non des demeures parmi les nations, qui en général ne possède point ce qui est immobile, comme la terre, mais possède tout ce qui est mobile, comme l'or et le papier, afin d'être toujours prête pour l'exode.

Du reste, il n'y a peut-être pas de peuple au monde chez lequel se retrouvent ces signes distinctifs du peuple juif autant que chez le peuple britannique. L'Anglais a un caractère aussi isolé, aussi individuel, aussi insulaire que sa géographie. Nous n'en voudrions d'autre preuve que le rôle qui lui est assigné ici même, dans l'accomplissement des prophéties, par le docteur Cumming. Ainsi tout le genre humain doit être châtié, excepté une seule nation, et naturellement c'est la nation anglaise. Les Anglais représentent les dix justes nécessaires pour sauver le monde; ils sont une race mise à part : « Notre pays, dit ce charitable et modeste prêcheur, notre pays a été séparé des dix tribus, parce qu'il a renoncé au papisme à l'époque de la réformation, et qu'il est resté, malgré toutes ses fautes, un pays protestant; c'est pourquoi il ne subira point les châtimens qui attendent les autres. » Ailleurs en-

core il dit : « J'induis d'autres passages de la Bible que notre pays, qui s'est séparé de l'apostasie à la réformation et a cessé d'être une des dix tribus, et qui est la grande patrie du protestantisme, sera épargné par la colère de Dieu; qu'il pourra être châtié comme un enfant par son père, mais non point supprimé comme un criminel par un juge irrité... »

Voilà le pied fourchu; le docteur Cumming est un prophète plus anglais que chrétien. Nous nous souvenons d'avoir autrefois blessé les susceptibilités britanniques en disant que le duc de Wellington était un grand Anglais plutôt qu'un grand homme. Cette personnalité nationale est un des indestructibles caractères de la race. Ainsi, même à la catastrophe finale, quand tous les troupeaux ne feront qu'un seul troupeau, il faudra que les Anglais soient parqués séparément. Vous verrez que jusque dans la vallée de Josaphat ils auront un cimetière particulier avec leurs couleurs, gardé par leurs *policemen*, et qu'ils se lèveront tous avec le mot d'ordre : « *England expects every man to do his duty;* l'Angleterre compte que chacun fera son devoir. »

Cela seul suffirait pour affaiblir un peu notre foi, si nous en avions, dans les prédictions du docteur Cumming. Dans tous les cas, le monde dût-il effectivement finir en 1865, il n'y en aura jusque-là ni plus ni moins de vertus ou de crimes, de prières ou de blasphèmes, de maisons bâties ou de maisons démolies, de fortunes édifiées ou de fortunes renversées; le genre humain n'en continuera pas moins à naître, à vivre et à mourir. Et, pour ce qui est de la fin des fins, quelqu'un qui est au-dessus des prophètes a dit : « Quant à ce jour et à cette heure, personne n'en a connaissance, non pas même les anges du ciel, mais seulement mon père. Et il arrivera à l'avénement du Fils de l'homme ce qui arriva au temps de Noé; car comme dans les derniers jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfans jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne connurent le moment du déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde, il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme... Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas... »

JOHN LEMOINNE.

SCIENCES

DE LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DU GLOBE.[1]

RECHERCHES SUR LA FORME ET LES MOUVEMENS DE LA TERRE.

La réponse à la question : « Pourquoi la terre ne tremble-t-elle pas tous les jours? » c'est l'affirmative. En prenant le monde dans son ensemble, il n'est pas un jour où quelque contrée n'éprouve un de ces ébranlemens provenant d'un tassement et d'une rechute des masses continentales vers le centre de la planète. Ces légers brisemens de l'écorce du globe ne sont qu'une miniature de la grande catastrophe qui, il y a un petit nombre de mille ans, déprimant et noyant les anciens continens, soulevant et desséchant les continens actuels, circonscrivant le bassin des mers, élevant par entassement les montagnes, établit l'ordre actuel des choses à la surface de la terre, et, par suite du changement de l'état météorologique de la nature entière, substitua un autre règne animal et un autre règne végétal aux anciens règnes organiques, enfin introduisit ce qu'on commence à appeler le *quatrième règne,* savoir celui des êtres doués d'intelligence.

On sait que tout le littoral de la Baltique continue à se soulever graduellement, et j'ai moi-même constaté que toute la côte de France qui borde l'Atlantique s'élève de siècle en siècle d'une quantité sensible. Les cales des vaisseaux établies à Rochefort, du temps de Louis XIV, sont aujourd'hui de plus d'un mètre au-dessus des cales modernes. Les marais salans du litto-

(1) Voyez les livraisons du 15 août et 1er septembre dernier.

ral de l'Aunis passent successivement à l'état de *marais-gâts*, c'est-à-dire abandonnés par la mer, non pas que celle-ci se retire, mais bien parce que le sol se soulève réellement. C'est le contraire du sens exprimé par le fameux vers d'Ovide

Crescunt terræ decrescentibus undis.
Et la terre s'accroît par le décroît des eaux.

Le vers français est, je crois, de Chapelain. Je le répète, le sol mobile s'est soulevé. Il en est de même à Brouage, petite ville forte du temps de Richelieu, et d'où la *malaria* a chassé tous les habitans. Les murs de la ville portent encore les anneaux où s'amarraient les vaisseaux de Louis XIII; mais les fossés ne pourraient admettre aujourd'hui que de faibles barques, et encore au moment de la haute mer. Parmi les innombrables autorités que je pourrais invoquer sur l'Océan comme sur la Méditerranée, je prends le passage du continent dans l'île de Noirmoutiers, passage facile aujourd'hui même avec un cheval ou un âne, et qui, du temps de Henri IV, était parfois fort dangereux. C'était au point qu'un soir, se disposant à s'embarquer pour l'île, où l'attendaient une société choisie de dames et de seigneurs, une chère excellente et une belle partie de jeu, le roi fut forcé de passer la nuit très mal à l'aise dans la cabane du batelier, malheureux de l'incommodité présente comme du regret des jouissances qu'il n'avait qu'en perspective. Le fait géologique du changement d'état de ce passage acquiert une certitude complète par la connaissance du caractère du personnage, que tout le monde sait avoir été aussi brave que vicieux.

On ne saurait trop répéter du reste que les grandes catastrophes, les changemens universels n'ont lieu qu'à des époques prodigieusement éloignées les unes des autres. Pour former les dépôts qui séparent les époques antérieures à la nôtre, il a fallu des millions de siècles, et comme la dernière catastrophe ne date que de six mille ans, le genre humain peut être rassuré pour longtemps encore, sauf les petits soulèvemens, les petites rechutes, les petites dislocations locales, les petits retours à l'équilibre, qui ne sont rien pour l'immense nature, mais qui sont beaucoup pour l'homme, qui n'est grand que par l'intelligence.

Les astronomes et les physiciens, qui ont conquis le monde des infiniment grands et celui des infiniment petits par la précision inconcevable de leurs moyens d'observation, se plaignent universellement de *l'instabilité de la terre*. Depuis l'Allemagne jusqu'en Amérique, depuis l'Inde jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique, en Angleterre, en France, en Italie, les lunettes et les niveaux décèlent un sol flottant, comme le serait le vaste pont d'un vaisseau de guerre dans un port calme. On voit l'étoile polaire troublée dans sa distance au pôle par d'inexplicables oscillations, dont l'instabilité bien avérée de nos continens nous dévoile aujourd'hui la cause. Et qu'on ne croie pas que ces minimes causes d'erreurs soient de peu de conséquence pour les

astronomes, au moral comme au physique. J'ai parlé, à l'occasion des comètes, de ces passions froides qui sont plus puissantes encore que les passions fougueuses. Sans rappeler le conte de l'antiquité sur Aristote, que l'on prétend s'être jeté de dépit dans l'Euripe, parce qu'il ne pouvait pénétrer le secret des marées de ce détroit, nous avons dans ce siècle l'exemple de deux astronomes morts *littéralement* de chagrin pour cause de discordance dans leurs observations. Quand les astronomes sentent osciller la terre au moyen de leurs lunettes, qui semblent osciller dans le ciel étoilé, on peut être assuré qu'elle oscille bien réellement et d'une manière tout à fait irrégulière. Nous retrouverons tout à l'heure ces curieuses observations, quand nous examinerons si les pôles ou pivots de la terre ne sont point ébranlés par les secousses du sol, ou si l'effet de ces commotions qui nous paraissent si fortes n'est point comme insensible par rapport à la masse entière du globe.

Ceux à qui l'on montre par la pensée un abîme de feu sous nos pieds, avec la seule épaisseur de l'écorce du globe qui nous en sépare, sont préoccupés tout de suite de la sensation de chaleur que nous devrions sentir par ce voisinage. Plusieurs auteurs ont cru que la végétation était activée par ce feu souterrain; il n'en est pourtant rien. On a cultivé un terrain placé sur une couche de glace permanente faisant glacière, et le blé y a cru comme sur un terrain ordinaire. Dans la Sibérie du nord, où le sol ne dégèle jamais, la croissance rapide des plantes dans la couche dégelée, qui n'excède pas deux mètres de profondeur, montre bien que la chaleur centrale n'est pour rien dans la cause qui produit la végétation, et qui n'est exclusivement que la chaleur solaire. La chaleur traverse rapidement les corps minces; mais quand l'épaisseur devient considérable, le passage de cette chaleur devient fort lent, même au travers des masses métalliques. J'ai vu dans les fonderies d'artillerie des blocs de cuivre qu'on venait de fondre, et qui n'avaient pas plus d'un demi-mètre en tous sens, conserver plusieurs jours leur chaleur centrale, en sorte qu'au moment même où ils semblaient assez refroidis pour qu'on pût les toucher impunément, si on les couvrait d'une substance qui arrêtât le refroidissement de la surface, ce corps posé dessus prenait feu. Je citerai encore un exemple curieux. — Des voyageurs égarés dans les hautes régions désertes de l'Etna, au milieu des poussières volcaniques, étaient tourmentés de la soif, comme cela semble naturel dans une contrée qui est le domaine exclusif des feux et des matières ignées. Un des guides, enfonçant par hasard un bâton ferré dans le sable brûlé et croulant, s'aperçoit que la pointe de fer mord dans quelque chose d'inaccoutumé : c'était une couche de neige et de glace que les éruptions du volcan avaient recouverte de matière volcanique *sans la fondre entièrement*, tant la chaleur envahit lentement les masses épaisses. Il est bien entendu que nos voyageurs profitèrent de l'utile dépôt respecté par les feux du dedans et du dehors de la montagne. Tous ceux qui arrivent aujourd'hui du Vésuve ne tarissent pas sur le peu d'épaisseur qu'il faut mettre entre le fleuve de feu et la chaussure du voyageur pour que celle-ci reste intacte. Fourier, d'après les notions

de la physique moderne, a calculé que la chaleur qui peut traverser l'écorce du globe, même en la supposant aussi perméable que les métaux, ne ferait pas, à beaucoup près, un millième de degré de notre thermomètre, et qu'ainsi, météorologiquement parlant, l'effet en est complétement nul.

Voici quelque chose de moins sérieux pour ceux qui voudront bien comprendre comment il est possible qu'une très petite couche de substance interposée arrête le progrès de la chaleur. L'historien Mézeray, homme grave et penseur, quoique assez excentrique dans ses manières, voit un jour entrer dans son cabinet une toute petite fille qui vient lui demander du feu. Il n'y avait peut-être pas à cette époque une seule maison, un seul ménage en France où il n'y eût un vieux sabot cassé destiné à aller chercher du feu chez les voisins en cas d'extinction de celui qu'on couvrait de cendre tous les soirs. « Volontiers, ma petite, mais tu n'as pas de sabot? — Oh! monsieur, si vous voulez le permettre, j'en prendrai bien tout de même. — Fais. — Alors l'enfant, s'accroupissant près du foyer, couvrit sa petite main gauche de cendre, et de la droite elle chargea cette cendre de charbons allumés qu'elle emporta en remerciant et sans aucune crainte de brûlure. — Tout philosophe que je suis, dit tout haut l'atrabilaire collaborateur du *Dictionnaire de l'Académie*, je ne me serais jamais avisé d'un tel expédient! »

Comme la cendre et le sable, on trouve que le charbon pilé, le duvet de cygne, celui de l'édredon, et plusieurs espèces de fourrures, sont presque imperméables à la chaleur. Les moules de sable, où l'on fond et coule les boulets et les bombes, sont froids à une petite distance du fer fondu, et les pauvres ramoneurs de la Savoie et de l'Auvergne trouvent dans un sac de suie l'équivalent du somptueux édredon enfermé dans la soie qui recouvre les lits de l'opulence.

Une dame qui avait suivi avec attention les considérations que je développe ici me fit cette observation : « Je suis enchantée de savoir qu'il passe si peu de chaleur au travers de l'écorce terrestre, et que par conséquent il faille tant d'années au globe pour se refroidir! — Et pourquoi donc, puisque la chaleur que nous recevons de l'intérieur de notre planète ne peut influer en rien sur les saisons et sur les productions de la nature? — Le voici : c'est que la terre mettant très longtemps à se refroidir, le noyau fondu et élastique qui porte nos continens sera extrêmement longtemps à perdre sa force par le refroidissement, et qu'il sera encore pendant bien des millions de siècles capable de porter nos continens actuels. Cela me rassure pour l'avenir. — Parfaitement raisonné, madame, et je ferai part de votre observation au public. »

A l'époque qui a précédé la nôtre, y avait-il plus ou moins de terrain à découvert? En un mot, les mers occupaient-elles plus ou moins d'espace qu'elles n'en occupent maintenant? Je crois qu'on peut présumer que les saillies du sol étaient moins prononcées quand l'épaisseur des continens était moindre, et que les primitives rechutes de la surface du globe, s'opérant

dans un terrain moins épais, avaient dû enfoncer et creuser beaucoup moins les bassins des mers. Au reste, la science moderne marche vers la solution de ces questions, que l'on ne peut atteindre avant d'avoir recueilli les données qui nous manquent encore. On a placé sur nos cartes modernes de géographie physique non-seulement les diverses races d'hommes, mais encore toutes les races d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de végétaux, tant ceux de la terre que ceux de la mer. Si nous avions ces mêmes renseignemens pour les habitans de notre globe à l'époque antérieure à l'homme, nous pourrions poser les limites de la terre et des eaux, ou, comme disaient les Grecs, *du sec et du mouillé* (ξηρον και ὑγρον) à cette même époque. Les géologues travaillent activement à cette belle œuvre d'après la distribution géographique des restes fossiles des diverses races éteintes. Malheureusement, comme l'Océan occupe sans doute aujourd'hui une grande partie des terrains qui étaient à découvert dans la période qui a précédé la nôtre, il est à craindre que les notions que peut atteindre la science de l'homme ne restent toujours incomplètes.

On m'a demandé de préciser l'observation de M. de Humboldt relative à un terrain soulevé en Amérique de la même manière que celui de Trézène dans l'Attique. Voici des détails. C'est en 1757, au Mexique, qu'un terrain de trois à quatre milles carrés se souleva en forme de vessie qui se gonfle. On reconnaît encore aujourd'hui par les couches disloquées les limites où le soulèvement s'arrêta. Sur ces limites, l'élévation du terrain au-dessus de son niveau primitif, ou bien au-dessus de la plaine environnante, n'est que de 12 mètres; mais, vers le centre de l'espace soulevé, l'exhaussement total n'a pas moins de 160 mètres. Ce phénomène avait été précédé de tremblemens de terre qui avaient duré deux mois; mais quand le soulèvement s'opéra, tout était tranquille. Il se forma des milliers de petits volcans d'une à deux fois la hauteur d'un homme. Ces petits volcans microscopiques sont célèbres sous le nom de *fours* (*hornitos*) que leur donnèrent les indigènes. Enfin, au bout d'une longue crevasse du terrain, un véritable volcan, le Jorullo, de 4 à 500 mètres de hauteur, annonça son existence en vomissant des laves basaltiques. En 1822, à la suite du tremblement de terre qui détruisit en trois minutes les villes de Valparaiso, de Mélipilla, de Quillota et de Casablanca, au Chili, toute la côte américaine fut soulevée de 1 à 2 mètres. Les bancs d'huîtres qui affleuraient la surface de la mer étaient soulevés de cette quantité hors de l'eau.

Il y a des faits géologiques qui ont été tant de fois cités, qu'ils font l'effet de ces anecdotes que tout le monde sait, et dont il suffit de prononcer le premier mot pour qu'on puisse se dispenser de conter l'histoire entière. Telle est l'apparition de l'île voisine de Santorin (Saint-Irénée) en 1707, telle aussi l'apparition momentanée de l'île Julia ou Graham en 1831 (1). Cette

(1) Voyez, sur *l'île Julia*, un article de M. Constant Prévost, *Revue des Deux Mondes* de 1831, vol. III-IV.

île, pendant le peu de mois de son existence éphémère (de juillet à décembre), reçut la visite de Walter Scott presque mourant qui se rendait à Naples. Cependant le romancier survécut à l'île. Enfin on n'est pas moins las des redites sur le temple de Sérapis, dans la baie de Baïa, lequel, entre le IIIe et le XVIe siècle, s'est à une époque inconnue enfoncé sous la mer avec le sol qui le portait pour reparaître plus tard avec ses colonnes percées par les coquillages qui attaquent la pierre et s'y logent. On ne sait si la catastrophe a été subite ou si la dépression a été graduelle et lente. Le terrain paraît aujourd'hui s'abaisser un peu d'année en année. Au reste ce prétendu temple de Sérapis n'est pas plus, dit-on, un temple de Sérapis que la colonne d'Alexandrie n'est la colonne de Pompée, dont elle porte le nom. Si le lecteur se souvient de ce que j'ai dit sur la catastrophe de la Jamaïque (1), où le sol du quai fut tellement abaissé, que la mer atteignait le faîte des maisons, il lui est facile de juger que si une future commotion relève quelque église engloutie, on observera sur ses murs l'empreinte des animaux marins et des mollusques qui s'y seront attachés. Un fait moins banal est celui des massives pagodes de Mélien-Warom, sur la côte de l'Inde, lesquelles, avec le sol qui les portait, sont descendues presque entièrement au-dessous du niveau de la mer, dont les vagues se brisent contre ces singuliers écueils faits de main d'homme.

En voilà assez sur ce qu'on sait. Voyons maintenant ce qui nous reste à savoir, ou du moins ce qu'on peut espérer de savoir un jour. M. Biot a dit fort éloquemment : « Rien n'est aussi facile que ce que l'on a trouvé hier, mais rien n'est si difficile que ce qu'on trouvera demain. » C'est aussi de cette manière que raisonne la curiosité, toujours avide de l'inconnu. Une fois satisfaite, le prix des objets baisse sensiblement pour elle. L'esprit humain vient à peine d'enregistrer ses récentes découvertes, qu'il aspire à de nouveaux succès. Horace l'a dit dans un beau vers :

Transvolat in medio posita et fugientia captat.

La première de toutes les conséquences qui découlent de la constitution de la terre, c'est sa forme extérieure, qui est exactement celle d'un corps fluide tournant sur lui-même, et par suite se renflant à l'équateur et s'aplatissant au pôle dans la forme d'une orange qui tournerait sur des pivots placés à l'extrémité de sa plus petite épaisseur. La France a eu l'initiative et l'honneur des expéditions destinées à la détermination de la figure de la terre, et dans le siècle dernier, tandis qu'une société d'académiciens partait pour le Pérou et l'équateur, d'autres, s'acheminant vers le sud, allaient, suivant Voltaire,

Geler auprès du pôle aplati par Newton.

Il est juste de dire que Newton n'était pas le premier qui eût aplati la terre.

(1) Voyez la livraison du 15 août dernier.

Huygens l'avait fait avant lui, mais la cause d'aplatissement qu'il alléguait n'était pas la seule agissante. Depuis Louis XIV, il ne s'est pas écoulé cinquante ans de suite sans une expédition, en France ou au dehors, ayant pour but la détermination de la figure de notre globe. Les travaux des académiciens sur ce sujet sont aujourd'hui remplacés par ceux des officiers d'état-major, auxquels on doit la nouvelle carte de France et un grand nombre de travaux géodésiques du premier ordre, qui, avec l'intervention du directeur actuel de l'Observatoire de Paris et les longitudes électriques, vont atteindre le dernier degré de la perfection.

C'est à Louis XIV qu'il faut faire remonter l'honneur de la première mesure exacte de la terre. Il confia ce travail à l'abbé Picard, dont la réputation dans le monde littéraire n'est pas à la hauteur de son mérite. Cet excellent observateur adapta le premier des lunettes à ses instrumens géodésiques. Il poussa ses triangles jusqu'à Amiens, et pour point de départ il mesura exactement une distance de dix kilomètres sur la route de Paris à Fontainebleau. Cette localité doit être à jamais célèbre dans les fastes de la géodésie. Au-dessus de Villejuif commence une plaine immense, élevée de quatre-vingts à cent mètres au-dessus du niveau de l'océan, et qui atteint à son extrémité les premières maisons de Juvisy. La route traverse en ligne droite cette vaste étendue, qui n'offre aux regards rien de pittoresque. Pour toute contemplation, le vent y fait l'été onduler les épis d'un sol d'une fertilité rare. L'hiver, ce plateau se couvre d'un tapis de neige non moins monotone. La verdure du printemps, les guérets de l'automne qui nous y montrent homériquement *la terre noircissant sous le travail de la charrue*, tout y est réglé et normal. C'est là le domaine exceptionnel de la météorologie pour les pluies, les rosées, les orages, les vents, la chaleur et les influences agricoles. Au milieu de cette *base* de l'abbé Picard, à la rencontre de la route qui vient de Versailles, quelques maisons formant le hameau de la Belle-Epine marquent l'origine des eaux qui vont sourdre plus bas, à quelques centaines de mètres, et qui alimentent l'aqueduc d'Arcueil. Là, loin de l'influence de la capitale, les saisons conservent leur type normal. Les nuits, peu semblables à celles de Paris, sont calmes et obscures.

On n'y voit que la nuit, n'entend que le silence,

pour emprunter l'expression de ce Delille auquel on refuse aujourd'hui le titre de poète. Là sans doute on élèvera quelque jour un monument à l'abbé Picard. Ce fut sa mesure de la terre qui révéla à Newton qu'il tenait le secret de l'univers, l'attraction. La mesure de la terre par Picard lui disait : *Tu l'as trouvé!*

Voilà la terre définie dans son ensemble, mais les mesures modernes sont si précises, qu'on aperçoit mille petites irrégularités dans cette figure. J'ai hasardé depuis bien des années l'idée que cette vaste masse fluide ne tournait pas uniformément sur elle-même, et que les parties centrales tournaient un

peu moins vite que les continens qui en constituent la surface. Cette théorie est d'accord avec l'idée des rechutes successives de l'enveloppe extérieure vers le centre, lesquelles ont dû donner aux masses rapprochées du centre un surcroît de vitesse de rotation. Le calcul appliqué à cette hypothèse montre que vers les latitudes moyennes il doit se produire un renflement additif à la figure que prendrait une masse fluide tournant tout d'une pièce. Le fait du renflement semble mis hors de doute par les mesures géodésiques. Ainsi, tandis qu'en général la terre est une sphère aplatie d'un trois-centième, l'Europe et les latitudes moyennes semblent appartenir à une sphère d'un aplatissement presque double, et que le docteur Young évalue à un cent-cinquantième. Les mesures des parallèles conduisent à des conclusions analogues; toutes donnent, à moitié distance entre l'équateur et le pôle, la ceinture de la terre plus grande qu'il ne convient à sa forme générale. Notre XIXe siècle laissera encore sans doute bien des choses à trouver là-dessus au XXe, qui nous arrive à grands pas.

Si l'hypothèse hardie que je viens d'indiquer est réellement la cause efficace de ce qu'on observe, on voit que les continens, tournant plus vite vers l'orient que le noyau central qu'ils devancent, feront de la terre une véritable machine électrique qui aura ses courans de l'est à l'ouest, et qui, par suite, dirigera l'aiguille aimantée du nord au sud avec toutes les irrégularités que comportent naturellement l'inégalité des épaisseurs de la croûte terrestre, les accidens de température et le déplacement intérieur de la lave et du fluide central. La seule conclusion générale que l'on puisse tirer de cette idée théorique, c'est que nos continens, marchant plus vite que le noyau central, laisseront quelque peu en retard les lignes magnétiques dont le globe est couvert, et que par suite tout le système de ces lignes semblera marcher vers l'occident. C'est aussi très expressément ce qui a lieu et qui jusqu'ici n'a point été expliqué. Pour éclaircir ce fait, il faut savoir qu'à Paris, en 1666, année de la fondation de l'Académie des Sciences, l'aiguille aimantée pointait juste au nord, et qu'ainsi elle indiquait exactement le sens du méridien. Il n'en fut pas de même les années suivantes. L'aiguille aimantée faussa sa direction polaire, et quelques années plus tard ce fut Londres, à l'occident de Paris, qui jouit du privilége de voir la boussole indiquer le vrai nord. Plus tard, ce fut l'Irlande, et de nos jours il faut franchir l'Atlantique et même pénétrer assez avant dans les États Unis pour trouver l'aiguille nord et sud comme elle était à Paris en 1666. Je crois me souvenir que c'est en quatorze cents ou quinze cents ans que les lignes magnétiques font le tour du globe, ce qui indiquerait que les continens feraient une révolution de plus que le noyau central en quinze cents ans environ. Ce serait un tour de plus au bout de cinquante mille tours, ce qui n'a rien d'improbable. Ce résultat est-il d'accord avec le suraplatissement de la terre en Europe? C'est ce qu'il faudra calculer.

Avant d'aller plus loin dans le champ de ces conjectures, remarquons

que cette constitution a fait de notre globe une vaste machine électrique par le frottement des continens solides sur le noyau fluide intérieur, et que dès lors nous avons en main une cause qui peut-être rendra raison des aurores boréales et australes, si complétement inexpliquées jusqu'ici. Tout ce qu'on sait de ces brillans météores, c'est qu'ils tirent leur origine de l'électricité en mouvement, et que par suite ils illuminent le ciel en agissant sur l'aiguille aimantée, qu'ils tourmentent pendant toute la durée de leur apparition. C'est certes un phénomène bien extraordinaire que de voir un léger barreau aimanté, délicatement suspendu sous les voûtes de l'Observatoire de Paris, trembler et s'agiter aux lueurs d'un météore qui n'illumine que le nord de la Suède. Ces belles observations sont de M. Arago. Voici un fait dont j'ai été témoin. Un savant voyageur, M. Fiedler, lui parlait de ses voyages dans le Nord à la recherche des mines. — Avez-vous observé de belles aurores boréales? lui dit M. Arago. — Sans doute, lui répondit M. Fiedler, et au commencement de 1825 j'en ai vu une d'un éclat éblouissant... — Arrêtez, lui dit M. Arago, ne me dites pas la date, je vais la trouver sur mon registre d'observations de l'aiguille aimantée. Pendant la sortie de M. Arago, M. Fiedler me donna exactement la date de son aurore boréale, qui coïncidait avec le jour de la naissance de son premier fils. Sur ces entrefaites, M. Arago descendit avec son registre, et nous montra une perturbation très grande de l'aiguille magnétique au jour précis indiqué par M. Fiedler, date qu'il avait, à la demande de M. Arago, inscrite sur mon portefeuille. Ici comme partout, c'est la même remarque : si nous ne savons pas, la postérité saura.

Depuis Laplace, les mathématiciens, rebutés par les difficultés de l'entreprise, semblent avoir déserté le champ des spéculations relatives à la forme de la terre, à la stabilité des mers, à l'équilibre général ou plutôt à la constance des mouvemens de rotation du globe sur lui-même. Un jeune mathématicien anglais, M. Hennessy, me paraît être entré dans la bonne voie de l'école française et avoir posé les bases de la solution de bien des problèmes aussi importans que nouveaux. Malheureusement le nombre de ceux qui peuvent apprécier des travaux d'un tel ordre est très petit. Laplace, qui dédia à Napoléon sa célèbre *Mécanique céleste*, en reçut une lettre de félicitations aussi noble que profondément pensée, et qui confirme ce que je viens de dire.

De toutes les périodes naturelles, à savoir le mois lunaire, l'année solaire, les révolutions des planètes, aucune n'est fixe. Le jour seul est invariable ; c'est la seule mesure exacte du temps. L'année est aujourd'hui plus courte de quelques secondes qu'au commencement de notre ère. Le mouvement de la lune est on ne peut plus irrégulier. C'est donc au jour qu'il faut tout rapporter. Or, physiquement parlant, peut-on admettre que la rotation de la terre, qui donne cette période, est tout à fait constante?

Oui, si l'on pense que dans les commotions du globe les masses qui retombent sont de très petite importance par rapport au globe entier; autre-

ment le mouvement de rotation de la terre serait accéléré, et le jour diminuerait dans sa durée. Or nous savons, sans crainte d'erreur aucune, que la durée du jour est restée invariable depuis la naissance de l'astronomie jusqu'à nous, car les anciens ont mesuré plusieurs périodes astronomiques avec le jour de leur époque, et comme ces durées se trouvent exactement les mêmes quand on les mesure avec notre jour du XIXe siècle, il faut nécessairement en conclure que le jour est resté le même, puisqu'en se servant de cette mesure pour le même objet, on trouve le même résultat. Cependant, à l'époque des grandes catastrophes et des grandes chutes des matériaux de la surface du globe vers son centre, la rotation a dû être sensiblement accélérée. Il est facile du reste de calculer l'effet produit sur la durée du jour par un rapprochement du centre égal à dix, à vingt, à trente mètres pour toute l'écorce du globe. La communication du mouvement de la partie extérieure à la partie intérieure, en changeant les vitesses primitives, doit être aussi une cause de changement lent dans la forme du globe et dans la durée de sa révolution. Enfin, en admettant une vitesse plus grande des masses continentales, il devra résulter plusieurs effets curieux de réaction entre les continens et le noyau central, suivant que les continens passeront sur telle ou telle partie du noyau, accidentellement plus chaude ou plus élastique, plus légère ou plus compacte.

Il n'est guère personne qui ne sache que la terre tourne autour d'un axe passant par deux pôles ou pivots qui sont fixes dans le ciel comme sur la terre. C'est ce qu'on voit quand on fait tourner un globe géographique ordinaire sur les supports qui le dirigent. Or ce cas de la fixité des pôles est en mécanique un cas exceptionnel. Un corps en rotation pourrait, comme la toupie, tourner en se balançant circulairement, et l'axe de rotation tournerait lui-même dans un cercle autour d'un axe fixe. Tout ce qui trouble la rotation d'un corps tournant produit cet effet du balancement en rond de l'axe du corps. Ainsi cet *effet* a dû se produire au moment de la dernière catastrophe du globe, car il n'est guère possible d'admettre que la précipitation des matériaux vers le noyau intérieur ait été assez régulière pour ne donner aucun balancement à l'axe et aux pôles de la terre. Voici tout ce que nous savons, ou plutôt tout ce que nous pouvons présumer là-dessus. L'excellent astronome M. Peters a cru reconnaître un petit balancement de huit centièmes de seconde dans la ligne des pôles autour d'un état moyen. La période de ce mouvement est d'environ dix mois ou 304 jours. Ce déplacement, mesuré sur la surface terrestre, ne serait que d'à peu près cinq mètres, quantité bien minime. Le travail de M. Peters a donné l'éveil, et dès lors il est fort utile. L'exactitude de cet excellent observateur est connue de tout le monde astronomique.

Pour avoir quelque chose de moins sérieux sur ces mouvemens de rotation qui ont épuisé la force intellectuelle de Newton, de d'Alembert, de Laplace, de Poisson, nous dirons qu'à la visite de la reine d'Angleterre, conduite par l'empereur à l'exposition universelle, les deux souverains se sont

arrêtés plus de vingt minutes auprès du merveilleux appareil de M. Léon Foucault. La terre (pour me servir d'une assez méchante plaisanterie polytechnique) *a eu l'honneur de tourner devant leurs majestés;* mais un autre instrument du même physicien pour la rotation des corps, le gyroscope, n'a pas moins attiré l'intelligente attention des illustres visiteurs. Un lourd anneau tournant, mis en mouvement circulaire, s'est montré presque doué de volonté; il s'est dirigé comme l'aiguille aimantée, il a résisté aux caprices des mains qui le tenaient; enfin il a semblé voler circulairement autour du fil qui le portait, exactement comme si la pesanteur eût perdu tout empire sur lui. — Incroyable! ce mot sortait en français et en anglais de toutes les bouches.

Au moment de l'exposition universelle de l'industrie du genre humain, ce ne serait guère être de son temps que de ne pas considérer au point de vue *industriel* la question de la constitution intérieure du globe terrestre; mais on me demandera quel rapport il y a entre cette constitution et une opération industrielle quelconque, et si je veux mettre en exploitation le feu central de la terre? A cela je réponds sans hésiter : oui, et je déclare que l'entreprise n'offre aucune difficulté insurmontable. Passons à la preuve.

Chacun sait qu'on fait tout avec de la chaleur. On substitue le travail de quelques centimes de charbon au travail de l'homme pendant toute une journée. Avec le feu, on pare aux inconvéniens des climats, on modifie les substances alimentaires, on active la croissance des plantes, et on rend possibles des cultures que refuserait le climat; enfin on compose et on décompose tous les corps. Prométhée, en donnant le feu à l'homme, lui donna l'empire du monde et la multiplication indéfinie de sa race. Eh bien! il faut aller prendre au sein de la terre cet élément précieux, qui s'y trouve en si grande abondance. La terre a ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de sel, de charbon, mais elle est tout entière pour ainsi dire elle-même une vaste mine de chaleur.

Il ne s'agit point ici de percer le fameux puits de Maupertuis, qui, suivant Voltaire, voulait traverser la terre de part en part pour que nous pussions voir nos antipodes en nous penchant sur le bord de ce puits profond d'environ six mille quatre cents kilomètres. Il ne s'agit aujourd'hui que de s'enfoncer sous terre de quatre kilomètres au plus. Déjà à trois mille mètres on aurait la température de l'eau bouillante. Une capacité souterraine à cette profondeur serait donc un véritable magasin de chaleur qu'on pourrait regarder comme inépuisable.

Rappelons, avant de finir, que c'est ainsi qu'agit la nature dans la production des eaux thermales : elle précipite des sources froides dans de profondes cavités dont le fond est par suite à une haute température, et dès lors l'eau, qui tombe froide dans ces cavités souterraines, en fait déborder l'eau chaude qui les remplissait d'abord. Or des eaux venant de quatre mille mètres de profondeur seront plus que bouillantes et propres à mille usages

industriels. Est-ce donc la difficulté de pénétrer à quelques kilomètres de profondeur qui pourra nous arrêter, quand nous avons vu les Américains forer à la vapeur des tunnels immenses dans le roc siliceux? Au lieu d'un tunnel horizontal, il faudra seulement forer un tunnel en pente; voilà tout. On formera un escalier tournant suivant une vaste hélice d'une inclinaison convenable pour une descente aisée et surtout pour la construction des ouvrages préservatifs des infiltrations et des éboulemens. Le résultat sera une source de chaleur inépuisable, et pendant le forage, avec une aération bien entendue, les travailleurs et les machines ne craindraient guère la chaleur du sol. Bien plus, à une certaine profondeur, on ferait travailler la chaleur même du terrain au forage ultérieur et à l'agrandissement de la cavité souterraine. On aurait à sa disposition le choix du local et le temps : rien d'impossible dès lors. Il y a en Suisse telle galerie percée dans des rochers qui a demandé plusieurs siècles de travaux. Il n'en faudrait pas à beaucoup près autant ici, si l'on pense qu'il ne s'agit au total que d'un tunnel de quelques kilomètres, ouvrage exécuté bien des fois dans les percemens des voies de fer. Je ne crains pas d'affirmer que les travaux qui créeraient ainsi des *sources thermales artificielles* seraient tout aussi profitables à la science qu'à l'industrie. Par exemple, à quatre kilomètres de profondeur, le baromètre se tiendrait à une hauteur de trois mètres et demi au lieu de soixante-seize centimètres, qui est sa hauteur moyenne à Paris.

Au moment où je termine cette étude, un grand événement met en fête la France et l'Angleterre. Entre ces deux pays alliés pour la cause de la justice et de la civilisation, *il n'y a plus de détroit.* Si les deux nations sont unies pour les conquêtes politiques, elles doivent être unies aussi pour les conquêtes scientifiques. Serait-ce être trop exigeant que de demander qu'à l'exemple de l'expédition d'Égypte et de celle de Morée une commission de savans fût bientôt adjointe à l'expédition de la Mer-Noire, que le merveilleux câble électrique de 600 kilomètres qui nous a transmis les nouvelles de nos victoires nous donnât l'importante longitude de Sébastopol, qui autrefois avait été forcément conclue de celle de Malte, que ce Gibraltar anglo-français devînt pour la civilisation ce qu'il était contre elle, que le degré de salure des mers environnantes fût fixé dans les diverses saisons et à diverses distances des embouchures des fleuves, — enfin tout ce que peut apprendre une région si nouvelle et si exceptionnellement située entre le Caucase et le Danube, le Tanaïs et le Bosphore? Jusqu'ici, les graves préoccupations de la guerre ont dû écarter l'idée d'une commission scientifique du Pont-Euxin. Rien aujourd'hui sans doute ne peut s'opposer à cette création. Qu'on se souvienne de tout ce que l'expédition scientifique d'Égypte a ajouté d'éclat à la campagne militaire, et quel prix y attachait le grand capitaine qui mettait en tête de tous ses titres celui de membre de l'Institut. Aujourd'hui comme alors, la science n'est-elle pas une des gloires de la France?

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1855.

Un seul fait domine l'attention universelle aujourd'hui et parle à tous les esprits, à toutes les imaginations : c'est la chute de Sébastopol, la prise de la ville assiégée depuis près d'un an par les armées alliées. Il est venu surprendre par sa rapidité et émouvoir par sa grandeur, ce dénoûment espéré et attendu, préparé avec une infatigable patience et précipité par l'héroïsme de nos soldats. L'opinion publique en Angleterre comme en France est passée par des phases singulières durant ce long drame militaire. Le malheur de ce siége mémorable et unique peut-être dans l'histoire de la guerre, c'est qu'on l'a cru fini avant qu'il fût commencé. Depuis l'heure où un malheureux et ironique Tartare jetait en Europe le bruit de la reddition soudaine de Sébastopol, il a semblé pendant longtemps que chaque jour de retard laissât un poids sur la conscience publique. On ne doutait pas de la constance et du courage de nos soldats. Deux ou trois batailles sanglantes, les maladies bravées, un hiver cruel stoïquement supporté, plus de dix lieues de tranchées creusées sur un sol ingrat, des combats de toutes les nuits, des positions conquises pas à pas, disaient assez ce qu'il y a d'inépuisable vertu militaire dans ces armées. Cependant on s'irritait de cette résistance dont nul ne songera à amoindrir la valeur. Bientôt, par une évolution nouvelle, on se résignait aux nécessités et aux lenteurs de la guerre; on s'accoutumait presque même à la perspective d'un hiver de plus passé devant Sébastopol. Peut-être quelque savant stratégiste allait-il jusqu'à dire la ville imprenable, lorsque le dernier coup a été frappé victorieusement, de façon à retrouver l'éclat merveilleux de l'imprévu. Depuis quelques jours néanmoins, on peut mieux l'apercevoir aujourd'hui, une situation nouvelle se dessinait en Crimée. La bataille livrée sur la Tchernaïa, par son caractère même, dénotait l'extrémité où se sentait poussée l'armée russe. Les travaux de siége se rap-

prochaient des principales positions ennemies au point de ne plus pouvoir avancer. Les moyens d'attaque des alliés s'étaient accrus, et au commencement du mois le feu prenait une intensité formidable, à chaque instant plus meurtrière. Quelques aveux échappés au chef de l'armée du tsar et divulgués pour la première fois, avec calcul sans doute, révélaient les dommages éprouvés par les travaux russes, comme pour préparer à un dénoûment dès lors prévu par les assiégés. Tout semblait indiquer ainsi l'épuisement de la garnison et l'imminence d'une lutte décisive. C'est le 8 septembre à midi que le signal de l'assaut a été donné contre le bastion Malakof et le redan du carénage d'abord, contre le grand redan et le bastion central ensuite.

Ces travaux, armés d'une façon formidable, défendaient la ville sur un front étendu de la gauche du siége à l'extrême droite, qui va aboutir à la grande baie de Sébastopol. Les troupes françaises avaient à faire face à trois des ouvrages russes, Malakof, le redan du carénage et le bastion central. L'attaque des Anglais était dirigée contre le grand redan seulement. De ces diverses positions, Malakof est la plus forte, on le sait; c'est là qu'échouait une première fois l'assaut du 18 juin. Par une circonstance merveilleuse, c'est l'entreprise la plus difficile qui a été couronnée du plus éclatant succès aujourd'hui. Nos soldats ont emporté la position russe avec une indomptable bravoure, et ils ont pu s'y établir solidement. L'assaut du redan du carénage ne réussissait pas à un égal degré. Après s'en être rendus maîtres, ceux qui l'occupaient ont été obligés de céder devant un feu meurtrier. Il en était de même du côté de l'attaque anglaise. Nos intrépides alliés ont enlevé le saillant du grand redan, mais ils n'ont pu s'y retrancher convenablement. Après ce premier succès, ils se sont trouvés en face d'une immense artillerie et de puissantes réserves, devant lesquelles ils ont dû se replier. Enfin, au bastion central, l'attaque était renouvelée deux fois, et deux fois elle échouait.

Ce qui a été déployé d'énergie et d'héroïsme dans ces luttes terribles, où nos généraux ont marché au premier rang, ce qu'il y a eu aussi de pertes douloureuses, on peut le pressentir sans doute. Le prince Gortchakof dit dans ses dépêches, publiées à Saint-Pétersbourg, que l'armée russe a eu à soutenir six assauts successifs. Il parle évidemment des attaques dirigées sur les divers points. Toujours est-il qu'à l'issue de ces sanglantes mêlées Malakof restait la conquête définitive de nos soldats, et l'expérience n'a point tardé à montrer que là était le point vulnérable de la défense russe, la clé de la ville. Malakof une fois pris, en effet, la pensée d'évacuer Sébastopol semble être née instantanément dans l'esprit du chef de l'armée russe. Pendant la nuit, il faisait sauter les défenses, les magasins, les principaux édifices publics; il ajoutait son feu à celui de nos bombes. Il ne se bornait pas là; il coulait ou incendiait les navires restés dans le port, de telle sorte, on peut le dire, que la ville et la flotte disparaissaient à la fois. Le matin du 9 septembre, le prince Gortchakof faisait passer la garnison du côté du fort du Nord par le pont établi sur la baie; puis il coupait le pont, ne laissant aux alliés, suivant son expression, que des ruines ensanglantées. Les alliés ne pouvaient évidemment s'attendre à trouver une cité florissante; ils paraissent avoir trouvé du moins encore un matériel et des établissemens immenses,

et ils ont planté leur drapeau victorieux sur cette ville réputée inexpugnable. Ainsi se précipitait cette catastrophe. L'énergie du général Pélissier a singulièrement contribué à ce prompt dénoûment, on n'en peut douter, et il vient de recevoir justement le grade de maréchal de France. D'autres chefs de notre armée se sont illustrés déjà dans cette guerre. L'un des plus éminens, sans contredit, est le général Bosquet, qui a eu l'habileté ou la fortune de décider la victoire partout où il a été, à l'Alma, à Inkerman, au mamelon Vert, au dernier assaut, tandis qu'il n'était point à la première attaque de Malakof.

Maintenant quelles seront les conséquences immédiates de cette soudaine péripétie de la guerre? On ne peut certes rien prévoir encore. L'armée russe, se sentant menacée, abandonnera-t-elle le nord de Sébastopol, où elle s'est réfugiée, comme elle a abandonné le sud, et se repliera-t-elle vers Perekop? Alors la Crimée tombe tout entière par le fait entre les mains des alliés. L'armée du prince Gortchakof se renfermera-t-elle, au contraire, dans les positions du nord pour s'y défendre jusqu'au bout? Ici, c'est un autre ordre d'opérations qui commence; la situation des Russes peut devenir critique, et ils seront probablement contraints à la retraite, qu'ils n'auront point opérée volontairement. Il resterait, il est vrai, une autre hypothèse. Éclairée par les derniers événemens, la Russie ne sentira-t-elle pas la nécessité de souscrire à une paix telle que l'Europe puisse l'accepter aujourd'hui après ses sanglans sacrifices? Si elle ne consultait que les résultats de la guerre jusqu'ici, elle ne pourrait évidemment être très encouragée à poursuivre cette lutte terrible. Qu'on résume un instant ce que lui a valu sa tentative audacieuse contre l'empire ottoman et mieux encore contre le droit européen. Elle a commencé la guerre en envahissant les principautés, et là elle a eu l'humiliation d'être vaincue par les Turcs; elle a échoué devant Silistrie, et finalement elle a été obligée de se retirer derrière le Pruth. La campagne de Crimée une fois commencée, la Russie a eu à essuyer les défaites de l'Alma, d'Inkerman, de la Tchernaïa; la ville de Sébastopol n'est plus qu'un débris fumant. Eupatoria, Kertch, Ieni-kalé, sont au pouvoir des alliés. Nos escadres sont maîtresses de la Mer-Noire et de la mer d'Azof; la flotte russe n'existe plus. Dans la Baltique, l'an dernier c'était Bomarsund qui tombait devant nos armes, cette année c'est Svéaborg qui est livré à la destruction. Dans l'Océan-Pacifique, les vaisseaux et les soldats du tsar viennent récemment encore d'être contraints d'évacuer Petropaulowski, dont les fortifications ont été détruites par les escadres alliées.

La Russie est cernée de toutes parts. Plus que toute autre puissance, elle est atteinte par la guerre dans ses intérêts paralysés, dans son commerce, auquel le monde est fermé. En Finlande, dit-on, les populations ont cruellement souffert durant cette campagne. Voilà de quel prix la Russie a payé jusqu'ici l'impatience d'ambition de l'empereur Nicolas et l'opiniâtreté dans une faute! Ces ruines ensanglantées dont parle le prince Gortchakof ne rendent-elles pas plus palpable la fatalité qui a conduit le cabinet de Saint-Pétersbourg à refuser la paix proposée à Vienne avant que sa ville de la Mer-Noire fût détruite, avant que sa flotte tout entière eût disparu? Aujourd'hui cette question de la paix se présente de nouveau à la réflexion des hommes d'état

russes. Ce n'est pas qu'il faille se hâter de concevoir des illusions. Un grand pays, un pays qui s'attribue une vocation de conquête ne courbe point facilement son orgueil et des desseins séculaires sous le dur niveau de la défaite. En définitive cependant, la Russie n'est-elle pas la première intéressée à faire cesser cette lutte gigantesque où elle a attiré l'Europe? Quant aux puissances occidentales, elles ont atteint, on peut le dire, le premier but qu'elles poursuivaient dans cette guerre : elles ont soustrait l'Orient à cette suzeraineté onéreuse qui le menaçait sans cesse; elles ont frappé la Russie dans sa prépondérance, dans son ambition, dans tous ses moyens d'influence et d'action vis-à-vis de l'empire ottoman. Si la paix peut consacrer ces résultats aujourd'hui, l'Angleterre et la France n'hésiteront point certainement à déposer les armes. Si les événemens qui viennent de s'accomplir en Crimée n'ont point pour effet de régler en Orient cette grande question d'ordre européen, il faut inévitablement s'attendre à voir la lutte entrer dans une phase nouvelle et se dérouler tout au moins sur un autre terrain. La Russie a-t-elle bien réfléchi aux redoutables questions qui peuvent surgir, si elle ne consent pas à signer la paix?

Quoi qu'il en soit, cette chute de Sébastopol est faite pour retentir profondément en Europe et exercer son influence sur toutes les situations. Elle a eu déjà son effet en décourageant les partisans de la Russie et en relevant l'espoir de tous ceux qui suivent de leurs sympathies les puissances occidentales. A la lumière de cette vigoureuse et décisive action, la politique des gouvernemens allemands paraît assez peu brillante, il faut le dire. Depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne est occupée à former des vœux en faveur de la paix, et elle suit la politique la moins propre assurément à rendre cette paix plus facile et plus prompte. Elle prend complaisamment pour un signe de force ce qui n'est qu'une neutralité indécise et impuissante. Elle assiste à toutes les péripéties d'une question où ses intérêts les plus essentiels sont engagés sans rien faire pour les soutenir, déclinant au contraire cette part d'action qui revient à toute grande puissance. Quel a été le suprême effort de son activité dans ces derniers temps? Il s'est agi de savoir dans quelles limites elle souscrirait à ce qu'on a nommé les quatre garanties, la Prusse ne voulant nullement de ces conditions, l'Autriche persistant à les maintenir, et la diète s'efforçant de trouver un moyen évasif. L'Allemagne n'était point très sûre de s'entendre encore, lorsque la reddition de Sébastopol est survenue tout à coup. L'effet a été grand à Berlin, et la Prusse ne serait point éloignée, assure-t-on, de chercher de nouveau à peser sur la Russie pour l'amener à la paix. On ne saurait demander beaucoup à cette flottante politique. Ce que le cabinet de Berlin redoute le plus, c'est de se trouver engagé d'une façon quelconque par des événemens qui semblent dépasser la mesure de sa fermeté et de sa décision. C'est ainsi qu'il a laissé décliner progressivement son influence dans les délibérations des cabinets au moment où s'agite la destinée de l'Europe. Quant à l'Autriche, elle a applaudi aux récens succès de nos armes, il n'en faut point douter. Elle conserve des relations amicales avec les puissances occidentales; elle reste leur alliée, et adhère aux principes de leur politique. Elle a refusé de souscrire à toute interprétation de nature à faire considérer sa position dans les

principautés comme une occupation neutre. En un mot, l'Autriche vise à demeurer une grande puissance en faisant le moins possible, afin de n'être point étrangère aux solutions qui interviendront. Elle y a réussi évidemment jusqu'ici. Est-ce là cependant tout ce qu'on pouvait attendre de l'état qui a signé le traité du 2 décembre, et qui se considère encore à juste titre comme lié par cette transaction? On disait, il y a quelque temps, à Vienne que l'Autriche n'avait rien à voir dans la campagne de Crimée, que cette expédition s'était faite sans sa coopération et sans son aveu. Oui, sans doute, les armées alliées n'ont point eu à obtenir l'aveu de l'Autriche pour aller débarquer en Crimée et mettre le siége devant Sébastopol; mais quel était le but de cette expédition? N'était-ce point de faire prévaloir ces garanties auxquelles le cabinet de Vienne a adhéré? Et qu'a fait l'Autriche pour concourir à l'œuvre commune? Par l'attitude qu'elle prenait au lendemain des conférences de Vienne, ne permettait-elle pas une fois de plus à la Russie de disposer de ses troupes de Pologne pour les envoyer en Crimée, où elles prenaient part à la dernière bataille de la Tchernaïa? C'était une raison de finances, a-t-on dit, qui imposait à l'Autriche un désarmement. Elle ne pouvait, d'un autre côté, intervenir plus activement en présence des difficultés qu'elle rencontrait en Allemagne. Par malheur, les motifs ne manquent jamais. L'Autriche cependant est peut-être la puissance qui retirera les plus grands avantages de cette lutte, et si les événemens actuels ne font point renaître la paix, elle sera conduite à donner à son alliance avec l'Angleterre et la France un caractère plus effectif. De quelque côté que se dirigent les opérations, l'Autriche doit y avoir nécessairement une place.

Qu'on jette d'ailleurs un coup d'œil sur l'ensemble de l'Europe aujourd'hui : les sympathies pour la cause occidentale dominent évidemment, et le jour où les puissances maritimes auront à chercher des alliances, elles les trouveront infailliblement, comme elles ont trouvé déjà celle du Piémont, qui a sa part dans nos victoires. C'est un fait singulier, l'Allemagne a laissé le rôle qu'elle devait prendre à un pays petit par le territoire, et qui a su saisir l'occasion de se grandir en entrant résolument dans l'alliance européenne. L'exemple donné par le Piémont sera-t-il suivi? Cela dépend évidemment de l'aspect que va prendre la situation générale. Toujours est-il que l'ascendant de la politique occidentale ne fait que s'affermir. Au nord, en Suède et en Danemark, le bombardement de Svéaborg paraît avoir causé une véritable effervescence. Il n'en faut pas conclure sans doute que ces deux pays soient prêts à joindre leurs armes aux nôtres. Ce ne serait pas d'ailleurs le moment — à la fin de la campagne dans la Baltique. Il n'est pas moins vrai qu'en dehors des gouvernemens l'esprit public se prononce avec une force singulière en faveur de l'Europe et contre la Russie. En Espagne, cette question de l'alliance avec la France et l'Angleterre est l'aliment de toutes les polémiques depuis quelques mois déjà. Il y a d'habiles politiques, il est vrai, qui proposent de faire de la reddition de Gibraltar par l'Angleterre la condition de l'accession de la Péninsule. La France n'y verrait rien à redire sans doute. Il est peu probable cependant que l'Espagne soit admise à poser des conditions là où personne n'en fait. C'est là du reste une pensée jetée dans la polémique. La seule chose sérieuse, c'est que le gouver-

nement lui-même s'est préoccupé de cette question. L'état des finances de l'Espagne serait un grand obstacle, mais d'un autre côté ne serait-ce point un moyen d'arracher le pays à cette confusion stérile où il vit, en lui proposant une action virile dans les conflits actuels de l'Europe? L'Angleterre et la France ne trouvent donc que de sérieuses sympathies chez la plupart des peuples, qui ont l'instinct de cette solidarité qui les unit dans la défense de la civilisation européenne. Il est deux pays cependant où les deux puissances n'ont pas le privilége d'obtenir la même faveur. Ces deux pays sont la Grèce et Naples. En Grèce, c'est toujours une grande question de savoir quelles influences domineront, et cette lutte d'influences est venue s'aggraver de l'incident qui a rendu assez difficile le maintien au pouvoir du ministre de la guerre, le général Kalergi. Le roi persiste à ne point vouloir de son ministre, et la difficulté n'est pas résolue. Au fond, la véritable et grave complication d'où naît le péril du royaume hellénique, c'est cette espèce de fascination à laquelle se laisse aller le roi Othon en inclinant toujours vers une politique qui veut être grecque, et qui n'est que russe.

Le gouvernement napolitain ne semble-t-il pas céder au même penchant en élevant toute sorte de difficultés puériles? Qu'en résulte-t-il? C'est qu'il doit nécessairement contraindre l'Angleterre et la France à surveiller sa politique. Les autorités napolitaines se sont mises dans une sorte d'hostilité contre la légation anglaise. Il est à croire que cet étrange système cessera avant que les deux puissances aient à prendre quelque mesure sévère; l'influence de l'Autriche peut agir ici utilement en ramenant le cabinet de Naples à une conduite plus conforme à ses intérêts. Ce ne sont point là en réalité des difficultés sérieuses; ce ne sont que des côtés fort secondaires d'une situation qui dans son ensemble est dominée par ces grands faits : la prise de Sébastopol, l'éclatante victoire des armées alliées, l'ascendant croissant de l'Occident. Ces résultats acquis dès ce moment sont le fruit d'une politique sagement hardie pratiquée en commun par l'Angleterre et par la France.

Le bruit de ces succès, achetés malheureusement trop cher, est venu remplir ces derniers jours. Paris s'est illuminé spontanément, un *Te Deum* a été chanté. Il en est de même sur tous les points de la France, où l'héroïsme de nos soldats ne peut provoquer qu'un sentiment unique, un patriotique orgueil. Tout ce qui ressort de la vie intérieure s'effacerait entièrement devant les grandes choses qui viennent de s'accomplir, s'il ne s'était produit en peu de jours deux tristes incidens où semblent se révéler encore toutes les passions révolutionnaires. Une nouvelle tentative de meurtre a été dirigée contre l'empereur au moment où il se rendait au Théâtre-Italien. L'auteur de ce crime, après examen, paraît avoir été reconnu atteint d'aliénation mentale. Quelques jours avant, il éclatait à Angers une sorte de mouvement socialiste qui prenait pour prétexte la cherté des subsistances, et qui en réalité était l'œuvre de sociétés secrètes. Un matin, il s'est trouvé qu'une bande de six ou sept cents hommes pourvus de munitions, armés, enrégimentés, se sont portés sur la ville. Ces malheureux étaient, dit-on, dans la persuasion que le même mouvement s'accomplissait à pareille heure sur tous les points de la France, et qu'ils obéissaient à un signal

de révolution universelle. Les autorités ont rapidement agi, et l'émeute était comprimée quand les habitans d'Angers ont pu apprendre qu'elle avait existé. C'est là par malheur le symptôme d'un travail permanent des passions démagogiques qui pervertissent les populations ouvrières attirées dans les sociétés secrètes. Qu'on compare ces passions envieuses et grossières excitées par des tribuns de taverne à l'entraînant héroïsme de ces soldats qui viennent d'emporter les redoutes de Sébastopol, et qu'on dise où est le vrai peuple, le peuple sain et viril, qui fait la force de la France.

L'histoire des événemens, l'histoire qui se renouvelle et change tous les jours, a certes un intérêt singulier, avec ses accidens glorieux ou tristes. C'est le mouvement réel et contemporain des choses, auquel l'intelligence vient se mêler sous toutes ses formes comme un élément de plus. La littérature elle-même, à vrai dire, n'est que l'expression morale de cette partie intime d'un siècle que les événemens mettent en relief dans la vie active. La littérature est, suivant les époques, correcte et grandiose ou confuse, passionnée ou sceptique, féconde ou stérile. Il y a surtout de notre temps un besoin de connaître qui se traduit en une multitude de travaux et de recherches. Quelle est l'utilité, quel est l'attrait de ces recherches? Elles font revivre des époques et des figures oubliées, mettent en pleine lumière le contraste des mœurs, des intérêts et des caractères, dégagent ce mouvement mystérieux des rapports de tous les pays et des influences qui prédominent tour à tour. En dehors même des grandes lignes de l'histoire, il y a des faits que les curieux seuls vont rechercher, et qui, une fois dégagés de leur obscurité, éclairent aussi à leur manière certaines époques. N'en est-il point ainsi de cet *Épisode de l'Histoire du Hanovre* dont on a pu apprécier ici l'intérêt, et que M. Blaze de Bury raconte avec un art libre et attachant? L'épisode hanovrien qu'a choisi l'auteur peint la vie allemande à un certain moment de la fin du XVIIe siècle; il touche à l'histoire de la France et va se mêler à l'histoire d'Angleterre. Qui ne se souvient de la tragique destinée de cette princesse Sophie-Dorothée, qui subit une longue captivité et mourut après un séjour de trente-deux ans dans la forteresse d'Ahlden? Sophie-Dorothée, on ne l'a point oublié, était Française par sa mère, Éléonore d'Olbreuse; elle était fille du duc de Lunebourg-Celle et femme de l'électeur George-Louis de Hanovre, qui devint plus tard roi d'Angleterre sous le nom de George Ier. Ainsi se nouent les fils mystérieux de l'histoire. D'où vinrent tous les malheurs de Sophie-Dorothée? Ici apparaît cette originale et vigoureuse famille des Kœnigsmark. Or cette famille est à elle seule toute une galerie de types et de caractères de la vie allemande. A côté du farouche soldat de la guerre de trente ans se dessine la belle et enivrante figure d'Aurore de Kœnigsmark, qui fut la favorite de Frédéric-Auguste de Saxe, et qui eut pour fils le maréchal de Saxe. Ce fut un de ces Kœnigsmark, le beau et aventureux Philippe, qui vint par son amour traverser la destinée de Sophie-Dorothée. Il périt lui-même assassiné, et la princesse resta captive, au lieu de monter sur le trône d'Angleterre. Tel est l'épisode que M. Blaze de Bury ranime dans son récit, qui, en restant exact, a l'attrait d'un roman.

S'il est un pays qui se rattache à la France par tous les liens intellectuels

aussi bien que par les liens politiques, c'est l'Italie. Aujourd'hui comme à toutes les époques, les affaires de la péninsule se mêlent aux affaires générales, et sont un des élémens permanens de cette situation, qui se déroule en embrassant toutes les forces et tous les intérêts de l'Europe. Pour l'Italie, au milieu de ses aspirations et de ses incertitudes, les révolutions dernières marquent en quelque sorte un nouveau point de départ; elles ont laissé des questions intérieures aggravées par l'entraînement des partis et des passions mal apaisées, en un mot tout un travail à recommencer par des générations qui grandissent. Politiquement il en est ainsi, et n'en est-il pas de même dans les choses de l'intelligence? Les événemens accomplis il y a quelques années semblent avoir été le terme où est venu expirer pour ainsi dire tout un mouvement intellectuel. C'est le mouvement qui a rempli la première partie de ce siècle, qui s'est étendu à tous les domaines de la poésie, de la littérature ou de la science, et qui a compté dans les divers pays de l'Italie une foule d'esprits brillans ou vigoureux. A cette virile génération appartenaient des hommes connus hors de l'Italie, et d'autres qui le sont moins, le religieux Manzoni, le doux et résigné Silvio Pellico, le pathétique et sombre Leopardi, le savant Romagnosi, l'éloquent et disert écrivain Pietro Giordani, dont la correspondance se publie en ce moment à Milan, Gioberti, plus éminent par l'ingénieuse puissance de l'esprit que par la rectitude de toutes ses vues, et enfin, sans compter les noms qu'on y pourrait joindre, un des plus remarquables philosophes de l'Italie contemporaine, Antonio Rosmini. A travers les diversités de leurs origines, de leurs talens ou de leurs tendances, ces esprits avaient le mérite d'exprimer la pensée italienne, et même en se retranchant dans les œuvres purement littéraires, ou en nourrissant des idées différentes, ils concouraient à ce mouvement de nationalité qui fermente toujours au sein de l'Italie; ils travaillaient à maintenir la nationalité idéale de l'intelligence et de l'imagination. C'est cette période qui semble s'achever aujourd'hui. En peu de temps, l'Italie a vu disparaître bien des hommes de cette génération, Gioberti, le physicien Melloni, Balbo, — Grossi, le poétique auteur de *Marco Visconti*, — le lyrique Berchet, et récemment encore c'était le tour de Rosmini, qui mourait près de Milan, où il s'était retiré depuis quelques années.

L'influence de Rosmini a été considérable en Italie, bien que son nom soit plus connu que ses œuvres en Europe. Antonio Rosmini Serbati était né à Rovereto, dans le Tyrol italien, le 24 mars 1797. Issu d'une famille patricienne et riche, sous les auspices de laquelle il pouvait entrer facilement dans le monde, il était entraîné par une piété fervente vers la vie ecclésiastique. Il allait à l'université de Padoue en 1817, et là s'éveillait son goût pour les études philosophiques. Il se liait avec Manzoni et se faisait distinguer des papes Pie VII et Léon XII, étant déjà en relations d'amitié avec Mauro Capellari, qui devait être Grégoire XVI. C'est en 1830 seulement, après dix années de méditations et de recherches, qu'il se révélait sérieusement par la publication de son *Essai nouveau sur l'origine des Idées*. Là commençait son action publique. A dater de ce moment, il abordait dans des œuvres successives toutes les questions de psychologie, de logique, de morale, de théodicée, de politique même; en un mot, il y avait ce qu'on a appelé en

Italie une doctrine rosminienne, qui avait ses disciples et ses ardens adversaires. Les théories de Rosmini, comme tout ce qui est système, peuvent être défectueuses dans ce qu'elles ont de systématique; elles procédaient du moins d'une intention élevée, celle de concilier la raison et la foi, la religion et la philosophie. Rosmini s'est trouvé souvent en opposition d'idées avec Gioberti; mais quand l'auteur du *Primato* était dans l'exil, le philosophe de Rovereto ne se souvenait plus de ses démêlés, et cherchait, avec une délicatesse extrême, à venir en aide à son ancien adversaire.

Rosmini ne faisait pas seulement des livres; il avait fondé près de Milan un ordre religieux nouveau, l'Institut de la Charité, dont il avait été nommé général, et qu'il destinait à l'éducation de la jeunesse. Sa pensée peut-être était de former de jeunes prêtres sous l'inspiration de ses idées et de ses doctrines. Bien que strictement fidèle aux dogmes catholiques et à l'autorité du saint-siége, il ne put échapper à l'inimitié des jésuites, et ce fut surtout à l'occasion de son livre sur *les cinq plaies de l'Église*. On était déjà en 1848; Rosmini était environné d'une considération universelle. Attiré un moment dans la vie politique, il fut choisi par le cabinet piémontais pour aller en négociateur à Rome, et le pape le reçut avec une grande faveur; il voulut même l'élever au cardinalat et le nommer son ministre de l'instruction publique sous M. Rossi. Rosmini, on peut le dire, fut cardinal sans avoir jamais revêtu la pourpre : entre le choix et la confirmation, il y avait eu la révolution romaine et la fuite du pape. Rosmini ne voulut rien accepter de la révolution; il suivit Pie IX à Gaëte, mais en même temps il restait fidèle à des idées plus libérales que celles qui dominaient autour du pape. Dès lors il était à peu près disgracié, et il se réfugiait dans sa retraite de Stresa, près du Lac-Majeur, où il a vécu pendant ses dernières années, consacré aux devoirs du sacerdoce et aux travaux philosophiques. Lorsque la mort venait le surprendre récemment, il mettait la dernière main à un livre sur l'ontologie et à un ouvrage sur Aristote. Rosmini était sans nul doute un des hommes les plus remarquables de cette période dont nous parlions et qui tend à se clore pour l'Italie. Maintenant ce mouvement où le philosophe de Rovereto a eu sa place continuera-t-il? conservera-t-il sa force en se transformant? Il en est un peu au-delà des Alpes comme partout : entre les esprits marquans de la première partie de ce siècle et leurs successeurs, qui viendront sans doute, il y a une sorte de halte où se révèle plus de lassitude que d'activité.

Un des caractères de la situation intellectuelle de l'Italie aujourd'hui, c'est une certaine confusion dans les esprits et dans les œuvres. Dans la philosophie, dans le roman, dans les études historiques comme dans la poésie, peu d'essais nouveaux et sérieux se produisent, et le dernier roman de M. Guerrazzi, *Beatrice Cenci*, ne fait que reproduire cette âcre et déclamatoire violence d'inspiration qui se trouve dans les autres ouvrages de l'ancien dictateur de Florence. Il est cependant deux points de l'Italie où l'activité littéraire se manifeste assez pour qu'on puisse observer ce qui manque à la pensée italienne et ses efforts pour entrer dans une voie nouvelle. Ces deux points sont la Toscane et le Piémont. La Toscane a toujours eu le privilége d'être plus libérale par ses mœurs et par ses habitudes intellectuelles que par le

principe de ses institutions politiques. C'est à Florence, on le sait, que se publiait en 1825 un journal remarquable, l'*Antologia*. Il n'a pas cessé d'y avoir dans ce pays un certain foyer d'études historiques et littéraires. Pendant longtemps, des esprits laborieux se sont réunis pour mettre au jour une collection de documens intéressans, sous le titre de *Archivio storico italiano*. L'éditeur de ces travaux, comme de l'*Antologia*, était M. Vieusseux, qui faisait de sa maison le lieu de réunion des savans italiens, une sorte d'académie libre et indépendante. Les révolutions dernières ont jeté naturellement quelque désordre dans ce groupe d'hommes rapprochés par la science. M. Vieusseux cependant s'est remis à l'œuvre et a commencé la publication d'une nouvelle série de son *Archivio*, où à côté de documens anciens se trouvent des appréciations des ouvrages les plus récens parus au-delà des Alpes ou intéressant l'Italie. C'est une entreprise scientifique et critique qui réunit de nouveau quelques-uns des hommes les plus distingués, les Capponi, les Centofanti, les Salvagnoli, et qui peut exercer une influence utile sur les esprits, en ranimant le goût des études sérieuses.

L'activité littéraire a nécessairement un autre caractère à Turin. Le Piémont doit à ses institutions politiques actuelles, au régime constitutionnel qui a survécu aux catastrophes de 1848, de pouvoir devenir plus aisément le centre d'une certaine vie intellectuelle. En outre, par la force des choses, après les réactions qui ont prévalu dans les autres états, il a été le refuge de tous les esprits dévoués aux idées libérales et distingués par leur culture littéraire. Récemment encore, M. Mamiani était naturalisé Piémontais, et on publiait de lui à Gênes des *Essais de Philosophie civile*. M. Tommaseo écrit dans des journaux de Turin. Le Piémont réunit ainsi des forces éparses, qui, sagement dirigées, peuvent contribuer à son ascendant intellectuel en Italie. La littérature piémontaise, même avec la liberté qui lui est donnée, ne produit point sans doute encore bien des œuvres saillantes. Ce qui lui manque aujourd'hui, il faut le dire, c'est moins la latitude qu'une force intime et féconde. Il y a cependant parfois dans la poésie, dans le roman, des travaux où se révèlent l'inspiration et le talent. M. Prati est en ce moment le poète du Piémont. Originaire de Trente, M. Prati se naturalisait en quelque sorte Piémontais en se faisant le chantre de Charles-Albert. Ses poésies nombreuses ont la grâce et la facilité plutôt que l'énergie. Un autre jeune écrivain, M. Vittorio Bersezio, marquait récemment sa place dans le roman par un livre qui a paru sous le titre : *il Novelliere contemporaneo*. L'auteur se propose, comme il le dit dans quelques pages spirituelles qui précèdent son livre, de raconter ses contemporains à eux-mêmes, d'analyser les passions et les sentimens humains, en les mettant en action dans une série de nouvelles qui forment comme un décaméron de la société actuelle. Il commence cette fois par ce thème éternel de l'inspiration romanesque, l'amour, — l'amour observé dans les mœurs de notre temps. Cette première tentative, où se fait sentir encore l'influence du roman français, dénote pourtant un vif et ingénieux talent. Enfin le Piémont compte aujourd'hui des journaux et des *revues* qui sont l'expression permanente de la pensée dans un pays où tout se dit et où tout s'imprime. L'un des plus remarquables recueils qui voient le jour à Turin est la *Rivista contempora-*

nea, où il y a des travaux de MM. Mamiani, Tommaseo, Revere, Paravia, etc. Il peut y avoir parfois dans ces recueils italiens quelque confusion; une chose est remarquable cependant, c'est l'effort persévérant pour rassembler des élémens d'intérêt. Or le plus vrai, le plus essentiel de ces élémens, sans contredit, est dans toutes les notions que les écrivains italiens peuvent donner, sans animosités puériles, sur les intérêts moraux et politiques de l'Italie, sur le travail incessant qui s'accomplit au-delà des Alpes. Par là ils contribueraient à rapprocher les esprits dans leur pays et à révéler au dehors l'Italie dans son unité morale et intellectuelle, la seule dont la réalisation ne promette point de déceptions terribles.

Un fait d'une certaine portée et d'un caractère tout intérieur se produit en ce moment en Suède. Le fils aîné du roi, le prince royal, est nommé vice-roi de Norvége. Le grand-gouverneur, M. de Löwensköld, déjà fort âgé, demandait depuis longtemps à se retirer. Le choix de son successeur était embarrassant. Le dernier *sthorting* norvégien avait paru disposé à se prononcer pour l'abolition de la dignité de grand-gouverneur. Le gouvernement suédois tenait au contraire à ne pas laisser disparaître ce lien entre les deux pays, déjà faiblement unis. La constitution norvégienne permettant de nommer vice-roi de Norvége l'héritier présomptif des deux couronnes, le roi Oscar a pris ce dernier parti. Le prince royal et sa cour résideront à Christiania à partir de l'hiver prochain. Le prince royal est jeune, ardent, assez irrité contre la démocratie norvégienne. Il lui faudra beaucoup de prudence et de tact pour ne pas choquer les susceptibilités presque républicaines de la Norvége, pour habituer le pays à la présence et à l'influence constante d'une cour; il devra ne pas permettre à la noblesse suédoise de venir étaler ses priviléges dans ce pays libre, qui, malgré Charles-Jean, a voulu abolir la noblesse. Les journaux norvégiens semblent toutefois adopter volontiers cette innovation, dans la pensée que le futur roi de Suède et de Norvége connaîtra mieux ainsi les intérêts de leur pays.

Franchissons un instant l'Océan Atlantique : tandis que l'agitation semble commencer aux États-Unis pour la prochaine élection présidentielle, le Mexique vient d'être le théâtre d'une péripétie nouvelle. Le dictateur Santa-Anna a été contraint d'abdiquer, et il s'est embarqué le mois dernier pour la Havane. Il y avait deux ans que Santa-Anna avait été élevé au pouvoir pour sauver le Mexique. Pendant ces deux années, quel usage a-t-il fait de cette autorité suprême et absolue qu'il concentrait en ses mains? Il a changé, il est vrai, la forme du gouvernement, il a aboli le régime fédéral, il a suspendu la liberté de la presse, il a été le défenseur de l'autorité; mais en fait d'améliorations positives et d'œuvres pratiques, il n'a rien tenté et rien accompli. Le général Santa-Anna semble s'être principalement préoccupé de satisfaire sa vanité. Après s'être fait décerner la dictature, il avait pris le titre d'*altesse sérénissime;* il s'était créé une garde et avait institué une décoration, l'ordre de Notre-Dame-de-Guadalupe, on dit même qu'il visait à rétablir l'empire d'Iturbide. Cela ne lui eût point été plus difficile que de se transformer en altesse, et cela n'eût pas duré davantage. Il y a dix-huit mois déjà, on le sait, qu'une révolution éclatait dans le port d'Acapulco, et cette révolution n'a cessé de se développer jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à

son dénoûment ordinaire. Santa-Anna s'est trouvé sans doute à bout de ressources; de plus, il s'était fait une nouvelle querelle avec les États-Unis; enfin sur tous les points les insurrections éclataient à la fois, et c'est probablement dans l'impossibilité de faire face à toutes ces complications qu'il quittait Mexico le 9 août; il signait son abdication à Perote, et il s'embarquait le 17. Les troupes se sont unies aux insurgés. Le départ de Santa-Anna de Mexico était le signal des désordres les plus graves. Quarante maisons ont été pillées. Par le fait, la révolution reste maîtresse du Mexique.

Ainsi finit cette dictature de Santa-Anna, qui n'a été pour la république mexicaine qu'un assez dur régime sans nul profit. Ce n'est pas que Santa-Anna manque d'un certain instinct politique; mais il a surtout le goût du pouvoir pour les jouissances qu'il donne. Il a tous les instincts et toutes les passions de cette nature américaine, mélange de sang espagnol et de sang indien. Ce personnage singulier était très accessible à toutes les haines et à toutes les jalousies contre l'Europe. Il n'était rien moins que favorable à l'Angleterre et à la France dans la lutte qu'elles soutiennent contre la Russie. On dit qu'un jour il avait fait le pari avec un de ses familiers que Sébastopol ne serait pas pris. La chute de Santa-Anna a précédé celle de la ville russe. Ce sentiment d'hostilité contre l'Europe est du reste malheureusement fort répandu dans l'Amérique du Sud. Au sujet de la lutte qui tient le monde en suspens, Carrera, ce dictateur de l'Amérique centrale, ne pense point autrement que Santa-Anna. Depuis le commencement de la guerre, il a paru dans la gazette de Guatemala divers articles entièrement favorables à la Russie, et ces articles étaient l'œuvre de M. Pavon, principal ministre du général Carrera. Ce qu'il y a de mieux, c'est que les démocrates de l'Amérique du Sud nourrissent la même haine contre l'Europe; ils partagent ce sentiment d'aversion avec les dictateurs qui se succèdent dans ces tristes républiques. Les opinions que le ministre de Carrera exprimait dans la gazette de Guatemala, les journaux radicaux de la Nouvelle-Grenade les ont exprimées. Ils sont assez ouvertement russes. Ainsi ces faibles et anarchiques populations se laissent aller à la haine la plus inintelligente contre les puissances européennes, qui seules peuvent les sauver cependant de l'invasion dont les menacent sans cesse les Américains du Nord.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

LA

RÉGENCE DE TRIPOLI

LES RÉVOLUTIONS DE LA RÉGENCE. — LES DEYS DE TRIPOLI, LES PACHAS TURCS ET LES CHEFS ARABES.

Malgré les sinistres prédictions qu'on ne lui ménage guère, la Turquie donne encore, même dans les pays où sa domination est le plus menacée, des preuves d'énergie et de vitalité dont il faut tenir compte. Sur les côtes de l'Afrique septentrionale, si elle a vu l'un des états barbaresques devenir l'Algérie française, et l'autre, Tunis, rester dans son indépendance de fait, elle a ressaisi le troisième, et ne néglige aucun effort pour y maintenir son autorité. Cet état, c'est celui de Tripoli, autrefois compté parmi les régences barbaresques et maintenant tombé au rang d'*eyalet*, ou simple province de l'empire ottoman. Raconter les vicissitudes qui ont accompagné un tel changement et qui ne semblent pas toucher à leur terme, ce serait jeter quelque lumière, nous le croyons, sur les graves difficultés que rencontre cet empire, même parmi les populations vouées à l'islamisme; ce serait montrer aussi dans quelle mesure il peut les combattre et les surmonter. L'histoire ne saurait cependant à elle seule offrir ici toutes les indications désirables : la description du pays doit précéder l'exposé des faits, et quelques détails sur sa situation actuelle, sur ses relations avec l'Europe d'une part, l'Afrique centrale de l'autre, serviront de conclusion naturelle au récit.

I. — LES VILLES ET LES TERRITOIRES HABITÉS DE LA RÉGENCE DE TRIPOLI.

Le territoire de l'ancienne régence de Tripoli comprend, de l'est à l'ouest, les contrées désignées il y a plusieurs siècles sous les dénominations de *Cyrénaïque, Subventana* ou *Tripolitana, pays des Psylles* et des *Garamantes*. Il s'étend au sud jusqu'au tropique du cancer, à plus de deux cents lieues de la ville de Tripoli, et par conséquent bien au-delà des limites méridionales de l'Algérie, de Tunis et même de l'empire du Maroc. Il présente sur la Méditerranée un développement de côtes de trois cent cinquante à quatre cents lieues, coupé vers le milieu par le célèbre golfe de la Grande-Syrte. Cette superficie territoriale, plus considérable que celle des plus grands états de l'Europe, la Russie exceptée, n'offre, il est vrai, qu'une quantité assez restreinte de localités habitables, séparées par de vastes solitudes où il serait aussi difficile à l'administration la meilleure et la plus perfectionnée de faire vivre des hommes qu'il est impossible à la nature d'y faire pousser des arbres.

Les contrées habitées et habitables forment quatre groupes, celui de la Cyrénaïque et des oasis lybiennes, celui de Tripoli, celui de Gadamès, celui du Fezzan.

La Cyrénaïque, ou l'ancienne pentapole grecque, est formée des plateaux, des flancs et des vallées d'un admirable massif de montagnes désigné par les Arabes sous le nom, parfaitement justifié, de *Djebel-Akhdar* (la *montagne verte*). Que ceux qui connaissent l'Algérie se figurent, sur une plus grande échelle, les collines de Moustapha et le mont Bouzaréa, près de la capitale de notre belle colonie, et ils auront une idée exacte de cette délicieuse contrée. Il existe même un rapprochement dans les noms, car le premier plateau qu'on rencontre dans la Cyrénaïque en arrivant du côté de l'Égypte s'appelle aussi *Zaréa*. De là au plateau qui domine Bengazi, à soixante lieues à l'est, règne une suite de gorges et de vallons débouchant sur la mer, tous surchargés d'une vigoureuse végétation et rafraîchis par d'innombrables sources et de pittoresques cascades. Ces vallons et ces gorges partent tous du plateau cyrénéen, qui couronne le Djebel-Akhdar; mais ce plateau même n'a pas la monotonie d'une plaine : il est sillonné par de vastes ondulations, qui forment entre elles des vallées peu profondes et parfaitement propres à la culture des céréales, ainsi qu'à l'élève du bétail. A mesure qu'on s'avance vers le sud, les ondulations deviennent moins marquées, les vallées moins dessinées, et enfin les pentes, s'abaissant toujours, viennent se terminer brusquement à une ligne de falaises qui borne de ce côté la région des oasis lybiennes. Cette

disposition du terrain de la Cyrénaïque me porterait à croire, si j'avais à hasarder des conjectures géologiques, que le Djebel-Akhdar a dû former une île séparée du continent auquel il appartient actuellement par un bras de mer s'étendant de Bomba jusqu'au sud de Bengazi.

Bomba est une localité que recommande à l'attention des marins et des géographes une magnifique rade, la plus belle et la plus sûre que l'on puisse trouver dans tout le nord de l'Afrique. Il n'en existe pas en France que je sache de reconnaissance nautique et détaillée; mais les Anglais s'en sont occupés, et sous Catherine II, alors que les Russes rêvaient un établissement maritime dans la Méditerranée, la rade de Bomba excita leur convoitise. En 1793, les agens secrets de la tsarine entamèrent à ce sujet une négociation avec le pacha de Tripoli, alors momentanément réfugié à Tunis. Le pacha parut s'y prêter; puis, une fois rentré à Tripoli, il ne voulut plus en entendre parler. Le consul de France songea alors à l'acquisition de ce point par voie d'échange contre notre établissement de La Calle. Le gouvernement républicain parut goûter le projet, mais la chose n'alla pas plus loin.

A une journée de marche à l'ouest de Bomba, on trouve, sur le littoral, la petite ville de Derna, partagée, comme beaucoup d'autres de la Barbarie, en bourgs distincts, quelquefois rivaux et même ennemis. Derna en a cinq qui sont : la ville proprement dite ou *Médinah*, puis *El-Djébeli, El-Megarah*, *Mansour-el-Fokhani* et *Mansour-el-Tahtani*, où se trouve le port. Tout cela forme un ensemble assez gracieux et assez pittoresque, surtout pour ceux qui ont traversé, avant d'y arriver, l'aride et sauvage Marmarique. Derna eut la gloire de repousser, par sa seule attitude hostile, un débarquement de troupes françaises en 1801. Il est bon d'expliquer le fait. L'amiral Ganteaume, qui avait mission de conduire nos troupes en Égypte, croyant ne pouvoir atteindre Alexandrie à cause des croisières anglaises, voulut les débarquer à Derna pour leur faire suivre leur route par terre. Un traité, qui prévoyait cette éventualité, avait bien été passé entre la France et le pacha de Tripoli; mais comme les gens de Derna n'avaient été prévenus de rien, ils se mirent en état de défense en voyant les dispositions des Français, et l'amiral Ganteaume, rencontrant la guerre là où il attendait un concours pacifique, n'insista pas et se retira. Ainsi, tout compte fait, la gloire des habitans de Derna ne fut que négative.

Quelques années après, les Américains parurent à Derna comme auxiliaires ou protecteurs d'un prétendant au trône de Tripoli. C'est un épisode inconnu ou oublié de l'histoire du XIXe siècle; on nous permettra d'en dire un mot. Aussitôt après la proclamation de leur in-

dépendance, les Américains s'étaient trouvés en guerre avec les Barbaresques par la seule raison qu'ils n'avaient pas encore de traité avec eux. On sait que les musulmans avaient autrefois pour principe qu'ils étaient en état permanent et très légitime de guerre contre tous les peuples chrétiens, que seulement ils devaient s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ceux avec qui ils étaient liés par des traités particuliers, lesquels cependant ils ne regardaient jamais que comme des trèves. En vertu de ce principe, ils avaient attaqué le pavillon de la jeune république, qui dut faire quelques sacrifices pour mettre fin à un état de choses nuisible à son commerce naissant. Un traité avait donc été signé et un consul américain envoyé à Tripoli, ce qui avait eu lieu également pour les autres états barbaresques; mais en 1800 la paix avait été rompue, et les efforts du consul-général de France furent impuissans à la rétablir. Les hostilités entre les Américains et la régence durèrent quatre ans. Durant ce temps, le port de Tripoli fut presque continuellement bloqué. Plusieurs attaques, conduites par le commodore Prèble, causèrent plus de mal aux Américains qu'à leurs ennemis. Dans la première, les assaillans perdirent une frégate qui échoua sur des rochers à l'entrée du port; trois cents hommes qui la montaient tombèrent au pouvoir des Barbaresques, ce qui rendit le rétablissement de la paix plus difficile à cause des prétentions énormes qu'éleva le pacha pour leur rançon. Les Américains, voyant le peu de succès de leurs attaques sur Tripoli, négocièrent avec Sidi-Ahmed, frère du pacha, qui s'était vu chassé du trône et forcé de se réfugier en Égypte. Le but des Américains était d'allumer la guerre civile dans le pays et de vaincre par cette diversion l'opiniâtreté du prince africain. Ce moyen leur réussit : Sidi-Ahmed, appuyé par les troupes du commodore, s'empara de Derna, et son frère, effrayé, se hâta de conclure un traité à des conditions raisonnables. La paix fut signée le 3 juin 1805. Ce résultat obtenu, les Américains plantèrent là leur allié et abandonnèrent Derna, y laissant pour souvenir de leur présence quelques fortifications et un moulin. Tel est le résumé de cette guerre des Américains contre la régence de Tripoli, qui fut aux gigantesques opérations militaires de la période où elle eut lieu ce que la *Batrachomyomachie* est à l'Iliade.

On compte six ou sept journées de marche, par les plateaux, de Derna à Bengazi, ville de chétive apparence, située à l'autre extrémité de la Cyrénaïque et chef-lieu de toute cette contrée. Dans ce trajet, on ne rencontre pas un seul centre fixe de population (1).

(1) En 1852, les Turcs ont construit un fort dans une localité appelée Saleh, à une journée de Derna, en tirant vers Bengazi.

Derna et Bengazi sont les seules villes du pays, qui est habité par soixante-dix-neuf tribus d'Arabes à tentes, ne présentant pas à elles toutes plus de 50,000 âmes de population. Le grand fractionnement de ces nomades, qui dans les plaines s'agglomèrent en général en groupes plus compactes, tient ici à la nature du sol, dont les nombreuses petites vallées sont autant de centres d'attraction pour un nombre limité de tentes; on trouve même dans certains vallons resserrés des familles complétement isolées, qui semblent s'y être fixées héréditairement, et qui cependant ne songent pas à s'y construire des demeures stables. Je comprends et j'aime l'existence de la tente, dont je puis parler avec connaissance de cause; seulement il faut qu'elle soit en harmonie avec le sol. Or ces jolis vallons de la Cyrénaïque expliquent bien le fractionnement de la population, mais ils ne justifient nullement la conservation traditionnelle de la maison mobile des fils d'Ismaël. Au milieu d'un horizon bien découvert, dans de vastes savanes, sur de larges plateaux, la tente est parfaitement à sa place. Il n'en est pas de même dans un site étroit, au milieu de grands arbres, au pied d'un rocher moussu, en face d'une cascade : là on ne comprend que le chalet suisse ou le *bordj* mauresque.

Bengazi est une ville maritime qui a un assez mauvais port et que défend un château également mauvais. Elle est séparée des montagnes par un territoire aride et sablonneux. C'est un assez triste séjour; mais sous le point de vue du commerce elle n'est pas sans importance.

Il ne serait pas convenable de quitter l'hellénique pentapole dont Bengazi est l'entrée ou la sortie, suivant qu'on y arrive par l'Égypte ou par Tripoli, il ne serait pas convenable, dis-je, de s'en éloigner sans avoir rien dit des nombreuses traces qu'y ont laissées les colonies grecques qui l'ont rendue justement célèbre. Hérodote, le père de l'histoire ou plutôt des historiens, raconte avec assez de détails dans le quatrième livre de son pittoresque et immortel ouvrage la fondation de Cyrène par Battus de l'île de Théra, dont les descendans, appelés alternativement Battus et Arcésilas, y régnèrent pendant huit générations. Dans cette période, Cyrène poussa de nombreux rejetons, c'est-à-dire fonda des sous-colonies qui répandirent la civilisation dans toute cette partie de la Lybie, dont Hérodote donne une description fort exacte. Cette monarchie de la famille de Battus était fort modérée, comme l'a toujours été chez les Grecs le gouvernement des rois, quand ils en ont eu; cependant les Cyrénéens finirent par adopter une forme de gouvernement toute démocratique. Ils demandèrent plus tard une constitution à Platon, qui, content d'avoir enfanté sa république imaginaire, déclina l'honneur

de donner des lois à Cyrène. Dans cette période de leur histoire, les Cyrénéens furent très puissans et très heureux. Après la grande commotion donnée au monde par Alexandre, la Cyrénaïque passa sous la domination des Ptolémées. Ptolémée Physcon en fit l'apanage de son fils cadet, Apion, qui en mourant la donna par testament au peuple romain. Celui-ci affecta de ne pas vouloir de la succession, et rendit d'abord à la Cyrénaïque sa liberté républicaine et son indépendance politique; mais plus tard il crut s'apercevoir que l'anarchie s'était emparée du pays, qui ne savait plus faire usage de son libre arbitre, de sorte que par amour de l'ordre il se résigna philanthropiquement à l'absorber. La Cyrénaïque resta sous la domination romaine jusqu'à la conquête des Arabes. Dans cette longue suite de siècles de civilisation grecque et romaine, elle se fit remarquer par ses richesses et son industrie, aussi bien que par son goût des arts et des choses de l'esprit. Parmi ses plus illustres enfans, on doit citer le philosophe Aristippe, le poète Callimaque et l'évêque Synésius, tout à la fois philosophe et poète, une des plus suaves figures de la belle époque du christianisme.

Quoiqu'il y eût un grand nombre de villes dans la Cyrénaïque, on en distinguait surtout cinq, ce qui fait souvent désigner cette contrée sous le nom de *pentapole*. Ces villes étaient Cyrène, Apollonie, Ptolémaïs, Arsinoé et Bérénice. On trouve les ruines de Cyrène à droite de la route que suivent le plus habituellement les caravanes qui vont de Derna à Bengazi, et à quelques lieues de la mer. Son port était Apollonie, appelée actuellement Sousa, dont les ruines sont considérables. Bérénice est la Bengazi moderne. Ptolémaïs et Arsinoé étaient situées sur le littoral entre Apollonie et Bérénice. Les ruines de la première portent le nom de Tolometta, celles de la seconde celui de Teukria, qui était le nom lybien de la ville que les Grecs appelèrent Arsinoé. Dernis et Barca étaient encore des villes très considérables de la Cyrénaïque. La première est aujourd'hui Derna. La seconde, dont il ne reste plus que des ruines, fut quelque temps la rivale de Cyrène, et partagea avec elle la gloire de donner son nom à la contrée, qu'on appelle souvent *pays de Barca*.

Les ruines éparses sur le sol de la pentapole sont nombreuses et considérables, surtout à Djerana, qui occupe l'emplacement de l'antique Cyrène; mais comme si cette contrée, où le cyprès abonde, conservait mieux les souvenirs de mort que ceux de ses anciennes voluptés, ce sont principalement des tombeaux et des hypogées qu'on y trouve. Ces galeries souterraines, creusées dans les flancs des ravins, présentent généralement de belles façades taillées dans le roc vif. Il y existe de nombreuses inscriptions. Les ruines de la Cyrénaïque ont été bien étudiées dans ce siècle par le docteur Della Cella, Pié-

montais, puis et surtout par notre compatriote Pacho, dont le beau travail est un magnifique monument élevé à l'archéologie. Ensuite est venu M. Vatier de Bourville, agent consulaire de France à Bengazi, dont le zèle infatigable et éclairé a enrichi le musée du Louvre d'une foule de vases peints, d'inscriptions, de bas-reliefs et autres objets d'art antique provenant de la Cyrénaïque. Cette mine n'est pas du reste au moment de s'épuiser, car j'en ai rapporté en 1852 près de deux cents pièces provenant de fouilles postérieures à celles de M. de Bourville.

Au sud du Djebel-Akhdar, à huit journées de marche de Bengazi (1), on trouve l'oasis d'Audjilah, bien connue depuis Hérodote, qui en donne une description exacte et la désigne sous le nom qu'elle porte encore. Cette oasis se compose de quelques villages ou hameaux épars dans un bois de palmiers, et n'est guère arrosée que par de l'eau de puits, car il n'y existe qu'une petite source située à trois lieues au nord du village principal. La population en est de dix mille âmes, et une partie seulement se livre à l'agriculture, simple et très peu pénible dans les oasis. Le reste se consacre au commerce de transport des caravanes entre l'Égypte et divers points de la régence de Tripoli. Les gens d'Audjilah trouvent dans cette industrie une source de richesses relatives; ce sont les Hollandais du désert lybique. Le chef de cette oasis portait le titre de bey au temps de l'indépendance de Tripoli. Lorsque Pacho la visita, ce bey était un renégat français appelé Abou-Zeith-Abdallah, ancien tambour de l'armée d'Égypte, fait prisonnier à l'âge de douze ans. En 1851, un journal ayant annoncé la mort d'un bey d'Audjilah, du nom de Tamar, né Français sous celui de Souchon, et, comme l'Abou-Zeith de Pacho, ancien tambour de l'armée d'Égypte, le consulat général de France à Tripoli fut, pendant plusieurs mois, assailli de lettres de prétendus parens de ce Tamar-Bey, qui réclamaient son héritage, qu'on disait être considérable. Malheureusement il fut impossible d'avoir aucun renseignement sur cet être fantastique; mais ce qui peut consoler ses héritiers chrétiens, c'est que, quand même son existence aurait été réelle, ils n'auraient eu, d'après la loi du pays, aucun droit à sa succession.

On compte huit jours de marche d'Audjilah au fond de la Grande-Syrte, qui est à l'ouest, tirant un peu vers le nord. Cette distance est coupée, à peu près vers le milieu, par l'oasis peu importante de Meradah. A l'est, et à neuf journées d'Audjilah, on trouve l'oasis de Siouah, si célèbre dans l'antiquité par le temple et l'oracle de Jupiter

(1) Les Turcs ont construit un petit fort sur cette ligne, en 1852, dans une localité appelée Merdje.

Ammon. Cette oasis relève de l'Égypte. La Cyrénaïque finit vers l'est à Bomba. De là en Égypte il y a encore cent cinquante lieues de côtes. Ce pays, qui forme l'antique Marmarique, est une zone d'une épaisseur d'une quinzaine de lieues, d'un terrain maigre, pauvre, mais encore susceptible de culture, au sud duquel règnent les sables du désert. Cette zone est habitée à l'est par la grande tribu des Oulad-Ali, qui sont censés dépendre du pacha d'Égypte, et à l'ouest par celle un peu moins considérable des Haribi, que le pacha de Tripoli prétend avoir dans son gouvernement. En fait, ces deux tribus n'obéissent à personne, et rendent assez dangereux le voyage par terre d'Alexandrie à Derna.

Si de Bengazi on tire à l'ouest une ligne idéale à travers la mer, on atteindra ainsi Mezurate, localité habitée du groupe de Tripoli. Ces deux points se trouvent à quatre-vingt lieues marines de distance en face l'un de l'autre, à l'entrée du golfe de la Grande-Syrte, qui pénètre dans le continent africain jusqu'à quarante lieues au sud de la ligne que je viens de supposer. Tout le littoral de Bengazi à Mezurate n'est guère qu'un désert dont la profonde solitude garantit la sûreté du voyageur qui veut parcourir ce pays désolé; mais on comprend qu'il faut tout porter avec soi, si ce n'est l'eau, qui n'y est pas trop rare. Dans ces derniers temps, les Turcs ont bâti un château au fond du golfe, près d'un mouillage qui paraît offrir quelque sécurité aux petits navires du pays. Il y a non loin de là des mines de soufre.

La *grande* et la *petite* Syrte sont des parages maritimes dont les anciens se sont beaucoup préoccupés, non seulement les géographes, mais encore les poètes :

> Syrtes, vel, primam mundo natura figuram
> Quum daret, in dubio pelagi terræque reliquit...

a dit Lucain. Ce sol, qui n'est ni terre ni eau, est bien celui qu'offre encore sur plusieurs points le littoral des deux Syrtes; mais il devait paraître manquer de fixité aux anciens plus qu'à nous, à cause des effets de la marée, qui y est très forte, et à laquelle ils n'étaient pas habitués. La marée est, on le sait, à peu près insensible dans la Méditerranée; mais dans les deux Syrtes elle est presque aussi marquée que dans l'Océan. Elle se fait moins sentir sur la côte qui s'étend de l'une à l'autre (1), et qui est celle de Tripoli; cependant je l'ai vue s'élever encore très haut à l'entrée du lac des Bibans, aux confins de la régence de Tunis et de celle de Tripoli.

Au sud de Mezurate commence une chaîne de montagnes qui

(1) La Petite-Syrte est le golfe actuel de Gabès dans la partie méridionale de la régence de Tunis.

s'étendent du sud-est au nord-ouest, et vont se rattacher à celles d'Ouderna de la régence de Tunis. Cette chaîne se divise en trois districts. Le plus occidental s'appelle proprement le *Djebel* (la montagne); on appelle *Gharian* celui du milieu, et *Binbelad* (les mille villages, expression qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre) le plus voisin de la Grande-Syrte. Cette chaîne, peu élevée et couronnée par un vaste plateau, présente un aspect assez uniforme : c'est une suite de petites vallées débouchant dans la plaine, ayant pour la plupart, sur les hauteurs qui en dominent l'entrée, des villages ou des hameaux (1).

Le Djebel est un district riche et bien peuplé, fertile en oliviers et produisant des céréales, de l'orge surtout. Les habitans de cette contrée sont de la secte des *khouamès* ou *quinquistes*, qui, placés entre les chiites et les sunnites, rejettent tout aussi bien Ali que les trois premiers califes, et ne commencent qu'au cinquième, dont la légitimité n'est contestée par personne, la série de l'imamat. Cette secte, à laquelle appartiennent aussi les habitans de l'île tunisienne de Djerbah et les Mezabites de l'Algérie, n'a pas fait grande fortune dans le monde musulman, où elle est assez peu répandue. Elle a eu le sort de tous les tiers-partis, celui de tous les hommes modérés qui, comme Érasme au temps de la réforme, veulent s'interposer entre les extrêmes, et que presque personne n'écoute, parce qu'ils ont la simplicité de vouloir que la raison conduise les hommes, tandis qu'elle n'a de puissance que pour les forcer de reconnaître quelquefois les sottises qu'ils ont faites, et presque toujours lorsqu'il n'y a plus de remède. Les *khouamès* sont maintenant moins connus du vulgaire par la manière dont ils ont tranché la question des califes que par l'usage qu'ils ont de se dépouiller, pour prier Dieu, de ce vêtement qu'on ne saurait nommer devant une dame anglaise sans faire naître en elle une pudique horreur.

Le district de Gharian, à deux journées et tout à fait au sud de Tripoli, est moins considérable que celui dont nous venons de nous occuper; mais c'est absolument la même nature de sol, et les villages, disposés de la même manière, n'y sont pas moins nombreux. Les principaux sont Beni-Abbès et Taasat, auprès du château de Gharian, qui a donné son nom à la contrée. Des montagnes de Gharian se détache vers le nord-est, à peu près dans la direction de Lebda, un éperon ou contrefort qui forme le canton de Takhouna avec un village du même nom. Un peu plus à l'est est le canton de

(1) Les principaux sont de l'ouest à l'est, dans le district du Djebel, El-Haouamed, Nalout, Cabaou, Haraba, El-Rahibat, Ksar-Djadou, principale localité de la tribu de Fessatou, qui compte, dit-on, deux mille guerriers, — Rodjebane, Ifren, résidence du kaïmacan avec un château turc et une petite garnison.

Mezurate, qui compte seize villages et un petit château ou *casbah*, servant de résidence au caïd. De là au district de Binbelad il y a deux journées de marche. Ce district, appelé aussi Bénioulid, était autrefois beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est maintenant. On y voit encore cependant plusieurs villages et une tribu à tentes, les Orfila. Parmi les villages, on distingue Torba et Serar, où les Turcs ont bâti un château. On cultive l'olivier à Benioulid avec beaucoup de profit, comme dans tous les autres districts des montagnes. Les habitans sont très ingénieux pour tirer le meilleur parti possible de l'eau des pluies, qu'ils empêchent de s'écouler trop promptement et retiennent auprès des arbres par de petites levées de terre. Les puits sont nombreux dans le pays, mais les sources y sont très rares, et les cours d'eau qui descendent des montagnes, souvent terribles dans la saison pluvieuse, sont à sec le reste de l'année.

Les plaines qui s'étendent depuis les frontières de Tunis jusqu'à Mezurate, entre les montagnes et la mer, sont coupées en deux parties à peu près égales par le méridien de Tripoli. Cette ville est située à 32° 46′ de latitude septentrionale, et à 13° 11′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Elle occupe un promontoire dont la pointe est surmontée par un château en assez mauvais état, flanqué par des batteries médiocrement armées. Celle de ces batteries qui est le plus à l'est, et qui est aussi la plus considérable, est construite sur un rocher allongé qui couvre le port. De là part une longue ligne de petits îlots rapprochés les uns des autres, et qui seraient une excellente digue pour ce même port, si les vides qui les séparent étaient comblés. C'est exactement la même disposition que l'on remarque à notre mouillage de Djidjeli, que Duquesne avait jugé susceptible de devenir très bon, grâce à des travaux bien dirigés. Dans l'état actuel des choses, Tripoli et Djidjeli ne sont que de très médiocres positions maritimes.

Tripoli est une petite ville de dix à douze mille habitans qui n'a rien de désagréable; elle est même assez propre et pimpante, excepté dans le quartier des Juifs. Elle est entourée d'un mauvais mur à tours et créneaux, et n'a que deux portes ouvertes sur la campagne, très rapprochées l'une de l'autre. Près de ces portes est le château du pacha, masure hideuse à voir et à habiter. On ne peut y monter un escalier sans courir risque de se casser le cou, ni en parcourir une salle sans s'exposer à tomber dans les pièces de l'étage inférieur à travers le plancher. Voltaire a plaisanté sur le *pococurantisme* des Italiens; celui des Turcs passe toute imagination. Il n'y a rien qu'ils ne mettent hors de service au bout de huit jours d'usage.

Quand on est sorti de Tripoli, on a d'abord à traverser une zone

d'un kilomètre environ d'un terrain sablonneux, au-delà duquel on trouve une campagne admirable. C'est la Méchiah, ravissante oasis où croissent mêlés le palmier, l'olivier, l'oranger, et tous les arbres et arbustes à fruits et à fleurs de l'Europe et de l'Afrique. Il n'y manque que de l'eau courante; mais les puits y sont extrêmement nombreux et peu profonds, de sorte que les moyens d'irrigation ne font jamais défaut. Le système de puisage est le grand seau de cuir à bascule, comme dans un grand nombre d'autres localités de l'Orient. La population de la Méchiah est un peu plus considérable que celle de la ville; elle est honnête, laborieuse et extrêmement polie. Je dois dire, à la honte de la civilisation européenne, que je n'ai trouvé nulle part des paysans aussi affables que chez les musulmans. Les habitations de la Méchiah sont fort disséminées. Dans le nombre, il en est de vraiment belles, où de riches Maures s'abandonnent avec délices à cette calme existence orientale, qui serait peut-être la plus désirable, si les choses de l'esprit n'y étaient pas trop négligées. Ce n'est pas cependant que la vie intellectuelle n'existe pas pour les musulmans, car on rencontre même des Turcs ayant quelque teinture des lettres : c'est extrêmement rare, mais enfin cela se voit. Ces phénomènes sont beaucoup plus communs chez les Arabes, que la nature a doués d'une extrême aptitude à toute chose et d'une riche imagination. J'ai trouvé dans les admirables oasis du Djerid, où j'ai fait un assez long séjour, des hommes dont l'esprit avait reçu toute la culture que peut donner l'étude de la littérature et de la science arabe, telles qu'elles étaient lorsque le mouvement intellectuel s'arrêta chez cette forte race. Un jour, en allant de Touzer à Oudiana, je joignis un vieillard qui cheminait lentement devant moi, monté sur une mule et suivi par un nègre. Il avait une paire de lunettes sur le nez et un livre à la main. Je crus que c'était quelque maître d'école qui repassait son Coran; mais non, c'était un amateur de littérature qui parcourait un recueil de vers profanes. Il habitait à Oudiana une maison isolée, douce retraite où il avait quelques livres et une vieille Baucis dont il était le Philémon. A Gafsa, j'ai connu un autre Arabe plus jeune qui en savait autant en cosmologie et en physique que nous en savions en Europe il y a trois siècles. Ces savans fossiles me font l'effet d'autant d'Épiménides qui ont dormi pendant que le monde marchait.

La ville actuelle de Tripoli s'appelait OEta dans l'antiquité; elle fut une des trois cités qui firent donner à la contrée où elles étaient situées la dénomination de Tripolitaine; les autres étaient Sabrata et Leptis-Major. Parmi les restes qu'on voit encore de l'antique OEta, le seul un peu remarquable est un arc de triomphe situé non loin de la porte de la Marine. L'ingénieux Apulée, l'auteur du célèbre roman

latin de *l'Âne d'or,* habita longtemps OEta, où il épousa une riche veuve appelée Pudentilla, ce qui lui attira un procès dont son *Apologie* a fait passer l'histoire à la postérité.

Au sud de la Méchiah et à une petite lieue de Tripoli règne une vaste plaine de sable qui donne une idée fort exacte des déserts de l'intérieur de l'Afrique, mais que le voyageur qui se rend au Gharian traverse en quelques heures de marche. Au-delà de ce pays aride, entre lui et les montagnes, campe la tribu des Djouari, divisée en deux fractions, les Akara et les Requiat. A l'ouest de ceux-ci, on trouve les Ourchifana, dans la plaine de Djefara. Viennent ensuite les Sian, puis les Noaïl, tribu turbulente sans cesse en hostilité avec les Arabes de la frontière tunisienne, ce qui amène souvent des sujets de discussions assez aigres entre les Turcs de Tripoli et le gouvernement de Tunis. En revenant de cette frontière sur Tripoli par le littoral, on rencontre successivement les salines de Bréga, qui furent très fréquentées par les Vénitiens, les petites villes ou bourgs de Zouarah, Zouaghah, Zaouiah et Zarzour. Zouaghah est aussi appelé le *vieux Tripoli*, parce que c'est auprès de cette localité que l'on trouve les ruines de Sabrata; celles de Leptis-Major sont dans la localité appelée Lebda, à une quinzaine de lieues à l'est de Tripoli : elles sont fort considérables. Leptis-Major fut la patrie de l'empereur Septime-Sévère, qui contribua sans doute à l'embellir. Il paraît qu'avant lui cette ville était fort barbare, et que le latin y était à peine parlé, car sa sœur, qu'il fit venir à Rome après son avénement, l'estropiait si bien, qu'il la renvoya dans sa province parce qu'elle lui faisait honte. Quant à lui, il ne manquait pas de littérature; il parlait éloquemment le latin et avait complétement oublié le patois punique, ce qui lui rendit sans doute plus insupportable le jargon de sa sœur.

Entre Tripoli et Lebda, mais beaucoup plus près de Tripoli, on trouve la petite ville de Tadjoura sur les bords d'un lac et dans un canton très giboyeux. A l'est de Lebda est celle de Slitin. Tout ce littoral porte le nom générique de *sahel,* que la géographie algérienne nous a rendu familier. A quelque distance au-delà de Slitin commence l'important district de Mezurate, très riche en céréales et en huile, et dont la localité principale est la petite ville de Ksar-Ahmed. Toute la partie du pays située à l'est de Tadjoura forme sous l'administration actuelle un *liva* ou *sandjak* (1) dont le chef-lieu est le château de Khoms, résidence du kaïmacan.

Pour avoir une idée complète du territoire tripolitain, il faut maintenant traverser le vaste plateau pierreux qui couronne les monta-

(1) Subdivision de l'*eyalet* ou gouvernement général.

gnes. A la dérive de ce plateau, on trouvera à plusieurs journées de distance, de l'est à l'ouest, les localités habitées de Boudjem, sur la route du Fezzan, de Mezdah et de Derdj. Les Turcs ont bâti à Boudjem, qu'ils nomment Akara-Medjidia, un château où ils entretiennent une petite garnison. Le village qui s'est élevé auprès comptait quatre-vingts maisons en 1852. Je n'ai rien à dire de particulier de Mezdah. Quant à Derdj, c'est une oasis de quatre villages à deux journées de marche au nord de Ghadamès. Cette dernière localité, qui jouit d'une certaine célébrité en Afrique, et dont le nom est un de ceux qui ont le privilége d'être retenus par les Européens, est en effet un point commercial très important. Ghadamès n'est pas, comme Audjilah ou Siouah, une ville dans une oasis : c'est plutôt une oasis dans une ville, c'est-à-dire que les maisons y entourent les jardins, au lieu d'en être entourées. Les rues sont recouvertes par les étages supérieurs, dont les terrasses, qui se touchent, sont réservées aux femmes, tandis que les rez-de-chaussée et les rues restent aux hommes. On peut presque dire qu'il y a deux villes superposées, l'une aérienne pour le beau sexe, et l'autre terrestre et obscure pour le sexe qui n'a nulle part, mais à Ghadamès moins qu'ailleurs, le droit de prendre cette qualification. Les Anglais entretiennent un agent consulaire à Ghadamès. Ce poste était occupé en 1852 par M. Charles Dickson, jeune homme doué de toutes les qualités qui pourraient le faire briller sur un moins triste théâtre. Il appartient à une famille écossaise établie depuis longtemps à Tripoli, où il est né, ainsi que tous ses frères et sœurs, qui sont nombreux. On ne devrait pas s'attendre à trouver dans une ville presque perdue de la Barbarie, dont les communications avec l'Europe sont rares et difficiles, une réunion de personnes aussi distinguées sous tous les rapports que celle que présente cette aimable famille. Rien ne surprend plus agréablement que de rencontrer dans cette population européenne du Levant, habituellement absorbée par les soins tout matériels d'un petit négoce, des gens qui ne sont étrangers à aucun des arts et des travaux intellectuels de notre patrie commune, qu'ils semblent porter avec eux et en eux. Au souvenir des Dickson se joint dans mon cœur, plus encore que dans ma mémoire, celui d'un homme aussi remarquable par la noblesse de ses sentimens que par son instruction littéraire et scientifique, M. Pistoretti de Soussa.

Il ne me reste plus qu'à parler du Fezzan, l'ancien pays des Garamantes, vaste archipel du désert, composé de plusieurs oasis comprenant à elles toutes un très grand nombre de villages ou petites villes. Les Arabes prétendent qu'il y en a cent un; mais c'est là une expression vague, qui n'a rien de plus déterminé dans leur esprit que le *sexcenta* des Latins et le *myria* des Grecs. Mourzouk est la capi-

tale du Fezzan. Les Turcs y ont un château et une garnison composée d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'un peu d'artillerie. Cela suffit pour maintenir dans l'obéissance la population, qui est paisible et nullement guerrière. Les Anglais ont un agent consulaire à Mourzouk. Le bourg le plus septentrional du Fezzan est Sokena, à dix-sept jours de marche de Tripoli, et le plus méridional est Ghad, ce qui donne à cette contrée une longueur de plus de cent lieues du nord au sud. Sa largeur de l'est à l'ouest, depuis Temissa jusqu'à Benghed, est à peu près aussi considérable.

On vient de parcourir les quatre grandes divisions de la régence de Tripoli, la Cyrénaïque, Tripoli et ses environs, Ghadamès et le Fezzan. La configuration des lieux étant ainsi précisée, le récit des événemens qui s'y sont accomplis, le tableau des intérêts qui s'y débattent gagneront, je l'espère, en intérêt comme en clarté.

II. — LA PIRATERIE A TRIPOLI. — DOMINATION DES CARAMANLI. — INSTALLATION DES PACHAS TURCS ET INSURRECTION ARABE.

Après la chute de la dynastie d'Abd-el-Moumen, que nous appelons en Europe dynastie des Almohades, Tripoli fut longtemps gouvernée par la famille des Beni-Amer. Abou-Farez, roi de Tunis, en fit ensuite la conquête; mais la régence tripolitaine avait recouvré son indépendance lorsque les Espagnols s'en emparèrent sous la conduite de Pierre Navarre, en 1510 (1). En 1530, Charles-Quint la céda, en même temps que l'île de Malte, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'occupèrent jusqu'en 1551, où elle leur fut enlevée de vive force par les Turcs, commandés par Sinan-Pacha. Elle devint alors un pachalik de l'empire ottoman, comme le devinrent dans le même siècle Alger et Tunis; mais, comme Alger et Tunis, ce pachalik ne tarda pas à se rendre indépendant, sinon de droit, au moins de fait. Cependant Tripoli, plus que les autres régences barbaresques, eut de certains retours à la soumission directe jusqu'en 1714. Cette année-là, le pacha régnant ayant fait un voyage à Constantinople, Ahmed Caramanli, qui commandait sous lui les tribus arabes avec le titre de bey, profita de son absence pour s'emparer du pouvoir suprême. Il expulsa les Turcs après avoir massacré par trahison tous leurs officiers. La Porte, à qui il fit quelques soumissions apparentes et envoya des présens, accepta, comme presque toujours,

(1) Tripoli avait été déjà, longtemps avant cette époque, possédée par les chrétiens. En 1146, Roger, ce grand roi normand de Sicile, s'en était emparé, ainsi que d'une grande partie du littoral africain. Après sa mort, Abd-el-Moumen enleva aux Siciliens toutes leurs conquêtes.

le fait accompli, et le nomma lui-même pacha. La famille des Caramanli a régné à Tripoli de 1714 à 1835.

Les Barbaresques de Tripoli se livrèrent, comme ceux des autres régences, à la course contre les chrétiens; mais pendant longtemps la France n'eut pas à s'en plaindre autant que des Algériens et des Tunisiens. Cependant, vers l'an 1683, ils se permirent des insolences que Duquesne punit par la destruction d'un grand nombre de leurs corsaires. Ils s'humilièrent et demandèrent la paix, qu'ils obtinrent. Comme ils ne tardèrent pas à la violer, le maréchal d'Estrées reçut ordre d'aller les mettre à la raison en 1685. Il arriva devant Tripoli le 19 juin et commença le bombardement le 22. Le 24, il envoya reconnaître à terre un emplacement pour y établir une batterie; mais les Tripolitains effrayés se hâtèrent de faire leur soumission. Tous les esclaves furent rendus, et la ville paya une contribution de 500,000 fr. La paix fut signée le 29 juin.

Malgré les leçons que les Tripolitains avaient reçues, ils violèrent encore ce traité. Par suite de cette nouvelle rupture, notre consul fut arrêté, resta six mois en prison, et la France dut armer de nouveau en 1692 contre ces insolens barbares, qui, forcés de céder, conclurent le 5 juin 1693 un nouveau traité, lequel fut renouvelé le 4 juin 1720. En 1728, la guerre ayant recommencé, une division navale, commandée par M. de Grandpré, bombarda Tripoli. Les hostilités continuèrent jusqu'à l'année suivante. Les Tripolitains, craignant une destruction totale, demandèrent alors la paix avec les plus vives instances; le traité fut signé le 2 août 1729. Le style de cet acte est remarquable; il y est dit que le roi de France, *en conséquence du repentir que le pacha-dey, le divan et la milice de Tripoli ont témoigné des infractions qu'ils ont commises au dernier traité de paix et du pardon qu'ils demandent, veut bien leur accorder la paix.*

Une clause de ce traité, comme du précédent, établit que les corsaires tripolitains recevraient des passeports de notre consul, moyennant quoi ils seraient respectés par nos bâtimens de guerre et admis dans nos ports, à la condition de ne pas faire de prises sur leurs ennemis à moins de dix lieues de nos côtes. Le droit de visiter ces corsaires est accordé à notre marine militaire, mais réciproquement le droit de visiter nos bâtimens marchands est accordé aux corsaires. Ce principe était de droit public avec toutes les régences barbaresques; il prouve que les grandes puissances d'alors méritaient le reproche qu'on leur a adressé de vouloir laisser exister la piraterie pour gêner le commerce des petites. La manière dont le droit de visite était exercé par les Tripolitains finit par entraîner de tels abus, que la France dut en exiger la répression. Le 25 mai 1752, un article, négocié par notre consul, M. Caulet, fut ajouté au traité de 1729.

Il prescrivait des peines contre les raïs qui useraient du droit de visite d'une manière vexatoire pour notre commerce. Toutefois les abus reprirent bientôt le dessus, et en 1766 une escadre, commandée par le prince de Listenois, se présenta à Tripoli pour exiger le redressement de quelques griefs. Sous Louis XVI, à une époque où la guerre d'Amérique nous relevait de notre affaissement de la paix de 1763, les Tripolitains ayant capturé dans les eaux de la Provence un bâtiment génois, une réparation fut énergiquement exigée. On signa à cette occasion cinq nouvelles additions au traité de 1729. Nos rapports avec la régence de Tripoli continuèrent ainsi jusqu'à la période révolutionnaire.

Au commencement de cette période, Ali, fils d'Ahmed Caramanli, régnait à Tripoli dans un âge fort avancé. Son règne avait été longtemps prospère, mais la fin en fut marquée par de cruels chagrins. En 1790, son fils aîné fut tué par Yousef, son troisième fils. Ce fratricide fut sur le point d'amener une guerre civile. La guerre fut conjurée et la paix rétablie entre les partis; mais, nouveau David, Sidi-Ali, le vieux pacha, fut obligé de recevoir en grâce son coupable fils. Dans l'été de 1793, on vit subitement paraître un jour devant Tripoli une flottille assez considérable composée de quelques bricks armés et d'un certain nombre de transports, le tout portant pavillon ottoman. Le bruit se répandit sur-le-champ en ville que c'était un armement envoyé par la Porte pour chasser les Caramanli, et que le pacha qui devait les remplacer était à bord. Aussitôt le vieil Ali-Caramanli s'effraie, perd la tête, et, sans tenter la moindre résistance, s'enfuit avec sa famille vers la frontière, d'où il devait gagner plus tard Tunis. Le chef de la mystérieuse expédition débarqua sans obstacle, s'installa au château, et fit reconnaître son autorité dans tout le pays avec une facilité merveilleuse. Or ce n'était pas un pacha envoyé officiellement par la Porte; c'était un simple aventurier appelé Ali-Bourgoul, qui avait conçu et exécuté à ses risques et périls cette audacieuse entreprise, appuyé sous main, il est vrai, par le capitan-pacha, et par conséquent à peu près sûr d'être avoué par la Porte s'il réussissait. La rapidité de ses premiers succès lui donna, malheureusement pour lui, tant de confiance dans sa fortune, qu'il chercha peu après à se rendre maître de l'île tunisienne de Djerbah. Non-seulement il en fut repoussé, mais le bey de Tunis, indigné de cette attaque, résolut de rétablir les Caramanli à Tripoli, ce qu'il exécuta sans grandes difficultés. Les troupes qu'il fit marcher ne rencontrèrent presque pas de résistance, et la restauration des Caramanli fut presque aussi rapide que l'avait été leur chute. Le vieux pacha Ali revint de Tunis; mais il ne voulut pas reprendre le pouvoir, qu'il laissa à son fils Ahmed. Quant à Ali-Bourgoul, il passa à

Derna sur un bâtiment marchand français, et se rendit de là en Égypte auprès de Mourad-Bey (1). Si bizarres qu'ils paraissent, de tels épisodes ne sont pas rares dans l'histoire des petits états d'Orient.

Ahmed jouit peu de la souveraine puissance, car il fut bientôt chassé par son frère Yousef, dont le long règne devait commencer et finir dans les orages. Lorsque l'expédition d'Égypte eut rompu la paix qui avait toujours existé entre la France et la Turquie, la Porte entraîna contre nous les régences d'Alger et de Tunis; mais le pacha de Tripoli, Yousef, resta d'abord, autant qu'il le put, attaché à nos intérêts, favorisant en tout ce qui dépendait de lui l'approvisionnement de Malte et la correspondance que le général Bonaparte n'avait pas tardé à nouer avec notre consul (2). Lorsque le général Vaubois, qui commandait à Malte, se vit assiégé par terre et bloqué par mer, il demanda avec instance des vivres à Tripoli. Il y envoya à cet effet un agent actif, qui parvint, malgré le blocus, à lui faire passer quelques navires chargés de bœufs achetés dans la Tripolitaine. Pour nous priver de cette ressource, les Anglais sommèrent Yousef-Pacha d'expulser tous les Français de ses états. Yousef s'y étant refusé, la violence trancha la question. Le commodore anglais Campbell, expédié par l'amiral Nelson avec un vaisseau portugais, vint forcer le pacha, après l'incendie d'un de ses bâtimens et la prise de deux autres, de lui livrer M. Beaussier, notre consul, et tous les Français résidant à Tripoli. On ne les fit pas prisonniers, mais on les conduisit à Gênes, d'où ils purent gagner Marseille.

Lorsque le général Bonaparte, devenu premier consul, se trouva à la tête du gouvernement de la France, il s'occupa naturellement de l'armée qu'il avait laissée en Égypte. Parmi les moyens qui se présentèrent à son esprit pour se mettre en communication avec elle, il songea tout d'abord à Tripoli. Yousef-Pacha avait dû subir la violence des Anglais et déclarer ostensiblement la guerre à la république; mais on savait que son inclination le portait toujours à favoriser nos intérêts, et que même il avait enjoint à ses corsaires

(1) Il fut, en 1803, nommé pacha d'Égypte par la Porte et massacré par les mamelucks.

(2) Cette correspondance eut lieu de plusieurs manières. Le premier paquet arriva par terre et par une caravane de pèlerins de La Mecque, qui se louaient hautement de la manière généreuse dont ils avaient été traités par les Français en Égypte. On vit ensuite arriver une petite tartane, puis un brick. Celui-ci avait à bord un négociant français d'Alexandrie, appelé Arnaud, très versé dans la langue arabe, que le général Bonaparte avait chargé de lui apporter à tout prix des nouvelles de l'Europe. Notre consul, qui était alors M. Beaussier, lui ayant donné toutes celles qu'on put recueillir et le brick n'ayant pas cru pouvoir retourner en Égypte à cause des croisières anglaises, M. Arnaud repartit par terre et périt tragiquement en route, victime de son patriotisme et de son dévouement.

de respecter le pavillon tricolore. En conséquence, le premier consul résolut d'entrer en négociation avec lui. Ne voulant pas cependant employer dans cette affaire un agent revêtu d'un caractère public, ce qui aurait pu donner l'éveil aux Anglais, il fit choix d'un Maltais intelligent, appelé Xavier Naudi, lequel avait partagé le sort de M. Beaussier et se trouvait en France avec lui. Cet agent se rendit secrètement à Tripoli, muni des pleins pouvoirs nécessaires, et signa, le 18 juin 1801, un traité de paix sur les bases de celui de 1729. Trois articles particuliers de ce traité assuraient aux Français la liberté de communication pour les personnes et les marchandises entre la régence et l'Égypte : c'était là le but que la France s'était proposé en négociant; mais l'évacuation de l'Égypte rendit ces stipulations superflues. La paix étant faite, le consul de France retourna à son poste, et tout alla le mieux du monde pendant quelque temps entre le pacha et lui. Néanmoins, après la rupture de la paix d'Amiens et nos désastres maritimes, les Anglais prirent une telle influence à Tripoli, que la position de notre représentant y devint fort triste. Les succès prodigieux que nous obtînmes sur terre pendant quelques années ne pouvaient compenser notre infériorité maritime auprès de gens habitués à mesurer surtout à ce dernier point de vue la puissance des Européens. Il y a plus : ces mêmes succès étaient pour les Barbaresques une cause d'irritation contre nous, car l'adjonction de plusieurs petits états maritimes à l'empire français les privait des véritables tributs que, sous des noms plus ou moins déguisés, leur payaient jadis ces puissances pour la sûreté de leur commerce.

Le retour des Bourbons ne rendit pas d'abord à la France dans le monde musulman son ancienne prépondérance. Néanmoins on commença à tenir un peu plus compte d'elle à Tripoli lorsqu'on vit ses représentans, en 1819, agir sur le pied de l'égalité avec les Anglais pour signifier aux états barbaresques une décision du congrès d'Aix-la-Chapelle qui les concernait. Les Barbaresques, malgré l'expédition de lord Exmouth en 1816, continuaient à s'arroger le droit de courir sus aux navires des puissances avec lesquelles ils n'avaient pas de traités, et qui étaient la Toscane, les états romains, les villes anséatiques, la Prusse et enfin le Hanovre. Cet état de choses attira l'attention du congrès d'Aix-la-Chapelle, et les puissances européennes qui y étaient représentées convinrent d'interdire une fois pour toutes et de la manière la plus formelle aux Barbaresques d'armer contre les chrétiens. La France et l'Angleterre furent chargées d'exécuter cette décision. Ce fut conformément à cette mesure que le 8 octobre 1819 les escadres combinées, anglaise et française, commandées par MM. les vice-amiraux Freemaulte et Jurien de La Gravière, jetèrent l'ancre devant Tripoli pour intimer à Yousef-Pacha les or-

dres de l'Europe. La soumission du prince africain fut complète : il prit de la manière la plus formelle l'engagement que l'on exigeait de lui. Alger et Tunis ne furent pas d'aussi facile composition. Quant à Yousef-Pacha, il craignait qu'on ne voulût le forcer à renoncer à la traite des noirs; voyant que l'on n'abordait pas cette question, il fut ravi d'en être quitte à si bon marché, et cela le rendit coulant pour tout le reste.

Dans les années qui suivirent, Yousef fit quelques expéditions dans l'intérieur du pays pour comprimer des tribus arabes révoltées au sujet des impôts, dont il s'était mis à les accabler afin de combler les vides faits dans ses revenus par la cessation de la course. Il dut aussi faire marcher des troupes contre son propre fils, qui s'était révolté à Bengazi, dont il lui avait donné le gouvernement. Ce fils rebelle fut contraint de s'enfuir en Égypte. Enfin en 1825 Yousef avait réussi à effacer l'humiliation de 1819; d'ailleurs l'insurrection de la Grèce ayant mis le pacha dans le cas d'armer pour aller au secours de l'islamisme menacé, ainsi que les deux autres régences, il en était résulté de la part de ces barbares un retour de jactance et quelques actes de demi-piraterie. Leur insolence se porta d'abord contre la Sardaigne. Le cupide pacha voulut exiger du vice-consul de cette puissance, qui gérait le consulat par intérim, le présent qu'il était d'usage de lui faire à chaque changement de titulaire. Sur le refus de cet agent, il fit abattre son pavillon et déclara la guerre à son gouvernement. La cour de Turin mit alors en mer ses forces navales, qui se présentèrent devant Tripoli le 25 septembre. Le pacha voulut négocier par l'intermédiaire du consul d'Angleterre; mais ayant eu la démence de demander avant tout un cadeau de 30,000 piastres, le chevalier Sivoli, commandant de l'escadre sarde, indigné de cet excès d'insolence, répondit qu'il n'avait à la disposition du pacha que trente mille boulets, et fit sur-le-champ commencer l'attaque. L'affaire fut conduite avec tant de vigueur, que le pacha effrayé en passa par ce que voulurent les Sardes, qui montrèrent dans cette circonstance toute l'énergie dont cette brave nation a donné de tout temps et donne encore tant de preuves (1).

En 1826, la France envoya à son tour devant Tripoli une division navale, commandée par M. Arnous des Saulsays, pour exiger la restitution de trois navires romains capturés par des corsaires de cette ville, au mépris de l'engagement de 1819. Le pacha n'attendit pas pour les rendre l'effet des boulets français; il dut payer en outre une forte indemnité aux sujets du saint-siége qui avaient été lésés

(1) Les Napolitains, par des raisons analogues à celles qui avaient fait agir les Sardes, dirigèrent aussi quelque temps après une attaque contre Tripoli; mais ils la conduisirent si mollement, qu'elle ne produisit aucun effet.

par cet acte de piraterie. Yousef conserva rancune de cette affaire à M. Rousseau, qui était alors notre consul-général à Tripoli. Le jour de la fête du roi, il crut avoir trouvé une occasion de lui être personnellement désagréable; mais il s'y prit si gauchement, que sa conduite put et dut paraître une insolence dirigée contre le gouvernement français. M. Rousseau, l'ayant pris ainsi, amena son pavillon et s'embarqua. Le pacha, fort effrayé alors des suites que pouvait avoir cette affaire, descendit pour l'étouffer aux plus humbles réparations; mais sa haine pour le consul s'en accrut d'autant : une occasion de la satisfaire se présenta un peu plus tard, et il ne la laissa pas échapper.

Il n'est personne qui ne connaisse les voyages et la fin déplorable du major anglais Laing, massacré par une bande de Fellatas à son retour de Tombouctou en 1826. Cette catastrophe fut d'abord connue de M. Rousseau, que ses habitudes d'orientaliste avaient mis en relations avec plusieurs Arabes lettrés, non-seulement de Tripoli, mais encore de l'intérieur, surtout de Ghadamès, par où arriva la nouvelle de la mort du major Laing. Le consul d'Angleterre refusa longtemps d'y croire; mais lorsqu'il en eut enfin la conviction, il fit au pacha les plus étranges algarades, voulant le rendre responsable d'un crime commis, à plus de quatre cents lieues de son extrême frontière, par des individus appartenant à un peuple dont il connaissait à peine le nom. Le gouvernement anglais n'ayant pas approuvé les violences de son agent, celui-ci fut contraint de reprendre avec le pacha les relations officielles qu'il avait interrompues; mais il se mit à le harceler pour qu'au moins il s'employât à la recherche des papiers du célèbre voyageur. Or un des correspondans arabes de M. Rousseau lui avait écrit que ces papiers avaient été détruits par les Fellatas. C'était là un fait probable dont notre consul ne crut pas devoir faire un mystère. Là-dessus de méchans esprits se mirent à édifier une infâme calomnie que le pacha accueillit avec avidité pour nuire à M. Rousseau et écarter les importunités du consul d'Angleterre. S'appuyant sur un odieux mensonge, il déclara que les papiers que l'on cherchait étaient entre les mains du consul de France, laissant entendre que cet agent pourrait bien ne pas être étranger à l'assassinat du major Laing. Le consul anglais, s'appuyant à son tour sur cette déclaration, réclama de M. Rousseau les papiers qu'on l'accusait d'avoir entre les mains. M. Rousseau indigné exigea sur-le-champ une rétractation solennelle du pacha, menaçant de quitter Tripoli, s'il ne la recevait pas avant la nuit. Cette menace étant restée sans effet, il amena son pavillon et s'embarqua pour Marseille.

Le rapport que le consul d'Angleterre fit à son gouvernement sur cette affaire était un acte d'accusation contre M. Rousseau. Le cabi-

net de Londres en fit le sujet d'une communication diplomatique à celui de Paris. Ce dernier, qui connaissait très bien les bases mensongères du rapport, voulut néanmoins qu'une enquête solennelle eût lieu pour que l'honneur de son agent reçût une éclatante réparation. Cette enquête mit au grand jour l'innocence de M. Rousseau et l'infamie ou l'aveuglement passionné de ses accusateurs. Le pacha de Tripoli s'étant imprudemment mis du nombre, le gouvernement français résolut d'arracher à ce barbare une satisfaction exemplaire. Le 9 août 1830, par conséquent un mois après la prise d'Alger, qui avait répandu l'effroi dans tout le nord de l'Afrique, une division de notre armée navale, commandée par M. le contre-amiral Rosamel, arriva devant Tripoli. Cet officier-général avait mission non de négocier, mais d'imposer par la force : 1° la rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre M. Rousseau et d'humbles excuses contenues dans une lettre du pacha au roi, excuses qu'un fils ou gendre de ce prince renouvellerait de vive voix à notre consul-général à son retour à Tripoli; 2° une contribution de guerre et l'acquittement de quelques créances françaises depuis longtemps en souffrance; 3° l'abolition définitive de l'esclavage des chrétiens et de la course; 4° celle des monopoles commerciaux; 5° celle des tributs encore payés par certaines puissances et la renonciation aux présens appelés *donatives* qu'il était d'usage de faire aux changemens de consuls et au renouvellement des traités. Ces conditions furent acceptées avec terreur et résignation. Un traité rédigé dans ce sens fut signé le 11 août 1830, et la contribution fixée à 800,000 francs, sur quoi la France dut désintéresser ses nationaux créanciers du pacha. Du reste elle ne se réserva aucun avantage commercial exclusif; il fut seulement réglé qu'elle serait toujours traitée sur le pied de la nation la plus favorisée. On stipula également que la contribution serait payée en deux fois, une moitié comptant et une moitié au 20 décembre de l'année courante (1).

Cette rude leçon coïncidait avec un affaiblissement de l'autorité souveraine à Tripoli qui rendait inévitable une révolution. En effet Yousef-Pacha touchait à la fin de son long règne, et sa dynastie était elle-même à la veille de sa chute. Ce petit prince avait pris depuis longtemps des habitudes de prodigalité, et depuis quelques années surtout, l'âge et les excès de boisson l'ayant beaucoup affaibli, le gaspillage avait atteint dans son intérieur des proportions effrayantes. Pour faire face à ses dépenses personnelles, à celles de son admi-

(1) Le paiement de cette seconde moitié ne se fit pas sans difficulté. Il fallut l'arracher en quelque sorte sou par sou, comme on dit vulgairement. Encore restait-il à la fin de 1831 un reliquat de 140,000 francs pour le solde duquel Yousef-Pacha dut faire l'abandon du revenu de Bengazi.

nistration, pour s'acquitter envers la France et envers ses créanciers anglais, devenus très pressans depuis que nos nationaux étaient payés, il dut se montrer de plus en plus exigeant envers les tribus arabes. Il en résulta un sourd mécontentement qu'un puissant chef indigène, Abd-el-Djelil, résolut d'exploiter pour tâcher d'asseoir sa domination sur les ruines de celle des Caramanli.

Cet Abd-el-Djelil était cheikh des Beni-Soliman, forte tribu qui occupait au sud de Tripoli une partie du vaste plateau qu'il faut traverser pour se rendre dans le Fezzan. Il avait passé presque toute sa jeunesse auprès des princes Caramanli; il connaissait donc leurs caractères, les embarras de leur position, tous les secrets, toutes les misères du palais. Le vieux Yousef lui ayant montré une méfiance de mauvais augure, Abd-el-Djelil prit les armes dans l'été de 1831. Le pacha chercha à le combattre en excitant contre lui les tribus ennemies de la sienne; mais Abd-el-Djelil vainquit les unes, rallia à lui les autres, et fit marcher ses frères avec une partie de ses forces contre le Fezzan, qui, après la facile prise de Mourzouk, se rangea sous sa domination, pendant que le chef rebelle tenait lui-même en échec, par un heureux choix de positions, le peu de troupes que Yousef-Pacha s'était décidé à envoyer contre lui sous la conduite de ses deux fils, Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim. Ces troupes se composaient des milices du Sahel et de la Méchiah et d'une partie de la garnison permanente et soldée de Tripoli.

Au moment où le pacha Yousef apprenait la perte du Fezzan, les Anglais menaçaient de lui déclarer la guerre, s'il ne payait pas ce qu'il devait aux marchands de leur nation. Cette position, déjà si critique, se compliqua bientôt de la révolte du Gharian, qui força Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim, dont elle compromettait les derrières, de rentrer à Tripoli. Réduit aux abois par les demandes d'argent que lui faisaient les Anglais à une époque précisément où, ses rentrées étant partout entravées, il lui restait à peine de quoi soutenir sa garde et sa maison, le malheureux pacha se mit à vendre au commerce européen jusqu'aux canons de bronze qui armaient ses forts. Comme tous les princes musulmans, il avait eu déjà plusieurs fois recours à l'altération des monnaies; mais cet expédient ruineux était usé et ne pouvait plus rien produire. Il ne savait vraiment où donner de la tête, lorsque dans le mois de juillet 1832 il lui tomba sur les bras une escadre anglaise sous les ordres du commodore Dundas, qui le somma de payer 200,000 piastres fortes en quarante-huit heures. Le pacha, fort effrayé, exposa son impuissance dans les termes les plus humbles, offrant de livrer le peu de richesses conservées dans son palais et demandant du temps pour le reste. Le commodore Dundas, lié par ses instructions, fut inflexible. Les quarante-huit heures s'é-

tant écoulées, le consul-général d'Angleterre amena son pavillon et s'embarqua avec tous ses nationaux, annonçant ainsi une guerre imminente.

Pendant que les Anglais poursuivaient avec cette dureté le paiement de leurs créances, le consul-général de France envoyait au pacha une protestation contre toute mesure qui tendrait à les satisfaire avant qu'il eût entièrement réglé ses comptes avec nous, car le reliquat des 140,000 francs n'était point entièrement soldé par les revenus de Bengazi, sur lesquels les autorités locales avaient fait des retenues frauduleuses. Dans les terribles conjonctures où il se trouvait, Yousef-Pacha prit une détermination qui le perdit : il frappa une contribution sur les Arabes de la Méchiah, qui avaient toujours été exempts d'impôts et qui n'étaient tenus qu'au service militaire. Aussitôt cette population exaspérée courut aux armes, prononça la déchéance de Yousef, et proclama pacha à sa place Sidi-Mohammed, son petit-fils (1). Le vieux Yousef révoqua alors ses ordres malencontreux; mais il était trop tard. Les insurgés commencèrent la guerre et bloquèrent hermétiquement Tripoli. Le pacha, voyant qu'il n'avait pu conjurer l'orage, y fit d'abord tête avec fermeté. Il avait douze cents soldats sur la fidélité desquels il pouvait compter, plus la milice urbaine, qui avait un intérêt direct à défendre la ville, que les insurgés auraient indubitablement pillée, s'ils y étaient entrés; il espérait aussi que les Arabes du Sahel se déclareraient pour lui. Dans cette pensée, il envoya par mer deux de ses fils, Sidi-Ibrahim et Sidi-Moustapha, à Slitin et à Zoara pour faire prendre les armes aux Arabes; mais ces deux jeunes princes les virent au contraire se prononcer pour les insurgés, et ils eurent même quelque peine à regagner Tripoli. Yousef, cédant alors à la fortune et aux conseils des notables tripolitains, abdiqua solennellement en faveur de son fils Sidi-Ali, mesure extrême qui ne satisfit pas les rebelles, décidés à ne reconnaître d'autre pacha que Sidi-Mohammed.

La nouvelle de la révolte de la Méchiah et de l'abdication de Yousef-Pacha jeta le trouble dans toute la régence. Il y eut à Bengazi des désordres assez graves pour que le bey ou gouverneur de la Cyrénaïque crût devoir abandonner son poste et rentrer à Tripoli. Abd-el-Djelil, mettant les circonstances à profit et évitant de se prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux pachas, se trouva de fait le personnage le plus important du moment. Les consuls européens, surtout celui de France, n'hésitèrent pas cependant, après l'abdication de Yousef Caramanli, à se mettre en communication avec

(1) Il était né du premier fils de Yousef, mort en Égypte, où il s'était réfugié après la révolte de Bengazi dont il a été parlé.

Sidi-Ali, que la loi de succession rendait son légitime héritier. Le consul d'Angleterre revint à son poste, comme si le changement de règne devait suspendre l'effet des menaces faites à l'ancien pacha. Seulement, au lieu d'habiter la ville même, il s'établit à sa maison de campagne dans la Méchiah, au milieu même des insurgés. Ceux-ci en conclurent que leur cause serait soutenue par le gouvernement britannique, ce qui augmenta leur audace et neutralisa les efforts que fit le consul-général de France pour amener une transaction entre les deux partis.

Le consul de France comprenait fort bien que cette guerre intestine, nuisible en elle-même au commerce européen, pourrait avoir pour résultat d'amener les Ottomans à Tripoli, ce qui, sous plusieurs points de vue, serait contraire à nos intérêts politiques. Le gouvernement anglais de son côté devait craindre un pareil dénoûment. C'est de Tripoli qu'il tire la plus grande partie des approvisionnemens de la garnison de Malte. Il était donc désirable pour l'Angleterre d'avoir presque sous le canon de cette île un petit prince qu'elle pouvait faire trembler à sa volonté, plutôt qu'une province d'un grand empire avec lequel il faut toujours bien un peu compter, quelque peu de consistance qu'on lui accorde. D'après ces considérations, le gouvernement anglais se détermina à prescrire à son représentant à Tripoli d'agir d'accord avec le nôtre pour mettre fin aux troubles. Par malheur, cet agent, qui penchait en réalité pour les insurgés, ne prêta pas à notre consul un concours assez efficace, et les quelques démarches qu'il fit dans le sens des instructions qui lui furent envoyées ne détruisirent point l'effet produit par sa présence dans la Méchiah. Les insurgés continuèrent à croire que, les vœux des Anglais étant pour eux, ils finiraient par triompher, et par conséquent ils ne se prêtèrent à aucun accommodement. Il y eut plus: Mohammed-Bit-el-Mal, le ministre le plus influent de l'ancien pacha, qui s'était retiré à Malte, où il attendait prudemment les événemens, partagea si bien cette opinion, qu'il ne craignit pas d'offrir ses services aux insurgés. Ceux-ci les acceptèrent et le chargèrent de leur procurer trois petits navires de guerre et les moyens de bombarder Tripoli. Au bout de quelques mois, vers la fin de 1833, Mohammed-Bit-el-Mal leur envoya pour leur argent un petit brick, un schooner et un chebek. Cet armement était commandé par un capitaine au cabotage corse appelé Mattei, homme peu cultivé, mais intelligent et très énergique. Mattei s'était présenté audacieusement devant Tripoli pour en bloquer le port, quand un coup de vent le força presque aussitôt de s'éloigner. Le chebek ne tarda pas à reparaître toutefois: il débarqua à la Méchiah un mortier, quelques centaines de bombes, et El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal, appelé à devenir ministre du chef

insurgé Sidi-Mohammed Caramanli. A peine cette opération était-elle terminée, que le chebek fut pris par les chaloupes canonnières du pacha. Le brick et le schooner, qui avaient été séparés du chebek, reparurent quelque temps après; mais les consuls n'ayant pas reconnu le blocus, et le stationnaire français qui était dans le port de Tripoli se disposant à les repousser par la force, ils s'éloignèrent pour ne plus revenir. El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal les fit vendre dans le Levant. Quant à l'attaque de la ville, elle se borna à la projection de quelques bombes qui ne firent pas grand mal.

Ces diverses circonstances étaient heureuses pour le parti de Sidi-Ali. Il se produisit à l'intérieur du pays un autre incident qui lui donna de plus grandes espérances. Gumma, chef puissant d'une tribu du Djebel, se mit en relation avec lui et lui fournit un petit renfort de troupes pour la défense de Tripoli. A la demande de Gumma, le pacha Sidi-Ali fit partir pour le Djebel son frère Sidi-Ibrahim, pensant que la présence de ce prince augmenterait encore dans cette partie du pays le nombre de ses partisans. Le rebelle Sidi-Mohammed, alarmé du départ de Sidi-Ibrahim, alla s'établir à Zaouiah pour tenir tête aux ennemis qui le menaçaient du côté du Djebel. Il y eut là quelques petits combats dans lesquels l'avantage resta à Gumma. Quoique ce chef n'en eût pas profité autant qu'il l'aurait pu, le résultat n'en causa pas moins un peu de perturbation parmi les insurgés, que Sidi-Ali harcelait de son côté par des sorties journalières. La ville de Bengazi, après quelques journées de trouble et d'anarchie, se soumit au pacha légitime, qui y envoya pour gouverneur Sidi-Othman, un de ses frères. Abd-el-Djelil lui-même fit des ouvertures de rapprochement aux partisans de Sidi-Ali. Enfin peu de temps après cette démarche Sidi-Ibrahim et Gumma attaquèrent Sidi-Mohammed à Zaouiah, l'en chassèrent et firent occuper cette ville, qui devint dès lors une menace contre la Méchiah. Il est hors de doute que si, dans ce moment favorable, les consuls de France et d'Angleterre eussent agi avec un parfait accord, les insurgés se seraient soumis moyennant des conditions convenables. Il n'en fut rien malheureusement, et les luttes intestines de la régence s'aggravèrent bientôt de façon à préparer, comme on aurait dû le prévoir, la ruine de son indépendance.

Après la prise de Zaouiah, Gumma, loin de poursuivre ses avantages, rentra dans l'inaction. Abd-el-Djelil en fit autant et ne donna aucune suite à ses offres. La diplomatie européenne en conclut que ces deux chefs n'avaient d'autre but que de laisser les deux Caramanli se déchirer, afin d'asseoir leur autorité sur les ruines du pouvoir central. Pour prévenir ce résultat, elle crut devoir engager la Porte-Ottomane à se prononcer en faveur de Sidi-Ali, espérant que

ce secours moral le ferait triompher de son concurrent. C'était agir contrairement à l'ancienne politique, qui avait toujours travaillé à rendre nulle l'action de la Turquie sur les régences barbaresques. Quoi qu'il en soit, la Porte se prêta avec empressement à ce qu'on lui demandait. Elle envoya d'abord en mission à Tripoli un de ses officiers, Chekir-Bey, pour s'assurer de la réalité de l'abdication de Yousef-Pacha et de l'état des esprits. Sur le rapport que fit cet officier à son retour à Constantinople, elle se décida à reconnaître Sidi-Ali, et fit repartir Chekir-Bey avec le firman d'investiture et l'ordre de sommer les insurgés de se soumettre immédiatement, sous peine d'y être contraints par la force. On était alors dans le mois de septembre 1834. Les insurgés n'en persistèrent pas moins dans leur entreprise et n'eurent aucun égard pour la sommation de Chekir-Bey. A peine cet envoyé de la Porte fut-il reparti, qu'ils se mirent de nouveau à lancer des bombes sur Tripoli; ils poussèrent même l'insolence jusqu'à proclamer une seconde fois le blocus du port de cette ville et à tirer sur un navire autrichien qui ne s'y soumettait pas. Le consul de France les fit alors canonner par notre stationnaire, mais cela ne changea rien à leurs dispositions.

La Porte-Ottomane, une fois engagée dans cette affaire de Tripoli, ne voulut pas en avoir le démenti : elle fit partir une flotte avec 6,000 hommes de débarquement. D'après ce qu'elle dit ou laissa croire aux ministres des puissances européennes, son but n'était que de faire reconnaître l'autorité de Sidi-Ali en mettant à exécution les menaces adressées en son nom aux insurgés par Chekir-Bey; mais dans le fond elle en poursuivait un autre, qui n'était rien moins que la réduction de la régence de Tripoli à l'état de simple province de l'empire turc. Tout le monde y fut trompé, les Français comme les Anglais. La flotte turque arriva devant Tripoli au mois de mai 1835. L'expédition était commandée par Moustapha-Nedjib-Pacha. Sidi-Ali, sans méfiance, se rendit auprès de lui et fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. De plus en plus rassuré, il laissa débarquer les troupes turques, qui occupèrent les forts. Tout cela se passa le 25, le 26 et le 27 mai. Le 28, Sidi-Ali se rendit de nouveau à bord de la flotte pour ramener à terre Nedjib-Pacha, qui avait annoncé qu'il débarquerait de sa personne ce jour-là; mais, retenu sur la flotte, il se vit déclarer déchu, et peu de jours après fut envoyé à Constantinople. Quant à Nedjib, il s'installa au château et fit publier le firman qui le nommait lui-même pacha de Tripoli. Le chef turc fit ensuite ouvrir les portes de la ville et proclamer la fin des troubles, qui cessèrent en effet comme par enchantement. Les Arabes de la Méchiah et les habitans de la ville se rapprochèrent comme si aucun sujet de haine n'avait jamais existé entre eux. Quant à Sidi-

Mohammed, il s'enfuit à Mezurate, où il se donna la mort. Ainsi finit, au grand ébahissement des représentans de la France et de l'Angleterre, un état de choses dans lequel l'intervention turque, exercée comme elle le fut, était évidemment contraire aux intérêts de ces deux puissances, à ceux de la France surtout, à cause de l'Algérie.

La paix était rétablie entre la Méchiah et la ville, qu'une surprise venait de placer sous l'autorité des Turcs; mais au-delà de la banlieue de Tripoli, les Arabes, tout en protestant de leur respect pour le grand-seigneur, ne paraissaient nullement disposés à se rapprocher du gouverneur qu'il venait de leur envoyer. Abd-el-Djelil, content de l'indépendance de fait dont il jouissait depuis quatre ans, s'isola de plus en plus. L'aga de Mezurate écrivit une lettre respectueuse, et ne fit rien de plus. Gumma seul vint faire une visite au nouveau pacha; Sidi-Ibrahim l'accompagna et exprima le désir de vivre en simple particulier à Tripoli. Nedjib-Pacha lui accorda sa demande, et confirma même un autre Caramanli, Sidi-Othman, dans les fonctions de bey de Bengazi. Nedjib mit en même temps Mohammed-Bit-el-Mal à la tête de l'administration. Il avait grand besoin que cet homme, qui ne manquait pas d'habileté, lui créât quelques ressources locales. La Porte l'avait fait partir presque sans argent, de sorte qu'il n'avait pas tardé à être embarrassé pour la solde et l'entretien de ses troupes. Heureusement pour lui, le bey de Tunis, auprès duquel Chekir-Bey avait été envoyé en mission, lui fournit quelques secours en vivres et en argent.

A l'époque où commençaient les troubles qui amenèrent sa chute, le gouvernement tripolitain devait encore à la France plus de 100,000 francs. Depuis ce temps (1830), Yousef Caramanli et son fils Ali avaient contracté de nouvelles dettes envers plusieurs négocians français. Le consul de France eut grand soin de réclamer auprès de Nedjib-Pacha le remboursement de ces deux catégories de créances, en faisant observer que la première, ayant pour origine un traité diplomatique, ne souffrait pas de discussion. Les Anglais, de leur côté, réclamèrent avec beaucoup d'âpreté les 200,000 piastres fortes qu'ils avaient d'abord demandées à Yousef-Pacha. Nedjib-Pacha ne put que transmettre ces diverses réclamations à la Porte, qui s'aperçut que l'héritage des Caramanli ne serait pas tout bénéfice pour elle. Elle fut même un instant sur le point de le restituer à Sidi-Ali; mais enfin elle finit par se décider à persévérer dans la voie où elle s'était engagée.

Nedjib-Pacha fut remplacé, trois mois après son arrivée, par Méhémed-Raïf-Pacha, ancien gouverneur des Dardanelles. Le premier ordre de la Porte que celui-ci eut à faire exécuter fut l'envoi forcé à Constantinople de tous les Caramanli, à l'exception du vieux Yousef

et de ceux de ses enfans qui étaient mulâtres. En apprenant cette nouvelle, Sidi-Othman s'enfuit de Bengazi et se réfugia à Malte, où il était il y a quelques années et où il est peut-être encore. Méhémed-Raïf le remplaça à Bengazi par son propre frère. Le successeur de Nedjib-Pacha déploya beaucoup d'activité. Voyant que les Arabes du Sahel, sans se mettre ouvertement en révolte, lui opposaient partout une force d'inertie, qu'ils affectaient de ne plus paraître au marché de Tripoli et de se réunir de préférence à celui de Tadjoura, il fit marcher contre cette petite ville un corps de troupes qui, ayant été reçu à coups de fusil, y entra de vive force et la mit à sac. Une partie de la milice de la Méchiah marcha avec les Turcs dans cette expédition, dont le retentissement amena la soumission de Zarzour, Zaouiah et de quelques autres localités; mais là s'arrêtèrent les succès de la Porte. Abd-el-Djelil régnait en souverain depuis les rives de la Syrte jusqu'au Fezzan inclusivement. Othman, aga de Mezurate, affectait la plus complète indépendance, et Gumma, après avoir passé quelque temps à Tripoli, était retourné dans ses montagnes, où sa position était pour le moins équivoque. Cet état de choses ne présageait rien de satisfaisant pour les Turcs. Néanmoins le gouvernement du sultan résolut d'envoyer une seconde expédition dans la Tripolitaine. C'était contre l'aga de Mezurate, Othman, qu'on voulait frapper les premiers coups. Le capitan-pacha qui la commandait, Taher, avait en outre la mission de tenter, s'il le pouvait avec quelques chances de succès, un coup de main sur Tunis. Il arriva devant Tripoli dans le mois de juin 1836. Après y avoir pris langue, il fit voile pour Mezurate, où il fut immédiatement suivi par le contre-amiral Hugon, accouru avec une partie de la flotte française pour s'assurer de ses intentions. Le gouvernement français croyait, non sans raison, qu'il entrait dans les instructions du capitan-pacha, après avoir complété la soumission de la régence de Tripoli, non-seulement de remettre celle de Tunis sous le joug ottoman, comme je viens de le dire, mais de tâcher, par un moyen quelconque, de porter secours au bey de Constantine, menacé par le maréchal Clauzel. Taher-Pacha assura, avec l'aplomb d'un Turc qui ment, que sa mission se bornait à la Tripolitaine, et l'amiral français se retira.

Cependant Othman, l'aga de Mezurate, sans se laisser intimider par l'orage qui venait fondre sur lui, opposa au capitan-pacha une résistance à laquelle on ne s'attendait point. Il est vrai que Taher-Pacha ne déploya dans cette affaire ni talent militaire, ni résolution. Ayant débarqué ses troupes à peu de distance de la ville, il établit un camp où les Arabes vinrent le harceler, de sorte qu'au lieu d'être assiégeant, il se trouva assiégé. Enfin ses intrigues furent plus heureuses que ses armes : il parvint, par ses émissaires, à gagner tant

de gens aux Turcs dans l'intérieur de la ville, qu'Othman, craignant une défection, abandonna la partie et s'enfuit chez les Arabes du dehors, qui ne tardèrent pas à le livrer. La ville ouvrit ses portes, et les Turcs en prirent possession le 9 août 1836. Taher-Pacha rentra triomphant à Tripoli. Il était encore à son camp de Mezurate, lorsque parut auprès de lui un homme destiné à payer de sa tête les relations qu'il eut à cette époque avec la Turquie. Cet homme était Chekir, *sahab-tabah* ou premier ministre (littéralement *garde-du-sceau*) du bey de Tunis, qui lui fit don de 200 chevaux, plus en son nom qu'en celui de son maître, qu'il trahissait.

De retour à Tripoli, le capitan-pacha prit en main les rênes de l'administration, quoique Méhémed-Raïf fût toujours officiellement pacha de la province. Il se montra en tout malveillant pour les Européens, superbe, insolent même envers les consuls, affectant de considérer comme nuls les anciens traités passés avec les Caramanli. Il établit des droits de consommation sur tout, et voulut même élever à 10 pour 100 les droits de douane, fixés à 3 par ces mêmes traités; mais il fut obligé de céder sur ce point aux énergiques protestations du consul de France. L'échec que nous éprouvâmes devant Constantine au mois d'octobre 1836 rendit Taher-Pacha plus insolent que jamais envers les Européens. Il annonçait publiquement qu'Abd-el-Kader d'un côté et Ahmed-Bey de l'autre ne tarderaient pas à chasser les Français de l'Algérie, qui rentrerait sous la domination de la Porte. Il se mit en rapport direct avec le bey de Constantine, et machina avec le *sahab-tabah* Chekir des projets aussi contraires à nos intérêts qu'à ceux du petit souverain de Tunis, dont ils menaçaient l'existence politique. Au printemps de 1837, il marcha en personne contre le Gharian. Sa position venait de changer : il n'était plus capitan-pacha, mais bien gouverneur-général de la Tripolitaine en remplacement de Méhémed-Raïf. Il n'eut pas grand succès, et rentra au bout de quelque temps sans avoir pu ébranler la position de Gumma. Peu après, il fut remplacé dans le gouvernement de Tripoli par Hassan-Pacha. Taher était un Turc de la vieille roche, féroce et ignorant. Un jour, pendant qu'il donnait en son palais audience à des négocians européens, on lui amena un soldat qui avait fait quelque bruit dans la ville : il le fit aussitôt précipiter de la terrasse où il se trouvait, et reprit sa conversation.

Le rappel de Taher n'était motivé que par le peu d'habileté qu'il avait déployé dans son commandement, car la Porte ne renonçait pas à ses projets sur Tunis et sur Constantine, dont Taher avait le secret. Vers la fin d'août 1837, Ahmed-Muchir, nouveau capitan-pacha, arriva à Tripoli avec une forte division de la flotte ottomane. Il avait avec lui Othman, l'ancien aga de Mezurate, que Taher avait conduit

comme prisonnier à Constantinople, mais que la Porte renvoyait dans ses foyers, libre et comblé de présens. Cet acte de générosité tenait à un nouveau système dont la Porte voulait essayer pour se populariser parmi les indigènes, qu'elle espérait en outre rallier à sa cause par le sentiment religieux, en leur faisant entrevoir en perspective la guerre sainte contre les infidèles établis en l'Algérie. Elle n'avait pas caché qu'Ahmed-Muchir se rendrait à Tunis très probablement. « Ce serait, disait-elle aux représentans des puissances européennes, pour rassurer le bey sur les craintes que le langage de l'ex-capitan-pacha aurait pu lui faire concevoir. » Comme il était parfaitement permis de croire le contraire, la prudence ordonnait de prendre des mesures pour que la présence de l'escadre ottomane dans les eaux de Tunis n'y amenât aucun événement qui pût être préjudiciable à la France. Ces mesures furent prises en effet : l'active surveillance que fit exercer sur le littoral africain M. le vice-amiral Lalande, commandant de nos forces navales dans la Méditerranée, la présence à Tunis de cet officier-général lui-même, déjouèrent les projets des Turcs, qui n'eurent d'autre résultat que la fin tragique de Chekir le *sahab-tabah*, mis à mort par ordre de son maître, informé de ses relations coupables avec les agens de la Porte. Le capitan-pacha rentra à Constantinople après cet échec. D'ailleurs la prise de Constantine coupa court aux étranges espérances du divan. Le bey Ahmed, errant et fugitif, continua, il est vrai, sa correspondance avec les Turcs de Tripoli, mais ce qu'il demandait au grand-seigneur n'était qu'un refuge sur ses terres. Peu satisfait de l'accueil qu'on fit à sa requête, le malheureux bey renonça à rien solliciter des Osmanlis, et après plusieurs années de la vie la plus pénible, c'est à Alger même, sous la sauve-garde d'un vainqueur généreux, qu'il vint reposer sa tête (1).

Pendant que le capitan-pacha Ahmed-Muchir échouait dans sa mission équivoque, Hassan, qui avait remplacé Taher dans le gouvernement de Tripoli, avait mis en vigueur le système de modération que la Porte semblait avoir adopté. Laissant Gumma trôner à son aise dans ses montagnes, il songea à négocier avec Abd-el-Djelil, qu'il espérait lui opposer. La base de la négociation fut la reconnaissance officielle de ce chef comme émir du Fezzan et du reste du pays qu'il occupait, moyennant un tribut annuel de 25,000 piastres fortes Abd-el-Djelil se serait engagé à les payer, sauf à n'en rien faire plus tard, afin de s'ouvrir pour un peu de temps le marché de Tripoli, dont il avait besoin; mais Hassan, pressé par le manque d'argent, ayant demandé en outre le paiement immédiat de l'arriéré des anciens tributs

(1) Ahmed y est mort paisiblement en 1851.

dont Abd-el-Djelil s'était affranchi, ce dernier le refusa, et les négociations furent rompues. Abd-el-Djelil et Gumma réunirent alors leurs intérêts. Le premier s'empara de la petite ville de Taourgha, que les Turcs occupaient depuis quelque temps. Moins de deux mois cependant après ce succès, ces deux chefs firent avec Askar-Pacha, que la Porte venait de donner pour successeur à Hassan, un traité par lequel ils restaient l'un et l'autre en possession du territoire qui reconnaissait leur autorité, moyennant un tribut de 25,000 piastres fortes pour le premier et de 3,000 pour le second. C'étaient les conditions d'abord proposées par Hassan-Pacha, moins l'arriéré des contributions, auquel Askar renonça.

Cet arrangement ne fut pas de longue durée, car au moment de la récolte de 1839, lorsque les époques de paiement arrivèrent, les Arabes ne voulurent rien donner, et les hostilités recommencèrent avec des péripéties variées : les Turcs battirent Abd-el-Djelil à Miscolata, mais ils furent battus par Gumma dans le Gharian. La guerre se prolongea ainsi assez mollement le reste de l'année et l'année suivante. Enfin en 1841 Askar-Pacha, qui savait qu'on intriguait contre lui à Constantinople, secondé par un habile général, Ahmed-Pacha, déploya plus d'activité. Il occupa militairement Khoms, d'où il pouvait prendre à revers les montagnes de Takhouna et de Gharian, qui dominent les positions arabes. Des avantages marqués furent la conséquence de ce mouvement; tout le district de Takhouna fut bientôt soumis par Ahmed-Pacha. L'année suivante, de nouveaux succès furent obtenus. Depuis les coups frappés par Ahmed-Pacha, Abd-el-Djelil se tenait prudemment hors de son atteinte; mais le consul d'Angleterre lui ayant fait exprimer le désir d'avoir une entrevue avec lui sur un point du littoral, il y consentit dans l'espoir d'obtenir quelque appui du gouvernement britannique, et, abandonnant ses positions de l'intérieur, il vint camper au bord de la mer. Il y vit le consul, qui se contenta de le presser de mettre fin, autant qu'il dépendrait de lui, à la traite des noirs, en étalant à ses yeux tous les avantages qu'il pourrait retirer de la satisfaction de l'Angleterre, s'il s'engageait franchement dans cette voie. A peine cet agent eut-il quitté le malheureux Abd-el-Djelil, qui n'avait pas compris grand'-chose à ses exhortations, que le chef arabe fut surpris dans son camp par les Turcs, sous les ordres d'un intrépide officier, le *miralaï* Hassan-bel-Aziz (1). Sa troupe fut taillée en pièces; il périt lui-même, et sa tête, envoyée à Tripoli, fut exposée à la porte du château.

La chute d'Abd-el-Djelil coïncida avec le rappel d'Askar-Pacha, qui

(1) Cet Hassan était un Arabe de Zaouiah, fort intelligent et très brave. On le nomma plus tard pacha du Fezzan. C'est le poste qu'il occupait lorsque je quittai le pays il y a deux ans.

fut remplacé par Méhémet-Pacha. Ce nouveau gouverneur arriva à Tripoli dans le courant de juillet 1842. Recueillant tout aussitôt les fruits des succès de son prédécesseur, il reçut la soumission de Gumma et celle d'Adad, autre cheikh arabe, qui se maintenait encore en état d'insurrection dans un coin de la Cyrénaïque. Au bout de quelques mois, ayant conçu des soupçons sur la fidélité du premier, il l'attira en ville, le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Constantinople. Cet acte déloyal fit naître dans le Djebel une nouvelle insurrection dans la répression de laquelle les Turcs commirent beaucoup de cruautés et de nouvelles perfidies. Ahmed-Pacha commandait l'expédition dirigée contre les insurgés. Ayant attiré les principaux cheikhs à une conférence, il les fit tous massacrer dans le mois de mai 1843 : soixante têtes furent envoyées et exposées à Tripoli, où Ahmed-Pacha rentra triomphant, après avoir soumis le Djebel, y avoir bâti un fort et établi une bonne garnison.

Le Fezzan, immédiatement après la mort d'Abd-el-Djelil, avait reconnu l'autorité des Turcs, qui y envoyèrent d'abord pour gouverneur un certain Beker, et un peu plus tard Hassan-bel-Aziz, élevé à la dignité de pacha de seconde classe en récompense de ses éminens services. Ghadamès avait reconnu aussi l'autorité des Turcs; mais Hassan, le premier caïd qu'ils y envoyèrent, fut assassiné en route. On le remplaça par le nègre Bouhouba, homme intelligent et énergique, qui s'installa solidement. Ce fut à peu près à la même époque que les Turcs construisirent le fort qu'ils occupent encore au fond du golfe de la Syrte, dans une localité appelée Sert, non loin de l'emplacement de la ville ruinée de Sort, célèbre dans le moyen âge.

En 1844, une nouvelle insurrection éclata dans le Djebel et fut, comme la première, comprimée par Ahmed-Pacha. Elle eut pour instigateur et pour chef l'ancien lieutenant de Gumma, le cheikh Miloud, qui avait été envoyé avec lui à Constantinople et de là déporté comme lui à Trébizonde. Au bout d'un an, Miloud avait obtenu sa liberté et s'était retiré dans l'île de Djerbah, d'où il ne tarda pas à partir pour aller agiter le Djebel. Il revint dans cette île après sa défaite. Le bey de Tunis ayant refusé son extradition, que le pacha de Tripoli lui demanda, les Turcs s'en montrèrent fort irrités, ce qui fit répandre de nouveau le bruit, non dénué de tout fondement, d'une expédition qu'ils méditaient contre la régence de Tunis. Ce bruit ayant pris une grande consistance les années suivantes, la France envoya en 1846 à Tripoli son escadre de la Méditerranée, commandée par M. le prince de Joinville, qui déclara au pacha, dans les termes les plus propres à faire impression sur lui, que nous étions décidés à maintenir, par tous les moyens dont nous pouvions disposer, le *statu quo* existant à Tunis.

Depuis cette époque, chaque année a vu se manifester un peu d'agitation parmi les Arabes de Tripoli; mais il n'en était résulté jusqu'à présent rien de bien grave, car il leur manquait un centre autour duquel ils pussent se rallier. La famille d'Abd-el-Djelil était éteinte ou dispersée, et quoiqu'il y eût encore dans le pays deux membres mulâtres de la famille des Caramanli, c'étaient des gens paisibles qui ne se mêlaient de rien. Cette année cependant le chef qui manquait aux Arabes dans leurs révoltes vient de leur être donné : Gumma, échappé de Trébizonde, lieu de son exil, a reparu dans la Tripolitaine. Aussi l'insurrection qui a éclaté il y a bien peu de temps est-elle plus redoutable qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Les Turcs ont d'abord éprouvé quelques pertes, mais des renforts leur arrivent malgré la formidable lutte où la Porte-Ottomane se trouve engagée ailleurs. On peut donc prévoir que l'ancienne régence de Tripoli restera une province turque. C'est dans cette nouvelle phase de son existence, c'est-à-dire dans sa situation actuelle, qu'il nous reste à l'observer.

III. — TRIPOLI SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE. — POPULATION ET MOEURS. — RELATIONS AVEC L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis que les Turcs sont maîtres de la Tripolitaine, ils y ont graduellement introduit le système administratif qu'ils cherchent à faire prévaloir dans tout leur empire. On connaît ce régime, trop uniforme dans son application pour bien se prêter aux besoins de tant de races et de peuples divers qui forment le vaste ensemble qu'on appelle l'empire ottoman. Une réforme, il est vrai, s'est opérée en Turquie; mais les effets en sont encore très peu appréciables. Il faut reconnaître cependant que deux avantages incontestables en sont résultés. D'abord les pachas, étant dépouillés du terrible droit de vie et de mort, ne font plus de leur vestibule une espèce de charnier de victimes humaines, comme cela se voyait trop souvent autrefois; puis la division des pouvoirs rend plus difficiles les révoltes des gouverneurs de province, si fréquentes dans d'autres temps et dont on n'entend plus parler dans celui-ci. On ne peut accueillir le premier de ces résultats qu'avec une satisfaction complète (1). Quant au se-

(1) A ce propos, il y a cependant quelques observations à faire. Il est sans doute très convenable de pousser aussi loin que possible le respect pour la vie humaine; mais ce serait mal l'entendre que de compromettre l'existence des gens paisibles par des scrupules hors de saison envers les brigands. Or je crois qu'on est un peu tombé dans cet excès en ne laissant exécuter aucune sentence capitale sans le consentement du souverain lui-même. Il y a certainement des cas (on l'a vu récemment à Smyrne) où une justice prompte et inexorable est nécessaire. Au reste, le système adopté pour l'administration de la justice, appliqué en ce moment à la Tripolitaine, y est assez en harmonie

cond, il fait payer ses bons effets par quelques inconvéniens : il entraîne souvent de la lenteur dans l'expédition des affaires; mais enfin le gouverneur d'une province n'ayant plus le commandement des troupes, qui est, comme chez nous, dans les mains d'un général indépendant, ni le maniement des fonds, confié à un *mudir* ou à un *defterdar*, sorte d'intendant civil comptable seulement envers la Porte, ce gouverneur, dis-je, ainsi réduit, n'est ni plus puissant ni plus redoutable qu'un de nos préfets. Quant au général commandant les troupes, s'il dispose des soldats dans de certaines limites, il ne dispose pas des écus, et d'ailleurs il n'a pas d'initiative à prendre; ainsi son pouvoir se trouve suffisamment balancé. Pour l'intendant civil, il est trop évident qu'il ne peut rien contre l'état, sinon le voler par-ci par-là. Une révolte ne serait possible que si ces trois fonctionnaires s'entendaient, et cela est toujours bien difficile.

La population ainsi administrée se compose d'Arabes, les uns sédentaires, les autres nomades. On a souvent remarqué la transformation complète que la vie sédentaire fait subir aux Arabes. Les habitudes paisibles, la résignation servile des fellahs de l'Égypte sont connues de tout le monde. Eh bien! un grand nombre de ces serfs soumis descendent des tribus inquiètes et pillardes du désert de Lybie, qui furent établies au dernier siècle dans cette vallée du Nil qu'elles avaient souvent ravagée. Dans toutes les contrées habitées par les Arabes, on peut faire des observations, des rapprochemens analogues entre l'habitant de la tente et l'homme à demeure fixe;

avec le caractère doux des habitans. Il est à remarquer que dans tout le nord de l'Afrique, la férocité des mœurs et le fanatisme vont sans cesse en s'affaiblissant depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte. Les Arabes de la Tripolitaine sont vraiment les meilleures gens du monde, quoique n'ayant pas la mollesse des fellahs d'Égypte et se montrant même braves et résolus. Ils ont assez généralement des principes de probité qui se démentent rarement. Je puis en donner un exemple assez frappant. Un capitaine marchand européen, qui voyageait pour son compte dans un moment où il espérait réaliser de gros bénéfices en transportant, dans un délai déterminé, un chargement de blé à je ne sais plus quel port, arriva à Bengazi avec les valeurs nécessaires, et malheureusement ne trouva plus un grain de blé disponible. Il s'en montrait fort contrarié, lorsque quelques Arabes lui promirent, s'il voulait leur confier son argent, de lui rapporter à jour fixe les céréales dont il avait besoin. L'affaire était scabreuse, car ces Arabes appartenaient à des tribus de l'intérieur et pouvaient disparaître avec l'argent sans qu'il y eût la moindre chance de les rattraper jamais. Néanmoins le capitaine eut confiance en eux et fit le marché; mais ils avaient à peine quitté Bengazi, qu'il s'en repentit. Il passa fort tristement les dix jours que ces hommes avaient demandés pour faire leur opération. La dernière nuit étant venue sans qu'il eût vu rien paraître, il se coucha plus tristement encore dans un logement qu'il occupait en ville. Il n'avait pas fermé les yeux, lorsqu'un peu avant minuit il entendit dans la rue un grand bruit de mulets et de chameaux : c'était son blé que les Arabes lui apportaient en s'excusant d'arriver si tard. On conçoit avec quelle cordialité furent reçus ces braves gens, à qui notre homme se garda bien de parler de ses soupçons injurieux.

mais heureusement l'oppression n'ayant pas réduit partout l'agriculteur à la servitude abjecte qui est sa misérable condition en Égypte, il a pu conserver ailleurs qu'aux bords du Nil son énergie native, tempérée, mais non détruite, par les habitudes d'une existence régulière. Ceci se remarque principalement dans la régence de Tripoli. Il est difficile de ne pas éprouver une certaine affection pour cette population laborieuse et morale de la Méchiah et du Sahel, qui unit, comme les dignes enfans de nos campagnes de France, les qualités du soldat à celles de l'agriculteur, et chez laquelle les exceptions fâcheuses sont certainement bien plus rares qu'en Europe. J'ai beaucoup vécu parmi les populations musulmanes, où l'action de l'autorité est bien moins incessante que chez nous, quoique souvent dure et tyrannique. Or, en voyant combien les crimes, les délits, les moindres désordres même y sont peu fréquens, je me suis demandé ce qu'il adviendrait du plus innocent de nos cantons, si la police judiciaire cessait seulement huit jours de s'y faire sentir, et il m'a bien fallu reconnaître qu'il s'y commettrait plus d'actions coupables que dans une tribu arabe où la nul ité de la police est à peu près l'état normal.

Il faut bien distinguer l'existence intérieure des Arabes des rapports souvent hostiles qu'ont entre eux les Arabes de diverses tribus ou de diverses bourgades. Sous ce dernier point de vue, ils en sont encore à ces haines de voisinage des temps de notre féodalité européenne, et dont on retrouve des traces même de nos jours. Les gouvernemens musulmans ne font rien pour les éteindre, parce qu'ils aiment mieux voir les tribus se battre entre elles que de s'unir contre eux. C'est le *divide et impera*, que la politique orientale a toujours si bien connu et pratiqué. Le but unique de cette politique est la soumission et surtout le tribut, qui en est le signe et la conséquence. Cela obtenu, elle ne s'occupe pas du reste, son affaire n'étant pas d'administrer. Voilà pourquoi en Orient les races dominatrices ont toujours laissé leur autonomie aux races vaincues. Dans ces contrées, on ne se fait aucune idée bien nette de cette chaîne sociale et gouvernementale qui réunit chez nous en un faisceau tous les membres de l'état, de telle sorte que c'est la société tout entière qui est en cause lorsqu'un crime est commis, et que c'est elle qui en poursuit la répression par l'organe d'agens spéciaux. Rien de tel dans le monde musulman : tout y est individuel dans la vie civile. Aussi, sans la forte constitution de la famille, sans le pouvoir du père et le respect dont il est entouré, la société serait sans lien; mais ce pouvoir de la famille est assez fort pour suppléer à tous les autres.

On a porté des jugemens bien contradictoires sur la famille musulmane. Tantôt on la compare à celle des patriarches, tantôt on en fait une sorte de *lupanar* où de jeunes femmes remplacent de temps

à autre les vieilles et où le père connaît à peine les enfans. Ces deux tableaux sont également vrais; mais le second est l'exception et la grande exception, car enfin il n'est pas difficile de comprendre que la pluralité des femmes est un genre de luxe que tout le monde ne peut pas se permettre. Parmi ceux qui pourraient se le passer, il en est même un fort grand nombre qui s'en abstiennent et ne cherchent pas à donner de rivales à une première épouse. Si l'on considère sans prévention ce qui se passe trop souvent dans l'intérieur de nos familles occidentales, on reconnaîtra aisément que la différence dans les relations de sexe entre les musulmans et nous est plus dans les mots que dans les choses. Sous le point de vue social, l'avantage est même du côté du musulman, en ce sens que la polygamie lui fournissant un moyen légal de satisfaire ses faiblesses, sa considération personnelle en souffre moins. C'est une des causes qui conservent intacte dans toutes les positions la dignité du chef de famille, dont on peut dire que l'autorité morale dépasse le pouvoir, déjà très grand, qu'il tient de la loi et des traditions. Dans une famille arabe, le père est une espèce de dieu; les enfans n'osent sans sa permission s'asseoir en sa présence; ils le servent à table, et ne se permettraient devant lui aucun geste, aucun propos trop familier. Voilà le véritable et vénérable lien qui, au sein de tant d'habitudes et d'élémens anarchiques, soutient la société arabe depuis les temps bibliques, et la soutient dans un état qui n'a rien à envier aux autres sociétés, non certes pour la grandeur et l'éclat, mais pour le bonheur du plus grand nombre.

Les Arabes à demeure fixe sont presque des sybarites comparativement aux nomades, qui, dans la Tripolitaine plus qu'ailleurs peut-être, ont réduit la vie matérielle à sa plus simple expression. La plus considérable tribu de ces nomades était, avant les troubles qui ont agité si longtemps la contrée, celle des Beni-Soliman, qui, après la mort d'Abd-el-Djelil, abandonna son ancien territoire et s'enfonça dans les vastes plaines qui s'étendent au sud-ouest du Fezzan. Elle rencontra là les Touariks, sur lesquels ses armes à feu lui donnèrent longtemps l'avantage, de sorte qu'elle domina ce pays brûlé et se rendit redoutable aux caravanes. A la longue cependant les fusils des Beni-Soliman se détraquèrent, et comme ils n'avaient pas d'armuriers pour les réparer, l'avantage passa à leurs adversaires, qui étaient plus nombreux. La position n'étant plus tenable, ils se soumirent au gouverneur de Tripoli, et ils purent venir reprendre les campemens qu'ils avaient abandonnés entre le golfe de la Syrte et Socna.

Nomades ou sédentaires, les musulmans de la régence de Tripoli sont tout à fait exempts de fanatisme. Je puis citer à ce sujet un exemple curieux. Il y a une quarantaine d'années, un Wahabite du

Nedjed appelé Sidi-el-Arabi, voyant sa secte vaincue et dispersée par les troupes de Méhémet-Ali, abandonna son pays; après plusieurs aventures, il arriva à Fez avec quelques-uns des siens, et s'y établit. Il commençait à y faire des prosélytes, lorsqu'il mourut, laissant la conduite de la petite église qu'il avait fondée sous la direction de Mohammed-el-Medani, un de ses compagnons. Celui-ci, ayant excité les soupçons du gouvernement marocain, fut obligé de quitter le pays. Il se rendit à Alger avec les siens, mais la manière dont il y fut accueilli par les Turcs, alors dans l'année qui devait être la dernière de leur domination, ne lui permettant pas de s'y fixer, il poussa jusqu'à Tunis, où il ne fut pas mieux reçu. Enfin il trouva le repos qu'il cherchait à Mezurate, dans la régence de Tripoli, ce pays plus tolérant en matière de religion qu'aucune contrée musulmane. Il s'occupa là à propager sa doctrine, qui, s'étendant de proche en proche, fit invasion dans les états tunisiens et même en Algérie, où elle se maintient encore.

Les Wahabites d'Afrique ou *Medaniah*, — ainsi appelés de leur chef Mohammed-el-Medani, — professent le déisme, mais un déisme moins froid que le déisme philosophique, car ils ont l'esprit religieux, c'est-à-dire la croyance dans les rapports de l'homme avec Dieu, manifestés par la prière et développés par la contemplation. Seulement ils ne tiennent pas à la forme. Ils n'admettent d'autres dogmes que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de l'autre vie. Comme ce sont là les bases de toutes les religions raisonnables, ils regardent celles-ci comme toutes également bonnes, et sont du reste d'une grande indifférence pour le culte extérieur. Ils en veulent bien un, mais n'importe lequel; cependant, étant en pays musulman, ils suivent le culte musulman à quelques modifications près. Seulement ils repoussent bien loin toute pensée d'exclusion, de violence, d'intolérance, et proclament la fraternité universelle. Je dois dire qu'il y a un peu de vague dans la manière dont ils expliquent leur doctrine, et que leur langage offre quelque différence suivant qu'ils parlent à un chrétien ou à un musulman. Il n'en est pas moins certain qu'ils appartiennent, autant qu'on peut le dire d'hommes à demi barbares, à cette classe de penseurs ou de rêveurs, si l'on veut, qui croient que toutes les formules religieuses, même les plus contradictoires en apparence, sont conciliables dans le fond, puisqu'elles ont toutes pour but l'expression des grandes vérités primordiales, intuitives et indémontrables. L'école musulmane de Mezurate se rapproche singulièrement de l'école chrétienne des unitaires d'Amérique; c'est de part et d'autre l'éclectisme religieux. Les Medaniah sont des gens d'une vie très régulière. Je les ai principalement connus à Soussa, que j'ai longtemps habité, et où

ils sont très nombreux. Leur moralité fait honneur à leur doctrine.

L'élément musulman est à peu près le seul dont il faille tenir compte quand on s'occupe de la population tripolitaine. Cette population ne dépasse pas cinq cent mille âmes, et à l'exception de deux ou trois mille juifs, elle est toute vouée à l'islamisme, car il est à remarquer qu'il n'existe pas de chrétiens indigènes dans les provinces barbaresques. Ceux qu'on y voit sont venus d'Europe et ont conservé leur langue et leur nationalité, quoique quelques-uns appartiennent à des familles établies dans le pays depuis plusieurs générations. On compte à Tripoli près de douze cents de ces chrétiens, et de cent cinquante à deux cents à Bengazi; les Maltais en forment la grande majorité. Tous vivent sous la protection de leur consul et ne sont justiciables que de lui seul. Je ferai observer à ce sujet que d'après la règle établie par l'usage, et que l'on peut considérer comme consacrée par les traités ou capitulations, dans les affaires criminelles ou civiles mixtes, c'est-à-dire celles où une partie est chrétienne franque et l'autre musulmane, la cause est portée devant le juge du défendeur. Il résulte de ce principe qu'un sujet de la Porte peut se trouver obligé de poursuivre dans son propre pays la répression d'un crime ou délit devant un juge étranger, et même, quand il s'agit d'un crime, devant un tribunal non-seulement étranger, mais siégeant en pays étranger, la cour d'Aix par exemple en ce qui concerne la France. C'est là certainement une coutume qui peut paraître monstrueuse en théorie, mais qui en réalité n'entraîne pas de grands inconvéniens dans des contrées où toutes les affaires peuvent aboutir à des réparations pécuniaires et s'arranger ainsi à l'amiable. D'ailleurs, à l'époque où cette règle fut établie, l'administration de la justice était telle en Turquie, que les Européens n'auraient pu y vivre en sûreté sans ces garanties. De nos jours, les choses semblent tendre à s'améliorer. La Porte a voulu essayer, pour les affaires mixtes, d'un régime plus conservateur de ses droits de gouvernement indépendant. Elle cherche à établir, partout où besoin est, une sorte de cour présidée par le pacha gouverneur de la province pour juger les Européens poursuivis par ses sujets; mais la sentence est soumise au *veto* du consul, qui en définitive reste ainsi le juge suprême. Du reste, il est dit que tout témoignage sera reçu devant cette cour, contrairement à l'ancienne loi qui rejette celui des chrétiens. On ne peut nier que le gouvernement de Constantinople ne fasse en ce moment de très louables efforts pour faire disparaître de l'administration de la justice toute anomalie choquante, toute exception humiliante pour les chrétiens. S'il n'est pas toujours parfaitement secondé dans les provinces, c'est moins souvent peut-être par mauvais vouloir de

la part de ses fonctionnaires que par suite d'une certaine confusion d'idées qui existe encore dans plus d'une vieille tête turque (1).

J'ai déjà dit qu'une très faible partie du vaste sol de la Tripolitaine est cultivable. Je dois ajouter ici que cette partie est loin d'être toute cultivée; mais là où elle l'est, elle l'est assez bien. Les produits les plus abondans du pays sont les céréales (blé et orge), l'huile d'olive et le bétail (race bovine); les dattes des oasis n'ont point la réputation de celles du Djerid tunisien, qu'en effet elles ne valent pas. Le commerce maritime de la Tripolitaine est presque exclusivement entre les mains des Européens, à l'exception de celui des esclaves. Il est alimenté par les produits du pays et par ceux qui lui arrivent de l'Afrique centrale (2). Les céréales, les huiles, le beurre, forment la base de ce commerce. Autrefois les Vénitiens chargeaient des quantités assez notables de sel aux salines de Bréga, d'où depuis assez longtemps il ne s'en exporte plus. Tripoli fournissait aussi au commerce d'exportation de la barille ou cendre de soude, mais la fabrication de la soude artificielle a détruit cette branche d'industrie et de commerce. Lorsqu'elle existait, elle était monopolisée par le gouvernement tripolitain. Elle aurait pu être remplacée avantageusement par les mines de soufre de la Syrte. A l'époque où le gouvernement napolitain voulut monopoliser les soufres de la Sicile, le commerce européen se préoccupa vivement de chercher ailleurs des dépôts de ce minéral. Les Arabes de la Tripolitaine connaissaient parfaitement l'existence de terrains sulfureux au fond du golfe de la Syrte, non loin du lieu où les Turcs ont construit un fort dont j'ai déjà parlé; mais ce fait était alors complétement ignoré en Europe. Ce fut M. Robert, négociant fran-

(1) Ainsi on m'a cité un magistrat musulman, fort bonhomme d'ailleurs, qui repoussait le témoignage d'une femme chrétienne, et qui, sur l'observation qu'on lui fit que les ordres formels du sultan prescrivaient de recevoir celui de toute espèce de personnes, répondit qu'il en était ainsi en effet, mais qu'une femme n'est pas une personne.

(2) Voici quelle a été, en 1850, l'exportation des principaux produits du sol tripolitain en quantité et en valeur :

Céréales.....	212,700 hectolitres.....	1,496,000 fr.
Huiles.....	1,375,800 kilogrammes.....	742,000
Animaux vivans.....	11,787 têtes.....	408,000
Beurre.....	406,000 kilogrammes.....	406,000

Les produits arrivés de l'Afrique centrale ont consisté principalement en 2,708 esclaves noirs, présentant sur le marché d'exportation une valeur de 759,000 fr. Il y a eu de plus :

Ivoire.....	77,000 kilogrammes.....	754,000 fr.
Poudre d'or.....	109,000 grammes.....	360,000

En masse, les exportations de 1850 se sont élevées à une valeur de 5,450,000 fr. Les articles que je ne détaille pas à cause de leur peu d'importance à l'exportation sont la laine, les dattes et autres fruits, le savon, les plumes d'autruche et le séné.

çais établi dans le pays, qui le divulgua le premier, et ce fut d'après ses indications qu'une compagnie d'exploitation se forma à Marseille. Les agens de cette compagnie, s'étant transportés sur les lieux, où dominait alors Abd-el-Djelil, passèrent avec ce chef arabe un traité par lequel celui-ci fit cession des mines de soufre à la compagnie marseillaise. Malheureusement, lorsque cette compagnie fut en mesure de commencer l'exploitation, Abd-el-Djelil avait disparu de la scène, et les Turcs, maîtres du pays, refusèrent de reconnaître le traité. L'affaire en resta là jusqu'en 1846; le gouvernement napolitain ayant abandonné son projet de monopolisation des soufres de Sicile, elle ne paraissait plus promettre assez d'avantages pour qu'on prît la peine de lutter contre les difficultés qui se présentaient du côté des Turcs. En 1846 toutefois, la compagnie marseillaise s'étant fondue avec une autre, qui prit le titre de *compagnie anglo-française pour l'exploitation des mines de soufre d'Afrique*, cette nouvelle société fit si bien et fut si efficacement soutenue, que la Porte, qui s'obstina à ne pas vouloir permettre l'exploitation, dut, par une transaction librement discutée et acceptée, désintéresser la société par une indemnité de 350,000 francs, qui fut payée moitié à Constantinople et moitié à Tripoli. Depuis lors, il n'a plus été question des mines de la Syrte, qui sont restées inexploitées; mais dans le vaste empire ottoman on trouve bien d'autres sources de richesses dont les Turcs ne savent tirer aucun parti.

Il est à remarquer que dans les provinces barbaresques les importations dépassent toujours de beaucoup les exportations, ce qui tient à l'extrême imperfection de leur industrie. On demandera avec quoi elles comblent le déficit, car enfin on ne peut admettre qu'un pays achète sans cesse plus qu'il ne vend. Il faut que d'une manière ou d'une autre les choses s'équilibrent. Après avoir longtemps et sérieusement étudié cette question, il est deux points que j'ai pu établir. D'abord, le commerce par terre dans le nord de l'Afrique échappant en très grande partie aux investigations statistiques, les élémens avec lesquels on établit les états commerciaux comparatifs ne concernent que le commerce maritime, et par conséquent il nous manque certaines données qui, si nous les avions, rapprocheraient de quelque chose le chiffre des exportations de celui des importations; puis les déprédations de l'ancienne piraterie barbaresque avaient accumulé dans cette contrée de grandes richesses mobilières qui s'en échappent graduellement depuis une trentaine d'années pour payer une partie notable de ses besoins. Je n'ai jamais pu avoir de chiffres bien précis sur ce qui sort annuellement de Tunis et de Tripoli en bijoux et en pierreries; mais certainement la somme est considérable. Il n'est pas de négocians européens qui n'en reçoivent chaque jour en paiement ou en nantissement. En 1830, il en sortit de Tripoli pour 300,000 fr.,

par suite de la contribution imposée par la France à Yousef-Pacha.

Le commerce maritime se fait presque exclusivement par les deux ports de Tripoli et de Bengazi. Les autres points du littoral ne font guère que le cabotage intérieur. Néanmoins Zoara a quelques relations directes avec la régence de Tunis, et Derna avec l'Égypte et la Crète. En 1851, une dizaine de navires chargèrent à Mezurate des grains pour Malte. C'est avec ce dernier pays que la Tripolitaine a ses plus grandes relations commerciales, c'est là qu'elle expédie la majeure partie des céréales et à peu près tous les animaux vivans qu'elle exporte. Après Malte viennent, dans l'ordre de l'importance des relations de commerce, la Turquie d'Europe et d'Asie, la régence de Tunis, la Toscane, l'Égypte, la France et l'Algérie. En 1850, l'intercourse entre la Tripolitaine et la France a été de 308,000 fr.; elle était bien moindre avant 1789, mais alors la navigation appelée *la caravane*, qui était exclusivement entre les mains des Français, formait une source de grands profits pour notre marine marchande. On désignait ainsi l'intercourse entre les diverses parties de l'empire ottoman. L'espèce de monopole qui nous était reconnu à cet égard était une suite de cet antique privilége, que nous avions obtenu dès le règne de François Ier, de couvrir de notre pavillon le commerce des *Harbi*, c'est-à-dire des peuples chrétiens qui n'avaient pas encore de traité particulier avec la Porte. Il fut un temps, en effet, où aucun pavillon européen, à l'exception de ceux de France et de Raguse, ne pouvait flotter dans les mers de la Turquie. Sous Henri IV, on comptait habituellement plus de mille navires portant nos couleurs dans ces parages. La plupart des puissances chrétiennes ayant successivement traité avec la Turquie, cet état de choses fut profondément modifié; mais il nous restait encore, dans le dernier siècle, ce privilége de *la caravane*, que nos querelles avec la Porte à l'époque de l'expédition d'Égypte nous firent perdre. Les Grecs nous succédèrent dans ce grand cabotage du Levant, et ce fut en partie à cette circonstance qu'ils durent les richesses qui leur permirent de soutenir plus tard l'héroïque lutte de leur indépendance (1).

(1) A l'occasion de toute cette affaire des pavillons, on me permettra de parler du pavillon de Jérusalem, dont je ne me rappelle pas qu'aucun voyageur se soit occupé. Par une de ces bizarreries qu'on ne voit que dans le Levant, et qui tiennent à des causes qu'il serait trop long de développer, la Porte reconnaît le droit de conférer ce pavillon au supérieur des pères de Terre-Sainte, qui en délivre des patentes à des armateurs catholiques de n'importe quelle nation. Ces patentes sont admises par nous comme pièces de bord et donnent droit à la protection de nos agens, sous la police desquels naviguent les navires de Jérusalem, peu nombreux en ce moment, mais qui l'ont été beaucoup plus en temps de guerre maritime, à cause de la neutralité que, par une sorte d'accord tacite, les puissances chrétiennes et la Porte elle-même ont toujours respectée en eux. Le pavillon de Jérusalem est celui des croisés, blanc parsemé de croix rouges. C'est une vénérable relique d'un temps de toute manière bien loin de nous.

Tripoli est le principal *emporium* qui mette l'Afrique centrale en communication avec le bassin de la Méditerranée. Tous les ans une caravane du Bournou transporte au Fezzan les diverses marchandises que cette mystérieuse contrée peut fournir aux nôtres, en échange direct ou indirect de celles qu'elle en reçoit. Du Fezzan, ces marchandises sont portées à Tripoli, où elles se partagent entre l'Occident et l'Orient : c'est l'Orient qui a la plus grosse part, puisque c'est lui qui reçoit tous les esclaves, branche principale de ce commerce. Quand on songe à toutes les dépenses que l'Angleterre et la France ont faites, à tous les embarras que ces deux puissances se sont philanthropiquement donnés pour empêcher la traite des noirs sur les côtes sauvages de l'Afrique occidentale, on a droit d'être un peu surpris qu'elles la tolèrent dans la Méditerranée, presqu'en vue de l'Algérie et de Malte. Les Anglais paraissent avoir compris ce qu'une telle conduite a d'inconséquent, car ils ont quelquefois cherché à discréditer ce commerce, mais seulement par voie de conseils et d'insinuations. En attendant que leurs prédications portent fruit, ils se résignent à envoyer dans le Fezzan la plus grande partie des marchandises qui alimentent la traite.

Les esclaves qui arrivent dans la Tripolitaine proviennent tous des courses ou *razzias* opérées sur les peuplades noires encore idolâtres par les Touariks et autres tribus maures, et même par des nègres musulmans, car il faut bien remarquer qu'il ne serait pas de bonne guerre ni de bonne prise d'enlever, par ces actes de violence, des noirs convertis à l'islamisme. Il en résulte que les musulmans attachent à la traite une idée de propagande religieuse, attendu que les esclaves qu'ils se procurent ainsi deviennent tous musulmans. Au surplus, il y a une différence immense entre le sort des esclaves chez les musulmans et celui des malheureux noirs qu'exploitent les chrétiens de l'Amérique. L'existence des premiers paraîtra vraiment assez supportable, si l'on ne considère pas la vie d'un point de vue trop élevé, et qui ne saurait être celui de ces pauvres créatures. Les femmes surtout, qui n'arrivent sur les marchés d'exportation que fort jeunes, car on ne s'embarrasse pas des autres, peuvent espérer un avenir moins dur que celui qu'elles auraient eu dans leurs tristes foyers. Assez souvent elles épousent leurs maîtres, et les enfans qui proviennent de ces unions, ceux même qui doivent le jour à des rapprochemens moins solennels, ont les mêmes droits que les blancs, les préjugés de la peau n'existant pas dans le monde de l'islamisme. Je ne veux point au reste chanter ici les douceurs de l'esclavage, qui peut avoir divers degrés de misère, mais qui ne saurait cesser d'être un mal. Mon intention est seulement d'établir un fait qu'aucune personne connaissant l'Orient ne pourra nier, c'est que cette institution monstrueuse outrage moins l'humanité

chez les musulmans que chez les chrétiens qui ont le malheur de la consacrer chez eux, comme les Russes et les Américains. Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1844, c'est-à-dire à une époque où nous hésitions encore à abolir l'esclavage dans nos colonies et où nous le tolérions en Algérie, un petit prince musulman, le bey de Tunis, le fit radicalement et complétement cesser dans ses états.

Les produits de l'Afrique centrale n'arrivent pas tous à Tripoli même; Ghadamès et Bengazi en ont leur part. Ghadamès reçoit les produits de l'Afrique centrale, soit de seconde main par le Fezzan et le grand marché de Graat, soit directement de Kano et de Tombouctou. Bengazi, qui a été longtemps sans communication avec ces lointaines contrées, reçoit maintenant des caravanes de l'Ouaday. L'Ouaday est un état nègre musulman situé au nord-est du Bournou, dont il est limitrophe, et sous le même méridien que la Cyrénaïque, dont le séparent trois cent cinquante lieues de désert. Au commencement de ce siècle, cette contrée était gouvernée par une sorte de réformateur, le sultan Saboun, qui cherchait à introduire chez lui quelque chose de l'industrie européenne. Il s'était mis, par le Fezzan, en relations commerciales assez suivies avec Tripoli. Après sa mort, en 1816, l'Ouaday fut pendant plusieurs années en proie à de violentes guerres civiles, et les opérations des caravanes furent suspendues. L'ordre ayant été rétabli par Mohammed-Salah, surnommé le *sultan chérif*, qui régnait encore dans l'Ouaday lorsque j'ai quitté l'Afrique en 1852, on voulut les reprendre; mais lors de l'avénement de Mohammed, Tripoli et le Fezzan étaient eux-mêmes agités par les troubles qui amenèrent la chute des Caramanli : la caravane se dirigea donc sur Bengazi à travers l'affreux désert de Lybie, en passant par Kébabo (1). Elle périt presque tout entière dans ce dangereux parcours, qu'elle ne connaissait pas bien. Ce désastre ne découragea pas Mohammed-Salah, qui, en 1836, fit partir pour Bengazi une caravane d'exploration beaucoup moins nombreuse et beaucoup mieux pourvue que la première. Celle-ci arriva heureusement à sa destination; mais elle ne trouva pas à Bengazi les ressources commerciales qu'y cherchaient les gens de l'Ouaday. Probablement le rapport qu'elle en aurait fait à son retour aurait détourné à jamais les caravanes de cette échelle, si M. Robert, négociant français, dont j'ai eu occasion de parler au sujet des soufres de la Syrte, ne se fût engagé à y faire arriver les marchandises dont elles avaient besoin. La ligne de communication s'établit donc; mais quoiqu'une expérience chèrement achetée tende sans cesse à la rectifier, elle est encore sujette à de terribles accidens,

(1) Ce point est désigné sous le nom de Febabo sur les cartes d'Afrique. Cela tient sans doute à ce que, en Barbarie, le *kaf*, qui est la première lettre du mot Kebabo, s'écrit avec un seul point diacritique superposé, ce qui en fait le *fa* de l'alphabet asiatique.

qui, par leur nature, rappellent le sinistre de l'armée de Cambyse.

Depuis la fin du dernier siècle, les Anglais ont entrepris par le Fezzan de nombreux voyages de découverte dans l'intérieur de l'Afrique avec cette intelligence et cette persévérance d'investigation qui les caractérisent. Je citerai d'abord celui d'Hornemann, jeune Allemand, agent de la société géographique de Londres, qui se rendit au Fezzan par l'Égypte et les oasis. Nos troupes occupaient alors l'Égypte, et quoique nous fussions en guerre contre les Anglais, le général Bonaparte, ne consultant que l'intérêt de la science, favorisa ce voyage de tout son pouvoir. Vint plus tard le voyage de Ritchie et de Lions, qui ne réussit pas. Ritchie, qui devait séjourner quelque temps dans le Fezzan pour se créer des intelligences avec l'intérieur, et qui avait reçu à cet effet le titre de vice-consul d'Angleterre à Mourzouk, y mourut au bout de quelques mois, et son compagnon dut retourner en Europe. On eut ensuite l'expédition que dirigeait le docteur Oudney, qui mourut dans le Bournou, et dont faisaient partie le major Denham, le célèbre Clapperton, mort dans un second voyage, et M. Teret, qui reçut, comme son prédécesseur Ritchie, le titre de vice-consul à Mourzouk. Cette série de voyages fut close par celui du savant et intrépide Laing, qui mourut glorieusement en refusant d'abjurer sa foi de chrétien. Après cet événement, les voyages dans l'Afrique centrale par la Tripolitaine furent longtemps interrompus. Ils recommencèrent en 1844 avec celui qu'entreprit, par Ghadamès, M. Richardson. Ce voyageur n'alla pas cette fois beaucoup au-delà de cette ville saharienne; mais en 1850 il fut mis, par le gouvernement anglais, à la tête d'une expédition qui a fait d'importantes découvertes, et à laquelle s'étaient joints deux jeunes savans allemands, MM. Owerveg et Barth. Le premier a péri ainsi que M. Richardson. Le retour en Europe du docteur Barth est aujourd'hui certain.

Quel sera le sort de la régence de Tripoli? Placée aujourd'hui sous la domination des Turcs, la population de cette partie de l'Afrique formera-t-elle enfin un groupe laborieux et pacifique au milieu de l'empire ottoman? Les habitudes sédentaires y prévaudront-elles sur les instincts nomades? Nous ne savons, mais il est un élément d'ordre que le gouvernement des Osmanlis a trop négligé jusqu'ici, et dont l'Europe doit se préoccuper à défaut de la Turquie : c'est le commerce, ce sont les relations fécondes que Tripoli peut entretenir d'une part avec la France et l'Angleterre, de l'autre avec l'Afrique centrale. Le caractère des Tripolitains n'oppose aucun obstacle à ces relations. Espérons que rien ne sera négligé pour les développer et pour assurer ainsi à l'une des plus intéressantes parties de l'empire ottoman de solides garanties de paix et de prospérité.

E. Pellissier de Reynaud.

CHARLES BONNET

SA VIE ET SES TRAVAUX

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Dans le temps où Voltaire, devenu châtelain et seigneur magnifique, recevait à Ferney la foule chaque jour renouvelée de ses hôtes et les curieux de toute l'Europe, plus d'un étranger, qui avait fait le voyage pour voir face à face l'homme le plus célèbre du siècle, prenait, en quittant l'illustre patriarche, le chemin qui descend de Ferney à Genthod, vers les bords du lac de Genève. S'arrêtant à l'entrée d'une maison de noble apparence placée en face des Alpes et du lac, si riant en cet endroit, il demandait à saluer le maître de ces beaux lieux, le naturaliste célèbre, le contemplateur religieux des lois de la création, le compatriote de Jean-Jacques Rousseau, Charles Bonnet. C'est là, dans cette tranquille retraite de Genthod, que cet observateur de génie, devenu métaphysicien par nécessité, se consolait de ne plus étudier la nature dans ses productions ignorées, en cherchant à pénétrer le secret de ses plus vastes desseins. Ses regards, affaiblis par l'abus du microscope et réduits à ne percevoir que des clartés incertaines, ne pouvaient jouir du beau paysage qui se déployait devant ses fenêtres; mais en été, respirant l'air pur de ces coteaux et promenant ses rêveries sous l'ombre des grands marronniers ou des frais noyers de son avenue, — en hiver, appuyé de longues heures au poêle de sa bibliothèque, auprès de Mme Bonnet, souffrante aussi, étendue sur une chaise longue, silencieux, mais

non solitaire, — il goûtait les voluptés réservées aux âmes qui méditent. Devant la vue intérieure de son esprit attentif et satisfait se déroulait alors une chaîne infinie de tableaux, de raisonnemens, de vérités et d'illusions. Arrangeant l'univers et composant l'homme en physicien, Bonnet concevait l'ordre providentiel en disciple de Leibnitz, et, conciliateur plus intrépide que l'auteur de la *Théodicée*, il trouvait moyen de tirer d'un sensualisme complet les conclusions spiritualistes les plus élevées, en dérobant à la destruction finale de chaque être créé je ne sais quel germe imperceptible, berceau des êtres nouveaux destinés à vivre éternellement sous une autre économie. Au-dessus de cette métaphysique périlleuse planait dans ses pensées un sentiment religieux très énergique et essentiellement chrétien, qui lui faisait défendre les miracles contre Rousseau et la Providence contre Voltaire.

Ce rôle de philosophe à la fois sensualiste et religieux, d'observateur et de penseur, de naturaliste et de chrétien, assure à Bonnet une place à part dans l'histoire littéraire de son temps, où il figurera toujours, quel que soit le sort définitif réservé à ses systèmes, comme un grand contemplateur de la nature et comme un sage. La tête méditative de ce courageux aveugle, sa physionomie tout empreinte de force intérieure et de bonté intéresseront encore lorsqu'on aura cessé de lire les dix-huit volumes de ses œuvres, où se pressent les vues, les idées, les inductions heureuses, et qui mériteraient peut-être qu'on fît pour le naturaliste genevois ce qu'un savant, qui est aussi un écrivain, a fait avec autant d'à-propos que de talent pour Buffon et pour Cuvier.

Peu de vies de philosophes assurément ont été plus uniformes que celle de Bonnet, qui, prolongée jusqu'aux limites de la dernière vieillesse, s'est écoulée tout entière, du premier au dernier jour, dans la petite république où il était né, à la campagne, dans le commerce étroit de sa famille et de quelques amis. Cependant, si la véritable histoire des savans et des penseurs de génie est l'histoire de leurs pensées et de leurs découvertes, la vie de Bonnet est assez riche en événemens pour mériter l'attention de ceux que les méditations de Descartes au fond de ses quartiers d'hiver frappent bien plus que son voyage à la cour de Suède, et qui préfèrent à l'auteur des *Provinciales* Pascal disputant à la souffrance et aux langueurs l'énergie de sa foi, le ressouvenir de ses pensées chrétiennes. D'ailleurs Bonnet a obtenu de son temps une part considérable de célébrité et de sympathie; il a eu ses contradicteurs violens et ses admirateurs enthousiastes; il a tout à la fois servi et fécondé, contredit et contenu l'esprit de son siècle. On peut même l'affirmer, l'influence de ses vues religieuses sur la création a pénétré plus qu'on ne s'en rend compte

dans la société cultivée de l'Europe; elle y a déposé et conservé au sein des familles un fonds inappréciable de sentimens religieux que le grand ouragan n'a pu détruire et entraîner.

Seraient-ce là des traits à effacer de la physionomie d'une époque comme inutiles ou trop insignifians? Serait-il donc vrai que les sentimens du XVIIIe siècle sur la religion se résument absolument dans le *Système de la nature* et dans la haine folle que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* avait vouée au christianisme? Non sans doute, et il est certain qu'aujourd'hui encore on est loin d'avoir une notion complète et vraie de tout ce qu'une époque si riche en belles intelligences a senti et pensé sur ces grandes matières. Malgré les pages éloquentes que M. Villemain a consacrées aux Bonnet et aux Abauzit dans son *Tableau de la littérature française*, la part des hommes religieux du XVIIIe siècle n'a pas encore été faite aussi largement que celle de leurs adversaires; il n'est que juste de le rappeler quand l'occasion s'en présente. En attendant que les idées religieuses de cette époque trouvent leur historien, nous espérons montrer ce que pourrait offrir d'intérêt une telle étude en racontant la vie studieuse de Bonnet, en indiquant surtout quelle a été l'influence de ses ouvrages sur l'esprit de ses contemporains, particulièrement en France, en Suisse et dans le nord de l'Europe. Sa correspondance, restée à peu près inédite (1), nous a fourni des renseignemens encore inconnus que nous avons relevés avec soin, des confidences curieuses et des pages de prix que nous laisserons souvent parler à notre place. Sur la fin de sa vie, Bonnet, qui avait soutenu avec les savans de toute l'Europe un commerce épistolaire considérable, qui avait des correspondans à deux pas de Genthod comme à l'île de France et en Suède, parmi les naturalistes et parmi les philosophes, s'occupa de rassembler les débris de cette vaste correspondance, qui avait été une des distractions les plus douces de sa longue carrière d'infirmités et de travail, qui lui rappelait le souvenir d'amitiés précieuses, et où aujourd'hui, avec un plaisir et une émotion que nous ne voulons pas cacher, nous retrouvons, pleines de vie et de sentiment, des physionomies de penseurs dont notre âge a oublié le nom, mais qu'il s'honorerait d'avoir connues. Au centre de ce petit groupe d'amis familiers qui font échange d'idées, le philosophe de Genthod lui-même, les yeux éteints, mais la tête pensive, n'est pas celui dont les lettres intéressent le moins. Sa manière est prolixe : on trouve rarement

(1) De cette correspondance, qui fait partie de la collection des manuscrits de Ch. Bonnet conservée à la bibliothèque publique de Genève, il n'a été publié que quelques lettres de J. de Müller et les lettres à l'abbé Spallanzani et d'autres naturalistes recueillies dans le tome XII des *Œuvres de Bonnet*. Plus récemment quelques lettres de Haller ont vu le jour.

chez lui le trait vif et la rapidité qui sont la grâce de la langue épistolaire, mais l'homme n'y dément pas le philosophe, et l'on y retrouve toujours ce sage qui, pour emprunter les paroles de M. Villemain, « s'étant partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. »

I.

Le grand Haller ayant demandé un jour à Charles Bonnet l'histoire de sa vie, Bonnet céda au désir de son illustre ami, et, dans une suite de lettres qui n'ont jamais vu le jour, lui raconta à loisir et en grand détail les aventures de sa jeunesse. Quelles aventures! quelle jeunesse! Il n'en fut jamais de moins romanesque, mais ne disons pas de moins poétique. Qu'y a-t-il de plus poétique que l'amour de la nature, la passion de l'étude et la passion de la gloire dans un cœur de jeune homme, quand ses ardeurs sont si tôt satisfaites?

A vingt ans, Bonnet s'était déjà signalé par d'importantes découvertes en histoire naturelle, et l'Académie des Sciences le nommait son correspondant. De telles aventures ont quelque chose de rare et en valent bien d'autres. Le jeune héros en faisait honneur, non à son génie précoce, mais aux maîtres qui avaient enseigné sa jeunesse, et d'abord à l'étude des belles-lettres. « Le professeur qui remplissait alors la chaire d'humanités, écrit-il à Haller, était un homme plein de douceur, d'aménité et de goût, qui semblait avoir puisé dans le commerce des anciens cette urbanité que nous ne connaissons guère que de nom... Ce fut alors surtout que mon goût pour les bonnes choses commença à se développer et à se fortifier. Je compris mieux encore tout ce que valaient les plaisirs de l'étude. Je sentis naître au dedans de moi cette émulation, si désirable dans la jeunesse, qui n'était pas proprement l'amour de la gloire ou de la renommée, mais qui devait me l'inspirer un jour. Népos et Salluste parmi les prosateurs, Phèdre et Horace parmi les poètes, furent mes favoris. Je m'appliquai aussi à l'histoire ancienne, et je ne la possédais pas mal. »

Bonnet fut encore assez heureux pour étudier la physique, qui l'attirait si puissamment, et la métaphysique, dont il n'avait pas le goût, sous deux professeurs qui, sans le convertir, firent servir admirablement l'une et l'autre science à l'éducation de son jugement. C'étaient Cramer et Calandrini, deux hommes d'un mérite supérieur, dont Buffon, qui avait suivi les leçons du premier pendant un séjour à Genève, conservait encore à la fin de sa vie le plus tendre souve-

nir. Retraçant la manière d'enseigner de ces habiles professeurs, leur ancien élève ajoute comme dernière louange : « Tous deux étaient attachés de cœur et d'esprit à la révélation; comme ils étaient laïques et qu'ils jouissaient de la plus grande réputation dans notre académie, ce qu'ils disaient en faveur de la révélation ne manquait point de frapper les écoliers, et ne contribuait pas peu à les prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité. »

Cependant le jeune étudiant lisait et relisait les *Mondes* de Fontenelle, revenait souvent aux notions pratiques de la *Logique* de Port-Royal, laissant le reste; en même temps il étudiait avec Cramer dans l'ouvrage de Voltaire les élémens de la philosophie newtonienne, Cramer lui en faisant le commentaire. Il était tout de feu pour ces études, mais la philosophie rationnelle repoussait ce jeune esprit, qui devait être un si hardi voyageur dans l'empire des abstractions métaphysiques. Lui-même en fait l'aveu dans une page remarquable.

« Je ne parvenais qu'avec beaucoup de peine à saisir un peu les notions abstraites et à les arranger dans mon cerveau. Elles étaient pour moi trop fugitives ou trop éthérées; quand je croyais les tenir à peu près, elles m'échappaient. C'était donc toujours avec répugnance, et uniquement pour satisfaire au devoir d'écolier ou aux statuts académiques, que je revenais à m'occuper de philosophie rationnelle. J'étais rebuté de cette foule de définitions, de distinctions qu'elle présente, et dont je ne découvrais pas le mérite ni le but. En un mot, mon esprit n'avait que peu ou point de prise sur ces choses-là. Eussiez-vous deviné, mon illustre ami, que ce jeune homme qui montrait si peu de dispositions pour la philosophie spéculative composerait un jour un *Essai analytique sur les facultés de l'âme?* Voyez combien on doit se défier des jugemens que portent les pères et les maîtres sur les talens de la jeunesse. Il est de ces talens qui demeurent longtemps cachés, et qui ne se développent qu'à l'aide de certaines circonstances qu'on ne saurait prévoir. Il en est de ces talens comme de ces graines qui demeurent ensevelies sous terre pendant plusieurs années sans germer et sans se corrompre, et qui, ramenées vers la surface par divers accidens, participent enfin aux bénignes influences du soleil et des pluies, et fructifient avec abondance. »

La vocation de l'observateur naturaliste se fit moins attendre. Ayant un jour ouvert le *Spectacle de la Nature* aux pages où le bon abbé Pluche décrit, en l'embellissant un peu, la belliqueuse et savante industrie du fourmilion, « je sentis à l'instant, dit-il, une sensation que je ne puis comparer qu'à celle que Malebranche éprouva à la lecture de *l'Homme* de Descartes. Je ne lus pas le livre, je le dévorai. Il me sembla qu'il se développait chez moi un nouveau sens ou de nouvelles facultés, et j'aurais dit volontiers que je ne faisais que commencer à vivre. »

La lecture du premier volume des *Mémoires de Réaumur pour servir à l'histoire des Insectes* fut une seconde révélation, et plus décisive encore; mais le précieux tome, qu'il avait découvert un jour sur la table d'un professeur, que de rebuffades et d'efforts infructueux avant de le tenir entre ses mains! — Que voulez-vous faire de ce livre? lui disait-on à la bibliothèque publique; lisez le *Spectacle de la Nature*. Les *Mémoires de Réaumur* sont trop savans pour vous; nous ne prêtons point de semblables livres à des jeunes gens. — Enfin le bibliothécaire se laissa attendrir, et Bonnet put à son aise passer les jours et les nuits sur ces récits de Réaumur, écrits sans grande élégance ni correction, un peu diffus, mais pleins de vérité et de naturel, qu'aujourd'hui encore on ne lit pas sans plaisir.

A cette époque, le père de Bonnet passait la plus grande partie de l'année dans sa campagne de Thonex, petit village de Savoie, à trois quarts de lieue au levant de Genève, et dont les environs présentaient les plus rians aspects, offrant de tous côtés d'agréables promenades. Chaque matin, le studieux Bonnet, qui avait alors dix-huit ans, se rendait à cheval à la ville, assistait aux leçons de l'académie et regagnait le soir sa retraite champêtre, impatient de retrouver ses fourmilières et ses chenilles, qu'il laissait dans sa chambre se livrer en liberté à leur industrie. Il vit bientôt des faits qui avaient échappé à Réaumur lui-même, parce qu'il n'observait que des captifs désorientés, et il se hasarda à lui envoyer ses observations. L'illustre naturaliste reconnut tout de suite dans le jeune observateur un disciple destiné à devenir son égal, et lui écrivit de Paris, en 1738, une noble lettre qui honore autant, ce nous semble, l'histoire des savans que l'histoire de la science. « Si vous ne m'eussiez pas appris, monsieur, que vous n'êtes encore qu'étudiant en philosophie, lui disait-il, je ne m'en serais pas douté. Vous me paraissez déjà un maître dans l'art d'observer les insectes. Puisque vous voulez bien vous dire mon élève, vous êtes un élève que je me ferai toujours gloire d'avouer. Il faut que vous ayez une raison bien supérieure à celle qu'on a coutume d'avoir à votre âge, pour préférer des plaisirs qui n'en peuvent être que pour l'esprit à tant d'espèces d'amusemens qu'on ne pourrait pas vous reprocher, quoiqu'ils ne soient pas de ceux qui peuvent augmenter nos connaissances. » On devine la joie du jeune observateur. « Je me sentis, dit il, embrasé du désir de mériter les éloges dont M. de Réaumur me comblait, et rien ne me paraissait préférable aux plaisirs qui accompagnent l'étude de la nature et à la gloire réservée aux découvertes. Hélas! je ne prévoyais pas que j'achèterais un jour cette gloire au prix d'un des plus grands biens de la vie, et que j'aurais un jour à regretter d'avoir trop vu. »

Au printemps de 1740, Charles Bonnet entreprend de répéter une

expérience que Réaumur avait tentée sans succès, pour découvrir si les pucerons se reproduisent sans mariage. Il s'enferme avec une puceronne androgyne pendant trente-quatre jours; Argus plus vigilant que celui de la fable, c'est lui qui parle, il ne perd pas de vue son captif, et constate cette découverte importante pour l'histoire naturelle, que la loi de l'accouplement n'est pas une loi générale. Dans un récit plein d'intérêt, digne de Réaumur lui-même, il a raconté ensuite ses observations sur ces fécondes puceronnes qui, vierges et solitaires, accouchèrent sous ses yeux de tant de générations successives. Qui le croirait? ce tableau, animé et relevé par-ci par-là d'allusions mythologiques, alarma la pudeur des bons religieux de Trévoux, et dans leur journal, tout en louant l'exactitude du jeune auteur, on lui reprocha de « n'avoir pas assez ménagé la sage délicatesse du lecteur en traitant des amours des pucerons. » Abauzit s'amusa beaucoup du scrupule des savans jésuites. « Demandez aux pères de Trévoux, disait-il en riant à Bonnet, si leur père Sanchez a mieux ménagé la délicatesse du lecteur dans son traité de *l'Immaculée Conception de la Vierge?* »

Réaumur avait communiqué cette découverte si curieuse du naturaliste genevois à l'Académie des Sciences, qui, sans s'arrêter à l'âge du jeune auteur, comme nous l'avons déjà vu, le nomma son correspondant. Les lettres de nomination étaient signées de la main de Fontenelle, tout charmé de récompenser chez un savant de vingt ans « l'exemple d'une patience dans le travail et d'une constance héroïque qui, disait-il, n'est pas toujours accordée à ceux qui ont beaucoup d'esprit. » C'était pour la dernière fois, et Bonnet n'oublie pas de le remarquer, que « ce grand homme signait comme secrétaire perpétuel de l'Académie. »

Une distinction si flatteuse était faite pour tourner la tête d'un simple étudiant qu'elle venait surprendre sur les bancs de l'école. Bonnet fut enivré, et il s'en accuse en termes touchans : « Vous imaginez assez, mon excellent ami (c'est Haller qui reçoit la confession), quelle émulation une distinction littéraire si précoce dut faire naître dans l'âme d'un jeune homme de vingt ans. Je me sentis embrasé de la soif de la réputation et du désir de mériter de nouvelles distinctions littéraires. Il s'en fallait peu que je me crusse déjà sur le chemin de l'immortalité. Je vous ouvre mon âme, et vous y voyez un amour trop vif de la gloire qui devait bientôt me conduire à des excès nuisibles à ma santé. Je les déplore aujourd'hui, et je contemple cette sorte d'ivresse de ma jeunesse d'un œil que je n'oserais nommer philosophique, parce que la philosophie ne consiste pas à mépriser la gloire quand on en jouit, mais à ne la rechercher qu'avec cette modération que la raison devrait toujours inspirer et qui carac-

térise la véritable sagesse. Je ne fus point sage, et je ne suis parvenu à l'être que dans un âge où il n'y a aucun mérite d'y parvenir. »

A partir de ce moment, une ardeur de recherches que rien ne peut arrêter, qu'un mot suffit pour exalter encore, livre la jeunesse de Bonnet à un genre d'excès dont les moralistes ont oublié de parler. Un de ses compatriotes, autre observateur admirable, Trembley, alors à La Haye, ayant eu le malheur de lui écrire : « Qui sait si un accouplement ne suffit pas à plusieurs générations de pucerons? » Bonnet, troublé, recommence toutes ses expériences, les multiplie, les entoure de précautions exagérées, l'œil constamment appliqué au microscope, et poussant la folie jusqu'à dresser des tables exactes des jours et heures des accouchemens. Puis vient la découverte de Trembley lui-même sur les polypes d'eau douce, qui se reproduisent de bouture; Bonnet reprend pour son compte les expériences que son ami lui communique, et en fait de pareilles sur les vers. Bien malgré lui, le correspondant de l'Académie des Sciences ne fatiguait pas seulement ses yeux à observer des insectes avec l'aide de la loupe et du microscope, à tenir un minutieux journal de ses observations : il avait encore à suivre des cours de jurisprudence selon l'usage des jeunes gens de sa condition. Le droit romain était alors enseigné avec une préoccupation de détails qui ne souffrait pas les à-peu-près. Enfin, à la suite d'épreuves où l'on s'aperçut bien que l'élève de Réaumur n'était pas celui de Justinien, Bonnet, reçu docteur en droit, se vit libre de donner toute carrière à ses goûts et publia l'*Insectologie,* son premier ouvrage, où comme naturaliste il s'attache aux pas de Réaumur, et comme écrivain s'efforce d'atteindre à l'exposition élégante, si claire et si facile, de Fontenelle, son auteur favori, dont il ne se lasse pas de relire les *Éloges* et l'*Histoire de l'Académie.* L'ouvrage fut bien accueilli et loué par de bons juges.

Cependant le pauvre Bonnet payait chèrement le succès de ses recherches et sa célébrité précoce. Plus tôt et plus cruellement frappé que Pascal, il voyait, comme le grand géomètre, sa santé défaillir : il souffrait des mêmes maux et de la même langueur, auxquels s'ajoutaient des infirmités redoutables. Comme Pascal aussi, dans sa détresse, la religion le secourut. Laissons Bonnet raconter lui-même à Haller cette époque douloureuse de sa vie :

« Ma santé, que j'avais trop peu ménagée, avait commencé à s'altérer en janvier 1744. J'étais devenu maigre et je paraissais menacé d'une langueur. Mes yeux, que j'avais mis à de si rudes épreuves et à des épreuves si longtemps continuées, me faisaient souffrir des douleurs plus ou moins vives à chaque variation du baromètre. En 1745, je ne pouvais plus lire ni écrire sans une extrême fatigue et même sans douleur. Il était survenu dans l'or-

gane un dérangement dont je ne pouvais déterminer le siége et la cause prochaine. Il me semblait voir voltiger dans l'air des filamens déliés qui montaient et descendaient ou allaient de droite à gauche ou de gauche à droite suivant les mouvemens de ma tête. Je voyais plusieurs de ces filamens : ils étaient tous bien déterminés, et leur figure était très variée. J'en vins à craindre une cataracte sur mes deux yeux, car j'avais lu dans un auteur de médecine que ces sortes de filamens étaient les avant-coureurs de la cataracte. Je fus forcé de renoncer à toute espèce de travail, et ce qui fut pour moi un sacrifice bien plus douloureux, je fus contraint de renoncer entièrement à l'étude des insectes et à l'usage du microscope. Je fus donc privé en entier de ce qui avait fait jusqu'alors mes plus chères délices. Cette belle nature que j'aimais avec tant de passion sembla s'anéantir à mes yeux, et avec elle la source la plus féconde de mon bonheur. Je tombai dans une sorte de mélancolie qui m'aurait probablement jeté dans une maladie dangereuse, si la religion à laquelle j'étais très attaché ne fût venue à mon secours. Il y avait déjà plusieurs années que j'en avais étudié les preuves dans quelques-uns des meilleurs apologistes, et cette étude chère à mon cœur avait produit chez moi l'heureuse conviction de la vérité et de la beauté de cette doctrine de vie. J'y puisai des consolations qui furent bien plus efficaces que n'auraient pu l'être celles que j'aurais puisées dans la seule philosophie : c'est qu'il me fallait la bonne parole du maître, et ce fut cette parole, dont je me saisis, qui ramena le calme dans mon âme et m'inspira une résignation réfléchie qui me rendit supérieur à mon infortune. »

Bonnet passa ainsi deux années dans une abstinence totale de travail, tourmenté de maux d'yeux et de maux de dents atroces, ne regardant plus ses insectes que du coin de l'œil, et trop légitimement brouillé avec son microscope, dont la vue, avoue-t-il, réveillait toujours en lui un sentiment douloureux. Il trouva quelque temps une distraction heureuse à tenter des essais sur la végétation des plantes dans la mousse, et la science doit à son malheur des *Recherches sur l'usage des feuilles* qui marquent une date importante dans l'histoire de la physiologie végétale. Déjà cependant la curiosité de son esprit commençait à se porter sur d'autres objets; la méditation des éternels problèmes de la philosophie offrait d'assez vifs plaisirs à sa belle intelligence pour lui faire oublier ceux qu'elle avait perdus. L'observateur avait fait place au penseur, le naturaliste au philosophe; Charles Bonnet était converti à la métaphysique. Il revenait de loin, comme on va voir. « J'étais entré, avait-il écrit quelques années auparavant, dans une société d'amis où l'on s'était mis à lire, la plume à la main, l'*Essai sur l'entendement humain* du célèbre Locke. J'assistais quelquefois à ces savantes conférences de métaphysique, et j'y bâillais toujours. Je ne pouvais comprendre quel profit on pouvait tirer de l'examen de cette ténébreuse question, si la substance s'identifie ou non avec ses attributs. Je ne comprenais rien à tout cela et ne voulais rien y comprendre. Je ne comprenais

pas mieux ce qui constitue l'essence des facultés de notre âme, et je déplorais le temps que mes amis perdaient à discourir sur des sujets si creux. Je leur disais en haussant les épaules qu'ils apprendraient plus de vérités en se plaçant un quart d'heure à mon microscope qu'en discourant des mois sur les substances et sur les attributs. »

Maintenant il ne tenait plus le même langage, et les vérités qu'il cherchait du regard de la pensée dans les profondeurs de l'âme humaine offraient à sa curiosité un attrait bien autrement puissant que les mœurs des chenilles et le célibat fécond de ses puceronnes solitaires. Les faits nouveaux dont Bonnet a enrichi les sciences naturelles sont sûrs et prouvés. « Je sais, lui disait le président de Brosses, que vous mettez dans la physique la même exactitude et la même droiture que dans la morale, et qu'il n'est pas besoin de répéter une expérience que vous avez faite. » Les découvertes qu'il espérait avoir faites en psychologie ne sont au contraire que des systèmes sujets à contradiction, comme tous les systèmes de métaphysique : personne aujourd'hui n'y va chercher son flambeau pour éclairer ces éternels mystères; mais aussi à quelles hauteurs ne s'est pas élevée l'intelligence de Bonnet dans cette contemplation intérieure qui, de vue en vue, d'induction en induction, acheminant sa raison vers les convictions les plus consolantes, lui faisait rejoindre à la fin sur les sommets de la philosophie les enseignemens du christianisme, les persuasions et les espérances de la foi! Et de son temps, combien d'âmes ébranlées n'a-t-il pas consolées et raffermies avec lui, combien d'esprits n'a-t-il pas enlevés au scepticisme et à l'incrédulité? Quelles que soient les erreurs de la route, de tels résultats valent bien les conquêtes du microscope. Respectons la joie de Bonnet à la vue du monde intérieur que la métaphysique ouvre à son intelligence.

Toutefois, comme tant d'autres avant lui, il entra par le doute dans ces pays nouveaux. A la suite d'un entretien qu'il eut avec des amis sur la grande matière de la liberté humaine, il ne put s'empêcher de rêver sur les sources des déterminations de notre âme. Effrayé de la rigueur des principes vers lesquels il se sentait entraîné et qui lui semblaient porter atteinte à cette religion, sa meilleure consolatrice, « que les services qu'il en recevait chaque jour lui rendaient plus chère, » il envoya ses réflexions à Gabriel Cramer, alors établi à Paris, dans l'espérance que son ancien professeur lui déférait son propre ouvrage. La réponse de Cramer était de nature à rassurer son disciple, mais c'est à Leibnitz que Bonnet dut à la fois et l'apaisement de ses doutes et la révélation de son aptitude pour les méditations de la philosophie. Il a raconté lui-même ce qu'il ap-

pelle une des principales époques de sa vie pensante : « Dans l'hiver de 1748, il m'arriva de lire pour la première fois la fameuse *Théodicée*, que je ne connaissais un peu que par le bel éloge que l'historien de l'Académie des Sciences avait fait de son immortel auteur. Cette lecture agrandit merveilleusement le champ de ma vision et me fournit une riche matière pour des spéculations d'un ordre plus relevé. La *Théodicée* fut pour mon esprit une espèce de télescope qui me découvrit un autre univers dont la vue me parut une perspective enchantée, je dirais presque magique. Je ne pouvais quitter ce palais des destinées où j'étais entré avec le grand-prêtre de Jupiter; j'y recueillais avec avidité les oracles de la sagesse, et je m'efforçais d'en pénétrer le sens profond. Je ne me lassais point d'admirer la sublimité et la fécondité des principes qu'ils enveloppaient. Toutes les difficultés sur l'origine du mal physique et du mal moral, qui avaient souvent torturé mon esprit, semblaient s'aplanir à mes yeux, et déjà je croyais tenir le mot de cette grande énigme. Vous pensez bien pourtant, mon illustre ami, que je ne saisissais pas également toutes les parties de la *Théodicée :* il y en avait où je ne comprenais à peu près rien, et d'autres où je n'entrevoyais que confusément la pensée de l'auteur. Ce ne fut proprement que la *liberté* et l'*optimisme* que je saisis fortement dans la *Théodicée;* une doctrine si consolante était bien faite pour s'incorporer à mon être, car elle était merveilleusement appropriée à mes circonstances individuelles. Je la goûtais même d'autant plus qu'elle me donnait les plus hautes idées de la sagesse et de la bonté du Grand-Être qui avait réglé de toute éternité les destinées de tous les êtres. J'étais enchanté d'entendre notre Platon moderne déclarer dans les sentimens de la piété la plus éclairée que c'était très philosophiquement, et même dans toute la rigueur philosophique, que le Sauveur du monde avait dit *qu'un passereau ne tombait pas en terre sans la permission de notre Père, et que tous les cheveux de notre tête étaient comptés.* Au reste, quoique les parties les plus transcendantes de la *Théodicée* ne fussent pas encore à ma portée, elles ne laissèrent pas de me familiariser un peu plus avec les abstractions, et mon entendement en acquit une certaine force qui ne tarda pas à se déployer dans d'autres méditations. Je voudrais que les gens de lettres qui écrivent leur propre vie ne négligeassent pas de faire connaître tous les auteurs auxquels ils ont dû quelque chose; ce ne serait pas seulement un tribut de reconnaissance qu'ils paieraient à leurs bienfaiteurs, ce seraient encore des particularités intéressantes pour les lecteurs philosophes qui se plaisent à contempler dans l'histoire littéraire la marche de l'esprit humain. »

Bonnet a raison; mais lui-même est là pour nous apprendre par

son exemple combien cette marche est quelquefois tortueuse et difficile à suivre. C'est au sortir de cette lecture du plus spiritualiste des philosophes qu'il dicta le plan d'une psychologie qui l'était bien peu, sinon d'intention, du moins à en presser les conséquences. Il s'est expliqué depuis sur ce premier essai, qu'il n'avoua que bien des années après. Il avait eu la prétention de combattre les fatalistes modernes avec leurs propres armes, en leur prouvant qu'il était un genre de fatalisme qui pouvait se concilier avec les doctrines les plus épurées du christianisme. Ses intentions ne furent pas comprises, et il était assez difficile de les deviner sous un langage d'une précision affectée et d'un dogmatisme dur, sans parler de certaines hardiesses peu orthodoxes qui révoltèrent bien des gens. Bonnet comprit et se reprocha son imprudence, rassuré pourtant par le témoignage que rendait sa conscience à la droiture de ses intentions, et gardant en son cœur un reste de tendresse pour ce premier essai, où d'ailleurs toutes les grandes pièces de son système se laissent entrevoir.

Mais avant d'aller plus loin, il faut revenir un instant au grand homme qui avait provoqué les confidences philosophiques de Bonnet. Haller était avide de ces mémoires épistolaires; il ne voulait pas que son ami lui épargnât un détail. « Chaque mot que vous écarteriez, lui disait-il, serait une perte pour moi. » Après ce qu'on vient d'en lire, on n'imaginerait pas que la lecture de cette autobiographie si sereine du sage de Genthod pût être pour le religieux naturaliste bernois d'un intérêt presque poignant : c'est que, livré déjà à la mélancolie qui par instans troubla sa vieillesse, Haller ne pouvait s'empêcher de comparer son passé à celui de Bonnet et de le lui envier. Entre ces deux savans de génie qui s'aimaient si noblement et se ressemblaient si peu, quel contraste!

« Je n'ai point senti cet amour de la gloire; je n'en espérais pas, écrit Haller. Vous avez été bien heureux d'avoir eu des conducteurs dans votre jeunesse. Pour moi, orphelin à l'âge de douze ans, j'ai été abandonné à moi-même. Sans conseils, sans directions, on n'a eu soin que de mon physique. Désespéré de voir le temps se passer sans que je me formasse pour aucun genre de vie, j'allai voyager à l'âge de quinze ans. J'en perdis bien deux avant que j'y parvinsse, et je choisis mal ma première université. Je me laissai aller à la poursuite du vrai, qui avait fait de tout temps ma passion... J'ai toujours aimé M. de Réaumur; je l'aime davantage depuis que j'apprends que nous devons en partie à ses encouragemens les excellentes recherches que vous avez faites sur les insectes et sur les plantes. Pour moi, j'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême contre les mauvaises odeurs, et j'ai cultivé la botanique étant myope. Il m'a fallu forcer la nature pour tout : c'était au sanctuaire qu'elle m'avait destiné. Mes parens ne voulurent jamais s'en apercevoir, quoique je le sentisse bien vivement... Je vous trouve heureux en-

core d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse la plus studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvénient par instinct, et me suis rapproché de la nature contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine : on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé; rien ne se produit au comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier. »

Haller mort, Charles Bonnet adressa la suite de ses confidences biographiques à son parent et compatriote Trembley, l'historien des polypes, un autre maître dans l'art d'observer la nature et de n'y voir que ce qui y est. Trembley avait voyagé, il avait vécu en Hollande et en Angleterre, séjourné en France; dans ses lettres, il entretenait Bonnet des savans illustres avec lesquels il avait lié commerce. Montesquieu était du nombre; revenant de La Brède dans l'automne de 1752, le naturaliste genevois écrivait à Bonnet : « J'ai passé trois jours à la campagne chez M. de Montesquieu. Je ne puis vous exprimer, mon cher ami, les délices que j'ai goûtées pendant ce séjour. Que de belles, que d'agréables choses j'ai entendues! Que penserez-vous de conversations avec un tel homme, qui commençaient à une heure après midi et qui ne finissaient qu'à onze heures du soir? Tantôt vous auriez entendu traiter les sujets les plus relevés, et tantôt vous auriez entendu rire de grand cœur à l'occasion de quelque conte exquis. Nous avons traité quelques matières qui m'ont bien fait penser à vous. J'ai beaucoup parlé agriculture avec M. de Montesquieu. Si mademoiselle votre sœur savait comment il pense sur la vie des champs, elle serait bien glorieuse. Dans une conversation que nous avions sur ce sujet, il s'écria : *O fortunatos!...* Il ajouta ensuite : « J'ai souvent pensé à mettre ces paroles au frontispice de ma maison. »

On doit croire que ces détails sur Montesquieu trouvaient bon accueil chez Bonnet. Nous avons vu le jeune naturaliste bâiller de bon cœur aux entretiens de ses amis sur la métaphysique; maintenant il y prenait le plus vif intérêt. Il faisait partie de deux sociétés philosophiques que Genève possédait alors, où d'excellens esprits débattaient familièrement entre eux des questions de philosophie. L'une de ces sociétés, composée de Bonnet et de trois de ses amis, se réunissait chaque samedi pour traiter les sujets les plus importans de la philosophie, de la morale et de la religion; l'autre comptait quelques-uns des hommes les plus distingués de cette aristocratie de Genève, qui était alors avant tout une aristocratie vraiment brillante de talens et d'esprits supérieurs. Tels étaient, avec Bonnet, les professeurs Calandrini, Cramer et Jallabert, physicien connu par ses observations importantes sur l'électricité, et enfin le procureur-général Tronchin, le même à qui Rousseau s'adresse dans ses *Lettres de la Montagne*. Un soir, dans une des assemblées de ce

cénacle philosophique, on apporta quelques chapitres d'un ouvrage que l'auteur, dont on taisait le nom, faisait imprimer à Genève : c'étaient les chapitres de l'*Esprit des Lois* où Montesquieu traite de la religion. On ne pouvait mieux choisir, car rien n'est plus beau. A cette lecture, Bonnet sentit, nous dit-il, se développer chez lui cette belle faculté par laquelle nous généralisons de plus en plus nos idées de tout genre : la *Théodicée* de Leibnitz ne lui avait pas causé tant de joie et de transports (1).

« Je ne vous dis point combien on y applaudit : vous l'imaginez assez; mais ce qu'il m'est impossible de vous exprimer, c'est l'impression que cette lecture fit sur mon esprit et sur mon cœur. J'éprouvai presqu'à la fois une multitude de sensations nouvelles, toutes plus vives et plus délicieuses les unes que les autres. J'étais transporté de joie, de surprise et d'admiration. Il me semblait que j'écoutais les instructions d'une intelligence supérieure à l'homme, et qui me faisaient passer tout d'un coup de l'état d'enfance à celui d'homme fait. Je me persuadai que je n'avais encore rien lu, rien pensé, rien écrit. J'étais tout en feu et comme possédé de l'esprit de l'auteur. Je ne trouvais point qu'on eût assez applaudi; tous mes confrères me paraissaient froids en comparaison de ce que je sentais intérieurement, et, transporté d'enthousiasme, je me mis à prédire que cet ouvrage étonnant causerait une grande révolution dans le monde pensant. C'était surtout la manière inimitable de l'auteur qui m'enchantait : j'y découvrais une multitude de choses qui me paraissaient toutes à lui et qui caractérisaient le génie le plus profond et le plus original. J'étais encore vivement touché de l'humanité de l'auteur, de son équité, de son respect pour la religion et de la manière noble et grande dont il peignait les vérités sublimes qu'elle révèle aux mortels, et dont il la vengeait des insultes de l'incrédulité. Faut-il ajouter que je dévorai le livre lorsqu'il parut? Je le lus et relus bien des fois, sans me flatter jamais d'en saisir tout l'ensemble. Je voyais bien la chaîne d'or qui liait les principes fondamentaux et leurs conséquences les plus immédiates; mais cette chaîne devenait çà et là un fil si délié, qu'il échappait à ma vue. Je le supposais néanmoins lors même que je ne l'apercevais plus, et je ne m'avisais pas de présumer que là où je ne découvrais point de liaison, il n'y en eût point en effet. Je croyais encore reconnaître très distinctement que la chaîne n'était pas étendue en ligne droite, mais qu'elle se pliait et se repliait de mille et mille manières sur elle-même; je n'avais point la présomption de penser que je parviendrais à la suivre dans toutes ses circonvolutions. Je ne me lassais point d'admirer la merveilleuse fécondité du petit nombre de principes que l'auteur avait fait entrer dans la composition de son ouvrage et l'art prodigieux avec lequel il savait les appliquer. Je n'admirais pas moins l'emploi plein de goût et d'intérêt qu'il savait faire de sa vaste lecture, et je m'étonnais que son génie n'eût point été écrasé sous le poids d'une telle érudition. Que vous dirai-je

(1) Bonnet place la date de cette lecture à la fin de 1749. Ainsi la première édition de l'*Esprit des Lois*, qui parut sans date ni nom d'auteur, n'aurait été terminée qu'alors, et non à la fin de 1748, comme on le lit dans toutes les préfaces; mais la mémoire de Bonnet peut l'avoir trompé.

enfin? Il me semblait que je saisissais au moins jusqu'à un certain point l'art secret de l'écrivain; je dirai mieux, la sorte de magie par laquelle il attache si fortement. J'entrevoyais assez qu'elle consistait principalement à substituer les images aux abstractions, à faire sentir autant que penser, et à flatter l'esprit en ne lui montrant qu'un des côtés d'une chose et en lui laissant deviner tous les autres. Un écrivain médiocre offusque l'idée principale par tous ses accessoires : le grand écrivain ne présente que cette idée, mais de manière qu'elle réveille tous ses accessoires Il ne frappe qu'un seul coup, et ce coup va résonner dans l'âme par une multitude d'impressions qu'elle sent à la fois, et qu'elle aime d'autant plus à sentir, qu'elles sont plus claires, plus vives et plus multipliées. »

L'enthousiasme de Bonnet pour Montesquieu marque bien par quels côtés et quelles dispositions de son esprit il appartient à son siècle. Il y a plus d'une manière d'être de son temps, l'esprit d'aucune époque n'est tout d'une pièce : cette impétuosité d'opinion, qui en France nous permet de transporter en un clin d'œil une masse énorme d'exagération d'un point extrême d'une idée sur l'idée opposée, trouve son compte à ces excès de généralisation qui personnifient une époque dans un homme. Il faut pourtant bien reconnaître qu'on peut être du XVIIIe siècle et assez différemment, suivant qu'on l'est avec Montesquieu, avec Jean-Jacques Rousseau, ou avec Voltaire. Des vœux communs, des tendances analogues les rapprochent; mais que de différences aussi les séparent! comme ils obtiennent notre sympathie par des motifs divers et souvent opposés! Bonnet, qui exalte Montesquieu, n'avait de goût ni pour Rousseau, son compatriote, ni pour Voltaire, son voisin; il a été maltraité par l'un et par l'autre, et ne le leur a pas rendu en indulgence. Rousseau, par certaines préférences de sentiment et d'imagination, lui aurait convenu davantage; mais les dissentimens politiques tracèrent tout de suite entre eux un fossé profond. Quant à Voltaire, si bien accueilli par l'aristocratie genevoise, à laquelle Bonnet appartenait d'affection et de naissance, il inspirait au philosophe de Genthod un éloignement invincible. Rien, à vrai dire, dans leur caractère et la nature de leur intelligence n'était fait pour les rapprocher : c'est ce que répondait Bonnet à ses amis, lorsqu'ils le pressaient de voir Voltaire établi depuis six mois aux Délices, où il répondait à l'empressement des Genevois avec une séduisante bonhomie de manières, surtout en se montrant enchanté de leur pays, en célébrant leur lac et leur liberté dans ces beaux vers que chacun sait :

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure!

Voltaire aux Délices bâtissait, plantait de sa main des espaliers, et ne parlait que des douceurs de la retraite et de la vie champêtre; on eût dit qu'il avait dépouillé à jamais toute malice et abjuré les opinions qui auraient pu alarmer les sages de Genève. Bonnet résistait

toujours : à la fin, averti que Voltaire se proposait de lui rendre une visite, il se décida à le prévenir. Dans une lettre à Trembley, il a raconté cette visite un peu longuement et sans beaucoup de grâce; mais le seul entretien qu'aient eu jamais ces deux célèbres personnages, qui allaient passer vingt ans de leur vie l'un près de l'autre sans se voir, ne saurait être oublié. Voltaire d'ailleurs y exécuta un de ses tours de force avec une adresse qui scandalisa le consciencieux visiteur, et qui aujourd'hui probablement ne scandaliserait personne.

« M. Tronchin, qui le voyait souvent, me proposa d'aller avec lui, et je cédai à ses instances. M. de Beaumont, qui l'avait déjà vu, nous accompagna. Nous arrivâmes chez le poète sur les neuf heures du matin (mai 1755). Il ne faisait que de sortir du lit, et il nous reçut en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il me fit un de ces complimens qu'il savait si bien faire, et me témoigna le désir qu'il avait eu de me voir. Il nous avait reçus dans sa galerie : au milieu était une table sur laquelle était un livre que j'ouvris machinalement. C'était ce même écrit de M. de Condillac dont je m'étais occupé quelques mois auparavant. « Ah ! monsieur, dis-je au poète, je suis charmé de trouver ce livre sur votre table; je m'en suis un peu occupé : il s'y trouve de bonne métaphysique; mais avez-vous pris garde à quelques méprises singulières qui ont échappé à l'auteur? Il faut que je vous les montre et que je vous en fasse juge. » Tandis que je parlais, je m'aperçus que le personnage changeait de visage et qu'il avait l'air d'un homme embarrassé; il me répondit avec une sorte de vivacité : *Je ne me mêle point de cela; je fais quelques mauvais vers, et c'est tout.* A cette réponse et à son ton, je compris que je manquerais à la politesse si j'insistais. Je changeai donc de conversation. Quelques momens après, le poète entra dans une chambre qui était au bout de la galerie. Je l'y suivis. La porte en était demeurée ouverte, et à côté de cette porte dans la galerie était un sopha où mes deux amis s'étaient assis. Vous allez voir que ce petit détail n'est pas indifférent. A peine fus-je resté quelques momens dans la chambre avec mon personnage, qu'il se mit à me parler du livre de l'abbé de Condillac comme aurait pu faire le meilleur philosophe. Il apprécia avec beaucoup de jugement les avantages et les inconvéniens de la méthode que l'auteur avait choisie, et me dit sur tout cela des choses si bien pensées, qu'il me jeta dans le plus grand étonnement et que je n'eus qu'à lui applaudir. Je ne pouvais comprendre néanmoins pourquoi cet homme, qui avait refusé quelques momens auparavant de s'expliquer sur ce livre, et qui s'en était excusé sur son ignorance, était venu tout d'un coup à m'en parler avec tant de discernement. De retour au logis avec M. de Beaumont, il me demanda si je m'étais bien amusé chez le poète? Je lui répondis que je n'étais pas fâché de l'avoir vu et ouï. « Je me suis bien plus amusé que vous, » ajouta-t-il en souriant. M. de Beaumont me rendit alors de point en point ce que le poète m'avait dit, et finit par m'apprendre que celui-ci ne faisait que me répéter mot pour mot ce qu'il disait lui-même du livre à l'ami qui nous avait accompagnés, et qui lui en demandait son jugement. Le poète savait que j'avais l'ouïe dure, et il ne savait pas que M. de Beaumont l'avait alors d'une finesse extrême. — Vous

conviendrez, mon bon ami, que ce plagiat est d'une espèce bien nouvelle, et qu'un écrivain qui savait piller ainsi ne se refusait pas sans doute à piller d'une manière plus commune. »

On contestera peut-être l'authenticité de ce plagiat si lestement improvisé. Bonnet n'a-t-il pas accueilli avec trop de crédulité quelque vanterie de pédant? Et qu'est-ce d'abord que ce M. de Beaumont qui résumait et jugeait ainsi Condillac au pied levé? Je puis répondre. C'était un amateur de métaphysique distingué, et j'ai de lui sous les yeux un petit écrit de morale qui dénote une rare habileté à résumer une doctrine et à généraliser des idées : son rôle dans cette conversation philosophique en partie double n'a rien d'invraisemblable. Il est certain d'ailleurs qu'à la date de cette visite de Bonnet aux Délices, Voltaire n'avait pas encore lu l'ouvrage de Condillac; c'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre datée de janvier 1756 :

« Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remerciemens que je vous dois depuis si longtemps; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des histrions. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne sais quel *Orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. »

Voltaire enfin estimait assez les philosophes de Genève pour prendre de confiance leurs jugemens tout faits. Dans cette même lettre où il invite Condillac à venir reposer ses yeux et philosopher auprès de lui : « Je serais votre vieux disciple, ajoute-t-il; vous en auriez un plus jeune dans Mme Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'âme... Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. »

Les relations de Bonnet avec les Délices se bornèrent à cette visite, qui n'était pas de nature à le faire revenir de ses préventions, justes ou mal fondées. Ses débuts avec Rousseau sont de la même année, et ne furent pas plus heureux. Le discours de *l'Inégalité des conditions* venait de paraître. Bonnet, révolté des paradoxes sur lesquels Rousseau appuie sa thèse, prit la plume, et dans une lettre courte et honnête que le *Mercure de France* publia en octobre 1755, sous le nom de *Philopolis, citoyen de Genève*, il démontra que l'établissement des sociétés et tout ce qui en découle sont une suite aussi nécessaire des facultés de l'homme et de leur perfectibilité que la

chute des corps l'est de la gravitation universelle, que par conséquent les véhémentes déclamations de l'auteur du discours contre l'état des sociétés choquaient autant le sens commun que la philosophie. Rousseau ne répondit plus tard à ses contradicteurs que par des plaisanteries.

Vers cette époque, Charles Bonnet, encore jeune, était plus du monde qu'il ne le fut à aucune autre époque de sa vie. Membre des conseils, il s'occupait avec activité du gouvernement de la république. Enfin, à trente-six ans, il se maria, non sans avoir, selon la coutume genevoise de ce temps, cherché à obtenir d'abord le cœur de la jeune personne objet de son choix. Mlle de La Rive, femme distinguée par l'esprit et des premières familles de l'aristocratie genevoise, oubliant les infirmités prématurées, ne voyant que le mérite du savant illustre et la belle âme de ce jeune sage, associa courageusement son sort à celui de Charles Bonnet. C'est à partir de son mariage que Bonnet commença à habiter Genthod, où la famille de sa femme possédait cette belle campagne qu'il devait rendre célèbre. Il jouissait vivement de son bonheur lorsqu'en faisant une promenade en voiture avec Mme Bonnet, une roue du carrosse se rompit. Cet accident ébranla la santé délicate de la jeune femme, et la jeta dans une langueur dont elle ne se remit jamais tout à fait. La philosophie chrétienne vint encore une fois au secours de Bonnet, et lui montra des dédommagemens qu'il n'envisageait point, c'est lui qui parle, sans se sentir supérieur à son infortune. Ces dédommagemens, c'étaient la méditation et l'observation intérieure. « La composition (il s'y était remis) fut, dit-il, une diversion utile aux chagrins que je ressentais, et lorsque dans ma longue épreuve et dans une solitude profonde, je me retirais dans mon cerveau pour y étudier les opérations de mon âme, je sentais moins vivement les privations de mon cœur et les impressions douloureuses qu'il recevait du dehors. »

Depuis que cette épineuse question de la liberté lui avait ouvert le champ des contemplations philosophiques, Bonnet avait voulu avoir le cœur net de bien d'autres mystères, et pour commencer il avait cherché à se rendre compte de l'origine de nos idées. Sans se douter que l'abbé Condillac l'avait prévenu, il avait imaginé une statue humaine qu'il animerait à volonté pour suivre ce qui se passerait en elle, à mesure qu'il mettrait en exercice l'un ou l'autre de ses sens. L'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* parut à Copenhague en 1760, publié sous les auspices du roi de Danemark, qui en était venu à partager l'admiration de son ministre, le comte de Bernstorf, pour le naturaliste philosophe. A Genève, l'ouvrage fut d'abord accueilli avec hésitation; il inquiétait les scrupules dog-

matiques et la susceptibilité d'opinions toujours en éveil chez les compatriotes de Bonnet. Le rôle si considérable accordé à la sensation et à l'organisation, ces fibres et ces paquets de fibres correspondant à autant d'idées simples et d'idées composées, tout, dans ce système, semblait tendre et aboutir au matérialisme. Autour de Bonnet, parmi ses amis même, on n'admirait pas sans un peu de consternation cet édifice si naïvement élevé à la sensation par un tel esprit, si éloigné des opinions qu'une pareille doctrine suppose. Vainement faisait-il survivre à la mort la subtile matière de l'âme : l'agréable et facile idée qu'il présentait de la résurrection ne balançait pas l'impression produite par ces malheureuses fibres qui revenaient continuellement dans son langage, où, en réalité, elles occupaient plus de place que dans son système. Évidemment ses amis éprouvaient plus d'inquiétude et d'embarras que de satisfaction, et Bonnet put se dire aussi que le goût de la métaphysique les abandonnait bien mal à propos pour lui. Les penseurs qui s'étaient sentis attirés vers lui semblaient s'être donné le mot pour écrire à l'auteur de l'*Essai analytique,* l'un « qu'il avait vu l'abus et l'inutilité de ces questions, qu'elles commençaient à ne plus lui plaire, » l'autre : « Comme, depuis trente ans et plus que je me suis attaché à la métaphysique, j'ai vu peu de fruit de ces conversations, j'ai renoncé entièrement à toute illusion de ce genre. »

Des témoignages d'admiration moins réservés lui vinrent du dehors. L'*Essai* prenait place, dans l'opinion des experts, au rang des meilleurs ouvrages philosophiques : quelques juges le mettaient hardiment au-dessus du livre de Condillac. Le président de Brosses, cet homme de tant d'esprit et si franc avec ses amis, lui écrivait : « Je n'ai pas laissé que de lire votre analyse de l'âme avec d'autant plus de satisfaction que j'ai eu autrefois aussi la passion de la métaphysique; j'ai même écrit là-dessus dans ma jeunesse beaucoup de choses, aujourd'hui mises à l'écart, et qui ne valent pas votre traité. Il est exact, didactique, bien suivi et très profond, sans que la clarté m'ait paru manquer en ce sujet si abstrait, et où elle est si difficile à donner. Vos idées se rencontrent en divers points avec celles de l'abbé de Condillac, qui a fait aussi sur cette matière un ouvrage qui a de la réputation, mais auquel le vôtre me paraît préférable, comme moins hypothétique, plus simple, plus complet et mieux déduit. » Condillac lui-même reçut avec bonne grâce l'envoi de l'*Essai analytique.* « Je vous suivrai avec plaisir, monsieur, dans la nouvelle route que vous vous êtes frayée, et je serai charmé d'y faire des découvertes, fussent-elles contre les observations que je crois avoir faites, car j'aime mieux une vérité dans mon esprit que des erreurs dans mes livres. »

Dans les *Considérations sur les corps organisés,* qui suivirent de

près l'*Essai analytique*, Bonnet aborde le grand et mystérieux problème de la génération. C'était revenir à l'histoire naturelle, mais cette fois avec l'imagination pour microscope, car, bien qu'il s'appuyât sur ses anciennes expériences et qu'il ait eu pour lui les observations de son ami Haller, sa théorie de l'emboîtement des êtres, brillante expansion de l'idée de Malebranche sur la préexistence des germes, échappe à la démonstration physique, et Bonnet entrait ici, toutes voiles déployées, dans l'océan sans rives et sans port des hypothèses philosophiques. En son ancienne qualité d'observateur exact et consciencieux, s'il avait jamais eu quelques doutes sur l'usage légitime de l'hypothèse dans les sciences expérimentales, il s'était bien défait de ces scrupules : il était persuadé et déclarait hardiment que les conjectures sont les étincelles au feu desquelles la bonne physique allume le flambeau de l'expérience. Et au moment d'exposer ce qu'il appelle lui-même ses songes sur la génération, il se justifie d'avance : « Je loue la modeste timidité des physiciens qui s'en tiennent aux faits, mais je ne saurais blâmer la hardiesse ingénieuse de ceux qui entreprennent quelquefois de pénétrer au-delà. Laissons agir l'imagination, mais que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux. Tournons-nous de tous les côtés, formons de nouvelles conjectures, enfantons de nouvelles hypothèses, mais souvenons-nous toujours que ce ne sont que des conjectures et des hypothèses, et ne les mettons jamais à la place des faits. » Ailleurs il dit encore : « Inquiète, ardente, active, la raison ne peut s'arrêter aux effets. Elle veut voir au-delà. Craignons de la trop gêner dans ses mouvemens. Son activité pourrait en recevoir de fâcheuses atteintes. Il vaut mieux que la raison s'écarte quelquefois en cherchant le vrai que si elle était moins ardente à le chercher. Ne nous refusons donc point à l'esprit de système, cultivons même cet esprit jusqu'à un certain point : c'est souvent une très bonne lunette qui nous aide à découvrir des objets fort éloignés. » C'est bien parler pour la science : elle doit beaucoup aux écarts des génies aventureux, mais ces utiles téméraires paient d'un grand prix les services qu'ils lui rendent; leurs erreurs ne restent pas, ou l'on ne s'en souvient qu'aux dépens de leur mémoire; les molécules organiques, l'emboîtement des germes, l'échelle des êtres, où Buffon et Bonnet ont épuisé les efforts de leur grande intelligence, n'ont laissé ni à l'un ni à l'autre toute la gloire qu'ils méritaient.

Le système de Bonnet venait se heurter tout droit contre les molécules organiques de Buffon, doctrine que l'illustre historien de la nature préférait à tous les autres enfans de sa magnifique et vaste imagination. Le président de Brosses, à qui Bonnet avait annoncé d'avance son travail sur les corps organisés, lui écrivait : « J'attends votre traité et vos expériences avec autant d'impatience que

de curiosité. Je serais bien fâché qu'elles vous missent en dispute avec M. Buffon. C'est mon intime ami. C'est sans prévention que je le regarde comme le plus beau génie, l'esprit le plus sublime, le plus net, le plus métaphysique, qui voit et saisit le mieux les choses dans le grand et dans l'ensemble, et qui excelle à généraliser les idées, — comme l'écrivain le plus éloquent et le plus clair qu'il y ait aujourd'hui en France; mais je voudrais (et je le lui ai dit) qu'il se livrât moins à sa riche imagination et qu'il fût moins ambitieux d'être chef de secte. » On voit que le président n'était pas très rassuré, et en effet Buffon, troublé dans ses molécules, fut toujours de glace pour Bonnet; il ne lui pardonnait pas sa contradiction. Cependant il faut dire, à la louange des deux concurrens, que ni l'un ni l'autre ils ne firent de leurs divergences en cette matière un sujet de querelle, de dispute et de ressentimens à traîner avec éclat devant le public. Il y eut même échange de courtoisies entre les deux savans, Bonnet faisant les avances, Buffon, il est vrai, n'y répondant pas toujours et gardant ses préventions (1).

Encore un mot sur ce livre des *Corps organisés*. En France, la circonspection des censeurs royaux jugea utile d'en interdire le débit. On ne le croirait pas, si M. de Malesherbes lui-même, un peu honteux, n'avait écrit de sa main au correspondant de l'Académie des Sciences pour annoncer cette décision adoucie par quelques exceptions. « Votre ouvrage, monsieur, disait-il, a été examiné par les censeurs commis à cet effet, et ils ont pensé qu'il ne devait pas être permis en France; mais cela n'empêche pas qu'on ne laisse parvenir à leur destination le petit nombre d'exemplaires que vous destinez aux savans avec lesquels vous êtes en relation. On en laissera aussi entrer un petit nombre que le libraire vendra pour son compte, en justifiant du nom des personnes à qui il les aura fournis. La délicatesse des matières traitées dans un ouvrage de métaphysique peut

(1) De ces préventions, il en est une qu'on ne peut s'empêcher de trouver peu digne d'un si noble génie. Les grands hommes ne devraient pas croire aux petitesses, encore moins en imaginer. « M. de Buffon (raconte Bonnet) disait un jour à feu M. Philibert Cramer, qui me l'avait rapporté, qu'il présumait que j'avais été excité à le critiquer parce qu'il avait attribué à Leuwenhoëk la découverte de la génération des pucerons, que je croyais m'appartenir. Le meilleur de la chose est que lorsque je relevais M. de Buffon dans les *Considérations sur les corps organisés*, j'ignorais entièrement qu'il eût fait ce cadeau à l'observateur hollandais, et à l'heure que je vous écris, j'ignore encore dans quel endroit de son *Histoire naturelle* se trouve cet article singulier sur les pucerons. Il est au moins bien certain que Leuwenhoëk ne s'était point assuré par des expériences que ces petits insectes multipliaient sans accouplement : il n'avait eu là-dessus que de pures conjectures, comme l'a remarqué M. de Réaumur dans ses *Mémoires sur les Insectes*. M. de Buffon s'était donc fort trompé sur ce sujet, et il ne se trompait pas moins assurément sur le motif secret qu'il prêtait à ma critique, et qui contrastait autant avec mon caractère qu'avec les sentimens qu'il m'avait lui-même témoignés. »

en rendre la lecture dangereuse pour le public, quoique cette même lecture soit nécessaire aux physiciens, et un ouvrage dont vous êtes l'auteur est surtout trop utile aux physiciens et aux naturalistes pour les en priver. » Bonnet fut d'autant plus froissé, que la condamnation portée contre son livre l'atteignait dans le temps même que son parti venait de traiter l'*Émile* avec la dernière rigueur. Il se refusa aux démarches que ses amis offraient de tenter pour obtenir main-levée de la sentence, et il répondit à M. de Malesherbes : « N'ayez aucun égard, monsieur, à toutes ces sollicitations, je viens vous en conjurer. Jugez-moi sur mon livre, et, quand les personnes les plus élevées en dignité intercéderaient pour moi, n'écoutez encore que mon livre. Je ne veux absolument point de faveur ni de grâce, mais je demande justice, et je ne veux devoir qu'à la bonté de mes principes la levée d'une interdiction que mon ouvrage n'a jamais pu mériter (1). »

Les *Considérations sur les corps organisés* sont le dernier pas de Bonnet dans sa carrière scientifique : dorénavant la nature continuera à être le thème de ses pensées et l'objet de ses contemplations; mais le philosophe n'aspirera qu'à deviner le secret de ses lois générales et le système de l'architecture universelle. En quittant, ouvrier mutilé, le théâtre de ses premiers travaux, il laissait la trace de son trop court passage. L'art d'observer, si nouveau encore avant lui, est devenu un art si savant, si sûr et si maître de ses méthodes, que les études de Bonnet sur les insectes et sur les feuilles ont peut-être beaucoup perdu de leur mérite, et sans doute les naturalistes de notre temps n'y voient et n'y cherchent plus des modèles. L'honneur n'en reste pas moins à l'*Insectologie* et aux *Recherches sur l'usage des feuilles* d'avoir grandement contribué au développement des sciences naturelles en faisant aimer l'étude de la nature, et en donnant aux naturalistes futurs l'exemple de la conscience dans les observations et du dévouement à la vérité. Dans l'histoire des sciences, de tels services doivent compter deux fois.

II.

Nous arrivons à la partie de la vie de Charles Bonnet qui fut pour lui la plus agitée et la plus remplie : agitée par les troubles civils qui déchiraient alors sa patrie, remplie par la composition de ses derniers et de ses plus importans ouvrages, la *Contemplation de la Nature* et la *Palingénésie philosophique*. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les dissensions intestines, la guerre de plume et de rue auxquelles se livrèrent les citoyens de Genève, partagés en deux

(1) Plus tard, M. de Malesherbes fit lever cette défense ridicule.

camps, un troisième parti, celui des étrangers et de leurs fils, plus nombreux et plus menaçant, prêtant tour à tour aux uns et aux autres l'appui de sa force et de son ambition. Cette tempête, pour souffler dans un verre d'eau, n'en eut pas moins de sérieuses conséquences. Qu'il me suffise de dire ici que Bonnet et ses amis succombèrent dans la lutte malgré l'intervention et peut-être à cause de l'intervention des cantons et de la France, et que l'aristocratie, c'est-à-dire la magistrature genevoise, humiliée par les bourgeois, tomba pour un temps dans la dépendance de ses adversaires, qui lui firent assez durement sentir son humiliation pour qu'elle cherchât bientôt à s'y soustraire aux dépens de la paix publique.

Dans ces graves conjonctures, Bonnet, membre des conseils, fit entendre sa voix en plus d'une occasion : la dernière fois, ce fut pour déposer des fonctions qu'il ne se croyait plus permis de conserver après la chute d'une constitution qui, dans sa conviction profonde, avait fait le bonheur de la république. L'illustre aveugle commença son discours par une réflexion religieuse, écho des graves pensées qui l'occupaient alors : « Il est un temps marqué dans les décrets de *l'ancien des jours* pour l'élévation et l'abaissement des états, pour la prospérité et l'adversité des peuples. Les causes qui doivent opérer cette révolution, que l'histoire consacre dans ses annales, ont été ménagées de loin par cette intelligence adorable, pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un instant, qui ne prévoit pas l'avenir, mais qui le voit, qui ne prépare pas dans les temps, mais qui a préparé de toute éternité les destinées des états. » En terminant, Charles Bonnet supplia ses collègues de le rendre à la liberté et à ses travaux : « En me soumettant avec la plus profonde résignation à tout ce que la Providence juge à propos d'ordonner de moi, et en me condamnant à la vie de l'homme privé, je ne me condamne pas à une honteuse oisiveté qu'on aurait justement à me reprocher. Me sera-t-il permis de le dire ici? Je crois avoir payé à la société mon petit contingent, un contingent proportionné à ma faible portée. Vos seigneuries feront de moi un beaucoup meilleur emploi en me laissant dans mon cabinet : j'y servirai plus utilement ma patrie que je ne le ferais dans le conseil. J'ai entrepris des recherches sur la matière la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un philosophe, je parle de cette religion dont le sentiment s'affaiblit trop parmi nous. Si la faiblesse de ma santé me permet d'achever cet ouvrage, je le consacrerai à l'utilité de la patrie et à celle du public. »

Tous ses amis du dehors apprirent sa retraite avec une satisfaction qu'ils ne lui cachèrent pas, au risque de blesser ses sentimens patriotiques. Par le fait, il était moins qu'on ne le croyait absorbé par les préoccupations politiques. Il n'avait jamais perdu de vue les

ouvrages qu'il avait mis sur le métier; les méditations philosophiques et religieuses étaient toujours son repos et les seules jouissances de sa vie incomplète. « Au milieu de ces occupations que m'imposait le patriotisme, je ne laissais pas, écrit-il à de Saussure, de me retirer de temps en temps dans mon cabinet pour y méditer sur des sujets philosophiques, et quand je vous parle de mon cabinet, je vous parle aussi de la campagne, qui était toujours pour moi un grand cabinet où je rêvais plus à mon aise encore. Je promenais mes rêves dans les jardins, dans les prairies, sur les grands chemins, et je ne rentrais point chez moi sans avoir composé quelques paragraphes ou même quelques pages de méditations que j'allais dicter à mon secrétaire. »

C'est ainsi que la *Contemplation de la Nature*, la *Palingénésie* et les *Recherches sur les preuves du Christianisme* ont été composées en partie pendant les cinq années que durèrent les troubles populaires de Genève.

De tous les ouvrages spéculatifs de Bonnet, la *Contemplation de la Nature* est celui qui a le mieux tenu contre les révolutions inévitables de la curiosité et de la science. Le naturaliste et le philosophe y ont réuni et présenté, sous une forme dépouillée d'appareil scientifique et intelligible à tous les esprits, l'un ses recherches et ses découvertes, ses théories et ses hypothèses physiologiques, l'autre ses systèmes sur l'origine de nos idées, le jeu des facultés, la destinée de tous les êtres de la création, enfin l'avenir de nos âmes. Si Bonnet avait voulu exprimer par le titre de son livre toute sa pensée, ou, si l'on veut, toute son ambition, il l'aurait appelé *Esprit de la Nature*, comme Montesquieu avait appelé le sien *Esprit des Lois*. On a remarqué que la plupart des conceptions du naturaliste métaphysicien se retrouvent en germe chez ses devanciers, obscurément entrevues ou ébauchées à peine, mais qu'il les a rendues siennes en toute propriété par l'étendue et la précision des développemens que sa méditation leur a donnés. Avant lui, l'idée d'une échelle continue des êtres s'était présentée à l'esprit d'Aristote, de Leibnitz, de Buffon, de Linné; mais avant lui personne n'avait entrepris de construire l'immense pyramide où s'étagent, enchaînés les uns aux autres, tous les ordres de la création, tous les règnes de la nature, liés par des transitions dont les polypes d'eau douce, observés par Trembley, et les vers observés par Bonnet lui-même, sont un échantillon suffisant pour faire deviner l'essence du système entier. C'est ainsi encore que Réaumur l'avait mis sur la trace de sa première découverte sur la reproduction des pucerons sans mariage, qui le conduisit à édifier le système de l'emboîtement des germes, dont Malebranche s'était montré le partisan. De même encore ce fut évidemment l'*Esprit des Lois* qui lui inspira le dessein de son monument de la *Contemplation*, tel

du moins qu'il l'a exécuté. Et ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que, en tenant compte de la différence des sujets, et en supposant admis les systèmes partiels par lesquels Bonnet s'expliquait la génération et la distribution des êtres dans l'univers, son système général est bien plus solidement et sérieusement construit que celui de Montesquieu. Comme architecte, Bonnet est supérieur au président. En effet, si les traits de lumière, les profondes observations, les fortes pensées, les doctrines élevées, généreuses, sont semées à profusion dans l'*Esprit des Lois*, et en font un ouvrage immortel, quelle intelligence est fortement saisie par cet enchaînement de chapitres, dont la nécessité vous échappe, et qui vous suivent dans votre lecture comme un poids rendu à chaque pas plus lourd, plus inquiétant, oserai-je dire plus importun? Le voyageur qui s'approche d'une ville dans les ombres d'une soirée obscure cherche en vain à se représenter, par les lumières qui brillent éparses aux fenêtres des maisons, l'étendue et la configuration de la cité.

Chez Bonnet, tout dans les parties de sa vaste synthèse est nettement agencé; l'œil, loin de s'égarer, remonte si facilement et par une série d'objets si sensibles de la base au sommet de l'édifice, qu'on a regret de savoir que le dernier mot de la science n'ait pas été celui-là. Ce tableau déroulé par une main religieuse, commençant par Dieu qui pourvoit chaque être sorti de ses mains des élémens de son existence présente et de son existence à venir, et couronné par une promotion universelle des âmes ressuscitées avec la mémoire du passé, — ce tableau de l'œuvre divine où nous tenons notre place n'a rien qui éveille d'abord l'inquiétude et la répugnance; le matérialisme et le fatalisme qui s'y montrent ont un aspect de candeur et de spiritualisme parfaits. Qu'importe en effet que l'âme ne soit pas d'essence spirituelle, pourvu qu'elle ne meure pas et possède en elle-même les élémens de résurrections sans fin? La philosophie ne saurait accepter sans contrôle les conséquences logiques d'une telle doctrine, mais les âmes qui se sentent édifiées par ces belles erreurs en font leur profit, surtout quand un cœur religieux comme celui de Bonnet les épure et les sanctifie.

L'univers physique occupe la grande place dans l'ouvrage; les lois qui le régissent, les élémens qui le composent dans l'harmonieuse variété de leurs phénomènes, les êtres de tout ordre qui l'habitent, et les modifications infinies de la matière créée, tout ce grand ensemble se déroule sous la main du naturaliste, qui sur chaque point reproduit consciencieusement les découvertes de la science. C'est cette partie de la *Contemplation* qui fut surtout admirée des contemporains et qui a maintenu la popularité du livre jusqu'au moment, si récent encore, où, les sciences physiques ayant pris un développement immense, le tableau de Bonnet s'est trouvé incomplet. Son

œuvre alors a été reprise avec toutes les ressources de nos connaissances modernes, le *Cosmos* a remplacé la *Contemplation;* mais le livre de Bonnet n'en conserve pas moins dans l'histoire littéraire sa date et une place honorable.

Dirons-nous que dans ses descriptions de naturaliste, Bonnet est grand peintre et grand poète? Ce serait donner une idée bien inexacte du genre particulier de talent qu'il déploie dans cette partie de ses écrits; ce serait surtout l'exposer à une comparaison par trop dangereuse avec Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, dont, comme écrivain, il n'a certainement ni la puissance, ni l'éclat, ni la couleur, ni le charme. Admirablement clair, facile et coulant, son style est en général prolixe, trop fleuri, un peu diffus, et manque de nerf. Comme l'auteur des *Études*, quelquefois aussi il s'approche d'un écueil que lui avait signalé le président de Brosses : le trop d'admiration dans les récits, et la disposition à solenniser les petites merveilles. Il semble par exemple tout près d'attribuer à ses chenilles l'intelligence et les desseins que d'autres écrivains naturalistes accordaient de son temps aux animaux industrieux avec un enthousiasme qui révoltait Buffon; mais ce sont de pures licences de langage et d'imagination : sur le fond de la question, il pense en philosophe et s'explique en observateur (1). Comme Buffon encore et séduit par l'éclat de sa grande manière, il aime la majesté, mais il la conçoit trop riche, trop ornée, et ne réussit jamais mieux à peindre en poète que lorsqu'il emprunte les couleurs mêmes de son illustre rival, par exemple lorsqu'il raconte d'après lui les évolutions des grues voyageant de nuit, en phalange, un chef à leur tête, qui fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient, ou dans leurs haltes à terre se gardant militairement. « La troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute, etc. » De son propre fonds Bonnet est essentiellement un historien de la nature, et tel doit être le naturaliste. Ce qu'on lui demande, c'est de raconter avec précision et fidélité le petit drame des existences que sa curiosité observe. S'il a vraiment de l'imagination, la poésie vient alors d'elle-même sous sa plume; son imagination intéressée intéresse la nôtre. Il y a beaucoup de ce mérite dans Bonnet, et particulièrement dans son *Insectologie*, et il a fait par là autant

(1) « Ce ne serait pas, dit-il quelque part, du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un animal industrieux que je voudrais partir pour rendre raison de cet ouvrage. Je ne dirais pas : L'araignée tend une toile pour prendre des mouches; mais je dirais : L'araignée prend des mouches parce qu'elle tend une toile, et elle tend une toile parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident; seulement ce n'est pas l'animal qui se l'est proposé, c'est l'auteur de l'animal. Par cette manière philosophique de raisonner, que perdrait la théologie actuelle? N'y gagnerait-elle pas au contraire plus d'exactitude, plus de précision? Raisonnons donc sur les opérations des animaux comme sur leur structure. »

de naturalistes que Réaumur son maître. On trouvera un bon exemple du talent et des procédés descriptifs propres à Bonnet dans ses chapitres sur les mœurs des chenilles qui vivent en société temporaire ou perpétuelle, sur les chenilles processionnaires que l'on voit sortir de leur nid au soleil couchant et marcher en procession sous la conduite d'un chef dont elles suivent tous les mouvemens, et sur ces autres chenilles qu'il appelle républicaines, vivant réunies, mais sans chef, qui se construisent des hamacs ou campent à la manière des Arabes sous des tentes, et vont recommencer plus loin quand elles ont dévoré tout le pays d'alentour.

On a souvent cité la méthode de Charles Bonnet comme un exemple de grande mémoire et de force de tête, et lui-même l'a décrite plus d'une fois dans ses lettres : « J'écris dans mon cerveau comme sur du papier. Je transcris ensuite de mon cerveau sur le papier en dictant à mon secrétaire. Ainsi peu ou point de ratures sur le papier, elles se font dans mon cerveau. Le croiriez-vous? Il n'y a pas une seule rature dans le manuscrit original de mon *Essai analytique*. Ne regardez pas ceci néanmoins comme un prodige : ce serait chose commune, si la plupart des gens de lettres étaient privés, par des maux d'yeux habituels, de la facilité d'écrire eux-mêmes. Ils en contracteraient bientôt l'habitude de méditer plus profondément, de se rendre maîtres de leurs idées, de les ranger à leur gré dans leur cerveau, de les y retenir des jours et des semaines entiers dans le même ordre, sans qu'il leur échappât un seul mot, et de les coucher sur le papier quand il leur plairait. Que ne peut point la nécessité aidée d'une certaine organisation et d'une certaine activité d'esprit! »

On entrevoit très bien, sans que Bonnet le dise, que la composition était pour lui une véritable improvisation oratoire, avec tous les avantages de facilité, d'abondance cadencée, et aussi tous les inconvéniens de prolixité, de diffusion, qui appartiennent à la parole improvisée. Après cela, on doit moins s'étonner peut-être de rencontrer dans les pages dictées par Bonnet l'emphase oratoire et la phraséologie sentimentale chères à son temps, mais dont les grands écrivains du XVIIIe siècle ont su mieux se défendre. Ce n'est pas un écrivain de génie qui, pour annoncer avec majesté le chef-d'œuvre de la création terrestre, l'homme pour tout dire, a trouvé cette exclamation faible et banale : « Contemplateurs des œuvres du Tout-Puissant, votre admiration s'épuise à la vue de ce merveilleux ouvrage. Pénétrés de la noblesse du sujet, vous voudriez en exprimer fortement toutes les beautés; mais votre pinceau trop faible ne répond pas à la vivacité de vos conceptions..... »

Et lorsque le contemplateur, frappé de tout ce que l'âme reçoit du sens de la vue, faisant un retour sur lui-même, plaint le malheur des

hommes dont les yeux sont fermés à la lumière, Bonnet n'a trouvé pour plaindre le malheur de ces infortunés qu'une amplification travaillée où les mots n'ont rien gardé de l'émotion trop naturelle qui devait les dicter. « Aveugles infortunés qu'un sort trop rigoureux a privés dès la naissance de l'usage de cet incomparable sens, je ne puis assez m'attendrir sur votre malheur ! Hélas ! le plus beau jour ne diffère point pour vous de la nuit la plus sombre. La lumière ne porta jamais la joie dans vos cœurs..... » Non, la cécité n'aura pas eu un de ses grands poètes dans l'aveugle de Genthod. Quelle différence entre cette tirade fleurie et les touchantes et admirables paroles qu'un malheur jusque-là sans poésie et sans poète, la surdité, a inspirées à une petite-nièce de Charles Bonnet, frappée de cette infirmité avant l'âge qui l'apporte ! « Ah ! quand ce mal flétrit la vie, dit Mme Necker de Saussure, quand le tendre bégaiement des enfans, quand les mots les plus chers ne sont plus entendus, le monde qu'on aimait encore devient un désert, et un désert peuplé d'ombres décevantes qui errent autour de vous sans vous aborder. Plus tard, cette mort partielle est une préparation à la grande mort. Dans le silence universel, la voix de Dieu se fait entendre encore à l'âme affligée : *Je l'attirerai dans le désert,* lui dit-il, *et je lui parlerai selon son cœur.* Ah ! puisse-t-il en être ainsi lorsque descendront les dernières ombres ! »

C'est assez insister sur les imperfections de l'écrivain, qui ont contribué bien plus que les erreurs du métaphysicien à faire descendre Charles Bonnet au-dessous du rang qui lui appartient légitimement dans l'histoire littéraire de son siècle. Il y a dans *la Contemplation de la Nature* des qualités rares et même des beautés qui ne permettront pas à cette œuvre de tomber dans l'oubli, si elles ne suffisent pas à lui rendre l'admiration et le succès dont elle jouit auprès des contemporains.

La *Contemplation de la Nature* obtint plus que du succès et du respect : elle excita des sympathies et de l'enthousiasme, non en France à la vérité, mais dans le reste de l'Europe, surtout en Allemagne. L'ouvrage fut traduit en allemand par Lavater et en italien par Spallanzani, qui le prit pour texte d'un cours à l'université de Pavie. Cinq ans plus tard, et quand la popularité du livre ne faisait que s'accroître, en 1769, la *Palingénésie* parut. C'était comme une suite nécessaire de la *Contemplation.* Les idées sur la résurrection étaient reprises et poussées à l'état de système complet dans ce nouvel et dernier ouvrage de Bonnet. Il faut toujours bien se souvenir, en lisant Bonnet, qu'à ses yeux la foi est complétement désintéressée dans les recherches de la philosophie et de la science sur les ressorts de la machine humaine et les facultés de l'âme qui la dirige.

Quand il serait vrai que l'homme tout entier n'est que matière, il n'en serait pas moins appelé à être heureux ou malheureux dans une autre vie, relativement à la nature de ses actions : voilà le nœud de la métaphysique de Bonnet. Selon lui, l'auteur de l'univers, qui conserve l'univers lui-même, cette grande machine si prodigieusement composée, manquerait-il de moyens pour conserver l'homme purement matériel? Mais l'homme n'a pas seulement un corps, il a une âme, sans laquelle on ne saurait rendre raison de tous les phénomènes de l'homme, et en particulier du sentiment si clair et si simple qu'il a de son moi. Ce corps grossier et terrestre, que nous voyons et que nous palpons, renferme comme en un étui le germe d'un nouveau corps, destiné dès l'origine des choses à perfectionner toutes les facultés de l'homme dans une nouvelle vie. Et les animaux eux-mêmes contiennent les élémens de l'état perfectionné qui leur est réservé dans la nouvelle révolution que notre planète doit subir après toutes celles qu'elle a déjà subies, tous les êtres organisés recevant à chaque révolution une organisation supérieure à la précédente. En un mot, « il y aura de l'avancement pour tout le monde, » comme on l'a dit spirituellement (1). « L'opinion commune qui condamne à une mort éternelle tous les êtres organisés, à l'exception de l'homme, appauvrit l'univers. Elle précipite pour toujours dans l'abîme du néant une multitude innombrable d'êtres sentans, capables d'un accroissement considérable de bonheur, et qui, en repeuplant et en embellissant une nouvelle terre, exalteraient les perfections adorables du Créateur. L'opinion plus philosophique que je propose répond mieux aux grandes idées que la raison se forme de l'univers et de son divin auteur : elle conserve tous ces êtres et leur donne une permanence qui les soustrait aux révolutions des siècles, au choc des élémens, et les fera survivre à cette catastrophe générale qui changera un jour la face de notre monde. »

L'homme ressuscitera donc, et il ressuscitera tout entier, c'est-à-dire avec le souvenir de ses états passés, capable par conséquent de les juger et de comprendre le jugement qui en sera porté. Ce qui est assez singulier, c'est que le fondement de cette personnalité, c'est la mémoire, qui a son siége dans le cerveau, mais qui lie par des nœuds secrets le cerveau périssable au germe impérissable. Au reste Bonnet s'avance dans son système les saintes Écritures en main. Loin d'y rien trouver qui le contrarie, il n'y voit que des preuves dont il s'empare avec respect. La foi personnelle de Bonnet n'est pas marquée au coin d'une orthodoxie très pure : il destine l'homme à être jugé dans l'éternité sur le mérite de ses actions, et il ne cher-

(1) M. Villemain, *Cours de Littérature française au dix-huitième siècle.*

che pas à concilier le dogme de la rédemption avec sa théorie; mais l'on conçoit très bien que le fond du système en est indépendant. Tout ce qu'il permet à sa raison, c'est d'expliquer philosophiquement le dogme chrétien de la résurrection, et de donner aux espérances de l'homme cet appui nouveau que la philosophie ne s'était pas mise en peine de lui procurer (1).

En tirant du christianisme une partie de ses argumens, Bonnet s'était d'avance obligé à établir les preuves de la religion chrétienne; il n'y a pas manqué. Les derniers efforts de cette forte et sereine intelligence, au milieu des ténèbres croissantes qui allaient s'épaississant devant ses regards, furent consacrés à cette tâche du philosophe et du chrétien. Peut-être le terrible coup qu'avaient porté à la cause de son parti les *Lettres de la Montagne* lui fit-il envisager comme un dernier devoir à remplir envers sa patrie la réfutation des raisonnemens de Rousseau contre la révélation. Ce qui est plus certain, c'est qu'il resta sur les hauteurs que sa calme intelligence parcourait d'un pas si assuré, et qu'il ne descendit pas aux récriminations et aux réfutations amères. Ses raisonnemens sur ce sujet se résument en une conclusion qui est tout l'opposé de ce pas en arrière que fait Rousseau dans la *Profession du Vicaire savoyard,* lorsqu'après son admirable aveu sur la sainteté des Évangiles, il se détourne subitement du christianisme. « Je ne dirai point que la vérité du christianisme est *démontrée*, cette expression, admise et répétée avec trop de complaisance par les meilleurs apologistes, serait assurément impropre; mais je dirai simplement que les faits qui fondent la crédibilité du christianisme me paraissent d'une telle probabilité, que si je les rejetais, je croirais choquer les règles les plus sûres de la logique et renoncer aux maximes les plus communes de la raison. »

Les recherches sur le christianisme sont le couronnement de la *Palingénésie* et des travaux de Charles Bonnet. En repos sur les grandes questions qui intéressaient son âme, et bien abrité désormais dans l'édifice de ses convictions contre les doutes et les vents du siècle, il ne s'occupa plus qu'à revoir attentivement ses œuvres pour l'édition qu'on en publiait à Neuchatel et à écrire à ses amis (2).

(1) Les philosophes de son temps n'avaient pas de pareils soucis; Bonnet le leur reproche avec cette réserve et cette douceur qui ne l'abandonnent guère, même en face de ses plus vifs contradicteurs : « Lorsque les philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il serait très convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le philosophe ressemble à la mort, qu'on peint armée d'une faux; mais, si le philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faux, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle. »

(2) S'il en avait eu le temps, il aurait peut-être écrit encore un ouvrage dont il avai tracé l'esquisse dans sa tête : c'était un *Essai sur l'Histoire de la Providence,* où, en

Cela suffit pour remplir les vingt-trois dernières années de sa vieillesse, qui s'éteignit en 1793, au milieu des agitations révolutionnaires de sa patrie.

Une dernière épreuve lui avait été réservée. La fin de sa vie fut une lutte pleine d'angoisses contre les maladies graves et douloureuses qui vinrent se joindre à ses infirmités. « Souvent nous avons cru l'avoir sauvé, disait son neveu de Saussure, témoin de ses souffrances et de sa résignation. Ah! qu'il était touchant, qu'il était intéressant de le suivre pendant ce long et pénible combat! Comme son cerveau avait été fatigué par une contention soutenue pendant toute sa vie, il lui arriva ce que Newton, Pascal et tant d'autres beaux génies ont éprouvé : sa maladie se portait quelquefois sur les nerfs; alors il avait des visions qui le trompaient d'abord, mais dont ensuite il reconnaissait l'illusion. Mais au milieu de ces affligeantes erreurs, la bonté de son cœur brillait toujours de l'éclat le plus pur.

« Son intelligence même, quoique couverte alors d'un voile sur quelques-unes de ses parties, avait dans tout le reste conservé la plus parfaite clarté. Souvent, dans ces momens pénibles, je lui communiquais pour le distraire quelques observations nouvelles de physique ou d'histoire naturelle, ou quelque idée de métaphysique : alors, si son attention se portait sur ces objets, il en parlait avec une suite, une présence d'esprit admirables, rappelant ce que les savans avaient pensé sur ces objets et comparant leurs opinions aussi bien et peut-être mieux qu'il ne l'aurait fait dans la santé la plus parfaite. Cependant, quoiqu'il eût encore quelques momens vraiment heureux, ses angoisses devinrent si fréquentes et si pénibles, qu'il en désirait ardemment la fin, et que, malgré la résignation la plus religieuse, il demandait souvent à Dieu de le rappeler à lui. Ses vœux furent exaucés. »

Une longue carrière de soixante-douze ans, tout entière écoulée sur un théâtre si borné pour une intelligence de cet ordre; une jeunesse laborieuse, souffrante, sans plaisirs, suivie de quarante années passées dans la retraite, au milieu des ombres de la cécité et du silence plus redoutable que la surdité fait autour de nous, — quelle image d'une vie heureuse! Telle fut pourtant la vie que Bonnet accepta sans murmure, et qui parut douce et belle à son âme, soutenue par la religion et satisfaite de penser. Nous voudrions savoir une plus certaine et plus rayonnante démonstration de la spiritualité de notre âme, une plus belle victoire du roseau pensant. Plus d'un sceptique

parcourant rapidement les révolutions physiques et morales de notre planète, il aurait tenté de découvrir les vues de la sagesse divine dans ces révolutions. Voyez une lettre de Bonnet à J. de Müller dans les *Œuvres complètes* de l'historien allemand, tome XV, page 324.

soupçonnera peut-être Bonnet d'avoir joué au sage et mis plus de philosophie dans ses livres qu'il n'en avait au fond du cœur, d'avoir été soutenu, dans le vide d'une existence si dépouillée, par la vanité ordinaire des esprits systématiques bien plus que par des convictions et des principes. Au besoin, le témoignage de ses contemporains et la tradition qui en est restée répondraient pour lui. Sa conduite politique a été quelquefois accusée par l'esprit de parti, ses systèmes ont été vivement attaqués; mais dans les écrits si passionnés d'alors nous n'avons jamais rencontré la moindre insinuation contre la sincérité de ses sentimens religieux, l'inébranlable sérénité de son âme, la vérité de son caractère et la bonté de son cœur. Pas un murmure ne s'éleva pour contredire de Saussure lorsque, devant ses concitoyens de tous les partis rassemblés pour entendre l'éloge funèbre de Charles Bonnet, il en vint à cet endroit de son discours : « Il fut heureux par la source du plus grand bonheur dont l'homme soit susceptible, celui d'aimer et d'être aimé. Il n'y eut jamais de cœur plus aimant que le sien : les amis de son enfance ont été ceux de sa vieillesse; jamais aucun nuage, aucun trouble n'a terni son amitié ni sa vie domestique. » Un jour George Lesage, autre philosophe d'humeur hardie et très indépendante, l'avertit qu'un Genevois, homme de beaucoup d'esprit, s'apprêtait à faire voir dans l'*Essai analytique* un fatalisme destructif de la morale et incompatible avec le christianisme, dont Bonnet faisait profession publique. « Quelques personnes de poids, ajoutait Lesage, avaient essayé de détourner l'homme d'esprit de cet infâme projet, en l'assurant de l'indignation publique s'il l'exécutait, mais elles n'avaient encore rien gagné sur son esprit. — Non, mon cher philosophe, répondit Bonnet, cet homme d'esprit ne fera point la critique de mon *Essai*, il n'en extraira pas des poisons qui n'y sont point, ou s'il le faisait, lui seul serait l'empoisonneur. Je compte assez sur l'estime de ceux dont j'ai l'avantage d'être connu pour n'avoir pas à redouter les interprétations odieuses qu'on voudrait donner à mes principes. Si l'on peut calomnier mon esprit, je me flatte au moins qu'on ne saurait calomnier mon cœur, et j'en appellerais au besoin à ma conduite, qui serait la meilleure apologie... Je suis donc fort tranquille sur cette entreprise vraie ou prétendue, et je ne prendrai à cet égard aucune précaution, parce que je n'en dois prendre aucune. Si la brochure paraît, je la lirai, je plaindrai l'auteur, et ne me vengerai qu'en pardonnant, heureux après cela de trouver quelque occasion de le convaincre de la sincérité du pardon et de la vérité de mon christianisme. »

La correspondance entière de Bonnet atteste qu'un tel langage lui était permis. On pouvait tout lui dire, et il pardonnait tout : les

lettres de ses amis sont d'une franchise et quelquefois d'une rigueur à ne laisser aucun doute sur ce point. Bien qu'un peu *auteur* sur le chapitre de la composition et du style, il écoutait les contradictions, il supportait la critique de ses idées les plus chères avec une sérénité et une déférence que l'amour-propre, si habile qu'il soit à ce jeu, ne saurait contrefaire sans se trahir quelquefois, et qui ne se démentaient jamais. Trembley, qui ne lui avait pas épargné des observations très dures sur sa *psychologie,* s'écriait, après avoir lu la réponse de Bonnet : « Va, tu n'auras pas à te garantir des injures; j'en réponds, je te le dis parce que je le vois, la religion et l'excellent cœur, l'homme moral, pénètrent dans tout ton ouvrage, et l'ami sent bien qui tu es. » — « Je ne souhaite, disait Jallabert à son tour, qu'une chose pour moi, mes enfans, mes amis, mes concitoyens : c'est que nous soyons tous autant hommes de bien, craignant Dieu et bons chrétiens que vous l'êtes. »

C'est tellement dans cette rare et aimable humilité de Bonnet qu'est, à notre sens, la preuve de sa sincérité philosophique et religieuse, que nous ne craindrons pas d'en rapporter encore un trait, qui pourrait paraître insignifiant, si l'on ne savait pas avec quelle jalouse susceptibilité les hommes d'un savoir illustre défendent leurs moindres conceptions. Bonnet, dans un de ses ouvrages, avait fait dépendre l'indestructibilité des germes de leur transparence. De Saussure, qui ne trouvait pas l'explication très bonne, lui proposa la sienne, bien confus ensuite d'apprendre que son oncle, non content de le remercier comme un disciple remercie son maître, avait envoyé ses remarques à Spallanzani pour être imprimées dans un ouvrage du savant abbé. Très jeune encore, De Saussure ne put s'empêcher de lui reprocher respectueusement l'excès de sa déférence : « Vous faites, mon cher oncle, lui écrivit-il, beaucoup trop de cas de mes petites observations, et le ton beaucoup trop modeste de votre lettre me ferait craindre d'avoir eu dans la mienne un ton précisément opposé, si je ne connaissais bien mes sentimens pour vous. »

Tel fut Bonnet jusqu'à la fin de sa vie, penseur hardi, esprit sage, candide et humble cœur, digne à tous les titres de l'admiration et du respect qui entouraient son nom au XVIIIe siècle, et assurèrent à sa personne comme à ses ouvrages une légitime et considérable influence. C'est la portée de cette influence qu'il nous reste à caractériser, et c'est la correspondance inédite de Bonnet qui nous aidera encore dans cette dernière partie de notre tâche.

André Sayous.

L'AGRICULTURE

LES PRODUITS ET LES MACHINES AGRICOLES

A L'EXPOSITION

A l'exposition universelle de Londres, en 1851, la Russie et l'Amérique du Nord figuraient en face l'une de l'autre. On admirait, dans le compartiment russe, des meubles en malachite, des mosaïques, des étoffes splendides, des tissus d'or et d'argent. Le compartiment américain n'offrait au contraire que des balles de coton, des épis de maïs, des tas de porc salé. Jamais contraste plus frappant. Aux yeux du passant superficiel et distrait, tout l'avantage était pour la magnificence apparente de l'un contre la modestie et presque l'indigence de l'autre; mais, pour quiconque réfléchissait un moment, la république américaine reprenait bien vite le pas sur l'empire slave, l'industrie utile et véritablement productive sur l'industrie de luxe et d'apparat. Ces meubles somptueux ne peuvent servir qu'aux palais du tsar et des grands de sa cour, tandis que ce coton, ce maïs, ces jambons, vêtissent et nourrissent une population qui croît à vue d'œil, et alimentent une exportation immense. La puissance et la richesse des États-Unis reposent sur cette simple base, et qui oserait comparer cette expansion indéfinie de la race humaine du Canada au Mississipi, ces villes qui s'élèvent par enchantement, ces déserts qui se peuplent en une saison, ces vaisseaux innombrables, ces chemins de fer, tout ce tumulte de la vie, à la morne immobilité de la nation rivale?

Je ne veux pas établir tout à fait la même opposition entre les parties de l'exposition française de 1855 consacrées aux objets de luxe et celles qui contiennent les produits agricoles et les matières premières en général. Je sais que le luxe est dans le génie de la France, et que nos arts élégans, en imposant aux autres peuples notre goût et nos modes, ont fini par former un des plus beaux fleurons de notre couronne industrielle. Il faut du luxe dans un grand état, c'est le signe de sa prospérité et la décoration de son travail; seulement il n'en faut pas trop. Le luxe est l'ennemi de la véritable richesse; comme la guerre, il consomme et ne produit pas. De tout temps, nous avons tendu à l'excès en ce genre, et nous y tombons aujourd'hui plus que jamais. Quand Voltaire disait sous Louis XV :

> Cette splendeur, cette pompe mondaine,
> D'un règne heureux sont la marque certaine,

il flattait le roi et la cour; mais il mentait : il savait très bien que le luxe de Versailles et de Paris n'était obtenu qu'aux dépens de la nation tout entière.

Traversons donc ce magnifique étalage de glaces, de tapis, de bronzes, de porcelaines, de dentelles, de diamans, de cristaux, où s'arrête bien assez sans nous la foule émerveillée, et recherchons, dans les coins les plus reculés, les plus obscurs, les plus abandonnés, de notre exposition universelle, ce qui rend possible cet amas de trésors. L'homme ne vit pas seulement de pain, je le sais; mais il vit de pain avant tout. Nous savons tous combien était embarrassé de sa personne ce roi de la fable qui ne pouvait toucher à rien sans le transformer en or, et qui mourait de faim au milieu de ses richesses. Supposez qu'une petite plante bien grêle vienne à manquer, meubles et parures perdront beaucoup de leur intérêt. C'est ce que n'oublie pas la race anglo-saxonne, beaucoup mieux avisée que nous. Partout où elle va, son premier soin est de s'assurer de quoi vivre. Ses industries les plus estimées satisfont à ce besoin vulgaire, mais essentiel. De là la plus grande cause de sa supériorité. D'autres nations, puissantes autrefois, sont tombées en décadence pour l'avoir négligé : elle seule grandit sans cesse et couvre le monde de ses enfans parce qu'elle mange. *Cereris sunt omnia munus.*

I.

A tout seigneur, tout honneur; commençons par les produits agricoles anglais. La place qui leur est accordée est petite et attire peu les regards. On y voit d'abord d'énormes fromages et de gigantesques jambons. Les Anglais n'entendent pas raillerie sur ces deux

articles; ils y mettent un amour-propre national parfaitement justifié. Il n'y a rien de supérieur aux fromages de Glocester et aux jambons du Yorkshire, et il suffit, pour juger de leur quantité, de voir une de ces boutiques anglaises de comestibles où ils forment de véritables montagnes qui font tressaillir d'aise les passans. Le reste de leur bétail est figuré par des têtes de bœufs suspendues le long des murs et appartenant aux principales races de l'Angleterre et de l'Écosse, les courtes cornes, les hereford, les angus, et par des peintures représentant des moutons comme on n'en aurait jamais cru de possibles, si l'on n'avait vu cette année même les modèles en chair et en os à l'exposition des animaux reproducteurs. Je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint la représentation de quelque colossal *roast-beef* ou de quelque moitié de mouton rôti comme il en paraît sur leurs tables aristocratiques, et notamment sur celle de la reine, aux fêtes de Noël. Ainsi dans l'Iliade antique on mesure l'importance des chefs à l'énormité des parts qu'ils se taillent dans des bœufs qu'ils dépècent eux-mêmes tout entiers.

Une collection complète de leurs laines permet de s'assurer que, si les Anglais ont renoncé dans un intérêt d'alimentation à la production de la laine fine, ils ont au moins, par le nombre et l'énormité de leurs animaux, conservé la quantité; la plupart de leurs espèces ont d'ailleurs des qualités spéciales, c'est ce qu'on appelle des laines longues.

La collection de leurs plantes cultivées a été mise en ordre par les soins de M. Wilson, ancien directeur du collége royal agricole de Cirencester, maintenant professeur d'agriculture à l'université d'Édimbourg, en remplacement de l'illustre David Low, qui a pris sa retraite l'année dernière. Là même, le nombre n'est pas considérable, faute de place : on est bien loin de l'immense exposition de MM. Peter Lawson à Londres en 1851, qui ne contenait pas moins de quatre cents variétés de céréales; mais ce qui s'y trouve suffit. On y voit rangées méthodiquement, représentées par des poignées d'épis et des échantillons de grains, les principales espèces de froment, d'orge et d'avoine cultivées dans les trois royaumes, avec les plantes fourragères et les racines. Une étiquette porte le lieu où chaque échantillon a été recueilli, la quantité de semence par boisseau et de produit par acre, le poids. La plupart viennent des environs d'Édimbourg, où se trouvent en effet les meilleures cultures de la Grande-Bretagne.

Les botanistes distinguent sept espèces de froment, dont quatre l'emportent sur les autres, le froment ordinaire, *triticum sativum*, le gros ou poulard, *triticum turgidum*, le blé dur, *triticum durum*, et l'épeautre, *triticum spelta*. Les Anglais ne cultivent ni le blé dur

ni l'épeautre; le premier ne vient que dans les régions les plus méridionales, le second n'est cultivé qu'en Suisse et en Allemagne. Restent le *triticum sativum* et le *triticum turgidum*. Les principales variétés anglaises et écossaises de ces deux espèces sont maintenant bien connues en France comme plus productives que les nôtres, et elles commencent à se répandre parmi les meilleurs cultivateurs de la Flandre et de la Picardie. Je signalerai entr'autres une espèce de poulard, dite *common rivet*, qui rapporte d'ordinaire, sur un sol bien préparé, de 30 à 40 hectolitres à l'hectare.

Un des signes les plus caractéristiques d'une mauvaise culture est l'indifférence sur la qualité des semences. Il en est des espèces végétales comme des animales : si les soins hygiéniques et la bonne nourriture font beaucoup, un bon choix de reproducteurs n'a pas moins d'importance. Quand on confie à la terre des semences avariées, mélangées de substances étrangères et de graines parasites, ou seulement d'une maturité douteuse et d'une nature abâtardie, on doit s'attendre à de grands déficits de récolte. Quand au contraire on se sert de semences triées avec soin, parfaitement propres, saines, vigoureuses, appartenant à des espèces supérieures, on est récompensé au centuple. La production et la vente des bonnes semences forment une industrie comme une autre, qui se perfectionne en se spécialisant. Plus la culture est avancée dans un pays, plus le commerce des graines de semence y prospère.

Je sais que l'expérience de cette année n'a pas été favorable aux blés d'origine anglaise qui s'introduisaient dans le nord de la France. L'hiver ayant été plus rude que ceux de leur île, la plupart ont gelé. C'est une preuve entre mille de l'extrême prudence qu'il faut apporter à toute importation agricole, ce n'est pas une raison pour douter du principe. Cherchons à rendre ces variétés moins sensibles au froid, choisissons parmi les nôtres celles qui produisent le plus; tous les moyens sont bons, pourvu que le but soit atteint. Tandis que, dans certaines parties de la France, le blé rend six ou sept hectolitres à l'hectare ou trois fois la semence seulement, un propriétaire des environs de Dunkerque, M. Vandercolme, expose cette année un blé d'Australie, venu chez lui, qui lui a donné 66 hectolitres, c'est-à-dire dix fois plus. Si prodigieux qu'il soit, ce rendement ne paraît pas impossible quand on étudie la végétation du froment. On a vu tel grain, appartenant à la variété la plus productive et placé dans les conditions les plus favorables, produire 100 épis de 100 grains chacun, ou 10,000 grains en tout. Pline parle d'une gerbe envoyée à Auguste qui contenait 400 tiges sorties d'un seul pied.

Les variétés anglaises d'avoine et d'orge présentent les mêmes

caractères. Une des avoines exposées, la *blanche de Tartarie*, a donné 80 hectolitres à l'hectare. Toutes ces plantes se distinguent par la force et la longueur de la paille en même temps que par la beauté de l'épi; il est regrettable qu'on n'ait pas pu montrer aussi les racines : nos cultivateurs auraient vu à quelles profondeurs elles descendent dans un sol suffisamment ameubli.

Parmi les graines fourragères, celle qui figure au premier rang est le *ray-grass* ou ivraie d'Italie, *lolium italicum*. La vogue de cette plante fait toujours des progrès en Angleterre et en Écosse, on en raconte de plus en plus des prodiges. On en a vu, dit-on, qui, coupée six fois dans une année, avait, à chaque coupe, quatre pieds anglais de haut, ce qui fait vingt-quatre pieds en tout. Dans une réunion agricole, M. Caird, l'auteur des *Lettres sur l'agriculture anglaise* publiées par le *Times*, ayant affirmé que, dans la ferme de *Meyer-Mill*, le ray-grass d'Italie avait produit jusqu'à 25 tonnes de foin sec par acre d'Écosse ou 50,000 kilos par hectare, on a crié à l'impossible, même en Angleterre; vérification faite, il s'est trouvé que si l'assertion n'était pas complétement exacte, elle n'était pas non plus très exagérée. Qu'il y ait un peu de légende dans tout ceci, c'est possible; mais pour que les Anglais et les Écossais, qui sont gens positifs, s'enthousiasment comme ils le font, il faut qu'il y ait aussi beaucoup de vrai. Ajoutons que, pour obtenir ces beaux résultats, l'arrosage avec l'engrais liquide est nécessaire.

Ce ray-grass laisse bien loin derrière lui tous les fourrages. Cependant, comme il ne peut pas être cultivé partout, nous trouvons dans la collection les autres plantes moins exigeantes qui composent encore la plus grande partie des prairies anglaises, tant naturelles qu'artificielles. Tels sont le trèfle, assez estimé pour que l'un des trois royaumes, l'Irlande, l'ait choisi pour emblème; le ray-grass ordinaire, *lolium perenne*, qui forme les célèbres gazons anglais et qui n'a pu être dépassé que par son frère d'Italie; le *Thimothy grass*, qu'on appelle chez nous la fléole des prés; le *fiorin* ou *agrostis* stolonifère, etc. Tout cela sans doute n'est que du foin, et on s'étonnera que, dans une exposition des merveilles de l'industrie, les Anglais aient imaginé de donner une place à ces humbles herbes que nous foulons aux pieds; mais ces herbes qui viennent partout, mêlées à d'autres inutiles ou nuisibles, ils les ont choisies, triées, fortifiées, transformées par la culture; ce foin, c'est pour eux de la viande, de la laine, du lait, du fumier, du blé, et par conséquent de la population et de la puissance.

Les turneps, les pommes de terre, les féverolles, quelques betteraves champêtres, complètent la série. Est-ce là tout? Oui, sans doute. Quoi! pas une plante industrielle? Pas la moindre. Ni bet-

terave à sucre, ni tabac, pas même de colza; c'est à peine s'ils font un peu de houblon, et ils ont laissé à l'Irlande le monopole du lin. Rien ne les détourne de ce puissant enchaînement de la culture alterne, qui tend à accroître dans une proportion indéfinie la production de la viande et du grain, poursuivi avec cet acharnement dans l'idée fixe qui caractérise leur race.

L'exposition des produits agricoles français présente un spectacle tout différent. Ici au contraire, la variété domine. Laines, soies, grains, huiles, vins, légumes, fruits, plantes textiles, tinctoriales, saccharifères, on ne finirait pas si l'on voulait énumérer tous ces produits. Rien ne montre le génie français sous un jour aussi favorable qu'une exposition; là en effet la quantité qu'on obtient d'une denrée ne compte pour rien, la qualité et l'originalité sont tout. L'exposition française est beaucoup plus brillante que l'exposition anglaise; malheureusement sous ces belles apparences se cache une bien moindre richesse réelle, parce que tous ces trésors ne sont que des exceptions. En veut-on un exemple? Une des plus belles collections est celle de la ferme-école de Paillerols, dans les Basses-Alpes. A côté d'une précieuse espèce de froment, appelée *touzelle blanche*, qui donne peut-être la plus belle farine connue, on y voit de superbes échantillons de légumes et de fruits secs, des garances, des huiles, des cocons admirables, des vins de liqueur, enfin tout ce qui annonce la plus riche culture. Le pays d'où viennent ces fruits merveilleux est cependant le plus pauvre de France et un des plus pauvres de l'Europe; la moitié du sol reste absolument inculte, et l'autre moitié a beaucoup de peine à nourrir une population clair-semée, qui diminue au lieu de s'accroître.

Cette réserve faite, je reconnais bien volontiers tout ce que notre exposition agricole renferme de remarquable. Pour les céréales, j'ai déjà cité M. Vandercolme; j'en pourrais citer beaucoup d'autres. De tous les points de la France, on a envoyé des fromens, des orges, des avoines, des maïs et même des riz magnifiques. La plupart des laines, des soies, des huiles, des vins, méritent les mêmes éloges. Parmi les cultures industrielles, la betterave occupe plus que jamais le premier rang. Ce n'est plus seulement du sucre, c'est de l'alcool que cette racine précieuse fournit maintenant au génie de nos inventeurs, et elle donne tous ces trésors sans rien perdre presque de ses ressources alimentaires : après avoir livré sa matière sucrée, sa pulpe nourrit encore un nombreux bétail et rend ainsi à la terre la plupart des élémens qu'elle lui a pris.

Les plus grands de nos établissemens agricoles reposent sur elle. Dans le département du Pas-de-Calais, un seul entrepreneur, M. Crespel de Lisse, cultive tous les ans 1,000 hectares en betteraves,

nourrit avec les pulpes 1,000 têtes de gros bétail, et produit ainsi assez d'engrais pour récolter 10,000 hectolitres de blé : il n'y a rien en Angleterre de plus gigantesque. Dans le département de l'Oise, à Bresles, une société s'est formée, au capital de 800,000 fr., pour une exploitation du même genre; elle a cultivé l'année dernière 500 hectares en betteraves, dont elle a fait du sucre et de l'alcool, a engraissé avec les pulpes je ne sais combien d'animaux, a récolté 3,000 hectolitres de froment, et après un mouvement de fonds de plusieurs millions en recette et en dépense, a donné, dit-on, à ses actionnaires 15 pour 100 de leur argent. L'état prend sa part de ces énormes produits, car un hectare de betteraves rapporte au fisc, par l'impôt sur le sucre indigène, près d'un millier de francs, et cependant le sucre est à plus bas prix que jamais. Tels sont les prodiges de la chimie moderne.

Voici maintenant le revers de la médaille : cette culture si belle a des bornes assez étroites. Elle couvre tout au plus le millième du sol, et ne peut guère s'étendre au-delà; elle n'a pu réussir jusqu'ici dans la moitié méridionale de la France; elle n'est possible que dans des terres riches, fraîches, parfaitement ameublies; elle suppose des capitaux énormes et souvent renouvelés pour l'établissement des sucreries et distilleries, et, ce qui est plus grave, ses débouchés ne sont pas inépuisables. Les fléaux qui ont atteint la vigne ont pu seuls donner faveur à l'alcool de betteraves; qu'ils viennent à cesser, cette branche de produits sera tout au moins fort menacée. Quant au sucre, rien n'assure que son prix ne baissera pas encore, et il ne peut être comparé, pour l'importance de la consommation, aux denrées alimentaires. Le véritable objet de l'agriculture, sa base indestructible, c'est la production de la viande et du pain.

Les autres cultures industrielles sont encore plus attaquables sous ce rapport. J'admire comme un autre ces tabacs, ces lins, ces colzas, ces garances, mais je me demande quelquefois si le travail et l'engrais qu'ils consomment ne pourraient pas être plus utilement employés. Leur principal défaut est dans tous les cas d'attirer l'attention de nos cultivateurs vers les récoltes qui épuisent plus que vers celles qui fertilisent. On ne se douterait pas, en voyant toutes ces richesses, que le pays qui les produit souffre depuis trois ans d'une disette persistante, et qu'en temps ordinaire il peut à peine nourrir une population spécifique inférieure de moitié à la population anglaise; telle est pourtant la vérité. Il y a bien des causes à cette anomalie; le goût des cultures exceptionnelles n'y est-il pas pour quelque chose? Moins exclusif que les Anglais, j'admets volontiers ces beaux produits comme le couronnement d'une agriculture perfectionnée, je veux seulement rappeler qu'ils ne peuvent être que des accidens; le

fond de la culture est ailleurs, et il faut bien que nous l'ayons négligé, puisque nous n'arrivons pas au but.

Quelques nouvelles plantes ont fait cette année leur apparition. Au premier rang, il faut placer le sorgho à sucre, rapporté de Chine par M. de Montigny, consul de France à Sanghaï, et qui est déjà devenu l'objet d'essais fort sérieux. On s'en est beaucoup occupé dans le Var et les Bouches-du-Rhône : M. Sicard de Marseille a exposé du sucre, de la mélasse, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre et du cidre de sorgho; que dis-je? il y a encore de la farine, de la fécule et de la semoule de sorgho, et pour mettre le comble aux qualités de cette plante encyclopédique, de l'acide sorghique, du carmin, de la sépia, des teintures diverses sur soie et laine avec des couleurs tirées du sorgho. Voilà, j'espère, un brillant début. On raconte que Parmentier, voulant populariser la pomme de terre, donna un jour un grand dîner, dont ce tubercule avait fait tous les frais depuis le potage jusqu'au dessert. M. Sicard va du premier coup plus loin que Parmentier. Nous verrons ce que deviendront ces espérances. Le sorgho sucré est une espèce de millet à balai qui s'élève à deux mètres de hauteur, et dont la culture ne paraît pas difficile. Son acclimatation n'est pas douteuse. On en a semé sur plusieurs points de la France, et il est venu partout. Ses tiges produisent la matière sucrée; la matière farineuse est contenue dans ses graines. Il est depuis longtemps connu des nègres de la Sénégambie, qui en tirent à la fois des liqueurs enivrantes et des bouillies alimentaires, d'où l'on peut conclure qu'il réussira surtout en Afrique.

Nous devons encore à M. de Montigny, outre les yaks, ces bœufs à toison laineuse du Thibet, qu'on tente en ce moment de naturaliser dans les montagnes du Jura, une nouvelle racine, l'igname de Chine, qui pourra, dit-on, remplacer la pomme de terre, si la maladie ne s'arrête pas. Des expériences faites au Jardin des Plantes paraissent avoir réussi. « Cuite sous la cendre, dit M. Decaisne, elle prend une consistance qui rappelle par l'aspect et la saveur la meilleure pomme de terre; par la dessiccation, il sera facile de la convertir en une véritable farine, portant avec elle un gluten qui manque à la fécule. » Je ne demande pas mieux que de croire à tous les mérites de ces nouvelles acquisitions. Je doute cependant que le sorgho sucré vaille beaucoup mieux que le maïs, qui vient dans les mêmes conditions, et l'igname de la Chine aura quelque peine à dépasser le topinambour, qui remplace très bien la pomme de terre, au moins pour les animaux. Le directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes) affirme avoir obtenu 100 hectolitres de maïs à l'hectare; j'ai moi-même compté 700 grains sur des épis envoyés à l'exposition.

J'ai parlé immédiatement de la France en quittant la Grande-Bre-

tagne parce que le sentiment national m'a emporté; *dear, dear land,* comme dit Shakspeare. J'aurais dû, pour être juste, faire passer avant nous les pays qui, sans égaler tout à fait l'Angleterre, nous sont encore supérieurs. La Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, la Saxe, la Lombardie, la Bohême, forment un groupe de trente millions d'hectares qui se rapproche beaucoup de la Grande-Bretagne pour la production; la population moyenne y est égale à 100 habitans par 100 hectares, tandis que la nôtre n'est que de 68. La France n'occupe en réalité que le troisième rang.

Le produit brut moyen de la Belgique est égal au produit anglais, bien qu'il soit obtenu par d'autres procédés, car c'est par excellence le pays de la petite propriété et de la petite culture. La viande et le grain y constituent les cinq sixièmes de la production, un sixième est formé de plantes industrielles; ce sont ces dernières qui ont les honneurs de l'exposition, car on se résout peu en général à exposer de la paille et du foin, comme l'ont fait sans façon les Anglais. Les lins surtout sont d'une beauté rare. J'ai remarqué en même temps avec plaisir des céréales, des légumes et des fourrages obtenus dans les parties les plus arides de la Flandre et du Luxembourg. La Belgique a entrepris depuis peu de mettre en valeur ses terres incultes, et elle y réussit rapidement, grâce à un ensemble de mesures dont l'exemple serait bon à suivre, si notre orgueil national nous permettait d'emprunter quelque chose à qui nous a tant emprunté. Heureux pays, qui, dans les dernières convulsions de l'Europe, a su conserver l'ordre, la liberté et la paix, et qui ne souffre que du mal des pays prospères, l'excès de population!

La richesse principale des Pays-Bas consiste dans leurs pâturages et conséquemment dans leur bétail; leur véritable exposition a donc eu lieu au concours des animaux reproducteurs, où leurs vaches, les plus belles du monde, ont excité une légitime admiration. Ils n'ont à peu près rien envoyé au palais de l'industrie en fait de produits agricoles. C'est dommage, car la nation hollandaise ne connaît de supérieure en culture que la nation anglaise, et elle a la gloire de l'avoir devancée; l'Angleterre a tout appris à son école, même la liberté, qui est la mère du reste. La Suisse a sans doute pensé aussi que l'exposition de son bétail suffisait. Le royaume de Saxe est représenté par la plus belle de ses productions agricoles, la laine fine de la célèbre race ovine de Negretti. L'Allemagne rhénane a envoyé ses épeautres en grains et en farines, ses tabacs, ses chanvres, ses vins du Rhin, ses houblons, son kirch de la Forêt-Noire, ses eaux-de-vie de grains, de prunes, de pommes de terre, ses sucres et ses alcools de betterave, car cette industrie française y est maintenant naturalisée; la Lombardie, ses riz, ses maïs, ses soies et ses

fromages; la Bohême, ses laines, qui rivalisent avec celles de Saxe, et ses sucres de betterave, qui rivalisent avec les nôtres. Ces échantillons donnent une haute idée de l'état de l'agriculture dans ces contrées.

Déduction faite de la Lombardie, le reste de l'Italie vient, avec la France, au troisième rang. Sur quelques points de la presqu'île, comme la Rivière de Gênes et le duché de Lucques, la culture a atteint un haut degré de perfection; sur d'autres, comme la Sardaigne et la Sicile, elle languit misérablement. Somme toute, le développement agricole moyen doit être le même que chez nous, et la population spécifique est plus nombreuse. C'est ce qui reste à l'Italie de son ancienne splendeur. Sans l'académie des géorgophiles de Florence, qui nous a donné une collection complète des produits toscans, l'agriculture italienne serait absente de l'exposition; son état présent n'est pourtant pas à dédaigner, et quand elle n'aurait rien de nouveau à nous apprendre, le nom de l'Italie ne doit jamais manquer, quand il s'agit d'une revue des œuvres de la civilisation. Il n'y a pas déjà si longtemps que l'agriculture italienne était la première de l'Europe. Châteauvieux et Sismondi en ont parlé dans les termes les plus enthousiastes. Le portrait tracé par Sismondi était embelli, nous le savons maintenant; il avait pris un seul point, le val de Nievole, comme type de toute une contrée, et sa passion contre le système de fermage à prix d'argent, qui prévalait en Angleterre, lui a caché les inconvéniens du métayage usité en Toscane. Les publications de MM. Ridolfi, dans les actes des géorgophiles, ne laissent plus aucun doute sur ces erreurs. Il n'en reste pas moins beaucoup de vrai dans ce qu'il a écrit, et si l'adoption de l'assolement quadriennal, le développement de la mécanique, de la chimie et des autres sciences appliquées à la culture, l'accumulation des capitaux, ont fini par élever l'agriculture anglaise à une plus grande hauteur, si la France a fait en trente ans de paix et de liberté des progrès qui ont comblé l'intervalle, il n'en est pas moins certain que l'Italie a eu les devans, non-seulement aux XVe et XVIe siècles, mais dans des temps plus rapprochés. N'oublions pas que la Lombardie, bien que détachée par la conquête, fait naturellement partie de la péninsule.

La France et l'Italie terminent la série des pays passablement cultivés, et comme tout n'y est pas également en valeur, on peut estimer à 40 millions d'hectares le contingent qu'elles apportent à elles deux, de sorte qu'il n'y a dans toute l'Europe que 100 millions d'hectares qui produisent à peu près ce qu'ils peuvent produire dans l'état actuel des connaissances agricoles.

On peut diviser le reste en deux nouveaux groupes qui deviendraient alors le quatrième et le cinquième dans l'ordre décroissant.

Le quatrième comprend la péninsule ibérique, c'est-à-dire l'Espagne et le Portugal, toute l'Europe centrale, ou la plus grande partie de l'empire d'Autriche, la Prusse proprement dite, le Hanovre, les deux Mecklembourg, et les états du Nord, c'est-à-dire le Danemark et la partie cultivable de la péninsule scandinave. L'étendue totale de ce groupe est de 200 millions d'hectares, et la population moyenne de 40 habitans par kilomètre carré. Le sixième et dernier est formé par l'Europe orientale, comprenant la Turquie et la Russie d'Europe, dont l'immense étendue (500 millions d'hectares) ne compte que 15 habitans sur la même surface. La Belgique en a dix fois plus.

Il est sans doute étrange de placer sur la même ligne l'ardent Portugal et le froid Danemark; la vérité le veut ainsi. La production de ces deux pays ne se compose pas des mêmes élémens; mais dans l'ensemble elle est égale, c'est-à-dire un peu plus de moitié de la nôtre. L'Espagne et le Portugal ont envoyé des maïs, des vins, des légumes secs, des huiles, qui font regretter que ces régions favorisées du soleil soient si délaissées par le travail. L'Espagne y a joint des laines de son ancienne race mérine, la souche de toutes les races à laine fine de l'Europe; mais soit que les moutons espagnols aient dégénéré, soit qu'ils n'aient eu d'autre tort que de rester stationnaires pendant que leurs descendans étrangers s'amélioraient, ces laines ne peuvent plus soutenir la comparaison, ni avec les nôtres, ni avec celles de Saxe et de Bohême. La Prusse proprement dite n'a fourni que peu de produits, qu'elle a abrités sous le grand nom de Thaer, fondateur de l'institut agricole de Mœglin, dans les sables du Brandebourg. L'Autriche a fait beaucoup plus; c'est après la France l'état qui a pris la plus grande part à l'exposition, ses vins surtout forment une pyramide qui frappe tous les yeux.

Quand on examine cette belle exposition de la monarchie autrichienne, qui comprend la Lombardie et la Bohême, deux des plus riches pays du monde, et qui contient en même temps des régions aussi fertiles que la Hongrie, on s'étonne que le développement agricole moyen n'y soit pas plus avancé. Elle aussi possède tous les climats, et si l'agriculture y était partout aussi florissante qu'à ses deux extrémités, elle pourrait nourrir cent millions d'habitans. Elle n'en a pourtant pas plus que la France, bien que son étendue soit très supérieure. Si l'on en juge par les exemples que nous avons sous les yeux, il y règne aujourd'hui une grande émulation. L'aristocratie, qui possède d'immenses terres, paraît avoir l'ambition de marcher sur les traces de la grande propriété anglaise, et à côté des écoles impériales d'agriculture figurent sur la liste des exposans les noms des plus grands seigneurs.

L'empire ottoman, plus vaste encore que l'empire d'Autriche, n'est

représenté que par un petit nombre d'échantillons plus curieux qu'utiles. Je ne voudrais pas dire trop de mal des Turcs, qui sont aujourd'hui nos alliés; mais en vérité, quand on songe à ce qu'ils ont fait du plus magnifique territoire, on ne peut s'empêcher de leur en vouloir. *Partout où un Turc met le pied,* dit un proverbe syrien, *la terre reste stérile pendant cent ans.* Il faut espérer qu'à la suite de la guerre actuelle, l'Europe civilisée imposera à la barbarie ottomane d'autres principes de gouvernement, et que les populations chrétiennes, les seules qui travaillent, auront vu enfin sonner l'heure de leur affranchissement définitif. La prospérité de ces belles contrées n'est possible qu'à cette condition.

La pauvre et petite Grèce a voulu offrir son contingent. Malheureusement ce que ses produits ont de plus beau, c'est leur nom; blés de Sparte, orges de Thèbes, maïs d'Olympie, haricots d'Argos, fèves de Mantinée, garances de Scyros, amandes d'Égine, soies de Messénie, tabacs d'Épidaure, raisins de Corinthe, miels de l'Hymette, vins du Pirée, olives d'Athènes : il est impossible de ne pas tressaillir en lisant sur une humble étiquette ces mots magiques. Plus le passé est grand, plus le présent paraît pénible. Fragment à peine détaché de la Turquie, la Grèce porte encore le sceau funeste que des siècles d'oppression ont imprimé sur elle. Depuis quelques années, elle jouit de la liberté; mais qu'est-ce qu'un quart de siècle pour réparer des ravages si anciens et si profonds? Presque partout la terre même a été détruite, et le roc paraît à nu.

La Russie, en guerre avec nous, n'a rien exposé; ce n'est pas un bien grand malheur. L'agriculture n'y fait pas beaucoup plus de progrès qu'en Turquie. Tout le monde connaît le mot profond de Montesquieu : *Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir un fruit, ils coupent l'arbre au pied; voilà l'image du despotisme.* Les tsars semblent avoir pris à tâche de justifier cette définition célèbre. Pour entretenir le luxe d'une capitale factice et mal placée, que les eaux débordées de la Néva emporteront quelque jour, pour entretenir en même temps un état militaire excessif, instrument d'une autorité divinisée et d'une ambition sans limites, ils ont épuisé leur empire d'hommes et d'argent, et sacrifié la réalité à l'apparence. Même dans la Russie méridionale, le faible excédant de céréales qu'on vendait à l'Occident n'était obtenu que par une culture misérable; la zone qui le produit est si vaste et d'une fertilité telle qu'elle pourrait rapporter de quoi nourrir la population actuelle de l'Europe entière, tandis qu'elle a peine à fournir à l'exportation 4 ou 5 millions d'hectolitres, souvent supprimés par les hasards des saisons.

Ainsi, sans parler des régions désertes de l'Asie, de l'Afrique et de

l'Amérique, la seule Europe pourrait entretenir, avec les produits agricoles les plus ordinaires, cinq ou six fois plus d'habitans qu'elle n'en possède aujourd'hui. En prenant pour maximum l'état actuel de la Belgique et de l'Angleterre, le reste a d'immenses pas à faire avant de les regagner; l'Italie et l'Allemagne peuvent tiercer leur population, la France doubler la sienne, l'Espagne, le Portugal, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, tripler la leur, la Turquie et la Russie presque la décupler, et en supposant, ce qui est vrai, que la Belgique et l'Angleterre peuvent faire encore des progrès, une carrière bien autrement vaste s'ouvre devant les autres peuples. D'où vient donc que la population européenne ne marche pas plus vite? Hélas! des erreurs et des passions des hommes, qui font de ce vaste champ, si bien disposé pour le travail, un théâtre éternel de violences.

Quand on jette les yeux sur une carte et qu'on mesure par la pensée le fameux pays de *terre noire* par exemple, qui forme une grande partie de l'Europe orientale et dont la fertilité naturelle passe pour inouie, on s'étonne que les cinq cent mille émigrans qui partent tous les ans d'Allemagne et d'Angleterre pour l'Amérique et l'Australie ne se tournent pas vers ces régions infiniment plus voisines que rapprochent tous les jours des lignes de chemins de fer et des bateaux à vapeur. Une famille rhénane peut être rendue sur le Bas-Danube en aussi peu de temps qu'il lui en faut pour s'embarquer à Southampton, et elle n'y va pas; pourquoi? c'est que, même quand la guerre n'y sévit pas comme aujourd'hui, la liberté et la sécurité y manquent. L'insalubrité, compagne de la barbarie, y répand ses invisibles poisons, et pour lutter contre la nature sauvage, l'homme a besoin de se sentir défendu contre les fléaux qui viennent des hommes. *Liberty, peace and safety,* voilà la devise américaine qui fait passer les mers.

Les peuples de la vieille Europe tombent presque tous dans la même erreur que ces propriétaires qui aiment mieux accroître l'étendue de leurs terres que leur capital d'exploitation. On veut s'étendre, s'arrondir, et pour avoir le bien d'autrui, on sacrifie son propre héritage. Les révolutions, les tyrannies et les guerres qui ont rempli, remplissent et rempliront l'histoire du monde, n'ont pas d'autre origine. On ne sait pas que la vraie source de la puissance des nations, c'est moins la grandeur du territoire qui s'achète par la guerre que la multiplication des capitaux qui s'obtient par la paix. La petite Angleterre avec ses 13 millions d'hectares est aussi forte que l'immense Russie, qui en a cent fois plus. L'Espagne de Philippe II a fait, pour arriver à la monarchie universelle, un effort gigantesque et vain qui l'a réduite pour des siècles à l'impuissance. Même quand on réussit, on ne s'en trouve guère mieux. On serait probablement

fort mal reçu du gouvernement autrichien, si l'on essayait de lui démontrer que ses sacrifices séculaires pour assujettir l'Italie n'ont pas moins nui à l'Autriche elle-même qu'au peuple vaincu; rien n'est pourtant plus évident, l'histoire à la main : elle a perdu par la guerre sur son propre sol plus d'hommes et de capitaux qu'elle n'en a gagné sur le sol voisin.

En attendant que la paix et la justice règnent parmi les hommes, ce qui ne paraît pas près d'arriver, sortons de l'Europe et voyons où en est l'agriculture dans les autres parties du monde. Nous n'apercevons que quelques points épars habités et cultivés, le reste est le royaume de la solitude. Commençons par ce qui nous touche le plus, les possessions françaises, et en particulier la plus proche, la plus grande et la plus récente de toutes, l'Algérie.

L'exposition de ses produits a été arrangée avec un art coquet par les soins du ministère de la guerre; elle aurait pu, à beaucoup d'égards, se passer de cette parure. La culture fait décidément des progrès dans cette coûteuse colonie, et il commence à en sortir autre chose que les envois du jardin d'essai, si habilement dirigé par M. Hardy. En sus de sa propre consommation, l'Algérie en 1854 a exporté 1 million d'hectolitres de blé, 500,000 hectolitres d'orge, 2 millions de kilos de farine, près de 3 millions de kilos de pain et de biscuit. En soi, c'est encore bien peu; mais quand on songe qu'elle tirait il y a peu d'années son pain de l'étranger, on ne peut méconnaître un grand pas. Les échantillons de ses blés et de ses farines sont les plus beaux peut-être de l'exposition; il y en a à la fois de blé tendre et de blé dur, mais le blé dur l'emporte, au moins pour le nombre, comme plus approprié au climat, et il ne faut pas s'en plaindre, car la farine qui en provient est plus nourrissante, et elle a une valeur spéciale pour la confection des pâtes alimentaires. De plus, il est bien constaté que la récolte du froment s'y fait dès le commencement de juin, ce qui lui donne une grande avance sur la nôtre, et permet de satisfaire des besoins pressans, quand les greniers de la mère-patrie commencent à s'épuiser.

La production actuelle du froment en Algérie est d'environ 5 millions d'hectolitres; le blé tendre n'y figure que pour 200,000, ou pour un vingt-cinquième environ, il est presque tout entier obtenu par les colons; le blé dur au contraire est presque tout récolté par les indigènes, ce qui donne la proportion entre la culture européenne et la culture arabe; la première est à la seconde comme un à vingt-cinq. Les deux réunies s'appliquent tout au plus à un million d'hectares, ou au quarantième de la surface totale. Malgré cette exiguité, la colonie française d'Afrique présente déjà une variété au moins égale à celle de la France elle-même. Outre leurs blés et leurs

orges, nos colons ont envoyé des produits empruntés à toutes les régions du monde : le coton, l'olivier, la cochenille, le ricin, l'arachide du Brésil, le carthame, l'opium, les oranges, les pamplemousses, le safran, la garance, le tabac, la soie, l'ortie blanche, le gingembre, l'indigo, le riz sec de Chine, le *madia* du Chili, la mauve textile, le chanvre de Chine, le sésame, les patates, le café, le thé, la *colocase* du Mexique, la banane, la canne à sucre, le bambou, les vins, les essences, les alcools d'asphodèle, etc. La plupart de ces produits ont une valeur fort restreinte; il en est quelques-uns dont on espère beaucoup, tels que le coton, la soie, l'huile, le tabac et les fruits.

Si l'on jugeait de l'importance d'une culture par la beauté de ses produits, il n'y aurait rien de plus riche que le coton d'Algérie. De l'aveu même des Américains les plus compétens et les plus intéressés, les qualités superfines de coton, dites *sea island*, obtenues en Afrique, égalent les plus belles de la Georgie. On peut dire en même temps que le débouché est indéfini, car la seule Europe absorbe tous les ans pour un milliard de coton. En présence de pareils faits, on comprend toute l'importance que le gouvernement attache à cette production. Malheureusement la question principale, celle du prix de revient, n'est pas résolue. Peu importe au fond qu'on récolte le plus beau coton du monde, si l'on ne peut pas le vendre au prix courant. Jusqu'à présent, la culture du coton ne couvre pas, dans toute l'étendue de l'Algérie, plus d'un millier d'hectares, malgré les encouragemens sans nombre qui lui sont donnés. On ne peut s'empêcher de concevoir de grands doutes sur l'avenir au moins immédiat de cette culture, quand on songe à la quantité de main-d'œuvre qu'elle exige sous un ciel brûlant. Pour mon compte, il me paraît impossible que les bras des colons y suffisent jamais; qu'on y arrive quelque jour par le moyen des indigènes, ou mieux encore, d'une importation de noirs libres du centre de l'Afrique, c'est plus croyable, mais là encore on entrevoit bien des difficultés. Jusqu'ici le coton n'a véritablement pu prospérer qu'avec l'esclavage. Il serait beau de lui enlever ce triste caractère; l'Algérie en a-t-elle les moyens?

Il ne s'élève pas tout à fait le même doute sur la production de la soie; il s'en faut pourtant de beaucoup que ce soit un fait accompli. Comme les cotons, les soies envoyées d'Afrique sont admirables, et les étoffes dont elles font la matière première ont un merveilleux éclat; mais c'est l'administration qui achète les cocons et qui fait fabriquer, et, ce qui est plus fâcheux, la production en est insignifiante et diminue au lieu d'accroître. On n'a pu acheter à Alger en 1852 que pour 56,000 fr. de cocons, en 1853 pour 54,000, en 1854 pour 33,000 seulement; il y a loin de là aux 100 millions de soie

que produit la France et aux autres 100 millions qu'elle importe tous les ans. L'administration n'a pourtant rien négligé pour propager ce produit; outre l'achat des récoltes au-dessus du cours, on distribue gratuitement les plants de mûrier et la graine de vers.

L'olivier, le tabac et les fruits donnent de meilleurs résultats. L'Algérie a récolté en 1854 pour 12 millions d'huile d'olive. A la bonne heure, voilà un produit, et qui promet de s'accroître vite, car l'olivier y vient naturellement partout. Le tabac a le même succès, et la fabrication des cigares a pris un grand essor. Les oranges de Blidah arrivent maintenant jusqu'à Paris; soit pour les fruits frais, soit pour les confits, il est évident que l'Afrique a devant elle un bel avenir. Elle commence à faire d'assez bons vins. Sans doute aussi, elle tirera profit de quelques-unes de ces plantes oléagineuses, textiles, tinctoriales ou autres, qui sont maintenant à l'état d'essai. Le crin végétal, extrait du palmier nain, est une invention aussi utile qu'ingénieuse.

Je m'étonne que, dans cette nombreuse nomenclature, on ne voie figurer à peu près nulle part les produits animaux. Les colons européens, c'est pénible à dire, n'ont que très peu de bétail : 5,000 chevaux, 3,000 mulets, 20,000 bœufs ou vaches, 25,000 moutons, 12,000 chèvres, 8,000 porcs, c'est trop peu. On doit pourtant finir par comprendre que l'Algérie ne fait pas exception à la règle générale, et que là comme ailleurs il n'y a pas de bonne culture sans bétail. Que, dans les premières illusions qui ont suivi la conquête, on se soit imaginé que cette terre privilégiée pouvait se passer de tout, je le comprends; mais la rude leçon de l'expérience est venue, et il n'est plus permis d'ignorer que les lois de l'économie rurale européenne s'appliquent à l'Algérie, qui n'est pas aussi différente de l'Europe qu'on le croyait d'abord. Cette négligence est d'autant plus regrettable, que l'exemple des indigènes, dont toute la richesse est dans leurs troupeaux, aurait dû nous éclairer. Nous avons su, dès le premier jour, que cette terre portait en abondance une herbe nutritive. La végétation spontanée, le manque de bras, le défaut de routes, tout pousse à l'industrie pastorale. J'admets que d'autres causes aient développé autour des villes la culture jardinière : l'une n'exclut pas l'autre. La culture jardinière a des bornes très étroites dans un pays où les bras européens manquent, tandis que la culture pastorale, qui économise les bras pour utiliser les vastes espaces, peut s'étendre à volonté sur un sol sauvage.

Heureusement, ce que les Européens ne font pas assez, les indigènes commencent à le faire. Parmi les produits animaux, il en est un, la laine, qui figure déjà parmi les principales richesses de l'Algérie, puisqu'on peut évaluer la récolte annuelle à 15 millions; elle

provient presque tout entière des troupeaux indigènes, qui comptent de 7 à 8 millions de têtes. Arabes et Kabyles ont, sans aucun doute, des procédés de production aussi barbares qu'eux; mais après tout, comme ils sont au nombre de 2 à 3 millions, tandis qu'on n'a pu installer en Afrique, après vingt-cinq ans d'efforts, qu'environ 25,000 cultivateurs européens, ce sont eux qui sont les principaux et presque les seuls producteurs ruraux. Les huiles, les tabacs, les céréales, c'est-à-dire les produits réels, car les autres ne sont encore que des espérances, viennent d'eux en grande partie, aussi bien que les laines. Il faut rendre cette justice à l'administration que, tout en exagérant en apparence ses préférences pour les colons, elle n'oublie pas les indigènes. Elle est plus juste et plus libérale envers eux que ne semblerait l'indiquer l'exposition à peu près exclusive des produits coloniaux. Les uns sont un peu pour la montre, les autres pour la réalité. D'un côté, la qualité éblouissante, mais le très petit nombre; de l'autre, la grossièreté, compensée par la quantité au moins relative. Il n'est plus question, Dieu merci, d'extermination; les indigènes, traités avec bienveillance, admis à tous les concours, peuvent s'instruire et s'enrichir à notre école. Cette politique a un double effet, elle assied la pacification sur sa véritable base, qui est l'intérêt des indigènes, et elle accélère la seule production rurale qui ait jusqu'ici quelque importance.

Je souhaite que les bras et les capitaux de l'Europe émigrent en abondance en Afrique, mais, à parler franchement, je n'y compte guère; l'Europe n'a pas trop de ses capitaux pour elle-même, et ses bras surabondans trouvent ailleurs un emploi plus fructueux. Dans tous les cas, que l'émigration européenne devienne nombreuse ou non, ce que l'Algérie a de mieux à faire, c'est de chercher chez elle ses principaux moyens de progrès. Le plus grand est le bétail. Je ne lui dirai pas tout à fait comme La Fontaine :

> Le trop d'expédiens peut gâter une affaire;
> On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
> N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon!

Je crois cependant que le plus simple, comme le plus sûr, est de battre un peu moins les quatre coins du monde et de s'en tenir un peu plus aux entreprises qui se présentent naturellement. Rien n'est plus facile que de doubler la production actuelle du bétail. Il suffit d'enseigner aux Arabes l'art de faire du foin, qu'ils ignoraient; leurs animaux périssaient par milliers, parce qu'ils n'avaient rien à leur donner en temps de sécheresse. Puis viendront l'établissement de quelques abris pour défendre les troupeaux de l'excès de la chaleur, le perfectionnement des races par des croisemens ou plutôt des sélec-

tions, l'amélioration des pâturages par des irrigations et des dessèchemens, la culture des prairies artificielles et des racines; ceci n'est pas aussi brillant, je l'avoue, que le coton, la canne à sucre, le thé et le café; l'expérience dira ce qui vaut le mieux. Outre les moutons, l'Algérie peut produire encore des chevaux et des bœufs. Les chevaux indigènes sont célèbres, et ils remontent déjà exclusivement notre cavalerie d'Afrique. La race bovine ne sera jamais laitière, le climat s'y oppose, mais elle ne demande qu'un peu de soin pour donner de bons petits bœufs de travail et de boucherie, et elle compte déjà un million de têtes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le bétail, c'est de l'engrais, et qu'en Afrique comme partout, l'engrais est nécessaire pour les autres productions, notamment pour les céréales; il faut toujours en revenir là.

Il est un autre intérêt que je regarde comme de premier ordre pour l'Algérie, c'est le bois. S'il manque, ce n'est pas précisément la faute du sol et du climat : on y trouve au contraire de très beaux arbres, et les recherches de l'administration ont révélé l'existence d'un million environ d'hectares de bois, dont quelques-uns sont de véritables forêts; mais qu'est-ce qu'un million d'hectares, la plupart en broussailles, pour une étendue totale de 40 millions? Il en faudrait au moins trois ou quatre fois plus. Les véritables causes du déboisement sont le parcours des troupeaux et l'incendie, les Arabes ayant l'habitude de mettre le feu aux broussailles, pour fumer le sol avec les cendres et se débarrasser des bêtes féroces. Depuis quelques années, un service forestier bien organisé veille à la conservation de ces richesses naturelles. Une des parties les plus intéressantes de l'exposition algérienne consiste, selon moi, dans la collection des essences forestières. Il y a là, si l'on veut, des trésors pour l'avenir et qui n'exigent presque pas de main-d'œuvre; mais il ne suffit pas de conserver, il faut semer et planter beaucoup. Je vois avec plaisir que l'administration y songe, elle a organisé des compagnies de planteurs. On en est encore réduit à importer du bois de l'étranger; en 1854, il en est entré pour 1,300,000 fr., et ce n'est pas seulement pour fournir aux besoins du chauffage, de la menuiserie, de la construction, de la marine, que le bois est nécessaire : il en faut surtout pour remédier aux vices du climat; l'exemple de quelques parties de la Metidja, autrefois inhabitables, maintenant peuplées et cultivées, montre combien les plantations ont de puissance pour vaincre les fléaux de cette rude nature.

Somme toute, on peut regarder l'Algérie comme en bonne voie, sinon peut-être pour ce qu'on cherche à faire à grand bruit, au moins pour ce qui se fait à peu près tout seul. Je ne parle pas de ses richesses minérales et industrielles, parce qu'elles ne sont pas de mon

sujet. Je me contente de dire qu'elles ont bien aussi leur valeur. L'exploitation des mines marche péniblement, l'absence de houille et de bois est un grand obstacle; on voit pourtant à l'exposition de beaux échantillons de minerais. Parmi les marbres, l'onyx translucide se distingue par sa rare beauté, comme le thuya parmi les bois. Toutes les industries européennes sont maintenant importées; de nombreux moulins à farine et à huile ont été construits; d'autres usines s'élèvent. Des lignes de voitures desservent les principales routes. Ces différens métiers sont la principale fonction des colons dans la société algérienne. On a essayé de faire violence à la nature des choses en reportant vers la culture un plus grand nombre d'entre eux, on a échoué. La division du travail se fait naturellement entre les Européens et les indigènes, quand on les laisse libres les uns et les autres; même quand on tente de s'y opposer, elle résiste et finit par l'emporter.

Les colonies anglaises nous offrent à ce sujet des enseignemens. On ne voit pas que le gouvernement y cherche à diriger le travail dans un sens opposé au cours naturel, on ne voit pas non plus que les colons se tourmentent l'esprit pour faire autre chose que ce qui leur profite, et ces colonies sont beaucoup plus prospères que les nôtres. Voyez l'Australie : avant la découverte de l'or, on n'y avait guère d'autre produit que la laine, et avec cette seule richesse on avait fait des merveilles. Au milieu des envois de ce monde nouveau figurent des esquisses de ces villes populeuses qui s'y élèvent à vue d'œil; on ne pouvait en effet rien montrer qui parlât plus haut.

Arrêtons-nous un moment devant une de ces colonies qui a été longtemps française, le Canada. Son exposition compte parmi les plus belles. On sent que les Canadiens ont conservé un attachement filial pour leur ancienne patrie, et qu'ils se sont fait une joie de répondre à son appel. On sent aussi que ces *quelques arpens de neige,* comme disait dédaigneusement Voltaire, ont fait de grands progrès depuis qu'ils ne nous appartiennent plus : leurs 70,000 habitans d'alors sont devenus deux millions. En auraient-ils fait autant s'ils étaient restés sous notre domination ? On est forcé d'en douter quand on songe à toutes les révolutions qui ont bouleversé la France depuis 1763, et qui ont eu dans nos colonies un désastreux retentissement. On en doute encore plus quand on compare le système économique et politique que nous suivons à l'égard de nos possessions et celui que les Anglais ont adopté pour les leurs. Le Canada est, on le sait, complétement libre aujourd'hui; il a un gouvernement représentatif calqué sur celui de la métropole, et le lien qui le retient encore n'est plus que nominal. L'aurions-nous traité ainsi? J'ai peine à le croire; c'est pourtant à cette indépendance qu'il doit la plus

grande partie de sa prospérité. Rien n'est plus digne d'admiration que les fruits et les céréales qu'on sait récolter sous un pareil climat, si ce n'est le parti qu'on sait tirer des produits les plus sauvages, comme le bois, le gibier et le poisson; j'aime, au milieu des œuvres de la civilisation la plus raffinée, cette étiquette curieuse : *Jambons d'ours de Niagara.*

Je ne veux pas dire qu'il y ait lieu d'adopter pour l'Afrique le même système de liberté absolue; nous n'en sommes pas encore là. Je veux dire seulement qu'il faut se confier davantage à la tendance spontanée des faits, et je reconnais que les idées des colons eux-mêmes s'améliorent beaucoup sous ce rapport; ils commencent à moins attendre du gouvernement. Qui sait? Quand on se donnera moins de peine pour développer la colonisation, elle marchera peut-être plus vite; ce ne serait pas la première fois qu'on aurait travaillé contre son propre dessein.

Les États-Unis d'Amérique n'ont rien exposé en fait de produits agricoles; nous verrons tout à l'heure qu'ils ont pris leur revanche pour les machines. Ils ont pensé sans doute qu'ils n'avaient rien à nous apprendre. Du coton, du maïs et du porc salé, voilà à peu près, comme je le disais en commençant, tout ce qu'ils pouvaient nous offrir; mais ce coton, ils en produisent 600 millions de kilos par an, valant au moins 600 millions de francs; ce maïs, ils en récoltent 200 millions d'hectolitres, valant au moins 2 milliards; ces porcs, ils en abattent 20 millions; ces trois seuls articles équivalent à toute la production agricole de la France, et dépassent celle de l'Angleterre. Ajoutez-y le froment, le tabac, le sucre, le riz, le gros bétail, et vous trouverez l'énorme chiffre de 6 à 7 milliards. Aucune nation au monde ne produit autant. Il est vrai que les États-Unis couvrent une surface énorme, mais ils n'avaient, il y a cent ans, qu'un million d'habitans, et ils en ont maintenant bien près de 30. Voilà ce qu'il était impossible d'exposer. Je comprends très bien que tout ce qui se sent mal à l'aise en Europe émigre volontiers dans ce pays-là, où les salaires sont élevés et les denrées alimentaires abondantes. Les merveilles de l'industrie des autres peuples pâlissent, pour moi, devant cette exposition absente. Les Américains ont malheureusement conservé l'esclavage, qui souille encore une partie de leur sol; mais dans les états de la Nouvelle-Angleterre on est plus près que nulle part ailleurs de l'idéal de la société humaine, c'est-à-dire du point où personne ne souffre que les maux inhérens à notre infime et débile nature. L'immense développement agricole que je viens de signaler est pour beaucoup dans cette aisance universelle; la cause première, on la connaît.

A côté du géant américain, le reste du Nouveau-Monde disparaît. Les républiques du Sud, agitées de révolutions continuelles, n'ont pu

donner à leur agriculture qu'une attention distraite. Quelques-unes ont pourtant pris part à l'exposition; il faut leur en savoir gré, surtout si ces envois indiquent une disposition à changer un peu moins de gouvernemens et à se livrer un peu plus au travail. On dit le Mexique sur le point de s'annexer aux États-Unis; on ne peut que l'en féliciter, si cette formalité doit le pénétrer de l'esprit anglo-américain : il en a besoin. L'empire du Brésil, que sa forme monarchique a mis à l'abri des convulsions, se développe un peu plus, mais sa superficie est telle que ses progrès sont insensibles dans cette immensité. Lui aussi sollicite vivement l'émigration européenne; le climat et l'éloignement s'y opposent. Mieux vaut, ce semble, s'attacher à tirer un meilleur parti des bras dont on dispose en appelant à son aide, sinon les hommes, au moins les sciences et les procédés perfectionnés de l'Europe.

Je ne veux rien dire des Indes, de Java, de la Chine, du monde oriental en général. L'agriculture doit y être très avancée sur un grand nombre de points, si l'on en juge par la population; mais il y a peu d'inductions à tirer pour nos propres affaires de ces civilisations lointaines, qui ont beaucoup plus à apprendre de nous qu'à nous enseigner. Aux principales acquisitions qui nous sont venues de Chine par M. de Montigny, je dois ajouter le riz sec. Ce serait un grand bienfait que l'introduction de cette plante en Europe, si elle réalise ce qu'elle promet. Rien de plus riche assurément que les rizières de la Haute-Italie, mais rien de plus infect et de plus malsain; si le riz sec permet d'obtenir les mêmes produits ou même des produits un peu moindres dans un air moins impur, nos régions méridionales ont fait une conquête.

II.

Le genre humain n'a encore cultivé un peu sérieusement que le dixième du monde. Ce dixième lui-même pourrait porter, s'il était bien traité, beaucoup plus qu'il ne produit, et cependant sur presque tous les points les subsistances font défaut aux besoins, ici, parce que la population regorge, là, parce qu'elle manque, partout, parce que le travail de l'homme n'a pas eu jusqu'à présent assez de puissance. La terrible loi que Malthus a signalée s'applique avec une inflexible rigueur, quand cette terre qui engloutit avant l'âge tant de générations condamnées pourrait être forcée d'ouvrir au contraire son sein pour les nourrir. Outre les fureurs et les folies qui l'éloignent du sol, l'homme avait cette excuse, qu'il se sentait faible devant l'immense nature. Livré à ses propres forces, il n'obtenait de ses labeurs qu'un maigre fruit, que venaient à tout moment lui enlever les jeux formidables des élémens; mais voici que de nouvelles armes lui sont

données : il n'est plus seul. Ce qu'il n'a pu faire avec ses bras, il peut désormais l'accomplir par des machines qui décuplent ou centuplent son action; il a de plus découvert des procédés qui transforment le sol de fond en comble, soit par des engrais naturels ou artificiels, soit par des travaux de défoncement, d'assainissement et d'irrigation, et il a appris à modifier à son gré les espèces végétales et animales, pour les approprier à ses besoins. L'agriculture peut n'être plus l'œuvre ingrate de l'ignorance et de la pauvreté; la science et l'industrie lui ouvrent de nouveaux horizons, et il dépend de chaque peuple de s'y précipiter.

La fabrication des machines aratoires fait évidemment des progrès en France. On compte cent cinquante exposans nationaux de cette catégorie, et il s'en faut bien que tous nos ateliers soient représentés. Une de nos plus importantes et plus anciennes fabriques, celle qui porte encore le nom de Dombasle, n'a rien envoyé. Une foule de charrons de campagne, qui commencent à construire assez bien des instrumens perfectionnés, manquent aussi. En revanche, les écoles d'agriculture de Grignon et de Grand-Jouan, la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin, la colonie agricole de Mettray, les ateliers de nos constructeurs les plus renommés ont fourni un remarquable contingent. Malgré ces efforts persévérans, les machines anglaises et américaines l'emportent encore. Les Belges eux-mêmes, avec leur agriculture plus morcelée que la nôtre, ont trouvé moyen de nous dépasser à quelques égards. Parmi les autres nations, le célèbre institut agricole de Hohenheim (Wurtemberg) nous a offert une collection complète de ses instrumens, qui peut nous donner quelques indications utiles.

De tous ces outils, le plus nécessaire est en même temps le plus difficile à perfectionner; il n'y a pas de charrue parfaite, et on peut même douter qu'il soit possible d'en trouver une qui satisfasse à toutes les conditions. Néanmoins, comme les efforts tentés jusqu'ici pour remplacer cet instrument primitif ont échoué, il faut bien continuer à s'en servir en l'améliorant le plus possible. Toutes les charrues ont été essayées par le jury; celles qui ont paru faire le meilleur travail avec le moins de tirage ont été l'anglaise de Howard, l'américaine de Bingham, la belge d'Odeurs, et la française de Grignon. Comme l'expérience n'a révélé dans aucune une supériorité bien marquée, il est probable que chaque nation gardera la sienne. Ce qu'il y a de défectueux et d'imparfait dans le travail de la charrue oblige à se servir d'autres instrumens pour le compléter; tels sont les scarificateurs, les fouilleuses, les herses et les rouleaux. Pour les uns et les autres, la supériorité des Anglais est incontestée. Rien ne vaut la bineuse de Garrett, l'extirpateur de Coleman, la herse norvégienne et le rouleau brise-mottes de Crosskill. Ces excel-

lens instrumens sont maintenant imités en France autant que le permettent le haut prix du fer et le peu de ressources de nos cultivateurs.

On n'a pas encore trouvé le moyen de labourer à la vapeur, bien qu'on ne cesse de le chercher. Une machine dont nous n'avons vu que le modèle à l'exposition, mais qui a paru tout entière au concours de Carlisle, celle de Usher, n'a pas réalisé les espérances qu'elle avait fait naître. C'est à recommencer. La grande affaire est d'inventer ce qui doit être substitué à l'action de la charrue, pour remuer plus profondément et mieux diviser le sol. Personne n'a jusqu'ici plus approché du but que M. Guibal, de Castres (Tarn), dont *la défonceuse* a reparu à l'exposition. Cet énorme rouleau en fonte, armé de dents en fer légèrement recourbées, d'environ 30 centimètres de longueur, agit comme un assemblage de pioches. Essayée devant le jury, la *défonceuse* a prêté à la critique; elle exige beaucoup de force, et son travail n'a pas paru parfait. L'expérience lui est plus favorable dans le midi, où elle commence à pénétrer dans les cultures. Elle mérite qu'on ne la perde pas de vue.

Je dois dire aussi qu'on n'accorde pas, selon moi, assez d'attention à une catégorie d'instrumens très humbles en apparence, mais qui, chez nous au moins, ne sont pas à dédaigner : je veux parler de ceux qui n'ont d'autre moteur que l'homme, et qui ont pour but de faciliter le travail de la petite culture. De ce nombre sont des fourches à trois, quatre ou cinq dents en fer, destinées à remplacer la bêche et exposées par les Anglais. La Société royale d'Angleterre, qui a cependant plus de motifs que nous pour s'attacher exclusivement à la grande culture, a donné plusieurs prix à ces fourches. Elles pénètrent en terre plus facilement que la bêche, et font tout au moins un aussi bon travail. Quand on songe à l'étendue des terres travaillées à la bêche ou à la houe, les mieux cultivées du monde, on ne peut qu'attacher une importance sérieuse à tout ce qui peut économiser l'effort en maintenant l'effet obtenu. Je sais que l'usage de la fourche n'était pas complétement inconnu dans la petite culture, mais il n'était pas suffisamment répandu; je compte sur les Anglais pour la mettre plus en vogue. Je signale encore un système fort ingénieux inventé par M. Ledocte, directeur de l'école belge d'agriculture de Thourout, et adopté dans les écoles de Mettray en France et de Ruysselède en Belgique : le tout se compose de deux instrumens, un plantoir et une espèce de brouette. Le plantoir dépose dans le sol, avec la semence, la quantité d'engrais pulvérulent nécessaire pour la faire fructifier. La brouette devient successivement un rayonneur, un sarcloir, un bineur et un butoir par le changement de quelques parties. Sous toutes ses formes, elle est facilement conduite par un homme, une femme ou même un enfant. Les témoi-

gnages les plus honorables constatent qu'en Belgique on obtient avec ce système de remarquables résultats. Dans un pays comme celui-là, qui a tant d'exploitations au-dessous de deux hectares, il doit être d'un grand secours; la fourche anglaise peut le compléter.

Revenons aux instrumens de la grande culture. Les hache-pailles et les coupe-racines anglais ont été battus cette année par des belges et des badois. La *faneuse* anglaise a en revanche conquis tous les suffrages; cette élégante machine retourne en une heure le foin d'un hectare, et fait ainsi l'office de quinze ou vingt faneuses. La machine à fabriquer les tuyaux de drainage, de Whitehead, a maintenu sa supériorité; c'est une de celles qui attirent le plus l'attention du public. Un égrenoir de maïs, venu d'Autriche, a été justement remarqué.

Les machines à battre sont depuis longtemps connues en France; dans plusieurs de nos provinces, on ne bat plus autrement. En Lorraine et en Bourgogne, les plus petits cultivateurs s'en servent, et il commence à en être de même dans l'ouest. Ces modestes machines, qui coûtent de 300 à 500 francs, et qui battent environ deux hectolitres à l'heure, ont à peine osé se montrer à l'exposition : elles sont pourtant les plus nombreuses et par conséquent les plus utiles parmi nous. Il est vrai qu'elles ne pouvaient soutenir la comparaison avec les puissans engins de l'Angleterre et de l'Amérique. Dans l'essai qui a eu lieu à Trappes, c'est la machine américaine de Pitts qui l'a emporté; elle a battu, criblé et nettoyé 15 hectolitres de blé à l'heure; la machine anglaise de Clayton 8, et la française de Duvoir 5. Cette dernière n'obtient si peu de résultat que parce qu'elle ménage beaucoup la paille, ce qui a du prix pour les fermiers des environs de Paris; il faut bien qu'elle réponde à un besoin, puisque le constructeur en a déjà livré près de neuf cents.

Voilà donc les Américains qui ont déjà les devans pour le battage. La machine de Pitts est fabriquée à Buffalo, ville de l'état de New-York, qui n'existait pas il y a quarante ans, et qui a aujourd'hui 50,000 habitans. Si beau que soit ce succès, il paraît qu'il a été encore dépassé aux États-Unis. Je ne sais pourquoi nous n'avons pas vu à l'exposition la machine de M. Moffit, fabricant d'instrumens aratoires à Piqua, Ohio, qui a été essayée l'année dernière à Triptree-Hall, en Angleterre, et qui a, assure-t-on, battu et nettoyé 27 hectolitres à l'heure. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle n'exige, dit-on, qu'une force de quatre chevaux, et ne se vend sans le moteur que 1,125 francs. Espérons que M. Moffit ne nous fera pas défaut à l'exposition de l'année prochaine.

Mais le grand succès de cette année, le produit fondamental de ce vaste concours ouvert au monde entier, c'est la machine à moissonner. Il n'y a plus aujourd'hui le moindre doute, l'instrument qui

doit épargner à l'homme le plus pénible de ses travaux est trouvé, et il est à peu près arrivé à sa perfection. L'Amérique a encore eu cette gloire, sinon d'inventer, au moins d'exécuter mieux que les autres cet outil libérateur. Je ne puis dire de quel sentiment j'étais pénétré en voyant les épis tomber et se ranger en andains sur son passage. Un homme, commodément assis, dirige les chevaux qui traînent l'appareil; un autre est employé, dans quelques machines, à ramasser les épis avec un rateau; mais son intervention n'est pas nécessaire, et il en est qui s'en passent parfaitement. La machine de Mac Cormick, de Chicago (Illinois), moissonne un are par minute, ou plus d'un demi-hectare par heure; c'est la meilleure et la plus ancienne, car elle avait paru à l'exposition universelle de Londres en 1851, où elle présentait encore quelques défauts qui ont été corrigés. Mac Cormick en vend 2,000 par an, au prix de 750 fr. Chicago, d'où nous vient cette révolution bienfaisante, était un désert il y a quinze ans.

La France n'est pas tout à fait sans quelque participation à la solution de ce grand problème. Au nombre des *moissonneuses* essayées cette année, il en est une imaginée et fabriquée en France par M. Cournier, mécanicien à Saint-Romans (Isère). Défectueuse à quelques égards, mais d'un perfectionnement facile, elle a ce mérite, qu'elle marche avec un seul cheval, et je ne doute pas qu'il ne soit possible de l'établir à 500 fr. quand on en aura un débit un peu considérable. Qu'est-ce qu'un pareil déboursé en comparaison des craintes, des lenteurs, des embarras et des dépenses qu'entraîne la moisson? On peut dire que M. Cournier n'a eu l'idée de sa machine qu'après l'apparition de celles de Mac Cormick et de Bell, mais voici qui établit plus nettement en notre faveur un certain droit de priorité : une *moissonneuse* fort analogue à celles-ci a été inventée et publiée il y a dix ans par M. Constant de Rebecque, propriétaire à Poligny (Jura) et frère de Benjamin Constant. On ignore généralement ce fait, qu'il m'a paru juste de rappeler.

Quelques personnes paraissent s'inquiéter des conséquences que peuvent avoir ces machines pour les salaires ruraux. On peut se rassurer. L'invasion ne sera jamais assez subite pour que l'effet en soit sensible partout à la fois; l'extrême lenteur est ici plus à craindre que la précipitation, et dans tous les cas on peut être certain que la somme de travail ne sera pas diminuée; les bras devenus libres seront employés à d'autres travaux qu'on ne fait pas aujourd'hui, et qui augmenteront d'autant la production; c'est ce qui arrive toujours en pareil cas. Dans toutes les industries où a pénétré l'emploi des machines, les salaires ont monté au lieu de baisser; il en sera de même dans l'industrie rurale. L'exemple de l'Angleterre, où l'on emploie plus de machines aratoires et où les salaires ruraux sont plus élevés que chez nous, le démontre suffisam-

ment. Nos propriétaires et fermiers peuvent donc, en toute sûreté de conscience, réaliser dès qu'ils le pourront l'immense économie que les machines doivent leur procurer. On ne se figure pas, quand on n'y a pas réfléchi, de quels chiffres il s'agit pour un pays comme la France. La récolte s'élève annuellement à 200 millions d'hectolitres de tous grains, semence comprise, et le battage d'un hectolitre au fléau coûte en moyenne 1 franc, tandis qu'il ne revient qu'à la moitié avec la machine, même en comptant l'intérêt et l'amortissement du prix d'achat; la substitution d'un outil à l'autre n'entraîne donc rien moins qu'une différence annuelle de 100 millions. Le remplacement de la faucille, de la faux et de la sape par la *moissonneuse* donne des résultats analogues : dans l'un et l'autre cas, c'est une réduction de moitié, et, ce qui vaut mieux encore que l'économie de dépense, une grande économie de temps, avec la liberté de choisir son moment, de quitter, de reprendre et de finir sa besogne quand on veut. Il faut avoir vu les sollicitudes de la grande culture dans ces momens décisifs qui exigent un supplément extraordinaire de bras pour se faire une idée de ces avantages.

D'autres paraissent craindre que les machines ne donnent aux pays neufs, comme l'Amérique, l'Algérie et la Russie, où les terres sont pour rien et les bras peu nombreux, un grand avantage sur ceux anciennement peuplés et cultivés. Sans doute la production de ces régions à demi désertes trouvera des facilités nouvelles et dont il faut se féliciter dans l'intérêt de l'humanité, mais les autres en profiteront tout autant et peut-être davantage. Même avec les machines, la culture exige, pour se développer, un ensemble d'efforts et de ressources qui ne s'obtient que par la civilisation la plus avancée; les contrées où abondent les hommes et les capitaux sont toujours les premières à appliquer comme à imaginer les forces nouvelles, et la barbarie a peine à les suivre, même quand elle en a la volonté. La population ne restera pas d'ailleurs stationnaire, la marée humaine ne cesse de monter, ses besoins tendent toujours à s'accroître plus vite que les moyens de les satisfaire. Si l'on entrevoit la possibilité de lutter un jour contre l'antique fatalité, il s'en faut qu'elle soit encore vaincue; elle résistera longtemps. Les ruisseaux de lait et de miel ne coulent que dans les fables des poètes, et l'âge d'or, si jamais il arrive, aura toujours un mélange plus que suffisant d'âge de fer.

La division du sol ne met pas chez nous à la propagation des machines un obstacle aussi radical qu'on pourrait croire. N'oublions pas que la moitié de notre territoire est entre les mains de la grande et de la moyenne culture. Une récolte annuelle de 100 hectolitres suffit pour supporter l'intérêt des frais d'achat; au-delà commencent les bénéfices. Ne sait-on pas d'ailleurs ce qui arrive déjà pour le bat-

tage? Il tend à devenir une industrie à part, comme celle du meunier, du boulanger et du forgeron. Des entrepreneurs spéciaux achètent une machine et battent pour le public, moyennant un prix convenu, soit qu'on transporte les gerbes chez eux, soit qu'ils se transportent eux-mêmes de ferme en ferme, selon les circonstances. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la moisson? Il faudrait sans doute plus de *moissonneuses* que de *batteuses,* parce que le travail arrive tout à la fois; mais en dépêchant 6 hectares par jour, chaque machine en abattra assez en temps utile pour donner du profit.

L'application de la vapeur à l'agriculture commence à pénétrer parmi nous. Tout le monde peut voir fonctionner des *locomobiles* à vapeur françaises. M. Calla entre autres en a exposé une, de trois chevaux seulement de force, qui est un véritable bijou. Ces locomotives ne sont inférieures en aucun point aux anglaises; seulement, quand nos fabricans en vendent une, les fabricans anglais en vendent cent. La maison Clayton et Shuttleworth, de Lincoln, en expédie à elle seule deux par jour. Je regrette qu'on n'ait pas jugé à propos de faire paraître à l'exposition une invention qui paraît avoir eu du succès cette année en Angleterre : c'est une locomobile qui porte avec elle un chemin de fer sans fin destiné à la soutenir, ce qui lui permet de marcher sans enfoncer sur un terrain meuble et détrempé.

Les engrais commerciaux sont comme un autre genre de machines ayant pour effet d'augmenter la puissance du sol. Le plus actif est le guano du Pérou; l'expérience a prouvé qu'une tonne de cet engrais merveilleux peut produire 100 hectolitres de blé. La France n'en achète cependant qu'une quantité insignifiante, presque toute employée dans le seul département de Seine-et-Marne. Un document présenté au corps législatif a constaté que, dans le premier semestre de 1854, sur 223,000 tonnes de guano extraits des îles Chincha, 113,000 ont été importés en Angleterre, 98,000 aux États-Unis et 5,688 seulement en France; l'Espagne en a reçu tout autant. Malgré cette indifférence pour le vrai guano, la France a imaginé la première de faire avec des débris de poisson du guano artificiel. Ce nouvel engrais figure à l'exposition, où il mérite toute l'attention des cultivateurs : c'est une des idées les plus fécondes; l'engrais de poisson revient un peu moins cher que le guano péruvien, et on peut en produire en quelque sorte à l'infini.

M. le marquis de Bryas (Gironde) et M. le vicomte de Rougé (Aisne) ont exposé chacun un spécimen de drainage. Tous deux ont en effet exécuté de grands travaux de ce genre. Ces deux témoignages venus des deux bouts de la France, accompagnés d'envois de tuyaux et d'instrumens à drainer de plusieurs autres points, montrent que le drainage est maintenant naturalisé chez nous. On aurait pu croire

que cette invention anglaise serait moins applicable dans le midi que dans le nord; l'exemple de M. de Bryas et de son voisin, M. le comte Duchâtel, qui a drainé avec un grand succès ses vignes du Médoc, prouve le contraire. Le drainage, qui assainit les terres humides, a aussi la propriété d'humecter les terres sèches, en attirant l'eau pluviale à des profondeurs qui empêchent sa rapide évaporation aux ardeurs du soleil. Ce fait inattendu est maintenant démontré. Les sols argileux et imperméables se rencontrent d'ailleurs aussi fréquemment dans le midi que dans le nord, et y présentent à peu près les mêmes inconvéniens, que nos cultivateurs essaient de corriger par des fossés, des labours en billons, des transports de terre des extrémités au centre du champ.

Le drainage ne fait pourtant de sérieux progrès que dans les départemens les plus riches de France, comme Seine-et-Marne, l'Oise, l'Aisne, Seine-et-Oise, etc. Malgré les encouragemens répétés de l'administration, le reste du pays s'en occupe peu. C'est une réparation fort chère, et bien qu'il s'agisse, en moyenne, d'un placement à dix pour cent, tout le monde n'a pas 250 francs à dépenser par hectare. L'exécution offre d'assez grandes difficultés; c'est tout un art que l'art de drainer. Il faut pour conduire le travail de véritables ingénieurs, et pour le bien faire des ouvriers spéciaux; la fabrication des tuyaux est imparfaite encore, et il n'est pas certain que sur quelques points on ne soit obligé de recommencer. J'ai vu bien des champs en Angleterre qui avaient été drainés deux ou trois fois, tantôt parce que les tuyaux n'étaient pas bons, tantôt parce qu'ils avaient été mal placés. Nous ne sommes pas assez riches en France pour nous permettre de pareilles écoles.

Avec des champs mal travaillés et mal fumés, comme le sont encore les trois quarts de la France, le drainage ne peut porter que des fruits insignifians. Bien des progrès doivent passer avant celui-là pour la plupart de nos contrées. L'adoption d'un bon assolement ne coûte pas aussi cher et peut être tout aussi productif. Puis vient l'emploi de quelques instrumens perfectionnés, comme une bonne charrue, une bonne herse, le battage mécanique, l'usage de quelques amendemens. Les moyens imparfaits d'écoulement que nous possédons peuvent suffire tant que le sol n'est pas porté à un état supérieur de fertilité, d'autant plus qu'on peut les améliorer, les multiplier sans de grands frais. Que le drainage fasse partie d'un ensemble de mesures pour transformer de fond en comble une terre arriérée, je le conçois; mais alors il ne faut pas parler seulement de 250 fr. par hectare, il faut compter sur 500 et même sur 1,000. Tant qu'on n'en est pas là, et combien de propriétaires y sont parmi nous? il vaut mieux marcher pas à pas et employer les petits moyens en attendant les grands.

Il est enfin une dernière difficulté qu'on a un peu atténuée par la loi nouvellement rendue pour contraindre le propriétaire du fonds inférieur à livrer passage, moyennant indemnité, aux eaux surabondantes du fonds supérieur; mais cette difficulté, on ne l'a pas détruite : je veux parler du morcellement d'une partie du sol. Ce morcellement a deux formes, l'une dont les avantages balancent au moins les inconvéniens, la petite propriété; l'autre qui n'a guère que de mauvais effets, la division parcellaire. Ni l'une ni l'autre ne sont absolument incompatibles avec le drainage, mais elles compliquent beaucoup la question, surtout la seconde. Quand pour poser une ligne de drains, il faut traverser cinquante parcelles appartenant à des propriétaires différens, ou tout au moins enchevêtrés les uns dans les autres, c'est une grosse affaire, même avec la nouvelle loi. On s'en tirera sans nul doute, mais avec le temps; les avantages d'un bon égouttement sont tels qu'ils triompheront peu à peu de toutes les résistances. Reconnaissons seulement que les difficultés existent, et ne nous étonnons pas que le drainage ne s'étende pas plus rapidement.

Je regrette qu'on n'ait pas donné aussi quelque spécimen d'un autre genre de travail qui n'a pas moins d'utilité, l'irrigation. L'eau est à la fois le trésor et le fléau de l'agriculture; il y a autant d'avantage à en fournir aux sols qui en manquent qu'à la retirer de ceux qui en ont trop. Un jour viendra, je n'en doute pas, où l'industrie humaine suppléera dans la grande culture, comme elle fait déjà dans le jardinage, aux caprices de la pluie, et où les végétaux recevront à point nommé, quel que soit l'état du ciel, les arrosages dont ils ont besoin. Dans ce temps-là, on verra des miracles de production, car la différence entre un printemps pluvieux et un printemps sec peut être énorme pour les céréales, comme pour les autres fruits de la terre. L'art d'emmagasiner les eaux et de les distribuer à volonté est l'art nourricier par excellence, surtout dans le midi. En Andalousie, on sème souvent plusieurs années sans rien recueillir, parce que l'eau manque au printemps; une fois en trois ou quatre ans il pleut à propos, et la récolte de cette seule année compense toutes celles qu'on a perdues.

Un homme beaucoup plus compétent que moi dans ces matières, M. Babinet, a donné ici même la recette pour créer à volonté des sources artificielles. Voilà tout un monde qui se découvre pour les pays arides. Ce procédé si simple n'est plus seulement une théorie; il a été mis en pratique en Angleterre, et je crois aussi en Belgique, et ce n'est pas là qu'il est appelé à produire le plus grand effet. Avant la révolution de 1848, l'attention du gouvernement et des chambres s'était portée sur les avantages de l'irrigation; de nombreux projets étaient à l'étude, on avait même commencé à en exé-

cuter un, en réunissant au pied des Pyrénées les eaux de la Neste, pour les répandre, par un éventail de canaux, sur une immense étendue de pays. Ces projets si utiles ont été abandonnés, et ce ne sont pas les seuls. En voyageant dernièrement dans l'est de la France, je suis arrivé dans un chef-lieu de département au moment où les rivières débordées de toutes parts couvraient la plaine à perte de vue; les regains, surpris dans les prés, étaient partout salis ou emportés; une seule nuit de pluie avait suffi pour amener ces dévastations, l'eau monte quelquefois de plusieurs pieds dans l'intérieur de la ville. Un pareil spectacle est une honte pour un pays civilisé. Ces eaux, qui portent maintenant la ruine, porteraient la fertilité, si par un bon système de travaux les inondations régularisées servaient à des colmatages, comme en Italie. Ainsi le génie de l'homme peut faire contribuer les fléaux à l'exécution de ses volontés.

L'irrigation arrive à sa plus haute puissance quand elle sert à distribuer l'engrais en même temps que l'eau elle-même. On se rappelle peut-être ce que j'ai dit il y a deux ans du nouveau système d'arrosage par l'engrais liquide, qui commençait alors à s'essayer en Angleterre; depuis, il a fait de grands progrès; on ne l'applique plus seulement aux prairies, mais aux céréales, et partout il *paie* avec usure, comme disent les Anglais, les frais qu'il exige. Le voici même qui commence à prendre une extension gigantesque par la distribution des égouts des villes dans les campagnes. Jusqu'ici, les Anglais avaient fait peu d'usage de cette espèce de fumure qu'on appelle par euphémie l'*engrais humain;* on sait cependant, par l'exemple des Flamands, combien elle a de puissance. Sans adopter tout à fait la théorie de M. Pierre Leroux, baptisée du nom par trop significatif de *circulus*, on doit reconnaître que les déjections de l'homme, pour appeler les choses par leur nom, peuvent très utilement contribuer à assurer sa subsistance. Ce que des villes comme Londres et Paris peuvent fournir d'engrais est énorme, et la plus grande partie se perd dans les rivières, non sans avoir préalablement infecté l'air de miasmes délétères. Assainissement des villes, fertilisation des campagnes, telle est la devise du nouveau système, qui consiste à emporter les immondices par des courans d'eau souterrains pour les répandre au dehors, et qui commence à être appliqué en grand, soit à Londres, soit sur d'autres points de l'Angleterre.

M. Bazin, directeur de la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin (Oise), a eu l'heureuse idée d'exposer une collection des insectes nuisibles aux plantes cultivées. C'est en effet une des branches principales de la zoologie appliquée à l'agriculture que l'étude de ces petits animaux et des moyens de les détruire. La nature est aussi féconde pour la mort que pour la vie; chaque plante utile a ses enne-

mis, qui peuvent à tout instant se multiplier avec une abondance funeste. Le hasard apprend quelquefois à s'en défaire; je ne sais quel accident aura montré à nos jardiniers qu'une goutte d'huile versée dans le trou d'une courtilière la forçait à remonter pour mourir. D'autres procédés empiriques sont employés. Les Anglais n'ont pu préserver leur culture fondamentale, le turneps, des ravages de l'altise ou puce de terre qu'en pressant à force d'engrais la végétation de la plante, car dès qu'elle a mis sa quatrième feuille, elle est à l'abri. Plus souvent les cultivateurs s'abandonnent à la fatalité, et s'il arrive que les insectes ravageurs disparaissent quelquefois, soumis qu'ils sont eux-mêmes à d'innombrables chances de destruction, il arrive aussi que le fléau se perpétue à l'aide de circonstances favorables. Il n'y a que la science, l'observation infatigable, qui puisse, en étudiant les mœurs et le mode de propagation de ces imperceptibles armées, donner avec sûreté des armes contre elles. Les vignes de la Bourgogne étaient dévastées par la pyrale; le naturaliste Audouin découvrit dans la vie de l'insecte un moment où il était facile de le détruire, et depuis lors il n'est plus à craindre. Sans doute, en examinant d'aussi près les autres parasites, on parviendra de même à les vaincre.

J'en dirai autant de ces maladies mystérieuses de la végétation qui font depuis quelques années le désespoir des cultivateurs. L'imagination publique s'en est frappée; quelques esprits ont été jusqu'à supposer une dégénérescence de la planète que nous habitons, une sorte d'épuisement des élémens. Ces craintes sont chimériques. Les maladies dont il s'agit n'ont rien de nouveau; elles ont sévi de tout temps sur les plantes, comme d'autres sur les animaux et sur les hommes, et si elles ont pris tout à coup plus d'intensité, c'est par suite de circonstances atmosphériques essentiellement passagères. Autrefois on en souffrait sans les connaître, sans les étudier et les nommer, mais au lieu d'avoir moins de gravité que de nos jours, elles en avaient souvent davantage. De même que le choléra, quelque redoutable qu'il soit, n'est pas comparable à la peste noire et aux autres épidémies dont l'histoire nous a conservé le lugubre souvenir, de même le déficit de récolte qu'amène ce qu'on appelle le choléra des plantes n'est rien auprès des famines épouvantables que les mêmes causes entraînaient autrefois. Quand on étudie l'histoire de la production, on voit que les bonnes et les mauvaises années se succèdent dans un ordre en quelque sorte régulier. C'est le fameux apologue des vaches grasses et des vaches maigres, qui remonte bien haut.

Qu'est-ce que l'art de la culture, sinon la lutte contre ces influences morbides qui nous menacent toujours? *Tu mangeras ton*

pain à la sueur de ton front, a dit la colère divine. La vie de l'homme est un combat, mais quand il ne s'abandonne pas lui-même, il triomphe plus souvent qu'il ne succombe. Sans doute les intempéries ont des dangers de plus en plus effrayans, à mesure que la population s'accroît : l'existence de nombreux millions d'hommes peut dépendre d'un excès de froid ou de chaud, de sécheresse ou d'humidité; mais nous avons aussi, si nous voulons, des armes de plus en plus puissantes pour nous défendre, la science et le capital.

Quoi qu'en puisse dire l'ignorance, l'application des sciences à la culture est une nécessité de notre temps. Ce qu'elles ont fait pour l'industrie, elles le feront certainement pour l'exploitation du sol; leur intervention progressive sera plus ou moins rapide, elle est infaillible. Quant au capital, des causes puissantes le détournent aujourd'hui. Il est un fait positif qui frappe tous les yeux : malgré la cherté des denrées agricoles, qui semblerait devoir donner une nouvelle valeur au sol, les baux ne s'élèvent pas, et les terres ne se vendent pas mieux que par le passé. Ce phénomène singulier est le signe évident de la désertion des capitaux; il y a dix ans, des faits tout contraires indiquaient une autre disposition. Cette perturbation n'aura qu'un temps; elle tient à des causes en grande partie artificielles. Livrés à eux-mêmes, les capitaux se répartiraient plus également entre les différentes entreprises qui les sollicitent; ils ne se porteraient surtout que sur des emplois productifs, tandis que nous les voyons s'engloutir dans une foule de consommations improductives. Quand l'ordre naturel sera rétabli, et que le sol recommencera à recevoir la part de capitaux qui lui revient, la France produira non-seulement ce qui est nécessaire à sa subsistance, mais un notable excédant. Dans l'état actuel de sa population, entourée qu'elle est de pays infiniment plus peuplés, comme l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne rhénane, qui ne suffisent plus à leurs besoins malgré l'excellence de leur culture, son rôle naturel est d'être un pays exportateur. Elle le serait déjà sans les circonstances qui ont arrêté son développement. Or de tous les moyens de prévenir les disettes, l'exportation régulière est le plus sûr. Quand on produit tous les ans beaucoup plus qu'on ne consomme, outre qu'on s'enrichit par la vente de ses produits, on est gardé contre les mauvaises années : il suffit alors que l'exportation s'arrête pour combler le déficit.

Au milieu de ces espérances, une triste réalité vient d'éclater. Je n'avais que trop raison en disant, il y a trois mois, que nous n'étions pas au bout de la cherté. La récolte des principales céréales a encore une fois trompé les efforts du cultivateur; le grain a haussé sur tous les marchés, et le prix moyen du blé en France a atteint 32 fr. l'hec-

tolitre. En présence des alarmes que cette hausse a éveillées, le gouvernement a maintenu, grâce à Dieu, les vrais principes; il a renouvelé les déclarations explicites, déjà faites à plusieurs reprises, en faveur de la liberté du commerce. Nous voilà donc rassurés contre le danger d'une intervention de l'autorité dans les prix, le plus grand de tous; si par malheur des idées contraires avaient prévalu dans les conseils du gouvernement, comme en 1812, nous aurions eu à subir, comme alors, une terrible épreuve; la cherté aurait bien vite dégénéré en disette et pis encore. Livré à lui-même, le mal sera moins grave. Il y aura sans doute de rudes privations, mais il ne faut pas s'effrayer outre mesure. Les cultures de printemps et d'été, comme les avoines, les orges, les sarrasins, les maïs, les légumes secs, sont bonnes généralement; la maladie des pommes de terre a un peu cédé; la vigne donnera de faibles produits, mais moins faibles qu'on ne le craignait d'abord. La dernière hausse n'a pas été partout également forte. Dans le nord, elle a touché 3 francs l'hectolitre; dans l'ouest, elle a été à peu près nulle. Chaque jour le commerce intérieur dispose de moyens plus puissans. Le réseau des chemins de fer, qui nous a sauvés il y a deux ans, aura encore plus d'efficacité cette année, parce qu'il est plus étendu. Le chemin de l'ouest arrive jusqu'aux portes de la Bretagne, la partie de la France où le prix du blé est toujours le plus bas; la lacune entre Lyon et Avignon est remplie. Si les blés de Russie n'arrivent plus, l'Algérie nous fournira probablement quelques millions d'hectolitres; l'Espagne a un excédant qui commence à s'écouler vers les marchés anglais, et la récolte des États-Unis est, dit-on, excellente.

Voilà pour le présent; quant à l'avenir, j'espère qu'on sentira la nécessité de détourner le moins possible les capitaux de l'agriculture. Dieu veuille que l'intensité du mal amène une réaction! Il y a désormais une grande place à prendre pour les entreprises agricoles : d'un côté, le blé et la viande hors de prix; de l'autre, les terres à bon marché, et de nouveaux procédés de production, comme le drainage, les machines, l'irrigation par l'engrais liquide, éprouvés par la pratique. Si quelque jour les capitaux peuvent reprendre ce chemin, et si leur emploi est suffisamment éclairé par la science et l'expérience, rapprochées et confondues, nous verrons sortir de ce sol, aujourd'hui si avare, des trésors inconnus; les rigueurs même des saisons seront vaincues, et nous pourrons dire, en nous souvenant de la cherté qui aura provoqué ce retour tardif vers l'agriculture : *A quelque chose malheur est bon.*

LÉONCE DE LAVERGNE.

LE ROMAN

DE

MŒURS INDUSTRIELLES

EN ANGLETERRE

North and South, by the author of *Mary Barton*, 2 vol. in-8°; London, Chapman and Hall 1855.

Je me rappelle avoir vu il y a quelques années un plan de roman, ou plutôt de conte philosophique, extrêmement ingénieux, et qui exprimait assez bien l'antagonisme qui travaille notre société. — Dans un pays imaginaire vit une société imaginaire, sans unité, composée de deux groupes d'hommes nettement tranchés. C'est moins une société que deux sociétés accolées l'une à l'autre : une vieille et une nouvelle. L'un des deux groupes est composé d'hommes extrêmement polis et courtois, avec lesquels il est très agréable de vivre, vrais gentilshommes de manières et de langage, mais d'un caractère affaibli. L'autre groupe est formé d'hommes de labeur et d'affaires, bourrus, grossiers, désagréables, mais solides et actifs. Dire que cette société ainsi divisée marche fort mal, cela est inutile. Les deux groupes n'ont aucun rapport entre eux, ne se fréquentent pas, et en définitive ont l'un pour l'autre le plus parfait mépris. Isolément cependant, chacun ne peut dominer ni prendre un ascendant suffisant pour s'élever au pouvoir. Les uns représentent pour ainsi dire des formes sans représenter des réalités, les autres représentent des réalités sans formes. Les uns sont tout surface sans aucun fonds,

les autres sont des élémens bruts sans surface régulière, blocs de granit mal équarris et tels qu'ils sont sortis des profondeurs de la terre, quartiers de houille noirs et poussiéreux, minerai non débarrassé de ses scories terreuses, matières premières non préparées.

Le plus parfait *statu quo* d'anarchie s'établit, cela va sans dire, dans cette société. Il faut pourtant se choisir un roi, vaille que vaille. Aucun des deux groupes ne veut du roi de l'autre. Enfin nos élégans gentilshommes deviennent les dupes de leurs propres inclinations; ils tombent en proie à une espèce de dandy très rusé, moitié italien et moitié russe, qui, trop fin pour faire d'eux des sujets et sachant fort bien qu'il ne pourrait les gouverner ainsi, les rapproche de sa personne, et par toute sorte de sourires, de caresses, de flatteries, de mots placés à propos, les réduit à l'état de domesticité. Ils n'auraient pas voulu pour tout au monde obéir, s'il leur eût commandé brutalement au nom de la justice, mais les voilà qui sur un geste élégant ou une tournure de phrase ingénieuse se mettent à le servir. Rien n'égale l'empressement bouffon avec lequel ils font reluire ses bottes, et le soin extrême qu'ils mettent à chasser le moindre duvet des vêtemens de sa seigneurie.

L'autre groupe, celui des bourrus, qui ne se paie pas de belles manières, ne se contente point d'un tel roi, et s'en va chercher pour le gouverner un géant vigoureux, musculeux et infatigable, qui mange fort, boit de même, fume sans cesse, ne dort pas, travaille sans relâche et exige que chacun en fasse autant à ses côtés. Cette manière d'Américain réduit les pauvres gens en esclavage, les torture et les exténue bien vite au point de ne leur laisser que la peau et les os. *Go ahead*, en avant! la machine humaine, tendue comme un ressort, va bientôt éclater. Chez le groupe aristocratique, les choses ne vont pas mieux. Chaque jour, nos hommes aux surfaces s'abaissent un peu plus, radotent davantage et tombent en putréfaction. D'un côté, exténuation, affaiblissement des forces par exagération d'activité; de l'autre, enfantillage, sénilité, affaiblissement par absence d'activité réelle. Ce pays souffre horriblement, et il est permis de croire qu'il va disparaître dans un délai donné, si la Providence ne vient à son secours; mais *all is well that ends well*, tout se termine comme dans les contes de fées. Le dandy, roi de nos hommes à surfaces, possède une fille charmante, qui, ingénieuse et sagace comme son père, ne se laisse point prendre aux apparences, et épouse le fils du géant barbare, beau garçon solide et vigoureux, qui ne peut manquer d'avoir une nombreuse progéniture. C'est la race issue de ce mariage en effet qui doit gouverner cette société et terminer cet antagonisme si longtemps prolongé, en unissant dans l'art de gouverner la souplesse et le tact à la vigueur et à la connais-

sance pratique des faits. Alors une société supérieure s'établit, civilisée sans mollesse, active sans excès, idéale sans subtilité, pratique sans grossièreté. Telle est à peu près l'histoire de ce pays d'utopie.

Ce plan bizarre nous est revenu en mémoire à la lecture du nouveau roman de mistress Gaskell, *le Nord et le Sud*. Nous n'avons pas là, il est vrai, le roi dandy et la société des hommes à surface; mais nous avons toute une société polie, morale et instruite, un peu indécise dans sa conduite, un peu faible de caractère, d'une douceur par trop féminine et d'une délicatesse d'esprit déjà trop susceptible et trop maladive, mise en présence d'une société barbare, mal dégrossie, où ne manquent ni les géans infatigables, ni l'activité effrénée qui broie les hommes comme le chanvre ou le coton, ni le dédain de tout ce qui n'est pas palpable et solide, ni les clameurs arrachées par les fatigues d'un travail sans temps d'arrêt. D'un côté, sous les rayons d'un soleil pâle et doux, ni trop brûlant ni trop froid, s'étend un paysage *modéré* et choisi, plein de *cottages* rians et propres. Point de forêts où se cache la bête féroce, point de marais aux exhalaisons insalubres, asile des reptiles immondes; point de rochers abrupts ni de plaines arides : partout un silence profond, troublé seulement de loin en loin par de petites voix singulièrement douces qui parlent de scrupules de conscience, de visites aux bons fermiers des environs, d'écoles de village, de douleurs de famille, de belles affections, de culture classique et de joies de l'esprit. Que vont devenir les habitans de ce pays, lorsqu'ils vont se trouver dans cette autre contrée, où rien ne ressemble à ce qu'ils connaissent et ne rappelle ce qu'ils ont aimé? Là, le paysage est une ville boueuse, bruyante et infecte. La fumée des usines cache le ciel sous ses noires vapeurs et retombe à terre en imperceptible pluie de charbon; les chariots, chargés de marchandises, roulent dans les cours et dans les allées; les métiers bruyans et les cruelles machines font entendre jour et nuit leur étourdissant langage; les locomotives passent dans le lointain en lançant leur sifflement sauvage, et si vous prêtez l'oreille, de quelque taverne ou du fond de quelque cave souterraine vous pourrez entendre le refrain de quelques-uns de ces chants étranges et terribles que l'auteur de *Mary Barton* a placés si heureusement dans un de ses romans, celui-ci par exemple :

Oh! it is hard, it is hard to work
All live long day,

ou cet autre, encore plus effrayant :

You would think it hard
Te be sent in the world,
To be clemmed and do the best as ye can;

ce qui peut se traduire en français par ces paroles, qui n'offriraient aucun sens bien plaisant aux oreilles des voluptueux sybarites : « Vous penseriez qu'il est dur d'être envoyé dans le monde pour y crever de faim et y faire cependant du mieux possible. »

Et pourtant tout ce tapage a son éloquence et sa grandeur; bien mieux, plus il est fort, et plus les habitans jouissent de la sécurité, car rien n'est sinistre comme le silence qui vient de loin en loin rompre ces clameurs continuelles de l'activité humaine. Ces jours-là, la ville tout entière est dans la rue ou aux fenêtres, des groupes animés se forment; puis, tout à coup, la foule s'élance et vient faire le siége de quelque manufacture soigneusement barricadée, et l'on n'entend plus alors que le bruit sourd que rendent les portes de fer sous la pression de la foule, le craquement du bois qui se fend et va céder, et, dans le lointain, le galop des chevaux, le cliquetis des armes, le son clair et métallique des fusils qui se chargent. Les dragons s'élancent le sabre au poing, les constables arrêtent quelques individus dans la foule qui se disperse, et la ville jouit pendant une demi-journée de ce demi-silence solennel qui enveloppe la nature après une tempête.

Le *sud* et le *nord!* deux sociétés très différentes, et dont nous n'avons aucune idée dans notre France, où ces deux sociétés très opposées l'une à l'autre vivent pourtant dans les mêmes lieux, où la société que j'appellerai *historique* occupe les mêmes provinces que la société manufacturière, et où cette dernière est un peu parsemée par tout le pays, au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, où Rouen, la ville des vieux souvenirs gothiques, abrite à l'ombre de ses clochers et de ses abbayes les modernes palais de ses cotonnades, où Lyon, la ville catholique, mêle ses manufactures et ses boutiques à ses couvens et à ses chapelles. L'industrie chez nous s'est un peu installée partout, et la société traditionnelle continue jusqu'à un certain point à s'occuper dans son voisinage des choses qui lui furent chères autrefois et qui lui sont encore familières. Au contraire en Angleterre l'industrie est moins disséminée, elle a conquis des provinces entières où elle règne en souveraine. Dans les comtés du sud subsiste encore la vieille vie anglaise : là sont les monumens et les souvenirs; là vivent des populations agricoles depuis longtemps soumises, façonnées par l'aristocratie; là le *gentleman* a encore toute sa puissance; le *clergyman* est encore honoré des fermiers comme aux beaux jours de l'église anglicane; là florissent encore les deux universités avec toute leur culture classique. C'est la région où habite l'âme de la vieille Angleterre avec son mélange de libéralisme et d'aristocratie, c'est la patrie des esprits modérés, monarchistes et anglicans, l'appui du gouvernement *constitutionnel* in-

terprété selon Delolme, — l'Angleterre anglo-normande en un mot. Avancez dans le nord, et là vous risquez fort de rencontrer une autre Angleterre, avec une manière beaucoup plus avancée d'interpréter la théorie des trois pouvoirs. Plus d'Anglo-Normands : des Saxons complets, indomptés par l'aristocratie et la force morale des classes cultivées, hardis, actifs, batailleurs, anarchiques; point de culture intellectuelle et oiseuse, un grand sens pratique : l'éducation que donne l'habitude des grandes affaires, et pour toute érudition une connaissance exacte et complète de l'état de tous les marchés du monde. Point de vieilles villes aux souvenirs historiques; des villes toutes neuves qui avaient longtemps attendu en germe que leur jour vînt d'éclore, et que le XIXe siècle a lancées dans le monde; — pour classes supérieures, des bourgeois durs, infatigables et vaillans, toujours la lorgnette à l'œil, comme un général d'armée, pour suivre la position ou la manœuvre du marché français, américain ou allemand, observant toujours le vent comme le marin, pour savoir d'où vient que les cotons haussent si fort ou que les laines subissent une telle dépréciation. Les doctrines qui ont cours dans cette contrée ne sont plus les ingénieuses théories libérales, mais le radicalisme dans toute sa puissance, — démocratie à l'*américaine* chez les bourgeois et les patrons, tendances socialistes chez les prolétaires. Une économie politique reposant uniquement sur le commerce et en vue du commerce, une philosophie politique, un nouveau droit des gens fondé sur la paix et en vue de la paix sont nés et ont prospéré dans ce pays, comme chacun sait. Là aussi l'église anglicane est moins puissante que dans le sud, et les dissidens sont plus nombreux. C'est une Angleterre toute nouvelle qui se trouve en présence de la vieille Angleterre, qui résiste et refuse de laisser la Grande-Bretagne perdre son caractère distinctif et devenir une nouvelle édition des États-Unis, une Angleterre que l'industrie a créée, que le *bill de réforme* a émancipée, que le rappel des *corn laws* a enivrée d'orgueil, et que la guerre de Crimée a momentanément abaissée et amoindrie.

Au commencement du roman, nous sommes dans le sud, dans l'intérieur d'un *clergyman* dont le visage pâle et inquiet accuse des souffrances dont personne autour de lui n'ose lui demander la cause. Ceux qui connaissent l'histoire de M. Hale ne peuvent pas être étonnés de cette apparence maladive, que son caractère explique assez. M. Hale a toujours été un homme singulièrement timide, sensible à l'excès, scrupuleux et soigneux de son âme comme l'hermine de sa fourrure, un esprit d'une délicatesse morale infinie enveloppé dans un corps frêle et nerveux : deux bonnes conditions pour beaucoup souffrir et beaucoup sentir, et pour absorber jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume et de miel qui compose la vie. M. Hale

l'a bu, et a fait cette expérience que tous les hommes de sa nature ont faite, expérience qui les a toujours sauvés de la misanthropie et réconciliés avec le monde : c'est que le doux était amer et que l'amer était doux. C'est ainsi que M. Hale est arrivé à cette espèce d'optimisme bienveillant et triste qui adresse à la joie et à la douleur le même doux sourire, qui est si rare, si charmant et de si bon goût. Il était fort beau dans sa jeunesse, et distingué particulièrement pour sa chevelure, où se jouait ce reflet bleu comme l'aile du corbeau que les connaisseurs en beauté admirent si fort. La jolie miss Beresford, séduite par toutes ces qualités délicates, — douceur, gentillesse, élégance d'esprit, finesse de tempérament, — qui s'accordent mieux avec la nature féminine en général que les qualités viriles qui distinguent la partie masculine de l'humanité, — solidité d'esprit, force de caractère, — l'avait épousé par amour. Elle ne s'en était jamais repentie. Cependant les années étaient venues, et avec elles cette humeur mélancolique qui s'empare à cet âge des personnes qui ont cherché le bonheur dans l'accomplissement de leurs désirs, sans tenir compte d'aucune considération sociale, mondaine ou matérielle. Toute une vie d'amour, mais aussi toute une vie de petites privations, de gêne, de quasi-solitude ! — les sentimens les plus affectueux et les plus tendres n'y résistent pas toujours; ceux de mistress Hale, toujours persistans, s'étaient cependant enveloppés de mélancolie. En vérité, au foyer des deux époux il n'y avait plus pour génies familiers que cette résignation triste et suave du déclin de la vie, puis ce petit lutin subtil et inquiet comme un enfant qui s'alarme des moindres frémissemens du vent, des bourdonnemens d'un insecte, et dont l'oreille fine surprend les bruits les plus mystérieux, le génie qui hante les tempéramens maladifs et les consciences toujours en éveil. Mistress Hale avait aussi ses inquiétudes, ses exigences doucement absurdes, auxquelles il était fort difficile de résister, ses imaginations opiniâtres et contre lesquelles le raisonnement ne pouvait rien. Tout le tableau de cet intérieur est finement peint par Mme Gaskell; on dirait une chambre silencieuse et close, aux rideaux tirés; l'air est tiède, la lumière y pénètre à peine par les volets et y jette en plein midi des lueurs de crépuscule; ses habitans parlent d'une voix faible et douce, leurs pas sont lents et ne font aucun bruit; une demeure de convalescens en un mot. En effet les époux Hale sont des convalescens : ils commencent à se remettre de cette longue et cruelle maladie qui s'appelle la vie, et ils seront bientôt guéris.

Ce ne sont donc pas les sujets de tristesse qui manquent à M. Hale. Outre sa fille Marguerite, qui vient de revenir de Londres, où elle a été élevée avec une belle cousine récemment mariée, M. Hale a eu

un fils, Frédéric, officier de marine, compromis dans la révolte d'un équipage contre un commandant tyrannique, et à qui le séjour de l'Angleterre est désormais interdit. Cependant cette grande douleur, que le temps n'a pu affaiblir, n'explique pas néanmoins le redoublement de tristesse qui se fait remarquer chez M. Hale. La vérité, soigneusement cachée, finit à la fin par se révéler : le poison du doute s'est glissé dans l'âme de M. Hale. Lui, depuis si longtemps membre de l'église anglicane, il a fini par concevoir des doutes, non sur la vérité de la religion, mais sur la vérité des interprétations de l'église dont il fait partie. C'est là la récompense de toute une vie de réflexions et de labeurs intellectuels. Si M. Hale était une âme ordinaire, il pourrait faire comme tant d'autres, ne révéler jamais ses doutes et continuer son ministère en le regardant tout simplement comme une profession et une condition donnée dans la vie. M. Hale n'est pas capable d'un tel crime; il a toujours ouvert devant lui le livre où un pauvre ministre de l'église, assiégé des mêmes doutes que lui il y a cent soixante ans, raconta ses angoisses, ses épreuves, son triomphe et la paix de sa conscience, obtenue par la satisfaction donnée à la vérité.

M. Hale a balancé longtemps, non par faiblesse d'âme et absence de résolution, mais par timidité de caractère et tout simplement par la difficulté de faire à sa famille et à ses amis une telle révélation; mais enfin il se décide, il s'ouvre à sa fille : il a écrit à l'évêque pour donner sa démission; il a raconté ses épreuves morales à quelques amis d'Oxford; dimanche prochain, il fera à ses paroissiens son discours d'adieu, et dans quinze jours il ne sera plus membre de l'église anglicane. Mistress Gaskell excelle, comme on sait, à raconter ces affaires litigieuses de l'âme et tous ces petits procès intérieurs des facultés morales entre elles. C'est le romancier des cas de conscience; le charmant roman de *Ruth* était, si l'on s'en souvient, fondé sur un mensonge innocent. Armée de cette faculté exquise et toute féminine, le tact, elle ne juge pas les actions humaines d'après le code des conventions mondaines, ni d'après le code légal, ni même d'après le code religieux; elle cherche à pénétrer le vrai motif de ces actions, la racine d'où elles sont sorties, et les absout ou les condamne selon qu'elles sont ou ne sont pas conformes à la vérité, ou, ce qui pour une femme est à peu près synonyme de vérité, à la charité et à la sympathie. Elle sait à merveille et avec un goût parfait poser aux pharisiens de petites questions imprévues et embarrassantes. Ainsi l'affaire de M. Hale pourrait être traitée par plus d'un d'apostasie, de conversion par beaucoup d'autres. Apostasie et conversion, ce sont là de bien gros mots, pourrait-elle répondre; au fond, la conduite du *clergyman* est strictement conforme à la règle du décalogue qui dit :

Tu ne mentiras pas. Et d'ailleurs la grande question est d'obéir à la vérité, qui est toujours invisible, et non pas aux formes extérieures de la vérité, qui sont toujours imparfaites. Armée de ce principe, qui est celui des unitaires les plus éclairés (l'auteur de *Mary Barton* appartient, je crois, à cette église), mistress Gaskell n'a pas de préjugé de secte et regarde d'un œil bienveillant toutes les formes diverses qu'a revêtues l'idée chrétienne. Elle n'a pas le moindre préjugé, comme beaucoup de ses compatriotes, contre les nations et les personnes qui professent tel ou tel culte; elle sait que l'attachement à telle ou telle église dérive d'une foule de circonstances indépendantes de la sincérité d'âme, — l'éducation, l'habitude, les mœurs générales, les différences d'instincts, — mais qu'au fond ce ne sont là que des attachemens secondaires, très matériels, souvent mondains, nullement religieux, et que la grande question, c'est l'attachement à la vérité. Ainsi les personnages de son roman appartiennent tous à diverses sectes : M. Hale est dissident, sa femme et sa fille sont anglicanes; son fils Frédéric, après un long séjour en Espagne, penche vers l'église romaine, et pourtant tous sont sincères.

Les scrupules de M. Hale nous suggèrent une réflexion. Y a-t-il rien au monde de plus dramatique que les tourmens de conscience d'un honnête homme? Je suis toujours étonné que les romanciers et les dramaturges cherchent avant tout les émotions violentes du vice et du crime, comme si l'honnêteté ne leur fournissait aucune ressource. C'est même une opinion généralement répandue que l'honnêteté emporte nécessairement avec elle une certaine monotonie. Rien n'est plus faux, et c'est tout le contraire qui a lieu. Je ne connais rien de monotone comme le vice; son but est toujours le même, et ses moyens pourraient se réduire à cinq ou six tout au plus, qu'il serait très facile d'énumérer. Les mobiles qui font agir l'honnête homme sont excessivement variés, infinis comme le monde moral, complexes comme le monde matériel dans lequel nous vivons. C'est un grand et douloureux travail que d'accorder ensemble, dans la conduite de la vie, les différens principes qui doivent présider à nos actions, de ne pas en violer un pour donner satisfaction à l'autre. Avez-vous jamais réfléchi, par exemple, à l'horrible situation d'esprit d'un homme qui, pour ne pas violer les lois de la justice, est obligé d'être impitoyable ? Si vous pouviez lui enseigner une méthode pour concilier ensemble la justice et la charité, vous lui rendriez probablement un grand service. Pour prendre le cas qui nous occupe, celui de M. Hale, il n'est pas difficile de comprendre ses combats intérieurs. Il doit obéir à sa conscience, cela est une règle générale, et cependant il peut arriver tel cas où la stricte application de

cette règle soit, comment dirai-je? une faute, le mot est trop faible, — un péché, le mot est trop fort. Les expressions elles-mêmes manquent pour formuler ces difficiles et subtiles questions. Dans son dernier et admirable livre, M. Kingsley reproche aux dissidens, par l'organe de sir Richard Grenville, de songer toujours et avant tout au salut de leur âme, de s'inquiéter toujours du paradis ou de l'enfer dans toutes les questions de politique, de religion et de vie sociale, et le reproche n'est pas absolument immérité. C'est en suivant le principe adopté par le héros de mistress Gaskell, principe incontestable et qu'on ne viole pas impunément, que George Fox est arrivé à fonder cette étrange morale des quakers, qui est irréfutable, mais qui est évidemment fausse par quelque endroit, puisqu'il est impossible de concevoir une société entière fondée sur cette morale. Risquons donc le mot : il y a souvent de l'égoïsme à avoir trop soin de son âme, à écouter trop scrupuleusement sa conscience, car alors nous courons risque de ne pas avoir soin des âmes qui nous sont confiées. Quelle perplexité! Les romanciers me parlent des remords d'un coquin, mais véritablement toutes ses angoisses méritées ne seront jamais aussi dramatiques que les tourmens de l'honnête homme qui, comme M. Hale, doit concilier ses devoirs envers sa conscience avec ses devoirs envers les siens. Nous conseillons à nos romanciers d'abandonner un peu le monde du vice et du crime, où les émotions sont tout à la surface, et de faire quelques courtes excursions dans le monde moral : ils en reviendront éblouis et confus, après y avoir trouvé une mine dramatique inépuisable. Qu'ils n'aient pas peur de la monotonie, ce monde est extrêmement varié, car Satan lui-même n'en est pas exclu, et y fait maintes fois sa partie avec les anges. Cette parenthèse fermée, revenons à notre récit.

Les ressources de M. Hale n'étant pas suffisantes pour faire vivre sa famille dans l'aisance, il a pris le parti de se retirer dans le nord, à Northern Milton, ville de manufacturiers illettrés, dont quelques-uns ont cependant le désir d'occuper les loisirs de leur âge mûr à apprendre les choses dont les avait écartés leur jeunesse active et besoigneuse. Maintenant qu'ils n'ont plus à s'inquiéter du terme à payer et qu'ils ont fait leur chemin, ils apprendraient volontiers la langue d'Homère et celle de Virgile, s'ils avaient auprès d'eux un homme instruit qui pût ou voulût leur servir de précepteur. M. Hale, jugeant que ce moyen était un des plus acceptables pour occuper les nombreux loisirs et remplir le déficit que lui avaient faits ses scrupules de conscience, ira donc dans le nord. Grave décision ! comment mistress Hale, qui supporte déjà si difficilement le climat modéré du Hampshire et les légers brouillards des campagnes, supportera-t-elle le climat du nord et le *fog* épais d'une

ville manufacturière? Et ce n'est pas seulement le climat qui sera insupportable à sa famille. Comment sa femme, qui appartient à un monde semi-aristocratique, sa fille, élevée à Londres et qui a un si profond dédain pour le monde des boutiquiers, et lui-même, qui a toujours vécu dans un monde poli et lettré, qui a toujours été honoré et regardé comme un supérieur par les bons paysans et les honnêtes fermiers au milieu desquels il a exercé ses fonctions, — comment supporteront-ils la société de marchands et de bourgeois illettrés, ne comprenant la vie que sous sa forme la plus âpre et la plus sauvage, ne poursuivant qu'un but, la richesse, ne connaissant de supérieur que l'homme plus riche qu'eux-mêmes, estimant toute chose selon le prix qu'elle coûte et tout homme selon le capital qu'il représente? Si vous voulez connaître les sentimens de ce petit monde sur le commerce et les commerçans, écoutez cette conversation qui se tenait au foyer de M. Hale quelques jours seulement avant la grande résolution.

« Dans la dernière quinzaine de septembre arrivèrent les pluies et les tempêtes d'automne. Marguerite fut obligée de rester plus sédentaire qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Helstone était à une assez grande distance de tous ceux de leurs voisins qui avaient à peu près le même degré d'éducation et de culture intellectuelle qu'eux-mêmes.

« — C'est certainement une des localités les plus retirées de l'Angleterre, dit mistress Hale de son ton de voix le plus plaintif. Je suis constamment à regretter que le *papa* n'ait personne qu'il puisse réellement fréquenter, — il est tellement seul! — Ne voir personne que des fermiers et des paysans du commencement à la fin de la semaine! Si nous demeurions à l'autre extrémité de la paroisse, il y aurait quelque ressource; nous ne serions plus qu'à une courte distance des Hansfield, les Gormon ne seraient qu'à une promenade de chez nous.

« — Les Gormon! dit Marguerite, sont-ce ces Gormon qui ont fait leur fortune dans le commerce à Southampton? Oh! je suis fort contente alors que nous ne les visitions pas. Je n'aime pas ces boutiquiers. Je pense qu'il est infiniment plus agréable pour nous de ne connaître que des paysans et des gens sans prétention.

« — Il ne faut pas être si dédaigneuse, Marguerite chérie! dit sa mère en pensant secrètement à un jeune et beau M. Gormon qu'elle avait une fois rencontré chez M. Hume.

« — Non certes, et je ne le suis point; je puis même dire que j'ai un goût très large : j'aime tous les gens dont les occupations se rapportent au travail des champs, j'aime les marins et les soldats, j'aime les trois professions lettrées, comme on les appelle. Je suis bien sûre que vous n'avez nulle envie de me faire admirer des bouchers, des boulangers et des fabricans de chandelles, n'est-il pas vrai, maman?

« — Mais les Gormon n'étaient ni bouchers, ni boulangers, c'étaient de très respectables carrossiers.

« — Très bien, la carrosserie n'en est pas moins un commerce, et beaucoup moins utile, je pense, que celui des bouchers et des boulangers. Oh! comme ces promenades en voiture chez la tante Shaw me fatiguaient et comme j'avais envie d'aller à pied! »

C'est cependant cette jeune fille si dédaigneuse qui sera le trait d'union entre le nord et le sud. Ces marchands qu'elle abhorre, ce peuple qu'elle redoute, elle apprendra à les aimer, lorsqu'elle aura reconnu sous leur rude enveloppe plus d'un noble cœur : tout mal vient d'ignorance.

La famille quitte le sud; nouveaux visages, nouvelles scènes. Adieu aux villages du Hampshire, aux *cottages* enveloppés de brume ou reluisant de soleil, aux campagnes paisibles! A mesure qu'on avance, tout change d'aspect. Les charrettes qui se croisent sur la route ont plus de fer que de bois et de cuir, les hommes ont un aspect plus affairé : habitations, costumes, instrumens, tout indique un but d'utilité pratique et direct, tout est calculé et proportionné selon ce but, tout a un air *purpose like*. Les boutiquiers ne flânent pas sur le seuil de leur boutique, attendant la pratique; ils travaillent portes closes, roulant et déroulant des marchandises, sans but apparent, et, dirait-on, pour s'occuper seulement. A quelques milles de Milton, le ciel se couvre d'un épais nuage gris; un orage se prépare sans doute. On approche, ce nuage n'est rien que la fumée des usines qui sort à flots épais des cheminées et des fourneaux. On avance lentement dans les rues encombrées de chariots et de véhicules, tous employés à une seule fin : porter des matières premières à la manufacture, emporter des marchandises des magasins. L'intérieur des demeures est riche, même somptueux; mais tout y témoigne de l'opulence plutôt que du bon goût des habitans. On dirait des gens du commun logés dans des appartemens récemment ornés et meublés en toute hâte pour la visite passagère de quelque somptueux nabab. Quant aux mœurs du peuple, elles sont un perpétuel sujet d'étonnement pour la famille, y compris la servante, la fidèle et dévouée Dixon. Dans le Hampshire, M. Hale était traité par ses paroissiens avec tout le respect dû à son ministère; ici, on ne lui paie qu'un respect proportionné à l'argent qu'il peut donner. Rien n'égale la curiosité de tous les boutiquiers, fournisseurs, manœuvres, inférieurs de tout genre et de tout degré relativement aux revenus de leurs pratiques et de leurs maîtres.

Combien peut-il dépenser? telle est l'unique règle que le peuple a à sa disposition pour mesurer le mérite des hommes. Les relations y sont fondées non sur la hiérarchie des fonctions, mais sur une base d'économie politique. Marguerite a besoin d'une servante pour aider miss Dixon et la soulager un peu; elle ne la trouve point sans de

grandes difficultés. Partout on se défie de la solvabilité d'une famille qui paie un modeste loyer de trente livres sterling par an. La population manufacturière, sombre, affairée, vous coudoie sans ménagement dans les rues. Les ouvriers ne donnent à personne le titre de *gentleman*, tutoient presque leurs maîtres et les désignent brutalement par leur nom. Leurs plaisanteries, leurs quolibets et leurs rires exceptionnels sont aussi sauvages que leur mauvaise humeur habituelle, et plus d'une fois, en passant près d'eux, Marguerite a pu s'entendre adresser quelque compliment grossier dans le genre de celui-ci : une belle fille, ma foi! je voudrais bien qu'elle fût ma maîtresse! Bref, cette corruption particulière aux populations industrielles, inconnue avant elles, règne et domine à Milton. Cette corruption inventée par l'industrie, et l'un de ses plus remarquables produits, se compose de trois choses : d'une insolence que rien ne peut corriger, d'une haine profonde, vivace et inextinguible contre les personnes riches, et d'un respect odieux, servile et bas pour leurs richesses. Tout en haïssant les riches, le peuple les respecte parce qu'ils sont riches. Plus un homme possède d'argent et de biens, plus il est estimable et haïssable à la fois à ses yeux. Il règle sa conduite envers les personnes selon les dépenses qu'il leur voit faire, les apparences même de la richesse lui imposent. Tel est l'aimable esprit qui règne parmi le peuple des grandes villes modernes et des grands centres manufacturiers, esprit qui est, selon nous, le dernier terme d'une corruption incorrigible et incurable, car elle se complique d'imbécillité et indique que les instincts naturels sont non-seulement pervertis, mais amoindris, et que la nature de ce peuple est, si nous pouvons employer ce mot, aussi avachie que la nature des plus stupides sybarites dont il peut envier le sort.

N'allons pas trop loin cependant; ces populations contiennent plus d'un élément de force et d'énergie. Les maîtres de ces populations, les supérieurs de cette société odieuse à tous ceux qui tiennent par des liens étroits à l'ancienne civilisation, ce sont les manufacturiers, race dure, implacable et sagace, bourgeois semi-héroïques, toujours en guerre avec des élémens aussi formidables que ceux qui peuvent assaillir le soldat sur le champ de bataille ou le marin sur l'océan, en lutte constante avec des flots d'ouvriers souffrans et irrités, avec la banqueroute et la ruine, avec la concurrence étrangère; hommes de génie à leur manière, et qui élèvent la science des affaires à la hauteur d'une métaphysique, hommes positifs et pratiques dans la conduite de la vie, sans illusion et sans faiblesse, exerçant leur domination sans tendresse, mais aussi (point capital et qui marque un progrès accompli sur l'ancienne société) sans orgueil tyrannique. Il n'est personne qui n'ait été humilié et ne

se soit senti petit jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'est trouvé en présence de quelqu'un de ces hommes sur les domaines qui leur sont propres. On est forcé d'estimer, d'admirer même leur solidité, leur justesse de calcul, leur faculté de précision dans tout ce qui regarde les affaires pratiques, leur manière non pas virile ni mâle, mais *masculine*, de comprendre la vie et le but de la vie, sans aucune de ces subtilités jésuitiques, de ces sentimentalités, de ces miévreries féminines, de ces regards rétrospectifs, quelquefois touchans et très souvent ridicules, jetés sur la civilisation du passé, qui caractérisent l'autre partie de la société. Un grand manufacturier est réellement une manière de souverain; il en a tous les attributs, toutes les charges et tous les devoirs. Il a, lui aussi, le déficit à craindre, les séditions à prévenir ou à réprimer; il a ses facultés d'observation à exercer dans le choix de ses ministres responsables, contre-maîtres, commis, caissiers; il a une diplomatie extérieure à entretenir, et il s'acquitte de toutes ces charges à son très grand profit sans doute, mais aussi à son très grand honneur. S'il était possible de convaincre les manufacturiers de l'importance du rôle qu'ils remplissent et de leur donner certaines idées morales qu'ils n'ont pas, ils seraient vraiment dignes d'être les chefs de notre société, car s'ils n'ont pas encore la connaissance de ce qu'il y a d'élevé et d'idéal dans le gouvernement et la politique, ils en ont toute la science mécanique, et en font mouvoir tous les ressorts dans leur petite sphère avec une régularité, un art et une rectitude de mouvemens que personne n'a jamais possédés avant eux au même degré.

M. Thornton, le manufacturier de Milton, tel qu'il nous est dépeint dans le roman de mistress Gaskell, pourrait passer dans tous les pays du monde pour le représentant parfait de cette classe d'hommes et du degré de civilisation auquel elle est arrivée. M. Thornton est un homme d'environ trente ans, bien bâti, musculeux, aux larges épaules, et dont on pourrait dire ce qu'un grand écrivain anglais dit quelque part de Richard Arkwright : ce n'était pas un Apollon. Il n'a pas le moins du monde l'air *distingué*, et au premier coup d'œil personne ne lui appliquerait la belle épithète de *gentleman*. Son extérieur cependant n'a rien de vulgaire, et il a frappé Marguerite à première vue comme une révélation de certaines choses qu'elle ne soupçonnait pas. « Avec une telle expression de résolution et de puissance, aucune physionomie, si ordinaire soit-elle, ne pourra jamais passer pour vulgaire ou commune. Je n'aimerais pas avoir affaire avec lui, il est d'apparence inflexible; après tout, un homme qui semble bien fait pour son état, sagace et fort comme il convient à un marchand. » M. Thornton a connaissance d'ailleurs de ses désavantages; il sait qu'il n'a point l'air d'un *gentilhomme*, et il s'en console

en songeant qu'il a l'air d'un homme. Il a même toute une théorie à ce sujet qu'il expose à Marguerite, théorie vraie et admirable, et sur laquelle certaines gens pourraient réfléchir. — Le *gentilhomme*, dit-il, ce n'est réellement qu'une surface et une apparence faite pour le plaisir des yeux, comme un objet précieux, sur lequel la vue oisive aime à se reposer; c'est une *nature d'homme*, ce n'est pas la vraie nature de l'homme; c'est une nature d'homme artificielle, limitée, capable d'actions de courage et d'héroïsme, mais seulement dans certaines conditions et dans certaines circonstances. Que signifie ce mot *gentleman* et qu'indique-t-il d'ailleurs? Rien, après tout, que la nature des relations de l'homme avec ses semblables; mais allez donc appliquer ce mot pour définir les vertus, le mérite, le courage d'un Robinson Crusoë dans son île déserte, d'un prisonnier enfermé dans un cachot pour toute sa vie, d'un saint dans son exil de Pathmos : cette expression sera ridicule et vous paraîtra bien mesquine en elle-même lorsque vous chercherez le mot propre pour désigner de tels caractères. L'homme, ce qu'on appelle réellement l'homme, domine donc le gentilhomme autant que l'éternité domine le temps, et qu'une vérité absolue domine une mode passagère.

Cette petite théorie indique assez que M. Thornton n'est pas une intelligence vulgaire; son éducation est incomplète cependant, ayant été forcément interrompue. Son père mourut lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, laissant des affaires embarrassées. Il lui fallut s'acquitter d'une double tâche : travailler pour soutenir sa mère et travailler pour relever le crédit de sa famille. A force d'économie et de privations, les dettes de son père avaient été payées; mais, lorsque cette tâche était accomplie, une autre s'était présentée : travailler pour faire sa fortune et entourer la vieillesse de sa mère de toute l'aisance qui lui avait été refusée pendant cette période de crépuscule de la famille. Au milieu de tels embarras et de tels devoirs, les études qui servent uniquement à embellir l'esprit et à orner la vie avaient été fort négligées; mais aujourd'hui que la fortune avait récompensé ses efforts, il tâchait de réparer de son mieux cette lacune regrettable, et M. Hale le citait parmi ceux de ses élèves qui montraient le plus de goût véritable pour ces études, si éloignées des préoccupations habituelles de son esprit. M. Thornton n'était pas non plus un simple fabricant, c'est-à-dire qu'il ne considérait pas son métier sous un rapport égoïste et borné. On l'aurait beaucoup offensé, si on lui eût dit que son but était la conquête de l'argent. Non, il avait au plus haut degré cette espèce d'orgueil local qui pousse souvent aux grandes entreprises, et qui enlève aux poursuites individuelles ce qu'elles ont d'âpre et d'égoïste. Il était fier d'appartenir à une ville manufacturière et de contribuer pour sa part à la gran-

deur commerciale de cette ville; il savait qu'il exerçait une part de pouvoir réel dans le monde, et que sa position lui faisait une responsabilité. Qu'il veille bien sur ses affaires, qu'il calcule juste dans ses spéculations, qu'il se garde de toute imprudence et qu'il se défie de toute timidité, car un faux calcul de sa part peut le ruiner, et à sa suite tous ses confrères; une imprudence peut déshonorer le commerce de sa ville, et un excès de timidité laisser la concurrence étrangère prendre les devans.

Avec de pareils soucis, un homme est excusable de ne pas être tendre ni très sentimental, et de tout rapporter à cette mesure virile de la vie, la vigilance et l'action; aussi M. Thornton n'a-t-il que mépris pour cet épicuréisme moral qui jouit trop vivement et trop à loisir des belles choses. « J'aimerais mieux, dit-il, une vie de travail et de souffrances, bien plus, de chutes et d'insuccès ici, qu'une vie prospère dans les vieux bosquets fanés de ce que vous appelez la société aristocratique du sud, où les jours s'écoulent lentement dans une aisance insoucieuse. On doit y être englué de miel et incapable de se lever et de marcher. » A quoi Marguerite répond fort bien que s'il y a dans le sud moins d'excitation, il y a aussi moins de misères, et qu'on n'y rencontre pas dans les rues de ces gens qui marchent la tête basse et l'air soucieux, qui souffrent et haïssent à la fois. Ces raisonnemens ne peuvent convaincre M. Thornton. Bon au fond et compatissant, il n'aime pas, avec son sens pratique, à mêler les questions de sentimens aux questions d'affaires. Lorsqu'il est obligé de diminuer le taux des salaires, ce n'est point par intérêt personnel : c'est que les circonstances l'y obligent, et si on lui demande pourquoi il ne fait point part de ces circonstances à ses ouvriers, il répondra qu'ils ne le comprendraient pas, et que d'ailleurs il n'a que faire d'initier le public au détail de ses affaires. Du reste, dans la direction de sa manufacture, il entend être le seul maître, et ne veut point y établir un gouvernement constitutionnel dont il sera le roi contrôlé par un parlement de prolétaires. Il applique dans son intérieur le système qu'on a nommé le despotisme éclairé. Tant pis pour ceux à qui il ne conviendra point; il n'est pas homme à reculer. Tel est M. Thornton, représentant des caractères du nord, sans grâces extérieures, solide, opiniâtre, d'un courage à toute épreuve, d'une âme dure et forte comme un marteau de forge, et d'un cœur vaillant et fidèle comme une épée d'acier.

Sa mère, mistress Thornton, femme digne d'un tel fils, mérite une mention spéciale. Pour la vigueur et la résolution, elle vaut mieux qu'un homme, et elle ajoute encore à ces vertus viriles les grandes vertus féminines, l'économie, le goût du travail, le dévouement. On dirait une de ces femmes, fidèles compagnes des barbares

ancêtres de ces mêmes Saxons du nord, qui accompagnaient au combat leurs maris et leurs fils, toujours prêtes à ranimer leur courage, à panser leurs blessures et à les consoler des défaites par les perspectives des prochains combats. Il n'y a que les rôles de changés, la nature est la même; seulement, au lieu d'être la femme d'un guerrier, elle est la veuve d'un manufacturier. C'est une walkyrie bourgeoise, et cette expression n'a rien d'impropre, car mistress Thornton pourrait au besoin lancer la fronde et jouer de la lance. Écoutez ce petit fragment d'une de ses conversations avec miss Hale. La ville est menacée d'une grève d'ouvriers : « Mais assurément vous n'êtes point lâche, n'est-ce pas? Milton n'est pas une place convenable pour les lâches. Un jour j'ai été obligée de me frayer un passage à travers des flots d'hommes irrités qui juraient qu'ils auraient le sang de Makinson aussitôt qu'il mettrait le pied hors de sa manufacture. Il ne savait rien de tout cela; il fallait que quelqu'un allât l'avertir, ou c'était un homme mort. Ce quelqu'un devait être une femme; j'allai donc. Une fois entrée, impossible de sortir. Ma vie était engagée autant qu'elle pouvait l'être. Je monte alors au premier, où l'on avait empilé des pierres pour jeter sur la tête de la foule, si elle essayait de forcer les portes de la manufacture, et je les aurais lancées aussi bien qu'un homme, si je ne m'étais pas évanouie à cause de la chaleur que ma course m'avait causée. Si vous demeurez à Milton, il vous faudra prendre un brave cœur, miss Hale. »

Cette femme aux sentimens robustes et profonds, capable d'aimer beaucoup, est aussi capable de beaucoup haïr. Il y a dans ce roman une scène qui éclaire merveilleusement ce caractère. M. Thornton, amoureux de Marguerite, a été repoussé par elle; c'est dire que miss Hale s'est valu la haine de mistress Thornton, qui avait vu cette inclination de mauvais œil, et jugeait déjà une telle union indigne de son fils. Sur ces entrefaites, mistress Hale, qui est à son lit de mort et qui ne sait rien de ces affaires secrètes, mande mistress Thornton et lui recommande sa fille, qu'elle va laisser sans appui. Mistress Thornton veut-elle servir de mère à sa fille? Cette dernière, incapable de dissimuler, même pour adoucir les derniers momens d'une mourante, laisse entendre qu'elle pourra bien aider miss Hale, mais non l'aimer.

« — Vous avez une fille, madame : — ma sœur est en Italie, ma fille sera sans sa mère dans un pays où elle est étrangère, — si je meurs, voudrez-vous?...

« — Vous désirez que je sois une amie de miss Hale? dit mistress Thornton de sa voix mesurée, qui résonnait distincte et claire, non adoucie par l'émotion d'un pareil moment.

« Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur mistress Thornton, pressa la

main qui se trouvait à côté d'elle sur la couverture; elle ne pouvait parler. Mistress Thornton soupira : Je serai une véritable amie si les circonstances l'exigent, non une tendre amie. Cela, je ne le puis pas — pour elle, fut-elle sur le point d'ajouter, mais elle se retint à la vue de ce visage inquiet et douloureux. — Il n'est pas dans ma nature de montrer de l'affection même lorsque j'en ressens, et je n'offre pas volontiers mes conseils. — Elle s'arrêta. Mistress Thornton était trop consciencieuse pour promettre ce qu'elle n'avait pas l'intention de tenir, et montrer d'une manière ou d'une autre de la tendresse pour Marguerite, plus détestée à ce moment que jamais, lui était difficile, presque impossible.

« — Je promets, dit-elle avec une grave sévérité qui inspira après tout à la mourante confiance dans quelque chose de plus stable que la vie elle-même, je promets que dans toutes les difficultés qui porteront miss Hale...

« — Appelez-la Marguerite, dit avec effort mistress Hale.

« — A venir chercher mon appui, je la soutiendrai de toute ma puissance, comme si elle était ma propre fille. Je promets aussi que si jamais je lui vois faire ce qui me paraîtrait mal...

« — Mais Marguerite ne fait jamais le mal, jamais volontairement, dit mistress Hale. Mistress Thornton continua comme si elle n'avait pas entendu :

« — Si jamais je lui vois faire ce que je jugerai le mal, — non pas envers moi ou les miens, dans lequel cas on pourrait me supposer un motif intéressé, — je l'avertirai sincèrement et franchement comme je désirerais qu'on avertît ma propre fille.

« Il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout, et cependant c'était beaucoup. Il y avait là des réticences qu'elle ne comprenait pas, mais elle était faible, étourdie et fatiguée. Mistress Thornton passait en revue tous les cas probables dans lesquels elle aurait à accomplir sa promesse. Elle ressentait un sauvage plaisir à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités sous prétexte d'accomplir son devoir. Mistress Hale rompit enfin le silence.

« — Je vous remercie, je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous verrai jamais plus dans ce monde, mais mes dernières paroles sont celles-ci : Je vous remercie pour la promesse que vous m'avez faite d'être tendre envers mon enfant.

« — Tendre, non, répondit en insistant mistress Thornton, disgracieusement véridique jusqu'au bout; mais, après avoir mis sa conscience en repos par ces paroles, elle fut assez satisfaite qu'elles n'eussent point été entendues. Elle pressa la douce et languissante main de mistress Hale, se leva et sortit de la maison sans voir personne. »

Nous l'aimons telle qu'elle est, cette ferme et peu gracieuse mistress Thornton. Du reste elle n'avait d'estime que pour les caractères trempés comme le sien, et quelle que fût sa haine pour Marguerite, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elle une certaine considération. « Une fille volontaire, et qui n'aime pas que personne mette le nez dans ses affaires, à la bonne heure! je l'aime ainsi, » dit un jour mistress Thornton après une visite accomplie dans l'intention de tenir

sa promesse en adressant à miss Hale quelques duretés qu'elle supposait méritées. En somme, mistress Thornton est une maîtresse femme, comme on disait autrefois, une femme sur laquelle on peut se reposer avec confiance, qui fait bonne garde aux portes de sa maison, n'y laisse entrer personne et n'en laisse rien sortir!

Volonté, opiniâtreté, telle est la note morale dominante chez tous les personnages de ce livre. Tels maîtres, tels ouvriers. « Comme cet homme est orgueilleux! Il y a chez tous ces hommes du nord quelque chose du granit de leurs rochers, » dit un soir M. Hale à Marguerite en revenant de visiter Nicolas Higgins. Nicolas Higgins était un ouvrier des manufactures que Marguerite avait rencontré plusieurs fois dans ses promenades. La première fois qu'il la vit, elle souriait en passant de quelque pensée qui lui traversait l'esprit, et tout surpris de sa beauté, dans sa rude courtoisie du nord, il lui avait adressé familièrement ces mots : « Vous pouvez bien sourire, ma fille; plus d'une sourirait volontiers d'avoir une aussi agréable figure. » Ce compliment, dit avec un accent de sincérité, avait gagné le cœur de Marguerite. Le brave homme avait une fille devenue phthisique à la suite de travaux prolongés dans les manufactures, et un jour que Marguerite la rencontra avec son père, touchée de son air de souffrance et de douceur, elle lui remit spontanément le bouquet qu'elle tenait à la main. Cet élan du cœur tout désintéressé, et que les malheureux apprécient plus que l'aumône, établit des relations entre Marguerite et la famille Higgins. Ce ne fut pas sans peine; ainsi que mistress Thornton, Higgins n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires, ni à recevoir chez lui des inconnus. « Je ne suis pas honteux de mon nom, je m'appelle Nicolas Higgins; elle s'appelle Bessy Higgins. Pourquoi voulez-vous venir nous voir? répondit-il lorsque Marguerite lui demanda son nom et son adresse; je n'aime pas à voir chez moi des gens que je ne connais pas. Mais vous êtes étrangère, c'est facile à voir; peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup de monde ici. Vous avez donné à ma fille des fleurs de votre propre main, venez si cela vous fait plaisir. »

Nicolas Higgins est un de ces caractères avec lesquels mistress Gaskell nous a déjà fait faire connaissance dans *Mary Barton*, et qui se distinguent de tous les autres caractères populaires par deux traits d'ailleurs essentiellement anglais, une insociabilité féroce, une indépendance sauvage et un profond amour de la famille. Cette insociabilité indépendante, orgueilleuse, fruit d'un pays où les hommes aspirent avant tout à la liberté, et où la liberté est la tradition historique même, contraste singulièrement avec cette sociabilité dangereuse, inquiète, susceptible et taquine, qui distingue nos populations ouvrières, filles d'un pays d'égalité. L'ouvrier ferme sa porte

comme le maître, en véritable Anglais habitué à être roi dans son logis, et se creuserait volontiers des fossés pour en interdire l'accès aux étrangers comme un baron féodal. Nulle envie d'aller espionner les affaires du maître, ni rôder dans ses corridors. Quant à ses idées morales, si nous en croyons mistress Gaskell, elles consistent surtout dans les sentimens naturels du mari pour sa femme ou du père pour ses enfans; de religion, peu ou point; de lecture de la Bible comme en Écosse ou partout ailleurs en Angleterre, encore moins. Un certain athéisme non systématique, tout instinctif, sortant des profondeurs de l'âme comme un cri de douleur et de malédiction, fait exprimer à l'ouvrier des paroles de haine et de vengeance; mais cet athéisme n'a rien d'enraciné : c'est la forme sous laquelle se résume toute une vie d'amertume. Les femmes non plus n'ont pas de sentimens religieux bien arrêtés, et elles les remplacent par des désirs, des hypothèses, des rêves maladifs de béatitude céleste, si bien que dans les ménages de prolétaires décrits par Mme Gaskell, on dirait le millénium vivant côte à côte avec l'incrédulité, ou encore la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse plongée dans les puits de l'abîme. Ce contraste, déjà admirablement marqué par l'auteur dans la peinture des ménages de *Mary Barton*, est reproduit également dans *North and South*. Rien n'est pénible comme de prêter l'oreille à ce duo plaintif et amer, et c'est une corde que Mme Gaskell fait admirablement vibrer. Nous félicitons l'auteur de la modération de son esprit, car elle possède un talent extrêmement dangereux. Oh! quelle musique douloureuse dans ces sanglots! Ne croyez pas que tous les sentimens de la femme ne soient que douceur et religion, et les sentimens de l'homme que rudesse et sauvagerie; non, les plaintes de la femme sont amères, et les cris de l'homme souvent tendres et affectueux. Une grève vient de se déclarer dans la ville et Nicolas Higgins en fait partie; écoutez cette conversation entre Marguerite Hale et Bessy Higgins, la pauvre fille des manufactures.

« — Bien, dit Marguerite, parlons de cela quelquefois, si vous croyez que cela soit vrai. Mais dites-moi, votre père s'est-il mis en grève?

« — Oui, dit Bessy sourdement, et d'une voix fort différente de celle qui résonnait une ou deux minutes auparavant, lui et beaucoup d'autres, tous les ouvriers de Hamper et d'autres encore. Les femmes sont cette fois aussi furieuses que les hommes : les vivres sont chers, et il leur faut donner à manger à leurs enfans, je pense. Supposez que les Thornton eussent employé l'argent du dîner où vous êtes invitée à leur envoyer de la viande et des pommes de terre, ils auraient apaisé les cris de plus d'un enfant et raffermi le cœur de plus d'une mère.

« — Ne parlez pas ainsi, dit Marguerite, vous me donneriez du remords d'aller à ce dîner.

« — Non, dit Bessy, il y en a qui sont prédestinés aux fêtes somptueuses,

à la pourpre et au lin éclatant. Peut-être êtes-vous une de ces personnes. D'autres travaillent et suent toute leur vie, et les chiens eux-mêmes ne sont pas compatissans de notre temps comme du temps de Lazare. Pourtant, si dans l'autre monde vous me demandez de venir rafraîchir votre langue avec le bout de mon doigt, je traverserai le grand abîme pour aller à vous, en pensant à ce que vous avez été pour moi ici-bas.

« — Bessy, vous avez la fièvre, je le sens à votre pouls aussi bien qu'à vos paroles. Il importera peu au grand jour que quelques-uns d'entre nous aient été mendians ici-bas et d'autres riches. Nous ne serons pas jugés d'après cette différence misérable, mais selon la foi que nous aurons eue dans le Christ.

« — Vous auriez été mise hors de vous-même aussi bien que moi, si vous les aviez vus l'un après l'autre venir demander mon père, et me racontant leur histoire. Quelques-uns parlaient de haines mortelles, et faisaient frissonner mon sang avec les terribles choses qu'ils disaient contre les maîtres; mais la plupart, qui étaient des femmes, gémissaient si tristement, si tristement!... Les larmes leur coulaient continuellement le long des joues sans qu'elles daignassent les essuyer, que cela fendait le cœur de les entendre se plaindre de la cherté des vivres, et de ce que leurs enfans ne pouvaient fermer l'œil toutes les nuits grâce à la faim.

. . . . . .

« — Je vous demande pardon, répondit humblement Bessy. Quelquefois, en pensant à ma vie et au peu de plaisir que j'y ai eu, je me suis figuré que peut-être j'étais un de ces êtres condamnés à mourir par la chute d'une étoile: « Et le nom de cette étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et les hommes moururent pour avoir bu de ces eaux, qui étaient devenues amères. » On supporte mieux le malheur et le chagrin, lorsqu'on pense qu'ils ont été annoncés pour vous longtemps auparavant. Quelquefois il me semble que mes chagrins m'ont été envoyés pour l'accomplissement des prophéties, autrement ils ne m'ont été envoyés pour rien.

« — Non, Bessy, dit Marguerite, Dieu ne nous afflige pas volontairement. Ne vous occupez pas autant des prophéties, mais lisez les parties les plus claires de la Bible.

« — Je crois que ce serait plus sage; mais où pourrais-je trouver d'aussi grandes paroles de promesse, entendre parler de quelque chose d'aussi différent de ce terrible monde que dans l'Apocalypse? Plus d'une fois je me suis répété les versets du septième chapitre, rien que pour le son. C'est aussi beau qu'un orgue. Non, je ne puis me décider à abandonner l'Apocalypse. Ce livre me donne plus de consolations qu'aucun autre dans la Bible. »

Ces conversations, que nous avons extraites çà et là du roman de Mme Gaskell, marquent le mysticisme que presque sans exception l'auteur prête à la partie féminine des populations manufacturières, un mysticisme fiévreux tel qu'il peut sortir d'âmes lassées par la souffrance, de corps brisés et languissans, de cerveaux qui sont comme étourdis de l'éternel tapage des machines. Un doux vertige se produit, des visions chimériques se succèdent; la souffrance et la misère mon-

tent à la tête comme l'ivresse et ouvrent devant les yeux appesantis des perspectives éblouissantes. Du reste peu d'idées religieuses nettes, saines et claires. Chez les hommes, le phénomène contraire se présente; les hallucinations sont toutes violentes, meurtrières et diaboliques; pas d'autre horizon que celui de la terre, les instincts naturels à l'homme remués jusque dans leurs profondeurs et laissant échapper des émanations grosses de colère et comme d'âcres vapeurs chargées de haine, les sentimens de famille souvent sous leur forme la plus tendre, mais le plus fréquemment réduits à leur essence primitive, c'est-à-dire à ces liens du sang aussi forts que terribles qui font rugir les bêtes elles-mêmes lorsque leurs petits sont en danger ou qu'ils expirent sans secours. Des deux côtés, la vie particulière à l'industrie a perverti, torturé, brisé les facultés, qui ne sont plus en équilibre. Pour toute douceur, de la lassitude; pour toute force, de la violence; de toutes parts des sentimens extrêmes, excessifs et dangereux, et jamais cette nature humaine moyenne qui est la seule vraie, qui se retrouve chez les classes agricoles et jusque chez les populations les plus misérables, pourvu qu'elles ne soient pas soumises au travail industriel.

Bizarre phénomène, et qui est digne de toutes sortes de méditations! Le travail des champs est naturel à l'homme, et si excessif qu'il soit, il ne produit rien de pareil; il peut épuiser le corps, il n'engendre aucun sentiment malsain. Le travail domestique est naturel à l'homme, et il ne produit que bonheur et joie. Le travail des métiers, quelque fatigant qu'il soit, engendre la sociabilité, le compagnonnage, l'association. Seul, le travail des manufactures, invention de la science et de l'esprit humain, tout en tuant le corps, pervertit l'âme. Oh! comme la nature vaincue se venge, elle dont les émanations sont la santé même, la seule vraie médecine, l'unique réparateur des forces épuisées de l'homme! Soumise, elle n'engendre que des germes de mort. Cette vapeur comprimée aveugle et brûle, ces forces domptées foudroient, ces matières premières, jadis innocentes, laissent échapper des gaz délétères; cette fine poussière de coton étouffe; ces atomes de poison, de verre, de substances chimiques, trouvent subtilement le chemin du poumon; ce perpétuel bruit des machines en mouvement engendre la surdité. Avez-vous remarqué l'aspect implacable des machines, leur cruelle précision, leur quasi-intelligence fatale comme un calcul arithmétique, et cette activité absorbante et comme affamée avec laquelle elles mordent le fer, tordent le fil, happent le coton, soulèvent des poids? Eh bien! quelque chose de cette dureté mécanique finit par être le partage des populations qu'elles emploient. Dans le contact perpétuel de l'homme avec les machines, le cœur se vide et ne se renouvelle

pas. Le travail est le remède le plus sain contre le vice, mais pour cela il faut que l'homme soit réellement occupé, qu'il y mette son intelligence et son esprit. Ici rien de pareil : l'homme ne tire de ses efforts aucune satisfaction ni aucune joie, c'est la machine seule qui est réellement productive. Aucune de ces illusions que crée le travail, grâce à l'absorption momentanée des facultés; rien qu'un mouvement mécanique qui laisse la pensée errer dans le vague et se reposer avec mélancolie d'abord, puis avec colère, sur les tristes incidens de la vie, la misère, la privation, la maladie. De l'ennui, de la colère, on arrive bientôt à la haine violente du travail, qui apparaît non comme la condition fondamentale de la vie, mais comme une malédiction. Toute cette série de sentimens s'engendre logiquement. Outre ces souffrances de la haine, de l'ennui, de la fatigue, le travail mécanique crée certains vices qui existeront peut-être toujours, quelles que soient les transformations des rapports du maître et de l'ouvrier : la brutalité, l'ivrognerie, et cet autre vice si puissant qui n'a pas de moyen plus subtil de s'emparer de l'homme que le besoin d'une distraction violente et d'une diversion aux habitudes régulières de la vie. Si encore on avait de l'air, de la lumière! mais non; il faut travailler dans un atelier humide ou étouffant, infect, obscurci par la vapeur ou les millions d'atomes qui s'échappent des matières travaillées, et ainsi les maux physiques viennent s'ajouter aux souffrances morales. En vérité, s'il était un emblème que l'on dût placer aux portes de certains centres industriels, ce serait un groupe représentant la maladie, au pied traînard, mais assuré, donnant la main à l'ennui, tristement accroupi, tête basse, mains croisées, regard morne, dans une attitude de musulman fataliste.

Les vices que l'on reproche aux populations industrielles ne nous étonnent donc point. Ce qui nous étonnerait davantage, c'est qu'ils n'existassent pas. Toute une série d'observations psychologiques et physiologiques démontre d'une manière irréfutable, pour ceux qui connaissent la facilité de corruption qui est dans l'homme, que ces vices sont la conséquence naturelle de ce genre de travail. Le travail industriel est corrupteur. Comment on pourra y remédier jamais et faire de ces masses d'hommes des populations saines, cela est un mystère, car les difficultés semblent insurmontables. Ce qui est certain, c'est que quelque chose peut et doit être tenté pour réagir contre ce fléau.

Les rapports du maître et de l'ouvrier ne valent guère mieux que ces mœurs générales : ce sont des rapports de défiance, de jalousie et de haine. Dans toute condition donnée, l'homme sait positivement d'où proviennent sa gêne, ses besoins, ses malheurs. Ici c'est tout le contraire : le chômage, la misère, la baisse des salaires, tombent

sur l'ouvrier des manufactures sans qu'il en sache bien la raison. Il est soumis au gouvernement invisible, insaisissable, capricieux, d'une sorte de mathématique commerciale tout à fait abstraite; il souffre, parce qu'à cent lieues de lui, à un moment donné, tel produit a éprouvé une dépréciation; il souffre, parce que la concurrence d'un pays qu'il n'a jamais vu et ne verra jamais a donné les mêmes marchandises fabriquées à meilleur compte; il souffre de la hausse et de la baisse des produits, des caprices de la mode, des progrès toujours nouveaux de l'industrie. Ne comprenant rien à ces fluctuations bizarres, dont les initiés seuls ont l'explication, ne sachant directement à qui s'en prendre, il s'en prend au patron, au manufacturier, la seule personne visible, tangible, saisissable, qu'il connaisse. N'essayez pas de vouloir lui prouver qu'il doit nécessairement souffrir en vertu de telle ou telle règle d'économie politique, il vous arriverait ce qui arriva au patron de Nicolas Higgins : « Imbécile! lui dit un jour son maître, ennuyé de le voir crier à tue-tête que les ouvriers étaient exploités, voici un livre qui te prouvera que les salaires trouvent leur propre niveau sans que les maîtres ni les ouvriers y puissent rien. » Higgins prit le livre, lut, ne comprit pas et s'endormit. « Il parlait de travail et de capital, de capital et de travail, comme si ces choses eussent été des vices et des vertus : je ne pus jamais bien fixer dans mon esprit ce que cela voulait réellement dire. » Ces mots *concurrence, offre, demande, marché*, résonnent à ses oreilles comme autant d'abstractions chimériques. En réalité, l'ouvrier des manufactures en sait moins long, en fait d'économie politique, que le simple paysan qui va lui-même porter ses denrées au marché et qui saisit par lui-même le secret de la hausse et de la baisse des marchandises. Il s'en prend donc de ses souffrances directement à son maître, l'en rend responsable, et essaie de lui arracher par la force ce que le maître ne peut raisonnablement pas accorder; de là les coalitions et les grèves. De même que les vices des populations industrielles proviennent du travail mécanique auquel elles sont soumises, les mauvais rapports du maître et de l'ouvrier proviennent de la grande difficulté, pour un esprit ignorant, de comprendre les raisons des fluctuations commerciales. Ces mauvais rapports ont encore une autre cause, très délicate à énoncer et que nous mentionnerons seulement : c'est que ces populations n'ont aucun intérêt à connaître les raisons de ces subits revirements; peu leur importe, elles ne sont pas intéressées dans la question de la vente des produits; une seule chose les intéresse et les regarde directement, c'est le prix du travail.

Les populations industrielles tournent réellement dans un cercle vicieux. Tout intérêt étant renfermé pour elles dans la question du salaire, elles essaient de conquérir ce qu'on leur refuse par la cessa-

tion du travail; mais si une grève prolongée est nuisible au fabricant, elle l'est bien plus à l'ouvrier, car il se prive volontairement par là de son unique ressource. Ajoutez qu'une telle détermination est non-seulement insensée, mais tyrannique, car, pour être efficace, une grève doit être générale et forcer ainsi, bon gré mal gré, tous les ouvriers d'une même ville à cesser leurs travaux, qu'ils le veuillent ou non. Ces populations se déciment et s'affament elles-mêmes. Mistress Gaskell se montre très hostile en général aux grèves et aux *trade unions*, et nous retrouvons dans son nouveau roman plus d'une scène qui rappelle les douloureux tableaux déjà tracés dans *Mary Barton*. Il y a là quelques exemples terribles des conséquences désastreuses que produisent ces résolutions désespérées. Une grève générale a eu lieu à Milton, et l'un des meneurs est Nicolas Higgins. Défense expresse a été faite à tous les ouvriers de la ville de travailler aux prix nouvellement établis par les patrons; mais tous les ouvriers n'ont pas le caractère intraitable de Higgins, tous n'ont pas un ménage relativement aussi bien tenu, tous n'ont pas une famille aussi restreinte; c'est assez dire que beaucoup auraient bonne envie de faiblir. De ce nombre est un ami de Nicolas Higgins, John Boucher, pauvre homme d'un faible caractère, chargé d'enfans, et qui ne peut résister à leurs cris et à leurs plaintes. Cependant lui aussi il doit faire grève forcément, c'est l'ordre général et auquel il ne peut se soustraire sans danger. Voilà donc un homme placé dans cette affreuse situation, ou de laisser sa famille mourir de faim, ou d'être traître envers la classe à laquelle il appartient. Il y a une scène terrible entre lui et Higgins. Ce dernier le rassure, l'encourage, et subvient comme il peut aux besoins de sa famille; mais enfin Boucher, poussé par la faim, va demander de l'ouvrage à son ancien patron : il est ignominieusement chassé et se noie de désespoir. Une autre scène plus pathétique, et qui mérite d'être citée tout entière, c'est le siége de la manufacture de M. Thornton.

M. Thornton, avec le caractère que nous lui connaissons, n'a pas voulu céder à ses ouvriers, et il n'a pas voulu davantage suivre l'exemple de ses confrères et fermer momentanément sa manufacture. Il a donc fait venir des ouvriers de l'Irlande. On peut juger de quel œil ont été vus les nouveaux-venus. La foule se précipite vers la manufacture justement à l'heure où miss Hale est venue réclamer un service de mistress Thornton, qui ne répond point et écoute d'un air préoccupé. En ce moment, une clameur se fait entendre.

« Miss Hale s'arrêta. Mistress Thornton ne répondit pas immédiatement; tout à coup elle se leva et s'écria :

« — Ils sont aux portes! Appelle John! Fanny, appelle-le! Ils sont aux portes! Ils vont les enfoncer! Appelle John, dis-je.

« En même temps que les cris de Mme Thornton, le bruit sourd de la foule,

auquel elle prêtait l'oreille au lieu d'écouter Marguerite, se fit entendre sur le côté extérieur de la muraille, et un tocsin de voix irritées retentit furieusement par derrière les portes qui tremblaient sous la pression de la foule. On eût dit que ces masses furieuses et invisibles se servaient de leurs corps comme de béliers. L'ébranlement cessait un instant, pendant que la foule se retirait à quelques pas pour se précipiter avec un élan nouveau; il redoublait alors sous ces chocs gigantesques qui firent bientôt trembler les portes épaisses comme des roseaux sous le vent.

« Les femmes se rassemblèrent autour des fenêtres, comme fascinées par le spectacle de cette scène qui les remplissait de terreur. Mistress Thornton, les servantes, Marguerite, toutes étaient là. Fanny était revenue, criant tout le long des escaliers comme si elle eût été poursuivie à chaque pas; elle s'était jetée sur un sofa en poussant des cris. Mistress Thornton, inquiète, surveillait l'arrivée de son fils, qui était encore dans la manufacture. Il sortit enfin, regarda d'en bas ce groupe de pâles figures féminines, sourit pour leur donner bon courage avant de fermer la porte de la manufacture, puis il appela une des servantes pour venir ouvrir une porte de la maison que Fanny, dans son effroi, avait verrouillée derrière elle. Mistress Thornton descendit elle-même. Le son de sa voix impérieuse et bien connue sembla comme donner le goût du sang à la foule furieuse. Jusqu'alors cette foule avait été muette, et sans dire un mot avait employé toute la puissance de son souffle à soutenir son effort pour briser les portes; mais en entendant parler M. Thornton, elle exhala un grognement féroce et infernal qui fit pâlir mistress Thornton elle-même au moment où elle entra dans la salle, précédant son fils. Lui entra, le visage un peu animé, mais les yeux étincelans, et lançant comme un défi au danger avec une expression hautaine et dédaigneuse de physionomie qui faisait de lui un homme noble, sinon beau.

« M. Thornton s'approcha franchement de Marguerite : — « Je suis désolé, miss Hale, dit-il, que vous nous ayez visités dans ce moment où je crains que vous ne soyez enveloppée dans les dangers que nous pouvons avoir à courir. — Mère, ne feriez-vous pas mieux d'aller dans les chambres de derrière? Je ne suis pas sûr qu'ils ne se soient pas ouvert un passage de *Pinner's Lane* dans la cour de l'écurie; mais s'ils ne l'ont pas fait, vous serez plus en sûreté là-bas qu'ici. Allez, Jane! continua-t-il en s'adressant à une des servantes. Et elle sortit avec les autres.

« — Je reste ici, dit sa mère; où vous resterez, je resterai.

« Et en vérité la retraite dans les chambres de derrière était inutile; la foule avait entouré cette partie des bâtimens, et poussait de là ses menaçans et terribles rugissemens. Les domestiques se retirèrent dans les greniers en poussant des cris qui firent sourire de mépris M. Thornton lorsqu'il les entendit. Il jeta les yeux sur Marguerite, qui se tenait debout à la fenêtre la plus voisine de la manufacture. Ses yeux brillaient, la couleur de ses joues et de ses lèvres était plus intense. Comme si elle eût senti son regard, elle se retourna et lui adressa une question qui depuis quelques instans tourmentait son esprit :

« — Où sont les pauvres ouvriers que vous avez fait venir d'Irlande? Là, dans la manufacture?

« — Oui, je les ai fourrés dans une petite chambre, au pied d'un escalier

dérobé, leur recommandant de s'enfuir à tout risque et de se réfugier ici, s'ils entendaient qu'une attaque fût faite contre les portes des ateliers. Mais ce ne sont pas eux, c'est moi qu'il leur faut.

« — Quand les soldats pourront-ils être ici? demanda sa mère d'une voix basse et peu assurée.

« Il prit sa montre avec le même calme qu'il avait montré jusqu'alors; il fit quelques petits calculs :

« — A supposer que Williams soit parti aussitôt que je le lui ai ordonné, et n'ait pas eu besoin de se détourner pour se cacher d'eux, il faut environ vingt minutes encore.

« — Vingt minutes! dit sa mère, dont la voix pour la première fois trahit complétement la terreur.

« — Fermez les fenêtres immédiatement, mère, s'écria-t-il; les portes ne résisteront pas à un second choc pareil à celui-ci. Fermez cette fenêtre, miss Hale.

« Marguerite ferma la fenêtre et vint prêter son aide aux doigts tremblans de mistress Thornton.

« Pour une cause ou une autre, il y eut un silence de quelques instans dans la rue. Mistress Thornton regarda avec inquiétude la physionomie de son fils, comme pour y lire l'explication de ce silence soudain. Une expression de méprisant défi composait toute sa physionomie; on ne pouvait y lire ni l'espérance ni la crainte.

« Fanny se leva : — Sont-ils partis? demanda-t-elle dans un chuchottement.

« — Partis! répondit-il; écoute!

« Elle prêta l'oreille. Ils purent tous entendre le souffle puissant qui sortait de ces poitrines muettes, le craquement du bois qui cédait lentement, le grincement du fer, la chute retentissante des pesantes portes. Fanny se leva en chancelant, fit un pas ou deux vers sa mère et tomba évanouie dans ses bras. Mistress Thornton l'enleva avec une force qui venait autant de la volonté que du corps, et l'emporta hors de la salle.

« — Dieu soit loué! dit M. Thornton en la voyant sortir. Ne feriez-vous pas mieux de monter, vous aussi, miss Hale?

« Les lèvres de Marguerite articulèrent un *non* que M. Thornton ne put entendre à cause du bruit de pas innombrables qui retentissaient sous le mur même de la maison, et du grondement sauvage de voix furieuses et sourdes qui avait je ne sais quelle expression féroce de satisfaction plus terrible encore que les cris des minutes précédentes.

« — N'ayez pas peur, dit-il, pensant l'encourager. Je suis désolé pour vous que vous vous soyez trouvée mêlée à tous ces ennuis; mais cela ne peut pas durer bien longtemps maintenant. Quelques minutes encore, et les soldats seront ici.

« — Oh Dieu! cria soudainement Marguerite, voici Boucher. Je reconnais bien sa figure, quoiqu'il soit livide de rage; il essaie d'arriver tout à fait en avant : voyez, voyez!

« — Qui est Boucher? demanda froidement M. Thornton en s'approchant de la fenêtre pour découvrir l'homme auquel Marguerite prenait un tel intérêt. Aussitôt que la foule aperçut M. Thornton, elle poussa un rugissement.

Dire qu n'avait rien d'humain est trop faible, car il était comme l'expression de la convoitise démoniaque de quelque terrible bête sauvage pour la proie qui est hors de son atteinte. M. Thornton lui-même recula un moment, effrayé de l'explosion de haine qu'il avait provoquée.

« — Laissez-les crier, dit-il, cinq minutes encore.... j'espère seulement que mes pauvres Irlandais ne seront pas trop terrifiés par ce bruit infernal. Conservez votre courage pendant cinq minutes, miss Hale.

« — Ne craignez rien pour moi, dit-elle avec impétuosité. Mais quoi, dans cinq minutes? ne pourriez-vous rien faire pour apaiser ces pauvres gens? Il est effrayant de les voir.

« — Les soldats vont être ici dans quelques instans, cela les mettra à la raison.

« — A la raison? dit Marguerite vivement, quel genre de raison?

« — La seule qui convienne à des hommes qui se sont transformés en bêtes sauvages. Par le ciel! ils se sont dirigés vers la porte de la manufacture!

« — Monsieur Thornton, dit Marguerite toute tremblante d'émotion, descendez immédiatement, si vous n'êtes pas un lâche. Descendez et affrontez-les ainsi qu'il convient à un homme. Sauvez ces pauvres étrangers que vous avez attirés ici. Parlez à vos ouvriers comme s'ils étaient des êtres humains. Parlez-leur doucement. Ne laissez pas les soldats venir et tuer de pauvres créatures qui sont absolument folles. J'en vois là un qui est tout à fait en démence. Si vous avez en vous quelque courage ou quelque noble qualité, descendez et parlez-leur, homme contre homme.

« Il se retourna et la regarda pendant qu'elle parlait. Un sombre nuage se répandit sur sa physionomie.

« — Je vais y aller; peut-être dois-je vous prier de m'accompagner et de verrouiller la porte derrière moi. Ma mère et ma sœur auront besoin de cette protection.

« — Oh! monsieur Thornton, je ne sais pas, peut-être ai-je tort, seulement...

« Mais il était parti; il était déjà au bas de l'escalier et avait ouvert la porte. Tout ce qu'elle put faire fut de le suivre en toute hâte, de verrouiller la porte derrière lui et de remonter précipitamment, le cœur malade et la tête pleine de vertiges. Une fois rentrée dans la chambre, elle se remit auprès de la fenêtre. Il était en bas sur le seuil, ainsi que le lui indiqua la direction de mille regards furieux; mais elle ne put voir et entendre autre chose que la sauvage satisfaction du murmure grondeur et menaçant de la foule. Elle ouvrit la fenêtre. Beaucoup dans la foule étaient de purs enfans cruels et ignorans, — cruels parce qu'ils étaient ignorans; — quelques-uns étaient des hommes maigres comme des loups et affamés de proie. Elle savait bien pourquoi. Ils avaient, comme Boucher, des enfans mourant de faim en leur demeure et comptant sur un suprême succès pour obtenir un plus fort salaire; ils étaient exaspérés par ces Irlandais qui venaient voler le pain de leurs enfans. Marguerite savait tout cela, elle lisait tout cela sur la figure de Boucher, contractée outre mesure et livide de rage. Si M. Thornton leur disait quelques mots, leur faisait entendre seulement sa voix, il semblait que cela pourrait quelque chose contre ces sauvages explosions de rage; mais peut-être leur parlait-il maintenant, car un silence momentané interrompit leur bruit confus et inarticulé comme celui d'une troupe d'ani-

maux. Elle ôta son bonnet et se pencha pour écouter. Elle put seulement voir, car si M. Thornton avait fait une tentative pour parler, l'idée instinctive et momentanée de l'écouter était déjà passée, et le peuple était plus courroucé que jamais. Il se tenait les bras croisés, calme comme une statue, la figure pâle d'émotions réprimées. Ils essayaient de l'intimider, de le faire reculer, ils s'excitaient l'un l'autre à quelque acte immédiat de violence personnelle. Marguerite sentit instinctivement qu'il ne fallait plus qu'un instant, une étincelle pour produire une explosion dans laquelle, au milieu de tant d'hommes furieux et d'enfans étourdis, la vie de M. Thornton elle-même serait en danger, — que, dans un autre moment, les passions tumultueuses auraient dépassé leurs bornes et renversé toutes les barrières de la raison et de la crainte. Pendant qu'elle regardait, elle vit les enfans se baisser pour déchausser leurs sabots de bois, le projectile le plus à portée de leur main; elle comprit que c'était l'étincelle à la mine de poudre, et, avec un cri que personne n'entendit, se précipita hors de la salle, descendit les escaliers, déverrouilla la porte avec une force impétueuse, puis se présenta en face de cette mer orageuse d'hommes les yeux enflammés et lançant le reproche comme une flèche étincelante. Les sabots s'arrêtèrent dans les mains qui les tenaient, les physionomies tout à l'heure si féroces exprimèrent l'irrésolution et l'inquiétude, car elle se tenait entre les ouvriers et leur ennemi. Elle ne pouvait parler, mais elle étendit les bras vers eux jusqu'à ce qu'elle pût recouvrer son souffle.

« — Oh! n'employez pas la violence! il est seul et vous êtes mille contre lui! — Mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, car il n'y avait pas de son dans sa voix; ce n'était qu'un chuchotement éteint. M. Thornton se tenait un peu de côté; il s'était placé devant elle, comme s'il eût été jaloux de tout ce qui pourrait s'interposer entre lui et le danger.

« — Allez, dit-elle de nouveau, — et en ce moment sa voix fut comme un sanglot, — les soldats vont venir, allez paisiblement, partez, vos griefs seront redressés, quels qu'ils soient.

« — Renverra-t-on d'où ils sont venus ces fripons d'Irlandais? demanda quelqu'un dans la foule d'un ton de voix menaçant.

« — Jamais à votre commandement, répondit M. Thornton, et immédiatement la tempête éclata. Les huées s'élevèrent et remplirent l'air, mais Marguerite ne les entendait pas. Son regard était fixé sur le groupe d'enfans qui quelques minutes auparavant étaient armés de leurs sabots. Elle vit leurs gestes, discerna leur intention, — un moment de plus, et M. Thornton pouvait être mis en pièces, lui qu'elle avait poussé et comme conduit à cette place périlleuse. Elle songea seulement comment elle pourrait le sauver; elle jeta ses bras autour de lui, et fit de son corps un bouclier pour le protéger contre ce peuple féroce. Il essaya de se dégager de son étreinte.

« — Partez, dit-il de sa voix profonde, ce n'est pas ici votre place.

« — C'est ma place, dit-elle. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

Si elle pensait que son sexe pût être une protection, elle était dans l'erreur; la fureur des ouvriers était allée trop loin pour s'arrêter, — au moins elle avait entraîné trop loin quelques-uns d'entre eux, — car ce sont toujours les sauvages enfans avec leur amour des émotions cruelles qui sont à la tête de ces émeutes, insoucians des massacres et du sang versé qu'elles

peuvent produire. Un sabot siffla dans l'air. Les yeux de Marguerite le suivirent dans son vol; il manqua son but. Elle se retourna pâle d'effroi, mais elle ne changea pas de position et cacha seulement son visage sur l'épaule de M. Thornton.

« — Pour l'amour de Dieu, dit-elle, ne nuisez pas à votre cause par ces violences. Vous ne savez ce que vous faites.

« Elle fit un effort pour rendre distinctement ses paroles.

« Un petit caillou vola, déchira sa tête et sa joue, et fit passer un éclair devant ses yeux. Elle se tint comme morte sur l'épaule de M. Thornton; alors il dégagea ses bras et la tint à son tour embrassée un instant.

« — Vous vous conduisez bien! dit-il; vous venez ici pour maltraiter une innocente étrangère; vous tombez par centaines sur un seul homme, et lorsqu'une femme se présente pour vous supplier dans votre intérêt d'être des créatures raisonnables, votre lâche colère tombe sur elle! Vous vous conduisez bien!

« Ils restèrent silencieux pendant qu'il parlait; ils regardaient, les yeux et la bouche ouverts, ce petit filet de sang qui les avait réveillés de leurs transports de colère. Ceux qui étaient les plus près de la porte se retirèrent honteux. Il y eut un mouvement dans la foule, un mouvement de retraite; seulement une voix s'écria :

« — C'était à toi que la pierre était destinée; mais tu te cachais derrière une femme!

« M. Thornton tressaillit de rage. Il plaça doucement Marguerite sur le seuil de la porte, la tête appuyée contre le bois.

« — Pouvez-vous rester ici? demanda-t-il. — Puis, sans attendre sa réponse, il descendit lentement les escaliers et se plaça au milieu de la foule : — Maintenant tuez-moi, dit-il, si telle est votre brutale volonté; il n'y a plus ici de femme pour me protéger. Vous pouvez m'accabler, vous ne me ferez jamais rétracter une résolution, jamais!

« Il se tint au milieu d'eux, les bras croisés, dans la même attitude que sur l'escalier; mais le mouvement rétrograde vers la porte avait commencé aussi peu raisonnablement, peut-être aussi aveuglément qu'avait éclaté le précédent accès de colère. Peut-être l'idée de l'approche des soldats détermina-t-elle cette retraite, peut-être aussi la vue de cette figure pâle, les yeux fermés, triste et calme comme le marbre, les larmes coulant lentement de ses longs cils, et le sang ruisselant de sa blessure plus lentement encore. Les plus exaspérés, Boucher lui-même, reculèrent, grognèrent et finalement se retirèrent en lançant des malédictions au maître, qui continua à se tenir immobile en regardant leur retraite avec des yeux remplis d'une expression de défi. »

Quoiqu'il n'y ait qu'un homme en jeu, cette scène n'est-elle pas émouvante comme le siége d'une ville entière? Si la profession de manufacturier a ses avantages, elle a aussi ses périls, comme on peut le voir, périls qui expliquent bien des duretés de caractère, car pour exercer cette profession il ne faut point avoir un cœur de femme, et lorsqu'on a vu plusieurs fois des scènes de ce genre et qu'on a eu à supporter plusieurs assauts semblables, le cœur doit

nécessairement se bronzer comme celui d'un soldat vieilli dans les combats.

Tout l'intérêt du roman est dans ces scènes de la vie des villes manufacturières. L'idée de mistress Gaskell a été de montrer que cette barbarie extérieure qui règne dans le nord et cette dureté que personne ne songe à combattre, parce que tout le monde y est habitué, disparaîtraient bien vite, si, par un procédé quelconque, on pouvait introduire dans le nord un peu plus de la civilisation du sud. Le représentant du sud est ici Marguerite Hale, qui, par sa seule influence féminine, suffit à apaiser bien des haines et à guérir bien des douleurs. L'emblème de cette union désirable est représenté comme dans les contes de fées par un mariage, le mariage de Marguerite, la fille de la civilisation aristocratique du sud, avec M. Thornton, le type accompli des manufacturiers du nord. Sans trop chicaner mistress Gaskell sur ce que cette donnée a d'un peu sentimental et de trop féminin, nous reconnaîtrons qu'elle est traitée avec un singulier bonheur. L'amour de M. Thornton pour Marguerite Hale est le nœud du roman, le lien qui sert à rattacher les uns aux autres tous les épisodes de la vie du nord, véritable but et principal intérêt du livre. Les répugnances de Marguerite pour cette dure vie des villes manufacturières cèdent peu à peu devant l'admiration qu'elle éprouve pour le caractère solide, orgueilleux et froid de M. Thornton, qui a tant de ressemblance avec le sien propre. Quoiqu'elle n'éprouve d'abord que de l'éloignement pour sa personne, elle est comme fascinée d'étonnement, et quand elle compare ce caractère à celui des élégans cavaliers du sud, si polis et si galans, à celui d'Henri Lennox le *barrister*, par exemple, dont elle a repoussé les avances; quand elle compare leur savoir-vivre gracieux, mais entaché d'égoïsme, aux manières rudes, mais franches, de M. Thornton, elle ne peut s'empêcher de s'avouer intérieurement que tout l'avantage reste à l'homme du nord. Peu à peu les incidens viennent se charger de lui révéler la vraie nature des sentimens qu'elle éprouve. Elle a déjà repoussé une fois les propositions de mariage que lui avait faites M. Thornton; elle se croyait bien sûre de son cœur, et pourtant d'où vient qu'après avoir refusé, elle sent en elle s'élever comme un vague remords? Elle n'a cependant jamais aimé M. Thornton; comment pourrait-elle l'aimer? elle n'a jamais eu pour lui qu'une grande estime. Hélas! l'amour a plus d'une manière de s'insinuer dans le cœur. L'estime n'est pas généralement le mobile de l'amour, et pour peu surtout que cet amour soit romanesque et passionné, pour peu qu'il s'éveille chez des êtres jeunes et sans expérience de la vie, chez des êtres qui n'ont jamais souffert, on peut être sûr que ce sentiment sévère et froid n'aura rien à dé-

mêler avec lui. En revanche, l'estime est le grand mobile de l'amour chez les âmes sévères, éprouvées et nobles, et c'est elle seule qui détermine les choix réellement sérieux, cette chose si rare. Pourquoi, lorsque Marguerite a commis un mensonge pour sauver son frère, qui est venu, au risque de perdre la vie, dire un dernier adieu à sa mère mourante, a-t-elle peur d'avoir perdu précisément l'estime de M. Thornton? Pourquoi pleure-t-elle en secret de ne pouvoir expliquer cette faute prétendue? C'est que l'estime d'un tel homme est d'un prix inappréciable aux yeux d'une femme telle que Marguerite. Est-ce qu'elle se soucierait d'expliquer sa conduite à une autre personne? Cet incident révèle pour ainsi dire Marguerite à elle-même.

Tout cet amour de Marguerite et de M. Thornton est très beau, très sérieux, très anglais, froid comme le nord, sans folles flammes, sans allures séduisantes, sans miévreries sensuelles ni galanteries surannées. C'est réellement l'amour de deux âmes qui sont faites l'une pour l'autre, de deux âmes faites pour s'unir ou pour rester éternellement solitaires, enveloppant l'une et l'autre leur timidité sous une apparence d'orgueil et leur chaleur d'âme sous une apparence d'insensibilité. Ces âmes se reconnaissent l'une l'autre lorsqu'elles se rencontrent, et devinent ce qui est caché en elles sous ces voiles protecteurs dont elles se couvrent pour se garantir de l'importune curiosité des indifférens et des oisifs. Tous ces sentimens sont traités avec cette délicatesse mêlée de force qui distingue mistress Gaskell, qui donne à son talent un caractère tout particulier. Elle ne tombe pas en effet dans les défauts habituels aux auteurs de son sexe; elle voit la société sous un jour plus large et plus sévère, sans pour cela abdiquer les qualités féminines. Quand on compare ses écrits à ceux des dames anglaises qui ont eu le plus de succès dans ces dernières années (Currer Bell exceptée), on voit tout de suite l'immense différence qui la sépare d'elles. Comparez *Mary Barton* par exemple à l'*Uncle Tom's Cabin :* la charité de mistress Gaskell n'est pas sentimentale, comme celle du romancier américain; elle est singulièrement éclairée, impartiale; elle s'aide de l'analyse et s'appuie sur les faits; elle n'attaque ni ne soutient les maîtres et les ouvriers, elle instruit le procès des uns et des autres et leur dit la vérité. Mistress Gaskell joue dans ces querelles sociales le rôle de Marguerite Hale dans l'émeute dont nous avons cité le récit : selon elle, parce que M. Thornton est dans son droit, ce n'est pas une raison pour que ses ouvriers aient tort, ou réciproquement. Leurs griefs aux uns et aux autres ont une cause qu'aucune des deux parties ne veut voir, et mistress Gaskell, s'appuyant sur le privilége d'inviolabilité de son sexe, indique les raisons de ce malentendu. Elle joue le rôle d'arbitre en invoquant pour ainsi dire ses droits de femme.

Nous avons exposé les côtés les plus curieux du livre, ceux qui jetaient quelque lumière sur l'état des esprits et des mœurs du nord de l'Angleterre. Nous n'avons pas à répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de la grandeur, de l'importance de l'industrie, des dangers qu'elle fait courir au monde, et cependant ces considérations seraient la conclusion naturelle de ces pages; mais il est une idée que nous avons émise déjà, et que nous répéterons volontiers ici, parce que nous la retrouvons exprimée çà et là dans le livre de mistress Gaskell. L'industrie aurait moins de danger, disions-nous, si ses chefs considéraient le travail, et non pas la richesse, comme le but de leur vie, parce qu'alors l'industrie aurait un but général, social, au lieu d'avoir un but égoïste et individuel. Du jour où cette idée serait admise et serait devenue un *credo*, la plupart des dangers dont elle nous menace n'existeraient plus. C'est aussi pour cela que je crois l'Angleterre industrielle moins menacée par les redoutables problèmes nés de l'industrie que les autres états du continent, et c'est pour cela qu'elle a échappé aux agitations du socialisme. Chez ce peuple, le travail a toujours été considéré comme la première des vertus; il n'est pas une tâche, une dure obligation, une nécessité : il est un instinct. Il n'est pas, comme on l'a dit un jour à la tribune française très imprudemment et très faussement, un châtiment; il est une bénédiction et l'explication même de l'apparition de l'homme sur la terre. C'est pour agir que l'homme est né. Cette doctrine protestante et saxonne produit des résultats tout contraires à la doctrine opposée. En poussant l'homme à la conquête des choses matérielles, elle l'a rendu moins sensible pour ainsi dire à la jouissance de ces biens, tandis que les peuples qui ont toujours montré de l'indifférence pour la conquête des choses matérielles se sont en revanche toujours montrés très ardens au plaisir et à la satisfaction sensuelle. C'est que le travail anoblit tout ce qu'il touche lorsqu'on le considère non comme un moyen, mais comme un principe et un but, comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine. Le brave Thornton ne considère pas la richesse comme son but, et il se révolte lorsqu'on exprime devant lui cette pensée, comme si on lui adressait directement une injure. Il y a dans ce *credo* particulier, dans cette foi au travail, la solution de tous les embarras que l'industrie pourra faire naître, car, nous le répétons, le travail n'est pas seulement une vertu individuelle : c'est une idée éminemment sociale, capable de réunir les hommes par des liens moraux et hiérarchiques; c'est une idée qui, à la longue, ronge tout égoïsme, brise les intérêts individuels, si forts qu'ils soient, et les réduit à n'être plus qu'un anneau de la grande chaîne qui enveloppe la société et fait dépendre l'homme de l'homme.

ÉMILE MONTÉGUT.

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

ÉCOLES DIVERSES.

ESPAGNE, ITALIE, BELGIQUE ET HOLLANDE.[1]

Parmi les écoles que nous avons maintenant à étudier pour achever l'examen des ouvrages envoyés au palais des Beaux-Arts, il y en a quatre qui comptent des antécédens nombreux et glorieux, l'école italienne, l'école espagnole, l'école flamande, l'école hollandaise. Pourquoi et comment ces quatre écoles ont-elles perdu l'importance qu'elles possédaient autrefois? C'est une question que je me propose de discuter après avoir terminé la partie analytique de mon travail. Aujourd'hui ma tâche est circonscrite dans des bornes plus étroites : il s'agit du présent, et de la comparaison du présent avec le passé. Plus tard nous verrons pourquoi ces nations, qui occupent une place si considérable dans l'histoire de l'art, sont maintenant descendues au-dessous de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France.

Pour établir le rang esthétique des écoles italienne, espagnole, flamande et hollandaise, il suffit de faire quelques pas dans la galerie du Louvre. Sans sortir de Paris, on peut savoir à quoi s'en tenir

(1) Voyez les livraisons des 1er, 15 août et 15 septembre.

sur la portée de leur enseignement et sur la valeur de leurs œuvres. La première de toutes les écoles sans contredit, l'école italienne, est dignement représentée dans la galerie du Louvre. Je dis la première, puisque l'école grecque nous fait défaut, car, d'après les débris de la statuaire, nous sommes fondés à croire que la Grèce, institutrice de l'Italie, dominait son élève dans le maniement du pinceau comme dans le maniement du ciseau. Les *Noces Aldobrandines*, trouvées à quelques lieues de Rome dans les fouilles de Frascati, et qui se voient maintenant au musée du Vatican, démontrent surabondamment la légitimité de cette assertion, et sans doute Nicolas Poussin était de cet avis quand il faisait de cette belle composition l'admirable copie qui décore la galerie Doria. Toutefois, si l'Italie ne vient qu'après la Grèce dans les arts du dessin comme dans la poésie, elle domine toutes les nations modernes dans la peinture et la statuaire. Essayer de le prouver serait jeter ses paroles au vent et gaspiller son temps : il y a des vérités tellement évidentes, qu'elles s'imposent sans le secours de la démonstration.

Quant à l'Espagne, quoique son rang ne soit pas aussi clairement établi que celui de l'Italie, il suffit de citer les noms de Murillo, de Velasquez et de Ribeira. Pour estimer la valeur de ces trois maîtres, nous n'avons pas besoin de franchir les Pyrénées. Nous avons sous la main de quoi déterminer la place qui leur appartient. *L'Adoration des Bergers*, de Ribeira, est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa main; le portrait de l'infante, de Velasquez, est une perle dont tous les connaisseurs louent à l'envi la pureté. Nous possédons deux morceaux de Murillo, une *Vierge*, qui figure depuis longtemps dans la grande galerie, et qui ravit tous les yeux par son exquise élégance. *L'Assomption*, du même auteur, acquise il y a quelques années à la vente du maréchal Soult pour la somme fabuleuse de 615,300 francs, ne vaut pas, à mon avis, le précédent morceau, car elle a subi de nombreuses retouches, et lorsqu'il s'agit d'un maître tel que Murillo, la virginité de l'œuvre n'est pas à dédaigner.

Ai-je besoin de rappeler les titres esthétiques de l'école flamande et de l'école hollandaise? Ne sont-ils pas représentés par deux noms illustres qui se placent immédiatement après les plus grands de l'Italie? Si Rubens et Rembrandt ne signifient pas la grâce, la pureté, ils signifient la puissance, la vérité, la magie du pinceau. Deux écoles représentées dans le passé par de tels noms ont droit à l'attention la plus vigilante. Qu'elles aient dégénéré, qu'elles se soient montrées infidèles à leurs antécédens, qu'elles ne puissent pas aujourd'hui nous donner la monnaie de ces deux grands hommes, je n'essaierai pas de le contester; mais les efforts de deux nations qui ont de tels aïeux commandent toujours le respect et la sympathie. En parler

légèrement serait commettre une véritable impiété envers ces noms glorieux. Quoique ces deux écoles soient aujourd'hui bien déchues de leur ancienne splendeur, elles ont pourtant conservé avec un soin scrupuleux quelques procédés techniques dont la valeur ne saurait être méconnue; elles n'ont pas trouvé moyen de ressusciter ou de continuer Rubens et Rembrandt, mais elles savent imiter le ton de leurs ouvrages. On dirait, pour me servir d'une expression vulgaire, qu'elles ont trouvé dans les papiers de leur succession quelque recette de famille dont elles n'ont pas divulgué le secret. Imiter avec adresse, reproduire avec bonheur les tons de Rubens et de Rembrandt, c'est trop peu sans doute pour attirer les regards de la postérité, mais c'en est assez pour occuper la génération présente, car il n'est pas sans intérêt de rechercher pourquoi les descendans de Rubens et de Rembrandt ont perdu l'inspiration de leurs ancêtres en conservant leurs procédés; je dis rechercher, il n'est pas facile en effet de trouver une solution.

Parmi les ouvrages envoyés par l'école espagnole, ceux qui attirent les regards de la foule sont les portraits de M. Federico Madrazo. L'engouement de la foule est-il justifié par l'examen attentif de ces portraits? Il faudrait méconnaître absolument toutes les lois de la peinture pour l'accepter et le déclarer légitime. Il est évident que M. Madrazo jouit dans son pays d'une grande autorité; les plus grands noms se pressent dans son atelier et attendent leur tour. La reine et le roi d'Espagne, la duchesse d'Albe, la duchesse de Séville, la duchesse de Medina-Cœli ont tour à tour posé devant lui. Qu'a-t-il fait de ces modèles? Ce que peut faire un peintre qui sacrifie l'effet, la forme du visage et du corps, à la splendeur des étoffes. Je ne veux parler ni de la reine Isabelle, ni de son mari don Francisco, qui n'offrent pas au pinceau d'abondantes ressources: ce serait me montrer trop sévère à l'égard de M. Madrazo que de lui demander pourquoi il n'a pas fait du roi et de la reine d'Espagne deux portraits magnifiques; mais parmi les femmes de la cour qui ont posé devant lui, il y en a de charmantes, qui tenteraient à bon droit le pinceau le plus habile, et quel parti en a-t-il tiré? Hélas! j'ai regret à le dire : s'il n'a pas réussi complétement à supprimer leur beauté, il a du moins prouvé qu'il ne prend aucun souci du masque humain. La duchesse de Medina-Cœli entre les mains de Murillo ou de Velasquez nous eût offert le type accompli de l'élégance et de la grâce. Qu'est-elle devenue entre les mains de M. Madrazo? Je suis vraiment embarrassé de le dire. La tête n'est pas modelée : ni tempes, ni orbites, ni pommettes; les yeux mêmes n'ont pas une forme qui leur permette de voir. Ce qui paraît avoir absorbé tous les soins, toute la sollicitude de l'auteur, c'est l'étoffe de la robe. Peut-être obtiendra-

t-il l'approbation des fabricans de soieries, car il a traité cette partie de son travail avec une attention que je puis appeler religieuse. Quant à la forme du corps, il est impossible de la deviner. Ni les hanches ni les genoux ne sont accusés. Si les femmes de Madrid sont aussi folles que les femmes de Paris, si elles s'obstinent à dénaturer la forme de leur corps par l'extravagance de leur toilette, c'est aux peintres qu'il appartient de les ramener au bon sens en corrigeant sur la toile l'absurdité de leur ajustement. Quelle que soit d'ailleurs la déférence de la duchesse de Medina-Cœli pour les caprices de la mode, j'ai peine à croire qu'elle parodie aussi résolûment la forme humaine. Une femme qui ressemblerait littéralement au portrait signé de M. Madrazo serait à coup sûr très mal construite et ne marcherait pas sans de grands efforts.

Parlerai-je de la duchesse d'Albe, dont le visage, quoique modelé d'une façon très imparfaite, laisse pourtant deviner une physionomie gracieuse? C'est quelque chose de plus triste encore que le portrait de la duchesse de Medina-Cœli. Ici la forme du corps n'est pas même parodiée : elle n'est pas indiquée. Pour donner une idée fidèle de cet ouvrage à ceux qui ne l'ont pas vu, je suis obligé de recourir aux comparaisons les plus vulgaires. La robe de la duchesse d'Albe a précisément la forme de ces gaînes d'osier où l'on place les enfans coiffés de bourrelets, et que les nourrices appellent chariots. Que ce soit là le type vrai de la robe de cour à l'Escurial, je n'oserais le contester, car je suis incompétent dans la question; mais je me rappelle que Van-Dyk et Velasquez, qui nous ont laissé le portrait des plus grandes dames de leur temps et qui se trouvaient, comme M. Madrazo, en présence des caprices de la mode, n'ont jamais renoncé à exprimer la forme des membres inférieurs par quelques plis d'étoffe. Dans le portrait de la duchesse d'Albe, je ne trouve rien de pareil. La robe est faite de telle façon, qu'elle semble pouvoir se tenir debout lors même qu'elle serait vide. Les Vénitiens et les Flamands, qui ont poussé si loin le goût de la splendeur, n'ont jamais sacrifié le modèle vivant à l'étoffe. Si M. Madrazo, en ne suivant pas leur exemple, croit les avoir surpassés, il commet une lourde méprise. Le portrait de la duchesse d'Albe, à parler franchement, est une des œuvres les plus informes que j'aie vues depuis longtemps.

Quant à celui de la comtesse de Vilches, il mérite des reproches encore plus graves, car non-seulement le modèle est mal posé, mal assis, non-seulement il est impossible de deviner la forme du genou droit, mais les deux bras sont estropiés. L'expression peut sembler dure, et pourtant c'est la seule vraie. Si la comtesse de Vilches avait le malheur de posséder deux bras pareils à ceux que lui a faits M. Madrazo, elle ne pourrait ni tenir son éventail, ni monter

à cheval, ni figurer dans un quadrille sans exciter un étonnement douloureux. Avec un visage souriant, des yeux pleins de malice, ce serait vraiment dommage, et j'aime à croire que M. Madrazo a calomnié son modèle en lui attribuant de si vilains bras. A quoi tient pourtant cette odieuse calomnie? A l'ignorance de la perspective. Si M. Madrazo eût mesuré la distance de l'épaule au coude et du coude à la main, nous ne serions pas obligé de lui tenir un langage aussi sévère; mais comment accueillir avec indulgence un portrait dessiné d'une manière si étrange? Ce serait encourager, ce serait prêcher le mépris de toutes les lois de la peinture. Qu'un tel ouvrage se produise dans la patrie de Murillo et de Velasquez, c'est pour nous un légitime sujet d'étonnement. Et pourtant, si nous consultons nos souvenirs, nous trouvons chez nous le même engouement pour des œuvres de même valeur. Nous avons eu, nous avons encore des peintres à la mode chez qui les femmes jeunes et belles s'inscrivent un an d'avance pour obtenir leur tour, et qui n'en savent pas plus que M. Madrazo. La notion de la beauté semble s'obscurcir dans tous les grands centres de civilisation. A Paris comme à Madrid, les femmes admirées pour leur élégance et leur grâce prennent sous leur protection et réussissent à mettre en vogue des peintres sans savoir et sans études. Chose difficile à comprendre, et qu'il faut cependant accepter comme un fait avéré, elles tiennent moins au charme de leur visage qu'à l'éclat de leur toilette dès qu'il s'agit de se faire peindre. L'éclat humide du regard, la longueur des cils, la fraîcheur des lèvres, les touchent moins que l'imitation du velours, du satin et de la dentelle. On dirait qu'elles oublient le portrait de leur personne, et ne songent qu'au portrait de leur robe. Tout en qualifiant sévèrement l'injuste popularité de M. Madrazo, je suis obligé de reconnaître qu'il a trouvé chez nous des exemples dangereux. La faute qu'il a commise à Madrid, d'autres la commettent chaque jour sous nos yeux. Il a préféré l'engouement des gens du monde à l'estime des connaisseurs, et peut-être s'applaudit-il de son choix. Pourtant, quel que soit le charme de la richesse, il y a dans l'approbation des hommes compétens une joie que rien ne saurait remplacer. On a beau voir à sa porte des équipages armoriés, on a beau voir se presser dans son atelier les visages les plus frais, les plus gracieux, les toilettes les plus éclatantes, et recueillir en échange d'un travail imparfait plusieurs milliers de pièces d'or : on ne subit pas sans colère le jugement prononcé par les esprits éclairés. Or j'imagine que parmi les compatriotes de M. Madrazo, il s'en trouve plus d'un pour protester contre l'engouement des dames de la cour. Les Espagnols qui ont visité l'Italie, la Belgique, la Hollande, ne doivent pas cacher leur

dédain pour ces portraits où la grâce est remplacée par l'afféterie. Comment prendraient-ils au sérieux M. Madrazo, à moins de renier leurs souvenirs?

M. Ribera, dans le portrait du marquis d'Alcanices, a montré un talent plus sérieux que M. Madrazo. Il ne jouit pas dans son pays de la même popularité, mais il fait honneur aux leçons de son père et à celles de son second maître, M. Paul Delaroche. Le visage du modèle est traité avec un grand soin, et s'il n'a pas toute la fermeté qu'on pourrait souhaiter, on sent du moins que l'auteur a fait tout ce qui dépendait de lui pour rendre ce qu'il voyait. Ce n'est pas que ce portrait me paraisse à l'abri de tout reproche. Si les yeux et la bouche sont modelés avec finesse, le torse et les membres ne se laissent pas assez clairement deviner. L'intention de M. Ribera n'est pas douteuse : il a voulu exprimer une nature grêle et un peu sénile; mais je crains qu'il n'ait dépassé le but. On ne sent ni la poitrine sous le gilet, ni les cuisses sous la culotte de cour. Ce qui me paraît excellent dans ce portrait, ce qui lui donne un caractère original, c'est le regard attentif du modèle, qui semble guetter les moindres mouvemens du spectateur. Le portrait du marquis d'Alcanices ne possédât-il que ce seul mérite, il faudrait le louer avec empressement, car ce mérite n'est pas vulgaire : on trouve sans peine des peintres qui savent imiter les étoffes, on en trouve plus difficilement qui savent imiter le regard. D'ailleurs M. Ribera traite les étoffes avec autant de soin et plus de vérité que M. Madrazo. Il ne cherche pas, comme lui, à éblouir les yeux par l'éclat des couleurs, il vise plus haut, il vise à l'harmonie, et tous les hommes de goût lui donneront raison. Aussi j'échangerais de grand cœur tous les portraits envoyés par M. Madrazo contre le portrait du marquis d'Alcanices, car en peinture comme en poésie je mettrai toujours la partie humaine en première ligne, et c'est pour cette raison que je suis loin de partager l'enthousiasme des femmes à la mode pour les peintres qu'elles prennent sous leur protection. L'imitation d'un ruban ou d'une dentelle les ravit en extase; elles rougiraient de leur admiration, si elles savaient comment se font les dentelles dans plus d'un atelier. A peine ont-elles pris congé du peintre qu'elles prônent, que, sous prétexte de ne pas les fatiguer inutilement, il ajuste la robe sur un mannequin, et pour être sûr de reproduire fidèlement le point de Malines, d'Alençon ou de Chantilly, il imprime sur sa toile ce qu'il devrait copier. Un bout de dentelle appliqué sur le blanc de plomb suffit à réaliser le prodige enfantin qui les émerveille. J'ignore si M. Madrazo a recours au procédé que je rappelle, et que j'ai vu pratiquer plus d'une fois. J'apprendrais sans étonnement qu'il ne le dédaigne pas. Pourquoi la robe de la duchesse de Medina-Cœli ne

serait-elle pas faite suivant cette méthode victorieuse? M. Ribera, j'en suis sûr, ne s'avisera jamais de cette malice innocente : le portrait du marquis d'Alcanices me prouve qu'il ne tient pas à terminer promptement ce qu'il a commencé, mais qu'il étudie longtemps son modèle avant de tracer les premiers contours au fusain, et qu'il ne plaint pas son temps quand il s'agit de mener son œuvre à bonne fin. J'entends dire par ses compatriotes qu'il ne descend pas de l'Espagnolet, dont le nom s'écrit tantôt Ribeira, tantôt Ribera. Quand on est peintre et qu'on porte un tel nom, on est obligé de le respecter, et je vois avec plaisir que M. Ribera ne l'a pas oublié.

Je dois appeler l'attention sur deux dessins de M. Hortigosa d'après Murillo : *Saint Thomas faisant l'aumône* et *Saint Antoine de Padoue.* Ce qui me frappe dans ces deux dessins, ce n'est pas l'habileté matérielle, quoique M. Hortigosa manie le crayon avec beaucoup d'adresse et de fermeté : c'est la finesse avec laquelle il a saisi, la fidélité avec laquelle il a rendu le caractère du maître. Bien que les originaux d'après lesquels il a travaillé n'aient jamais paru en France, quiconque a vu les Murillo de la galerie du maréchal Soult, les deux Murillo que nous possédons au Louvre, et *la Vierge* du même auteur au palais Corsini, reconnaît sans peine que M. Hortigosa, en copiant deux compositions du maître le plus populaire de son pays, n'a rien épargné pour les transcrire littéralement, et qu'il a touché le but. Il est probable que ces deux dessins seront gravés : c'est du moins ce que j'entends dire par les amis de M. Hortigosa. Pour ma part, je serais bien aise de les voir reproduits par le burin, car les dessins destinés à la gravure manquent trop souvent de caractère. Les meilleurs tableaux, à moins de tomber dans les mains d'un Bolswert, d'un Henriquel Dupont ou d'un Calamatta, sont exposés en passant par le crayon aux plus périlleuses aventures. Il est bien rare qu'ils ne sortent pas de cette épreuve quelque peu écloppés. Murillo a trouvé dans M. Hortigosa un interprète attentif et fidèle. Ces deux dessins ressemblent si peu aux trois quarts des œuvres envoyées à Paris par l'école espagnole, que je me demande avec étonnement comment M. Hortigosa a pu, en étudiant à Madrid, conserver une telle simplicité. Est-ce à M. Vicente Lopez, son maître particulier, que nous devons rapporter l'honneur de cette anomalie? Je ne sais : dans tous les cas, ce qui demeure avéré, c'est que M. Hortigosa, pas plus que M. Ribera, n'a rien de commun avec M. Madrazo.

Pourquoi M. Hortigosa n'a-t-il pas fait un tableau au lieu de copier deux compositions de Murillo? Je ne me charge pas de l'apprendre au public français. J'incline à penser pourtant qu'il est encore jeune, qu'il se défie de ses forces, et qu'il attend pour produire

une œuvre personnelle que son jugement ait été mûri par l'étude des grands maîtres. Si telle est sa pensée, il ne doit pas s'en tenir à Murillo. Il y a sans doute beaucoup à gagner dans le commerce de ce maître passionné, qui a su exprimer le sentiment religieux sous une forme si attrayante. Cependant, malgré la puissance et le charme de son pinceau, il ne saurait être comparé aux cinq grands maîtres de l'Italie, et M. Hortigosa, s'il veut compléter ses études, fera bien de s'adresser à eux. Le *Spasimo* du Sanzio placé au musée de Madrid lui en apprendra plus que Murillo pour l'interprétation de la forme humaine. Toutefois, lors même qu'il s'en tiendrait à l'étude du maître espagnol, j'ai la ferme confiance qu'il ne ferait pas fausse route, car un œil si attentif, une main si docile promettent un peintre de talent.

D'après MM. Madrazo, Ribera et Hortigosa, nous pouvons estimer l'état présent de la peinture espagnole. Il est évident que le goût n'est pas ce qui domine à Madrid. M. Madrazo, pour me servir d'une expression vulgaire, tient le haut du pavé. C'est lui que prônent les femmes de la cour, c'est lui qu'on cite dans les salons comme l'interprète le plus habile de l'élégance et de la splendeur. Ni M. Ribera ni M. Hortigosa ne jouissent de la faveur publique. La simplicité de leurs œuvres ne rallie qu'un petit nombre de suffrages. Qu'ils s'en plaignent, je le conçois; mais ils auraient grand tort de s'en étonner. Ce qui se passe aujourd'hui à Madrid s'est déjà vu à Paris, à Londres, même à Rome et à Florence, malgré le Vatican et le Capitole, malgré le palais des Offices et le palais Pitti, dont les protestations permanentes n'étaient pas entendues. Le triomphe et la popularité de M. Madrazo signifient à Madrid ce que signifiaient à Florence et à Rome le triomphe et la popularité de Sabatelli et de Camuccini, — l'affaiblissement ou du moins l'égarement momentané de l'intelligence publique à l'égard de toutes les questions qui se rattachent à la beauté. J'espère pourtant que l'Espagne abandonnera M. Madrazo pour Murillo et Velasquez, comme elle a renoncé à Gongora pour Calderon et Cervantes, comme l'Italie a renoncé à Marini pour Dante et l'Arioste. C'est une maladie qui ne tiendra pas contre les remontrances et les railleries. Si notre espérance était déçue, si le règne de M. Madrazo durait seulement quelques années, c'en serait fait pour longtemps du goût et du bon sens de l'Espagne. Que notre vœu s'accomplisse donc dans un avenir prochain!

Il serait inutile de rappeler ici les origines de l'école italienne, qui n'offriraient qu'un intérêt purement archéologique. Depuis les byzantins jusqu'à Giotto, depuis Giotto jusqu'à Fra Angelico, cette école, dont la supériorité sur toutes les autres ne saurait être con-

testée par les hommes de bonne foi, et j'ajouterai par les hommes vraiment éclairés, nous présente une série d'œuvres très dignes d'estime assurément par l'expression du sentiment religieux, mais incomplètes au point de vue de la science. La Vierge byzantine placée à Rome sur le maître-autel de l'église appelée Bocca della Verità, les *Prophètes* de Cimabuë dans la crypte de San-Miniato, les fresques de Giotto à Sainte-Marie *all' Arena* de Padoue, exciteront toujours une véritable admiration. Ce n'est pourtant pas à ces ouvrages qu'il faut s'adresser pour établir les principes fondamentaux de la peinture. Le cimetière de Pise, malgré les merveilles qu'il renferme, n'est pas non plus une source d'enseignemens qui puisse dispenser de puiser à des sources plus fécondes. Les inventions terribles des Orcagna, les inventions ingénieuses de Benozzo Gozzoli ne sont pas le dernier mot de l'art italien. Il faut interroger les cinq grands maîtres qui expriment sous la forme la plus pure le génie de cette terre privilégiée : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien et le Corrège. Quand on les connaît bien, quand on a contemplé à loisir toutes les œuvres créées par leur pinceau, alors, mais alors seulement, on sait ce que vaut l'Italie, ce qu'elle signifie dans le développement de l'imagination humaine. Jusque-là il n'est pas permis d'en parler, car on n'est pas compétent dans la question. On peut mesurer les déviations du goût public à l'estime dont jouit l'Italie. Quand son crédit s'affaiblit, soyez sûr que le sentiment de la beauté s'affaiblit en même temps; quand son crédit se relève, affirmez sans crainte que le sentiment de la beauté se réveille : c'est un signe qui ne vous trompera jamais. On a souvent parlé, on parlera souvent encore des franchises de l'art, et parmi ces franchises on a voulu compter le dédain de l'Italie : c'est là une aberration qui n'a pas besoin d'être discutée. Dans le domaine de l'art, le mépris de la tradition n'est pas une preuve de force. Ceux qui proclament si haut leur indépendance ignorent presque toujours ce qu'ils prétendent dédaigner. Prenez la peine de les interroger, comme Socrate interrogeait les esprits forts d'Athènes, et voici ce que vous trouverez au fond de leur intelligence : ce que je ne sais pas n'est pas; c'est exactement comme si je le savais. Et si d'aventure il s'en rencontre un sur mille qui connaisse ce qu'il dédaigne, ce n'est pas une preuve de supériorité, mais d'infirmité; c'est qu'il a vu sans comprendre.

Pour éclairer ces aveugles, obstinés dans leur cécité, qui repoussent la lumière et ne veulent pas ouvrir les yeux, je n'ai qu'à nommer les deux maîtres qu'ils ont choisis pour guides, et dont ils proclament en toute occasion l'indépendance absolue : Rubens et Rembrandt. Ni l'un ni l'autre ne dédaignaient l'Italie. Le premier l'a bien prouvé par son séjour prolongé sur cette terre savante. Quant

au second, si son voyage à Venise n'est pas clairement établi, nous savons du moins qu'il achetait à grand prix les gravures de Marc-Antoine Raimondi. Or, s'il eût dédaigné l'Italie, comment expliquer cette passion constante? Laissons donc en paix, livrons à l'oubli toutes les déclamations sur l'originalité, sur la liberté du génie, dont nous sommes étourdis depuis trop longtemps, et plaçons notre confiance dans la force du bon sens, dans la force de la vérité!

Toutes les œuvres de l'école italienne, à ne parler que des cinq grands maîtres, n'ont pas la même valeur et ne peuvent prétendre à la même autorité. Léonard, Michel-Ange et Raphaël dominent Titien et Allegri. Il est également vrai que Léonard et Michel-Ange dominent Raphaël lui-même par l'expression de la forme. Si maintenant l'on prend à part chacun de ces puissans génies, on les trouve parfois inégaux à eux-mêmes dans leur fécondité. Ainsi la voûte et les pendentifs de la chapelle Sixtine, sous le rapport du goût et de la composition, sont supérieurs au *Jugement dernier*, qu'on est pourtant habitué à considérer comme l'œuvre la plus parfaite de Michel-Ange. Ainsi *l'Adoration des Mages* et la *Méduse* ne donnent pas la mesure de Léonard, il faut la chercher dans *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, qui, malgré les blessures qu'elle a reçues du temps et des restaurateurs maladroits qui voulaient la rajeunir, se prête encore à l'étude et ne trompe pas l'espérance des visiteurs. Les chambres du Vatican, qu'on met souvent sur la même ligne que les loges, ne sauraient leur être comparées sans injustice. Quiconque a visité le Vatican connaît l'intervalle qui les sépare. Non-seulement le Sanzio n'a peint de sa main que la première des cinquante-deux compositions qui forment la décoration des loges, mais il n'attachait pas à ces compositions la même importance qu'aux chambres qui portent son nom. On objectera peut-être la collaboration de ses élèves à cette seconde série comme à la première; on citera *la Bataille de Constantin*, peinte en entier de la main de Jules Romain. Je répondrai que pour juger Raphaël il faut prendre la salle dite de la Signature, où se trouvent la Philosophie, la Théologie, la Poésie et la Jurisprudence. *L'Incendie du bourg*, malgré les admirables parties qu'il renferme, laisse encore deviner trop clairement le pinceau de Jules Romain. Quant à la Farnésine, elle ne saurait soutenir la comparaison avec la salle de la Signature. *Le Triomphe de Galathée* est sans doute une œuvre charmante, l'histoire de Psyché est une invention pleine de grâce, mais la Farnésine ne présente rien d'aussi savant que *l'École d'Athènes*, d'une beauté aussi pure que *le Parnasse*.

Entre les œuvres de Titien, il y a aussi un choix à faire. L'*Assunta* placée à l'Académie de Venise est généralement acceptée comme son chef-d'œuvre, et certes mon intention n'est pas de rabaisser le mé-

rite de cette admirable composition. Les apôtres, la Vierge, les anges, sont d'une splendeur qui n'a jamais été surpassée. Pourtant je préfère à l'*Assunta* la *Présentation au Temple*, qui se trouve aussi à l'Académie de Venise, et je connais plus d'un homme du métier qui partage mon avis. Quoique Titien ait presque toujours peint sur toile, il a cependant écrit sa pensée sur quelques murailles. Sans parler des figures qui se voient encore sur le Grand-Canal et qui rappellent l'ancienne richesse de la reine de l'Adriatique, sans parler du *Saint Christophe* du palais ducal, je puis citer les fresques de Saint-Antoine de Padoue, qui attestent la souplesse de son imagination, et prouvent aux plus incrédules qu'il ne dédaignait pas le travail de la réflexion, comme on se plaît à le répéter. En consultant tour à tour la *Présentation au Temple*, d'une simplicité merveilleuse, et les fresques de Saint-Antoine, on peut se former une idée complète de Titien.

Quant au dernier des cinq grands maîtres, Antonio Allegri, si l'on veut le connaître à fond, c'est à Parme qu'il faut aller l'étudier. Le *Mariage de sainte Catherine* et l'*Antiope*, que nous possédons à Paris, ne montrent qu'une face de son talent. Dire que le Corrége est le plus gracieux des peintres, et ne rien dire de plus, c'est avouer qu'on n'a pas envisagé tous les aspects de ce beau génie. Les coupoles de Saint-Jean et de Sainte-Marie de Parme sont là pour démontrer avec la dernière évidence qu'il a cherché, qu'il a trouvé autre chose que la grâce dans sa courte et laborieuse carrière. Quoiqu'il n'ait jamais vu Rome, quoique le rapprochement des dates suffise pour démontrer que le plagiat était impossible lors même qu'il eût franchi le seuil du Vatican, tous les hommes compétens proclament à l'envi la hardiesse et le savoir qu'il a prodigués dans les deux coupoles de Parme. Il n'a pas copié Michel-Ange, qui n'avait pas encore peint *le Jugement dernier;* mais, par l'étude du modèle vivant et des plâtres moulés sur les statues antiques, il est arrivé à réaliser des prodiges qui rappellent la Sixtine.

Cette rapide esquisse suffit pour établir la primauté de l'école italienne. En est-il une autre en effet qui puisse citer des noms d'une telle valeur? *La Cène, les Sibylles, l'École d'Athènes*, la *Présentation au Temple*, la coupole de Saint-Jean, sont à coup sûr les leçons les plus savantes que le passé nous ait léguées. Il n'est guère permis d'espérer que l'avenir dépasse les œuvres que je viens de rappeler.

En parcourant la liste des ouvrages envoyés à Paris par la ville de Rome, on ne peut se défendre d'une profonde tristesse. Rome, où se donnent rendez-vous tous les peintres du monde qui veulent connaître le type de la vraie beauté, occupe quatre pages dans le livret

de l'exposition universelle, et parmi les noms incrits sur ces quatre pages je trouve des noms français, anglais, allemands, M. Bonnardel, M. Gibson, M. Stattler. Jamais le dépérissement intellectuel d'une grande nation ne fut plus franchement accusé. La patrie réelle de Raphaël, la patrie adoptive de Michel-Ange, arrivée à cette déplorable décadence, prouve trop clairement que les héritiers de Léon X et de Jules II abandonnent les arts à eux-mêmes et ne font rien pour les vivifier. Je sais avec tous les hommes de bon sens qu'il ne dépend pas d'eux de susciter des artistes éminens, mais ils pourraient du moins encourager les artistes de talent, qui poussent sur la terre romaine, comme l'aloès et le laurier aux portes de Palerme. MM. Agneni, Bompiani, Cavalleri, Medici, Podesti et Tosi représentent la peinture romaine d'une manière tellement modeste que s'ils n'avaient pas pris soin d'indiquer le lieu de leur naissance, nous pourrions croire qu'ils n'ont jamais respiré sous le ciel d'Italie. *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute, la Vierge et l'enfant Jésus* n'ont rien à démêler avec l'*Ève* du Vatican, ni avec la *Vierge* de Foligno. *Le Prophète Isaïe,* exécuté par le procédé bichromographique du chevalier Cavalleri, ne relève assurément ni de la Sixtine ni du pilier de Saint-Augustin. Comme je suppose que l'auteur de cette figure laborieusement insignifiante ne se pique pas de philologie, je ne le chicanerai pas sur le caractère hybride de la dénomination qu'il a inventée pour son procédé. Les onze miniatures de M. Medici d'après Raphaël, Titien, Francesco Francia, Guido Reni et Carlo Dolci, sont tellement loin de Mme de Mirbel, de Mme Herbelin et de Rochard, qu'il y aurait presque de la cruauté à tenter de les analyser. Essayer son talent d'imitation sur Guido Reni et Carlo Dolci après l'avoir exercé sur Raphaël, Titien et Francia, n'est-ce pas avouer d'ailleurs que l'on confond dans une commune admiration les grands maîtres et les ouvriers de troisième ordre? Ne serait-il pas temps d'abandonner Carlo Dolci à l'admiration verbeuse des touristes ignorans? Déclarer qu'on l'aime, c'est déclarer qu'on ne peut rien aimer de vraiment beau. *Le Siége d'Ancône sous Frédéric Barberousse,* de M. le chevalier Podesti, est une de ces œuvres compassées qui échappent tout à la fois à la louange et au reproche. Il est évident que l'auteur, qui jouit dans son pays d'une grande autorité depuis la mort de Camuccini, et qui prend le titre de professeur, connaît les procédés matériels de son métier; mais, hélas! il ne connaît rien au-delà. Il ne se préoccupe guère de l'invention, et l'on pourrait croire qu'il a étudié la peinture comme on étudie le jeu de la navette. C'est un praticien et rien de plus. Ce n'est pas sur lui que nous devons compter pour la régénération de la peinture italienne. *Les Portes de bronze de Saint-Pierre,* dessinées à la

plume par M. Tosi, sont un ouvrage de patience, auquel nous ne pouvons demander la mesure de l'imagination dans le pays de l'auteur. A quoi sert une tel'e transcription? S'il s'agissait des *Portes* de Ghiberti, ce serait du moins une étude dont les fruits ne tarderaient pas à se révéler. M. Soulacroix, de Montpellier, qui figure parmi les peintres romains, a prouvé dans *la Vierge*, dans l'*Ecce Homo*, dans *Saül et la Pythonisse*, que s'il n'est pas très habile dans le maniement du pinceau, il a sur sa profession des notions plus hautes que les Romains de Rome; par malheur sa main n'obéit pas à sa pensée.

Parmi les sculpteurs, je ne trouve qu'un nom italien, M. Benzoni. *L'Amour maternel, la Bienfaisance, Saint Jean enfant, l'Espérance en Dieu*, attestent chez lui une imagination gracieuse; mais il n'y a dans ces figures rien qui décèle une vocation bien décidée pour la statuaire. J'y cherche vainement cette pureté, cette beauté de forme, que semblaient devoir inspirer les musées du Vatican et du Capitole.

Quoique MM. Bienaimé, Bonnardel, Stattler, Gibson et Wolff résident à Rome, je ne saurais les comprendre dans l'école romaine. C'est à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne qu'ils appartiennent. M. Bonnardel obtenait, il y a quatre ans, le grand prix de sculpture à l'École des Beaux-Arts de Paris. M. Wolff, né à Berlin, est élève de Schadow. M. Gibson est élève de Canova; mais son nom révèle assez clairement son origine, et d'ailleurs il figure à Paris même dans l'école anglaise. Son *Amazone blessée*, qu'il a placée dans l'école romaine, ne vaut pas *le Chasseur* signé du même nom dont nous avons parlé. C'est une création qui manque d'énergie, et, pour en mesurer les défauts, il suffit de consulter les marbres de Phigalée placés au Musée Britannique. Il y a là des amazones blessées, vraiment blessées, qui ne ressemblent guère à l'*Amazone* de M. Gibson. M. Bonnardel a traité avec élégance, mais avec froideur, la figure de Ruth. M. Wolff a composé de bronze et de marbre une *Canéphore* qu'on ne peut considérer sans étonnement quand on se rappelle la frise du Parthénon. Les canéphores des Panathénées, souples et graves, sont de nature presque divine. La statue de M. Wolff n'exprime pas même la beauté qui charme les yeux sans parler à l'âme.

Et maintenant, après avoir rappelé les antécédens de l'Italie, comment parler de Florence et de Naples, de Venise et de Milan? J'ai dû parler de Rome sévèrement; je ne pouvais en parler avec indulgence sans trahir la vérité : pour changer de langage, il faudrait n'avoir pas devant mes yeux ce que je vois. Tous ceux qui aiment l'Italie, et le nombre en est grand, ne peuvent contempler sans tristesse les ouvrages envoyés par les villes que je viens de nommer. Il vaudrait mieux pour Florence ne pas figurer à l'exposition universelle que d'attester sa présence d'une façon aussi mesquine. *L'Aban-*

donné de M. Ancona, l'*Ève pécheresse* de M. Bezzuoli, ne peuvent soulever aucune discussion, tant ils sont insignifians. C'est ce qu'on appelle en style d'atelier deux *ponsifs*, c'est-à-dire deux ouvrages qu'on salue comme deux vieilles connaissances. Une copie de Fra Bartolommeo en clair-obscur, de M. Burlamachi, exécutée par un procédé de l'auteur, passera certainement inaperçue. Il n'y a dans cette œuvre, achevée d'ailleurs avec soin, rien qui éveille l'attention des gens du monde, rien qui mérite d'être étudié par les hommes du métier. Ce n'est vraiment pas la peine d'habiter la Toscane pour occuper ainsi ses journées. — Le portrait en pied d'un cardinal, de M. Mazzocchi, est d'un aspect tellement vulgaire que je me borne à le mentionner pour mémoire. Puis vient M. Sasso, avec une copie de Fra Angelico, imitation des anciens procédés de peinture. Ainsi pour les Toscans, à l'heure où je parle, le progrès consiste à retourner en arrière. Pour eux, il ne s'agit pas d'inventer, d'élargir le présent, de conquérir l'avenir, mais de reproduire le passé, de le copier servilement. Autant vaudrait pour la Toscane renoncer à la pratique de la peinture. Et pas une statue, pas une figure taillée dans un bloc de Carrare! La patrie de Ghiberti et de Donatello, la patrie de Michel-Ange, si pauvrement représentée par les tableaux qu'elle offre à nos regards, a-t-elle donc abandonné le maniement de l'ébauchoir et du ciseau? Je ne veux pas le croire. Pourquoi donc n'avons-nous au palais des Beaux-Arts ni un marbre, ni un plâtre, ni une terre cuite qui atteste le respect de la Toscane pour les glorieux fondateurs de l'art florentin? Je ne professe pas une bien vive admiration pour les statues de Pampaloni placées dans le voisinage de Santa-Maria de' Fiori; enfin elles prouvent du moins que la Toscane n'a pas renoncé à la sculpture, et pourtant la Toscane n'a pas envoyé à Paris une statue.

Le royaume de Naples n'est pas représenté moins tristement que le duché de Toscane. M. Francesco, qui avait sous la main le Pausilippe et Capo di Monte, Ischia, Capri, Procida, Amalfi, la lumière, la splendeur, s'en vient chez nous pour faire des paysages de Bretagne. Cette tentative, que nous avons le droit de trouver étrange, ne lui a pas porté bonheur. Un fils du pays de la lumière s'en aller vers le pays de la brume, quelle singulière fantaisie! Le contraire se comprend sans peine; mais quitter la Mergellina pour les côtes de Bretagne, quel bizarre caprice! M. Francesco, en copiant le modèle qu'il avait choisi, est demeuré bien au-dessous des paysagistes français, même au-dessous de ceux qui n'occupent pas le premier rang. Les *Vaches dans un enclos* et l'*Intérieur d'une bergerie* de M. Paris sont des études estimables, mais rien de plus. Et que trouvé-je pour la statuaire? Une nymphe en plâtre de M. Lanzirotti, *Érigone et Bacchus*, groupe sans caractère, sans accent, qui ne révèle chez l'au-

teur aucune originalité de pensée, dont l'exécution n'atteste pas une sérieuse étude du modèle vivant. Avoir chaque jour devant les yeux le musée des *Studj* avec ses merveilles sans nombre, avec ses bronzes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabia, et ne rien produire de plus élevé! Comment cette terre chérie du soleil est-elle arrivée à cette déplorable stérilité? Quand on se rappelle la pensée de Montesquieu et de Herder sur les relations du climat avec le développement intellectuel des nations, relations que l'histoire confirme, on a peine à s'expliquer une telle anomalie. Pour en pénétrer la cause, il faut oublier l'aspect du ciel et de la mer, les lignes harmonieuses des montagnes, et interroger des faits d'une autre nature.

Venise et Milan occupent-ils au palais des Beaux-Arts un rang plus élevé que Rome, Naples et Florence? Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais il faut bien se rendre à l'évidence. Pour la peinture, je ne trouve rien qui mérite même une mention. Dans la statuaire, j'ai à signaler des efforts dignes d'encouragement; mais les efforts les plus sincères, les plus énergiques n'ont pas la valeur d'une œuvre accomplie. *Le premier Sentiment d'amour* de M. Bazzoni, l'*Armide* de M. Bettinelli, sont demeurés à l'état de bonne intention : leur main n'a pas obéi à leur pensée. M. Cacciatori, qui a fait pour l'arc de la Paix, près de Milan, des chevaux que tous les connaisseurs se plaisent à louer, s'est montré inférieur à lui-même dans les sujets qu'il a traités cette année. *L'Enfant Jésus dans une corbeille de fleurs* n'est qu'une œuvre mignarde. Quant à M. Marchesi, qui jouit à Milan d'une autorité singulière, qui occupe sans relâche une trentaine d'élèves et un nombre égal de praticiens, les uns modelant la glaise, les autres taillant le marbre sous sa direction souveraine, et qui se prendrait volontiers pour un artiste de premier ordre en supputant le nombre et l'importance de ses travaux, je crois qu'il a commis une faute grave en paraissant à l'exposition universelle des beaux-arts. Tant qu'il ne sortait pas de Milan, il était protégé contre les sceptiques par les commandes officielles qui lui venaient de Vienne. Ceux qui pouvaient mesurer son talent ne formaient qu'une minorité dont il pouvait se jouer. Aujourd'hui tout est changé pour lui. Le voilà seul, abandonné à ses propres forces, condamné à soutenir les regards de toutes les nations qui se sont donné rendez-vous à Paris. Le *Sauveur, une Bacchante* et *l'Amour fraternel* montrent clairement ce qu'il peut faire, et le rang qui lui appartient est facile à déterminer. Il occupe tant d'élèves et de praticiens, qu'on aurait peine à dire la part personnelle qui lui revient dans les œuvres signées de son nom. A proprement parler, c'est plutôt un entrepreneur qu'un statuaire. Cependant il ne peut décliner la responsabilité des figures qui se produisent sous son patronage. Or, pour les juges les plus in-

dulgens, ces figures sont parfaitement insignifiantes. Quoique le musée de Brera ne puisse se comparer aux musées de Rome, de Florence et de Naples, il renferme cependant assez de plâtres moulés sur l'antique pour ramener dans la voie de la vérité un sculpteur égaré; mais M. Marchesi a maintenant passé l'âge du repentir. Depuis plus de trente ans, les plus importans travaux de sculpture à Vienne et à Milan lui ont été livrés; il est donc permis de croire qu'il achèvera sa carrière sans venir à résipiscence.

Au reste, pour ceux qui ont visité Milan, pour ceux surtout qui l'ont habité pendant quelques mois, l'autorité de M. Marchesi n'a rien de surprenant. En Lombardie comme en Autriche, il existe une peinture aulique, une statuaire aulique, dont les conditions n'ont rien à démêler avec l'art proprement dit. On rencontre à Milan des hommes bien élevés, qui ont voyagé, qui ont visité la France et l'Angleterre, et qui pourtant vous citent de bonne foi Appiani comme le peintre par excellence. Pourquoi? Parce qu'Appiani a décoré le palais du vice-roi. Je dois ajouter qu'ils réservent une part de leurs éloges pour les œuvres d'Hayez, qui a peint dans le même palais un immense plafond. Un homme de bon sens, étranger à la peinture aulique, donnerait de grand cœur toutes les compositions d'Hayez et d'Appiani pour une tête, pour une main de *la Cène.*

Applaudi à Bruxelles, M. Gallait boude la France, je ne sais pourquoi, car ses tableaux avaient rencontré chez nous une attention et une sympathie que leur mérite ne justifiait pas. Il est vrai qu'il s'est rencontré parmi les spectateurs quelques esprits chagrins qui ont trouvé les armures et les vêtemens mieux peints que les têtes et les mains. Est-ce en souvenir de cette puérile objection que M. Gallait nous garde rancune? Ce serait de sa part un caprice singulier. Chez nous, qu'il le sache bien, le goût de la foule n'est pas encore assez pur pour qu'une telle objection rallie de nombreux suffrages; les armures et les vêtemens ont à ses yeux, je suis bien forcé de l'avouer, autant d'importance que les mains et le visage. Oublions la bouderie de M. Gallait, et parlons de ses compatriotes. M. Eugène Verboeckhoven a envoyé deux tableaux qui révèlent un talent d'imitation très remarquable : je veux parler de sa *Bergerie campinoise* et de la toile qu'il a nommée *la Bonne Mère.* Je trouve dans ces deux compositions une grande habileté pour la reproduction des détails, mais j'y cherche en vain quelque chose de volontaire, quelque chose qui accuse une intention préconçue. Dans *la Bergerie campinoise* comme dans *la Bonne Mère*, je n'aperçois qu'une transcription littérale du modèle vivant, et, comme il était facile de le prévoir, cette transcription littérale aboutit à l'infidélité. Je m'empresse de recon-

naître que la toison de la brebis et de l'agneau est bien imitée : quant à la forme des membres, je ne saurais la deviner. C'est en un mot l'enveloppe de la forme sans la forme elle-même. Pour être juste, je dois ajouter que l'exemple de M. Eugène Verboeckhoven a trouvé chez nous de nombreux imitateurs.

La Campine, paysage avec bestiaux, de M. Louis Robbe, obtiendra les louanges de tous les connaisseurs; l'auteur voit bien et rend bien ce qu'il voit. Malheureusement il ne paraît pas croire que la pensée doive intervenir dans la peinture; il s'adresse donc aux yeux et ne dit rien à l'esprit. Il ne paraît pas non plus se douter des relations qui existent nécessairement entre la dimension d'une toile et la nature du sujet. Son paysage, dont je reconnais la vérité, non-seulement n'offre qu'un aspect prosaïque, mais encore, abstraction faite de l'invention, dont l'auteur ne paraît pas s'être soucié un seul instant, ne présente point aux regards un ensemble suffisant pour une toile de cette proportion. Réduit de moitié, le tableau de M. Louis Robbe gagnerait beaucoup, car dans cette condition nouvelle l'uniformité de la plaine campinoise n'aurait plus rien de blessant, et la toile ne semblerait plus vide. Il y a dans les bœufs un vrai talent d'imitation, le ciel et la plaine sont bien rendus; mais franchement il n'y a pas dans un tel sujet de quoi défrayer une si vaste composition.

M. Bossuet a voulu se faire espagnol, ou du moins il a renoncé à peindre son pays, et nous offre *les Tours romaines de Grenade au bord du Xenil*. Plus je regardais ces ruines, et moins je comprenais ce que l'auteur avait voulu faire. Ni pierre ni brique, rien qui ressemble aux constructions romaines. Pour donner une idée fidèle de cette singulière peinture, il faut appeler à son secours une comparaison qui n'est pas précisément de l'ordre le plus élevé : les deux tours romaines de M. Bossuet sont tout simplement deux nougats, et dès que l'on consent à prendre les briques pour des amandes, on ne peut qu'applaudir à l'exactitude de l'imitation.

M. Pierre Kiers d'Amsterdam a voulu montrer à l'Europe qu'il avait étudié avec fruit les œuvres de Rembrandt. Je crois qu'il n'a pas choisi la meilleure méthode de démonstration. Le chef de l'école hollandaise se plaisait à emprisonner un rayon de soleil; M. Kiers a cru qu'il obtiendrait le même succès en projetant sur ses personnages la lumière d'une lampe : c'est une méprise trop facile à établir. L'auteur a cherché trois fois le même effet, et trois fois il s'est trompé. L'*Intérieur d'une maison hollandaise*, *un Peintre dans son atelier*, *une Dame hollandaise lisant la Bible*, sont trois tentatives conçues dans le même dessein. C'est toujours le reflet d'une lampe. Ici toute argumentation serait inutile, l'évidence se produit d'elle-même sans

le secours de la dialectique. Il règne dans ces trois tableaux, traités d'ailleurs avec une remarquable habileté, une déplorable monotonie, qui ne dépend pas du maniement du pinceau, mais de la nature même du but que l'auteur voulait toucher : trois effets de lampe, et j'emprunte ici l'expression de l'auteur, ne sauraient offrir une grande variété. On aura beau changer la position du réflecteur, on n'obtiendra jamais de l'huile et du coton ce qu'on obtient du soleil. Si M. Kiers veut convaincre les plus incrédules et prouver qu'il appartient à la famille de Rembrandt, il fera bien de chercher une autre voie. Ce n'est pas que je lui conseille de recommencer toutes les tentatives menées à bonne fin par le chef de l'école hollandaise. A Dieu ne plaise! ce serait lui tendre un piége perfide : il doit du moins renoncer aux effets de lampe et chercher des effets de soleil.

M. Johannes-Hubertus-Leonardus de Haas, d'Oosterbeck, a trouvé sur les bords du Rhin le sujet d'un charmant paysage. On pourrait certainement souhaiter plus de solidité dans les terrains sans se montrer trop sévère; mais à tout prendre c'est une toile pleine de fraîcheur et de grâce. Je trouve dans cette composition le sentiment vrai de la nature et une dextérité qui révèle des études courageuses.

MM. Calame et Diday ont dignement soutenu leur réputation. Il y a décidément en Suisse une école de paysagistes qui mérite l'attention de l'Europe. Dans le tableau que M. Diday appelle *Souvenir de l'Oberland,* il y a des morceaux très bien exécutés; mais la toile tout entière manque d'air. Les arbres du premier plan se profilent sur les montagnes comme des feuilles de papier découpées. Cette absence de perspective aérienne diminue singulièrement le mérite de la composition. *Le Lac des quatre cantons,* de M. Calame, me paraît très supérieur au *Souvenir de l'Oberland.* L'élève a surpassé son maître. Ce n'est pas que je déclare le tableau de M. Calame à l'abri de tout reproche; mais l'eau et les montagnes sont admirablement rendues, et ce mérite suffit à justifier nos louanges. Une chose pourtant me frappe dans ce paysage, d'ailleurs si plein de majesté. L'air ne manque pas, on sent que dans cette enceinte de montagnes on peut respirer à pleins poumons; mais on se demande comment avec de telles lignes l'auteur n'a pas obtenu un effet plus puissant. La majesté dont je parlais tout à l'heure se trouve tout entière dans la forme des montagnes; elle serait plus imposante encore, si l'espace était agrandi. Je sais que MM. Calame et Diday sont des observateurs attentifs : comment se fait-il donc qu'en peignant le paysage helvétique, ils demeurent toujours au-dessous du modèle qu'ils ont choisi? Ce n'est pas le talent qui leur manque; mais ils veulent rendre à tout prix ce qu'ils voient et ne comprennent pas la nécessité

de tricher. Or, depuis Ruysdael jusqu'à Claude Gelée, il n'y a pas un paysagiste éminent qui n'ait triché.

M. Hockert, peintre suédois, a traité avec une grande délicatesse un épisode emprunté aux habitudes religieuses de la Laponie. Son *Prêche dans une chapelle* est une œuvre très digne d'estime. Les personnages sont bien placés et dessinés avec soin, la lumière très habilement distribuée. En somme, c'est déjà plus qu'une promesse, c'est un gage précieux. Toutefois je suis obligé de répéter à propos de M. Hockert ce que je disais de M. Robbe : il ne comprend pas que la dimension d'une toile dépend de la nature du sujet. Son *Prêche en Laponie* gagnerait cent pour cent s'il était peint sur ce qu'on est convenu d'appeler une toile de chevalet, quoique les toiles les plus grandes soient placées comme les plus petites sur un chevalet. Pour vérifier ce que j'avance, il suffit de retourner une lorgnette, de transformer l'objectif en oculaire, l'oculaire en objectif. Le tableau de M. Hockert prend alors la dimension qui lui convient, la mesure des personnages se trouve en rapport avec le sujet, et le regard est satisfait.

Je n'ai rien à dire de *Franklin plaidant la cause des États-Unis devant Louis XVI.* M. Healy, dans ce tableau qu'il prend sans doute pour une composition historique, ne s'est pas élevé au-dessus de la médiocrité la plus insignifiante. Je ne sais pas comment se nomme son maître, mais à voir son *Franklin*, on pourrait croire que M. Healy a étudié dans l'atelier de M. Blondel. M. Kranch nous a offert deux *Chutes du Niagara* qu'il désigne sous les noms de *Chute canadienne* et de *Chute américaine*. Je n'examine pas la justesse de ces appellations au point de vue géographique, je m'en tiens à la peinture. Or ces deux paysages sont absolument dépourvus de grandeur quant au dessin, et la couleur n'a rien qui séduise les yeux. Une *Vue de l'Hudson en automne*, une *Vue de West-Point sur l'Hudson*, révèlent chez M. Gignoux une certaine habileté de pinceau; mais il est impossible de découvrir dans ces deux toiles quelque chose qui s'élève au-dessus de la pratique matérielle du métier. Entre les mains de M. Cabat, l'étang de Ville-d'Avray a plus de grandeur que l'Hudson entre les mains de M. Gignoux.

Du Pérou et du Mexique, je n'ai pas grand'chose à dire. *La Femme adultère* de M. Cordero n'indique pas des études bien avancées. M. Laso, élève de M. Gleyre, a prouvé dans le portrait de Gonzalo Pizarro qu'il s'efforce de mettre à profit les leçons de son maître; mais je ne puis guère louer chez lui que l'excellence de l'intention.

Je reviens à mon point de départ. Les quatre écoles qui nous ont

occupé, à savoir l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande, ont-elles surpassé ou seulement égalé leurs précédens esthétiques? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de répondre, mais à la galerie du Louvre. Rabaisser les vivans en les comparant aux morts est un passe-temps puéril, et c'est pour cela que les vieillards s'y complaisent; mais il y a profit à mettre en regard le présent et le passé sans esprit de dénigrement. Or, je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce que *la Campine* de M. Robbe peut se placer à côté des Ruysdaël et des Wouvermans? Est-ce que les effets de lampe de M. Kiers peuvent être opposés au *Tobie* de Rembrandt? Quant à MM. Madrazo et Podesti, j'imagine que, malgré les éloges qui leur sont prodigués dans leur pays, ils ne se prennent pas pour les héritiers de Murillo et de Raphaël. J'espère qu'il se rencontre parmi leurs amis, parmi ceux mêmes qui les louent, des hommes assez sensés pour leur rappeler la distance qui les sépare de ces maîtres à jamais glorieux. Réveiller le souvenir de ces grands noms, ce n'est pas décourager la génération présente, c'est au contraire lui montrer le but qu'elle doit se proposer. Ce qu'ont pu faire les générations endormies dans le tombeau, pourquoi la génération présente ne le ferait-elle pas? N'a-t-elle pas reçu du ciel les mêmes facultés? Pourquoi, dans le domaine de l'art, aujourd'hui et demain ne vaudraient-ils pas autant qu'hier? L'histoire, image du passé, ne doit servir qu'à expliquer et non à condamner le présent. Signaler les déviations du goût ou les déviations du sens moral, ce n'est pas jeter l'anathème à son temps, mais l'avertir qu'il est placé sur une pente dangereuse. Les peintres et les statuaires fourvoyés peuvent se retourner du côté de la vérité, comme les caractères chancelans du côté de la dignité. C'est aux spectateurs désintéressés des événemens, aux contemplateurs des œuvres accomplies, qu'il appartient d'avertir les nations et les artistes engagés dans la mêlée, — et nous avons choisi le rôle de contemplateur.

GUSTAVE PLANCHE.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

I. — ESPÉRIT.

I.

En 184..., pour la Saint-Quinid, fête de leur paroisse, les paysans de Montalric, village du Comtat, donnèrent une grande représentation de *la Mort de César*. Depuis quelques années, on s'était mis ainsi à jouer des tragédies dans les villages comtadins. Pour les fêtes votives, on montait des pièces de Racine et de Voltaire. *Zaïre, Athalie, Brutus* et *César*, — *César, Brutus, Athalie, Zaïre*, — on ne sortait pas de là, à Monteou comme à Saint-Didier, à Sarrians comme à Méthamis et à Beaume-de-Venise. Entre toutes ces bourgades, c'était une lutte ardente, une émulation sans égale pour bien faire et se surpasser. Les vieilles jalousies de voisinage s'étaient transformées; on était en rivalité de tragédies, et dans ces luttes pacifiques on apportait la même passion que dans ces rixes terribles où, vingt ans auparavant, des villages entiers venaient offrir la bataille à des villages ennemis.

Pour cette *Mort de César*, il y eut grande affluence d'étrangers à Montalric. La route était obstruée de carrioles et de charrettes; les auberges regorgeaient de gens et de bêtes; tous les tonneaux étaient en perce; dans les rues, sur les places, à toutes les portes des mai-

sons piaffaient et hennissaient des mules, des chevaux, des ânesses. Les tragédiens furent très goûtés, on les rappela à diverses reprises, et il leur fallut jouer deux fois le troisième acte. La joie des spectateurs était au comble; presque tous applaudissaient avec frénésie, d'autres se contentaient d'admirer avec un étonnement profond. Parmi ces derniers, au milieu de ce groupe de silencieux enthousiastes, il y avait un homme de la montagne, potier-terrailler de son état, du nom d'Espérit, — Elzéar-Siffrein-Véran Espérit, citoyen de Lamanosc. Tant que les acteurs furent en scène, Espérit se tint sur son banc immobile et roide, l'oreille dressée, l'œil éveillé. C'était la première tragédie qu'il entendait de sa vie. La mise en scène, l'intérêt du drame, la solennité des vers le charmaient; il ne se lassait pas d'écouter ces longues périodes retentissantes; il en attrapait à la volée quelques fragmens qu'il fixait dans sa mémoire, qu'il agençait entre eux tant bien que mal. Toutes sortes de songeries venaient se mêler à ces impressions si vives, et tout cela se confondant avec de grands efforts d'attention et de curiosité, il en résultait un travail intérieur très compliqué.

A la tombée du rideau, lorsque les farandoles se mirent en danse, Espérit se réveilla en sursaut comme au sortir d'un rêve. Au milieu des mille rumeurs de la fête, il se sentait tout étourdi, ahuri, saisi d'un grand désir de solitude; il aurait voulu se trouver transporté bien loin dans la montagne, au fond des bois. Partout des rires, des chants, des musiques. Sur la place, c'étaient les fanfares de la commune qui reconduisaient en triomphe les vainqueurs de la lutte et des courses, entourés de porteurs de torches; au bord de la rivière, sous les platanes, les orchestres des bals rivaux; çà et là, dans les rues, les tambourins et les galoubets venus de Provence, qui donnaient des aubades en l'honneur des tragédiens. Les cloches carillonnaient, les voitures couraient à grand bruit sur la route, les enfans lançaient des pétards et des fusées dans les jambes des chevaux.

Espérit courut à l'écurie pour seller son ânesse et partir au plus vite, car il était déjà nuit. Avec ses entr'actes et ses reprises, la tragédie avait bien duré quatre heures. *La Cadette* avait épuisé depuis longtemps sa provision de fourrage, elle ruminait tête basse devant une crèche vide. A ses côtés, deux grands ânes noirs dévoraient fièrement une belle ratelée de foin. — Ah! l'avaricieux, dit la femme qui tenait l'écurie, voilà des heures que sa bête lit la gazette! Il a apporté une poignée de paille pour la nourrir toute la journée, vous verrez qu'il aura le cœur de partir sans lui donner seulement du son!

La Cadette regardait avec des yeux d'envie les boisseaux de provende que cette femme portait suspendus à ses deux bras, et pour exciter les désirs de l'ânesse, la femme rapprochait ses picotins à

portée du museau. Espérit prit une mesure d'avoine et l'offrit à la Cadette; mais au moment de partir, il se trouva dans un grand embarras : il fouilla dans ses poches, dans sa ceinture, dans son bissac, pas d'argent, pas un denier. En admirant la tragédie, il s'était laissé enlever sa bourse par un voisin, un petit Marseillais tout réjoui, qui courait les fêtes pour faire tirer en loterie du gibier et des cigares. Ce Marseillais parlait à ravir du théâtre ancien et moderne; pendant les entr'actes, il expliquait très subtilement les beautés de *la Mort de César*. Espérit, en l'écoutant, s'était pris pour lui d'une vive amitié.

Le compte de la Cadette montait à trois sous, deux sous pour l'avoine, un sou pour l'*établage*. Le terrailler ne connaissait personne à Montalric, il prit le parti de demander crédit au logeur d'ânes, et comme il offrait de laisser en gage son bissac, celui-ci répondit en riant : Eh camarade! *Crédit* n'est pas mort; tu me parais bon pour trois sous. A te juger sur ta mine de grand simple, tu n'es pas un escroqueur; gare plutôt qu'on ne te vole ton âne entre les jambes! — Mais la femme du logeur voulait ses trois sous, et lorsqu'elle vit qu'Espérit s'éloignait sans payer, elle courut sur lui, et par derrière le décoiffa. — Ah! il n'a pas d'argent, dit-elle, gardons-lui sa barrette! — Elle s'était emparée de la calotte d'Espérit, elle l'agitait avec colère, et ne cessait de vociférer : — Ah! qu'ils viennent nous voler, ces étrangers! D'où sort-il, celui-là? On t'en tiendra des établages pour rien! et de l'avoine encore pour ta bourrique, qui crève de faim! Il ne manquerait plus qu'il emportât son fumier! On accourut aux cris de la vieille. Espérit la menaçait le bâton levé; la foule des passans s'entassa dans l'écurie, les badauds s'attroupèrent; ceux de Montalric prirent parti pour la femme, ceux du dehors pour Espérit. Sans trop savoir de quoi il s'agissait, on s'injuria des deux côtés, et on allait en venir aux mains. Heureusement le logeur d'ânes était un brave homme, il mit fin à ces querelles en rossant sa femme. Pendant ce tumulte, la Cadette s'échappa, et le terrailler se mit à sa recherche.

Espérit rôdait au hasard dans les ruelles sombres et tortueuses du village, demandant à tout venant des nouvelles de son ânesse; les galopins lui faisaient cortége avec des huées. L'un de ces vauriens se mit alors à imiter les braiemens de l'âne, et si habilement, d'une voix si âpre, si étendue, que la Cadette répondit du bout de la place. Elle arriva en trottinant et reconnut son maître; Espérit sauta en selle et courut jusqu'au carrefour. Tout à coup ce carrefour s'éclaira d'une grande lueur; les gens du quartier allumaient un feu de joie et dansaient en rond. La Cadette recula de frayeur. — Les ânes au feu! crièrent les enfans. Il en sortait de tous côtés, ils tournoyaient

autour d'Espérit, comme une nuée de moucherons. — Les ânes au feu! qu'ils sautent le feu! A la danse! à la danse! — Ces enfans étaient très jeunes. Espérit les écartait en faisant siffler son bâton sur leurs têtes, mais en évitant de les toucher. Quand ils virent que ce n'était qu'un jeu, ils se jetèrent à la bride de l'ânesse et s'efforcèrent de l'entraîner jusqu'au feu, d'autres lui tiraient et lui tordaient la queue. Espérit, pour se dégager, frappa légèrement le plus importun des assaillans; l'enfant se jeta à terre en poussant des gémissemens affreux. On entoura Espérit, et pendant qu'il répondait aux menaces par un discours fort honnête, on attacha un fagot d'épines enflammées à la croupière de la Cadette. Excitée par les piqûres et les brûlures, l'ânesse s'emporta furieusement et partit droit devant elle, renversant tout sur son passage. En moins de dix minutes, Espérit se trouva à une demi-lieue de Montalric, sur le bord d'une rivière; il mit sa bête à l'eau pour la laver et la panser; avec des feuilles de romarin écrasées, il lui composa des onguens; d'un lambeau de chemise, il lui fit des bandages solides, et, l'ayant ainsi radoubée, il reprit tranquillement le chemin de Lamanosc.

Quelques instans plus tard, le terrailler avait tout à fait oublié ses mésaventures de la journée. La Cadette pâturait en marchant; Espérit, assis sur la croupe, se laissait aller à ses mouvemens incertains et lents, les bras pendans, le nez aux étoiles. Il rêvait de Jules César et de la république romaine.

II.

Plusieurs semaines après la Saint-Quinid, tous ces souvenirs de tragédie fermentaient encore dans la tête d'Espérit, si bien qu'un beau matin il se réveilla avec un violent désir de faire jouer *la Mort de César* à Lamanosc. Il revêtit son grand costume des dimanches; pour plus de cérémonie, il se coiffa d'un chapeau rond que lui prêta le professeur Lagardelle, maître d'école du village, et, quoiqu'il ne fût pas fumeur, il alluma un cigare pour se donner une tournure. Ainsi équipé, il s'en alla résolument chez le maire. Le maire était en foire. — Allons, tant mieux! dit Espérit; ce n'est pas trop d'une semaine de plus pour réfléchir avant de lui parler, à ce père Tirart!

A huit jours de là, dans la soirée, il revint chez le maire.

Marius Tirart, maire de Lamanosc, habitait, à l'entrée du bourg, une vaste maison dont les dépendances se prolongeaient jusqu'au fond de la rue des *Pique-Nierres*. Les hangars et les grandes cours s'étendaient sur les derrières jusqu'aux prairies qui bordent le chemin. Les chiens, qui connaissaient Espérit, le laissèrent passer sans aboyer; il franchit le portail, mit la main au loquet et tira la

ficelle. Le maire Tirart, à genoux au milieu de ses valets de ferme et des bergers, faisait la prière du soir; Espérit s'arrêta discrètement sur le seuil de la porte. Vers la fin de la prière, un petit berger s'étant endormi, le maire lui asséna un rude soufflet pour le réveiller. L'enfant se mit à jurer, les pâtres éclatèrent de rire, le maire allongea des gourmades, et, frappant à droite, à gauche, fit tant de bruit pour imposer silence, que toute la cuisine fut bientôt en rumeur. Un des battus souffla sur la lampe de fer suspendue à la cheminée, les cris redoublèrent, Espérit s'en alla comme il était venu.

— Au fait, se dit-il, ce n'est pas le bon moment. Brave homme que le père Tirart! mais sur le soir il est irrité par son gros travail de la journée. C'est au saut du lit qu'il faut le prendre ou bien à table; le matin, on est plus gai.

Un matin donc, après s'être costumé, il prit le chemin de la rue des *Pique-Nierres*. Le maire déjeunait dans la grande cuisine, avec tout son entourage de valets de ferme et de bergers qu'il faisait manger à sa table. Marius Tirart était un homme déjà sur l'âge, mais encore très vert, très actif, trapu, haut en couleur, œil brillant, lèvres rouges, mains fortes et velues comme la poitrine.

— Salut, les amis! dit Espérit en entrant le chapeau sur la tête, comme c'est l'usage à Lamanosc. Et toi, Marius, l'appétit y est-il?

Il y avait déjà longtemps que le maire Tirart cherchait à rompre avec ces habitudes familières des paysans comtadins; il ne pouvait plus se faire à ce tutoiement, à ce *Marius* tout court dont ils usaient obstinément avec lui. Lorsqu'il était en visite chez son préfet, en grande compagnie de gens titrés et décorés, à tout propos on le saluait du titre de maire avec toutes sortes de politesses, et l'envie lui venait alors d'introduire ces belles manières à Lamanosc. Par malheur pour Espérit, il se trouva que le maire avait dîné la veille chez son préfet; il était revenu d'Avignon, très décidé à se faire respecter à Lamanosc comme dans les villes.

— Eh bien! Marius, reprit Espérit d'un ton très dégagé, comment te va le courage?

— Tiens, voilà de mes nouvelles, dit le maire, et de son poing fermé il fit voler à dix pas le chapeau d'Espérit. Espérit répondit par un coup de bâton qui brisa les bouteilles sur la table, et que le maire esquiva très heureusement. Des courtiers de commerce arrivèrent en ce moment fort à propos, et la querelle en resta là. Espérit s'en retourna à sa tuilerie sans grande rancune, et de sens rassis il donna tout à fait raison au maire. — C'était son droit, se dit-il, il était chez lui; j'aurais peut-être dû lui tirer mon chapeau.

Dans l'après-midi, Espérit revint chez le maire; il portait sous son bras une grande bouteille de cinq pots. Le maire avait envoyé les

bergers à l'école, et pendant leur absence il gardait lui-même le troupeau sur la lisière du petit bois qui confine à la prairie. Ce métier de pâtre ne lui allait guère. Tirart n'était pas homme à s'asseoir toute une journée dans les herbes pour jouer de la clarinette ou sculpter des noyaux pendant que les chiens font leur ronde. En attendant le retour des bergers, il s'ébattait avec ses dogues sur le pré; il les faisait courir et combattre; il luttait et cabriolait avec eux.

— De quel cabaret sors-tu, grand ivrogne? dit le maire; que me veux-tu avec ta bouteille?

— Ce matin, répondit Espérit, je vous ai cassé quatre ou cinq fioles; voici qui réglera nos comptes. Maintenant parlons peu et parlons bien. Savez-vous qu'ils ont joué il y a six mois une belle *Mort de César* à Montalric pour leur vote?

— Il s'agit bien de Montalric! dit le maire. Voilà mon troupeau qui s'emporte devers les vignes; tourne sur eux à grands coups de pierre et rabats-les jusqu'ici.

— Les chiens les ramèneront, dit Espérit.

— Je leur apprends des tours, dit le maire; ce n'est pas le moment de les déranger. File par le fossé et fais-moi tout redescendre, hardi!

Le troupeau ramené, Espérit trouva le maire émondant les feuilles grêles de deux grandes tiges d'osier.

— Prends ces *amarines*, dit le maire, et tordons-les à nous deux; il nous faut façonner un grand cerceau pour faire sauter les chiens. Nous allons rire.

On façonna le cerceau, on fit sauter les chiens; le maire était en belle humeur. — Voici le bon moment, se dit Espérit... Et cette *Mort de César*, reprit-il d'un air de finesse, si nous la montions à Lamanosc? qu'en pensez-vous, notre maire?

— Déjà quatre heures! s'écria Marius en tirant sa grosse montre; on m'attend à la commune. Adieu! adieu! je te laisse le troupeau; tu passais pour bon pâtre dans le temps; tiens, prends ma gaule, amuse-toi bien, et bonne garde! Si tu aimes la musique, tu trouveras des fifres dans la besace!... Surtout, attention aux jeunes mûriers!

Et le maire Tirart monta vers la mairie.

III.

Le lendemain, trois grandes charrettes étaient en charge devant la maison du maire Tirart, rue des Pique-Nierres. Les chevaux se cabraient en agitant leurs clochettes, les chiens jappaient; les rouliers, gens d'Avignon et du Pontet, criaient et juraient comme des païens; les oisifs de la commune s'attroupaient autour des voitures et donnaient gravement leur avis. Assis sur une trousse de feuilles,

Marius Tirart fumait silencieusement sa pipe, sans prêter l'oreille aux réflexions des badauds. Espérit, qui depuis huit jours rôdait autour de lui, s'approcha et salua poliment, la barrette à la main.

— A l'amitié, monsieur Marius, je vous trouve bonne mine; toujours le même, et gaillard, gaillard comme une épée! Nous en fumons une? C'est fort bien. Chacun sa fantaisie : moi, j'aime mieux une goutte d'eau de coing pour tuer le ver dans la matinée; chacun ses idées. Les uns aiment le vin rouge, d'autres le blanc, d'autres le muscat. Figurez-vous que ma tante de Méthamis n'a jamais goûté viande de sa vie; à son âge, elle donnerait toutes vos boucheries pour un oignon doux. Est-il vrai, notre maire, que les Turcs fument des pois de senteur? Pour les marchés et les dimanches, il pourra bien m'arriver d'allumer un bout de cigare, je ne dis pas non; les jours ouvriers, je n'y ai pas goût. Ceci peut vous étonner, puisque c'est le parrain de ma mère qui a fumé le premier à Lamanosc, en revenant de la marine, quand nous étions terre du pape. Il était le seul à fumer dans la commune : aussi l'appelait-on Pipette. Jugez un peu comme tout a changé depuis que nous sommes à la France; mais tout ce que je dis là n'appointerait pas un fuseau, ainsi que disent les vieilles, d'autant plus que j'ai à vous parler d'une grande affaire qui fera bien honneur à Lamanosc. Vous savez que, l'année dernière, j'ai été à Montalric pour leur fête; alors je me suis dit : Espérit, tu vois là une belle *vote* (1)! Ah! si notre maire voulait, ce serait encore plus beau à Lamanosc pour notre Saint-Antonin!

— Voyons! que veux-tu? dit brusquement le maire, voilà une heure que tu me cires la guêtre. Je te vois venir, tu viens pour m'offrir ta feuille de mûrier; je te l'achète, tu sais mon prix; si ça te va, j'envoie ce soir les sacs à ta tuilerie.

— Je ne vends pas ma feuille, dit Espérit, puisque je fais couver; vous le savez bien, vous qui m'avez fait compliment pour ma graine.

— Alors combien ta graine?

— Je vous répète qu'il ne s'agit ni de moi, ni de ma feuille, ni de ma graine, mais de la commune : est-ce clair? Ne tenons-nous pas aujourd'hui le 7 mars?

— Oui, le 7 mars 184... Eh bien! après?

— Le 7 mars, fort bien. Qui de 31 ôte 7, nous restons à 24; 24 et 14 sont 38, c'est-à-dire un mois, huit jours, plus cinq mois entre mars et septembre : cela fait juste six mois huit jours, d'ici à la Saint-Antonin, qui tombe le 14 septembre. Nous avons donc devant nous six mois huit jours, pour tout préparer. Savez-vous que nous pourrons faire des merveilles? Ce sera un beau travail... Mais

(1) *Vote*, fête votive d'un village dans le Comtat.

vous ne m'écoutez guère, monsieur Tirart; si je vous dérange, il faut le dire...

M. Tirart n'était pas en belle humeur; il n'entendit rien de tout ce discours. La garance baissait rapidement : elle était tombée de 32 à 29 et de 29 à 26-25; les cocons ne se maintenaient pas; le conseil municipal de Lamanosc, sourdement travaillé par l'huissier Fournigue, se montrait de plus en plus hostile et refusait d'autoriser la construction d'une fontaine dont les travaux étaient commencés depuis six mois. On parlait même de porter les dépenses à la charge du maire, et de clore la session par un vote solennel de méfiance longuement motivé. Les vingt-huit considérans étaient déjà rédigés; il n'était bruit que de ces vingt-huit considérans, libellés en beau langage parlementaire pondéré, cadencé, roide et vague, hérissés de textes disposés en progression : au point culminant, la grande question de l'abreuvoir. Ce chef-d'œuvre révélait le génie d'un avocat de la cour royale, très expert en ces matières, homme savant et maladif, la terreur des autorités du pays, maître Mazamet, pour l'appeler par son nom.

— Monsieur Marius, reprit Espérit, c'est donc le 14 notre *vote*, de manière qu'alors nous avons bien six mois devant nous.

— Eh! Tarascol, cria le maire, dur à toi, tout est sanglé, retirez les échelles. Estienni, hardi! tout va, faites partir!

Les voitures s'ébranlèrent lourdement, oscillèrent en avant et reculèrent bientôt de quelques pas jusqu'au grand bourbier qui s'étend le long du jardin.

— Attelez les renforts, dit le maire. Zoou! des pierres sous les roues! Hardi les enfans! les deux grosses balles à l'avant! bouclez à droite et sautez tous sur les brancards.

— Vous avez raison, dit Espérit; avec cette charge à l'arrière, c'était un mauvais tirage. Maintenant revenons à notre projet. Voici ce que je me suis dit : l'année dernière, la jeunesse de Montalric a joué la comédie de *César*, et très bravement. Alors j'ai eu une idée...

Les voitures étaient dégagées, les chevaux piaffaient, se levaient droit, et faisaient sauter leurs colliers de sonnailles.

— Ah! tu as une idée? dit le maire de son air goguenard. Tu as une idée? reprit-il en sautant d'un bond sur le strapontin. Eh bien! va la vendre à la foire de Beaucaire! Hardi, Tarascol, au grand trot!

Cette saillie plut beaucoup aux rouliers, qui se mirent à la commenter, sans trop savoir de quoi il s'agissait, mais très vivement, chacun à sa façon. Il serait dangereux de risquer la traduction de ces quolibets qui arrivaient à l'oreille d'Espérit à travers le bruit des coups de fouet, des roues grinçantes et des grelots. La langue

provençale est pleine de hardiesses, surtout dans le dialecte des charretiers.

— Voilà un état qui rend bien grossier, dit Espérit, sans prêter plus d'attention à ces brocards.

Il reprit le chemin de sa tuilerie à petits pas, les bras derrière le dos, tirant la jambe. L'argile étant prête, il se mit à travailler sur sa roue. — Notre maire est un homme de la bonne graine, disait-il en tournant ses chandeliers de terre, solide, dur au travail, pas fier et juste. Il est bien entendu pour le bétail comme pour la terre; à première vue, il vous dirait le poids d'un bœuf sans se tromper d'une livre, et l'on peut voir qu'il se donne un rude mal pour la commune. Je ne suis pas contre lui dans cette affaire de l'abreuvoir; ce monument me paraît bien utile pour les bêtes qui reviennent de la montagne, et si les municipaux font ce coup de lui faire payer la dépense, je répéterai partout que c'est une volerie. Il m'est dû douze écus pour mes travaux de conduite, plus quatre francs de ciment romain; si ce n'est pas la ville qui paie, je refuse franc et net. M. Marius est dans son droit contre ces bavards du conseil, mais ce n'est pas une raison pour rudoyer le monde, surtout quand on vient lui parler du bien de la commune. J'aurai son dernier mot. A vendredi!

Le vendredi 16, à deux heures du matin, Espérit était déjà réveillé. — Tous ces coqs sont fous, disait-il en se roulant dans le foin, je ne comprends plus rien aux heures. Voilà la troisième fois que je prends la lune pour le jour.

Il se leva de nouveau, mit le nez à la fenêtre, regarda les étoiles, et, se frottant les oreilles : — Je me suis encore trompé, ce n'est pas l'étoile marinière; le petit homme est toujours dans la lune.

Il s'étendit dans la crèche pour dormir plus au frais, mais le sommeil ne vint pas. Depuis dix jours, Espérit avait bien rêvé à sa tragédie, mais jamais avec cette persistance, cette passion obstinée qui l'envahissait tout entier. Il avait beau fermer les yeux et remuer la tête, il ne voyait que toges et draperies antiques traînant dans la poussière, tachées de sang; à chaque instant, des formes lumineuses passaient devant lui dans des attitudes solennelles; les déclamations héroïques bourdonnaient à ses oreilles; ses yeux étaient attirés avec violence, dans une vision bizarre, par le scintillement des poignards et l'éclat de la pourpre romaine. — Me voilà timbré! disait-il en tapant des poings contre les barreaux de la crèche. Le sang me brûle les veines, et la cervelle me danse dans la tête. Cela tient au temps; l'air est lourd, nous allons avoir un orage terrible. — Cette nuit de mars était cependant des plus belles : pas un nuage du côté même du Ventoux; les étoiles brillaient dans un ciel limpide, un vent frais passait dans les cyprès de la tuilerie et faisait onduler leurs cimes.

Enfin l'aube parut. Aux premières lueurs du crépuscule, Espérit était à l'abreuvoir, étrillant et lavant son ânesse. Les troupeaux sortaient des étables, les alouettes chantaient dans les blés, des tourbillons de poussière montaient sur le chemin, de toutes parts on entendait tinter les clochettes des chèvres et des capitaines-béliers.

Le soleil tournait du côté de Villes, lorsqu'Espérit et la Cadette arrivèrent à la *croisette* de Saint-Pierre de Vassols. La Cadette s'arrêta net au milieu du chemin. Espérit s'orienta, mit une paille dans ses doigts et se fit un cadran de la main.

— Six heures! dit-il. Il y manque dix minutes. Notre maire est réglé comme un papier de musique, il ne sera à la *croisette* que sur le coup de sept heures. C'est fort bien. Pour ne pas manquer son monde, il faut toujours arriver une petite heure à l'avance. Puisque j'ai du temps, je m'en vais dire mes vêpres de dimanche; qui sait si après-demain j'aurai loisir d'aller à l'office? Allons, Cadette, tu es libre.

Il détacha le mors de l'ânesse, pour qu'elle pût brouter à l'aise l'herbe rare des talus, et pendant que Cadette cherchait sa vie sous la haie, Espérit se promenait à pas croisés au bord du fossé, priant et chantant, le licou attaché au bras, le livre d'heures dans la main gauche, la droite armée d'une branche de romarin pour chasser les mouches.

Sept heures sonnaient au clocher de Saint-Pierre de Vassols, lorsque le maire Tirart parut à la croisette. Espérit tenait le milieu de la route et faisait caracoler son ânesse. — Salut, monsieur Marius et la compagnie! Ça va bien que vous soyez seul, nous allons reprendre notre affaire. Voici près d'une heure que je vous espère, et nous allons causer à notre aise. Vous savez que nous ne sommes pas des ennemis?

— Oh! s'écria le maire, encore ta comédie, je gage! Voilà pourquoi tu m'arrêtes à l'embuscade comme un franc voleur.

— Bien parlé, notre maire; jouez cinquante louis d'or, et vous les gagnerez. Cette nuit je me suis dit : Espérit, tu as eu tort l'autre jour de déranger notre maire, qui était à ses affaires de garance; mais c'est aujourd'hui vendredi : puisqu'il va à la ville pour son marché, tu iras l'attendre sur la route de la ville, vous ferez ensemble une petite lieue, et tu pourras lui expliquer ton système sans lui brûler son temps. Alors j'ai réveillé la Cadette, nous avons déjeuné, nous nous sommes mis en route, et me voilà. Je vous disais donc que l'année dernière on avait joué la comédie de *César* à Montalric; alors je me suis dit que si vous vouliez, ce serait encore plus beau à Lamanosc pour notre Saint-Antonin.

L'ânesse s'était piquée d'honneur et galopait à grands sauts pour suivre l'amble de la jument du maire. M. Tirart crut qu'Espérit

voulait joûter avec lui; il donna de l'éperon, et mit sa bête au trot.

— Eh! eh! dit-il, cette Cadette va comme le vent, dans un quart d'heure nous verrons le pont des Fontaines.

Espérit tourna bride vivement et dit au maire :

— Vous gagnerez le prix tout seul, monsieur Marius. Vous ne connaissez pas la Cadette, elle n'a pas idée de lutter avec les bêtes riches. Bon voyage, monsieur Marius et la compagnie; je vois que vous êtes pressé. Nous parlerons plus tard de notre affaire. Nous sommes gens de revue, la *vote* n'est que dans six mois. Qui a le temps a l'argent.

IV.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la rencontre d'Espérit et du maire à la croisette de Saint-Pierre de Vassols. Le maire Tirart se promenait dans ses garancières du plan Leydet, au Limon, terroir de San-Blaze. Il était venu dans la matinée au plan Leydet pour un rendez-vous d'affaires; tout en attendant les courtiers, il inspectait ses garances, et du pied poussait les pierres. — Mauvais chantier! disait-il, et son pied chassait toujours les cailloux. Partout du chiendent!

Et bientôt la main suivit le pied, puis le corps suivit la main, et tout à coup voilà le maire à genoux dans le sillon, en habit noir, sarclant les herbes folles, arrachant les pierres, les rejetant sur le chemin, à droite, à gauche, en deux tas, cailloux et chiendent. Le voilà s'animant à ce travail, prenant feu, poussant toujours devant lui, avançant des genoux et des mains, si bien qu'il alla ainsi jusqu'au bout du sillon, sans lever la tête, à la lisière même du champ. Cette lisière est longée par une ravine; la route passe à l'autre extrémité. Au milieu des pins, des genévriers et des chênes verts de la ravine, on a laissé pousser un saule en toute venue. En se relevant pour prendre haleine, le maire fut surpris de voir s'agiter la cime de ce saule. Il se mouilla le doigt pour sentir de quel côté le vent se levait. — C'est singulier, dit-il, il n'y a pas un brin de bise, et ces branches tournent et volent comme des plumes.

Les hautes branches s'inclinèrent au ras du sol, et bientôt une barrette rouge se détacha sur ce fond de verdure claire.

— Espérit! dit le maire. C'est donc toi, maraudeur?

— Peut-être bien, monsieur Marius; à votre amitié.

— Et dans quel pays vas-tu ainsi, par ces chemins, avec cette besace? Oh! la belle besace de voyage, pleine et rebondie des deux côtés! Nous allons donc passer la mer?

— Ni la mer, ni le Rhône, monsieur Marius, ni l'Ouvèze, ni même

l'Auzon; pas plus loin que le plan Leydet pour vous servir. Il se peut bien que je reste ici tout le jour. Je suis un peu las, votre compagnie me plaît, et vous savez bien que nous avons à parler longuement ensemble, notre maire, très longuement, sans rien oublier. Vous avez eu le temps de réfléchir. La Cadette n'est pas là, et votre jument ne prendra pas le mors aux dents.

— Encore ta comédie? Va-t-en au diable!

— Oh! pour cela jamais, monsieur Marius. Cherchez un autre moyen de vous délivrer de moi; mais je crois que cette fois-ci il vous faudra les gendarmes. En attendant, je vais casser une croûte; voici une yeuse qui a poussé ici exprès pour moi.

— Je ferai couper tous ces arbres, dit le maire, ça me dévore trois éminées de bonne terre.

— Les bûcherons ne manquent pas dans le pays, dit Espérit.

Il s'assit tranquillement sous le chêne vert, la tête à l'ombre, le corps au soleil, puis il tourna sa besace, la fit glisser sur l'herbe, l'ouvrit et la vida lentement, posément, en homme qui a du temps devant lui.

— La table est mise, dit-il. A votre service, monsieur Marius. Si cela vous va, tirez votre couteau et piquez dans la marmite. Et maintenant, écoutez-moi. Aussi vrai que nous sommes des braves gens et que voilà un poivron au bout de mon couteau, il faut qu'aujourd'hui vous m'entendiez, notre maire. Vous êtes venu ici pour faire pacte pour vos huiles, et vous voyez clair : après la récolte, elles tomberont bas, il n'y a plus à craindre de gelée, et cette année les olives casseront les branches dans tout le bas pays, de l'autre côté de la Durance. Vous attendez ici Tonin du Vallat de la Bernarde, qui doit en même temps estimer votre garance en terre; mais sa bête est malade, il n'arrivera au plus tôt que sur les neuf heures. Regardez l'ombre du *roucas*, nous avons une heure pour causer à l'aise. Voici donc mon petit système : l'an passé, la jeunesse de Montalric a joué une comédie, et très bravement...

— Ah! l'horrible chantier! dit le maire, c'est tout pierre et chiendent. Regarde un peu si ce n'est pas une abomination. Je suis sûr qu'il n'a pas un pied de profondeur. Tiens, Espérit, ajouta-t-il en prenant de la terre à poignée et la pétrissant, vois quelle forte terre! touche-moi ça, comme c'est beau! et penser que voilà trois années perdues!

Espérit vanna la terre dans ses mains, et répondit au maire qui le regardait fixement, les lèvres ouvertes, l'œil en feu :

— Belle terre, mauvais travail. Je me sens une grande joie. Pousse, brave chiendent, pousse, pousse toujours, et que toutes les mottes se changent en sables et cailloux! Et que le plan Leydet ne soit bien-

tôt plus qu'une lande sauvage! Ah! notre maire ne sait pas qu'il y a des épargnes qui ruinent! Pousse, brave chiendent, pousse toujours! Voilà ce que c'est que de faire travailler des étrangers, des vagabonds; est-ce que les bras manquent dans notre commune?

A la pointe du plan Leydet, du côté de la route, il y a un bouquet d'ormeaux libres qu'on appelle la Tousque. Au pied de ces arbres, on a creusé un trou profond, où l'eau suinte sous les mousses et les capillaires. Cette source est la seule qu'on rencontre en venant de la plaine : aussi les voyageurs s'arrêtent-ils toujours à la Tousque pour faire boire leurs bêtes et prendre courage avant la montée. Le meunier de Malaucène venait d'y faire halte, avec ses mules, sans qu'Espérit y prît garde. On entendait encore le clarin grêle des sonnettes qui marquaient dans le lointain un rhythme monotone.

— En voilà un qui trouve sans doute la terre trop basse! s'écria le maire lorsque le meunier fut parti. Il ne m'a pas salué parce que je suis en habit : c'est son droit; mais s'il est aussi trop fier pour ramasser les crottes de ses bêtes quand il a des paniers vides, c'est mon droit d'en profiter. Il ne faut pas que ça ne serve qu'à fumer la bise. Arrive, Espérit.

Alors le maire courut à la Tousque, et se mit à balayer la route avec ses mains.

— Vous avez raison, dit Espérit, qui était venu l'aider. Attendez que je vous casse une branche.

— Ni branche, ni rien, dit le maire. Et ces mains, Espérit? Crois-tu donc que je ne sois pas le fils de mon père? Un ménager qui n'aime pas le fumier, c'est comme un soldat qui craindrait de se salir avec la poudre; moi, ça me réjouit les mains.

— Et ça réjouit la terre, dit Espérit.

— Dis donc que c'est le sang de la terre. Avec du fumier, je voudrais couvrir le Ventoux de blés, de luzernes, de garances, depuis les Abeilles jusqu'à la Sainte-Croix! C'est le vin, c'est le feu de la terre.

Quand le fumier fut bien balayé, poussé dans un sillon, relevé, tassé, maçonné de terre, Espérit ouvrit de nouveau sa marmite, piqua un poivron, et reprit ainsi son discours le couteau à la main :

— L'an passé, monsieur Marius, la jeunesse de Montalric a joué la tragédie de *César*. Or Montalric ne vaut pas Lamanosc.

— Mais tu me l'as dit vingt fois, s'écria le maire exaspéré. Tu me feras devenir bouc avec ta vote de Montalric. Puisque tu veux parler, raconte-moi une autre histoire. Voyons, qu'as-tu inventé de nouveau, médecin des puces? Où en est ta musique? Tu passes pour sorcier, dis-moi ce que tu as vu dans la lune?

— Monsieur Marius, dit Espérit, j'ai vu dans la lune qu'un maire doit écouter les gens du pays quand ils viennent pour le bien de la

commune. Il n'y a pas à branler ni à lever la tête comme le roi d'Espagne. Eh çà! oui, ou non, voulez-vous m'entendre, notre maire? C'est la dernière fois que je vous le dis. Eh! brigand de sort! ce n'était pas ainsi autrefois quand nous étions terre du pape. Les consuls écoutaient tout le monde; il y en avait pourtant qui étaient seigneurs, monsieur Tirart; mais de ce temps on n'était pas fier comme à l'heure d'aujourd'hui. Ah! nous sommes tous fils du père Adam après tout. De tout temps, nous avons été en république dans nos communes du Comtat, et vous n'y changerez rien.

— Le voilà parti! dit en riant Tirart; allons, Espérit, calme-toi, ou je te fais arrêter comme ennemi du gouvernement, et je t'envoie à Paris, de brigade en brigade, la corde au cou, pour avoir voulu insurger le pays contre la France.

— Les braves gens ne s'arrêtent pas ainsi entr'eux dans leur commune, monsieur Marius. Je ne suis pas l'ennemi de la France, mais je tiens pour la justice. Vous savez bien que je ne vous parle pas pour moi, mais pour le bien de notre endroit. Alors écoutez-moi, reprit-il en jetant loin de lui son couteau, ou, sur mon nom, ça tournera mal pour tous deux; je vous le dis : je sens les oreilles qui me chantent.

— Marche, marche, dit le maire, conte-moi ton affaire; tu es dans ton droit; mais dépêchons, et surtout pas de menaces; si les oreilles te chantent, les poings me dansent, gare la musique!

Espérit lui tendit la main : — Touchez là, notre maire; à l'amitié! Vous êtes un brave homme, je vais vous raconter mon système de fil en aiguille.

Enfin Espérit put expliquer de point en point son grand projet, et le maire écouta de son mieux l'exposé des motifs que le terrailler lui présentait avec tout le luxe de ses périphrases et de ses métaphores. Les comparaisons, les proverbes, les souvenirs, les anecdotes abondaient dans cette œuvre longuement méditée. Tirart avait fait vœu de patience, il entendit tout ce discours sans trop se mettre en colère; mais quand le terrailler eut fini, les objections lui vinrent en foule : — Comment feras-tu? — Oseras-tu louer une salle? — Et l'argent? — Où prendras-tu des décors, des costumes, des acteurs? — Qui de vous sait le français? le plus malin de vous est de ma force. — Et l'argent?

— Ça me regarde, ça me regarde, répondait invariablement Espérit. Je n'ai besoin que de votre permis.

Quand la matière fut épuisée, il se leva et dit au maire : — Je ne vous demande pas d'écrit, votre parole me suffit. C'est une affaire décidée.

— Nous verrons, nous verrons; ton idée a du bon, mais laisse-moi

réfléchir, je ne te promets rien. Ah! si j'avais un autre conseil municipal!

— Alors, salut, notre maire. Un dernier mot : là, à combien la garance?

— Vingt-six, vingt-cinq; c'est selon.

— Vingt-six? Ah! ah! vous ne savez guère votre métier. Il faut que vous ayez un sort pour faire fortune. Peut-être voulez-vous dire trente-deux? Il arrive que la langue tourne quelquefois aux plus instruits.

— Vingt-six, monsieur le docteur.

— Trente-deux, monsieur le maire, sûr et certain. Demain trente-quatre et peut-être trente-huit!

— Impossible. J'étais avant-hier à Vaison, j'ai livré à vingt-sept; une heure plus tard, j'aurais perdu cent écus.

— Monsieur Marius, c'est comme je vous le dis, et vous savez que je ne suis pas un monteur de plans. Tenez, je ne veux pas vous faire languir plus longtemps, il est venu de grandes nouvelles d'Amérique et de Russie. Lisez-moi cette lettre que mon cousin le courtier d'Avignon m'a envoyée cette nuit par un exprès; un homme de La Charité est arrivé il y a deux heures toujours courant. Mon cousin me dit de tout acheter. Je n'aime pas le commerce, gardez cette lettre, et faites l'affaire à vous deux. Que décidez-vous pour cette comédie?

— Trente-deux! c'est incroyable! Espérit, ce sera entre nous deux de compte à demi.

— Et cette comédie, notre maire?

— Tu y penses donc toujours?

— J'y penserai pendant dix ans, vingt ans, trente ans; j'y penserai au cimetière, si vous vous refusez toujours au bien de la commune.

— Eh bien! à dimanche! nous verrons.

— Il me faut cette permission aujourd'hui même : voulez-vous, oui ou non?

— Allons, arrange-toi avec le curé; s'il consent, je consens. Nous marchons comme les cinq doigts de la main, et je ne veux pas me brouiller avec lui pour tes comédies.

— On aura la permission du curé, dit Espérit en nouant sa besace. Salut, notre maire, et grand merci.

Et sans plus tarder, il se suspendit aux branches du saule et descendit dans la ravine, courant vers le presbytère. M. le curé faisait sa classe dans son bas verger, sous les noisetiers qui s'étendent en tonnelle jusqu'au grand bassin. Les espaliers étaient en fleurs, et les premières asperges sortaient de terre.

— Espérit! Espérit! crièrent les enfans tout joyeux à la vue d'une barrette rouge qui sortait de la haie de grenadiers.

Espérit, qui ne passait jamais par les portes, arrivait des genoux et des mains par le mur à pierres sèches élevé en contre-fort du côté de la rivière.

— Bonjour, toi! dit le curé. Tu viens à propos. Mon azerolier est malade; regarde aussi les pruniers, je crois que les greffes n'ont pas pris; tu trouveras dans le bassin des plançons de toute grandeur, de quoi enter tout le verger.

Espérit ouvrit sa serpette et choisit parmi les branches qui trempaient dans l'eau. Tout en écussonnant et taillant les sauvageons, il exposa son grand projet. Les écoliers avaient jeté leurs livres sous les arbres, et couraient dans les herbes, à plat ventre, pour chercher des violettes.

— A te parler franc, répondit le curé, je te dirai que je ne m'en soucie guère. A quoi bon cette tragédie? N'avez-vous pas la lutte, les courses, le trois-sauts? Ne trouves-tu pas que le bal me donne déjà assez de mal?

Espérit insista. — Nous verrons, nous verrons, dit le curé; mais d'abord je ne veux pas qu'il y ait des filles dans ta tragédie.

— Il n'y aura pas de filles.

— Crois-tu que ce soit plus beau que des garçons se déguisent en femmes?

— Il n'y aura pas de garçons déguisés en femmes.

— Et comment?

Espérit ouvrit sa besace et tira un volume de Voltaire soigneusement enveloppé de papier, sur un lit de feuilles, entre deux fromages blancs.

— *La Mort de César!* monsieur le curé, *la Mort de César!* Lisez-moi cette phrase de l'introduction : « On n'y trouve point d'amour, « l'auteur n'a pas avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. » Qu'en dites-vous? Maintenant tournez la page et voyez-moi la liste des personnages. Où trouvez-vous une femme? Serait-ce le grand César? seraient-ce Marc-Antoine, Décime, Dolabella? ou bien encore Cassius, Casca, Cimber? J'ai beau chercher, ni dames ni demoiselles. Les licteurs peut-être? les sénateurs? les Romains?

— Et celle-là? dit le curé en montrant la gravure.

C'était l'édition de 1785, dont un volume dépareillé se trouvait dans les mains d'Espérit. Les dessins sont de Moreau jeune. L'image placée en tête de *la Mort de César* représente la dernière scène de la tragédie. Au premier plan une femme, allaitant un enfant, montre au peuple le dictateur assassiné, étendu sur un lit de parade; pour légende le vers célèbre :

Du plus grand des Romains voilà ce qui nous reste!

Espérit n'avait pas prévu cette objection. Il n'était pas encore revenu de sa surprise, lorsque le curé lui dit en riant :

— Prends courage; je ne veux pas te chercher une mauvaise querelle d'Allemand. Je ne vois pas de femmes au tableau des personnages, et rien ne t'oblige à copier la gravure.

— Vous consentez donc, dit Espérit.

— Je ne l'ai jamais dit.

— Vous vous y opposez? Et cette tragédie qui a été jouée en 1745 par des religieuses dans le couvent de Beaune! et moi qui vous ménageais une surprise pour votre jeudi-saint!

— Quelle surprise?

— C'est mon affaire. Ne pouvez-vous pas vous fier à moi? Et les reposoirs de l'année dernière! et les jardins dans l'église! les jets-d'eau, les allées sablées, le lac, les fontaines, les grottes, la montagne de fleurs derrière l'autel! avait-on jamais rien vu de pareil à Lamanosc? Tout cela n'est rien à côté de ce que nous aurons cette année : procurez-vous le plan de Jérusalem et de l'Olivette, ainsi que la description de tous les costumes du temps; je ne vous en dis pas davantage. Et que diriez-vous encore si, pour la Noël, vous voyiez entrer tout à coup à la crèche de votre église des bergers en vestes bleues et roses, suivis de leurs moutons blancs comme neige et chantant du Saboly (1), avec des galoubets et des tambourins, comme à Aix en Provence? Et penser que vous me refusez cette tragédie, qui serait pour le bien de la commune! Sans vous, tout serait décidé.

— Reviens dans huit jours, dit le curé; nous verrons, nous verrons.

Espérit mit en avant un argument décisif qu'il tenait en réserve.

— Je n'ai pas grande confiance, dit le curé; mais enfin c'est ton idée. Tu me réponds de tout. Et le maire?

— Il y consent. Il n'y a pas une heure que nous étions à causer de cette tragédie.

— As-tu son permis?

— J'ai sa parole; les papiers sont pour les coquins.

— Allons, agis comme tu l'entendras; tu fais de moi ce que tu veux. C'est votre idée, marchez; je ne suis pas le maire après tout.

V.

Espérit s'attendait à une résistance plus vive de la part du curé. Ce succès inespéré lui donna beaucoup d'assurance, et le lendemain dimanche il s'en alla résolument dans les cabarets de Lamanosc pour lever une bande de tragédiens. Depuis longtemps, il avait fait son

(1) Poète provençal, connu par ses noëls.

choix; les rôles étaient distribués d'après le caractère, les habitudes. les passions des acteurs qu'il avait en vue. Une seule chose l'inquiétait : comment satisfaire à toutes les ambitions que cette tragédie allait susciter? De quelle façon ménager ou repousser les candidatures rivales qui allaient se produire?

Il fit le tour des auberges les mieux fréquentées du village : — *le Mouton couronné, le Petit-Paris, le Grenadier des Alpes, le Panier fleuri, la Mule d'or, la Croix de Malte, le Tivoli du Midi.* Comme il n'était pas homme de cabaret, sa présence fut remarquée; il fut entouré, poussé, harcelé de questions et bientôt de moqueries, lorsqu'il eut lancé ce mot de tragédie, qui n'avait pas un sens très clair pour les paysans de Lamanosc. La plupart l'entendaient prononcer pour la première fois de leur vie : c'étaient ceux qui riaient le plus et qui ne se lassaient pas de malmener Espérit. A *la Mule d'or*, cela faillit même tourner à mal. Espérit s'adressa d'abord au teinturier Triadou, dont l'humeur sombre lui paraissait bien cadrer avec le personnage de Brutus. Triadou s'imagina qu'on voulait se moquer de lui en lui proposant ce rôle. Il était d'un naturel méfiant, et d'habitude il prenait les choses à contre-sens; il lui arrivait d'entrer en colère quand on le saluait et de se mettre en fureur si on oubliait de lui faire bon accueil. — Il y a quelque chose là-dessous, se disait-il. — Le teinturier était du reste un personnage important de la commune, il possédait un gros bien au terroir des Baux, et depuis longtemps on le connaissait pour un des premiers lutteurs du pays.

Le malheur voulut qu'au moment où Espérit s'adressait à Triadou, le joyeux chansonnier Perdigal entrât en ce moment à *la Mule d'or*. Le chansonnier savait à fond son Triadou et l'excitait à plaisir, quand il y prenait fantaisie.

— Calme-toi donc, dit-il en faisant le bon apôtre; il n'y a pas offense, vieux brutal, Espérit a raison.

Le teinturier brisa sa chaise. — Ah! vous croyez me mener, dit-il, nous allons voir.

Espérit et Triadou avaient déjà quitté leurs vestes et s'apprêtaient à se gourmer, lorsque le caporal Robin fit son entrée. Robin s'interposa et fut accepté comme arbitre. Il était à Lamanosc depuis trois semaines. Le soupçonneux Triadou, qui toute sa vie s'était tenu en garde contre ses meilleurs amis, avait eu, dès le premier jour, foi à Robin et lui avait livré son âme. Il croyait, admirait, imitait tout ce qui venait de Robin. Le caporal revenait d'Alger; il était très épris de couleur locale et ne savait plus marcher qu'avec des babouches: Triadou était convaincu que Robin n'aurait pu faire un pas sans ses pantoufles. Le caporal se coiffait d'un tarbouch, jurait en arabe et ne parlait jamais provençal; il avait rapporté d'Afrique la passion

des couleurs voyantes, des histoires fabuleuses et de la liqueur d'absinthe. Triadou, autrefois si sobre, ne quittait plus *la Mule d'or;* il se costumait, fumait à la turque et portait une calotte rouge; rien n'était comique comme son obstination à parler français, et quel français! Si l'on s'avisait de sourire aux récits de Robin, qui avait tué tous les lions du désert : — C'est vrai, disait Triadou d'un air féroce, le poing levé; — et son témoignage était d'un grand poids, car il était un fort tueur de loups, et, quoique chasseur, ne mentait jamais.

Le caporal Robin monta sur une table et s'assit les jambes croisées. Il se fit expliquer longuement la querelle, puis il décida avec la gravité d'un juge en séance qu'il n'y avait pas insulte, quoiqu'Espérit eût poussé la plaisanterie trop loin, que les choses devaient en rester là, et qu'il n'y avait plus qu'à boire à la ronde aux frais d'Espérit. Tous les habitués de *la Mule d'or* ratifièrent la sentence du caporal, et l'affaire s'arrangea, sans plaies ni bosses, le verre à la main. Après boire, Robin leva sa chibouque et donna l'ordre à Triadou d'embrasser Espérit. On se quitta donc bons amis, mais il ne fallait plus songer à venir parler tragédie à *la Mule d'or.*

Au *Grand Alexandre,* Espérit fut accueilli par les mêmes quolibets qui l'avaient déjà assailli dans toutes les auberges du village; mais d'un mot Cayolis, le maréchal-ferrant, arrêta les rieurs :

— Il n'y a pas à se moquer, dit-il; une tragédie, c'est une pièce de théâtre, comme qui dirait une comédie.

— Je suis sauvé, pensa Espérit, Cayolis s'en mêle.

Dominique Cayolis était un bel esprit très écouté à Lamanosc, habile d'ailleurs et connaissant bien les bêtes, en santé comme en maladie. Il avait fait son tour de France jusqu'à Lyon, par Toulon et Bordeaux, et s'était établi depuis peu dans la commune comme maréchal-ferrant. Son influence était grande, et rien n'avait encore altéré le prestige que lui donnaient ses longs voyages. Espérit lui destinait le rôle de Jules César.

— C'est une pièce de théâtre, dit Cayolis, mais rien au monde n'est beau comme *la Muette de Portici.* Je l'ai vu jouer à Toulouse; écoutez un peu le grand air de Masaniello.

On se pressa autour du beau Cayolis, qui se mit à chanter en appuyant sa main sur son cœur. Il fut très applaudi. — Maintenant, dit-il, attaquons le trio; Espérit, fais la basse. — On chanta le trio, puis le quatuor, puis le sextuor, puis les chœurs, si bien que le concert dura jusqu'à la nuit. Impossible de dire un mot de la tragédie.

Il ne restait plus qu'à visiter le *Café d'Apollon.* Cette auberge est fréquentée par les bourgeois de la commune, qui ne sont pas assez nombreux pour former un *cercle;* on y rencontre encore quelques pe-

tits marchands qui se donnent des airs de bourgeois en frayant avec la bonne compagnie. Les paysans et les ouvriers ne s'y hasardaient jamais. Le *Café d'Apollon* était un lieu très respecté, très redouté, une sorte de tribunal qui décidait en dernier ressort des réputations. Ce tribunal tirait une grande force de sa permanence; il n'y a que cette auberge et celle de *la Mule d'or* qui soient fréquentées pendant la semaine. C'était encore un grand centre d'élections, et l'huissier Fournigue y avait un pied-à-terre. Les habitués disaient toujours le *cercle* en parlant du *Café d'Apollon*. C'étaient bien les plus mauvaises langues du pays, le notaire Giniez en tête; mais on ne pouvait pas trop se plaindre, entre eux ils ne se ménageaient guère et se détestaient cordialement. Cette auberge était située sur la place, et souvent, en allant aux offices, les filles faisaient un détour pour entrer à l'église par la petite porte latérale, dans la crainte de passer sous les yeux des terribles censeurs. Espérit pensa fort sagement qu'il n'avait rien à espérer du *Café d'Apollon* : le notaire Giniez voulut l'arrêter sur la porte; mais le terrailler fit la sourde oreille et descendit à son *château des Saffras*. — Il faut avouer que ça n'a pas pris, dit-il. Enfin! à dimanche prochain!

Vint le dimanche, et les choses n'en marchèrent pas mieux. Partout même échec, aux auberges, au jeu de boules, au cours, au plan de l'église, où se louent les journaliers. — Mauvaise journée! se dit-il. Ce sera pour l'autre semaine. Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Espérit n'était pas homme à se décourager pour quelques moqueries au début d'une entreprise. Il connaissait par expérience les résistances et les retours soudains de l'opinion publique, et souvent déjà par sa ténacité il avait vaincu les routines les plus obstinées. Lorsqu'il avait parlé pour la première fois de border la rivière de peupliers et d'oseraies et d'établir en aval une écluse comme à Caromb, tous les rieurs avaient été contre Espérit; on l'avait même chansonné, car à Lamanosc on fait des couplets à tout propos et souvent très bien tournés; Perdigal s'y est rendu célèbre pour ses rimes provençales. En dépit des chansons et des railleries, barrages et digues flottantes s'étaient élevés en moins d'un an.

— Eh bien! dit alors le *Café d'Apollon*, à la première crue d'eau tous ces travaux seront emportés. — L'orage éclata, et les digues résistèrent. — Ce sera pour les pluies d'automne, disait le notaire Giniez. — A l'automne, il en fut de même, et de même les années suivantes; l'écluse tint bon et fut encore consolidée par le tassement des terres. On en retira du franc limon à charretées, les peupliers poussèrent comme des pêchers et donnèrent bientôt un bel ombrage; les talus, les berges se gazonnèrent naturellement, et tous les ma-

tins, le notaire Giniez venait s'étendre dans ces herbes pour y lire son journal.

Il n'y avait dans la commune que des pénitens gris; Espérit, qui était d'une famille de pénitens noirs, décida qu'il fallait restaurer cette confrérie. Comme toujours, on se mit à dire dans le village : — Voilà encore des *almanachs* d'Espérit, des *almanacheries* (1). On fit des chansons. Les pénitens noirs n'en furent pas moins rétablis.

Le conseil municipal voulait faire raser la tour Saint-Sébastien, dont l'histoire est des plus glorieuses. C'est là qu'ont combattu au XIIe siècle les consuls de Lamanosc, morts les armes à la main pour les libertés de la commune. En 1359, les grandes compagnies d'Arnaud de Servole l'ont incendiée; en 1562, elle a soutenu trois assauts, quand les huguenots vinrent mettre le siége devant Lamanosc. Espérit se mit en tête de sauver cette vieille tour, et la *Sébastiane* ne fut pas démolie.

Espérit avait introduit dans le pays les mûriers nains et les oliviers de Crimée; on lui devait encore l'industrie des glaces que Lamanosc expédie à Marseille. Ce sont des neiges tassées qui se conservent toute l'année dans des glacières naturelles, formées au nord de la montagne par des anfractuosités de rochers où ne pénètre jamais le soleil.

Cet Espérit qui faisait tant de choses à Lamanosc n'était ni du conseil, ni de la fabrique : les intrigues d'élections le révoltaient; il avait même refusé toute dignité dans la confrérie qu'il venait de restaurer. Heureux de s'effacer, il ne pensait jamais qu'à l'œuvre poursuivie et s'y donnait tout entier. C'est ainsi qu'il gardait toujours la force et la franche liberté d'un esprit désintéressé. Le projet une fois conçu, le but marqué, sa volonté se dressait, se roidissait et poussait droit. Nul n'avait au même degré l'énergie, l'action lente, continue de l'idée fixe, frappant sans cesse au même point, comme ces suintemens des grottes qui creusent goutte à goutte de vastes coupes dans les durs basaltes.

Ce grand vouloir se rattachait à un patriotisme ardent et naïf toujours en éveil. Il serait difficile de faire comprendre le vrai de cette passion à ceux qui par eux-mêmes n'en ont pas éprouvé la douceur et la violence. Espérit avait eu dans sa vie une grande joie, vers les premiers temps du choléra. Jusque-là il avait tout admiré dans Lamanosc, mais au hasard, par instinct d'amour, sans se rendre compte de rien. « Bon air, belle vue, » il n'en savait dire ni penser davantage, du moins le croyait-il. A l'époque du choléra, des familles riches de Lyon et de Paris vinrent se réfugier à Lamanosc.

(1) En provençal *armanayé*, — rêveries, projets chimériques.

Espérit, qui savait un peu de français, leur servait de guide. Les premiers jours, ces étrangers trouvaient tout *ravissant*, le portail, les tours, les rues tortueuses jonchées de buis, le torrent, les fondrières du chemin, non par grand amour des champs et du village, mais par caprice de nouveauté, de contrastes. On les voyait dispersés çà et là, dessinant les brèches du rempart, l'arche du pont, le clocher, ou se poursuivant, s'appelant avec des cris de surprise à la vue d'une baraque vermoulue, d'une fleur, d'une herbe, d'une couleuvre, comme des enfans qui auraient découvert l'île de Robinson. Les demoiselles couraient les champs et revenaient en se couronnant de lavandes et de romarins. On faisait de grandes expéditions dans la montagne, et chemin faisant les étrangers reprenaient leurs longues discussions sur le pittoresque, la nature et l'art, les bois, les eaux, les neiges, les paysages et les couchers de soleil. Tout en conduisant les ânesses, Espérit ne perdait pas un mot de ces discours; il en retenait le plus possible, même sans bien comprendre; souvent le sens d'un mot, d'une phrase lui échappait, mais il prenait la phrase à la volée telle qu'elle lui arrivait, et il la fixait dans un coin de sa mémoire, comme il eût fait d'une phrase latine; elle restait des années entières inerte et sans vie, puis tout à coup ressuscitait et livrait passage à l'idée captive. — C'est singulier, disait-il plus tard lorsqu'il essaya d'analyser ses impressions; il paraît que c'est comme la garance : à ces idées, il leur faut bien rester deux ou trois ans en terre; si la graine est bonne, ça sortira toujours.

Au bout de quinze jours, il arriva que les belles dames n'admiraient plus rien et s'ennuyaient à mourir. Espérit ne s'en inquiétait guère; de tous leurs discours, il avait retiré grand profit. Un monde inconnu lui apparaissait; son esprit avait reçu le choc, il le sentait ouvert et dégagé et comme mis en mouvement dans un courant de lumière. La journée finie, il s'en allait le long des prés, méditant et rêvant, le nez aux étoiles, ruminant ses rêveries, cherchant et comparant, pensant à tout ce qu'il avait entendu, — phrases de livres et singeries dans la bouche de ces citadins, mais pour Espérit idées neuves et vives, provoquant un travail original, libre et sincère, raisons nouvelles d'aimer le pays, et de s'attacher encore par mille liens plus étroits à cette chère patrie de Lamanosc, — semences de rêverie pour des années entières, rêverie ordonnée, ravivée sans cesse, maintenue dans ses vraies limites par la grande piété d'Espérit, pouvant s'étendre sans péril sur ce fonds de mœurs pures qui lui servait en quelque sorte de support.

Cabantoux le pâtre ou quelque vieux paysan l'accompagnait dans ses courses du dimanche qui se prolongeaient très avant dans la nuit: un profond sentiment éclatait par momens sous leurs discours dé-

cousus; ils ne savaient que parler du pays et, leurs cœurs s'élevant, penser aux choses éternelles. Dans nos villages du Haut-Comtat, au fond de ces vallées préservées qui s'étendent au sud de la montagne, il n'est pas rare de rencontrer de ces hommes méditatifs, et la religion vient encore affermir la belle gravité de leurs âmes. Elle crée en eux l'habitude des longues réflexions, du recueillement, des recherches de l'esprit, le sentiment de l'invisible, toute une vie intérieure active et concentrée.

VI.

De son état, Espérit était d'abord paysan; mais comme il réussit dans les tuiles et plus tard dans la *terraille*, il n'alla plus au chantier que pour les fortes journées de garance. Il était du reste connu pour un homme bien adroit de ses doigts, très sûr dans la taille des mûriers et des vignes et pouvant donner un coup de main aux maçons comme aux menuisiers, un peu serrurier, un peu bourrelier, maréchal au besoin, jardinier entendu et surtout bon fontainier, car la baguette *lui tournait*. Ces industries l'aidaient à vivre, et sans quitter la terre, il pouvait donner plus de temps à ses inventions.

Il avait étudié jusqu'en sixième à Sainte-Garde, et les jours de fête il portait une longue lévite taillée droit comme une soutanelle. De là le titre de *moussu* (monsieur) Espérit qu'on lui donnait communément par manière de plaisanterie; mais d'année en année le sens moqueur de ce mot *moussu* s'affaiblissait à mesure qu'Espérit devenait un personnage. A la longue, on l'accepta comme tel dans une certaine mesure : n'être raillé qu'à demi, c'est tout ce qu'on peut demander de respect à l'humeur joviale du peuple comtadin.

La maison d'Espérit était bâtie à quelques jets de pierre du village, en arrière de la route de Carpentras, sous un prolongement de rochers formant voûte. L'aire en terre battue où séchaient les tuiles était fermée à l'est par des amoncellemens de bois et de branches disposés en bûchers; tout autour rampaient des vignes et des câpriers dont les feuillages couvraient les murs en retombant sur le chemin. A l'autre extrémité, les argilières, les fours, le puits à roues, un plan d'oliviers et d'amandiers, et plus loin encore les fumiers, rejetés derrière une haie de cyprès qui les masquait. Partout des fleurs et des plus rares, dans des vases, des caisses, des tuyaux de fontaines, sur les murs et sur les toits, aux corniches, aux lucarnes, à toutes les marches des escaliers extérieurs; des violiers dans les fentes des murailles et des iris dans les cailloux. A l'entrée, derrière deux colonnes retirées des ruines de Notre-Dame-des-Vans, des cyprès très hauts, très épais; sur le portail, des rangées de courges rouges brillant au soleil comme des canons de cuivre fourbis.

A la base des rochers où s'adosse cette maison s'étendent en longueur des bancs de sable durci qu'on appelle dans le pays des *saffras*. Le pic et le ciseau jouent à l'aise dans ces roches sablonneuses, mêlées de cailloutis; Espérit y creusa d'abord des caves, puis des serres, puis des escaliers. D'année en année, la maison s'étendit ainsi de tous côtés, par voûtes, terrasses, galeries et cabanons. Espérit creusait, creusait toujours, et poussait devant lui son terrier, à droite, à gauche, en haut, en bas, niches sur niches, jardinets sur jardinets. Au plus haut de ces constructions s'élevait une sorte de tourelle en bois, à balustres crénelés, où grinçaient des girouettes et des horloges à vent; sur un pivot tournait un ange en métal creux, portant à l'écusson un *Saint-Cloud* et sonnant de la trompette quand la bise se levait. Cette bicoque était connue dans le pays sous le nom de *château des Saffras;* de là le titre de *marquis des Saffras* qu'on donnait souvent à Espérit.

Il avait établi son laboratoire sous un auvent, dans une cour intérieure du château, où le public n'était jamais admis. Depuis quinze ans s'entassaient dans ce hangar les ressorts, les rouages, les instrumens, les ferrailles qu'il achetait de toutes mains. C'est là qu'il poursuivait en secret ses inventions et surtout son grand œuvre : la fabrication d'un orgue et la construction d'un monument en terre cuite. Il s'était creusé une fosse dans son jardin, et ce monument était destiné à lui servir de tombeau. Il devait représenter Espérit étendu sur un lit d'herbages, une croix sur la poitrine, un chien sommeillant à ses pieds. Quand l'idée lui vint d'élever ce tombeau, au retour d'un voyage qu'il fit à Avignon, il essaya d'abord de le sculpter au couteau, en pierre tendre de Saint-Didier; ces sculptures étaient horribles. En observant des enfans qui *faisaient leur portrait* sur la neige, il imagina de s'étendre tout nu, face contre terre, sur une couche de glaise préparée, et de couler du plâtre dans ces empreintes. Il n'obtint d'abord que des moulages informes d'un art barbare qui rappelait les dieux mexicains. Après mille essais, il arriva enfin à modeler un personnage en argile qu'il se proposait d'enduire d'un beau vernis vert qu'il avait inventé. Au four, les armatures prirent feu et firent tout éclater. Le monument en était là, lorsqu'Espérit se résolut à faire jouer *la Mort de César*. Il avait bien d'autres projets en tête pour lui et pour la commune, mais il les ajournait sagement, l'orgue même et le tombeau étaient négligés depuis qu'il avait conçu son grand dessein de tragédie; il fallait, avant tout, que *la Mort de César* fût représentée à Lamanosc.

— Ça ne prend pas, ça ne prend pas, répétait Espérit; je n'ai pas trouvé le bon biais. Quand je leur parle de la belle comédie de Montalric, ils me disent tous : — A Montalric, c'est différent. — Et à Monteux, à Saint-Didier, à Beaume-de-Venise, au Thor, à Vedènes?

—Oh! pour là-bas, c'est différent. — Et en quoi?—Toujours la même réponse; on dirait qu'ils se sont donné le mot.

— J'aurais dû demander l'avis de M. Lagardelle, dit-il un jour en apercevant le maître d'école qui étalait ses compas et ses niveaux d'eau sur le banc de sa porte; c'est un homme instruit et qui me sera d'un bon conseil. Salut, monsieur Lagardelle!

— Salut, Espérit.

On entra dans la salle, et l'on se mit à parler tragédie; dès les premières paroles, le magister fut saisi de colère.

— Une tragédie! s'écria-t-il en levant les bras. Ah! malheureux, retourne vite à ton four. Tu n'es jamais sorti de ton village, et tu veux faire jouer des pièces de Paris! Je te reconnais bien là, et tu seras donc toujours le même? On est jardinier, on est fontainier, on sait faire sécher des tuiles au soleil, on tourne tant bien que mal un chandelier de terre, et puis un beau jour, sans rime ni raison, quand la tête vous part, on se lance tout à coup dans les beaux-arts; c'est à faire suer des clous! Par hasard, serais-tu gradé et diplomé? Montre un peu tes parchemins. T'imagines-tu qu'on me confierait des expertises et des arpentages, si je n'avais pas fait mes preuves devant les juges compétens? Mais il paraît que pour les belles-lettres c'est différent, et tu me soutiendras peut-être que je n'ai pas le droit de te demander tes titres? Alors n'oublie pas de réserver un rôle à la Cadette. Ah! pauvre ignorant! maître sot! Toi, jouer une tragédie! toi, Espérit! Sais-tu seulement ce que c'est qu'une tragédie? t'en doutes-tu? T'es-tu jamais demandé quel était le plus fort auteur tragique? as-tu la moindre teinture de la rhétorique? soupçonnes-tu les lois du goût? Voyons, répondez, monsieur le tragédien, monsieur le docteur. Combien comptez-vous de styles? à quoi reconnaissez-vous le sublime? Sauriez-vous faire la différence entre le noble et le digne, entre le pondéré et le modéré? Tu n'en sais rien; moi, je le sais, et cependant je ne m'avise pas de monter des tragédies. Pourquoi? parce que je ne suis ni un vaniteux ni un présomptueux, et que votre ignorance à tous m'est bien connue. Je ne monte pas des tragédies, et pourtant j'aurais pu en composer tout comme un autre, car je suis l'enfant de la nature...

Espérit s'était rapproché de la porte à pas de loup. — Monsieur Lagardelle, dit-il, je vous donne mon salut; je vois bien que nous ne nous entendrons pas.

A quelques jours de là, il fit une dernière tentative, au *Panier fleuri*, au *Petit-Paris*, au *Grand-Alexandre*. Perdigal rima une chanson, et les moqueries reprirent de plus belle. Il fut même décidé que le tragédien serait berné, s'il venait à reparaître au cabaret. Espérit commençait à perdre patience; il s'en alla le long de la

rivière, assez irrité; son bâton sifflait dans sa main et faisait voler les fleurs de mauve et les tiges bleues des jusquiames.

— Ah! c'est un sort, disait-il, les gens qui ont de l'esprit ne veulent pas me donner un coup de main pour le bien de la commune. Eh bien! je ramasserai les mendians sur les routes, et j'en ferai des consuls et des dictateurs! On verra jouer les bêtes et les infirmes. Oui, Bélésis le muet, Bélésis le manchot sera sénateur; Cabantoux le *fadad*, la bête du bon Dieu, comme vous l'appelez, sera Brutus ou Cassius, et toi-même, Espérit le fêlé, le timbré, Espérit de la lune, Espérit des cigales, tu seras Marc-Antoine ou Jules César. Oui, cette tragédie marchera, et vous l'applaudirez, ou j'y perdrai mon nom!

Le pâtre Cabantoux accepta les yeux fermés; il prit de confiance le rôle qui lui était offert, sans se douter en rien de ce que pouvait être Brutus. Bélésis le muet suivit son camarade Cabantoux, et dans la soirée *la Mort de César* fut mise à l'étude au château des Saffras. Bélésis n'était pas muet de naissance : à l'âge de six ans, il était tombé d'un toit en servant les maçons; dans cette chute, il s'était brisé le poignet et fracassé les mâchoires. C'était un petit homme grêle, chétif, nerveux, toujours malade et toujours gai, d'une imagination très active, d'une vivacité d'écureuil. Cabantoux et Bélésis étaient la risée du village, Cabantoux pour sa lourdeur, Bélésis pour sa pétulance. Boiteux, défiguré, déjeté, Bélésis aimait passionnément la danse; il s'y montrait fort agile. Au bal comme dans la rue, l'animation, l'impatience de tous ses mouvemens excitaient les moqueries des plaisans de Lamanosc, qui ne voyaient que le grotesque de cette gentillesse naturelle retenue captive dans un corps infirme.

Cabantoux était berger, Bélésis tournait la roue chez les cordiers. Tous les jours, à la nuit tombante, le manchot et le fadad se rencontraient à l'étable du maire Tirart, et partaient de là, bras dessus, bras dessous, pour la tuilerie, où les attendait Espérit. A leur arrivée, le terrailler mettait la barre au portail, les deux amis se faisaient une place au milieu des copeaux amoncelés sous l'auvent du hangar, Bélésis à plat-ventre, Cabantoux sur son séant, dans un trou; Espérit montait sur l'établi, et d'une voix perçante déclamait les vers de Voltaire. Bélésis prenait un grand intérêt à cette lecture; lorsqu'un passage le frappait, il lui arrivait souvent d'être saisi d'une envie folle de parler qui se trahissait par des gestes et des cris saccadés. Cabantoux se tenait dans sa niche de copeaux, raide, immobile comme une statue. Les mains collées sur les genoux, l'œil fixe, l'oreille dressée, il écoutait avidement les récitations d'Espérit, sans parvenir à comprendre une seule tirade. Quand on l'interrogeait, il soufflait bruyamment, suait à grosses gouttes, fermait les poings, balançait la tête et restait court. Sa bonne volonté était à toute

épreuve, il ne se lassait pas d'écouter et d'être réprimandé, mais cette attention obstinée restait toujours sans récompense; en quinze jours de leçons, il n'avait pas fait un progrès. Il paraissait impossible de lui faire apprendre deux vers; les eût-il retenus, il les aurait récités d'une façon exécrable.

Espérit n'avait pas lieu d'être beaucoup plus content de lui-même. En donnant des conseils à Cabantoux, il s'apercevait à chaque instant de sa propre faiblesse; il sentait bien que ces conseils portaient à faux, il le sentait fortement, mais sans pouvoir rien préciser. Nuit et jour il récitait et déclamait son premier acte, à la tuilerie, dans les bois, sur les chemins; il lisait et relisait la préface, les notes, l'introduction, les commentaires; ces études opiniâtres ne servaient qu'à lui révéler des difficultés qu'il ne soupçonnait pas, et le jetaient de plus en plus en grande méfiance de lui-même. — Au lieu d'avancer, je recule, disait-il, c'est tous les jours pire. Le professeur Lagardelle avait raison. Ah! mauvais Espérit, tête fêlée, tête cassée! Ce serait pourtant le bien de la commune, cette *Mort de César!* reprenait-il. Et d'ailleurs on l'a bien jouée à Montalric, et Lamanosc vaut bien Montalric. Plus belle vue, meilleurs airs, moins d'ivrognes! Nos terres sont plus fortes, nous travaillons mieux la vigne, et je trouve que chez nous les gens ont plus de biais. Ah! si l'ami Marcel était au pays!

Ces belles raisons ne le tiraient pas de souci. Il n'allait plus ni à ses tuiles ni à son jardinage; les orgues, la sculpture, la mécanique et toutes les inventions étaient délaissées. Pendant la nuit, il relisait avec acharnement son volume, et le jour il errait dans les champs comme une âme en peine.

VII.

Un matin, comme il traversait la route de Flassans, il fit rencontre du maréchal-ferrant Dominique Cayolis, qui venait d'attacher ses mules aux ormeaux de Notre-Dame. Cayolis était en belle humeur.

— Holà! dit-il, holà! seigneur, salut.

— Salut, Ménicon, à l'amitié!

— Salut, Espériton; as-tu toujours des fourmis dans la tête?

— Et toi, quelle chanson nouvelle! où vas-tu?

— Devant mes jambes; la terre est grande.

— Toujours le même? Viens-tu avec moi?

— Avec toi? quand les poules auront des dents.

— Alors adieu, Ménicon, moi je vais à Flassans.

— Flassans? mauvais port de mer; les chats y meurent.

Espérit s'était éloigné de quelques pas lorsque Cayolis le rappela.

— A propos, dit le maréchal, c'est demain marché; il faudra que tu me portes cette montre chez l'horloger; un jour elle va, un jour elle ne va pas; elle est comme la tête d'une femme, — pleine de cigales: on dirait les affaires du gouvernement.

Espérit ouvrit la montre et toucha les ressorts avec une paille. — Ce n'est rien, dit-il, ta montre n'a rien à faire à la ville, je m'en charge; entrons à la tuilerie.

— Bien parlé, dit Cayolis: les médecins des montres, vois-tu, sont comme ceux des gens, ils leur donnent des maladies. Eh bien! en avant au château des Saffras! Écoute un peu, Spiriton, je me sens en voix :

Léonor, mon amour brave
L'univers et Dieu pour moi,
Pour toi...

On revint aux Saffras; le terrailler prit ses pinces et remit la montre en état.

— Déjà! dit Cayolis, tu es un habile homme. Voilà mon oignon qui chante, gai comme un pinson. Eh! eh! reprit-il d'un air fin et goguenard en poussant Espérit par le bras, eh! eh! c'est plus facile à faire marcher qu'une comédie!

— Eh bien! parlons-en de cette comédie, répondit le terrailler. Pourquoi n'en es-tu pas? Je ne t'ai pas cherché, mais puisque tu me provoques, je veux en avoir le cœur net. Il faut que tout soit tiré au grand clair. Allons! pourquoi n'en es-tu pas?

— Mauvaise affaire, dit Cayolis, mauvaise affaire! Assieds-toi là, tu vas m'entendre raisonner; mais commence par descendre cette bouteille qui flanc à ta fenêtre; le soleil pourrait l'enrhumer. Très bien. Cabantoux, rince les verres; maintenant verse, Spiriton, et tais-toi. Pas un mot ou tu es un homme perdu. Mauvaise affaire que la tragédie, mauvaise affaire! On n'en joue plus à Bordeaux; j'aime mieux *la Muette*. Moi, je suis comme les linottes en cage, j'ai la pépie, verse encore; ce coudounat se fait. Spiriton, Spiriton, tu n'entends rien au théâtre; je vais t'expliquer les choses, mais surtout tais-toi. Je n'aime pas qu'on me coupe le fil quand je vais dire du nouveau. J'ai la parole.

Cayolis avait la parole facile, et l'eau de coing lui déliait la langue. Il raconta ses voyages, ses bons mots, ses aventures; pendant une heure, il discourut tout à l'aise sur *la Muette*, les jeux floraux, la façade du théâtre de Bordeaux, le commerce colonial, les chœurs de Toulouse, la politique secrète de l'Autriche. Quand la bouteille fut vidée, Ménicon s'arrêta et dit au terrailler : — A toi maintenant! Cayolis t'écoute.

Espérit prit la parole; Cayolis ne songeait pas à le contredire; il

sifflait gaiement dans sa clef d'agate, faisait sonner la montre et tinter les breloques en corail. Quand on l'interrogeait, il répondait d'un visage riant pour approuver. Cayolis avait pris le volume de Voltaire et regardait très attentivement les gravures en fredonnant une ariette. Espérit était en train de développer ses plus beaux argumens, lorsque Ménicon l'interrompit brusquement.

— Voyons ces rôles; quel est celui qui a ce costume? dit-il en montrant le dictateur étendu sur un lit de parade, la poitrine et les bras nus.

— Jules César, l'empereur!

— Eh bien! dit Cayolis, je jouerai César, c'est décidé.

— Un beau rôle, dit Espérit, mais difficile. C'est dur à apprendre. Il y en a long, je t'avertis. Trois cent dix vers!

— Rien, dit Cayolis, rien, rien. Pour la mémoire, je suis le sans pareil. Chante-moi une chanson, celle que tu voudras, la plus longue de ton cahier; que je ne sois plus Cayolis si je laisse en route un seul mot!

Espérit entonna une très vieille complainte que Ménicon ne connaissait pas. Le maréchal dédaignait les airs du pays et ne s'adonnait qu'aux chansons d'opéra qui faisaient valoir sa belle voix blanche. Il était très connu pour sa manière de chanter : *Amour sacré de la patrie* — non-seulement à Lamanose, mais dans tout le centre et dans plusieurs villes du tour de France. La complainte avait vingt couplets; à la fin du cinquième, le terrailler s'arrêta en voyant que Ménicon ne cessait de rire et de causer, de tirer les oreilles à Cabantoux et de fouailler les chiens.

— Et le sixième? dit Cayolis; allons, reprends tes antiennes pendant que je vais essayer un pas.

De glissades en glissades, Cayolis courut jusqu'à la porte, tourna autour des meubles, battit des entrechats, revint et repartit en valsant avec une chaise, pendant qu'Espérit chantait sa complainte. Au dernier vers, le maréchal s'arrêta, fit une pirouette et psalmodia la complainte; les vingt couplets furent répétés sans erreur. — Voilà, dit Cayolis en secouant Cabantoux, qui le contemplait avec stupéfaction; je te donne trente ans pour en faire autant, et toi, Spiriton, qu'en dis-tu? Pour ta *Mort de César*, ce sera de même. C'est décidé, je me charge de ce rôle. Perdigal, qui est poète, jouera Brutus, et le général Robin, Marc-Antoine. Tu vois bien qu'il te faut des gens qui aient voyagé. Quant à toi, comme tu n'as pas bonne tête, tu vas rester dans les figurans avec Cabantoux et Bélésis. Pour les autres rôles, sois tranquille, ne t'inquiète de rien; je me charge de tout. Ce soir j'aurai enrôlé la troupe, et dimanche, à deux heures, nous venons tous manger la salade au château des Saffras. Que tout

soit disposé, et demain, au marché, n'oublie pas les merluches.

— Tout sera prêt, dit Espérit, et toi, fais à ta guise; je te conseillerais seulement de choisir les acteurs à nombre égal dans les *paysans* et les *moussus*.

— De quoi! de quoi! dit Cayolis. Des conseils? Ris-tu ou fais-tu l'amour? Holà, holà, seigneur! Ne te mêle que de ta cuisine. A dimanche.....

Et le beau maréchal partit en chantant la cavatine de *Robert*.

Au jour fixé, à l'heure dite, Cayolis fit son entrée aux Saffras avec Robin, Perdigal, Triadou et douze compagnons très décidés, — six *paysans* et six *moussus*.

Ces mots de *paysans* et de *moussus* servaient à désigner les deux partis qui divisaient alors la commune. A Lamanosc, il y a toujours eu deux factions en présence. De 1830 à 1834, la politique s'était assoupie; il semblait que le calme allait renaître dans le village, lorsque tout à coup on vit sortir de terre deux nouveaux partis, celui du curé et celui du vicaire. Les premières chansons provençales de Perdigal datent de cette époque. Le pays était en feu, l'autorité supérieure intervint, et le vicaire fut déplacé. A quelques mois de là, un médecin italien vint s'établir dans un hameau voisin de Lamanosc, la faction du vicaire se jeta aussitôt du côté de l'Italien et lui improvisa une clientelle; les animosités se réveillèrent, et bon gré mal gré, le docteur de Bologne et le docteur de Montpellier se trouvèrent les chefs de deux grands partis. La guerre dura trois ans,—trois ans de rixes, de chansons et de procès; à la longue, les passions se lassèrent ou changèrent de but. Le vieux médecin de Lamanosc, sentant sa fin approcher, maria sa fille au docteur italien : les partis se débandèrent, et la fatigue générale ramena l'ordre dans la commune. Ce ne fut qu'à la *vote* de 1838 qu'on vit reparaître deux factions, sous le nom de *paysans* et de *moussus*. Il serait difficile de définir exactement ces deux partis. Il n'y a pas de prolétaires à Lamanosc, et les ouvriers des corps d'état ont tous un champ qu'ils cultivent eux-mêmes; les *paysans* sont propriétaires, les *moussus* portent la veste, et plusieurs d'entre eux vont en journée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans le parti des *moussus* on rencontre un plus grand nombre de forts cultivateurs et d'artisans.

Les douze jeunes gens qui suivaient Cayolis étaient les chefs des deux partis, et le seul fait de leur rencontre dans une même troupe témoignait de la grande influence du maréchal, car jamais les haines n'avaient été si violentes à Lamanosc. La guerre était partout; une même ardeur emportait les vieillards et les enfans : aux bals, aux promenades, à l'église même, aux confréries, on voyait les filles se grouper en deux bandes ennemies. Cayolis était très considéré des

deux partis. A son arrivée, il ne s'était pas laissé engager dans leurs luttes; l'homme qui avait habité les grandes villes n'avait plus que du dédain pour ces querelles de village; sa rare bienveillance naturelle l'aurait d'ailleurs toujours éloigné des inimitiés et des colères.

Espérit vint recevoir ses convives dans la cour; aussitôt Cabantoux sonna la cloche, et Bélésis mit le feu aux bombes de terre alignées sur la terrasse. Les tables étaient dressées sous la tonnelle; à l'entrée flottaient deux drapeaux tricolores; au fond, sur les colonnes romaines, on voyait le buste du roi et la statue de saint Antonin, patron de la commune, entourés de fleurs et de feuillages. Les tables étaient garnies d'assiettes en forme de feuilles de vigne, revêtues d'un beau vernis vert inventé par Espérit; au centre, sur un socle de bois sculpté, une dame-jeanne de clairette ornée de pampres; les poissons et les salades étaient servis dans des poteries brillantes rangées tout autour de la dame-jeanne. Le caporal Robin loua l'ordonnance du banquet, et Cayolis déclara qu'à Toulouse on n'aurait pas mieux fait. Au dessert, la dame-jeanne était vide; Cayolis et Robin lurent quelques tirades de Voltaire, on les applaudit avec fureur, et les rôles furent aussitôt distribués.

— Maintenant, chantons la gloire! dit un paysan.

— Toujours, répondit le caporal, mais n'oublions pas que le muscat est l'ami de l'homme.

Chanter la gloire signifie toutes chansons sur l'Afrique, l'empereur, les aventures de terre et de mer, le retour au pays, en général tout ce qui n'est ni complaintes ni romances d'amour. Espérit mit en perce le baril de muscat de Beaume. On chanta la gloire chacun à tour de rôle, et quand tous les convives eurent fait montre de leurs talens, Cayolis leur dit : — Maintenant, les amis, nous allons monter *la Muette*, mais commençons par former deux chœurs. Perdigal, tu vas appareiller les voix.

— Les *moussus* à droite, les paysans à gauche, dit le poète, c'est tout simple.

— Je ne connais ni paysans ni *moussus*, répondit Cayolis; je n'en ai pas vu à Toulouse, je n'en ai pas vu à Bordeaux, et le général Robin vous dira qu'il n'y en a pas en Alger; ainsi qu'il n'y en ait plus à Lamanosc! J'entends que pour le chœur de *la Muette* on se donne tous la main, et francs amis. Autrement pas d'*Amour sacré de la patrie!* Allons, Spiriton, le vieux grenache, nous allons fraterniser. Qu'on me donne le drapeau.

— Tout va bien, se disait Espérit; voilà donc une affaire finie, ce n'est pas sans peine. Enfin, Paris ne s'est pas bâti en un jour. Cette tragédie marche bien, ce sera plus beau qu'à Montalric.

Lorsqu'on eut chanté les chœurs de *la Muette,* Perdigal prit son

lifre et joua des quadrilles; le muet courut à l'écurie et revint avec un collier de grelots autour du cou et deux sonnailles de mule pendues à la ceinture. Les acteurs sortirent alors du château des Saffras en faisant la farandole, Cayolis en tête, le drapeau à l'épaule, Bélésis à la queue, traînant gaiement sa jambe infirme, et dansant de son mieux en faisant tinter ses sonnettes. M. Lagardelle était assis devant sa porte et lisait du Crébillon. — Holà! dit M. Lagardelle en relevant ses lunettes, holà! holà! quelle est cette fête nationale?

— *La Mort de César*, répondit Espérit. Allons, les amis, à la danse, deux places au milieu!

Les rangs s'ouvrirent, quatre mains vigoureuses saisirent le magister, et la farandole repartit en l'entraînant dans sa course. De son côté, Cayolis avait enlevé le maire Tirart, qui s'était trouvé sur le passage de la troupe. Massapan, le tambour de ville, voyant danser son maire, prit ses baguettes et battit la caisse à côté de Perdigal. Les habitués du café d'Apollon, s'étant aventurés sur la place, furent entourés et mis à la danse. En quelques minutes, la farandole comptait cent cinquante personnes. Quant à la tragédie, Espérit seul y pensait encore.

VIII.

Il avait été décidé qu'on se retrouverait toutes les semaines, à la même heure, au château des Saffras. Les réunions eurent lieu comme on se l'était promis, les acteurs vinrent avec empressement au rendez-vous, et les répétitions furent suivies très assidûment.

C'étaient de singulières répétitions. Le caporal Robin s'était chargé de dresser les conjurés, et, sous ce prétexte que de tout temps les conspirations se sont ourdies dans les souterrains, il commençait par mener ses élèves à la cave, une torche à la main. Alors on mettait le siphon au tonneau, Robin poussait un cri de hyène et d'une voix caverneuse déclamait le monologue du second acte. A chaque tirade, on se versait des rasades, et quand le monologue était terminé, les assassins de César reprenaient leurs torches, croisaient les bras et portaient le caporal en triomphe.

Triadou le teinturier taciturne admirait Robin, mais il ne l'imitait pas. C'était son premier acte d'indépendance; en toute autre circonstance, il copiait servilement le caporal. — Toi, Triadou, disait Cayolis, tu conspires en silence. C'était vrai à la lettre : le teinturier restait ainsi des heures entières sans desserrer les dents, non-seulement par goût, mais encore par système, parce que telle était sa manière de concevoir le personnage de Cassius, qui lui était échu.

Le caporal était, avec le terrailler, le seul qui eût pris quelque intérêt à la tragédie; les disciples de Cayolis chantaient *la Muette* sous la tonnelle; le beau maréchal avait choisi les voix les plus agréables; son sextuor était bien monté, et les chœurs manœuvraient avec ensemble. Perdigal, qui méprisait les vers français, trouva plus gai d'exercer ses élèves au jeu de boules; du jeu de boules, il les fit passer au jeu de quilles, lequel était inconnu à Lamanosc; comme quilles, on se servit des tuyaux de terre qu'Espérit fabriquait pour les fontainiers. Quand tous les tuyaux furent cassés, on les remplaça par des vases, des tuiles et des poteries. Avec de tels maîtres, le nombre des acteurs fut bientôt triplé; tous les jeunes gens du village voulaient venir aux Saffras. La pièce n'en marcha pas mieux : à la classe de Perdigal, comme autour de Cayolis et de Robin, paysans et *moussus* ne songeaient qu'à vider les dames-jeannes de clairette et de muscat. Après boire, il arrivait souvent que les chefs des deux grands partis se gourmaient en règle, ou se cassaient des bouteilles sur la tête. Quand ils étaient de bonne amitié, c'était encore pis; Perdigal prenait son fifre et les faisait danser, — danses lourdes et violentes! Tout était dévasté, les jardins, les plates-bandes, la pelouse et les jardinets; de la cave aux terrasses, le château des Saffras était mis à sac; on traînait les échelles et les tombereaux en travers de la route, qui se trouvait ainsi barrée du côté de la campagne; les tragédiens faisaient alors une sortie par la petite porte, arrivaient sur les derrières des passans et des curieux, les chassaient devant eux à coups de gaules, et les faisaient entrer de vive force à la tuilerie pour boire et danser.

Espérit avait introduit dans la troupe un ami du maître d'école, le vieux sergent Tistet, pour neutraliser l'action de Robin. A la vue de ces désordres, l'honnête Tistet se retira; Cayolis l'approuva beaucoup, mais il resta aux Saffras pour ne pas compromettre sa popularité.

Le terrailler dit alors à Cabantoux : — Le sergent Tistet a raison. Toi, dès que les citoyens seront partis, tu barricaderas le château, et dimanche visage de bois. S'ils veulent pénétrer de force, que les fusils soient chargés, et samedi soir, en rentrant le troupeau, amène-moi tes chiens de la Crau, ainsi que les dogues du maire. — Espérit mit ensuite la clef à ce tiroir de sa crédence qui ne s'ouvrait que pour les cinq grandes fêtes. — Allons, dit-il, allons, Espérit, voici le moment d'endosser la lévite; il n'y a plus que la *Pioline* où l'on puisse te venir en aide.

Il réunit ses plus belles hardes, la soutanelle des grands jours, le pantalon de velours bleu, le *corset* (gilet) jaune, les bas chinés et les fins souliers de castor. Ce costume complet fut soigneusement

plié dans un panier, et le terrailler descendit dans la cour, le paquet sous le bras, un bout de miroir à la main. L'ânesse était à la porte, sanglée et bridée. Espérit n'eut qu'à l'enfourcher, et la Cadette partit au trot sur la route de la Pioline.

La Pioline est une gentilhommière démantelée où l'on élève à foison toutes sortes de bêtes : entre l'étable et la ferme, les porcheries; autour du corps de logis s'adossent et montent les maisonnettes des chèvres, des lapins, des oies, des canards. Un gros et tortueux mûrier, planté sous Henri IV, sert de retraite aux dindons; les paons voyagent des platanes de l'allée aux marronniers de la grande terrasse. Aux corniches des toits, sur les cheminées, aux lucarnes des greniers, des pigeons par centaines; des ruches dans les jardins; dans les cours, des bandes de coqs russes, de poules, de pintades, des lièvres privés et des perdrix familières qui souvent viennent picorer sur les tables du salon! Tout ce petit monde remue, s'anime, s'agite et tourne sans cesse; dès qu'on ouvre une porte, une fenêtre, les bêtes arrivent par volées : ce ne sont que cris et battemens d'ailes, fourmillemens de pattes, de becs et de queues. A tous les angles des murailles, on voit des poussinières, des cages, des volières. A l'arrière du chenil, un jeune renard, donné par Perdigal, traîne et secoue sa chaîne; vis-à-vis, dans une loge grillée, sont deux loups pris au piége par le chasseur Malaterre; enfin, près des serres des terrasses inférieures, on garde les animaux rares que les officiers de marine envoient, au retour de leurs voyages, à leur ami Cazalis, le seigneur de la Pioline, — le lieutenant de vaisseau Jean-de-Dieu Cazalis, ancien commandant de *la Ville-de-la-Ciotat*.

— On ne saura jamais ce qu'il y a de bêtes à cette Pioline, dit un jour le petit pâtre Cascayot, c'est pis qu'une arche de Noé; quand les pigeons s'y envolent, le soleil en est noir. — De là le mot d'*Arche-de-Noé*, employé aussi communément que celui de *Pioline* par les paysans, grands donneurs de surnoms.

A la montée des Mourgues, Espérit se cacha dans un bouquet de romarin et fit sa toilette.

— Voici l'évêque des cigales, dit la servante Zounet, qui faisait de l'herbe pour ses lapins, à grands coups de faucille dans les fossés. Oh! le bel astre! Spiriton, tu es beau comme un soleil! Tu vas donc à la noce? Il te manque les rubans et le bouquet. Si c'est moi que tu viens demander en mariage, je t'avertis qu'il faudra que tu m'habilles en dame.

— Salut! la Zounet, dit Espérit, le lieutenant est-il de bonne humeur?

— Mais toujours, répondit la servante. Crois-tu que nous soyons, comme toi, des têtes virées? Si tu veux le voir, descends à l'Oli-

vette, près des cerisiers. Tu feras bien d'y rester pour faire peur aux oiseaux.

Espérit lâcha la Cadette dans les joncs et courut au verger d'oliviers. Mlle Sabine, la fille du lieutenant, était assise sous le mûrier, et les moutons venaient prendre du sel dans sa main; Espérit fit un détour pour éviter Mlle Sabine, et d'un bond franchit la muraille du jardin. Sous les cerisiers, il aperçut le lieutenant, qui lançait des mottes aux chèvres de Cascayot. Le lieutenant pestait, jurait, appelait à grands cris Cascayot. Le petit pâtre faisait la sourde oreille et glissait en rampant sous les pampres de la muraille.

Espérit s'avança vers M. Cazalis et lui présenta timidement sa requête. Aux premières paroles, et sur ce seul mot de tragédie, le lieutenant prit un air joyeux.

— Comment donc! dit-il, c'est une excellente idée. Tu es un homme d'esprit, mais d'où diable t'est sortie la pensée de venir me consulter? Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Tout va mal au château des Saffras, répondit Espérit; alors je me suis souvenu de ce que j'avais entendu à la Pioline il y a trois ans. Vous rappelez-vous quand je suis venu arranger le petit jardin? Vous étiez assis sous le quatrième figuier, celui des figues-dattes, qui a gelé au gros froid; vous lisiez à Mlle Sabine des vers d'*Athalie*, et l'on peut dire que vous leur donniez un bon coup. Vrai! c'était un plaisir de vous écouter.

— Mon ami, dit M. Cazalis, c'est que j'ai vu Talma... Et je l'ai connu, reprit-il avec ce mouvement d'orgueil dont ne peuvent se défendre les vieillards qui ont approché les comédiens renommés.

— Talma? dit Espérit, Talma? — Et, ne comprenant pas, il regardait le lieutenant d'un œil triste et inquiet comme celui des chiens. Le lieutenant s'empressa de lui raconter Talma, *Cinna*, les parterres de rois, Mlle Mars et le décret de Moscou. Les chèvres sautaient de tous côtés dans le verger, faisaient ébouler les murailles et mordaient à belles dents les pousses des jeunes arbres; mais M. Cazalis ne prenait plus garde à ces rapines : il était tout entier au plaisir de décrire les grands triomphes de la Comédie-Française. — Ah! Talma! Talma! dit-il en finissant. Mon ami, je n'ai jamais vu Lekain, mais sois certain qu'il n'allait pas à la cheville de Talma. Spiriton, voici trente ans que je n'ai été à Paris, mais je n'y tiens pas; il n'y a plus de théâtre, le théâtre est mort, c'est fini.

— Vous ne voulez donc pas en être? dit Espérit. Sans vous qu'allons-nous devenir? non-seulement pour les bons conseils à la Talma, mais il n'y a que vous pour pouvoir gouverner cette bande de gueux.

De sa vie, le lieutenant n'avait refusé un service; mais dans cette circonstance moins que jamais pouvait-on mettre en doute son obli-

geance? Il appartenait à une génération qui a aimé la tragédie avec une ardeur, un enthousiasme dont nous ne pouvons plus aujourd'hui nous faire une idée. La proposition d'Espérit ranimait en lui la vieille passion toujours vivace; M. Cazalis se sentait renaître, toute sa jeunesse se réveillait. Il fit à peine quelques objections pour la forme, et séance tenante il fut convenu qu'on se mettrait à l'œuvre au plus tôt.

— Allons, allons! dit le lieutenant en congédiant Espérit, tout cela s'arrangera; mais surtout que ma sœur Blandine n'en sache rien : c'est une femme terrible, elle trouverait mille raisons absurdes pour nous détourner. Amène-moi ton escouade dans la semaine et que je les mette au pas; une fois que vous serez installés, ma sœur n'y pourra plus rien: nous aurons pour nous les faits accomplis, comme on dit dans les gazettes. Va au plus vite, je prends cela sur moi: d'ici-là, qu'elle ignore tout: si elle s'en doute, nous sommes perdus. N'oublie pas que c'est à une heure que Mlle Blandine sort tous les jours pour aller donner ses consultations. Quand une fois elle a bourré ses poches de fioles, d'onguens, d'herbes sèches et de petites boîtes, rien au monde ne pourrait la retenir à la Pioline, et pour qu'elle rentre, il faut que le tout soit vidé, les paniers comme les poches. Allons, allons, tout ira bien; maintenant prends ton sac et tes quilles, et va voir si je suis à Lamanosc.

La Cadette eut bientôt franchi la distance qui sépare la Pioline des Saffras. En approchant du château des Saffras, l'ânesse se mit à braire gaiement et partit au trot. Espérit leva la tête: une fumée légère montait en spirale derrière les cyprès de la tuilerie, et le portail était ouvert à deux battans. Espérit sauta dans le fossé, courut jusqu'à la petite porte et déterra la clé, cachée sous les pierres.

— C'est bien ma clé, dit-il, et c'est bien ici le château des Saffras; voilà la première fois que je ferme de tous côtés, et ma porte est ouverte! Il y a du nouveau. Voyons la niche.

La niche était vide, la chienne Flore jappait joyeusement dans la cuisine. Du fond de la cour, Espérit l'aperçut accroupie devant le foyer, la queue en l'air, le museau dans les cendres; derrière la Flore, la Cadette, déjà installée à la grande table, buvant au broc et mangeant les salades; dans la cheminée un jeune paysan, les pieds à la crémaillère, caressant la Flore et séchant ses guêtres à la flamme claire des genêts. C'était l'ami d'Espérit, le fils du boulanger de la commune de Seyanne, Marcel Sendric, qui revenait au pays après une absence de quatre années.

— Voilà César, dit Espérit en sautant au cou de Marcel: comment es-tu là? depuis quand de retour?

— A Seyanne depuis ce matin, dit Marcel, aux Saffras depuis

une heure. Tu vois que je n'ai pas perdu de temps; les mules étaient au moulin, je n'ai pas voulu attendre, et je suis venu par le chemin de la rivière. Pendant la nuit, l'orage a enlevé la planche, et pour passer la rivière de Mèdes, avec de l'eau jusqu'aux reins.....

Espérit ne l'écoutait plus, il s'était reculé de quelques pas pour mieux le voir. — Mais lève-toi donc, lui dit-il, là, droit! Jour du ciel! comme tu as grandi!

— Et tes cyprès aussi, répondit Marcel. Il y a quatre ans, on n'aurait jamais pu escalader la muraille.

Espérit regardait toujours son ami avec admiration. Il s'écria tout à coup : *César, tu vas régner!*

Marcel ne comprit rien à cette citation de Voltaire. — Oui, tu seras Jules-César, reprit Espérit. Tout va bien. Tu verras quelles braves gens, ces Cazalis. As-tu rencontré Cayolis? il a pris une bien belle voix; il en est, lui aussi. Le sergent Tistet est de retour. Nous avons pour nous le curé et le maire. Il faut décidément que tu sois César, et puisque tu es des nôtres, moi je serai Marc-Antoine. Après-demain, nous irons à la Pioline.

— J'irai où tu iras, dit Marcel, je serai ce que tu voudras, je ferai tout ce qu'il te plaira, mais je te jure que je n'ai rien deviné et que je ne devinerai rien, si tu ne commences pas par le commencement.

C'était demander l'impossible : Espérit avait commencé son histoire par la fin, et, dans son impatience de dire et d'apprendre en quelques minutes tout ce qui s'était passé pendant ces quatre années de séparation, il s'engageait dans mille digressions, questionnait sans cesse Marcel sur son voyage, sa famille, les causes de son retour, écoutait à peine les réponses, donnait les nouvelles du pays et reprenait le récit des mésaventures de la tragédie. Le désordre de ces premières confidences fut encore compliqué par un discours du fadad; le brave Cabantoux, qui venait d'arriver, s'avisa de donner une explication de *la Mort de César*. Enfin, comme les trois amis avaient toute la nuit devant eux, à la longue ils finirent par s'entendre.

Le lendemain Espérit présenta Marcel au lieutenant. — Voici mon camarade, dit-il en entrant, voici Jules César : je serai Marc-Antoine. Comme les autres acteurs ne travaillent guère au premier acte, je les ai laissés au village: il y a d'ailleurs à faire de grands changemens, et tant de monde aurait peut-être effrayé Mlle Blandine pour la première fois.

— Ma sœur est loin, dit le lieutenant: on est venu la chercher à midi; il y a deux malades à la ferme de San-Bouzielli; nous voilà libres comme l'air, ne perdons pas de temps: êtes-vous prêts?

— Nous sommes à vos ordres, dit Espérit, et nous venions prendre votre heure.

— A l'instant même, répondit M. Cazalis : ma sœur ne rentrera qu'à la nuit, nous avons toute la journée devant nous; mais, si cela marche, nous pourrons doubler la répétition. Allons, vivement; donne-moi le bouquin, prenez place et commençons.

On lut le premier acte. M. Cazalis n'eut que des éloges pour Marcel; mais il ne ménagea pas les leçons et les critiques au terrailler. Ce n'était pas sans raison : il était difficile de rencontrer un plus singulier Marc-Antoine. Espérit se laissa malmener sans rien dire; le succès de son ami le remplissait de joie et d'orgueil.

Marcel lisait avec goût, sans accent, dans un sentiment vrai, un peu froidement au dire de M. Cazalis, qui ne craignait pas les grands éclats de voix et les pompes du débit. A ce jeu fin et délicat il aurait préféré sans doute la déclamation solennelle et le grand style des vieux classiques; mais cette réserve même le surprit, il fut surtout frappé de la simplicité de Marcel, de son naturel et de l'aisance de ses manières, et comme il avait l'habitude de penser tout haut, il lui dit à la fin de l'acte : — Mais c'est très bien, mon ami! c'est très bien... Là, franchement, n'y a-t-il pas quelque ruse sous jeu? Est-il bien sûr, monsieur, que vous soyez un paysan? Mais alors pourquoi cette veste? Je ne sais que supposer...

— Ne supposez rien, lui dit en riant Marcel, je m'appelle Sendric, et je suis le fils du boulanger de Seyanne.

— Impossible! s'écria le lieutenant.

A peine ce mot lui était-il échappé, qu'il en eut honte comme d'une inconvenance, et, dans son trouble, il crut tout réparer en ajoutant :

— Mais ces manières, cette distinction? Par qui diable avez-vous été élevé?

— La belle question! répondit Espérit, par sa mère, la Damiane!

Le lieutenant se taisait dans la crainte de commettre une nouvelle sottise. Mlle Sabine, qui filait à la fenêtre, se leva vivement, et s'approcha de Marcel pour lui présenter les excuses de M. Cazalis; mais elle se troubla à son tour, rougit comme une cerise, et s'arrêta près de la table sans pouvoir prononcer un seul mot. Le lieutenant ne savait plus quelle contenance faire. Dans sa confusion, il se levait, s'asseyait, tournait sa tabatière, et regardait sa fille pour qu'elle lui vînt en aide. Mlle Sabine n'osait ni s'avancer ni relever la tête; elle avait repris sa quenouille, et filait très vite; mais ses doigts agiles se prenaient dans la bourre de soie, l'emmêlaient et cassaient les fils.

Enfin le bonhomme prit un grand parti; il s'avança vers Marcel, et lui tendit la main :

— Monsieur Sendric, dit-il d'une voix très émue, je suis le lieu-

tenant Jean-de-Dieu Cazalis; voulez-vous recevoir mes excuses? Vous êtes le premier homme auquel de ma vie j'aurai demandé pardon.

Marcel ne s'était nullement senti blessé. S'il y avait eu offense, l'insistance qu'on mettait à la réparer l'eût encore aggravée aux yeux d'un vaniteux; mais en ce moment Marcel ne songeait qu'à la cordialité qui éclatait dans cette maladresse même : il était très embarrassé de l'embarras de ses hôtes, et volontiers il leur aurait demandé pardon pour tout le trouble dont il était cause. Il lui fut impossible de trouver une seule parole, et pour toute réponse il serra la main de M. Cazalis.

Le lieutenant insista pour retenir Marcel à dîner. Marcel aurait voulu partir, il était attendu à Seyanne; mais il craignait qu'on ne vît dans son refus quelque rancune : il accepta, et le lieutenant sortit avec lui pour aller visiter les semis de melons et les nouvelles vignes. Espérit disparut sous les saules du Grand-Vallat; on ne le revit qu'au dîner. Ce dîner fut très gai. Dès les premiers momens, on causa avec un grand abandon. M. Cazalis voulut connaître l'histoire de Marcel; Marcel raconta sa vie, et tout d'abord il s'établit entre lui et ses hôtes une sorte d'intimité. Il semblait qu'ils s'étaient connus de tout temps.

Avant la nuit, Marcel voulut prendre congé de M. Cazalis. — Je prends toute votre soirée, dit le lieutenant; on vient de m'avertir que ma sœur coucherait à San-Bouzielli; restez, restez, nous relirons le premier acte : nous voilà libres comme l'air.

Marcel répondit qu'on ne pouvait pas se passer de lui à Seyanne pour la fournée du soir.

— Ce n'est pas vrai, dit Espérit; pendant que vous étiez aux nouvelles vignes, je suis parti pour Seyanne et j'ai enfourné le pain avec le petit frère Damianet, la preuve, c'est qu'on va vous servir les fougasses. Appelez la Zounet.

La Zounet vint servir les gâteaux apportés par Espérit, et le premier acte fut de nouveau mis en lecture. Il était très tard lorsque le lieutenant consentit à laisser partir ses acteurs; il les accompagna jusqu'au bois des Gargoris et leur donna rendez-vous pour le lendemain. — La troisième répétition, dit-il, ce sera pour la foire de Vaison, mais demain soyez exacts; c'est jour de lessive, nous serons libres comme l'air. Ah! mon ami, dit-il à Marcel, vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un jour de lessive. Ce jour-là, le tonnerre pourrait tomber sur la maison sans qu'on y prît garde.

IX.

Le jour de la foire de Vaison, Marius Tirart vint remiser ses troupeaux à l'étable de la Pioline pour leur donner quelque repos avant de les diriger sur les bergeries des Abeilles. Il n'était pas midi, et le maire, qui ne perdait pas son temps dans les cabarets, avait déjà trouvé le temps d'aller au marché, d'y vendre ses bœufs, d'acheter et de ramener du nouveau bétail. M. Cazalis le garda pour la répétition, et lorsque les acteurs furent partis, il voulut savoir ce qu'en pensait le maire.

— Ce n'est pas trop mal, répondit Tirart, et le petit Marcel Sendric me plaît pour son bon air; mais si mon neveu Lucien s'en mêlait, ce serait une autre affaire. Quand il en sera, vous verrez de quel pied marchera cette comédie; vous m'en direz des nouvelles, lieutenant; vous verrez, vous verrez. Vous ne le connaissez pas, mon cadet, car voilà onze ans que je le tiens dehors, et Dieu sait ce qu'il m'en coûte! les yeux de la tête, mon ami, les yeux de la tête! Le collége royal, les chevaux, les facultés, les livres, les arts d'agrément, les voyages, l'argent de poche, que sais-je? Combien de balles de garance y ont passé, et du bétail, et des soies! Enfin c'est cher, mais on peut dire que toutes ces dépenses lui profitent. La bonne instruction, monsieur Cazalis, c'est comme du fumier sur la terre, il n'y faut pas regarder, et ce n'est jamais trop payé. Je vous jure que pour le travail de tête il n'a pas son pareil. Toujours le nez dans les livres. Eh! pourquoi, grand Dieu! Sa fortune est faite. En voilà un original! Quel drôle de corps! Il aime Lamanosc à la folie, et n'y peut jamais rester; il nous adore, et nous le voyons une heure ou deux tous les trois ans; il pourrait passer avec nous la vie la plus heureuse, comme un coq en pâte, à ne rien faire, tranquille comme Baptiste, et depuis six ans qu'il est sorti des écoles, il court le monde, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays étrangers, que sais-je? il a tout visité. Il finira par s'en aller dans les îles. Quand il vient ici par hasard, je crois le tenir; bast! on tourne la tête, plus de Lucien. Ah! quel homme! Mais cette fois-ci je lui ai mis la main dessus, et je vous jure que nous le gardons. Dès demain je viens vous le présenter en règle.

— Aujourd'hui même, dit le lieutenant. Je n'entends pas d'une autre oreille, et je veux qu'Espérit lui trouve un beau rôle. Eh! la Zounet! une plume et de l'encre... Très bien. Maintenant prends mon porte-voix et sonne le petit pâtre; qu'il se tienne prêt à porter cette lettre à Lamanosc. Asseyez-vous là, notre maire; écrivons au neveu. Prenez votre temps. Vous dites qu'il arrivera dans une heure;

il est midi. Nous dînons à quatre; votre neveu aura donc tout le temps nécessaire pour se reposer et s'équiper. Je vous déclare que je ne veux pas entendre une objection. Ecrivons, écrivons. Vous êtes mon prisonnier et je vous garde. Vous n'avez pas encore visité mon nouveau plantier de grenache, et j'ai à vous consulter pour mes semis de melon; ainsi c'est entendu. Nous aurons aujourd'hui le notaire Giniez, M. Lajarije, Corbin l'aîné...

— Oh! celui-là me va, dit le maire. Quel rude homme! une santé de fer. En voilà un bâti à chaux et à sable! Et son frère qui n'a qu'un souffle, que devient-il ce petit Corbin, avec ses inventions de lunatique? Veut-il toujours nous faire voyager en ballon?

— Toujours, dit M. Cazalis, et nous l'aurons tout à l'heure avec le vice-président du cercle. Il vous expliquera son système. Nous aurons aussi notre ami le contrôleur Dulimbert.

— C'est un homme bien aimable, dit le maire.

En ce moment, le petit pâtre entra.

— Ah! te voilà, Cascayot, dit le lieutenant, arrive à l'ordre.

Cascayot fit deux sauts de carpe par manière de révérence, et retomba sur ses mains en arbre droit. Pendant que le petit pâtre cabriolait autour de la table, le maire termina sa lettre lentement, péniblement, non sans songer au secrétaire de la commune, qui d'ordinaire lui évitait ces rudes corvées.

— Voilà qui est bien, dit M. Cazalis; maintenant, Cascayot, mets tes jambes à ton cou, et file sur Lamanosc comme l'éclair; tu auras la pièce.

— Monsieur Marius, reprit-il, je suis de votre avis: M. Dulimbert est un homme bien aimable.

— Un homme charmant à table, dit le maire.

— C'est le mot, répondit le lieutenant, un parfait convive.

De son côté, la Zounet disait en hachant ses fines herbes : — C'est un homme fort aimable que monsieur le contrôleur, et qui sait se tenir à table, — un homme bien! Comme il fait attention à tout, comme il apprécie tout! et toujours un mot d'éloge si à propos! Il m'agrée fort de lui donner à dîner, et ça lui profite. Il n'est pas comme son ami le notaire Giniez, qui toujours rit jaune et qui reste maigre comme un coucou. Il a pourtant les dents longues, ce mauvais Giniez. En fait-il des malheureux avec ses fonds perdus! Il est déjà rentré vingt fois dans son argent, et Dieu sait quand il mourra. Ah! ces fonds perdus, c'est le malheur du pays.

— Taisez-vous donc, s'écria Mlle Blandine, taisez-vous, langue de vipère.

— Me taire! dit la Zounet; moi, me taire! quand je serai au cimetière..... J'ai le temps, les vers ne m'ont pas encore mangé la langue.

A quatre heures, le neveu Lucien n'était pas arrivé; les autres convives étaient réunis. M. le contrôleur Dulimbert était dans les transes. Il prit sa montre et compta quinze minutes. — Le quart d'heure de grâce est expiré, dit-il en décrivant un demi-cercle avec sa montre. Voyez : seize minutes; un Bréguet! Nous courons sur les dix-sept. Je suis d'avis d'attendre notre jeune ami à la manière des bons aïeux, les pieds sous la table.

Le lieutenant aurait voulu gagner encore une dizaine de minutes, mais la Zounet arriva sur la terrasse le visage en feu, les poings fermés, la coiffe à l'envers. — Vous êtes servis, dit-elle, je ne veux pas que tout brûle; si vous n'arrivez pas, je vais inviter les chats.

Les convives impatiens coururent au salon, et M. Cazalis les suivit lentement, en braquant une dernière fois sa lunette marine du côté de la route de Lamanosc.

Vers six heures, au sortir de table, le lieutenant se remit en vigie à l'angle de la terrasse; un groupe s'était formé autour de M. Corbin aîné, qui racontait ses exploits de chasse; le maire se promenait à grands pas en maugréant, et le plus jeune des Corbin traçait des courbes sur le sable.

— Messieurs, messieurs, dit le lieutenant, voici un brillant cavalier qui tourne le bois de Lubat. Je gage que c'est le neveu, attention!

— Je l'ai vu avant vous, dit Tirart, mes yeux valent bien vos lunettes.

— Le voilà aux peupliers, reprit M. Cazalis, il met sa bête au galop. Savez-vous qu'il est très bien en selle? Notre ami Marius, vous avez là un joli cheval pie; je ne vous le connaissais pas.

Le maire était déjà dans l'allée et criait à pleins poumons : Cadet! cadet! Il arrêta net le cheval lancé au galop, puis il saisit Lucien par les hanches, l'enleva et l'embrassa rudement après avoir jeté la bride au paysan qui chevauchait derrière en grand costume de laquais.

— Le voilà, le voilà! dit-il en lançant son neveu dans les bras du lieutenant, qui s'avançait le chapeau à la main.

Lucien s'excusa en très bons termes d'arriver si tard; M. Cazalis le prit aussitôt en amitié. En tournant la haie, M. Marius marcha sur le pied de son ami et l'interrogea du regard; le lieutenant passa son bras derrière Lucien, serra la main du maire et hocha la tête en signe de grand contentement.

La compagnie s'était levée; le maire prit son neveu par la main et le présenta en grande cérémonie à tous ses amis. A chaque salut du neveu, M. Dulimbert se penchait à l'oreille de Mlle Blandine et disait : — Parfait, parfait! Cet air anglais me plaît bien.

M. Tirart était déjà très près de M. Dulimbert, dos à dos; le con-

trôleur passa rapidement derrière lui, tourna jusqu'aux arbres, revint droit sur Lucien et prit du champ pour faire ses trois pas.

— Monsieur François Lucien, dit-il avec un geste noble qui datait du directoire, votre présence nous comble de joie; recevez les hommages dont je suis le faible interprète.

Lucien salua et vint s'asseoir à côté de Mlle Blandine. Pour engager la conversation, M. Corbin aîné parla chasse, et M. Corbin le jeune posa des axiomes sur la navigation aérienne; à chaque mot, Corbin l'aîné l'interrompait avec mépris, et le chétif songe-creux, ainsi mal mené, se troublait et bredouillait les larmes aux yeux.

— Monsieur Lucien, avez-vous le goût des voyages? disait M. Dulimbert. Aimez-vous les beaux-arts? — A toutes ces interrogations, Lucien répondait par des monosyllabes, avec une politesse glaciale que rien ne pouvait entamer. Le laconisme et la froideur de Lucien déroutaient les hôtes bruyans de la Pioline; ils le regardaient avec surprise et n'osaient plus dire un mot. — Mais parle donc, parle donc, disait le maire en poussant son neveu du coude. Il s'était fait un grand silence. — Et de sept! dit tout à coup le notaire Giniez, en faisant claquer ses doigts maigres.

— Voici le notaire qui compte ses maîtresses, dit Corbin aîné en riant aux éclats.

Peu à peu le naturel reprit le dessus; le rentier, le contrôleur, les Corbin, qui avaient commencé par échanger quelques phrases banales, ne tardèrent pas à jaser comme des pies. Ils parlaient tous à la fois, chacun pour soi, chacun de soi, chacun se décrivant, se louant, racontant avec complaisance ses goûts, ses humeurs, ses manies, les proposant comme des règles inflexibles, les seules, les infaillibles lois du bien vivre et du bien agir. La grosse voix du maire Tirart éclata enfin au milieu de ces commérages :

— Aura-t-on bientôt fini avec tous ces moi? dit-il. Il n'y en a que pour vous. Moi je me couche, moi je me lève, moi j'aime les gazettes, moi les juges, moi les voleurs, et moi par-ci, et moi par-là! Au diable tous ces moi! il n'y en a que pour vous. Allons, à ton tour, cadet!

Le neveu Lucien n'eut garde de répondre à cette invitation, et M. Dulimbert se hâta de dire :

— Toujours original, notre ami Marius, toujours original! Eh bien! je vous donne mille fois, dix mille fois raison. L'égoïsme est le plus vilain des vices, c'est un défaut que je ne puis souffrir. J'ai lu dans le livre du *Bon ton* que rien n'est malséant comme de parler de soi. Lisez ce livre, monsieur Marius, lisez ce livre; j'y retrouve à chaque instant les préceptes de mon pauvre amiral La Jonquière. Ah! quelles manières! quelle table! quelle distinction! Je sais de lui une histoire

qui le peint tout entier. C'était en 1827, fin octobre, au temps des grives, mais l'amiral donnait la préférence aux ortolans; moi j'inclinerais peut-être pour les becfigues.

— Et moi je tiens pour les ortolans, s'écria le notaire Giniez, je ne vous ferai pas une concession, seulement il faut savoir les engraisser; ce gibier demande de grands soins, n'oubliez jamais de leur crever les yeux quand vous les mettez en cage; je viens de faire des dispositions très ingénieuses dans ma volière. Ces jolies petites bêtes sont logées comme des princesses : des treillis dorés, des mangeoires de marbre, une pendule pour régler les heures des repas, un thermomètre, un ventilateur. Il faut de grands soins, c'est si délicat. Monsieur Lucien, je me ferai un plaisir de vous expliquer tout mon système, si vous m'accordez l'honneur de votre visite. J'ai obtenu des résultats fabuleux.

— Mon ami Giniez, je vous crois, dit le contrôleur, votre procédé est infaillible. Oh! les ortolans ont leur mérite, qui oserait le nier? Nous sommes bien près de nous entendre, mon ami; je n'ai jamais eu l'idée folle de les déprécier, j'indiquais seulement une préférence très légère pour les bec-figues, voilà tout, et j'admets.....

Une décharge de mousqueterie interrompit la narration du contrôleur; les invités de la Pioline se levèrent en grand émoi, les paons poussèrent des cris de détresse, et les colombes s'échappèrent de tous côtés sur les toits. Les volées de coups de fusil se succédaient vivement, et la terrasse fut bientôt envahie par une troupe de paysans qui venaient faire fête à Lucien : c'étaient les tragédiens, les amis de famille, les camarades d'école, tous ceux qu'Espérit avait pu ramasser dans la vallée, à leur retour de la chasse.

— Cadet! Cadet! *Tchois, Tchitchois!* — De tous côtés on n'entendait que ces cris. Lucien était entouré, poussé, enlevé; on l'embrassait, on lui serrait les mains et les épaules, on lui tirait des coups de fusil dans les oreilles.

— Bon Dieu! dit Perdigal en lui tournant la tête, comme tu es maigre! Il paraît que le pain est cher là-bas!

— C'est que les airs ne sont pas aussi bons qu'à Lamanosc, dit Espérit.

— Comme tu es maigre! dit Cayolis. Ah! les gueux! comme ils t'ont fait pâtir dans leurs colléges. Regarde-moi, il fait meilleur sur le tour de France.

— Ah! mon pauvre Tchitchois, reprit Perdigal, tu fais pitié. Ah! tu n'es pas beau. Tu t'es fait bien laid par là-bas; tu ressembles à Espérit.

Perdigal flattait beaucoup le terrailler. Espérit, avec son grand nez recourbé, ses grands bras, ses longues mains, ses jambes lon-

gues, si longues, qu'elles raclaient la terre quand il enfourchait la Cadette, Espérit ne ressemblait en rien au beau, à l'aimable, à l'élégant Lucien; mais Perdigal, en vrai paysan, n'admirait que les brillantes santés, les joues pleines et rubicondes.

M. Cazalis avait déjà traîné une dame-jeanne de muscat sur la terrasse; le maire Tirart était dans la joie; il courait dans les groupes avec le lieutenant, le verre et la bouteille aux mains, criant, chantant, versant à boire. Au milieu de ces amitiés expansives, Lucien essayait de faire bonne contenance, il se prêtait de son mieux à ces ovations, mais sa gêne était extrême. Après onze ans d'absence, il se trouvait tout à fait dépaysé à Lamanosc; de ces camarades d'école, il n'en reconnaissait aucun; leur accueil bruyant le déconcertait tout autant que les façons de l'oncle, les questions du notaire, les rires de Corbin aîné et la politesse surannée du contrôleur. A chaque instant, il semblait être blessé, froissé, et d'autant plus vivement qu'il paraissait d'un caractère fier et réservé.

A l'extrémité de la terrasse, Mlle Sabine ramenait ses pigeons et ses pintades en leur jetant du grain; Lucien se trouva rapproché d'elle par les poussées de la foule. C'était surtout en présence de Mlle Sabine qu'il souffrait de cette familiarité des mœurs provençales, des allures de l'oncle Tirart, des surnoms donnés par les camarades et principalement de l'horrible diminutif de *Tchitchois,* qui revenait avec insistance dans toutes leurs formules d'amitié.

Ce fut bien pis, lorsque le sergent Tistet fit aligner tous les tragédiens l'arme au bras et qu'Espérit, s'avançant à leur tête, vint d'un grand sérieux proposer le rôle de Marc-Antoine à Lucien

— Espérit a bien parlé, dit le maire; allons, cadet! un beau discours aux amis. Monte sur la table. Vive le roi!

Lucien refusa d'une façon qui trahissait tout son déplaisir. Ce mouvement d'impatience blessa l'instinct méfiant des paysans.

— On ne te forcera pas, dit Espérit; ici nous sommes tous libres; tu ne parais pas content, et si nous t'ennuyons, il faut le dire. Es-tu fâché qu'on t'appelle cadet, Tchitchois, comme à l'école? Il paraît que ton nom de François ne te va plus. Va pour Lucien; toi, appelle-moi toujours comme tu voudras : Jean de la lune, roi des almanachs, l'avocat des chats, le marquis des Saffras, tu peux choisir; à l'heure d'aujourd'hui, je ne sais plus combien j'ai de surnoms, et tous les jours il en pousse de nouveaux, comme le chiendent dans les bonnes terres. Tu ne dis rien, tu fais le fier, le *Franciot*, tant pis pour toi; tu reviendrais du bout du monde que tu nous retrouverais toujours les mêmes; salut, salut. A Lamanosc, nous sommes en république, tous pareils; c'était ainsi quand nous étions terre du pape, ce sera

de même jusqu'au jugement dernier; la France n'y changera rien, ni toi non plus; salut, salut.

Le maire Tirart fit entendre raison au terrailler. On se serra la main, mais la mauvaise impression était reçue, les tragédiens reprirent leurs fusils et sortirent de la Pioline.

Sur un signe de Lucien, le laquais galonné courut alors à l'écurie. — C'est une trahison, dit le lieutenant en voyant arriver les chevaux équipés. — Lucien demanda la permission de se retirer. — Ni ce soir, ni demain, dit M. Cazalis. La chambre bleue est préparée depuis ce matin; nous vous gardons toute la semaine. Quand je devrais couper les jarrets à votre beau cheval, vous nous resterez.

— Oui, oui, dit Tirart, je le veux.

— Monsieur Cazalis, dit Lucien, je suis attendu ce soir à Vaison, les chemins sont très mauvais, et je tiendrais à me trouver dans la plaine avant la nuit. Mon oncle vous dira que j'ai rendez-vous à Vaison avec lord Henswood, mon compagnon de voyage; demain, à l'aube, nous recommençons les fouilles; nous avons déjà découvert une tombe romaine.

— Certainement, certainement, dit le maire.

— A une seule condition, dit le lieutenant, c'est que vous nous reviendrez, la semaine prochaine, à pareil jour, et vous retrouverez ici tous nos amis. Est-ce entendu?

— J'allais vous en demander la permission, répondit Lucien. Il ajouta quelques paroles très courtoises, et vint prendre congé de tous les hôtes de la Pioline. Après avoir baisé la main de Mlle Blandine, il sauta en selle et partit au galop.

— A la semaine prochaine! lui cria de loin M. Cazalis.

Lucien était à l'extrémité de l'allée; il fit cabrer son cheval et salua une dernière fois, en agitant son chapeau.

— Vous l'aurez mort ou vivant, dit le maire.

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LE

CONGRÈS DE STATISTIQUE

ET

LA STATISTIQUE AGRICOLE

La statistique est-elle une science? — Malgré les prétentions et la ferveur de quelques adeptes, il ne nous paraît pas qu'elle doive être ainsi qualifiée. La statistique recueille les faits, elle les enregistre et les classe; puis elle les traduit en chiffres qu'elle encadre dans des tableaux, et, sous cette forme plus commode, elle les livre aux études des savans. Voilà son rôle, rôle modeste en apparence, important toutefois et d'une utilité incontestable. Bien qu'elle ne tire rien de son propre fonds, la statistique féconde le domaine de toutes les sciences; elle éclaire et agrandit le champ des découvertes. — Pour accomplir cette mission, elle peut employer des méthodes plus ou moins sûres, des procédés plus ou moins ingénieux; mais ce n'est pas à elle qu'il appartient de rédiger les lois définitives qui doivent résulter de ses observations : elle laisse à d'autres le soin de tirer des faits qu'elle constate la déduction scientifique; elle ne saurait donc être rangée au nombre des sciences.

La statistique est-elle un art? — Sous cette dénomination, elle prêterait singulièrement le flanc à la critique. Que n'a-t-on pas dit de l'art de grouper les chiffres, et n'est-ce point à leur trop grande habileté dans cet art bien connu que beaucoup de statisticiens ont dû attribuer le discrédit qui frappe leurs travaux? Ces malheureux chiffres, qui semblent au premier abord si rigides, si intraitables, sont au contraire d'une docilité et d'une élasticité vraiment merveilleuses. Ils manœuvrent comme des soldats disciplinés; on les presse en colonnes formidables, on les détache en tirailleurs; on les allonge, on les resserre, suivant la nature du terrain et les besoins du combat. Oui, la statistique alors est un art, mais un art fantasque et perfide dont on a depuis longtemps appris à se défier.

Si donc la statistique n'est pas une science, et si l'honneur de figurer parmi les arts est périlleux pour elle, comment la définir? Cette définition est embarrassante. On comprend qu'un savant s'attache à observer attentivement les faits qui doivent confirmer ses découvertes ou le conduire à des découvertes nouvelles; on comprend que l'homme d'état, que l'administrateur, que le négociant apportent le plus grand soin à étudier jour par jour et à exprimer en chiffres les résultats d'une loi, d'un règlement, d'une spéculation : les uns et les autres font de la statistique, et seuls ils peuvent, dans la sphère de leurs attributions, se livrer utilement à ce travail. Aussi bien nous faisons tous de la statistique, car tous nous avons à constater la régularité ou l'irrégularité, la permanence ou l'intermittence de certains faits, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée; mais un statisticien qui ne serait que statisticien, c'est-à-dire qui passerait son temps à remuer et à aligner des chiffres! nous cherchons vainement la classification qui lui convient.

Loin de nous la pensée de contester les services que sont appelés à rendre les travaux statistiques : nous tenons uniquement à établir que ces travaux, au lieu de constituer, comme on l'a souvent prétendu, une science indépendante et spéciale, vivant et se développant par elle-même, dépendent directement au contraire de chacune des sciences au profit desquelles ils sont entrepris. De même qu'un astronome est seul en mesure de noter et de comparer les phénomènes qui marquent le cours des astres, de même le jurisconsulte nous paraît seul apte à rédiger la statistique judiciaire; l'économiste, la statistique industrielle et commerciale, etc. Autrement, de l'ignorance des lois et des causes résulteraient les méprises les plus grossières dans la constatation des faits et des conséquences.

Ce que l'on doit rechercher surtout dans la statistique, c'est l'exactitude. Par malheur, cette qualité se rencontre rarement, même dans les travaux les plus estimables. Cela tient à diverses causes; il faut s'en prendre à l'insuffisance des moyens d'information, à l'imperfection des méthodes, à l'extrême mobilité des faits qu'il s'agit de constater, et, pour une bonne part aussi, à l'aveugle manie qui pousse certains esprits, d'ailleurs distingués, à soumettre toutes choses au régime de la statistique. Quant à la statistique *comparée*, qui a pour objet de placer en regard les faits analogues observés dans différens pays, les difficultés deviennent plus grandes encore, et les chances d'erreur se multiplient. Le relevé des faits n'a réellement d'utilité que s'il est établi suivant l'ordre et avec les divisions et catégories dont il convient de chercher le modèle dans la législation en vigueur; or la législation varie selon les contrées, de telle sorte que pour faire rentrer dans un seul et même cadre les observations que par leur titre on suppose analogues, le statisticien se voit obligé de fausser trop souvent le caractère des faits. Ses tableaux contiennent des chiffres, beaucoup de chiffres, rien de plus. En outre, telle observation est praticable dans un pays et impraticable dans un autre. On peut, sur un territoire peu étendu, obtenir aisément des résultats qu'il serait absolument impossible d'atteindre sur un vaste territoire. Sans aller plus loin, que d'écueils pour la statistique comparée!

L'idée d'un congrès international remonte à l'exposition universelle de Londres. Ainsi que l'exposa M. Quetelet, président de la première session

tenue à Bruxelles en 1853, cette pensée fut inspirée par le désir d'établir une comparaison exacte entre les produits, et de ramener à une même appréciation les forces et les richesses des différentes nations. Il s'agissait donc surtout d'améliorer la statistique comparée, reconnue si défectueuse. Le but était clairement indiqué, et la composition du congrès, au sein duquel figuraient la plupart des publicistes et des fonctionnaires qui s'intéressent au progrès des travaux statistiques, permettait d'espérer que les études, entreprises en commun, ne demeureraient pas stériles. D'ailleurs, en même temps que l'on s'attachait à perfectionner la statistique comparée, on devait naturellement s'occuper de la statistique particulière de chaque état : aussi le premier soin des membres du congrès fut-il de faire connaître quelle était, dans leurs pays respectifs, l'organisation administrative de la statistique. De même, à Paris, c'est par un exposé analogue que les travaux du congrès de 1855 ont été inaugurés.

Il existe dans la plupart des pays, comme en France, un bureau spécial de statistique; mais ce bureau n'a point partout les mêmes attributions. Tantôt, ainsi que cela existe en Prusse et en Bavière, il centralise tous les renseignemens qui lui sont transmis par les différentes administrations, et il est seul chargé de les publier. Tantôt il ne recueille directement et ne livre à la publicité que les informations dont l'objet ne se rattache pas d'une manière spéciale et directe aux diverses branches de l'administration; celles-ci alors se réservent la publication des documens qui les concernent. Le dernier système est le plus fréquemment employé. En Belgique, où les travaux statistiques ont pris un grand développement, on a institué une commission centrale, qui tient lieu de bureau, et qui correspond avec des commissions provinciales.

Le congrès de Bruxelles a émis le vœu, reproduit par le congrès de Paris, que l'on créât dans chaque état une commission centrale de statistique ou une institution analogue. Cette commission tiendrait le second rang dans la hiérarchie de l'organisation statistique, le premier rang étant dévolu au congrès international qui se réunirait à des périodes déterminées, et duquel émaneraient les décisions générales, destinées à guider les recherches et les publications dans les différens pays. Le congrès de Bruxelles demandait en outre la création de fonctionnaires, de bureaux et de commissions spéciales, correspondant avec la commission centrale et lui adressant de toutes les circonscriptions les renseignemens qui ne peuvent être recueillis et vérifiés que sur les lieux mêmes. En d'autres termes, il ne s'agirait de rien moins que d'établir une sorte de direction générale, pourvue d'une armée d'agens salariés ou non, répandus sur toute la surface du pays, et se livrant à la statistique depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Que l'on adopte la première partie de la proposition, à savoir l'institution d'une commission centrale dans chaque état, il n'y a aucun inconvénient. Cette commission serait en mesure de signaler à l'attention publique les documens recueillis et imprimés, soit dans le pays même, soit dans les pays étrangers, et, à ce point de vue, elle pourrait rendre aux hommes d'étude comme aux administrateurs d'utiles services, car, malgré la facilité des communications et des correspondances, on ignore bien souvent l'existence de tel ou tel document officiel, où se trouvent précisément réunies les infor-

mations dont on aurait le plus besoin. Mais que la commission soit chargée à titre général de la collection et de la publication de la statistique, voilà ce qu'il est difficile d'admettre, et il suffit de rappeler le principe en vertu duquel la rédaction de la statistique doit être confiée à ceux qui connaissent et appliquent les lois qui régissent chaque ordre de faits économiques ou sociaux. Il est nécessaire d'insister sur ce principe, parce que le système que l'on préconise dans l'intérêt d'une prétendue centralisation aurait pour résultat inévitable, non-seulement de multiplier les chiffres et les tableaux inutiles, mais encore d'accroître singulièrement les chances d'erreur, et par conséquent de discréditer complétement la statistique. Au lieu d'administrateurs qui informent le public et se tiennent eux-mêmes au courant des faits qu'il leur appartient d'apprécier et de comparer, on n'aurait que des statisticiens uniquement préoccupés d'aligner des totaux et de produire des moyennes, sans examen, sans critique. Pour la France, où toutes les administrations sont fortement organisées, il est désirable que chaque service demeure seul chargé du soin de publier les résultats qu'il constate. Peut-être la publicité devrait-elle être plus régulière et comprendre un plus grand nombre d'objets. A une époque où tant d'esprits éclairés concourent avec les fonctionnaires à l'étude et à la solution des problèmes si complexes qui intéressent la situation économique du pays, il y a tout avantage à mettre à la disposition de chacun les informations administratives; mais, sauf cette observation, les statistiques faites en France par les départemens ministériels sont évidemment beaucoup plus exactes qu'elles ne le seraient si les chiffres qui en forment les élémens étaient livrés à la merci d'une commission centrale, et l'exposé des motifs du décret du 1er juillet 1852, qui a organisé des commissions permanentes de statistique par canton, n'a point entendu modifier sur ce point le régime en vigueur.

Il serait trop long de passer en revue les nombreuses matières qui, à Bruxelles et à Paris, ont été soumises à l'examen du congrès international (1). Les statistiques relatives au recensement de la population, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, aux établissemens pénitentiaires, aux institutions de bienfaisance, aux épidémies, etc., en un mot presque toutes les statistiques ont été tour à tour étudiées, et l'on a proposé des modèles, des

(1) Voici l'énumération des questions qui ont été examinées par le congrès : — statistique des voies de communication; rapporteur, M. de Franqueville (France). — Établissemens pénitentiaires; rapporteur, M. Paul Bucquet (France). — Commerce extérieur; rapporteur, M. Fleury (France). — Accidens dans les mines et sur les voies de communication; rapporteur, M. de Boureuille (France). — Accidens dans les usines et manufactures; rapporteur, M. Achille Penot (France). — Épidémies; rapporteur, M. Tholozan (France). — Nosologie des décès; rapporteur, M. Marc d'Espine (Genève). — Aliénation mentale; rapporteur, M. Parchappe (France). — Établissemens de prévoyance; rapporteur, M. Julien (France). — Idiotie et crétinisme; rapporteur, M. Boudin (France). — Statistique agricole; rapporteur, M. Maurice Block (France). — Statistique des grandes villes; rapporteur, M. le baron Ch. Dupin (France). — Statistique judiciaire et civile; rapporteur, M. Bayle-Mouillard (France). — Vœu pour la création de commissions centrales de statistique dans chaque pays; rapporteur, M. le baron de Czœrnig (Autriche).

Ces rapports doivent être publiés; les procès-verbaux des séances du congrès ont été insérés au *Moniteur* (nos des 11, 13, 14, 15 et 16 septembre 1855).

cadres, afin d'obtenir pour tous les pays des renseignemens complets. Ces travaux, résumés dans des notes et dans des rapports dont une grande partie a été déjà publiée, seront lus avec profit; on remarquera cependant que dans la pratique les plans dont ils conseillent l'adoption sont encore très compliqués. Si l'on tient à posséder des informations exactes, il faut bien se garder d'en trop demander. Assurément, il serait très désirable que des chiffres vrais pussent venir se poser dans les longues colonnes que l'on érige à la statistique de chaque science ou de chaque industrie; mais n'est-on pas suffisamment édifié sur l'abus de ces divisions et classifications multiples, qui, surtout dans les grands pays, ont produit des résultats si contestables? Il ne serait pas téméraire de prétendre que les membres les plus experts du congrès se trouveraient fort embarrassés, s'ils étaient condamnés à fournir, même pour la circonscription la plus restreinte, les observations détaillées qui figurent dans la plupart des programmes. Il vaut mieux recueillir peu de renseignemens avec la certitude qu'ils seront exacts que d'en recueillir un grand nombre avec la chance qu'ils soient faux. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'une statistique *comparée*, qui doit être faite dans des régions différentes, et par conséquent à l'aide de procédés différens et au milieu de populations qui n'ont ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes habitudes.

Lorsque la statistique s'applique à des matières directement sujettes à l'impôt ou régies par des lois spéciales, il est possible et souvent même facile de l'extraire des documens administratifs. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la statistique des importations est généralement exacte, au moins en ce qui concerne les principaux articles de consommation, parce qu'elle repose sur la perception d'un droit de douane; celle des exportations présente moins de garantie, parce que les taxes n'existent pas ou sont très minimes à la sortie, et que par suite la vérification des marchandises est moins rigoureuse. Le fisc dans tous les pays est un excellent statisticien, et l'on peut se fier à ses chiffres; mais en dehors de la catégorie de faits, assez nombreuse d'ailleurs, qui est soumise à l'inflexible règle de l'impôt et qui se prête à des comparaisons aisées, il y a une infinité de faits qui se développent sans contrôle et qu'il n'est pas moins essentiel de constater : tels sont ceux qui se rattachent au commerce intérieur, à l'industrie, à l'agriculture, c'est-à-dire aux grands phénomènes de la production et de la consommation. La statistique aspire avec raison à pénétrer et à voir clair dans ce vaste domaine; mais comment pourra-t-elle s'y reconnaître et obtenir des résultats, sinon tout à fait exacts (ce serait trop exiger), du moins approximatifs? Les difficultés abondent; il faut cependant les affronter bravement. Il est du devoir et de l'intérêt des gouvernemens d'encourager, de protéger les patientes recherches qui, si elles sont bien dirigées, fourniront la solution des plus graves problèmes économiques dont se préoccupe et s'inquiète même le temps présent.

Prenons la statistique agricole. C'est à coup sûr la plus difficile de toutes. Recenser la production du sol, mesurer l'étendue des cultures, évaluer les récoltes, dénombrer les têtes de bétail, opérer ces calculs dans toutes les parties d'un vaste territoire, telle est la tâche à accomplir. Le congrès, à Bruxelles et à Paris, s'y est appliqué avec le zèle le plus louable. Il a rédigé

des programmes et indiqué des modes d'exécution. Il y aurait injustice à méconnaître l'autorité de ses conseils. Si la discussion publique, au sein des deux réunions, a paru trop écourtée, les travaux intérieurs des comités et la préparation du rapport, rédigé par M. Block, attestent des études approfondies. Il faut toutefois examiner si les plans proposés sont de nature à doter chaque pays d'une statistique agricole.

D'après le programme, on procéderait à un recensement annuel et à un recensement décennal. On doit tous les ans connaître la superficie consacrée aux diverses cultures (céréales de chaque espèce, fourrages, vignes, légumes, plantes textiles, graines oléagineuses, etc.), apprécier la quantité et la valeur moyenne de produits récoltés sur ces superficies, recenser les bestiaux, constater l'emploi des machines, les perfectionnemens introduits dans les engrais et pour l'irrigation, etc. La statistique décennale doit, indépendamment des renseignemens annuels, embrasser dans ses recherches une étude approfondie de la condition des travailleurs agricoles et des faits économiques de toute nature qui peuvent influer sur les progrès de la production. « Il n'est pas douteux, a-t-on dit dans la note qui a servi de base aux délibérations du congrès, que les dimensions de ce cadre peuvent encore être élargies; mais il y aurait lieu de craindre qu'en donnant aux enquêtes agricoles une trop grande étendue, on ne finît par en compromettre le succès, soit en imposant aux recenseurs une tâche excessive, soit en inquiétant les populations. » Cette appréhension est très fondée, et on se demande comment, même avec le programme réduit aux proportions qu'on lui a laissées, les recenseurs pourront se tirer d'affaire. Mais à quels agens le congrès propose-t-il de confier le travail de la statistique agricole? — En principe, à des commissions gratuites dans chaque circonscription, et subsidiairement, si ces commissions fonctionnent mal, à des agens salariés par l'état. — Voilà le programme et le mode d'exécution.

Le système qui consiste à créer des comités locaux pour la réunion gratuite des documens statistiques a été institué en France par le décret du 1er juillet 1852. Il existe, en effet, aux termes de ce décret, une commission permanente de statistique au chef-lieu de chaque canton. Cette commission se compose des principaux fonctionnaires et des habitans notables; elle doit tenir à jour les travaux statistiques d'après un questionnaire qui a été rédigé par le ministère de l'agriculture et du commerce. Ses réponses sont transmises au sous-préfet, puis au préfet, puis au ministère qui centralise l'ensemble du travail. Préalablement, elles ont été placées sous les yeux du public par un dépôt des pièces dans la salle de la mairie, et soumises à l'appréciation de la chambre consultative d'agriculture de chaque arrondissement, quand il s'agit de statistique agricole. Avec ce mode, on peut dire que la France entière travaille à la statistique, et le contrôle apparaît à chaque pas. Le décret du 1er juillet 1852 est en vigueur depuis trois ans. Le congrès n'a pas été mis en mesure d'apprécier les résultats qu'il a produits; mais on peut, sans trop de hardiesse, supposer que si la statistique agricole, recueillie comme il a été dit plus haut, est une statistique gratuite et très dévouée, elle ne doit pas être une statistique fort exacte. Bien que l'administration, éclairée par l'expérience, ait eu le soin de restreindre ses questionnaires primitifs, ceux-ci présentent encore trop de complication. Est-il admissible que

tant de commissions locales aient partout un égal zèle, qu'elles comprennent également et interprètent dans le même sens les questions posées, qu'elles fournissent des élémens homogènes pour la préparation du tableau qui doit contenir le total de leurs calculs et représenter une statistique générale? Quant au contrôle successif des sous-préfectures et des préfectures, il ne suffit pas, à coup sûr, pour redresser les mille erreurs de détail qui, se multipliant par le nombre des commissions, finissent par former une énorme erreur, ni pour maintenir l'harmonie entre tant de chiffres. On est donc en droit de douter dès à présent de l'efficacité du mode établi en 1852. On a prévu, il est vrai, le cas où la commission locale ne pourrait pas être instituée dans de bonnes conditions : on la remplacerait par des agens salariés; mais ne serait-il pas à craindre que l'emploi simultané de deux catégories de statisticiens ne compromît singulièrement l'homogénéité du travail?

Il faut regretter que les représentans de l'Angleterre au sein du congrès n'aient point pris part à la discussion, et qu'ils n'aient pas fait connaître les efforts tentés dans leur pays pour fonder la statistique agricole. Pendant la dernière session du parlement, un comité de la chambre des lords a été chargé d'étudier particulièrement cette question; son rapport, déposé vers la fin de juillet, est imprimé dans un *blue-book* qui contient l'interrogatoire des témoins entendus dans le cours de l'enquête. Il y a longtemps déjà que les Anglais ont compris l'importance de la statistique appliquée à l'agriculture. Avant d'adopter un système, ils ont fait des expériences : en 1831, en 1836, en 1845, des essais partiels ont été tentés dans quelques districts des trois royaumes, et en 1847 le gouvernement proposa un *bill* pour rendre obligatoire la statistique agricole dans les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles. D'après ce *bill*, tout individu cultivant plus de 3 acres devait être tenu, sous peine d'amende, de fournir les renseignemens qui lui seraient demandés par les agens de l'état civil, et de les transmettre à ceux-ci par l'intermédiaire de contrôleurs spéciaux, nommés pour chaque district et salariés. La direction supérieure et la centralisation du travail étaient dévolues au ministère du commerce (*Board of Trade*). — Le *bill* de 1847 fut retiré avant la seconde lecture, mais on poursuivit les expériences. En 1853, un crédit de 50,000 francs, et en 1854 un second crédit s'élevant à 250,000 francs, furent affectés par le gouvernement à la rédaction d'une statistique comprenant, d'une part, 11 comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, d'autre part l'Écosse entière. L'épreuve fut jugée décisive. Le comité de la chambre des lords put apprécier à la fois les résultats obtenus et les divers modes employés pour l'exécution : il put faire comparaître devant lui les fonctionnaires et les particuliers qui avaient concouru au travail, les fermiers dont il était si essentiel de connaître les impressions sur l'utilité et l'application pratique de la mesure. Le gouvernement n'avait pas hésité à dépenser, en deux années seulement, 300,000 francs pour expérimenter les différens systèmes, et, pendant qu'il consacrait ainsi à de simples essais les fonds de l'échiquier, les économistes, les négocians et les fermiers eux-mêmes, voyant qu'il s'agissait d'un projet sérieux, se livraient de leur côté à d'utiles investigations pour découvrir le meilleur plan de statistique agricole. C'est en présence des renseignemens qui lui sont arrivés de toutes parts et qui se retrouvent dans un *blue-book*, c'est à la suite d'expériences répétées, que la

commission de la chambre des lords a rédigé les conclusions suivantes dont elle demande instamment l'adoption définitive :

« La formation régulière des statistiques agricoles dans le royaume-uni est un objet d'intérêt national, et parmi les nombreuses classes qui seraient appelées à en profiter, ce serait la population agricole qui en retirerait assurément les plus grands avantages. Il convient qu'un acte du parlement confère à l'administration les pouvoirs nécessaires pour forcer les propriétaires ou cultivateurs à fournir les renseignemens statistiques. Le ministère du commerce doit être chargé de la direction générale du service pour la réunion des statistiques dans la Grande-Bretagne; il emploiera pour l'Angleterre les agens chargés de percevoir la taxe des pauvres, et pour l'Écosse la Société d'agriculture (*Highland Society*); en Irlande, le gouvernement emploiera comme par le passé les services de la police, et il se mettra en rapport avec le ministère du commerce, afin d'introduire dans les documens recueillis sur les divers points du royaume l'homogénité désirable. On dressera chaque année deux états, l'un contenant les faits, l'autre les évaluations. L'état des faits indiquera le dénombrement du bétail ainsi que l'étendue du terrain consacré à chaque culture; il devra être préparé vers le 15 juillet : l'état des évaluations indiquera les chiffres approximatifs du produit de la récolte, et il sera dressé entre le 1er et le 30 novembre. Dans l'Angleterre et dans le pays de Galles, l'enquête ne s'appliquera qu'aux propriétés de plus de deux acres (1). Les registres des taxes paroissiales seront mis à la disposition des agens officiels chargés de la statistique agricole. Il convient que les dépenses nécessaires pour la rédaction de la statistique soient imputées sur le budget général. »

Il ne faut pas être surpris que dans les trois grandes divisions du royaume-uni le même système n'ait pas été jugé applicable. On sait qu'en Irlande la police a été constituée de telle sorte qu'elle pourrait à la rigueur remplacer tous les services; ses nombreux et habiles agens étaient naturellement désignés aux préférences du comité pour l'exécution d'une enquête qui exige des investigations très minutieuses. En Écosse, la Société d'agriculture, connue sous le nom de *Highland and Agricultural Society*, exerce une grande influence; sa fondation remonte à près d'un siècle; autour d'elle se sont groupés un grand nombre de sociétés locales dont elle inspire les travaux. Les plus riches propriétaires et les principaux fermiers sont en rapports constans avec elle; enfin c'est la société *Highland* qui, par les soins de son habile secrétaire, M. John Hall Maxwell, a procédé, en 1853 et en 1854, aux essais statistiques dont nous avons plus haut signalé le succès. L'organisation de la statistique agricole était donc à peu près complète en Écosse, et le comité propose naturellement de conserver un mécanisme déjà éprouvé. Quant à l'Angleterre et au pays de Galles, on a pensé que l'on pourrait utilement avoir recours au *Board of Guardians*, chargé dans chaque circonscription ou *union* de suivre les opérations de la taxe des pauvres, en l'invitant : 1° à nommer dans son sein une commission statistique; 2° à faire répandre dans chaque paroisse les *formules* que doit remplir chaque cultivateur, et à les faire ensuite recueillir par ses agens, exerçant ainsi, pour la

(1) L'*acre* = 40 ares 46 centiares.

statistique, les fonctions d'*enumerators;* 3° à confier au commis du *Board* le soin de réunir et de classer les informations émanées des diverses paroisses qui dépendent de l'*union*. L'ensemble de ces documens serait ensuite transmis au ministère du commerce par l'intermédiaire du *Poor-Law Board*.

Ce système ne proscrit pas les commissions locales; le comité s'empresse même, dans son rapport, de reconnaître les services qu'elles ont rendus lors des précédentes enquêtes; mais, prévoyant le cas où elles refuseraient leur concours, il maintient dans toutes les circonscriptions, et, s'il y a lieu, en dehors de l'action des *Boards of Guardians*, les emplois nécessaires pour la réunion et la classification des bulletins statistiques. Ces emplois seraient salariés; ils constitueraient dans l'administration britannique une branche nouvelle d'attributions, et ils existeraient partout, alors même que les commissions locales ne répondraient pas à l'appel qui leur serait fait. Ainsi, au lieu d'une statistique gratuite, à l'instar de celle qui a été établie en France, on aurait une statistique rémunérée, c'est-à-dire soumise à une responsabilité sérieuse, revêtue d'un caractère officiel, procédant partout avec le même esprit et dans les mêmes formes. En second lieu, il convient de remarquer que, dès la présentation du *bill* de 1847, le gouvernement avait reconnu la nécessité de rendre obligatoire pour les propriétaires ou les fermiers la communication des documens statistiques, et de frapper d'amende les refus de concours ainsi que les déclarations fausses ou incomplètes. Dans l'enquête de 1854, tous les témoins entendus ont affirmé que cette condition était indispensable, si l'on voulait obtenir des chiffres à peu près exacts, et le comité de la chambre des lords n'a pas hésité à proposer l'emploi de mesures coërcitives.

Il résulte enfin de l'enquête anglaise que les bulletins statistiques doivent être très simples et ne comprendre que les objets indispensables : on a même critiqué, comme surabondantes et pouvant devenir la source de graves erreurs, certaines indications que l'administration de la police en Irlande a demandées jusqu'ici aux cultivateurs. Cette observation doit s'appliquer à tout travail statistique, et elle a été trop souvent perdue de vue; mais elle s'applique surtout à une statistique agricole, qui exige un grand nombre d'agens et qui ne saurait présenter d'utilité réelle qu'à la condition d'être recueillie dans un délai assez court. Quel est d'ailleurs le but de cette statistique? Le plus essentiel, sans aucun doute, est de faire connaître au gouvernement et au pays : 1° à l'époque des semences, l'étendue de sol qui est consacrée aux substances alimentaires, afin que l'on apprécie à l'avance le chiffre normal de la production; 2° après la récolte, le chiffre réel ou très approximatif de cette production, afin que l'on juge s'il y a lieu de provoquer les importations de l'étranger, et dans quelle mesure; 3° enfin les ressources que l'on possède en bestiaux. Voilà ce qu'il convient de savoir annuellement. Les congrès de Bruxelles et de Paris ne se sont pas placés au même point de vue : ils ont eu la pensée de recenser dans chaque pays les forces productives, non-seulement en ce qui concerne les denrées alimentaires, mais encore pour toutes les autres branches de culture. Les programmes qu'ils ont rédigés avec tant de soin, et qui pourraient être considérés en quelque sorte comme un modèle de classification agricole, ont une portée plutôt scientifique que pratique. En Angleterre, les plans de statis-

tique dont on propose l'exécution ont exclusivement pour but de fournir aux producteurs, aux négocians et aux consommateurs, c'est-à-dire au pays tout entier, l'exposé de la situation alimentaire de chaque année. Or il est bien évident que cette façon d'envisager et de pratiquer la statistique est de beaucoup la plus utile, et qu'elle mérite d'être recommandée à l'attention de tous les gouvernemens.

Un économiste distingué, M. Leone Levi, mandé devant le comité des lords, a parfaitement exposé les avantages qui résulteraient de la statistique agricole, dans l'intérêt de l'alimentation populaire, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture elle-même. L'Angleterre est obligée, chaque année, de demander à l'importation étrangère le complément de ses approvisionnemens. De 1840 à 1846, l'importation annuelle des grains a été en moyenne de 3 millions de *quarters* (1); de 1847 à 1853, cette moyenne s'est élevée à 9 millions et demi de *quarters*. On sait par l'expérience que le prix du grain est en quelque sorte le baromètre sur lequel se règle la hausse ou la baisse de tous les autres articles, ainsi que la situation du marché monétaire. Or comment se détermine aujourd'hui le prix du grain? A l'aide d'impressions vagues et d'informations sommaires recueillies par un petit nombre de négocians ou de spéculateurs qui très souvent sont intéressés à faire circuler de fausses nouvelles, pour faciliter soit leurs achats, soit leurs ventes. On n'ignore pas qu'il y a déficit et que l'on devra introduire des céréales étrangères, mais dans quelle proportion? Si l'on se trompe sur l'importance du déficit et que l'on tarde à envoyer les commandes au dehors, les prix haussent brusquement, et l'approvisionnement devient d'autant plus difficile que d'une part les autres pays ont pris les devans pour faire leurs achats sur les marchés abondamment pourvus, et que d'autre part, les navires disponibles ne suffisant pas au transport simultané de fortes cargaisons de grains, le fret s'élève à un taux exagéré. En même temps, le numéraire sort du pays par grandes masses, et l'équilibre du marché monétaire est sensiblement affecté au détriment du commerce et de l'industrie. Quant au fermier, il ne profite pas de la hausse, car il a vendu ses grains avant que le déficit ne fût constaté, et il éprouve le dépit de voir les spéculateurs réaliser sur le produit de ses récoltes de larges bénéfices dont il eût été plus juste que son travail fût rémunéré. Si au contraire on pouvait, à l'aide d'informations inspirant confiance et recueillies par l'entremise désintéressée du gouvernement, se former chaque année une idée à peu près exacte des ressources alimentaires, le commerce prendrait, en temps utile, ses dispositions pour l'achat au dehors, les prix s'établiraient dès l'origine à leur véritable taux, on ne verrait plus les oscillations si brusques qui se manifestent sur le marché des céréales et qui mettent en état de crise toutes les branches d'industrie; le commerce des grains échapperait aux soubresauts irréguliers de la spéculation, et ce serait le cultivateur qui profiterait de la hausse normale dont jouissent toutes les marchandises, y compris les céréales, lorsque la demande excède l'offre. Tel serait le résultat de l'enquête agricole, non pas minutieuse et compliquée, telle que la science pure l'exigerait, mais approximative et rapide, telle que les esprits pratiques de l'Angleterre voudraient l'obtenir annuellement.

(1) Le *quarter* = 2 hectolitres 90 centilitres.

L'Europe entière, la France surtout, est intéressée au succès des propositions faites par le comité de la chambre des lords. L'Angleterre est le marché régulateur du prix des céréales, puisque le déficit de la production est chez elle permanent, et que par suite son commerce est toujours plus ou moins en quête de grains pour compléter l'approvisionnement intérieur. Informée à temps de l'état des récoltes anglaises, la France peut, si celles-ci sont évaluées au-dessous de la moyenne et si sa propre récolte est abondante, se préparer à une exportation considérable et exploiter les bénéfices que lui offre le débouché voisin. Si, au contraire, notre récolte paraît devoir être insuffisante, nous sommes prévenus que nous rencontrerons nécessairement sur les marchés étrangers la concurrence des négocians anglais, et nous pourrons, en temps utile, suivant le degré constaté du déficit britannique, hâter plus ou moins nos demandes au dehors et nous attendre à des prix plus ou moins élevés. En un mot, la situation du marché anglais étant connue, le commerce français agira plus sûrement à l'intérieur comme au dehors, et le gouvernement pourra utilement faire usage des moyens que la législation lui donne pour favoriser ou entraver, selon les cas, l'exportation ou l'importation des céréales.

Mais à la connaissance exacte de la situation du marché anglais, la France devrait joindre, par des procédés analogues, l'étude de son propre marché. Bien que ses produits agricoles soient en général suffisans pour les besoins de la population, elle est parfois exposée au déficit, et alors elle subit, comme la Grande-Bretagne, toutes les conséquences d'une crise alimentaire mal calculée ou se révélant trop tard. La statistique ne comblerait pas le déficit, mais elle le signalerait de manière à éveiller la prudence et à prévenir la panique. Il appartient à l'administration supérieure de décider si le plan proposé en Angleterre serait applicable en France, c'est-à-dire si l'on pourrait exécuter le recensement agricole de par la loi et à l'aide d'agens salariés. Nous n'y voyons pas d'empêchement absolu. Les cultivateurs anglais ne sont pas plus désireux que ne le sont les cultivateurs d'autres pays d'ouvrir leurs registres et de révéler le secret de leurs affaires. Lors de l'enquête de la chambre des lords, on a rendu compte des difficultés éprouvées sur certains points pour obtenir les informations nécessaires. Quelques propriétaires s'étaient montrés récalcitrans par tempérament ou par principe; d'autres, moins farouches, se figuraient que l'œil du fisc allait lire leurs déclarations, et ils se défiaient; quant aux fermiers, ils craignaient souvent de fournir au *landlord* un prétexte pour élever le taux de la rente. Mais, en moins de deux ans, ces préventions et ces craintes se sont en partie dissipées, et chaque jour, sous l'influence de la presse et de nombreux *meetings*, la cause de la statistique agricole gagne du terrain. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France? — Quant au choix des agens qui devraient être chargés du recensement, on ne saurait dire qu'il offrirait plus de difficultés en France qu'en Angleterre, où le personnel administratif est beaucoup moins fortement organisé. Si l'on augmentait le nombre des inspecteurs de l'agriculture et si on mettait à leur disposition certains agens qui, moyennant un faible salaire ajouté au traitement de leurs fonctions, déposeraient et reprendraient les questionnaires auxquels chaque cultivateur serait légalement tenu de répondre, si enfin, à côté de cette organisation salariée, on

maintenait le concours gratuit et dévoué des commissions cantonales, qui exerceraient sur l'esprit comme sur les déclarations des cultivateurs une influence et un contrôle très salutaires, ne serait-on pas en bonne voie pour atteindre le but? A l'objection tirée de la dépense, nous répondrions que dans un pays tel que le nôtre, cette dépense, fût-elle d'un million par an, est insignifiante en regard des avantages que la mesure doit procurer et des inconvéniens ou périls même qu'elle peut atténuer. Devant le comité de Londres, M. Leone Levi, dont nous avons cité le témoignage, déclarait que dans sa pensée une bonne statistique agricole de l'Angleterre vaudrait bien un déboursé annuel de 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.). Quant aux obstacles pratiques, on ne saurait se les dissimuler : il faudra que plusieurs années s'écoulent avant que les cultivateurs se prêtent sincèrement à l'exécution du nouveau régime, avant que le personnel des agens salariés et même celui des commissions aient acquis l'expérience nécessaire. Les témoins entendus par le comité de la chambre des lords ont déclaré franchement que les premiers recensemens seraient fort incomplets. Néanmoins à la longue ces obstacles seront vaincus, et alors non-seulement on aura la statistique agricole annuelle, recueillie surtout au point de vue de la question alimentaire, mais encore on possédera les instrumens indispensables pour entreprendre efficacement, à des périodes plus éloignées, la statistique complète dont le congrès international a, dans ses deux sessions de 1853 et 1855, rédigé le programme. Entreprendre cette statistique avant d'avoir créé un personnel et longuement préparé le terrain, c'est, pour emprunter une locution inspirée par le sujet même, mettre la charrue avant les bœufs.

Le congrès aura d'ailleurs rendu un grand service en étudiant, dans ses deux sessions, l'importante question de la statistique agricole. Après lui, et à l'instigation des hommes distingués qui représentaient dans son sein les principaux états de l'Europe et du Nouveau-Monde, on verra les gouvernemens se mettre à l'œuvre. Grâce aux progrès de la navigation et au développement du génie commercial, armé de l'électricité et de la vapeur, les disettes qui, dans le cours des derniers siècles, ont décimé les populations ne sont plus à redouter, et le niveau de l'approvisionnement alimentaire doit peu à peu s'établir, à la condition que chaque pays sache évaluer en temps utile l'excédant de sa production ou le chiffre de son déficit. Cette évaluation, entourée aujourd'hui encore de tant de difficultés, deviendra presque facile à mesure que les saines notions d'économie politique se propageront parmi les peuples, et que la statistique perfectionnera ses procédés. C'est en éclairant chaque pays sur ses forces productives et sur les ressources que lui offrent les régions voisines, c'est en procurant à l'homme d'état et à l'économiste des informations exactes sur les évolutions naturelles des faits comme sur les conséquences des lois appliquées à ces mêmes faits, que la statistique se relèvera au rang qui lui appartient, et qu'elle obtiendra une confiance, une popularité légitime. Il lui en coûtera peut-être d'abdiquer les prétentions scientifiques que certains esprits trop ambitieux voudraient encore lui inspirer; mais qu'elle se contente d'être l'auxiliaire indispensable de toutes les sciences, la lumière qui éclaire tous les problèmes : elle n'en sera pas moins digne de figurer utilement dans les délibérations d'un congrès international.

C. LAVOLLÉE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1855.

L'Europe est à peine remise de la longue et virile émotion laissée par la chute de Sébastopol. L'opinion des peuples ne s'y est point trompée; elle est allée droit au résultat, elle en a saisi la grandeur avant même de savoir comment le foudroyant dénoûment s'était accompli, et il s'est trouvé que plus la lumière s'est faite sur cette terrible action de guerre, que mieux on a pu la suivre dans ses détails, dans son plan et dans sa marche invincible, plus aussi la première impression s'est fortifiée. Si Sébastopol eût cédé, il y a un an, au premier effort de nos soldats, si la ville eût pu être emportée par un coup de main heureux au lendemain d'un débarquement, après cette courte et glorieuse halte de l'Alma, peut-être aurait-on été fondé à croire que ce qu'on nommait la force de la Russie était tout au moins une force d'ostentation, et que de la part de l'empereur Nicolas il y avait peu de prévoyance pour des desseins si superbes. La puissance réelle n'eût pas répondu à l'ambition. La citadelle de la Russie dans la Mer-Noire est tombée après une année de travaux gigantesques, et la longueur du siége, l'immensité des moyens de guerre qu'il a fallu employer, l'accumulation des ressources qui ont servi à défendre ces murs, l'opiniâtreté de cette résistance, qui n'a pu être surpassée que par l'indomptable obstination de l'attaque, tout démontre qu'il y avait là un foyer d'agression à détruire, un prestige à dissiper, une politique à vaincre et à désarmer. C'est ce qu'a fait la journée du 8 septembre. Militairement, le siége est fini, les armées alliées sont entrées à Sébastopol, la ville russe a un gouverneur français. Politiquement, il n'est point aussi facile d'apprécier encore de quel poids les événemens de Crimée pèseront dans la balance, quelle influence ils pourront avoir sur les combinaisons possibles des gouvernemens, sur l'issue de la crise actuelle. Ce n'est point la paix sans doute; un des articles de la paix du moins, le plus disputé par la Russie, est aujourd'hui au bout de l'épée victorieuse de nos soldats.

C'est la première partie de l'œuvre que la France et l'Angleterre ont entreprise en commun, non dans une pensée de conquête, mais dans une pensée de préservation pour l'indépendance et la sécurité de l'Europe.

Rien n'est plus émouvant à coup sûr que cette décisive péripétie de la guerre qui vient de mettre Sébastopol dans les mains des armées alliées. On ne connaissait il y a quelques jours que le dénoûment; on connaît maintenant chaque détail, chaque épisode de ce formidable assaut livré à la lumière du jour sur tous les points d'une vaste enceinte inégalement investie. Nos travaux avaient pu s'approcher jusqu'à vingt-cinq mètres du front de Malakof et du redan du Carénage; les cheminemens étaient à trente et quarante mètres du bastion du Mât et du bastion central. Les Anglais, arrêtés par les difficultés du sol et par l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à deux cents mètres du grand redan. C'est dans cette situation que l'attaque a été décidée sous l'influence, vive encore, de la victoire de la Tchernaïa. Un des caractères de ce grand fait de guerre, c'est un mélange singulier de calcul et d'entraînement. Tout avait été pesé et combiné par les généraux, en vue sans doute d'éviter les divergences qui avaient pu contribuer à l'insuccès de l'assaut du 18 juin. Les divisions d'attaque étaient massées dans les places d'armes les plus rapprochées, tandis que les réserves placées à portée se tenaient prêtes à combattre. Des sapeurs avaient été exercés à jeter des ponts mobiles. Des détachemens du génie étaient attachés aux colonnes d'attaque pour tourner immédiatement contre l'ennemi les pièces qui lui seraient enlevées. La marche de chaque colonne était tracée, et les généraux s'assuraient, en réglant leurs montres, que tout se ferait avec une sorte de précision instantanée. Trois divisions devaient attaquer Malakof, le redan du Carénage et la courtine qui relie ces deux ouvrages. Une autre division sur l'autre face du siége devait à son tour se jeter sur le bastion central, et les Anglais devaient assaillir le grand redan. Ces dernières attaques étaient subordonnées à la principale, à celle d'où dépendait le sort de la journée, et elles offraient surtout l'avantage de disséminer les forces russes au moment où nos soldats, entrés dans Malakof, chercheraient à tout prix à s'y maintenir.

Les choses ainsi réglées, à midi sonnant, le bombardement, qui avait redoublé d'intensité depuis le matin, s'arrêtait tout à coup ou plutôt changeait de direction, et la première division, conduite par le général de Mac-Mahon, s'élançait pour emporter le fort Malakof. Ce n'était point une œuvre facile. Il y avait à franchir, sous un feu meurtrier, un premier fossé de six mètres de profondeur et un parapet de six mètres de relief au-dessus du sol; au-delà, nouveau fossé et nouveau parapet. Nos soldats franchissaient tous ces obstacles avec une impétuosité irrésistible, sans même se servir d'échelles; ils se jetaient dans l'ouvrage ennemi, et là s'engageait une lutte terrible corps à corps, à coups de pierre, à coups de crosse, à la baïonnette. Les Russes se faisaient tuer sur leurs pièces. En peu d'instans cependant le drapeau français flottait sur Malakof; nos soldats restaient maîtres de l'ouvrage après en avoir chassé l'ennemi, et en ce moment le combat prenait une face nouvelle : d'assaillans, les Français devenaient assiégés dans les positions conquises, et ils avaient à subir l'assaut des Russes, qu'ils repoussaient avec une

inébranlable fermeté. En même temps le redan du Carénage était attaqué avec une égale vigueur par nos divisions, qui franchissaient la première enceinte et se portaient jusqu'à la seconde; mais là, décimées par le feu des bateaux à vapeur de la rade et de l'ouvrage de la *maison en croix*, elles étaient forcées de se replier sur la première enceinte.

Au moment où toutes ces opérations étaient engagées, le drapeau français, flottant au-dessus de Malakof, donnait aux Anglais et à la division du côté gauche du siége le signal de l'attaque. Les Anglais enlevaient d'abord le saillant du grand redan, et après une heure de lutte sanglante, ils étaient obligés de se retirer, tandis que la division lancée contre le bastion central, après un premier succès, devait céder aussi de son côté à un feu de mitraille qui mettait hors de combat plusieurs généraux. Le principal objet de ces attaques était d'ailleurs atteint. Désormais l'effort suprême était à Malakof, occupé par nos troupes et invinciblement défendu contre tous les retours de l'ennemi. Les scènes terribles, l'intrépidité, l'intelligent héroïsme, n'ont pas manqué assurément sur cet immense champ de bataille. Dans l'une des attaques, c'est une colonne tout entière, son général en tête, qui disparaît dans une formidable explosion. Ici, c'est une batterie de campagne qui vient audacieusement prendre position en face des remparts pour soutenir les assaillans, et dont les canonniers se font tuer dans cette lutte inégale contre l'artillerie de la place. Partout c'est la même émulation d'ardent courage et de vigueur entre tous ces soldats, dont beaucoup étaient des conscrits qui arrivaient de la veille et qui voyaient le feu pour la première fois. Le dernier mot de ce drame émouvant, c'était la prise de possession définitive de Malakof. Le soir venu, tout était accompli; le dernier effort des Russes était allé se briser contre nos bataillons, et alors se déroulait ce spectacle d'une ville incendiée par ses maîtres eux-mêmes. Les flammes de Sébastopol éclairaient ce champ de bataille encore sanglant. Les principaux établissemens sautaient. Dans le port, la flotte était tout entière brûlée ou coulée. Le matin, après cette œuvre de destruction, qui n'a pu cependant être achevée, les Russes avaient quitté la ville et s'étaient retirés au nord de la rade. La prise de Malakof avait décidé du sort de Sébastopol sans nouveau combat.

Cette grande et héroïque journée a sans doute sa liste funèbre. Cinq généraux ont succombé dans la lutte : ce sont les généraux Rivet, Breton, Pontevès, de Saint-Pol et de Marolles; dix ont reçu des blessures dont quelques-unes sont heureusement légères. Vingt-quatre officiers supérieurs ont été tués et vingt blessés. Plus de sept mille hommes ont été mis hors de combat. Les Anglais de leur côté ont eu plus de deux mille morts ou blessés. Qu'on ajoute à toutes ces victimes celles qui sont tombées depuis le commencement du siége : le génie seul a eu trente et un officiers tués et trente-trois blessés. Parmi les morts sont le général Bizot, un lieutenant-colonel, six chefs de bataillon, vingt capitaines et trois lieutenans. Il y a des compagnies de sapeurs qui en sont à leur quatrième capitaine. Le nombre considérable d'officiers atteints, et dans la dernière affaire le nombre d'officiers supérieurs restés sur le champ de bataille dénotent l'héroïsme avec lequel les chefs de notre armée conduisent leurs soldats. C'est là le côté lugubre

de la guerre; la gloire la plus éclatante ne peut couvrir l'effusion du sang humain. En même temps qu'on observe ce que ce sang répandu pour une grande cause représente d'efforts, de travaux et de résultats! Il y a un an, les armées alliées débarquaient en Crimée; le 17 octobre 1854, elles ouvraient le feu contre Sébastopol; le 8 septembre 1855, elles ont frappé le dernier coup, et dans l'intervalle s'est déroulée une lutte gigantesque. Trois batailles rangées ont été livrées, chaque position a été conquise pas à pas. Et combattre semblait même la moindre des difficultés; plus de vingt lieues de tranchées ont été creusées autour de la ville; huit cents bouches à feu ont été mises en batterie sans égaler encore l'artillerie ennemie. Tous les moyens d'attaque étaient dans une proportion semblable. Quant aux résultats, ils sont palpables aujourd'hui. Outre l'effet moral, la flotte de la Mer-Noire, cette flotte qui était l'orgueil de la Russie et qui pouvait être l'instrument de ses desseins, a disparu obscurément. Dans la ville, les Russes n'ont pas tellement achevé leur œuvre de destruction, qu'ils n'aient laissé intacts les docks, les plus grands établissemens, les casernes, le fort Nicolas et le fort de la Quarantaine. Les alliés ont trouvé dans Sébastopol quatre mille bouches à feu, plus de cinquante mille boulets, vingt-cinq mille kilogrammes de cuivre, cinq cents ancres. Ainsi apparaissent les résultats de cette journée.

La Russie cependant a des amis terribles, grands politiques et non moins grands tacticiens, qui ont imaginé de représenter l'abandon de Sébastopol comme un calcul profond de stratégie. Qu'était-ce après tout que Sébastopol? Une ville, des murs. En se retirant vers le nord, l'armée russe s'est dégagée d'une impasse et a retrouvé toute sa liberté d'action! — Le prince Gortchakof se serait bien passé de recevoir le brevet de grand stratégiste à un tel prix, et ses premiers bulletins sur le succès de sa retraite dénotent moins la satisfaction d'un tacticien qui vient de réussir que celle d'un général heureux d'avoir tiré son armée du péril. L'intention de rendre toute liberté à l'armée russe pourrait d'ailleurs n'être point parfaitement remplie. On peut le remarquer aujourd'hui en effet, les armées alliées, dégagées elles-mêmes, occupent Eupatoria, Sébastopol, les lignes de la Tchernaïa, et semblent entrer dans une phase d'opérations nouvelles : de telle sorte que le mouvement stratégique de l'armée russe pourrait d'ici à peu la conduire plus loin que les plateaux du nord et de Mackensie.

Maintenant l'empereur Alexandre vient de faire un voyage dans le midi de la Russie; il s'est dirigé par Moscou vers Nicolaïef et Odessa. Le tsar, en visitant ces provinces, peut constater quelques-unes des conséquences désastreuses de la guerre et mesurer de plus près ce que la tentative ambitieuse de son père a déjà coûté à son empire; il peut compter les blessures de la Russie. Y trouvera-t-il quelque conseil de paix? Là est le doute aujourd'hui. L'empereur Alexandre a, dit-on, le dessein de faire à Nicolaïef un second Sébastopol. Ce ne serait pas là l'indice d'intentions bien immédiates de conciliation. Et cependant plus que jamais peut-être, il faut le croire, les puissances occidentales seraient prêtes, dans leur victoire même, à signer une paix juste, fondée sur la garantie des intérêts qu'elles ont eu la pensée de sauvegarder dans cette longue crise. Résultera-t-il des derniers événemens de Crimée quelque changement prochain dans la situation générale du

reste de l'Europe? Quelque retentissement qu'ait dû avoir la chute de Sébastopol, rien de décisif n'apparaît encore en Allemagne. La Prusse seule semble avoir eu la velléité d'élever une parole pacifique entre les combattans. La chimère, l'illusion de la Prusse, c'est d'entraîner l'Allemagne dans une sorte de médiation. Une fois de plus le cabinet de Berlin paraît avoir fait dans ce dessein quelques suggestions à Vienne. L'Autriche a dû répondre qu'une interposition supposait la neutralité, et qu'elle était l'alliée de l'Occident. N'est-il pas évident au surplus que ce n'est point par une médiation, surtout par la médiation prussienne, que la paix peut se rétablir aujourd'hui?

Chose singulière, au milieu de tous les bruits de la guerre, le pays dont on s'occupe le moins, c'est celui qui a été la première cause de ce grand conflit : c'est la Turquie. Et pourtant, en dehors de la part que l'empire ottoman prend à la guerre, Constantinople est depuis quelque temps le théâtre de la plus étrange lutte d'influences. Le sultan, après avoir disgracié et exilé, il y a quelques mois, Méhémet-Ali-Pacha, son beau-frère, l'a rappelé tout à coup et l'a élevé au ministère. Or c'est là ce que l'ambassadeur britannique, lord Stratford Redcliffe, a paru considérer comme un empiétement direct sur son autorité propre. Ambassadeur depuis longues années à Constantinople, lord Redcliffe s'est fait des habitudes quelque peu despotiques, qui l'ont rendu peut-être aussi antipathique aux Turcs que le prince Menchikof même; il s'est accoutumé à ne point voir les cabinets changer sans son aveu. Très hostile à Méhémet-Ali-Pacha, il n'a point voulu le reconnaître comme ministre du sultan, et il refuse encore d'entrer en relations avec lui. Lord Redcliffe, en agissant ainsi, ne représente point sans doute l'opinion de son gouvernement; il est même présumable que, s'il est resté jusqu'ici à Constantinople, c'est en considération de sa grande connaissance de l'Orient et sans doute aussi de convenances parlementaires. C'est cependant une situation qui ne saurait se prolonger. Il en peut résulter des tiraillemens fâcheux et de plus graves conséquences encore dans la conduite des affaires, par suite une diminution d'influence pour l'Europe. L'Angleterre et la France ne peuvent scinder leur action à Constantinople, lorsqu'elles restent unies par tant d'intérêts, lorsqu'au moment présent encore elles suivent la même politique dans deux questions qui sont pour ainsi dire une dépendance de la question orientale : ce sont les affaires de Naples et de la Grèce.

Comment s'est produit le démêlé avec Naples? On le sait déjà, il est né de l'étrange système intérieur suivi par le gouvernement napolitain et du mauvais vouloir, plus étrange encore, manifesté par lui à l'égard des puissances occidentales. Le roi de Naples est dans une situation dont il est impossible de méconnaître la gravité. Il est menacé par les passions révolutionnaires qui fermentent en Italie. De tous les souverains de la péninsule, c'est celui qui soulève les haines les plus vives et les plus acharnées. Plus cette situation est difficile, plus il semble que la prudence était nécessaire. Le gouvernement napolitain met au contraire un zèle bizarre à aggraver les difficultés, à accroître les mécontentemens par des vexations de police; puis, comme si cela n'était point assez, il s'est jeté dans une voie d'hostilité sourde contre l'Angleterre et la France, tantôt par des mesures commerciales restrictives,

tantôt par des brutalités personnelles qui atteignaient les membres de la légation anglaise, ou par l'affectation à ne point saluer le pavillon français dans le port de Messine. La France et l'Angleterre ont dû demander compte de ces étranges procédés, et ici encore c'est le même système, propre à tout compliquer au lieu de tout aplanir. Le préfet de police de Naples, M. Orazio Mazza, le principal coupable de ces incartades contre la légation anglaise, a été ostensiblement destitué; mais il paraît avoir conservé la direction effective de la police, et de plus le roi de Naples a en même temps éloigné du ministère de la guerre le prince Ischitella, l'ennemi personnel de M. Mazza, et qui professe d'ailleurs les plus sérieuses sympathies pour les puissances occidentales. Le gouvernement napolitain trouve le moyen de réunir à la fois la concession apparente et un nouveau témoignage de mauvais vouloir. Triste expression d'une politique qui est violente sans être conservatrice, et qui, au lieu de rester neutre, comme elle en a le droit, ne peut contenir les mouvemens d'une assez puérile hostilité! La conséquence, c'est que la question demeure entière, et que les deux puissances occidentales ne se contenteront pas sans doute de l'apparence de satisfaction donnée par le cabinet des Deux-Siciles. Quant à la Grèce, la difficulté, on s'en souvient, est dans l'antipathie du roi Othon contre le ministre de la guerre, le général Kalergi. Il y a quelque temps déjà que la lutte existe entre le souverain et son ministre. En écrivant une lettre qui a pu froisser la reine, le général Kalergi a eu évidemment un tort; mais ce tort n'a été en réalité qu'un prétexte dont les partisans de la Russie se sont servis pour évincer du pouvoir l'homme qui y avait pris place sous les auspices des puissances occidentales. Dans cette guerre assez bizarre qui se poursuit encore, la France et l'Angleterre n'ont point sans doute la pensée de contraindre le roi Othon à garder un ministre malgré lui; mais elles paraissent avoir laissé entendre à la cour d'Athènes que la retraite du général Kalergi leur imposerait l'obligation de réclamer d'autres garanties pour le maintien de la neutralité de la Grèce. Ainsi les petits incidens viennent se mêler à la grande lutte du moment, et achever le tableau de la situation générale de l'Europe.

La guerre cependant n'absorbe pas tellement toutes les pensées, qu'il n'y ait place dans plus d'un pays, en France particulièrement, pour une question tout intérieure qui touche à la vie même des populations : c'est la question des subsistances. L'insuffisance de la dernière récolte est venue réveiller le problème dans toute sa gravité. Il est avéré aujourd'hui que dans la production de la France il y a un déficit de sept millions d'hectolitres de blé environ, eu égard à ce qui est nécessaire à l'alimentation publique. La conséquence de ce déficit, c'est l'élévation progressive du prix des grains. Comment pourvoir à cette insuffisance? C'était l'objet d'une note récente du gouvernement, qui arrivait à cette conclusion, que le seul remède était, d'une part, de favoriser l'arrivée de blés étrangers en maintenant une liberté complète des transactions, et de l'autre de multiplier les travaux d'utilité publique, pour venir en aide aux populations laborieuses. Le gouvernement, en effet, a maintenu l'exemption de tout droit d'importation sur les denrées alimentaires, et il a rendu un décret qui ouvre un crédit de dix millions affectés à des travaux d'utilité communale et aux distributions de se-

cours par les bureaux de bienfaisance. Le gouvernement, par les moyens dont il dispose, cherche à subvenir à une nécessité du moment, à une crise accidentelle, née de l'insuffisance d'une récolte; mais à ce fait transitoire, qui paraît suffisamment s'expliquer par un déficit réel dans la production du blé en France, se lie au fond un problème économique plus général : c'est l'élévation toujours croissante du prix des denrées alimentaires depuis quelques années. Or à quoi tient ce phénomène? Il tient sans doute à bien des causes, à la surexcitation de tous les besoins, à la transformation des habitudes et des mœurs, à un développement de la consommation supérieur à celui de la production, surtout peut-être à l'infériorité de l'agriculture comparativement à l'essor immense de toutes les entreprises industrielles et commerciales. Ce qui souffre réellement en France, c'est l'agriculture malgré les progrès qu'elle a pu faire, et elle souffre par deux motifs entre bien d'autres. D'abord les opérations financières démesurées, la soif d'un gain rapide, le besoin de tenter la fortune, jettent l'argent dans toute sorte de spéculations, où le plus grand nombre ne trouve que déceptions, où quelques financiers seuls s'enrichissent en se faisant de leur habileté une puissance équivoque. En outre l'accroissement de tous les travaux industriels enlève des bras à l'agriculture et attire les habitans des campagnes dans des centres où ils se dégoûtent du labeur agricole, où ils contractent des habitudes nouvelles et se dépravent, de sorte que l'argent et les bras s'éloignent de la terre. Ces tendances ne sont pas seulement un fait économique ordinaire, elles faussent l'activité de la France, qui devrait se tourner principalement vers l'agriculture, comme la surexcitation de tous les instincts matériels fausse son génie sous un autre rapport, en atteignant dans sa source la vie intellectuelle.

L'intelligence aussi, en effet, est une des forces naturelles de la France; elle est un des ressorts de sa civilisation expansive, un de ses plus puissans moyens d'action dans le monde, et c'est parce que l'intelligence a ce caractère merveilleux et éclatant que tout ce qui la déprime, la fausse ou l'avilit est une atténuation de l'ascendant de la France. D'où est venue l'influence intellectuelle de notre pays, si ce n'est de la perfection de son goût, de la rectitude de ses idées et de la clarté de son langage? On rapporte parfois au XVIIIe siècle le rayonnement du génie français. Le XVIIIe siècle n'a fait que recueillir en ceci l'héritage de l'époque qui l'avait précédé. C'est le XVIIe siècle qui a créé l'ascendant du génie, de la langue et des mœurs de la France. Au siècle qui l'a suivi, au contraire, remontent bien des déviations qui n'ont fait que s'aggraver, la corruption de la langue et du goût, l'altération du sens littéraire, cette fausse éloquence qui n'est qu'une vide déclamation, et même beaucoup d'habitudes qui ont fini par envahir la vie intellectuelle moderne. L'esprit littéraire a pris surtout ce caractère de précipitation et de fièvre d'un siècle où tout se hâte; il invente peu, il recueille des impressions, il observe; il se mêle aux aventures d'un temps qui en a eu beaucoup, subissant toutes les influences qui se succèdent, et s'arrêtant parfois pour se demander vers quelle direction il est décidément entraîné. Si l'inspiration spontanée lui manque, il se complaît aux révélations de l'histoire, à l'exhumation des documens, sauf à les interpréter à sa manière, souvent avec toute

sorte de vues paradoxales. De là tout un mouvement d'œuvres sérieuses ou équivoques qui dénotent plus d'agitation que d'activité réelle. M. Cuvillier-Fleury est certainement l'un des observateurs les plus exacts et les plus fermes de ce monde littéraire actuel, et ses observations, ses jugemens les plus récens, il les recueille aujourd'hui, comme il l'a déjà fait précédemment pour d'autres, dans ses *Nouvelles Études historiques et littéraires*. C'est notre temps, dans la variété de ses tendances actuelles et dans ses productions de tout genre, qui est l'objet des études de M. Cuvillier-Fleury. Aussi l'auteur étend-il son observation aux hommes, aux choses et aux travaux les plus divers, en maintenant une certaine unité qui naît parfois du sujet, et surtout de la pensée du critique. La meilleure justice qui puisse être rendue à M. Cuvillier-Fleury est celle qu'il se rend à lui-même, quand il dit : « Je n'ai jamais donné au public une ligne qui ne fût la meilleure que je pusse écrire. » Dans quelques pages qui précèdent ces études, peut-être y a-t-il la trace de quelque ancienne polémique sur une question toujours nouvelle : quelle est l'influence de la presse sur la littérature? fait-on des livres avec des articles de journaux? Sans doute les esprits d'élite font toujours des livres avec les fragmens qu'ils publient périodiquement, et les mélanges ne datent pas d'aujourd'hui; mais les mélanges seuls forment-ils une littérature? Et quand la littérature en est venue à se résumer tout entière dans cette vie morcelée, n'y a-t-il pas un travail nouveau à accomplir, un nouvel effort à tenter pour ramener l'intelligence aux vraies et grandes lois de son existence?

La vie publique ne se compose pas toujours heureusement d'incidens dramatiques, ou de ces crises pénibles qui sont l'épreuve des gouvernemens et des peuples. Il est des pays travaillés de profonds et secrets malaises et placés dans des conditions difficiles, comme il en est pour qui le calme semble un état normal, de même encore qu'il s'en trouve qui, après avoir vu passer des révolutions sans nombre, se plaisent à tirer de quelque événement important de leur histoire l'augure d'une ère meilleure. Dans ces deux dernières catégories, ne peut-on pas placer la prudente Hollande, peu accoutumée à courir les aventures politiques, et le Portugal, dont le jeune roi, arrivé à sa majorité, vient en ce moment même de prendre la direction des affaires?

Il y a peu de jours, les états-généraux s'ouvraient à La Haye, et la session nouvelle ne pouvait commencer sous de plus paisibles auspices. Neutre dans la guerre qui tient aujourd'hui l'Europe en suspens, libre et dégagée de toute complication dans sa situation intérieure, occupée d'objets pratiques, surtout d'améliorations matérielles et financières, la Hollande reste dans des conditions régulières que le roi n'a fait que résumer en ouvrant les chambres. Aussi le discours de la couronne semble-t-il avoir produit la meilleure impression. Les chambres de leur côté ne paraissent pas vouloir s'attarder dans de longues et inutiles discussions au sujet de l'adresse. La première chambre a accepté presque sans débats le projet qui lui était présenté, et a seulement insisté par un amendement sur la nécessité de l'abolition de l'esclavage dans les colonies. L'adresse n'a été qu'un écho fidèle du discours royal. Dans la seconde chambre, il n'en a point été autrement; la commission chargée de préparer la réponse au roi se trouvait composée

en majorité de députés favorables à la politique du gouvernement. C'est la même opinion qui a prévalu également dans le choix d'un président de la chambre. M. Gevers van Endegcest a été porté en première ligne sur la liste de candidature soumise au roi, bien qu'on lui opposât M. Strens, ancien ministre de la justice dans le cabinet de M. Thorbecke. La chambre se trouve donc prête aujourd'hui à aborder les véritables travaux de la session, et ces travaux ont quelque importance. De ce nombre est une loi qui doit régler l'abolition de l'esclavage, et dont le roi fait pressentir la présentation dans son discours. Il reste encore à élaborer un certain nombre de lois organiques pour assurer la complète exécution de l'article additionnel de la loi fondamentale. Dans ces grandes mesures mûrement préparées, la constitution ne peut que trouver un élément de force et de durée.

Le roi dans son discours indiquait d'une façon générale la situation favorable des finances; cette situation a été pleinement exposée depuis par le ministère, et les améliorations qu'elle révèle ne font que justifier les paroles du souverain. L'exercice de 1853 présentait un boni de 5 millions de florins; ce boni a été en 1854 de plus de 7 millions. L'année courante paraît devoir offrir les mêmes résultats. De cet état de prospérité financière naît la possibilité de continuer l'amortissement de la dette publique, et cet amortissement graduel contribue à diminuer les dépenses par la réduction des intérêts à payer. La diminution obtenue par suite des amortissemens opérés depuis 1850 s'élève annuellement à plus de 1,600,000 florins. La discussion du prochain budget soulèvera sans doute d'assez graves questions, d'autant plus qu'en présence de l'abolition des droits de mouture et de tonnage, prononcée l'an dernier, le gouvernement demande comme équivalent une légère augmentation de divers autres droits. Quoi qu'il en soit de ces projets, la session législative qui vient de commencer ne peut qu'y trouver l'aliment de discussions sérieuses et profitables pour le pays. C'est ce genre de travaux qui convient à l'esprit et au caractère de ce peuple sensé et modéré. La Hollande n'est pas seulement pratique par essence, elle a d'habitude peu le goût des excès et des exclusions en politique. Elle vient d'en donner un exemple récemment encore. Un homme éminent, le chef du parti protestant, qui s'appelle aussi anti-révolutionnaire, M. Groen van Prinsterer, avait été écarté de la représentation nationale aux élections dernières. La ville de La Haye vient de le nommer député. Ce n'est point peut-être par une vive sympathie pour ses opinions que les électeurs l'ont élu; ce serait plutôt par antipathie pour les libéraux avancés, dont M. Thorbecke est le chef, et aussi pour rendre sa place dans la vie politique à un homme considérable, afin que toutes les opinions aient leurs chefs les plus autorisés dans la représentation nationale. On aime ainsi en Hollande un juste équilibre de forces, et n'est-ce point là une garantie de sincérité et de durée pour un régime constitutionnel dont l'essence est de faire appel à toutes les opinions et de ne laisser à aucune le droit de méconnaître la puissance de la loi?

C'est récemment aussi que s'est accompli à Lisbonne ce sérieux événement de la prise de possession du pouvoir par le jeune roi de Portugal. Dom Pedro V est né le 16 septembre 1837. Il est le petit-fils de l'empereur dom Pedro, qui réunit un moment les deux couronnes du Brésil et du Portugal,

et le fils de doña Maria, cette reine si éprouvée, qui n'a guère connu le repos pendant sa vie. A la mort de doña Maria, en vertu d'une loi du 7 avril 1846, la régence restait confiée au roi dom Fernando, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, père du jeune roi dom Pedro, jusqu'à la majorité du souverain, fixée à dix-huit ans. Le roi achevait sa dix-huitième année le 16 septembre dernier. A cette date commence donc réellement un nouveau règne, qui s'est inauguré à Lisbonne au milieu de toutes les fêtes et de toutes les démonstrations monarchiques. Les cortès avaient été convoquées pour ce solennel événement, et c'est dans le sein des deux chambres réunies que dom Pedro V est allé prêter le serment voulu entre les mains du cardinal-patriarche. Pendant plusieurs jours, les fêtes se sont succédé. Suivant un vieil usage, le roi s'est rendu avec toute sa cour sur la place du Commerce, où la municipalité lui a remis sur un plateau d'argent les clefs de la ville, comme un symbole de la prise de possession du royaume. Une pensée plus sérieuse du reste s'est mêlée à cette inauguration d'un nouveau règne; on a voulu marquer l'avénement de dom Pedro par de nombreux actes d'utilité publique ou de bienfaisance. A Lisbonne, plusieurs maisons d'asile ont été créées; la ville de Porto a fondé un mont-de-piété et une caisse de secours. A Coïmbre, à Villa-Real, des établissemens du même genre ont été ouverts. C'était donner un caractère pratique et généreux à un événement qui domine et résume aujourd'hui la situation politique du Portugal. Le discours prononcé par le roi devant les cortès est d'ailleurs d'un esprit sage et éclairé, très explicitement constitutionnel et naturellement empreint de cette confiance que donne la jeunesse. En prenant la direction des affaires, dom Pedro trouve le Portugal non certes à la hauteur de ce qu'il a été dans d'autres temps, mais du moins apaisé, et préparé, par la lassitude des révolutions, à chercher dans le repos et dans les améliorations positives les élémens d'une fortune moins précaire.

Chose étrange! il y a eu dans ces dernières années en Portugal deux événemens, deux crises de nature à rejeter le pays dans des épreuves nouvelles: c'était d'abord l'insurrection militaire d'où est née la situation politique actuelle, résumée dans la présence au pouvoir du duc de Saldaña; puis est venue la mort de la reine. Ces deux événemens devaient, selon toute vraisemblance, bouleverser le Portugal. Il n'en a rien été. La révolution, maîtrisée par le duc de Saldaña, s'est disciplinée d'elle-même; les insurgés de la veille se sont groupés autour du trône, non sans l'avoir humilié, il est vrai. La révolution portugaise, modèle anticipé de la dernière révolution espagnole, a su éviter la plupart des écueils contre lesquels celle-ci est venue se heurter. Il s'est formé justement à Lisbonne ce qui n'a pu se former à Madrid, un parti composé de conservateurs et de progressistes, c'est-à-dire de chartistes et de septembristes, — et, appuyé sur cette base, le ministère s'est maintenu depuis trois ans à peu près sans contestation. Ce n'est pas qu'il n'y ait parfois une vive opposition. Les septembristes extrêmes continuent leur guerre contre le gouvernement. L'opposition chartiste est principalement représentée dans la chambre des pairs, où le comte de Thomar a repris son siége depuis quelque temps. Cependant en dernière analyse on en est venu à penser que le duc de Saldaña, par le prestige de son nom, par l'influence qu'il exerce sur l'armée, pouvait seul garantir le Portugal de ca-

tastrophes nouvelles, et cette croyance a si bien prévalu, que le vieux maréchal, malade, affaibli par l'âge, ne paraissant jamais dans les chambres, fait néanmoins à peu près tout ce qu'il veut, secondé qu'il est du reste par des hommes remarquables de son cabinet, MM. Rodrigo da Fonseca et Fontes Pereira de Mello. La mort de doña Maria pouvait avoir des conséquences plus graves encore : c'était la première transmission de la couronne après une guerre de succession. Il s'est trouvé au contraire que cette mort a rendu en quelque sorte une popularité nouvelle à la monarchie. On s'est plu à rendre justice à cette reine, qui avait vu sa couronne tour à tour usurpée par son oncle dom Miguel et menacée par les factions révolutionnaires. Le roi dom Fernando, porté tout à coup à la régence, excitait des méfiances par sa qualité d'étranger. La loyauté du régent a dissipé ces ombrages. Jeune encore, aimant les arts, désintéressé dans sa conduite, le roi dom Fernando s'est trouvé bientôt aussi populaire qu'il était suspecté auparavant. Il a trouvé en lui-même le meilleur moyen de désarmer tous les partis, c'est de ne point tenir à sa position et de convaincre tout le monde qu'il ne gardait l'autorité souveraine que par devoir. Bien loin de se mettre en lutte avec les chambres ou avec son ministère et d'aller au-devant des difficultés, le régent s'est appliqué à les éviter, à calmer les passions, à raffermir la paix publique, pour laisser à son fils une situation régulière et libre. Il y a réussi, et il a pu se rendre cette justice en descendant du pouvoir.

Maintenant le poids du gouvernement repose sur dom Pedro V. Le premier acte du jeune roi a été de confirmer dans ses fonctions le cabinet du duc de Saldañha, déjà maintenu par le régent à la mort de doña Maria. Un des caractères de ce commencement de règne, c'est l'extrême confiance qu'il inspire. Peut-être même y a-t-il la part de l'illusion, car on ne peut se dissimuler que le jeune souverain portugais aura de singuliers obstacles à surmonter. Ces obstacles naissent d'un délabrement assez général, fruit de causes héréditaires et de révolutions accumulées. Seulement, et c'est là le côté favorable, les passions des partis semblent s'assoupir aujourd'hui, et faire place à un goût très vif pour toutes les améliorations sérieuses et positives. Si le Portugal n'est plus ce petit pays qui envoyait partout des navigateurs audacieux et des conquérans, il a encore en lui-même assez de ressources pour reprendre un certain rang. Qu'on voie se réaliser le double projet de chemin de fer qui doit relier la frontière française à Madrid, Madrid à Lisbonne, et la capitale portugaise peut devenir un des grands ports européens. Dans l'ordre politique comme dans l'ordre matériel, travailler à rajeunir le Portugal, c'est l'œuvre difficile du règne qui commence.

Qu'on passe de l'Europe à l'Amérique du Sud, ce n'est pas seulement ici un monde nouveau, un nouvel hémisphère : c'est aussi un autre ordre de phénomènes et d'événemens politiques; des révolutions qui se nouent ou se dénouent, des insurrections qui éclatent, des dictatures qui s'élèvent ou disparaissent, voilà jusqu'ici, il faut le dire, la seule histoire de ces populations, disséminées sur un continent qu'elles n'occupent et n'animent que par leurs discordes. Parmi ces républiques sud-américaines, la Bolivie est peut-être une des moins connues. L'élection d'un nouveau président vient d'avoir lieu, et si l'événement s'est accompli régulièrement en apparence, il ne laisse

pas d'avoir son côté curieux. Il faut se rendre compte de l'état singulier et obscur de ce pays, soumis depuis quelques années au pouvoir d'un chef militaire, le général Belzu, qui s'appelle président constitutionnel, et qui en réalité est un dictateur comme il y en a beaucoup en Amérique. La Bolivie, gouvernée par le général Belzu, s'est trouvée dans ces derniers temps aux prises avec deux genres de difficultés : elle avait à faire face à la guerre que lui avait déclarée le Pérou sous la présidence du général Echenique, et elle était agitée en même temps par des tentatives incessantes de révolutions intérieures. Le général Echenique étant lui-même renversé au Pérou il y a quelques mois, le danger de la guerre disparaissait; mais il restait les tentatives de révolution, qui prenaient chaque jour un caractère plus grave. Fatigué d'avoir à lutter sans cesse, désirant peut-être aussi se faire donner plus de pouvoirs, bien que dans le fait il les eût tous, Belzu avait recours, au commencement de cette année, à un expédient dont le général Rosas s'est servi souvent avec succès à Buenos-Ayres : il réunissait le congrès et se déclarait décidé à abdiquer le pouvoir. Ce qu'il y avait de plus curieux du reste, c'était le message par lequel il motivait sa résolution. Belzu faisait le plus triste et le plus sanglant tableau de la situation du pays; il montrait l'anarchie se répandant partout, l'égoïsme dominant tout sentiment patriotique, la démoralisation gagnant toutes les classes, l'oisiveté laissant le sol stérile, la manie des emplois dépravant tous les cœurs et minant tout ordre social, les femmes elles-mêmes se livrant aux agitations révolutionnaires; bref, il déclarait cette société ingouvernable, et c'est pourquoi il offrait sa démission, sous-entendant sans doute que la dictature était devenue nécessaire. Le congrès n'accepta pas la démission de Belzu; mais il ne lui offrit pas la dictature qu'il demandait implicitement, et comme les pouvoirs réguliers du président allaient bientôt expirer, il restait à élire un nouveau chef de l'état.

Ce ne sont point les prétendans qui ont manqué, comme bien on pense. Il y avait en première ligne le général Santa-Cruz, qui a longtemps gouverné la Bolivie, qui a été un certain moment le protecteur de l'éphémère confédération péru-bolivienne, et a depuis rempli une mission diplomatique en Europe au nom de divers pays de l'Amérique. Le général Santa-Cruz adressait de Paris un manifeste à ses compatriotes, et il se rendait lui-même à Buenos-Ayres pour se rapprocher de son pays. Le général Santa-Cruz a fait, il faut le dire, une campagne malheureuse. Il n'a pas vu que, n'y eût-il point même d'autre obstacle, il allait trouver des candidats qui lui disputeraient le pouvoir : de ce nombre était le docteur Linarès, qui paraissait avoir des chances sérieuses; mais en outre il y avait une difficulté bien autrement grave, c'est que Belzu devait songer à garder le pouvoir, soit pour lui, soit pour quelqu'un des siens. C'est ce qui est arrivé en effet. Le président bolivien a fait élire à sa place son gendre, le général Cordova, et il n'a point renoncé probablement à ressaisir quelque jour pour lui-même l'autorité suprême. Maintenant le général Belzu réussira-t-il à établir dans la Bolivie une sorte de dynastie dictatoriale, comme l'ont fait les Monagas dans le Venezuela? Les tentatives de révolution qui ne manqueront pas de se renouveler triompheront-elles au contraire? C'est le malheur de ces républi-

ques de s'absorber dans ces luttes et de ne pas voir que leur avenir est bien plutôt dans un simple fait comme celui qu'on annonçait récemment, — l'arrivée en Europe d'un navire chargé de blés du Chili, ou bien encore le voyage que vient de faire un petit bâtiment de commerce partant d'une des provinces les plus centrales de la Confédération Argentine et atteignant Corrientes, à travers les rivières du Vermejo et du Parana. CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

HANDBUCH DER SPANISCHEN LITERATUR (*Manuel de Littérature espagnole*), von Ludwig Lemcke (1).

L'Allemagne continue à s'enrichir de sérieux travaux sur les littératures romanes. Lorsque don Agustin Duran, il y a quelques années, proclamait la part immense des érudits allemands à la restauration des vieux monumens poétiques de l'Espagne, ce n'était pas seulement l'œuvre isolée d'un petit nombre d'écrivains et le caprice passager du public qu'il signalait ainsi; ce mouvement d'études va s'accroissant toujours. L'Espagne et l'Italie sont pour toute une école de savans l'objet d'une sollicitude passionnée. Cette même ferveur que d'autres érudits ont portée et portent aujourd'hui encore dans l'interprétation de l'antiquité grecque et latine, ceux-ci l'appliquent à l'Italie de Dante et de Pétrarque, de l'Arioste et de Machiavel, à l'Espagne d'Alphonse le Savant, de l'infant don Juan Manuel, de Lope de Vega, de Cervantes, de Quevedo et de Calderon. Parmi les commentaires si nombreux que l'Europe a consacrés depuis vingt ans au poète de *la Divine Comédie*, les plus remarquables peut-être, ceux-là du moins qui partagent la prééminence avec les publications de Fauriel et d'Ozanam, nous viennent de Dresde, de Berlin et de Leipzig. Dans cette assemblée d'*homérides* (on peut bien donner ce nom aux adorateurs du vieil Alighieri), dans ce chœur de disciples rivalisant de zèle et d'enthousiasme, il y a une place d'honneur pour le souverain lettré qui cache son érudition et ses travaux sous le nom de Philaléthès; le roi de Saxe commande aujourd'hui la légion que l'Allemagne a mise au service de Dante. J'espère bien réunir un jour ces fidèles ouvriers, et il y aura quelque intérêt, ce me semble, à les comparer avec leurs confrères de France et d'Italie. Aujourd'hui c'est seulement à propos de la littérature espagnole que je veux signaler la sollicitude de l'école *romaniste* en Allemagne.

Or, tandis que le savant grammairien des langues romanes, M. Diez, complète ses travaux antérieurs par la publication d'un dictionnaire étymologique des cinq ou six idiomes dont il a expliqué le génie; tandis que M. Franceson publie une grammaire espagnole qui peut être considérée comme un

(1) Premier et deuxième volume, Leipzig, 1855.

modèle, et un dictionnaire espagnol-allemand d'une précision lumineuse; enfin tandis que des pièces de Calderon et de Lope sont traduites ou commentées avec intelligence dans des recueils ou dans les chaires publiques, voici un livre qui secondera efficacement ces sympathies croissantes du pays de Goethe pour le pays de Cervantes. Sous ce titre modeste, *Manuel de la Littérature espagnole*, M. Ludwig Lemcke vient de publier à Leipzig les deux premiers volumes d'un ouvrage qui sera tout à la fois une histoire et un tableau des lettres en Espagne depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'est une histoire, car la vie et le développement des siècles, la biographie des hommes éminens en qui se personnifie le génie littéraire de la péninsule, tout cela est exposé avec méthode dans une série de notices très substantielles, et en même temps c'est tout un tableau, un tableau vivant et animé, puisque l'historien s'effaçant laisse la parole aux écrivains, qu'il se contente d'introduire sur la scène. M. Wackernagel et M. Henri Kurz avaient déjà présenté d'après ce plan l'histoire littéraire de l'Allemagne, et leurs publications occupent une place honorable à côté des histoires de Gervinus et d'Hillebrand; M. Lemcke réussira de même : auprès de l'histoire un peu vieillie, mais intéressante encore de Bouterweck, à côté de l'histoire si complète, si détaillée, trop détaillée peut-être, du patient Ticknor, auprès des monographies de don Agustin Duran, de Martinez de la Rosa, de don Alberto Lista, de José Quintana, l'ouvrage de M. Lemcke s'est fait sa place et saura la garder.

M. Lemcke a cherché à être utile, sans renoncer jamais à la gravité de la science. En de telles publications, ce qui importe avant tout, c'est le choix des spécimens qu'on met en usage. Il faut certes une connaissance approfondie d'une littérature pour extraire ainsi de l'œuvre d'un écrivain les pages les plus propres à faire apprécier sa pensée et son style. M. Lemcke me semble avoir compris et exécuté sa tâche avec une rare habileté. L'introduction, excellent résumé des origines littéraires de l'Espagne, atteste déjà une science très sûre; l'ouvrage tout entier nous montre cette science en action.

La publication de M. Lemcke se divise en trois parties, la première consacrée à la prose, la seconde à la poésie, la troisième à la littérature dramatique. Le premier volume s'ouvre avec les *Siete partidas* d'Alphonse le Savant et nous conduit de tableaux en tableaux jusqu'aux écrits récens de l'historien Toreno, de l'humoriste Larra, de l'ardent publiciste Donoso Cortez, ou du noble vieillard qui a été le biographe des plus illustres enfans de l'Espagne, don Manuel José Quintana. Après les naïves prescriptions d'Alphonse le Savant sur les devoirs du souverain (*qual deve el rey ser comunalmente a todos los de su señoria*), après des pages bien choisies de la *Cronica general de España*, l'infant don Juan Manuel se présente à nous avec quelques-uns des plus charmans récits que le sage Patronio ait faits au comte Lucanor. Ces deux princes, l'oncle et le neveu, Alphonse le Savant et don Juan Manuel, président noblement la famille des prosateurs espagnols. Le premier appartient au XIIIe siècle, le second a illustré le XIVe, et de l'un à l'autre on voit déjà le progrès qu'a accompli l'idiome. Quelle grâce, quelle netteté, quel mélange de chevalerie vaillante et de bon sens politique dans les moralités de Patronio! Il y a tel de ces récits qui atteste un contem-

porain de Froissart, tel autre qui semble faire pressentir Commynes. Voici encore un contemporain de Froissart, mais sans aucun mélange de sagesse didactique; c'est le peintre des prouesses amoureuses et des batailles chevaleresques, le brillant gentilhomme portugais, Vasco de Lobeira, qui fut la souche, à ce que l'on croit, de l'innombrable lignée des Amadis. Mais pourquoi les chroniqueurs si intéressans du XIVe siècle, chroniqueurs espagnols et portugais, n'ont-ils pas de place ici? Pourquoi Ayala ne fournit-il pas sa part? On ne sait, en vérité, comment expliquer une telle lacune. Nous entrons bientôt dans le XVe siècle, et ce siècle, qui, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, n'est qu'une période de transition, est très suffisamment représenté par trois ou quatre noms. Signalons surtout (c'est une des trouvailles de l'auteur) ce curieux archiprêtre de Talavera, Martinez de Tolède, avec son livre de morale populaire et pratique dont l'épigraphe pourrait être ce verset de la Bible : *Ne dederis mulieribus substantiam tuam.* Ni M. Ticknor dans l'*History of spanish Literature*, ni M. Clarus dans sa *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*, n'ont cité une seule fois l'archiprêtre de Talavera; il y a plaisir à trouver chez M. Lemcke un spécimen fort étendu de ce singulier ouvrage, l'une des plus précieuses raretés de la bibliographie espagnole.

Le XVe siècle va finir; quelques années avant que le XVIe siècle fasse son apparition sur la scène, un livre paraît qui semble proclamer à son de trompe la mort du moyen âge : c'est le Rabelais de l'Espagne qui l'a écrit, l'ingénieux et cynique Fernando de Rojas. Il suffit de parcourir la *Célestine* de Rojas pour comprendre quelle distance il y a des récits du *Comte Lucanor* et de la morale de Martinez de Tolède à la liberté effrontée du disciple de Pétrone. A sa suite se déroule le groupe étincelant des écrivains du XVIe siècle : Oliva et Salazar, qui célèbrent tous deux la dignité de l'homme et semblent avoir ressenti un instant l'inspiration virile de la renaissance; Hurtado de Mendoza, singulier mélange de Salluste et de Callot, le peintre fantasque de Lazarille de Tormes et le chroniqueur vigoureux de la guerre de Grenade; George de Montemayor avec sa pastorale de *Diane* continuée, surpassée peut-être (c'était l'opinion de Cervantes) par la *Diana enamorada* de Gaspar Gil Polo; Perez de Hita, qui raconte avec tant de verve et de couleur les luttes des Zégris et des Abencerrages, *Caballeros moros de Grenada*; Mateo Aleman, qui recueille l'héritage de Hurtado de Mendoza, et donne un frère à Lazarille de Tormes dans la personne de Guzman d'Alfarache; puis les écrivains plus sérieux, — l'historien des Indes, Antonio de Herrera, — le subtil et audacieux jésuite Mariana, écrivain supérieur à sa réputation, penseur tenace et profond, qui compromit l'institut naissant d'Ignace de Loyola par sa théorie du régicide, et attira lui-même sur sa tête chargée d'années de rigoureuses punitions en dénonçant les méfaits de la compagnie de Jésus. Louis de Grenade avec ses belles pages religieuses toutes rayonnantes de lumière et d'or, Antonio Perez avec ses lettres politiques, Cervantes avec sa *Galatée* et ses drames, terminent ce mouvement du XVIe siècle, moins grand sans doute en Espagne qu'en Italie ou en France, en Allemagne ou en Angleterre, mais bien intéressant encore par les germes de vie qu'il contenait dans son sein.

Cervantes n'est pas seulement un homme du XVIe siècle; il ouvre aussi le siècle suivant, et l'immortel hidalgo de la Manche appartient aux premières années de cette période qui devait régulariser et féconder le mouvement confus d'une renaissance incomplète. Cervantes et Quevedo représentent tous deux cette direction nouvelle, avec quel éclat et quelle verve! l'Europe le sait; mais l'esprit du moyen âge, d'un moyen âge artificiel et convenu, reparaît bientôt pour étouffer l'esprit moderne, et l'école des grands prosateurs se trouve subitement arrêtée. Quels noms citer après ces noms glorieux, à moins que ce ne soit le méthodique Saavedra ou un historien secondaire, Antonio de Solis, qui raconte la conquête du Mexique comme Saint-Réal a raconté la conjuration de Venise? Dès lors il faut traverser rapidement le groupe insignifiant des écrivains du XVIIIe siècle, Feijoo, Isla, Cadalso, Muñoz, Jovellanos, Capmany, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux tentatives récentes qui ont repris les traditions interrompues du XVIe siècle et associé l'Espagne de nos jours aux luttes viriles de la pensée moderne.

C'est ainsi que ce choix intelligent des prosateurs de l'Espagne provoque utilement la pensée et présente un tableau rapide et net des vicissitudes d'une grande littérature. Le volume consacré à la poésie offre les mêmes avantages et mérite les mêmes éloges. M. Lemcke n'a rien négligé pour donner à son recueil la correction achevée qui fait le prix des publications de ce genre; il a confronté les manuscrits des grandes collections de l'Europe, il a consulté surtout et nos richesses de la Bibliothèque impériale et les hommes qui connaissent le mieux chez nous ces délicats problèmes de bibliographie et de philologie moderne. M. Hase, M. Magnin, M. du Méril ont rendu à M. Lemcke des services qu'il n'hésite pas à proclamer hautement. M. Lemcke s'étonnera sans doute que nous le félicitions d'une chose si simple; mais n'avons-nous pas vu tout récemment deux écrivains de l'Allemagne, M. de Rochau et M. Édouard Brinckmeier, piller consciencieusement deux ouvrages français sur l'histoire et la littérature espagnole, et donner comme des recherches originales une traduction mal faite? Il est vrai que, dans ce domaine peu surveillé des études sur l'Espagne, la France non plus n'est pas à l'abri de tout reproche; je sais tel ouvrage sur la littérature castillane qui n'est qu'une traduction des notes dont M. Martinez de la Rosa a enrichi sa *Poëtique*. M. Lemcke n'est pas de cette école-là; il est savant et n'a pas besoin de se parer de la science de ses confrères. Qu'il publie avec le même soin son troisième volume, consacré au théâtre : il aura accompli une œuvre utile, et cette intéressante publication lui assurera un rang digne d'envie parmi les plus laborieux ouvriers de la renaissance romane.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

LA

RÉFORME ADMINISTRATIVE

EN ANGLETERRE

I.

Dans le courant de l'été de 1854, une des plus nombreuses et des plus belles armées que l'Angleterre ait mises sur pied est partie pour l'Orient au bruit des acclamations populaires. Devant l'ennemi, elle a fait tout ce qu'on attendait d'elle : elle a été brave et heureuse les armes à la main; mais, engagée dans une expédition lointaine et d'un genre nouveau, elle a rencontré des obstacles que le public n'avait pas prévus. Après six mois d'efforts, les résultats semblaient douteux encore, malgré des pertes cruelles. La nouveauté du climat, la rigueur des saisons, l'excès du travail, le défaut de préparatifs, l'insuffisance de l'armement et de l'approvisionnement, l'absence ou la confusion des moyens de transport, d'abri, de bien-être, de guérison, avaient donné aux souffrances inséparables de la guerre une intensité funeste. Au mois de décembre dernier, l'armée anglaise semblait épuisée; on la disait anéantie, et beaucoup ajoutaient que c'en était fait de la puissance militaire de la Grande-Bretagne.

Chose étrange, à Londres même on tenait ce langage! Qu'en Europe la nouvelle d'une atteinte éprouvée par l'armée et la puissance anglaise fût accueillie avec empressement, exagérée avec complaisance, rien de plus simple. L'Angleterre ne manque pas d'ennemis par le monde, elle est si libre, elle a été si heureuse; elle a traversé

dans un calme si profond les périodes de troubles et d'angoisses infligées aux monarchies du continent, et elle s'est montrée avec elles si fière de ses institutions, de son repos, de sa fortune, elle a si peu caché sa confiance en elle-même et dans ses destinées, qu'au premier revers tous ceux qu'elle a humiliés devaient relever la tête et jouir d'un noble plaisir, celui de proclamer sa déchéance. Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'elle-même, ou peu s'en faut, a eu l'air d'y croire.

Avec quel soin, avec quelle verve, la presse de Londres a recueilli, décrit, célébré les maux de l'armée anglaise, chacun s'en souvient. Comme elle a pris à cœur d'en étaler toutes les conséquences, toutes les misères, d'en faire rejaillir le contre-coup sur la force et même sur les institutions du pays, on ne l'a pas oublié. Elle recevait un rude démenti; elle avait, au début de la guerre, montré une présomption sans limite. Elle n'avait préparé l'opinion à aucune des difficultés, à aucun des mécomptes que toute guerre, même heureuse, amène avec elle. Elle l'avait comme à plaisir nourrie des illusions de l'orgueil et du patriotisme. L'opinion publique, qu'elle avait exaltée, tombait de son haut pour ainsi dire. Les Anglais sont fiers, mais sincères, et connaissent peu certaines finasseries de la vanité. Ils se montraient naïvement désolés et humiliés : désolés, car, préoccupés plus qu'aucun peuple des questions de bien-être et de *comfort*, ils ressentaient au fond de l'âme les souffrances de leurs soldats, et faisaient comme la découverte des maux de la guerre; humiliés, car ils avaient conçu et manifesté de tout autres espérances, et ils reconnaissaient avec douleur qu'ils ne faisaient pas tout mieux que personne. Ce double sentiment s'est produit sans détour. Loin de rien atténuer, on a tout avoué, tout déploré, tout mis au pire, et l'on ne s'est point inquiété de donner ainsi des armes à la compassion affectée et à l'envieuse joie de tous les ennemis de *la perfide Albion*.

Telle est, dit-on, la faiblesse des peuples libres, telle est, selon moi, leur force. Ils ne cachent ni leurs illusions, ni leur orgueil, ni leurs passions. C'est par la dure expérience des choses qu'ils se forment et s'aguerrissent aux épreuves qu'ils doivent subir, aux difficultés qu'ils doivent vaincre. Ils font en public et sous les yeux du monde leur rude apprentissage de la politique et de la guerre, et c'est parce qu'ils sentent tout vivement et avec excès qu'ils se montrent à la hauteur des efforts que les événemens réclament. « Un peuple libre ne comprend que lorsqu'il a senti, » disait le général Washington.

Mais ce n'est pas la mode de penser comme Washington. On a pris au mot la presse et la nation anglaise. On a cru à une redoutable crise. On est allé disant que l'Angleterre ne pouvant plus

compter en Europe, il ne lui restait qu'à se mettre en révolution; pour se relever, elle n'avait plus qu'à se perdre. Les institutions représentatives, qui ont tant d'ennemis, en ont maintenant d'une nouvelle sorte : ce sont leurs amis. Ceux-ci pensent devoir à leur mérite de ne croire ni à leur force ni à leur durée. Ils regardent comme nécessaire à la beauté de la chose qu'elle ne subsiste pas, et pour en faire un idéal, de la déclarer impossible. Que voulez-vous? On tient à ce que tout le monde soit malade de la maladie à laquelle on a succombé; il faut que personne ne réussisse parce qu'on a échoué. A entendre quelques-uns de ceux qui vantaient le plus l'Angleterre, on les croirait impatiens de changer le panégyrique en oraison funèbre. Qu'y avait-il cependant de si fort extraordinaire dans les événemens de l'an dernier? Dût-on accepter sans rabais les dépositions de la presse, cette grande exagératrice, l'habitude de prospérités inouies a pu seule rendre l'Angleterre si prompte à prendre l'alarme. Que dans une première campagne, après une longue paix, une armée montre quelque inexpérience, que l'instruction des soldats, que l'administration militaire laisse quelque chose à désirer, que l'Angleterre, absorbée depuis trente ans par les questions les plus grandes de la législation intérieure et de l'ordre économique, ait négligé de dresser à l'avance ses troupes à débarquer et à bivouaquer en Crimée : un tel malheur peut entraîner des pertes douloureuses, mais ne saurait surprendre ni abattre l'orgueil d'une nation. Plus d'une fois l'Angleterre a commencé par des revers une guerre qu'elle devait tout autrement finir. Ce n'est pas à nous de lui rappeler ces souvenirs-là. Elle sait son histoire, et nous n'aimerions pas à la lui raconter; elle y verrait qu'elle n'a jamais éprouvé d'échec ou rencontré d'obstacles sans accuser ses généraux et ses ministres plutôt qu'elle-même. Elle ne s'en est pas prise aux institutions, mais aux hommes. Souvent même, abusant du principe de la responsabilité, le poussant jusqu'à l'injustice, elle a par des rigueurs parlementaires montré que pour servir un peuple libre il ne suffit pas d'être habile, il faut être heureux. Après tout, une grande guerre à conduire est chose si difficile, elle exige non-seulement des généraux, mais des administrateurs même, un déploiement si extraordinaire de calcul et d'activité, de dévouement et de vigilance, de prévoyance et de travail, que je me sens porté à excuser l'emploi, même rigoureux, de toute la pénalité constitutionnelle, quand il s'agit d'obtenir les grands sacrifices au prix desquels s'achètent les grandes victoires.

Or cette fois la question ministérielle a bien été posée, et en janvier 1855 elle a été résolue contre le ministère; mais lui-même paraissait faiblement désireux de se maintenir, et ses adversaires n'étaient pas bien animés. Les haines politiques sont fort calmées en Angle-

terre, et les partis ne se précipitent plus avec fureur les uns contre les autres. Le changement de cabinet paraissait aller de soi, et n'exciter ni joie, ni colère. Par une disposition d'esprit qui caractérise notre époque, au lieu de rechercher comme autrefois la conduite du gouvernement dans un besoin de vengeance, on s'est presque uniquement proposé de savoir si la responsabilité ne devait pas remonter des ministres aux institutions administratives et politiques. On a eu l'air de se demander si la faute n'était pas au parlement qui avait maintenu, à la nation qui avait souffert des pratiques, des usages incompatibles avec la force d'un grand gouvernement, s'il n'y avait pas à découvrir un mal général et profond, si ce n'était point enfin le cas d'appliquer la panacée universelle : la réforme.

Ce serait une réforme motivée par une circonstance toute particulière. De quoi s'agissait-il? Des moyens de faire vivre en pays ennemi quarante ou cinquante mille hommes de bonnes troupes; mais c'est encore un des traits de notre temps que l'esprit de réforme se montre généralisateur, et dépasse volontiers le cercle des questions spéciales qui lui ont donné l'éveil. Ainsi le débat a monté de degrés en degrés d'une question de cabinet jusqu'à une question d'ordre social. Le premier point, celui auquel on se fût arrêté jadis, était de savoir si le pouvoir avait fait et s'il ferait aujourd'hui tout ce qu'il y avait à faire. Le second, c'était une question déjà touchée dans la session précédente, et qu'il fallait plus profondément résoudre. Le ministère, comme chargé du gouvernement de l'armée, était-il organisé d'une manière satisfaisante? Puis, comme le gouvernement de l'armée n'est pas tout, cette armée, gouvernée bien ou mal, était-elle bien organisée elle-même, et les institutions militaires du pays n'étaient-elles pas à refaire? Voilà une troisième question, et on l'a posée. Mais l'organisation imparfaite de l'armée ne serait-elle pas une partie d'un tout qui ne vaut pas mieux? Si les choses d'administration n'ont pas été, comme la législation, l'objet de réformes opportunes, n'est-ce pas que l'administration même est mal constituée? Ainsi est née la quatrième question, celle de la réforme de tout le *service civil.* Enfin, ministère, armée, bureaux, tout cet ensemble qui a si peu varié depuis un siècle et demi, est lié aux institutions du pays, dépend au moins de la manière de les entendre et de les pratiquer, et s'il faut modifier les effets, n'y aurait-il rien à voir aux causes? S'il faut retoucher l'accessoire, le principal doit-il rester intact? La constitution a-t-elle été comprise et développée dans le sens le plus favorable à la grandeur de l'état? Et si elle ne l'a pas été, n'est-ce pas la faute du parlement et de la nation, c'est-à-dire de l'esprit qui les anime? Et comme cet esprit est celui de la société telle qu'elle est faite, que faut-il penser de l'ordre social en Angleterre?

Un fil logique assez visible lie ces cinq questions, et elles ont été toutes abordées à propos de l'état hygiénique de l'armée anglaise devant Sébastopol. Par les argumens employés, par les motifs invoqués, ce qu'on a appelé la réforme administrative a semblé par momens embrasser toutes ces questions à la fois. Les promoteurs de cette réforme ont fait de leur mieux pour la grandir en importance, ses adversaires pour en exagérer les dangers. Et les timides et les sceptiques, et tous ceux qui voient chaque nuit apparaître le spectre de la démocratie, tous ceux qui ont intérêt à le faire jouer par manière de fantasmagorie pour effrayer les gens, ont eu prétexte à dire : « Il s'agit d'une révolution. »

A mon avis, il n'en est rien. Je reconnais qu'on agite en Angleterre, encore qu'avec peu de suite et de vivacité, quelques questions qu'on ferait mieux de regarder comme définitivement résolues par une expérience près de deux fois séculaire. J'avoue encore que l'émotion très vive et très naturelle ressentie par la nation à la nouvelle du dépérissement de son armée a dans le premier moment fait accueillir toutes les sortes d'hypothèses et d'expédiens; une extrême inquiétude accepte tous les conseils et choisit mal entre les remèdes. Cependant l'Angleterre ferait preuve d'une faiblesse d'esprit dont on ne l'a pas jusqu'aujourd'hui soupçonnée si elle se croyait plus malade qu'elle n'est réellement, parce que certains empiriques le lui disent, et si elle en venait aux moyens désespérés, parce que son état inspire une suspecte inquiétude à tous ceux qui lui en veulent. Quant à nous, nous ne craignons point qu'elle se laisse prendre à ce piége.

Notre intention est de retracer dans ses principaux détails la controverse politique qui a occupé l'Angleterre pendant les six premiers mois de cette année. Nous ne raconterons pas tous les faits : nous n'écrivons pas l'histoire des événemens, mais l'histoire des questions, et nous ne citerons les actes des chambres, de la presse et de l'opinion qu'autant qu'ils servent à mettre les questions dans leur jour; mais nous parlerons de tout avec bienveillance et avec liberté.

II.

Il y eut une courte session en décembre 1854. Alors, pour la première fois, la tribune parla des souffrances de l'armée. M. Layard, que nous rencontrerons souvent dans toute cette affaire, dit deux choses qu'il faut noter, parce qu'elles sont devenues les lieux communs du débat : « Il nous faut des hommes plus jeunes et plus faits pour l'action (plus tard il se réduisit à dire : Il faut un homme). — Si une entreprise particulière devait être conduite comme les ministres

ont essayé de conduire la guerre, il y aurait banqueroute avant huit jours. »

Le mois suivant, M. Roebuck fit sa motion. Il proposa un comité d'enquête pour s'assurer de l'état de l'armée devant Sébastopol et de la conduite des autorités chargées de pourvoir à ses besoins. Cette proposition était naturelle. Si l'on songe à la gravité de la question, à la préoccupation publique, à l'évidente impuissance où chaque fraction du ministère était de prendre la tête des affaires, à moins qu'on ne lui prêtât main forte ou lui fît violence, il fallait un acte énergique qui fût à la fois une menace et un appui, un stimulant et un frein. Quiconque avait été ou croyait rester ministre était obligé de s'y opposer, c'est tout naturel, et pour s'y opposer, de crier à l'usurpation de pouvoir. Cependant M. Roebuck, qui est tout à la fois très avancé en libéralisme et très sensé, savait bien que l'énergie dans le choix du moyen n'excluait pas la prudence dans l'emploi du moyen. Il ne voulait que mettre dès le premier moment aux mains de la chambre une arme dont elle se servirait comme le commanderaient les circonstances, et l'événement lui a donné raison; mais ceux-là même qui s'opposaient à l'enquête, c'est-à-dire à un procédé régulier d'intervention parlementaire, commençaient à produire ces singulières doctrines qui acquittent les hommes pour accuser les choses, et mettent le pouvoir hors de cause afin de faire le procès aux institutions. Lisez par exemple le discours de M. Bernal Osborne. C'est un radical vif et sincère, mais il est secrétaire de l'amirauté; il défendait donc le ministère. Pourquoi le sacrifier en effet quand toute la faute ne venait pas de lui, mais d'un système qui date du moyen âge, et qui a résisté au temps et à la raison? En disant que c'est l'organisation militaire qui a fait le mal, l'orateur se vantait presque de déplaire à l'aristocratie; mais il devait à son pays la vérité.

La chambre n'eut pas autant d'indulgence d'un côté ni de sévérité de l'autre : la motion passa et le ministère partit. Ainsi fut résolu ce que j'ai appelé la première question. La seconde ne tarda pas à venir. Il s'agissait de la consolidation comme parlent les Anglais, ou, comme nous dirions, de la centralisation des pouvoirs qui forment, dirigent et administrent l'armée. Il faut ici rappeler comment en 1854 ils étaient encore divisés. Il n'y avait point de ministre de la guerre. Personne dans le cabinet n'exerçait directement une autorité un peu considérable sur l'armée, excepté quand le commandant en chef des forces était membre du cabinet, et depuis longtemps il ne l'était plus. Par un singulier scrupule, l'armée étant sous l'autorité directe de la couronne, on tenait que le commandant en chef, n'ayant à répondre qu'à la reine, devait être en dehors de

la politique. Et cependant les nominations et les promotions le regardaient seul. L'armée, une fois votée par les chambres, lui appartenait pour ainsi dire. Il y avait bien un secrétaire *de* la guerre, ou plutôt *à* la guerre, *secretary at war*. Les secrétaires d'état, celui des colonies, celui des affaires étrangères, sont des ministres. Les secrétaires de l'amirauté, de la trésorerie, etc., sont comme nos secrétaires-généraux de ministères. Le secrétaire à la guerre, lui, n'était pas de droit membre du cabinet, quoique M. Fox Maule le fût sous lord John Russell, et M. Sidney Herbert sous lord Aberdeen; il n'était que le ministre des finances de la guerre. En cette qualité, il tenait en échec le commandant en chef, qui ne pouvait sans lui ordonner un mouvement ou un rassemblement de troupes, parce que c'est une dépense. C'était d'ailleurs le secrétaire qui demandait annuellement à la chambre le vote de l'armée et de la loi qui règle la discipline, *mutiny bill*. Il proposait les crédits nécessaires et répondait de leur emploi. Il transmettait à l'armée les décisions royales en matière financière, accordait les demi-soldes, faisait publier officiellement les promotions. Tous les rapports du militaire avec le civil étaient de sa compétence, et sa responsabilité était fort étendue. Point de déplacement de troupes sans son concours, puisqu'il en devait ordonnancer la dépense; mais c'était le ministre de l'intérieur et non pas lui qui communiquait à cet égard au commandant général les intentions du gouvernement, quand il s'agissait de la sûreté du royaume, et le ministre des colonies, quand il fallait pourvoir à celle des colonies. Les *horse guards* (on désigne ainsi dans l'usage le commandant en chef, parce qu'il siége à l'hôtel des gardes à cheval), assistés par un adjudant-général et par un quartier-maître général dont la nomination ne regarde pas les ministres, demeuraient et demeurent encore chargés des ordres à donner aux troupes, de la direction du personnel, de l'avancement, de la discipline. Cette autorité échappait à tout contrôle; mais on ne lui confiait qu'une armée sans ingénieurs ni canonniers. L'artillerie et le génie dépendaient d'un maître-général de l'ordonnance, qui lui aussi jouissait d'une certaine indépendance, communiquait directement avec la reine, et réunissait dans ses attributions les fortifications, le casernement, l'armement, les poudres et salpêtres, la literie, enfin la cuisine et l'éclairage de l'armée. Le personnel à sa nomination était très nombreux; mais du moins admettait-on qu'il était lié au gouvernement par la solidarité politique. Cependant, comme il a eu rarement place dans le cabinet, son administration restait en dehors du gouvernement; elle était seulement sur quelques points partagée par le bureau de l'ordonnance, dont il est le chef officiel.

La juridiction militaire est dirigée par un magistrat, le *juge avo-*

cat, qui ne relève d'aucun ministre, mais qui siége au parlement et suit ordinairement le sort du cabinet qui a conseillé à la couronne sa nomination.

Vient ensuite un corps spécial, nullement militaire, qu'on nomme le commissariat, et que le duc de Wellington définissait en lui donnant pour attribution le soin des estomacs des hommes et des chevaux. C'est à quelques égards l'équivalent de notre intendance militaire; seulement ce service est une branche de la trésorerie. Avec les dépenses de l'approvisionnement, le commissariat est chargé de faire les fonds de l'armée, et il lui sert dans certains cas de caissier et de banquier.

La paie ne le regarde pourtant pas, c'est l'affaire d'un payeur-général qui, depuis quelques années, réunit à la solde des troupes la solde de la marine. Autrefois ce poste était singulièrement lucratif, et les hommes les plus considérables, le premier Pitt, le premier Fox, Burke enfin, ne l'ont pas dédaigné. Comme le payeur-général n'agissait que sur ordonnancement du secrétaire de la guerre, son autorité était petite, mais fort peu contrôlée, et ce titre a donné souvent, il donne aujourd'hui encore à celui qui en est revêtu l'entrée dans le cabinet.

Il y a enfin un département médical de l'armée; le surintendant qui le dirige dispose de toutes les nominations. Responsable au commandant en chef de la discipline de ses chirurgiens, il l'était au secrétaire de la dépense des hôpitaux.

Voilà de compte fait six autorités, qui toutes ont la force armée pour objet, et qui ne sont point subordonnées entre elles ni soumises à une autorité centrale. Il n'en est aucune, excepté le commissariat, qui dans sa sphère ne puisse prendre un grand nombre de décisions avec une complète indépendance et sans qu'un ministre en réponde, le secrétaire de la guerre n'étant ministre qu'accidentellement. Ce fait n'est pas unique dans l'administration anglaise. Le ministère ne centralise pas la direction de toutes les autorités secondaires, à moins qu'un bill spécial ne les ait placées sous les ordres d'un de ses membres. Ce qu'on appelle un bureau (*board*, administration collective) n'est officiellement dans la dépendance gouvernementale que lorsque c'est un comité comme celui du commerce ou des Indes, présidé par un ministre; mais à défaut du lien de la subordination légale, le lien de l'amitié politique ou des engagemens de parti maintient l'unité nécessaire. Tel fonctionnaire ne relève point des ministres; seulement il entre aux affaires et il en sort avec eux : cela suffit.

Quoi qu'il en soit, à cette administration militaire avec ses cinq ou six têtes on superposa, sous le ministère de lord Aberdeen, un secrétaire d'état de la guerre, et le duc de Newcastle regretta qu'on

ne lui permît pas de cumuler avec ce titre celui de secrétaire d'état des colonies. On conserva cependant le secrétaire *à* la guerre, et le duc de Newcastle et M. Sidney Herbert siégèrent ensemble dans le même conseil, sans qu'on ait jamais bien su comment les attributions étaient réparties entre eux. Probablement les décisions relatives à la guerre de Crimée étaient prises sur le rapport du secrétaire d'état, qui les transmettait ensuite à tous les départemens militaires, mais qui n'en dirigeait pas l'exécution. Cet arrangement, très imparfait, fut, comme on sait, un des motifs de la retraite inopinée de lord John Russell au mois de janvier dernier. Il voulait qu'au moins toutes les parties de l'administration militaire formassent un comité ou bureau dont le secrétaire d'état fût le chef responsable, et il faisait entendre que ce chef ne devait plus être le duc de Newcastle. On a souvent demandé que le personnage revêtu de ces fonctions fût à la fois un homme politique et un homme de guerre. Il y aurait à cela convenance plutôt que nécessité, puisqu'après tout dans la maritime Angleterre le premier lord de l'amirauté a cessé depuis bien longtemps d'être un marin; mais, sans insister sur la spécialité de la profession militaire, on ne devrait, au moins pendant la guerre, en donner le gouvernement qu'à un ministre prépondérant. A l'époque de la guerre de sept ans, Pitt, comme secrétaire d'état des affaires étrangères, se réserva tout ce qui concernait l'armée et les opérations militaires. Il n'admit dans sa confidence que son beau-frère, Temple, alors président du conseil, et l'Europe entière a cru Pitt premier ministre, quoiqu'un autre duc de Newcastle en portât alors le titre.

Lord Palmerston, en formant le cabinet actuel, a donc eu avant tout cette grande question à résoudre. Peut-être l'exemple de Pitt pouvait-il être suivi. L'opinion demandait un ministre de la guerre qui eût de l'activité et du commandement, surtout un caractère à briser tous les obstacles. Pour ce dernier motif, on eût accepté lord Ellenborough, quoiqu'il fût tory, ou lord Grey, quoiqu'il eût parlé pour la paix. Lord Palmerston appela lord Panmure, l'ancien secrétaire à la guerre des whigs. Ce dernier titre fut aboli, et toutes les attributions qu'il désignait passèrent de droit au secrétaire d'état. Lord Palmerston expliqua à la chambre des communes qu'on réunirait à ces attributions la partie civile de l'administration du maître général de l'ordonnance, qui abandonnerait également la discipline de l'artillerie et du génie au commandant en chef. Quant au partage à faire entre celui-ci et le ministre, on fut bref et vague. Il fut dit que, si d'autres changemens étaient jugés nécessaires, les *horse guards* seraient consultés dans les choses de leur compétence, mais que le ministre apprécierait le conseil et déciderait. L'unité n'a donc

pas été complétement établie. Ce n'est pas tout à fait ce que lord John Russell avait indiqué, ce qu'à la chambre des pairs lord Grey avait réclamé avec beaucoup de force et de solidité. L'autorité sur le personnel de l'armée est dans une main; l'emploi de l'armée et la guerre sont dans une autre; l'intendance militaire reste au trésor. Le commandant en chef, lord Hardinge, passe pour l'homme de guerre le plus instruit de l'Angleterre; il s'est fait beaucoup d'honneur comme gouverneur de l'Inde, où il a dirigé l'armée sans la commander, et beaucoup de personnes ont regretté qu'il n'eût pas été nommé général en chef de préférence à lord Raglan. Malheureusement il représente les traditions de l'ancienne armée et de l'ancienne politique, et l'on s'accorde à penser que sous la longue dictature du duc de Wellington aux *horse guards*, l'esprit d'immobilité y avait pris racine. M. Fox Maule, qui n'a servi qu'avec un grade peu élevé dans les *highlanders*, s'est bien acquitté de diverses fonctions politiques et mérite la plus grande estime; mais lorsqu'il échangea son nom contre le titre de lord Panmure, on disait que sa santé l'éloignait de la vie active. Il est représenté à la chambre des communes par son sous-secrétaire d'état, M. Frédéric Peel, le second fils de sir Robert, peelite apparemment, mais du côté libéral, qui se défend avec fermeté et précision, mais qui ne paraît pas fort amoureux des innovations. Toutefois, il faut dire que sous l'administration actuelle, les plaintes sur l'état de l'armée expéditionnaire ont cessé. Le passé seul motive celles qui durent encore, et c'est une première circonstance qui diminue l'intérêt et l'à-propos des projets de réorganisation dont on les accompagne.

Voilà donc comment ce que nous avons nommé la seconde question a été résolu. Dans le premier moment, on n'a point été satisfait, mais on a peu réclamé. Il y avait nécessité de laisser faire le nouveau cabinet, car il était le seul possible. La chambre des communes manque de candidats nouveaux aux fonctions de gouvernement. La force des choses poussait lord Palmerston au premier rang. La nationalité de sa politique, son expérience, sa capacité, sa manière pleine de confiance et d'entrain, sa merveilleuse aptitude au travail, un certain isolement habilement conservé au milieu des grands partis politiques, tout le désignait pour la haute mission qu'il acceptait et lui donnait des facilités singulières pour la remplir. Il n'est pas sûr qu'il ait usé de toute la force qu'il tenait des circonstances, et que son pouvoir n'ait pas excédé sa volonté; mais quoi qu'il ait fait, il a été approuvé, et il devait l'être. L'opinion ne lui a pas demandé un compte trop rigoureux du choix de ses collègues; on sentait combien peu ce choix était libre. Enfin l'opposition elle-même, pour se créer un terrain d'attaque, pour donner aux es-

prits, s'il était possible, une direction et un aliment, consentait à ménager provisoirement les hommes, et à porter toutes ses forces sur les questions de réforme générale.

Ces questions ont leur valeur, mais il faut qu'elles viennent à propos, et leur temps n'est point le temps de guerre. Les questions de conduite sont tout alors. Le caractère des hommes d'état, leur coup d'œil, leur prévoyance, leur activité, leur courage, voilà ce dont il faut alors s'enquérir. Si donc on voulait faire de l'opposition, on pouvait se faire rendre raison par ceux qui ont gouverné ou qui gouvernent de tout ce qui affaiblit ou suspend l'action militaire du pays, et non se jeter dans les projets et les nouveautés, à moins qu'on ne prétendît que l'Angleterre est devenue radicalement, absolument incapable de soutenir la guerre. Et dans ce cas encore on aurait eu à demander aux ministres comment ils l'ont déclarée. Ignoraient-ils l'impuissance de leur patrie, ils sont responsables de leur ignorance; n'ont-ils pas osé révéler à la nation un si triste secret, ils sont responsables de leur faiblesse. Ce sont là des suppositions extrêmes et chimériques, et qui ne peuvent convenir qu'aux déclamateurs. A mon avis, il n'y a pas en ce moment d'opposition à faire, même contre l'ancien ministère, puisqu'il est tombé. C'est lui cependant qui a engagé la guerre, c'est lui qui en a conçu le plan et préparé les moyens. Il répond de tout, et s'il est par les intentions au-dessus de l'ombre d'un reproche, on ne peut porter de sa conduite le même jugement. S'il eût été nécessaire que le comité Roebuck donnât à son examen une conclusion politique, elle aurait peut-être été sévère.

Il faudrait passer sur tout cela, si l'on ne soutenait que tout le monde a fait son devoir, afin de prouver que les institutions ont manqué au leur, et si l'on ne risquait, en déplaçant le mal, de tromper le public anglais sur le remède. On peut accorder que tout le monde a fait son devoir, en ce sens que tout le monde a fait de son mieux; mais il n'en résulte pas que personne ne se soit trompé. Or on répond de l'erreur comme du reste.

III.

Il me siérait moins qu'à personne d'attaquer les hommes qui composaient le dernier cabinet. Il avait été appelé par la voix de la nation. Il était admirablement propre à faire le bien du pays, si la paix se fût maintenue. On lui a reproché d'être une coalition, mais cette coalition ne reposait sur le sacrifice d'aucun principe, et tel est d'ailleurs en Angleterre l'état des opinions politiques, que longtemps encore un peu de coalition sera la condition de la force et de

la durée d'un cabinet. Il y avait dans celui-là des hommes qui ont honorablement manié depuis cinquante ans les plus grandes affaires du monde, des hommes qui ont siégé dans les conseils auprès de M. Fox et qui sont la tradition vivante du grand parti dont il était le chef, des hommes qui ont été les compagnons de Robert Peel dans ses hardies et bienfaisantes entreprises, des hommes enfin qui ont attaché pour jamais leur glorieux nom à la mémoire de toutes les grandes réformes dont s'enorgueillit leur patrie. Je ne sais en quel pays on aurait aisément rencontré une plus heureuse réunion d'esprits supérieurs et de nobles caractères. Malheureusement ce ministère, composé en grande partie d'hommes qui ont dépassé la maturité de l'âge, n'était pas préparé à la destinée qui l'attendait. Le navire était magnifique pour le commerce et la navigation, il pouvait braver les flots et les vents; mais ce n'était pas un vaisseau de guerre. Les événemens lui ont à l'improviste imposé une tâche pour laquelle il n'était point fait.

Le moment est arrivé où l'on peut sans embarras revenir sur les antécédens et les débuts de la guerre. La valeur des armées alliées a triomphé des plus grands obstacles. Une victoire décisive est venue couronner l'héroïsme à la fois patient et impétueux de nos soldats. La vérité peut se dire sans risque d'aggraver des revers ou d'envenimer des souffrances. Pour moi du moins, je puis parler à l'aise. Je suis de ceux qui pensent que la cause de la guerre valait la guerre, et qu'il était de l'honneur de la France comme de l'Angleterre d'engager cette terrible partie, le jour où la diplomatie a été trouvée impuissante à nous donner un pacifique dénoûment. La situation que la Russie s'est faite en Europe depuis quarante ans ne pouvait être à jamais supportée, ou bien il faut dire que l'Europe a eu tort de s'inquiéter des agrandissemens de Charles-Quint, de Louis XIV, de Napoléon. Il a toujours été écrit dans l'avenir de ce siècle que la querelle éclaterait. L'aveuglement et la faiblesse pouvaient seuls se refuser à comprendre cet arrêt de la politique. A la la prépondérance de la Russie est due cette tyrannique unité de l'Europe, si longtemps indivisible, et dont le fardeau a pesé depuis tant d'années sur la France et ravi à ses meilleurs gouvernemens l'apparence de la liberté d'action. Heureusement, parmi les ambitions de la puissance moscovite, il y en avait une dont les gouvernemens de l'Europe ne pourront endurer le triomphe qu'au jour où ils ne seront plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les vues plus ou moins déclarées, plus ou moins patientes de la Russie sur Constantinople ont le privilége d'inquiéter à la fois et de rallier dans une même jalousie la plupart des grandes nations du monde, et il devait arriver qu'une fois, soit en se révélant par des imprudences, soit en se

démasquant par des résultats, elle romprait les liens des anciennes coalitions, pour donner naissance à des alliances nouvelles. On pouvait du moins espérer que la préoccupation exclusive, énervante, de leur propre conservation, ne paralyserait pas si constamment tous les gouvernemens menacés de révolution, qu'ils devinssent insensibles à tout autre danger. Que cette terreur secrète, que cette sollicitude continue eût un moment de relâche; que la bonne fortune du bon droit voulût que la Russie fît la faute de choisir ce moment pour se trahir, et l'Europe devait se retrouver elle-même. Or cette faute, la Russie l'a commise. L'amener à la commettre eût été la tâche d'une politique habile, devancer même cette occasion pour agir eût été l'œuvre d'une politique audacieuse; mais la faute commise, l'occasion venue, aucune politique sensée ne pouvait hésiter. Il n'y avait plus d'alternative qu'entre une diplomatie assez prompte et assez forte pour ajourner le conflit en faisant reculer l'adversaire et une guerre résolue à propos pour lui arracher, un temps du moins, les armes qu'il tient suspendues sur la tête du fils d'Othman. De façon ou d'autre, plus tôt ou plus tard, mais un jour, un jour enfin, la question devait se poser, et le rôle de la France était écrit. Elle n'aurait point à choisir entre les systèmes de tel ou tel cabinet. Peu importerait le gouvernement, peu importerait même l'opinion de la France. Son intérêt, son honneur parlerait plus haut que sa voix.

Le ministère de lord Aberdeen s'est résolu ou résigné à la guerre; mais il est demeuré longtemps sans y croire. Cette incrédulité était générale; je l'ai vue partagée par les meilleurs esprits. La guerre était probable, qu'on la disait impossible; elle était certaine, elle était imminente, que l'on en contestait encore la probabilité. Une bonne partie des cabinets de l'Europe s'est fait cette illusion. On se disait : « Tout le monde désire la paix; il faudra bien que de manière ou d'autre la paix soit maintenue. » Ce raisonnement faisait la quiétude presque universelle. Il eût fallu dire au contraire, et cela dès l'origine : « Nous marchons à la guerre; il faut donc faire les plus grands efforts, si nous voulons sauver la paix. » Le meilleur moyen de la sauver eût été de n'y pas compter. La sécurité sans prévoyance a été pour beaucoup dans ce qui est arrivé.

Le gouvernement anglais me paraît avoir cru trop tard à la guerre, et je ne sais s'il n'a pas espéré, comme le disaient certains politiques, qu'une démonstration belliqueuse, en avertissant l'Europe du danger, suffirait pour amener un irrésistible retour vers la paix. Bien des gens n'ont prévu qu'une simple guerre maritime, c'est-à-dire quelques blocus, quelques vaisseaux coulés bas, quelques magasins incendiés. Puis, quand il a été question d'envoyer un corps de débarquement, ce n'était pour les mêmes politiques qu'un moyen

d'encourager les Turcs ou de couvrir Constantinople. Toutes ces illusions échelonnées ont été successivement emportées par les événemens; mais il ne m'est pas prouvé que l'Angleterre n'en ait point partagé quelques-unes. Confiante dans sa force et dans sa fortune, elle s'est imaginé qu'un effort d'un moment, que le bruit de son nom, que l'aspect de son pavillon uni au nôtre, que tout au plus un hardi coup de main suffirait au triomphe de sa politique. Telles sont du moins les promesses que la presse a faites à la nation, et je ne sais si la nation n'en pas été dupe un instant. Mais le gouvernement devait-il l'être une seule minute, et ne pas savoir et dire dès le premier jour de quoi il s'agissait? C'était un grand parti que d'envoyer une armée en Orient: je suis loin de le blâmer; mais il importait à l'Angleterre de ne pas se dissimuler combien c'était un grand parti, et par conséquent de calculer, en le prenant, et le moment du départ, et le but à atteindre, et les moyens d'opérer. Aller en Crimée n'était nullement une folie, à condition d'y aller à temps, de savoir ce qu'on y allait faire, de s'assurer qu'on le pouvait faire, et d'être prêt à doubler en cas de revers les forces de l'expédition. Ce dernier point, nous n'avons pas en France besoin qu'on nous le rappelle; mais on peut douter que le gouvernement anglais, que le peuple anglais eût assez réfléchi à cette vérité d'expérience élémentaire, qu'on ne doit jamais mettre une armée en campagne sans être en mesure de la remplacer peut-être avant la fin de la première année. Tandis que la France est par situation toujours prête à faire face à cette nécessité éventuelle, c'est pour l'Angleterre un difficile effort, quelque chose de nouveau et d'inaccoutumé. Par sa constitution militaire, lorsqu'elle a risqué cinquante mille hommes, elle a risqué son armée. Je crois donc très digne d'attention l'avis de ceux qui voulaient qu'en engageant avec l'armée française un corps auxiliaire de dix ou douze mille combattans, afin de constater l'union des deux drapeaux, elle réservât toutes ses ressources pour la coopération maritime. Sur l'élément où elle domine, elle peut sans peine suffire à dix ans de guerre, et l'Europe conjurée ne l'épuiserait pas. En quoi serait-elle atteinte dans son honneur ou diminuée dans sa force, quand elle aurait reconnu qu'elle n'a pas au même degré que les puissances continentales les moyens de guerroyer sur le continent, qu'elle n'est pas matériellement une puissance militaire de premier ordre? La faiblesse serait de l'ignorer et d'agir en conséquence; la faiblesse serait, en l'apprenant, de se désoler puérilement, et de sacrifier d'autres avantages plus précieux, de vouloir changer en quelque sorte sa nature et sa destinée, pour se donner artificiellement un genre de force dont on n'a pas besoin. Que dirait-on de l'Autriche, si elle croyait tout perdu, parce qu'elle s'apercevrait qu'elle ne peut égaler la puissance

maritime de l'Angleterre? On ne peut tout avoir, et il ne faut faire que ce qu'on fait bien. Quand la Providence a donné à l'Angleterre sa ceinture de mers, quand elle l'a préservée et dispensée des invasions, qui sont dans les possibilités de la Prusse, de l'Autriche, de la France, l'Angleterre a reçu des faits eux-mêmes le conseil que, par la bouche de Thémistocle, l'oracle donnait aux Athéniens. Une certaine infériorité militaire n'est insupportable que lorsqu'on peut l'attribuer au manque d'énergie ou de patriotisme. Or le peuple anglais n'a rien à craindre de ce côté, et son histoire lui a prouvé que, même avec des conditions d'infériorité numérique, il peut intervenir puissamment dans les démêlés de l'Europe. Certaines conquêtes, je le veux, lui sont à jamais interdites; mais qu'il ne le regrette pas: c'est peut-être par les mêmes invincibles raisons que son indépendance ne peut jamais être mise en péril.

Allons plus loin : on a supposé que dans la mesure de ses forces naturelles l'Angleterre pourrait avoir éprouvé un certain affaiblissement par l'effet de l'inaction et de la négligence. Pendant que les autres puissances profitaient d'une longue paix pour perfectionner leur système militaire, celui de la Grande-Bretagne serait resté stationnaire. Malgré l'excellente qualité des soldats, son armée aurait perdu l'aptitude à tenir la campagne. Trop rarement réunie par divisions, inaccoutumée à la vie des camps, aux longues marches, aux grandes manœuvres, et par sa composition même, mal connue de ses officiers, vieillie dans son état-major, dénuée de l'instruction nécessaire à chaque degré de la hiérarchie, elle serait plus propre à montrer sur les champs de bataille une bravoure chevaleresque qu'à supporter les travaux de la guerre d'invasion. Je répète ces allégations sans les garantir; mais quand cela serait, quand il serait vrai que quarante ans de paix, de développemens industriels, d'améliorations économiques, de réformes législatives, auraient engourdi la vie militaire dans le pays le plus libre, le plus riche et le plus tranquille, rien là ne dépasserait la prévoyance humaine, et dès le principe le gouvernement anglais aurait pu s'en aviser et se conduire d'après cette donnée. *Sonder les reins et le cœur* de l'état est un des devoirs de ceux qui le mènent.

Sans aucune jalousie et dans un esprit de bienveillante justice et de fraternité d'armes, les Anglais ont opposé à leur propre exemple l'exemple des Français. Nous n'avons nulle tentation de contester que l'épreuve de cette année ait été, aux yeux du monde, glorieuse pour nos chers soldats; nous disons même sincèrement que nous croyons aux Français plus d'aptitude naturelle à la guerre qu'aux Anglais, à la guerre, bien entendu, non au combat : il n'y a point de troupes plus braves que les troupes anglaises; mais faire la guerre n'est pas

se battre seulement : c'est faire tous les métiers à la fois et les faire en hâte, au milieu de la confusion, du dénuement et du péril. C'est, pour un soldat, remplacer au besoin le terrassier, le bûcheron, le maçon, le charpentier, le menuisier, le tailleur, le blanchisseur, le boucher, le cuisinier, le boulanger, sans avoir toujours les instrumens et les matériaux de toutes ces professions; c'est vivre de privations et d'expédiens. Laquelle des deux races est plus propre à ce genre d'industrie? Nous croyons le savoir, et nous rappellerons aux Anglais quelques circonstances particulières à notre pays, et qu'ils ne peuvent toutes nous envier. Toujours la France a dû se préoccuper des guerres d'invasion, c'est-à-dire qu'elle a été à toutes les époques exposée aux plus grandes opérations militaires que le temps comportât. *L'année de Corbie,* comme à l'époque de la prise de Longwy, elle a dû penser au salut de son territoire et de sa capitale. La révolution et l'empire l'ont forcée à se mesurer avec tous les ennemis, tous les climats, toutes les souffrances, tous les périls. De là une immense expérience qui non-seulement a profité à notre monde militaire, mais qui s'est propagée dans les esprits et qui est entrée dans la tradition nationale. L'imagination du peuple est familiarisée dès l'enfance avec les choses de la guerre. Aussi la France n'a-t-elle pas de plus grande affaire que son armée. La paix en diminue la force, mais non l'importance, et depuis vingt-cinq ans nous avons eu rarement moins de quatre cent mille hommes sous les armes. Comment donc ne pas s'en occuper sans cesse? comment ne pas donner à cette force brute et ruineuse, si elle n'est utile, tout ce que par l'organisation, la discipline, l'instruction, l'équipement, elle peut acquérir de disponibilité, d'énergie, d'utilité, d'intelligence? Il n'est pas vrai, — que les Anglais se gardent de le croire, la perfidie tenterait seule de le leur persuader, — non, il n'est pas vrai que le système constitutionnel soit un obstacle à la bonne tenue, à l'habile entretien, à l'éducation guerrière d'une grande armée. Toutes nos institutions militaires, pénétrées de l'esprit de la révolution française, se sont développées, perfectionnées, fixées sous ce gouvernement. Jamais chez nous l'intérêt de l'armée n'a été pris plus à cœur que depuis trente ans, et l'on ne persuadera qu'à des sots ou à des valets que la liberté politique n'attise point le foyer du patriotisme et de l'honneur. J'ajouterai, car je suis décidé à tout dire, que le caractère et la politique des princes de la maison d'Orléans les portaient à s'occuper de l'armée avec une sollicitude ardente et à vivre de la même vie qu'elle. Enfin comment oublier que, militairement parlant, nous n'avons pas eu la paix, nous, depuis 1830? Nous avons eu en Algérie vingt ans de guerre au moins, parfois jusqu'à cent mille combattans. Et quelle guerre! la guerre dans le désert, un ennemi insaisissable

et cruel, des embûches de toutes sortes, un pays stérile, un climat changeant, des lieux insalubres, des saisons meurtrières, toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les difficultés ont aguerri les corps et les âmes, et forcé toutes les intelligences à chercher par méthode ou par instinct tous les moyens de conserver la force, la santé, l'entrain, les vivres, les armes. Il n'y a point d'école supérieure à la guerre d'Afrique pour former les hommes aux vertus et aux talens individuels du soldat; il n'y en a point qui ait plus appris aux chefs et aux administrateurs le devoir et l'art de veiller au physique et au moral des hommes et de leur rendre supportable le cruel labeur au prix duquel la gloire s'achète. Faut-il s'étonner qu'il nous reste quelque chose de tout cela, et que notre armée d'Orient nous ait fait à chaque instant souvenir de notre armée d'Afrique? Or ce sont là des circonstances qu'on ne peut emprunter ni reproduire, c'est un passé qu'on ne peut s'approprier; il n'y a point d'invention administrative qui puisse remplacer cela; une réforme organique n'y peut rien. Que la guerre se prolonge, et elle donnera aux troupes anglaises ce qui peut leur manquer, ou plutôt elle le leur a déjà donné, et je suis sûr que les plaintes, fondées peut-être à la fin de 1854, ne le sont déjà plus à la fin de 1855.

Tout ceci est dit, non pour repousser une réforme, mais pour en déterminer l'utilité et la portée et faire tomber toutes ces bruyantes exagérations qui, par la voie des espérances chimériques, pourraient conduire à d'imprudentes innovations. Nous pouvons maintenant aborder de sang-froid les questions sur lesquelles on s'efforce, jusqu'à présent, il est vrai, avec un succès médiocre, d'échauffer l'opinion.

IV.

La première est l'organisation de l'armée. Les plaintes sont générales. Cependant on ne propose pas de changer le mode de recrutement, et, suivant toute apparence, on n'y peut pas songer. Du mode établi découlent cependant plusieurs des inconvéniens qu'on dénonce. L'armée est recrutée par engagement volontaire et même par une sorte de racolement. Il n'est ni dans les idées, ni dans les mœurs, ni dans les nécessités du pays de recourir au recrutement forcé. Or le recrutement forcé, entre autres avantages, en a deux principaux. D'abord il donne des armées plus constamment jeunes, et dans leurs rangs tous les états, tous les métiers sont représentés: c'est une ressource précieuse pour toutes les industries de la guerre. Citons un détail qui n'est pas méprisable : les soldats anglais vieillissent dans leur profession, il ne serait pas juste de les empêcher

de se marier, et d'ailleurs, chez nos voisins, le mariage est fort protégé; il s'ensuit que les femmes de soldats, menant une vie analogue à celle des femmes de nos gendarmes, se chargent d'une foule de soins dont les hommes s'acquittent chez nous : la tenue du fourniment, la réparation de certains effets, la cuisine enfin, la cuisine, cette grande affaire de nos escouades en pantalons garance, sont des choses plus ou moins inconnues des *privates* en habit rouge, et l'on ne saurait croire combien ces circonstances de ménage, pour ainsi parler, ont de conséquence dans un camp retranché en pays ennemi. Autre point plus important et d'un ordre plus élevé : c'est le recrutement forcé qui rend tout à la fois juste et possible d'ouvrir aux soldats les rangs des officiers. Par l'autre mode, les corps sont trop exclusivement composés d'hommes grossièrement élevés, les candidats manqueraient pour les grades, et cet avancement ne leur est pas strictement dû comme dans notre système. Ce n'est que par exception et en temps de guerre qu'une aptitude spéciale peut se déclarer; mais quand elle se déclare, je me hâte de le dire, il faut qu'on la puisse accueillir et récompenser. Toute interdiction de prendre les officiers commissionnés parmi les officiers qui ne le sont pas (sous-officiers) doit donc être levée, qu'elle se fonde sur un usage établi ou sur une règle écrite. Les vertus guerrières ont droit à ce prix. On ne fait à cela qu'une objection, c'est qu'il importe de conserver aux officiers le caractère de *gentlemen*, c'est-à-dire une certaine distinction de sentimens et de manières qui tient aux habitudes sociales et à l'éducation. Que ces qualités existent aujourd'hui dans l'armée anglaise, rien de plus assuré; mais l'avantage n'en est-il pas atténué par un certain défaut d'esprit militaire ? Les officiers anglais ont quelque chose de chevaleresque, mais on dit qu'ils ne sont pas assez *troupiers;* ces mots s'entendent chez nous. La promotion des sous-officiers, dans la mesure très restreinte où elle serait possible, contribuerait à changer cela, et donnerait immédiatement à l'armée plus d'ensemble et d'unité; on verrait plus de soldats capables de s'élever au-dessus de l'automatisme qui suffit à la vie de caserne, plus d'officiers portés à s'identifier avec les corps qu'ils commandent. Le point d'honneur militaire, excité et entretenu par l'esprit de corps, remplace ou supplée tout ce qu'on attend des habitudes du *gentleman.* Au moyen âge, la noblesse faisait la guerre; au nôtre, la guerre fait la noblesse.

Les officiers anglais achètent leurs grades; tous ne sortent pas des écoles spéciales; celles-ci sont faibles, les examens d'aptitude illusoires. Un jeune homme assez riche pour payer 1,190 livres sterling dans la cavalerie ou 450 dans l'infanterie, obtient aisément le grade d'enseigne, surtout s'il est recommandé. Sans doute les emplois d'of-

ficiers ne sont pas l'apanage exclusif de la noblesse; on ne voit de ces sottises-là qu'en Allemagne. La noblesse anglaise d'abord serait trop peu nombreuse. Puis son origine n'est pas seulement militaire; elle n'a point l'ancien préjugé de l'épée, et, hormis pour les héritiers de pairie (six cents personnes à peu près), toutes les professions lui conviennent autant que celle des armes. Assurément lorsque le fils, le neveu, le cousin d'un lord se présente, toutes les portes lui sont ouvertes, mais il ne les ferme pas derrière lui; la bourgeoisie trouve aussi l'entrée libre, seulement la bourgeoisie ne s'y porte pas en foule. La carrière militaire est recherchée par les fils d'officiers ou d'ecclésiastiques, mais non par les jeunes gens du commerce et de l'industrie. Il est vrai que les influences politiques, les connexions de parti, les recommandations parlementaires ou électorales servent beaucoup, surtout pour obtenir un grade que la mort ou la révocation mette à l'entière disposition du commandant en chef. Il en est de même pour les emplois d'état-major. Faute d'un apprentissage spécial un peu sérieux, ils sont abandonnés à la faveur. Cependant il ne résulte pas de tout cela un mauvais corps d'officiers, ni surtout un ensemble d'où ne pût sortir un bon corps d'officiers; mais l'éducation préparatoire leur a manqué, et l'éducation du régiment leur manque pour y suppléer. Comme on l'a remarqué, il n'y a pas, à parler exactement, d'armée anglaise, mais une collection de régimens qui ne sont jamais ensemble dans un camp, jamais accouplés par brigades ou réunis par division, jamais en contact de service avec les armes différentes de celle à laquelle ils appartiennent. Aux colonies même, il est rare qu'un régiment serve tout entier dans le même poste, et ce qu'on appelle l'unité régimentale est presque toujours démembrée. Ainsi, tandis que les généraux et l'état-major n'ont aucune occasion de voir l'armée et lui demeurent à peu près étrangers, les jeunes officiers sont rarement à portée d'apprendre leur état, même de connaître leur corps. A l'intérieur, dans les garnisons, on estime qu'un enseigne peut apprendre en six semaines tout ce qu'il est strictement tenu de savoir, et le service est en général surveillé et conduit par les sous-officiers. Il suffit de décrire cet état de choses pour le condamner; mais le moyen d'y mettre un terme est si simple. Que l'on conserve ou non l'achat des grades, quoi de plus aisé que d'instituer de véritables écoles militaires, et d'établir qu'on y entrera par la voie du concours, et que nul ne sera enseigne, s'il n'a passé par l'école ou s'il ne sort des rangs des soldats? Ce ne serait nullement fermer la carrière à l'aristocratie, ce serait lui offrir au contraire une nouvelle occasion de se distinguer et de constater une aptitude au service, qui peut-être serait proportionnellement plus commune dans ses rangs que dans les classes vouées spécialement

aux professions lucratives. Les écrits que nous avons lus, les discussions que nous avons suivies, n'ont pas présenté à ce système d'objection valable, ni même de difficulté sérieuse, et pour l'établir on devra, s'il le faut, faire violence à l'esprit de résistance et d'inaction imputé peut-être avec justice à l'administration des *horse guards*.

Dans le système actuel, le grade payé au début est considéré comme une propriété privée. On le vend en le quittant et on le quitte en achetant le grade supérieur. Voici le tarif dans les troupes de ligne :

		Prix d'achat.	Payé par jour.	
Cavalerie.	Enseigne	1,190 l. st.	8 shill.	» d.
	Lieutenant	1,260	9	»
	Capitaine	3,228	14	7
	Major	4,575	19	3
	Lieutenant-colonel	6,175	23	»
Infanterie.	Enseigne	450	5	3
	Lieutenant	700	6	6
	Capitaine	1,800	11	7
	Major	3,200	16	»
	Lieutenant-colonel	4,540	17	»

Ce tarif est souvent dépassé dans la pratique. On a calculé que la paie proprement dite, c'est-à-dire diminuée du prix de l'intérêt du capital versé, était bien modique, puisqu'à ce compte un lieutenant-colonel qui touche 419 livres n'en gagnerait réellement que 172; mais quoique cette considération économique ait été présentée par le duc de Wellington, on a fort bien répondu que la somme intégrale de 419 livres ne serait pas un salaire exagéré pour un premier commis du commerce, et que la moitié de cette somme est une prodigalité, si elle sert à entretenir un invalide sur le pied d'activité. Or l'avancement par ancienneté, le seul admis dans presque tous les cas, donne souvent des officiers hors d'âge. Comme tout système qui érige en propriétés les fonctions publiques, ce système est avantageux pour le fonctionnaire, mais non pour l'état. Il garantit l'un des passe-droits, mais prive l'autre du choix des plus capables. Quand le lieutenant-colonel se retire, le major, le capitaine, le lieutenant et l'enseigne le plus ancien du régiment, à qui il ouvre ainsi une chance de promotion, lui complètent une somme de 4,540 livres sterling (dans l'infanterie), et le nouvel enseigne verse ses 450 liv., dont il est dûment crédité. Ainsi point d'injustice, mais point d'émulation. Il n'est tenu compte ni de l'âge ni du mérite. En même temps les avantages pécuniaires attachés aux grades sont si peu de chose, que le service, déjà peu tentant pour des hommes d'ambition, offre encore moins d'attrait aux gens qui calculent. C'est cependant un ordre de choses auquel il est assez difficile de toucher. Parmi les motifs qui militent pour les réformes, la crainte de l'abus des in-

fluences est au premier rang. L'expérience semble indiquer en Angleterre que dans tout service public où n'existe aucune règle absolue d'avancement, et cette règle absolue est ordinairement l'ancienneté, l'intérêt politique tend à décider des nominations. C'est assurément dans l'armée que l'empire absolu des considérations de parti, de clientèle et de famille pourrait porter le plus sérieux dommage. On aura donc bien raison de ne pas renoncer à la promotion pour ancienneté, ni à la vénalité des grades, sans remplacer ces garanties vicieuses par d'autres garanties. En trouver de meilleures n'est pas un insoluble problème. Il y aurait beaucoup à prendre dans nos règlemens français. Seulement que les Anglais se persuadent bien que la faveur, les recommandations, les influences, la camaraderie, ne sont nullement des inconvéniens particuliers aux gouvernemens libres. Dans ceux-ci, on s'en aperçoit plus vite et on s'en plaint davantage, voilà toute la différence.

Quand les changemens qui viennent d'être indiqués seront accomplis, un rapprochement qui a été réclamé se fera comme de lui-même. Aujourd'hui il y a en quelque sorte deux armées sous le drapeau anglais, celle d'Europe et celle de l'Inde. Comme la seconde est à la solde de la compagnie, les grades en sont moins recherchés, et l'opinion, une certaine opinion du moins, trace entre les deux services une ligne de démarcation qui n'est pas en faveur du plus difficile et du plus instructif. Il n'est pas aussi aisé qu'il devrait l'être de repasser d'une armée dans l'autre et de faire compter en Occident les titres sérieux qu'on peut avoir acquis en Orient aux honneurs militaires. Cependant, ont dit avec raison certains orateurs, les guerres de l'Afghanistan sont les guerres d'Algérie de l'Angleterre, et Napoléon n'a pas été bien inspiré le jour où il a appelé Wellington un général de cipayes.

Dans toute cette partie de la discussion, on doit avouer que le gouvernement n'a point paru accepter assez franchement les idées nouvelles. Il est évidemment gêné soit par des préjugés puissans, soit par des difficultés secrètes, soit par des considérations d'économie, et on lui a vu cette indécision timide et disgracieuse des ministères de concession, non cet air de résolution, de hardiesse et de prévoyance qui sied aux ministères de réforme. Il faisait bien de répondre quand on exagérait le mal; il hésitait trop à s'engager quand les demandes étaient raisonnables. Je sais que rien ne refroidit comme l'exagération de l'adversaire, et l'on devait être peu tenté de suivre M. Lowe, qui cependant est presque ministre aujourd'hui, quand il s'écriait : « Que l'Angleterre soit indépendante et que la chambre des communes périsse! » Il n'est ni désirable ni probable que l'esprit militaire prenne dans la société anglaise les proportions

qu'il peut avoir dans quelques états du continent. Aucune mesure d'organisation ne transformerait à ce point les idées et les mœurs, et si l'on compare la marine à l'armée, on verra tout de suite de quel poids est dans la balance le génie national. Dans les dernières discussions, on a soutenu que l'organisation de la marine n'était pas irréprochable, et elle a encouru quelques-unes des critiques qu'on adresse à celle de l'armée. Cependant il n'y paraît guère; la marine n'est point en cause. Et pourquoi? C'est que l'esprit anglais est, pour ainsi parler, maritime. Les aventures, les travaux et les combats de mer sont l'éternel entretien du peuple. Il est poussé naturellement vers la mer, comme autrefois notre jeunesse vers les camps. Cette différence s'explique d'elle-même, et il ne serait pas sage de l'effacer. Outre qu'on n'y réussirait pas, il ne paraît pas qu'il y eût pour l'Angleterre grand profit ni grande sûreté à trop lutter contre le vieux préjugé national à l'endroit des armées permanentes. Les précautions constitutionnelles doivent demeurer tout entières, et depuis la guerre de la succession jusqu'à celle de la révolution, il me semble qu'elles n'ont point condamné l'Angleterre à la médiocrité.

V.

Le vrai champ de la réforme, c'est l'administration, le *service civil*, comme on l'appelle. Nous avons dit que là était la quatrième question posée au commencement de cette année. Si ce n'est la plus importante, c'est la plus discutée.

On a vu que M. Layard a eu l'honneur de déclarer le premier que l'administration était au-dessous de toutes les industries privées. M. Layard est, comme on sait, un grand voyageur, un explorateur habile des contrées archéologiques. Le monde savant lui doit en grande partie les monumens de Ninive et deux ouvrages d'un haut intérêt sur ces précieux débris d'un art et d'une civilisation longtemps inconnus. Il parle avec esprit et vivacité, mais peu de sûreté dans la pensée et dans l'expression. Quoique jeune encore (il n'a que trente-huit ans), il est peut-être entré un peu tard dans la chambre pour y jouer le rôle auquel il aspire. Du moins lui manque-t-il cette expérience du débat, cette connaissance des antécédens et des affaires qui donnent à l'esprit une vue claire et distincte du but qu'il veut atteindre. Ses discours ont quelque chose de confus et de hasardé, avec une certaine tendance à l'exagération. Pendant quelques années, une assez grande incertitude a enveloppé sa politique; on a pu croire qu'il s'entendrait avec certains ministères, et il a été un moment sous-secrétaire d'état avec les whigs. Il

est probable que ses intentions n'étaient pas suffisamment arrêtées, peut-être ne le sont-elles pas encore, et n'y a-t-il aujourd'hui de décidé pour lui qu'une chose, c'est qu'il ne veut pas du second rang. C'est à merveille, pourvu qu'on soit du premier. Sa connaissance de l'Orient et un voyage récent en Turquie l'ont fait écouter dans ces dernières années, quoiqu'il ait été toujours assez difficile de savoir où il en voulait venir. C'était évidemment passer le but que de comparer, comme il l'a fait, la situation du mois de février dernier à la veille de la révolution française, et de conseiller à la chambre des communes l'exemple de la convention nationale et l'envoi des représentans du peuple en mission.

Après M. Layard, celui qui a frappé le plus grand coup en faveur de la réforme administrative, c'est M. Lyndsay. Le 23 mars, on discutait certains abus ou manquemens reprochés au service des transports pour l'armée; M. Lyndsay généralisa l'attaque, et dans un discours étendu, il dit que le système était vermoulu, pourri, *rotten,* jusqu'au centre, et bien entendu que le gouvernement était tombé au-dessous de l'industrie privée. Ce rapprochement est devenu classique dans la question. M. Lyndsay est un libéral avancé; il est entré comme tel dans la chambre il y a un an; il a écrit nombre de brochures sur les affaires navales, et il est à la tête d'un établissement fort intéressant pour le commerce maritime. Son langage n'avait rien qui pût surprendre; mais, ce qui dut produire plus de sensation, sir Stafford Northcote remercia M. Lyndsay d'avoir appelé l'attention sur l'ensemble du service civil. Il dit que le gouvernement et le pays avaient fait un immense effort, et que cependant il y avait eu en général insuccès, *failure.* Tout avait conspiré pour donner la plus fâcheuse idée de la manière dont la nation, dont le pouvoir même était servi, et quant à lui, sans vouloir ni suivre ni exciter la clameur publique, il ne pouvait s'empêcher de dénoncer le mal où il le voyait, dans l'organisation du personnel des bureaux. On ne le suivit pas sur ce terrain, et l'on revint au service des transports. On dut remarquer toutefois que sir Stafford Northcote est un homme capable et modéré. Il a été l'un des collaborateurs intimes de M. Gladstone pendant que celui-ci était chancelier de l'échiquier. On peut donc le regarder comme un de ces réformistes qui ne sont pas sans une bonne proportion d'esprit conservateur. Et en effet, dans toute cette question, nous distinguerons l'action simultanée de deux opinions, une opinion du dehors, un peu bruyante, un peu hasardeuse, excitée et produite avec déclamation par quelques hommes nouveaux qui ont de l'ardeur et de l'inexpérience, et une opinion réfléchie, méthodique, conçue avec étude et exprimée avec une rigueur un peu puritaine par des hommes d'administra-

tion, qui paraissent en général patronés par des peelites et notamment par M. Gladstone. C'est ce concours d'autorités fort différentes qui fait pour nous l'intérêt de la question de la réforme administrative.

Sous l'influence de l'opposition, à la voix de MM. Layard et Lyndsay, une association s'est formée dans l'intérêt de la cause; elle doit la servir par les moyens d'usage : souscriptions, *meetings*, rapports, pétitions. Elle a débuté par une grande assemblée dans le théâtre de Drury-Lane, où des harangues successives ont proclamé sous toutes les formes le nouveau cri : *The right men in the right places*, et elle a élu domicile près du Strand, King William-Street. C'est ainsi que l'idée d'une réforme administrative a été lancée dans le public; mais en elle-même elle venait de plus loin. La première attaque un peu vive est partie d'un écrivain qui ne dit rien à demi et qui cherche le neuf tantôt par un besoin sincère de sa forte imagination, tantôt par un motif moins ingénu, l'amour de l'effet. On dirait que sa fantaisie le conduit plus que sa raison. Il lui faut absolument trouver à contredire et à blâmer dans son pays et dans son temps, et pourvu qu'il se passionne et qu'il surprenne, il n'est pas fort difficile dans le choix des moyens ni des sujets. Obscur, incohérent, outré, il rachète tout par une verve vraie et par une originalité naturelle que ne réussit point à compromettre sa singularité cherchée. Le lecteur se rappelle-t-il une certaine brochure politique de Balzac, ou seulement sa manière de parler gouvernement et administration dans ses romans, et de trancher avec une intrépidité fabuleuse sur les choses et les personnes, comme si nul avant lui ne s'était douté de rien (1)? Il y a du Balzac dans la manière de M. Carlyle. Voyez son pamphlet intitulé : *Downing-Street*, 1850. C'est là que tous les offices de Downing-Street, c'est-à-dire les bureaux des principaux ministères, sont définis par ce nom : nids de chouettes (*owleries*). Ce sont, dit l'auteur, de singulières entités; qui les a faites? Nul ne le sait. A juger par le résultat, il n'y a que deux suppositions : l'ouvrage est mal fait, ou c'est un mauvais ouvrage à faire. Le plus stupide subalterne s'en acquitterait aussi bien que toute la cohorte du *red tapeism* (2). (C'est là que je crois avoir vu pour la première fois ce mot qu'on lit partout aujourd'hui et par lequel il faut entendre : routine bureaucratique.) Mais qui ne sait la puissance de l'humaine stupidité une fois qu'elle s'est bien installée? L'hercule réformateur, sir Robert Peel, ou tout

(1) Dans un des documens de l'enquête sur l'administration, on a très sérieusement cité une page de Balzac extraite, je crois, du roman intitulé *les Employés*.

(2) Le lacet rouge, *red tape*, sert à faufiler ensemble les pièces administratives, et de là l'adjectif *red tapish* pour désigner les gens de bureau.

autre qui se serait posé la question : quel est le travail nécessaire? comment doit-il être exécuté? aurait eu besoin d'une clairvoyance et d'un courage!...

« Le seul ennemi que nous ayons dans cet univers est la stupidité, l'obscurité d'intelligence des pédans. Vanité que la réforme parlementaire, que l'invention de boîtes à scrutin (*ballot boxes*)... l'administration réelle va tout de travers. — Qui sera premier et prendra en main la barre du gouvernail, autrement dit le bondon de la taxation? Sera-ce l'honorable Félix Parvulus ou le très honorable Felicissimus Zero? Avec toute notre *électionnerie*, et nos débats pour Hansart (1), et notre patience à supporter sans fin cette tempête de jargon qui porte en tout lieu son ravage, nous travaillons à résoudre cette grande question, à déclarer enfin, sans une goutte de sang versé, hormis le sang insignifiant de quelques nez cassés en temps de *hustings*, mais avec immense effusion de bière et d'encre, et avec une explosion de non-sens qui obscurcit toute l'atmosphère, que le très honorable Zero sera l'homme. Quand nous l'avons fermement établi, Zero, tout tremblant de ravissement et de terreur, monte sur le haut de la selle, s'y cramponne avec les genoux et les talons, les mains et les pieds, et le cheval galope — où il veut. Le très honorable Zero devrait essayer de diriger le cheval; mais, s'attachant de l'éperon et des griffes, il est trop heureux si le cheval daigne seulement galoper quelque part et ne pas le jeter par terre. Des mesures, une politique, un plan ou un programme de bien ou de mal public, ne sont pas choses à rencontrer dans la tête de Felicissimus, hormis qu'il ne puisse inventer quelque affaire de ce genre qui plaise à son cheval pour l'instant, et qui l'encourage à aller d'un pas plus doux à Dieu ou au diable, comme cela se pourra, et à ménager la peau de Felicissimus, laquelle s'use vite. Voilà ce que nous appelons un gouvernement en Angleterre depuis tout à l'heure deux siècles. — Un noble mortel ayant à la fois sagesse naturelle et pratique expérience, une véritable intelligence d'homme, et non celle d'un automate de bureau (*red tapish*), d'une chouette et d'un pédant, apparaissant là dans ce sombre chaos *Downing-Street*, avec la parole du commandement, et venant y brandir, à la manière d'Hercule, la pelle et le balai divin, y faire passer un courant d'eau et nous dire avec un *fiat* : « Ici sera la vérité, un travail vrai, et le talent pour l'accomplir désormais; je chercherai, je le veux, les hommes capables pour travailler ici, ce sera l'élixir de vie pour ce pauvre pays et pour moi : » que ne pourrait pas faire un tel homme en cet endroit-là! »

Voilà bien l'esprit de réforme aveugle, tranchant, qui ne regarde à rien et critique tout. Cependant, depuis qu'on s'est mis à s'en occuper sérieusement, l'autre esprit de réforme, celui qui raisonne et ne déclame pas, s'est trouvé dans la littérature politique d'autres antécédens qui seront plus appréciés par les esprits sages.

M. Henri Taylor est un homme de lettres, un poète même, peu

(1) Hansart, nom du premier éditeur de la collection des débats parlementaires.

connu, je crois, en France, en Angleterre plus estimé aussi qu'il n'est connu (1). Il a publié, il y a vingt ans, un roman historique dialogué, un poème dramatique que je ne peux comparer qu'au *Cromwell* de M. Hugo et aux *États de Blois* de M. Vitet. Ce sont deux tragédies en vers, liées par le sujet, mais séparables, plus longues que la scène ne le comporte, ayant cependant les formes théâtrales, et dont *Philip Van Artevelde* est le titre et le héros. Cet ouvrage a donné une assez haute idée du talent de l'auteur, qui paraît aussi modeste que distingué; mais M. Taylor a peu le temps d'imprimer : il est le premier des cinq *senior clerks* (commis principaux) du département des colonies. Sa vie est retirée et laborieuse, et cependant, comme fruit de son expérience du maniement officiel des affaires, il a imprimé en 1836 un petit livre, intitulé *l'Homme d'État*, qui n'a pas été alors fort remarqué, mais qu'on a recherché depuis, et duquel on a pu tirer dans ces derniers temps nombre de citations toutes marquées au coin de l'esprit d'observation et d'un ingénieux bon sens. L'auteur écrit en réaction contre les publicistes spéculatifs, qui considèrent la société dans ses élémens, et qui ne vont guère plus loin, comme si l'on pouvait naviguer sur une rivière à sa source. L'analyse décompose dans ses principes le gouvernement libre, comme si les élémens étaient plus importans que l'ensemble; mais la manière dont le gouvernement administratif doit être exercé dans un état libre, personne ne s'en occupe. L'auteur est cependant, comme Bacon, persuadé qu'en politique les hommes pratiques (*pragmatici*) doivent moins ressembler à l'alouette, qui s'élève et ne sait que chanter, qu'au faucon, lequel s'élève aussi, mais rapporte une proie. Il est de l'école de Bacon, de Machiavel et de Burke, et, prenant son homme d'état pour ainsi dire au berceau, il le suit du collége au parlement, dans la vie publique et dans la vie privée, dans l'opposition et dans le pouvoir, et il lui donne pour toutes les phases de sa carrière une série de conseils où brillent l'expérience et la sagacité. On ne peut guère analyser ce livre, il est trop court, et ses trente-quatre chapitres traitent presque autant de questions détachées; mais nous devons ajouter qu'en n'attaquant aucune des bases essentielles, aucun même des usages fondamentaux du gouvernement de son pays, M. Taylor trouve à redire à la manière de le pratiquer, et oppose souvent l'un à l'autre, dans la considération du bien public, le point de vue de l'administration au point de vue du parlement.

Son vingt-deuxième chapitre a pour titre : *Réforme de l'exécutif.* C'est juste la question du jour. La difficulté est, selon l'auteur, de

(1) Voyez, sur les œuvres de M. Henri Taylor, la *Revue* du 1er décembre 1849.

bien séparer ce qui est parlementaire ou politique de ce qui ne l'est pas. Le ministre est responsable du tout; il faut donc que, pour la seconde moitié, il soit aidé ou suppléé par un officier sûr. Il est vrai que lorsque les partis n'ont point d'intérêt dans une affaire, la responsabilité est purement nominale : il faut un scandale pour qu'elle devienne réelle; mais, ignorée même du public, une décision ministérielle a en soi les caractères essentiels d'un jugement. Elle doit donc être précédée d'une exacte information, puis dûment motivée, et telle que l'autorité supérieure soit toujours en mesure d'en rendre compte. De là l'importance du sous-secrétaire d'état permanent. Elle n'est pas inférieure à celle de l'autre sous-secrétaire d'état, celui que le flux et le reflux de la politique apportent et remportent. Tandis que l'un a bien assez à faire de maintenir l'action constante et régulière de l'administration, l'autre, comme le ministre, n'a d'yeux que pour les ordres du jour du parlement. Il reste pourtant bien des choses utiles à concevoir ou à exécuter, qui, n'étant ni consacrées par les précédens ni demandées par les chambres, sont négligées. Un ministre parlementaire n'aime pas à se créer plus d'affaires qu'il n'en a. Il devrait donc avoir un ou deux secrétaires d'état de plus, qui penseraient pour lui en quelque sorte, et lui suggéreraient ces mesures par lesquelles un homme d'état laisse sa trace personnelle dans l'administration. Il n'y a plus au-delà que le secrétaire privé (chef du cabinet du ministre), qui, selon l'auteur, ne devrait pas être pris exclusivement dans le cercle de l'intimité, et les clercs ou commis. Ceux-ci sont choisis et employés trop indistinctement, et M. Taylor pense qu'il y a dans leur travail une part de besogne toute matérielle qu'on pourrait avec avantage livrer à des copistes payés à la tâche. Quelques scribes seulement pour les choses secrètes seraient traités en fonctionnaires. Resterait la partie intellectuelle du travail des bureaux, et pour laquelle il faudrait des clercs mieux choisis et mieux traités. On pourrait les demander aux chefs des grandes écoles, à la littérature périodique, aux sociétés ou clubs de discussion. A la trésorerie, on les examine avant de les admettre; aux colonies, on les prend à l'essai, et nul ne devient titulaire qu'après une épreuve d'un an. Il faudrait combiner ces deux systèmes, et soutenir le zèle et l'émulation, d'abord par une rétribution plus forte et progressive, puis par un avancement dont le mérite fût la règle au moins autant que l'ancienneté. On verra que ces idées défraient aujourd'hui toute la discussion, et il semble que M. Taylor la prévît, lorsqu'il disait à la fin de son livre qu'il ne soutenait point, avec Pope, que « le meilleur gouvernement fût le mieux administré, » mais qu'enfin les questions de gouvernement n'étaient en général que des questions de forme, et qu'un temps pouvait venir où elles

descendraient au second rang, et où les questions d'administration prendraient leur place. La réforme des premières conduirait naturellement à la réforme des secondes, et l'on devait excuser un effort *prématuré* (en 1836) pour ramener l'attention des hommes qui réfléchissent des formes de gouvernement à l'affaire du gouvernement.

La marche annoncée était en effet si naturelle, qu'en 1846 lord John Russell, étant premier lord de la trésorerie, eut l'idée de réserver une part des places de début dans l'administration aux meilleurs élèves des écoles placées sous la garde du gouvernement, et le comité d'éducation (1) fit en conséquence un règlement, rapporté sous le ministère de lord Derby. Dans quelques départemens, des examens ou des épreuves de capacité furent imposés; mais, voulant généraliser ce système, lord John, en 1848, de concert avec le chancelier de l'échiquier, commit trois des principaux fonctionnaires de la trésorerie pour faire une enquête dans toutes les parties de l'organisation de ce service. Deux de ces commissaires, assistés d'un ou deux membres spéciaux pour chaque administration, durent étendre cet examen à dix autres départemens, dont quelques-uns se divisent en plusieurs sections (2). Ce travail se continua sous lord Derby; M. Disraeli s'y montra favorable; mais c'est sous le cabinet suivant que les choses furent poussées avec le plus d'ardeur, et M. Gladstone, en adjoignant aux commissaires enquêteurs sir Stafford Northcote, mit dans la balance le poids de sa volonté et de son opinion personnelles.

Le résultat de l'enquête a été imprimé l'année dernière en deux volumes. Le premier contient les rapports des diverses commissions, plus un rapport d'ensemble; le second est le recueil des opinions écrites et motivées de trente-huit personnes consultées sur les conclusions du rapport d'ensemble. Rien, plus que la lecture de ces documens, n'est propre à faire connaître l'administration de la Grande-Bretagne.

Les principaux directeurs de l'enquête furent sir Charles Trevelyan, secrétaire de la trésorerie, et sir Stafford Northcote. Ils en rédigèrent les conclusions, et leur rapport, en date du 13 novembre 1853,

(1) *Committee of the privy council for education*, commission fondée en 1839 et composée de ministres ou membres du conseil privé, sous la présidence du président du conseil. Elle est chargée de l'emploi des sommes votées pour l'avancement de l'éducation générale et de la surveillance des écoles normales du gouvernement.

(2) La trésorerie, le département des colonies, le département de l'Irlande, le bureau du commerce, les écoles centrales ou normales, musées, institutions scientifiques, formant le *département de la science pratique;* le bureau de la loi des pauvres; l'office du conseil privé; la commission des dîmes, rentes foncières et clôtures; la commission des terres et émigrations coloniales; le bureau de l'ordonnance, l'office des travaux et bâtimens publics.

établit que le service civil n'est pas constitué de manière à se recruter des hommes les plus capables. Les emplois sont convoités par ceux qui ont le moins d'ambition et d'activité, parce que le travail est léger et la retraite assurée. Les commençans (*junior clerks*) sont choisis suivant les caprices du patronage. Ils ont pour éducation professionnelle la routine des bureaux, et l'avancement à l'ancienneté les dispense de tout effort. Toutes les parties du service étant isolées les unes des autres, personne n'en peut, par la pratique, acquérir une connaissance générale et systématique. Aussi les emplois suprêmes sont-ils pour la plupart donnés à des personnes étrangères à l'administration, et qui n'y devraient entrer qu'à titre d'exceptions. Il importe qu'un acte du parlement mette un terme à cet état de choses, en relevant la position des employés, en substituant la promotion par mérite à l'avancement par ancienneté, en prescrivant un système de rotation entre les divers bureaux, en organisant enfin un bureau central qui, à certaines époques, citerait devant lui les jeunes candidats, les examinerait sur l'histoire, la jurisprudence, l'économie politique, les langues modernes, en suivant un programme spécial pour les divers ordres de fonctionnaires, et dresserait, par ordre de mérite, une liste d'admissibles qui seraient successivement appelés au fur et à mesure des vacances.

Ce projet est devenu le texte d'une intéressante controverse. Parmi les personnes consultées, les universitaires ont en général donné leur approbation. On distingue aussi, au nombre des témoignages favorables les mieux motivés, ceux de M. Rowland-Hill, secrétaire de l'administration des postes et fonctionnaire très estimé; de M. Edwin Chadwick, commissaire du bureau général de la santé, qui s'est exprimé plutôt avec le ton d'un critique spirituel que d'un praticien exercé; de M. Henri Cole, un des secrétaires du département des sciences et des arts; enfin de M. John Stuart Mill, le fils de l'économiste et de l'historien de l'Inde, qui lui-même remplit un emploi important dans l'administration de la compagnie, et qui s'est distingué par ses écrits originaux sur l'économie politique et la logique. Les exemples empruntés à la compagnie des Indes venaient de droit dans l'enquête. D'abord elle est une de ces entreprises privées dont on recommande si fortement l'imitation au gouvernement. Puis, lorsqu'en 1853 son privilége a été prorogé, un acte du parlement a aboli toute nomination de patronage, et ordonné que des règles d'admission seraient déterminées par le bureau du contrôle. Dans le service médical, les places ont été données au concours, et l'on a vu un Hindou sortir d'épreuve avec un grand succès. Par les soins de lord Ashburton et de M. Macaulay, qui a défendu ce système dans un beau discours, un programme scientifique et littéraire,

d'un ordre assez élevé, a été rédigé pour l'examen des candidats aux emplois de commis de la compagnie, et jusqu'ici elle paraît s'applaudir du résultat.

Les projets de réforme n'ont pas laissé cependant de rencontrer de sérieux contradicteurs. Deux sous-secrétaires d'état, l'un de l'intérieur, l'autre des colonies, MM. Waddington et Merivale, se sont élevés contre l'exagération des reproches, et l'opinion du dernier est une critique vive et piquante du système d'examen proposé. M. Édouard Romilly, président de l'*Audit-Office* (commission des comptes), en a contesté la forme et réduit l'utilité à peu de chose. Le témoignage le plus digne peut-être d'attention est celui de sir James Stephen. Il a été longtemps sous-secrétaire d'état permanent des colonies, et il a pris sa retraite pour devenir professeur d'histoire moderne à l'université de Cambridge; ses *Essais de Biographie ecclésiastique* forment un recueil très remarquable, et l'on annonce la publication de ses *Leçons sur l'Histoire de France*. Par son expérience de fonctionnaire et ses talens d'écrivain, il mérite doublement d'être écouté. Or il tombe bien d'accord ou à peu près de tout le mal signalé par le rapport des commissaires de l'enquête, mais il croit ce mal fort difficile à détruire, et moins dommageable qu'il ne paraît. La médiocrité ne peut être bannie des affaires humaines, et quelquefois elle fait mieux que l'habileté. L'examen, comme on le propose, ravirait au gouvernement la liberté de ses choix. Donner au plus digne ne peut être une règle posée qu'entre un despote et ses esclaves. Enfin cette opinion d'un si grand poids déjà a été reprise et développée avec beaucoup d'autorité par sir George Lewis, alors rédacteur en chef de la *Revue d'Édimbourg;* mais il avait été secrétaire de la trésorerie, et l'on sait qu'il est maintenant chancelier de l'échiquier.

Il ne l'était pas quand le gouvernement eut à prendre un parti sur le plan de sir Stafford Northcote et de sir Charles Trevelyan; c'était alors M. Gladstone, dont l'esprit un peu rigoriste est naturellement porté aux réformes radicales, quand elles n'ont rien de révolutionnaire. Lord Aberdeen aime la règle et n'est pas sans quelque sévérité presbytérienne. Lord John Russell ne craint pas l'innovation et tranche volontiers dans le vif. Dès le 31 janvier de l'année dernière, la reine avait annoncé, dans son discours au parlement, qu'on dressait par ses ordres un plan pour régler l'admission aux emplois du service civil, et ce plan que nous avons esquissé, M. Gladstone se préparait à le soutenir dans la session présente. Qui plus que lui était capable de le faire triompher?

On voit pourtant qu'il ne s'agissait pas d'une bien grande affaire. L'examen constatera-t-il dans les admissibles un minimum de ca-

pacité, ou sera-t-il le jugement comparatif d'un concours? sera-t-il pratiqué par un bureau central ou par des jurys spéciaux? Faudra-t-il donner à ces mesures la solennité d'un acte du parlement ou tout régler par un ordre du conseil, etc.? Telles sont les questions sur lesquelles on se divisait, car personne n'était d'avis de ne rien faire. Voici enfin sur quelle masse d'intérêts il fallait statuer. Les personnes au service du gouvernement sont, d'après les recensemens de 1851, au nombre de 53,678. Il y en a 31,996 touchant de 50 à 150 livres par an, et dont le service n'a rien d'intellectuel, ou paraît si simple, qu'on a proposé, pour une bonne part, d'en charger des entrepreneurs. Sur les 21,682 restant, il y a, dit on, 840 vacances par an, dont la grande majorité pourrait être remplie par des nominations faites sur preuves de capacité; mais 15,134 de ces fonctionnaires, dont le salaire va de 150 à 800 livres, sont en dehors du personnel des administrations centrales, et ce n'est pas d'eux que s'occupe le plan de réforme. Reste un effectif de 6,494, comprenant depuis le premier ministre jusqu'aux derniers commis, dont le traitement de début est de 80 ou de 90 livres. L'administration proprement dite comprend environ 37 officiers (sans compter la maison royale et les jurisconsultes de la couronne). C'est là, dans le sens large du mot, le ministère. Un tiers à peu près forme le cabinet. Ce corps, non reconnu par la loi, est un sous-comité du ministère désigné par lui-même, et qui, délibérant secrètement, impose ses volontés au reste. Au dessous, il y a encore en tête de chaque département une partie politique et amovible qui comprend à la trésorerie jusqu'à sept places, et une des deux places de sous secrétaires d'état créées dans certains ministères. Cet état-major politique doit demeurer soumis aux vicissitudes parlementaires. Quant à l'état-major administratif, il doit être à la fois soustrait à l'influence des partis et à la règle hiérarchique, si l'on veut se conserver le droit de rattacher au service public des hommes d'un mérite exceptionnel. L'ordre établi par le plan de réforme ne s'appliquerait donc que là où commence la hiérarchie remplie par avancement. C'est au maximum 4 ou 5,000 places, et par an 200 nominations. Voilà le champ de la réforme administrative (1).

VI.

On en était là, quand les événemens de Crimée sont venus inspirer aux Anglais une défiance générale de la force de leur gouvernement. Soudain la réforme administrative a été promue au rang d'une

(1) *North British Review*, n° 45.

question de parti. L'émotion publique, cherchant où se prendre, s'est portée un peu au hasard sur les objets les plus divers, et les documens calmes et inoffensifs, préparés par des commissions qui n'avaient nullement prévu le siége de Sébastopol, sont devenus pièces au procès dans l'enquête ouverte sur l'état de l'armée assiégeante et sur les effets de la guerre. Le ministère renversé par la guerre se trouva celui qui avait pris le plus franchement l'initiative de la réforme, et il put, sans inconséquence et même par calcul, continuer à la soutenir, puisqu'elle tendait à l'absoudre en condamnant des choses qui n'étaient pas son ouvrage. Pour ceux qui cherchaient des thèmes d'opposition, c'était une bonne fortune que la publication de pièces émanées de l'administration, qui la présentaient en quelque sorte divisée contre elle-même, et donnaient à ses censeurs des auxiliaires dans son propre sein. Ce ne fut pas une moins bonne fortune que l'intervention subite dans le débat d'un écrivain éclairé et impartial qui prît assez vivement parti, sans esprit d'opposition, pour des idées d'opposition. M. Greg, que nous avons essayé de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* (1), suit, avec une attention prompte à se changer en inquiétude, le cours des idées qui se succèdent dans son pays. Fidèlement attaché aux institutions fondamentales, il professe cette maxime, que pour conserver il faut innover, et va jusqu'à dire que les exigences irréfléchies de la démocratie ne peuvent être prévenues que par des changemens hardiment faits, dussent-ils porter sur quelques parties regardées comme essentielles du gouvernement parlementaire. Vivement frappé de l'état des affaires, un peu alarmé du conflit des plaintes et des systèmes, il écrivit avec toute la chaleur du patriotisme et du talent un pamphlet qui, pour la forme, est propre à donner une haute idée de l'écrivain; *la Seule Chose nécessaire* (*the One Thing needful*), tel en est le titre. — Notre cause était bonne, dit M. Greg; nous avions une belle armée, tout le monde a rempli son devoir, personne n'eût fait mieux, et l'on a échoué! C'est que les ministres étaient servis par un mécanisme dont les neuf dixièmes ne dépendaient pas d'eux. S'agit-il du militaire? Que pouvaient-ils sur le commissariat, sur l'état-major médical, sur le département du quartier-maître général? Les officiers, ils les trouvaient tout faits. Et comment? J'ai un second fils étourdi qui n'est pas méchant, mais qui n'est bon à rien. Je sollicite une commission, je la paie et je l'obtiens. Si je suis en faveur, je l'obtiens plus vite. Pour devenir officier-général, que faut-il? vieillir. Passons au civil. Mon troisième fils est sans intelligence, mais il est tranquille; un négociant n'en voudrait pas pour commis. Un de mes amis est en crédit;

(1) N° du 15 janvier 1855.

je puis être utile à quelqu'un de la majorité : mon fils devient commis avec 90 livres de traitement, et dans vingt ans il en aura, s'il vit, 250. Quelle entreprise commerciale, quel soumissionnaire de chemin de fer consentirait à subir les liens d'un pareil système? Mais à qui le reprocher? A John Bull, qui l'a toléré. Si l'on y eût touché naguère, quels cris! Et cependant voulez-vous mettre un terme à la proscription du mérite? rendez le ministère plus libre; qu'il soit maître de ses choix. Les hommes capables existent, ils abondent; on les trouverait dans le pays, mais non dans le service public; dans l'armée, mais non parmi les colonels. Il ne s'agit point d'exclure l'aristocratie, mais de prendre les habiles dans l'aristocratie. On ne sera point forcé de repousser ses amis, mais de choisir des amis qui aient fait leurs preuves. Que le ministère puisse appeler à son aide quiconque l'aidera le mieux, dans le parlement, hors du parlement. Si dans la chambre la réforme a restreint le cercle des hommes jeunes et capables, qu'une réforme nouvelle l'élargisse; qu'elle crée vingt nouveaux siéges à la disposition de la couronne; ce sont vingt membres qui ne voteront pas si l'on veut, mais ils parleront et feront les affaires. Point d'erreur chinoise; point de places données comme des places académiques. Que les chefs de chaque service examinent leurs candidats, et que le ministre responsable nomme librement. S'il s'est trompé, qu'il le reconnaisse, et qu'une révocation répare son erreur. Lord Palmerston ne doit point s'arrêter à moitié chemin. Que lui servirait d'aliéner l'aristocratie sans contenter l'Angleterre? Qu'il aille jusqu'au bout, ou bientôt il faudra quelque chose de plus qu'un changement de ministère.

Lord Palmerston n'accomplit pas tout à fait ce programme. Son ministère passa par deux ou trois remaniemens. Rien de frappant ne vint saisir les imaginations, et dans un second écrit : *le Moyen d'en sortir* (*the Way Out*), M. Greg demanda comment il se faisait que l'Angleterre, habituée à tout surmonter, ne se sentît faible que dans son administration. Il était de ceux qui ne portent envie ni aux facilités du despotisme, ni à la vigueur de la démocratie. Le gouvernement anglais les surpassait tous deux en ressources. Le pays était plus fort que du temps de Pitt. Ni l'ardeur nationale, ni les moyens financiers ne faisaient défaut. Que manquait-il donc? Un gouvernement qui eût le courage de secouer ses chaînes, de braver les intrigans, les factions, les grandes familles, qui songeât à faire, non à vivre. Lord Palmerston et lord Panmure n'ont parlé que pour rassurer et se défendre. Il fallait proclamer les fautes et les désastres, instituer et non concéder le comité Roebuck, exiger confiance absolue ou dissoudre. Un temps peut venir où la dissolution ne suffirait plus.

Ce langage était véhément. Ces deux écrits, pleins de verve, ont

produit de l'effet. Les erreurs qu'on y peut relever ne sont peut-être que des vérités exagérées, seule espèce d'erreurs où puisse tomber un excellent esprit trop ému. On a répondu avec beaucoup de raison à M. Greg qu'il avait oublié de montrer qu'un ministre, abandonné à son libre arbitre, dût gagner en discernement ce qu'il gagnerait en indépendance, et qu'il fût dans la meilleure posture pour faire de bons choix, quand on lui interdisait de choisir parmi ceux qu'il connaissait parce que ce serait faire du gouvernement une coterie, et d'avancer ses parens de peur du népotisme, ou ses partisans de peur du *job* (1). En insistant sur les inconvéniens ou les difficultés de la liberté, on ne prouve pas le mérite de la dictature.

Ces vues allaient au-delà d'une réforme administrative, et elles demeurent livrées à la discussion. Excités par l'exemple de M. Greg, cent écrivains ont publié des brochures; les rédacteurs des revues sont entrés en lice, et toutes les questions que nous avons touchées ont été présentées sous des aspects qu'on s'est efforcé de rendre divers. Cependant la discussion a toujours roulé dans un cercle assez étroit. La *Revue d'Edimbourg* ne s'est prononcée que sur la réorganisation de l'armée, qu'elle réclame hautement; elle se réserve sur le service civil. Ce que j'ai lu de mieux sur le service civil, ce sont les articles du *North British Review*, n° 45, et surtout d'une revue nouvelle qui paraissait pour la première fois, *the National Review*, juillet 1855. Ces deux recueils sont réformistes dans cette question, mais avec une modération éclairée. J'étais curieux de lire la *Revue de Westminster*, qui passe, comme on sait, pour l'organe du radicalisme; mais les choses ont assez marché en Angleterre pour que ce mot ne désigne pas toujours en politique quelque chose d'excessif, et la *Revue de Westminster*, qui aurait du succès en France, si elle y était plus connue, se distingue surtout comme journal de la liberté philosophique. Elle s'est dégagée des liens d'un étroit benthamisme, et dans l'ordre spéculatif, elle donne souvent des articles remarquables. Quand elle parle du continent, elle n'est pas sans préjugés. A l'identité de certains noms qu'usurpent des partis fort divers, elle prend quelquefois pour siens des radicaux européens qui n'ont nullement ses idées, et combat leurs adversaires, sans toujours s'apercevoir qu'elle tire sur ses propres troupes, car au fond sa politique est modérée, du moins dans les questions pratiques, et notamment sur les points qui nous occupent, elle est loin de s'être jetée dans les exagérations. Ses deux articles, n° 14, l'un sur le service militaire, l'autre sur le service civil, sont judicieux, mais sans nouveauté. Le même numéro contient sur le ministère de lord Palmerston des réflexions qui n'indi-

(1) Le *job* est ce qu'on appelle quelquefois en français *une affaire*. C'est tout arrangement dans lequel, sans forfaiture ni vénalité proprement dite, l'intérêt particulier se cache sous le voile de l'intérêt politique.

quent pas une entière confiance, mais qui concluent raisonnablement sur la guerre d'Orient. L'article saillant est dans le numéro suivant; il a pour titre : *le Déclin du gouvernement de parti*. L'auteur, qui est tout au moins inspiré par M. Greg, se félicite de voir peu à peu passer de mode cet antagonisme systématique et ces victoires alternatives des grandes associations mises en présence par la révolution de 1688. L'histoire, plus que leurs convictions, expliquait leurs luttes constantes. Des ambitions de famille, des intérêts héréditaires étaient pour autant dans le débat que les opinions politiques. Cependant à mesure que le pays s'est éclairé, que la sphère des électeurs et du public s'est agrandie, l'utilité générale a été mieux comprise, plus consultée, et l'on a reconnu combien de moyens d'attaque ou de défense, combien de garanties, de restrictions bonnes pour protéger les partis contre la couronne ou les uns contre les autres, avaient cessé de servir le moins du monde au bien commun. On s'est lassé de cette éternelle partie d'échecs parlementaire. On a cherché avant tout des résultats, et c'est la société qui est devenue le grand et véritable parti. La conclusion est que le chef du gouvernement, le premier ministre, doit représenter plus complétement l'état et moins exclusivement ses amis, et qu'exerçant le vrai pouvoir royal, il doit être peu à peu délivré de toutes les misérables sujétions qui entravent sa marche. Tel voulait être Peel, un législateur véritable. Il est tombé, parce que le temps n'était pas venu de gouverner sans parti. Il n'est pas venu encore, et l'on est encore loin du terme; mais on y marche, les partis déclinent. C'est une révolution lente, et, pour la préparer, « il faut faire des millions d'Anglais propres à être bien gouvernés; » car les lumières et les sentimens d'un peuple sont, plus que des artifices ou des routines constitutionnelles, les garanties de sa liberté.

Il faut se borner dans cette analyse de publications monotones et innombrables. Quelque effort que l'on ait fait pour donner par des considérations accessoires, par des vues d'avenir, plus de relief et de grandeur à la réforme administrative, on n'a pas réussi à traduire en vœu positif, en question actuelle, autre chose que ceci : quelle qu'en soit la cause, négligence ou faiblesse, empire de l'habitude, exigence des partis, abus du patronage, prétention de l'aristocratie, influence des électeurs, l'administration n'est pas excellente, et cela tient au personnel des bureaux. De meilleurs choix, une condition plus élevée, un système d'avancement qui stimule le zèle et récompense le mérite, voilà ce que tout le monde veut. Entre les partisans et les adversaires de la réforme, je ne vois guère que deux différences : c'est que les seconds regardent comme une utopie un système combiné de promotions par mérite et par ancienneté qui n'ouvre pas la porte à l'arbitraire, c'est-à-dire à la partialité, et répugnent à régler

l'admission dans les bureaux par un examen *compétitif*, c'est-à-dire à décerner les places au concours. Or ainsi pense le ministère.

Le 21 mai dernier, un ordre de la reine en conseil (1) a nommé pour vérifier, suivant des règles fixes, l'aptitude des prétendans aux postes de *junior* dans tout établissement civil, une commission composée de sir Édouard Ryan, contrôleur général adjoint de l'échiquier, M. John Shaw Lefevre et M. Édouard Romilly. Il statue que les conditions de capacité pour chaque département seront déterminées par les commissaires avec l'assistance des chefs du département, sans qu'ils puissent jamais s'occuper des nominations faites ou à faire. L'examen d'admission sera suivi d'un temps d'épreuve; mais toutes ces règles ne seront applicables qu'aux candidats qui sont au-dessous d'une certaine limite d'âge. Au-delà de cette limite, le chef du département conserve la liberté de ses choix.

Cette mesure, on le devine, n'a pas eu grand succès, et la société pour la réforme administrative, publiant son premier papier officiel, a, par une adresse au peuple, récapitulé tous les griefs et fait un énergique appel à l'opinion publique, qu'elle trouve froide. Oublie-t-on qu'à l'armée la mauvaise administration a tué trois hommes quand le feu n'en tuait qu'un, que de six millions sterling dépensés pour les transports, deux l'ont été en pure perte? Ne sait-on pas que Peel a déclaré qu'il aimait encore mieux livrer les chemins de fer à des compagnies irresponsables qu'aux mains engourdies, *torpid*, du gouvernement, — que lord John Russell a raconté que M. Pitt avouait que dans toute son administration il n'avait jamais pu mettre exactement l'homme qu'il aurait voulu dans la place où il l'aurait voulu, — que M. Gladstone a dit qu'il lui faudrait deux bonnes heures pour rendre intelligible le système compliqué de pouvoir confié sans garantie à un chancelier de l'échiquier? Mais M. Gladstone avait annoncé la résolution d'abolir en administration le patronage politique, et l'ordre du conseil le maintient; il n'établit que des garanties illusoires, en confiant l'examen de capacité à des hommes qui, tels que M. Romilly, ont combattu le système du concours. C'est le moment de s'écrier plus que jamais : Les hommes de mérite aux places qu'ils méritent! *The right men in the right places!*

Cependant la société ne dissimule pas sa surprise de voir si peu de réunions suivre son exemple. Malgré la polémique des journaux, la passion publique n'a pu s'emparer de la question, et quand la chambre des communes en a été saisie, elle l'a discutée comme une affaire ordinaire. Le 10 juillet dernier, une motion de M. Scully tendait à donner plus de force au système de l'ordre du conseil, en ren-

(1) Les ministres ou le cabinet ne peuvent donner d'ordres qu'à leurs subordonnés. Les volontés du gouvernement qui sont générales ou obligent les sujets sont exprimées sous la formule d'ordres rendus en conseil, *privy council*, et non conseil de cabinet.

dant les examens publics et en les faisant servir à ranger les candidats par ordre de mérite. Lord Goderich, qui soutient avec talent des opinions avancées, a vivement appuyé, et le système adopté pour le service civil de l'Inde lui a paru le vrai modèle à suivre. Le chancelier de l'échiquier a défendu l'ordre du conseil. Suivant lui, la réforme administrative se réduit à deux choses : améliorer l'organisation, et sous ce rapport l'investigation ordonnée par le dernier cabinet se continue, puis relever le personnel, et c'est le but du système de l'examen. La publicité serait inutile, car une partie de l'examen doit porter sur des épreuves écrites. L'ordre de mérite ou le concours lierait les mains au ministère et annulerait sa responsabilité. Impraticable pour les hauts emplois, il ne serait pas utile pour les emplois inférieurs. Les compagnies commerciales que l'on cite sans cesse n'en voudraient pas, et l'on n'y a eu recours dans le gouvernement de l'Inde qu'afin de restreindre la toute-puissance de la compagnie; l'expérience a justifié l'ordre en conseil.

M. Lyndsay et sir Stafford Northcote ont répondu : le patronage a de nouveau été dénoncé avec tous ses abus; mais c'est surtout M. Gladstone qui, sans précisément appuyer la motion, a décrit le mal dans toute sa gravité, et soutenu comme il sait le faire la nécessité de la réforme. Son discours et celui de son successeur, sir George Lewis, peuvent être regardés comme les deux meilleurs exposés contradictoires de la question, telle qu'elle reste pendante devant le parlement. Aussi lord Palmerston, qui ne pouvait garder le silence, a-t-il judicieusement remarqué qu'on était d'accord sur le but, en désaccord sur les moyens. Il a fait l'éloge des agens actuels de l'administration et l'éloge des examens en général; il a trouvé qu'il était fort difficile de poser une règle d'avancement qui s'appliquât à toute la hiérarchie et combinât les droits du mérite avec la durée des services, et il a conseillé de laisser expérimenter le système récemment établi; après quoi la question préalable a été adoptée à 140 voix contre 125.

VII.

Si l'on nous demandait maintenant ce que nous augurons de ces longs débats, il nous serait impossible de témoigner ni beaucoup de crainte ni beaucoup d'espérance. Il se peut qu'un de ces jours l'examen *compétitif* triomphe, et nous sommes assuré que la prérogative royale n'en souffrira pas. En France, les officiers de l'armée qui n'ont pas été soldats sont au fond nommés au concours, puisque c'est ainsi qu'on entre dans les écoles polytechnique et militaire. Qu'y perd le pouvoir du prince? Quand M. Royer-Collard, dans la mémorable discussion de la loi de recrutement de 1818, demanda que la loi décrétât le concours, on se récria, et à défaut de la loi l'usage lui a

donné raison. Tôt ou tard un système analogue pénétrera par les écoles jusque dans l'armée anglaise. En même temps les sous-officiers obtiendront quelquefois l'épaulette. L'apprentissage militaire sera plus sérieux et plus obligatoire; l'avancement deviendra une récompense, et tout cela, non sans quelque proportion de faveur et de partialité politique. Aux réformes de ce genre, l'état militaire gagnera plus que le service civil; mais il subsistera toujours assez d'abus pour occuper la critique : l'aristocratie ne sera ni affaiblie ni compromise, les réformes ne font la plupart du temps ni tout le bien ni tout le mal qu'on en attend. Dans une brochure très bien faite pour la défense du ministère Aberdeen (*Whom shall we hang? — Qui pendrons-nous?*), on a fort réduit les allégations de faits qui ont motivé tant de gémissemens et d'accusations. La crédulité et la malveillance doivent avoir beaucoup menti; mais elles auraient dit vrai, voyez la marche des idées! « L'armée anglaise a, dit-on, peu à peu disparu. On lui a distribué du café sans qu'il fût brûlé, et de la viande sans les moyens de la faire cuire. Les médicamens étaient insuffisans ou altérés. On est forcé de remplacer des vétérans par des recrues. Le prestige de l'Angleterre est brisé. L'orgueil de la nation ne le peut souffrir, et sacrifierait ses institutions mêmes à sa grandeur. Le temps presse; on n'a qu'un moment pour sauver les institutions. A l'œuvre donc! Et quelle œuvre? Ayez un bon programme littéraire pour l'examen des candidats aux grades d'expéditionnaires, et nommez les expéditionnaires au concours. » — En vérité cette manière de raisonner n'est-elle pas un peu puérile, surtout quand on songe que les souffrances de l'armée anglaise sont passées, que depuis plusieurs mois le service est rétabli dans les parties où il avait manqué, que les correspondances de Crimée ne parlent que de la bonne tenue des troupes, et qu'enfin Sébastopol est pris?

On objectera, surtout en France, que la gravité du débat est toute morale, qu'elle réside dans la nature des idées que la crise a suggérées et des sentimens auxquels on a fait appel. N'a-t-on pas de toutes parts accusé l'aristocratie, le patronage, l'existence des partis? Or, si l'on démontrait que ces choses ne doivent plus subsister, on aurait aux yeux de bien des gens l'air de conclure à la suppression du gouvernement britannique. Effectivement, une fois engagés dans cette voie, la logique conduisant la marche, la rhétorique battant le tambour, quelques-uns ont fait mine de vouloir donner l'assaut aux antiques remparts de la constitution.

La presse a pour devise ces mots de Juvénal : *Ut declamatio fias.* Malheureusement *la déclamation* fait plus de bruit que de besogne. Cette fois même elle a fait moins de bruit qu'on ne croit en avoir entendu. L'aristocratie a été nommée, on s'est plaint de son influence; mais l'a-t-on attaquée en elle-même? Jamais à la tribune. « Je suis

fier de notre aristocratie, dit M. Laing : elle n'est pas efféminée. » — « Qui cherche à diviser l'aristocratie et le peuple? dit M. Lyndsay. Je ne puis la comparer sans orgueil à celles du continent. » — « La composition du personnel administratif n'est rien moins qu'aristocratique, dit M. Chadwick, et les classes supérieures n'ont rien à perdre au concours. » — « Nous ne voulons point d'une révolution même pacifique, » dit la *Revue de Westminster*, et je lis dans un discours prononcé dans un collége pour les ouvriers par le révérend M. Maurice, donné souvent pour un prédicateur socialiste : « Plébéien que je suis, je ne puis ni n'ose nier que le sentiment de la naissance ne soit une chose précieuse pour un homme et pour une nation... Cette foi qui manque aux Américains, l'Angleterre elle-même en a besoin. Il n'est pas vrai que le sentiment de la famille, le respect des ancêtres soit trop fort parmi nous; il n'est pas de moitié assez fort. Il n'est pas vrai que les membres de notre aristocratie doivent y renoncer. Ils doivent le célébrer et le cultiver en eux-mêmes. Nous devons, s'il nous est possible, le célébrer et le soutenir dans leur sein. C'est là ce qui les préserverait de tout abaissement, de toute cette indolence, cette indifférence, ce goût de la mode et de la richesse que nous leur imputons. » C'est qu'en effet il faudrait une haine aveugle pour mettre au compte de l'aristocratie les abus qu'on déplore. Elle n'a point par privilége les grades de l'armée, encore moins les places de bureau, qu'elle recherche peu. Le défaut d'expérience militaire, s'il existe, est commun à la bourgeoisie comme à la noblesse, et l'une comme l'autre, plus que l'autre peut-être, a besoin de bonnes écoles spéciales. L'aristocratie, étant un élément considérable de la société anglaise, a sa part des reproches adressés à tous ces moyens d'influence, ou si l'on veut, de corruption que couvrent les mots de *patronage*, *interest*, *job* enfin; mais sa part va en décroissant, tandis que celle des classes moyennes augmente. Quand M. Layard disait à la réunion de Drury-Lane qu'il voulait faire commencer le règne des classes moyennes, il venait un peu tard, et il oubliait que dans son propre parti on les accuse d'avoir, depuis leur avénement par la réforme, confisqué à leur profit les faveurs du pouvoir et développé le trafic parlementaire. Il y a tel écrivain réformiste qui ne dissimule guère qu'il regrette les bourgs-pourris, et rien en ce moment ne désigne l'aristocratie comme telle à la jalousie des masses. On semble au contraire enclin à croire que la voix du bien public se fait plus entendre au sein d'une classe consacrée au gouvernement que dans la sphère des professions privées. Ceux qui ont le plus critiqué la nomination de l'infortuné lord Raglan se sont plaints, non qu'il fût un Somerset, mais de ce qu'il était vieux, et le général Simpson n'est point un aristocrate. La démocratie en Angleterre n'a point d'injures à venger ni de haine à

satisfaire. L'esprit de réforme agissant pour le plus grand intérêt de la communauté, voilà l'esprit qu'elle souhaite et croit voir en grande partie réalisé dans le gouvernement. Ses chefs sont plutôt du parti du pouvoir. Sir William Molesworth publiait en 1839 une belle édition des œuvres du philosophe Hobbes. Il la dédiait à son ami M. Grote, le savant historien et l'habile vengeur de la démocratie grecque, *et quod præcipue laudi est, pro æquali universorum civium libertate adversus optimatium dominatum propugnatori acerrimo et constantissimo.* Or sir William Molesworth est ministre depuis bientôt deux ans. Il a remplacé tout à l'heure lord John Russell aux colonies, et sa popularité est entière, et pas une voix ne s'est élevée pour l'accuser d'avoir cessé de mériter l'éloge qu'il décernait à son ami M. Grote : tant il est vrai que l'esprit libéral et réformateur du gouvernement est tout ce qu'il faut à la démocratie britannique.

Mais si l'aristocratie n'a été touchée que pour avoir eu sa part du patronage, c'est donc au patronage qu'on en veut. Le sens du mot est connu. Quand on parle du patronage du premier lord de la trésorerie, on entend parler du nombre de nominations dont il dispose. Or, ce droit, les ministres sont accusés d'en user moins pour le bien public que pour récompenser leurs cliens ou pour s'en faire de nouveaux. En d'autres termes, les rapports de famille, de société, de parti, entrent pour beaucoup dans la distribution des places. Cela est possible; je dis plus, cela est certain. A moins d'ouvrir au hasard un almanach des adresses, comment mettre en place des gens qui ne seraient connus ni du ministre ni de personne? Les emplois un peu importans, un peu lucratifs, ne sont pas fort nombreux. Admettons qu'ils soient distribués dans un cercle très-resserré. De quoi se plaint-on? Est-ce d'en être privé? Le dommage n'est pas étendu, car la proie à partager est petite. Mais la passion des places se serait-elle développée dans le pays, ou veut-on l'y introduire? On se plaint que ces emplois ne soient pas assez recherchés, et l'on voudrait en augmenter l'éclat et le profit pour les rendre plus dignes de l'ambition du talent. Dieu préserve l'Angleterre d'une révolution administrative qui deviendrait ainsi une révolution sociale! Dieu conserve à ce noble pays le premier des biens, l'indépendance individuelle! Le patronage n'est sérieusement critiquable que si les places sont distribuées contrairement à l'intérêt public. Or c'est à ce personnel composé par le patronage qu'appartiennent sir Charles Trevelyan, sir Stafford Northcote, sir James Stephen, M. Taylor, M. Chadwick, M. Rowland Hill, etc., tous ces fonctionnaires dont les réformistes invoquent l'autorité; le mal n'est donc pas si grand. Qu'il existe cependant et que le patronage ait des abus, n'en doutez pas. Posez des conditions de capacité à l'entrée de la carrière, posez des règles d'avancement; que l'administration ait comme l'armée des états de

service; exigez toutes les garanties possibles, vous ferez bien. Mais s'il subsiste encore des abus, si les ministres donnent encore des places à la faveur (et ils en donneront, et le patronage ne sera jamais irréprochable), dites-vous bien qu'on ne change pas les choses humaines dans leur essence, et consolez-vous en pensant que des ministres responsables sont après tout moins faciles aux abus que des ministres qui ne le sont pas. L'obligation de rendre compte de leurs actes et de répondre à l'opposition crée pour eux un réel intérêt de bien faire, comme le besoin du succès pour ces entreprises si vantées du commerce et de l'industrie. Plusieurs de celles-ci ont assurément beaucoup d'agens habiles; mais combien n'en ont pas! Combien ont échoué par la négligence, le désordre, l'imprévoyance, l'esprit d'aventure! Avec la volonté de réussir et l'amour du travail, avec de l'opiniâtreté et du jugement, on fait beaucoup dans les affaires privées. Qu'est-ce que tout cela dans les affaires publiques, si l'on n'y joint une instruction étendue, une éducation générale, l'expérience du monde, la connaissance des hommes, l'art de se contenir, de ménager les caractères, de concilier les intérêts, de négocier avec les amours-propres, enfin la patience et la modération? On ne mène point une administration comme une usine, et un bureau comme un atelier. C'est une contradiction de citer pour exemple les compagnies du gaz ou de chemins de fer, et de faire subir aux employés un examen sur l'histoire et la littérature. Le ministre qui cherche autour de lui, dans ses attenances, dans son parti, des collaborateurs, tient compte des conditions du bien public au moins deux fois sur trois, ou s'il y manque, la presse et la tribune sont là pour l'en faire souvenir.

Mais l'efficacité de ce contrôle est elle-même attaquée. Un état libre est un gouvernement de parti, et l'esprit de parti, ce népotisme en grand, corrompt l'administration. Commencerait-on par hasard à se lasser de la liberté? Les temps seraient bien changés. De souvenir de contemporains, il y a eu une époque où la réforme la plus nécessaire paraissait suspecte, si, tout en servant au bien-être ou à l'utilité du public, elle donnait à l'autorité un droit avec un devoir de plus. Je citerai la police de Londres. On s'accorde pour en louer l'organisation. Or à la fin du dernier siècle la surveillance de la ville était confiée à chaque quartier, qui s'en acquittait à sa mode et aux frais des intéressés. Londres et surtout ses environs n'offraient aucune sûreté. C'était le temps où Chamfort disait : « La police est une si belle chose, que les Anglais aiment mieux les voleurs, et les Turcs aiment mieux la peste. » Et ce mot semblait pris au sérieux par de grandes autorités. Les premiers bills qui en 1792 essayèrent d'introduire un peu d'uniformité dans la police de la métropole et de la faire au moins surveiller par un magistrat soldé rencontrèrent une

vive opposition, et M. Fox attaqua cette innovation comme dangereuse, et cette magistrature comme incompatible avec la liberté du citoyen. Toutes les mesures qui ont progressivement complété le système actuel ont soulevé une vive résistance; à ce prix, l'ordre semblait coûter trop cher à la liberté. Il y avait sans doute de l'exagération dans cette susceptibilité ombrageuse. C'était une faiblesse, si l'on veut, — faiblesse de peuple libre! Aujourd'hui, pour atteindre à quelques perfectionnemens problématiques dans la composition des bureaux, certaines personnes feraient bon marché de l'influence de la représentation nationale, et l'on incrimine l'existence des partis, attendu qu'ils peuvent protéger de mauvais commis. On veut voir dans la chambre élective non plus un contrôle, mais un instrument de corruption. Un ministère plus à l'aise ferait mieux et obéirait plus fidèlement à la dictée de l'intérêt public. Les précautions restrictives qu'on a prises autrefois contre le pouvoir sont surannées et s'appliquent à des abus qui ne peuvent renaître. Autres maux, autres remèdes. C'étaient les armes des partis, il faut les briser. Grâce à Dieu, le gouvernement des partis est en déclin.

C'est là un singulier langage, et s'il pénètre jusque dans son tombeau, George III, tout mort qu'il est, doit en tressaillir de joie. C'est dans le palais de Leicester-House, où sa jeunesse fut élevée, c'est dans le salon de sa mère, entre l'évêque de Norwich et lord Bute, qu'il apprit à penser que depuis 1688 on n'avait travaillé qu'à retenir le pouvoir royal aux mains des grandes associations politiques et à confisquer le sceptre au profit des partis. C'était avant lui le traître Bolingbroke qui, trop bien connu des chefs populaires des deux chambres, avait imaginé, pour se faire des amis en cour, cette fiction d'un roi indépendant des partis, et par cela même décoré du nom de roi patriote. Le travail personnel de George III dans tout son règne ne tendit qu'à regagner un peu de l'arbitraire que ses prédécesseurs avaient imprudemment aliéné. Singulier retour des opinions humaines! On dirige au nom de l'intérêt public contre les institutions les mêmes critiques que leur adressait jadis la coterie des *amis du roi*.

Burke, avant les plus habiles écrivains de notre époque et aussi bien apparemment que les plus habiles, a connu et décrit cet esprit étroit et routinier qui domine quelquefois dans les bureaux. Lisez le portrait éminent qu'il a tracé de George Grenville; il semble avoir dépeint dans ses plus grandes proportions l'idéal du *red tapeism*, l'homme d'état bureaucratique (1). Et ce même Burke ne voyait d'obstacle efficace soit à la prépondérance de la cour, soit à celle de l'esprit administratif, que le parlement, que la résistance des partis,

(1) Voyez *Edmund Burke*, premier article, dans la *Revue* du 15 janvier 1853.

que leur fidélité à eux-mêmes. Et c'est cela même que l'on prétend changer. Ce sont vieilleries dont on se lasse, et lorsqu'il y a des partis dans toute l'Europe, on pense toucher à l'âge où il n'y en aura plus en Angleterre. On imagine un temps où il n'y aura plus deux esprits dans la société, l'un conservateur, l'autre réformateur, ayant chacun leurs représentans. On aspire apparemment au règne de l'unanimité. On oublie donc comment un écrivain célèbre a défini l'unanimité.

Je reconnais que la réforme parlementaire, ou plutôt l'esprit du temps, a modifié les partis; mais ce n'est pas un fait nouveau, et depuis deux cents ans ils se sont incessamment transformés. Il est vrai que les partis moins divisés au fond, plus obligés de compter avec l'opinion publique, sont moins libres dans leurs ressentimens et leurs vengeances, c'est-à-dire que l'esprit de parti est moins violent et qu'il connaît le frein. La classe moyenne, à laquelle la réforme a donné dans la chambre cent cinquante siéges de plus, enlevés généralement à une oligarchie de propriétaires, a, dit-on, deux grands défauts : elle est demandeuse, et elle a besoin de l'être pour s'assurer sa clientèle électorale; puis elle est peu politique, et ne fournit point d'hommes d'état. Les élections, en devenant franches et réelles, amènent dans la chambre des hommes qui se sont distingués dans leur profession, c'est-à-dire des hommes d'un mérite spécial et d'un âge mûr. Les jeunes ambitieux, les inconnus qui ont du talent et de l'avenir se voient fermer les portes de Westminster. Ceci ramènerait en bonne logique à l'aristocratie dont on se méfie pourtant. Mais quand l'armée sera mieux composée et un peu plus instruite, quand les soldats seront moins grossiers et les officiers plus soldats, quand les bureaux seront remplis d'un personnel plus lettré, les hommes d'état n'abonderont pas davantage. Aussi M. Greg a-t-il inventé cette aristocratie au choix de la couronne, cette institution de cadets politiques qui siégeraient dans la chambre comme des apprentis virtuoses destinés à la charmer par l'esprit et la parole. Y a-t-il bien songé? ne voit-il pas quelle proie nouvelle il offre aux partis? Comment supposer que des ministres iront se donner de gaieté de cœur des rivaux ou des adversaires, et négligeront un tel moyen d'accroître leur clientèle et celle de leurs amis? Si l'on dit que le mérite éclatant, que le jugement du public leur forcera la main, il faut alors que l'opinion, bon juge du mérite, le distingue de bonne heure, et n'attende pas qu'il se prouve pour l'élever. Et pourquoi donc alors ne l'élèverait-elle pas d'elle-même par la voie de l'élection? Pourquoi l'accuse-t-on de méconnaître les hommes d'avenir et de n'estimer que les capacités constatées dans les professions privées? Dans tous les systèmes, on a besoin en dernier ressort de recourir à l'esprit public; s'il est aveugle, égaré, engourdi, toute réforme est

vaine; dans le cas contraire, ne vous défiez pas tant des élections. Il est plus facile d'exciter et d'éclairer l'opinion électorale que le pouvoir exécutif. Gagnez des voix à vos idées, et vos idées triompheront. Si le public ne recherche pas assez les candidats que leur jeunesse et leur talent promettent à la politique, si les brigues et les frais des élections mettent les représentans de la classe moyenne dans la dépendance des électeurs, et les obligent à se soutenir par la corruption, si la chambre devient ainsi trop indulgente pour les abus du patronage, parce qu'elle même en a besoin, c'est contre tout cela que l'action de la presse, des associations, des pétitions est bonne. C'est à ce mal que quelques mesures de réforme, non pas administrative, mais électorale, peuvent remédier. C'est dans ce sens qu'il faut stimuler la chambre, agiter le public. Tout ramène, comme on le voit, à ces vieilles et éternelles garanties, les chambres, les élections, la presse, l'opinion. Tout corrobore notre opiniâtre confiance dans les forces propres du gouvernement représentatif. Il ne faut pas l'altérer pour l'améliorer, mais tirer parti de ses ressources et le développer dans le sens de son génie. C'est à la chambre de forcer les ministres à ne pas s'endormir dans la routine; c'est à la presse de pousser le pays à rajeunir la chambre par des choix nouveaux; c'est à l'opposition de retrouver et de mettre en lumière ces hommes d'état qui depuis la réforme sont, dit-on, perdus et cachés. Une des erreurs de notre temps, et dont notre révolution française a souvent pâti, est de croire, dès qu'un inconvénient se fait sentir, qu'il suffit de quelque combinaison législative pour s'en délivrer. Les réformes sont bonnes assurément, mais elles ne sont ni bonnes à tout, ni d'une efficacité sans limite, et quelques dispositions écrites ne changent pas un mouvement d'idées, un état des esprits, une cause morale enfin dont les effets inquiètent. « Tout est opinion à la guerre, disait Napoléon; après une bataille perdue, la différence du vainqueur est peu de chose: c'est l'influence morale qui fait tout (1). » Ce qui est vrai à la guerre est encore plus vrai dans la politique, et c'est pour donner toute sa force au ressort de l'opinion que les constitutions libres furent inventées. Que le public veuille des ministres plus jeunes, des membres du parlement plus maîtres d'eux-mêmes, une administration plus sévèrement composée et plus active dans le sens du bien public, il aura tout cela, s'il le veut; aucune loi ne le lui donnera. Que l'Angleterre fasse donc quelques réformes écrites, si cela lui plaît; mais qu'elle n'en espère pas trop et ne s'y fie guère. Qu'elle se fie à la liberté et qu'elle en use.

CHARLES DE RÉMUSAT.

(1) Lettre au roi Joseph, 22 septembre 1808.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

III.[1]

LES PÊCHES ET LES POPULATIONS MARITIMES.

Les historiens qui ont parlé des Bataves et des Frisons ont oublié de nous dire comment vivaient ces peuples. Ils ont célébré les guerres, les excursions, les entreprises sur mer et sur terre des premiers Hollandais, mais ils ne nous ont presque rien dit de la pêche, le plus ancien des arts utiles, celui qui a jeté en Hollande les fondemens de la prospérité nationale. Quand l'histoire se tait, c'est à l'économie politique de rechercher les causes matérielles sur lesquelles s'est élevée la puissance morale d'un état. Nul n'ignore le rôle important qu'ont joué dans le monde les Provinces-Unies. Il fut un temps où la nation batave, du fond de ses marais, se déclarait elle-même *le balai des mers* (2), où après avoir vaincu l'Espagne jusque dans les Indes, elle protégeait les successeurs du roi qu'elle avait chassé, où elle résistait à toutes les forces de la France et de la Grande-Bretagne coalisées contre son coin de terre, où la Tamise vit les bâtimens de guerre hollandais entrer dans ses eaux bannière au vent

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet et du 15 août dernier.

(2) Quelques audacieux marins hollandais attachaient, dans les anciens temps, un balai au haut du mât de leur navire, pour défier les corsaires des autres pays.

et voiles déployées. Quand maintenant on réfléchit aux causes d'une élévation si rapide et si incroyable, on reconnaît avec étonnement que toute cette grandeur historique a son origine dans une barque de pêcheurs.

La pêche a été dans les Pays-Bas le berceau de la navigation et du commerce. Comme dans le corps humain un organe a besoin du secours des autres organes pour vivre et pour fonctionner, de même chaque contrée dans le monde a besoin, pour prospérer, des produits que donnent les contrées étrangères. Les richesses qui manquent à un pays se trouvent représentées dans ce pays même par le superflu des richesses naturelles qui s'y engendrent : c'est cette loi de répartition des denrées qui ouvre aux sociétés la voie féconde des échanges. La Néerlande manquait de beaucoup de choses nécessaires à la vie, mais elle a trouvé dans les mers voisines une large compensation à la stérilité de ses terres labourables. La pêche lui fournissait le poisson en abondance : en répandant sur les autres contrées le produit de ses filets, qui excédait de beaucoup ses besoins, elle obtint du grain et des bois de construction, première origine de son commerce et fondement de la grandeur de ses villes. Son génie industrieux changea et transforma les substances premières par le miracle de l'échange; c'est ainsi qu'elle fit du pain, de l'or, du diamant avec la chair des poissons. La mer a été pour toutes les sociétés modernes, mais plus particulièrement pour la Hollande, un grand théâtre de développement moral. L'influence que cette masse d'eau a exercée sur la civilisation a été jusqu'ici trop peu remarquée : sans elle, l'homme n'eût point acquis pleinement le sentiment de ses forces, il n'eût point tourné les yeux vers le ciel avec une persévérance intrépide pour observer les mouvemens des astres; les sciences physiques, l'industrie, les arts utiles, n'eussent point franchi d'un pas si assuré les limites du moyen âge religieux. La Hollande est fille de l'Océan, et, comme le fantôme biblique, elle a marché sur les eaux pour aller à la conquête des richesses.

Il est inutile de remonter aux textes plus ou moins obscurs qui révèlent l'origine très ancienne de la pêche maritime sur les côtes de la Néerlande. L'alimentation des races s'est calquée, au début de l'état social, sur les moyens d'existence que leur avait ménagés la nature. Le voisinage des forêts et des plaines a fait les peuples chasseurs; le voisinage des lacs, des fleuves et de la mer a fait les peuples pêcheurs. Une grande partie de la population batave vivait donc depuis des siècles du produit de ses filets. Les habitans de la Hollande avaient greffé en outre diverses branches de commerce sur l'industrie de la pêche bien avant la guerre de l'indépendance. La réformation n'a pas créé les Pays-Bas; mais si les pêcheries hollandaises

existaient sans le moindre doute avant la révolution politique et religieuse qui dégagea les Provinces-Unies, il est vrai de dire que cette industrie, comme d'ailleurs tous les élémens de la fortune publique, puisa dans la liberté une séve et une force nouvelles. C'est alors seulement que le pays se sentit vivre dans sa plénitude, et qu'il commença, selon la parole d'un historien, à « jouir des mers. » Aujourd'hui, quoique certaines pêcheries hollandaises soient en décadence, l'importance de cette industrie demeure encore considérable; on le verra par les chiffres que nous empruntons aux documens officiels. A cet art utile se rattache d'ailleurs un intérêt de grandeur politique et d'indépendance pour les Pays-Bas. Les pêcheries hollandaises contribuent à assurer les moyens d'existence aux classes laborieuses; elles forment une pépinière d'intrépides marins, elles donnent naissance à un commerce international qui n'attend que l'abaissement du tarif des douanes pour reprendre un éclat obscurci depuis plus d'un siècle.

Selon la nature des poissons qui se trouvent dans la Mer du Nord, la pêche néerlandaise se divise en plusieurs branches; mais il est un produit tout national qui peut nous servir de type pour déterminer le caractère des différentes pêcheries locales : c'est le hareng. On suppose que le hareng fut inconnu des anciens; il ne s'est pas trouvé jusqu'ici dans la Méditerranée. Ce fruit de l'Océan a été pour les Pays-Bas un élément de grandeur et de prospérité. Le hareng introduit dans des tonnes a changé les destinées historiques de la Hollande, et par suite les destinées du monde au XVIe et au XVIIe siècles. Une industrie qui a exercé une si grande influence sur la révolution des Provinces-Unies et sur les événemens qui la suivirent n'est pas indigne de notre attention (1). Aussi longtemps que la pêche hollandaise fournira annuellement plus de 50 millions de harengs, elle comptera encore parmi les grandes pêches maritimes de l'Europe.

Les Hollandais distinguent trois espèces de harengs : 1° le hareng *pec* ou caqué, nommé en hollandais *gekaakte haring*, qui se pêche au nord de l'Écosse pendant l'été; 2° le *steur-haring*, qu'on pêche en automne sur les côtes de Yarmouth, qu'on sale d'abord pour le fumer plus tard, et qui, fumé, prend alors le nom de *bokking;* 3° le *pan-haring*, sorte de hareng frais qu'on pêche dans le Zuiderzée, et qui sert de nourriture aux classes pauvres. Depuis un temps immémorial, les pêcheurs de *hareng caqué* (*gekaakte haring*) ont établi le siége de la corporation à Vlaardingen et à Maasluis. — Les côtes de la Hollande sont bordées par des villages dont les habitans, comme

(1) Le hareng, considéré comme *animal utile*, a déjà été le sujet d'une étude pleine d'intérêt dans la *Revue*. Voyez la livraison du 1er janvier 1849.

ceux de Scheveningen et de Katwijk, préparent le hareng saur (*bokking haring*). — Enfin les villes qui s'élèvent autour du Zuiderzée, et surtout les îles de cette mer intérieure, telles que Urk, Schokland et Marken, envoient des barques qui exploitent le hareng frais. La vie de la mer est commune à ces différentes catégories de pêcheurs, mais avec des nuances que nous tâcherons d'indiquer. Le caractère et les habitudes changent selon la figure des lieux, selon la nature des occupations, selon le séjour plus ou moins prolongé des hommes sur la mer. Ce qui ne change pas, c'est l'humble majesté de cette population brave et pauvre qui dispute aux tempêtes la nourriture de chaque jour.

I.

La petite ville de Vlaardingen (dans les anciennes chartes *Flerdling*) s'annonce par un clocher qui de loin ressemble assez bien à un mât de vaisseau, et qui s'élève sur un océan d'herbe tacheté de vaches noires. On assure qu'elle tire son nom d'une ancienne rivière dont il ne reste rien qu'une mention plus ou moins honorable dans les archives de la province. Aujourd'hui elle est située sur la Meuse, ou, pour mieux dire, sur un bras de la Meuse que divise en cet endroit une île récemment formée. Ses vaisseaux s'abritent dans un port tranquille, le long duquel s'alignent, sur le quai, des comptoirs ou des magasins, constructions sévères, avec des ouvertures fermées par des volets de bois, et dans lesquelles on tient en réserve les instrumens de pêche. A quelques-unes de ces fenêtres sans vitres débordent de longs filets qui sèchent. Sur le port, des hommes à la figure brunie par le vent de mer et par le soleil déchargent de lourds tonneaux qu'on roule devant les vaisseaux qui les ont apportés. Ces vaisseaux ou barques, appelés *buizen* ou *doggers*, sont solidement construits, pour la plupart en bois de chêne, avec un seul mât et une puissante voile carrée qu'on abaisse tant que le bâtiment se repose. On ne contemple point sans un sentiment de respect ces bateaux-pêcheurs qui ont bravé les tempêtes du Nord. Quelques-uns rapportent de leur dernier voyage de nobles cicatrices : leurs flancs rapiécés, leurs voiles souvent déchirées comme des drapeaux après une campagne, leurs ancres rouillées et qui annoncent des services honorables, tout raconte les défis qu'ils ont portés aux élémens.

Vlaardingen était anciennement une ville importante et fortifiée; mais, comme toutes les villes hollandaises qui vivent de la mer, elle est aujourd'hui déchue de son antique splendeur : *jam pagus est quæ Troja fuit*. Dans de petites rues étroites et basses, des maisons de brique, penchées comme des vaisseaux qu'incline le vent, abritent

des ménages de pêcheurs. Ces habitations, dont la propreté fait toute la richesse, ont un aspect simple et modeste, mais non pas triste. A Vlaardingen, on ne rencontre dans les rues pendant l'été que des femmes et des enfans : les hommes sont à la mer. Ces femmes font sécher sur le devant de leur maison le linge qu'elles viennent de blanchir, ou bien elles travaillent aux filets. Sur une population de sept à huit mille habitans, on compte deux mille pêcheurs : le reste pratique plus ou moins des industries relatives à la navigation. Il y a cinq chantiers dans lesquels on construit des flibots. Une trentaine de navires marchands, qui font le commerce avec la Méditerranée, mouillent plusieurs fois par an dans le port. Quelques-uns d'entre eux apportent le sel d'Espagne et de Portugal avec lequel on prépare le hareng. A la porte de quelques armateurs figure en guise d'écusson un petit bâtiment peint et sculpté avec ses voiles. Ainsi tout dans la physionomie de la ville, dans les habitudes, dans les signes extérieurs, rappelle la vie de mer.

C'est à Vlaardingen qu'il faudrait écrire l'histoire de la pêche du hareng, au milieu de ces filets qui ont pesé dans les destinées du monde, de ces *buizen* qui ont provoqué pendant longtemps la jalousie de l'Angleterre, de ces pauvres familles par lesquelles s'est élevée en grande partie la fortune des Pays-Bas (1). La Belgique paraît avoir été le berceau de cette pêche; mais, vers le milieu du XIIe siècle, elle passa des Flandres dans la Zélande. Quoique abondante, jamais la pêche de ce poisson frais n'eût constitué une branche importante du commerce national sans la découverte que fit vers 1380 Guillaume Beukelszoon. Ce fut lui qui inventa l'art de préparer et de conserver le hareng dans le sel. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il naquit à Biervliet, petit village de la Zélande. Il est cependant peu de découvertes qui aient produit tant de richesses en ne demandant aucun sacrifice à l'humanité. Ces petites causes, dédaignées par l'histoire, n'échappent point à ceux qui mettent au niveau des événemens politiques les révolutions accomplies dans l'alimentation et dans le bien-être des peuples modernes. Aux yeux de l'économiste, il n'y a point de vils produits. Charles-Quint, lui, sachant ce que la Hollande devait au hareng caqué, voulut perpétuer le souvenir d'un si grand service rendu à la patrie. Se trouvant en 1556 à Biervliet, il fit ériger un tombeau à Beukelszoon, qui était mort en 1397. Il y a

(1) Les armemens pour la pêche du hareng ne sont point limités au port de Vlaardingen. De Maasluis, de Zwartewaal, de Delfshaven, d'Enkhuisen, d'Amsterdam, de Ripp, de Middelhornis, de Wormerveer, partent des *buizen;* mais en 1853, sur 93 navires dont se composait la flottille pour la grande pêche, 60 appartenaient à la ville de Vlaardingen. On peut donc considérer cette dernière place comme le centre de la fabrication du hareng caqué.

peu d'exemples d'un monument funèbre aussi bien mérité. L'Évangile raconte qu'un des disciples du Christ trouva dans la bouche d'un poisson une pièce de monnaie pour payer le tribut : c'est l'histoire de la Hollande; elle a trouvé dans la bouche du hareng le moyen de payer ses énormes impôts, de subvenir à l'entretien d'un pays que ruinait la mer, et d'alimenter la source de la richesse publique.

Une autre circonstance vint compléter la découverte de Beukelszoon. — A Hoorn, en 1416, se fit le premier grand filet pour la pêche du hareng. Il faut avoir vu à Vlaardingen décharger sur des voitures ces immenses filets, il faut songer aux myriades de harengs qui s'y sont engloutis depuis plus de quatre siècles, il faut réfléchir aux conséquences historiques d'une telle invention pour comprendre ce qu'ont à la fois d'utile et de poétique ces éperviers des mers. Avec les progrès dans l'art de prendre et de conserver le hareng, cette pêche s'étendit, puis se déplaça. Vers le commencement du XVe siècle, elle s'établit à Enkhuisen et à Hoorn. Les guerres avec l'Espagne et ensuite avec la France étant survenues, les Zélandais trouvèrent plus d'avantages à armer leurs vaisseaux et à écumer la mer. Le hareng avait d'ailleurs changé de parages : il avait quitté les côtes de la Norvége, de la Suède et du Danemark, où il se pêchait alors, pour celles de l'Écosse, où il se trouve encore aujourd'hui. Cette inconstance dans la marche du poisson n'est pas un fait particulier : on cite d'autres mers dans lesquelles le hareng a paru, disparu, reparu, et cela à des intervalles de temps considérables. Les calculs scientifiques n'ont pu déterminer jusqu'ici la loi de ces mouvemens. Quoi qu'il en soit, la pêche du hareng passa alors presque tout entière dans les deux provinces de Nord-Hollande et de Sud-Hollande, où elle se maintint longtemps à un degré de prospérité singulière. Tout porte à croire, il est vrai, que les résultats de cette industrie maritime ont été un peu exagérés. Si l'on acceptait sans critique les chiffres donnés par quelques historiens sur l'importance de cette pêche et sur le nombre des *haringbuizen*, il faudrait en conclure que toute la population mâle des sept provinces unies était occupée à prendre, à encaquer ou à vendre le hareng. Tout en retranchant de ces statistiques l'excès ou l'invention, on est forcé de reconnaître que cette branche de commerce était extrêmement féconde. Un écrivain plus ou moins digne de foi fait monter à près de vingt mille le nombre des personnes qui tiraient leur subsistance de la pêche du hareng. Plus d'une fois la Grande-Bretagne s'émut de voir les bateaux hollandais ramasser sur ses côtes toute cette manne de la mer (1). On regardait alors la pêche du hareng, ou la grande

(1) Dans des temps plus reculés, des familles royales et princières s'allièrent pour

pêche, comme une branche si précieuse du commerce national, que dans plusieurs édits elle est appelée *le Pérou* (*de goud myn*) *de la république batave*. Qui eût dit alors que cette industrie si florissante, que cette grande pêche (*groote visscherij*) dût expirer un jour sous sa renommée? Tel est pourtant aujourd'hui l'état des choses. Mourir de gloire n'est guère pour les industries, non plus que pour les personnes, une destinée commune. Aussi convient-il de rechercher les causes d'une décadence qui ressemble si peu au déclin ordinaire des grandeurs humaines.

L'art d'encaquer le hareng a constitué jusqu'ici un monopole. Cette industrie était protégée, c'est-à-dire réglementée. L'époque de l'année où l'on devait jeter les filets dans la mer, la longueur de ces filets, le nombre des mailles (1), la forme des *buizen*, le jour de la sortie et de la rentrée dans le port, tout était déterminé par des lois ou par des coutumes ayant force de lois. La corporation des pêcheurs de hareng était soumise à un serment solennel; il était interdit à tous les membres, quels qu'ils fussent, d'exercer cette industrie en pays étrangers. On devait même défendre l'accès des bâtimens-pêcheurs aux hommes des autres nations. En échange de ces obligations et de ces servitudes, la confrérie jouissait de grands priviléges. Elle seule pouvait saler et préparer le hareng à bord; elle recevait d'ailleurs des primes d'encouragement qui étaient refusées à toutes les autres branches de la pêche. Cette sollicitude avait une raison d'être dans un temps où le secret du caquage n'était point encore divulgué. Il faut même convenir que le hareng hollandais dut à ces règlemens une partie de sa réputation. Cette denrée excellente défiait alors sur tous les marchés de l'Europe la concurrence des autres pays. Le hareng néerlandais était une véritable puissance, et l'on peut dire qu'il fit plus pour la grandeur des Provinces-Unies que le canon même des vaisseaux bataves. Cependant les temps changent, et avec eux les destinées de l'industrie. Le hareng hollandais, si haut qu'il fût placé dans les régions économiques, peut-être même à cause de cette élé-

s'assurer le droit de pêche. Édouard Ier, roi d'Angleterre, avait donné sa fille Élisabeth à Jean Ier, vingtième comte de Hollande. Il résulta de ce mariage des lettres patentes qui autorisaient les pêcheurs hollandais, zélandais et frisons à jeter leurs filets près de Jernemuth, dans la mer de sa majesté britannique, *in mari nostro*. Il est probable que ce droit de pêche était le présent de noces apporté par la fille du roi d'Angleterre au comte de Hollande.

(1) Chaque filet neuf était visité par un compteur juré, et marqué d'un plomb portant les armes de la ville. Un collége des pêches présidait à l'exécution des lois et des règlemens. Toute cette organisation subsiste encore de fait, mais on peut dire qu'elle est détruite en principe depuis ces dernières années, car, en réduisant la prime et en annonçant l'intention de la supprimer, le gouvernement des Pays-Bas s'est engagé à détruire lui-même ce réseau de formalités qui en était la conséquence.

vation, fut atteint par les revers de fortune qui détrônent tôt ou tard toutes les souverainetés (1). La Grande-Bretagne était entrée en lice : après avoir parcouru le système des primes et avoir entassé ruines sur ruines, elle finit dans ces derniers temps par appeler à son secours la liberté des pêcheries. De ce jour, le hareng hollandais, aristocratiquement cher, se vit non dédaigné, mais isolé sur la place. Pendant que l'Angleterre marchait, la vieille pêche néerlandaise, immobile sous ses chaînes d'or, esclave de sa célébrité, fière de ses primes et de ses priviléges, avait vu décroître d'année en année le nombre de ses *buizen*. Pour juger cette situation critique, il faut comparer à ce qui était ce qui est aujourd'hui. Un tel contraste nous mettra sur la voie d'une solution.

Jusqu'à ces dernières années, le départ des bateaux pour la grande pêche était fixé à la Saint-Jean (24 juin). Ce départ était précédé de fêtes. Il existe un livre de vieilles chansons hollandaises que chantaient les pêcheurs avant de se mettre en mer. On portait des toasts au succès de la pêche et l'on priait Dieu de bénir les filets. Enfin on attachait les voiles, et la flottille pacifique allait à la conquête du hareng. Aujourd'hui les *doggers* partent dans les premiers jours du mois de juin et peuvent dès lors ouvrir la pêche; mais, fidèles aux traditions ou si l'on veut aux préjugés, les pêcheurs ne profitent qu'à contre cœur de cette liberté toute nouvelle. « Le hareng, disent-ils dans leur langage naïf, n'aime point à être pris avant la Saint-Jean. » En 1755, le nombre des *buizen* partant pour la grande pêche était de deux cent trente quatre; en 1820, il était encore de cent vingt-deux; il est aujourd'hui de quatre-vingt-dix. Ce groupe de voiles se dirige vers les côtes de l'Écosse. Deux navires de guerre les accompagnent pour les protéger et les surveiller. Il est interdit aux pêcheurs de toucher la terre. Ils ne doivent pas non plus vendre de poissons à bord. La flottille se maintient à la hauteur des Shetlands, d'Édimbourg, et sur les côtes de l'Angleterre (2). La réputation du hareng hollandais tient surtout à la puissance des *doggers*, très bons bâtimens de mer, dont la constitution nautique permet de jeter les filets dans des eaux très profondes. Là seulement se trouvent les harengs de grande taille et d'une qualité supérieure. Treize ou quatorze cents hommes environ prennent part à ce travail de mer. A peine saisi par la main des

(1) Parmi les causes de la décadence de la grande pêche, il faut compter les guerres de l'empire : alors que les mers étaient fermées, la Hollande dut se résigner à voir tomber entre les mains des Anglais le plus beau fleuron de sa couronne économique.

(2) Nous avons vu un tableau dans lequel l'artiste, témoin oculaire de cette scène intéressante, a représenté la manière dont les bâtimens pêcheurs se comportent en mer. Il est difficile d'imaginer rien de plus poétique ni de plus imposant. Au milieu de ces abîmes d'eau peuplés par une force occulte, *crescite et multiplicamini*, il semble que la faible créature humaine atteigne à la grandeur de la nature.

pêcheurs, le hareng est caqué, c'est-à-dire ouvert avec la lame d'un couteau et mis dans des barils; on y ajoute du sel qui fond et dans lequel le poisson se conserve. Depuis une huitaine d'années, une corvette à vapeur accompagne la flottille. Les cent premiers barils sont chargés sur cette corvette, qui les transporte à toute vitesse dans le port de Vlaardingen (1). Autrefois l'arrivée des premiers harengs donnait lieu à des fêtes et à des cérémonies nationales dont l'éclat a diminué avec l'importance même de cette pêche. Aujourd'hui les marchands de poissons à La Haye, à Rotterdam et à Amsterdam se contentent d'arborer un drapeau sur leur boutique et de pendre une couronne de verdure. Le premier hareng est toujours porté dans un char pavoisé et offert triomphalement au roi, qui reconnaît ce cadeau par une gratification de 500 florins. Il y a quelques années encore, dans les premiers jours qui suivaient la pêche, de riches Hollandais promettaient aux gros poissonniers de La Haye un ducat par tête de hareng; chaque marchand faisait en conséquence des sacrifices intéressés pour obtenir le premier cette étrenne de la mer, arrivée à Vlaardingen sur les ailes de la vapeur. L'un d'eux, homme d'esprit, nous racontait que vingt-quatre harengs, apportés de Vlaardingen à La Haye par dix hommes et dix chevaux lancés ventre à terre, lui avaient coûté, seulement de port, 200 florins. A présent, le hareng de primeur est encore recherché; il se vend dans les premiers jours de 3 à 4 fr. la pièce (2). Les riches habitans de La Haye en envoient de petits barils à leurs amis de la Drenthe et de l'Overyssel, qui leur adressent en échange des coqs de bruyère. Tout cela peut être intéressant comme détail de mœurs, mais au point de vue économique on se demande si l'état doit protéger plus longtemps un produit de luxe, un objet de mode, que consomment seulement les classes opulentes. Grâce à la surveillance, au système des primes, à la marque de feu imprimée sur les barils, le hareng hollandais a conservé dans le monde sa renommée, mais voilà tout : *stat magni nominis umbra.* Tant que ce produit de l'art et de la nature a maintenu la splendeur

(1) Les jours suivans, cinq navires connus sous le nom de *chasseurs*, et qui portent un pavillon bleu piqueté de blanc, ramassent successivement en mer le produit de la pêche. Aussitôt que le premier chasseur a réuni cent vingt tonnes, il part pour la Hollande; le deuxième revient avec cent soixante-dix, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Quand les cinq chasseurs ont fini leur service, la primeur du hareng caqué est à peu près déflorée.

(2) Dans les premiers jours qui suivent la pêche, le prix du hareng en gros est de 1,400 francs la tonne. Chaque tonne contient à peu près sept cents harengs. A mesure qu'on avance dans la saison, le prix des tonnes diminue, et la taille du poisson s'amoindrit. La tonne renferme alors huit ou neuf cents harengs. Un surveillant ouvre et examine les tonneaux qu'on débarque sur le port de Vlaardingen, pour s'assurer qu'ils sont pleins et que la marchandise est de bonne qualité.

des Provinces-Unies, payé les flottes, étendu le commerce, tout esprit sage et pratique se serait bien gardé d'en rire; mais aujourd'hui que ce côté utile a disparu, le royaume des Pays-Bas a mieux à faire que de mettre son point d'honneur dans un hareng.

Il est bien vrai que là ne s'arrête point la portée économique de cette industrie : la grande pêche repose sur un fond plus sérieux que le commerce de primeur. Quand les cinq bateaux chasseurs ont rapporté l'un après l'autre la fleur de ce qu'on appelle ici la pêche de saison, les hommes continuent de jeter leurs filets, et les *doggers* rentrent en Hollande avec leur butin. Ces bâtimens peuvent tenir de 420 à 450 tonnes; mais il est très rare qu'ils retournent avec un chargement complet. Nous avons vu revenir dernièrement à Vlaardingen deux bateaux-pêcheurs qui, après une absence de sept semaines, rapportaient chacun 150 tonneaux : les armateurs se montraient tout à fait contens du résultat. L'ensemble de la grande pêche donne à peu près 34,000 barils de hareng pec, dont 21,000 sont exportés et produisent en moyenne 456,000 francs. Ces chiffres sont respectables sans doute; mais, quand on les rapproche du mouvement de la pêche anglaise, quelle différence! En 1849, l'Angleterre avait déjà sur les mers 14,962 bateaux-pêcheurs, elle employait 104,427 hommes, et elle emplissait 770,700 tonnes de hareng caqué (1). On est donc forcé de reconnaître que les pêcheries anglaises, dont le développement est tout nouveau, ont marché à pas de géant depuis le jour où elles ont secoué la chaîne des primes, tandis que les pêcheries hollandaises, autrefois si célèbres, sont demeurées stationnaires, et ont même rétrogradé sous le régime de la protection. Dans un temps où la révolution du bon marché atteint l'une après l'autre toutes les branches de l'arbre économique, un produit qui s'isole fastueusement dans sa renommée est un anachronisme. Le hareng hollandais, ce patricien coudoyé sur les marchés d'exportation par le hareng étranger, d'origine moins noble et de qualité moins délicate, mais qui se vend à prix réduit, ne peut plus soutenir la concurrence. Ces faits ont attiré l'attention du gouvernement des Pays-Bas : une enquête a été ordonnée; le résultat de cette enquête a été de porter la lumière sur les côtés faibles de l'ancien système. Tous les intérêts ont été entendus; ils sont venus l'un après l'autre plaider leur cause devant la commission, et nonobstant l'avis des intéressés, c'est-à-dire des armateurs, on a conclu que les priviléges dont jouissait depuis des siècles la grande pêche devaient s'effacer devant la liberté de l'industrie. Le gouvernement est entré

(1) Les résultats obtenus en 1850 précisent bien l'état de la pêche dans les deux pays. L'Angleterre a recueilli 507,024 lasts de hareng caqué; la Hollande, 2,515. Le last représente quatorze tonneaux.

dans cette voie; les primes ont été successivement réduites, l'intention avouée est de les abolir. Toutefois l'état a cru devoir jusqu'ici borner son initiative à ces premières mesures; il a laissé aux conseils provinciaux le soin de modifier sur quelques points l'ancienne juridiction, se réservant de présenter plus tard une loi qui mette les intérêts de la pêche nationale en harmonie avec le principe de liberté. Il est à désirer que cette loi vienne. Les industries longtemps protégées souffrent plus de l'incertitude que d'une décision énergique, mais brève, qui les fasse rentrer promptement dans le droit commun.

Si maintenant nous voulons nous faire une idée plus nette de la fâcheuse influence du système des primes sur la pêche nationale, retournons à Vlaardingen. Qu'y voyons-nous? — Une sorte de tristesse et de solitude règne sur le port. Il y a dix ans, on comptait à Vlaardingen près de 80 bâtimens pêcheurs; il n'y en a plus aujourd'hui qu'une cinquantaine. Ces *doggers* ont pour la plupart un âge respectable, et à mesure qu'ils vieillissent, ou qu'ils tombent en ruines, ils laissent dans le mouvement de la navigation une place vide qu'on ne se soucie plus guère de combler. Les vaisseaux diminuent; les hommes manquent. Les pêcheurs de Vlaardingen, surtout quand la pêche d'hiver a été mauvaise, trouvent plus avantageux de s'engager comme matelots sur les navires marchands. On les remplace alors par des étrangers, le plus souvent par des Prussiens. Ces signes de décadence, ou mieux de renouvellement (car la pêche hollandaise est dans une période de transition), ne doivent point détourner notre intérêt du personnel et du mécanisme, très simple d'ailleurs, qui ont longtemps maintenu cette pêche à un si haut degré de puissance économique. Quelques mots suffiront pour écrire l'histoire des *buizen* depuis leur sortie du chantier jusqu'au moment où, ornés de leurs cordages et de leurs voiles, pourvus de leurs hommes, armés de leurs instrumens de pêche, ils s'avancent vers la Mer du Nord.

Jusqu'ici, ces bâtimens se construisaient à Vlaardingen. Le prix d'un *dogger*, avec les agrès, les filets et tout le matériel de pêche, était de 20,000 florins. L'armateur dont ce bateau est la propriété s'entend avec un *maître* qui se charge de choisir son monde. L'équipage de chaque bâtiment-pêcheur se compose en été de 15 personnes : 11 hommes et 4 garçons. L'armateur n'a affaire qu'au maître : il lui donne 5 pour 100 du produit. Dans l'été, les hommes reçoivent des gages fixes, 5 florins 3/4 par semaine; ils font deux voyages pour la pêche du hareng. Leur nourriture habituelle est le gruau; leur boisson est le café et le genièvre. La plupart d'entre eux ont pratiqué la mer depuis l'âge le plus tendre. Nous avons vu sur ces *doggers* des enfans de dix à douze ans, que les familles en-

voient pendant l'hiver à l'école et pendant l'été à la grande pêche. Quant au courage de ces hommes, il est inébranlable. Plus braves que les matelots qui naviguent pour le commerce, ils ne connaissent point le danger. L'histoire, si prodigue de récits quand il s'agit de batailles navales, de tueries sur l'eau, garde le silence dès qu'il s'agit des luttes pacifiques de l'homme avec les élémens. Il semble que les actes d'héroïsme perdent leurs droits à la célébrité du moment où ils deviennent utiles. Ne serait il pas temps d'accorder mieux que l'oubli à ces populations intéressantes qui vont conquérir le bien-être, non pour elles-mêmes, hélas! (car elles sont et restent pauvres), mais pour la société tout entière? Parmi ces obscurs pêcheurs, il y a peut-être des Van Speyk anonymes dont le courage n'a manqué que d'une occasion pour se produire sur un théâtre plus vaste et plus éclairé. Ce que valent ces hommes, ce qu'ils ont essuyé de fatigues, combien de fois ils ont vu la mort face à face, l'Océan le sait, mais l'Océan n'en dit rien. De leur côté, ils n'en parlent guère : la mer et eux, ce sont des ennemis qui s'estiment en silence. Outre la bravoure, quelques-uns de ces hommes ont encore d'autres facultés qui étonnent. Bien qu'ignorans en général, une fois à la mer, ils deviennent d'excellens marins pratiques. On en voit même qui semblent doués d'un véritable sens navigateur, et chez lesquels ce don, aidé par l'expérience, supplée à l'absence de la théorie. Un armateur de Vlaardingen nous a montré un maître ou patron qui se promenait en veste et en sabots, et qui dans son genre était une espèce de Christophe Colomb. On lui avait dit il y a quelques années : « Il faut que tu ailles aux Indes, » et il y alla. Une autre fois, il trouva le chemin de la Californie. Aborder sur des terres connues avec si peu de lumières acquises, c'est presque les découvrir.

Ces mêmes bâtimens, qui ont fait deux voyages d'été pour la pêche du hareng, vont pendant l'hiver à la pêche du cabillaud (*kabeljaauwvisscherij*). Il est vrai que cela dépend un peu de l'âge du *dogger;* quand un navire est trop vieux, il ne peut plus supporter le service d'hiver. L'équipage est de douze matelots qui reçoivent 2 et 1/2 pour 100 du produit; le capitaine reçoit le double. La Mer du Nord est encore le théâtre de cette pêche, mais les bâtimens font voile cette fois du côté de l'Islande et du Doggersbank; ils s'avancent jusqu'au 63e degré. Pour cette pêche, on n'emploie plus de filets : une corde d'une étendue considérable, garnie de crochets placés à quelque distance les uns des autres, sert à prendre le cabillaud. Les mêmes bâtimens et les mêmes hommes font trois ou quatre voyages en hiver. Ils rapportent le cabillaud à l'état frais ou salé. Pour le ramener vivant, chaque *dogger* a un réservoir à claires-voies dans lequel on jette le poisson, qui continue de nager et de recevoir l'eau

de la mer, comme s'il était libre. Le cabillaud salé prend le nom de morue. Cette pêche d'hiver est des plus dangereuses : il y a deux années, dans ces eaux farouches (*aquæ truces*, dit Tacite), deux bâtimens périrent; on compte en moyenne un vaisseau par an qui ne revient plus. L'hiver, quand le voyage dure plus de cinq semaines, c'est que le *dogger* a fait naufrage. Les femmes regardent alors, avec un sentiment inexprimable, loin, bien loin sur la Meuse, et si elles ne voient rien venir du côté de la mer, elles rentrent chez elles mornes et désolées. Il arrive quelquefois que le bâtiment se perde et que les hommes réussissent à se sauver sur un autre vaisseau, mais c'est très rare. On n'arrête point sans tristesse sa pensée sur cette fin obscure, ténébreuse, enveloppée dans le mystère de l'Océan, sur ces malheureux dont la famille elle-même ne sait rien, sinon qu'ils ne sont pas revenus. Quand on jette ensuite ses regards autour de soi sur les hommes de Vlaardingen, que le même sort attend peut-être, et qui, insoucians de leur vie, chargent gaiement leur vaisseau pour le prochain voyage, on éprouve une sorte d'admiration douloureuse qui serre le cœur.

La pêche du cabillaud est une des plus anciennes et des plus célèbres dans l'histoire économique de la Hollande. Comme celle du hareng, elle a beaucoup perdu de son ancienne prospérité; ce n'est pourtant pas qu'elle donne des résultats moins favorables. Depuis dix années, les bateaux-pêcheurs attestent, par un produit croissant, que le poisson n'a pas diminué dans ces mers et que la main de l'homme ne s'est point affaiblie (1). Ce qui manque à la pêche du cabillaud comme d'ailleurs à celle du hareng, ce sont les débouchés. Les Pays-Bas ont à leur portée un excellent marché, ils ont la Belgique, qui fait maigre une partie de l'année, en bonne catholique qu'elle est; malheureusement ce marché se trouve fermé par un tarif de droits d'entrée considérables. Il en est de même pour la France : en France, la morue coûte 60 fr. la tonne, en Hollande 30 à 35 fr.; mais un mur de douanes s'oppose à ce que la concurrence puisse s'établir entre les deux produits. L'avenir des pêcheries hollandaises est lié à la libre entrée du hareng et du cabillaud chez les nations voisines; cette libre entrée est énergiquement réclamée dans ce moment même, par la plupart des économistes belges, au nom des intérêts de la classe ouvrière.

La vie des pêcheurs de hareng, qui deviennent en hiver des pêcheurs de morue, est tout entière à la merci des flots; ces hommes ne passent à terre que deux ou trois semaines dans l'année. Quand

(1) En 1853, trente-cinq bâtimens ont fait cent douze voyages et rapporté 8,078 tonnes. En 1852, trente-huit *doggers* avaient récolté de la même pêche, en cent quarante-quatre voyages, 11,939 tonnes, soit 16,324 pièces.

ils reviennent toucher le port de Vlaardingen après un voyage, c'est pour repartir bientôt. Identifiés avec la mer, avec son calme et ses fureurs, ses bons et ses mauvais jours, ils vivent des présens qu'elle leur fait, ou mieux qu'ils lui arrachent. En retour de cette existence dure, pleine de fatigues et de labeurs, livrée à toutes les violences des élémens, ces hommes, qui ont fait la grandeur politique et commerciale de la Hollande, reçoivent un mince salaire : un pêcheur gagne de 250 à 300 florins par an (600 fr.). On se demande ce que deviennent les femmes à Vlaardingen pendant que dure la pêche, c'est-à-dire presque toute l'année. Elles prennent soin du ménage; le reste du temps, elles travaillent à faire du filet chez elles ou dans les ateliers. Ce demi-veuvage ne semble pas d'ailleurs leur être très pénible : elles se consolent dans leurs enfans, qui sont nombreux, et auxquels elles servent à la fois de père et de mère. Quand le mari ne revient pas, on l'attend triste et inquiète, on l'attend longtemps, puis on finit par se résigner à cette absence qui ne finit plus. Autrefois la loi interdisait de se remarier avant dix années aux femmes qui ne pouvaient point produire la preuve matérielle de leur veuvage. Or quelle preuve les pauvres femmes de Vlaardingen auraient-elles fournie de la mort de leur mari? L'Océan ne signifie point les décès, et la preuve d'un naufrage est dans l'absence même de toute nouvelle. Les mœurs avaient à souffrir de cette disposition légale; tout le monde n'a point l'opiniâtre fidélité de la femme d'Ulysse. On a sagement fait en modifiant cet article, et en permettant aux femmes de pêcheurs de se remarier après trois années.

L'état de la ville de Vlaardingen, ses rues attristées, son port silencieux, ses bâtimens de mer qui vieillissent et qu'on ne renouvelle pas, tout annonce l'état de souffrance dans lequel est tombée la grande pêche. Et que dire de Maasluis? C'est encore une bien autre désolation. Ce pauvre village, assis sur un bras de la Meuse qu'il est question de supprimer, a l'air d'un condamné à mort qui demande grâce. Si triste que soit la condition actuelle de la grande pêche, il ne faut pourtant pas prononcer légèrement le mot de décadence. Ce qui a vieilli, ce qui s'écroule en ce moment, c'est l'édifice des primes, ce sont les formes sacramentelles d'une organisation qui a eu de l'éclat, mais qui n'a plus de raison d'être. Nous ne doutons point que la pêche hollandaise ne se régénère sous un régime de liberté. La ville de Vlaardingen conservera d'ailleurs longtemps l'avantage que lui donnent son excellent matériel de pêche, la renommée de ses produits et l'habileté de ses matelots (1).

(1) En même temps que les armateurs de Vlaardingen ont perdu un privilége, ils en ont d'ailleurs conquis un autre. Depuis ces deux dernières années, ils n'ont plus exclusivement le droit de préparer le hareng de saumure; mais en revanche ils peuvent faire

Avec cela, elle peut abandonner un monopole auquel nous reprocherons surtout d'avoir étouffé sous un vain nom l'intérêt des autres pêcheries néerlandaises. Le hareng pec, cette célébrité historique, a relégué le hareng des côtes, et surtout celui du Zuiderzée, dans un immense dédain. C'est contre cet ostracisme que proteste à cette heure une sage économie politique. Il n'est pas juste qu'un objet de luxe, un fruit défendu (au moins dans la primeur) pour la majorité des contribuables, absorbe toute la sollicitude de l'état au détriment des sources plus sérieuses de l'alimentation nationale. Ceci nous conduit naturellement à étudier la pêche des côtes, les résultats qu'elle produit et la vie des populations qui l'exercent.

II.

Les côtes de la Hollande sont masquées par des chaînes de dunes qui dérobent au voyageur la vue des eaux. Après une longue et pénible ascension dans ces collines de sable, tournez les yeux, la mer est là! Cette Mer du Nord était mal connue des anciens, qui l'envisageaient à travers des fables et de superstitieuses terreurs. Tacite lui-même se la représentait comme bouleversée par des vents éternels et comme peuplée de monstres. La vérité est que ses côtes sont tempêtueuses; sa couleur est changeante : sur le premier plan, elle est d'un jaune écumeux qui ressemble à l'eau de lessive; plus loin, d'un vert mourant; là-bas, d'un bleu évaporé qui se confond avec la ligne ondoyante du ciel. De grands nuages projettent obliquement de distance en distance leur ombre grave sur ce miroir indécis. Aucuns rochers, aucunes falaises ne brisent l'effort des vagues : cette mer se roule sur le lit de sable qu'elle s'est fait elle-même et qu'elle étend toujours. La physionomie des côtes de la Hollande varie peu : du sable et puis du sable, de l'eau et puis de l'eau, le ciel et puis le ciel. Sur ces côtes, qui donnent le sentiment de l'infini, s'élèvent, depuis l'embouchure de la Meuse jusqu'au Helder, plusieurs villages de pêcheurs. Les plus intéressans de ces villages sont Scheveningen et Katwijk.

La plage de Scheveningen est fréquentée pendant la belle saison par les baigneurs. Un joli village, relié à La Haye par une route plantée d'arbres et par une promenade en forme de bois qui se perd dans les dunes, reçoit durant l'été des étrangers de toutes les nations. Ici tout se ressent du voisinage de l'Océan. L'église, qui ne manque point d'élégance, conserve l'énorme crâne et quelques ver-

du hareng fumé. Grâce à ses robustes *buizen* qui sont capables de tenir la haute mer durant trois et quatre mois de l'année, Vlaardingen fumera désormais des harengs qui, à cause du volume, seront plus recherchés que les autres sur le marché de la Belgique.

tèbres d'un cachalot qui fut jeté sur le rivage en 1617 par une tempête. Ce silencieux débris est comme un commentaire de ces paroles de Job : « Les monstres te racontent, ô Seigneur! » Dans la principale rue, qui conduit à la mer, on rencontre plusieurs marchands de coquillages. Cette mer, dont on entend la voix, ne se montre elle-même que quand le voyageur a les pieds tout près de l'eau. Le brusque plaisir de la surprise et la grandeur de la scène qui se déploie alors compensent bien cette gradation d'effets qu'on rencontre sur d'autres rivages. Une flottille de pêche, dont les flibots sont ou échoués sur le sable, ou maintenus par l'ancre, ou éparpillés au large, dit un vieux poète néerlandais, comme les pensées du cerveau de la mer, associe l'image du travail aux souvenirs historiques. Ici l'Océan a lieu d'être fier de la Hollande et des Hollandais. En 1673, de Ruiter défit en vue de Scheveningen les flottes anglaise et française. Ce petit village est d'ailleurs le Cherbourg de la Hollande. Il a vu des exils et des infortunes royales. C'était par une froide journée de janvier 1795; les pêcheurs chargeaient dans deux barques des ballots et des malles de voyage; d'une voiture qui débouchait à l'extrémité du village sortirent un homme enveloppé d'une large pelisse et une femme qui portait un enfant dans ses bras. Cet homme était le prince d'Orange, l'enfant était le petit-fils du dernier stathouder, le futur roi Guillaume II. En 1813, cette plage revit et reçut au milieu des acclamations le représentant de la même famille, assise maintenant sur le trône des Pays-Bas. Si vous continuez sur la droite votre promenade dans les sables, vous rencontrez l'hôtel des bains, où les habitans de La Haye se rendent le dimanche soir pour entendre de la musique. C'est à la tombée de la nuit, quand la mer vole au ciel toutes ses étoiles, un point de vue solennel et magnifique. J'ai assisté, devant cet hôtel, à un feu d'artifice sur l'eau, dont le motif était naturellement l'incendie d'un navire. Je n'ai pas grand goût pour les fusées et les chandelles romaines; mais ici la vulgarité de ces fêtes se relevait par la grandeur du théâtre. La sombre mer faisait presque à elle seule tous les frais du spectacle, et grâce à son fracas sublime, à ses nuages déchirés, aux catastrophes trop réelles dont l'imagination pouvait se retracer le tableau dans cet incendie artificiel, la scène ne manquait point de majesté.

Cette grande rue, ces jeux, ces bains, ces cafés, ces hôtels, tout cela pourtant n'est point Scheveningen. On peut avoir habité cet endroit pendant plusieurs étés et ne point connaître le village des pêcheurs. Derrière d'élégantes habitations, qui servent véritablement de trompe-l'œil, se cachent des rues étroites, de pauvres niches de brique, dans lesquelles se dissimule une population silencieuse et

misérable. A la porte de ces réduits, devant lesquels sèchent du linge, des filets, des chemises rouges et des chapelets de poissons enfilés dans une corde, apparaît de temps à autre une figure de femme triste, vieillie et amaigrie par la fièvre. Les enfans, eux, jouent à travers toute cette détresse, comme si c'était un des priviléges de leur âge d'ignorer le mal et la pauvreté.

La population de Scheveningen est de 6,800 habitans, parmi lesquels 450 catholiques seulement. Il est à noter que la plupart des aubergistes et des marchands de poissons professent le catholicisme, tandis que les armateurs et les pêcheurs sont réformés. Il y a pour le village deux écoles de l'état que nous avons visitées, et qui sont parfaitement tenues. La première est, à vrai dire, une salle d'asile qui reçoit 250 enfans des deux sexes. Les enfans quittent cette première école vers l'âge de six ans, et entrent alors dans l'école primaire, qui contient 600 élèves. L'instruction est distribuée par un chef, cinq sous-maîtres et cinq surveillans. On enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie et un peu d'histoire. Les enfans sortent de cette seconde école entre dix et douze ans : le vaisseau les réclame. Tout fils de pêcheur devient pêcheur. Habile, intrépide, ayant pour ainsi dire du sang de marin dans les veines, il acquiert bientôt l'art de conduire un navire et de jeter les filets. Dès l'âge de seize ou dix-sept ans, il connaît déjà le métier. Cette nouvelle éducation efface l'éducation scolaire. De ce qu'ils ont appris dans les classes, il ne reste à ces enfans de la mer que la connaissance des lettres écrites, dont ils se servent pour lire la Bible. Il est assez rare de trouver un garçon de vingt ans qui sache signer son nom le jour de ses noces. L'ignorance, tel est le premier trait du caractère des pêcheurs. Cette ignorance se lie à un attachement tenace pour les usages et pour les traditions du passé. Ils font en tout comme faisaient leurs ancêtres. La population maritime de Scheveningen ne s'assimile point aux étrangers, et par étrangers il faut entendre ici les Hollandais eux-mêmes. L'un d'eux, né à Rotterdam, établi depuis vingt années dans le village, nous racontait qu'il était encore considéré par les pêcheurs comme un homme d'un autre pays. L'originalité de cette population s'abrite derrière la langue, le costume, les habitudes et les mœurs comme derrière une barrière infranchissable.

La langue des pêcheurs est une sorte de patois qui diffère essentiellement du hollandais ordinaire, et dans lequel certains linguistes ont cru reconnaître des traces de l'anglo-saxon, qui paraît avoir été la souche de l'idiome national. Leur costume est particulier, surtout celui des femmes : elles portent, durant l'hiver, un corsage de serge ou d'indienne, une jupe de serge brune, un long camail de la même étoffe et de la même couleur, doublé de rouge, avec un collet droit et raide. Cet habillement a quelque chose d'aus-

tère et de cénobitique : on est d'ailleurs forcé de convenir qu'il s'adapte bien au climat et à la profession. Un grand chapeau de grosse paille, bordé d'un ruban noir, doublé d'une indienne à fleurs, abaissé légèrement de chaque côté, relevé par derrière et par devant en forme de nacelle, leur sert à maintenir sur la tête jusqu'à trois et quatre corbeilles. Ces femmes ont une stature robuste, une grande taille, une figure médiocrement jolie, mais qui respire un air de santé, — des yeux bleus dont les paupières sont peu ouvertes, et des membres vigoureux. A trente ans, elles ont déjà beaucoup perdu de leur fraîcheur; leur peau est hâlée, circonstance qui tient sans doute au voisinage de la mer et à l'habitation dans les dunes. Les dunes constituent un pays dans le pays même; le sable y réfléchit plus fortement qu'ailleurs les rayons du soleil : c'est l'Arabie de la Hollande. Les hommes sont relativement de petite taille; leur costume, pantalon et veste noirs, favorise peu leur tournure, qui est grave, mais lourde. Ils ont le visage rond, le col court, les cheveux le plus souvent bruns et frisés. Leur grand luxe consiste dans des boutons de chemise et dans des boucles d'argent, qu'ils attachent aux pieds ou à la ceinture. Cette persistance dans le costume, surtout dans celui des femmes, cette fixité des traits physiques, ces caractères de race qui se conservent par le soin qu'ont les garçons et les filles de Scheveningen de ne se marier qu'entre eux, tout cela est peut-être une conséquence du commerce avec la mer. L'Océan, dans lequel certains poètes ont cru voir une image de l'inconstance, est au contraire, comme l'a très bien fait observer Byron, une image de l'éternité : c'est, de tous les élémens, celui qui a subi le moins de vicissitudes depuis l'origine du monde. Tel l'aurore de la création l'a vu naître, et tel il roule encore maintenant. Il se déplace; il ne change pas. Aux forces du temps, qui minent les rochers, qui altèrent le niveau des continens, qui transforment la nature vivante et les destinées humaines, il oppose, lui, sa mobile stabilité.

Les mœurs des pêcheurs qui habitent la côte participent du caractère de l'Océan. Ils n'ont aucune des habitudes de la ville. Le fond de leur caractère est l'indépendance. Scheveningen ne fournit presque pas de domestiques : filles et garçons, aucun ne veut servir. Il semble que le commerce avec la mer développe le sentiment de la dignité humaine. Les pêcheurs ne veulent point de maîtres; pauvres, mais libres, ils ne reconnaissent aucune autorité; ils n'obéissent même point à l'armateur. Le patron part à son heure et quand il veut; l'équipage le suit, non par subordination, mais par sentiment du devoir et par besoin. Les pêcheurs fuient le service militaire; ils résistent à la conscription : ce ne sont point les dangers du métier des armes qu'ils détestent, c'est la discipline. Les grandeurs de la vie militaire ne leur en dissimulent point les servitudes. Ces hommes

n'aiment point la terre : il leur faut l'espace, la libre immensité des mers, le flot indompté, le ciel bleu le jour, étoilé la nuit, l'âcre brise du nord, la conscience de l'homme debout sur ses actes comme le mât du vaisseau sur les mouvemens de l'Océan. Soldats du travail, ils aiment à braver volontairement le feu de l'éclair, le hennissement des flots qui courent sans mors et la bouche écumante autour de la quille du navire. A terre, ils ont le mal du pays. Étrangers aux conventions sociales, ils ne veulent être ni réglés ni protégés. Ce sentiment d'indépendance est visible sur leur physionomie. Les matelots et les pêcheurs se distinguent des autres hommes par la manière dont ils portent la tête haute en marchant. C'est pour eux, on le dirait du moins, qu'a été fait le vers d'Ovide :

Os homini sublime dedit....

Cet amour de la liberté déteint jusque sur leurs croyances religieuses. Les pêcheurs de la côte, ainsi que nous l'avons vu, sont tous ou presque tous réformés; ils ne reconnaissent que deux livres qui aient le droit de leur parler de Dieu, la Bible et la mer. Il semble que l'Océan exerce sur eux une action morale et sanctifiante. L'ivrognerie est rare parmi les pêcheurs de Scheveningen; mais ceux-là même qui boivent du genièvre à terre avec excès s'abstiennent de toute intempérance quand ils naviguent. A bord du vaisseau, les jurons sont inconnus. La vie de la mer exalte chez ces hommes simples et ignorans le sentiment religieux. Quand un flibot part, chaque pêcheur emporte ordinairement sa Bible. On ne prend jamais de repas sans prière, et le repas finit également par une action de grâces. Le dimanche, si les hommes sont en mer, ils s'abstiennent de pêcher; s'ils sont à terre, on entend dès le matin dans leurs petites maisons le chant des psaumes. Le sentiment religieux s'exprime en mille circonstances; mais les autres affections de l'âme, telles que l'amitié fraternelle et l'amour conjugal, se montrent peu. Les hommes et les femmes se sont connus dès l'enfance, et peut-être l'habitude déflore-t-elle la tendresse de leurs relations domestiques; mais cette indifférence n'a-t-elle point aussi une autre cause? Le cœur de ces hommes est engagé ailleurs : ils aiment la mer. Voilà leur fiancée à eux, leur maîtresse. Elle est inconstante, capricieuse, terrible; mais elle leur plaît ainsi. Il faut voir les pêcheurs de Scheveningen quand par les gros temps ils se promènent désœuvrés sur la plage; le regard qu'ils adressent à la mer exprime une sorte de passion furtive. C'est le regard de l'amant à la femme irritée. Cette affection-là chez eux ne vieillit pas. On rencontre sur le sable d'anciens pêcheurs que l'âge retient à la rive, mais qui ne se lassent point de contempler la masse tumultueuse des eaux, les voiles errantes sur l'abîme et le troupeau des nuages conduits par le vent. Ces patriarches de la mer

sont vénérés des pêcheurs, qui témoignent en général un grand respect pour la vieillesse. Quand la mort vient, ils la reçoivent avec un visage calme et résigné, comme une ancienne connaissance qu'ils ont vue passer plus d'une fois sur leur tête dans les horreurs de la tourmente. Froids et inanimés, ils reposent non loin des vagues qu'ils ont soumises, au bord de cette mer troublée comme le temps, stable et impassible comme l'éternité.

Les femmes ont également des affections peu expansives. Toutefois, malgré cette placidité apparente, il arrive souvent qu'elles soient dans un état de grossesse, ou même qu'elles aient un enfant avant le jour du mariage; mais il n'y a presque point d'exemple que la fille enceinte ait été abandonnée de son fiancé. Assurée ainsi de la constance de son amant, la fille-mère ne s'afflige point de sa fécondité; elle se présente devant l'officier civil sans rougir; son regard semble au contraire dire : « Vous voyez que je ne m'étais pas trompée! » Les garçons et les filles se marient très jeunes. L'infidélité conjugale est rare, surtout de la part des hommes. Les femmes sont extrêmement diligentes; elles font en sorte de suppléer par leur industrie et leur activité au faible salaire de leurs maris. On les rencontre dans les rues de La Haye portant sur leur tête le poisson que les hommes ont pu obtenir des armateurs à titre de petit bénéfice. Le mouvement qu'elles se donnent pour vendre est extraordinaire : quand elles ne peuvent tirer l'argent de leur marchandise, elles pratiquent le système d'échange. On les voit alors revenir vers le soir, sur la route de Scheveningen, avec du pain, du bois, des légumes qu'elles rapportent fièrement sur leur tête dans les mêmes corbeilles où elles ont apporté des soles, des crevettes. Dans leur maison règne ou une extrême propreté ou une saleté repoussante; quand elle se rencontre, cette saleté doit être mise sur le compte de la misère : sept et jusqu'à huit personnes couchent quelquefois dans une seule chambre, ou, pour mieux dire, dans un réduit obscur, où l'on ne logerait point des animaux domestiques. Deux fois le choléra-morbus visita ces pauvres masures et y fit d'affreux ravages.

Dans ces ménages de pêcheurs, les querelles sont à peu près inconnues. Il est vrai de dire que la femme est le chef de la maison : elle doit cette domination domestique à la supériorité de ses connaissances et de ses lumières acquises. Plus civilisée, plus intelligente, peut-être moins morale, elle se montre en tout la maîtresse de son mari, qui obéit à ses conseils, on pourrait presque dire à ses ordres. Ces lions de la mer, qui affrontent avec une espèce d'insouciance les plus grands dangers sur leurs frêles bâtimens, se laissent conduire comme des agneaux par la main de leurs compagnes. Quoique les sentimens parlent généralement peu entre les couples, on surprend quelquefois

des scènes d'amour conjugal qui intéressent. Je me souviens d'un jour où la mer n'était point irritée, mais chagrine : un groupe de femmes se tenaient sur les dunes et échangeaient des signaux avec les hommes d'une douzaine de bâtimens qui allaient partir. Du groupe, parmi lequel il y avait des enfans, se détacha une jeune femme qui tenait une orange dans sa main. Elle jeta quelques paroles que contrariait fort dans le moment le bruit du vent et des vagues; pourtant la voix de l'amour fut plus forte que la voix de la mer, car de l'un des bâtimens appareillés s'élança un pêcheur qui marcha dans les eaux jusqu'à la ceinture, et vint recevoir des mains de la femme ce gage de tendresse naïve. Un moment après, les ancres se levaient, la petite flottille se dispersait sur la mer; le groupe de femmes continua de demeurer sur la dune, échangeant un dernier adieu avec les hommes des bâtimens qui s'éloignaient; puis elles rentrèrent en silence dans le village.

La pêche des côtes se divise en deux branches distinctes : 1° la pêche du poisson frais; 2° la pêche du hareng qu'on fume, *steur-haring* (1). C'est la pêche du poisson frais qui doit la première appeler notre attention. Scheveningen peut mettre en mer 112 flibots ordinaires et 8 petits. Un flibot ordinaire coûte de 5,500 à 6,000 florins : il est la propriété d'un armateur, qui lui-même se trouve souvent commandité par une main inconnue. Quand l'armateur veut équiper son bâtiment, il prend un patron, c'est-à-dire un ancien matelot plus capable et plus expérimenté que ses camarades; ce patron cherche de son côté six hommes et un garçon. Tous les ans, les pêcheurs de Scheveningen ont à faire au bureau de police une déclaration qui consiste dans cette simple formule : « Je m'enrôle sur tel bâtiment et sous tel capitaine. » L'armateur donne chaque année aux hommes de son flibot pour la pêche du poisson frais un grand filet et demi, deux câbles et demi, et quelques cordages. Le reste du filet et du cordage est à la charge des pêcheurs. L'équipage doit aussi pourvoir à ses besoins de nourriture et de ravitaillement. Les frais de réparation du navire se partagent entre l'armateur et les matelots; ce qui est au-dessus du *klamp*, c'est-à-dire la partie du bâtiment qui est hors de l'eau, incombe au compte de l'équipage; la partie qui est dans l'eau regarde l'armateur. On donne de cette division de responsabilité un motif plus ou moins logique; la moitié qui plonge s'use, l'autre moitié qui surnage se détériore souvent par négligence. Le voilage est supporté par l'armateur. Pour la pêche du poisson frais, les flibots ne font généralement que de courts voyages

(1) Ce mot *steur-haring* vient du mot anglais *store*, comme si l'on disait hareng de provision,

en haute mer. Les produits de cette pêche consistent surtout en soles, carrelets, plies, qu'on prend dans des filets de corde appelés tirasses, en hollandais *sleepnetten*, et qui s'ouvrent dans l'eau comme une fosse. Une pêche a cessé sur cette côte, c'est la pêche à la ligne pour le cabillaud et le merlan. On jette ordinairement les filets pendant la nuit. Le poisson pris et rapporté dans les flibots est vendu à Scheveningen même. Le marché a lieu sur la grève : ces fruits de la mer, étendus sur le sable, sont achetés par des marchands du village. La vente se fait au moyen d'un papier qu'on donne pour se présenter chez l'armateur; l'argent serait refusé; c'est un mode d'échange trop lent sur la plage, qui offre alors une scène piquante et animée. Le poisson acheté par les marchands de Scheveningen, lesquels sont environ au nombre de cinquante, est conduit à La Haye dans de petites charrettes tirées par des chiens d'une mine assez farouche, mais aussi ardens à l'ouvrage et aussi fiers de leur office que les meilleurs coursiers. Le soir, les marchands, hommes ou femmes, occupent sur ces charrettes parmi les corbeilles la place que la vente du poisson a laissée libre, et regagnent ainsi leur demeure, traînés par leur humble attelage.

Un flibot qui se livre à la pêche du poisson frais depuis le 1er février jusqu'à la mi-août rapporte de 2,000 à 2,500 florins. Le bénéfice est distribué de la manière suivante : l'armateur prend d'abord 10 pour 100 du revenu brut; ce qui reste est partagé ensuite entre le patron, l'armateur et les matelots. Le patron reçoit un quart de plus que les autres; l'armateur reçoit autant que les hommes de l'équipage. En outre, chaque fois que le flibot arrive de la pêche du poisson frais, les petites soles, les *pitermans* sont pour les pêcheurs, qui les transmettent à leurs femmes (1). Cette répartition est loin de satisfaire les matelots : en général ils détestent l'armateur, et quand l'occasion se présente de le tromper, ils n'y manquent pas. Fins sous leur ignorance et un peu menteurs sous une apparence grossière (car il faut mettre les ombres au portrait), hostiles envers quiconque n'est point de leur village et de leur profession, ils pratiquent volontiers la maxime du fabuliste : « Notre ennemi, c'est notre maître. » La fraude la plus commune à laquelle ils se livrent est de vendre en mer du poisson frais et de ne point tenir compte à l'armateur de ce bénéfice éventuel. Leur excuse est dans les dangers qu'ils courent et dans leur extrême pauvreté. Ce sont, il faut le dire, d'intrépides matelots. La mer n'a pas de colères qui les effraient. Quelquefois ils vont sur les côtes de l'Angleterre en une seule jour-

(1) Les matelots d'un flibot dont on a bien voulu nous montrer les comptes ont reçu l'année dernière 158 florins et 2 cents. Ils ont eu pour cadeau (*zood-visch*) 33 florins 17 cents 1/2.

née. Dans les gros temps, on ferme toutes les ouvertures, et le vaisseau ballotté se maintient comme il peut sur les précipices de l'Océan (1). On compte six ou huit flibots perdus en vingt-six années. Pendant les jours de tempête, les femmes courent sur la dune; elles regardent en silence, le visage morne, le cœur glacé, cette masse d'eau furieuse qui tient leur frère, leur mari, et qui peut les engloutir (2). Les armateurs sont assurés, du moins en partie, pour les risques de mer; les pêcheurs ne le sont pas. Leur seul espoir est dans la bienfaisance publique. Il existe bien à Scheveningen un hospice pour les orphelins; mais les ressources de cet hospice sont insuffisantes pour donner asile à toutes les infortunes que crée la mer. Il faut voir, le lendemain d'une catastrophe maritime, les pauvres habitans de Scheveningen pour avoir une idée des douleurs de la vie des côtes.

La pêche du poisson frais cède la place vers la fin de l'été à la pêche du *steur-haring*, qui commence à la mi-septembre et qui se termine vers le mois de décembre. Pour cette seconde pêche, le ravitaillement ainsi que tous les autres frais, soit de cordages, soit de filets, sont supportés par l'armateur, qui reçoit la totalité du butin. En retour, il donne à chaque matelot, pour chaque centaine de florins gagnés, 2 florins et 80 cents; le capitaine ou patron touche une fois et demie la même somme. Chaque flibot est monté par huit hommes, qui, lorsqu'ils reviennent de la pêche du hareng, reçoivent en outre de l'armateur un pour-boire de 12 à 20 florins (3). Les résultats matériels de cette pêche, pour ce qui regarde le seul village de Scheveningen, sont considérables. En 1853, les pêcheurs ont rapporté 18,194,500 harengs, qui ont donné une somme de 218,915 florins 45 cents. En 1854, quatre-vingt-dix flibots ont été absens durant trois mois; cinq ont fait quatre voyages sur les côtes de l'Angleterre, vingt-huit ont fait trois voyages, cinquante-deux ont fait deux voyages, et sept autres un voyage. La pêche n'a point été si abondante qu'en 1853 : ces quatre-

(1) La côte de Scheveningen est d'un abord difficile. Les bâtimens sont construits en conséquence : ce sont des vaisseaux plats qui échouent sur le sable. Il est question, depuis quelques années, de bâtir un port qui donnerait une importance nouvelle à Scheveningen et à la ville de La Haye. Ce projet utile, mais qui entraînerait des dépenses considérables, est ajourné comme tant d'autres à des temps meilleurs.

(2) Il y a quelques mois, Scheveningen eut un naufrage à déplorer. Un bâtiment de pêche, parti depuis une semaine, n'était pas revenu; les pressentimens les plus sombres attristaient les visages. Bientôt la nouvelle arriva d'Angleterre qu'un pêcheur anglais avait pris, remorqué et conduit à Lowstoff la carcasse de la jonque *Cornelia*, dans laquelle se trouvaient les cadavres de quatre marins hollandais. On ne disait rien de trois autres hommes, qui, selon toute vraisemblance, avaient été renversés par-dessus le bord. Presque tous les pêcheurs avaient une femme, une famille; l'un d'eux laissa neuf orphelins.

(3) Pour la pêche du hareng, chaque matelot reçoit en tout de 80 à 100 florins.

vingt-dix flibots ont rapporté néanmoins 11,729,000 harengs (1). En présence de ces chiffres, on s'étonne de la misère des pêcheurs de la côte : cette misère, qui contraste avec les résultats économiques de leur travail, est cependant trop réelle. Sur cent pêcheurs, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui sont pauvres. L'hiver, on leur distribue du pain et de la soupe; autrement, nous disait un officier civil de l'endroit, ils mourraient de faim. On compte à Scheveningen 3,530 personnes qui reçoivent de la communauté calviniste des secours à domicile. Ce malaise navrant a des causes qu'il importe de signaler. D'abord le salaire des pêcheurs est faible; ils gagnent au plus 4 ou 5 florins par semaine. Un tel résultat n'est point en rapport avec les fatigues du métier; il fait une triste exception à la loi qui veut que les professions industrielles où il y a pour l'homme risque de la vie soient rétribuées en conséquence. La pêche est d'ailleurs soumise à des chômages. Au mois de décembre et de janvier, les pêcheurs ne veulent point jeter leurs filets dans la mer; les tempêtes sont alors, disent-ils, plus fréquentes que dans les autres mois de l'année. Il est extrêmement désirable (et c'est peut-être le meilleur remède au paupérisme) que les populations de la côte ne se reposent point uniquement sur la pêche. Déjà quelques matelots de Scheveningen font des voyages d'hiver pour porter divers objets de consommation en France, en Belgique et à Londres (2); d'autres défrichent un peu dans les dunes. Cette culture des dunes constitue un des traits caractéristiques de la côte. Quand on a résolu de convertir une certaine étendue de sable en terre labourable, on y mène paître la première année des animaux domestiques, le plus souvent des moutons. Ce n'est encore qu'un pacage; mais les années suivantes on y introduit la bêche et l'on égalise le sol. L'ennemi de cette culture naissante est le vent; on lui oppose des digues et quelquefois des plantations d'arbustes; le champ embryonnaire est fumé ensuite avec les engrais qu'on a sous la main, le plus souvent avec du poisson. Ceci fait, on y plante des pommes de terre, qui viennent bien, ou d'autres légumes. A voir ces champs conquis sur la dune sauvage, véritables chefs-d'œuvre de création humaine, on éprouve

(1) La préparation diffère de celle qu'on pratique à Vlaardingen et à Maasluis. On n'entasse pas ces harengs-là comme ceux de la grande pêche dans des tonneaux, mais on les amasse à fond de cale, et l'on y jette du sel (*steur*), se réservant de les saurer plus tard. Le principal débouché du *steur-haring* est dans la Belgique, où il prend alors le nom de *diepwatersche bokking* (hareng d'eau profonde et qui a été fumé). Les pêcheurs de Scheveningen peuvent maintenant caquer le hareng, mais ils usent très peu jusqu'ici de cette liberté.

(2) Il existe pour les jeunes filles une maison de couture, fondée par la reine-mère de Hollande; on y fait des chemises et d'autres ouvrages pour les pauvres de la commune. Cet établissement ne fonctionne que pendant l'hiver.

pour la patience et l'industrie de ces pauvres gens une admiration mêlée de tendresse.

Si de Scheveningen nous suivons la mer, nous rencontrerons à Katwijk, à Noorwijk, à Egmond, à Zandvoort, la même côte, la même race, la même misère. Au moment où nous visitâmes le Katwijk des pêcheurs (car il y a deux villages du même nom, situés l'un à côté de l'autre), le typhus y régnait (1). Depuis treize années, la pêche du poisson frais à Katwijk est en décadence. A la vue de cette situation déplorable, quelques économistes se sont demandé si l'usage des filets de corde n'avait point appauvri les mers. Cette question se lie à une autre qui relève de l'histoire naturelle. La fécondité a été donnée aux animaux, surtout aux poissons, pour résister aux entreprises de l'homme; mais dans quelles limites cette fécondité résiste-t-elle? En d'autres termes, est-il possible de dépeupler les eaux? La science n'hésite point à se déclarer pour l'affirmative. Le champ de la vie sous-marine est une source de richesses inépuisables tant que les forces de reproduction font équilibre aux moyens de destruction mécanique; mais du jour où cet équilibre se trouve rompu, il y a lieu de craindre que dans un espace de temps donné les mers les plus peuplées ne se convertissent en solitudes. Notre siècle a vu naître un art ingénieux qui se propose d'ensemencer et de repeupler les eaux au moyen d'une graine animale soumise à la volonté de l'homme. On se demande seulement s'il ne vaudrait pas mieux prévenir par de sages mesures l'anéantissement des poissons que d'en être réduit un jour à revivifier les mers par des moyens artificiels. Le danger d'un appauvrissement des mers est-il à craindre? Pour en juger, il suffit de jeter les yeux sur les filets de corde, ces sépulcres flottans dont la bouche s'ouvre pour dévorer les habitans des eaux, dont le plomb laboure et soulève le fond de la mer. Non-seulement tous les poissons que le filet rencontre sont emportés, mais aussi tout le frai qui se trouve dans le sol est détruit. On a proposé en conséquence d'interdire pendant la saison d'hiver l'usage de cette pêche (2). Le principe sur lequel se fonderait une telle défense est inattaquable : les richesses du règne icthyologique constituent le capital des mers; ce capital appartient au genre humain tout entier. Les générations présentes ne doivent point détruire le fond, elles peuvent seulement en toucher les revenus. L'état, qui doit veil-

(1) Sur la côte de Katwijk est une triple rangée d'écluses monumentales qui protégent l'embouchure artificielle du Rhin. Sur le pilier central qui sert de clé de voûte à la première écluse on lit cette inscription, en langue hollandaise : « Réunion du Rhin à la Mer du Nord commencée le 7 août 1804 et achevée le 21 octobre 1807. »

(2) Les mers ont besoin de se reposer au moins pendant quelques mois de l'année. Dans la discussion soulevée en Hollande sur cette matière, on a plus d'une fois invoqué comme une autorité l'opinion émise dans la *Revue* par M. de Quatrefages.

ler non-seulement sur les intérêts du présent, mais aussi sur ceux de l'avenir, est donc en droit de protéger les forces prolifiques de la mer contre des moyens d'exploitation dangereux; seulement, comme des pêcheurs étrangers traînent ces mêmes filets sur les côtes de la Hollande, il faudrait obtenir une convention internationale qui, au nom même des intérêts de la pêche, défendît de ravager les eaux. La question vaut qu'on y réfléchisse. Les gouvernemens ont des congrès pour régler la paix ou la guerre : où serait le mal quand ils auraient des congrès économiques pour conserver et accroître les moyens alimentaires des peuples?

Quoique souffrante, la pêche des côtes est pour la Hollande une ressource considérable. Sans protection aucune, gênée même par les règlemens, qui favorisaient jusqu'ici la grande pêche au détriment des autres pêches nationales, cette industrie a lutté contre les forces avares de la nature, et obtenu des résultats qui méritent d'appeler notre attention. En 1850, du 1er février au 5 septembre, quarante-huit barques ont pris sur la côte de Katwijk pour 78,902 florins de poissons frais. En 1853, trente-six flibots ont rapporté 6,096,000 harengs. Outre les barques qui sortent des villages situés près de la Meuse, 218 bâtimens, montés par 1,744 hommes, jettent leurs filets dans la mer qui baigne les côtes de la Nord-Hollande et de la Sud-Hollande. Les frais annuels d'équipement pour chaque vaisseau se montent à 4,500 florins. Ce capital qui flotte sur les eaux a une valeur sans doute, mais le travail des hommes qui luttent jour et nuit contre toutes les forces de l'Océan représente une autre valeur non moins grande et non moins féconde.

La Mer du Nord n'est pas le seul champ labouré par les barques néerlandaises. Il existe une autre pêche plus obscure encore dans ses moyens d'action, presque dédaignée, mais dont le développement silencieux mérite d'appeler les regards de l'économiste : c'est celle qui s'exerce sur le Zuiderzée. Dans ce golfe, formé depuis les temps historiques par les invasions de la mer, nous allons rencontrer un nouveau théâtre de faits qui nous fournira de nouvelles armes contre le monopole en matière de pêche et des argumens décisifs en faveur de la liberté de cette industrie.

III.

Le Zuiderzée forme comme un bassin de la Mer du Nord. Ainsi que les années arrondissent le corsage d'une jeune fille, les siècles ont élargi l'échancrure par laquelle cette mer enfonce son sein dans les terres. La masse des eaux occupe aujourd'hui un espace de cinquante-quatre lieues carrées; elle s'avance sur les provinces de Frise, d'Overyssel, de Gueldre, d'Utrecht et de Nord-Hollande. L'été, les

bords du Zuiderzée sont ravissans. Une ceinture de villes et de villages, liés par des prairies, des jardins, des maisons de campagne, presse mollement les contours du golfe. Ces villes anciennes vivent plus ou moins de la navigation et de la pêche.

En partant d'Amsterdam, si nous suivons la gauche du bassin, on rencontre d'abord Monnikendam, qui doit son nom et peut-être son origine à un ancien monastère (1). Un clocher d'église, une tour, des maisons de brique harmonieusement groupées, des mâts de bâtimens et des voiles de pêcheurs, tels sont les principaux traits de cette ville, qui sort du fond de l'eau, comme la nymphe antique, avec une couronne de verdure. A propos de nymphe, voici Edam, autre ville de la Nord-Hollande, à laquelle se rattache une légende locale. C'était après une forte tempête qui avait confondu le ciel et la mer; les eaux, chassées par des vents furieux, avaient brisé les écluses, envahi les terres, lorsque les jeunes filles d'Edam, allant faire boire leurs vaches dans le lac de Purmer, avisèrent une femme aux membres nus et couverts d'une mousse verdâtre qui nageait à la surface de l'eau. D'abord la nouveauté du spectacle les effraya; puis, un peu remises de leur émotion, elles tirèrent la fille de mer dans un filet et la conduisirent à Edam. Là on la débarrassa de la vase et de la mousse qui la couvraient : ornée d'habits plus conformes à la pudeur de son sexe, elle apprit à manger du pain et à filer; mais une inclination naturelle l'entraînait toujours vers les eaux du lac. Elle parlait une langue inconnue, et ne comprenait rien au hollandais. Un grave chroniqueur, Snoyus, affirme tenir le fait de témoins oculaires; il réfute l'opinion de ceux qui, par goût du merveilleux et du chimérique, ont prêté à cette fille une queue de poisson. Et maintenant, si vous doutez de l'histoire en elle-même, regardez à Edam ce vieux bas-relief conservé sur un des murs de la ville : vous y verrez le portrait authentique de cette nymphe marine dans l'état de nature. Les formes sont belles et font regretter, si les autres filles de mer lui ressemblent, que l'espèce n'en soit pas plus commune (2).

D'Edam à Hoorn, la côte s'arrondit et se comprime pour donner ensuite naissance à un promontoire sur la pointe duquel s'élève Enkhuisen. La ville de Hoorn tire son nom de la forme recourbée de son port, qui s'avance dans l'eau comme une corne de bœuf. Une telle configuration est elle-même un symbole des mœurs pastorales de

(1) *Monnikendam,* barrage sur la rivière des moines.

(2) On a cherché si ces légendes avaient quelque fond historique : plusieurs se sont demandé si cette fille de la mer n'était point une femme d'Islande ou de Norvége jetée sur les côtes du Zuiderzée par une tempête; d'autres Hollandais ont cru que leurs naïfs ancêtres avaient pris un phoque pour une créature humaine : il est plus probable que l'imagination seule a fait les frais de ces fables merveilleuses, qu'on trouve répandues fort loin sur les côtes de la Mer du Nord.

la Nord-Hollande et des richesses naturelles qui s'y débitent. Hoorn est, avec Alkmaar, le plus grand marché de beurre et de fromage qui existe dans cette contrée. Entourée de riches pâturages, cette ville surgit à la fois d'un océan d'herbe et d'un océan d'eau. Une fois par année, la grande rue, couverte de six ou sept mille têtes de bétail, présente une scène curieuse et animée. Sur une des portes de la ville, nous avons admiré deux grands bœufs en pierre fièrement sculptés; plus bas est une femme agenouillée qui trait sa vache. L'art hollandais est peut-être le seul qui ait célébré les travaux domestiques, au lieu de poétiser le meurtre. Au moment où je visitai la ville de Hoorn, les jeunes filles couraient les rues à la tombée de la nuit avec des lumières enveloppées dans des papiers de couleur. Cet usage, dont l'origine est inconnue, rappelle la fête des lanternes qui se célèbre chez les Chinois. Le divertissement dure au moins une semaine, et les habitans semblent y prendre un goût extrême. Cette vieille ville, aperçue à la lueur des feux qui se promènent çà et là, ne manque point de caractère. On aime ses maisons chancelantes et penchées comme un homme ivre, ses auvens de bois, ses canaux remplis d'eau salée, son hôtel de ville, gracieuse construction de 1615 et retouchée avec assez de goût. Une digue solide protége la ville contre les surprises de la mer, qui, malgré cette défense, est entrée au mois de janvier 1855 dans une des rues (1). Son port est hanté par des bâtimens de commerce qui distribuent non-seulement aux Pays-Bas, mais à la Belgique, à la France et surtout à l'Angleterre, les richesses agricoles qui s'échappent de la ville comme d'une corne d'abondance. Deux cents pêcheurs environ, logés pour la plupart dans des cabanes, vivent à Hoorn des fruits de la mer. Nous sommes ici au milieu de ces filets qui ont porté si haut et si loin l'ancienne prospérité de la Hollande. L'histoire de la pêche se lie étroitement à l'histoire de la navigation et des découvertes maritimes. On ne sait point assez l'influence que cet art utile a exercé sur la connaissance du globe, en créant des marins habiles et intrépides, des chercheurs de terres nouvelles. Hoorn fut le berceau du navigateur Willem Schouten, qui, en 1616, doubla la pointe la plus méridionale de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de sa ville natale. On devrait donc écrire cap Hoorn.

De Hoorn à Enkhuisen, nous traversons par terre une chaîne de villages bien autrement curieux que Broek, qui n'est après tout qu'un décor d'opéra-comique. De jolies maisons mi-partie de bois et mi-

(1) Ce jour-là, tous les habitans étaient sur pied : une milice bourgeoise, dont les fonctions consistent à repousser les eaux, fit vaillamment son devoir. Un des moyens les plus simples et les plus ingénieux dont on se sert pour opposer un obstacle à l'ennemi, quand la mer a troué une digue, c'est d'étendre des toiles dans l'eau sur la blessure; la mer, qui ronge la pierre, ne peut mordre cette surface lisse, et se retire humiliée.

partie de brique, couvertes les unes de tuiles, les autres d'un manteau de chaume bizarrement découpé, s'alignent le long d'une route plantée d'arbres. Il est convenu qu'ici les portes ne sont pas faites pour entrer dans les maisons ni pour en sortir. Ces portes dorées, gauffrées, sculptées, peintes quelquefois de plusieurs couleurs, sont des ornemens, des hors-d'œuvre. On ne les ouvre qu'aux trois grandes solennités du foyer domestique, la naissance, le mariage, la mort. Le reste du temps, on pénètre dans les maisons par derrière. Quand elles sont simples, ces maisons de bois ne manquent point de charme; mais trop souvent un goût maniéré les défigure en voulant les embellir. Ici la manie de la propreté s'attaque même à la nature. Les arbres qui bordent la route sont peints en blanc; d'autres fois ils portent la couleur de la maison devant laquelle ils s'élèvent taillés en muraille. Ces arbres nous ont paru étonnés et un peu confus de leur toilette; mais ce doit être une illusion de notre part : qu'est-ce qui dans ce monde se trouve ridicule? On arrive par cette route à Enkhuisen (1). C'était autrefois une cité florissante. Au XVIe siècle, elle envoyait à la grande pêche une flotte de cent quarante bâtimens protégés par vingt vaisseaux de guerre. On admirait son port, ses édifices, son chantier de construction navale, ses fabriques de sel. Aujourd'hui quelle solitude et quelle décadence! Une des anciennes portes d'Enkhuisen se trouve à un quart d'heure de la ville : l'herbe a effacé les maisons. Des moutons d'une maigreur apocalyptique broutent cette ville déchue, qui ne sera bientôt plus qu'une ruine. Ses rues pleurent, *viæ suæ lugent.* Des murs qu'émiette le vent, de vieilles maisons aux écussons de pierre qui ne trouvent plus d'habitans ni de fortunes pour les remplir, des figures d'hommes et de femmes hâves, délabrées, sépulcrales, tout cela déroule un chapitre d'histoire qu'on pourrait intituler : Comment meurent les villes. C'est surtout à l'approche de la nuit que cette scène de désolation et de caducité me pénétra d'une tristesse indéfinissable. La mer était noire sous un ciel sans lune. De moment en moment, le glaive de l'éclair fouettait le sein du golfe ensanglanté. Ce spectre de ville penché sur les eaux était lugubre à voir. Cela nous rappela une ancienne légende du Nord : une jeune fille éprise de sa beauté, morte la veille de ses noces en punition de son orgueil et de sa coquetterie, avait obtenu de revenir toutes les nuits d'orage pour se mirer entre deux éclairs dans la mer!

Nous négligerons les autres villes du Zuiderzée, Medemblik, Harlingen, Workurn et Kampen, qui ne présentent plus, du moins au point de vue de la pêche, qu'un intérêt secondaire, et nous visi-

(1) D'anciens géographes rapportent au hareng l'origine et le nom de cette ville : *Enchusa, quasi harenchusa, priore syllaba truncata.*

terons les habitans des îles, qui ont pour unique industrie de jeter leurs filets dans le golfe. En face de Monnikendam s'élève la petite île de Marken (1). Une barque surmontée d'une voile y conduit en moins d'une heure par un bon vent; mais cette heure met des siècles entre les habitans de l'île et ceux du continent. L'entrée du port est étroite : on n'a pas osé l'agrandir dans la crainte que la pression des eaux ne causât des désastres par un vent nord-ouest. Construit en 1834 et amélioré en 1853, ce port est d'ailleurs excellent; des bâtimens de pêche serrés les uns contre les autres y dressent fièrement leurs mâts. A terre, vous vous trouvez sur un sol plat et uni, de niveau avec la mer, et que protége une digue de circonvallation. A la surface de cette plaine s'élèvent des tertres construits de main d'homme, sur lesquels se sont établis des groupes de maisons décorés du titre de bourgades. Le voyageur peut ainsi juger par ses yeux le procédé de construction employé par les premiers habitans de la Hollande pour défendre leurs demeures contre les eaux. Ces bourgades, au nombre de huit ou dix, et dont une ne se compose que de six maisonnettes, ont toutes des noms, et même d'assez jolis noms, la *Tour-de-Feu*, le *Bourg-des-Roses*, etc. Les maisons sont construites en bois, les unes peintes, les autres goudronnées, couvertes de tuiles ou de chaume. La plupart des bourgades se ressemblent : il y en a pourtant une qui se distingue entre toutes par le luxe de ses constructions, et qu'on appelle ici la capitale de Marken : c'est la *Bourgade-de-l'Église*. La maison du pasteur (la *pastorie*) y est bâtie en pierre. Un cadran solaire en bois, un jardin fruitier composé de quatre grands arbres (les seuls à peu près qui existent dans l'île), des volets qui préservent de la pluie et des vents de mer, en voilà assez pour que les habitans considèrent cette demeure comme un ornement dont ils ont lieu d'être fiers. Près de la maison du pasteur s'élève l'église; à côté de l'église, l'école, et non loin de l'école, la maison de ville. L'église est un bâtiment neuf, reconstruit en 1846 avec une toiture de zinc; les eaux ont pénétré déjà dans l'intérieur, qui exige de grandes réparations. Les habitans de Marken, au nombre

(1) L'origine du nom de Marken ou *Marsch* a beaucoup exercé les antiquaires. Quelques-uns veulent que la population de cette île tire son origine des Marsaces, *Marsatii*, dont il est fait mention dans Pline et dans Tacite. Ces Marsaces occupaient autrefois un coin de terre dans le lac Flévo. L'île de Marken fut séparée du continent à la fin du XIIIe siècle. Anciennement elle formait une des propriétés d'un cloître de la Frise. C'était alors une contrée délicieuse, et on y voyait de magnifiques jardins, entretenus par les moines. D'abord la séparation de Marken et du continent n'avait qu'une largeur de quelques pieds; on passait d'un bord à l'autre au moyen d'un pont de bois : peu à peu la déchirure s'augmenta; des campagnes très fertiles furent minées par les eaux, et les paysans se trouvèrent transformés en pêcheurs. L'état actuel de l'île est très peu connu des Hollandais eux-mêmes. A Marken, l'arrivée d'un étranger est un événement : on le regarde avec surprise comme un être tombé de la lune, mais sans malveillance.

de 950, professent tous la religion réformée. A la voûte de l'église sont suspendus deux modèles d'anciens bateaux de pêche dont on se servait autrefois dans l'île. Ces monumens historiques de la navigation se trouvent bien placés dans un temple chrétien, au milieu des souvenirs d'une religion qui a commencé au bord de la mer, sur une barque de pêcheurs. L'école reçoit deux cents enfans des deux sexes, qui apprennent les élémens de l'histoire nationale, de la géographie et de l'arithmétique. L'instituteur est né dans l'île, il honore ses humbles fonctions par la bienveillance avec laquelle il sert de cicérone aux étrangers. Dans la principale rue de la capitale de Marken, on nous montra la maison du bourgmestre, qui ne se distingue d'ailleurs des autres maisons de bois que par un air d'aisance et de propreté. Autrefois la Bourgade-de-l'Église n'était point pavée : c'était Paris avant Philippe-Auguste. On jetait çà et là quelques planches durant l'hiver sur le sol bas et marécageux. Aujourd'hui l'état des voies s'est amélioré. Les habitans, depuis un temps immémorial, pratiquent d'une maison à l'autre un passage sur de petites chaussées. Cette organisation des chemins, ces tertres, ces petites maisons uniformes, tout cela donne aux bourgades de Marken l'air d'une cité de castors, ces premiers habitans de la Hollande, selon d'anciennes traditions d'histoire universelle, et qui ont aujourd'hui disparu devant les établissemens de l'homme.

L'intérieur des maisons mérite qu'on s'y arrête. Le plus souvent la même chambre sert tout à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de magasin pour les outils de la pêche. Quelques maisons ont pourtant une seconde pièce séparée, — le salon, comme on dit ici, — dans laquelle on garde les meubles et les vêtemens; mais c'est un luxe presque aristocratique. Les chambres, de plain-pied avec le sol, n'ont point de plafond; elles communiquent par en haut avec le grenier, sur lequel s'élève à angle droit la toiture de tuile ou de chaume. Les maisons manquent également pour la plupart de cheminée. Devant la fenêtre principale s'élève une grande plaque entourée d'une rangée de briques ou de pierres. Contre cette plaque se trouve soudée dans le sol une pièce de fer contre laquelle on fait le feu. Une ouverture pratiquée dans le toit laisse passer la fumée, qui, avant de sortir, se répand dans le grenier, où elle sèche les filets. On ne cite qu'une trentaine de maisons qui aient une cheminée. Plusieurs fois dans l'année on nettoie l'intérieur, et on le couvre d'une craie blanche. Une table entourée de chaises très basses, un vieux bahut chargé de faïences et de jolies porcelaines de Chine, une horloge à pied, des seaux pour le lait dont les cercles de cuivre brillent comme de l'or, tout cela forme dans les habitations de l'île une alliance de faits qu'on trouve rarement chez les autres races, la propreté dans la pauvreté. Ce goût des chinoiseries, des vieux cris-

taux, des rideaux et des couvertures de lit à fleurs est un trait délicat du caractère batave; l'art s'assied à côté de la misère près du foyer domestique, qu'il éclaire d'un rayon consolant. Il y a d'ailleurs tant de paix dans ces intérieurs modestes, tant d'ignorance des besoins que développe la civilisation, tant d'insouciance des richesses et du luxe, qu'on aimerait à y vivre, si l'on pouvait oublier son siècle. La misère n'est point, comme le croyaient certains utopistes nourris à l'école de Jean-Jacques Rousseau, une conséquence de la société : c'est au contraire une annexe de l'état barbare, un fait primitif contre lequel l'état social est appelé à réagir incessamment. Les insulaires de Marken sont restés, par suite de leur isolement, à l'origine des choses; mais comme dans l'île tout le monde est pauvre ou peu s'en faut, on ne s'aperçoit guère de la pauvreté. Chemin faisant, on nous montra la maison d'un *riche capitaliste* qui mettait ses fonds dans le commerce : cette maison était tout simplement une cabane.

Lorsque nous visitâmes l'île de Marken, les femmes étaient occupées à faire leurs foins. Les hommes ne se mêlent point de cette besogne : ils se contentent de diriger leurs flibots sur la mer et de manier leurs filets. La récolte était conduite par des barques sur de petits canaux qui se relient à un canal central appelé grand canal de l'île. De temps en temps, on franchissait des ponts ou ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire des planches qu'on tourne et sur lesquelles les habitans marchent pour traverser des ruisseaux immobiles. Les foins, réunis près du port, étaient chargés dans une espèce d'embarcation qu'on nomme petit bateau de Marken, *Marker-binnenschuitjes*, et dont le modèle n'existe point ailleurs. Le sol de l'île est une argile très féconde : il produit, outre le foin, des joncs qui croissent en grande quantité et qu'on exporte. Ces diverses récoltes donnent par an 10,000 florins. Les pâturages proprement dits servent à la nourriture des bestiaux. Il existe à Marken cinq *paysans;* les Hollandais donnent le nom de paysan (*boer*) moins à l'homme qui façonne la terre qu'à celui qui élève des troupeaux. On compte dans l'île 22 vaches et environ 300 moutons; nous n'y avons pas vu de chevaux. La plupart des eaux de puits étant saumâtres, les habitans n'ont pour abreuver les bêtes à cornes que l'eau pluviale, celle qu'ils boivent eux-mêmes. On a calculé que sur ces mêmes terres on pourrait nourrir 3,000 moutons, ce qui produirait pour les pauvres insulaires un bénéfice considérable; mais la crainte des inondations a empêché jusqu'ici le développement de cette industrie (1).

Les habitans de l'île de Marken en sont encore au premier âge en

(1) Les inondations sont moins fréquentes depuis cinquante ans que dans le dernier siècle, où la digue était moins haute. On se demande alors pourquoi on ne l'éleverait pas davantage encore, afin de préserver entièrement l'île; mais les hommes de l'art prétendent que le sol ne supporterait pas un fardeau plus considérable.

fait de science économique. Chez eux, la division du travail n'existe pas. Tous font la même chose ou peu s'en faut; ils vivent de la pêche (1). Quant au commerce, il est à peu près nul : pommes de terre, légumes, objets manufacturés, tourbe, tout est apporté chaque semaine de Monnikendam, de Hoorn ou d'Amsterdam. Il n'y a dans l'île que deux boulangers, de sorte qu'on reçoit également par eau une grande quantité de pain. Hommes, adolescens, vieillards sont presque continuellement sur la mer. Autrefois ils prenaient une part considérable à la grande pêche, mais ils y ont à peu près renoncé. En revanche, le nombre des pêcheurs de plies s'est beaucoup augmenté : à la fin du dernier siècle, il n'y avait que 18 bâtimens destinés à la pêche des plies, on en compte aujourd'hui 90 (2). Le foyer domestique, la maison intérieure, appartient à la femme; le flibot, la maison extérieure, appartient à l'homme. Il met à soigner cette demeure flottante la même coquetterie, le même zèle que la ménagère apporte à nettoyer sa cabane. Le dimanche et les jours de fête, les bâtimens de pêche rangés dans le port semblent plutôt une flotte d'agrément, disposée pour le plaisir des yeux, qu'une flotte de travail et d'utilité. Il existe encore dans l'île quelques autres industries, mais toujours vivant de la mer. On nous a montré une fabrique de voiles; nous avons également visité deux ateliers de charpenterie, qui servent à construire les maisons de bois, celles qui restent à terre comme celles qui vont sur l'eau. Dans un de ces ateliers, deux enfans d'une douzaine d'années s'amusaient à façonner un petit modèle de bâtiment. Ici les jeunes garçons jouent avec des flibots, comme ailleurs les petites filles avec des poupées.

Les insulaires de Marken ont adopté un costume uniforme. Les hommes portent une veste ou camisole de drap, une cravate à glands nouée négligemment, mais non sans grâce, des boutons d'or à la chemise, une culotte flottante à larges plis, des bas de laine noire et des sabots. Cet habillement, d'un style oriental, d'une forme libre et pittoresque, ressemble, au turban près, à celui des anciens mame-

(1) Il y a pourtant quelques exceptions; la mer est bien toujours le grand chantier de travail, mais quelques marins s'engagent pendant l'été pour le transport des marchandises; d'autres s'occupent du traînage des bâtimens qui doivent passer par-dessus le Pampus. Le Pampus est un banc de sable qui s'est formé dans le Zuiderzée, devant le port d'Amsterdam, et qui menaçait cette ville d'une destinée semblable à celle d'Enkhuisen. Par bonheur, rien n'est impossible aux Hollandais, quand il s'agit de lutter contre les obstacles de la nature. Une machine appelée chameau soulève les navires sur son dos et leur fait traverser ce désert de sable. Un tel mode de transport si pénible est d'ailleurs presque abandonné aujourd'hui. Les vaisseaux marchands entrent pour la plupart dans le port d'Amsterdam par le canal de la Nord-Hollande.

(2) Par suite de ces accroissemens, le port est devenu trop petit, et l'on est occupé à construire un second bassin, qui recevra un nombre égal de vaisseaux.

lucks. Les femmes ont sur la poitrine une espèce de cuirasse en laine bariolée par devant de dessins et de fleurs, noire ou rouge par derrière, des manches longues et étroites, également en laine ou en percale rayée, une jupe bleu-foncé et un tablier blanc. Leur bonnet se rapproche pour la forme de la mitre des anciens évêques; des deux côtés de la tête coule une touffe de cheveux blonds, non frisés, qui rappellent par l'éclat de la couleur l'épithète donnée aux anciens Bataves, *auricomi Batavi* (1). Ce costume est commun à tous et à toutes : il consacre par un trait visible l'égalité des conditions sociales. On ne connaît point à Marken de distinction de rang ni d'état. La mode est un mot qui ne correspond à rien : la coutume règle les changemens, très légers du reste, que doit subir la toilette. Le costume ordinaire est remplacé les jours de fête, de foire, de noces, de fiançailles, par un autre vêtement plus orné. Chacune de ces solennités a un vêtement spécial. A Marken, on rencontre d'ailleurs très peu de jolies filles, tandis que beaucoup d'adolescens ont une figure intéressante. Ce contraste se remarque dans toutes les races qui ont conservé plus ou moins intact l'état de nature : c'est surtout la civilisation qui a créé la beauté de la femme.

Le caractère est particulier comme le costume. Les hommes et les femmes se marient entre vingt-quatre et vingt-huit ans. On se préoccupe d'accorder les inclinations et les âges, non les fortunes. Ce que dit Tacite en parlant des mœurs des anciens Bataves est ici de l'histoire vivante; on ne connaît point d'adultères, *nulla adulteria*. « La femme n'épouse point son mari, mais le mariage. » Les séparations sont très rares; de mémoire d'homme, on n'en cite qu'une seule. La naissance d'un enfant naturel est un événement qui ne se produit pas une seule fois en vingt années. Il arrive, comme chez les pêcheurs de la côte, qu'une fille donne avant le mariage des signes de grossesse; mais du moment qu'elle est, comme on dit en Hollande, dans un état béni, le mariage s'ensuit toujours. Quiconque agirait autrement, nous racontait un vieillard de l'île, n'oserait plus regarder la mer. En effet, la mer est la conscience visible du pêcheur; il tient à se montrer devant elle honnête et pur. La vie de famille est exemplaire. Le mari étant absent une grande partie de l'année, soit qu'il voyage dans la Mer du Nord pour la pêche du hareng, soit qu'il s'occupe dans le Zuiderzée à la pêche des anchois, c'est à la femme que revient l'éducation des enfans. Cette charge, qui constitue le premier de ses devoirs domestiques, est remplie avec une scrupuleuse vigilance. On aura une idée de l'étendue de ses fonctions et de la gravité de son fardeau moral,

(1) Les femmes romaines se montraient, dit-on, fort jalouses de cette chevelure, qu'elles se procuraient dans le commerce, ou dont elles imitaient la couleur par des moyens artificiels.

quand on saura que sous ces cabanes couvertes de chaume il y a souvent de neuf à douze enfans. Les femmes font en outre tous les habillemens, même ceux des hommes; elles s'occupent de la culture des terres, elles filent le chanvre nécessaire pour les agrès, elles blanchissent le linge. Dans ces soins pénibles et compliqués, les ménagères ne sont assistées d'aucune servante; elles font tout par leurs mains. Les mœurs des hommes se distinguent par une grande sobriété. Les habitans de l'île doivent à ces habitudes sévères un état de prospérité relative, si on les compare aux pêcheurs des autres localités. Bien qu'ils aient à lutter contre mille causes de paupérisme, telles que les étés mauvais, les hivers précoces, ils ne descendent point à implorer l'assistance publique. Cette tempérance est en outre une raison de longévité; on rencontre dans l'île beaucoup de vieillards. A la vue de ces figures calmes comme la mer par un beau soir d'été, on se prend à aimer cette médiocrité honorable, ces pauvres gens riches des biens qu'ils ignorent, cette famille de pêcheurs dont les liens se resserrent par la conformité des travaux, des inclinations et des dangers.

Les femmes ne quittent presque point leur île; les hommes, au contraire, respirent le souffle et la vie de la mer. Les pêcheurs de plies montent chaque dimanche vers minuit dans leur bâtiment; ils passent la semaine sur le golfe, et ne rentrent chez eux que le samedi. Le seul jour qu'ils passent à terre est employé à réparer les filets, les voiles et les cordages. De graves dangers menacent ces voyageurs infatigables. La lame du Zuiderzée est plus courte et moins tumultueuse que celle de l'Océan, mais elle est perfide. Leur sang-froid au milieu des dangers et des tempêtes égale leur humanité. Toujours prêts à porter du secours aux vaisseaux qui sont en péril, ils ont donné mille preuves de courage et de présence d'esprit. Nous avons suivi les pêcheurs du Zuiderzée dans une de leurs excursions nocturnes. Le bâtiment sur lequel nous faisions voile était monté par trois hommes. Sur le devant était une petite chambre avec un parquet peint en bleu et luisant, une cheminée en bois, un lit, une armoire et des siéges, le tout bariolé de couleurs vives. Cette chambre prenait jour sur le toit par quatre ou cinq ouvertures carrées, fermées de couvercles de bois qu'on leva, et à travers lesquelles nous vîmes luire les étoiles. Dans la partie découverte étaient les filets, les perches, les crochets, une ou deux ancres à plusieurs dents et de gros sabots peints en vert. Un des trois hommes tenait le gouvernail et observait la voile, les deux autres promenaient les filets dans la mer. La pêche fut assez bonne. Le poisson pris était jeté au milieu de la barque, dans un réservoir plein d'eau salée. Nous regagnâmes la terre avant le jour. On abaissa la voile, on mit en ordre

les instrumens de pêche, et le mât fut coiffé d'un grand filet à mailles brunes dans lequel la lune vint se prendre comme un oiseau.

Les mœurs des habitans de Marken sont communes aux insulaires d'Urk et de Schokland, avec de très légères nuances qu'il serait superflu d'indiquer. Ces deux dernières îles s'élèvent à fleur d'eau comme un rêve de l'Océan. La tradition veut qu'elles aient formé autrefois une île unique : entre Schokland et Urk, il est un point de la mer qui est généralement connu sous le nom de *cimetière;* à la surface de l'eau s'élèvent quelques débris de murs. Les pêcheurs ont plus d'une fois déchiré leurs filets dans ces parages. Les habitans de Schokland (1) s'attendent à ce que d'un jour à l'autre ce qui reste de l'ancienne île disparaîtra sous la mer. Les prodigieux ouvrages de brique, de joncs, de pilotis, de roche, par lesquels on cherche à soutenir une terre ruinée, ne font, disent-ils, que reculer cette date fatale. Quand on considère l'état des lieux, on reconnaît que cette crainte n'est point tout à fait chimérique. A la surface de ce sol, que la mer ébranle, les maisons tremblent; par les gros temps, l'intérieur des maisons s'agite, et les meubles chancellent. En 1825, on crut que les sinistres pressentimens des habitans de l'île allaient être justifiés par une catastrophe définitive. Les eaux montèrent à 10 pieds et 1/2 au-dessus du sol; la grande digue fut détruite sur une étendue de plus de 200 mètres; d'énormes pilotis de chêne furent enlevés comme des roseaux; 26 maisons disparurent; des hommes, des femmes, des enfans périrent. De cinquante et une vaches qu'on comptait dans l'île en 1824, on n'en voit plus aujourd'hui que cinq. Dans les nuits sombres et par les gros coups de vent, les pauvres bêtes se noient. Les insulaires de Schokland ressemblent aux hommes de l'Atlantide; ils sentent venir les derniers jours du monde, car après tout cette île ingrate est leur univers : ils ne voient rien au-delà. On se demande, à la vue des dépenses faites pour éloigner une fatale destinée, s'il ne vaudrait pas mieux abandonner aux flots un lambeau de terre marécageux, incertain, *littus dubium;* mais les habitans de l'île vous répondraient volontiers : *Guenille, si tu veux; ma guenille m'est chère.* Un trait de caractère commun à tous ces insulaires, surtout aux femmes, c'est un attachement profond pour le lieu de leur naissance. Leur cœur tient à ce mélange de terre et d'eau par la racine des habitudes, des goûts et des affections naturelles. L'été, quand le soleil réchauffe les flots et invite l'herbe à croître, on comprend encore ce sentiment; mais l'hiver, quand les ténèbres enveloppent Schokland, quand les vents ébranlent la digue, mordue par la mer; quand le phare tremble comme une lumière aux

(1) Schokland veut dire le pays des secousses, à cause des chocs que l'île reçoit des flots.

mains d'une jeune fille, quand les marées montent et accourent semblables à un troupeau de phoques, quand les ombres des anciennes villes englouties au fond du golfe errent dans la tempête avec des gémissemens, oh! alors il faut une grande illusion pour tenir à ce triste séjour. Un doux aveuglement du cœur caractérise l'amour du pays, comme d'ailleurs tous les autres amours.

Au point de vue économique, la situation des pêches du Zuiderzée, prise dans l'ensemble, offre un intérêt sérieux. Dans ces trois îles, Marken, Urk et Schokland, malgré des causes locales de malaise et de dépérissement, la population augmente de siècle en siècle; elle se développe même relativement plus vite que dans le reste du pays. Ce fait seul témoigne que la mer est un champ de production fertile, car c'est une loi que les populations s'accroissent en proportion des moyens d'existence. Autrefois l'esturgeon et le saumon faisaient la plus grande richesse du Zuiderzée; ils ont aujourd'hui tout à fait disparu de ces eaux : nouvelle preuve que le poisson ne résiste pas toujours par la fécondité aux attaques de l'homme, et que pêcher en toute saison dans certains parages, c'est dévorer pour ainsi dire en herbe les biens de la mer. En revanche, d'autres pêches, plus obscures, ont pris dans ces dernières années un développement considérable. — Celle de l'anguille, par exemple, donne un résultat de 40,000 florins par année. Ces eaux sont peuplées d'ailleurs de harengs et d'anchois. La pêche du hareng commence en octobre et dure jusqu'à la fin de mars; celle de l'anchois se continue de mai à juillet, au moyen de filets coniques. Ce petit poisson, qu'on sale et qu'on entasse dans des magasins à Monnikendam, à Huizen et ailleurs, est un article de commerce qui ne manque point d'importance. On estime la pêche entière de 1853 à 20,000 ancres (l'ancre contient 4,000 anchois), qui représentent une valeur de 260,000 florins. Le hareng du Zuiderzée est moins estimé que celui des côtes; mais il a le mérite de servir d'aliment à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il y a surtout dans le Zuiderzée un hareng d'arrière-saison, connu sous le nom de *panharing* (1), dont les Hollandais font peu de cas, qu'on traîne sur des brouettes dans les faubourgs des grandes villes, et dont on s'est servi longtemps pour fumer les terres. Servir à la nourriture de l'homme passe encore; mais faire du fumier! Le *panharing* s'en est vengé en s'éloignant peu à peu des parages où l'on rendait si peu de justice à ses bonnes qualités. Le hareng frais du Zuiderzée ne mérite nullement le mépris dans lequel l'a relégué un vieux préjugé national. Il y a peu d'années, des

(1) Le *panharing* est un hareng sans œufs ni laite, un hareng vide, circonstance qui tient, bien entendu, à la saison dans laquelle on le pêche.

bâtimens de pêcheurs français entrèrent dans les ports de la Hollande et achetèrent en fraude ce poisson, qu'on vendait à vil prix. Une telle industrie eut du succès, le nombre des bâtimens s'éleva bien vite à 319; mais le gouvernement français prit des mesures pour réprimer ce commerce équivoque, qui s'éteignit. Le dédain que les Néerlandais témoignent pour le hareng frais du Zuiderzée tient à l'estime qu'ils professent pour le hareng de la grande pêche, estime justifiée sans doute, mais beaucoup trop exclusive, et qui a contribué jusqu'ici à déprécier une branche fructueuse de l'industrie nationale. Il ne faut point oublier que le poisson est trop souvent la viande du pauvre. Aussi, en dépit de l'interdiction lancée par les hautes classes, le hareng du Zuiderzée, longtemps victime des préférences accordées à son frère aîné, tend à reprendre le rang qui lui appartient sur l'échelle des produits maritimes. On connaît l'histoire d'Esaü et de Jacob. La pêche du hareng frais, longtemps mis hors la loi et privé en quelque sorte du droit de cité, est en progrès, tandis que la grande pêche demeure stationnaire, si même elle ne rétrograde point. A Monnikendam seulement, la valeur du hareng frais vendu à l'enchère en 1850 s'est élevée à 225,000 francs. Cette pêche se fait au moyen de bâtimens qu'on nomme *botters,* et qui sortent de divers points du Zuiderzée. L'équipage de chacun de ces bâtimens est ordinairement de trois hommes.

Le Zuiderzée présente, comme on voit, un grand théâtre de faits économiques. Un millier de bâtimens qui se livrent à la pêche du poisson frais se promènent nuit et jour sur cette mer intérieure, montés par 4,000 pêcheurs hollandais. Ce spectacle suffit pour motiver nos conclusions. Quand on parle des pêcheries néerlandaises, il ne faut point isoler, comme on l'a fait trop souvent, la grande pêche des autres branches d'une même industrie. Toutes ces branches ont des droits égaux à l'intérêt de l'observateur; elles se soutiennent d'ailleurs les unes par les autres; dans les années où celle-ci s'abaisse, celle-là se relève, et empêche ainsi la fortune publique de fléchir. La liberté aura pour effet de placer les trois pêches auxquelles la Hollande doit une partie de sa richesse sur un pied de considération égale. Si même il nous fallait opter entre elles dans un temps où l'on n'a découvert d'autre solution au problème posé par les sociétés modernes que de réduire la misère en multipliant les sources de produits, nous ne déguiserions point notre préférence pour la branche d'industrie qui occupe le plus grand nombre de pêcheurs, qui représente en nature un revenu plus considérable, qui contribue plus directement à la nourriture des classes ouvrières, et qui n'a jamais eu besoin d'être soutenue par l'état.

ALPHONSE ESQUIROS.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LES CÉRÉALES ET LE PAIN.

A toutes les époques, l'attention des économistes et des savans s'est portée sur les questions si variées et si difficiles que soulèvent la production et la distribution des substances alimentaires. Tantôt c'était la santé publique qu'il s'agissait de protéger, tantôt c'étaient les approvisionnemens des villes, des places fortes, des navires, qu'il fallait proportionner avec les besoins des populations, des troupes et des équipages de la marine. Toutefois, jusqu'à une époque bien récente, les hommes qui cherchaient à résoudre ces graves problèmes n'avaient pour guides que les faits généraux d'une pratique incertaine : aussi ne pouvaient-ils éviter de nombreuses erreurs, ni même de dangereux mécomptes. Depuis les temps anciens jusque vers la fin du siècle dernier, il leur avait manqué les données positives de la chimie organique et de la physiologie expérimentale, sciences évidemment contemporaines, surtout dans leur association féconde.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Tels sont les progrès réalisés dans ces derniers temps, que non-seulement les praticiens et les administrateurs, mais encore les gens du monde et toutes les classes de la population peuvent sans beaucoup d'efforts mettre à leur portée, sinon l'ensemble des procédés dont la science moderne dispose, du moins les résultats utiles et les déductions positives qu'il

est facile d'en tirer dans l'intérêt de la santé publique. Tous parviendront sans peine à formuler et à suivre les règles de l'hygiène appropriée à chaque position sociale. Les gens voués aux rudes labeurs comme ceux qui s'adonnent aux études sédentaires, les hommes de loisir qui s'abandonnent aux douceurs d'une vie tranquille de même que ceux qui se livrent aux fatigues des plaisirs mondains, tous ont intérêt à connaître, à employer les moyens, variables suivant les différentes situations individuelles, d'acquérir et de conserver cet état justement envié, hors duquel il n'est point de félicité durable :

Mens sana in corpore sano.

Or, pour y atteindre, une des principales conditions réside dans une nutrition normale avec des alimens salubres.

Cependant la science et les administrations publiques sont-elles réellement autorisées à intervenir afin d'indiquer et d'assurer aux populations les moyens de réunir ces conditions de santé et de bien-être dépendantes de leur alimentation? L'opinion est généralement favorable chez nous à cette intervention. Il n'en était pas de même, il y a bien peu de temps encore, chez nos voisins de l'autre côté du détroit : je puis citer à ce propos deux faits assez remarquables.

Vers la fin de l'année 1850, chargé par le ministère de l'agriculture d'une mission spéciale en Angleterre, j'allai y étudier plusieurs questions relatives aux subsistances. Avant d'examiner les faits pratiques en ce qui touche une des plus importantes de ces questions, la boulangerie, et dans l'espoir de me rendre l'examen plus facile, je crus devoir prendre connaissance d'abord des règles établies par l'administration publique et des obligations imposées aux fabricans de pain de la Grande-Bretagne, dans l'intérêt des consommateurs. Personne, m'avait-on dit, n'était mieux à portée de me procurer à cet égard des renseignemens exacts que lord Granville. C'est à lui que je m'adressai donc, et toute sa bibliothèque administrative fut mise avec la plus gracieuse obligeance à ma disposition. Lord Granville m'engagea d'ailleurs à consulter aussi le *superintendant* de la police, qui pourrait m'indiquer les mesures réellement prises pour l'exécution des règlemens, ainsi que les résultats obtenus. Après avoir constaté que les lois en Angleterre laissent libre la profession de boulanger, permettent l'introduction dans le pain de plusieurs céréales et graines légumineuses douées de propriétés nutritives généralement appréciées, tandis que l'emploi de divers sels et substances insalubres est prohibé, — après avoir reconnu aussi que le pesage avec des balances et poids exacts est obligatoire chez tous les commerçans, j'allai compléter mes informations chez le *superintendant* de la police. Ce magistrat voulut bien, en confirmant les no-

tions que j'avais déjà recueillies, m'indiquer en outre quelques détails réglementaires; mais, lorsque je lui demandai s'il parvenait facilement à faire exécuter toutes les mesures prescrites, il me répondit à peu près ce qu'on va lire : — Je puis vous assurer qu'en cette circonstance comme en beaucoup d'autres occasions ma tâche n'est pas très difficile, car la population est peu exigeante; elle préfère même généralement que l'administration ne se mêle pas du tout de ses affaires. — Il ajouta, et je reproduis fidèlement ses paroles : « Voyez-vous, monsieur, les Anglais veulent s'amuser et s'ennuyer, boire et manger, être bien portans ou malades, mourir et se faire enterrer comme cela leur fait plaisir, sans que le gouvernement s'en mêle; aussi les laissons-nous faire, et nous simplifions ainsi notre besogne tout en leur étant agréables. »

Un autre exemple montrera combien ces pittoresques assertions étaient fondées. Un jeune et habile chimiste, formé dans les laboratoires de Paris, s'était fixé depuis quelques années à Manchester, où il s'était fait d'abord connaître par des débuts heureux dans un cours public, et plus tard par des travaux de chimie appliquée au blanchiment, à la teinture et à la métallurgie. Ses procédés jouent un rôle important aujourd'hui chez plusieurs grands manufacturiers de France et d'Angleterre; on en peut voir les résultats en ce moment même parmi les innovations remarquables qui fixent les regards à l'exposition universelle. Je lui fis connaître le but principal de la mission que j'allais accomplir dans les trois royaumes, et lui demandai s'il pourrait me donner quelques renseignemens positifs sur les subsistances et la panification. Il s'empressa de me communiquer ses nombreuses analyses de farines et de pains inscrites dans un registre spécial : un examen attentif des intéressans résultats qu'il avait obtenus me démontra bientôt qu'une grande partie des farines importées par Liverpool en 1847 et 1848 étaient plus ou moins altérées par des mélanges de maïs, de riz ou de féverolles, que le pain à Manchester participait de ces altérations et contenait en outre presque toujours de l'alun, sel à saveur styptique, parfois aussi de l'eau en proportions exagérées. Il me sembla que le jeune professeur avait rendu à la population de Manchester un important service en étudiant l'un de ses plus chers intérêts. Cependant son travail fut interrompu dans le cours de l'année même, avant qu'aucune amélioration eût été constatée par de nouvelles analyses. Surpris de ce fait, j'en voulus avoir l'explication, et l'auteur de ces expériences s'empressa de me la donner lui-même. — Ma première pensée en arrivant à Manchester, me dit-il, avait été de payer ma bienvenue et de mériter la bienveillance que l'on m'avait déjà témoignée. Dans cette pensée, non-seulement j'examinai diverses substances alimentaires par les moyens

délicats de la chimie analytique, mais encore je m'empressai de publier dans des leçons orales les résultats de mes patientes investigations. Un jour je vis arriver dans mon laboratoire une députation de manufacturiers et de commerçans de Manchester et de Liverpool; je m'apprêtais à recevoir avec modestie les complimens de ces représentans naturels des deux villes, les premières du monde, l'une par ses manufactures, l'autre par son commerce, lorsque l'un d'eux, allant droit au fait, me dit sans autre préambule : Monsieur, si vous continuez à publier vos minutieuses recherches sur les farines, le pain et nos divers alimens, ne comptez plus sur notre concours pour subvenir aux frais d'un pareil enseignement, qui inquiète la population et trouble notre commerce. — Tel fut le brusque dénoûment d'une tentative qui méritait un meilleur accueil. On comprendra sans peine que le jeune chimiste ait aussitôt pris une autre direction, dans laquelle les résultats utiles ne se sont pas fait longtemps attendre.

J'ai retrouvé les mêmes dispositions chez la nation britannique à Glasgow, à Belfast, à Édimbourg, à Birmingham : partout en un mot, dans les trois royaumes, règne une antipathie profonde contre tout ce qui peut entraver les allures ou la liberté du commerce. Il s'ensuit naturellement que partout aussi la qualité des farines, du pain et de plusieurs autres alimens se trouve évidemment inférieure à ce qu'elle est chez nous, et que parfois même l'insouciance de la population est poussée au point de laisser compromettre la salubrité générale. Je me hâte d'ajouter que la disposition des esprits sur ce point commence à changer, que, même en ce qui touche à la salubrité des habitations, des mesures excellentes ont été prises récemment et nous offrent de très bons modèles à suivre : tant il est vrai qu'aujourd'hui une active émulation en toutes choses entre les deux peuples qui marchent à la tête de la civilisation devient la principale source des progrès dans l'application des sciences au perfectionnement des conditions de la vie humaine!

Cette réaction vers les améliorations hygiéniques en Angleterre a trouvé son point de départ en France. En 1851, peu de temps après la publication du compte-rendu de la mission que je venais de remplir, le ministre de l'agriculture et du commerce désira que des leçons sur l'hygiène et les substances alimentaires fussent ajoutées aux cours du Conservatoire des arts et métiers. Ces leçons, auxquelles je rattachai des notions pratiques sur les falsifications et les moyens de les découvrir, devinrent l'origine de plusieurs recherches et de publications importantes. Dès lors aussi, la population des villes de la Grande-Bretagne s'émut à l'idée des inconvéniens et des dangers même que peuvent offrir une nutrition incomplète et une alimenta-

tion insalubre; mais dans ce pays, où l'initiative gouvernementale se manifeste rarement, des hommes courageux, bravant l'opposition intéressée, durent se faire les interprètes du sentiment public. Une commission sanitaire, composée de médecins et de chimistes, s'institua spontanément et publia dans un journal de médecine et de chirurgie, *the Lancet,* les curieux résultats de ses investigations expérimentales. Dès ce moment, l'on entra, chez nos voisins, dans la carrière que l'on poursuit depuis plus longtemps chez nous. On vit les capitalistes, les agriculteurs et les manufacturiers diriger leurs projets et leurs travaux vers de grandes entreprises et diverses exploitations rurales ou industrielles appelées à favoriser l'accroissement de la production, la conservation prolongée des subsistances et le perfectionnement des divers modes de préparation.

Nous voudrions aujourd'hui contribuer pour une faible part à propager les notions acquises sur ces divers points en indiquant l'état actuel de nos connnaissances et les faits nouveaux qu'on a recueillis relativement à chacune des classes principales de nos alimens. D'abord nous traiterons des céréales, en particulier du froment, de sa structure, de sa composition et de ses produits, qui constituent la base de la nourriture des peuples civilisés; nous serons conduit à passer successivement en revue la culture du blé, les procédés de récolte et de conservation, la mouture suivant plusieurs systèmes, les procédés anciens et nouveaux de la boulangerie, enfin la fabrication des pains de luxe. Plus tard, nous aurions à présenter, en nous plaçant aux mêmes points de vue, une série d'études sur la viande de boucherie, les poissons comestibles, les plantes, les alimens aromatiques, les fécules indigènes et exotiques, les sucres, l'alcool, les boissons et les conserves alimentaires. Comment obtenir ces diverses substances nutritives au meilleur marché possible et dans les conditions les plus satisfaisantes pour la santé publique? Telle est la double question, à la fois économique et scientifique, que nous chercherons à résoudre.

I. — LES CÉRÉALES ET LES PROCÉDÉS DE CULTURE.

Généralement on désigne sous le nom de céréales les *graines* ou fruits alimentaires de plusieurs plantes de la famille des graminées : le froment ou blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs et le riz. Quelques auteurs y ajoutent le *sorgho* et le mil ou millet (1), employés dans certaines contrées pour la nourriture des hommes, ainsi que

(1) On désigne sous ce nom plusieurs graminées dont les fruits sont petits et globuliformes.

plusieurs autres grains de familles différentes, le sarrazin notamment.

Les blés seuls doivent nous occuper ici. Pour étudier dans tous ses aspects le problème de la fabrication du pain, il ne faut pas seulement passer en revue les divers procédés de mouture et de panification : l'attention doit se porter aussi sur les procédés de culture et sur la plante même avant les diverses transformations qu'elle subit pour prendre sa place, marquée au premier rang des substances alimentaires.

Bien que l'on connaisse sept espèces distinctes de froment, qui se subdivisent en de nombreuses variétés, on peut, au point de vue des applications économiques, réduire les classifications établies à une seule, comprenant trois groupes principaux : — les blés *durs, demi-durs, tendres* ou *blancs.*

Les blés *durs,* outre leurs caractères extérieurs et notamment leur forte consistance, qui les rend plus faciles à conserver, se distinguent encore par leur composition, plus riche en matières azotées et en substances grasses. Ils sont considérés à juste titre comme supérieurs aux autres en puissance nutritive. On extrait de ces blés moins de son que des blés *demi-durs,* ils donnent donc plus de farine; mais, en raison même de la forte consistance dont nous venons de parler, leur farine est moins fine ou plus grenue : elle est d'ailleurs moins blanche (1).

Les blés *demi-durs*, plus généralement employés pour préparer les belles farines en France, ont moins de consistance et sont plus difficiles à conserver que les blés durs.

Les blés *tendres* ou *blancs* sont plus friables encore; on en peut extraire une belle farine, mais difficilement des gruaux assez consistans pour être épurés avant la mouture. On isole sans peine des farines de blés tendres et demi-durs le gluten et l'amidon.

Le blé vient aisément dans des régions où la température habituelle diffère beaucoup (depuis 13 degrés, par exemple, jusqu'à 24 degrés), pendant la durée de la végétation active, et cependant les progrès, de la croissance jusqu'à la maturité, sont d'autant plus rapides que l'insolation est plus forte et la température plus élevée jusqu'à un certain terme. C'est ainsi qu'aux environs de Paris la durée de la végétation jusqu'à la maturité du grain est de cent soixante jours, la température moyenne étant de 13°,4 pendant ce laps de temps. Les mêmes phases de la végétation s'accomplissent en cent

(1) Les blés durs, réduits simplement en gruaux, fournissent les plus belles *pâtes d'Italie* (vermicelles, macaronis, lazagnes, nouilles, etc.) que l'on fabrique aussi bien ou mieux maintenant en Auvergne, à Lyon, à Paris, qu'en Toscane, ainsi qu'on en peut juger en examinant les produits qui figurent à l'exposition universelle.

trente-sept jours près de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio. La culture du blé est profitable surtout aux températures de 18 à 19 degrés, et sa limite dans les cordillères des Andes est, suivant M. Boussingault, entre 12 et 23°,5, la température moyenne étant égale à 15°,7. Enfin, pour arriver à maturité, le froment ne végète que pendant cent jours dans le Venezuela, près de Carmero, et seulement durant quatre-vingt-douze jours près de Truxillo, les températures étant de 22°,3 dans la première localité, et de 24 degrés dans la seconde. Toutes choses égales d'ailleurs, l'expérience prouve, ainsi que nous l'avons reconnu par l'analyse, M. Boussingault et moi, que le fruit du froment contient d'autant plus de substances azotées, de matières grasses et de substances salines, qu'il est venu sous l'influence d'une température plus haute : le blé du Venezuela nous a donné, pour cent parties, 22,75 des premières, 2,61 des secondes et 3,02 des troisièmes, tandis que le blé dur d'Afrique contenait seulement 19,5, — 2,12 — et 2,71 des mêmes substances.

Lorsqu'on compare les blés durs d'Afrique, du midi de la France ou d'Auvergne avec les blés tendres ou demi-durs plus habituellement cultivés dans le nord, les différences dans le même sens apparaissent bien plus grandes encore, surtout pour les substances azotées, qui se réduisent à 16 et même à 12 centièmes. Dans ce cas, on peut donc dire que les blés durs cultivés dans le midi sont les plus riches en substances azotées, qu'au contraire les blés tendres récoltés dans le nord sont les plus pauvres. Il se rencontre cependant parfois une cause de perturbation dans cette sorte de règle générale : nous voulons parler de l'influence des fumures abondantes en matières azotées ou ammoniacales. Ces riches engrais, en augmentant les récoltes, occasionnent aussi des sécrétions azotées en plus fortes proportions; ils peuvent les augmenter de 50 pour 100 dans la même espèce de froment.

Le froment ne vient bien que dans des terres argilo-sableuses assez consistantes, et contenant quelques centièmes de carbonate de chaux. Sans doute on peut obtenir du blé sur des sols sableux un peu calcaires; mais à moins de pluies fréquentes, ces maigres récoltes ont à peine une valeur qui dépasse les frais de culture. Là où l'on ne peut cultiver le froment avec profit, on récolte souvent en seigle des produits rémunérateurs; aussi dit-on *terres à blé* pour caractériser les sols fertiles. Les conditions de culture deviennent bien plus favorables encore, lorsque la couche de terre fertile est assez profonde pour se prêter à la culture des plantes sarclées et des prairies artificielles. C'est alors surtout que l'on peut et qu'on doit supprimer les jachères, car les façons données aux plantes sarclées, comme la végétation dense des prairies artificielles, débarrassent le sol des

plantes étrangères dites *mauvaises herbes*. Les récoltes laissent par leurs débris un très utile auxiliaire en engrais végétal : d'ailleurs l'arrachage et les labours profonds accroissent la puissance du sol. On parvient ainsi à compenser, et bien au-delà, la faible fumure que peut procurer la jachère en absorbant par un sol en repos et une végétation spontanée les gaz et l'azote de l'atmosphère transformés en matières organiques que les labours enfouissent ultérieurement dans le terrain. Dans de telles conditions, il n'est pas rare d'obtenir, comme chez MM. Gouvion et Baillet de Denain (Nord), Crespel-Delisse, Decrombecque, d'Arras et Lens (Pas-de-Calais), 40 hectolitres de blé, pesant 3,080 kilos, sur 1 hectare. C'est encore ainsi qu'on a obtenu chez MM. Dailly, à la ferme de Trappes (Seine-et-Oise), Hette, ferme de Bresle (Oise), de 22 à 25 hectolitres, en Angleterre, dans les meilleures cultures, 30 hectolitres, et en moyenne 21 hectolitres. Cependant, il faut en convenir, le plus grand nombre de nos départemens récoltent beaucoup moins que ces localités sans descendre aussi bas toutefois que les moyennes des cultures du Lot, de la Lozère, du Cantal et de la Dordogne, qui donnent seulement par hectare 5 hectolitres environ de blé, pesant ensemble 416 kilos.

Le système des cultures sarclées, poussé trop loin, devrait sans doute cesser d'accroître les quantités de froment récoltées en France, et ce moment paraît être arrivé dans les départemens du Nord et du Pas-de-Calais, où depuis longtemps déjà la culture de la betterave revient une année sur deux dans un grand nombre d'exploitations rurales. Celles-ci toutefois peuvent à peine suffire en ce moment à la consommation de ces racines dans les sucreries et les distilleries. Plusieurs économistes ont exprimé de vives appréhensions à cet égard, et cependant, vérification faite, il s'est trouvé que dans ces départemens la production de la viande et du blé s'était considérablement accrue depuis l'introduction et les progrès remarquables des sucreries indigènes. On développerait beaucoup plus encore la production du blé à l'aide d'un assolement mieux entendu, qui ne ramènerait la betterave qu'à des intervalles de trois ou quatre années dans les mêmes champs. Déjà l'on est entré dans cette bonne voie : il en doit nécessairement résulter que la culture de la plante saccharifère s'étendra davantage vers les autres départemens. Comme dans le Nord et le Pas-de-Calais, elle augmentera dans ces localités le nombre des bestiaux nourris et engraissés dans les grandes exploitations agricoles et manufacturières, et par suite, en répandant des masses d'engrais, en nécessitant des labours profonds, elle accroîtra la puissance et la fertilité du sol.

Parmi les moyens de rendre certaines contrées plus fertiles et d'accroître ainsi la production du blé, on doit citer en première

ligne l'écoulement des eaux, que retiennent en surabondance les terres fortes ou argileuses. Sur ce point encore, les agriculteurs anglais ont ouvert la voie la plus sûre et la plus économique. Au retour d'un voyage que je fis en 1850 dans les trois royaumes unis de la Grande-Bretagne, je signalai le drainage tubulaire comme la plus grande amélioration agricole du XIXe siècle. Aujourd'hui il est devenu superflu d'insister sur les conséquences utiles de l'écoulement des eaux stagnantes du sous-sol, qui, substituant à ces eaux souterraines nuisibles l'air atmosphérique indispensable à la respiration des racines des plantes, permet ainsi l'accomplissement des phénomènes d'une végétation active à une profondeur plus grande, et fait disparaître une cause de refroidissement capable de retarder la végétation. Outre les services qu'il rend à l'agriculture, le drainage a aussi d'autres résultats hygiéniques, car il combat l'humidité permanente, cause des fièvres endémiques, et procure à certaines localités un assainissement de l'air qui ne peut manquer d'y prolonger la durée moyenne de la vie.

Quels que soient les procédés mis en usage pour bien préparer la terre, on doit épurer avec soin la semence qui doit lui être confiée, et nous pouvons atteindre ce but par des moyens nouveaux très efficaces. A l'aide d'ingénieux ustensiles, notamment du trieur Vachon, il est facile en effet de séparer économiquement des beaux blés choisis comme semence les graines diverses plus petites ou de formes arrondies. Cette utile précaution ne suffit pas toujours, car le blé sain en apparence peut retenir adhérentes à sa superficie, et notamment dans le sillon qui partage en deux lobes chacun de ses grains, les séminules ou spores de plusieurs champignons parasites. Afin d'enlever à ces semences microscopiques leur faculté germinative, on s'est depuis longtemps servi de chaux caustique en poudre qu'on mêle avec le grain, humecté d'avance. De cette pratique est dérivé le nom de *chaulage*, que l'on applique très improprement à d'autres préparations qui atteignent plus sûrement le même but, mais avec des agens tout autres que la chaux (1).

(1) Un des procédés les plus efficaces consiste à mélanger au grain une faible dose d'arsenic (acide arsénieux); mais la crainte d'empoisonnemens qui pourraient être dus au crime ou parfois au hasard a fait prohiber l'emploi de ce moyen. Un autre procédé mis en usage depuis très longtemps aux environs de Montpellier, en Alsace et dans d'autres localités, consiste à faire dissoudre 200 grammes de sulfate de cuivre dans 100 litres d'eau; on renouvelle cette solution à mesure qu'elle s'épuise pendant qu'on y plonge durant vingt-cinq ou trente minutes le grain à *chauler;* le blé mis en tas pendant quelques heures, puis étendu à l'air, est bientôt assez sec pour être semé. Les grains creusés par suite de diverses altérations surnagent; on peut les enlever à l'écumoire et les mélanger avec la nourriture des poules sans qu'il en résulte d'accidens fâcheux. Matthieu de Dombasle, voulant éviter l'emploi de tout agent doué d'une certaine énergie toxi-

Les quantités de semence de blé varient, mais on admet qu'il convient d'employer en moyenne 2 hectolitres par hectare; d'ailleurs il faut tenir compte de la valeur de la terre : si elle est faible, on peut sans inconvénient réduire la quantité de semence; dans le cas contraire, on peut avoir un grand intérêt à employer assez de semence pour obtenir le maximum de récolte sur une superficie donnée. Si même le blé était très cher et la main-d'œuvre à bas prix, il pourrait être avantageux de semer grain à grain en espaçant au point d'obtenir le produit dans un rapport très élevé entre la semence et la récolte.

L'époque des semailles varie nécessairement aussi suivant les climats, les expositions et d'autres circonstances locales. On doit en somme, quant aux blés d'hiver, semer assez tôt pour que la végétation ait pris en temps utile un développement qui lui permette de résister à la rigueur des froids de l'hiver.

Dans la plupart des contrées où le sol bien entretenu est très fertile, on adopte le semis en lignes à l'aide des divers semoirs mécaniques; cette disposition facilite beaucoup les façons et nettoyages, elle est le signe d'une culture avancée; on n'en trouve guère d'autres dans la Grande-Bretagne ni dans le nord de la France. En beaucoup d'autres localités, où le sol est moins bien travaillé, où la terre n'est pas bien pulvérisée, le semis à la volée est préférable, car l'autre procédé ne pourrait être que très imparfaitement appliqué.

Sans aucun doute, on parviendrait à éviter dans une proportion notable l'insuffisance des récoltes dans nos campagnes en adoptant une méthode généralement pratiquée dans le royaume-uni, et qui se propage trop lentement en France. Chez nos voisins, dès que la moisson est praticable, quels que soient le temps, les apparences de pluie ou de sécheresse, on est fidèle au principe : *the best is to make things sure.* Au moment où le périsperme du grain dans l'épi est encore mou, sans attendre une maturité plus avancée, on coupe le

que, substitua le sulfate de soude à triple dose au sulfate de cuivre; opérant ensuite de la même manière, il fit ajouter au grain tout humide 2 kilos de chaux pulvérulente pour chaque hectolitre : le grain se trouva parfaitement garanti, par cette espèce de pralinage, des attaques ultérieures des cryptogames, et l'on ne trouva pas à la récolte plus d'épis cariés qu'en faisant usage du sulfate de cuivre. Si le blé *chaulé* par le sulfate de cuivre était exempt de propriétés toxiques notables (puisque les poules en pouvaient consommer impunément d'assez grandes quantités), l'emploi du sulfate de soude mêlé à la chaux devait être plus inoffensif encore; mais toute la question n'était pas là, et dans une circonstance assez remarquable on a pu regretter le chaulage à l'arsenic. En effet, dans plusieurs localités du Bas-Rhin, M. Boussingault a constaté que depuis la suppression de ce chaulage, les *mulots* avaient consommé presque toute la semence et pullulaient sous l'influence de cette nourriture, devenue inoffensive.

blé. A mesure qu'il tombe sous la faulx, la faucille ou la machine, des hommes, des femmes, des enfans, s'empressent de le remettre debout. Les bottes ainsi réunies sont disposées de façon à former une sorte de toiture aigüe sur laquelle deux autres rangées de bottes réunies près du bas de la tige, à l'aide de liens passant de l'une à l'autre, forment une couverture. En quelques autres localités, on réalise des conditions analogues en plaçant debout sur le sol plusieurs gerbes, les épis serrés en haut et les tiges assez écartées en bas pour former une sorte de cône stable maintenu par un lien. On prépare en même temps, avec plusieurs gerbes, une très forte botte qu'on lie serrée près du bas des tiges. Cette botte, retournée de telle façon que les épis pendent, est entr'ouverte et posée sur le cône debout. Dans les deux cas, on évite les causes graves d'altération que présentent les *javelles* couchées sur le sol, laissant les épis gorgés d'eau germer, devenir la proie des insectes et des moisissures, au détriment de la santé publique et de la fortune des agriculteurs. On peut donc attendre que la pluie ait cessé pour rentrer ou mettre en meules la récolte. Ces dispositions favorables ne sont pas exclusivement réservées aux céréales; on les emploie avec le même succès pour plusieurs légumineuses comme les fèves, pour des plantes textiles comme le lin. Cette méthode procure d'autres avantages non moins importans : les céréales coupées avant la maturité entière du grain ne le laissent pas tomber à la moindre secousse sur le sol, et la maturité s'achève dans les meilleures conditions. Les épis, ne se pouvant dessécher trop tôt, absorbent par degrés, au profit du grain, les sucs accumulés dans la partie supérieure de la tige, et que ne pouvait plus accroître la portion inférieure plus âgée, sans énergie pour puiser aucuns sucs nutritifs dans le sol. En définitive, on obtient ainsi des grains meilleurs, plus pesans, plus faciles à conserver, et occasionnant bien moins de déchets à la mouture.

Ces faits sont bien connus et appréciés de nos agriculteurs instruits; malheureusement ceux-ci ne forment pas encore la majorité chez nous. Quant aux autres, voyez-les faire, écoutez ce qu'ils disent. — Le vent vient de l'est ou du nord; ce n'est pas un vent de pluie, le ciel n'est pas couvert. — S'il y a quelques légers nuages, s'il se forme autour de la lune une auréole plus ou moins grande, ils regardent et disent : Le cercle autour de la lune est bien petit, la pluie est bien loin. Guidés enfin par quelques autres pronostics, ils ajoutent : Nous n'aurons pas de pluie; le blé sera d'ailleurs bientôt abattu, et nous aurions bien du malheur, si nous ne parvenions à le rentrer assez tôt. — Si le temps les favorise, ils s'applaudissent du bon parti qu'ils ont adopté sans se douter qu'alors même, en égrenant leurs épis trop mûrs, ils éprouvent une perte réelle; mais le plus

ordinairement la pluie ou seulement l'humidité altère leur grain, le déprécie : ils ont économisé 2 ou 3 francs par hectare et perdu 15, 25, 50 francs et plus sur la qualité et la quantité du grain. Ils se plaindront volontiers *d'avoir eu du malheur*, ils n'en feront pas moins leur raisonnement habituel l'année suivante jusqu'au jour où l'un de leurs voisins mieux avisé réussira deux ou trois fois à sauver sa récolte à l'aide des précautions simples et peu dispendieuses que nous venons d'indiquer. Alors ils se décideront peut-être à rendre le résultat certain, car dans nos campagnes les meilleurs conseils ont peu de chance d'être écoutés; les exemples seuls sont parfois suivis, et les propriétaires que leur position et leurs lumières appellent à prendre les devans en fait d'améliorations doivent accepter le rôle d'initiateurs comme un véritable devoir à remplir.

Nos remarques sur les mécomptes qui menacent les agriculteurs en matière de récoltes ont encore trouvé à s'appliquer cette année même, et c'est peut-être ici le lieu de dire un mot des ressources que nos cultures en céréales promettent à la consommation. Les espérances qu'avait fait concevoir, il y a quelques mois, le développement rapide des blés, favorisé par une température douce et pluvieuse, ne se sont malheureusement pas soutenues au moment du battage des grains. Alors seulement on put constater de fâcheux résultats que quelques observations locales avaient fait redouter. Ces tiges hautes, pressées les unes contre les autres, qui laissaient ondoyer au vent leurs nombreux et volumineux épis, donnèrent, en tombant sous la faulx, la grande quantité de gerbes sur laquelle on comptait; mais au battage les gerbes ne fournirent que la moitié, les deux tiers au plus, du grain que l'on peut en extraire habituellement. La *coulure des fleurs* ou l'avortement des fruits, les attaques des tiges, des organes de la floraison, par quelques insectes ou cryptogames, avaient privé les épis d'une portion notable des fruits qu'ils devaient contenir. Ces épis étaient donc en partie vides ou remplis de grains cariés et altérés de diverses manières. De là le déficit observé au moment du battage. Ainsi donc, après avoir recueilli une abondante moisson de gerbes, on n'a obtenu généralement qu'une moyenne récolte de grains, et comme les greniers étaient vides, il semble certain que la production sera inférieure à la consommation ordinaire. De là sans doute aussi les prix élevés qui se maintiennent et s'éleveraient encore, si notre récolte en céréales devait seule subvenir à nos besoins. Voyons maintenant de quels côtés les secours peuvent nous venir (1).

(1) Il est un moyen d'accroître nos ressources alimentaires dont les bons résultats, pour ne pas être sensibles cette année, se révéleront sans doute de plus en plus : c'est le choix des variétés de froment. On ne sera pas étonné d'apprendre que ce soit principa-

Sur notre propre territoire, une compensation nous sera offerte par la récolte des pommes de terre, dont la très belle végétation a produit des tubercules très farineux et d'excellente qualité. Sur ce point encore, les cultivateurs ont conçu de grandes espérances, auxquelles ont succédé de nouvelles alarmes; heureusement leurs premières impressions se sont trouvées en général bien fondées. Le fait qui a provoqué ces émotions en sens contraire est digne d'être noté dans l'histoire de la maladie spéciale de cette plante. Le ralentissement occasionné par le froid dans l'activité de la végétation parasite et la vigueur extraordinaire de la précieuse solanée sous l'influence d'une température très favorable avaient semblé, en beaucoup d'endroits, lui promettre une sorte d'immunité jusqu'au moment de la maturité de ses tubercules. Ce fut alors que tout à coup les *fanes* (tiges et feuilles), flétries et devenues en quelques instans jaunâtres, puis brunes, annoncèrent l'invasion du fléau. Déjà de toutes parts, dans les réunions agricoles comme dans les recueils spéciaux, la fâcheuse nouvelle s'était répandue, lorsqu'on s'avisa d'examiner les tubercules, et qu'ils parurent sains (1). La récolte des pommes de terre saines sera donc généralement plus abondante qu'on ne l'avait espéré. A cette ressource s'ajoutera la production, abondante aussi, des graines légumineuses, fèves, pois, haricots, etc.; on pourra employer encore les portions disponibles de nos belles récoltes de cé-

lement en Angleterre, où les innovations utiles trouvent de si intelligens appréciateurs, que ces variétés très productives ont été obtenues. En allant chercher au-delà du détroit leurs semences, la plupart de nos bons agronomes ont réalisé les plus abondantes récoltes, de quinze à vingt-cinq fois la semence ou de 30 à 50 hectolitres à l'hectare. C'est en employant et naturalisant ces variétés connues sous les noms de blé Hickling, blé Kent, blé blanc d'Essex, etc., que MM. de Gouvion, Baillet, Decrombecque, Crespel-Delisse, Tiburce Crespel, Malingié de la Charmoise, Champigny, de la Fuge (Indre-et-Loire), Massé, de Tracy, Rabourdin, ont obtenu ces beaux résultats. Une variété analogue observée par M. Bazin, l'habile directeur des exploitations rurales du Mesnil-Saint-Firmin, est aujourd'hui fort estimée pour ses abondans produits : on la nomme *blé du Mesnil*. Grâce à ces bons exemples, les variétés de froment les plus productives se propagent en France. Nous devons reconnaître cependant que parfois, dans des circonstances assez exceptionnelles il est vrai, ces variétés exposent à des mécomptes; cette année même, là où la rigueur de la température hibernale n'était pas modérée par le voisinage de la mer, quelques blés d'origine anglaise ont été fortement atteints par les gelées, tandis qu'ailleurs leur supériorité s'est maintenue, et qu'en somme nous n'avons pas eu de ce côté d'amoindrissement de la récolte.

(1) Plusieurs agriculteurs, notamment M. Darblay, notre collègue de la Société centrale, voulurent bien m'adresser des plantes entières avec leurs tiges et tubercules adhérens, les unes attaquées fortement, les autres complétement épargnées dans les parties aériennes de la végétation, et je constatai que dans les unes et les autres les portions souterraines étaient exemptes de toute atteinte : les émanations du *parasite*, sans doute entravées dans leur marche descendante par la brusque dessiccation des tiges extérieures, n'avaient pu pénétrer dans la masse du tissu et détruire la fécule.

réales en Algérie. En somme cependant, ces heureuses compensations seront insuffisantes, et nous devrons compter sur le commerce extérieur pour obtenir les 6 ou 7 millions d'hectolitres environ qui nous feront défaut. A cet égard, les cours élevés des céréales nous offrent la meilleure garantie de l'empressement que mettra le commerce maritime, libre de toute entrave, à compléter notre approvisionnement; il saura diriger ses utiles spéculations vers les États-Unis d'Amérique, où l'excédant des récoltes en blé équivaut cette année à quatre fois ce qui nous manque, où la production du maïs, plus abondante encore, paraît s'élever à 200 millions d'hectolitres. L'Égypte peut nous fournir d'assez grandes quantités de grains, mal récoltés il est vrai, mais dont la qualité deviendra irréprochable, lorsque les énergiques appareils de nos meuneries les auront épurés. La Sicile fournira sans doute aussi un utile contingent au commerce, car on ne peut admettre que son gouvernement retienne longtemps encore, au grand détriment des propriétaires du pays, l'excédant de sa récolte. On a constaté d'ailleurs en Espagne et en Turquie des excédans de récoltes qui pourront également nous venir en aide et servir à combler les déficits en France et en Angleterre.

Nous avons suivi le blé depuis les semailles jusqu'à la récolte : c'est une autre série d'opérations qui commence maintenant, et qui appelle encore l'intervention de la science.

II. — LE FRUIT DES CÉRÉALES. — PROCÉDÉS DE MOUTURE.

Pour bien comprendre certaines causes de l'altération des *grains*, les conditions d'un chaulage efficace, les résultats principaux des différens systèmes de mouture, il est nécessaire de connaître la structure des grains et la composition spéciale de chacune de leurs parties. Nous prendrons comme exemple le fruit du froment, qui ne diffère du fruit des autres céréales que par les fortes proportions de gluten qu'il renferme.

On peut comparer un grain de blé à une feuille très épaisse de même hauteur, composée d'une partie externe ou corticale très souple, — celle qui doit former le son, — et d'une partie centrale, farineuse et friable. Le talent du meunier consiste à obtenir des sons très larges et minces, afin de les mieux retenir dans les blutoirs et d'obtenir des farines plus blanches.

Dans le système de mouture dit à gruaux blancs, qui peut s'effectuer sur les blés tendres ou plutôt demi-durs, on concasse le grain entre les meules un peu écartées, afin de mieux éliminer le son par plusieurs blutages et sassages successifs. Ce n'est qu'après avoir ainsi préparé des gruaux blancs, exempts de folle farine et de toute

trace de son, que l'on soumet ces gruaux à la mouture fine : on en obtient ces belles farines à gluten souple et très extensible, avec lesquelles on prépare les pains dits de gruau, offrant une mie très blanche.

Dans le fruit du froment, on rencontre en proportions différentes six espèces principales de substances alimentaires qui, sauf le gluten, se retrouvent dans les autres céréales :

L'*amidon*, considéré surtout comme un aliment respiratoire et fournissant de la chaleur, matière organique, blanche, pulvérulente, *farineuse*, qui forme la plus grande partie du fruit;

Les *matières azotées* (glutine, fibrine, caséine, albumine), qui ont une telle analogie avec les parties molles de l'organisme animal, que souvent leur composition est presque identiquement la même. Aussi considère-t-on ces matières, assimilables à nos organes, comme éminemment alimentaires, et apprécie-t-on la qualité nutritive d'après les proportions qu'en renferment les divers alimens (1);

La *dextrine*, substance soluble, légèrement mucilagineuse, ayant la même composition et remplissant le même rôle que l'amidon, plus facile à digérer toutefois;

Des *matières grasses* analogues à diverses huiles végétales, susceptibles comme elles de remplir, dans les phénomènes de la nutrition, le rôle d'aliment respiratoire, ou, suivant les circonstances, d'accroître les sécrétions adipeuses, c'est-à-dire de concourir à l'engraissement;

La *cellulose*, en minces membranes, qui constitue le tissu de tous les végétaux, et peut être en partie digérée comme les alimens respiratoires, l'amidon ou la dextrine, dont elle offre exactement la composition élémentaire;

Des *sels alcalins et terreux*, notamment les phosphates de magnésie et de chaux, identiques, quant à leurs élémens constitutifs, avec les phosphates qui entrent dans la composition des os, et de nature par conséquent à s'assimiler en réparant les pertes ou concourant au développement des parties solides ou osseuses de l'organisme animal.

En comparant entre elles les proportions de ces différentes substances dans chacune des céréales, on peut remarquer que le froment, surtout parmi les espèces *dures*, offre le grain le plus riche en *substances alibiles azotées;* que l'avoine et le maïs sont les plus riches en substances grasses, dont ils contiennent environ l'une $\frac{1}{20}$, l'autre $\frac{1}{12}$ du poids; que le riz renferme les plus faibles proportions

(1) Les autres substances jouent un rôle indispensable aussi dans notre alimentation, mais elles surabondent presque toujours dans les produits végétaux : de là vient la nécessité d'introduire dans notre régime différens produits tirés des animaux, — la viande, les œufs, le fromage, etc.

de substances azotées, grasses et salines; qu'il offre ainsi l'aliment le moins riche sous ce rapport et le moins complet. En examinant de la périphérie au centre un grain de blé, on trouve d'abord à la superficie une pellicule légèrement brune, adhérente par quelques points espacés, sorte d'épiderme ou de cuticule épidermique très mince, formée de cellulose tenace injectée de silice et de matières azotées, mais peu ou pas digestible en raison de sa forte cohésion; ensuite la masse du périsperme, dont les premières couches sont formées d'un tissu cellulaire résistant, qui renferme des matières grasses et azotées. Ces premières couches externes ou corticales constituent la portion du périsperme que l'on peut séparer en larges plaques sous la meule, et qui est désignée sous le nom de son; la plus grande partie, 40 pour 100 environ, de ce résidu de la mouture ne se digère pas. Le surplus, ou la masse centrale du périsperme, renferme l'amidon, le gluten, d'autres matières albuminoïdes, grasses et salines. C'est la partie farineuse du grain.

Dans la bonne préparation de la farine se trouve la base de la fabrication du pain, et cette base, on peut le dire, existe chez nous, car les jurés des nations réunis à Londres en 1851 ont d'une voix unanime décerné la palme de la mouture à l'un des exposans français, M. Darblay jeune, aujourd'hui membre du jury international séant à Paris.

Après avoir emprunté notre système de mouture à l'Angleterre, nous l'avons ensuite tellement perfectionné, que les ingénieurs anglais nous l'empruntent à leur tour, afin de perfectionner la mouture anglaise. L'introduction et les progrès de la meunerie française en Algérie rendent chaque jour de nouveaux services à cette belle colonie : ils attachent à notre cause une partie influente de la population en exonérant les femmes des pénibles travaux de l'écrasage manuel du blé indigène. On voit qu'en cette dernière occasion encore la mouture perfectionnée, ainsi que la fabrication du pain blanc, est comme partout l'un des caractères d'une civilisation progressive. Et cependant en ce moment même des hommes éminens parmi les physiologistes et les chimistes voudraient nous ramener à l'usage du pain contenant à peu près la totalité du son que la mouture perfectionnée peut extraire de la farine! Ils se fondent sur ce fait, vrai d'ailleurs, que dans le son, qui représente la partie corticale sous la première enveloppe du grain, se rencontrent des substances utiles, indispensables même à la nourriture de l'homme. Ce sont les phosphates de magnésie, de chaux et autres sels, les matières organiques azotées spéciales, les substances grasses, amylacées, gommeuses, et de plus un principe actif qui facilite la digestion des substances féculentes. La question, ainsi posée, me semble facile à résoudre.

Sans doute, lorsque l'homme en est réduit à trouver dans le pain sa nourriture exclusive, les substances particulières au son ou plus abondantes pour la plupart dans les parties corticales que dans les portions centrales du grain concourent à varier et à rendre plus complète l'alimentation. Dans ce cas aussi, le principe capable de fluidifier et de rendre plus digestible l'amidon est fort utile, car il facilite la digestion des matières amylacées nécessairement surabondantes. Ainsi donc, *si l'homme était contraint de se nourrir principalement et presque exclusivement de pain, cet aliment devrait contenir le produit total ou brut de la mouture, c'est-à-dire la farine et le son, ou en d'autres termes le fruit intégral du froment;* mais telle n'est pas ou ne devrait pas être la situation normale de l'habitant d'un pays civilisé, même parmi les classes laborieuses. Là au contraire, le régime alimentaire, pour être fortifiant, agréable, et souvent même pour être économique, doit comprendre, outre le pain et ses analogues (pommes de terre, riz, maïs), des produits animaux, de la viande de boucherie et ses congénères (poissons, œufs, fromages).

Dans le premier cas, un ouvrier fort travailleur consommerait deux kilogrammes de pain par jour, et perdrait, en raison de sa nutrition incomplète ou d'une digestion plus pénible, une partie de ses forces effectives; dans le second cas, réduisant à un kilogramme sa consommation de pain, y associant un tiers de kilo de viande, il rendrait sa nourriture plus complète et plus salubre; il pourrait accomplir un travail plus productif et réaliser presque toujours ainsi une économie véritable. Des faits nombreux ne laissent aucun doute à cet égard. Les entrepreneurs anglais de travaux rudes et urgens ont acquis expérimentalement la certitude de la supériorité du second régime alimentaire, et parfois ils l'imposent à leurs ouvriers, lorsqu'une tâche excédant leur force ne pourrait, sans cela, être accomplie à temps. A plus forte raison, parmi les classes aisées de la population, n'est-on pas astreint à se nourrir de pain exclusivement. Dans ce cas, le plus général ou qui doit le devenir avec les progrès de l'industrie, on admettra sans peine qu'il y ait avantage à préparer le pain avec la farine débarrassée par la mouture des parties corticales du blé. Le goût, on pourrait presque dire l'instinct naturel des populations les dirige en ce sens, et il n'y a pas lieu de le regretter, car le son éliminé de l'alimentation des hommes va enrichir la ration des animaux herbivores ou omnivores, qui s'en montrent fort avides et le digèrent mieux que nous. Ils le transforment, par une assimilation facile, en produits, lait et viande, bien mieux appropriés aux facultés digestives de notre organisme et d'une saveur infiniment plus agréable.

C'est par suite d'une étude sérieuse, théorique et pratique, de cette question que les administrations de la guerre et de la marine en

France ont été conduites à diminuer graduellement les quantités de son dans le pain des troupes et des équipages de nos vaisseaux, puis à les supprimer entièrement, faisant du même coup disparaître un levain énergique de la fermentation acide et une des principales causes du développement des moisissures insalubres sur le pain.

III. — LA FABRICATION DU PAIN.

Considérés dans leur ensemble depuis la matière première jusqu'au produit confectionné, les perfectionnemens déjà obtenus ou prochainement réalisables dans la fabrication du pain ont un immense intérêt, puisqu'ils tendent à éloigner plusieurs causes d'insalubrité réelle de l'aliment qui forme la base de la nourriture de chacun de nous, et peuvent améliorer la santé générale des populations. Pour résoudre complétement ce problème, il s'agit d'assurer la conservation des blés et des farines, puis d'améliorer la préparation et la cuisson de la pâte. Les études approfondies et les nombreuses expériences faites en France mettent à notre portée les élémens principaux de la solution.

Quant à la conservation des grains, les belles expériences de Duhamel, ainsi que les recherches et les applications poursuivies jusqu'à nos jours, démontrent qu'il suffit de mettre les grains à l'abri des insectes et de l'humidité, que les moyens d'y parvenir économiquement consistent à employer les silos tels qu'ils sont disposés en Italie, en Espagne, en Algérie, ou à faire usage, dans les pays où l'air est plus humide, des greniers mobiles (1), des magasins à déplacement et à ventilation des grains. Enfin on peut aussi recourir, suivant les localités, à de vastes récipiens clos, remplis de grains préalablement desséchés ou mis à l'abri des principales altérations. Quant aux farines, on parvient, dans les années humides, à en empêcher les altérations spontanées à l'aide de la dessiccation, telle que la pratiquent avec succès pour les exportations plusieurs de nos habiles minotiers.

Les changemens à introduire dans les manipulations de la pâte intéressent à la fois les ouvriers boulangers, dont la santé peut souffrir d'un travail trop pénible, et les consommateurs, dont le goût délicat serait offensé par certaines opérations qui peut-être ne sont pas exemptes d'ailleurs d'influences insalubres. J'hésite d'autant moins à mettre ces détails sous les yeux du public, qu'il dépend de

(1) Le grenier mobile inventé par Vallery débarrasse le blé des charançons, dont il empêche le retour; il élimine toute humidité nuisible, toute cause de fermentation et d'altération quelconque. On a obtenu les meilleurs résultats de l'essai en grand de cet ingénieux ustensile. Malheureusement l'inventeur est mort, l'invention est tombée dans le domaine public, et l'intérêt privé lui fait défaut pour vaincre l'inertie générale qui s'oppose à la mise en pratique des inventions les plus utiles.

lui-même de faire changer l'état des choses à cet égard et de débarrasser ainsi pour toujours les ouvriers boulangers des causes d'insalubrité qui les entourent. En effet, le jour où les consommateurs l'exigeront, le pétrissage de la pâte s'exécutera partout d'une manière parfaitement propre et salubre à l'aide des pétrins mécaniques, dont on voit à l'exposition dix modèles remarquables, et ainsi qu'il s'exécute déjà dans la vaste manutention des hospices, place Scipion, dans plus de deux cents boulangeries en France et dans vingt boulangeries particulières à Paris. Plusieurs fours, dont la plupart des inventeurs ont aussi envoyé des modèles à l'exposition, évitent aux ouvriers le service trop pénible des anciens fours.

Voici comment les choses se passent aujourd'hui dans les établissemens où les nouveaux ustensiles ne sont pas encore adoptés. La préparation et le renouvellement des levains, le délayage et le pétrissage de la pâte s'effectuent à force de bras; le pétrissage surtout exige un travail qui excède l'emploi normal de la force de l'homme, à tel point que les *geindres* restent pendant toute la durée de l'opération à très peu près complétement nus, exposés à tous les inconvéniens, aux dangers même d'une brusque transition de température. A peine en effet ont-ils, durant quelques minutes, péniblement soulevé, puis rejeté avec force et une sorte de gémissement (d'où leur nom est dérivé) la masse de la pâte, que déjà la sueur les inonde et bientôt ruisselle jusque dans le pétrin, se mêlant à la pâte pendant tout le reste de la durée de l'opération. Ce mélange probablement est plus répugnant qu'insalubre pour les consommateurs; on suppose du moins que la température du four détruit toute propriété délétère qu'aurait pu introduire dans la pâte la sueur du geindre, fût-il même atteint de quelque affection non apparente. J'avoue que sur ce point je ne serais pas entièrement rassuré, et je dois dire sur quels faits mes doutes se fondent. La température du four s'élève, il est vrai, jusqu'à 260 et même parfois 280 ou 290 degrés; aussi la superficie des pains, exposée directement au rayonnement des parois, se trouve-t-elle chauffée à 200 ou 215 degrés, c'est-à-dire au point d'éprouver une sorte de caramélisation qui produit la couleur voulue, plus ou moins foncée, ainsi que la consistance de la croûte et la transformation partielle de l'amidon en dextrine soluble. Sans doute, dans l'étendue et la profondeur de la couche caramélisée, tout virus, germe, spore ou sporule, animal ou végétal, serait détruit ou perdrait ses propriétés septiques ou germinatives; mais il n'en serait pas toujours ainsi dans l'intérieur des pains : j'ai constaté directement en effet que la mie se forme à une température qui n'excède pas 100 degrés durant la cuisson. Des expériences précises m'ont appris en outre que les spores microscopiques rougeâtres d'un champignon particulier, *oïdium aurantiacum*, — qui occasionna

en 1843 une altération profonde, la transformation rapide en une masse fongueuse à odeur nauséabonde des pains de la garnison de Paris, — que ces spores ou propagules de la végétation parasite conservent leur propriété germinative à la température de 100 degrés, et ne la perdent que vers 140 degrés centésimaux.

Il y a donc évidemment des germes doués d'une énergie assez grande pour résister à la température où se forme la mie de pain et conserver dans ces circonstances leur faculté germinative avec leurs propriétés délétères. On ne saurait affirmer qu'il n'en serait pas de même de quelques virus dangereux; il est d'ailleurs si facile de s'en garantir en faisant adopter les moyens mécaniques salubres, que l'on ne doit pas désespérer d'obtenir dans l'intérêt général l'assentiment et l'appui des consommateurs pour de telles améliorations. Les boulangers y seraient eux-mêmes intéressés, et un grand nombre déjà l'ont compris, car le pétrissage mécanique, qui n'exige qu'une surveillance facile, les mettrait à l'abri des exigences et même des coalitions dont ils ont eu parfois à souffrir de la part des hommes du métier.

On compléterait les améliorations désirables de la boulangerie par l'usage, qui commence à se répandre, des fours à sole tournante ou fixe, dont on voit plusieurs modèles à l'exposition. Ces nouveaux fours, chauffés à l'aide d'un foyer spécial, évitent l'emploi du combustible sur la sole même où les pains doivent être placés. On supprime ainsi dans l'intervalle de temps compris entre chaque fournée les nettoyages de l'âtre, presque toujours incomplets, très pénibles pour les ouvriers, laissant en général un peu de cendres et des débris charbonneux qui salissent le dessous des pains. Un avantage plus important des fours à foyer séparé, c'est que les ouvriers n'ont plus à retirer de l'âtre la masse de braise incandescente dont le rayonnement fatigue, affecte la vue et échauffe si fortement toute la partie antérieure des bras et du corps.

La fabrication du pain dans de grandes boulangeries est au nombre des perfectionnemens tour à tour proposés, contestés, et cependant mis en pratique à diverses époques en France et en Angleterre. J'ai vu à Londres un établissement de ce genre bien installé, tenu avec soin; mais il ne m'a pas semblé réunir de meilleures conditions de succès que les grandes boulangeries fondées antérieurement auprès de Paris. Cependant, en Angleterre, la position des boulangers est toute différente de ce qu'elle est en France, la fabrication y est tout autre aussi : la profession y est libre, le prix du pain n'est soumis à aucune taxe. Malgré la concurrence des établissemens éloignés du centre, les boulangers de la ville s'entendent assez bien pour maintenir le cours à un taux qui leur laisse plus de bénéfice que n'en peuvent réaliser les boulangeries taxées en France, et qui fait con-

stamment payer à Londres le pain plus cher que chez nous relativement au prix de la farine. Les choses en sont au même point aujourd'hui qu'en 1850, car le pain vaut à Paris 50 c. et se vend à Londres 62 c. le kilogramme.

Sous d'autres rapports, la fabrication en Angleterre paraît moins dispendieuse : le combustible coûte moins, dans la proportion de 50 à 75 pour 100; le pétrissage de la pâte est en général moins prolongé; enfin, durant la cuisson du pain le plus usuel, toute la surface de la sole et la plus grande partie de la capacité du four sont occupées, car la pâte, agglomérée en boules doubles superposées et mises en contact les unes avec les autres, ne forme qu'une seule masse touchant les écrans autour des parois latérales et offrant l'aspect d'un pavage sur toute la sole du four. Chaque pain, en effet, a la forme d'un pavé cubique ou d'un parallélipipède rectangle dont les quatre joues latérales ne présentent que de la mie, tandis que le dessus et le dessous sont formés d'une croûte tellement épaisse et dure, qu'elle passe en grande partie parmi les résidus de la table. Cette forme compacte de la fournée donne un produit total plus pesant; il en résulte une économie dans les frais de cuisson, mais aussi un séjour plus long, du double au moins, dans le four, et par suite un commencement d'altération qui motive en partie, je crois, l'emploi de l'alun, sel antiseptique, mais dont la saveur est désagréable, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà.

Une autre condition particulière aux boulangers de Londres et de la Grande-Bretagne est pour eux une source de profits, et il faut la compter aussi au nombre des causes qui s'opposent au succès des grands établissemens : en raison du repos strictement observé du dimanche, il est d'usage d'apporter dans tout le rayon où peut s'étendre la clientèle d'une boulangerie, le samedi soir, une foule de préparations culinaires qui sont mises au four, et se trouvent cuites à point le dimanche matin. On évite ainsi toute infraction à la règle générale sans trop nuire au service des repas. Il est vrai que, les boulangeries chômant elles-mêmes le jour férié, les pains de toute nature, petits et gros, se trouvent plus ou moins rassis ou desséchés le lundi.

En France comme en Angleterre, l'établissement de grandes boulangeries rencontre des obstacles qu'il est encore impossible de surmonter. Un point reste établi néanmoins relativement à cette question soulevée, débattue en ce moment même dans plusieurs pays : la boulangerie en grand sera évidemment plus économique toutes les fois qu'une clientèle nombreuse, comme celle des hospices, colléges, écoles ou autres établissemens publics, pourra lui être assurée et lui permettre d'appliquer la force mécanique de la vapeur, et diverses améliorations dont les grandes usines peuvent seules supporter les

frais d'installation et d'entretien. Le succès d'une grande fabrication en ce genre sera au contraire douteux, lorsque ses produits devront faire concurrence aux boulangeries des différens quartiers d'une ville.

Nous venons de voir quelle serait la meilleure organisation de la boulangerie; examinons maintenant quels intérêts elle doit satisfaire. Il y a d'une part les classes aisées, pour lesquelles se fabriquent les pains de luxe, il y a de l'autre la majorité de la population, pour laquelle la fabrication doit se faire avant tout économique. On comprendra que nous donnions ici la première place à l'intérêt économique.

A diverses époques, on voit surgir des inventeurs qui prétendent avoir découvert les moyens de fabriquer le pain à meilleur marché; ces moyens, qui se produisent périodiquement, et dont récemment encore on a eu à s'occuper, excitent toujours de l'intérêt en raison même de l'importance du résultat annoncé. Soigneusement examinés par des commissions spéciales, on a reconnu qu'ils consistent généralement dans l'emploi de la pomme de terre, du son éliminé par la mouture, ou du riz entier ou mis en poudre. A plusieurs reprises, ces procédés ont été l'objet d'expériences exactes. Les résultats obtenus sont aisés à résumer.

L'introduction de la pomme de terre en proportions notables, de 15 à 30 pour 100 par exemple, exige une cuisson et un épluchage préalables, un délayage pénible, entraînant une main-d'œuvre dispendieuse. En somme, le pain obtenu de cette manière est moins blanc, plus compacte, un peu moins nutritif, et son prix de revient est aussi élevé que celui du pain de farine pure, même au cours actuel. En toutes circonstances, on peut l'affirmer, la consommation directe des pommes de terre soumises aux moyens usuels de coction, et qui offrent un pain tout fait, sera toujours beaucoup moins coûteux que la panification de ces tubercules.

Les inventeurs qui emploient le son soumettent ce produit à des lavages énergiques soit à l'eau froide, soit à l'eau chaude : le liquide amylacé ou mucilagineux, extrait à l'aide de pressurages réitérés, sert au lieu d'eau pour délayer les levains et former la pâte avec la farine. On obtient naturellement ainsi une quantité de pain plus grande de toutes les quantités dissoutes ou entraînées par les eaux de lavage du son, généralement même le poids dont le pain est augmenté excède un peu ces quantités; mais il le doit aux plus fortes proportions d'eau que la mie recèle, et ce n'est qu'un surcroît fictif. Le résultat final est encore un pain moins blanc, d'un goût moins agréable, qui peut même contenir quelques matières étrangères plus ou moins insalubres, adhérentes au son, et que le blutage avait éliminées. Quant au prix coûtant du produit, il ne pourrait offrir d'économie, comparativement au pain ordinaire, qu'à la condition

d'attribuer quelque valeur au son lavé, ce qui serait généralement impossible, à moins que l'opération n'eût lieu, comme cela se fait parfois, dans une exploitation rurale, où le résidu tout humide peut être immédiatement distribué aux animaux

Le troisième moyen donne en apparence de meilleurs résultats : en soumettant à la cuisson dans 13 fois leur poids d'eau 5 kilos de riz entier ou en poudre et se servant de l'empois fluide préparé de cette manière pour former une pâte avec 95 kilos de farine, on obtient de 140 à 142 kilos d'un pain de belle apparence, tandis que 100 kilos de la même farine de froment n'auraient produit que 133 ou 135 kilos de pain semblable. Cependant il était facile de prévoir, et on a pu le vérifier, que toute l'économie résidait ici dans une plus forte proportion d'eau égale à l'augmentation de poids. Le pain obtenu est sans aucun doute moins nourrissant et a moins de valeur réelle, précisément dans la proportion de l'excès de poids obtenu. On en doit donc conclure que l'économie n'est qu'apparente, et l'un des premiers inventeurs de cette méthode, pratiquée il y a quelques années dans une boulangerie de l'avenue de Neuilly, n'avait pas véritablement le droit d'appeler *pain hydrofuge* le produit plus aqueux ainsi obtenu.

Il semblerait, d'après ce que nous venons de dire, qu'en aucun cas la boulangerie ne saurait intervenir utilement pour diminuer le prix du pain. Cette conclusion serait trop rigoureuse, et pourrait en certaines circonstances s'éloigner de la vérité. Nous allons montrer comment et dans quelle mesure la panification, légèrement modifiée, pourrait concourir à assurer une alimentation économique avec les perfectionnemens de la culture et des assolemens, avec les procédés de conservation des grains, avec des changemens dans les habitudes des populations conformes à l'intérêt de leur santé.

Dans les années où l'insuffisance des récoltes, sans menacer d'une disette, détermine cependant l'élévation des prix, il est rare que cet effet soit occasionné par un déficit réel, égal ou supérieur à la consommation du pays durant quinze jours. Chacun des perfectionnemens indiqués dans le cours de cette étude, pris isolément, pourvu qu'il fût généralisé dans une partie de la France, suffirait à combler le déficit. Quant à l'introduction dans le pain de diverses substances farineuses alimentaires à meilleur marché que les farines, voici comment de son côté elle pourrait aider à résoudre le problème.

Puisque le déficit, seule cause de l'élévation du cours des farines, ne dépasse pas un vingt-quatrième, ou la consommation de quinze jours sur trois cent soixante-cinq, à peine plus de 4 pour 100, il est évident que si l'on tolérait en de pareilles circonstances l'addition dans les farines de 5 ou 6 centièmes de leur poids de substances sensible-

ment aussi nutritives et panifiables dans cette faible proportion, le problème serait résolu. Bientôt toute la population profiterait de l'abaissement des prix qui résulterait spontanément des quantités de farines rendues disponibles.

Quelles seraient donc les denrées susceptibles d'être introduites à ces faibles doses sans nuire à la qualité ni à la salubrité du pain? Ce seraient : — le riz, dont on a fait usage à plusieurs reprises pour cette application sans le moindre inconvénient; — la farine de maïs, dont les États-Unis regorgent en ce moment, et qui a rendu de si grands services à la population irlandaise à l'époque où les pommes de terre, frappées d'une maladie spéciale qui paraît être sur son déclin, occasionna une disette qui décima cette malheureuse population; — les fèves, qui accroîtraient notablement la faculté nutritive du pain, tout en abaissant les prix; enfin les farines d'orge et de seigle, qui en faibles doses ne présenteraient aucun inconvénient réel.

On pourrait sans doute consommer directement, comme les Indiens, le riz cuit à l'eau, comme les Italiens la farine de maïs sous la forme de bouillie épaisse appelée *polenta;* on pourrait se contenter de mettre les fèves en purée : toutes ces préparations remplaceraient en partie le pain avec avantage; dès lors, dira-t-on, pourquoi ne pas s'y tenir? C'est que nulle part en France la population ne consentirait à une pareille substitution. Un certain volume de pain, souvent même exagéré, paraît chez nous une nécessité absolue à laquelle tout doit céder, et sans une certaine ration sous la forme de pain, on ne se croirait pas nourri. Ne voit-on pas les paysans des Landes mettre le maïs même au four et donner à la masse de pâte compacte cuite dans des terrines le nom de *pain?* Ils consomment ce produit plus ou moins solide jusqu'à ce qu'il soit tout couvert de moisissure et devienne réellement insalubre. Ne sait-on pas que dans un grand nombre d'habitations du Dauphiné la préparation du pain n'a lieu que deux ou trois fois chaque année, que durant ces longs intervalles de temps les pains circulaires de grand diamètre sont accrochés à la muraille, et que, graduellement desséchés, ils subviennent à la principale alimentation des familles, — que très souvent, par les temps humides, des champignons s'y développent et doivent nécessairement nuire à la bonne qualité de cet aliment? Peu importe, le pain, fût-il insalubre, est, dit-on, indispensable, et on est si peu disposé à en diminuer la dose, même dans ces conditions défavorables, que les mères croient faire une œuvre utile en forçant leurs enfans à manger beaucoup de pain, ne se doutant pas que, faute de leur fournir aussi en proportion suffisante d'autres alimens plus réparateurs, elles vont, contrairement à leur but, accroître parfois la mortalité dans leur famille.

On trouve encore un signe certain de la prédilection exagérée de la

population française pour la portion de ses alimens mise sous forme de pain, quand on voit s'élever le cours des farines pendant que d'autres denrées alimentaires, les fèves, par exemple, deux fois plus riches en principes plastiques assimilables, restent à des prix plus bas, souvent de moitié.

De tous ces faits, l'on doit conclure que l'introduction momentanée dans le pain de substances nutritives qui en augmentent le poids et le volume sans nuire à la qualité est au nombre des moyens de combler le déficit de l'aliment que les populations ont le plus à cœur de pouvoir consommer.

Si l'on envisage maintenant la fabrication du pain non plus au point de vue du bon marché, mais au point de vue du luxe, la science trouve encore à tirer de l'examen des divers procédés de panification quelques enseignemens utiles.

A Londres comme à Paris, on prépare des petits pains de fantaisie dont le volume, la forme et parfois la composition offrent quelques particularités intéressantes, en permettant au boulanger d'élever les prix proportionnellement au poids, de façon à réaliser un peu plus de bénéfice, ce qui réduit d'autant le prix de revient des pains ordinaires. On voit même à Londres des boulangers dont la fabrication consiste principalement en pains de toutes formes et dimensions, préparés avec des farines un peu plus belles quelquefois, mais vendus toujours plus cher proportionnellement : de là le nom de *full price* qu'on leur donne. On ne comprendrait pas trop cette spéculation, à laquelle le gros des consommateurs ferait défaut, si l'on ne savait qu'en ce pays la noblesse, et par imitation beaucoup de personnes de la bourgeoisie, tiennent à honneur de payer plus cher que le commun des hommes. C'est pour ce public d'élite que sont réservées les premières séances, les premières et parfois les secondes journées de la plupart des exhibitions payantes, c'est-à-dire à peu près de toutes les exhibitions en Angleterre.

Les petits pains de luxe à Londres se réduisent à trois sortes principales : les petits pains qu'on appelle *rolls*, parce qu'ils ont généralement la forme de rouleaux simples, doubles ou tressés en nattes plus ou moins grosses. Toute cette première variété ne diffère point par la composition du pain ordinaire; la pâte seulement, plus travaillée, a reçu plus de levure, et devient ainsi plus légère. Des pains de luxe d'une seconde variété, désignés sous le nom de *muffins*, se présentent sous la forme de disques blanchâtres, légers, ayant plutôt une pellicule souple qu'une croûte ordinaire (1). La troisième variété

(1) On les prépare en ajoutant à la pâte de la levure et de l'eau en plus fortes proportions, puis en effectuant la cuisson dans des vases en tôle mince saupoudrés de farine et munis d'un couvercle. Ces petits pains ronds cuisent enfermés et garantis du rayonnement des parois du four. Ils sont destinés à former des *toasts* ou des rôties. On sait

de petits pains anglais ne paraît avoir de luxe que le nom et le prix, car elle se compose d'une pâte faite avec la farine contenant le son de la mouture, quelquefois mélangée de farine de seigle; cette sorte de *pain de son*, douée d'une propriété légèrement laxative, est considérée comme rafraîchissante; on en fait généralement usage une ou deux fois la semaine à Londres.

Les variétés de petits pains de fantaisie sont plus nombreuses chez nous et se multiplient souvent au point de se confondre avec les produits de la pâtisserie. On compte au moins à Paris dix variétés de pains de luxe : ce sont d'abord les pains cubiques ou cylindriques, cuits en timbales afin que leur croûte soit plus mince et moins colorée, obtenus en imitant les procédés anglais, mais avec des perfectionnemens notables qui rendent ce produit plus léger et plus agréable au goût; il y a ensuite les pains à café (1), les pains viennois (2), etc. Une dernière forme de la fabrication du pain, celle qui se propose un but spécialement hygiénique, mérite surtout notre attention : nous voulons parler des pains de gluten. Lorsqu'on soumet au lavage avec précaution, et sous un mince filet d'eau, la pâte de farine de froment, l'eau entraîne les granules d'amidon et les substances solubles, tandis que le gluten, matière azotée contenant plusieurs principes immédiats, devenu adhésif, se réunit et s'agglomère en une masse très souple, extensible, élastique, offrant à un degré plus marqué les propriétés qui caractérisent la farine de blé et la distinguent des farines d'autres céréales dépourvues de gluten.

Cette simple opération analytique de laboratoire, réalisée plus économiquement sur une grande échelle, à l'aide d'un ingénieux ustensile, a permis d'extraire à la fois l'amidon, qui se dépose au sein des eaux de lavage, et le gluten, qui reste dans le vase à parois perméables. Tel est en substance le nouveau procédé salubre de l'amidonnerie, qui remplace l'ancienne et insalubre méthode, laquelle consistait à désagréger et dissoudre le gluten par voie de fermentation acide et putride, afin de mettre l'amidon en liberté.

qu'en Angleterre les gros pains mêmes se consomment en grande partie découpés en tranches et forment des *toasts;* de là vient sans doute le mode de préparation qui les compose d'une masse de mie cubique compacte ou exempte de grandes cavités.

(1) On les prépare avec la pâte ordinaire de belle farine ou même de farine de gruau blanc. On travaille cette pâte assez longtemps pour lui faire absorber plus d'eau et l'alléger davantage à l'aide d'une plus forte dose de levure. Mise d'ailleurs sous forme de cylindres courts, arrondis et accouplés, elle doit être saisie par la température du four de façon à se gonfler et à retenir sa forme avec une croûte assez solide. Cette sorte de petits pains légers, spongieux, est parfaitement appropriée à l'usage que l'on en fait pour absorber rapidement les liquides chauds, qui deviennent plus sapides en raison des surfaces imprégnées.

(2) La composition des *pains viennois* diffère de celle des autres variétés par l'emploi, au lieu d'eau, d'un mélange de 1 partie de lait dans 3 parties d'eau pour former la pâte avec une proportion de levure aussi forte que dans les pains à café.

Autrefois on sacrifiait le gluten pour isoler et recueillir l'amidon; maintenant on extrait l'amidon en plus grande quantité, tout en recueillant le gluten, et celui-ci, doué de propriétés éminemment nutritives, s'introduit sous plusieurs formes dans le régime alimentaire des hommes. On le voit tantôt en granules, sous le nom de *gluten granulé,* constituer des potages comparables aux meilleures pâtes d'Auvergne, de Lyon ou d'Italie, — tantôt, à l'état frais, s'ajouter aux farines dans la confection de pains qu'il rend plus nourrissans. Sous le nom de *pain de gluten,* on prépare, en ajoutant à 100 parties de farine 100 de ce gluten que l'on vient d'extraire, un pain très léger, très facile à conserver et à consommer, quand on le réduit en tranches sèches et friables.

D'après les indications de M. Bouchardat, on confectionne un pain encore plus salutaire en soumettant le gluten humide à une chaleur de 60 à 100 degrés. Ce pain est en usage depuis plusieurs années pour combattre une affection dite le diabète sucré, qui s'aggraverait sous l'influence d'une alimentation dont le pain ordinaire ou d'autres substances farineuses feraient partie. Le pain de gluten au contraire, exempt autant que possible d'amidon, entre avec un grand avantage dans le régime alimentaire des diabétiques, améliore leur état, et laisse aux praticiens habiles le temps d'enrayer ou de guérir cette maladie, si redoutable dans d'autres conditions. C'est ainsi qu'une simple invention, d'une application facile, est venue rendre à l'alimentation une substance éminemment nutritive, naguère perdue, tout en prêtant un puissant secours à la médecine humaine.

On vient de voir ce que peut produire l'intervention de la science dans les questions si variées qui se rattachent à la culture des céréales et à la fabrication du pain. Un accroissement notable dans nos récoltes en céréales et en autres plantes alimentaires nous est promis par le développement des récoltes sarclées et des prairies artificielles, ainsi que par l'extension de la pratique du drainage dans nos contrées à sous-sol trop humide. De nouveaux moyens de conservation des grains nous offrent de puissantes garanties contre la disette. D'ingénieux systèmes de mouture et de panification sont appliqués ou se propagent en France comme en Angleterre. Introduits en Algérie, ils secondent énergiquement les progrès de la colonisation. L'année 1855 elle-même, malgré le léger déficit que fait craindre l'état des récoltes, mettra en pleine lumière, nous l'espérons, la nécessité d'une application plus étendue encore de la science à la culture et à la préparation du fruit des céréales, considéré comme base de l'alimentation publique.

PAYEN, de l'Institut.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

II.[1]

LES TIRART ET LES SENDRIC.

I.

Le maire Tirart revint de la Pioline à Lamanosc fort courroucé contre son neveu; il ne s'accommodait pas de ces débuts silencieux de Lucien; à ses yeux, c'était un échec. Il y avait à prendre une revanche éclatante au plus tôt; il le fallait à tout prix, l'honneur de la famille s'y trouvait engagé.

On s'était donné rendez-vous dans huit jours à la Pioline. Ces huit jours d'attente parurent très longs au maire. Dans le courant de la semaine, pour prendre patience, il se fit lire *la Mort de César* par M. Lagardelle, secrétaire de la commune. — C'est plein de bons sentimens, dit-il, bien pensé, bien écrit. Je ne connaissais pas cette comédie; elle me plaît. Le rôle de Jules César est le plus beau.

— Les avis sont partagés, répondit le magister; d'aucuns tiennent pour Antoine.

— Du tout, du tout, dit le maire; je maintiens Jules César; c'est le plus beau rôle; je le veux pour Lucien : Lucien sera César.

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

Il fit appeler Espérit et lui dit : — Il faut faire aujourd'hui même tous les changemens. Il est arrêté que Lucien sera César.

Le terrailler refusa net. Le maire insista. — N'en parlons plus, dit Espérit; c'est le rôle de Marcel, et si j'ai un regret, c'est d'avoir cédé Antoine à votre Lucien. A vous parler franc, il ne nous revient guère.

Tous les tragédiens se trouvèrent de l'avis d'Espérit. Le maire, irrité par ces oppositions, se contenait à grand'peine. Il se rendit à la commune en maugréant; il brusqua les affaires et malmena ses conseillers. Dès qu'il fut libre, il sella sa jument, la Leydette, et partit pour Seyanne. Il avait pris le parti d'aller demander directement le rôle de César à Marcel.

En arrivant à Seyanne, le maire trouva la boulangerie fermée. Il appela, heurta aux fenêtres, sauta dans les cours, chez les Sendric, chez les voisins : personne ne répondit. Du rempart à la place de l'église, toutes les portes étaient barrées; la rue était déserte; les chats dormaient sur les murailles, les poules sautaient dans les jardins et s'en allaient à la picorée. Le maire traversa tout le village sans rencontrer âme qui vive. De guerre lasse, il reprit le chemin de Lamanosc; mais à la Calade, en entendant de loin les chansons des lessiveuses, il revint sur ses pas et descendit au lavoir. Au milieu des enfans qui manœuvraient par là, armés de roseaux, M. Tirart reconnut Damian Sendric, le frère de Marcel. Damianet commandait l'exercice et faisait aligner ses amis au bord de la rigole, les pieds dans l'eau.

— Où sont tes gens? dit le maire.

— C'est à moi qu'il faut parler, dit le petit Damian; c'est moi qui garde la maison. Vous faut-il du son ou de la farine?

— Il me faut ton frère, et sur l'heure!

— Ma mère la Sendrique est en foire, dit Damianet; mon parrain l'a accompagnée avec les cousines. La tante Laurence a toujours ses douleurs, et vous la trouverez filant sa quenouille. Allez lui dire bonjour; elle en sera contente. Entre temps, je monterai votre cheval, et je le ferai sauter dans la rivière pour l'amuser.

— Et ton frère?

— Je vais vous dire à quelle heure Marcel est parti avec Spiriton. On venait de passer la crécelle dans la rue pour le catéchisme. A Lamanosc, est-ce que vous faites la doctrine dans la matinée, comme ici? Pour moi, j'aimerais mieux que ce fût sur le tard.

— De quel côté sont-ils partis? dit le maire.

— Il y a une heure, par les Grands-Vallats. Savez-vous un chemin plus court? Par où donc voulez-vous qu'ils prennent, puisqu'ils ont acheté une coupe de fayards à Ventoux, dans la combe de Ca-

nal? Ils en auront bien pour huit jours avant d'avoir tout coupé; c'est loin, et quels chemins? Nos mules auront leur travail; heureusement qu'elles sont les plus belles et les plus fortes du pays. Moi, si j'étais maire comme vous, je ferais faire de grandes routes dans toute la montagne, et je voudrais monter en carrosse jusqu'à la Sainte-Croix. Avec la poudre, on brise tout!

Le maire partit au galop. Quelque diligence qu'il fît, il n'arriva à Canal que dans l'après-midi. Il passa encore une heure ou deux à battre le pays, tout au long des lisières du bois. — Marius, se dit-il, voilà une journée perdue. Ce rôle de César me coûtera cher; il me le faut à tout prix.

Il était décidé à ne pas rentrer à Lamanosc sans avoir vu Marcel Sendric; mais comme ces passages de montagne lui étaient entièrement inconnus, il ne savait plus de quel côté se diriger. Il aperçut alors au milieu des joncs un petit berger qui s'étendait à plat ventre au bord d'une source en puisant de l'eau dans son soulier. Le troupeau courait à la débandade dans les taillis réservés. A l'appel du maire, l'enfant prit la fuite et disparut derrière une roche en sifflant ses chèvres. Tirart se lança à sa poursuite bride abattue. L'avantage n'était pas de son côté. Le chevrier courait comme un serpent sur la corniche du piton; le maire tournait autour en faisant dresser sa jument, mais à chaque instant la Leydette bronchait ou trébuchait au milieu des mûres et des racines hors de terre, et le petit sauvage répondait par un éclat de rire strident.

— Ah! méchant gueux, cria le maire en tirant de son gousset une monnaie d'argent, pourquoi ne veux-tu pas gagner la pièce? Vois comme elle luit! Il y a le portrait du roi! Deux mots, et c'est pour toi. Veux-tu me conduire? Je te promets encore un beau fifre pour la Saint-Antonin.

— Vrai? dit l'enfant. N'est-ce pas mensonge?

— Je suis Tirart, dit le maire. As-tu vu Espérit?

— Faisons pacte, dit le berger; mais n'avance pas. D'abord jure-moi qu'il n'y aura pas de prison.

— C'est juré; mais descends vite, et montre-moi mon chemin.

— Votre chemin? dit le chevrier d'un air de finesse. Vous le connaissez mieux que moi.

— Oui ou non, veux-tu la pièce? De quel côté a passé Espérit?

— Et il n'y aura pas de prison pour lui?

— Ni pour lui ni pour personne. Me prends-tu pour un gendarme? Vous êtes donc tous en contravention, tas de bandits? Mais ce n'est pas mon affaire. Que le gouvernement défende ses forêts! Vois la pièce, comme elle brille! Franc argent!

L'enfant regardait la pièce avec des yeux ardens; une vague ter-

reur le retenait encore; le mot de gendarme lui bourdonnait aux oreilles.

— Ce matin, dit-il, Perdigal m'a averti que les gendarmes avaient maintenant le droit de se déguiser. Il en a vu habillés en femme. Et si tu trahissais?

— Mais puisque c'est juré, dit le maire. Je suis Tirart. Oui ou non, veux-tu la pièce?

— Eh bien! il faut jurer encore une fois. Allons, signe-toi et casse la paille.

Le maire obéit. — Enfin, personne ne me voit, se disait-il.

— Et le fifre est-il toujours promis? dit le berger.

— C'est tenu, le plus grand fifre de la foire.

— Eh bien! alors, jette la pièce là, à droite, sur la pierre blanche, dans les herbes.

— La voilà; mais tu promets de me mettre dans le chemin d'Espérit. Tant que je n'aurai pas entendu les sonnailles de ses mules, je veux que tu marches devant moi, quand il faudrait aller jusqu'aux étoiles.

— Et dans la lune! C'est promis; mais commence par reculer de vingt pas... Encore, encore... Fort bien; il me faut mes quarante pas d'avance. Maintenant il faut dévaler de cheval et rester à dix semelles plus loin en arrière.

Le maire se soumit de bonne humeur à tous ces caprices tyranniques. Lorsqu'il eut mis pied à terre, au moment de compter les dix semelles, la colère le prit; puis, la colère se tournant en gaieté, la gaieté se tournant en colère, il se soulageait par des discours entremêlés de rires et de jurons.

Le petit pâtre descendit de sa forteresse. Il s'approcha de la pierre blanche avec défiance, à pas de loup, l'œil au guet, la tête dans les épaules, comme un chasseur à la piste. D'un bond, il enleva son butin, et, marchant vivement à reculons, regagna son rocher, les yeux toujours fixés sur le maire, la pièce aux dents. Alors il s'arrêta, tordit un coin de sa chemise, y fixa la pièce dans une poignée de terre, noua et renoua une vingtaine de fois la guenille; puis il enroula ce bourrelet sur sa poitrine, le tassa encore et boutonna la veste par-dessus.

— En avant, dit-il en prenant sa course; en avant les amis! et que ta cavale ne prenne pas une sueur!

Le maire se remit en route au petit trot. Son guide courait devant lui en jonglant avec des cailloux, chantant, sifflant, gambadant, alerte et rieur, mais toujours méfiant, et d'un œil soupçonneux maintenant les distances. A chaque cabriole, tout en lançant ses pierres sous jambe, il n'oubliait jamais de jeter un regard de côté

pour s'assurer des bonnes dispositions du maire. Lorsqu'ils furent arrivés au plateau en saillie qui domine les mamelons des deux gorges : — Voici les bêtes d'Espérit, cria le chevrier. Entends-tu les clochettes? Tourne à droite et salut. A l'amitié!

En trois bonds, il fut hors du chemin, sous les buissons de mûres, et, sautant de racine en racine jusqu'aux dernières pentes, il n'eut plus qu'à se laisser rouler sur les cailloutages pour descendre en quelques secondes jusqu'au fond de la gorge.

C'étaient bien les mules d'Espérit et de Marcel qui pâturaient dans la clairière, mais les bûcherons étaient en forêt. Le maire, n'osant s'engager plus avant, fit halte au carrefour, où viennent aboutir tous les sentiers de ces cols. — Mes hommes passeront ici forcément, dit-il en débridant sa jument, et me voici à l'embuscade jusqu'à la nuit s'il le faut. Allons, Mlle de la Leydette, vous êtes libre; cherchez votre vie, belle marquise.

Perdigal, qui revenait de la chasse, vint à passer par là. — Carnier bien garni! lui dit le maire en soupesant la gibecière vide; c'était bien la peine d'aller si loin dans ce pays de déserteurs! Je suis un homme de la plaine; mais quand je chassais, je ne rentrais jamais sans une belle pièce à mettre au croc pour les amis.

— De votre temps, vous étiez plus fins que nous, répondit Perdigal.

— As-tu rencontré Espérit et Marcel dans ton chemin?

— Oui, dit effrontément le poète; mais si vous attendez ici, vous avez le temps de lire la gazette. Ils montent par là, à droite, par ce sentier d'où je sors. Allez toujours tout droit, le long des arbres, sans quitter la rive; vous ne pouvez pas les manquer. Montez toujours.

— Merci, grand chasseur! dit le maire.

— Toujours tout droit, monsieur Marius, toujours tout droit, à moins que votre Leydette ne vous laisse en route! Je ne sais pas si elle a le pied marin.

— Des jarrets d'acier! dit le maire en sautant en selle. Tu vas la voir filer comme un lièvre. A propos de lièvres, n'oublie pas de mettre quelques cailloux dans ton carnier; cela lui donnera bon air.

A la descente, Perdigal aperçut Espérit et Marcel qui remontaient la rive gauche en marquant des arbres. Le maire était à leur poursuite dans la direction opposée. — Bon! se dit Perdigal, en voilà un qui ne couchera pas dans ses draps. D'ici quatre heures, il sera nuit noire, et Tirart ne sera pas bien loin des grands précipices. Il est trop têtu pour revenir sur ses pas, il ira jusqu'au bout; mais quand il n'y aura plus de chemin, il faudra bien s'arrêter. Alors le père Tirart s'en retournera par les bois pour prendre les traverses; une fois dans les fayards, à la nuit, s'il s'en tire, il est plus fin qu'un

renard et dix gendarmes. Les derniers que j'ai envoyés par là y sont restés six heures sans se reconnaître, et encore c'était en plein jour. Père Marius, je te donne jusqu'à demain pour t'y retrouver, à moins qu'il ne te pousse des ailes. Père Tirart, tu auras le plaisir de compter les étoiles !

Pendant que le poète Perdigal retournait à Lamanosc en compagnie de ces joyeuses pensées, le maire Tirart gravissait la montagne et s'éloignait de plus en plus d'Espérit et de Marcel, qui suivaient sur la gauche un chemin tournant, entre les taillis et la ravine.

A la sortie du bois, Espérit dit à Marcel : — Notre coupe est marquée pour aujourd'hui; les mules sont fatiguées du premier voyage; pendant qu'elles se reposent dans les herbes, nous avons le temps de monter jusqu'aux glacières. Nous allons voir si tu reconnaîtras les chemins. Depuis que tu es parti pour les écoles, il y a eu de forts ravages dans notre Ventoux. A la descente, nous prendrons des plants de framboisier pour Mlle Blandine : je sais un fourré d'épines où sont les plus beaux; jamais bêtes ni gens n'y ont passé.

Espérit connaissait tous les coins et recoins de sa montagne; avant d'entrer dans la terraille, il avait été berger chez les Cazalis, et toutes les années, au printemps, il revenait encore explorer ces combes pour y chercher des plantes rares qu'il acclimatait dans les jardinets de son château des Saffras. Les yeux fermés, il aurait retrouvé les traverses et les passages écartés, il les indiquait avec orgueil à son camarade, et de préférence il choisissait les plus difficiles. Pour Espérit, c'était une fête de ramener ainsi l'ami Marcel au fond de ces gorges qu'ils avaient parcourues si souvent ensemble au temps de leurs premières chasses, ou lorsqu'ils venaient garder les troupeaux de la Pioline. A chaque pas, il l'interrogeait pour lui raconter avec mille détails ces grands événemens de l'enfance; les faits, les dates, les moindres circonstances s'étaient gravés dans sa mémoire; pas un coup de fusil dont il n'eût souvenir, pas un sentier, pas un trou de roche qui n'eût son histoire.

Marcel, joyeux comme un échappé des villes, courait dans le vent, tête et poitrine nues; cet air pur l'enivrait, il arrachait à poignées les herbes de montagne, et la senteur sauvage lui montait au cœur comme l'odeur même du terroir et je ne sais quoi de plus intime encore. Sous ces âcres parfums, il retrouvait par mille analogies secrètes comme l'accent des choses de Provence, toute la nature, le génie même du pays dans sa grâce et dans son âpreté.

Au-dessus de la zone des hêtres, les végétations s'appauvrissent, les thyms et les lavandes poussent seuls çà et là dans les fissures : quelques pas encore, et la terre a disparu; en face, les dernières crêtes se dressent à pic, entr'ouvertes à la base, hérissées de den-

telures aiguës. — En avant, en avant! criait Espérit. — Et les voilà lancés à l'escalade, et d'un pied hardi bondissant sur les saillies, des genoux et des mains rampant sur les étroites corniches, descendant et remontant par les crevasses, entre les arêtes vives, passant sous les déchirures des roches comme des oiseaux de proie qui rentrent dans leurs aires. Arrivés aux plus hautes cimes, seuls et libres dans ces déserts inviolés, saisis d'une émotion de jeunesse et d'indépendance, ils se donnèrent la main avec un élan de cœur à briser leurs poitrines. Ils s'étaient assis au bord des gouffres; autour d'eux, au fond des abîmes, s'étendaient les neiges où jamais le pied de l'homme ne s'est posé, et leurs regards ne pouvaient s'en détacher; la blancheur vierge de ces neiges fascinait leurs yeux. Espérit tordait et roulait sa barrette en ruminant un discours.

— Je ne sais pourquoi, dit-il après un long silence, mais à regarder ces neiges, il m'arrive de penser à notre demoiselle Sabine. Et toi, Marcel?

C'était la première fois que le nom de Mlle Sabine était prononcé entre eux.

— Comme toi, dit Marcel, qui ne voulait pas mentir, mais il était fort troublé, et les questions d'Espérit l'inquiétaient vaguement. Il reprit sa hache et sauta sur le chemin. — Partons, dit-il, la nuit approche, et nous enfournons ce soir.

— La nuit? dit en riant le terrailler, nous avons encore nos deux heures de jour; qu'as-tu donc appris dans les villes? Tu ne connais plus rien au soleil.

II.

Perdigal ne s'était pas trompé dans ses prédictions; le maire Tirart alla jusqu'aux précipices, sans tourner la tête, sans songer une seule fois à rebrousser chemin. A la nuit, il revint par le bois de hêtres, et s'y égara, et comme, pour abréger, il s'obstinait toujours à couper en biais, au lieu de suivre le lit des torrens, au sortir des fayards, après tant de détours, il se trouva tout à fait désorienté, à tel point qu'il se dirigea du côté du Ventouret en croyant se rapprocher de Lamanosc.

Il n'y avait plus de traces de sentiers; le maire n'avançait qu'à tâtons, en tirant sa bête par la bride au milieu des ronces; à chaque pas, le terrain s'éboulait sous leurs pieds, de toutes parts craquaient et s'écroulaient les pierrailles. — Voici notre chemin qui marche, disait-il à sa jument; courage, mon enfant, on arrive toujours; allons! c'est Perdigal qui te paiera l'avoine.

En descendant ainsi au milieu de cette avalanche de cailloux en-

traînés par milliers derrière lui, obligé de relever à chaque instant sa monture, boitant lui-même, harassé de fatigue, le maire Tirart arriva vers minuit au fond d'une combe sans issue, fermée comme un cirque. La jument était déferrée, blessée aux genoux.

— Marius, dit-il à très haute voix, il me semble que c'est ici que nous sommes invités à passer la nuit pour entendre chanter les rossignols. Voilà une belle auberge et dont je n'avais jamais ouï parler, bien bâtie, toute en taille, en bon air; c'est grand péché que le toit soit resté dans la lune. Très bien, très bien, Marius; il me paraît que Perdigal chasse la grosse bête.

Et pour rendre sa pensée encore plus claire, il ajouta, en riant aux éclats : — Et la grosse bête, c'est Tirart Marius. Marius est dans le trou, qu'il y reste. Bien joué, Perdigal! Le gueux va faire une chanson sur moi, et toute la nuit ils la chanteront à la Mule-d'Or, en dansant et vidant des fioles. Buvez, chantez, cassez tout, braves gens, vous êtes libres; mais tout n'est pas perdu. Marcel a bon cœur, et demain je vais lui écrire une grande lettre. J'étais l'ami de son pauvre père. Il n'osera pas me refuser.

Le maire Tirart philosophait de la sorte en cherchant un abri pour sa jument. Il finit par découvrir une de ces avances de rochers sous lesquelles les bergers viennent faire leur cuisine pendant l'orage. La voûte et les parois étaient noircies par la fumée, et des monceaux de feuilles brûlées obstruaient l'entrée. Le maire ramassa des feuilles sèches et quelques menus branchages dans les creux, sous les pierres plates; il arracha çà et là des buis, des absinthes et des capillaires, et tant bien que mal il apprêta une litière sur ces cendres. La jument s'y étendit; le maire lui attacha son gilet sur les yeux pour la garer du serein, et des lambeaux de sa chemise il lui fit des bandages autour des genoux. Pendant qu'il s'occupait de ce pansement, la jument mangeait sa litière; elle était si affamée, qu'elle dévorait tout, branches et vieux buis comme verdures.

Cette partie de la montagne est très dévastée. Pendant toute la nuit, Tirart chercha dans les crevasses des herbes pour sa bête; la récolte était maigre, et pour sa part il mâchait des racines et des oseilles sauvages. Il avait grand' faim et grand froid, mais son vrai souci, c'était toujours cette lettre qu'il se proposait d'écrire à Marcel; à cette seule pensée qu'il lui faudrait mettre la main à la plume sans le secours du secrétaire de la commune, il oubliait toutes ses mésaventures du jour et de la nuit.

A l'aube, la jument se roula dans les cendres, et, sans prendre l'avis de son maître, se mit en route du côté du soleil. Le maire, qui revenait avec une poignée d'immortelles et de thym pour regarnir la crèche, ne trouva que la selle et le licou; il chargea les harnais et

courut en criant après la fugitive, qui hennissait et galopait devant lui. Au sortir de la gorge, la Leydette s'arrêta net, se dressa sur ses jambes de derrière, et choisit son chemin. Le vent soufflait du sud et lui apportait l'odeur des herbes fraîches. Elle coupait à droite, à gauche, prenait les traverses, évitait les montées, comme si ces sentiers de chèvres lui eussent été familiers. La Leydette était en humeur de liberté et paraissait décidée à ne plus porter le bât de sa vie. Le maire la suivait toujours selle au dos. — Ah! si Perdigal me voyait! disait-il.

Une sorte de guérite, faite de terre et de pierres longues agencées en écailles, coupait brusquement le sentier au versant opposé de la colline; tout autour, des plates-bandes garnies de fleurs; en avant, des ruches alignées au milieu des romarins et des serpolets. La jument s'en alla droit aux giroflées du parterre, caracolant et sautant par-dessus les ruches. Déjà les essaims irrités tournoyaient autour d'elle, lorsque l'homme aux abeilles sortit de son trou, dénoua le rouleau de cordes qui lui ceignait les reins et lança son nœud coulant. La Leydette fut ramenée à son maître honteusement liée aux jarrets. Il se trouva que l'éleveur d'abeilles était un ancien berger du plan Leydet, qui s'était établi depuis quelques années au terroir de Sault; sa femme tenait auberge à l'entrée du village. Il s'empressa de remettre le maire en son chemin, et voulut même l'accompagner jusqu'à Sault.

En passant sur le communal de cette paroisse, le maire fut frappé de la beauté et de l'abondance des *aspics* (lavandes) en pleine floraison. Dans les déchirures et les enfoncemens de terrain, partout où la terre n'avait pas été emportée par les pluies, des touffes épaisses se détachaient par grandes plaques bleues sur les roches grises. — Je n'ai jamais fait ce commerce des aspics, dit le maire.

Chemin faisant, il ne cessa d'interroger son compagnon sur les prix de vente et de revient, la récolte, le tirage des lots, les débouchés et les transports, si bien qu'en arrivant à l'auberge, il se trouvait au courant du négoce des lavandes comme un courtier émérite.

La cour et le hangar de l'auberge étaient obstrués par des charrettes chargées de balles de lavandes. On dételait les chevaux. Au moment du départ, on venait d'apprendre la faillite du commissionnaire qui avait acheté ce chargement. Les vendeurs, assis en rond sur leurs carniers, devisaient entre eux de ce marché rompu, mécontens, soucieux, ne sachant à quel parti s'arrêter. Le maire s'approcha d'eux, et s'informa de l'affaire. Après avoir compté toutes les balles, il fit descendre un des sacs, l'ouvrit, l'éventra, plongeant des bras et de la tête au milieu des fleurs; un tourbillon de poussière bleue volait autour de lui et retombait sur sa figure et sa poitrine,

baignées de sueur; les épis brisés s'y collaient, ses cheveux et ses courts favoris frisés en étaient hérissés.

— Je tiens les prix, dit-il en calculant sur ses doigts, et je prends le marché pour moi. Je suis Tirart Marius. Parole donnée! Maintenant qu'on attèle la cavalerie et qu'on me fasse un grand trou dans une balle, à la première charrette! Hardi! hardi! les enfans! Trois fioles de vin dans l'avoine. Il faut que nous soyons à Orange au coup de midi.

Avant que les chevaux fussent harnachés, il s'était déjà endormi d'un profond sommeil; il ne se réveilla qu'à l'arrivée, au moment où les chars passaient devant l'arc-de-triomphe d'Orange. Marius Tirart était en affaires un très habile homme, actif, prudent, hardi, et d'un bonheur à déjouer les chances les plus contraires. Avant tout, il avait la main heureuse. Où les plus experts se ruinaient, il faisait merveilles. Dans la matinée, lorsqu'il avait fait marché, les lavandes étaient en baisse, et déjà tous les achats étaient suspendus; à midi, une heure avant l'entrée du maire à Orange, l'expéditionnaire de cette ville recevait un courrier du Var qui lui annonçait une hausse imprévue; ordre était donné de tout enlever. Le maire vendit en bloc son chargement à des prix très élevés, et son coup d'essai fut un coup de maître. Frais et dispos, gai comme un pinson, la sacoche bien garnie, il partit à franc-étrier pour Avignon, d'où il s'était promis de ramener Lucien à Lamanosc.

Au débotté, le maire courut chez son neveu. — Me voici, me voici, dit-il, entrant le fouet à la main; trois lieues en une heure, et sur un cheval de labour! Devine un peu où est la Leydette... Je te le donne en mille... A Sault! Tu vas rire comme un voleur. — Il raconta tout au long son voyage de la veille, la nuit blanche, les trafics de lavande, etc. — C'est pourtant ce fou de Perdigal qui me vaut ces rossignols, dit-il en passant la main sous sa chemise pour faire sonner la sacoche, — et sans lui je ne serais pas ici. Tu ne m'attendais guère, j'imagine. Que dis-tu de cette surprise?

— Vous arrivez à temps, dit Lucien, dans une heure je pars pour Marseille. — Le neveu prétexta des affaires et des travaux urgens qui devaient le retenir encore une quinzaine en voyage; mais le maire ne voulut rien entendre à toutes ces belles raisons : il s'était emparé du jeune homme et le tenait bien. Lucien cherchant à s'esquiver, l'oncle fit bonne garde, et sans plus tarder il ramena son prisonnier à Lamanosc.

Au jour fixé, ils arrivèrent chez les Cazalis. La compagnie était déjà réunie sur la terrasse; tous les invités se trouvaient au rendez-vous, à l'exception de Corbin l'aîné, retenu au lit *par le plus grand des hasards,* ainsi qu'il l'écrivait à M. Cazalis dans sa lettre d'excuse.

— Mon frère jouit d'une santé de fer, disait doucement Corbin le jeune par manière de représailles; voilà sa première pleurésie.

— Je ne vois pas M. Dulimbert, dit le maire.

— Silence, répondit à voix basse le rentier Lajarrije; il n'est pas loin, au salon. Sachez, entre nous, qu'il vous ménage une surprise de serviettes.

Le contrôleur avait l'art de plier les serviettes en coquilles, en éventails, en colimaçons, en cocardes, en tulipes. En dehors de ces fantaisies classiques, M. Dulimbert risquait encore très souvent des innovations hardies. Entre chaque repas, il se plaisait à chercher des motifs originaux, des effets inattendus et variés. Il en rêvait la nuit, et dans le demi-sommeil des grasses matinées mille formes nouvelles venaient assiéger son esprit; les loisirs de la journée étaient tout entiers consacrés à l'étude de ces combinaisons capricieuses. C'était M. Dulimbert qui, dans les grandes occasions, se chargeait à l'avance de la décoration des plats, c'était lui qui réglait la hiérarchie des places, la correspondance des vis-à-vis, la gradation des vins, en toute chose la convenance et la parfaite symétrie. Son habileté consommée se révélait dans les moindres détails comme dans l'ordonnance générale des services; il s'acquittait de cet office avec une rare vigilance, en homme qui comprend bien quelle importance est assignée aux dîners dans la vie de province. Ces soins divers n'étaient d'ailleurs qu'un jeu pour le contrôleur, une routine, un délassement après les grandes tensions d'esprit que nécessitait la disposition savante des serviettes. C'était là toujours la difficile, la sérieuse affaire de la journée; M. Dulimbert y mettait toute sa passion, toute sa conscience.

Pendant que le contrôleur, enfermé à double tour dans le salon, vaquait à ses travaux ingénieux, la conversation s'était engagée sur la terrasse, comme la première fois, par un feu roulant de questions adressées à Lucien. Le neveu saluait ou répondait par monosyllabes; le maire Tirart n'y tenait plus. — Mais parle donc, disait-il en jouant des coudes. Le vice-président du cercle et le notaire s'étaient remis à compter leurs maîtresses en se désarticulant les doigts. Le rentier Lajarrije marquait les points, Corbin le jeune suivait de l'œil le vol des colombes, le maire fouaillait ses chiens, M. Cazalis s'acquittait de son mieux de son devoir de maître de maison; mais on ne peut pas toujours parler de la pluie et du beau temps, et les commérages de la gazette ont une fin. Le lieutenant avait épuisé toutes les ressources de son esprit, il était à bout d'artifices et ne savait plus quelle contenance tenir. M. Dulimbert survint fort à propos pour le tirer d'embarras.

Le travail des serviettes était terminé; le contrôleur accourait, le

nez au vent, frais et fleuri, tout pimpant et sémillant. — Ah! cher ami, dit-il en trottinant autour de Lucien, votre présence nous comble de bonheur. Il avait préparé un petit compliment de circonstance qu'il récita tout d'une haleine. Lucien ne savait que répondre; tous les convives s'étaient rapprochés de lui et lui adressaient avec insistance mille questions oiseuses. — Il faut en finir! se dit Lucien, et comme on le pressait de nouveau sur ses voyages, il leur raconta une Angleterre de fantaisie, où les plus excentriques des trois royaumes ne se seraient pas reconnus; puis, par les Indes arrivant en pleine Allemagne, il leur donna brusquement un grand discours de philosophie germanique, à ravir de joie les plus fins connaisseurs. Le notaire, qui voulait se montrer entendu, hasarda quelques objections ridicules; alors Lucien, emporté par ses instincts moqueurs, s'avisa de prendre M. Dulimbert pour arbitre.

— Vous êtes mille fois trop poli, dit le contrôleur, c'est bien aimable à vous de me choisir ainsi pour juger ces débats; je vous sais un gré infini de cette gracieuseté, mais je dois vous avouer qu'il y a très longtemps que je n'ai revu ces matières. Du reste mon opinion est de tout point conforme à la vôtre, et je crois même me rappeler que vous êtes en parfait accord de vues et de sentimens avec mon pauvre ami La Jonquière. Quel homme! Ses connaissances étaient universelles, comme les vôtres, monsieur Lucien. Ah! quelle noblesse! quel cœur! quelle distinction! Je sais de lui une histoire ravissante.

Ce contre-amiral La Jonquière était un dîneur très célèbre, dont M. Dulimbert savait tous les bons mots; depuis dix ans, M. Dulimbert obtenait de grands succès en répétant ses propos de table en société. — C'était en 1827, reprit le contrôleur, au temps des truffes; devinez ce qu'il me dit?...

Lucien se tenait à quatre pour garder son sérieux. — Entendons-nous bien, dit-il, pas de réticences. Permettez-moi de vous rappeler à la question. Quelle est votre opinion sur les lois de Manou?

— Dame, dit M. Dulimbert, j'incline de votre côté, votre opinion me paraît... mais je ne vous dissimulerai pas que mes connaissances roulent spécialement sur la mythologie. Je possède à fond mon Demoustiers.

Lucien, s'amusant à prolonger l'embarras du contrôleur, reprit bravement son discours. Jamais si grands mots n'avaient résonné à la Pioline, sous ces jujubiers où viennent bourdonner les abeilles. Marius émerveillé contemplait son neveu et le montrait au lieutenant; aux bons endroits du discours, il soufflait, sifflait, clignait des yeux d'une certaine façon enthousiaste; du pied, du genou, du coude, il poussait à chaque instant son voisin d'un mouvement plus vif, marquant ainsi la progression des belles périodes à la tudesque; ses

yeux pétillaient, ses gros sourcils gris se rejoignaient gaiement. La tante Blandine regardait en dessous, d'un œil soupçonneux.

On se mit à table. Pendant tout le dîner, Lucien ne cessa de discourir; au grand plaisir de la galerie, il s'était emparé de la conversation, et ce fut en vain que M. Dulimbert essaya par trois fois de glisser ses historiettes entre deux dissertations. Dès qu'un bon mot de La Jonquière paraissait à l'horizon, Lucien s'empressait d'arrêter le contrôleur, en lui adressant à brûle-pourpoint des questions saugrenues sur la symbolique, la mythique ou l'anthropologie. M. Dulimbert s'en tirait tant bien que mal par des réponses évasives et des balivernes de politesse courante, puis, s'esquivant au plus vite, il laissait le champ libre à son terrible interlocuteur. L'infatigable Lucien rentrait aussitôt en scène et dissertait de plus belle sur toutes choses, comme un docteur. Il est certain que le neveu Lucien n'avait songé d'abord qu'à s'amuser de la bonhomie de ses hôtes, mais bientôt, par un singulier entraînement, il fut lui-même l'acteur le plus passionné de la petite comédie dont il avait voulu se donner le spectacle. Son tempérament de rhéteur l'emportait : une fois la bride lâchée, sa faconde naturelle se donnait carrière; il n'en était plus maître; l'eût-il voulu, il lui eût été impossible de rentrer dans ce rôle silencieux et dédaigneux qu'il s'était imposé le jour de son arrivée à la Pioline. Ce n'était plus par espièglerie ni pour réjouir la vanité de l'oncle Tirart qu'il jasait et discourait de la sorte : par l'excitation du succès, sous le charme de ses propres paroles, il en était venu à parler pour parler, avec amour, avec délices, enivré de cette ivresse qui montait à la tête de Cayolis, le beau maréchal, dans ses jours de triomphe au *Grand Alexandre*. Toute la compagnie était dans le ravissement; la tante Blandine seule se tenait encore en méfiance, elle baissait la tête, et ses yeux inquiets ne cessaient d'interroger la physionomie de Lucien. Les amis Tirart et Cazalis avaient l'habitude de sommeiller une dizaine de minutes, au dessert, entre le grenache et le muscat, mais en l'honneur du neveu ils firent volontiers le sacrifice de leur sieste digestive; ils luttèrent de leur mieux contre le sommeil qui commençait à les gagner. Pour se tenir en éveil, le lieutenant se tirait la barbe et le maire se mordait jusqu'au sang. Quant à Mlle Sabine, elle s'était levée de table, avant le dessert, à l'heure du manger des oiseaux; personne ne s'était aperçu de son absence : l'attention des convives s'était toute concentrée sur le neveu, et Lucien n'était occupé que de Lucien; il se mirait dans ses phrases. Sabine allait et venait, comme une abeille, du jardin aux terrasses, de la cour aux volières. Les pigeons sautaient sur ses bras, les poules et les pintades la poursuivaient à grands cris et s'élançaient, la plume hérissée, sur son tablier chargé de graines. Elle les

dispersait en leur jetant au loin des poignées de millet noir et de maïs. A chaque instant, elle revenait puiser au sac avec sa sébile; mais à peine rempli, le tablier était attaqué par les maraudeurs, et souvent enlevé, mis au pillage, avant que Mlle Sabine l'eût vidé dans les mangeoires.

La conversation continuait cependant, même après le dessert. Le maire et le lieutenant, à demi vaincus par le sommeil, joignaient les mains, hochaient la tête, et s'assoupissaient en cadence le nez sur leurs verres. Le contrôleur, satisfait d'avoir pu placer quelques bons mots de l'amiral La Jonquière, s'était mis à l'aise dans sa bergère pour digérer. Tombant en rêverie, il pensait avec délices aux loisirs de sa jeunesse et de son âge mûr, à toutes ses années écoulées dans le rien faire et le bien vivre. — Messieurs, messieurs, dit tout à coup le maire sortant de son demi-sommeil, il ne faut point s'acoquiner à table. Après dîner, le grand air; il y a là-dessus un proverbe de l'école de Salerne. Lucien, toi qui sais tout, comment dis-tu cela en latin? Allons, sois moins timide, va donc offrir ton bras à Mlle Sabine. A la terrasse! et marchez devant moi, que j'aie le plaisir de vous voir! Ah! les beaux enfans! Je retrouve mes vingt ans de les voir si bons amis. Cascayot, détache les chiens! Sont-ils à jeun?

Pendant que le maire baignait ses dogues à la fontaine, les convives restèrent dans le salon pour causer à l'aise et parler du neveu. Ce fut d'abord un concert unanime d'éloges, et le notaire Giniez lui-même devenait louangeur.

— Oh! parfait! oh! très fort, très fort, disait le contrôleur de sa voix de tête, dans son demi-sommeil et roulant de petits yeux blancs.

— Et moi, je vous dis que c'est un sot! s'écria tout à coup Mlle Blandine. Qu'avez-vous à vous regarder ainsi tout stupéfaits? J'ai dit le mot, je le maintiens. Oui, c'est ainsi, monsieur mon frère, et je ne vois pas pourquoi vous me marchez sur les pieds pour me faire taire; je ne parle pas à l'aventure, comme une corneille qui abat des noix; me prenez-vous pour un Lucien?

— Mais, ma sœur, dit le lieutenant, vous êtes d'une imprudence! retenez donc vos paroles, je vous en supplie, et que notre ami Tirart ne vous entende pas.

— M'entende qui voudra! dit la tante, je ne parle pas pour les murailles; je suis ainsi, comme saint Jean Bouche-d'Or, c'est à prendre ou à laisser, me laisse qui voudra; je ne suis pas à marier; qui s'y frotte s'y pique.

— Ma sœur, ma sœur! dit M. Cazalis.

— Il n'y a pas de ma sœur qui tienne; ce que j'ai dit de votre Lucien, je le maintiens; faut-il le répéter?

— Mais taisez-vous, taisez-vous donc, dit le lieutenant, je veux qu'on se taise!

— Le roi dit : Nous voulons, repartit Mlle Blandine. Eh! eh! bientôt l'on ne pourra plus parler dans cette maison. Jean-de-Dieu! vos jurons ne m'intimident point; vous n'êtes pas ici sur votre frégate, et tant qu'on aura pas bâillonné tante Blandine, tante Blandine gardera son franc parler, et l'entende qui voudra! Avec moi, on n'a pas besoin d'écouter aux portes; ce que je pense de votre Lucien, je le dirai partout et toujours, à votre nez, à sa barbe, dans la rue comme dans la maison, et, s'il le faut, j'irai le crier sur les toits. J'ai dit le mot, je le maintiens : un sot!

— Oh! ma sœur, dit le lieutenant.

— Oh! mademoiselle, dit le contrôleur.

— Oh! monsieur Dulimbert, dit la tante Blandine en levant les yeux et joignant les mains, pour contrefaire le contrôleur, et n'y réussissant qu'à demi. Avec son menton de galoche et ses mouvemens anguleux, la vieille fille mimait d'une façon bizarre le doux et gras contrôleur, ses gestes mous, ses airs béats et galans.

— Un si parfait *gentleman!* reprit M. Dulimbert, très heureux de pouvoir glisser si à propos ce mot d'anglais.

— Voilà que vous parlez cheval, vous aussi? dit la tante; ah! *pechère!* Admirez-le bien votre mirliflor! admirez-le, *pechère, pechère!*

C'est ainsi que la tante traduisait l'exclamation populaire de *peccaïre,* car elle ne parlait jamais comtadin. — Il faut garder son rang, disait-elle, — et son respect pour la langue française allait si loin, qu'elle disait toujours la *salée,* la *poivrée,* pour désigner la salade, la poivrade, et tous les mots à désinence pareille qui lui faisaient l'effet d'horribles provençalismes.

— Mademoiselle, mademoiselle! murmurait le contrôleur.

— Votre Lucien est un sot, cria l'impétueuse demoiselle; un sot, entendez-vous? un maître sot, un sot en trois lettres : est-ce clair?

— Les femmes! les femmes! dit M. Cazalis en s'éloignant.

M. Dulimbert salua d'un air tendre, et de son geste le plus affable : — Toujours malicieuse! dit-il. Et de l'esprit jusqu'au bout des ongles!

III.

Rien ne prouvait encore que la tante Blandine eût raison. Lucien était très souvent guindé, gourmé, cassant et rogue; il parlait à tout venant de ses synthèses, il en parlait avec une infatuation comique, en faisant sonner haut les mots barbares. Les termes de l'argot d'outre-Rhin revenaient à profusion dans ses discours les plus familiers, comme les jurons arabes dans les déclamations du caporal Robin; mais il y a un âge où l'on peut donner dans ces ridicules sans être précisément un sot : il est juste de faire la part de la jeu-

nesse, qui court tête baissée à l'imitation, prend tous les masques, essaie tous les costumes que lui offre le goût du jour. Chaque époque a ses pédanteries en vogue; hier la grecque, la romaine ou l'anglaise, demain peut-être l'orientale ou la chinoise. Il y a quelques années, c'était le tudesque qui nous tenait en respect, et Lucien germanisait avec une assurance intrépide. A travers son fatras perçaient à chaque instant des vivacités, des impatiences qui trahissaient un esprit souple, capricieux, animé, souvent très frivole et non sans grâce; son étourderie éclatait par saccades sous ces gravités d'emprunt; à la longue, elle se dégageait franchement, et, le Lucien officiel persistant encore, l'humeur volage se faisant jour, la pétulance provençale brochant sur le tout, c'était le plus singulier bariolage qu'on pût imaginer. Les habitudes de sa vie offraient les mêmes contrastes. Il s'était composé par avance des rôles de morgue et de roideur, et d'ordinaire il les jouait à merveille, d'un air sec et vieillot, à l'anglaise; mais dans les occasions qu'il jugeait de peu d'importance, il sortait volontiers de son personnage d'apparat, car il aimait le mouvement et le bruit. Il se retrouvait alors dans sa vraie nature remuante et joviale, communicative, espiègle, envahissante; alors aussi, pour l'entrain, la rondeur, l'entre-gent, il n'avait pas son pareil. Tout ce tapage faisait l'effet d'une cordialité brusque, et dans ces momens de franche bonne humeur, Lucien rappelait d'une certaine façon l'oncle Marius, — quelque distance qu'il y eût entre la rusticité du maire et l'extrême élégance de son neveu. Il y avait entre eux des ressemblances très vives et fugitives : dans leurs traits, leurs gestes, leurs allures, on retrouvait un air de famille qui frappait à première vue et disparaissait tout aussitôt. Pour parler comme à Lamanosc, Lucien *tirait* de sa mère (une Tirart). Lucien, c'était bien le type Tirart, mais transformé, polissé, aiguisé pour ainsi dire et gracieusement affaibli; toute la rugueuse écorce était arrachée. Dans les goûts, les mœurs, les habitudes, dans toute la nature, quelles différences plus profondes encore! Entre l'oncle et le neveu, il y avait des abîmes, des siècles. Quoi de commun entre ce Marius des foires, à demi barbare, et ce Lucien déjà si raffiné, sceptique, indolent, artiste, qui traversait la vie en curieux, sans autres soucis que ses plaisirs, ne s'attachant à rien, touchant à tout d'une humeur vive et légère?

L'oncle Marius s'était costumé d'un habit noir qu'il ne quittait plus depuis qu'il était maire; mais sous cet habit noir il était resté paysan jusqu'à la moelle des os, paysan de la vieille race, laborieux et sobre, opiniâtre, serré en affaires, dur à ses ouvriers comme à lui-même, généreux par boutades, très passionné dans ses amitiés comme dans ses haines, très probe d'ailleurs, intègre et juste. Tout

en répétant nuit et jour que Lamanosc était un pays inhabitable, ingouvernable, peuplé de coquins, de fourbes, de factieux, de rebelles, il avait pour Lamanosc un attachement profond, fanatique, aussi violent que le patriotisme d'Espérit. Il tenait au sol par les racines, comme un chêne.

Lucien au contraire se sentait tout à fait étranger dans son pays natal. Il admirait fort Lamanosc et la montagne, la beauté des sites, les prés, les moulins, les vieilles mœurs, le vieux langage provençal, mais pour rien au monde il n'eût accepté de vivre une année dans cette poétique bourgade. L'oncle caressait l'espoir de le retenir et de le fixer auprès de lui. Il voulait jouir de son neveu, s'en faire honneur; il mettait en lui tout son orgueil d'enrichi. Ces loisirs, ces élégances de Lucien, c'était son œuvre à lui Marius, sa création, sa fantaisie, le luxe de sa vie. — Qui dirait que c'est mon neveu? répétait-il souvent avec sa grosse vanité, mêlée de tendresse et de bonhomie. Il était tout réjoui, lorsqu'il entendait dire autour de lui : — Ce Lucien est né au bon moment. De sa vie il n'aura rien à faire. Son oncle a du foin à lui mettre dans les bottes. — Savez-vous que le père Tirart ne se ferait pas couper les oreilles pour cent mille écus? — Ni pour cent cinquante, répondait Tirart. Oui, certes, qu'il n'aura rien à faire, je travaille pour lui; je ne suis bon qu'à ça.

Sur ce point, Lucien était tout à fait de l'avis de son oncle. Et l'oncle travaillait, travaillait sans cesse, et de ses mains infatigables il édifiait sa fortune avec la fierté, l'énergie, l'assurance d'un baron féodal bâtissant sa tour sur le roc. Aux foires, aux marchés, aux abattoirs, on l'aurait reconnu entre mille à sa mine joviale et décidée, à ses airs de commandement. Confiant dans sa destinée, certain du succès, sûr de lui-même, il marchait en maître au milieu de tous, il était là dans son empire : c'était là qu'il fallait le voir avec tout son cortége de marchands et d'acheteurs, ou bien encore chez lui, aux Pique-Nierres, dans sa grande cour, un samedi, le jour de paie, dans son coup de feu des fins de semaine. Il fallait le voir sous son portail, debout à l'entrée du petit escalier, un pied sur chaque borne, sifflant les chiens, versant à boire, faisant passer les moutons entre ses jambes, les comptant un à un en leur tâtant les côtes, pendant que les courtiers venaient prendre ses ordres, acquitter leurs notes ou présenter leurs factures. En même temps les ouvriers et les journalières défilaient devant lui, le pic à l'épaule, le panier sur la tête. Il congédiait ceux-ci, embauchait ceux-là; éloge ou blâme, à chacun son mot, et tous les comptes réglés, il recevait d'un côté, payait de l'autre. Ses deux mains allaient et venaient comme une navette de tisserand, et les pièces d'argent tintaient sans cesse dans sa longue sacoche de cuir, toujours en mouvement,

à chaque instant vidée, remplie, tordue et rejetée dans la chemise entr'ouverte, au milieu des échantillons, des cordes, des clous, des registres qui gonflaient et faisaient rebondir cette chemise comme une besace.

Après les bergers et les paysans, c'était le tour des commissionnaires, des loueurs, des charretiers et des marchands. Toujours en habit noir, manches retroussées, sans gilet ni cravate été comme hiver, tête nue, la plume dans les cheveux, la balance romaine sur l'épaule, le fouet au cou et la fourche sous le bras, il courait sans prendre haleine d'un bout à l'autre de la grande cour encombrée de machines et de denrées, l'œil à tout, la main à tout, à l'achat, aux échanges, à la vente, aux arrivées, aux départs; il enjambait les sacs, les corbeilles; il escaladait les balles de garance et les meules de foin, puis retombait au milieu des blés, des graines, des soies pour peser, charger, mesurer, donner des quittances, clouer les caisses ou rouler les boisseaux. Et la sacoche tintait toujours et sautait avec l'écritoire et le marteau, de la chemise aux mains, des mains à la chemise.

Quand Lucien se trouvait à Lamanosc, il s'amusait beaucoup de ce spectacle. Au fond de la cour, on lui avait construit un très joli pavillon sur les dessins qu'il avait envoyés de Venise : une galerie mauresque courait sur les deux façades. Lucien s'étendait en travers de ce balcon, et de là, les coudes sur les coussins, il regardait travailler l'oncle en fumant des pipes turques.

Avec les qualités que nous connaissons au maire de Lamanosc, on comprend que Marius Tirart n'avait pas renoncé à l'espoir de conquérir le rôle de Jules César pour son neveu Lucien. Le lendemain du dîner à la Pioline, il écrivit à ce sujet une longue lettre très affectueuse et très impérieuse à Marcel Sendric. Marcel lui céda ce rôle de bonne grâce : il était entré dans cette tragédie pour ne pas désobliger le brave Espérit, il en sortait sans déplaisir, car il avait bien peu de temps à consacrer à cette *Mort de César;* les plus lourdes charges de famille pesaient sur lui.

Il y avait deux ans que le père de Marcel était mort, laissant les siens dans la plus grande détresse. Pendant dix-huit mois, la Damiane s'était efforcée de mener la boulangerie de Seyanne avec un apprenti; à bout de ressources, malade, épuisée de fatigues et de peines, elle s'était enfin décidée à rappeler son fils, qui se trouvait alors à Lyon. Marcel n'avait pas hésité : il avait renoncé à ses études pour prendre en main les affaires de la famille, et d'un grand courage il venait se remettre à ces ouvrages manuels dont il était tout à fait déshabitué.

Jusqu'à l'âge de seize ans, Marcel avait travaillé comme ouvrier

dans la boulangerie de son père le Sendric. Il n'en serait peut-être jamais sorti sans un de ces hasards qui souvent changent toute une destinée. Les Sendric avaient en Dauphiné un cousin de leur nom, qu'ils n'avaient jamais vu : c'était un vieux régent de mathématiques, très savant, très pauvre, d'humeur vagabonde et libre, qui ne prenait pied nulle part, et qui depuis trente ans s'en allait de ville en ville, changeant de collége tous les six mois. Vers 1835, ce cousin vint à Seyanne pour recueillir un millier de francs que lui laissait sa grand'mère. Quand il se vit cette fortune, il déclara qu'il se chargeait de l'avenir de Marcel : il le prit pour élève, l'emmena, et pendant huit ans le garda auprès de lui. Si pauvrement que vécussent le maître et l'élève, la succession de la grand'mère finit par s'épuiser à la longue. Marcel étudiait avec une grande ardeur, et le vieux régent ne voulut plus se séparer de son jeune compagnon. A bout de ressources, il s'adressa en secret aux Sendric pour obtenir quelques secours. Toutes les années, à la récolte des cocons, il recevait d'eux quelques centaines de francs à l'insu de Marcel. A l'automne, Marcel venait passer une quinzaine de jours à Seyanne; mais dans les derniers temps la gêne fut si grande chez les Sendric, qu'il fallut renoncer à ces voyages de vacances. Lorsque Marcel revint au pays après quatre ans d'absence, il put mesurer la grandeur des sacrifices qu'on s'était imposés pour lui : il en avait le cœur navré. Ces souvenirs, les misères présentes, l'avenir si incertain de cette pauvre maison des Sendric dont il était maintenant le chef, tous ces soucis, ces inquiétudes, jetaient dans son âme une mâle tristesse. Habitué à se sevrer de toute joie, il se reprochait comme une faiblesse la grande amitié qui l'attachait déjà à Mlle Sabine, et il aurait voulu ne plus retourner chez les Cazalis; mais l'ami Espérit avait décidé que Marcel serait César. Lorsqu'il apprit que Lucien prenait ce rôle, il s'en alla dans les cabarets exciter les tragédiens contre le neveu du maire, et tous déclarèrent qu'ils n'acceptaient pas la démission de Marcel.

Marius Tirart résolut d'en finir par un coup d'autorité. Il prit un arrêté en mairie, et le neveu fut nommé Jules César *au nom du roi*. Massapan, le tambour de ville, reçut l'ordre de proclamer ce décret à son de caisse; il fut hué, battu, poursuivi à coups de pierres jusqu'à la commune.

— Il faudrait assembler le conseil, dit alors le secrétaire Lagardelle; tout ceci tourne à l'émeute : voici le moment de délibérer.

— Le conseil, c'est moi, dit le maire, et je n'ai besoin de personne pour défendre ma commune. Écrivez, je dicte. Massapan, tiens-toi prêt à leur porter ce discours.

— Rien ne presse, répondait le tambour, qui rechignait à la be-

sogne, rien ne presse; attendons la nuit, ils se calmeront. Donnons-leur le temps de réfléchir.

— Crève qui a peur! s'écria le maire. Massapan, donne-moi ta caisse; Lagardelle, mon écharpe! — Alors il monta au balcon, et après avoir battu un ban, il annonça au peuple que la troupe était dissoute, la tragédie supprimée, et que force resterait à la loi.

Dès que Lucien fut informé de cette querelle, il s'empressa d'accepter le rôle d'Antoine, qu'on lui avait offert dès son arrivée. Pour tout apaiser, il vint de lui-même dans les auberges où se réunissaient les tragédiens, et par ses manières engageantes il se concilia tous les esprits. Perdigal mit la chose en chansons. Espérit s'en allait répétant partout qu'on s'était bien trompé sur le compte de Lucien, et que sans Lucien il n'y avait pas de tragédie possible. Il arrêtait les passans dans la rue pour leur raconter toutes les belles choses qu'il venait d'apprendre de Lucien sur le théâtre ancien et moderne. A *la Mule d'or*, le caporal Robin fit voter des libations abondantes en l'honneur du neveu; au *Grand Alexandre*, on chanta pour lui les chœurs de *la Muette*, et dans la soirée Cayolis et ses amis vinrent donner la sérénade sous les fenêtres du maire.

Il fut décidé que les répétitions seraient reprises sans délai. Une nouvelle distribution des rôles était devenue nécessaire; Espérit mit à profit les bons conseils que lui donna Lucien, et tous les changemens furent acceptés sans discussion. Le méfiant Triadou consentit à céder son rôle de Brutus à Cayolis, le sergent Tistet prit le personnage de Cimber, et Robin celui de Cassius. Le magister Lagardelle accepta les fonctions de régisseur, Perdigal devint Dolabella, et Cabantoux Décime. Les chefs des deux grands partis (*paysans* et *moussus*) furent définitivement rejetés, en compagnie de tous les hommes remuans, dans le groupe des sénateurs et licteurs, personnages muets.

IV.

Tous les dimanches, au coup de neuf heures, la famille Cazalis partait de la Pioline pour la seconde messe, le lieutenant sur son âne, la tante Blandine sur sa mule entre les deux petits enfans du fermier juchés dans les *enserres*, les autres à pied avec le reste de la bande, la Zounet en tête, Zounet dans tous ses atours : robe verte et tablier violet empesés fortement et se tenant roides avec des plis droits, gorgerette plissée, fichu rouge montant jusqu'aux oreilles et faisant bosse sur le dos, le tout couronné par un bonnet emphatique hérissé de ruches, enguirlandé à profusion de rubans de couleurs, rubans flottans, rubans en cocardes, en choux, en chicorées, en

bouffettes, tuyautés, fuselés, dentelés, tressés en torsades, courant en zigzag, s'enroulant en spirales. Cascayot, pendu à la queue de la mule, cabriolait, gambadait et faisait claquer son fouet en postillon. Mlle Sabine courait en avant sur son petit cheval corse, que les paysans avaient surnommé le Garri (le rat). La jeune fille se plaisait à soulager de leur fardeau les bonnes femmes qu'elle rencontrait en chemin. De gré ou non, il fallait qu'elles lui donnassent leurs paquets; celles qui, par grande politesse, s'obstinaient à les garder étaient poursuivies au galop dans les terres. Mlle Sabine enlevait d'un tour de main les sacs et les paniers sous leurs bras, sur leurs têtes; elle les accrochait aux anneaux de sa selle, devant, derrière, à la bride, aux courroies, et le Garri reprenait sa course, sautait les fossés, revenait par les haies et les vignes, bondissant comme une chèvre dans les cailloux et les épines.

Au moment où les cloches de Lamanosc sonnaient le premier coup de la messe, la famille arrivait invariablement à la lisière des *Estrasses*. Entre les Grayons et les Estrasses, les Cazalis étaient rejoints par les gens des granges, qui les attendaient pour faire route de compagnie, — les uns marchant sur les talus, pieds nus, souliers neufs sortant des poches, — les gens à bêtes assis sur leurs montures, jambes pendantes, nez en l'air, un pampre à la main. Les hommes venaient se grouper derrière le lieutenant, les femmes à côté de la tante Blandine, et l'on causait des affaires du temps. Chemin faisant, la caravane se grossissait encore, et lorsqu'on arrivait à Lamanosc, on était toujours une forte troupe, surtout si l'on se rencontrait au-dessous de Florans avec les gens des hameaux.

D'ordinaire Marcel Sendric venait se mettre dans la bande avec l'ami Espérit; mais à son retour d'Avignon, Lucien avait pris l'habitude de mener son beau cheval pie sur la route de la Pioline, à l'heure du passage des Cazalis. A dater de ce jour, Marcel cessa d'aller aux Estrasses. Cependant, dès que le premier coup de la messe sonnait au clocher de Lamanosc, il ne pouvait plus rester à Seyanne, et sans s'en rendre compte, à son insu, il se trouvait toujours dans la ravine des Grayons au moment où la famille longeait les précipices. Alors une sorte de crainte l'emportait, il s'enfuyait derrière les taillis, et de loin il regardait passer les Cazalis.

A part les dimanches, Marcel, depuis son retour à Seyanne, ne quittait guère la vieille maison des Sendric, où il retrouvait tous les doux et tristes souvenirs de sa jeunesse. Cette maison est bâtie au nord de Seyanne, vis-à-vis de la Pioline; les constructions sont engagées dans les ruines du rempart, et la cour de la boulangerie tourne sur la droite. S'il vente sud-est, le son des cloches de Lamanosc arrive dans cette cour par joyeuses volées claires et vives, qui

se prolongent en échos jusqu'au fond de la cuisine. Quand soufflait ce vent des cloches, on voyait Marcel se dresser et relever la tête, comme un jeune cheval au bruit du canon. — Voici le temps d'orage, disait alors la tante Laurence en se tournant vers la mère de Marcel, notre Marcel sent le vent. Regardez, la Damiane, quel fort courage! Voyez donc briller ses yeux, et comme il fend son bois! Qui croirait qu'il peut ainsi charger nos sacs et les faire sauter sur l'épaule? Allez, je sens bien qu'il se force; la bonne volonté n'y est que trop, il est dur au travail, notre Marcel, il y va comme un massacre, mais à son âge on ne se refait pas à notre métier quand on est resté si longtemps dans les villes, sur les livres. Il aura beau se tuer d'ouvrage, jamais il ne vaudra ses grands-pères, ni comme fournier ni comme bûcheron. Depuis des trois cents ans, nous étions les meilleurs fourniers du Comtat et les plus anciens. A mon sentiment, vous n'auriez pas dû rappeler Marcel, puisqu'il n'en avait plus que pour quelques années dans ses écoles, et d'ici là vous auriez pu patienter encore, comme vous l'avez fait depuis la mort de votre Sendric; ou bien mieux eût valu ne jamais l'y envoyer, dans ces villes, et pour tant d'années! Encore une idée de son pauvre père, avec ses mécaniques! Le brave cher homme, Dieu ait son âme!

Et dès que la Damiane s'était éloignée, la tante reprenait : — J'y ai perdu mes yeux à pleurer tous leurs malheurs. Ah! la mathématique, la mécanique! *Mitamat, Mitamat!* ce père Sendric nous a fait bien du mal!

Les bonnes femmes qui venaient voisiner chez la tante Laurence haussaient les épaules et répondaient à l'unisson : Mitamat, Mitamat!

Ce surnom de *Mitamat* (moitié-fou) avait été donné au père de Marcel en 1827, à l'occasion d'un singulier marché dont on parle encore à Seyanne. Un jour de foire, on l'avait rencontré, entre Modène et Saint-Pierre de Vassols, tout gaillard et réjoui, campé fièrement sur une bête rétive harnachée à l'espagnole et d'apparence bizarre. Jamais on ne vit la pareille sur le terroir de Seyanne. C'était un âne que le Sendric avait acheté à des bohémiens, mais un âne sans oreilles, et dont la queue touffue traînait jusqu'à terre, un âne blanc et noir, zébré à la croupe ainsi qu'aux jambes, le corps et le poitrail mouchetés de taches fauves. En passant la rivière, ce bel âne avait déteint, les peaux rapportées s'étaient décollées, laissant à nu les brûlures, les raies de feu, les escarres, et l'échine, et les côtes trouées, crevassées, rembourrées d'étoupes.

Depuis 1827, les commères du pays vivaient sur cette histoire de l'âne peint et rapiécé (*l'aze pinta et petassa*). On en donnait le récit plaisant toutes les fois que le nom du *Mitamat* était prononcé. Au pré, aux fontaines, à la rivière, les cousines de Marcel l'entendaient

raconter à nouveau toutes les fois qu'elles venaient étendre ou laver leur lessive; et lorsqu'elles s'apprêtaient à charger leurs cinq grandes corbeilles de linge, les battoirs s'arrêtaient, l'on criait de tous côtés : — Il ferait bon d'avoir un âne, l'âne du Mitamat, l'âne du Mitamat! L'aînée des cousines ripostait par des quolibets, pendant que ses deux sœurs s'agenouillaient comme elle pour recevoir le fardeau sur la tête; elles se relevaient en dansant, les poings sur les hanches; puis, prenant aux anses les deux autres corbeilles, les balançant par bravade, elles partaient d'un pied léger et couraient sur les gazons, le long des fossés, jusqu'à la Calade. Elles avaient disparu, qu'on entendait encore leurs rires éclatans et les voix perçantes des lavandières se répétant en échos le refrain : l'âne du Mitamat, l'âne du Mitamat!

Le Mitamat garda toute sa vie le goût des trocs et des négoces; il aimait à rôder dans les foires et les marchés, et si depuis sa mésaventure de 1827 il n'achetait plus des ânes de Bohême, ses profits n'en étaient pas plus clairs. A la longue, il était pourtant devenu très entendu pour l'estime du bétail et des denrées, et Marius Tirart assurait qu'il s'était souvent bien trouvé d'avoir pris l'avis du Sendric avant de faire pacte avec les maquignons; seulement il arrivait toujours que ces habiles spéculations du Mitamat péchaient en quelque point; il n'y manquait que l'opportunité. Ainsi il achetait des chevaux en santé et jeunesse, de bonne race, aux meilleures conditions; mais il se trouvait que c'était juste au moment où les fourrages étaient hors de prix. D'autres fois il vendait sa feuille de mûrier très cher, mais sans calculer qu'il faudrait bientôt en racheter à plus haut prix pour nourrir les vers à soie que la Damiane élevait dans ses greniers.

Lorsque le Sendric faisait son tour de ville, un sac d'argent sous la veste, on pouvait être sûr qu'il ne rentrerait pas au logis sans avoir rempli sa charrette : vieilles ferrailles, literies, vaisselles, chaudronneries, batteries de cuisine, taillanderies, charronnages, tout lui était bon; il ramassait de tout chez les revendeurs d'antiquailles. — Il faut, disait-il, qu'une bonne maison soit meublée à plein et fortement outillée, avec du rechange. Je veux qu'à ma mort mes enfans trouvent leur affaire au grand complet.

Loin d'acheter au hasard, il se montrait fin connaisseur; aux ventes après décès, s'il se trouvait quelques pièces de valeur enfouies sous les monceaux de débris et de vieilleries, c'était le Sendric qui les découvrait le premier, avant tous les brocanteurs, et c'était lui qui enlevait à vil prix ces lots dédaignés par les plus avisés. — Des marchés d'or! disait-il à son retour en vidant la charrette; il y a de ces occasions qui ne reviennent jamais, il ne faut pas les laisser

échapper. Savez-vous qu'il y a des momens dans la vie où l'on n'est point mécontent de se trouver sous la main des pièces de raccord, acier ou cuivre, ou bien de l'excellente ferronnerie d'autrefois? Si jamais mes enfans font bâtir, pensez-vous qu'ils seront bien malheureux d'avoir en magasinage, sous le hangar, des poutres et des solives comme on n'en trouverait plus d'ici à Toulon? Mais voyez donc quelles pièces de choix! et pour rien, pour un morceau de pain! un marché d'or!

Avec ses marchés, d'or le bonhomme ruinait la maison. Il y eut de mauvaises années, et souvent la détresse était grande au logis. C'était un crève-cœur pour le Sendric : il se désespérait, et passait souvent des mois entiers en vains efforts pour réparer le mal. Alors il n'y avait plus pour lui ni fêtes ni dimanches; lorsqu'il n'était pas à la boulangerie, il était à sa terre, et les plus rudes besognes ne l'effrayaient pas. Moissons, semailles, vendanges, il se chargeait des plus gros ouvrages sans jamais prendre un aide, et quand la Sendrique lui louait des gens de journée, il les renvoyait. Il s'imposait les plus dures privations et ne cessait de travailler sans relâche. Le soir, après la fournée, il reprenait l'aiguillon; il attachait une lanterne aux cornes de son bœuf et s'en allait ainsi labourer toute la nuit.

— Me croirez-vous maintenant? répétait la tante Laurence dans son cercle de voisines. Quand je vous disais qu'il est mitamat! Vous verrez qu'il va maigrir et tuer notre gros Bannarut (c'était le nom du bœuf). Quel commerce! Il ne sait plus qu'inventer pour faire le mal.

Si le Sendric s'échappait un instant du travail pour venir embrasser son dernier né Damianet, en entrant dans la cuisine, exténué, tout en sueur et pâle, il entendait la tante Laurence qui disait à l'enfant d'une voix dolente et mourante : « Dors, bien doux trésor, pauvre amour, nous verrons bien si on aura le cœur de te réveiller quand tu reposes. » Le Sendric s'avançait sur la pointe des pieds; la tante, qui avait l'ouïe très fine, feignait de ne rien entendre, elle roulait son fauteuil plus près du berceau d'osier, se penchait sur Damianet, et se remettait à chantonner son petit discours de berceuse comme si elle eût été seule : Dors bien, pauvre amour, doux trésor de la France!

Si Damianet criait et pleurait en perçant ses dents, la tante Laurence murmurait dans son coin : — Ah! pleure bien, pauvre abandonné! c'est une vie de malheur qui t'attend; que tes beaux yeux les pleurent bien toutes leurs larmes, et qu'il ne t'en reste plus pour ces temps de ruine qui arrivent, quand il te faudra souffrir mort et passion! Il faut bien qu'il s'habitue à pâtir de la faim; il lui est déjà

mort quatre frères et sœurs, à ce pauvre chéri. Je suis folle de les tant pleurer. C'est bien pour leur bonheur qu'ils sont partis de cette maison de misère, les chers anges!

Si l'enfant riait et s'égayait, elle venait pour jouer avec lui, l'exciter des mains et de la tête, et tout en le cajolant, elle répétait : — Ris bien, *Risarel*, ris-le tout ton plaisir, bel astre du ciel, doux agneau blanc de mon âme; prends-le bien ce bon temps qui ne durera guère. Quand la famine rôde autour des maisons, il y a maintenant des pères qui vont tirer la cadole pour lui ouvrir la porte; à l'heure d'aujourd'hui, ce sont les pères qui mettent les familles sur la paille.

Tous les griefs de la tante se faisaient jour de cette façon par des paroles affectueuses adressées à Damianet. La tante Laurence chérissait le petit Damian, qu'elle choyait et caressait comme son fils, mais elle l'aimait plus passionnément encore *contre* le Sendric. Elle n'osait pas injurier directement le Mitamat devant la Damiane, qui lui imposait par son grand air doux et sévère, et son inquiétude s'exhalait par ces tendresses taquines. Le Sendric, qui se faisait intérieurement de grands reproches, donnait tout bonnement raison à la tante Laurence; il s'éloignait le cœur gros et retournait à son travail; on peut dire qu'il ne s'y ménageait guère. Dans ces boulangeries de village, il faut que le même homme suffise à tout, comme geindre, fournier, marchand, qu'il aille au bois, qu'il aille aux farines. Le Sendric excellait dans toutes les parties de son métier; au besoin même, il eût fait un bon meunier. Il était surtout renommé comme bûcheron, au dire de la tante Laurence elle-même. Elle racontait que le Sendric n'avait qu'à faire le tour d'un chêne pour vous dire au juste ce que la coupe vaudrait de quintaux en bûches, racines et ramures, et cela à première vue, d'un coup d'œil aussi sûr que celui de Marius Tirart lorsqu'on lui montrait un bœuf au pacage, et qu'il vous en donnait la pesée à une livre près.

En dehors de ses négoces, dans le train de la vie courante, le Sendric était un homme de sens, avisé et prudent; il voyait très juste, surtout lorsqu'il n'avait pas à traiter de ses propres affaires, et ce n'était pas sans profit qu'on le consultait avant de porter un procès chez l'avocat; on aimait à l'avoir dans les arbitrages pour son esprit de justice et sa sagacité; enfin c'était ce qu'on appelle un homme de bon conseil. Lors donc que pendant un certain temps il se résignait à ne plus trafiquer, tout allait pour le mieux à la maison. Cette grande sagesse lui durait des mois et des mois, quelquefois l'année franche; puis, un matin, dès que les affaires se trouvaient tant bien que mal remises en état, le Sendric se glissait à l'écurie, sellait la mule et partait au galop pour Vaison, Carpentras ou Malaucène. Chemin faisant, il supputait à l'avance les bénéfices de la journée.

— La chance nous revient, se disait-il; ce soir comme notre Sendrique sera surprise! Tout va au mieux. J'ai bonne idée pour aujourd'hui, et ce ne sera pas long; quand on a la veine, on peut enlever les plus forts marchés en moins d'une heure, en un tour de foire! — Comme toujours, ce tour de foire durait jusqu'à la nuit, et le Mitamat s'engageait dans les spéculations les plus malencontreuses. Il est juste de dire que très souvent il n'y avait pas à l'accuser d'imprévoyance ou de maladresse; la fatalité s'en mêlait. S'il cédait ses cocons aux prix courans, on pouvait être certain que le lendemain il y aurait une hausse inespérée; s'il attendait, les soies descendaient, descendaient au-delà de toutes prévisions. De même pour les blés, pour les safrans, les vins, les garances : achats ou ventes, il n'arrivait jamais à l'heure propice.

Le malheur voulut que ce guignon fût interrompu de temps à autre par quelques succès sans importance. Mieux eût valu une suite de revers continus : à la longue peut-être se serait-il découragé et corrigé; mais parfois il lui survenait de maigres aubaines, et c'était assez pour l'enhardir. La fortune, qui se jouait de lui, semblait lui ménager à point de rares faveurs afin qu'il osât davantage; sur ces hasards heureux, il greffait de nouvelles illusions vivaces, il se jetait dans les grandes entreprises et s'y aventurait sans hésiter. Au retour de ces belles équipées, il abordait la Damiane d'un air triomphant : « Eh bien! notre Sendrique, quelle affaire! de l'or en barre! Que dis-tu de cette surprise? » Il racontait alors ses exploits de la journée et s'animait à ce récit : « Ah! quelle affaire! un coup du ciel, ton pesant d'or! Cette fois j'ai trouvé la pie au nid, et l'on ne répétera plus que j'ai un sort. Nous voilà sauvés; mais vous ne dites rien, bonne Damiane, qu'avez-vous donc? » Et, la voyant toute consternée, il perdait contenance; il la regardait de son œil doux et vague, et disait piteusement : — C'était pourtant une bien belle occasion, je n'ai pas cru mal faire.

La Damiane retenait ses larmes et lui parlait des enfans, de leur avenir. — Mais c'est pour eux, tous ces commerces! s'écriait-il; moi, je n'ai besoin de rien; je vis de rien, et pour vous autres je me tirerais volontiers le sang des veines. Suis-je un homme de cabaret? Ai-je fait parler de moi depuis que nous sommes établis? De ma vie ai-je regardé une autre femme que toi? M'a-t-on jamais vu les cartes à la main? Pourquoi donc ce malheur qui nous poursuit? Il faut qu'on ait jeté un sort dans notre maison; nous avons un sort... Ah! mes pauvres amis, il n'y a que mes mécaniques pour vous tirer d'affaire. Il y a là une fortune. Quand nous pourrons les monter, ce sera un beau jour.

Le Sendric avait en projet toutes sortes d'engins : piéges à loups,

casse-pierres pour les routes, bateaux à hélice, scies à vapeur pour les carrières, charrues à vent, moulins et fours mobiles pour les armées de terre et de mer, machines à vanner, à tisser, à faucher, à herser. Le long coffre du hangar était rempli de plans et d'études, et depuis le tour jusqu'aux plus hautes étagères, on ne voyait dans les casiers que rouages, plaques numérotées, tuyaux de tôle, planchettes, cuivres et ferrailles. — Il y a là une fortune, se disait-il jour et nuit; de l'or en barre, et nous ferons un rude bien au pays! Mais où prendre l'argent pour tous ces brevets? Oh! s'il me venait quelque bon coup de commerce!

VII.

Toutes ces histoires du Mitamat, Marcel les apprit en grande partie par Espérit. Comme il ne quittait jamais sa mère pendant les quinzaines de vacances qu'il venait passer au pays, il avait ignoré jusqu'à son dernier voyage tout ce qui se racontait à Seyanne sur le Sendric, car personne n'aurait osé se railler du Mitamat devant la Damiane.

Espérit et la Damiane avaient été les seuls confidens du Sendric; on n'avait jamais parlé des projets de machines à la tante Laurence, et pendant plusieurs années elle fut très intriguée en voyant le Mitamat charbonner les murs de dessins et de chiffres. Enfin il y avait eu grand conseil de voisines, et l'on avait décidé que le Sendric voulait se lancer dans l'arpentage. A cette époque, personne ne se doutait encore des travaux mystérieux du hangar; le portail de la petite cour était condamné depuis plusieurs années, et l'on ne pouvait arriver à l'appentis que par le bûcher, sur les derrières, en longeant un couloir tortueux et sombre, formé de palissades, obstrué de débris et de vieilleries. Les chiens avaient leur chenil dans ce défilé, et jamais les commères ne s'y seraient aventurées. Pour gagner la fenêtre basse qui servait d'entrée de ce côté, il fallait encore passer sous une charrette disloquée, dressée contre le mur. Le Sendric se rendait à son laboratoire par ce chemin, et lorsqu'il y était entré, par surcroît de prudence, il tirait encore les verrous derrière lui.

Chez les Sendric, les fins de trimestre étaient souvent très difficiles à passer. Les billets souscrits arrivaient de tous côtés, à la grande surprise du Mitamat, qui ne se trouvait pas toujours en mesure. Le Mitamat était un très habile calculateur, on disait de lui : Il chiffre comme un ange! Le Mitamat avait la mémoire des idées et des faits, des sons, des formes, des couleurs, la mémoire des noms, des lieux, des visages; mais il n'avait pas la mémoire des échéances. Il confondait toutes les dates, il mêlait tous les comptes, et de ses créances

il s'en souvenait encore moins que de ses dettes. Le matin d'un de ces jours d'échéance que le Sendric oubliait si bien, la Damiane vint à la hâte au hangar, pour l'avertir d'un protêt dont on était menacé; elle était accompagnée du petit Damian, qu'elle n'avait pas voulu laisser seul avec la tante Laurence. Le temps pressait, le billet était déjà dans les mains de l'huissier Fournigue. — Voilà une mauvaise affaire, gare à nous! répondit le Sendric; Fournigue est dur comme les pierres; pour une heure de retard, il saisirait chez son propre père. Il ne nous fera pas grâce d'une minute, gare à nous! Mauvaise affaire! il faut y penser. Asseyons-nous dans les copeaux. Ah! Fournigue a le billet? — Dans tout le canton, les pauvres gens ne parlaient qu'avec terreur de ce Fournigue, homme haineux, impitoyable, âpre au gain, et de plus très ardent à son métier par goût du métier même, en artiste, — ou, si l'on veut, en chasseur.

Après un très long silence, le Sendric se leva et dit à sa femme : — Tout bien pesé, il faudra voir l'ami Espérit; sans lui nous sommes perdus, mais j'ai bon espoir. Qu'on donne l'avoine à la mule. — Le Mitamat n'avait jamais su trouver d'autre expédient pour parer aux périls des protêts. Au dernier moment, lorsqu'on annonçait l'arrivée de l'homme de loi dans le pays, le Mitamat se mettait à réfléchir la tête dans ses mains; il rêvait, cherchait, s'ingéniait avec de grands efforts d'imaginative, il inventait mille combinaisons subtiles, et quoi qu'il fît, qu'il méditât cinq minutes ou la journée entière, c'était toujours pour aboutir à cette conclusion : « Espérit est un homme de ressources; la femme, tenez-vous tranquille, je m'en vais au château des Saffras. » Et c'était encore le parti le plus sûr; sans les économies du sage, du prudent Espérit, jamais le Mitamat ne se serait tiré des griffes de l'huissier Fournigue.

Pendant qu'on délibérait ainsi sur cette grave affaire du billet, Damianet courait en liberté dans l'atelier de son père, du tour à l'établi, des étagères au grand coffre; il ouvrait et fermait les tiroirs, s'accrochait aux cordages, faisait tourner les poulies; il grimpait, rampait, sautait partout, la main dans tous les casiers, sous les tables, sur les bancs, sur les poutres. Lorsqu'il fallut partir, ce fut un des chagrins les plus vifs qu'il eût encore éprouvés; il revint en larmes à la cuisine près de la tante Laurence. La vieille femme s'était inquiétée de la longue conférence de la Damiane avec le Sendric, et, se doutant de quelque mystère, elle essaya de faire parler Damianet, qui boudait à l'écart derrière une chaise; l'enfant refusa obstinément de répondre à ses questions. Un mois s'écoula sans qu'il soufflât mot de son voyage au hangar, puis un dimanche, à l'improviste, en pleine assemblée de commères, il prit la parole, et de but en blanc se mit à raconter ce qu'il avait vu dans l'atelier

de son père. Ces cylindres, ces découpures de bois et de métal, ces ressorts, ces plaques de toutes formes, c'était pour lui tout un monde de jouets bizarres et gigantesques; il en était émerveillé. Ses souvenirs lui revenaient en foule; on lui fit répéter vingt fois son récit. — Oh! quel malheur! disaient les voisines; elles levaient les bras au ciel et s'apitoyaient sur la folie de ce père de famille. — Oh! quel fourbe! dit la tante, et moi qui n'en savais rien! Mais que se passe-t-il par là-bas dans ce hangar? Quel serpent! A nous deux, vieux renard!

Alors elle mit en campagne sa petite police, et, pour sa part, surveillant de près le Mitamat, elle ne perdit plus un mot de ce qui se disait autour d'elle dans la cuisine. Lorsque Espérit venait argumenter et raisonner avec le Sendric, la tante ne s'enfuyait plus à l'autre bout de la salle en criant qu'on lui rompait la tête; au lieu de maugréer et de s'emporter comme par le passé, elle se rapprochait des discuteurs, doucement, à reculons, pour leur ôter toute méfiance. Tant que les deux amis étaient aux prises, elle se tenait aux écoutes, blottie dans son fauteuil, la tête en avant sous la quenouille, attentive, impatiente, allongeant son museau pointu, dressant ses fines oreilles, tout en éveil, avec des sursauts et des mines de souris en maraude.

Les commères conspiraient avec la tante, et le Sendric ne faisait plus un pas sans être épié et suivi. On savait à quelle heure il entrait au hangar, à quelle heure il en sortait; dès qu'il était à ses mécaniques, on attirait les chiens hors du bûcher, et de magnifiques bombances les retenaient à la cuisine; les enfans du quartier venaient se tapir derrière les fagots, et, par les fentes des cloisons, ils regardaient travailler le Mitamat; au besoin, pour mieux voir, ils trouaient les planches au vilebrequin. Les plus délurés recevaient en récompense des morceaux de pain blanc, et même des liards, s'ils restaient bravement aux aguets jusqu'à la fin des expériences.

Sur ces rapports, les conjectures et les commentaires allaient leur train, et l'imagination des voisines se donnait carrière. La tante brûlait d'en savoir encore plus long. Clouée sur son fauteuil, dévorée de curiosité, elle souffrait le martyre de ne pouvoir descendre au hangar, fureter ces cases et ces étagères mystérieuses, voir de ses yeux, toucher de ses mains. Son grand désir, son rêve, c'était d'arriver à faire parler le Sendric lui-même sur ses mécaniques, de le tenir en tête-à-tête, entre quatre murs, pour le chapitrer tout à l'aise, discuter avec lui, censurer, critiquer, conseiller; mais comment s'insinuer dans la confiance de cet homme taciturne et solitaire « qu'elle craignait comme le feu, disait-elle? Par quel bout le prendre? » Elle vidait tout son sac à malices, elle mettait en jeu ses artifices les plus

subtils; le Mitamat glissait au travers, il était insaisissable. — Ah! quel farfadet, il passe comme l'éclair!

Le plus difficile, c'était de le surprendre sans sa femme; il ne venait à la cuisine que lorsqu'il était certain d'y rencontrer la Damiane; d'habitude il se tenait à ses côtés, aidait au ménage et ne s'écartait guère que pour les travaux du four. Avait-elle à sortir, il la suivait pas à pas. — Oh! le grand simple! fredonnait la tante en essayant de l'arrêter au passage; oh! l'innocent! toujours après sa Sendrique, comme un enfant dans les jupes de sa mère. Pauvre amour, on l'enlèverait peut-être! Il est si beau! Lui, un homme! oh! jamais! — Et pour lui faire honte, à son retour elle racontait tout haut l'histoire de *Coq-Poule* (*Gaôu-Galline*), le mari benêt de la légende populaire, qui savonne, cuisine, fait les lits, trait la chèvre, couve les œufs et les vers à soie.

Si par grand hasard le Sendric oubliait de sortir ou se trouvait retenu forcément à la cuisine en l'absence de sa femme, dès que la Damiane tournait les talons, tante Laurence congédiait les voisines. — Partez, partez, je le tiens; je vais lui tirer les vers du nez; mais qu'il ne se doute de rien. — Elle virait son fauteuil et courait sus au Mitamat. En toute hâte, elle abordait la grande question des mécaniques, mais avec des détours si compliqués que le Sendric n'y comprenait rien. — Ah! quel fourbe, se disait la tante, quel fourbe! Avec ces hommes-là, il faut une prudence d'enfer. Je vais plaider le faux pour savoir le vrai. — Sans prendre garde à toutes ces finesses, le Sendric mettait en ordre le ménage et rôdait çà et là; tante Laurence le relançait avec une agilité extrême; à coups de talons, elle poussait son fauteuil à roulettes en tous sens, entre les sacs, les boisseaux, les bûches, sans jamais chavirer. Elle parlait, parlait à cœur joie. Le Sendric se taisait ou répondait par des coq-à-l'âne, et l'entretien se poursuivait ainsi à bâtons rompus : lui, affairé et distrait comme d'habitude, tournant autour des meubles avec des mouvemens brusques et furtifs; elle, infatigable, sautillant et babillant, donnant la chasse au fuyard, le traquant dans tous les coins. Et sitôt qu'une porte venait à s'ouvrir, le Mitamat s'échappait comme le vent.

En 1838, à la Saint-Blaise, il arriva que la tante Laurence eut enfin toute une grande journée devant elle pour harceler le Mitamat et lui serrer les pouces. Les moindres faits de cette petite guerre domestique s'étaient gravés dans l'esprit du terrailler; il les raconta à Marcel avec une grande vivacité de souvenirs, car il avait passé toute cette journée chez le Sendric, et très éveillé par la fièvre, très excité. La veille, il s'était blessé en fendant du bois; on l'avait couché dans la cuisine, et de son lit il voyait, il entendait tout. On le croyait endormi.

Ce jour de Saint-Blaise, la Damiane s'en était allée en foire avec la famille et les amis, et le père Sendric avait été laissé de garde à la maison. La tante Laurence s'était levée à la pointe du jour pour ne pas perdre une minute; déjeuner du réveil, toilette, tisanes, fumigations, en rien de temps elle avait expédié tous ses grands travaux du matin sans aide ni secours. Elle était à son poste, à l'entrée de la cuisine, lorsque le Sendric descendit dans la cour. Il mit ses voyageurs en chemin, et revint s'asseoir sur la margelle du puits, à quelques pas de la tante. La foule se répandait dans la rue et sur la chaussée. Par la porte charretière, toute grande ouverte, on voyait passer le défilé joyeux des gens de la foire pêle-mêle, en tumulte, bétail, piétons, voitures. Les enfans chantaient, sifflaient, les volailles piaillaient, les pourceaux en fureur hurlaient dans leurs cages; autour des lourdes charrettes trottinaient et caracolaient les cavalcades; les chiens jappaient et sautaient aux jambes des mules fringantes. Essieux grinçans, cris de bêtes, grelots, clochettes, piaffades, à tous ces bruits du dehors le Sendric prêtait tristement l'oreille. Il ne pouvait se décider à rentrer dans sa cuisine, et la foule s'étant écoulée, il restait là contre le mur, les bras pendans, tête basse, engourdi et rêveur, grattant la terre avec ses pieds. Quelques pâtres attardés arrivaient par les traverses dans le bas du village; d'autres, longeant les vieux remparts, rejoignaient à la hâte le chemin de la foire; de loin en loin, on entendait encore les galopades des ânesses et les piétinemens des troupeaux tintant clair sur cette route sonore taillée dans le roc. A ces derniers appels, le Sendric se réveillait en sursaut; puis, retombant en songerie, il amassait à poignée des pierrettes qu'il triait et jetait lentement, une à une, au fond du puits.

— Brave homme, lui dit la tante, vous me faites compassion. A vous voir, on dirait un prisonnier. Holà! que je vous plains de manquer une si belle foire, notre Sendric, et comme cette journée vous sera longue! Les voilà donc tous partis, la femme, les enfans, les amis! Qu'allez-vous devenir? Tout votre monde dehors, Espérit malade dans son coin, et la vieille tante à garder, une pauvre Laurence moitié sourde, infirme, qui ne sait rien, qui n'a jamais rien vu, que vous avez toujours méprisée! Ma société ne vous divertira guère, j'imagine. Près de moi, l'ennui vous prend vite; votre air le dit bien. Comme vous languissez, brave homme! Hélas! le chagrin vous mine.

— Ah! oui, vraiment, dit le Sendric, et la tante reprit, en soupirant comme lui, par manière de condoléance :

— Oh! cette journée sera longue, bien longue. Oh! ils ne rentreront pas de si tôt. Dans les foires, on n'a jamais fini; vous en savez quelque chose, vous qui ne manqueriez pas un marché, si l'on vous laissait faire. Quand vous êtes par chemins, vous vous inquiétez peu

de ceux qui sont au village à sécher d'ennui. Vous le voyez maintenant, lorsqu'on est séparé, le gros chagrin, c'est pour ceux qui restent. A votre tour aujourd'hui! Il n'est pas mal que vous apprenniez par vous-même que la maison n'est pas très gaie pour ceux qu'on y délaisse. Enfin, sans rancune et de bon cœur, je vous offre ma compagnie. Si vous voulez, nous allons profiter de cette matinée pour causer à la douce, comme une paire d'amis, et de tout ce qui vous intéresse. J'en ai long à dire, savez-vous? Je ne suis pas dans les personnes d'esprit, mais j'ai beaucoup de jugement, et qui m'écoute n'y perd rien. Vous n'avez à pétrir que sur le midi au plus tôt, et réglé comme vous êtes, je sais bien que vous ne changerez pas vos heures. D'ici là, si le languir vous prend, je suis toute à vous. Allons, père Sendric, puisque vous ne savez que faire de votre personne, venez un peu vous asseoir à mes côtés, sur l'escabeau; nous allons essayer de vous distraire.

Le Sendric lui répondit : — Ce n'est pas le travail qui manque, notre tante. Pour l'heure, je vais vous relever ces fumiers tout au long du mur, sans m'écarter. Quand vous aurez besoin de moi pour vous servir, appelez.

— Oh! ne vous gênez pas pour moi, dit-elle; si vous avez à courir dehors, je ne vous retiens pas, vous êtes votre maître; partez, partez. Vous n'aimez guère votre intérieur, c'est certain, et l'on dirait que cette maison va s'écrouler sur vous, tant vous redoutez d'y entrer. C'est peut-être à cause de moi; ma présence vous pèse, je le vois bien; ma société vous déplaît, vous avez une dent contre moi, je le sais, je le sais. Et pourquoi, juste ciel! Qu'avez-vous à me reprocher? L'intérêt que je vous porte. J'ai beau chercher, je ne vois pas quel tort j'ai pu vous faire. On vous aura monté contre moi. Je ne sais pas qui vous pousse, mais vous êtes bien mal conseillé. Voyez, voyez! à présent même, je suis à vous parler raison, et vous ne m'écoutez déjà plus. Vous êtes au supplice, vous voudriez déjà prendre la clef des champs, les pieds vous brûlent; partez, partez. Qui vous retient? Laissez-moi dans la solitude et l'abandon; j'y suis habituée; un jour de plus ou de moins, je ne compte plus.

— Eh bien! l'on va rentrer, l'on rentre, dit-il en lançant la fourche sur les fumiers. Me voici. Êtes-vous contente? Que voulez-vous de moi?

— Moi? de vous? Rien, rien, rien. Si c'est pour moi que vous êtes rentré, vous avez grand tort. Qui vous cherche? Juste ciel! qui vous cherche? Partez, restez, sortez, à votre fantaisie, et que m'importe? Vous êtes votre maître. Moi, je ne demande rien, je ne veux rien, je n'attends rien, ni de vous ni de personne; je me suffis. Moi, vous appeler? Oh! jamais, jamais, je vous le jure!

Le Sendric s'était mis à ranger et nettoyer la cuisine. — Eh! là, père Sendric, cria la tante, puisque vous ne savez que faire, venez donc au moins m'enfiler mon aiguille.

Il arriva lestement et vida l'étui. — A votre plaisir, tante Laurence, pour ces aiguilles, très volontiers; j'ai bon biais, nous allons vous en piquer une douzaine sur les bras du fauteuil, grandes et petites, prêtes à l'avance. M'y voici!

Les aiguilles enfilées, la tante ne voulut plus coudre. Il lui fallut son tricot, le rouet, la chiffonnière, la quenouille, les vieilles hardes; à chaque instant, elle changeait d'ouvrage, elle perdait ses ciseaux, son dé, les patrons, le fuseau, l'aune, sa tabatière; au premier mot, sur un signe, elle était servie à souhait, puis le diligent Sendric reprenait en courant son travail, mais tout aussitôt la tante le détournait du ménage. — Eh! l'ami! puisque vous ne faites rien, rendez-moi un service; soyez bon à quelque chose. Elle lui donnait à dévider de la soie, du fil, du coton, des laines. — Encore cet écheveau! c'est le dernier. Tout en dévidant nous pourrons causer gentiment, comme de vieux amis. J'en ai long à vous dire, savez-vous? Et sur quoi donc? Devinez, devinez donc, je vous le donne en mille. Et par hasard, pourriez-vous me donner des nouvelles d'un père de famille qui va s'enterrer de grandes journées dans un fond de hangar, derrière les caisses, les tonneaux, dans les poutres, dans les planches, sous les tiroirs, sans avertir personne, comme un ours, comme un voleur? Se cache-t-on pour faire le bien? Jamais, jamais!

Au bout de quelques minutes, la tante était lassée du dévidage; elle demandait son chapelet. Le Sendric mit quelque retard à l'apporter; la tante trépignait. — Ah! quel malheur! Il se sera perdu, il est bien perdu. Ne faites pas semblant de le chercher, notre Sendric, vous savez bien que c'est inutile. Qui me prouve que vous ne l'avez pas vous-même donné à détruire à votre Damianet? Vous n'avez rien à lui refuser. Vous êtes d'une faiblesse! Père Sendric, vous élevez bien mal vos enfans; il serait temps de les corriger. Ce Damianet tourne mal; c'est tout son père. Jamais en place! Quel touche à tout! Quel brise-fer! C'est un furet. Je suis certaine qu'il a gaspillé ce chapelet et qu'il l'aura jeté dans le puits; rien ne peut le remplacer, je ne l'aurais pas changé contre un chapelet d'or. Qui sait depuis combien de temps il était dans la famille? Il est connu que nous sommes une des plus anciennes maisons du pays; depuis des siècles, il y a toujours eu des Sendric maîtres-fourniers, de père en fils. La maison périra avec vous. Vous valez peu : eh bien! votre Damianet sera pis encore.

Lorsqu'elle eut son chapelet, elle demanda ses Heures. Presque aussitôt elle referma son livre en criant famine. Pour couper court

à ces doléances, le Sendric avança de deux heures le dîner; tante Laurence n'avait plus faim. — Eh! eh! vous êtes bien pressé, vous! Il paraît que le chagrin vous aiguise l'appétit. Pour un homme dans l'affliction, vous avez les dents longues, père Sendric. Moi, je ne suis pas comme vous, j'aime une vie réglée pour mes repas comme pour tout; mais ici je ne suis pas chez moi, et certes on me le fait bien sentir : on me traite comme une enfant, on me change mes heures sans me consulter, de force on voudrait me rompre mes habitudes. A mon âge, c'est mortel. Oh! les hommes sont trop absolus; il faudrait toujours faire leurs quatre volontés. Moi, je ne veux plus céder à tous ces caprices, j'y suis décidée. Dînez, dînez sans moi, mangez tout seul, mangez, mangez tout, prenez ma part. Vous êtes affamé comme un loup, et tout ce dîner ne vous pèsera guère; oh! je vous donne ma part. Enlevez, enlevez mon couvert. Je n'en suis pas.

— Ni moi non plus, tante Laurence; à votre moment. — Il reprit la marmite et l'accrocha à la crémaillère, au plus haut cran. — A votre moment, notre tante. Oh! comme il vous plaira. Rien ne presse, on peut attendre, et le feu n'est pas à la maison. Nous avons nos deux heures devant nous. Je vous donne jusqu'à midi : d'ici là usez du père Sendric à votre idée pour vous servir; mais à l'*Angelus*, au coup de la cloche, j'ouvre mon pétrin, je m'y braque, et si vous m'appelez alors, autant vaudrait parler au mur.

Bientôt la marmite fut décrochée de nouveau, puis raccrochée encore, puis encore déposée sur la nappe et rapportée sur les charbons. Tous les quarts d'heure, la tante tombait en défaillance; à peine servie, elle n'avait plus goût à rien. Enfin elle consentit à se mettre à table; le Sendric s'occupa d'elle avec toutes sortes de soins, mais pour sa part il ne faisait pas honneur au dîner, et la tante lui cherchait noise pour sa grande sobriété. — La faim vous ravage, et vous vous retenez, je le vois bien; c'est un air que vous vous donnez devant moi. Forcez-vous donc, père Sendric, et ne vous laissez pas aller ainsi comme un imbécile. On se fait une raison. Mangez, mangez, l'appétit viendra, j'en réponds. Allons, du courage! Le meilleur temps de la vie, c'est à table. Je sais bien que vous vivez comme un oiseau, mais enfin on ne se nourrit pas de l'air du temps, et pour quelques heures que vous êtes séparé de votre Sendrique, c'est par trop languir. Un jour d'absence, et vous voilà triste et malade à la mort! C'est ridicule. Que voulez-vous donc qu'on pense de vous? On en dit déjà bien assez, notre homme! Si vous saviez comme on vous traite dans le pays! J'en suis honteuse pour vous, et je ne sais que répondre. Puis-je dire : Non, quand j'entends autour de mes oreilles : Quel grand simple que ce père

Sendric! quel innocent! Ce n'est pas un homme. Sans sa Damiane il se croit perdu. Qu'elle s'écarte d'une minute, il n'a plus sa tête : il est muet, il est sourd, le voilà dans la lune. Toujours cette Damiane, cette Damiane! Loin d'elle, vous êtes un corps sans âme.

— Ah! la Damiane est une maîtresse-femme! dit le Mitamat en hochant la tête.

— Elle a bien ses vertus, dit la tante.

— Oui, certes, et sur ma foi! tante Laurence! A qui le dites-vous? La Damiane et moi nous sommes comme les deux doigts de la main.

— Et vous ne la valez pas, notre Sendric; vous ne la vaudrez jamais, entendez-vous? Dans son petit doigt, elle vous vaut tout entier.

— C'est très certain, notre tante, vrai sur l'honneur! vous parlez bien. Il n'y a pas deux Damianes au monde; on irait jusque dans les îles sans trouver sa pareille!

— Oh! c'est une personne fort méritante. Avec vous, elle a bien eu ses traverses. Si je vous dis tout ce bien d'elle, notre Sendric, ce n'est pas pour vous peiner, croyez-moi; si je savais vous mortifier, je me tairais sur l'heure.

— Allez, allez toujours! s'écria le Mitamat, qui ne se lassait jamais d'entendre l'éloge de sa femme. Parlons-en, de cette Sendrique, et jusqu'à demain, si vous voulez. M'y voici. Avancez la marmite : j'ai grand' faim. — Et d'un air réjoui il se servit une pleine écuelle.

En le voyant si bien disposé, la tante reprit avec insistance : — Oui, notre homme, vous avez là une bonne femme; elle vous est fort attachée, et bien trop. Ah! si vous saviez comme elle languit quand vous êtes dans vos foires, Juif-Errant! Maintes fois j'ai connu qu'elle se tenait à quatre pour ne pas pleurer comme une Madeleine.

— Vrai? dit-il. Ah! si jamais on m'y reprend à ces foires, que je perde mon nom! La tante, voilà bien six mois que je n'ai mis les pieds hors de la commune, sinon pour aller au moulin. Ces marchés, ces marchés, c'est fini!

— Dieu le veuille, brave homme, Dieu le veuille! Suivez toujours mes avis, et vous n'en serez que plus heureux. Croyez-moi, renoncez-y à ces foires; c'est un gros chagrin pour votre Sendrique. Il serait temps de lui donner un peu de contentement. — Puis elle ajouta finement : — Et d'ailleurs, à quoi bon maintenant tous ces voyages? Que vous reste-t-il à acheter? Votre hangar n'est-il pas garni du haut en bas? On dit que c'est plein comme un œuf. A quoi bon? Juste ciel! à quoi bon? Là, entre nous, brave homme, expliquons-nous donc une bonne fois pour toutes, et puisque nous sommes seuls, profitez-en pour me dire un peu ce qui se passe par

là-bas dans ce hangar. Qu'y pouvez-vous faire? quels sont vos projets? Parlez, parlez; on ne vous trahira pas.

Sur cette question, le Sendric se leva, l'écuelle aux mains, et d'un trait il avala son assiettée. L'horloge sonnait; le Sendric était déjà au pétrin. Il ne fallait pas se risquer à l'importuner davantage. Dès qu'il avait les bras dans la farine, ce n'était plus un homme endurant, la tante le savait par expérience; elle se résigna donc de son mieux, tant qu'elle le vit dans ce feu de travail. Cependant lorsque, après avoir aligné ses pains sur la planche, le Sendric descendit un autre sac et le vida dans la huche pour la seconde fournée, tante Laurence n'y tint plus. Elle s'ennuyait, elle soupirait, geignait, gémissait tristement; bientôt il lui vint une petite toux d'impatience, aigre et sèche. Dans ses jours d'inquiétude, elle était sujette à ces crises nerveuses. Cette toux était involontaire et n'avait rien de joué, mais la tante n'était pas fâchée qu'on prît pitié d'elle; l'accès arrivant, elle ne se retint pas, elle y mit beaucoup de bonne volonté, puis elle y aida, puis elle se força un peu, puis davantage, enfin la quinte éclata; elle toussait à pleins poumons, si bien que le Sendric l'entendit, quoiqu'il râlât et criât très fort de son côté, ainsi que font les mitrons en soulevant leur pâte.

— Ah! c'est gémir à me fendre le cœur, dit-il; vous allez rendre l'âme. Par bonheur le feu n'est pas mort; patience, patience, laissez-moi vous préparer les quatre fleurs et des figues au lait. C'est un velours.

La tante se fit bien prier pour prendre les tisanes; elle les but lentement, goutte à goutte; la toux s'étant calmée, elle se plaignit d'un mal qui lui passait dans les reins. — Oh! si j'avais mes jambes, disait-elle, comme j'irais volontiers vous mettre un peu d'ordre dans votre hangar! Il n'y a que les femmes pour s'entendre à ranger. Y en a-t-il du remue-ménage par là-bas! y en a-t-il! Vous ne devez plus vous y reconnaître. Il paraît que c'est plein partout. Et dans une confusion!

— Et d'où le savez-vous? dit le Sendric.

— Qui me l'a chanté? répondit-elle; mon petit doigt. Il en sait long, très long, et bientôt peut-être serez-vous dans les étonnés. Ah! vous êtes fin comme l'ambre, mais votre ancienne n'est pas encore dans les innocentes; tante Laurence en a découvert de belles.

Le Mitamat n'entendait rien de ce petit ramage; il prépara sa seconde fournée, et quand ce fut fini, il se disposa à sortir. La tante ne le perdait pas de vue. — J'entends une charrette dans la rue, dit-il, ce sont mes soies qui arrivent peut-être; je vais les peser.

Pendant qu'il montait sur la table pour décrocher la balance romaine, tante Laurence virait son fauteuil et le lançait jusqu'à la

porte, en travers pour lui barrer le passage. Il tourna du côté de l'escalier; cette issue était fermée. — Visage de bois, père Sendric, toc, toc, toc, la serrure est solide. — Elle riait aux larmes, les poings sur les hanches. — Toc, toc, toc, la porte tient bon; pour l'ouvrir, il vous faudrait faire sauter la gâche. Je vous conseille de chercher la clé. Oh! je me fais un bon sang, je m'en fais comme une bienheureuse. Cherchez à tous les clous, en haut, en bas, je vous donne jusqu'à Pâques pour la trouver. La clé est dans ma poche; venez-y voir. Eh bien! vous n'osez approcher? Avez-vous peur qu'on ne vous mange? Arrivez ici, et remettez-moi cette balance sur la cheminée, croyez-moi; notre charrette ne rentrera que sur le tard, et nous avons tout ce bon temps pour nous conter nos petits secrets, à l'amitié, bien seuls, sans gêne, et tranquilles comme Baptiste. Approchez-vous donc, plus près encore, je suis dure d'oreille.

— Tante Laurence, dit-il, je suis bien inquiet pour nos blés, qui demeurent couchés depuis l'orage; s'il ne vient pas un bon vent sec pour les relever, c'est encore une moisson perdue. Les biens de la terre en ont de dures à passer. Il faut me laisser sortir, que j'aille voir si le temps tourne au clair.

— Il n'y tourne que trop, notre Sendric, juste ciel! Je le sens à ces douleurs qui me travaillent. Restez, restez, pas n'est besoin de sortir; croyez-moi, dans une heure il va se lever une bise à décorner les bœufs. Je m'y connais sans regarder courir les nuages. J'ai des bras et des jambes qui marquent le temps.

Il s'approcha d'elle avec empressement : — Ah! si vous souffrez encore, notre tante, il faut disposer du Sendric, sur ma foi! Je suis ici pour vous servir.

— Il s'agit bien de mes douleurs! cria la tante exaspérée. Laissez-moi, vieux brutal, laissez-moi. J'ai mon mal et je patiente. Nous allons nous expliquer, et cette fois, je vous le jure, vous ne me renverrez pas à la semaine des quatre jeudis. Nous allons tirer l'affaire au grand clair. Au fait! au fait! Et ce hangar, que s'y passe-t-il? qu'y faisons-nous? et ces mécaniques?

— Mes mécaniques? dit le Mitamat fort surpris; quelles mécaniques? Allons, parlez, parlez; qu'en savez-vous?

— Ah! vous y voilà. Vous m'écoutez maintenant; c'est fort heureux. La faim fait sortir le loup du bois. Nous avons martel en tête. On vous a mis la puce à l'oreille. Tiens, tiens, vous n'êtes plus sourd! Il a parlé! quel miracle! Eh bien! méchant sournois, votre secret, qui le tient? On les connaît, vos mécaniques. Et ces horloges, hein? vieux renard! et ces tourne-broches?

C'était ce qu'elle avait pu imaginer de plus compliqué; elle n'entrevoyait rien au-delà.

— Des horloges? dit le Sendric, des tourne-broches? Moi, je fais des tourne-broches?

— Eh! oui, vous en faites. N'essayez pas de jouer au plus fin; vous êtes pris. Oh! quel front! Il n'en convient pas! Et pas plus tard qu'hier matin, qu'avez-vous donc fabriqué? Et l'autre dimanche après vos écritures, vos pattes de mouches? Hein? vieux renard! Des tourne-broches, des tourne-broches; osez donc le nier!

Le Sendric ne répondait pas; il s'apprêtait à scier un tronc d'arbre. La tante l'appelait d'une voix câline : — Sendriquet! Sendriquet! arrivez donc vous reposer un peu par ici. Laissez-moi ces yeuses; le bûcher est plein; rien ne presse, et vous êtes fatigué, peccaïre! Voulez-vous donc toujours vous abîmer de travail? Venez, venez vous délasser sur cette chaise, et nous causerons comme une paire d'amis. Ménagez-vous, mon bon. Pour sûr, vous en faites trop. Il y a temps pour tout, notre homme, et si vous forcez la nature, vous ne ferez pas long feu. Avec ça que vous êtes déjà si vaillant! vous tomberez tout d'un coup, et vous tomberez étique; c'est comme je vous le dis; il ne faut pas croire que vous soyez de fer et de bronze, d'autant que pour vous soigner vous n'écoutez personne; vous prenez un teint vert qui ne me dit rien de bon. Et quels yeux! quelle voix! Vous semblez un fantôme; c'est une pitié! Jaune comme un coing! Et maigre! maigre! à passer entre les cornes d'une chèvre!

Le Mitamat sciait silencieusement son chêne. Pour le piquer et l'exciter à la riposte, la tante répétait sur tous les tons : — Vous rougissez donc bien de notre métier de fournier? On dit partout que vous voulez vous mettre horloger. A votre âge, c'est un peu tard pour changer d'état. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Monsieur méprise ses gens et son village. Monsieur veut être bourgeois dans les villes, la canne à la main. Qui verra rira.

Quoi qu'elle fît, elle ne réussit pas à l'émouvoir. Le Sendric scia toutes ses bûches sans lever la tête, et lorsqu'il les eut empilées, d'une enjambée il vint jusqu'à la porte. — Tante Laurence, peut-on passer maintenant?

— Non, non, non!

— Très bien, dit-il; je m'en vas faire une échelle. Voyez-vous ce fagot, notre tante? J'ai là de quoi tuer le temps jusqu'à la brune, à leur retour. Aussi bien ces barres de saule étaient trop belles pour être mises au four. Quand elles m'auront passé par les mains, ce sera un plaisir. Regardez-moi travailler; il y en a de plus gauches que moi.

A l'arrivée des gens de la foire, l'échelle était terminée, et le Sendric ratissait, ratissait toujours. La tringle de fer rougissait au feu, tout le fagot était à terre débité en barres, barreaux et planchettes. Il avait disposé toutes ses pièces pour monter des chaises; il en au-

rait ajusté des douzaines et des centaines; il aurait ratissé, ratissé jusqu'à la fin du monde sans que la tante parvînt à lui arracher une seule parole qui eût trait aux machines. Une fois retombé dans son mutisme, il s'y tenait obstinément et durement.

Des scènes comme celle de la Saint-Blaise, dont Espérit avait été le témoin muet et n'avait oublié aucun détail, se renouvelèrent plus d'une fois entre le Mitamat et la tante Laurence, sans que celle-ci pût rien tirer de lui. En public, elle le provoquait par des questions détournées, des railleries, des allusions; mais le Sendric n'écoutait guère et restait muet. La tante se vengeait en le harcelant de toute manière, même pendant les veillées de la famille. Les soirs de fournée, au départ des pratiques, la tante Laurence éteignait la lampe, et l'on venait travailler dans la cheminée pour ménager l'huile. Si l'on avait soupé, la Damiane allait coucher les enfans. Le Sendric, n'entendant plus de bruit, se croyant seul, rêvait à ses machines. Il restait accroupi sur son banc, les pieds à la crémaillère, dessinant et chiffrant sur les cendres du foyer du bout de son croc de boulanger; la tante Laurence filait derrière lui, à la clarté du four entr'ouvert. Souvent, lorsqu'il était bien absorbé dans ses calculs, d'un coup de quenouille elle le décoiffait lestement. — Eh! pauvre homme, dormez-vous? Avisez donc votre barrette qui s'en va dans les braises. Réveillez-vous, Jean de la lune! Le feu tombe, et vous allez manquer cette cuite.

VII.

Marcel ne se lassait pas d'entendre ces histoires que lui racontait Espérit; il se les faisait répéter bien souvent, longuement, dans les moindres détails; rien n'était indifférent pour lui dans le récit minutieux de ces petits drames domestiques. De son côté, la tante Laurence lui racontait à sa façon les méfaits du Mitamat; Marcel l'écoutait avec un vif intérêt. A l'aide de ces récriminations passionnées de la tante tout autant que par les récits sympathiques d'Espérit, avec ses souvenirs personnels ainsi ravivés, éclairés, il reconstruisait dans le passé toute la vie de son père, qu'il avait si peu connu; il en devinait les souffrances, les angoisses, les illusions, les habitudes, il en pénétrait l'intimité, et toutes les choses dont il avait été témoin dans son enfance s'expliquaient maintenant pour lui d'une façon imprévue. La Damiane reconnut alors que le moment était venu de ne plus rien cacher à Marcel. Jusque-là elle avait été avec lui d'une extrême réserve sur tout ce qui touchait aux dernières années du Sendric, à sa fin, aux causes mystérieuses de sa mort. Marcel apprit par elle cette douloureuse histoire, et toute la triste vérité lui fut dévoilée.

Au plus fort de ses embarras d'argent, le Mitamat avait hérité d'un vieil oncle maniaque et soupçonneux qui depuis vingt ans lui fermait sa porte, — un Sendric de Brantes, son plus proche parent, bourrelier très renommé « qui gagnait, disait-on, ce qu'il voulait. » Il lui venait des pratiques des quatre coins de Provence, et souvent même du fond du Dauphiné. « Personne n'avait jamais vu la couleur de son argent. » Tous les deux mois, un revendeur de la ville d'Orange venait l'approvisionner de pains bis achetés à la porte des casernes; en échange, le vieux Sendric lui réparait ses bricoles. Le bourrelier passait pour très riche, mais on ne lui connaissait ni terres ni rentes, et de sa vie il n'était entré chez les notaires. Il n'en parlait qu'avec horreur quand il lui arrivait de parler, chose rare. Il vivait seul, à l'écart, en compagnie d'un chien très farouche. L'homme et le chien se nourrissaient d'herbages et de vieilles croûtes; ils avaient pour gîte une baraque en pierres sèches, près du torrent, hors la bourgade. Dans la baraque, pour tout mobilier, un bahut de vieux chêne, massif, plaqué d'ébène, une hache, un fusil, un télescope, des rasoirs, et les outils du métier, les meilleurs, les plus beaux qu'on pût voir, des aciers de prix sortis des fabriques anglaises. A Brantes, on se racontait des histoires étranges sur ce mystérieux bahut qui restait toujours cadenassé. Lorsque des indiscrets s'avisaient de questionner le bourrelier à ce propos, pour toute réponse, il sifflait son dogue ou montrait le fusil. La hache lui servait à fendre les pains de munition durcis et moisis dont il vivait; avec les rasoirs, il se faisait la barbe deux fois par jour; enfin il usait du télescope pour consulter les astres tous les soirs, après souper, et le matin, avant de se mettre à la besogne, il se tirait des horoscopes avec un jeu de tarots.

A quatre-vingt-trois ans, il n'avait rien changé à cette vie. Il couchait sur la dure, tout habillé, sans autre lit qu'une méchante paillasse de feuilles, le chien en travers servant d'oreiller. Un matin, on le trouva roide mort sur son grabat, les bras croisés, tête haute, le fusil entre les jambes; au chevet, le chien hurlant et pleurant son maître. La justice arriva; on courut au bahut, que l'on croyait rempli d'or; on n'y vit que des jeux de cartes, des savonnettes, des piles d'almanachs triples liégeois, au nombre de quatre-vingt-trois, et tout autant de *Messagers boiteux* numérotés et classés par années; au fond, sous ces liasses, un baril de poudre, le code et des chevrotines. Lorsqu'on voulut retirer le fusil, le dogue fidèle se jeta en avant sur le mort et saisit le canon avec ses dents. Le coup partit et lui brisa la mâchoire : la canardière était chargée comme un tromblon.

On fouilla la paillasse, elle était bourrée de sacs d'écus. La maison fut explorée en tous sens. On s'attendait toujours à trouver d'autres

richesses dans quelque cachette, et l'on se rappelait ce discours du bourrelier, qui avait dit un jour à son marchand de pains : « C'est dans mon trésor qu'on verra le testament. » C'était encore une drôlerie de ce vieillard énigmatique, car il avait toute sa fortune dans son grabat, et l'on vida de nouveau le bahut, on secoua les paquets d'almanachs, on renversa tous les tiroirs, sans trouver une seule ligne écrite de la main du défunt. Le bourrelier ne laissant pas de testament, les trésors de la paillasse revenaient de droit au Mitamat. Lorsque cette nouvelle arriva à Seyanne, tout le village fut en émoi. Déjà le Sendric ne passait plus pour fou; la tante Laurence n'osait plus le brusquer, elle lui parlait avec de grands respects, tout en hasardant quelques conseils sur le gouvernement de cette fortune inespérée, le placement des fonds, les garanties à prendre, la méfiance dont il fallait s'armer contre tout le monde, et surtout contre les amis. — Gare aux emprunteurs, notre Sendric, et gare aux piqueurs d'assiettes! Oh! gardons-nous des piqueurs d'assiettes! — Dans les rues comme à la cuisine, le Mitamat ne rencontrait que des visages sourians; les petits polissons se rangeaient pour lui céder le haut du pavé, les notables le saluaient courtoisement, les commères lui tiraient des révérences. La tante Laurence prenait sa part de tous ces hommages, il lui en revenait un grand crédit, son cercle de voisines était triplé, on lui faisait une cour assidue, et la Bouillargue, une ancienne ennemie de la vieille femme, n'était pas la moins empressée parmi ces visiteuses. — Ne la croyez pas, disaient les bonnes amies; elle sèche de jalousie, défiez-vous! — La tante l'accueillit d'abord très mal; mais elle fut entourée de tant de prévenances, elle fut si souvent et si adroitement flattée, soignée, cajolée, écoutée à plaisir, qu'elle finit par oublier les vieux griefs, et la Bouillargue, s'étant laissé bien humilier, fut enfin reçue à merci. Cette Bouillargue avait sept filles, laides et méchantes à faire peur. Les aînées passaient leur vie à courir les bals et les promenades, pour se chercher des maris. On les rencontrait partout avec leurs airs précieux et leurs sourires aigres, coquetant de leur mieux, faisant des grâces aux passans. Elles avaient vieilli à ce métier, et leur mère, dépitée, les menaçait souvent de les dépouiller de leurs robes voyantes et de leurs bonnets à dentelles, si les maris n'arrivaient pas. La cinquième et la sixième étaient bossues; elles tenaient la cuisine et ne portaient que des haillons. La Bouillargue n'avait plus d'espérances que dans la dernière de ses filles, alors âgée de quatre ans : c'était la femme qu'elle destinait à Damianet, et, dans ses rêves d'ambition, elle se ruinait en frais de toilette pour parer ce petit laideron, qu'elle conduisait tous les jours chez les Sendric. Depuis que Damianet était devenu un gros parti, toutes les mères de famille l'avaient pris en vive

tendresse; mais personne ne savait le choyer comme la Bouillargue, qui matin et soir lui bourrait les poches de friandises.

— Je pensais bien que la chance nous viendrait tôt ou tard, disait le Sendric; le tout est de savoir attendre. On va donc entendre parler de mes mécaniques!

Avec les grandes richesses du bourrelier, il y avait de quoi payer toutes les dettes, prendre les brevets et construire enfin les belles machines projetées, à commencer par ce moulin à vanner le blé dit *ventaire,* dont le modèle en réduction était exposé sous cloche, à la plus belle place, derrière les étagères du tour. Ce musée secret n'était connu que de la Damiane et d'Espérit. Espérit avait aidé le Sendric dans son travail; à eux deux ils avaient façonné le chef-d'œuvre avec des planchettes, des bouts de fer-blanc, des tôles et des ressorts de montres. Le petit moulin jouait à ravir. Lorsque le Sendric était bien triste, il venait au hangar, ouvrait la cachette, et, pour se donner du courage, il faisait tourner son petit moulin.

A la levée des scellés, le Mitamat se rendit à Brantes avec l'ami Espérit. La maison du bourrelier avait été mise à sac par les gens de loi; ils avaient poussé leurs recherches jusqu'au grenier. Tous les placards étaient descellés, pas une cloison, pas un creux qui n'eût été sondé à coups de marteau; on en retrouvait partout la trace. La cuisine avait été dépavée, les étagères étaient à terre, la paillasse éventrée avait été répandue sur le sol, et les feuilles sèches voltigeaient de tous côtés au milieu de liasses d'almanachs entassées en désordre au fond de la cheminée. Le Mitamat, homme soigneux et méthodique, reprit le classement de ces brochures avec les plus grands soins, dans les règles, année par année, à partir du premier cahier. Dans ces piles d'almanachs, il y avait une dernière liasse, déliée à peine, et que les hommes d'affaires, fatigués, pressés d'en finir, n'avaient feuilletée que du bout des doigts. En dépliant curieusement ces livrets, sans se hâter, page à page, le Sendric découvrit un carré de papier jauni, cacheté à triple cachet, sous la couverture d'un *Messager boiteux.* Ce chiffon de papier était un testament olographe parfaitement rédigé, écrit serré en lettres menues, d'une main ferme, sans ratures, daté, signé, inattaquable, par lequel le bourrelier instituait héritiers des parens très éloignés, au détriment des Sendric de Seyanne. Ce testament était longuement motivé, il y était parlé très amèrement des utopies du père Sendric, et l'oncle déclarait qu'il ne voulait pas que sa fortune tombât dans les mains d'un lunatique pour être dilapidée en inventions, sornettes, almanachs et visions cornues de Mitamat. L'histoire de l'âne peint était racontée, comme on pense, et dans le plus grand détail; par surcroît, le Sendric était accusé formellement de chercher le mouvement

perpétuel. Cette diatribe se terminait par une facétie d'avare : le bourrelier avait repris la plume pour léguer au Mitamat un petit écu de rente, à la condition expresse qu'il serait fait toutes les années des largesses d'avoine aux ânes du village, le jour de leur fête. Le testateur ajoutait plaisamment que cette fête n'était pas marquée au calendrier, mais que le Mitamat saurait bien la découvrir et la célébrer dignement avec ses pareils. Le Sendric s'empressa de porter ce pamphlet chez le notaire, et tous les projets de machines s'en allèrent à vau-l'eau.

A quelques années de là, il y eut une belle saison de garances et les vers-à-soie firent merveilles; le Mitamat ne s'étant pas mêlé des ventes, la Damiane put payer toutes les dettes, et comme il lui restait encore quelque argent, elle mit un sac dans la main de son mari. Le bonhomme partit pour Avignon, avec son petit moulin bien entouré de mousseline au fond d'une layette garnie de coton doux. Lorsqu'il arriva dans les ateliers de construction, on lui montra une machine tout à fait semblable à la sienne, déjà en usage depuis six mois et dont on réparait les volans. — Ah! je suis trahi! — dit-il. C'était une rencontre malheureuse, voilà tout. Le Sendric n'en voulut rien croire, et n'écoutant plus que sa colère : — Espérit m'a trahi, dit-il, j'aurai son sang!

Comme le Sendric était de nature confiante et loyale, il ne fallut qu'un mot d'Espérit pour le faire revenir de ses injustes soupçons; mais dans ce premier moment d'aveugle douleur, il aurait accusé la Damiane elle-même, si elle eût été seule dans le secret.

Il prit sa layette et la fracassa contre le mur, puis il l'écrasa dans ses mains avec le petit moulin. Il s'était blessé, et le sang coulait sur ces débris qu'il piétinait avec rage. C'étaient toutes ses illusions, toutes ses espérances qu'il foulait ainsi sous ses pieds, c'était sa vie même. Il traîna encore quelques années, mais à dater de ce jour ce fut un homme fini; il avait reçu le grand coup.

Le Mitamat s'en retourna au pays, la mort dans l'âme. Il se préparait une grande fête à la boulangerie pour célébrer la prise du brevet. Dans la matinée, on avait convoqué la famille et les amis; la longue table était dressée au milieu de la cuisine comme pour un jour de Noël. Les convives arrivaient en habit de dimanche, Espérit venait les recevoir et leur donnait une savante explication du *ventaire*. Personne ne doutait du succès. Qui aurait résisté quand la tante Laurence elle-même s'était laissée séduire? Au départ du Sendric, la tante avait été mise dans le secret, on l'avait consultée, on avait écouté ses objections, elle avait tenu dans ses mains le petit moulin et l'avait soumis à toute sorte d'expériences; elle avait vanné des millets, des cendres, du tabac, des fleurs sèches, des sciures de

bois, des lupins; au dernier moment, elle ne voulait plus s'en dessaisir, tant elle se divertissait à tourner la manivelle, à voir sauter les volans et tournoyer les poussières.

La tante Laurence avait pétri de ses mains une grande galette figurant le chef-d'œuvre du Sendric. Cette belle galette, dorée à l'œuf, relevée d'épices et festonnée d'anchoix, s'élevait comme pièce d'honneur sur un socle, au centre du service, entre quatre chandelles de couleur. La tante s'était assise en avant de la table, pour être bien à portée d'entendre les éloges des arrivans qui venaient admirer la galette; le petit Damian rôdait autour, en ouvrant de grands yeux émerveillés. Il avait une veste neuve tirée d'une vieille culotte de velours, et lorsqu'il avançait les bras entre les assiettes, la tante Laurence était dans les transes; il lui fallait à la fois surveiller la toilette du neveu et faire politesse aux complimenteurs, deux grands soucis à mener de front; elle n'y pouvait suffire et perdait la tête. Espérit lui venait en aide et ramenait Damianet près de lui; il se tenait debout derrière la tante, une baguette à la main. Lorsque les nouveau-venus avaient pris place, Espérit touchait le gâteau du bout de sa baguette et recommençait la démonstration du *ventaire*. Damianet se faisait un siége entre les jambes du terrailler; il écoutait de toutes ses oreilles, imitait les gestes et répétait gravement les mots nouveaux qu'il saisissait au vol.

Espérit en était à son sixième discours, lorsque le Sendric parut sur le pas de la porte. Il fut accueilli par un cri de joie; mais, au lieu d'entrer, il s'arrêta brusquement à la hauteur de l'évier, puis il ouvrit sa veste et sa chemise, saisit à deux mains le sac d'argent et le lança violemment sur la table. La belle galette reçut le choc et fut broyée comme verre.

Le Sendric s'était enfui; on voulut le suivre, mais il avait tiré la porte derrière lui; il n'y a pas de fenêtre à la cuisine des Sendric, et pour sortir il fallut remonter au premier étage et de là sauter dans la cour par les lucarnes. On était dans l'obscurité, on se heurtait, on se poussait au bas de l'escalier. La tante Laurence et les enfans criaient. Pendant tout ce tumulte, le Sendric descendit à son hangar et s'y barricada : il ferma à triple tour les casiers, le coffre, les tiroirs et les étagères, et quand tout fut bien cadenassé, il escalada l'appentis, revint par le mur jusqu'à la porte charretière, au-dessus du puits. On le vit alors s'asseoir tranquillement sous l'auvent, retourner ses poches et les vider sur ses genoux. Après avoir compté ses clés, il les examina curieusement, siffla dans les trous, puis les jeta une à une au fond de l'eau.

Le lendemain, il revint à son laboratoire avec des planches qu'il cloua sur toutes les serrures. En scellant le grand coffre aux papiers,

il était d'une gaieté sinistre, on eût dit qu'il clouait sa bière. Il ne remit plus les pieds au hangar, et jamais depuis on ne l'entendit parler de machines; de trafics et de marchés, il n'en fut plus question; par contre, il devint très mou au travail, il avait perdu toute l'excitation de sa vie, et la paresse le gagnait de jour en jour. Vers les derniers temps, il ne fit plus que languir dans l'insouciance et la fainéantise; il laissait son ouvrage pour s'en aller vaguer dans les rues, au hasard, en compagnie des chiens errans; quand les chiens s'arrêtaient, il s'arrêtait; lorsqu'ils se couchaient au soleil, il s'étendait à terre avec eux. Il ne répondait plus à personne, et rien ne pouvait l'émouvoir, ni les remontrances des gens graves, ni les insultes des petits polissons. Pendant ces trois mois, on le vit passer ainsi de porte en porte, rasant les murs et traînant le pied, chancelant, appesanti, la face engraissée et blême. Sa santé, qui avait résisté aux plus dures fatigues, s'affaissa tout à coup; il se mit au lit pour ne plus se relever; il dormait des sommes de trente et quarante heures et se rendormait encore, si bien qu'un jour il ne se réveilla plus, et la mort le prit sans qu'on lui reconnût d'autres maladies que ces lourds sommeils continus.

VIII.

Cette invention du ventaire était la seule que le Sendric eût menée à bonne fin. A sa mort, il ne laissa que des plans et des ébauches absurdes, incompréhensibles au dire des savans qui mirent le nez dans ce fouillis de notes, de calculs et de dessins empilés au fond du grand coffre. Ces savans avaient été raccolés par l'ami Espérit, qui voulait tirer d'eux un bon témoignage en faveur du Sendric; c'étaient des géomètres-arpenteurs qui venaient cadastrer le pays, et le terrailler les avait entraînés au hangar en leur annonçant des merveilles. Après dix minutes d'examen, les géomètres se regardèrent en riant, et, laissant là Espérit tout triste et confus, ils retournèrent au cabaret, où les attendait leur collègue Lagardelle. Les hommes compétens s'étaient prononcés, et sur cette décision sans appel il fut bien établi désormais que le Sendric était *mitamat*, de sorte qu'on put bientôt, sans trop de mauvaise foi, lui contester son chef-d'œuvre, et lorsqu'on vit fonctionner dans le pays les nouveaux moulins à vanner, le Sendric fut accusé de plagiat.

A son retour à Seyanne, Marcel s'empressa d'explorer le coffre aux papiers. Il commença ce dépouillement avec une grande anxiété. Quelle joie ce fut pour lui de découvrir dans les études du Sendric mille preuves d'un génie inventif très original et primesautier! Les combinaisons et les recherches les plus nouvelles, les plus habiles,

s'y rencontraient au milieu des singularités et des inexpériences; c'étaient à chaque instant des lacunes incroyables ou des superfluités saugrenues que rien ne motivait, et dans ce désordre, dans ce chaos, éclataient très souvent des conceptions hardies, des pressentimens, des divinations étonnantes. Cependant, il faut bien l'avouer à la décharge des gens du cadastre, les erreurs et les étrangetés faisaient masse dans l'œuvre du Sendric, et certes il fallait les yeux d'un fils pour chercher et discerner les idées heureuses disséminées çà et là sous ce terrible fatras. Tantôt il n'y avait d'ingénieux que les détails, les conséquences tirées droit d'un principe erroné, et tantôt, par une contradiction inexplicable, cette logique venait à faire défaut dès que l'idée première était vraie. Parmi ces projets du Mitamat, il y en avait un grand nombre de purement chimériques, et c'étaient les seuls qui fussent clairement et simplement traités, sans surcharges, sans inutilités bizarres; il n'avait ce grand bon sens que lorsqu'il partait d'une idée fausse, d'une hypothèse en l'air, d'une méprise, et par contre sur les données les plus justes il ne savait que construire d'immenses utopies, si vastes et si touffues, qu'il finissait par s'y perdre lui-même : il n'en avait plus la clé. Il s'égarait dans son œuvre comme dans un labyrinthe, et s'il retrouvait le fil d'Ariane, tout aussitôt le fil lui cassait dans les doigts. C'était son moindre souci; jamais il ne se croyait en si bon chemin que lorsqu'il était tout à fait dévoyé, et tout gaiement il s'en allait alors trottinant à l'aveuglette d'oisivetés en oisivetés, curieux, rêveur et musard. A chaque instant des imaginations nouvelles se levaient devant lui; il courait après comme un homme qui poursuivrait son ombre. Ainsi lancé au hasard, il passait à côté des vérités dont il avait eu l'intuition, souvent même il y touchait sans les reconnaître. Il n'avait d'ailleurs ni lois ni principes pour les fixer et les dégager, et celles qu'il rencontrait d'aventure semblaient n'arriver là que pour donner vie aux erreurs, et lui, de confiance, il s'enfonçait plus avant encore, en pleines chimères. Une fois bien engagé dans l'inextricable, enlacé par mille difficultés vaines, il ne songeait plus qu'à raccorder entre elles toutes ces billevesées, à les assortir et les agencer finement, industrieusement, et loin de simplifier, il subtilisait à plaisir; il compliquait, compliquait de plus belle, et toutes ces complications s'emmêlant, s'enchevêtrant, il les enjolivait encore de toute sorte de fariboles.

Ces côtés ridicules des plans du Mitamat étaient traités avec le même soin que les excellens, d'une main reposée, satisfaite, avec un amour infini. Vraie ou fausse, toute combinaison inusitée, imprévue, qui venait s'offrir, le séduisait par sa seule nouveauté; il accueillait avec une égale complaisance le bon et le mauvais, l'inutile et le nécessaire; sottises, balivernes ou divinations de génie se rencontraient

et vivaient pêle-mêle dans son esprit, sans trouble, sans lutte, en amitié parfaite, sur le pied d'égalité. Et le plus singulier dans tout ceci, c'est que, n'étant jamais mécontent de ses essais, jamais pourtant il n'en voyait la fin. Sa pensée ne pouvait s'arrêter à des formes définitives; tous les jours il recommençait à nouveau et sans la moindre inquiétude, sans que jamais son inspiration vînt à languir, et jamais il ne se lassait de puiser à cette source intarissable des songeries. Nul doute, nulle hésitation, partant nulle certitude; ni parti pris, ni décision, un quiétisme incurable : aussi jamais de refontes hardies, jamais les franches reprises, l'âpre travail, l'élan joyeux du dernier effort, le coup de griffe, le cri de victoire. Amoureux de soi-même, possédé par tous ses caprices et leur appartenant tout entier, il errait à loisir dans ses projets inachevés, à la merci d'une fantaisie vaine, captif et charmé, épris d'illusions, heureux de vivre dans l'inconscience et dans le rêve.

Marcel rentrait résolûment dans cette œuvre confuse; il en détachait vivement les parties excellentes; il les faisait ressortir sur ce fonds de choses vagues et d'incohérences où s'était perdu l'esprit nonchalant du Sendric; il les saisissait, il les dégageait avec la clairvoyance et la dextérité d'un esprit radical et libre, très exercé d'ailleurs au maniement des sciences; sans parler de toutes les ressources qu'il tirait de ses études, par lui-même, par la franchise et la décision de sa nature, il était très apte à reprendre les tentatives du Sendric, à tirer du chaos tous ces germes d'inventions, à les appeler à la vie, à la lumière. Il avait ce qui toujours avait manqué au Mitamat : il avait la passion, la véhémence, l'élan de jeunesse.

Le jeune Sendric avait pour ambition de réaliser un jour les œuvres de son père, de le continuer, de relever ainsi la mémoire de ce chercheur malheureux, en son vivant conspué, baffoué, et que les moqueries populaires poursuivaient encore au-delà du tombeau. Ses études étaient dirigées dans ce sens; il y consacrait tout le temps que ne réclamaient pas les travaux de la maison, et en reprenant ainsi les conceptions avortées de son père pour les animer et les raviver, il se faisait une loi de ne modifier en rien les plans primitifs dont il pouvait tirer quelque parti : il s'attachait à les développer très rigoureusement, et partant de ce point où le projet déviait, détruisant toutes les inutilités qu'il rencontrait devant lui, il s'efforçait de poursuivre l'invention sur ses données premières, en innovant le moins possible, afin que tout l'honneur du succès pût remonter au vieux Sendric.

La Damiane s'associait aux espérances de Marcel. Seule, elle avait défendu le Mitamat contre les gens de la famille et du village. Sans croire précisément à son génie inventif, elle avait toujours com-

pris qu'il y avait là quelque chose à respecter. Elle n'avait rappelé Marcel qu'à la dernière extrémité. La tante Laurence, toujours mécontente, murmurait dans son coin que c'était un grand crime d'avoir retiré Marcel des écoles, qu'il aurait mieux valu vendre le four et le champ. La tante Laurence était tout à fait ralliée aux mécaniques, elle en donnait de très singulières explications toutes les fois qu'elle réunissait sa société, et si quelques commères s'étaient avisées de rire de *la mathématique* devant la tante Laurence, tante Laurence aurait cassé sa quenouille sur la tête des frondeuses. Tante Laurence n'avait pour Marcel que des tendresses, et le gros de ses humeurs retombait sur Damianet, qui commençait à se faire grand et mutin. Elle, si économe, si avare, elle trouvait qu'on n'en faisait jamais assez pour Marcel, et, chose inouie à Seyanne, elle parlait d'envoyer tous les jours à la boucherie ou chez le marchand de morue; pour son neveu, elle aurait ruiné la maison. A table, elle lui servait des plats choisis préparés pour lui seul, et prenant des airs dégoûtés : — Tire-toi de là! disait-elle; Marcel, cela ne vaut rien pour nous : tante Laurence, tante Laurence se fait bien difficile; mais à ton âge il faut être dur pour soi, on mangerait des cailloux. — Les premiers jours, il n'avait rien dit dans la crainte de l'offenser, et la tante riait sous cape, convaincue qu'il ne se doutait de rien; mais bientôt on comprit qu'il était très décidé à se contenter du maigre ordinaire de la famille. Alors il fallut inventer toute sorte de ruses pour lui faire accepter malgré lui quelque bien-être, sans qu'il s'aperçût des grandes privations qu'on s'imposait. Ainsi l'on changeait l'heure des repas en commun sans avertir Marcel, afin qu'il pût être servi à part comme par mégarde, et la tante, l'appelant à l'improviste, lui criait : — Marcel, Marcel, descends donc, arrive! Nous avons fini. Voilà le restant de notre dîner; tant pis pour toi. Pourquoi es-tu en retard? nous avons pris le meilleur; aux derniers, les dents longues! — C'étaient tous les jours mensonges de cette force, et si Marcel, devinant la ruse, se levait de table sans vouloir toucher à ce dîner réservé, tante Laurence feignait de se méprendre sur la cause de ce refus, elle jouait l'indignation. — Ah! tu nous méprises, disait-elle; tu ne veux pas de nos restes! Oh! mange donc, ou je croirais que tu veux me faire un affront.

On avait disposé à l'usage de Marcel la seule pièce un peu habitable qu'il y eût dans la maison : c'était une petite chambre tout à fait isolée, au premier étage d'une vieille tour du rempart, et qu'on avait blanchie à neuf, parquetée, décorée avec soin, garnie de fleurs, ornée à grands frais. Tout le luxe de cette pauvre maison était là, et quel luxe! Quelques vieux meubles rongés des vers, mais bien vernis, bien cirés, et qu'on avait retirés des autres pièces. La tante, la

mère, les cousines s'étaient dépouillées des choses les plus nécessaires, et toutes s'étaient dépouillées avec joie. Et cependant quel sacrifice pour la tante Laurence de renoncer à la jouissance de cette fameuse commode disloquée, ornée d'un dessus de marbre griotte, et dont elle se faisait une si haute idée!

— Notre Marcel sera là comme un prince, disaient la tante et les cousines. Ces discours n'avaient rien d'exagéré chez des gens qui ne connaissaient rien de plus beau que la Pioline, et qui tenaient cette bicoque pour la plus magnifique, la plus somptueuse des résidences.

Le matin, à son lever, la tante se faisait porter dans la chambre de Marcel pour tout y mettre en ordre et surveiller le ménage; on cirait le parquet sous ses yeux, et de ses mains elle fourbissait elle-même les cuivres des chenets et de la belle commode. Il fallait voir avec quel respect, quel orgueil elle époussetait les livres de son neveu Marcel, elle qui du temps de Sendric jetait à terre et poussait du pied les bouquins et les paperasses qui traînaient sur les tables. Puis, lorsque Marcel remontait à son cabinet de travail, tante Laurence roulait son fauteuil à l'entrée de l'escalier, et, se plaçant en sentinelle devant la porte, elle barrait le passage aux visiteurs importuns. C'était encore elle qui faisait la police dans la maison pour imposer silence aux tapageurs. Quelle belle occasion de quereller les chères amies et de gourmander le bruyant Damianet! Elle criait à tue-tête qu'il fallait se taire; on lui ripostait du même ton.

Dans tout le village, Marcel rencontrait autour de lui les mêmes amitiés; ces moqueurs acharnés qui avaient persécuté si cruellement Sendric n'éprouvaient pour son fils que sympathie et bienveillance. Les dernières années du Mitamat avaient été très malheureuses; vers la fin surtout, les hostilités, les malveillances populaires s'étaient changées en haines; le Mitamat était exécré. Personne n'excita jamais au même degré que lui cette révolte, cette férocité du bon sens public bravé, irrité par l'entêtement d'un maniaque incorrigible. Ces violentes et légitimes préventions de la pratique, de la routine contre l'innovation qui n'a pas fait ses preuves de vie, ces antipathies, ces colères, il semblait prendre plaisir à les exaspérer encore par son obstination douce, calme, invincible. Aux champs, au moulin, aux ateliers, toutes les fois qu'il se trouvait en rapport avec des paysans et des ouvriers, il prenait leurs outils, et, les examinant en connaisseur, souvent il lui arrivait de dire : — Voilà qui fera du bon bois de chauffage, et tous ces bouts de fer retourneront à la forge! — Oh! oh! les pauvres cultures! — Quelles machines! — Et d'autres propos sur ce ton. D'autres fois il se contentait de sourire, mais d'un sourire si méprisant qu'il mettait en fureur les plus pacifiques, et ce qu'on lui pardonnait le moins, c'était ce dédain si naïf, si naturel; on ne

voyait plus en lui qu'un vaniteux méchant, passionné pour le mal, un trouble-chrétiens, un porte-guignon. Si quelque malheur survenait aux moissons, aux fruitiers, aux vignes, pour les sécheresses comme pour les gelées, les grêles, les orages, on accusait le Mitamat; le Mitamat avait jeté un sort sur les terres. Sans ce grand respect qu'inspirait la Damiane, l'animosité populaire aurait été très loin contre le Mitamat et contre toute sa famille; Espérit lui-même était très mal vu pour sa fidélité au Sendric.

Marcel désarmait toutes ces inimitiés; au village comme dans la famille, il était aimé; on avait foi en lui; il ramenait la joie et la confiance dans cette maison désolée des Sendric; il était l'espérance; il portait en lui les dons heureux, la chance nouvelle, et comme une grâce de jeunesse, un charme, une bonne fortune qui conjurait les destins contraires; il avait une étoile. D'un mouvement naturel, tous les cœurs venaient à lui. Personne dans Seyanne qui ne prît l'intérêt le plus vif aux études de Marcel. Comment dire leur bon vouloir à tous, leur amitié fraternelle? Si on les eût laissés faire, ils se seraient distribué entre eux tout l'ouvrage de la boulangerie. Un matin, comme Marcel allait au labour avec son bœuf, il trouva la terre toute remuée de frais; les sillons ouverts fumaient au soleil. Pendant la nuit, les garçons du voisinage étaient venus défoncer ce champ au clair de lune; les pierres et les herbes étaient empilées au bord du fossé. Le bœuf s'étant mis à brouter sur ces tas : — Voilà son travail pour aujourd'hui, dit un berger qui ramenait les charrues. Sendriquet, retourne à tes livres, ton Bannarut se fait vieux, laisse-lui sa franche journée dans ces herbages.

Au bois, à l'aire, dans la cour, au moulin, dès qu'il était chargé de travail, les plus malotrus du village s'empressaient de lui venir en aide. Il y en avait qui lui arrachaient violemment la hache ou la pelle des mains, et qui de force se mettaient à sa besogne; d'autres lui faisaient craquer les poignets et les retenaient dans leurs doigts serrés comme des étaux : — Sendriquet, tire-toi de là avec tes mains blanches! — Et d'autres, en montrant leurs bras nus : — Touche ce nerf, dur comme pierre! — Ou bien encore : — Notre Marcel, renverse donc comme moi cette charrette d'un coup d'épaule! c'est plus lourd que tes livres! — Vois comme je te charge tes sacs! Il faut les monter jusqu'au grenier en battant des entrechats. Eh! l'ami, ce n'est pas une plume!

Ces défis, ces bravades d'hercules n'avaient rien de méprisant, loin de là. Sous des formes grossières, c'était un sincère hommage rendu au travail de l'esprit. Ces souleveurs de quintaux, ces fanfarons des chantiers et des carrières qui portaient des blocs à bras tendu et qui jonglaient avec des solives et des échelles, tous ces

héros de la force brutale venaient abaisser leur jactance auprès du petit Marcel, du petit Sendric, Marcellet, Sendriquet. Dans leurs bouches, ces diminutifs prenaient un sens tout affectueux; on lui savait gré de sa faiblesse physique; on l'exagérait à plaisir, et la force ne s'étalait ainsi que pour dire : « Nous sommes le secours et la protection; laisse-nous ces durs labeurs, c'est bon pour nous. Pour nous, c'est un jeu, et notre Marcel a mieux à faire. Sendriquet, retourne à tes livres. »

A la première aube, quand les troupeaux sortaient des étables, les bergers qui s'en allaient à la montagne s'arrêtaient au pied de la tour où logeait Marcel; la lampe du jeune savant brillait à la fenêtre, et jetait ses lueurs, comme une étoile du matin, sur cette route sombre. — Voilà notre Marcel à ses livres, disaient les bergers. Salut, Marcel! adieu et bon courage! — Bon courage, Marcel! ce cri était dans tous les cœurs. On attendait de Marcel des merveilles, on rêvait pour lui des succès éclatans; c'était l'enfant du pays, l'honneur de la commune, ils l'avaient adopté, ils avaient foi en lui; ils mettaient en lui leur orgueil, et franchement, naïvement, sans arrière-pensées jalouses; c'était une fraternité vraie, une amitié généreuse, quelque chose de semblable au désintéressement si chrétien de ces vieux soldats résignés à l'obscurité, inconnus après vingt batailles, et dont les âmes libres d'envie tressaillent quand la gloire vient prendre par la main leur jeune capitaine. Ils avaient bien compris à quel point Marcel était resté en union avec eux, par quelles attaches vives il tenait au pays. A son retour au village, après quatre ans d'absence, quelles émotions tendres et pures le remuèrent au plus profond de l'âme, quand il entendit de loin les sonneries du clocher de Seyanne! Il traversait le cimetière, lorsque tout à coup les carillons reprirent à pleines volées; c'était un jour de Pâques, jour de triomphe et d'allégresse au ciel et sur la terre. Que de choses lui dirent alors ces cloches du pays! Et, comme ces cloches qui chantaient pour lui, les amis, la famille, l'église, toutes les voix du foyer pouvaient lui redire : « Tu nous reviens tel que tu es parti, le cœur fidèle et jeune; entre nous, rien n'est rompu; ainsi que nous t'aimons, tu nous aimes, et tes pas ne sont pas ceux d'un étranger sur cette terre où dorment les ancêtres! »

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

DE L'ÉTAT GÉNÉRAL

DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE.

La tâche qui s'offre à moi maintenant est d'une nature plus délicate et plus élevée que l'analyse des ouvrages exposés au palais des Beaux-Arts (1). Il s'agit de comparer les diverses écoles dont je viens de parler, de rechercher pourquoi des nations autrefois célèbres dans le domaine de l'art sont aujourd'hui descendues au second rang, et de traiter ces deux questions avec une impartialité qui ne donne aucune prise aux récriminations. Je n'ai pas à justifier les omissions qu'on pourra me reprocher. Si le lecteur en effet a pris la peine de suivre l'enchaînement de mes pensées, il aura vu que je ne tenais pas à présenter un recensement complet des sculpteurs et des peintres de l'Europe qui sont entrés dans la lice, mais seulement à caractériser les tendances de chaque nation. Ainsi, lorsqu'il m'est arrivé de passer sous silence des noms dont la valeur ne saurait être méconnue, ce n'a été de ma part ni dédain, ni injustice. La raison du parti que j'ai adopté à leur égard se trouve dans la nature même du programme que je m'étais tracé. Toutes les fois qu'un peintre ou un

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 août, du 15 septembre et du 1er octobre.

statuaire, quelle que soit d'ailleurs son habileté, ne représente pas une tendance individuelle, j'ai le droit, pour demeurer fidèle à mon premier dessein, de ne pas le nommer : en pareil cas, l'omission n'implique pas le blâme.

Pour établir la légitimité de mon affirmation, il me suffira de citer l'élève le plus habile de M. Ingres. Pourquoi n'ai-je pas parlé de M. Hippolyte Flandrin dans l'analyse de l'école française? M'accuserait-on d'aventure de méconnaître son talent? Ce serait m'adresser un étrange reproche, et bien facile à réfuter. J'ai parlé des travaux de M. Hippolyte Flandrin à Saint-Germain-des-Prés avec toute la déférence et toute la courtoisie que commandent la persévérance de ses études, l'élévation de son style; mais M. Hippolyte Flandrin, personne ne l'ignore ou du moins ne doit l'ignorer, n'a pas un sens individuel dans l'école française. Il relève si directement de son maître, qu'il a pu en mainte occasion lui servir d'auxiliaire sans que l'œil le plus clairvoyant aperçût le travail de deux mains diverses. Loin de moi la pensée de rabaisser la docilité poussée à ce point! Si le modèle est excellent, l'imitation parfaite de ce modèle n'est certes pas à dédaigner. Il ne faut pourtant pas s'abuser sur la valeur et la portée de cette imitation. Pour signifier quelque chose dans l'histoire, pour laisser une trace durable de son passage, il faut absolument être soi-même. C'est à ce prix qu'on peut conquérir une solide renommée. Or M. Hippolyte Flandrin n'est pas placé dans cette condition. A Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Vincent-de-Paule, il a prouvé toute l'étendue de son savoir; il n'a pas montré dans l'invention une originalité qui lui assigne un rang à part. Tant qu'il restera fidèle à ses habitudes, les historiens de l'école française auront le droit de se borner à le signaler comme un homme de talent, sans l'invoquer comme un argument pour étayer leurs doctrines, et ce que je dis de M. Hippolyte Flandrin, je puis le dire avec une égale justesse de plusieurs autres noms dont je n'ai jamais eu l'intention de nier la valeur.

Eugène Isabey manie le pinceau avec une rare adresse. Toutes les fois que j'ai trouvé l'occasion de le louer, je l'ai saisie avec empressement; mais ses œuvres, depuis longtemps et très justement populaires, n'offrent pas un sens qui leur appartienne; il n'a pas envisagé la nature sous un aspect nouveau, il ne l'a pas interprétée d'une manière inconnue avant lui : c'est pourquoi j'ai pu, sans me rendre coupable d'injustice, ne pas parler d'Eugène Isabey. Camille Roqueplan, qui vient de mourir il y a quelques jours, n'avait pas non plus de sens individuel. Il a laissé de gracieux ouvrages sur lesquels plus d'une fois nous avons appelé l'attention; mais, de l'aveu même de ses plus fervens admirateurs, il apportait plus d'habileté dans l'imi-

tation du passé que dans l'invention proprement dite. Tous ceux qui ont suivi avec attention les travaux de cet artiste ingénieux savent que je lui rends pleine justice en parlant de lui comme je le fais. Il savait prendre avec une merveilleuse souplesse la manière des peintres français ou étrangers. Il y a telle de ses toiles qui rappelle, à s'y méprendre, la grâce pimpante de Watteau, telle autre où il lutte de finesse avec Mieris et Metzu. C'en est assez sans doute pour attirer l'attention des amateurs, c'est trop peu pour occuper une place considérable dans l'histoire de l'école française. J'aurais pu parler de Louis Cabat, qui annonçait à ses débuts un talent naïf, mais il n'a pas tenu toutes ses promesses; son voyage en Italie, au lieu d'agrandir son style, l'a engagé dans une voie d'imitation où son talent a perdu son premier caractère. Au lieu de peindre l'Italie telle qu'il la voyait, comme il avait peint la Normandie, il a voulu la peindre à la manière du Poussin, et comme il n'avait pas en lui-même ce qu'il fallait pour soutenir la lutte, il a vu son crédit et sa popularité s'amoindrir de jour en jour. Quand il voudra se reporter vers la manière de M. Flers, son premier maître, il retrouvera les succès de ses premiers ouvrages. S'il veut s'obstiner dans le paysage de haut style, qui n'est pas son fait, il n'obtiendra que l'effacement de son nom.

Il y a pourtant une omission que je me reproche et que je m'empresse de réparer. J'aurais dû parler de M. Winterhalter et de son nouveau *Décaméron,* car je ne saurais donner un autre nom au portrait de l'impératrice entourée de ses dames d'honneur. Après les termes sévères dont j'ai usé envers M. Madrazo, on aurait le droit de me demander pourquoi j'ai laissé passer sans une parole de réprobation cette œuvre singulière, qui s'étale dans le grand salon comme un morceau de première importance, et qui pourtant ne mérite pas un quart d'heure de discussion. Je n'aimais pas le premier *Décaméron* de M. Winterhalter, et, pour me servir d'une expression usitée au XVIIe siècle, j'en ai dit mon sentiment; le nouveau *Décaméron* me paraît encore au-dessous du premier. Le portrait de l'impératrice et de ses dames d'honneur est tout bonnement une parodie de Watteau, mais une parodie dont les proportions ne permettent pas l'indulgence. Toutes les incorrections, toutes les omissions qui se peuvent pardonner dans une figure de dix pouces sont inexcusables dans une figure qui a les dimensions du modèle vivant. Les petites filles qui passent devant la toile de M. Winterhalter s'extasient à bon droit devant toutes ces robes qui font le fromage : c'est en effet le seul éloge qui puisse être accordé à cette bizarre composition. Les arbres qui abritent les figures n'ont ni écorce ni feuilles; quant aux figures mêmes, comment en parler sérieusement? Jamais l'ignorance ne s'est

affichée avec plus de hardiesse. J'aperçois bien quelque chose que l'auteur a voulu nous donner comme des têtes, et quoiqu'il n'y ait pas une partie du visage modelée d'après nature, je dois lui tenir compte de l'intention; mais la forme du corps n'est pas même indiquée. C'est un défi porté à toutes les lois de la peinture. Ces robes si coquettement étalées ne contiennent absolument rien. M. Madrazo aurait vingt fois le droit de se plaindre, si, après avoir blâmé comme je le devais ses portraits de la duchesse de Medina-Cœli, de la duchesse d'Albe et de la comtesse de Vilches, je laissais passer sans mot dire la toile de M. Winterhalter. Tout en reconnaissant que le dernier manie le pinceau avec plus d'adresse, je suis obligé de mettre dos à dos le peintre espagnol et le peintre adopté par l'école française, car l'un et l'autre se moquent résolument des conditions élémentaires de leur art : ils peignent l'étoffe sans aucun souci de la forme humaine. Ce qu'ils appellent portrait n'a rien à démêler avec le sens vrai du mot. L'élément principal, le modèle vivant, n'est pas même ébauché. S'ils possèdent la notion de la peinture, ils doivent s'étonner de leur popularité; mais il est à craindre qu'ils ne se prennent au sérieux. Pour moi, je n'ai qu'une parole à dire pour les caractériser selon ma pensée. Tant que Madrid et Paris ne comprendront pas le néant de leurs œuvres, le goût de l'Espagne et le goût de la France seront bien malades.

Il y a en France deux noms très populaires que je n'ai pas même écrits en parlant de l'école française. J'entends dire que mon silence est mal interprété; on va jusqu'à me reprocher de méconnaître les gloires nationales. Le reproche est grave, et je ne veux pas rester plus longtemps sous le coup d'un si terrible réquisitoire. Avoir omis dans le tableau de l'école française MM. Horace Vernet et Théodore Gudin, est-ce donc vraiment un si grand crime? Ils ont pour eux le succès, le nombre des commandes, l'empressement des amateurs qui achètent à l'envi leurs moindres ébauches. Mon silence ne peut leur porter aucun préjudice : que je les vante ou que je les blâme, leur condition ne changera pas. Ils sont en possession de la faveur publique, et mon silence pas plus que ma parole ne peut les atteindre. De quoi donc se plaignent leurs amis et leurs admirateurs? Pour expliquer mon silence, je n'ai qu'un mot à dire : MM. Théodore Gudin et Horace Vernet n'ont pas pour moi de sens historique. S'il se rencontre dans leur nombreuse clientèle un esprit assez pénétrant pour leur attribuer une signification que je n'ai pas su découvrir, je suis prêt à écouter, et j'accueillerai de grand cœur cette révélation inattendue. Jusque-là le lecteur trouvera bon que je m'abstienne à leur égard. Il ne faut pas confondre la discussion avec l'achalandage, et ceux qui me reprochent mon silence me paraissent dominés

par une étrange préoccupation : à leurs yeux, tout ce qui réussit doit être loué. Je ne partage pas leur avis, et ils ne doivent pas s'étonner que je n'en tienne aucun compte. Le succès de MM. Théodore Gudin et Horace Vernet est un fait que je n'entends pas contester; mais tous les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont soumis à la discussion. On peut nier ou affirmer la légitimité du succès; on peut aller plus loin, sans trahir la cause de la vérité; on peut considérer les artistes applaudis, mais dont le talent n'a pas une valeur réelle, comme placés en dehors de la discussion. Or il me semble que MM. Théodore Gudin et Horace Vernet sont précisément dans cette condition. Leur popularité n'établit pas leur supériorité. Ce qu'ils font depuis trente ans obtient l'approbation des marchands de tableaux, et les banquiers qui veulent décorer leurs salons les prennent de bonne foi pour les héritiers de Salvator Rosa et de Canaletto. Ne sera-t-il pas permis à ceux qui ont pris la peine d'étudier l'histoire de la peinture de protester contre ces louanges? La prétention des banquiers et des marchands de tableaux, si elle était admise, n'irait pas à moins qu'à supprimer toute discussion. Plus d'une fois d'ailleurs j'ai dit sans détour ce que je pense de MM. Gudin et Vernet, et ceux qui me reprochent aujourd'hui mon silence n'ont pas l'excuse de la curiosité. Quand M. Gudin nous aura donné une toile qui se puisse comparer à *l'Eglise Sainte-Marie della Salute*, que nous possédons au Louvre, je ne me ferai pas prier pour en parler, et la louange ne me coûtera rien. Quand M. Vernet voudra bien peindre une bataille autrement conçue que la *Prise de la Smala*, je ne serai pas le dernier à le vanter; mais tant qu'il n'aura pas renoncé à ses habitudes d'improvisation et d'escamotage, nous aurons le droit de ne pas le prendre plus au sérieux, dans les questions de peinture bien entendu, et de le traiter comme un très habile homme qui fait de bonnes affaires.

J'ai dû pour les écoles étrangères adopter le même parti que pour l'école française. J'apprendrais donc sans étonnement que la Belgique et la Hollande, l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne, m'accusent d'avoir omis des noms d'une grande importance. Les argumens que je viens de produire s'appliquent à toutes les nations. S'ils sont vrais pour la France, ils sont vrais pour le reste de l'Europe. L'importance d'un peintre ou d'un statuaire ne se mesure pas au nombre de ses travaux, mais à l'élévation de la pensée, à la pureté de l'expression. Il se fait au-delà de la Manche des fortunes prodigieuses qui n'ont d'autre origine que le maniement du pinceau, dont le chiffre étonnerait les spéculateurs les plus heureux, et cependant l'histoire n'aura jamais à s'occuper de ceux qui auront recueilli ces monceaux d'or. Ils achèteront des châteaux et des parcs,

ils chasseront le daim et le renard, et la génération prochaine ne saura pas leur nom.

Il y a en Allemagne des artistes à qui l'église et l'état confient des murailles à décorer, et pour qui la vie est facile. Ils vivent dans l'abondance, sans autre patrimoine que leur pinceau. S'ils n'encaissent pas autant de thalers ou de florins que les peintres anglais encaissent de guinées, ils n'ont pourtant pas à se plaindre du sort; mais ils n'ont pas de sens déterminé, ils n'ont rien changé dans les doctrines ni dans les procédés de l'école allemande. C'est pourquoi nous ne sommes pas obligé de discuter leurs œuvres après avoir parlé de Cornélius et d'Overbeck, de Kaulbach et de Rauch.

Si nous avions conçu la pensée malencontreuse d'épuiser le livret, et d'analyser les cinq mille ouvrages exposés au palais des Beaux-Arts, nous aurions pu contenter bien des orgueils, car il y a des natures inquiètes, avides de bruit, qui préfèrent le blâme au silence; mais nous aurions été obligé d'abandonner la région des idées pour descendre aux détails les plus mesquins, et la discussion aurait perdu en dignité ce qu'elle eût gagné en développement. Aussi je suis loin de regretter les omissions qu'on me reproche : si pareille tâche s'offrait à moi, je l'accomplirais en suivant la même méthode.

J'arrive à la comparaison des différentes écoles de l'Europe. D'après le développement que j'ai donné à l'étude de chacune d'elles, le lecteur a déjà pu pressentir la valeur relative que je leur attribue. Cependant, comme je ne veux laisser aucun doute sur le fond de ma pensée, je crois utile de présenter mon opinion sous une forme précise et d'en expliquer les motifs. L'Italie, la Belgique et la Hollande occupent le premier rang dans l'histoire de la peinture. Quelle que soit ma sympathie pour les grands noms de l'art français, j'essaierais vainement de contester ce fait : dans le domaine de la peinture, notre pays ne vient qu'après l'Italie, la Belgique et la Hollande. Dans le domaine de la statuaire, je crois pouvoir affirmer qu'il vient immédiatement après l'Italie, car si les noms de Donatello, de Ghiberti, de Buonarroti dominent la sculpture moderne, l'Europe entière, l'Italie exceptée, doit s'incliner devant les noms de Germain Pilon, de Jean Goujon et de Pierre Puget. Eh bien! nous avons vu que ni la Belgique, ni la Hollande, ni l'Italie ne soutiennent aujourd'hui la gloire de leur école. Elles s'en tiennent aux procédés matériels, elles appliquent avec adresse des recettes de métier et négligent les principes fondamentaux qui régissent toutes les formes de l'imagination. Pour ces trois pays, on peut le dire sans injustice et sans raillerie, Raphaël, Rubens et Rembrandt appartiennent aux âges héroïques. Leur mémoire est vénérée, mais leurs enseignemens ne sont pas suivis. La source où puisaient ces illustres aïeux semble

s'être tarie. Pour établir l'affaiblissement de ces trois écoles, il n'est pas nécessaire de prodiguer les argumens. L'évidence parle trop haut pour qu'on ait besoin de lui venir en aide. L'étude même la plus rapide des œuvres qu'elles nous ont envoyées cette année prouve clairement qu'elles sont déchues. Elles le savent bien et s'en affligent. Ni Rome, ni Florence, ni Venise, ni Amsterdam, ni Anvers ne songent à comparer leur présent à leur passé. Sévères pour elles-mêmes, ces villes glorieuses rendent notre tâche plus facile. Elles ont réuni et groupé les élémens du jugement que nous avons à prononcer. Que la mode ait pris sous sa protection M. Gallait, M. Kiers et M. Podesti, je n'entends pas le contester; mais en Hollande, en Belgique, en Italie, il se rencontre encore des connaisseurs qui apprécient à leur juste valeur ces favoris de la mode, qui accueillent en souriant les éloges prodigués à leurs ouvrages. Écho fidèle de leur jugement, je n'ai pas à redouter le reproche de partialité, car j'ai pris soin de juger la Belgique, la Hollande et l'Italie au nom de leur passé, sans jamais les opposer l'une à l'autre. C'était le seul moyen de rendre la justice facile.

Quant à l'Espagne, je me suis placé au même point de vue. Pour estimer la valeur de M. Madrazo, je l'ai comparé à Velasquez, et s'il a succombé dans cette épreuve, ce n'est pas à moi qu'il doit s'en prendre. Ses compatriotes sentiront qu'il n'est jamais entré dans ma pensée de déprécier une école à qui nous devons Murillo, Ribeira et Zurbaran. A l'heure où je parle, on peut dire qu'à Madrid la peinture historique n'existe pas. Le portrait, les combats de taureaux sont les seuls genres abordés par l'imagination nationale. Ce que j'ai dit de MM. Hortigosa et Ribera n'infirme pas cette triste conclusion, puisque la faveur publique s'attache à M. Madrazo.

Aujourd'hui, dans le domaine de la peinture, l'Angleterre et l'Allemagne dominent l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande. Il me suffit de rappeler les noms de Landseer, de Cornelius, d'Overbeck. Cependant il faut bien reconnaître qu'elles n'ont retrouvé ni Reynolds, ni Wilkie, ni Holbein, ni Albert Dürer. Ces réserves faites, nous devons estimer très haut les efforts de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il est vrai que l'école anglaise ne s'élève pas au-dessus de la peinture de genre, s'abandonne à la pure fantaisie, qu'elle paraît reculer devant la peinture historique et religieuse. Toutefois le nom de Landseer suffit à marquer son rang. L'Allemagne vit dans de plus hautes régions; elle aborde résolument les sujets les plus difficiles. Si elle ne possède pas le charme et la délicatesse d'exécution, si elle ne compte pas dans le paysage de praticien aussi habile que Stanfield, elle interroge tour à tour la tradition chrétienne, le moyen âge, l'histoire moderne. Pour effacer l'insignifiance de M. Hennsel, l'école

d'outre-Rhin n'a qu'à nommer Cornelius, Overbeck et Kaulbach. Quant à Rauch, s'il ne possède pas l'imagination de Pierre Vischer, il mérite l'attention de l'Europe par l'élévation de la pensée, par l'habileté de l'exécution.

Il n'est pas malaisé de déterminer le rang qui appartient à la France. Ni l'Allemagne ni l'Angleterre ne peuvent, en peinture, nous opposer des noms égaux à ceux d'Ingres, de Delacroix, de Decamps. Le seul artiste en Europe qu'on pourrait comparer à l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* serait Overbeck; mais le prix serait adjugé à l'école française pour la pureté du style. Delacroix et Decamps, pour l'abondance de l'invention, pour la splendeur et l'harmonie, peuvent défier toute comparaison avec les peintres contemporains. Dans la statuaire, David, Barye, Pradier, font de l'école française la première des écoles. Je ne crois pas me tromper en exprimant ce jugement. Je ne crois pas avoir étudié la France avec moins d'attention et de sévérité que le reste de l'Europe.

Pourquoi les grandes écoles de peinture sont-elles aujourd'hui déchues de leur ancienne splendeur? Je n'ai pas l'espérance de signaler avec précision toutes les causes qui ont déterminé leur décadence. Il est pourtant permis d'affirmer que deux causes principales ont ralenti l'activité de l'imagination et abaissé le style dans le domaine de la peinture. La division de la propriété, en diminuant le nombre des grandes fortunes, a rendu plus difficiles et plus rares les encouragemens dont l'art ne peut se passer. Voilà un premier fait que personne ne saurait contester. En Italie, en Belgique, en Hollande, la richesse, en changeant de mains, a changé de destination. A ne considérer que le bien-être général, nous devons nous en réjouir. Le malaise de l'art est amplement compensé par l'immense bienfait que je viens de rappeler. Déplorer aujourd'hui la division de la propriété serait pure folie; mais il est du devoir de l'historien, lors même qu'il raconte des faits purement intellectuels, d'indiquer les faits matériels qui les ont précédés. Or il n'est pas douteux que l'affaiblissement des grandes écoles coïncide avec la division de la propriété. Les grands seigneurs encourageaient la peinture; les hommes qui naissent pauvres et qui s'enrichissent par leur travail possèdent rarement les mêmes goûts que les hommes nés au sein de la richesse. Que ce soit un mal, que ce soit un bien, je n'ai pas à discuter cette question. Ce qu'il y a de certain, c'est que la libéralité des banquiers et des agens de change ne vaut pas pour les peintres ce que valait la libéralité des grands seigneurs. Un financier habitué à calculer, à prévoir le bénéfice de ses moindres actions, n'achète presque jamais un tableau sans une arrière-pensée de gain. Ceux qui en douteraient n'auraient qu'à consulter les commissaires-

priseurs préposés à la vente publique des collections de peintures. Ils verraient que les Mécènes de la finance renouvellent à peu près tous les dix ans leurs galeries, qu'ils semblaient chérir. Ce qui se passe chez nous peut servir à pressentir ce qui se passe en Italie, en Belgique, en Hollande. Il est vrai que le gouvernement pontifical a prohibé l'exportation des tableaux précieux; mais cette prohibition ne s'applique pas aux ouvrages modernes, et concerne exclusivement les ouvrages des maîtres anciens, dévolus à l'aîné d'une grande famille comme faisant partie de son majorat. D'ailleurs, sauf quelques rares exceptions, l'aristocratie romaine n'a plus guère aujourd'hui qu'une existence nominale, et n'est pas en mesure d'encourager la peinture. La bourgeoisie romaine, inactive et indolente, ne songe pas à s'enrichir; elle ne manque pas de goût, mais elle doit s'en tenir à l'admiration du passé; tant qu'elle n'aura pas changé ses habitudes, elle ne pourra rien ni pour le présent ni pour l'avenir. Florence et Milan ne partagent pas l'indolence de la bourgeoisie romaine; elles sont laborieuses, et l'on voit s'élever en Toscane et en Lombardie des fortunes qui n'ont rien à démêler avec le hasard de la naissance. Florence et Milan ne font rien pour la régénération de la peinture. La Belgique et la Hollande se conduisent-elles autrement? la pratique du commerce n'absorbe-t-elle pas la meilleure partie de leurs facultés? Que ceux qui ont visité Bruxelles et Anvers, Amsterdam et La Haye, interrogent leurs souvenirs. L'Espagne catholique possède encore une grandesse, mais l'Espagne s'agite pour conquérir dans l'industrie le rang qu'elle occupait autrefois dans la politique, et la grandesse prend des actions dans les chemins de fer, au lieu de songer à décorer ses palais. Elle ne pense pas à susciter des Murillo et des Velasquez, elle pense à rétablir ses affaires, à se dégager d'obligations onéreuses, souvent même à joindre les deux bouts, comme on dit vulgairement. Rien de plus sage assurément que de libérer un patrimoine embarrassé; mais la grandesse obéit à l'impulsion commune, elle ne se contente pas de mettre ses biens en ordre, elle veut les agrandir, les doubler s'il se peut.

En Angleterre, les grandes fortunes sont demeurées debout, et nous savons que la peinture trouve chez l'aristocratie anglaise de généreux encouragemens. Plusieurs parties de l'Allemagne gardent encore des vestiges trop nombreux du régime féodal. Cependant ni l'école anglaise ni l'école allemande ne sont aujourd'hui ce qu'elles ont été. Il y a donc, outre le fait matériel que j'ai rappelé, — la division de la propriété, — un fait d'une autre nature, d'une importance au moins égale, et dont il faut tenir compte, si l'on veut découvrir la raison du présent. L'éparpillement de la richesse a tari ou du moins singulièrement appauvri la source des encouragemens

pour la peinture et la statuaire : la transformation du sentiment religieux est venue accroître les embarras des arts du dessin. Je ne crois pas, comme je l'entends crier autour de moi, que le siècle soit impie. Tous les esprits élevés ont gardé la notion de Dieu, et ceux mêmes dont l'éducation n'a pas développé les facultés possèdent un instinct religieux, à défaut d'idées précises sur les relations de Dieu avec l'humanité; mais il faut reconnaître que le sentiment religieux s'est transformé, et que les esprits se préoccupent aujourd'hui du sens moral beaucoup plus que de la partie merveilleuse du christianisme. Or le sens moral de la religion n'offre pas à l'imagination les mêmes ressources que la partie merveilleuse. Quand la foule ne croit plus aux légendes, il est tout naturel que les peintres les négligent, ou ne songent plus que rarement à les choisir pour sujet de leurs travaux.

Ai-je besoin de montrer que la transformation du sentiment religieux n'a pas joué dans l'histoire de la peinture un rôle moins important que la division de la richesse? Ce serait faire injure au bon sens des lecteurs. Pour apprécier la part qui revient à la religion dans le développement de l'imagination humaine, et en particulier dans le développement des arts du dessin, il n'est pas nécessaire d'avoir visité les galeries et les musées de l'Europe. La galerie du Louvre suffit pour établir ce que j'avance. Là toutes les nations sont représentées par l'expression du sentiment religieux. La grande *Sainte Famille* du divin Sanzio, composée deux ans avant sa mort; *la Circoncision* de Jules Romain, son élève chéri; *la Vierge sur les genoux de sainte Anne*, conçue par Léonard et peinte par son disciple bien-aimé, Bernardino Luini; *le Christ au tombeau* de Titien, prouvent clairement que l'Italie a dû au sentiment religieux ses inspirations les plus fécondes. Pour l'école française, il en est de même. Quoique Poussin ait embrassé d'une étreinte puissante l'âge païen aussi bien que l'âge chrétien de l'humanité, il est certain qu'il a trouvé dans l'Évangile et dans l'Ancien Testament le thème de ses plus beaux ouvrages. L'*Histoire de saint Bruno*, de Lesueur, est un argument présent à toutes les mémoires.

Division de la richesse, transformation du sentiment religieux, voilà donc les deux causes que nous pouvons sans hésitation assigner à l'affaiblissement de l'art en Europe. Quiconque a feuilleté l'histoire comprendra la légitimité de cette opinion. Pourquoi la France, malgré les deux faits dont je viens de parler et dont l'accomplissement est chez elle plus évident que dans le reste de l'Europe, occupe-t-elle pourtant le premier rang dans l'art contemporain? C'est que l'état a remplacé l'aristocratie et encouragé autant qu'il est en lui l'expression du sentiment religieux par la statuaire

et la peinture. Que depuis cinquante ans les travaux destinés à la décoration des palais et des églises aient été souvent distribués de façon à contenter les Mécènes plutôt que le public, c'est un fait acquis à l'histoire, un fait malheureux, mais qui ne détruit pas l'importance du rôle joué par l'état. Sans cette puissante intervention, aurions-nous *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien*, le *Triomphe d'Apollon?* Sans l'intervention du pouvoir municipal, auxiliaire souvent heureux du pouvoir central, aurions-nous le Salon de la Paix? J'ai donc le droit d'affirmer que chez nous la condition de la peinture est meilleure que dans le reste de l'Europe, car je ne vois pas chez les nations voisines une œuvre de cette valeur, et ce n'est pas aux fortunes privées qu'il appartient de susciter de telles créations. Un banquier pourrait se passer la fantaisie d'acheter ces toiles; mais songerait-il à les commander?

J'entends dire que le parlement anglais a voté une somme énorme pour la décoration de la nouvelle salle où il tient ses séances. C'est une pensée excellente, à laquelle doivent applaudir tous les bons esprits, tous ceux qui aiment à voir la peinture encouragée par les pouvoirs publics, et qui comprennent non pas seulement l'utilité, mais la nécessité de leur intervention pour l'accomplissement des œuvres de haut style. Cependant, si j'approuve la résolution du parlement, je doute qu'elle porte ses fruits, quant à présent du moins. Que l'Angleterre, si amoureuse des précédens dans toutes les branches de l'administration, mette la résolution du parlement au même rang que les décrets royaux, et règle sa conduite future d'après ce précédent nouveau, il est permis d'espérer qu'il se présentera des peintres pour justifier la munificence du parlement; mais aujourd'hui, à l'heure où je parle, où est le pinceau qui va décorer la nouvelle salle des séances? Nous avons sous les yeux les œuvres de l'école anglaise; parmi ces œuvres, y en a-t-il une seule dont l'auteur semble désigné pour l'accomplissement d'une telle tâche? Les plus habiles ont employé toute leur vie à travailler pour l'aristocratie, qui ne songe guère aux œuvres de haut style. L'artiste chargé de la décoration du nouveau parlement n'aura donc pour se guider que les compositions de Rubens à White-Hall, et quelle que soit l'excellence d'un tel conseil, il n'est pas certain qu'il en sache profiter, car l'esprit de notre temps, au-delà comme en-deçà de la Manche, n'accepte pas volontiers l'emploi de l'allégorie, et Rubens en usait largement. D'ailleurs les plus charmans tableaux de genre ne garantissent pas l'aptitude de l'auteur pour les compositions historiques. Pour la mesure du savoir, la proportion des figures n'est pas indifférente, et tel défaut, telle incorrection, qui demeurent cachés au plus grand nombre des spectateurs tant que la toile ne dépasse pas les dimen-

sions d'un damier, frappent vivement tous les yeux dès que le peintre écrit sa pensée sur une muraille. M. Leslie, dans le *Couronnement de la reine*, a montré ce qu'il sait faire, et je ne le crois pas appelé à la peinture monumentale. M. Mulready, plus vivant, plus animé, plus inventif que M. Leslie, ne s'élèvera jamais au-dessus de la peinture de genre. A qui donc le parlement confiera-t-il la décoration de sa nouvelle salle? On parle d'un peintre qui ne s'est jamais révélé par aucune œuvre éclatante, mais qui aurait présenté des esquisses bien conçues. Il ne m'appartient pas de prévoir ce qu'il fera : si néanmoins son œuvre future devait ressembler à ses œuvres précédentes, le parlement n'aurait pas à s'applaudir du choix du jury : il s'agit ici d'une commande obtenue au concours. Je souhaite que l'événement démente mes prévisions, sans oser l'espérer. Une résolution du parlement ne suffit pas pour créer la peinture monumentale dans un pays habitué à la peinture de genre.

La division de la propriété et surtout la transformation du sentiment religieux devaient fatalement rétrécir le champ de l'art, et c'est en effet ce qui est arrivé : l'invention a fait place à l'imitation. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de rabaisser les artistes flamands et hollandais, qui ont poussé si loin le talent d'imitation! Je sais ce qu'ils valent, et je n'hésiterai jamais à proclamer leur mérite. Loin de vouloir les déprécier, je pense que leurs panégyristes et ceux qui prétendent suivre leurs traces ne comprennent pas pleinement le sens et la portée de leurs œuvres. Ni l'école flamande, ni l'école hollandaise ne se sont proposé l'imitation pure, l'imitation littérale de la nature. Ceux qui le croient, et le nombre en est grand, ne les ont pas étudiées avec un soin assez soutenu. Ni Ruysdael, ni Wouwermans, pas plus que Rubens et Rembrandt, n'ont renoncé à l'exercice de l'imagination dans la pratique de la peinture; on peut le dire, on peut l'affirmer, on ne réussira jamais à le démontrer, et pourtant c'est au nom des écoles flamande et hollandaise que l'imitation pure envahit aujourd'hui le domaine de l'art. Qu'on prenne *les Néréides* de Rubens ou *les Chênes* de Ruysdael, et qu'on essaie de retrouver dans la nature les types de ces admirables ouvrages : je ne demande pas d'autre preuve aux partisans obstinés de l'imitation.

Comment la dispersion de la richesse et la transformation du sentiment religieux ont-elles amené le règne de l'imitation, qui n'est, à proprement parler, que l'enfance de l'art? La question n'est pas difficile à résoudre. Pour peu qu'on prenne la peine d'examiner ces deux faits, on conçoit qu'ils devaient tarir deux sources d'inspiration, ou du moins en détourner les peintres et les statuaires. Que voyons-nous dans le passé? à quels souvenirs s'adressent les peintres les plus habiles pour l'exercice et le développement de leur génie? Se

contentent-ils de retracer la nature qu'ils ont devant les yeux? n'interrogent-ils pas les traditions historiques et religieuses? Mais pour choisir, pour traiter de pareils thèmes, il faut du loisir et de l'espace. La division de la richesse a rétréci l'espace; la transformation du sentiment religieux a rétréci le champ de la pensée chez le peintre et chez le spectateur.

Je ne m'étonne donc pas de l'importance exagérée accordée aujourd'hui à l'imitation. Il était facile de prévoir ce qui arrive, ce qui se passe sous nos yeux n'a rien d'inattendu; mais s'il était facile de le prévoir, il ne serait pas sage de l'encourager. Quel que soit le mérite des peintres voués à l'imitation pure, il ne faut pas se lasser de leur répéter qu'ils font fausse route, ou plutôt qu'ils s'arrêtent à moitié chemin. Dans la peinture, dans la statuaire, comme dans la poésie, l'imitation n'est qu'un moyen, et ne sera jamais le but. La division de la richesse et la transformation du sentiment religieux n'ont pas créé cette méprise, qui est aussi vieille que le monde; elles ont servi à la populariser. A mesure en effet que la richesse, au lieu de se partager entre un petit nombre de familles, s'est répandue successivement dans les diverses classes de la société, tout homme arrivé à l'indépendance par son travail personnel ou par le travail de son père a possédé sa part de loisir. Exempt de souci pour la satisfaction de ses besoins matériels, il a cherché les joies de l'intelligence, et l'art s'est offert à lui comme un moyen de contenter ce besoin nouveau; mais comme le loisir était pour lui ou pour sa famille chose toute nouvelle, il n'avait pas eu le temps de le mettre à profit pour éveiller ou pour développer le sentiment de la beauté. Ce n'est pas ici un grief que j'articule, c'est un fait que j'énonce, et que chacun de nous peut vérifier en portant ses regards autour de soi. Les facultés les plus heureuses ne peuvent s'épanouir que dans un milieu propice. Le sentiment de la beauté, instinctif chez quelques natures privilégiées, n'arrive à son entier développement que par des comparaisons nombreuses. Or, quand un homme doué d'une intelligence vigoureuse, d'une volonté énergique, a dépensé les deux tiers de sa vie dans l'exercice d'une profession commerciale ou libérale sans jamais se préoccuper de la beauté, il n'est pas étonnant qu'arrivé à l'heure du repos, il ne soit qu'un juge très incompétent dans toutes les questions qui se rattachent à la peinture, à la statuaire. Tout le monde veut s'y connaître, et pourtant les connaisseurs ne se comptent pas par centaines. Au prix d'un peu de réflexion, on cesserait de s'en s'étonner. Personne en effet ne croit qu'on s'éveille un beau matin avec la faculté de distinguer telle ou telle nature de tissu. Pour ces questions toutes matérielles, chacun reconnaît non-seulement l'utilité, mais la nécessité d'un apprentis-

sage. Pourquoi donc se montrer moins clairvoyant, lorsqu'il s'agit de questions plus délicates et d'un ordre plus élevé? Distinguer un Corrège d'un Albane serait-il d'aventure plus facile que de reconnaître la présence du coton dans un tissu de fil, de laine ou de soie? On m'accordera au moins que ces deux genres de questions exigent une égale dose de sagacité. Et si, pour reconnaître la présence du coton, qui sert aujourd'hui à falsifier tous les tissus, quelques années d'apprentissage sont jugées indispensables, on ne me contestera pas l'opportunité d'une épreuve de même durée, lorsqu'il s'agit de juger les œuvres du pinceau ou du ciseau.

Eh bien! les hommes qui ne sont pas nés dans la richesse, ou qui n'ont pas fait de la beauté une étude spéciale et constante, veulent cependant s'y connaître. Dès qu'ils ont acquis la faculté de payer les œuvres du pinceau ou du ciseau, n'espérez pas qu'ils prennent conseil avant d'acquérir ce qu'ils destinent à la décoration de leur salon. Fussent-ils même doués d'un bon sens rare dans toutes les autres questions, ils manqueront volontiers de bon sens dans cette question spéciale. Ils peuvent payer, payer comptant un tableau, une statue; donc ils s'y connaissent, le goût leur est venu avec les écus. S'il s'agissait d'acheter une terre, ils ne se croiraient pas assez éclairés; ils consulteraient avant de se décider. Ils ne signeraient pas l'acquisition d'une forêt sans avoir interrogé quelque madré compère sur la valeur du chêne, du hêtre et du bouleau; mais il s'agit d'un tableau, d'une statue, ils n'ont besoin de recourir à personne, ils possèdent par eux-mêmes des lumières suffisantes. Comme ils ne voient dans la peinture rien au-delà de l'imitation, comme c'est parmi eux que se recrute la clientèle, il n'est pas étonnant que les peintres, pour avoir la vie plus facile, se résignent à les contenter. S'ils essayaient de redresser leur goût, ils s'exposeraient à garder leurs tableaux dans leur atelier. Chez de tels amateurs, qui forment aujourd'hui la majorité, le portrait de Meudon ou de Saint-Cloud obtiendra grand crédit; la ressemblance d'un orme excite en eux des frémissemens d'admiration. Comment les peintres se hasarderaient-ils à dessiller leurs yeux? N'auraient-ils pas à craindre le sort de Gil Blas chez l'archevêque de Grenade? Ils commencent par leur donner raison, et finissent par croire que l'imitation est le dernier mot de la peinture.

Est-il nécessaire d'expliquer comment la transformation du sentiment religieux a rétréci le champ de la pensée dans le domaine de l'art? A ne considérer l'idée de Dieu que sous l'aspect purement scientifique, il est impossible de ne pas reconnaître que cette idée élève l'âme qui en a pris possession. Or, si l'idée de Dieu exerce une action salutaire sur le développement de l'intelligence, les traditions merveilleuses qui se rattachent au berceau de la religion chrétienne

n'ont pas moins d'importance pour le développement de l'art. A cet égard, les preuves abondent, et je n'aurais que l'embarras du choix. La partie morale de la religion chrétienne n'offrira jamais à la peinture autant de ressources que la partie merveilleuse. Les plus éloquentes paraboles, s'il était donné au pinceau de les traduire, et pour ma part j'en doute fort, n'offriraient pas le même intérêt que les miracles racontés par l'Évangile. Il ne s'agit pas pour nous de déplorer cette transformation, mais de l'accepter, puisque nous ne pouvons pas refaire le passé.

Non-seulement dans le domaine de l'art, et en particulier dans le domaine des arts du dessin, l'imitation est insuffisante, mais j'ajouterai qu'elle ne peut jamais se réaliser d'une manière complète, qu'elle est impossible dans le sens littéral du mot. Tous ceux qui ont manié le pinceau ou l'ébauchoir savent à quoi s'en tenir sur la valeur de mon affirmation. L'art ne dispose pas des mêmes moyens que la nature; il ne peut donc lutter avec elle sans s'exposer à une défaite certaine. Il doit chercher en dehors de la réalité le moyen de toucher le but qu'il se propose. Or quel est ce but? Émouvoir et charmer. A cet égard, les avis ne sont pas partagés. Ignorans et savans, hommes du monde et gens du métier, sont d'accord sur la destination de l'art. Si tous les esprits ne possèdent pas au même degré l'intelligence de la beauté, s'il n'est donné qu'aux génies privilégiés de l'exprimer complétement, personne du moins n'oserait contester que l'expression de la beauté ne soit le but assigné à la peinture et à la statuaire. La divergence ne commence qu'alors qu'il s'agit de déterminer la méthode à suivre pour réaliser l'idée préconçue. Je ne veux pas revenir sur le néant des doctrines réalistes; le public sait trop bien ce qu'a enfanté l'application rigoureuse de ces doctrines. Il est désormais démontré qu'il faut chercher ailleurs la source des grandes œuvres. M. Courbet n'est pas précisément de la famille de Rubens, et pourtant il est plus réel que le chef de l'école flamande. Acceptons M. Courbet comme l'expression la plus complète des doctrines réalistes. Admettons un instant qu'elles ne puissent pas se révéler d'une manière plus évidente, quoique M. Hornung laisse M. Courbet bien loin derrière lui, et qu'il ait imité les gerçures des lèvres, les rides du front bien plus exactement que le peintre français. N'appelons en témoignage que les œuvres placées aujourd'hui sous nos yeux; c'en est assez pour démontrer l'insuffisance et l'impossibilité de l'imitation. Il s'agit de savoir ce que les arts du dessin peuvent et doivent chercher en dehors de la réalité. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'architecture, qui n'a jamais été considérée comme un art d'imitation, et dont le but est d'ailleurs complexe, puisqu'elle doit se proposer tout à la fois le beau et l'utile, à tel point que la construction la plus élé-

gante est une construction condamnée par le goût, si elle ne répond pas à sa destination. Je m'en tiens à la peinture et à la statuaire. Pour la forme humaine traduite par le marbre, nous avons la frise, les métopes et les tympans du Parthénon, qui répondent à toutes les questions. Pour ceux qui connaissent le modèle vivant, il est évident que ces admirables ouvrages ne sont pas réels. Ils nous offrent tout à la fois quelque chose de moins et quelque chose de plus que la réalité, quelque chose de moins, puisqu'ils n'ont ni la couleur ni la souplesse de la chair animée par le sang, quelque chose de plus, puisqu'ils dépassent en harmonie linéaire les créatures vivantes qui marchent devant nous.

A quoi tient cette différence, que les aveugles pourraient seuls contester? A la conception, à l'expression de l'idéal. Phidias, qui se nourrissait de la lecture d'Homère et qui pouvait contempler chaque jour les plus belles filles de l'Attique, de la Thrace et de l'Ionie, c'est-à-dire la finesse de l'intelligence, l'ardeur des sens et la mollesse voluptueuse, traduites par les signes les plus éclatans, ne se contentait pourtant pas de ce qu'il voyait lorsqu'il équarrissait le paros. Il complétait le témoignage de ses yeux par le témoignage d'Homère. Il n'oubliait jamais le quatorzième chant de l'Iliade et les amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida. Il s'élevait au-dessus de la réalité par la conception, par l'expression de l'idéal que l'aveugle divin lui avait révélé. Or, comme dans la statuaire Phidias n'a jamais été surpassé, comme les plus habiles parmi les modernes n'atteignent pas à sa hauteur, comme Jean Goujon et Michel-Ange, malgré leur science profonde, sont vaincus par lui, comme la *Diane* et le *Moïse* sont au-dessous de la *Cérès* et du *Thésée*, nous sommes forcé d'accepter Phidias comme le prince de la statuaire.

Si nous possédions les peintures de Polygnote au Pœcile, la Grèce nous dirait sans doute sur l'emploi du pinceau ce qu'elle nous dit sur l'emploi du ciseau; mais à défaut du Pœcile et de Polygnote nous avons le Vatican et Raphaël, et même un souvenir de la Grèce, la grande mosaïque trouvée à Pompéi, dans la maison du Faune, et qui, d'après le mémoire érudit et ingénieux de M. Fabbricatori, représenterait la bataille d'Arbelles. Dans cette mosaïque, aussi bien que dans les chambres du Vatican, il n'y a pas une figure où l'on ne trouve l'empreinte de l'idéal. Qui donc oserait affirmer que l'*Alexandre* de Pompéi est une copie littérale de la réalité, et n'exprime rien de plus? Qui donc oserait dire que son cheval est une étude faite dans un haras? L'Aristote et le Platon de *l'École d'Athènes* sont-ils réels? Où trouverait-on ces deux types si pleins de majesté, d'une sérénité si calme et d'une expression si profonde? Si Raphaël n'eût

pas suivi l'exemple de Phidias, s'il n'eût pas cherché à s'élever au-dessus de la réalité, s'il ne se fût pas efforcé d'idéaliser, c'est-à-dire de transformer, d'agrandir ce qu'il voyait, il ne serait jamais devenu le chef de l'école romaine, et son nom ne serait pas aujourd'hui synonyme de grâce et de beauté; non-seulement la preuve de ce que j'avance est inscrite dans ses œuvres, mais il nous a révélé dans sa correspondance les habitudes et les procédés de son esprit. Dans les lettres du Sanzio, publiées par Bottari, nous voyons qu'il ne se contentait pas de la réalité, que, malgré son admiration pour la Fornarina, il cherchait constamment quelque chose de plus pur, de plus expressif, en un mot que le rêve de l'idéal a tenu dans sa vie une place immense. Que l'on compare le portrait de sa maîtresse placé dans la tribune du palais des Offices à Florence aux types de femmes créés par son pinceau, et l'on pourra mesurer le travail accompli par son intelligence.

Ainsi dans la peinture comme dans la statuaire les partisans de l'idéal ont pour eux le témoignage et l'autorité des maîtres les plus illustres. Il semblerait donc que cette cause dût être gagnée à tout jamais, que la discussion fût désormais épuisée, — et cependant les choses ne vont pas ainsi. Une erreur singulière, une grossière méprise s'est accréditée dans les ateliers et dans les salons. Pour les peintres, pour les sculpteurs, pour les gens du monde, l'idéal se confond avec les traditions académiques, c'est-à-dire avec les types consacrés par une longue et servile imitation. Il serait difficile d'imaginer pour le sens vrai des mots une entorse plus violente. Pour quiconque en effet veut se rendre compte de la nature des facultés humaines, il est évident que l'imagination vit de liberté. Essayez de l'asservir, et si par malheur vous réussissez, vous la tuez. Ceux qui considèrent le culte de l'idéal comme un renoncement à toute indépendance dans l'exercice du talent ignorent ou bien oublient les relations de l'idéal avec l'imagination, et celles de l'imagination avec la liberté. Ceux qui cherchent dans l'imitation assidue de la nature la variété, l'originalité, affrontent sans le savoir un danger dont ils ne triompheront pas. Ils engagent avec le modèle vivant une lutte inégale, et vont au-devant d'une défaite certaine. J'ajouterai, et le lecteur attentif aura déjà pressenti ma pensée, que l'indépendance du talent se trouve tout entière du côté de l'idéal, et que la servilité, la monotonie, se trouvent du côté de l'imitation. Sans doute les types que nous présente la nature sont variés à l'infini : c'est pourquoi il faut les consulter; mais celui qui se borne à copier ce qu'il voit n'atteindra pourtant jamais à la même variété, à la même grandeur, à la même puissance que celui qui ajoute au témoignage de ses yeux le travail de sa pensée. Qu'il prenne un

chêne dans la forêt de Fontainebleau, un étalon dans une prairie normande ou anglaise, qu'il les copie avec la fidélité la plus scrupuleuse, et non-seulement il sera vaincu dans cette lutte imprudente engagée avec la nature, mais il n'approchera ni de Ruysdael ni de Géricault, qui ont choisi une autre voie. Ruysdael et Géricault sont puissans et variés parce qu'ils n'ont vu dans l'imitation qu'un moyen, et qu'ils ont pris pour but l'expression de l'idéal. Il y a dans leurs œuvres un caractère personnel, un charme de nouveauté qui ne s'est jamais concilié, qui ne se conciliera jamais avec l'imitation littérale. Chose digne de remarque, dans le monde moral le sensualisme conduit à la servitude en plaçant le bien-être matériel au-dessus du droit; dans le domaine de l'art, le réalisme abolit l'indépendance, supprime l'expansion du génie : c'est dire que ces deux doctrines sont condamnées sans retour.

Mais comment réveiller le sentiment de l'idéal? Comment ramener les peintres, les statuaires et la foule à la vraie notion de l'art? Deux moyens se présentent, deux moyens que l'expérience individuelle a consacrés depuis longtemps, et qui cependant n'ont pas encore été appliqués d'une manière générale et simultanément : l'éducation et les encouragemens. Je ne veux pas médire de mon pays, la France fait pour les arts autant et plus peut-être que toutes les autres parties de l'Europe; l'École des Beaux-Arts de Paris, l'Académie de France à Rome pourraient devenir d'excellentes institutions : elles ne rendent pas les services qu'on aurait le droit d'en attendre, parce qu'elles sont incomplètes. La réforme, si un homme investi d'une autorité suffisante osait l'entreprendre, devrait porter d'abord et surtout sur l'école de Paris, car c'est là que se trouve le vice radical de l'éducation des artistes. C'est là qu'il faudrait tenter le rajeunissement de la peinture et de la statuaire. De quoi se compose l'enseignement de l'école de Paris? Pour les peintres et les sculpteurs, il se réduit à la pratique du métier; pour les architectes, il comprend tout à la fois la théorie et l'histoire : malheureusement, comme l'école n'a institué aucun examen, aucun concours pour l'histoire de l'architecture, cette dernière partie de l'enseignement demeure complétement illusoire. Les élèves négligent trop volontiers les leçons qui ne sont pas obligatoires. Pour les peintres et les sculpteurs, on peut dire sans raillerie qu'il n'est question ni de théorie, ni d'histoire. Tout se résume pour eux dans le maniement du pinceau et de l'ébauchoir. Dessiner d'après la bosse, d'après le modèle vivant, peindre ou modeler une tête ou une figure, tels sont les exercices proposés aux élèves avant leur entrée en loge pour le concours de Rome. Quant aux notions générales sur les principes ou l'histoire de l'art, il n'en est pas question, et celui qui hasarderait une telle pensée dans la réunion

des professeurs serait accueilli par un sourire. La pratique, rien que la pratique, telle est la devise de l'enseignement pour les peintres et les sculpteurs à l'école de Paris. Non-seulement on n'exige pas des jeunes gens qui viennent s'inscrire pour suivre les leçons l'instruction élémentaire que la municipalité parisienne distribue gratuitement dans les douze arrondissemens; mais les élèves, une fois admis dans le sein de l'école, n'apprennent rien en dehors de leur métier proprement dit. Bien qu'il existe un cours d'histoire générale à l'école de Paris, l'histoire générale a le même sort que l'histoire de l'architecture; elle compte à peine quelques rares auditeurs. Tant qu'elle n'entrera pas comme un élément nécessaire dans les examens et dans les concours, il faut tenir pour certain qu'elle sera comme non avenue pour les dix-neuf vingtièmes des élèves. A cet égard, tous les hommes de bon sens se réunissent dans un avis unanime. On ne peut guère espérer que des jeunes gens qui pour la plupart n'ont pas même reçu l'éducation élémentaire sentent le besoin de connaître l'histoire générale.

Si l'on voulait organiser d'une manière complète l'enseignement des arts du dessin, il serait absolument nécessaire de le diviser en trois parties : enseignement technique, histoire spéciale, et histoire générale. Il n'y a dans ce programme rien qui relève de la fantaisie, rien qui dépasse la portée ordinaire de l'intelligence. Les élèves soumis à cette triple épreuve ne seraient pas assurés de conquérir une éclatante renommée, mais l'école aurait du moins fait pour eux tout ce qu'il est possible de faire. Les plus beaux livres du monde, je le reconnais volontiers, ne remplaceront jamais pour un peintre ou un sculpteur les conseils d'un habile praticien : il y a pour les yeux et la main une instruction toute spéciale que les leçons les plus éloquentes ne réussiront jamais à transmettre; tout cela est très vrai, très évident, je ne songe pas à le contester; néanmoins, dans la création des grands ouvrages la pensée ne joue-t-elle pas un rôle aussi actif que les yeux et la main? La routine dit : non, et le bon sens dit : oui. Trouvez un beau modèle, disent les praticiens, qui se moquent des théories, pour qui le maniement du pinceau ou de l'ébauchoir est le dernier mot de l'art, — trouvez un beau modèle, copiez-le fidèlement, et vous aurez fait un bel ouvrage. L'événement vient démentir cette promesse. Le praticien ne se tient pourtant pas pour battu : il se rejette sur l'infidélité de l'imitation, et ne veut pas accepter l'importance de la pensée. Or je crois que le plus sûr moyen de dessiller les yeux des élèves serait de leur montrer les épreuves diverses que l'art a traversées, de dérouler sous leurs yeux les années de son enfance, de sa jeunesse, de sa virilité, de sa décadence. En voyant comment la statuaire grecque s'est agrandie en passant d'Égine à

Sicyone, de Sicyone à Athènes, ils comprendraient que si la pratique du métier est d'une importance immense, l'habileté de la main ne remplacera jamais l'exercice et le développement de la pensée. En comparant dans la peinture les écoles de Florence, de Rome, de Milan, de Parme, de Bologne, ils arriveraient à la même conclusion, et certes un tel enseignement ne serait pas stérile. Le présent ne peut s'agrandir qu'à la condition de profiter des leçons du passé, et pour les élèves de l'école de Paris le passé est à peu près comme non avenu. C'est à peine s'ils en entendent parler, et les procédés matériels de leur profession occupent toutes leurs journées. Ils savent exécuter habilement un torse ou un membre, ils modèlent avec adresse un casque ou une draperie : si vous leur demandez quelle pensée a présidé à leur composition, ils vous répondent qu'ils ont voulu faire un morceau. C'est là en effet le terme de leur ambition. L'enseignement de l'histoire spéciale dissiperait toutes leurs illusions : en assistant au spectacle du passé, ils sentiraient que l'exécution du morceau, très digne d'attention sans doute, ne doit pourtant pas absorber toutes les facultés du peintre ou du sculpteur.

Cependant l'histoire spéciale ne suffit pas pour éveiller le sentiment de l'idéal; elle a besoin d'appeler à son secours l'histoire générale. Il faut en effet que les peintres et les statuaires, destinés à reproduire les grandes actions et l'image des grands hommes, possèdent au moins une idée sommaire des événemens accomplis. C'est à cette condition seulement qu'ils pourront travailler par eux-mêmes et sans auxiliaire. Quand le sujet qu'ils auront choisi ou accepté exigera des documens peu connus, ils sauront se guider dans leurs investigations et ne seront pas forcés de recourir aux lumières d'un homme étranger à leur profession. Et qu'on ne me dise pas que j'énumère ici des difficultés imaginaires. Tous ceux qui ont vécu dans le commerce familier des peintres et des statuaires se rappellent combien de fois ils les ont vus pris au dépourvu par des questions qui semblaient pourtant faciles à résoudre. Ils s'étonnaient d'abord de l'embarras dont ils étaient témoins; mais après une conversation de quelques instans ils comprenaient que les pensionnaires de Rome, à qui l'état donne cependant cinq ans de loisir et d'indépendance, ne savaient quelle route suivre dans l'étude du passé, parce qu'ils ne possédaient pas les premières notions de l'histoire générale. Comment et pourquoi les pensionnaires de Rome ne prennent-ils pas la peine d'étudier par eux-mêmes? Comment ne sentent-ils pas l'utilité des connaissances qui leur manquent? La réponse n'est pas difficile à trouver. Ils ont devant eux l'exemple de leurs professeurs, chargés de travaux importans, enrichis par la pratique de leur métier, et qui, pour la plupart, sont demeurés au même

point en ce qui touche l'histoire générale. Quel motif pourrait les décider à tenter une étude toute nouvelle, dont personne ne les a jamais entretenus? Ils ont appris à exécuter le morceau, c'est par ce procédé que leurs maîtres ont réussi; à quoi bon changer de voie? Il y a d'ailleurs pour ce changement de méthode une difficulté dont on ne tient pas assez de compte. Les concours pour le prix de Rome se prolongent jusqu'à l'âge de trente ans; les élèves lauréats demeurent cinq ans en Italie. Quand ils reviennent dans leur pays, ils croient avoir passé le temps des études; ils ne songent qu'à tirer profit de leur position de lauréats. Ils demandent, ils obtiennent des travaux; ils deviennent chefs de famille, et leurs besoins, en se multipliant, leur inspirent pour les livres un dédain profond. Une heure donnée à la lecture leur paraît une heure dérobée à leurs devoirs, aux obligations les plus sacrées. Ils continuent d'ignorer l'histoire générale et ne comprennent pas le danger de leur ignorance. Qui donc oserait leur jeter la pierre et tourner leur insouciance en ridicule? Pour leur refuser son indulgence, il faudrait méconnaître les nécessités de la vie. En dédaignant les livres, ils croient de bonne foi agir sagement.

C'est pourquoi il serait urgent d'abréger pour les prix de Rome la durée des épreuves. Si les pensionnaires revenaient à Paris à trente ans au lieu de revenir à trente-cinq ans, c'est-à-dire si le concours leur était fermé passé la vingt-cinquième année, ils auraient une chance de plus, une chance considérable pour comprendre la nécessité de l'éducation personnelle. Livrés à des besoins moins nombreux, moins onéreux, ils sentiraient peut-être l'opportunité des études générales en dehors de leur profession. S'ils n'avaient d'autres soucis qu'eux-mêmes, ils se résigneraient peut-être à interroger le passé. Assaillis de besoins sans cesse renaissans, ils sacrifient l'art au métier. Abréger la durée des épreuves pour les prix de Rome ne remédierait pourtant pas au dépérissement du sentiment de l'idéal. C'est à la jeunesse qu'il faut enseigner la supériorité du réel transformé par la méditation sur le réel transcrit littéralement. Sans les trois élémens que j'ai indiqués, il ne faut pas compter sur la régénération prochaine des arts du dessin. Nous possédons des artistes éminens; mais ces artistes sont de brillantes exceptions, et ne détruisent pas l'autorité des principes que j'ai rappelés. A quelque partie de l'Europe que l'on s'adresse, on retrouve partout le caractère obligatoire de ces principes. L'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, ne comprennent guère que le mérite de l'imitation; elles ont à peu près perdu le sentiment de l'idéal. L'Allemagne s'en préoccupe, et c'est à la philosophie qu'elle doit sa prééminence dans cette question. Chez les peintres et les statuaires de notre pays, la philosophie ne serait pas la bienvenue. A l'heure

où j'écris, il ne faut pas songer à leur en parler, et pourtant Nicolas Poussin ne la dédaignait pas : c'est à elle qu'il a dû ses plus hautes conceptions. Au défaut de la philosophie, nous pouvons du moins conseiller l'étude de l'histoire générale, qui est d'un aspect moins revêche. La contemplation du passé élève l'âme et suscite en elle le sentiment de l'idéal. En voyant toutes les grandes actions accomplies par les générations qui nous ont précédés, nous apprenons à rêver, à concevoir quelque chose de supérieur à la réalité placée sous nos yeux, et ce commerce familier avec le passé éveille en nous des pensées que nous aurions toujours ignorées, si nous n'avions jamais consulté que le témoignage de nos yeux. L'histoire est pour l'idéal un puissant auxiliaire.

J'en ai dit assez pour démontrer la nécessité d'un triple enseignement à l'École des Beaux-Arts. Je voudrais, pour les trois arts du dessin, peinture, statuaire, architecture, voir les leçons techniques fortifiées, agrandies par l'histoire de ces trois formes de l'imagination. Et comme la peinture et la sculpture sont destinées à traduire des pensées, il serait opportun de réunir à l'histoire spéciale l'histoire générale. Les architectes d'ailleurs trouveraient leur profit dans cette dernière étude, puisqu'ils sont trop souvent appelés à proposer des sujets aux peintres et aux sculpteurs. Reste maintenant une dernière question, qui n'est pas moins importante que l'éducation, je veux dire la question des encouragemens.

Chez nous, l'état dépense annuellement une somme assez ronde pour l'encouragement des arts du dessin. L'emploi de cette somme ne laisse-t-il rien à désirer? Voilà ce que nous avons à examiner. Pendant un grand nombre d'années, l'administration la consacrait à l'achat de quelques tableaux que lui désignait la sympathie publique. Parfois elle ajoutait à l'achat des ouvrages applaudis la commande d'ouvrages nouveaux. C'était beaucoup sans doute, car les pays voisins n'en font pas autant; ce n'était pourtant pas assez. Enfin, éclairée par les conseils des hommes spéciaux, elle a compris l'importance de la peinture murale, et cette nouvelle direction donnée à l'art a déjà pleinement justifié les espérances conçues par ceux qui ont visité l'Italie. Je ne veux pas dire que toutes les chapelles décorées aux frais de l'état ou de la ville de Paris offrent un aspect satisfaisant : avec la meilleure volonté du monde on ne peut prononcer un tel jugement; mais parmi ces nombreux ouvrages il y en a de très recommandables, qui méritent les éloges des connaisseurs. Si les fresques de MM. Vinchon, Guillemot, Abel de Pujol, à Saint-Sulpice, excitent l'étonnement et l'hilarité, si le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, décoré par M. Mottez, est une enluminure d'un goût très problématique, en revanche l'abside de Saint-

Germain-des-Prés a fourni à M. Hippolyte Flandrin l'occasion de montrer son érudition et la pureté de son goût. M. Sébastien Cornu, à Saint-Merri, a prouvé qu'il avait dignement profité des leçons de son illustre maître, M. Ingres. A Notre-Dame-de-Lorette, MM. Roger, Orsel et Perin ont traité des sujets difficiles avec un rare bonheur. Malheureusement il s'est trouvé dans les bureaux du ministère un juge assez mal inspiré pour confier à M. Blondel une coupole de la même église, et le ridicule de ses compositions a dépassé toutes les craintes de ceux qui connaissaient la valeur de son talent. En somme, dans les peintures murales des églises de Paris, le bon l'emporte sur le mauvais, et nous devons souhaiter que le ministère et la municipalité persévèrent dans la voie où ils sont entrés. La peinture faite sur place, pour un jour connu d'avance, assure aux hommes laborieux un jugement équitable, tandis que des tableaux très bien conçus, exécutés avec finesse, perdent la moitié de leur valeur ou du moins de leur charme par un placement malencontreux.

Ce qui est fâcheux dans la commande des peintures murales, c'est que l'état et la municipalité tiennent souvent trop de compte des exigences ecclésiastiques. Quand il s'agit de distribuer ces travaux, chacun plaide pour son saint, et parfois le saint défendu si chaudement par le curé, par son vicaire, par les marguilliers, n'offre à la peinture qu'un assez piètre sujet. L'artiste a beau s'évertuer, se gratter le front, feuilleter Godescard et même les Bollandistes : il ne trouve pas le thème d'une composition intéressante. Encore s'il avait la ressource de Simonide, s'il pouvait se jeter sur Castor et Pollux; mais non, il est emprisonné dans un cercle de fer, obligé de célébrer des personnages très illustres dans la paroisse, honorés des fabriciens, et parfaitement ignorés du monde entier. Le saint qu'on lui propose a guéri miraculeusement la lèpre ou la cécité : pourquoi donc ne serait-il pas digne du pinceau? Le peintre a beau se récrier et se lamenter sur l'indigence du sujet : on l'accuse de stérilité, il faut bien qu'il se résigne. Le bon sens prescrirait l'emploi d'une autre méthode. L'Ancien et le Nouveau Testament, malgré les compositions nombreuses qu'ils ont déjà suggérées depuis trois siècles aux maîtres les plus habiles, ne sont pas encore des mines épuisées. Il serait sage de préférer à Godescard Moïse et saint Luc. Les légendes qui n'ont qu'un intérêt paroissial devraient être consultées avec une extrême discrétion. Cette réserve faite, nous croyons que le ministère et le conseil municipal, en propageant la peinture murale, rendront un service éclatant aux arts du dessin. Les compositions ingénieuses de M. Gendron demandent grâce pour les larves signées du nom de M. Chassériau. On oublie volontiers l'escalier de la Cour des comptes en voyant avec quelle souplesse, avec quelle variété, le

peintre des *Willis* a traité des sujets qui semblaient se prêter à la poésie beaucoup plus qu'au pinceau.

Cependant, si les encouragemens donnés à la peinture murale sont un service très réel, nous devons dire que ces encouragemens n'ont pas toujours été distribués avec discernement. Les recommandations obtenues par l'importunité ont parfois prévalu, au grand détriment des artistes habiles recommandés par leur seul talent. Il me suffit de rappeler la chapelle de Saint-Vincent-de-Paule, confiée à M. Lépaulle, qui ne possède pas les premières notions de la peinture religieuse. Pour que les arts du dessin profitent complétement de la générosité de l'état et de la municipalité, il faudrait, dans le partage des travaux, ne tenir compte que du talent, et n'avoir aucun égard pour les recommandations.

Ce qui vient de se passer au Louvre est une leçon assez significative, qui ne doit pas être perdue. Pour la réunion du palais de Philibert Delorme au palais de Pierre Lescot, l'administration avait appelé tous les sculpteurs connus et inconnus : elle voulait partager ce magnifique gâteau entre des bouches nombreuses. L'intention était chrétienne, vraiment évangélique; mais en pareil cas la charité n'est pas le seul conseiller qu'on doive interroger; en n'écoutant qu'elle, on risque trop souvent de se fourvoyer. Qu'est-il arrivé? Plusieurs modèles demandés à des mains inhabiles ont été refusés comme indignes de leur destination. Pour l'arc de l'Étoile, l'administration s'était montrée malheureusement beaucoup trop indulgente.

Arrivé au terme de ce long travail, je sens que j'ai dû, à mon insu, me rendre coupable de plusieurs omissions. Soit en parlant de l'école française, soit en parlant des écoles étrangères, je n'ai peut-être pas discuté tout ce qui méritait les honneurs de la discussion : je n'ai pourtant rien négligé pour m'éclairer; mais le lecteur me pardonnera sans peine mes oublis involontaires en songeant que j'avais devant moi plus de cinq mille ouvrages dont une partie n'était pas heureusement éclairée. J'ai posé nettement toutes les questions qui s'offraient à mon esprit, je les ai débattues avec sincérité; quant aux jugemens que j'ai prononcés, je n'ai pas la prétention de les donner comme souverainement vrais, mais je crois du moins qu'ils pourront mettre sur la voie de la vérité.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ASIE-MINEURE

D'APRÈS UN VOYAGEUR RUSSE.

Asie-Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée par M. P. de Tchihatchef; première partie, *Géographie physique comparée.*[1]

De toutes les provinces de l'empire ottoman, il n'en est aucune qui offre à la science un champ plus fécond d'études neuves et intéressantes, à la poésie et à l'art une source plus abondante d'inspirations que l'Asie-Mineure. Sur ce sol classique, le voyageur ne saurait faire un pas sans être en présence de tout ce qui peut provoquer la méditation et l'étude, agrandir ou charmer l'imagination. Les ruines qu'y a faites l'action du temps ou la main des barbares, et à côté des œuvres de l'homme, presque effacées, les monumens indestructibles de la nature, tout, jusqu'aux noms altérés, mais encore reconnaissables, de ces anciennes cités disparues sans laisser de trace, tout nous rappelle — ici un mythe ou une légende célèbre, là un fait historique mémorable, ailleurs (et en combien de lieux différens!) l'existence d'un foyer actif de civilisation, d'un centre de prospérité commerciale et d'opulence. Dès l'époque la plus reculée, dans l'âge héroïque, les côtes septentrionales de l'Asie-Mineure sont visitées par les Argonautes, marchant vers la Colchide, à la conquête de la toison d'or. Les plaines de la Troade voient les Grecs et les Troyens se livrer pendant dix ans ces combats immortalisés par le plus grand des poètes, le chantre d'Ilion, dont l'Asie-Mineure se glorifie d'avoir été le berceau. Dans les temps historiques, un tableau aussi varié qu'émouvant se déroule à nos yeux sur cette même scène. Dans la Lydie, la dynastie des Mermnades, inaugurée par la merveilleuse et dramatique

(1) Librairie de Gide, rue Bonaparte, 5.

légende de Gygès, est renversée par Cyrus, et le dernier des souverains de cette dynastie, le riche Crésus, est fait prisonnier dans Sardes, sa capitale, qu'arrosait le Pactole aux flots d'or. A la suite de la révolte de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxe Mnémon, de sa défaite et de sa mort à Cunaxa, c'est par le nord de l'Asie-Mineure que s'accomplit la retraite des dix mille, dont le récit nous a été transmis par le grand écrivain et l'habile capitaine qui la dirigea. La bataille du Granique dans la Mysie et celle d'Issus en Cilicie ouvrent aux armes victorieuses d'Alexandre l'accès de tout le continent asiatique, et après la mort du conquérant macédonien, c'est dans les plaines de la Phrygie, à Ipsus, que ses lieutenans décident, les armes à la main, du partage définitif de son vaste empire. Plus tard, la péninsule devient le théâtre de la lutte longue et acharnée, que soutint Mithridate contre les Romains, dans laquelle s'illustra Lucullus, et que Pompée eut la gloire de terminer. Sous les successeurs de Constantin, les plus solennelles assemblées du christianisme se réunissent à Nicée, à Éphèse et à Chalcédoine; la Cappadoce produit la savante école de Césarée et quelques-uns des plus célèbres docteurs de l'église grecque. Plusieurs siècles s'écoulent, et les Turks, sortis des steppes de l'Asie centrale, envahissent de proche en proche l'Asie-Mineure; ils fondent dans la Lycaonie l'empire d'Iconium, contre lequel viennent tant de fois se heurter les croisés, tandis que, sur les remparts de la chaîne du Taurus, flotte la bannière des princes arméniens de la Cilicie. Après les sultans Seljoukides d'Iconium, succombant sous les coups des Mongols, s'élève la dynastie des sultans ottomans, qui s'établit à Nicée, avant que Constantinople tombe en son pouvoir. Au commencement du xve siècle, le vainqueur de Sigismond, roi de Hongrie, Bayezid Ilderim (la foudre) est vaincu à son tour par les Tartares, et devient prisonnier du redoutable Timour (Tamerlan) à la bataille d'Ancyre, le dernier des événemens considérables qu'aient enregistrés les annales de l'Asie-Mineure.

Malgré l'attrait des souvenirs historiques, des ruines éloquentes et des richesses naturelles qui appellent l'explorateur sur cette terre privilégiée, elle n'avait été que peu visitée et très imparfaitement étudiée antérieurement au demi-siècle qui vient de s'écouler. Arrêtés sur le seuil par des obstacles impossibles à vaincre, les antiquaires se bornaient à l'exploration des points les plus célèbres du littoral. C'est seulement depuis que la Porte est entrée dans la voie des réformes et des progrès et qu'elle a compris qu'il est de sa dignité d'imprimer un sceau d'inviolabilité, d'assurer une assistance efficace aux Européens qui recourent à sa protection, que les missionnaires de la science ont pu pénétrer dans les provinces inexplorées de l'Asie-Mineure, partout du moins où la puissance du sultan peut exercer une action réelle.

Une somme de travaux plus ou moins remarquables a été déjà le fruit de ces investigations contemporaines; mais, comme le fait remarquer M. de Tchihatchef, l'auteur de l'étude qui nous occupera surtout ici, les préoccupations purement archéologiques dont l'Asie-Mineure a été l'objet ont eu un caractère tellement exclusif, que l'intérêt qu'inspiraient les anciennes cités ne s'est point étendu à l'orographie et à l'hydrographie des localités où elles étaient situées. Les renseignemens, souvent très curieux, disséminés dans les écrits des anciens, des auteurs du moyen âge et surtout des

Byzantins, sur la configuration du sol, les montagnes et les cours d'eau, la flore et la faune de la péninsule, n'avaient été recueillis que d'une manière incomplète et sans direction suivie. C'est à ce genre de recherches que M. de Tchihatchef a cru devoir au contraire s'attacher, en les coordonnant avec l'ensemble des observations qu'il a été à même de faire sur l'aspect physique du pays. Quoique ces considérations rétrospectives, qui sont l'archéologie appliquée aux monumens de la nature, ne soient que secondaires dans un livre dont le sujet appartient principalement au domaine des sciences naturelles ou exactes, elles y prennent une place et une importance assez considérables lorsqu'elles servent à résoudre les questions encore litigieuses de la géographie ancienne; c'est ainsi que la détermination de l'emplacement des antiques villes d'Héraclée et de Milet, dans l'Ionie, est éclaircie par l'étude des transformations géologiques qui, à une époque comparativement récente, ont produit le lac Akiz-Tchaï, reconnu par M. de Tchihatchef comme un reste du golfe latmique de Strabon. C'est ainsi encore que l'examen des cours d'eau de la Troade, dont la position et le régime hydrographique ont joué un si grand rôle dans les controverses auxquelles a donné lieu la géographie homérique, lui sert à démontrer que le torrent d'Evjilar ne saurait être la source véritable du Mendéré-Sou, le Simoïs de l'Iliade, comme l'ont pensé Lechevalier et les docteurs Hunt et Carlyle, et que cette source se trouve sur le revers du rempart granitique de l'Adjeuldiren-Dagh, prolongation orientale du Kaz-Dagh, l'Ida des anciens, et non sur le Kaz-Dagh même.

L'auteur, qui avait précédemment visité les régions de l'Altaï occidental, à peine rentré en Europe, en 1845, et après avoir fait paraître à Paris la relation de ce voyage, se hâta de se mettre en route pour l'Asie-Mineure. Cette nouvelle pérégrination se présentait à ses yeux, comme il nous l'apprend lui-même, non-seulement avec la perspective d'une œuvre utile à la science par les résultats qu'elle promettait, mais aussi avec le charme d'une tâche sympathique, en le conduisant dans des lieux consacrés par le prestige du plus beau soleil du midi et des plus merveilleux souvenirs du passé.

Cinq années consécutives ont été employées par lui à les parcourir. Doué d'une ardeur et d'une activité infatigables, servies par une constitution des plus robustes, parlant couramment la langue turke et portant le costume *nizam* avec assez d'aisance pour pouvoir, au besoin, passer aux yeux des indigènes pour un aga des *bachi-bozouks*, l'intrépide voyageur est parvenu seul, et sans autre escorte qu'un Tartare et un *séis* (1), à mener à bonne fin une entreprise qui semblait exiger les efforts réunis d'une association de savans soutenus par la puissante sollicitude et la subvention d'un gouvernement. De retour à Paris pour faire imprimer son livre, il se proposait, aussitôt que la publication en serait terminée, de repartir pour visiter l'extrémité orientale de l'Asie-Mineure, qu'il avait réservée pour une prochaine campagne, lorsque la guerre actuelle, en se prolongeant, est venue le forcer d'ajourner ce projet. Malheureusement il est à craindre, même dans l'hypo-

(1) *Séis*, mot arabe qui est passé en turc, et qui signifie l'homme chargé de dresser ou de soigner les chevaux, un palefrenier.

thèse la plus favorable, celle d'un prompt rétablissement de la paix, que sa nationalité (1), en butte au ressentiment implacable et soupçonneux des populations musulmanes locales, ne lui ferme à jamais l'entrée de la péninsule, et que son travail ne reste inachevé.

Suivons maintenant M. de Tchihatchef sur le terrain où il nous place dans le premier volume qu'il a déjà livré au public, et, en prenant une idée du relief et de la position topographique, si curieusement accentuée et si pittoresque, de l'Asie-Mineure, essayons de comprendre ce qu'elle fut autrefois et d'entrevoir son avenir; mais avant tout il est nécessaire que nous nous arrêtions un instant à une question de géographie historique qui n'est pas sans intérêt, et qui s'offre à nous dès le début, celle de l'origine du double nom d'Asie-Mineure et d'Anatolie, sous lequel la contrée est désignée aujourd'hui. En consultant les témoignages que nous a transmis l'antiquité, nous voyons que si ces deux dénominations, prises dans le sens particulier qu'elles ont reçu, ne sont pas très anciennes, il n'en est pas de même du nom d'Asie, qui remonte aux âges les plus reculés, et qui, après avoir pris naissance dans la partie occidentale de la péninsule, s'est étendu à mesure que les conquêtes ou le commerce reculèrent les bornes des connaissances géographiques. Sans vouloir reproduire les explications mythologiques ou ethnographiques que les écrivains grecs et latins ont imaginées après coup, et en nous renfermant dans le domaine purement historique, nous dirons que, dès le principe et pendant longtemps, ce nom fut borné à une simple localité. Homère, et plus tard Euripide et Virgile, l'appliquent à la vallée comprise entre le fleuve Caïstre (Kutchuk-Mendéré) et la chaîne du Tmolus. Le premier de ces trois poètes nous dit que « dans la divine Arisbe (δῖα Ἀρίσβη), ville de la Troade, régnait Asius, fils d'Hyrtacus, accouru au secours de Priam des rives du Selléis. » Suivant Strabon, la Lydie s'appelait jadis Asia. Quelquefois toute la portion de la péninsule à l'ouest du fleuve Halys (Kizil-Irmak) était comprise, comme nous le montre Hérodote, sous l'appellation d'*Asie* ou d'*Asie inférieure*, pour la distinguer du reste du monde asiatique, ou Asie supérieure. Lorsque les Romains commencèrent à implanter leur domination dans ces régions par la prise de possession du royaume de Pergame, que leur avait légué le roi Attale, l'*Asia*, que Varron appelait *provincia nostra*, avait pour limites celles de ce royaume. Ce premier noyau, augmenté bientôt après de la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Mysie-Majeure, la Phrygie et l'Hellespont, composa la province proconsulaire d'Asie, désignation officielle affectée, depuis le commencement de notre ère jusqu'aux empereurs chrétiens, à cette portion de l'Asie-Mineure. Cependant déjà depuis longtemps les Romains avaient franchi l'Halys, et leurs aigles triomphantes avaient pris leur vol jusqu'aux rives de l'Euphrate. Par suite du progrès de leurs armes, le nom d'Asie, généralisé, fut attribué à toute la contrée qui, depuis la mer Ægée, s'étend jusqu'à l'Arménie, et adopté dans cette acception par les géographes, qui partagèrent la péninsule en deux grandes divisions, l'Asie en-deçà du Taurus (*Asia citerior*) et l'Asie au-delà du Taurus (*Asia ulterior*). Sous l'empereur Théodose le Grand, l'Asia proprement dite, comprenant

(1) M. P. de Tchihatchef est Russe d'origine.

seulement l'Ionie, l'Éolide et une portion de la Troade et de la Lydie, ne figurait dans la division de l'empire que comme une des nombreuses provinces du diocèse d'Asia (*diœcesis Asiana*).

Quoique ce terme d'Asie-Mineure apparaisse déjà dans Paul Orose, qui vivait au Ve siècle, et dans Jean le Lydien, qui est du VIe, cependant il n'a pour eux que le sens d'une locution explicative et conventionnelle dont l'usage semble être particulier à ces deux auteurs. Ce terme ne se rencontre, avec la valeur d'une expression généralement acceptée et courante, que chez Constantin Porphyrogénète, au Xe siècle. Le texte de cet écrivain a encore cela d'important, qu'il nous révèle l'origine de la seconde des deux dénominations de l'Asie-Mineure, celle d'Anatolie, qui dans la suite est devenue synonyme de la première. Le *Thema Anatolicum*, l'une des quatorze provinces de l'Asie-Mineure à cette époque, correspondait à la Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Pisidie. Dans les chroniqueurs latins du moyen âge, ces deux dénominations ne reviennent que très rarement; ils les remplacent habituellement par celle de *Romanie*, c'est-à-dire pays des Romains, comme appartenant à l'empire de Byzance ou de la nouvelle Rome. L'appellation familière aux auteurs orientaux est celle d'Anatolie ou Natolie, ou bien encore pays de Roum, mais avec cette distinction, que cette dernière représente pour eux toute la péninsule, tandis que l'Anatolie n'en est qu'une fraction, composée des provinces occidentales, et correspond à ce que Constantin Porphyrogénète entend par contrée située à l'est de Constantinople (1). Cette délimitation locale de l'Anatolie se maintint pendant les premiers siècles de l'empire ottoman, et elle fut conservée dans le remaniement que fit, au XVIe siècle, le sultan Soleyman le Grand des circonscriptions territoriales de l'Asie-Mineure. Elle existait encore au temps du célèbre voyageur turk Evliya-Effendi, c'est-à-dire à la fin du XVIIe siècle; mais la division introduite par Soleyman se modifia dans la suite peu à peu, de manière à faire disparaître entièrement de la liste des provinces turkes le nom d'Anatolie. Aujourd'hui ce nom n'est plus pour les musulmans, comme celui d'Asie-Mineure pour les chrétiens, qu'un souvenir qui a perdu sa véritable signification géographique ou politique.

Bornée de trois côtés par la Méditerranée, la mer Ægée, la Propontide et le Pont-Euxin, dont les bassins la séparent à peine des contrées du globe les plus favorisées par la nature, et entourée de cette magnifique ceinture d'îles qui se déroule du sud au nord-ouest, depuis Chypre jusqu'aux îles des Princes, dans la mer de Marmara, la péninsule forme comme un épanouissement du continent asiatique vers l'occident, destiné à mettre en communication cette vaste partie du globe et l'Europe. Ses limites à l'est peuvent être tracée par une ligne tirée obliquement du golfe d'Alexandrette ou Scanderoun (*Issicus sinus*) au sud jusqu'à Trébisonde vers le nord; mais dans le livre de M. de Tchihatchef, et sur la carte qui l'accompagne, cette ligne ne dépasse point, sur le littoral septentrional, Ordou, village qui est l'antique Cotyora, situé à environ dix-neuf lieues à l'ouest de la ville de Tire-

(1) *De Thematibus orientis et occidentis*, lib. II, dans Banduri, *imperium orientale*, t. Ier, p. 2.

boli (Tripoli). Sur la carte de l'auteur des *Recherches dans l'Asie-Mineure, le Pont et l'Arménie,* M. Hamilton (1), cette limite est encore plus resserrée, puisqu'elle s'arrête à la vallée du Termé-tchaï, le Thermodon, si célèbre par le mythe des Amazones, qui vivaient sur ses bords. Chacun de ces deux savans voyageurs, par un scrupule très louable d'exactitude, a cru ne point devoir élargir son cadre au-delà des régions qu'il lui a été donné d'explorer personnellement. En reculant plus à l'est, au-delà de Trébisonde, et en faisant entrer le pachalik de ce nom dans la circonscription de l'Asie-Mineure, on obtiendrait une démarcation plus naturelle de la péninsule, dont la surface égalerait alors celle de la France. Dans les bornes où la renferme M. de Tchihatchef, sa plus grande longueur, prise depuis les sources de l'Halys jusqu'au cap Baba (*Lectum promontorium*), sur la côte de la Troade, a une étendue de 214 lieues de 25 au degré; son maximum de largeur est entre le cap Zephyrium, dans la Cilicie-Pétrée, et la ville de Sinope, sur un espace de 125 lieues, et son plus fort rétrécissement entre le lac Kendjez-liman et l'embouchure du Moualitch-tchaï (Rhyndacus), un des affluens de la mer de Marmara, sur une ligne de 83 lieues.

Les divisions politiques actuelles de l'Asie-Mineure, d'après le tableau officiel donné par l'*Annuaire* (*Sal-namé*) de l'empire ottoman (2), sont réparties en neuf *eïalet* ou gouvernemens généraux, dont les dénominations rappellent les noms de quelques-uns des beys turkomans qui héritèrent de la puissance des Seljoukides d'Iconium, et sur la ruine desquels s'éleva l'empire ottoman. Ces *eïalet*, administrés par des pachas ayant rang de vizir, sont : 1° Kastemouni, qui se compose d'une partie de la Bithynie et de la Paphlagonie; 2° Khodavendighiar ou la province de Brousse, qui correspond à une portion de la Phrygie, de la Bithynie et de la Mysie; 3° Saroukhan, qui s'est formé de fractions détachées de la Mysie, de la Lydie et de l'Ionie; 4° Aïdin, d'une partie de la Lydie, de la Phrygie et de la Carie; 5° Karaman, de la Pisidie, de la Lycie, de la Pamphylie et de la Cilicie-Pétrée; 6° Adana, qui est la Cilicie-Champêtre; 7° Marasch, qui comprend une partie de l'Arménie-Mineure; 8° Sivas et Bozok ou la Cappadoce; 9° Tharabozoun ou Trébisonde, qui réunit une portion de l'Arménie-Mineure et les provinces du Pont et de la Colchide. Ces neuf gouvernemens se subdivisent en vingt-six *elviet* ou districts, placés chacun sous la juridiction d'un fonctionnaire qui prend le titre de *kaïmakan* ou lieutenant du gouverneur général.

Quoiqu'il soit très difficile, pour ne pas dire impossible, dans un pays comme l'empire ottoman, où n'existe encore aucune administration régulière, d'obtenir un calcul statistique tant soit peu exact, cependant on peut assigner approximativement à l'Asie-Mineure une population de douze à treize millions d'habitans. Les uns, comme les Turks, les Arméniens et les Grecs, sont sédentaires et occupent les villes ou les misérables *keuis* (villages) épars

(1) *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia,* by William J. Hamilton, 2 vol. in-8°; Londres 1842.

(2) Notice de M. Bianchi sur le premier *Annuaire impérial de l'empire ottoman,* publié à Constantinople pour l'année de l'hégyre 1268 (1847). Voyez le *Journal asiatique,* années 1847 et 1848.

sur le territoire de la péninsule; les autres sont des nomades, hordes de pillards et de féroces bandits que la Porte a été jusqu'ici impuissante à soumettre ou à réprimer, et qui sont le fléau et la terreur des populations agricoles. Ces nomades, désignés sous le nom générique, mais assez confus de Kurdes, sont répandus dans le vaste pachalik de Sivas, et transportent leurs tentes des plateaux de Bozok, où ils ont leur campement d'hiver, à l'Ouzoun-yaïla, vers l'est, qui leur sert de séjour d'été. Les chaînes qui se prolongent du nord-est au sud-ouest de Sivas (1), un peu au-dessous les gorges de l'Anti-Taurus et du Taurus oriental (*Ghiaour-Dagh*), sont le repaire de tribus turkomanes et d'Arméniens (2), sous la domination de deux chefs redoutés, Katherdji-Oglou et Moustik-Bey, qui, retranchés dans leurs montagnes, bravent impunément l'autorité du pacha d'Adana. Aucun voyageur européen ne saurait y pénétrer sans s'exposer à être considéré et traité comme un espion des musulmans, et la lacune qui existe sur les cartes les plus récentes et les plus complètes de l'Asie-Mineure, celles de MM. Kiepert, de Berlin, et Tchihatchef, dans les parages de la Cilicie et de la Cataonie avoisinant les cours supérieurs du Seyhoun (*Sarus*) et du Djeyhoun (*Pyràmus*), prouve

(1) On peut voir les détails curieux que M. de Tchihatchef a donnés sur ces nomades et sur leur attitude vis-à-vis du gouvernement ottoman dans le travail qu'a publié la *Revue*, livraisons du 15 mai et 1er juin 1850.

(2) Ces Arméniens indépendans sont un reste des anciennes populations du royaume de la Petite-Arménie, qui florissait au temps des croisades et fut détruit par l'un des sultans mamelouks d'Égypte, Melek-el-Aschraf, en 1375. Tandis que le dernier des souverains de ce royaume, Léon de Lusignan, était emmené prisonnier au Caire, d'où il se réfugia, après quelques années de captivité, à la cour de Jean Ier, roi de Castille, et auprès de Charles VI, roi de France, ceux de ses sujets qui purent échapper au glaive des Égyptiens se sauvèrent dans les retraites inaccessibles du Taurus. Quoique chrétiens et vivant dans des villages séparés du campement des Turkomans, ils ne le cèdent en rien à ces derniers pour la férocité et la barbarie. On rapporte que la plupart de leurs prêtres disent la messe ayant leur fusil chargé à côté d'eux, et si quelque Turk vient à passer dans le voisinage, ils quittent aussitôt l'autel pour lui courir sus. Ce qui rend ce fait très croyable, c'est qu'il n'est pas nouveau dans l'histoire de ce pays. On lit dans les chroniqueurs byzantins que, sous l'empereur Nicéphore-Phocas (963-969), les Sarrasins ayant envahi une bourgade de la Cilicie, le curé du lieu, nommé Themel, qui en ce moment célébrait les saints mystères, descendit brusquement de l'autel au bruit qu'il entendait, et, sans déposer ses vêtemens sacerdotaux, s'arma du marteau qui servait de cloche dans plusieurs églises d'Orient, alla fondre sur les ennemis, blessa, fracassa, assomma tout ce qu'il rencontra, et mit les autres en fuite. Quoiqu'il eût délivré son pays de l'invasion des infidèles, le curé Themel fut censuré et interdit par son évêque; de dépit il se retira chez les Sarrasins et embrassa la religion de Mahomet. Un de ces Arméniens montagnards faisait un jour très dévotement sa confession; après avoir débité la kyrielle de ses peccadilles quotidiennes, se résumant en deux mots, piller et tuer, il s'arrête tout court, comme accablé par le souvenir d'une faute si énorme, qu'il n'osait en faire l'aveu. Pressé vivement par le prêtre de décharger sa conscience, il finit par lui dire qu'il lui était arrivé une fois, le mercredi, d'assaisonner ses légumes avec de l'huile! Il faut savoir en effet que, dans l'église arménienne, l'usage non-seulement de la viande, mais encore du poisson, de l'huile, du vin et de tous les objets de laitage, est défendu le mercredi et le vendredi, qui sont les deux jours d'abstinence de la semaine.

l'impossibilité de franchir l'enceinte de ces régions inhospitalières. Ce dernier raconte qu'ayant voulu s'aventurer jusqu'au village arménien de Hadchin, le chef turkoman de cette contrée lui fit intimer l'ordre de la quitter immédiatement, et il dut s'empresser prudemment d'obéir à une injonction qui n'admettait point de réplique. C'est sans doute par une exception due à l'inviolabilité qui entoure en Orient tout ce qui est *harem* (1) que Mme la princesse Belgiojoso, dans son voyage d'Angora en Syrie à travers l'Asie-Mineure, a trouvé chez Moustik-Bey une hospitalité dont elle racontait ici dernièrement le piquant épisode (2).

Si l'on embrasse d'un coup d'œil la projection de la péninsule asiatique, il est impossible de ne pas être frappé de la différence très marquée qui caractérise la forme de ses côtes, suivant les mers qui les baignent, et ce contraste très remarquable, non-seulement sous l'aspect physique et pittoresque, mais encore pour les conséquences historiques auxquelles il a donné lieu, a été mis en lumière par M. de Tchihatchef avec beaucoup de sagacité. L'extension réelle des développemens littoraux de l'Asie-Mineure, et celle des lignes droites réunissant les points entre lesquels ces développemens sont compris, est à peu près dans le rapport de 1 à 2 sur les côtes sud, nord et nord-ouest, et au moins de 1 à 3 sur celle de l'ouest. Ainsi, dans les trois premières directions, les ondulations du littoral ont plus que le double de la longueur de la ligne droite, tandis que sur le bord occidental elles dépassent cette ligne de plus du triple. En d'autres termes, une longueur totale de quatre cent trente-deux lieues de lignes droites correspond à un développement réel de près de onze cent quatre-vingt-dix-neuf lieues. Les contours littoraux de la France, quoique très accidentés, ne présentent point des sinuosités aussi tranchées. De tous les pays de l'Europe, l'île de la Grande-Bretagne est celui qui sous ce rapport se rapproche le plus de l'Asie-Mineure, qui ne le cède qu'à la péninsule hellénique, dont les lignes côtières offrent à l'œil la plus riche variété, particularité qui, suivant la remarque du savant Heeren, est l'une des causes qui expliquent comment la Grèce l'emporta en puissance et par sa civilisation sur tous les autres peuples de l'antiquité, quoiqu'elle leur fût inférieure par l'étendue de son territoire.

Dans l'Asie-Mineure, les mêmes causes ont produit, dans les âges qui ont précédé le nôtre, un phénomène analogue. Nous avons fait remarquer que, pour la fréquence et le groupement des ondulations, la côte occidentale a l'avantage sur celles du nord et du sud. En effet, les anfractuosités y sont réparties sur toute la ligne de projection, tandis que sur le littoral septentrional et méridional, elles sont concentrées sur quelques points seulement. Si l'on suit la côte occidentale en remontant du cap Cavo Crio (*Triopium promontorium*), au sud, jusqu'à l'entrée de l'Hellespont, quelle admirable succession de ports, d'anses et de criques qui s'ouvrent à toutes les exigences de la navigation, à tous les besoins du commerce, avec cette rangée d'îles

(1) Le mot arabe *harem* signifie tout ce qui est sacré, interdit à l'accès du vulgaire, et par suite l'habitation intime de la famille, ainsi que les femmes et les jeunes enfans, relégués, dans cette partie de la maison.

(2) Livraison du 1er mars 1855.

qui, depuis Cos jusqu'à Mitylène et Ténédos, reflètent leur verdoyante parure dans l'azur de ces belles mers, et la Grèce, en face, à l'autre extrémité du bassin de l'Ægée! Noble et heureuse contrée, lorsqu'elle voyait fleurir dans tout leur éclat des cités telles que Cnide, Halicarnasse, Milet, Éphèse, Smyrne, Phocée, Sardes, Pergame, Troie! terre féconde en grands hommes, séjour des arts, de la philosophie, illustré par les merveilles que l'industrie et la civilisation la plus raffinée peuvent enfanter!

Dans la Méditerranée, sur la côte méridionale, la Lycie se dessine aussi en contours très accentués, que la nature, aidée par des moyens artificiels, convertirait sans peine en autant de ports excellens. Le commerce y trouverait à s'alimenter des céréales des plaines de la Pisidie et des bois de construction navale que donnent les belles forêts qui couronnent les chaînes de la Lycie et de la Pamphylie. A l'extrémité orientale de la côte sud du golfe d'Alexandrette, au moyen âge, fut l'un des débouchés les plus actifs du commerce européen avec l'Asie. A l'époque où les Franks étaient maîtres de la Syrie, et plus tard, lorsqu'ils ne leur resta de leurs conquêtes d'outre mer que le royaume de Chypre, les navires vénitiens et génois fréquentaient dans ce golfe le port d'Aïas, ou Lajazzo, l'ancienne Ægée, appartenant aux rois arméniens de la Cilicie, et par ce point entretenaient avec l'intérieur de l'Asie-Mineure des relations qui s'étendaient d'un autre côté jusque dans la haute Asie.

Le littoral du nord, à partir de l'embouchure du Bosphore jusqu'à Samsoun (Amisus), n'a que des baies et des golfes plus ou moins ouverts et exposés à l'action des vents. La seule de ces anfractuosités que l'on puisse considérer comme un véritable port est la baie de Batoum, qui offre aux vaisseaux un abri sûr et commode. Malgré cette infériorité, le littoral septentrional de la péninsule est appelé à acquérir dans l'avenir une haute importance commerciale et militaire comme formant une moitié du pourtour de la Mer-Noire. Quels que soient les maîtres futurs de cette mer, toutes les contrées qu'elle baigne doivent tôt ou tard, mais inévitablement, entrer dans la sphère où s'agitent les intérêts positifs et militans de l'humanité, et prendre part au grand mouvement de communications et d'échanges qui tend à s'établir entre le monde oriental et l'Occident. Trébisonde, rattachée déjà à Constantinople par la ligne des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien et de la compagnie anglaise de Liverpool, est la voie la plus directe pour pénétrer dans la Perse et l'Asie centrale. Des avantages immédiats attendent aussi sur cette même côte le commerce européen, lorsque les provinces voisines, cultivées avec soin et intelligence, livreront tous les produits d'un sol fertile, et que la science moderne, exploitant avec les ressources dont elle dispose leurs gisemens métallifères, en arrachera les richesses qui se dérobent encore dans des profondeurs inexplorées.

En s'écartant du littoral de la péninsule pour avancer dans l'intérieur, M. de Tchihatchef nous met d'abord en présence des vastes bassins lacustres dont cette contrée est richement dotée, et qui représentent en lieues métriques une superficie totale de 235 lieues carrées. C'est dans la partie occidentale, et dans celles du centre et du sud, qu'ils sont disséminés, tandis que les zones du nord et de l'est n'en possèdent qu'un très petit nombre,

ou d'une dimension comparativement insignifiante. Dans la proximité et à l'ouest d'Isnikmid (Nicomédie), la position du Sabandja-Gheul est remarquable en ce que ce lac semble avoir été creusé par la nature pour rapprocher la mer de Marmara et le Pont-Euxin, en évitant le passage du Bosphore. Les cours d'eau qui le relient d'un côté au golfe de Nicomédie, et de l'autre au Sakaria (Sangarias), qui se déverse dans la Mer-Noire, pourraient être canalisés, de manière à rendre cette voie de communication complète. Déjà, du temps des anciens rois de Bithynie, l'idée de cette jonction s'était présentée. Sous Trajan, Pline le Jeune, gouverneur de cette province, insista fortement pour qu'elle fût mise à exécution. Depuis la domination ottomane, ce même projet, jusqu'alors sans résultat, fut repris à différentes fois, d'abord sous Suleyman le Grand, qui chargea le célèbre Sinan, l'architecte de la belle mosquée Suleymanié, à Constantinople, d'effectuer un nivellement exact de ces localités, et ensuite sous Mourad II, petit-fils de Suleyman, qui fit commencer les travaux, successivement entrepris encore et abandonnés par Mahomet IV, Moustapha III et Osman III.

Dans la série des bassins lacustres de la Phrygie, l'Egherdir-Gheul se distingue par la physionomie éminemment pittoresque que lui donnent les rochers qui l'encadrent de tous côtés, et dont les contours variés sont revêtus d'une végétation splendide qui se reflète dans les ondes du lac en teintes d'un vert foncé. Lorsque du haut du rivage méridional où s'étagent gracieusement les maisons de la ville d'Egherdir apparaît cette belle nappe d'eau, le spectacle qui s'offre au voyageur rappelle le panorama ravissant que dans des proportions plus vastes l'on découvre de Constantinople, quand de la pointe du Sérail le regard s'étend jusqu'aux îles des Princes, rayonnant dans le lointain. Les îlots verdoyans de Djennada et de Nyss dans l'Egherder-Gheul, en simulant les petits groupes insulaires de la Propontide, achèvent l'illusion.

A l'est, sur les plateaux arides de la Lycaonie, se déploie tout un réseau de lacs aux eaux saumâtres et d'un goût fade et désagréable, ou recouvertes d'efflorescences blanchâtres et saturées à différentes doses de chlorure de sodium ou de sulfates de magnésie et de soude. De tous ces bassins, le plus important comme aussi le plus considérable de l'Asie-Mineure est le Touz-Gheul, le Tatta de Strabon, au nord-est de Konieh (Iconium). Sa plus grande largeur, du sud-ouest au nord-est, est de 11 lieues environ sur une largeur qui varie de 5 à 3 lieues; sa circonférence en a 28, et sa superficie est de 58 lieues carrées. Le sel que l'on retire du Touz-Gheul et des autres dépôts lacustres du pachalik de Sivas doit compter parmi les richesses de l'Asie-Mineure susceptibles d'une exploitation lucrative.

Si jamais la propriété foncière en Turquie subit dans le régime qui en détermine la transmission et la jouissance les réformes qu'elle attend encore, et si elle devient accessible aux étrangers avec toutes les garanties qui en consacrent la possession chez les nations civilisées, nul doute que le courant de l'émigration européenne, qui se porte aujourd'hui vers le Nouveau-Monde, ne reflue en partie vers l'Asie-Mineure. Ses solitudes maintenant stériles reprendront la fécondité et la vie qu'elles eurent autrefois; alors, sur les bords de ses lacs devenus un centre d'attraction pour les populations, se grouperont

des villages et des cités, et leurs ondes écumeront, comme celles des lacs de la Suisse et de l'Angleterre, sous les coups pressés de la roue des bateaux à vapeur. Néanmoins cette brillante perspective qu'entrevoit M. de Tchihatchef pour le pays qui a toutes ses prédilections n'apparaît encore au regard que dans un lointain bien obscur.

Les cours d'eau qui arrosent la péninsule sont soumis à des conditions hydrographiques qui ne se retrouvent nulle part ailleurs avec le même caractère de constance et de généralité : c'est d'abord leur peu de profondeur, qui est en moyenne de 2 à 3 mètres, et qui les rend tous plus ou moins impropres à la navigation, et ensuite les sinuosités extrêmement multipliées qu'ils décrivent, et qui pourraient leur faire appliquer à tous ce que le poète dit du Méandre :

Mæander sibimet refluit sæpe obvius undis.

Leur développement réel, comparé avec celui des lignes droites qui séparent les sources des embouchures, présente une disproportion vraiment extraordinaire. Ainsi le Kizil-Irmak (l'Halys), qui débouche dans la Mer-Noire, a en ligne droite 52 lieues sur un parcours de 225, c'est-à-dire presque quintuple; le Sakaria (Sangarius), autre affluent du Pont-Euxin, a en ligne directe 53 lieues et une longueur effective de 146; le rapport est de 12 lieues sur 46 pour le Doloman-Tchaï (le Kalbis), qui a ses sources dans les parties élevées de la Lycie, de 60 sur 95 pour le Buyuk-Mendéré (le Méandre), dont le nom est devenu synonyme, comme on le sait, de tous les corps que l'art ou la nature recourbe en replis tortueux. Si plusieurs de ces cours d'eau peuvent, sous le rapport de leur développement, être mis en parallèle avec quelques-uns des fleuves de l'Europe, ils leur sont très inférieurs quant à leurs dimensions dans le sens de la largeur comme dans le sens vertical; mais ce contraste ne ressort nulle part d'une manière plus saillante qu'à l'égard de l'Angleterre, où les rivières roulent une masse liquide bien supérieure à celle qu'indique le chiffre moyen de la longueur des cours d'eau européens, et sont dans les meilleures conditions possibles de navigabilité.

Un autre caractère propre aux rivières de l'Asie-Mineure est l'élévation très considérable de leurs sources, qui produit entre leur point de départ et leur embouchure une différence de niveau très sensible. Cette élévation atteint le plus souvent jusqu'à 2,000 mètres. En France, la plupart de nos rivières descendent d'une hauteur ne dépassant point 900 mètres, et même bien au-dessous de ce chiffre. L'Adour est la seule dont la source soit à 1,931 mètres, et il n'y a que le Tarn (1,530 mètres) et l'Allier (1,423 mètres) qui se rapprochent de cette altitude. Il résulte des observations de M. de Tchihatchef, corroborées de celles d'un éminent géologue, M. Élie de Beaumont, que les pentes locales de 30 à 40 mètres sont assez communes dans l'Asie-Mineure, tandis qu'ailleurs elles sont loin de se répéter avec la même fréquence, et n'appartiennent guère qu'aux régions alpestres. Ce n'est que sur les limites extrêmes de leur embouchure que les rivières de la péninsule prennent le caractère d'un cours d'eau de steppe. La rapidité de leur courant, combinée avec la dimension restreinte de leur lit, contribue à pro-

duire un effet remarquable, on les voit charrier une énorme quantité de détritus qui occasionnent des ensablemens et des dépôts sur une échelle vraiment gigantesque. Ce phénomène a aussi pour résultat d'un côté l'accroissement fort appréciable de plusieurs points littoraux, de l'autre l'ensablement du lit de ces rivières, suivi d'un changement dans leur direction, parfois même de leur entière disparition. Il est facile d'apprécier de quelle importance est pour la connaissance de l'histoire et de la géographie anciennes de l'Asie-Mineure cette observation de la marche progressive et des révolutions de la nature. Une foule de témoignages nous apprennent qu'un grand nombre d'îles ont été englobées dans l'enceinte du continent, et que plusieurs rivières, réduites aujourd'hui à l'état de faibles ruisseaux, ont porté dans l'antiquité des flottes de guerre, et étaient encore navigables au moyen âge.

L'inégale répartition des cours d'eau sur la surface de la péninsule asiatique est aussi un fait important à noter. Toute la partie centrale, celle des grands plateaux de la Lycaonie, désignée chez les anciens par l'épithète de *axylon* ou déboisée, de la Galatie, de la Phrygie, dont une partie était qualifiée de *catakekauméné* ou brûlée, et de la Cappadoce, se déroule au loin en plaines arides complétement privées d'eau à l'époque des chaleurs estivales, et inhabitables pour l'homme dès qu'il leur retire l'appui de sa main fécondante. Les chroniqueurs des croisades, qui parlent pour la plupart en témoins oculaires du passage des Franks à travers l'Asie-Mineure, nous dépeignent les horribles souffrances auxquelles les chrétiens furent exposés dans l'Isaurie et la Pisidie, où, suivant Guillaume de Tyr, cinq cents personnes expirèrent en un jour dans les angoisses de la soif. Un historien arménien du XIIe siècle, Matthieu d'Édesse, nous retrace le tableau émouvant de la marche pénible de l'armée de Guillaume IX, comte de Poitou, dans ces lieux inhabités, égarée sur les pas perfides des guides que lui avait donnés l'empereur Alexis. « On leur fit parcourir, dit-il, pendant quinze jours des solitudes dépourvues d'eau, où rien ne s'offrait au regard que le désert dans toute son aridité, rien que les âpres rochers des montagnes. L'eau qu'ils trouvaient était blanchâtre, comme si l'on y avait dissous de la chaux, et salée. » Cette dernière circonstance du récit du chroniqueur arménien nous reporte dans la zone des lacs à l'eau saumâtre ou salée, qui s'étend des limites de la Phrygie jusque dans la Lycaonie. C'était en effet le chemin que suivaient les croisés; dans la suite, l'expérience leur apprit à s'approvisionner d'eau potable pour faire cette traversée.

Il ressort de ces considérations sur le régime hydrographique de l'Asie-Mineure qu'elle manque tout à fait aujourd'hui de ces voies de communication fluviale qui aident si puissamment au commerce et à l'industrie, et que ce régime tend chaquejour à empirer par l'amas énorme des détritus que ses rivières roulent continuellement. Sous l'action de la nature abandonnée, sans direction et sans frein, à ses propres forces, cette accumulation peut être considérée comme un mal devenu irrémédiable, lors même qu'à l'apathie et à la négligence des Turks se substituerait dans ces contrées l'activité des peuples de race européenne. Sous le rapport de son système fluvial, on voit que l'Asie-Mineure est assez mal partagée.

La région des plaines, formée d'une suite de bassins séparés par des

chaînes de montagnes presque toutes dirigées du nord-ouest au sud-est, constitue le tiers de la superficie de la péninsule; le reste, qui comprend les provinces de l'ouest, du nord et du sud, forme la contrée montagneuse sur laquelle nous allons arrêter un instant nos regards.

Dans la zone méridionale se dresse le massif, si célèbre dans l'antiquité sous le nom de Taurus, auquel s'appuient, comme une extension naturelle dans la direction du nord-est, les contreforts de l'Anti-Taurus. Ce groupe de montagnes embrasse par conséquent les massifs partiels qui remplissent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, l'Isaurie, la Cilicie-Pétrée, ainsi que la contrée entre la Cilicie-Champêtre et la Cappadoce. Vers l'Orient, M. de Tchihatchef lui assigne pour bornes au nord-ouest les parages de Gurun, 33 lieues environ à l'est de Césarée, au nord le plateau trachytique du système argéen et les grandes plaines lacustres de la Lycaonie.

Dans le langage géographique des anciens, le nom de *Taurus* a deux significations. L'une est générale et désigne toute la chaîne à laquelle ce nom et quelquefois celui de Caucase étaient appliqués. Prolongée à travers tout le continent asiatique, cette chaîne, comme un rempart immense, le partageait en deux parties, de l'ouest à l'est. L'autre acception, toute spéciale, ne se rapportait qu'à la partie du Taurus qui traverse l'Asie-Mineure.

La première, celle qui était prise dans le sens le plus large, n'était fondée, à vrai dire, que sur l'extrême imperfection des notions géographiques des anciens, et n'avait son origine que dans des fictions ou des généralisations plus ou moins arbitraires. Le même vague plane sur la seconde, quoique restreinte à une chaîne placée en-deçà des limites de la partie du globe soumise à l'observation directe et positive des anciens, et les auteurs diffèrent tout à fait sur le point de départ de cette chaîne. Strabon en place le commencement soit dans le voisinage de l'île de Rhodes, soit sur le bord occidental du golfe d'Attalia (aujourd'hui Adalia); Tite-Live, Denys le Periégète, Festus Rufus Avienus, dans la Pamphylie; Pline, dans la Lycie, près du golfe Chélidonien; Diodore de Sicile, dans la Cilicie. Procope, qui partage l'opinion du compilateur sicilien, continue le Taurus à travers la Cappadoce et l'Arménie, par-delà l'Ibérie, jusqu'à la porte Caspienne. Au milieu de ces opinions divergentes, M. de Tchihatchef pense que le moyen le plus certain pour fixer la délimitation de la chaîne est la division de la péninsule en Asie citérieure, ou en-deçà du Taurus, et en Asie ultérieure, ou au-delà du Taurus, division qui avait pour base cette chaîne même, et qui a été admise d'une manière plus ou moins explicite par les auteurs les plus accrédités de l'antiquité. D'après ce mode de partage, le Taurus aurait son point austral à l'extrémité occidentale du gole d'Attalia, sur les confins de la Pamphylie et de la Lycie, en s'étendant tout le long du littoral de la Karamanie jusqu'au golfe d'Alexandrette, et en se soudant à l'Amanus, qui sépare la Cilicie de la Syrie. Au nord, il aboutirait à une ligne commençant à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de la ville d'Attalia, et qui, s'infléchissant vers le nord-est, irait se terminer à l'embouchure de Kizil-Irmak, entre la Paphlagonie et le Pont. Le Taurus comprendrait ainsi toute la largeur de la péninsule, et aurait environ 450 kilomètres de développement du sud au nord. De cette manière, les nom-

breuses chaînes qui sillonnent les provinces occidentales, le Tmolus, le Missoguis, le Soultan-Dagh, le Mourad-Dagh, l'Imir-Dagh, le Demirdji-Dagh, les montagnes de la Lycie, les chaînes de l'Olympe mysien et de l'Olympe galatien, etc., seraient exclues du système du Taurus des anciens.

Au moyen âge, ce système cessa de recevoir une appellation générique, et les auteurs orientaux ne le connaissent plus que sous des dénominations locales. Les chroniqueurs des croisades ne font que rarement usage du terme de Taurus, quoiqu'ils aient eu plus d'une fois l'occasion de le mentionner, puisque dès la première croisade l'armée chrétienne eut à franchir l'Anti-Taurus pour se diriger par la *montagne du Diable* sur Marasch, dans la Cilicie.

Après avoir étudié dans tous leurs détails les ramifications compliquées du Taurus, M. de Tchihatchef décrit successivement et de proche en proche toutes les chaînes qui, directement ou indirectement, convergent vers ce massif principal, et dont il a vérifié sur tous les points, par de laborieuses ascensions, l'attitude, la direction et les rapports qu'elles ont l'une avec l'autre dans l'ensemble du réseau orographique de l'Asie-Mineure.

L'une des plus curieuses et des plus pénibles de ces ascensions est celle qu'il fit sur l'Ardjis-Dagh (*argæus mons*), colossale montagne volcanique au sud-est de Césarée, que l'on peut considérer, dans l'état actuel de nos connaissances, comme le point culminant de la péninsule, et qui, avec les massifs qui lui servent de ceinture ou de piédestal, occupe une surface qui n'a pas moins de 70 lieues métriques. Le sommet de l'Ardjis-Dagh, en plongeant dans la région des neiges et des glaces éternelles, se dresse sous la forme d'un cône terminé par deux pics, dont l'un, l'oriental, a des contours assez doux, à la différence du pic occidental, qui est hérissé d'aiguilles et sillonné d'échancrures. Le point le plus élevé auquel il soit possible d'atteindre et auquel parvint le voyageur russe a 3,841 mètres. Ce point marque la hauteur du bord méridional du cratère.

Un phénomène aussi singulier qu'imposant, dont il eut l'occasion d'être témoin, est celui qu'il appelle le *réveil de l'Argée*, et qui était produit par l'accumulation tout à fait exceptionnelle des neiges tombées cette année (1848). Les blocs qui se détachent continuellement des sommets les plus élevés s'entassent et se fixent dans la neige congelée pendant la nuit; mais aussitôt que le soleil ramollit le ciment qui les retient captifs, ces blocs s'échappent comme de la bouche d'un mortier, et, répercutés par les rochers qu'ils heurtent sur leur passage, bondissent avec une violence extrême. Rien de plus majestueux, de plus solennel que cette scène. Après un silence qui n'est interrompu dans ces solitudes aériennes par le mouvement d'aucune créature vivante, tout à coup, au premier rayon de l'astre du jour, ces batteries opèrent leur explosion, et l'aube s'annonce par des détonations que suit une grêle de blocs se croisant en tout sens, et décrivant quelquefois des paraboles dans les airs. Malgré la précaution que prit l'intrépide explorateur, d'après l'avis de ses guides, de se mettre en marche vers la fin de la nuit, il ne put éviter l'honneur dangereux d'assister au lever du géant argéen, et d'essuyer une bonne part des salves tirées à cette occasion.

Je n'ai point eu à signaler ici la partie capitale des travaux de M. de Tchi-

hatchef sur les montagnes de l'Asie-Mineure, celle à laquelle l'avaient le mieux préparé les études favorites de toute sa vie, je veux dire l'examen de la constitution géologique. Ces recherches se rattachent à l'ensemble de celles qu'il a consacrées à la péninsule entière; elles trouveront leur place dans les autres volumes de cette publication (1). Pour le moment, il a dû se borner à envisager l'orographie de cette contrée au point de vue purement topographique, et dans les conditions que comportait une description géographique qu'il avait en vue, et que l'on peut considérer comme la plus complète et la plus exacte qui ait encore paru.

Le plan de M. Tchihatchef est vaste; peut-être l'est-il trop pour les forces isolées d'un seul homme, puisqu'il embrasse à la fois tout ce qui est du ressort des sciences physiques ou du domaine des sciences économiques et de l'archéologie, et comporte ainsi les études les plus variées et les plus dissemblables. Jusqu'ici un seul homme s'est rencontré, Alexandre de Humboldt, qui, dans la description des pays qu'il a parcourus ou sur lesquels son génie s'est exercé, ait su allier les ressources d'une vaste érudition à la connaissance la plus approfondie des lois de la nature. Sans aspirer à égaler un pareil modèle, c'est une noble ambition que de chercher à s'en rapprocher, et c'est l'ensemble de l'œuvre de M. de Tchihatchef qui permettra seul de décider jusqu'à quel point il y est parvenu.

E. DULAURIER.

(1) En attendant, il y a quelques mots à dire de l'exécution intrinsèque de ce premier volume. L'auteur nous apprend dans son introduction qu'il parcourait l'Angleterre pendant l'impression de son livre, et que les épreuves qui lui étaient envoyées ont été corrigées par lui en chaise de poste ou dans les wagons des chemins de fer. Plus d'une page se ressent de cette continuelle locomotion. Des *lapsus* qui altèrent des noms propres ou des expressions techniques, ainsi que des fautes typographiques assez nombreuses laissées sans correction, accusent les distractions inséparables d'un travail fait au loin et sur les grands chemins. J'en dirai autant de la carte géographique. Tout en tenant compte des difficultés inhérentes à la gravure d'une grande carte chargée de détails, on ne peut s'empêcher de reconnaître que des erreurs s'y sont glissées qui n'auraient point échappé à une révision faite dans le recueillement du cabinet. Dans une note qui termine un *errata* très insuffisant, l'auteur fait valoir, pour se justifier, les variations des mots turks transcrits en caractères français; mais outre que ces variations sont ici quelquefois des fautes matérielles d'impression, il y a, ce me semble, un inconvénient grave à admettre dans un corps d'ouvrage une instabilité orthographique perpétuelle, sensible surtout lorsque l'on rapproche la carte du texte qui sert à l'expliquer. Je me serais abstenu d'observations aussi minutieuses, s'il ne s'agissait point d'un livre qui est le résultat de travaux considérables et consciencieux, et exécuté avec un luxe qui, sans être exagéré, en rend le prix comparativement assez élevé. Rien de plus facile du reste pour le lecteur que de corriger à la main ces fautes qui sautent aux yeux, en attendant que l'auteur lui-même les fasse disparaître d'une seconde édition dont je lui souhaite la bonne fortune de tout mon cœur.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1855.

Il reste toujours assez difficile de répondre à une question que tout le monde s'est faite après la prise de Sébastopol : « Que pensera-t-on de ce grand événement à Saint-Pétersbourg? quelle influence exercera ce triomphe des armées alliées sur les résolutions de l'empereur de Russie? » On est allé dans les premiers jours jusqu'à supposer que les troupes russes se préparaient à évacuer la Crimée, que l'ennemi, renonçant à défendre cette extrémité de son territoire, où il ne pouvait plus faire parvenir de renforts et d'approvisionnemens qu'avec des frais immenses, prenait le parti de concentrer ses forces au nord de l'isthme de Pérécop, pour couvrir les gouvernemens méridionaux de l'empire et défendre la vraie Russie. Ce qu'on savait des motifs qui avaient déterminé le mouvement agressif de la Tchernaïa si victorieusement repoussé par nos troupes, la force croissante de notre position à Eupatoria, et la plus grande liberté d'opérations que devait nous donner la chute du Gibraltar de la Mer-Noire, auraient en effet pu expliquer une résolution très grave sans doute comme aveu d'impuissance, mais peut-être d'une haute sagesse, — une de ces résolutions enfin comme la Russie se vante d'en savoir prendre en face de certaines situations. Nous ignorons si l'on a délibéré dans les conseils de Saint-Pétersbourg sur une pareille question; cependant la chose n'a rien d'invraisemblable, et ce n'est peut-être pas sans quelque fondement que le bruit de l'évacuation de la Crimée, qui s'est répandu pour la seconde fois il y a quelques jours, est arrivé de Berlin avec tous les caractères d'une nouvelle sérieuse. Quoi qu'il en soit, c'est le parti de la défense, ou plutôt d'une expectative trahissant de sérieux embarras, qui paraît avoir prévalu. D'ailleurs aucun plan ne se dessine, aucune opération savante ou hardie n'annonce l'impulsion soit d'une grande intelligence militaire, soit d'un caractère énergique pour l'action. Nous ne nions pas, et nous n'avons, pour la gloire des armées alliées, aucun intérêt à nier

l'énergie passive de nos adversaires. Ils ont déployé dans la résistance une fermeté et des ressources qui leur font honneur, bien que les corps qui supportaient dans la forteresse les misères et les fatigues du siége, avec les dangers d'une opiniâtre défense, fussent souvent retirés pour faire place à des troupes fraîches, ce qui prévenait le découragement; mais, depuis la bataille de l'Alma jusqu'à celle de la Tchernaïa, les Russes, on peut le dire, n'ont pas fait preuve en rase campagne de cette heureuse ardeur, n'ont pas eu de ces belles inspirations stratégiques qui caractérisent les grandes guerres et qui font les grands noms. Rien aujourd'hui ne permet heureusement de prévoir qu'ils se préparent à surprendre l'Europe par des coups d'éclat. C'est à nous, selon toute apparence, que doit appartenir l'initiative de combinaisons nouvelles, dont nous n'avons pas la prétention de deviner le secret, et dont l'opinion publique, relevée de sa défaillance par l'éclat de nos derniers succès, attend le développement avec une entière confiance. On sait que rien n'est impossible avec des soldats et des généraux comme les nôtres, et tout le monde a pu observer, à mesure qu'on a mieux connu les détails de l'héroïque effort qui a contraint les Russes à nous livrer Sébastopol, le réveil chez les tempéramens les plus calmes d'une fibre guerrière que la génération des hommes nés avec le rétablissement de la grande paix européenne ne se soupçonnait pas.

La chute de Sébastopol a encore donné lieu à une autre observation d'un certain intérêt. Elle a permis de constater une fois de plus l'extrême docilité de l'opinion russe au souffle du gouvernement du tsar et la parfaite discipline morale des organes officiels ou officieux qui traduisent cette opinion en Europe. Il n'est pas douteux que le premier effet d'un événement aussi capital que celui qui immortalisera la date du 9 septembre 1855 n'ait été à Saint-Pétersbourg et dans tous les cœurs russes un sentiment de consternation. Nous pouvons en juger par le sentiment contraire qui nous a transportés à ces mots : « Sébastopol est pris! » Et comment d'ailleurs cette catastrophe n'aurait-elle pas frappé la Russie comme un coup de foudre? Faut-il rappeler que, malgré l'énorme accumulation des moyens de deux grands peuples, peut-être même à cause des prodigieux efforts qu'on leur voyait faire, on ne pensait plus, à la veille du succès, qu'aux difficultés de l'entreprise, et qu'on ajournait ses espérances à quelques mois? Quant aux Russes, ils ne croyaient certainement pas avoir perdu toute chance de conserver ce qu'ils avaient jusqu'alors si bien réussi à défendre. Le coup que ressentit toute la Russie fut donc très rude, et on ne pouvait nulle part, sous l'impression du premier choc, simuler une impassibilité qui n'est pas dans la nature humaine; mais l'orgueil, la dignité si l'on veut, — disons mieux, le calcul de la politique reprit bien vite le dessus.

Le souverain avoua d'abord l'abandon de Sébastopol, qu'on avait peut-être eu la pensée de défendre pied à pied après la chute de Malakof, et où des flots de sang pouvaient encore couler de part et d'autre; puis, le mot donné sur la résolution exécutée par le prince Gortchakof, on prit un air assuré, on recommença à parler des forces et des inépuisables ressources de la Russie, on laissa entendre, au risque peut-être d'appeler nos armes sur un point que son éloignement ne rendrait cependant pas inaccessible, que Nicolaïef pour-

rait devenir un autre Sébastopol, on affecta de considérer la perte immense qu'on venait de faire comme un incident ordinaire de la guerre où l'on était engagé, et non pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme la perte même de la partie qu'on avait voulu jouer et de la gageure qu'on avait soutenue contre la politique occidentale. Enfin des mouvemens de troupes et des voyages princiers annoncèrent qu'on pousserait la guerre à outrance, et toute la diplomatie russe en Allemagne se fit l'écho d'un optimisme contre lequel protestent les souffrances de la nation, le nombre énorme de soldats qui ont déjà succombé, la ruine du commerce, la dépopulation des provinces méridionales, les embarras extrêmes du trésor, le désespoir des propriétaires, et l'impossibilité chaque jour plus évidente de rétablir un prestige qui est détruit pour longtemps. Il n'y a pas un Russe éclairé qui ne le sache et ne le déplore au fond du cœur, et néanmoins il n'y en a pas un qui ose prendre le parti de la vérité contre l'illusion, pas un qui reconnaisse que son gouvernement a commis de grandes fautes, que la raison et la justice sont de notre côté, et que nous devons à la sécurité de l'Europe d'exiger des garanties sérieuses contre l'ambition qui la menaçait. C'est, nous en sommes convaincus, cette docilité de tous ses instrumens qui a précipité l'empereur Nicolas dans une entreprise aussi insensée que coupable. Personne autour de lui n'a manifesté un doute sur la sagesse de ses vues, personne n'a exprimé un scrupule sur la violence qu'il prétendait faire au sultan, personne enfin ne lui a dit qu'il se trompait en regardant comme impossible une alliance entre la France et l'Angleterre pour combattre des projets auxquels cependant il voyait bien, au moment même où il s'y obstinait, que l'Angleterre ne voulait pas s'associer. Il en est de même aujourd'hui, et il en a encore été de même pendant les conférences de Vienne, où la politique russe a cru avoir remporté un avantage signalé en refroidissant momentanément les rapports de l'Autriche avec ses alliés du 2 décembre. Mais cette disposition du caractère russe à ne pas discuter la volonté du souverain, à suivre et à servir sa passion, en même temps qu'elle fait retomber sur lui toute la responsabilité des maux qu'elle cause, lui permet aussi de détendre la situation quand il le veut, sans avoir à compter avec une opinion dont il est le seul arbitre. Qu'on ne dise donc pas que l'empereur Nicolas a été entraîné par un mouvement national, quand il a troublé la paix du monde; sa nation l'a suivi sans doute, mais par habitude d'aveugle confiance, — et depuis qu'en jetant le gant aux puissances occidentales, il a remis en question les destinées de la Russie, il n'y a pas eu une occasion de faire la paix que lui et son successeur n'aient pu saisir sans le moindre danger pour leur popularité personnelle et pour la solidité intérieure de leur pouvoir.

Il ne faudrait cependant pas conclure de la sérénité affectée par les Russes qu'au fond leur gouvernement ne désire point la paix. Il est impossible au contraire qu'il ne regrette point d'avoir tant de fois repoussé des conditions d'arrangement aussi modérées que celles de Vienne, et qu'il ne renouât avec transport le fil des négociations qu'il a si imprudemment rompues, si l'orgueil qui l'a égaré ne se révoltait à l'idée de faire le premier pas. Aussi un de ses diplomates aux allures les plus dégagées disait-il après la prise de Sébastopol : « Nous sommes muets, mais nous ne sommes pas sourds. » Et il

est bien permis de supposer que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'était pas complétement étranger à ces questions, à ces suggestions que la Prusse a portées en différentes cours, à ces vœux et à ces conseils que son ministre à Constantinople est, dit-on, chargé d'y exprimer en y retournant, pour faire surgir de quelque côté une tentative de rapprochement. Malheureusement pour la Russie ces détours ne peuvent conduire au but. Des ouvertures qui ne seraient pas expressément présentées en son nom, des paroles dont on ne pourrait ou n'oserait pas se déclarer chargé par elle, ne sauraient être accueillies à Paris ou à Londres comme des avances auxquelles on aurait une réponse à faire, et par conséquent laisseraient les choses dans l'état où elles sont depuis la rupture des conférences de Vienne; il serait même à craindre que si la bouche qui les prononcerait était suspecte, on ne fût tenté d'y voir une velléité de médiation qui serait à bon droit rejetée. On ne peut donc se dissimuler qu'en ce moment la paix soit bien difficile, non de parti pris dans l'un et l'autre camp, mais parce que l'un ne veut pas demander ce que l'autre ne peut pas honorablement offrir. Aussi la pensée, l'humeur même des hommes d'état paraît-elle suivre une impulsion différente, comme il est aisé d'en juger par un discours récent de lord Palmerston, qui respirait l'ardeur de la lutte et l'exaltation du triomphe beaucoup plus qu'il ne laissait pressentir une reprise du calme et patient travail de la diplomatie.

Jusqu'à quel point la nation anglaise partage-t-elle ces sentimens? Éprouve-t-elle ou éprouvera-t-elle longtemps le besoin de pousser la guerre à outrance, de protester contre toute idée de négociations, de décourager toute proposition pacifique par des manifestations aussi vives? Nous ne voudrions pas l'affirmer. Il paraît se former en ce moment même une coalition inattendue entre les chefs de l'école de Manchester, les *peelites*, qui se sont retirés du ministère, — et jusqu'à des tories qui tout récemment encore accusaient le cabinet d'avoir mené la guerre trop mollement, — pour résister à la politique dont le discours de lord Palmerston est le manifeste. C'est un événement grave, surtout au milieu de la crise économique que l'insuffisance de la récolte a fait éclater. Les *peelites* comme M. Gladstone, les hommes de Manchester comme M. Cobden et M. Bright, sont les organes respectés d'intérêts matériels et populaires que les circonstances rendront de jour en jour plus exigeans. Ils trouveront de l'écho dans plus d'une classe de la société anglaise, et pour nous, nous attachons une assez grande importance à ce mouvement, que les dernières séances du parlement permettaient de pressentir pour l'époque où la chute de Sébastopol désintéresserait la dignité nationale et le point d'honneur militaire. Des motifs d'un ordre différent, des considérations étrangères à la question alimentaire ou à l'état des finances peuvent le fortifier. Somme toute, c'est dans la situation un élément nouveau qui doit frapper les esprits.

En France aussi, le gouvernement et le pays ont à se préoccuper de la cherté des denrées alimentaires. Pour les approvisionnemens de céréales, l'expérience a démontré que la liberté des transactions est le moyen le plus simple et le plus sûr d'attirer sur nos marchés les produits des contrées étrangères. Les États-Unis, où l'abondance de la récolte a dépassé les prévisions les plus favorables, seront en mesure de combler le déficit européen. Déjà d'im-

menses spéculations sont engagées pour importer en France et en Angleterre les blés et les farines d'Amérique. Un pays plus voisin, l'Espagne, a également obtenu une abondante récolte, dont les produits, expédiés en grande partie par le port de Santander, contribuent à alimenter quelques-uns de nos marchés du midi. La France recevra ainsi du dehors le complément nécessaire à sa consommation, lors même qu'elle aurait à importer plus de 7 millions d'hectolitres. Bien que toute inquiétude sur l'approvisionnement ait aujourd'hui disparu, on ne saurait cependant espérer une baisse sensible dans les prix; en effet, le cours des blés d'Amérique se règlera, non plus seulement d'après l'activité de la demande, mais aussi d'après le chiffre considérable des dépenses qu'entraîne un long transport à travers l'Atlantique. De plus, si la denrée est abondante de l'autre côté de l'Océan, les navires sont rares, et l'insuffisance des moyens de transport maintient le fret à un taux très élevé. Il est donc naturel qu'après avoir proclamé en matière de céréales le salutaire principe de la liberté du commerce, le gouvernement fasse appel au dévouement des administrations municipales et à la sollicitude de la charité privée pour alléger autant que possible, par des combinaisons ingénieuses, le fardeau qui pèse sur les classes populaires. On a vu que, dans le cours de la dernière session législative, de nombreux emprunts ont été autorisés à la charge des départemens et des communes pour l'exécution de grands travaux d'utilité publique, répartis sur toute l'étendue du territoire. Quelques voix se sont élevées contre ce développement donné à l'emprunt, qui, on peut le dire, est entré bien profondément dans nos institutions et bien facilement dans nos mœurs; mais après tout, en temps de crise, il faut pourvoir aux besoins les plus urgens. Il faut multiplier les élémens de travail, maintenir le taux des salaires, et dans cette vue les emprunts qui ont été votés trop libéralement peut-être, alors que l'on ne connaissait point les résultats de la récolte, procureront aux communes des ressources indispensables, qui s'ajouteront aux crédits extraordinaires ouverts sur le budget de l'état. C'est ainsi que les événemens se sont tristement chargés de justifier tant d'emprunts qui, dès le principe, avaient provoqué de légitimes objections. De même que le blé, la viande de boucherie a atteint, surtout dans les grandes villes, des cours très élevés. La hausse s'expliquait d'abord par la cherté des céréales, qui amène d'ordinaire l'enchérissement de toutes les denrées, puis par l'essor qu'a pris depuis 1848 la consommation de la viande. Elle paraissait cependant dépasser les justes limites, et on avait remarqué, par exemple, que la moindre hausse survenue dans le prix du bétail au marché de Poissy était suivie d'une hausse correspondante dans le prix de la viande à Paris, tandis que le même contre-coup ne se produisait jamais lors des mouvemens de baisse. De là des plaintes nombreuses auxquelles il a été donné satisfaction par une ordonnance de police (1er octobre) qui introduit le principe de la taxe dans le commerce de la boucherie. Cette ordonnance entre en vigueur à partir du 16 octobre : les bases de la taxe seront arrêtées à chaque quinzaine, et l'autorité administrative paraît disposée à prendre les mesures les plus énergiques pour assurer l'application du nouveau système.

Le seul incident qu'il y ait à signaler, en dehors de ces préoccupations

économiques, dans notre histoire intérieure, autrefois si animée, aujourd'hui si calme, c'est la note publiée, il y a quelques jours, par *le Moniteur*, à propos des difficultés survenues avec Naples, et dont le sens était assez clair. Le gouvernement y désavouait, à propos d'une lettre empruntée à un journal anglais et très hostile au roi des Deux-Siciles, toute intention de donner à ses trop légitimes griefs contre le cabinet napolitain une portée qui en dénaturerait le caractère, et laisserait supposer des arrière-pensées tout à fait étrangères à la question du moment. La note du *Moniteur* a fait croire que toutes les difficultés étaient aplanies, que l'orage qui avait menacé Naples était conjuré, que les sages conseils de l'Autriche avaient prévalu auprès du roi sur des craintes aveugles et sur d'inexplicables complaisances pour Saint-Pétersbourg. On saura bientôt à quoi s'en tenir sur cet incident, qui pourrait devenir grave si la satisfaction très incomplète accordée aux justes plaintes des deux puissances offensées n'était pas suivie d'un changement sérieux dans les tendances politiques de l'administration napolitaine. Si l'on s'imaginait follement à Naples que, pour s'être interdit l'usage de certaines armes, la France et l'Angleterre ne recourront pas à d'autres moyens de se faire respecter, ce serait une illusion qu'il y aurait danger, nous assure-t-on, à caresser plus longtemps.

Ce sont les petits états surtout qui ont besoin de sagesse et de tact politique pour traverser les temps d'épreuve. Le Danemark, lui, vient de sortir d'une crise difficile. Une constitution commune au royaume et aux duchés a été votée par les chambres et sanctionnée par le roi. Toutes les passions, tous les intérêts qui depuis nombre d'années divisent ce pays, s'étaient donné rendez-vous sur ce terrain, et il a fallu au roi une persévérance peu commune, l'énergique résolution d'en finir pour triompher de toutes les oppositions réunies. La constitution nouvelle fait une très grande part aux intérêts conservateurs. Néanmoins la sanction donnée par le roi à cette constitution a soulevé un incident qui tendrait à faire croire qu'elle ne répond pas encore suffisamment aux prétentions de la féodalité danoise. Le prince héréditaire, oncle du roi, a refusé d'y donner sa signature, et il y a tout lieu de penser qu'il n'a pris cette détermination que d'après les conseils des princes, car, on le sait, il y a à la cour de Danemark un parti du roi et un parti des princes. Le roi est un souverain avant tout loyal dans ses sentimens et d'un rare patriotisme. La crise européenne a servi également à montrer les bonnes dispositions dont il est personnellement animé envers les puissances occidentales. Les sympathies qu'il leur a témoignées ont vivement irrité cette portion de sa famille que les sentimens et les liens du sang rattachent plus ou moins à la Russie. Le prince de Gluksbourg, auquel doit passer la couronne en cas d'extinction de la descendance mâle de la dynastie actuelle, ne se distingue en rien, sous ce rapport, du prince de Hesse, gendre de l'empereur Nicolas, et auquel le trône paraissait devoir revenir en vertu de la succession féminine. Nulle part, même dans le parti féodal prussien, le fétichisme pour la Russie n'est poussé à un pareil degré d'affectation. Le prince héréditaire s'est laissé endoctriner par ces admirateurs passionnés de la Russie, et l'on n'attribue point à d'autre cause son refus de sanctionner une constitution, pourtant

si favorable au principe d'ordre et de conservation. Le roi a pris en cette circonstance une détermination qui a été vivement applaudie en Danemark. Il a privé le prince Ferdinand du commandement dont il était investi, et a infligé ainsi à sa conduite une marque publique de désapprobation. On ne peut que louer la résolution du roi, mais nous sommes frappés en même temps de voir quelles racines l'influence russe a jetées partout autour des trônes; en songeant que tant d'efforts faits par notre diplomatie et par nos armes n'ont pu parvenir encore à détruire cette influence sur le continent, on se demande ce que serait devenue l'Europe, si une énergique résistance n'avait été opposée aux dernières prétentions affichées par la Russie, et si l'on n'avait reporté sur son territoire la terreur qu'elle croyait pouvoir inspirer.

Voyez plutôt la Grèce! Que n'ont pas fait les puissances occidentales pour la soustraire à l'action de la diplomatie russe! L'empereur Nicolas lui-même a dévoilé le secret de sa politique à l'égard du royaume de Grèce en déclarant qu'il s'opposerait à tout ce qui serait propre à en faire un état sérieux. Néanmoins la cour d'Athènes demeure attachée avec opiniâtreté à cette politique qui veut sa perte. En occupant le Pirée, la France et l'Angleterre avaient indiqué au roi Othon les hommes qui leur paraissaient le plus aptes à rétablir l'ordre au dedans et les relations régulières avec l'empire ottoman. On sait la sourde hostilité que ce ministère a rencontrée depuis son avénement au pouvoir, malgré les services incontestables qu'il a rendus au pays. Dans l'état où la participation de la plupart des chefs de l'armée hellénique à l'insurrection de l'Épire avait placé le royaume, la tâche la plus difficile et la plus importante était incontestablement celle du ministre de la guerre. Une complète anarchie régnait parmi les troupes. Les aides de camp du roi avaient ostensiblement donné leur démission pour se rendre en Épire et en Thessalie, afin d'insurger les populations. L'insurrection avait promptement tourné au pillage, et la contagion de l'exemple n'avait été que plus puissante sur les soldats. De là des désertions que le gouvernement s'était mis dans l'impossibilité d'empêcher, et une désorganisation complète de l'armée hellénique. Bientôt tous ces prétendus libérateurs de l'Épire et de la Thessalie, chargés des dépouilles de ceux qu'ils avaient annoncé l'intention de délivrer, durent rentrer sur le territoire hellénique devant les troupes ottomanes, et dès lors ces officiers supérieurs qui avaient déposé leur commandement, ces soldats qui avaient déserté leur drapeau avec l'assentiment de la cour, inondèrent la Grèce d'une foule de brigands en disponibilité. Il avait fallu mettre fin au brigandage et réorganiser l'armée. Un homme résolu, le général Kalergi, s'en était chargé; c'était un premier tort aux yeux de la cour : il réussit, ce fut un tort plus grave encore, et le roi a su habilement profiter d'une parole imprudente du général pour l'éloigner du pouvoir. La retraite du général Kalergi a entraîné celle du cabinet tout entier.

Cette crise, qui dure depuis deux mois environ, paraît avoir ému la Bavière; mais est-il vrai, comme on l'a prétendu, que la Bavière, la Prusse et l'Autriche aient cru pouvoir offrir aux puissances occidentales leur médiation pour arranger le différend survenu entre le roi Othon et le général Kalergi?

Nous ne pensons pas qu'il ait pu rien se passer de semblable. D'abord, en supposant que la Bavière ait eu réellement l'intention de faire une proposition de ce genre, et que la Prusse ait consenti à l'appuyer, il est pour le moins fort invraisemblable que l'Autriche, alliée des puissances occidentales, eût songé à prendre un rôle de médiation dans une affaire qui touche par un côté aux intérêts généraux de l'alliance, — à s'associer à une démarche qui aurait eu aussi peu de chances d'être favorablement accueillie. On peut donc affirmer *à priori* qu'il n'y a point eu, qu'il n'a pu être proposé de médiation officieuse ou officielle entre les puissances occidentales et le roi Othon au sujet de la dernière crise ministérielle. Les cabinets de Paris et de Londres, tout en conseillant à ce prince de mettre les intérêts du pays et ceux de ses relations avec l'Angleterre et la France au-dessus de susceptibilités personnelles, se sont, sans aucun doute, abstenus avec soin de toute pression. C'est dans la pleine liberté de ses résolutions et sous sa responsabilité que sa majesté hellénique s'est séparée d'un cabinet qui offrait au pays et aux puissances des gages de sécurité. On manque encore de données certaines sur le personnel du nouveau ministère; mais, quel qu'il soit, la France et l'Angleterre ont des devoirs à remplir envers elles-mêmes. Comme alliées de la Porte, elles ne peuvent pas admettre que le gouvernement grec sorte de la ligne de conduite qu'elles lui ont tracée en occupant le Pirée; comme protectrices du royaume, elles ont incontestablement le droit de l'exiger. C'est un droit que la France, pour sa part, a payé environ cent millions depuis vingt-cinq ans.

Les troupes autrichiennes continuent à occuper les principautés. C'est un fait qui constate réellement l'alliance du cabinet de Vienne avec la Porte-Ottomane et les puissances occidentales. Il a donc pour nous sa valeur, et l'a eue surtout quand il s'est accompli; mais peut-être n'a-t-il pas été non plus inutile à la Russie, dont il a rendu les forces plus disponibles pour défendre Sébastopol, puis, en désintéressant l'Allemagne, il a encouragé et créé le maintien de cette froide neutralité à laquelle la politique russe, faisant de nécessité vertu, bornait ses prétentions. Quoi qu'il en soit, l'état actuel des choses en Moldo-Valachie est un provisoire dont les deux provinces s'arrangent assez mal. Les Autrichiens ne s'y sont pas fait aimer. On leur trouve la main lourde, et les populations ne les voient pas sans défiance se mêler de tous leurs intérêts, peser sur l'administration, multiplier leurs rapports, et chercher à prendre racine dans le pays. On sent que pendant leur séjour il ne peut être pris aucune grande mesure, qu'aucune institution ne peut se fonder, qu'aucune amélioration considérable ne peut être sérieusement discutée. En effet, la coexistence de trois autorités, celle des princes qui sont rentrés en possession du gouvernement, celle des Autrichiens, et l'autorité de la Porte, dont on doit tenir un certain compte, est nécessairement une source féconde de tiraillemens qui paralysent la marche des affaires. Aussi les esprits sont-ils très agités à Bucharest et à Jassi, et le malaise va-t-il croissant à mesure que, le rétablissement de la paix devenant plus incertain, l'organisation définitive des principautés paraît aussi s'éloigner davantage. On se demande donc s'il ne serait pas utile de donner dès à présent à la Moldo-Valachie et à la Servie, où la situation est également

très tendue, un témoignage du sérieux intérêt que leur portent les alliés de la Turquie, en remettant au moins à l'étude les questions multiples qu'embrasse cette organisation sous la garantie d'un protectorat collectif. Nous aimons d'ailleurs à reconnaître que dans ces derniers temps l'Autriche a profité du pouvoir réel qu'elle exerce sur le Bas-Danube pour prendre des mesures fort utiles à la navigation de ce grand fleuve, mesures qui resteront acquises au commerce, et qu'il ne faut pas juger à un point de vue étroit. Si elle devance, en les prenant, les désirs de la Porte-Ottomane, l'Autriche ne sert pas moins ses intérêts que les intérêts généraux de tous les pavillons européens dans la Mer-Noire, et montre qu'elle ne craint pas de froisser les prétentions des Russes, qui la regardent faire sans risquer la moindre représentation.

Un journal qui est une puissance en Europe disait récemment, en termes familiers, que la Turquie, arrachée aux convoitises russes, « n'en était pas moins sur sa dernière jambe, » *Turkey is on its last leg*, c'est-à-dire que le problème intérieur était toujours à résoudre pour elle, et qu'il se compliquait plus que jamais. C'est vrai, et pourtant nous espérons qu'à force de bonne volonté chez tous ceux qui peuvent contribuer à cette grande œuvre, l'empire turc se régénérera par l'infusion de principes nouveaux, dont l'adoption ne trouve plus de résistance sérieuse parmi les hommes distingués qui entourent le sultan, et dont on peut dire que la cause est gagnée dans la tête du corps qu'ils doivent fortifier et rajeunir. Seulement il faut des mains légères pour conduire à bien cette difficile entreprise, et on n'est que trop fondé à douter qu'avec les intentions les plus respectables assurément, tous ceux qui sont appelés, par leur caractère comme par leur position, à exercer une grande influence sur le succès de ce travail délicat, y apportent des habitudes d'esprit et des moyens d'action également heureux. Cette observation, nous n'avons pas besoin de le dire, s'applique surtout à lord Stratford de Redcliffe, dont les rapports avec le sultan ne se sont pas améliorés, et dont la personne est devenue une des plus grosses difficultés, presque un danger de la situation à Constantinople. L'âpreté qu'il met à poursuivre ceux dont il s'est déclaré l'ennemi n'a d'égale que l'ardeur avec laquelle il soutient ceux qu'il prend sous sa protection. Avec ce caractère, on est toujours ou vainqueur ou vaincu sur des questions qui paraissent de nature à froisser à chaque instant la susceptibilité du gouvernement auquel on doit des conseils bienveillans, mais qui a le droit de décider en matière d'administration intérieure, — et on ne conserve pas la sérénité impartiale de son propre jugement. Tout devient alors un sujet de lutte, et les mesures les plus simples prennent une fausse couleur qui les envenime.

Ainsi par exemple la Porte vient de destituer le patriarche grec Anthimos; on ajoute aussitôt que c'est le protégé de lord Stratford, et de bonne foi ou à mauvaise intention on dira qu'il a été frappé à ce titre. Que le patriarche Anthimos soit en effet le protégé de lord Stratford, la chose est possible; mais qu'en le destituant, la Porte ait voulu être désagréable à l'ambassadeur d'une puissance aussi étroitement alliée avec elle que l'Angleterre, c'est ce que nous ne croyons pas, parce qu'elle a bien assez de la question engagée sur le nom de Méhémet-Ali. La vérité est au contraire que le patriarche, dont la

corruption et les habitudes simoniaques ont révolté les moins scrupuleux à Constantinople, a été enfin sacrifié, après de longues hésitations, et pour ainsi dire à la dernière extrémité, au mécontentement général que sa conduite avait provoqué et à la réprobation unanime du synode. La rupture entre lui et les évêques ses subordonnés en était arrivée à un point qui ne permettait plus à la Porte de ménager en lui l'intérêt qu'il avait réussi à surprendre. Aussi serait-il souverainement injuste de considérer cet acte comme un nouveau grief qu'elle donnerait à lord Stratford; mais c'est un incident qui démontre combien ce besoin passionné de prendre parti pour ou contre les personnes est compromettant pour un ambassadeur étranger, surtout dans un pays de basses intrigues comme la Turquie, et on ne peut se défendre d'un certain étonnement en voyant un homme aussi corrompu que le patriarche Anthimos honoré d'un bienveillant intérêt, qu'on exagère sans doute, quand l'ambassadeur d'Angleterre proteste qu'il ne poursuit dans Méhémet-Ali-Pacha qu'une corruption dont les preuves seraient peut-être plus difficiles à fournir. Néanmoins, hâtons-nous de le dire, l'union de la France et de l'Angleterre demeure intacte sur le théâtre principal de leur action, grâce au sang-froid du représentant de la France et au bon esprit qui n'a pas cessé de l'animer; Constantinople serait en feu, si M. Thouvenel avait les passions aussi vives et les allures aussi impérieuses que son collègue, et s'il était dans nos traditions diplomatiques de jouer aussi gros jeu sur des noms propres.

Aux États-Unis, la vie politique sommeille un peu en l'absence du congrès, et les quelques signes d'activité qu'elle donne se rapportent plutôt à l'avenir qu'au présent. Les partis s'occupent de régler leurs vieux comptes et se préparent à la prochaine élection présidentielle. Le cabinet essaie de se mettre d'accord, mais inutilement; le parti Cushing et le parti Marcy sont aussi loin de s'entendre qu'auparavant, et c'est en vain aussi que les deux fractions du parti démocratique, les *hard shells* et les *soft shells*, ont tenté un rapprochement. Depuis quelques mois, la politique américaine est en pleine anarchie. Les *know-nothing*, qui marchaient pleins d'ardeur, qui s'opposaient, en phalange unie et compacte, aux vieux partis, de plus en plus morcelés, ont vu la division s'introduire dans leurs rangs à l'assemblée générale de Philadelphie. Cet insuccès n'a pas cependant redonné aux anciens partis la puissance qu'ils n'ont plus, et qu'ils cherchent inutilement à reconquérir. Au fond, les vieux noms de fédéralistes et de démocrates n'ont plus aucun sens, et en dehors de la politique nouvelle que les *know-nothing* cherchent à faire prévaloir, il n'y a plus aux États-Unis que deux tendances, la tendance abolitioniste et la tendance annexioniste. Il s'agit de savoir laquelle des deux triomphera à l'élection du nouveau président.

Ce ne sera point l'abolitionisme : la lutte relative à l'esclavage continue dans le Kansas avec plus de fureur que jamais, et se terminera, selon toute probabilité, par la défaite des abolitionistes. Tous les esprits commencent à se troubler devant l'idée d'une rupture possible de l'Union, et les courages les plus bouillans, cela est trop visible, en viennent à faiblir. Orateurs et journalistes mettent dans le langage qu'ils tiennent sur cette éternelle et difficile question une modération qu'ils n'avaient point autrefois. L'Union

essaie de se sauver d'elle-même, d'échapper à ses querelles intérieures; mais pour cela il n'y a qu'un moyen, c'est la politique d'expansion. C'est elle aussi qui prend le dessus de plus en plus, et malheureusement pour l'Amérique espagnole dans des circonstances singulièrement favorables aux projets des annexionistes du nord. Le gouvernement de l'Union semble avoir abandonné pour un temps la question de Cuba, comme trop difficile et créant aux États-Unis trop de dangers. Au moins c'est ce que la *junte cubane* a semblé comprendre, car elle s'est dissoute en annonçant publiquement que désormais les créoles ne compteraient plus que sur eux-mêmes pour conquérir la liberté, et qu'ayant été trop souvent trompés par les États-Unis, ils renonçaient à espérer d'eux aucun secours. Toutefois il y a des pays livrés à l'anarchie et pour ainsi dire sans défense, tels que le Mexique, qui sont une proie plus facile à dévorer. Là on ne rencontrera pas les trente mille hommes bien armés et disciplinés de l'Espagne; on ne rencontrera pas de la part de la France et de l'Angleterre une action aussi décidée. Si rien ne peut sauver le Mexique de lui-même, il est clair qu'il est à la disposition du premier occupant, et il est dès ce moment trop probable que les prophéties de Santa-Anna s'accompliront. C'est du côté du Mexique que sont tournés en ce moment les regards des États-Unis pour y épier de nouveaux signes d'anarchie et de nouveaux *pronunciamientos*. Sans bouger, les Américains du Nord attendent l'heure où, las d'eux-mêmes, fatigués de leurs propres sottises et châtiés par leur propre indiscipline, les Mexicains viendront se jeter dans leurs bras.

L'abdication et le départ du général Santa-Anna ont été au Mexique plutôt le signal que le dénoûment de la révolution. Quoique son pouvoir fût ébranlé de tous côtés par la révolte, il avait cependant contenu jusqu'au dernier moment l'explosion des passions anarchiques; mais à peine eut-il repris le chemin de l'exil, que toute la république s'est vue livrée à la plus épouvantable confusion. Aux désordres de la capitale ont répondu, sur une foule de points, des désordres non moins grands dans les provinces. Désertion des troupes, assassinats et brigandages sur les routes, établissemens de mines dévastés et pillés par la populace du lieu associée à des bandes de prétendus insurgés, cris de mort poussés contre des Espagnols inoffensifs qui ne trouvent protection qu'à Mexico, partout la terreur et la consternation, tel est le triste tableau que présentent les dernières correspondances. Il est difficile de saisir au milieu d'un pareil chaos quelques élémens d'ordre, quelques idées de gouvernement. Nous allons cependant essayer de fixer les principaux traits de la situation.

A Mexico, le général d'artillerie Martin Carrera, désigné par Santa-Anna avec deux autres personnages pour former le pouvoir exécutif, a été ensuite seul appelé à exercer provisoirement les fonctions de président par une élection plus ou moins régulière, et malgré son impuissance et son peu de prestige, il travaille à se faire prendre au sérieux comme il paraît s'y prendre lui-même, en convoquant un congrès et en invitant les divers chefs de la révolution à se réunir en conférence pour discuter leurs projets. Ces chefs sont nombreux, et ont publié chacun de leur côté des programmes qui ne s'accordent guère. Il y a le général Alvarez, celui qui depuis dix-huit mois

se maintenait dans l'indépendance à Acapulco, bravant Santa-Anna dans des lettres curieuses qu'on publie actuellement à Mexico; Comonfort, directeur ostensible du mouvement, qui a le plus contribué à la chute de Santa-Anna; Vidaurri, homme considérable dans le nord-est du Mexique, qui depuis plus de trente ans est secrétaire de l'état de Nuevo-Leon; des personnages plus obscurs, comme Santos Degolsardo, Plutarco Gonzalès, La Llave, mais qui n'en auront pas moins leurs prétentions. Nous serions, il faut l'avouer, bien embarrassés de dire quelle peut être la valeur de tous ces hommes; mais il y a dans la révolution un nom qui nous est plus familier, celui de M. Haro y Tamariz, le premier ministre des finances dans le cabinet conservateur formé à son retour par Santa-Anna, et dont M. Alaman était l'âme. M. Haro passait alors pour un administrateur habile et intègre. Il avait résigné son portefeuille, disait-on, pour ne pas sanctionner des combinaisons financières ruineuses qui sacrifiaient la fortune de l'état aux agioteurs, et il avait laissé un million de piastres dans la caisse du trésor. Sa rupture avec Santa-Anna était de mauvais augure. Homme modeste et d'une prodigieuse activité, il avait aussitôt organisé contre lui une opposition des plus redoutables, et il avait su se dérober à toutes les poursuites. Il a donc aussi sa part, et c'est peut-être la plus grande, dans le travail qui a miné le terrain sous le gouvernement déchu, et il se proclame audacieusement « le premier chef du mouvement politique et régénérateur de la république. » Aussi assure-t-on que tous les autres sont profondément blessés de cette ambitieuse prétention, et pour le perdre, on lui conteste, en rappelant son passé conservateur, le titre de chef de la révolution. Les démocrates purs l'accusent au contraire d'avoir levé à San-Luis de Potosi l'étendard de la contre-révolution, parce que son programme ou son *plan*, selon l'expression mexicaine, contient une promesse de protection à la propriété, au clergé, à l'armée et à toutes les classes de la nation. Ceux des autres chefs ne sont pas entachés d'une pareille faiblesse. Le plan de M. Haro semble aussi réserver le maintien du système centraliste, tandis que le rétablissement de la fédération, c'est-à-dire de l'indépendance presque absolue des états, est généralement au Mexique le mot d'ordre des vrais révolutionnaires. On prête sous ce rapport à Vidaurri les idées les plus avancées, car il ne viserait à rien moins qu'à former des trois états du nord-est une nouvelle république, étroitement alliée aux États-Unis, dont les institutions politiques et religieuses auraient toutes ses sympathies. On voit que la crise actuelle est d'une violence extrême, et qu'il y a pour ainsi dire plusieurs révolutions en présence. La pensée qu'a eue le général Carrera d'inviter les chefs à une conférence où ils chercheraient à s'entendre est donc très sage; mais s'y rendront-ils, et s'ils s'y rendent, se mettront-ils d'accord? C'est ce dont il est permis de douter, et on peut craindre que la guerre civile ne joigne bientôt ses horreurs à celles de l'anarchie, car le langage des organes des différentes factions est intolérant, leur esprit est exclusif, et il n'y a pas d'appel à la concorde, à la fusion des partis et des intérêts, à la conciliation des prétentions et des systèmes. Une réaction aveugle, des phrases sonores, des déclamations contre *le tyran*, voilà ce qui remplit les manifestes et les journaux. Ce sont les saturnales de la licence, et ce serait la fin de la natio-

nalité mexicaine, si les États-Unis avaient comme gouvernement l'ambition que ne dissimule pas toute la partie aventureuse de la presse et de la nation. Néanmoins l'affaiblissement graduel du Mexique, la dissolution de son armée, l'anéantissement de ses finances, sont trop avantageux à l'influence américaine pour ne pas autoriser des soupçons, comme si le désordre n'était pas un fruit spontané du sol. Le Mexique a eu les institutions de la liberté sans en avoir les mœurs; personne n'y supporte le despotisme, parce que tout le monde veut l'exercer, et les instincts conservateurs, qui existent là comme dans toute société civilisée, sont obscurcis par tant de passions et déshonorés trop souvent par une corruption si profonde, qu'aucune révolution n'y est injuste; mais toutes sont insensées, parce qu'aucune ne rendra le pays ni plus heureux, ni plus digne de l'être.

Nous avons trop souvent à enregistrer de nouvelles révolutions dans l'Amérique du Sud, heureux encore quand ces révolutions ne sont pas sanglantes et ne déchaînent pas tous les fléaux de la guerre civile sur le pays qui en est le théâtre! La Bande-Orientale vient d'avoir la sienne, mais faible comme celle d'un corps épuisé, et probablement contenue dans les limites d'un désordre passager par la seule présence d'un corps d'armée brésilien, qui d'ailleurs a regardé faire avec le plus grand calme, parce qu'il n'y a pas eu de lutte pour ainsi dire, et que le gouvernement établi s'est vu tout de suite abandonné. La situation était très tendue depuis quelque temps, surtout depuis le rappel de M. Andrès Lamas, l'ex-ministre montévidéen au Brésil, dont le cabinet de Rio-Janeiro avait dû considérer la destitution comme une démonstration hostile à son adresse. Les esprits étaient donc agités, et alors le président Florès, dont les rapports avec l'impérieuse légation brésilienne étaient de plus en plus difficiles, ordonna une perquisition chez un des chefs de l'opposition, puis essaya de le faire arrêter; mais cette tentative fut malheureuse. Quelques hommes s'armèrent, effrayèrent la garde du fort, qui est la résidence officielle du président, et se répandirent ensuite dans la ville en poussant les cris d'usage. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Florès à sortir de Montevideo, puis on négocia avec lui, et il aurait consenti à résigner ses pouvoirs, qui, jusqu'aux élections prochaines, seraient exercés par le président du sénat. Voilà jusqu'à présent, sauf plus ample informé, toute cette révolution, et Florès sera, de compte fait, pour cette année, le troisième chef d'un gouvernement légal qui aura été renversé; le général Echenique au Pérou, le général Santa-Anna au Mexique, sont les deux autres. Nous n'avons pas la prétention d'expliquer les vrais mobiles pas plus que la portée de ces événemens. A Montevideo surtout, il n'y a pas de partis politiques, c'est-à-dire de systèmes de gouvernement en présence; il n'y a que des personnalités rivales, et ces personnalités sont nombreuses, car tout homme qui a commandé une compagnie, qui a siégé dans une assemblée, qui a occupé pendant huit jours des fonctions quelconques, veut être général, président, ministre ou directeur de la douane, quoiqu'il n'y ait pas d'armée, que le gouvernement soit sans force et sans prestige, le trésor vide et le commerce paralysé. Malheureusement toutes ces misères, cette désorganisation chronique, cette impossibilité de rien fonder et de rien soutenir, conviennent trop bien aux vues traditionnelles

du Brésil sur la Bande-Orientale, pour qu'on ne le soupçonne pas de voir avec satisfaction ces troubles sans cesse renaissans. Aussi toutes les correspondances de Montevideo s'accordent-elles à reconnaître qu'on accuse la politique brésilienne de fomenter la révolution pour user successivement tous les hommes, déconsidérer toutes les opinions, et amener la population, par l'excès de ses maux, à se remettre à la discrétion de ses voisins. Mais n'est-ce pas une question sur laquelle on aurait quelque chose à dire en Europe? L'indépendance et la nationalité de la Bande-Orientale sont une création médiocrement heureuse de la politique anglaise, et dont nous avons acquis plus tard le droit de garantir l'existence. L'extension de l'empire brésilien jusqu'à l'Uruguay et à la rive gauche de la Plata peut donc devenir un objet de discussion. Cependant nous dirons toute notre pensée. L'Angleterre et la France serviraient bien mal les intérêts du peuple oriental, et par suite ceux de leur commerce dans ce pays, en s'opposant purement et simplement à son absorption par ses voisins; ce serait consommer sa ruine. Il faut une protection plus efficace, des conseils, des secours, une intervention bienveillante dans ses affaires. L'isolement absolu n'est plus possible pour la république de Montevideo. Que les Brésiliens se retirent, aussitôt la guerre civile éclate, et au milieu du désordre qui l'accompagne, l'élément brésilien poursuit la conquête, déjà fort avancée, de l'intérieur du pays, au profit duquel toute la zone du littoral est appauvrie, comme M. Andrès Lamas, — qu'on suppose pourtant l'instrument du cabinet de Rio, — le lui a reproché dans des mémorandums confidentiels, dont il vient de publier des extraits singulièrement instructifs sur le résultat pratique de l'alliance brésilienne. Si la Bande-Orientale doit continuer à vivre indépendante, il est donc nécessaire que des puissances désintéressées lui viennent en aide pour quelques années, afin que sous leur impartiale médiation le pays rétablisse son agriculture et son commerce, au lieu de se déchirer. Si au contraire cette médiation est trop difficile à organiser, que Montevideo se rattache à la Confédération Argentine; c'est le seul parti sensé qu'il ait à prendre. Ou si les absurdes passions qui tendent partout dans l'Amérique du Sud à fractionner les associations naturelles de même race en groupes de plus en plus petits éloignent encore les Orientaux des Argentins leurs frères, qu'on les laisse se jeter franchement dans les bras du Brésil. Le Brésil cessera de ruiner l'Uruguay quand il en sera maître. Mais quoi!... On ne jouerait plus tous les ans à la révolution!

De son côté, le gouvernement de la Confédération Argentine vient d'accréditer un représentant officel à Paris et à Londres. C'est M. Alberdi, littérateur et publiciste distingué, qui jeune encore a figuré dans les rangs de l'émigration de Buenos-Ayres par son ardeur à combattre le despotisme du général Rosas. M. Alberdi est le théoricien de la constitution des treize provinces qui, sous la présidence du général Urquiza, ont jusqu'à présent réussi à maintenir leur cohésion, et ont droit à la sympathie des puissances maritimes par la bonne foi avec laquelle elles cherchent à développer le principe fécond de la libre navigation du Parana et de ses affluens. Cependant il serait bien désirable que le gouvernement de Buenos-Ayres, secouant les traditions d'un monopole suranné, qui sont aussi, chose remarquable, les tra-

ditions du système de Rosas, confondit ses intérêts avec ceux de la majorité nationale dont il s'est séparé. Un grand avenir serait réservé à ce beau pays, si l'union se rétablissait sous les auspices d'une administration libérale et éclairée, dont les élémens existent dans les deux foyers de sa vie politique. Nous savons que c'est le rêve de plusieurs bons esprits tant à Buenos-Ayres qu'au Parana, et si des préjugés anciens ne s'en mêlaient pas, il devrait prochainement s'accomplir.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Ne craignons pas de le répéter : la musique a joué un bien triste rôle pendant les six mois qu'aura duré l'exposition universelle. Absente de ce grand bazar des produits de l'esprit humain à cause de la nature particulière de son objet, la musique n'a pas trouvé dans les théâtres qui lui sont exclusivement consacrés un dévouement plus éclairé. Devant cet immense concours d'étrangers, l'Opéra n'a donné que deux ouvrages, *les Vêpres siciliennes* et *le Prophète*, oubliant qu'il était de son devoir de faire connaître tous les chefs-d'œuvre de son répertoire : *Robert*, *les Huguenots*, *Moïse*, *le Comte Ory* et *Guillaume Tell*, qu'on n'a pas représenté une seule fois! A l'Opéra-Comique, on n'a pu entendre que *l'Étoile du Nord* et *Jenny Bell*, exécutés aussi médiocrement que possible. Il faut rendre cette justice à M. le directeur de l'Opéra-Comique, qu'il connaît les goûts de son public et qu'il sait s'y conformer en transformant trop souvent le théâtre de Grétry, de Boïeldieu, de Méhul et d'Hérold en une succursale du Gymnase ou du Vaudeville. Au moins le Théâtre-Lyrique a-t-il eu le bon esprit de fermer ses portes. Il n'est pas jusqu'à la Société des Concerts qui n'ait failli à ses devoirs. N'aurait-il pas été digne, en effet, du premier orchestre du monde de donner une douzaine de concerts où l'Américain du sud et du nord, l'Indien, le Chinois, le Turc, l'Arabe, les représentans de toutes les races du globe auraient pu se faire une idée des chefs-d'œuvre d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber et de Mendelssohn? Il est vrai que, pour nous consoler de tant de mécomptes, on nous a donné tout récemment à l'Opéra un ouvrage en trois actes, *Sainte Claire*, dont le sujet est tiré d'un épisode dramatique de l'histoire de Russie. S'il fallait s'en rapporter au bruit public, cet opéra, qui ne se recommande ni par l'intérêt de la fable, ni par le style de l'écrivain qui s'est efforcé de l'approprier à notre langue, serait dû, pour la partie musicale, aux loisirs d'un prince souverain de la confédération germanique! Nous avons trop de respect pour les têtes couronnées en général pour admettre une telle supposition. Qu'un prince, et surtout un prince souverain, aime les arts, qu'il les protége et les cultive même dans l'intérieur de sa cour pour se distraire des soucis du pouvoir, rien de plus louable, et cela

s'est vu souvent, particulièrement en Allemagne; mais il y a une différence sensible entre un amusement de dilettante qui n'implique pas de prétention et la recherche de la gloriole d'artiste. La vanité sort toute vivante du cerveau d'un poète ou d'un compositeur auguste qui se fait jouer sur un théâtre public. Louis XIV a dit sur les inconvéniens qui résultent pour un prince de ses prétentions avouées au bel esprit des paroles dignes de son grand sens. Si l'opéra de *Sainte Claire* avait été exécuté sur un théâtre particulier ou dans une fête de cour, il y aurait à relever quelques qualités estimables dans la musique, qui est une imitation assez malheureuse de la manière de Meyerbeer. Sur la première scène lyrique de l'Europe, la partition de *Sainte Claire* a dû nécessairement être jugée plus sévèrement. Aussi sommes-nous persuadés qu'il y a un mystère là-dessous, peut-être la trahison de quelque vieux maître de chapelle obscur qui aura voulu se procurer l'insigne honneur d'être chanté à Paris, en usurpant le nom d'un prince libéral dont toute l'Allemagne estime le caractère.

Le Théâtre-Italien a bravement ouvert ses portes le 2 octobre dernier. Il faut d'autant plus louer l'administration nouvelle de cette ponctualité à se présenter devant le public parisien, que le personnel de la troupe qu'elle a pu mettre en ligne de bataille n'est certes pas de premier ordre. C'est par le *Moïse* de Rossini qu'on a inauguré la saison, qui menace d'être laborieuse et difficile, si l'on ne parvient à vaincre la tiédeur des *dilettanti* pour un théâtre qui a fait pendant trente ans leurs délices. Nous n'insisterons pas sur les causes bien connues de ce changement de fortune; c'est le destin et M. Verdi qui ont fait au Théâtre-Italien ces tristes loisirs. Il faudrait être bien infatué de la grande niaiserie du progrès universel et continu qui a cours aujourd'hui, pour nier qu'en fait de musique nous soyons dans un état de complète misère. En Allemagne, on discute les théories bouffonnes de M. Wagner, et on écrit des volumes d'esthétique sur ses opéras barbares, où l'inanité des idées le dispute à la grossièreté de la forme. En Italie, il n'y a que des concetti, une vanité nationale qui aveugle les meilleurs esprits, et les opéras de M. Verdi, qu'on a pris pour un homme de génie et un grand maître. En France, nous vivons des charmans radotages de quelques Anacréons qui, pour avoir des cheveux blancs, n'ont pas cessé de se couronner de roses et de chanter l'amour. Tous les matins, les vrais amateurs se demandent, comme les Athéniens du temps de Démosthène : Qu'y a-t-il de nouveau? Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Rien, rien que le vent qui tournoie et le soleil qui poudroie! Dans cet état de pénurie, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le Théâtre-Italien, ce serait de prendre tout simplement les chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa, de Rossini, de Bellini et de Donizetti, entremêlés de quelques ouvrages de second ordre, tels que *le Cantatrici Villane*, *la Prova d'un operaseria*, *la Serva padrona* de Paisiello. — Vous en parlez bien à votre aise, pourrait-on nous répondre, et où donc sont les chanteurs capables d'exécuter *il Matrimonio segreto*, *le Nozze di Figaro*, *don Giovanni*, et même *don Pasquale*, depuis que Lablache, Mario, Ronconi, la Grisi ou Mme Bosio ne sont plus à Paris? Est-ce avec les virtuoses formés à ce qu'on appelle l'école de M. Verdi, qui ne savent pas lier deux

sons ni faire une gamme sans courir le risque de s'étrangler, que vous ferez entendre la langue exquise de Mozart, de Cimarosa et de Rossini? Courbe donc la tête, Sicambre! c'est à l'exposition des machines qu'il faut aller, si tu veux être fier de ton siècle; mais reconnais en même temps que tu as perdu le sens des choses divines!

L'exécution de l'admirable partition de *Mosé*, qui est le *Moïse* nouveau que Rossini a refait pour la scène de l'Opéra avec le prodigieux finale du troisième acte, a été médiocre, pour ne pas employer de mot plus sévère. Mme Fiorentini, qui n'est plus de la première jeunesse, et qui n'a jamais été d'ailleurs qu'une *seconda donna*, a montré son insuffisance dans le rôle d'Anaïde. Sa voix serait encore assez belle, si le style et le sentiment ne lui faisaient entièrement défaut. M. Carrion est un ténor espagnol dont l'organe ne manque ni de flexibilité ni de charme : il rappelle par le timbre de sa voix et certaines allures de sa personne Adolphe Nourrit, dont il est loin de posséder le goût et l'intelligence dramatique. On s'aperçoit du reste que M. Carrion a fait son éducation sur des théâtres secondaires, car il a contracté le défaut de concentrer toutes ses forces sur certaines notes culminantes, qu'il attaque comme un bastion d'où dépend le succès du morceau, laissant le reste de la phrase dans une pénombre où l'auditeur ne peut le suivre. Ce procédé violent et commode dispense d'avoir du style et de préparer ses effets avec la savante économie qui est la première qualité d'un virtuose. C'est ainsi que M. Carrion gaspille l'effet si bien ménagé de la belle phrase ascendante du fameux duo du second acte :

Non merta più consiglio,
Il misero mio stato!

Au lieu d'atteindre sans effort le *si* supérieur et de redescendre par cette chaîne de triolets que Rubini faisait jaillir comme autant de larmes sonores (qu'on nous pardonne ce concetto emprunté au vieux romantisme), M. Carrion s'élance à l'assaut de cette note lumineuse comme un chasseur d'Afrique sur la tour Malakof; mais il n'atteint pas au but, et retombe dans la tranchée en bredouillant. Son partner, M. Everardi, qui, au conservatoire de Paris, où il a été élevé, s'appelait Éverard, son véritable nom, est bien mieux inspiré dans le rôle de Pharaon. D'un physique distingué, dirigeant avec goût une voix de baryton assez étendue, qui pourrait être, comme disent les Italiens, plus *pastosa*, M. Everardi chante sa partie dans le duo que nous venons de citer, *parlar*, *spiegar*, avec un talent réel. Il varie la composition de ses *ricami* ou broderies, dont il respecte le rhythme intérieur, chose assez rare pour être remarquée. Aussi M. Everardi a-t-il été accueilli par le public avec une faveur méritée. M. A. Angelini possède aussi une fort belle voix de basse qui sied au personnage de *Mosé*, dont il a dit certains passages, particulièrement l'invocation du second acte : *Eterno, immenso, incomprensibil Dio!* avec succès. Le personnage secondaire de Sinaïde est rempli par une jeune cantatrice, Mme Pozzi, qui a du goût, de la facilité et assez de talent pour aspirer à des rôles plus importans, si sa voix de soprano

avait un peu plus de force et d'éclat. A la rigueur, les artistes que nous venons de mentionner auraient été suffisans pour donner une idée du chef-d'œuvre qu'ils ont choisi pour leurs débuts, s'ils avaient la tradition de cette musique, qui exige autant de bravoure que d'intelligence. Tous les morceaux d'ensemble, à commencer par le quintette *celeste man placata* jusqu'à la prière sublime qui termine la pièce, ont été chantés trop vite et avec une sécheresse qui n'est pas ordinairement le défaut des chanteurs italiens, même les plus médiocres. Nous signalons ce défaut capital au chef d'orchestre, M. Bottesini, qui est un musicien de mérite et un virtuose remarquable sur la contrebasse, à ce que l'on assure.

L'exécution de la *Cenerentola*, que le Théâtre-Italien a reprise tout récemment après trois représentations peu fructueuses de *Mosé*, a été beaucoup meilleure, et donne lieu d'espérer qu'avec du soin et de la vigilance la nouvelle troupe réunie par M. Calzado surmontera les difficultés de la situation. Le public ne demande pas mieux que de s'amuser, et quand on lui offre un attrait de bon aloi, on est à peu près certain de son concours. Mme Borghi-Mamo, que nous connaissons de l'année dernière, où elle s'est révélée dans le fameux duo de *Matilde de Shabran*, qu'elle chantait d'une manière si exquise avec Mme Bosio, et puis dans *il Trovatore* de M. Verdi, vient d'aborder le rôle de la *Cenerentola*, dans lequel Mme Alboni a laissé de si charmans souvenirs. Eh bien! Mme Borghi-Mamo, dont la voix de mezzo-soprano n'a pas la puissance et le mordant qui caractérisent le beau contralto de Mme Alboni, lui est de beaucoup supérieure par le goût, le sentiment et la distinction du style. Elle a dit à ravir le joli duo avec Ramiro au premier acte, et s'est fait applaudir dans l'introduction du finale, ainsi que dans le rondo, où l'Alboni déployait toutes les ressources d'une vocalisation luxuriante, qui était bien plus un don de la nature qu'une conquête de l'art. Nous parlons, hélas! au prétérit, car il est arrivé à Mme Alboni ce que tout le monde a remarqué chez Mlle Rachel : elle a perdu à voyager et à chanter dans toutes les langues de l'Europe la moitié de son talent et cette délicatesse de timbre qui lui tenait lieu de sentiment. Mme Borghi-Mamo nous la fera promptement oublier, car sa voix, plus flexible qu'on ne pouvait l'espérer d'abord, est dirigée par un goût qui laisse souvent peu à désirer. Mme Borghi-Mamo a été fort bien secondée par M. Carrion, qui a été plus heureux dans le rôle de Ramiro que dans celui d'Aménophis, bien que les défauts de précipitation et de bredouillement que nous lui avons déjà reprochés y soient tout aussi choquans, et par M. Everardi, qui a chanté avec beaucoup de *brio* la partie si difficile de Dandini. Si ce jeune virtuose, qui est doué d'un physique vraiment agréable et d'une voix de baryton très flexible, parvient à modérer un excès de zèle et de bonne volonté qui lui fait souvent dépasser le but, il peut devenir un *buffo cantante* de premier ordre. M. Zucchini, qui débutait dans le rôle de don Magnifico, où Lablache a laissé son empreinte de lion *quando si posa*, a été accueilli avec faveur, et bien que sa voix ne soit pas précisément une basse, elle est suffisante, et l'artiste rachète ce défaut de nature par un excellent masque d'une pantomime expressive. On a fait répéter le duo du second acte, *un segreto d'importanza*, ainsi que

l'admirable sextuor : *Quest è un nodo avviluppato*, qui vaut à lui seul tout un long poème. Quelle musique! s'écriait-on de toutes parts dans la salle, et qu'on est heureux de pouvoir encore l'entendre avant d'être complétement envahis par les barbares, qui sont à nos portes!

Le théâtre de l'Opéra-Comique, qui ne prodigue pas les nouveautés, vient de rompre le silence, qu'il garde depuis six mois, par un petit ouvrage en un acte, *Deucalion et Pyrrha*, qui remonte au déluge et qui ne brille pas précisément par la gaieté. La musique, qui est l'œuvre d'un compositeur connu, M. Montfort, dont on a laissé morfondre depuis dix ans le talent délicat, ne fait pas oublier les défauts de la fable. Nous y avons cependant remarqué un duo très bien conçu, et chanté avec esprit par M. Mocker et Mlle Lemercier, les deux seuls personnages de la pièce.

Après un repos de deux mois, le Théâtre-Lyrique a fait sa réouverture par la reprise de *Marie*, l'un des trois chefs-d'œuvre d'Hérold. Hélas! pourquoi réveiller les morts, si c'est pour les martyriser et les exposer à la risée des générations nouvelles! Le même soir où les élèves récemment couronnés par le Conservatoire estropiaient à l'envi les ravissantes inspirations du meilleur musicien de l'école française, on donnait aussi un petit ouvrage en un acte, *Une Nuit à Séville*, dont la musique facile est le premier essai d'un jeune compositeur, M. Frédéric Barbier. Ce sont là les adieux de M. Perrin au Théâtre-Lyrique, qu'il a dirigé pendant un an sans grand profit pour ses intérêts et au détriment de l'art, qui vit de concurrence et de liberté.

Il y a deux choses qui ne manqueront jamais à la France : ce sont des soldats pour la défendre et des chansons pour la divertir. Les uns y poussent aussi facilement que les autres, en pleine terre et sans culture. Le moindre rayon de soleil qui tombe sur cette longue voie triomphale de la gaieté parisienne qu'on appelle les boulevards y fait germer des théâtres de vaudeville, et, à moins que l'autorité ne promène de ce côté son rateau, on les voit croître et prospérer en peu de temps. Deux nouveaux théâtres de ce genre se sont élevés depuis un an, — les Folies-Nouvelles au boulevart du Temple, et les Bouffes-Parisiens dans un coin modeste des Champs-Élysées Tous les deux font d'excellentes affaires. La musique, qu'on tolère, mais qu'on n'aime pas, est trop heureuse qu'on lui permette de monter en croupe d'un refrain égrillard et de servir d'accessoire aux lazzis d'un pierrot ou d'un arlequin aviné. C'est parce que nous avions entendu dire qu'on faisait parfois un peu de musique aux Bouffes-Parisiens, dirigés par M. Offenbach, que nous nous y sommes aventuré. « L'amour rend toute chose légère, » a dit l'auteur de *l'Imitation*.

M. Jacques Offenbach, qui est le directeur et le compositeur ordinaire du théâtre des Bouffes-Parisiens, est un artiste d'esprit qui a bien compris l'époque et le pays où le ciel l'a fait naître. Il s'est dit un beau jour, en sautant dans la carrière un violoncelle à la main : — Que faire pour devenir célèbre? Je n'ai pas le talent sévère et contenu de Franchomme, le charme et la *morbidezza* qui caractérisent M. Batta, et il faut abandonner l'espoir d'atteindre Servais, qui est dans son genre un virtuose de génie. Si je produisais sur le violoncelle les effets d'un tout autre instrument, de la petite

flûte par exemple, voire du mirliton, instrument trop dédaigné! cela étonnerait les trois quarts de mes auditeurs, qui s'écrieraient comme du temps des *Lettres persannes :* « Comment peut-on être persan ou jouer du mirliton sur le violoncelle! » Les prévisions de M. Offenbach se réalisèrent de point en point et dépassèrent même ses espérances. Il eut pour lui les rieurs et les petits journaux, qui trouvèrent son invention piquante et le poussèrent jusqu'au Théâtre-Français, dont il fut nommé chef d'orchestre. Une fois ancré dans la maison de Corneille et de Molière, comme dit M. Janin, M. Offenbach s'en donna à cœur joie. Il fit des ouvertures, des polkas, des mazurkas et des marches funèbres pour la cérémonie du *Malade imaginaire*, et dans les entr'actes, entre une scène de *Tartufe* ou de *Polyeucte*, il joua de la petite flûte sur le violoncelle, au grand contentement de toute la bande joyeuse des *fantaisistes*. Enfin, après avoir prêté son esprit à La Fontaine, dont il a mis quelques fables en musique, toujours d'une manière piquante, c'est-à-dire en faisant hurler l'agneau et chanter le loup, M. Offenbach tomba de succès en succès aux Bouffes-Parisiens, dont il est le fondateur et le compositeur plus qu'ordinaire. Telle est l'histoire de l'auteur des *Deux Aveugles*, du *Violoneux* et de *Madame Papillon*, scènes drôlatiques qui attirent aux Bouffes-Parisiens tous les vaudevillistes et les chansonniers de Paris et de la banlieue. A Dieu ne plaise que nous nous montrions plus sévère que la chose ne le comporte, et que nous refusions à M. Offenbach une certaine facilité d'entrain, de la gaieté, et parfois quelques tournures mélodiques qui ne sont pas dépourvues de sensibilité! La scène des *Deux Aveugles* est chaudement rendue par un rhythme saillant et coloré comme un chapitre de roman picaresque; il y a du sentiment dans *le Violoneux*, et les couplets : *Conscrit! conscrit!* sont de bon aloi et de meilleur goût que tout ce que chante *Madame Papillon*, vraie parade de la foire. Que M. Offenbach ne se fasse donc pas trop d'illusion sur la valeur des éloges qu'on lui prodigue, et qu'il s'efforce d'agrandir et d'épurer le filon qu'il a rencontré. Sa phrase mélodique ne vient pas toujours à terme, ses rhythmes manquent souvent d'aplomb, ils restent suspendus en l'air comme les bras et les jambes des *fantoccini*, et nous l'engageons surtout à être plus sévère dans le choix des canevas qu'il veut réchauffer des sons de sa musette. Il n'y a pas de succès durable pour un spectacle où ne peut aller la bonne compagnie.

Contrairement à toutes les prévisions, les concerts ont été assez rares pendant les six mois qui viennent de s'écouler. MM. Vieuxtemps et Servais ont fait une courte apparition à Paris, où ils ne se sont fait entendre qu'une seule fois, à l'hôtel d'Osmond, au grand déplaisir de leurs nombreux admirateurs. M. Sivori, qui a passé l'été dernier à Paris, nous tient rigueur et n'a pas daigné rompre le silence qu'il garde depuis si longtemps. Un pianiste allemand, M. Stein, que les vicissitudes de la guerre ont fait sortir de la Russie, où il était établi depuis plusieurs années, nous a donné deux séances d'improvisation où il a déployé un véritable talent. L'exercice musical qu'on appelle l'improvisation sur le piano n'est pas un si grand miracle, qu'il puisse exciter une bien vive admiration. Il ne s'agit après tout que de savoir

combiner quelques idées qu'on vous présente, de les faire entendre d'abord isolément en les développant, et puis de les réunir dans un contre-point final. C'est l'œuvre d'un virtuose et d'un harmoniste exercé. M. Stein a montré de la facilité dans ce genre, beaucoup trop vanté en Allemagne. Une autre pianiste, Mme Pleyel, a eu le courage de venir affronter l'indifférence du public pour toute autre distraction que celle qu'il trouve à l'exposition universelle. La célèbre virtuose s'est fait entendre deux fois dans la salle de M. Herz sur un piano magnifique; mais ce n'est pas, — il faut le dire, et nous notons le fait sans y insister, — ce n'est pas sa toilette élégante et printanière, ni son beau talent qui ont le plus étonné les auditeurs peu nombreux venus pour assister à ces deux séances.

On sait qu'il existe en Allemagne et dans la Belgique un grand nombre de sociétés chantantes. La plus célèbre de ces réunions chorales est celle de Cologne, qui a été fondée en 1842 par M. Frantz Weber. Riche d'une nombreux répertoire qu'elle a fait entendre tour à tour à Gand, à Bruxelles, à Düsseldorf et à Anvers, la société chorale de Cologne, après avoir visité l'Angleterre, où elle a obtenu un très grand succès, nous est apparue récemment à Paris et s'est produite dans plusieurs séances qu'elle a données dans la salle de M. Herz et dans une représentation extraordinaire à l'Opéra. Il serait difficile d'entendre quelque chose de plus parfait comme ensemble. Composé de soixante-dix à quatre-vingts voix d'hommes, ce chœur manœuvre comme un bataillon bien discipliné, avec une précision de rhythme et une justesse d'intonation merveilleuses. Cette extrême précision et cette justesse, qui semblent moins le résultat de l'art que celui d'une machine bien organisée, finissent à la longue par devenir monotones et produisent la satiété. Parmi les morceaux chantés par la société chorale de Cologne, nous avons remarqué un chœur de Kücken, *les Jeunes Virtuoses;* un autre de Reicher, *Spaniche canzonetta*, et un très beau nocturne concertant de Mendelssohn, *Sur l'eau*, paroles de M. Henri Heine. Le succès qu'a obtenu la société chorale de Cologne eût été plus grand et plus fructueux pour l'entrepreneur M. Mitchell de Londres, si on avait pu encadrer ces chœurs, toujours sans accompagnement, dans un programme de concert plus varié.

Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt.

P. SCUDO.

REVUE LITTÉRAIRE.

L'ESPAGNE MODERNE, par M. Charles de Mazade (1). — Nos lecteurs reconnaîtront dans ce livre une suite d'études qu'ils ont remarquées dans la *Revue* (2).

(1) Un volume in-18, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne.

(2) Voyez particulièrement *Larra* (15 janvier 1848), *Donoso Cortès* (1er juillet 1850), *le général Narvaez* (1er février 1851), *don Jaime Balmès* (15 octobre 1853).

Depuis que ces études ont paru, une révolution a éclaté en Espagne. Les hommes que M. de Mazade avait vus à la tête des affaires sont rentrés dans la vie privée, un grand nombre a quitté la Péninsule; mais le gouvernement seul a été renouvelé. Le caractère de la nation, ses idées, ses passions, les forces mêmes des partis qui se disputent le pouvoir depuis si longtemps, rien de tout cela n'est changé, et le livre de M. de Mazade reste encore le meilleur guide pour ceux qui veulent être au courant de ce qui se passe de l'autre côté des Pyrénées. Plein de sympathie pour le peuple espagnol, comme tous ceux qui l'ont connu, l'auteur se montre un juge toujours impartial, quelquefois peut-être un peu indulgent. Il croit au bien, il le cherche, le découvre sans peine et se plaît à le mettre en lumière. Il ne déguise pas les fautes commises par le parti politique qui a ses justes prédilections, mais il apprécie les bonnes intentions, les illusions généreuses, l'honorable crédulité d'hommes nouveaux dans la science de gouverner. Si M. de Mazade avait pris la tâche facile de censeur, il aurait pu signaler l'inexpérience de quelques-uns, la légèreté, l'insouciance du plus grand nombre; mais il s'est proposé un but plus élevé, plus noble, et ce but, il a su l'atteindre avec talent. Il a pris pour sujet de ses études les hommes les plus distingués de l'Espagne dans la politique, les lettres et les sciences. Ses portraits, malgré le changement de fortune de plusieurs des personnages qu'il dessinait il y a quelques années, ont conservé toute leur ressemblance. P. MERIMÉE.

TRAVAUX RÉCENS SUR LA MORALE DE KANT.[1]

Le mouvement des études et des publications philosophiques que le bruit de tant d'événemens et l'inévitable cortége d'émotions et de distractions qu'ils traînent après eux sembleraient depuis trois ans avoir dû sinon arrêter, au moins ralentir, n'a fait que s'accuser davantage au contraire. La raison en est simple, et les esprits élevés la pressentent avant que nous l'exprimions. Cicéron, il y a vingt siècles, la gravait dans ces paroles qui semblent à toutes les époques de révolution destinées à redevenir la devise des âmes fières : *Litteræ conticuerunt forenses et senatoriæ; nihil agere autem quum animus non posset... existimavi honestissime molestias posse deponi, si me ad philosophiam retulissem.* Parmi les esprits sérieux de nos jours dont cette maxime est la règle de conduite, on doit compter l'intelligent et laborieux traducteur de la *Critique du Jugement* et de la *Critique de la Raison pure*. M. Jules Barni nous donne aujourd'hui la version entièrement neuve de deux autres ouvrages de Kant, les *Élémens métaphysiques de la Doctrine du Droit* et les *Élémens métaphysiques de la Doctrine de la Vertu.*

Kant est un des membres de cette incomparable et immortelle famille d'esprits dont Socrate est le père, et dont Platon, Aristote, Plotin, Descartes,

(1) *Élémens métaphysiques de la Doctrine du Droit,* — *Élémens métaphysiques de la Doctrine de la Vertu*, traduits de l'allemand d'Emmanuel Kant par M. Jules Barni; 2 vol. in-8°, Paris, chez Durand.

Malebranche, Leibnitz, sont les frères. Il a vécu comme eux et plus exclusivement même que plusieurs d'entre eux dans ces sublimes et sereines régions du monde de la pensée, dont l'univers changeant et éphémère de faits où le reste des humains s'absorbe n'est que l'ombre toujours grossière et trop souvent souillée. C'était un philosophe dans la simple, bonne, naïve, profonde, et, malgré quelques erreurs, dans la saine acception du terme, c'est-à-dire que ce monde et sa vulgaire draperie d'agitations et d'illusions ne lui ont jamais un seul instant dérobé la vue du modèle éternel de principes dont la libre folie de l'homme peut bien en passant s'écarter, mais que pour son remords il lui est impossible d'oublier, et pour son châtiment de changer.

Il y a trois hommes dans Kant : un mathématicien astronome qui dans le siècle d'Euler et de Lagrange a su marquer sa place et laisser un nom; un métaphysicien qui peut être comparé à ce que tous les temps et tous les peuples ont produit dans ce domaine de plus justement illustre; un moraliste enfin, tel que, pour l'originalité et pour la sévérité des déductions et des analyses, on n'avait pas vu le pareil depuis Aristote. De ces trois hommes, grâce à de beaux travaux, en tête desquels il faudra toujours placer ceux de M. Cousin et ceux de M. Wilm, le métaphysicien était jusqu'à présent en France le seul vraiment connu. Les deux autres l'étaient et le sont généralement encore assez mal ou assez peu. M. Barni, dans la publication qu'il vient de faire, s'est chargé d'initier le public français à la lecture et à l'intelligence des œuvres du moraliste.

Nous disons à l'intelligence. Kant mériterait-il donc la réputation d'obscurité que quelques lecteurs superficiels ou peu instruits ont essayé de lui faire? Nullement; rien de plus net que sa pensée, et rien de plus précis que la forme qu'il lui donne. Seulement d'abord il n'est clair que de cette clarté savante, la seule qu'il soit possible au génie lui-même de répandre sur les sujets qu'il traite, et qui, il n'y a nul inconvénient à l'avouer, ne suffit pas aux esprits inattentifs. Ensuite Kant est admirable pour la vigueur avec laquelle il enchaîne ses idées et pour la sobriété avec laquelle il les exprime, nouvel obstacle qui s'oppose à ce que les métaphysiciens de profession eux-mêmes le lisent en courant. Enfin il s'est créé à lui-même une langue, ou comme on dit, une terminologie particulière très forte, très originale, très appropriée à la nature de ses recherches et dont il fait un merveilleux usage, mais qu'il faut commencer par étudier, si l'on veut la comprendre. De là de grandes difficultés à faire passer sans en altérer l'esprit les œuvres d'un pareil homme dans une langue étrangère. Le traduit-on littéralement : il demeure inintelligible au plus grand nombre, car combien parmi les lecteurs instruits eux-mêmes devineront à première vue ce qu'il veut dire quand il parle par exemple de l'*amphibolie des concepts moraux de réflexion?* Au lieu d'une version littérale, essaie-t-on d'une paraphrase : alors toute son originalité disparaît, et toute sa force se perd.

M. Barni s'est tiré d'une manière heureuse de ce pas difficile : il a traduit d'abord Kant, et il l'a traduit, à notre gré du moins, avec une fidélité vraiment vivante et de texte et d'esprit; mais, comprenant très bien qu'il fal-

lait préparer le plus grand nombre des lecteurs à l'intelligence de pareils ouvrages, il en a fait précéder la traduction de larges introductions analytiques et critiques, où, sans difficulté et sans fatigue, un esprit doué seulement de quelque attention peut se faire une idée exacte des beaux monumens dont l'original lui est ensuite mis sous les yeux. M. Barni a ainsi trouvé le moyen de rendre ce qu'il devait à son auteur et à ses lecteurs : il n'a pas défiguré son auteur, ce que tant de paraphrastes, sous prétexte de le traduire, avaient fait avant lui, et il offre cependant à ses lecteurs des ouvrages que, grâce au remarquable talent d'exposition qu'il déploie, ils peuvent entendre et admirer à l'aise.

Parlerons-nous maintenant de ces ouvrages en eux-mêmes? Ce serait une grande et longue tâche. Les *Élémens métaphysiques de la doctrine du Droit* et les *Élémens métaphysiques de la doctrine de la Vertu* ne sont pas de ces écrits qui s'analysent d'un trait de plume. M. Barni a consacré plus de trois cents pages à les exposer, et nulle part il n'est trop long. Nous n'avons pas la prétention de refaire en quelques lignes un travail pareil. Kant, dans ces chefs-d'œuvre qui se complètent l'un l'autre, a donné une théorie universelle des droits et des devoirs de l'homme; on y trouve la description des principes du monde moral tout entier, et, ce qui est plus sublime encore, la philosophie de ces principes. Depuis l'*Éthique* d'Aristote assurément la science des lois et de la destinée morales de l'humanité n'a pas produit de monument comparable.

A défaut d'une critique impossible ici, on nous permettra de présenter seulement une réflexion que la lecture de la traduction et des belles analyses des deux ouvrages de Kant nous a d'elle-même suggérée. C'est en 1796 et en 1797 que Kant mit au jour les deux traités dont l'ensemble forme le grand corps de science morale que M. Barni vient de traduire. La date de cette publication n'est rien moins qu'indifférente. Kant, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, et comme nous le rappelions tout à l'heure nous-mêmes, a vécu exclusivement pour la philosophie, et le reste des choses de ce monde lui a toujours paru de si peu de conséquence, qu'en métaphysique pure, comme on sait, il avait fini par élever un doute extravagant en pratique, mais sublime, à le bien entendre, en théorie, sur la valeur de ce qu'on appelle dans l'école la réalité objective. La vie de Socrate ou celle de Spinoza sous ce rapport peuvent seules être comparées à la sienne. Cependant quelque reclus qu'un philosophe vive et quelque retiré qu'ait vécu Kant, il est une chose cependant dont le bruit pénétra, et de la manière la plus profonde, dans le silence de sa solitude; ce bruit fut celui que fit en 1789 l'explosion de la société française. La révolution, en renversant un monde d'abus, mit, comme on sait, en question tout un monde aussi de principes, parmi lesquels les principes moraux tenaient la première place. Les petits écrits, la correspondance, les souvenirs intimes des dernières années de la vie du sage de Kœnigsberg témoignent de la manière la plus authentique que cette grande commotion sociale et le spectacle tour à tour magnifique et misérable qu'elle donna aux nations agirent fortement sur son âme. Kant y puisa une leçon qu'il a rendue comme personne dans ses œuvres :

c'est que, à côté des droits de l'homme, il y a ses devoirs, et que ces devoirs, antérieurs et supérieurs à ces droits, en sont en même temps le premier fondement et la vraie garantie. A ce titre, l'apparition en plein directoire, au lendemain des illusions généreuses de la constituante et des crimes de la terreur, des *Élémens métaphysiques de la doctrine du droit* et *de la vertu* était, comme on dit, toute de circonstance. Les principes sont éternels, et à quelque époque de l'histoire qu'un homme de génie se mette à les décrire, la description à coup sûr vient toujours en son temps; mais ce fut en quelque sorte comme une bonne et honnête fortune morale à l'œuvre de Kant de paraître à un moment où la vive intelligence, la soudaine proclamation des droits de l'homme, avaient singulièrement oblitéré le sentiment de ses devoirs.

Par une rencontre remarquable, la traduction de M. Barni arrive à une époque qui, non moins que celle de la première révolution, a besoin aussi qu'on lui rappelle (car ou elle l'a oublié ou elle s'en soucie médiocrement) qu'il n'est point de droit en ce monde dont la possession se légitime ou l'exercice se justifie autrement que par le respect et par la pratique d'un devoir. M. Barni se trouve donc très certainement, en traduisant Kant, avoir fait, lui aussi, une œuvre qui, outre qu'elle convient à tous les temps, est particulièrement à l'adresse du nôtre. Sans doute il vaudrait mieux que les *Élémens métaphysiques du droit* et *de la vertu* fussent à la portée de la généralité des intelligences, et qu'il ne fût pas nécessaire d'être un homme éclairé et instruit pour lire ces beaux ouvrages; mais la religion du devoir a des enseignemens pour tout le monde, et pour le monde qui a des lumières aussi bien que pour celui, moins coupable aussi quand il se trompe, qui n'en a pas. Nous portons tous avec nous la mémoire, le culte, le dépôt de traditions et de droits dont la jouissance ne peut nous être assurée qu'à une condition, celle que Kant, il y a soixante ans, expliquait à nos pères, qu'ils n'ont pas comprise, et qu'il est temps, ce semble, que nous nous mettions à comprendre. Cette condition, c'est que la société française à tous ses degrés reconnaisse que l'individu a des devoirs d'abord, des droits ensuite, et non pas le contraire, comme des esprits généreux, mais chimériques, l'ont trop longtemps cru et dit. La publication de M. Barni, envisagée de ce point de vue, n'est plus seulement une œuvre de science : c'est aussi, dans le domaine du gouvernement des esprits, une bonne œuvre. C'est principalement à ce titre qu'elle nous a frappé, et c'est à ce titre surtout aussi que nous la distinguons et que nous la recommandons.

CHARLES GOURAUD.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 576